

CH. DICKENS

1894
11 93

LA
PETITE DORRIT

ROMAN ANGLAIS

TRAQUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

SOUS LA DIRECTION DE P. LORAIN

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

Tous droits réservés



La Petite Dorrit (1855)

Charles Dickens



Librairie Hachette, Paris, 1894

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

PAUVRETÉ.

PRÉFACE

- I. [Au soleil et à l'ombre](#)
- II. [Compagnon de voyage](#)
- III. [Chez soi](#)
- IV. [Mme Jérémie fait un autre rêve](#)
- V. [Affaires de famille](#)
- VI. [Le père de la Maréchaussée](#)
- VII. [L'enfant de la Maréchaussée](#)
- VIII. [La geôle](#)
- IX. [Petite mère](#)
- X. [Renfermant toute la théorie de l'art de gouverner](#)
- XI. [Le voilà lâché, gare !](#)
- XII. [La cour du Cœur-Saignant](#)
- XIII. [Patriarcal](#)
- XIV. [La soirée de la petite Dorrit](#)
- XV. [Mme Jérémie Flintwinch fait un autre rêve](#)
- XVI. [La faiblesse de Personne.](#)
- XVII. [Le rival de Personne](#)
- XVIII. [L'amoureux de la petite Dorrit](#)
- XIX. [Le père de la Maréchaussée dans ses diverses relations sociales](#)
- XX. [Le grand monde](#)
- XXI. [La maladie de M. Merdle](#)

- XXII. [Une énigme](#)
- XXIII. [La machine en mouvement](#)
- XXIV. [La bonne aventure](#)
- XXV. [Conspirateurs et autres](#)
- XXVI. [Situation d'esprit de... Personne](#)
- XXVII. [Vingt-cinq](#)
- XXVIII. [La disparition de Personne](#)
- XXIX. [Mme Jérémie continue à rêver](#)
- XXX. [La parole d'honneur d'un gentilhomme](#)
- XXXI. [Un homme jaloux de sa dignité](#)
- XXXII. [Encore la bonne aventure](#)
- XXXIII. [Sujet de plainte de Mme Merdle](#)
- XXXIV. [Un banc de Mollusques](#)
- XXXV. [Ce qu'il y avait derrière M. Pancks sur la main de la petite Dorrit](#)
- XXXVI. [La prison de la Maréchaussée devient orpheline](#)

LIVRE II.

RICHESSSE.

- I. [Les compagnons de voyage](#)
- II. [M^{me} Général](#)
- III. [La route](#)
- IV. [Une lettre de la petite Dorrit](#)
- V. [Il y a quelque chose qui cloche quelque part](#)
- VI. [Il y a quelque chose quelque part qui va bien](#)
- VII. [Où il est question de prunes et de prismes](#)
- VIII. [Mme Gowan la mère se rappelle, un peu tard, qu'il faut des époux assortis](#)
- IX. [Parais ! disparais !](#)
- X. [Les rêves de Mme Jérémie se compliquent](#)
- XI. [Une lettre de la petite Dorrit](#)
- XII. [Où le lecteur assiste à une grande conférence patriotique](#)

- XIII. [Les progrès d'une épidémie](#)
- XIV. [On demande un conseil](#)
- XV. [Publication des bans : « N'y ayant aucune cause d'empêchement valable à la célébration du mariage entre Mlle... et M... »](#)
- XVI. [Ça marche toujours](#)
- XVII. [Disparition](#)
- XVIII. [Châteaux en Espagne](#)
- XIX. [Le siège du château en Espagne](#)
- XX. [Qui sert de préface au chapitre suivant](#)
- XXI. [Histoire d'un bourreau de soi-même](#)
- XXII. [Qu'est-c' qui passe ici si tard ?](#)
- XXIII. [Mme Jérémie fait une promesse conditionnelle au sujet de ses rêves](#)

- XXIV. [Le soir d'une longue journée](#)
- XXV. [Le maître d'hôtel se démet de ses pouvoirs](#)
- XXVI. [Orage](#)
- XXVII. [L'apprentissage de la Maréchaussée](#)
- XXVIII. [Nouvelle apparition de la Maréchaussée](#)
- XXXIX. [Combat de générosité dans la Maréchaussée](#)
- XXX. [On ferme](#)
- XXXI. [C'est fermé](#)
- XXXII. [On part](#)
- XXXIII. [Une fois, deux fois, trois fois, personne ne dit mot ?](#)
- XXXIV. [Adjugée !](#)

PRÉFACE.

J'ai consacré à cette histoire bien des heures de travail pendant les deux dernières années. J'aurais bien mal employé mon temps, si je ne pouvais pas laisser les mérites ou les défauts de mon œuvre parler sans moi, maintenant qu'on peut la lire sans interruption. Mais comme il n'est pas déraisonnable de supposer que j'ai pu suivre les divers fils de mon intrigue avec une attention que le lecteur n'a guère pu leur donner dans le cours d'une publication mensuelle, il n'est pas déraisonnable non plus de demander qu'on veuille bien contempler le tableau dans son ensemble maintenant que le dessin est achevé.

Si j'osais demander grâce pour des fictions aussi exagérées que celles des Mollusques ou du ministère des Circonlocutions, je m'excuserais en faisant un appel à l'expérience personnelle de mes compatriotes, sans prendre la liberté d'ajouter que, lorsque j'ai donné cette preuve de mauvais goût, nous en étions à la guerre de Crimée et à l'enquête de la commission de Chelsea. Si j'avais le courage de me défendre d'avoir présenté au public un personnage aussi impossible que M. Merdle, je dirais tout bas que cette idée m'est venue à l'époque de la grande fièvre des actions de chemins de fer, à l'époque de la faillite d'une certaine banque d'Irlande et de diverses autres entreprises non moins louables. Si j'avais l'espoir de me faire pardonner la pensée incroyable qu'une mauvaise pensée peut quelquefois se faire assez illusion pour se croire au contraire salutare, religieuse et de bon exemple, je me contenterais de remarquer qu'il est assez curieux que cette pensée ait été développée dans les pages de la *Petite Dorrit*, à l'époque de l'interrogatoire public des derniers ex-directeurs de la banque *Royal British*. Mais je consens, s'il le faut, à me laisser condamner par contumace sur tous ces points et à accepter l'assurance (qui me vient de fort bonne source) qu'on n'a jamais rien vu de pareil dans les Îles Britanniques.

Quelques-uns de mes lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir s'il reste encore debout quelques pierres de la prison de la Maréchaussée. Moi-

même je n'en savais rien avant le 6 du présent mois, jour où j'ai entrepris un voyage d'exploration vers l'endroit où s'élevait autrefois cet édifice. J'ai retrouvé la cour extérieure, si souvent mentionnée dans ce récit, transformée en un marché au beurre, et en faisant cette découverte, je commençais à croire que la dernière brique de la vieille prison avait disparu. Cependant, ayant erré jusqu'à un endroit qui se donnait pour *Angel-Court*, conduisant à *Bermondsey*, j'arrivai sur la *place de la Maréchaussée*, dans les maisons de laquelle je reconnus non-seulement la masse des bâtiments de l'ancienne geôle, mais les chambres mêmes que j'avais eues en vue en devenant le biographe de la petite Dorrit.

Le plus petit garçon avec lequel j'aie jamais eu l'avantage de causer, tenant dans les bras le plus gros *baby* que j'aie jamais vu, me donna des explications d'une clarté prématurée à propos des anciens usages de la localité, et je trouvai en lui un cicérone assez sûr en général. Comment ce jeune Newton (car je ne le flatte pas en lui donnant ce titre) a-t-il pu acquérir ses connaissances topographiques ? c'est ce que j'ignore complètement. Il était trop jeune d'un quart de siècle pour avoir vu la prison. Je lui indiquai la fenêtre de la chambre où est née la petite Dorrit, et que le père de mon héroïne a si longtemps habitée, et je lui demandai le nom du locataire qui occupait maintenant ce logis. Il me répondit « Tom Pythick. » Je lui demandai qui était ce Tom Pythick ? et il me répondit que Tom Pythick était l'oncle de Toe Pythick.

Un peu plus loin, je découvris le mur plus ancien et plus éloigné qui servait autrefois de limite à l'étroite prison intérieure où l'on ne renfermait les gens que pour la forme. Quiconque voudra se donner la peine de pénétrer dans la *place de la Maréchaussée*, en sortant de *Angel-Court*, aura donc sous ses pieds les pavés de l'ancienne prison ; il verra à droite et à gauche la cour étroite très-peu changée, si ce n'est que les murs ont été abaissés lorsque la prison a recouvré sa liberté ; il apercevra les chambres qu'ont habitées les débiteurs insolvables, et pourra, sans faire grands frais d'imagination, évoquer là les nombreux fantômes de bien des années misérables.

Dans la préface de *Bleak-House*, j'ai remarqué que je n'avais jamais eu autant de lecteurs. Je puis en dire autant dans la préface de la *Petite Dorrit*. Vivement touché, cher lecteur, de l'affection et de la confiance qui se sont

établies entre nous, je termine cette préface comme j'ai terminé l'autre, en vous disant : Au revoir !

Londres, mai 1857.

LA
PETITE DORRIT.

LIVRE PREMIER.

PAUVRETÉ.



CHAPITRE PREMIER.

Au soleil et à l'ombre.

Il y a une trentaine d'années, Marseille était un jour en train de rissoler au soleil.

Dans le midi de la France, un soleil flamboyant par un jour caniculaire du mois d'août n'était pas alors un phénomène plus rare qu'il ne l'a été avant ou depuis, à pareille époque. Tout ce qui existait à Marseille ou aux environs de Marseille avait été ébloui par le ciel embrasé et l'avait ébloui à son tour, tant et si bien que cette manie de s'éblouir réciproquement était devenue universelle. Les voyageurs étaient éblouis par l'éclat des maisons blanches, des murs blancs, des rues blanches, par l'éclat des routes arides et des collines dont la verdure avait été brûlée. Les vignes étaient la seule chose dont l'éclat ne fût pas tout à fait insupportable. Penchées sous le poids du raisin, elles daignaient parfois cligner de l'œil, afin de ne pas vous causer un éblouissement continu lorsque la chaude atmosphère agitait presque imperceptiblement leur feuillage languissant.

Il n'y avait pas assez de vent pour former une seule ride soit sur l'eau fétide du port, soit sur la mer imposante qu'on apercevait au delà. La ligne de démarcation entre les deux couleurs (bleue et noire) indiquait la limite que l'océan immaculé ne voulait pas dépasser ; mais l'océan demeurait aussi immobile que l'abominable marais auquel il ne mêlait jamais ses flots. Des canots que ne protégeait aucune tente étaient trop brûlants pour qu'on pût les toucher ; la chaleur faisait des cloches sur la peinture des vaisseaux amarrés dans le port ; depuis des mois entiers, les dalles des quais ne s'étaient refroidies ni le jour ni la nuit. Indiens, Russes, Chinois, Espagnols, Portugais, Anglais, Français, Génois, Napolitains, Vénitiens, Grecs, Turcs, descendants de tous les entrepreneurs de la tour de Babel, que le commerce attirait à Marseille, recherchaient également l'ombre, acceptant n'importe quelle cachette, pourvu qu'elle leur servît d'abri contre l'éclat d'une mer d'un bleu trop ardent pour qu'on pût la regarder, et d'un ciel pourpre où étincelait enchâssé un vaste joyau de feu.

Cet éblouissement universel faisait mal aux yeux. Vers la ligne lointaine des côtes d'Italie, cet éclat, il est vrai, se trouvait tempéré par de légers nuages de brouillard que formait lentement l'évaporation de la mer ; mais il ne s'adoucissait nulle part ailleurs. Au loin, les routes embrasées sous une épaisse couche de poussière vous éblouissaient du fond des vallées, du versant des collines, de chaque point de la plaine interminable. Au loin, les vignes poudreuses qui retombaient en guirlandes autour des chaumières qui bordaient les chemins, et les avenues monotones d'arbres desséchés qui ne

donnaient pas d'ombre, languissaient sous l'éclat brûlant de la terre et du ciel. Il en était de même des chevaux aux grelots endormants, attelés à de longues files de voitures, se traînant lentement vers l'intérieur ; il en était de même pour leurs conducteurs à demi couchés, lorsqu'ils se tenaient éveillés, ce qui leur arrivait rarement ; il en était de même pour les laboureurs épuisés de chaleur qui se traînaient péniblement au milieu des champs. Tout ce qui vivait, tout ce qui poussait, semblait accablé par l'ardent éclat du jour, excepté le lézard, qui passait en courant le long des murs crevassés, ou la cigale, qui faisait entendre un chant sec et criard comme le son d'une crécelle. La poussière elle-même était tellement rôtie qu'elle en était brune, et on voyait trembloter l'atmosphère comme si l'air aussi était haletant.

Persiennes, volets, rideaux, stores sont tous baissés ou tirés, afin de tenir à distance l'éblouissante clarté. Laissez-lui seulement une crevasse ou un trou de serrure, et vous la verrez darder à travers comme un dard chauffé à blanc. Les églises sont les endroits où elle pénètre le moins. Si vous sortez du crépuscule formé par les colonnes et les arcades, parsemé, comme dans une scène fantastique, de lampes clignotantes, peuplé aussi, comme un rêve, de vilaines ombres de vieillards qui sommeillent, crachent et mendient pieusement, vous vous plongez dans une rivière de feu, et il ne vous reste plus qu'à sauver vos jours en gagnant à la nage l'ombre la plus voisine. Or, Marseille, avec ses habitants qui flânaient et s'allongeaient partout où il y avait de l'ombre, Marseille, où les langues avaient cessé de bourdonner comme les chiens d'aboyer, mais que troublaient parfois le tintamarre discordant des cloches d'église et le roulement impitoyable du tambour, Marseille, on le sentait rien qu'à l'odeur du brûlé, était donc en train de rissoler au soleil.

À cette époque, il existait dans la ville une prison abominable. Dans une des salles de cette prison, si repoussante que le soleil importun ne la regardait même pas en face, l'abandonnant à quelque clarté de rebut, à quelque lueur réfléchie, ramassée Dieu sait où, se trouvaient deux hommes. Auprès des deux hommes il y avait un banc déchiqueté et défiguré, fixé au mur, et sur lequel on avait grossièrement découpé un damier à coups de couteau, avec un jeu de dames formé de vieux boutons et d'os qui avaient servi à faire la soupe ; un jeu de dominos, deux paillassons et deux ou trois

bouteilles. C'est là tout ce que renfermait la salle, sauf cependant les rats et d'autres vermines invisibles, sauf aussi la vermine visible, c'est-à-dire les deux hommes en question. Le peu de jour qu'elle recevait lui arrivait à travers une grille de fer, représentant une assez grande croisée, qui permettait d'inspecter à toute heure la prison, sans quitter les marches du sombre escalier sur lequel elle donnait. Il y avait une large saillie à cette grille, à l'endroit où l'extrémité inférieure des barreaux était scellée dans la maçonnerie, à trois ou quatre pieds au-dessus du sol. Sur cette saillie reposait l'un de ces deux hommes, à moitié assis et à moitié couché, les genoux ramassés, les pieds et les épaules plantés contre les parois opposées de la fenêtre. Il y avait assez d'espace entre les barreaux pour lui permettre d'y passer les bras jusqu'au coude, et il se retenait négligemment à la grille, pour plus de commodité.

Tout y sentait la prison. L'atmosphère emprisonnée, le jour emprisonné, l'humidité emprisonnée, les hommes emprisonnés ; tout enfin était détérioré par la captivité. De même que les prisonniers semblaient flétris et hagards, de même le fer était rouillé, les pierres étaient visqueuses, le bois pourri, l'air raréfié et le jour incertain. Pareille à un puits, à un caveau, à une tombe, la prison ne se doutait seulement pas de l'éclat extérieur ; au milieu même d'une des îles à épices de l'océan Indien, elle aurait conservé intacte son atmosphère corrompue.

L'homme couché sur la saillie de la fenêtre grillée avait même très froid. Avec un geste impatient, il ramena d'une de ses épaules son large manteau, de façon à le faire tomber plus lourdement autour de lui, et grommela :

« Au diable ce brigand de soleil qui ne brille jamais ici ! »

Il attendait sa pâture, et regardait obliquement à travers les barreaux, afin de voir le bas de l'escalier, avec une expression assez pareille à celle d'une bête féroce irritée par une attente du même genre. Mais ses yeux, trop rapprochés, n'étaient point placés dans sa tête aussi noblement que ceux du roi des animaux, et ils étaient plus perçants que brillants ; espèce d'armes pointues offrant peu de surface, pour mieux se cacher. Ils n'avaient ni profondeur ni variété ; Ils scintillaient lorsque les paupières se levaient ou s'abaissaient. Jusque-là, n'étaient les services qu'ils rendaient au prisonnier, un horloger en eût pu fabriquer une meilleure paire. Il avait un nez recourbé, assez beau dans son genre, mais qui remontait trop entre les yeux,

trop rapprochés eux-mêmes l'un de l'autre. Quant au reste, il était grand et robuste de corps ; il avait des lèvres minces, à en juger par le peu que son épaisse moustache en laissait voir, une masse de cheveux secs, d'une couleur indéfinissable dans leur état inculte, mais offrant çà et là des tons rougeâtres. La main avec laquelle il se retenait aux barreaux de la croisée, toute contournée sur le dos de vilaines égratignures fraîchement cicatrisées, était extrêmement potelée ; elle eût même été extrêmement blanche, sans la souillure de la prison.

L'autre prisonnier dormait par terre sur les dalles, recouvert d'un habit brun de drap grossier.

« Lève-toi, animal, gronda son compagnon. Je ne veux pas que tu dormes quand j'ai faim.

— Ça m'est égal, maître, répondit l'animal d'un ton soumis et avec une certaine gaieté ; je me réveille quand je veux, je dors quand je veux. Ça m'est égal. »

Tout en parlant, il s'était levé, secoué, gratté ; il attacha négligemment son habit brun autour de son cou, en croisant les manches (ce vêtement venait de lui servir de couverture), et s'assit en bâillant sur le pavé humide, le dos appuyé contre le mur qui faisait face à la grille.

« Dis-moi quelle heure il est, grommela l'autre.

— Midi va sonner... dans quarante minutes. »

Pendant la courte pause qu'il avait faite, il avait regardé tout autour de la prison, comme pour y chercher un renseignement exact.

« Tu es donc une horloge ? comment fais-tu pour toujours connaître l'heure ?

— Je n'en sais rien : mais je puis toujours dire l'heure qu'il est, comme l'endroit où je suis. On m'a amené ici pendant la nuit et au sortir d'un bateau. Cela ne m'empêche pas de savoir où je suis. Voyez un peu. Port de Marseille... Il était déjà à genoux sur les dalles, dessinant la carte avec son doigt basané... Toulon (où il y a un bain), l'Espagne là-bas, Alger un peu plus loin. Voilà Nice, qui se faufile à gauche. En faisant le tour de cette corniche, nous trouvons Gênes, jetée et port de Gênes, Lazaretto. La ville est ici ; là, les jardins en terrasse où rougit la belladone. Ici, Porto-Fino. En

avant pour Livourne. En avant encore pour Civitta-Vecchia. Puis vous arrivez tout droit à.... Comment, il n'y a pas de place pour Naples ?... » Il était arrivé jusqu'au mur à cet endroit de son plan.... « Mais c'est égal ; Naples est là dedans. »

Il resta à genoux, regardant son camarade de geôle, d'un air assez animé pour une prison. C'était un petit homme au teint basané, vif et agile, bien qu'un peu trapu. Des boucles d'oreilles à ses oreilles brunes, des dents blanches éclairant l'expression grotesque de son visage brun, une barbe épaisse et d'un noir de jais qui encadrait sa gorge brune, une chemise rouge, toute déchirée, s'ouvrant sur sa poitrine brune, un large pantalon de marin, des souliers passables, un long bonnet rouge, la taille entourée d'une ceinture rouge où était passé un couteau : voilà son signallement.

« Voyons un peu si je vais revenir de Naples comme j'y suis allé ! Tenez, mon maître ! Civitta-Vecchia, Livourne, Porto-Fino, Gênes, la corniche devant Nice (qui est là-dedans), Marseille, vous et moi. L'appartement du geôlier et ses clefs sont à l'endroit où je pose ce pouce ; et c'est là, à mon poignet, que l'on garde le grand rasoir national dans sa gaine. C'est là qu'on tient sous clef la guillotine. »

L'autre prisonnier cracha tout à coup sur le pavé, et on entendit une espèce de gargouillement dans sa gorge.

Presque au même instant on entendit une autre espèce de gargouillement dans la gorge de quelque serrure qui s'ouvrait au-dessous de la prison, puis une porte se referma avec bruit. On gravissait lentement les marches de l'escalier ; le bavardage d'une petite voix bien douce se mêla au bruit des pas ; et bientôt le geôlier parut, portant sa fille, âgée de trois ou quatre ans, et un panier.

« Comment ça va-t-il cette après-midi, messieurs ? Ma petite, vous le voyez, m'accompagne dans ma tournée pour voir les oiseaux de son père. Fi donc ! Il ne faut pas avoir peur ! Regarde les oiseaux, ma belle, regarde les oiseaux, »

Il regarda lui-même fort attentivement les oiseaux confiés à sa garde (tandis qu'il soulevait l'enfant jusqu'à la grille), surtout le plus petit des deux moineaux, dont l'activité paraissait exciter sa méfiance.

« Je vous apporte votre pain, signor Jean-Baptiste, dit-il (ils s'exprimaient tous en français, quoique le petit prisonnier fût un Italien), et si j'osais vous conseiller de ne plus jouer....

— Vous ne conseillez pas au maître de ne plus jouer ! répliqua Jean-Baptiste, montrant ses dents en souriant.

— Oh ! c'est que le maître gagne, répondit le geôlier avec un rapide coup d'œil qui n'annonçait pas une grande sympathie pour l'individu en question, tandis que vous, vous perdez. C'est bien différent. Ça ne vous rapporte que du pain noir et une boisson amère, tandis que ça rapporte au maître du saucisson de Lyon, du veau à la gelée, et une gelée succulente encore, du pain blanc, du fromage d'Italie et du bon vin. Regarde les oiseaux, ma belle !

— Pauvres oiseaux ! » dit l'enfant.

Le joli petit visage, touché d'une divine compassion, tandis qu'il jetait un regard craintif à travers la grille, ressemblait à celui d'un ange qui serait venu visiter la prison. Jean-Baptiste se leva et s'approcha de l'enfant, comme s'il se fût senti attiré vers elle. L'autre oiseau ne changea point de position, si ce n'est pour lancer un coup d'œil impatient du côté du panier.

« Attendez ! dit le geôlier, posant la petite fille sur la saillie extérieure de la grille, c'est elle qui va donner à manger aux oiseaux. Ce gros pain est pour signor Jean-Baptiste. Il faut que nous le cassions pour le faire passer dans la cage. Voyez donc comme il est bien apprivoisé, cet oiseau : il baise la petite main ! Ce saucisson enveloppé d'une feuille de vigne est pour M. Rigaud. Et puis, ce morceau de veau et cette gelée succulente sont encore pour M. Rigaud. Et puis, ces trois petits pains blancs sont encore pour M. Rigaud. Et puis ce fromage, et puis cette bouteille de vin, et puis ce tabac... tout cela est encore pour M. Rigaud. L'heureux oiseau ! »

L'enfant fit passer tous ces objets à travers les barreaux, dans la main délicate, lisse et bien faite de M. Rigaud, avec une terreur évidente, en retirant plus d'une fois la sienne et regardant le prisonnier avec une expression ambiguë entre la crainte et la colère, qui faisait plisser son joli petit front. Elle avait, au contraire, déposé la provision de pain grossier dans les mains noires, calleuses et noueuses de Jean-Baptiste (qui avait à peine au bout de ses dix doigts assez d'ongle pour en faire un des ongles de

M. Rigaud), avec une confiance des plus faciles ; et, lorsque l'Italien avait baisé sa main, elle l'avait elle-même passée sur le visage du prisonnier pour le caresser. M. Rigaud, fort indifférent à cette préférence, cherchait seulement à gagner les bonnes grâces du père en riant et en faisant des signes de tête à l'enfant chaque fois qu'elle lui remettait quelque chose ; et dès qu'il eut déposé ses comestibles autour de lui, dans des coins commodes de l'embrasement où il reposait, il se mit à manger avec appétit.

Lorsque M. Rigaud riait, il s'opérait dans sa physionomie un changement remarquable, qui n'était pas fait pour prévenir en sa faveur. Sa moustache se relevait vers son nez, et son nez descendait sur sa moustache ; ce qui lui donnait un air sinistre et cruel.

« Là ! dit le geôlier, retournant son panier afin d'en faire tomber les miettes en le frappant contre le mur, j'ai dépensé tout l'argent que j'ai reçu ; voici ma note dans ce panier vide ; c'est donc une affaire réglée. Monsieur Rigaud, comme je vous le disais hier, le président du tribunal recherchera l'honneur de votre société vers une heure de l'après-midi, aujourd'hui.

— Pour me juger, hein ? demanda Rigaud, s'arrêtant couteau en main et morceau dans la bouche.

— Vous l'avez dit. Pour vous juger.

— Et moi ? il n'y a pas de nouvelles pour moi ? » reprit Jean-Baptiste, qui avait commencé à grignoter son pain d'un air très résigné.

Le geôlier haussa les épaules.

« Sainte Vierge ! me faudra-t-il rester ici toute ma vie, mon père ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? s'écria le geôlier se retournant vers son interlocuteur avec une vivacité toute méridionale et gesticulant avec ses deux mains et tous ses doigts, comme s'il menaçait de le déchirer en mille morceaux. Mon ami, comment voulez-vous que je vous dise le temps que vous avez à rester ici ? Est-ce que j'en sais rien, Jean-Baptiste Cavalletto ? Mort de ma vie ! Il y a quelquefois ici des prisonniers qui ne sont pas si diablement pressés de se voir juger. »

Il parut jeter un coup d'œil oblique à l'adresse de M. Rigaud en faisant cette observation ; mais M. Rigaud avait déjà recommencé son repas interrompu, quoiqu'il ne parût pas y mettre autant d'appétit qu'auparavant.

« Adieu, mes oiseaux ! dit le gardien de la prison, prenant sa jolie fille dans ses bras et lui dictant les paroles avec un baiser.

— Adieu, mes oiseaux ! » répéta la jolie enfant.

Son visage innocent rayonna d'un si doux éclat par-dessus l'épaule de son père, qui s'éloignait avec elle en lui chantant la chanson enfantine :

Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Dessus le quai ?

que Jean-Baptiste se crut engagé d'honneur à répondre à travers la grille, et en mesure, quoique d'une voix un peu enrouée :

C'est un chevalier du roi,
Compagnons de la Marjolaine !
C'est un chevalier du roi,
Dessus le quai.

Ces paroles accompagnèrent le geôlier et sa fille si loin sur ce rude escalier, que le père fut obligé de s'arrêter pour que l'enfant pût entendre la fin du couplet et répéter le refrain pendant qu'ils étaient encore en vue. Puis la tête de l'enfant disparut, puis celle du gardien ; mais la petite voix continua la chanson jusqu'à ce que la porte se fût refermée avec bruit.

M. Rigaud, ennuyé de voir Jean-Baptiste écouter, avant que les échos eussent cessé de se faire entendre (les échos mêmes semblaient plus faibles et plus traînants de se sentir en prison), lui rappela par un coup de pied qu'il ferait mieux d'aller reprendre sa place dans l'ombre. Le petit Italien alla se rasseoir, avec l'aisance indolente d'un homme depuis longtemps habitué à ce genre de parquet, et, plaçant devant lui les trois gros morceaux de pain en pyramide, et tombant sur le quatrième, se mit tout bonnement en devoir de les démolir, comme si c'eût été un château de cartes.

Peut-être regarda-t-il de côté le saucisson de Lyon ; peut-être lança-t-il furtivement un regard d'envie sur le veau entouré d'une gelée succulente : mais ces comestibles ne furent pas longtemps là pour lui faire venir l'eau à la bouche ; M. Rigaud les eut bientôt expédiés, en dépit de M. le président et du tribunal, et se mit à se laver les mains de son mieux en se suçant les doigts et en les essuyant après sur ses feuilles de vigne. Puis, tandis qu'il

s'arrêtait, entre deux gorgées de vin, pour contempler son compagnon, sa moustache se releva et son nez s'abaissa.

« Comment trouves-tu ton pain ? demanda-t-il.

— Un peu sec ; mais j'ai ici ma vieille sauce, répliqua Jean-Baptiste tenant son couteau en l'air.

— Quelle sauce ?

— Voilà ! Je coupe mon pain par tranches, de cette façon, comme si c'était un melon, ou de celle-ci, comme si c'était une omelette, ou de celle-ci, comme si c'était une friture, ou de celle-ci, comme si c'était du saucisson de Lyon, répondit Jean-Baptiste, démontrant ces diverses façons de découper sur le morceau de pain qu'il tenait à la main, et mâchant sans se presser ce qu'il avait dans la bouche.

— Tiens ! cria M. Rigaud, tu peux boire, tu peux finir ça. »

Le don n'était pas des plus magnifiques, car il restait énormément peu de vin à boire ; mais signor Cavalletto se leva vivement, reçut la bouteille avec reconnaissance, porta le goulot à sa bouche et fit claquer sa langue en signe de satisfaction.

« Mets la bouteille avec les autres, » dit Rigaud.

L'Italien obéit à cet ordre et se tint prêt à donner à son bienfaiteur une allumette tout allumée, car ce dernier roulait son tabac en cigarettes, à l'aide de petits carrés de papier qu'on lui avait remis en même temps.

« Tiens, tu peux en prendre une.

— *Ringrazio*, mon maître ! »

Jean-Baptiste avait remercié dans sa langue maternelle et avec la vivacité insinuante qui distingue ses compatriotes.

M. Rigaud se leva, alluma une cigarette, mit le reste de sa provision de tabac dans une poche de côté de son habit, et s'étendit tout de son long sur le banc. Cavalletto s'assit sur les dalles, tenant une de ses chevilles de chaque main et fumant avec sang-froid. Les yeux de M. Rigaud semblaient attirés malgré lui vers le voisinage immédiat de cet endroit du parquet où Cavalletto avait dessiné le plan avec son pouce ; ils prenaient si souvent cette direction, que l'Italien les suivit plus d'une fois avec surprise dans leur itinéraire le long des dalles.

« Quel satané trou que celui-ci ! dit M. Rigaud, interrompant un long silence. Vois donc la lumière du jour. Du jour ! Allons donc ! on dirait la lumière de la semaine dernière, la lumière d'il y a six mois, la lumière d'il y a six ans, tant elle est terne et morte. »

Le jour, en effet, arrivait languissant par un entonnoir carré qui bouchait une croisée dans le mur de l'escalier, à travers lequel on n'apercevait jamais le ciel, le ciel ni autre chose.

« Cavalletto, dit M. Rigaud cessant tout à coup de regarder cet entonnoir vers lequel ils avaient tous les deux dirigé involontairement les yeux, tu sais que je suis un gentilhomme ?

— Certainement, certainement !

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ?

— Moi, il y aura onze semaines que j'y suis, demain à minuit. Il y aura neuf semaines que vous y êtes, à cinq heures de cette après-midi.

— M'as-tu jamais vu rien faire ici ? Ai-je jamais touché le balai ? ai-je jamais roulé ou déroulé nos paillasons, ou cherché les dames, ou ramassé les dominos, ou mis la main à aucune espèce d'ouvrage ?

— Jamais !

— As-tu jamais eu la moindre idée de me voir faire aucune espèce d'ouvrage ? »

Jean-Baptiste répondit par ce geste particulier qui consiste à secouer l'index de la main droite en le ramenant vers l'épaule, et qui est la négative la plus expressive de la langue italienne.

« Non ! Tu as bien vu tout de suite, dès mon arrivée ici, que j'étais un gentilhomme ?

— ALTRO ! » répliqua Jean-Baptiste en fermant les yeux et avec un hochement de tête des plus animés.

Ce mot, selon l'intonation que lui donnent les Génois, est une confirmation, une contradiction, une assertion, un démenti, un défi, un compliment, une plaisanterie, et cinquante autres choses ; cette fois il représentait, avec une énergie qu'aucune expression écrite ne saurait rendre, la phrase plus familière : « Je le crois bien ! »

« Ah ! ah ! tu as raison ! Je suis un gentilhomme ! et je vivrai en gentilhomme, et je mourrai en gentilhomme ! Je ne veux pas être autre chose qu'un gentilhomme ! C'est là mon jeu, mort de ma vie, et je reste dans mon rôle partout où je vais ! »

Il changea de position et s'assit, s'écriant d'un air de triomphe :

« Tiens ! regarde-moi ! Lancé hors du cornet de la destinée, me voilà tombé dans la société d'un simple contrebandier ; claquemuré avec un pauvre petit fraudeur, dont les papiers ne sont pas en règle, et sur lequel la police a mis la main, pour avoir mis de plus son bateau à la disposition d'autres petites gens qui désiraient passer la frontière et dont les papiers ne sont pas non plus en règle ; et cet homme reconnaît instinctivement ma position sociale, même dans ce demi-jour et dans un endroit comme celui-ci. Bien joué ! Par le ciel ! tu vois bien que je gagne à tout coup. »

Sa moustache se releva de nouveau et son nez s'abaissa.

« Quelle heure est-il maintenant ? demanda-t-il, le visage empreint d'une pâleur sèche et chaude qui s'accordait mal avec la gaieté qu'il affectait.

— Près de midi et demi.

— Bon ! Le président va bientôt voir paraître un gentilhomme devant lui. Voyons ! Veux-tu que je te dise de quoi on m'accuse ? c'est le moment ou jamais, car je ne reviendrai plus ici. Ou bien je m'en irai libre comme l'air, ou bien on m'emmènera ailleurs, pour faire ma toilette de barbe. Tu sais où ils gardent le rasoir ? »

Signor Cavalletto retira sa cigarette d'entre ses lèvres entrouvertes, et parut, pour le moment, plus déconcerté qu'on ne s'y serait attendu.

« Je suis un... » M. Rigaud s'était levé avant de commencer ce discours. « Je suis un gentilhomme cosmopolite. Le monde entier est ma patrie. Mon père était Suisse, canton de Vaud ; ma mère était Française d'origine, mais elle est née en Angleterre. Moi-même, je suis né en Belgique. Je suis un citoyen de l'univers. »

Son attitude théâtrale (il se tenait une main appuyée sur la hanche, sous les plis de son manteau), son air dédaigneux pour son compagnon, qu'il ne regardait seulement pas, préférant s'adresser au mur vis-à-vis, semblait indiquer que l'orateur songeait à répéter un rôle à l'intention du tribunal qui

devait bientôt l'interroger, bien plus qu'à se donner la peine d'éclairer un personnage aussi infime que le sieur Jean-Baptiste Cavalletto.

« Je peux avoir trente-cinq ans. J'ai vu le monde. J'ai vécu ici, j'ai vécu là, et partout j'ai vécu en gentilhomme. J'ai toujours été traité et respecté comme le doit être un gentilhomme. Si vous voulez essayer de faire tort à mon caractère en cherchant à démontrer que je n'ai d'autres moyens d'existence que les ressources de mon esprit, je vous demanderai quels sont les moyens d'existence de vos gens de loi, de vos hommes d'État, de vos intrigants, de vos financiers. »

Il mettait sans cesse en réquisition sa petite main délicate, comme un témoin toujours prêt à attester ses droits au titre de gentilhomme, témoin utile qui lui avait déjà rendu plus d'une fois des services signalés.

« Il y a deux ans, je vins à Marseille. J'étais pauvre, c'est vrai ; j'avais été malade. Lorsque vos gens de loi, vos hommes d'État, vos intrigants, vos financiers, font des maladies et qu'ils n'ont pas d'argent devant eux, *eux aussi*, ils deviennent pauvres. Je descendis à l'hôtel de la *Croix d'or*, tenu à cette époque par M. Henri Baronneau ; il avait soixante-quinze ans au moins, et quelle santé délabrée ! J'habitais l'hôtel depuis quelque chose comme quatre mois, lorsque M. Henri Baronneau eut le malheur de mourir ; ce n'est pas rare de mourir, la chose arrive assez souvent, j'espère, sans que je m'en mêle, n'est-ce pas ? »

Jean-Baptiste ayant fumé sa cigarette jusqu'au bout de ses doigts, M. Rigaud eut la magnanimité de lui en jeter une autre. L'Italien alluma la seconde aux cendres de la première et continua à fumer, regardant à la dérobée l'orateur, qui, préoccupé de son affaire, ne faisait guère attention à son auditeur.

« M. Baronneau laissa une veuve ; elle avait vingt-deux ans. Elle s'était fait une réputation de beauté, et (ce qui n'arrive pas toujours) elle la méritait. Je continuai à loger à l'hôtel de la *Croix d'or*. J'épousai Mme Baronneau. Ce n'est pas à moi de dire si une telle union était disproportionnée. Me voici, vous n'avez qu'à me voir, malgré ce que j'ai souffert naturellement d'une longue captivité, et pourtant vous pouvez juger encore si je ne convenais pas à Mme Baronneau beaucoup mieux que son premier mari. »

Il avait un faux air de bel homme, qu'il n'était pas, et un faux air d'homme bien élevé, qu'il n'était pas non plus. Tout cela n'était que jactance impudente ; mais dans ce cas, comme dans bien d'autres, il y a la moitié du monde qui prend volontiers une assurance fanfaronne pour argent comptant.

« Quoi qu'il en soit, Mme Baronneau me jugea digne d'elle. Ce n'est toujours pas son bon goût qui peut me faire du tort, j'espère ? »

Le regard de l'orateur étant par hasard tombé sur Jean-Baptiste au moment où il formulait cette question, le petit Italien secoua vivement la tête en signe de négation, et répéta une infinité de fois, à demi-voix, pour confirmer le raisonnement, *altro, altro, altro*.

« C'est là que commencèrent les difficultés de notre position. Je suis fier. La fierté peut être bonne ou mauvaise ; mais enfin je suis fier. Il est aussi dans mon caractère de vouloir être le maître ; je ne sais pas céder, il faut que je sois le maître. Malheureusement Mme Rigaud avait seule le droit de disposer de sa fortune. Telle avait été la volonté insensée de feu son premier mari. De plus, le malheur voulait encore qu'elle eût des parents. Lorsque les parents d'une femme viennent faire de l'opposition à un mari qui se pique d'être gentilhomme, qui est fier et qui veut être le maître, la paix du ménage ne peut manquer d'être compromise. Il y avait d'ailleurs un autre sujet de brouille entre nous : Mme Rigaud avait malheureusement des façons un peu vulgaires. Je cherchai à lui donner un ton plus distingué : ma femme (toujours soutenue en ceci par ses parents) s'irrita de mes efforts ; bientôt des querelles s'élevèrent entre nous ; elles furent ébruitées et exagérées par les calomnies des parents de Mme Rigaud, si bien que tout le voisinage en eut connaissance. On a dit que je traitais Mme Rigaud avec cruauté ; il est possible qu'on m'ait vu lui donner un soufflet, rien de plus ; j'ai la main légère, et si on m'a vu corriger Mme Rigaud de cette façon, on a dû voir en même temps que c'était presque histoire de rire. »

Si les gaietés habituelles de M. Rigaud ressemblaient le moins du monde au sourire qui errait en ce moment sur son visage, les parents de Mme Rigaud avaient bien le droit de dire qu'ils auraient préféré que l'orateur corrigât sa femme pour de bon, et non pour de rire.

« Je suis sensible et brave. Je ne prétends pas qu'il y ait un grand mérite à être brave et sensible, mais tel est mon caractère. Si la parenté mâle de Mme Rigaud était venue me trouver franchement et ouvertement, j'aurais su ce que j'avais à faire. Ils s'en doutèrent bien, et c'est pour cela qu'ils aimèrent mieux comploter dans l'ombre ; il s'ensuivit une source éternelle de fréquentes et malheureuses collisions entre Mme Rigaud et moi. À chaque petite somme dont j'avais besoin pour mes dépenses personnelles, toujours une querelle nouvelle... Jugez de l'effet que cela devait produire sur l'esprit d'un homme dont le caractère est de vouloir être le maître ! Un soir, Mme Rigaud et moi, nous nous promenions comme deux bons amis... je dirai même comme deux amoureux... sur une falaise qui domine la mer ; sa mauvaise étoile porta Mme Rigaud à faire allusion à ses parents ; je raisonnai avec elle à ce sujet, et je lui reprochai de manquer à son devoir, au dévouement qu'elle me devait, en se laissant influencer par la malveillance jalouse que me témoignait sa famille, Mme Rigaud riposta, je ripostai à mon tour ; Mme Rigaud s'échauffa, je m'échauffai également, et je lui dis des choses irritantes, je le reconnais ; il est dans mon caractère d'être franc. Enfin, Mme Rigaud, dans un accès de fureur que je dois à jamais déplorer, se jeta sur moi en poussant des cris de rage (ce sont sans doute ces cris qu'on aura entendus à une certaine distance), me déchira mes habits, m'arracha les cheveux, m'égratigna les mains, piétina et laboura le sol avec ses pieds, et finalement s'élança du haut de la falaise et se brisa le crâne contre les rochers qui se trouvent au bas. Telle est la série de faits que la calomnie a voulu pervertir en cherchant à faire croire que j'avais tenté de forcer Mme Rigaud à m'abandonner la libre disposition de sa fortune, et que, sur son refus obstiné de faire la concession que je lui demandais, j'avais lutté avec elle... que je l'avais assassinée ! »

S'avançant vers le rebord où les feuilles de vigne étaient éparpillées, il en ramassa deux ou trois et se mit à s'essuyer les mains, le dos tourné au jour.

« Eh bien, demanda-t-il après un moment de silence, qu'est-ce que tu as à dire à ça ?

— C'est hideux, répliqua le petit Italien, qui s'était levé et repassait son couteau sur un de ses souliers, tout en s'appuyant d'un bras contre le mur.

— Qu'entends-tu par là ? »

Jean-Baptiste continua à repasser son couteau sans répondre.

« Veux-tu dire que mon récit est inexact ?

— *Altro !* » répliqua Jean-Baptiste.

Cette fois le mot était une excuse et signifiait : « Oh ! nullement ! »

« Que veux-tu dire alors ?

— Les juges et les tribunaux ont tant de préjugés !

— Eh bien ! s'écria l'autre avec un juron et jetant d'un air inquiet le coin de son manteau par-dessus son épaule, qu'ils me condamnent !

— Et vraiment je crois que c'est ce qu'ils feront, » murmura tout bas Jean-Baptiste en baissant la tête pour passer son couteau dans sa ceinture.

On n'échangea plus une parole d'un côté ni de l'autre, bien que les deux prisonniers se fussent mis à se promener de long en large et qu'ils se croisassent nécessairement à chaque tour qu'ils faisaient. M. Rigaud s'arrêtait parfois à moitié, comme s'il allait jeter un nouveau jour sur sa cause, ou pour adresser à son compagnon quelque remontrance irritée ; mais signor Cavalletto continuant tranquillement sa promenade avec une espèce de demi-trot grotesque et sans lever les yeux, l'autre en fut pour ses frais.

Au bout de quelque temps ils s'arrêtèrent tous les deux, au bruit d'une clef tournant dans une serrure. Un son de voix succéda au grincement de la clef, puis un bruit de pas se rapprocha, et le gardien de la prison monta lentement l'escalier, suivi d'un peloton de soldats.

« Allons, monsieur Rigaud, dit le geôlier, s'arrêtant un instant à la grille, ses clefs à la main, ayez la bonté de sortir.

— Je vais partir en grande cérémonie, à ce que je vois.

— Ma foi, si vous ne partiez pas comme ça, répondit le geôlier, vous pourriez bien partir en tant de morceaux qu'il deviendrait difficile de vous rassembler. Il y a une fameuse foule, monsieur Rigaud, et qui ne vous aime guère. »

Il disparut de devant la grille, fit tourner la clef dans la serrure d'une porte basse qui donnait dans un coin de la salle, et enleva la barre de fer qui la maintenait extérieurement.

« Allons, dit-il en l'ouvrant et en se montrant sur le seuil, sortez. »

Parmi les mille tons blancs qu'éclaire le soleil, il n'en existe aucun qui ressemble en rien à la pâleur qui couvrait en ce moment le visage de M. Rigaud. Jamais non plus aucune expression de la physionomie humaine n'a ressemblé le moins du monde à l'expression de ses traits, dont chaque petite ligne trahissait le battement de son cœur effrayé. On dit toujours : « pâle comme un mort, défait comme un mort. » Il y a pourtant une grande différence entre les deux états, car ils sont séparés par toute la profondeur de ce golfe profond qui existe entre la lutte terminée et le moment le plus désespéré du combat.

Il alluma une autre cigarette à celle de son compagnon, la plaça entre ses dents serrées, se couvrit la tête d'un chapeau de feutre mou à larges bords, rejeta de nouveau le coin de son manteau par-dessus son épaule, et sortit dans le corridor latéral sur lequel s'ouvrait la porte, sans plus s'occuper du signor Cavalletto. Quant à ce petit homme, il ne semblait avoir qu'une idée, qu'un désir, c'était de se rapprocher de la porte et de regarder au dehors. Il était absolument comme une bête sauvage qui s'approche de la grille entr'ouverte de sa cage, afin de contempler la liberté extérieure ; lui aussi, il passa ces quelques minutes à observer et à guetter, jusqu'à ce que la porte se fût refermée sur lui.

Un officier commandait l'escorte, un homme robuste, solide, d'un sang-froid imperturbable, qui tenait son épée nue à la main et fumait un cigare. Il donna des ordres laconiques à ses hommes, qui se formèrent autour de M. Rigaud, se mit à leur tête avec un air de suprême indifférence, en disant : « Marche ! » Et sur ce, tout le monde s'éloigna en faisant résonner l'escalier. La porte se referma avec fracas, la clef tourna dans la serrure, un rayon de lumière inusité, une bouffée d'air inaccoutumée semblaient avoir traversé la prison, disparaissant sous la forme d'une légère spirale de fumée sortie du cigare de l'officier.

Semblable, dans sa captivité, à quelque animal d'une espèce inférieure, à un singe irrité ou à un petit ours exaspéré, le prisonnier, livré à la solitude, avait sauté sur le rebord, afin de ne pas perdre un seul coup d'œil du cérémonial de ce départ. Tandis qu'il se cramponnait encore aux barreaux, qu'il étreignait des deux mains, l'écho d'un grand vacarme arriva jusqu'à son oreille : c'était un mélange de hurlements, de cris, de jurons, de

menaces, d'exécutions ; mais c'était comme dans un orage, on ne distinguait rien qu'un grondement furieux.

Le prisonnier, tellement agité que sa curiosité inquiète le faisait ressembler encore davantage à une bête féroce enfermée dans une cage, sauta lestement à terre, courut tout autour de la salle, remonta lentement sur le rebord, saisit la grille et essaya de l'ébranler, sauta encore une fois à terre, courut, remonta et écouta, ne s'arrêtant que lorsque le bruit, s'éloignant de plus en plus, eut cessé de se faire entendre. Combien de prisonniers plus dignes de pitié ont usé leurs nobles cœurs de la même façon, sans que personne y ait songé, sans que ceux qu'ils aimaient de toute leur âme aient imaginé de pareilles souffrances, tandis que de grands rois et de grands empereurs, qui les retenaient captifs, se pavanaient gaiement en plein soleil, aux acclamations de la foule ! Je dirai même, tandis que tous ces grands personnages mouraient tranquillement dans leurs lits, faisant une fin exemplaire et des discours ronflants ; tandis que l'histoire, pleine de politesse, plus servile encore que les instruments dont se servent les ministres, les embaumait dans ses éloges.

Enfin Jean-Baptiste, libre désormais de choisir entre ces quatre murs l'emplacement où il lui conviendrait de mettre à profit sa faculté de s'endormir quand bon lui semblait, s'allongea sur le banc, le visage renversé sur ses bras croisés, et sommeilla. Sa soumission, sa légèreté, sa bonne humeur, ses colères passagères, sa facilité à se contenter de pain dur et de pierres plus dures encore, sa facilité à s'endormir, ses élans et ses boutades en un mot, faisaient de lui un véritable enfant de la terre sur laquelle il était né.

L'immense éblouissement finit par s'éteindre de lui-même pour un certain espace de temps ; le soleil se coucha dans une auréole rouge, verte et dorée ; les étoiles sortirent du ciel, et les vers luisants les singèrent dans l'air inférieur, comme les hommes imitent parfois par un faible rayon de bonté la splendeur des anges. Les longues routes poudreuses et les plaines interminables jouissaient d'un repos absolu, et il régnait sur la mer un silence si profond, qu'elle ne murmurait pas un seul mot prophétique de l'époque où elle doit rendre ses morts.

CHAPITRE II.

Compagnons de voyage.

« Ils n'ont pas recommencé aujourd'hui à hurler comme ils l'ont fait hier, monsieur, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien entendu.

— Alors vous pouvez être sûr qu'ils n'ont rien dit. Lorsque ces gens-là se mettent à hurler, ils hurlent de façon à se faire entendre.

— Mais je crois qu'en cela ils font à peu près comme tout le monde.

— Ah ! oui ; mais ces gens-là sont toujours à hurler ; c'est leur bonheur.

— Vous voulez parler des Marseillais ?

— Je veux parler des Français. Ils sont toujours à hurler. Quant à Marseille, nous savons ce que c'est que Marseille. Elle a donné naissance au chant révolutionnaire le plus incendiaire qu'on ait jamais composé. Marseille ne saurait exister sans ses *allons !... marchons !...* Allons, marchons n'importe où, ça leur est égal, à la victoire ou à la mort, ou au diable, ou ailleurs, »

L'orateur, qui conservait malgré tout un air de bonne humeur fort amusant à voir, regarda par-dessus le parapet, et lança dans la direction de Marseille un coup d'œil plein de mépris et de dénigrement ; puis, prenant une pose résolue en mettant ses mains dans ses poches et en faisant résonner son argent en signe de défi, il apostropha ainsi la ville, après avoir débuté par un tout petit éclat de rire :

« *Allons, marchons !* ma foi ! Vous feriez mieux, il me semble, de nous laisser aller et marcher à nos affaires, au lieu de nous retenir prisonniers, sous prétexte de quarantaine !

— C'est fort ennuyeux en effet, dit l'autre ; mais nous allons sortir aujourd'hui même du lazaret.

— Nous allons en sortir aujourd'hui, répéta le premier interlocuteur, je le sais bien ; mais c'est presque une circonstance aggravante, et qui rend cette monstrueuse tyrannie plus intolérable encore ! Nous allons en sortir aujourd'hui ! mais pourquoi y sommes-nous entrés ? je vous le demande.

— La raison n'est pas bien forte, je dois l'avouer ; mais comme nous arrivons de l'Orient, et que l'Orient est la patrie de la peste....

— La peste ! répéta l'autre ; voilà justement ce dont je me plains. Je l'ai eue, la peste, continuellement, depuis le jour où je suis entré ici. Je ressemble à un homme sensé qu'on renfermerait dans une maison de fous. Je ne puis pas souffrir qu'on me soupçonne de pareille chose. Je suis entré ici aussi bien portant que je l'avais jamais été ; mais me soupçonner d'avoir la peste, c'est me donner la peste. Et je l'ai eue, et je l'ai encore !

— Et vous la supportez très bien, monsieur Meagles, répondit son compagnon avec un sourire.

— Du tout. Si vous saviez ce qui en est, vous ne diriez pas ça. Je suis resté éveillé je ne sais combien de nuits, me disant : « Voilà que je l'ai attrapée ; voilà qu'elle est en train de se développer ; me voilà pris ; voilà que tous ces gaillards vont profiter de ma peste pour justifier leurs stupides précautions. » Tenez, j'aimerais autant me voir embrocher et clouer sur une carte au milieu d'une collection entomologique, que de mener la vie que j'ai menée ici.

— Eh bien, monsieur Meagles, n'en parlons plus, puisque c'est fini, dit une joyeuse voix de femme qui vint se mêler à la conversation.

— Fini ! répéta M. Meagles, qui semblait (ce n'était pourtant pas un méchant homme) se trouver dans cette disposition d'esprit toute particulière, où le dernier mot prononcé par un tiers renferme une nouvelle offense ; fini, et pourquoi donc n'en parlerions-nous plus parce que c'est fini ? »

C'est Mme Meagles qui avait adressé la parole à M. Meagles, et Mme Meagles avait, aussi bien que M. Meagles, l'air avenant et bien portant ; un de ces bons visages d'Anglaises qui, ayant contemplé plus de cinquante-cinq ans l'entourage confortable du foyer domestique, ont conservé un brillant reflet de ce bien-être.

« Là ! n'y pensez plus, père, n'y pensez plus ! dit Mme Meagles, de grâce, contentez-vous de notre Chérie.

— Notre Chérie ! » répéta M. Meagles, toujours de son ton indigné.

Chérie, cependant, se trouvait tout près de son père ; elle posa la main sur l'épaule de M. Meagles, qui s'empessa de pardonner à Marseille, et cela du fond du cœur.

Chérie pouvait avoir vingt ans. C'était une jolie fille avec d'abondants cheveux bruns qui retombaient en boucles naturelles ; une charmante fille, avec un visage ouvert et des yeux admirables, si grands, si doux, si brillants, si bien enchâssés dans ce bon et joli visage ! Elle était fraîche, potelée, et gâtée par-dessus le marché. Chérie avait encore un certain air de timidité qui lui allait à merveille ; c'était une grâce de plus, et franchement elle était assez avenante et assez jolie ; elle aurait bien pu s'en passer.

« Voyons, je vous le demande, dit M. Meagles avec une douceur pleine de confiance, en reculant d'un pas et en faisant avancer sa fille d'autant, afin qu'elle servît de démonstration à sa question ; je vous le demande franchement, comme un honnête homme s'adressant à la bonne foi d'un honnête homme, vous savez... Chérie mise en quarantaine !... Avez-vous jamais ouï parler d'une bêtise pareille ?

— Au moins cette bêtise a-t-elle eu pour résultat de nous rendre la captivité supportable.

— Allons ! dit M. Meagles, c'est bien quelque chose, il faut le reconnaître. Je vous remercie de votre observation. Ah çà, Chérie, mon amour, tu feras bien d'aller avec ta mère te préparer à monter dans le canot. L'officier de santé et un tas de mauvais plaisants en chapeaux à trois cornes vont arriver pour nous mettre en liberté à la fin. Quant à nous autres, avant de sortir de cage, nous devons déjeuner encore une fois ensemble comme de bons chrétiens, et puis chacun de nous s'envolera vers le but de son voyage. Tattycoram, ne perdez pas de vue votre jeune maîtresse. »

Il s'adressait cette fois à une belle fille aux cheveux et aux yeux noirs et brillants, mise très proprement, qui répondit par une demi-révérance, en s'éloignant à la suite de Mme Meagles et de Chérie. Elles traversèrent toutes trois la terrasse grillée par le soleil, et disparurent sous une arcade d'une blancheur éblouissante. Le compagnon de M. Meagles (c'était un

homme de quarante ans, grave et au teint bruni) continua à regarder dans la direction de cette arcade, lorsque les trois femmes eurent disparu, jusqu'au moment où M. Meagles lui frappa doucement le bras.

« Je vous demande pardon, dit-il en tressaillant.

— Il n'y a pas de quoi, » dit M. Meagles.

Ils firent en silence deux tours à l'ombre du mur, profitant, grâce à la position élevée des bâtiments du lazaret, du peu de fraîcheur qu'il y avait dans l'air de la mer, à sept heures du matin. Le compagnon de M. Meagles entama de nouveau la conversation.

« Oserais-je vous demander, dit-il, quel est le nom de... ?

— De Tattycoram ? répliqua M. Meagles ; ma foi, je n'en ai pas la moindre idée.

— J'avais cru, reprit l'autre, que...

— Tattycoram ? suggéra encore M. Meagles.

— Merci... Que Tattycoram était un nom propre ; et plus d'une fois l'originalité de ce nom a excité ma surprise.

— Voyez-vous, le fait est, répondit M. Meagles, que Mme Meagles et moi nous sommes des gens pratiques.

— C'est ce que vous m'avez déjà dit bien des fois dans ces agréables et intéressantes conversations que nous avons eues ensemble en nous promenant le long de ces dalles, dit l'autre, un demi-sourire se faisant jour à travers la gravité de son visage hâlé.

— Des gens pratiques. Or, un beau matin, il y a maintenant cinq ou six ans de cela, lorsque nous avons mené Chérie à l'église des enfants trouvés... Vous avez entendu parler de l'hospice des enfants trouvés de Londres, à l'instar de l'établissement du même genre, à Paris ?

— Je l'ai visité.

— Très bien ! Un jour donc que nous avons mené Chérie à l'église de cet hospice pour lui faire entendre de la musique... car, en notre qualité de gens pratiques, l'occupation de notre vie est de montrer à Chérie tout ce que nous croyons devoir lui plaire... Mère (c'est le nom de famille que je donne à Mme Meagles) se mit à pleurer si fort, qu'il fallut l'emmener. « Qu'est-ce

qu'il y a donc, mère ? demandai-je, lorsque je l'eus un peu remise ; tu effrayes Chérie, ma bonne. — Oui, je le vois bien, père, dit mère ; mais je crois que c'est justement parce que je l'aime tant que cette idée m'est venue à la tête. — Quelle idée, mère ? — Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria mère qui recommença à pleurer, lorsque j'ai vu tous ces enfants rangés en lignes et qui en appelaient du père qu'aucun d'eux n'a connu sur la terre, au Père universel qui est aux cieux, je n'ai pu m'empêcher de me demander si quelque mère infortunée ne venait jamais ici, interrogeant tous ces jeunes visages et cherchant à deviner quel est le pauvre enfant qu'elle a mis au monde et qui ne doit jamais connaître l'amour, le baiser, le visage, la voix, le nom de sa mère ! » Or, c'était là une pensée digne d'une femme pratique, et je dis à mère : Voilà ce que j'appelle une pensée digne d'une femme pratique, ma chère ! »

Le compagnon de M. Meagles, qui n'avait pas écouté ce récit sans un peu d'émotion, fit un geste d'assentiment.

« Alors le lendemain je lui dis encore : « Ah ça, mère, j'ai une proposition à te faire qui, je le crois, aura ton approbation. Prenons une de ces enfants pour servir de petite bonne à Chérie. Nous sommes des gens pratiques. Donc, si nous trouvons que ladite bonne n'a pas le meilleur caractère du monde et que ses façons d'agir ne s'accordent pas tout à fait avec les nôtres, nous saurons à quoi attribuer ces défauts-là. Nous saurons tout ce qui lui a manqué des influences et des leçons qui nous ont formés nous-mêmes. Pas de parents, pas de petit frère ni de petite sœur, pas de foyer individuel, pas de conte de la mère l'Oie, pas de fée pour marraine... » Et voilà comment nous avons mis la main sur Tattycoram.

— Et le nom lui-même ?

— Par saint Georges ! s'écria M. Meagles, j'oubliais le nom. Eh bien, on l'appelait, à l'hospice, Harriet Bedeau. Un nom en l'air, ça va sans dire. Or, nous avons changé Harriet en Hatty, puis en Tatty, parce qu'en notre qualité de gens pratiques, nous avons pensé qu'un petit nom d'amitié serait quelque chose de nouveau pour elle, et pourrait contribuer en quelque sorte à la rendre plus douce et plus aimante, voyez-vous. Quant à Bedeau, je n'ai pas besoin de vous dire que ce nom n'avait pas la moindre chance d'être accepté. S'il existe sur la terre une chose qu'on ne devrait tolérer sous aucun prétexte, une chose qui est le type de l'insolence et de l'absurdité

officielles, une chose dont l'habit, le gilet et la longue canne sont l'emblème de la façon dont nous autres Anglais nous nous obstinons à maintenir un usage stupide, lorsque tout le monde en reconnaît la stupidité, cette chose est un bedeau... Il y a longtemps que vous n'en avez vu un ?

— Mais oui... En ma qualité d'Anglais qui vient de passer plus de vingt années en Chine, j'ai eu peu d'occasions récentes de rencontrer un de ces fonctionnaires.

— Dans ce cas, dit M. Meagles, posant avec beaucoup d'animation l'index sur la poitrine de son compagnon, ne voyez pas de bedeau, si vous pouvez faire autrement. Lorsque je rencontre le dimanche un bedeau en grande livrée, arpentant une rue, à la tête d'une école de charité, Je suis obligé de me retourner et de prendre mes jambes à mon cou... sans cela je ne pourrais pas m'empêcher de lui tomber dessus. Bedeau étant donc un nom impossible, et le fondateur de cet hospice d'enfants trouvés étant une bonne âme du nom de Coram, nous avons donné son nom à la petite servante de Chérie. Tantôt on l'appelait Tatty, et tantôt Coram, et enfin, nous avons fini par confondre les deux noms, si bien que maintenant elle ne s'appelle plus que Tattycoram.

— Votre fille, dit l'autre, lorsqu'ils eurent fait un ou deux tours sans parler et qu'ils se furent arrêtés un instant auprès du mur de la terrasse pour regarder la mer avant de reprendre leur promenade, votre fille est votre unique enfant, Je le sais, monsieur Meagles. Oserai-je vous demander... Ce n'est pas pour satisfaire une curiosité indiscrete, mais parce que j'ai goûté tant de plaisir dans votre société, et que la crainte de ne plus retrouver, dans ce labyrinthe de monde, une occasion d'échanger avec votre famille quelques bonnes paroles, me fait désirer de conserver de vous et des vôtres un souvenir exact... Oserai-je donc vous demander si j'ai bien compris votre digne et aimable femme, lorsque j'ai supposé que vous n'avez jamais eu d'autres enfants ?

— Non, non, dit M. Meagles, nous n'avons pas eu précisément d'autres enfants. Nous n'en avons eu qu'une autre.

— Je crains d'avoir, par inadvertance, réveillé un souvenir douloureux.

— Ça ne fait rien, dit M. Meagles. Si ce souvenir me rend plus sérieux, il ne m'attriste nullement. Il me rend sérieux pour le moment, mais il ne me

cause pas du tout de chagrin. Chérie avait une sœur jumelle qui est morte à un âge où nous pouvions tout juste apercevoir ses yeux (ils ressemblaient tout à fait aux yeux de Chérie) au niveau de la table, où elle s'accrochait en se dressant sur la pointe des pieds.

— Ah, vraiment !

— Oui ; et, comme nous sommes des gens pratiques, il s'est opéré peu à peu dans l'esprit de Mme Meagles et dans le mien un phénomène que vous comprendrez peut-être, et que peut-être vous ne comprendrez pas. Chérie et sa petite sœur se ressemblaient tellement, si identiquement, que depuis nous n'avons jamais pu les séparer dans notre pensée. Il serait inutile de vous dire que l'enfant que nous avons perdue n'était encore qu'un *baby*. Nous avons vu changer cette enfant à mesure que changeait celle que le ciel nous a laissée et qui ne nous a jamais quittés. Tant que Chérie a grandi, sa sœur a grandi avec elle ; lorsque Chérie est devenue une jeune fille raisonnable, presque une femme, sa sœur est devenue une jeune fille raisonnable et presque une femme, aux mêmes jours, aux mêmes heures. On aurait autant de peine à me convaincre que, si je passais dans l'autre monde demain, je n'y serais pas reçu, grâce à la miséricorde divine, par une seconde fille semblable en tout à Chérie, qu'on en aurait à me faire croire que Chérie n'existe pas en réalité à côté de moi.

— Je vous comprends, dit l'autre doucement.

— Quant à elle, reprit le père, la mort subite de sa petite sœur, de celle qui était son portrait vivant et sa camarade de jeux, et sa part un peu prématurée dans ce mystère auquel nous sommes bien obligés de participer tous, mais qui se présente rarement avec autant de force à l'esprit d'un enfant, ont nécessairement exercé une certaine influence sur son caractère. D'ailleurs sa mère et moi nous n'étions plus jeunes lorsque nous nous sommes mariés, et Chérie a toujours, pour ainsi dire, mené auprès de nous l'existence d'une grande personne, bien que nous ayons essayé de nous rajeunir pour elle. On nous a conseillé plus d'une fois, lorsqu'elle était un peu malade, de la faire changer d'air et de climat le plus souvent possible, surtout à cette époque de sa vie, et de l'amuser de notre mieux. De sorte que, comme je n'ai plus besoin aujourd'hui de rester cloué à un bureau de banque (bien que j'aie été assez pauvre dans mon jeune temps, je vous assure ; autrement j'aurais épousé Mme Meagles beaucoup plus tôt), nous

nous sommes mis à courir le monde. Voilà comment il se fait que vous nous avez trouvés nous écarquillant les yeux devant le Nil, et les Pyramides, et les sphinx, et le désert, et tout le reste ; et voilà comment il se fait que Tattycoram finira par devenir un plus grand voyageur que le capitaine Cook.

— Je vous remercie sincèrement, dit l'autre, des détails intimes que vous avez bien voulu me donner.

— Ça n'en vaut pas la peine, répondit M. Meagles ; je vous les donne bien volontiers, soyez-en convaincu. Et maintenant, monsieur Clennam, vous me permettrez peut-être de vous demander si vous avez enfin décidé quel sera le but de votre voyage ?

— Non, vraiment. Je suis partout un débris de naufrage, une épave, et par conséquent sujet à me laisser entraîner par le premier courant venu.

— Il me paraît extraordinaire, si vous voulez bien excuser la liberté que je prends de vous dire cela, que vous ne vous rendiez pas directement à Londres, reprit M. Meagles du ton d'un conseiller intime.

— J'irai peut-être.

— Oui ; mais il faut *vouloir* y aller.

— Je n'ai pas de volonté ; c'est-à-dire, ajouta M. Clennam en rougissant un peu, rien qui ressemble assez à une volonté pour me pousser à agir maintenant dans un sens ou dans un autre. Élevé par une main de fer qui m'a brisé sans m'assouplir ; obligé de traîner, comme un galérien, le boulet d'un emploi sur lequel on ne m'a pas consulté et qui n'a jamais été de mon goût ; embarqué, avant ma vingtième année, pour l'autre bout du monde, où je suis resté en exil jusqu'à la mort de mon père, qui est décédé là-bas il y a douze ans ; toujours attelé à une charrue que je détestais, que peut-on attendre de moi, maintenant que je suis arrivé au milieu de ma carrière ? Une volonté, un but, un espoir quelconque ? Toutes ces lueurs étaient déjà éteintes en moi, avant que j'eusse appris à prononcer les mots.

— Eh bien, rallumez-les ! dit M. Meagles.

— Ah ! c'est facile à dire ! Monsieur Meagles, je suis le fils de parents très durs. Je suis l'unique enfant d'un père et d'une mère qui ont tout pesé, mesuré et évalué, et pour lesquels tout ce qu'on ne peut ni peser, ni mesurer,

ni évaluer, n'a jamais existé ; des gens rigides, comme on dit, professant une religion sévère. Leur religion même n'était qu'un sombre sacrifice de goûts et de sympathies qui n'avaient jamais été les leurs, offert au ciel comme partie d'un marché qui devait leur assurer la jouissance de leurs biens terrestres. Visages austères, discipline inexorable, privations dans ce monde et terreurs dans l'autre, rien de gracieux ni de doux nulle part, et partout le vide dans mon cœur épouvanté. Telle fut mon enfance, si je puis dénaturer le sens de ce mot au point de m'en servir pour désigner un pareil début dans la vie.

— Comment, vous avez été si malheureux que cela ? dit M. Meagles, que le tableau qu'on venait de présenter à son imagination impressionnait d'une façon désagréable. C'est un début un peu rude. Mais c'est égal, il faut maintenant étudier et mettre à profit votre avenir, comme le doit faire un homme pratique.

— Si les gens qu'on a coutume de confondre sous cette dénomination étaient des gens pratiques dans le même sens que vous...

— Mais ils le sont, interrompit M. Meagles.

— Êtes-vous bien sûr de cela ?

— Mais je le suppose, répliqua M. Meagles, réfléchissant à la chose. Il n'y a pas mille manières d'être des gens pratiques, hein ? Mme Meagles et moi nous ne sommes pas autre chose.

— Dans ce cas, la carrière inconnue qui se déroule devant moi est plus gaie et plus facile que je ne croyais, dit Clennam secouant la tête et avec son sourire grave. Mais c'est assez causer de moi. Voici le canot. »

Le canot en question était plein de ces chapeaux à cornes contre lesquels M. Meagles entretenait des préjugés nationaux ; les porteurs desdits chapeaux mirent pied à terre, gravirent les marches, et tous les voyageurs emprisonnés se rassemblèrent. Alors il y eut un prodigieux déploiement de papiers de la part des chapeaux à cornes ; ces fonctionnaires procédèrent à l'appel et firent, comme de coutume, leur embarras pour signer, sceller, timbrer, parafer, poudrer divers documents, le tout afin d'arriver à des résultats excessivement gribouillés, raturés et indéchiffrables. Finalement tout fut terminé selon le règlement, et les voyageurs furent libres d'aller où bon leur sembla.

Dans la joie toute nouvelle de leur liberté reconquise, ils se soucièrent fort peu de l'éclat et de la chaleur du soleil. Ils traversèrent le port dans de gais canots et se trouvèrent de nouveau rassemblés dans un grand hôtel, où les jalousies baissées empêchaient le soleil de pénétrer, et où les dalles nues du parquet, les plafonds élevés et les corridors sonores tempéraient l'excessive chaleur. Sous ce toit hospitalier, une vaste table dressée dans une vaste salle fut bientôt abondamment couverte d'un magnifique repas ; et le régime du lazaret n'apparut plus que comme un souvenir mesquin, au milieu de plats appétissants, de fruits méridionaux, de vins frappés, de fleurs cueillies à Gênes, de neige rapportée du sommet des montagnes, et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel répétées dans les miroirs.

« Tenez ! je n'en veux plus aux murailles monotones du lazaret, dit M. Meagles. La première chose qu'on fait quand on quitte un mauvais gîte, c'est de lui pardonner. Je ne serais pas étonné qu'un prisonnier commençât à se montrer moins sévère pour sa prison, lorsqu'on le met en liberté. »

Il y avait une trentaine de convives, à peu près, et tout le monde causait ; mais chacun s'entretenait nécessairement avec ses voisins. M. et Mme Meagles, ayant leur fille entre eux, se trouvaient tous trois d'un côté de la table : en face étaient assis M. Clennam ; un grand monsieur, un Français, qui, malgré ses cheveux et sa barbe aussi noirs que l'aile d'un corbeau et son aspect sombre et terrible (par politesse, pour ne pas dire diabolique), se montrait le plus doux des hommes, et une jeune et jolie Anglaise, voyageant toute seule ; celle-là avait une physionomie orgueilleuse et un regard observateur ; elle avait évité la société de ses compagnons de route, ou peut-être était-ce eux qui l'avaient évitée : dilemme qu'elle seule peut-être était capable d'éclaircir. Le reste de la réunion se composait du bagage habituel : des gens qui voyageaient pour leurs affaires et d'autres pour leurs plaisirs ; des officiers anglais de l'armée des Indes en congé ; des négociants intéressés dans le commerce avec la Grèce ou la Turquie ; un clergyman, à vraie tournure de révérend, en cravate blanche, avec un modeste gilet montant, faisant avec sa jeune épouse un voyage de lune de miel ; un papa et une maman, non moins britanniques, mais plus majestueux, appartenant à la classe des patriciens, accompagnés de trois filles en train de mûrir et de rédiger leurs impressions de voyage, pour la plus grande confusion de leurs petites amies, à leur

retour ; et une antique mère anglaise, sourde comme un pot, mais ferrée sur l'article des voyages, escortée d'une fille plus que mûre, qui s'en allait esquissant tous les sites de l'univers, dans l'espoir de trouver enfin un mari au bout de son pinceau.

L'Anglaise si réservée releva la dernière remarque de M. Meagles.

« Vous croyez donc qu'un prisonnier peut cesser jamais d'en vouloir aux murs de sa prison ? demanda-t-elle d'une voix lente et en appuyant sur chaque mot.

— C'est une simple hypothèse de ma part, mademoiselle Wade. Je ne prétends pas savoir au juste ce qu'éprouve un captif. C'est la première fois que je sors de prison.

— Mademoiselle doute, dit le monsieur français, employant la langue de son pays, qu'il soit si facile de pardonner ?

— Oui. »

Chérie fut obligée de traduire ce passage à M. Meagles, qui jamais, en aucun cas, n'apprenait un mot de la langue des pays qu'il visitait.

« Oh ! fit-il, vous m'étonnez. Mais c'est dommage, savez-vous ?

— De ne pas être crédule ? demanda Mlle Wade.

— Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai voulu dire. Vous tournez la question. C'est dommage de ne pas croire qu'il soit facile de pardonner.

— Mon expérience, répliqua tranquillement Mlle Wade, s'est chargée de corriger peu à peu mes croyances. C'est un progrès qui s'opère naturellement dans l'espèce humaine, à ce qu'on m'a dit.

— À la bonne heure ! Mais il n'est pas naturel de garder rancune, j'espère ? demanda gaiement M. Meagles.

— Si on m'avait enfermée dans une prison quelconque et que j'y eusse languï et souffert, j'aurais toujours cette prison en horreur, et je voudrais la brûler ou la raser à fleur de terre. Voilà tout ce que je sais.

— C'est un peu fort, n'est-ce pas, monsieur ? » dit M. Meagles, s'adressant au Français barbu. (C'était encore une des habitudes du père de Chérie, de parler à tous les étrangers un anglais pur sang, avec une parfaite

conviction qu'ils étaient tenus de le comprendre de façon ou d'autre.)
« Vous conviendrez que notre jolie compagne a des idées un peu absolues ?

— *Plaît-i' ?* » répliqua poliment le Français.

Sur ce, M. Meagles répondit, toujours en anglais et d'un ton très satisfait :

« Vous avez raison, monsieur. C'est aussi mon opinion. »

Le déjeuner commençant bientôt à devenir moins animé, M. Meagles fit un discours qui, pour un discours, fut assez sensé, assez court et très cordial. M. Meagles se contenta de demander :

« Puisque nous avons tous vécu en bonne intelligence depuis que le hasard nous a rassemblés, et que nous voilà sur le point de nous séparer, probablement pour ne plus nous rencontrer, que pourrions-nous faire de mieux que de nous dire adieu et de nous souhaiter bon voyage, en vidant chacun un verre de Champagne, à la ronde ? »

C'est ce que l'on fit, et après un échange général de poignées de main, la réunion se dispersa pour toujours.

La demoiselle solitaire n'avait pas ouvert la bouche. Elle se leva en même temps que les autres convives et se retira silencieusement dans un coin écarté de la vaste salle, où elle s'assit sur un canapé, dans l'embrasement d'une croisée, et parut s'amuser à regarder le reflet de l'eau qui dansait en rayons argentés sur les barres de la jalousie. Elle se tenait éloignée de ses compagnes de voyage de toute la longueur de la salle, comme pour montrer qu'elle recherchait d'elle-même et par goût la solitude. Et pourtant il eût été aussi difficile que jamais de dire avec certitude si elle évitait les autres ou si c'étaient eux qui l'évitaient.

L'ombre que Mlle Wade avait recherchée, et qui retombait comme un voile lugubre sur son front, s'accordait bien avec son genre de beauté. On ne pouvait guère contempler ce visage si tranquille et si dédaigneux, rehaussé par de sombres sourcils arqués et par des bandeaux de cheveux noirs, sans se demander quelle serait l'expression de ces traits, si leur expression venait à changer. Il semblait presque impossible qu'ils pussent s'attendrir ou s'adoucir. On aurait plutôt supposé qu'ils ne pouvaient que s'assombrir encore pour devenir plus irrités et plus provocants ; c'était là le seul changement qu'ils pussent subir. Il n'y avait dans leur expression rien

qui sentît le calcul, rien de prémédité ni de cérémonieux. Quoique ce ne fût pas un visage franc et ouvert, il ne trahissait aucune espèce d'hypocrisie. Il disait clairement : « Je me suffis et je ne compte que sur moi ; peu m'importe ce que vous pensez ; je ne m'occupe pas de vous, je ne me soucie pas de vous, c'est avec indifférence que je vous vois et que je vous entends. » Cela se lisait dans ce regard orgueilleux, dans ces narines relevées, dans cette bouche si jolie, malgré ses lèvres pincées et même cruelles. Vous auriez caché deux de ces traits expressifs de la physionomie, que le troisième, à lui seul, vous en aurait dit autant. Masquez complètement le visage, et la façon dont Mlle Wade porte sa tête suffira pour indiquer une nature indomptable.

Chérie s'était approchée de Mlle Wade, qui avait plus d'une fois fait le sujet de conversation des Meagles et de M. Clennam, les seuls voyageurs qui n'eussent pas encore quitté la salle, et se tenait debout auprès d'elle.

« Attendez-vous... Mlle Wade tourna les yeux vers elle, et Chérie balbutia le reste de sa phrase... quelqu'un qui doit venir à votre rencontre, mademoiselle Wade ?

— Moi ? non.

— Père va envoyer au bureau poste restante. Voulez-vous qu'il ait le plaisir de charger le commissionnaire de demander s'il y a des lettres pour vous ?

— Je le remercie, mais je sais d'avance qu'il n'y a pas de lettres pour moi.

— Nous craignons, dit Chérie, s'asseyant auprès de Mlle Wade, avec un air moitié craintif, moitié attendri, que vous ne vous sentiez bien seule, lorsque nous serons tous partis.

— En vérité ?

— Non pas, ajouta Chérie en manière d'excuse, et troublée par le regard de son interlocutrice, non pas, cela va sans dire, que nous puissions espérer de vous tenir compagnie pendant le voyage, ou que nous ayons pensé que cela vous serait agréable.

— Je n'ai jamais donné lieu de supposer que cela me fût agréable.

— Non. Je sais bien. Mais... bref, ajouta Chérie, qui posa timidement la main sur la main que Mlle Wade laissait immobile sur le canapé, ne voulez-vous pas permettre à père de vous rendre de ces petits services qu'on se rend entre compagnons de voyage ? Il en serait très heureux.

— Très heureux, répéta M. Meagles, s'avançant avec sa femme et M. Clennam : pourvu qu'il ne s'agisse pas de parler la langue du pays, je serai enchanté de vous être utile, soyez-en convaincue.

— Je vous suis bien obligée, répliqua Mlle Wade, mais tous mes arrangements sont déjà faits, et je préfère continuer d'aller toute seule et à ma guise.

— Bien vrai ? se dit M. Meagles, qui regarda la demoiselle d'un air intrigué. Eh bien ! ma foi ! voilà une femme qui a du caractère.

— Je suis peu habituée à la société des demoiselles, et je craindrais de ne pas m'y montrer aussi sensible que bien d'autres. Bon voyage. Adieu. »

Elle n'aurait pas avancé la main, selon toute apparence, si M. Meagles ne lui avait tendu la sienne si directement qu'elle ne put faire semblant de ne pas l'apercevoir. Elle y posa la sienne, et l'y laissa comme elle l'avait laissée sur le canapé.

« Adieu ! dit M. Meagles. C'est le dernier adieu inscrit sur notre liste ; car mère et moi, nous venons de souhaiter bon voyage à M. Clennam, et il ne lui reste plus qu'à en faire autant à Chérie. Adieu ! Il est possible que nous ne nous rencontrions plus.

— Dans notre voyage à travers la vie, il faut bien que nous rencontrions les gens qui sont destinés à se trouver sur nos pas, n'importe d'où ils viennent et où ils vont, répondit Mlle Wade avec sang-froid. Il faut bien que ce que nous sommes destinés à leur faire, ou ce qu'ils doivent nous faire à nous-mêmes, s'accomplisse fatalement. »

Dans l'intonation de ces paroles il y avait quelque chose qui blessa l'oreille de Chérie ; quelque chose qui impliquait que ces mots mystérieux *ce que nous sommes destinés à leur faire*, etc., présageaient nécessairement quelque chose de mal, et qui lui fit dire tout bas : « Oh, père ! » en même temps qu'elle se rapprocha un peu de lui avec un air d'enfant gâté. Ce mouvement n'échappa pas à celle qui l'avait provoqué.

« Votre jolie fille, dit-elle, tressaille rien que d’y penser. Néanmoins... elle regarda Chérie en face... soyez bien persuadée qu’il y a déjà en route des hommes et des femmes qui ont affaire à vous et qui rempliront leur mission. Ils la rempliront infailliblement. Peut-être sont-ils encore là-bas, à des centaines, à des milliers de lieues en mer ; peut-être en ce moment sont-ils ici près ; peut-être vont-ils sortir, sans que vous en sachiez rien, sans que vous y puissiez rien, de l’écume la plus immonde de cette ville où nous arrivons à peine. »

Avec l’adieu le plus glacial et une expression de découragement qui donnait à sa beauté, encore dans toute sa fleur, un air fané, elle sortit de la salle.

Or, il lui fallut gravir bien des marches, traverser bien des corridors avant d’arriver à la chambre qu’elle avait retenue dans l’hôtel. Elle touchait au terme de ce voyage, lorsqu’en passant par le couloir où se trouvait son appartement, elle entendit le bruit d’une voix irritée éclatant en murmures et en sanglots. Une porte était restée entr’ouverte, et elle aperçut la jeune bonne des personnes qu’elle venait de quitter, la servante au nom bizarre.

Elle se tint immobile à la regarder. C’était une fille intraitable et colère. Son abondante chevelure noire retombait autour de son visage rouge et brûlant, et tandis qu’elle sanglotait et se livrait à son dépit, elle ne se gênait pas pour s’écorcher les lèvres de sa main furieuse.

« Brutes, égoïstes ! s’écriait-elle, sanglotant et haletant entre chaque parole. Ils ne s’inquiètent seulement pas de ce que je deviens ! ils me laissent ici à mourir de faim et de soif ! Qu’est-ce que ça leur fait ? ces brutes-là ! ces animaux-là ! ces misérables-là !

— Qu’avez-vous donc, ma pauvre fille ? »

La servante dirigea tout à coup vers Mlle Wade ses yeux rougis, et resta les bras suspendus. Elle était en train de se pincer le cou, déjà couvert de meurtrissures bleuâtres.

« Qu’est-ce que cela vous fait ? est-ce que ça vous regarde ?

— Oh ! certainement. Je suis fâchée de vous voir ainsi.

— Vous n’en êtes pas fâchée, dit la servante. Dites plutôt que vous en êtes contente. Vous le savez bien que vous en êtes contente. Je ne me suis

mise en colère que deux fois là-bas, en quarantaine, et à chaque fois vous m'avez surprise. J'ai peur de vous.

— Peur de moi ?

— Oui. Il semble que vous arriviez toujours avec ma colère, ma méchanceté, ma... je ne sais pas ce que c'est... Mais c'est égal, je suis maltraitée, je suis maltraitée, maltraitée ! »

À ces mots, les sanglots, les larmes et la main furieuse, qu'avait interrompus un premier mouvement de surprise recommencèrent tous ensemble.

La visiteuse resta là immobile, contemplant attentivement ce spectacle avec un étrange sourire. C'était quelque chose de merveilleux à voir en effet que la fureur du combat que se livrait la jeune servante, et la lutte physique qu'elle soutenait contre elle-même, comme si elle eût été possédée des démons du temps jadis.

« J'ai deux ou trois ans de moins qu'elle, et pourtant c'est toujours moi qui la soigne, comme si j'étais une vieille duègne, et c'est elle qu'on dorlote et qu'on appelle petite Chérie ! Je déteste ce nom ! Je la déteste elle-même. Ils en font une sotte. Ils la gâtent. Elle ne pense qu'à elle ; elle ne pense pas plus à moi que si j'étais une borne ! »

Elle continua ainsi pendant quelque temps.

« Il faut avoir de la patience.

— Je ne veux pas en avoir !

— S'ils songent tant à leur propre bien-être, et ne se soucient que peu ou point du vôtre, il ne faut pas y faire attention.

— Je veux y faire attention !

— Chut ! un peu plus de prudence ; vous oubliez que votre sort dépend d'eux.

— Je me moque de cela. Je me sauverai. Je ferai quelque malheur. Je ne veux pas le souffrir ; je ne le pourrais pas d'ailleurs ; je sens bien que j'en mourrais. »

L'observatrice restait toujours immobile, la main posée sur sa poitrine, contemplant la servante comme un malade qui suit d'un œil curieux la

dissection et l'explication d'un sujet mort du mal même dont il se sait atteint.

La jeune fille continua à s'emporter et à lutter de toute la force de sa jeunesse et de toute la plénitude de la vie ; mais ses exclamations irritées finirent enfin par dégénérer en murmures entrecoupés et plaintifs, comme si elle eût souffert de quelque mal. Peu à peu elle se laissa tomber sur une chaise, puis sur ses genoux, puis sur le parquet, à côté du lit, dont elle tira le couvre-pied à elle, en partie pour y cacher son visage honteux et ses cheveux humides, en partie, à ce qu'il semblait, pour le presser dans ses bras, plutôt que de n'avoir rien à serrer contre son sein repentant.

« Allez-vous-en ! allez-vous-en ! Quand mon vilain caractère me revient, je suis comme une folle. Je sais que je pourrais me retenir, si j'essayais bien fort, et quelquefois j'essaye assez fort, mais d'autres fois je ne me retiens pas, et je ne veux pas me retenir. Tenez ! tout à l'heure, je savais que tout ce que je disais n'était que des mensonges. Je sais bien qu'ils sont persuadés que quelqu'un s'est occupé de moi dans l'hôtel, que j'ai tout ce qu'il me faut. Ils sont aussi bons qu'on peut l'être pour moi. Je les aime de tout mon cœur ; personne ne pourra jamais être meilleur pour un être ingrat qu'ils ne l'ont toujours été pour moi. Je vous en prie, je vous en prie, allez-vous-en, car j'ai peur de vous. J'ai peur de moi, lorsque je sens venir mes actes de rage ; eh bien ! J'ai peur aussi de vous. Allez-vous-en, et laissez-moi prier et pleurer à mon aise ! »

La journée se passa ; l'éblouissement universel s'effaça encore une fois, et la nuit brûlante s'abattit de nouveau sur Marseille, et à travers son obscurité la caravane du matin se dispersa complètement, chaque voyageur ayant pris son chemin réglé d'avance. Et c'est toujours ainsi que, jour et nuit, sous le soleil ou sous les étoiles, gravissant les collines poudreuses ou arpentant d'un pied fatigué les plaines sans fin, voyageant par terre ou voyageant par mer, allant et venant d'une façon bizarre, pour nous rencontrer et réagir les uns sur les autres, nous tous, tant que nous sommes, voyageurs infatigables, nous cheminons dans le pèlerinage de la vie.

CHAPITRE III.

Chez soi.

La scène se passe à Londres, par une soirée sombre, étouffante et comme moisie. Mille cloches agaçantes appellent les fidèles à l'église, sur tous les degrés de dissonance, en dièse et en bémol, folles et sonores, lentes et rapides, tirant toutes de hideux échos des amas de briques et de plâtre que l'on appelle des maisons. Mille rues attristées et repentantes, revêtues d'un cilice de suie, plongent dans un désespoir affreux l'âme des gens que l'ennui condamne à regarder par les fenêtres. Dans chaque rue, presque dans chaque allée, presque à chaque détour, quelque cloche désolée s'ébranle, s'agite par mouvements saccadés, et retentit comme si la peste avait envahi la ville et que les tombereaux fussent en tournée pour ramasser les morts. Tout ce qui eût pu fournir le moindre délassement à une population excédée de travail est verrouillé et enfermé à triple tour. Pas de tableaux, pas d'animaux inconnus, ni fleurs ni plantes rares, pas de merveille de l'ancien monde, soit naturelle, soit imitée. Tout est sanctifié avec une rigueur si éclairée, que les vilains dieux des mers du Sud renfermés dans le musée de Londres peuvent se figurer, si bon leur semble, qu'ils sont retournés à domicile. Rien à voir que des rues, des rues, des rues ! Rien à respirer que des rues, des rues, des rues ! Rien qui puisse changer un peu et rafraîchir l'esprit usé par la fatigue ! Le travailleur épuisé n'a qu'une seule manière d'employer son temps : c'est de comparer la monotonie de son jour de repos avec la monotonie des six jours précédents, de songer à la triste existence qu'il a menée, et de tirer de là la meilleure conclusion possible... ou la plus mauvaise, selon toute probabilité.

C'est à cet heureux moment, si propice aux intérêts de la religion et de la morale, que M. Arthur Clennam, récemment arrivé de Marseille par la route de Douvres, et déposé par la voiture de Douvres devant l'hôtel de la *Fille aux yeux bleus*, était assis à la croisée d'un café de Ludgate-Hill. Il se

voyait entouré de dix mille maisons respectables, qui contemplaient les rues qu'elles formaient avec un regard aussi sombre que si chacune d'elles eût servi de domicile à ces dix jeunes gens des *Mille et une Nuits* qui, chaque soir, se noircissaient le visage pour gémir sur leur sort fatal. Il se trouvait entouré de cinquante mille repaires dont les habitants menaient une vie si malsaine, que l'eau fraîche qu'ils montaient le samedi soir dans leurs chambres trop peuplées était putride le dimanche matin ; ce qui n'empêchait pas milord (leur représentant à la chambre des communes) de s'étonner grandement qu'ils ne voulussent pas dormir, du samedi soir au dimanche matin, en compagnie de leur provision de viande de boucherie^[1]. Des lieues entières de puits étouffants, de véritables citernes singeant des maisons, où les habitants tiraient la langue faute d'air, s'étendaient au loin vers tous les points de la boussole. Un égout infect et meurtrier, qui aurait dû être une belle et fraîche rivière, coulait et refluit au cœur même de la ville. Quel besoin profane pouvaient éprouver un million d'individus qui travaillaient six jours de la semaine, au milieu de ces objets dignes de charmer des bergers d'Arcadie, dont la délicieuse uniformité les poursuivait depuis le berceau jusqu'à la tombe ? Quel besoin profane de changement voulez-vous qu'ils éprouvent le septième jour ? Il est clair qu'ils ne peuvent avoir besoin que de la surveillance d'un bon policeman.

M. Arthur Clennam, assis à la fenêtre d'un café de Ludgate-Hill, comptait les tintements d'une cloche voisine, dont il faisait malgré lui des refrains et des flonflons, tout en se demandant combien de malades ces cloches pouvaient tuer dans l'espace d'une année. À mesure que l'heure du service divin approchait, les changements d'intonation rendaient le bruit de plus en plus intolérable. Au début de cet appel, qui dure un quart d'heure, la cloche fut d'une importunité vive et implacable, et convoqua la populace avec une volubilité extrême. « Venez à l'église, disait-elle, venez à l'église, venez à l'église ! » Cinq minutes après, elle commença à se douter que les fidèles seraient peu nombreux, et elle cria lentement et d'un ton de mauvaise humeur : « Ils ne viendront pas, ils ne viendront pas, ils ne viendront pas ! » Au bout de dix minutes, ayant perdu tout espoir, elle ébranla chaque maison du voisinage, pendant trois cents secondes, à une vibration par seconde, laquelle ressemblait à un gémissement plaintif,

« Dieu soit loué ! » dit Clennam, lorsque l'heure sonna et que la cloche se fut arrêtée.

Mais ce bruit avait réveillé en lui le souvenir d'une longue suite de bien tristes dimanches, dont la procession ne voulut pas s'arrêter en même temps que la cloche, et continua sa marche.

« Que le ciel me pardonne, dit-il, et à ceux qui m'ont élevé ! m'a-t-on assez fait prendre en grippe ce jour-là ! »

Il revit le lugubre dimanche de son enfance, où il se tenait assis les mains devant lui, presque hébété par une affreuse petite brochure qui commençait ses débats avec le pauvre enfant en lui demandant en manière de titre : « Pourquoi il courait tout droit à la perdition ? » (curiosité impertinente que le lecteur, qui portait encore une robe et des caleçons, n'était vraiment pas à même de satisfaire), et qui, afin de se rendre plus attrayante pour un jeune esprit, contenait à chaque seconde ligne une parenthèse renfermant un renvoi, semblable à un hoquet, à la 2^e ép. Thess. c. III, 6 et 7^[2]. Puis il revit les dimanches endormants de sa vie d'écolier, où un piquet de maîtres d'études le conduisait à l'église trois fois dans les vingt-quatre heures, comme un déserteur militaire, enchaîné moralement à un écolier du même âge ; ah ! qu'il eût volontiers alors donné deux des sermons indigestes qu'on l'obligeait à avaler, en échange d'une once ou deux de plus de ce mouton de qualité inférieure qui formait sa principale nourriture physique ! Puis il revit les dimanches interminables de sa jeunesse, où sa mère, au visage toujours sévère, au cœur toujours inexorable, se tenait toute la journée derrière une grande Bible, comme si de tous les livres c'était celui-là qu'il fallût choisir pour bannir la bonne humeur, les affections naturelles et les douces relations de la famille. On aurait pu deviner la façon dont la lectrice interprétait l'Écriture, rien qu'à voir la reliure du livre, dure, nue et roide. La couverture en était encadrée d'un seul ornement renfoncé qui imitait les anneaux d'une chaîne, et le relieur avait embelli la tranche d'éclaboussures d'un rouge courroucé. Puis il revit, en sautant un court intervalle, les dimanches haineux où, sombre et maussade, il demeurait immobile sur son siège pendant toute la tardive longueur du jour, gardant au fond du cœur un sentiment vindicatif, et ne comprenant pas plus le sens véritable de la salutaire histoire renfermée dans le Nouveau Testament, que s'il eût été élevé par des sauvages idolâtres. Toute une légion de dimanches,

dont chacun était un jour d'amertume inutile et de chagrin, passa lentement en revue devant les yeux de sa mémoire.

« Pardon, m'sieu, dit un garçon actif, en frottant la table. Voulez-vous voir vot' chamb' à coucher ?

— Oui. C'est justement ce que j'allais vous demander.

— Madame ! cria le garçon, m'sieu à la malle numéro sept demande à voir sa chambre à coucher.

— Attendez ! dit Clennam, sortant de sa rêverie. Je ne songeais pas à ce que je disais ; je vous ai répondu machinalement. Je ne couche pas ici. Je vais chez moi.

— Très-bien, m'sieu ! Madame, m'sieu à la malle numéro sept couche pas ici. S'en va chez lui. »

M. Clennam resta au même endroit, tandis que le jour baissait, regardant les sombres maisons en face, et songeant que, si les âmes incorporelles des anciens habitants pouvaient revoir leurs domiciles terrestres, elles devaient se trouver bien malheureuses d'avoir jamais été condamnées à loger dans de pareilles prisons. Parfois une ombre apparaissait derrière la vitre ternie d'une croisée, et disparaissait dans l'obscurité, comme si elle avait vu de la vie tout ce qu'il lui en fallait, et qu'elle s'en retournât plus ou moins satisfaite au pays des revenants. Bientôt la pluie commença à tomber en lignes obliques entre lui et ces maisons, et les piétons commencèrent à se rassembler à l'abri du passage d'en face, avançant de temps à autre la tête pour regarder d'un œil désespéré le ciel, d'où la pluie tombait plus abondante et plus rapide. Puis des parapluies ruisselants, des jupons crottés et la boue se montrèrent à leur tour. Que faisait cette boue auparavant, et d'où diable venait-elle ? C'est ce que personne n'aurait pu dire. Mais elle parut se former en un clin d'œil, comme se forme un rassemblement, et ne demander que cinq minutes pour éclabousser tous les enfants d'Adam. Voilà l'allumeur de réverbères qui fait sa ronde ; et à mesure que la flamme jaillit à son approche, elle paraît tout étonnée vraiment qu'on lui permette d'éclairer une scène aussi triste.

M. Arthur Clennam prit son chapeau, boutonna son habit et sortit. À la campagne, la pluie eût développé mille fraîches senteurs, et chaque goutte brillante eût réveillé dans l'esprit du promeneur, sous quelque belle forme,

l'idée de la végétation et de la vie. Dans la grande ville, elle ne développa que des odeurs rances et infectes, dont elle portait l'offrande aux ruisseaux de Londres en un tribut malsain, tiède, sale et ignoble.

Il passa devant l'église Saint-Paul et descendit, par un angle prolongé, presque jusqu'aux bords de la Tamise, en traversant ces rues tortueuses et penchées qui vont de Cheapside à la rivière, devenant de plus en plus tortueuses et penchées à mesure qu'elles s'en rapprochent. Passant ensuite devant l'hôtel moisi d'une honorable corporation aujourd'hui oubliée, puis devant les croisées illuminées d'une église déserte qui semblait attendre quelque aventurier Belzoni pour y déterrer son histoire ; puis devant des magasins et des entrepôts silencieux ; puis au travers d'une ruelle étroite conduisant à la rivière, où une méchante petite affiche, TROUVÉ NOYÉ, pleurait sur le mur humide, il atteignit enfin la maison qu'il cherchait, une vieille maison de brique, si sombre qu'elle paraissait presque noire, isolée derrière une grille. Devant la maison il y avait une cour carrée, où dépérissaient deux ou trois arbrisseaux et une pelouse, aussi incultes (et ce n'est pas peu dire) que la grille qui les protégeait était rouillée ; derrière, on voyait un amas confus de toits. C'était une maison double en profondeur, avec des croisées longues, étroites, lourdement enchâssées. Bien des années auparavant elle s'était mis dans la tête de se laisser glisser jusqu'à terre ; on l'avait étayée, et elle s'appuyait encore sur une demi-douzaine de ces béquilles gigantesques, qui, rongées par l'intempérie des saisons, noircies par la fumée de charbon, couvertes de mauvaises herbes, servaient de gymnase à tous les chats du voisinage, et ne paraissaient plus former un appui bien rassurant.

« Rien n'est changé, dit le voyageur, s'arrêtant pour regarder autour de lui ; aussi sombre et aussi triste que jamais. Voilà encore à la croisée de ma mère cette lumière qui jamais, je crois, n'a cessé de brûler depuis l'époque où je revenais de la pension deux fois par an, et où je traînais ma malle par-dessus ces pavés. Allons, allons ! »

Il alla à la porte, qui était abritée par une marquise de bois sculpté, représentant, sur des serviettes drapées en festons, des têtes d'enfants hydrocéphales, et dessinée d'après un modèle architectural fort admiré autrefois. Il frappe. Un pas traînant se fait bientôt entendre sur les dalles de

l'antichambre, et la porte est ouverte par un vieillard courbé et momifié, sauf les yeux d'un vif perçant.

Il tenait à la main un chandelier, qu'il souleva un moment pour que la lumière aidât ces yeux perçants.

« Ah ! c'est M. Arthur, dit-il, sans émotion aucune : vous voilà enfin arrivé ? Entrez. »

M. Arthur entra et referma la porte.

« Vous avez pris du corps et de l'embonpoint, dit le vieillard, se retournant pour le regarder après avoir de nouveau soulevé la lumière et secoué la tête ; mais vous ne valez pas encore votre père, ni même votre mère.

— Comment va-t-elle, ma mère ?

— Elle va toujours de même. Elle garde la chambre, quand elle n'est pas forcée de garder le lit ; elle n'a pas quitté sa chambre quinze fois en quinze années, Arthur. »

Ils étaient entrés dans une salle à manger pauvre et mesquine. Le vieillard avait posé le chandelier sur la table ; le coude droit appuyé sur la main gauche, il caressait son menton de parchemin, tout en regardant le visiteur. Le visiteur lui tendit la main. Le vieillard la prit assez froidement ; il paraissait préférer sa mâchoire, et il y revint aussitôt qu'il put.

« Je doute que votre mère soit bien aise d'apprendre que vous avez voyagé un dimanche, Arthur, dit-il en hochant la tête d'un air sagace.

— Vous ne voulez sans doute pas que je m'en retourne ?

— Qui moi ? moi ? Je ne suis pas le maître. Il ne s'agit pas de ce que je veux. J'ai servi de plastron entre votre père et votre mère pendant bien des années ; je n'ai pas envie de servir de plastron entre votre mère et vous.

— Voulez-vous lui dire que je suis revenu ?

— Oui, Arthur, oui ; oh ! certainement ! Je vais lui dire que vous êtes revenu. Voulez-vous bien attendre un moment ? Vous ne trouverez rien de changé ici. »

Il prit un autre chandelier dans une armoire, l'alluma, laissa le premier sur la table, et alla exécuter sa commission. C'était un petit vieillard chauve,

vêtu d'un gilet et d'un habit noirs à collet montant, d'une culotte de velours gris et de longues guêtres de même étoffe. Grâce à ce costume équivoque, il pouvait passer à volonté pour un commis ou pour un domestique ; et en effet il remplissait depuis longtemps l'une et l'autre de ces fonctions. En fait d'ornement, il ne portait qu'une montre plongée dans les profondeurs de la poche destinée à cet usage au moyen d'un vieux ruban noir, auquel était amarrée tout au bout une clef de cuivre ternie, espèce de bouée de sauvetage qui indiquait l'endroit où la montre avait coulé à fond. Il avait la tête de travers, et se mouvait tout d'un côté, avec une certaine démarche d'écrevisse qui donnait à penser que ses fondations avaient cédé à la même époque que celles de la maison, et qui faisait regretter qu'on ne l'eût pas étayé de la même façon.

« Que je suis faible ! dit Arthur Clennam, lorsque son guide eut disparu ; je me sens presque envie de pleurer de cet accueil, moi qui n'ai jamais été habitué à autre chose, et qui sais bien que je ne dois pas m'attendre à autre chose ! »

Non-seulement il en avait envie, mais il le fit. Ce ne fut que la faiblesse passagère d'une nature désillusionnée dès l'enfance, mais qui n'avait pas encore renoncé à toutes ses aspirations, à toutes ses espérances. Il maîtrisa son émotion, prit le chandelier et examina la salle. Pas un des vieux meubles n'avait changé de place : les *Sept plaies de l'Égypte*, encadrées et sous verre, étaient toujours accrochées à la muraille, seulement un peu plus ternies qu'autrefois par la fumée et les mouches, ces deux autres plaies de Londres. Le vieux cabaret, avec rien dedans, doublé de plomb, et qui avait l'air d'une sorte de cercueil à compartiments, était toujours là. Voilà bien aussi le vieux cabinet noir, toujours avec rien dedans, dont il avait tant de fois été l'unique habitant, aux jours de punition, alors que cet antre sombre lui paraissait être la véritable entrée de l'enfer, vers lequel la brochure déjà nommée l'accusait d'aller au galop. Voilà bien encore, sur le buffet, cette grande horloge lugubre qui tant de fois avait penché sur lui son visage numéroté, empreint d'une joie féroce, lorsqu'il était en retard avec ses leçons, et qui semblait, quand on la remontait une fois par semaine avec une manivelle de fer, témoigner en grinçant le plaisir sauvage que lui causaient d'avance les misères dont elle espérait abreuver l'écolier ! Mais voici le vieillard qui revient en disant :

« Arthur, je passe devant pour vous éclairer. »

Arthur monta après lui l'escalier, qui était divisé en panneaux semblables à des tablettes tumulaires, et entra avec lui dans une chambre à coucher obscure, dont le parquet s'était enfoncé et tassé peu à peu, de façon à laisser la cheminée au fond d'une vallée. Dans ce vallon, sur un canapé noir pareil à une bière, le dos appuyé sur un grand coussin anguleux, qu'on eût pris volontiers pour le billot des exécutions capitales du bon vieux temps, était assise la mère d'Arthur Clennam, dans son costume de veuve.

Son père et sa mère avaient toujours vécu en mésintelligence, d'aussi loin qu'il pouvait se rappeler. Demeurer silencieux sur sa chaise au milieu d'un profond silence, promenant avec effroi son regard de l'une à l'autre de ces figures qui se tournaient le dos, telle avait été l'occupation la plus paisible de son enfance. Elle lui donna un baiser vitreux et quatre doigts roides, enveloppés dans un tricot de laine. Cette embrassade terminée, il s'assit de l'autre côté de la petite table placée auprès de sa mère. Il y avait du feu dans la cheminée, comme il y en avait eu nuit et jour depuis quinze ans. Près du feu, une bouilloire qui y chauffait jour et nuit depuis quinze ans. Une petite croûte de charbon humide au-dessus du charbon qui brûlait, et un petit amas de cendres balayé en tas au-dessous de la grille, comme il y en avait eu nuit et jour depuis quinze ans. Il y avait enfin dans la chambre mal aérée une odeur de teinture noire que le feu tirait depuis quinze ans du crêpe et de l'étoffe qui composaient le costume de la veuve, et depuis quinze ans aussi, de ce canapé funèbre.

« Mère, voilà qui ne ressemble plus à vos vieilles habitudes d'activité.

— Le monde s'est rétréci pour moi, Arthur ; il se borne à cette chambre, répliqua-t-elle en regardant autour d'elle. Bien m'a pris de ne pas m'attacher à ses vanités. »

La présence et la voix forte et dure de sa mère exercèrent sur le nouveau venu la même influence qu'autrefois ; il sentit se réveiller en lui la froideur et la réserve timides de son enfance.

« Ne quittez-vous jamais votre chambre, mère ?

— Grâce à mon affection rhumatismale et à la débilité nerveuse qui s'ensuit, j'ai perdu l'usage de mes jambes. Je ne quitte pas ma chambre. Je

n'ai pas franchi ce seuil depuis... Dites-lui depuis combien, ajouta-t-elle, s'adressant à quelqu'un par-dessus son épaule.

— Il y aura douze ans à Noël, répliqua une voix fêlée qui se fit entendre dans l'obscurité, derrière le canapé.

— Est-ce vous, Affery ? » demanda Arthur, regardant dans cette direction.

La voix fêlée répondit que c'était Affery, et une vieille femme s'avança jusque dans le peu de jour douteux qu'il y avait, envoya un baiser à Arthur, puis s'évanouit de nouveau dans l'obscurité.

« Je suis encore en état, dit Mme Clennam en indiquant d'un léger geste de sa main droite enveloppée du tricot un fauteuil à roulettes debout auprès du grand secrétaire soigneusement fermé, je suis encore en état de faire mes affaires, et je remercie le ciel de cette faveur. C'est une faveur précieuse. Mais assez causé d'affaires, le jour du Seigneur. Il fait mauvais temps ce soir, je crois ?

— Oui, mère.

— Neige-t-il ?

— S'il neige, mère ? Quand nous ne sommes encore qu'au mois de septembre ?

— Pour moi, toutes les saisons se ressemblent, répondit-elle avec une sorte de satisfaction lugubre. Renfermée comme je le suis, je ne distingue pas l'été de l'hiver. Il a plu au Seigneur de me mettre au-dessus de tout cela. »

Avec ses froids yeux gris et ses froids cheveux gris, et son visage immobile, aussi roide que les plis de son bonnet pétrifié, l'influence qui la mettait à l'abri des saisons ne semblait qu'un résultat tout naturel de celle qui la mettait à l'abri de toute émotion.

Sur sa petite table il y avait deux ou trois livres, son mouchoir, une paire de lunettes d'acier qu'elle venait de quitter, et une grosse montre d'or à double boîte de forme ancienne. Les yeux de la mère et du fils se fixèrent simultanément sur ce dernier objet.

« Je vois que le paquet que je vous ai envoyé à la mort de mon père vous est parvenu sain et sauf, mère ?

— Vous voyez.

— Jamais, à ma connaissance, mon père n'avait montré autant de sollicitude que lorsqu'il m'a recommandé que cette montre vous fût expédiée sans délai.

— Je la garde là en souvenir de votre père.

— Ce n'est qu'au dernier moment qu'il a exprimé ce désir. Tout ce qu'il a pu faire, c'est de poser la main dessus et de me dire très distinctement : « À votre mère. » Une minute auparavant j'avais cru qu'il divaguait, comme il l'avait fait pendant bien des heures, mais sans souffrance physique, je crois, durant sa courte maladie... lorsque je l'ai vu se retourner dans son lit et essayer d'ouvrir la montre.

— Votre père n'avait donc pas le délire, lorsqu'il essaya de l'ouvrir ?

— Non. Il savait parfaitement ce qu'il faisait à ce moment. »

Mme Clennam hocha la tête ; était-ce pour écarter le souvenir du défunt, ou pour combattre l'opinion de son fils ? Ce n'était pas bien clair.

« Après la mort de mon père, je l'ai ouverte moi-même, pensant qu'elle pouvait renfermer quelque souvenir ; mais je n'ai pas besoin de vous dire, mère, que je n'y ai découvert que le vieux rond de soie brodé de perles ^[3], que vous avez sans doute retrouvé à sa place entre les deux boîtes, où je l'ai remis. »

Mme Clennam fit un signe de tête affirmatif, puis elle ajouta :

« Assez causé d'affaires le jour du Seigneur ; » après quoi elle ajouta encore : « Affery, il est neuf heures. »

Sur ce, la vieille à la voix fêlée débarrassa la table, sortit de la chambre et revint promptement avec un plateau sur lequel se trouvaient un plat de petites biscottes et un petit rond de beurre, systématique, frais, symétrique, blanc et potelé. Le vieillard, qui était resté debout auprès de la porte, sans changer d'attitude pendant toute l'entrevue, regardant la mère comme il avait déjà regardé le fils, sortit en même temps, et, après une plus longue absence, revint avec un autre plateau, sur lequel il y avait une bouteille de porto presque pleine, qu'il venait apparemment de chercher à la cave, car il était encore tout essoufflé, un citron, un sucrier et une boîte à épices. Avec ces ingrédients, et à l'aide de la bouilloire, il remplit un grand verre d'un

mélange chaud et parfumé, mesuré et composé avec une exactitude aussi scrupuleuse que s'il se fût agi d'une ordonnance de médecin. Mme Clennam trempa dans ce mélange un certain nombre de biscottes qu'elle mangea, tandis que la vieille en beurrerait quelques autres, destinées à être mangées seules. Lorsque l'invalidé eut absorbé toutes les biscottes et bu tout le mélange, on enleva les deux plateaux ; les livres, la chandelle, la montre, le mouchoir et les lunettes, furent replacés sur la table. Mme Clennam mit alors les lunettes, et lut tout haut dans un de ces livres certains passages d'une voix dure, farouche, irritée, priant afin que ses ennemis (par son intonation et par son geste, elle en faisait expressément ses ennemis personnels) fussent passés au fil de l'épée, brûlés vifs, frappés de la lèpre et de la peste, complètement exterminés, et que leurs os fussent broyés en poussière. En l'entendant, son fils croyait sentir les années lui tomber de la tête comme dans un rêve, remplacées par les sombres horreurs de son innocente enfance, que l'on préparait habituellement au sommeil par des lectures semblables.

Mme Clennam referma le livre et resta quelques minutes à se recueillir, le visage caché dans sa main. Le vieillard fit comme elle, sans changer autrement d'attitude ; la vieille femme imita sans doute aussi l'exemple de sa maîtresse dans la partie la plus obscure de la chambre. Puis la malade se disposa à se coucher.

« Bonsoir, Arthur. Affery verra à ce qu'il ne vous manque rien. Ne me serrez pas trop la main, elle est tout endolorie. »

Il toucha la laine qui enveloppait la main... Il s'agissait bien de la laine ; quand même sa mère eût été protégée par un étui de cuivre, cela n'aurait pas mis entre eux une plus forte barrière... Et il suivit le vieillard et sa femme qui descendaient.

Celle-ci lui demanda, dès qu'elle se trouva seule avec lui dans la salle à manger, s'il voulait souper.

« Non, Affery, pas de souper pour moi.

— Vous en aurez si vous voulez, dit Affery. La perdrix qu'elle doit manger demain est dans le garde-manger. C'est sa première de l'année : dites un mot, et je vous la ferai rôtir. »

Non ; il avait dîné tard, et il ne voulait rien manger.

« Buvez quelque chose, alors, reprit Affery ; vous aurez un verre de son vin de Porto, si vous voulez. Je dirai à Jérémie que vous m'avez donné l'ordre de vous apporter la bouteille. »

Non ; il ne voulait pas non plus.

« Ce n'est pas une raison, Arthur, dit la vieille, se penchant pour lui parler à l'oreille, parce qu'ils me font trembler dans ma peau, pour que vous trembliez aussi. Vous avez la moitié de la fortune, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

— Eh bien, alors, qu'est-ce que vous craignez ? Vous êtes malin, n'est-ce pas, Arthur ? »

Il fit un signe de tête affirmatif, pour contenter la vieille.

« Alors, jouez serré avec eux ! Elle est terriblement maligne, *elle*, et il faut quelqu'un de bien malin pour oser lui dire un mot. *Lui* aussi, il est fièrement malin ; oui, il est malin !... et il arrange madame, allez ! quand l'envie lui en prend.

— Votre mari ose ?...

— Ose ! ça me fait trembler des pieds à la tête de l'entendre arranger madame comme il le fait. Mon mari, Jérémie Flintwinch, sait dompter jusqu'à votre mère. Vous voyez s'il faut qu'il soit malin. »

Le pas traînant du vieux Jérémie, s'avançant vers la salle à manger, la fit reculer à l'autre bout de la chambre. Bien que Mme Jérémie fût une grande femme aux traits durs et à la charpente vigoureuse, qui, dans sa jeunesse, aurait pu s'engager dans un régiment de la garde sans trop craindre d'être reconnue, elle parut s'affaïsser sur elle-même à l'approche du petit vieillard aux yeux perçants, à la dégaine d'écrevisse.

« Ah ça, Affery, dit celui-ci à sa femme, à quoi penses-tu ? Est-ce que tu ne peux pas trouver pour M. Arthur quelque chose à grignoter ? »

M. Arthur répéta le refus qu'il avait déjà fait de grignoter quoi que ce fût.

« Très-bien alors, reprit le vieillard ; va faire son lit, dans ce cas. Remue-toi. »

Le cou de Jérémie était tellement de travers que les bouts du nœud de sa cravate pendillaient ordinairement sous une de ses oreilles ; son aigreur et

son énergie naturelles, toujours en lutte avec les efforts continuels qu'il faisait pour les comprimer, donnaient à ses traits une boursoufflure bouffie ; en somme, il avait l'air d'un homme qui se serait pendu un beau jour, mais qui aurait continué à vaquer à ses affaires, gardant toujours au cou la corde qu'un voisin obligeant serait venu couper à temps.

« Vous allez avoir demain maille à partir avec votre mère, dit Jérémie. Elle se doute qu'à la mort de votre père (nous avons pourtant voulu vous laisser le plaisir de lui dire vous-même la chose) vous avez renoncé aux affaires. Ça n'ira pas tout seul.

— J'avais renoncé à tout pour les affaires ; il est bien temps maintenant que je renonce aux affaires à leur tour.

— Très-bien ! s'écria Jérémie, qui voulait évidemment dire : *très-mal*. Très-bien ! seulement, ne comptez pas, Arthur, que je vais servir de plastron entre votre mère et vous, comme j'ai servi de plastron entre elle et votre père ; parent par-ci, parent par-là, toujours entre l'enclume et le marteau. Je ne veux plus de ça.

— Ce n'est pas moi qui vous prierai jamais de reprendre ces fonctions, Jérémie.

— Tant mieux, car je me serais vu obligé de refuser, si on m'en avait prié. En voilà assez, comme dit votre mère, et plus qu'assez sur un pareil sujet, le jour du Seigneur. Affery, femme, n'as-tu pas encore trouvé ce qu'il te faut ? »

Elle était en train de prendre dans une armoire des draps et des couvertures ; elle s'empressa de les rassembler et de répondre : « Si, Jérémie. » Arthur Clennam l'aida, en se chargeant lui-même du paquet, souhaita le bonsoir au vieillard, et suivit Affery jusqu'aux combles de la maison.

Ils montèrent d'étage en étage, à travers l'odeur croupie d'une vieille maison mal ventilée et à moitié inhabitée, pour s'arrêter dans une chambre à coucher en mansarde, aussi triste et nue que toutes les autres ; elle paraissait encore plus laide et plus lugubre, grâce aux meubles de rebut dont elle était le lieu d'exil. Son mobilier se composait d'abominables vieilles chaises avec des fonds usés, d'autres vilaines vieilles chaises sans fonds, d'un tapis dont le dessin effacé montrait la corde, d'une table invalide, d'une

commode démantibulée, d'une garniture de foyer si amincie qu'on aurait dit des squelettes de pelles et de pincettes défuntes, d'un lavabo qui avait tout l'air d'avoir été exposé pendant des siècles à une sale averse d'eau de savon, et d'un lit sans rideaux, dont les quatre maigres colonnes, terminées en pointes, semblaient se dresser là dans le but sinistre de rendre service aux locataires qui aimeraient mieux s'empaler que de dormir dans une pareille chambre. Arthur ouvrit la longue croisée pour contempler la forêt de cheminées noires et délabrées, et cette lueur rougeâtre du ciel qu'au temps jadis il prenait pour la réflexion nocturne de ce voisinage infernal et flamboyant, toujours présent à sa jeune intelligence, de quelque côté qu'il dirigeât ses regards.

Il quitta la croisée, s'assit auprès du lit, et regarda Affery qui mettait les draps.

« Affery, vous n'étiez pas mariée lorsque je suis parti ? »

Elle donna à sa bouche la forme qu'il fallait pour dire non, secoua la tête et continua à fourrer un oreiller dans sa taie.

« Comment donc cela s'est-il fait ? »

— Mais c'est Jérémie, ça va sans dire, répliqua Affery, qui tenait entre les dents un coin de la taie d'oreiller.

— Il va sans dire que c'est lui qui vous l'a proposé ; mais comment cette idée vous est-elle venue ? Je n'aurais jamais pensé que ni vous ni lui vous eussiez songé à vous marier l'un ou l'autre, encore moins que vous eussiez jamais songé à vous marier l'un avec l'autre.

— Je ne l'aurais pas cru moi-même, dit Mme Jérémie, nouant les cordons de la taie d'oreiller.

— C'est ce que je voulais dire. Qu'est-ce donc qui vous a fait changer d'avis ?

— Je n'ai pas changé d'avis. »

Tandis qu'elle caressait l'oreiller qu'elle venait de poser sur le traversin, elle vit que son interlocuteur continuait à la regarder, comme s'il eût attendu la fin de cette phrase ; elle donna un grand coup de poing au milieu de l'oreiller, et ajouta :

« Comment pouvais-je m'en empêcher ? »

— Comment vous pouviez vous empêcher de vous marier ?

— Parbleu ! dit Mme Jérémie. Je n'y suis pour rien. Je n'y aurais jamais pensé, *moi*. J'avais bien autre chose à faire que de penser à cela, ma foi ! C'est *elle* qui s'est mise à mes troussees tout le temps qu'elle pouvait aller et venir dans la maison, et elle était bien allante dans ce temps-là.

— Eh bien, après ?

— Eh bien ! après ? répéta Mme Jérémie, comme un écho : c'est justement ce que je me suis dit. Eh bien, après, à quoi bon réfléchir ? Quand des gens aussi malins que ces deux êtres-là ont mis ça dans leur idée, que voulez-vous que j'y fasse ? rien.

— C'est donc ma mère qui a projeté ce mariage ?

— Le Seigneur vous bénisse, Arthur, et me pardonne d'invoquer son nom ! s'écria Affery, parlant toujours à voix basse. S'il n'avait pas été du même avis, croyez-vous que jamais cela fût arrivé ? Jérémie ne m'a jamais fait la cour ; je ne devais pas m'y attendre, après être restée tant d'années sous le même toit, et lui avoir obéi ainsi que j'ai fait. Il me dit comme ça un matin, qu'il me dit : « Affery, dit-il, j'ai quelque chose à vous demander. Que pensez vous du nom de Flintwinch ? — Ce que j'en pense ? que je dis. — Oui, qu'il me répond, parce que vous allez le prendre. — Le prendre ? que je dis, Jérémie ! — Oh ! il est bien malin, allez ! »

Mme Jérémie s'était mise à étendre sur le lit un second drap, puis une couverture de laine, puis un couvre-pied, comme si elle eût terminé là son histoire.

« Eh bien ? dit encore une fois Arthur.

— Eh bien ! répéta encore Mme Jérémie, toujours comme un écho ; comment pouvais-je m'en empêcher ? Il me dit : « Affery, il faut que vous et moi nous nous mariions ensemble, et vous allez voir pourquoi. *Elle* ne se porte plus aussi bien qu'autrefois, et elle aura presque toujours besoin de quelqu'un dans sa chambre ; alors nous serons constamment après elle, et il n'y aura personne que nous pour l'approcher, lorsque nous ne serons pas là. Bref, ça sera plus commode. *Elle* est de mon opinion, qu'il dit ; donc, si vous voulez bien mettre votre chapeau, lundi prochain, à huit heures du matin, ce sera une affaire bâclée, »

Mme Jérémie releva le couvre-pied.

« Eh bien ?

— Eh bien ! répéta Mme Jérémie ; justement ! Je m'assois et je me dis : « Eh bien ! » Pour lors, Jérémie continue : « Quant aux bans, comme on les publiera pour la troisième fois dimanche prochain (j'ai commencé à les faire publier il y a une quinzaine de jours), c'est pour cela que j'ai fixé lundi. *Elle* vous en parlera elle-même, et, maintenant que vous voilà avertie, vous ne serez pas prise au dépourvu, Affery. » Le même jour *elle* m'en a parlé en me disant : « Il paraît, Affery, que vous et Jérémie allez vous marier ; j'en suis bien aise, et vous aussi, avec raison. C'est une bonne chose pour vous, et qui ne peut que m'être agréable dans les circonstances actuelles. Jérémie est un homme sensé et digne de confiance, plein de persévérance et de piété. » Que pouvais-je répondre quand les choses en étaient arrivées là ? Mais quand il se serait agi d'aller me faire... juguler, au lieu d'aller me marier... (Mme Jérémie avait eu beaucoup de peine à trouver dans son esprit cette forme d'expression)... je n'aurais pas été en état de dire un seul mot pour m'y opposer, avec ces deux finauds-là contre moi.

— Pour ce qui est de ça, je le crois.

— Vous pouvez le croire, Arthur, Je vous en réponds.

— Affery, quelle est cette jeune fille que j'ai aperçue tantôt dans la chambre de ma mère ?

— Fille ? demanda Mme Jérémie d'un ton un peu criard.

— C'est certainement une jeune fille que j'ai vue près de vous, presque cachée dans un coin obscur ?

— Oh ! bon ! la petite Dorrit ? Oh ! ce n'est rien du tout, un de ses caprices, à *elle*... (Une des singularités de Mme Jérémie consistait à ne jamais désigner Mme Clennam par son nom.) Mais il y a au monde d'autres filles qui valent mieux que celle-là. Avez-vous oublié votre ancienne bonne amie ? depuis longtemps, bien longtemps, je parie ?

— J'ai assez souffert de la séparation exigée par ma mère, pour ne pas l'avoir oubliée. Je me la rappelle très-bien.

— En avez-vous une autre ?

— Non.

— Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, alors : elle est à son aise et veuve ; et, si vous voulez l'épouser, rien n'empêche.

— Comment savez-vous cela, Affery ?

— C'est les deux finauds qui en ont causé... Voilà Jérémie sur l'escalier ! »

Et au bout d'une minute elle était éclipsée.

Mme Flintwinch venait d'attacher au tissu que l'esprit d'Arthur était en train de broder activement, dans ce vieil atelier où avait existé le métier de sa jeunesse, le dernier fil qui manquait au dessin. La folie éphémère d'un amour d'enfant avait pénétré jusque dans cette sombre maison, et avait rendu Arthur aussi malheureux et aussi désespéré que s'il eût habité un château enchanté. Une semaine à peine auparavant, à Marseille, si le charmant visage de la jeune fille dont il s'était séparé à regret avait éveillé en lui un intérêt inusité et l'avait si vivement occupé, c'était à cause de sa ressemblance réelle ou imaginaire avec le premier visage qui avait plané au-dessus de sa vie dans les brillantes régions de l'imagination. S'accoudant à la longue et étroite fenêtre, il contempla de nouveau cette forêt de noires cheminées, et se mit à rêver : car la tendance uniforme de la vie de cet homme aux instincts spéculatifs, qu'une direction meilleure aurait pu tourner vers des méditations moins stériles, avait contribué à faire de lui un rêveur, et voilà tout.

1. [↑] Allusion à un projet de loi qui demandait la fermeture absolue, pendant la journée du dimanche, de toutes les boutiques, y compris celles des boulangers et des bouchers. (*Note du traducteur*)

2. [↑] *Deuxième Épître aux Thessaloniciens*, chap. III, versets 6 et 7.

3. [↑] Espèce de porte-montre de soie ou de velours brodé, sur lequel les dames posaient leur montre suspendue à leur ceinture.

CHAPITRE IV.

Mme Jérémie fait un rêve.

Lorsque Mme Jérémie rêvait, elle rêvait autrement que le fils de sa vieille maîtresse, c'est-à-dire les yeux fermés. Ce soir-là, quelques heures seulement après avoir quitté le fils de sa vieille maîtresse, elle fit un rêve d'une vivacité étrange ; et même cela n'avait nullement l'air d'un rêve, tant il semblait réel sous tous les rapports. Voici comment les choses se passèrent.

La chambre à coucher de M. et Mme Jérémie Flintwinch se trouvait à quelques pas de celle dont Mme Clennam n'était pas sortie depuis si longtemps, bien que les deux appartements ne fussent pas au même étage ; en effet, celui des serviteurs était situé dans un coin de la maison où l'on arrivait en descendant cinq ou sept marches, lesquelles venaient rejoindre l'escalier principal, presque en face de la porte de Mme Clennam. On ne pouvait guère affirmer qu'il se trouvât à portée de la voix de cette dame, tant les murs, les portes, les panneaux du vieil édifice, avaient d'épaisseur ; mais il était facile d'aller d'une chambre à l'autre à toute heure, même en toilette de nuit et quelle que fût la température. Au chevet du lit de Mme Jérémie, à un pied tout au plus de son oreille, on voyait une sonnette, dont le cordon était attaché au poignet de Mme Clennam. Chaque fois que cette sonnette retentissait, Mme Jérémie sautait à bas du lit, et se trouvait dans la chambre de la malade avant d'être bien réveillée.

Après avoir mis sa maîtresse au lit, allumé la lampe et dit bonsoir, Mme Jérémie alla se coucher comme de coutume, si ce n'est que son seigneur et maître n'avait pas encore paru. Eh bien ! ce fut justement son seigneur et maître en personne, bien qu'elle n'eût pas songé à lui en se couchant, ainsi que le veulent les psychologues, pour expliquer le mécanisme des rêves, qui devint le héros de celui de Mme Jérémie.

Il lui sembla qu'elle se réveillait, après avoir dormi quelques heures ; elle s'apercevait que Jérémie n'était pas encore couché ; et pourtant qu'en regardant la chandelle laissée allumée, et en mesurant le temps à la façon d'Alfred le Grand, qui n'avait pas apparemment d'autre horloge, elle s'était convaincue, d'après l'état du luminaire, qu'elle dormait déjà depuis longtemps ; que, là-dessus, elle s'était levée, s'était enveloppée dans un peignoir, avait mis ses pantoufles et descendu l'escalier à la recherche de Jérémie, dont l'absence l'intriguait beaucoup.

L'escalier était aussi matériel et aussi solide qu'on pouvait le désirer, et Mme Jérémie le descendit sans aucune de ces déviations qui sont l'essence d'un rêve. Elle ne sauta pas de haut en bas, elle descendit de marche en marche, se dirigeant au moyen de la rampe, attendu que la chandelle venait de s'éteindre. Dans un des coins du vestibule, derrière la porte d'entrée, il y avait une petite chambre d'attente, semblable à l'ouverture d'un puits, et dont l'étroite et longue fenêtre avait l'air d'une crevasse.

Une lumière brillait dans ce cabinet dont on ne se servait jamais.

Mme Jérémie traversa l'antichambre, dont les dalles glacèrent ses pieds sans bas, et jeta un coup d'œil à travers les gonds rouillés de la porte entr'ouverte. Elle s'attendait à trouver son époux endormi ou évanoui ; mais non, il était là, tranquillement assis auprès d'une table, tout éveillé, et aussi bien portant que jamais. « Mais quoi... Est-il possible ?... Le Seigneur ait pitié de moi ! » Mme Jérémie murmura quelques exclamations de ce genre et se sentit tout étourdie.

Car M. Flintwinch éveillé observait M. Flintwinch endormi. Il était assis d'un côté de la petite table, fixant un regard scrutateur sur son image qui dormait en face de lui, le menton sur sa poitrine, avec force ronflements. Le Flintwinch éveillé avait le visage tourné en plein du côté de sa femme ; le Flintwinch endormi se présentait de profil. Le Flintwinch éveillé était le vieil original ; le Flintwinch endormi n'était que la copie. Tout étourdie qu'elle pût être, Mme Jérémie saisit cette différence, comme elle eût pu distinguer celle qui existe entre un objet matériel sensible au contact, et la réflexion de cet objet dans une glace.

Si elle eût pu douter un seul instant que le Jérémie éveillé fût son Jérémie à elle, l'impatience naturelle de son cher époux eût dissipé toute incertitude

à cet égard. Il chercha autour de lui quelque arme offensive, saisit les mouchettes, et, avant de s'en servir pour enlever le chou-fleur qui couronnait la mèche de la chandelle, il porta une botte au dormeur, comme s'il eût voulu le percer de part en part.

« Qui est là ? Qu'est-ce qu'il y a ? » s'écria le dormeur, s'éveillant en sursaut.

Jérémie fit avec les mouchettes un geste qui annonçait qu'il les lui eût volontiers fait avaler pour lui rentrer les paroles dans le gosier. Le camarade, revenu à lui, ajouta en se frottant les yeux :

« Je ne savais plus où j'étais.

— Savez-vous que vous avez dormi deux heures ? grommela Jérémie, regardant à sa montre ; et vous disiez qu'un petit somme suffirait pour vous reposer !

— Eh bien ! j'ai fait un petit somme, répondit Jérémie numéro deux.

— Deux heures et demie du matin ! marmotta le vrai Jérémie. Où est votre chapeau ? où est votre pardessus ? où est la boîte ?

— Tout est là, répliqua Jérémie numéro deux, s'attachant un cache-nez autour du cou, avec un trouble qui se sentait encore de son sommeil. Attendez un instant. Maintenant, donnez-moi la manche... pas cette manche-là, l'autre. Ah ! je ne suis plus aussi jeune qu'autrefois. »

M. Flintwinch venait de lui passer son habit avec une énergie violente.

« Vous m'avez promis de me verser un second verre, lorsque je serais reposé.

— Buvez ! répliqua Jérémie, et que le diable vous étrangle ! Non, ce n'est pas cela que je voulais dire : buvez et allez-vous-en ! »

Tout en parlant, il prit cette même bouteille de porto que nous avons déjà vue, pour en remplir un verre.

« C'est le porto de madame, je crois ? dit le *fac-similé*, goûtant le vin comme un amateur qui visite l'entrepôt et qui a du temps à perdre. À sa santé. »

Il avala une gorgée.

« À votre santé. »

Il avala une autre gorgée.

« À la santé du nouveau venu. »

Il avala une troisième gorgée.

« Et à la santé de tous nos amis absents. »

Il vida le verre et le reposa sur la table, d'après l'antique pratique des toasts civiques, et prit la boîte. C'était une cassette de fer d'environ deux pieds carrés, qu'il pouvait porter assez aisément sous son bras. Jérémie surveilla avec attention la manière dont il l'ajustait, il la tira pour s'assurer que l'autre la tenait solidement ; puis il enjoignit à son compagnon, avec les plus terribles menaces, de prendre garde à ce qu'il faisait ; puis il sortit sur la pointe des pieds pour lui ouvrir la porte. Mme Jérémie, ayant prévu cette sortie, était déjà sur l'escalier. Le reste se passa d'une façon si ordinaire et si naturelle, qu'elle put voir la porte s'ouvrir, sentir l'air frais de la nuit et apercevoir les étoiles qui brillaient au dehors.

Mais c'est alors que le rêve devint étrange. Elle avait tellement peur de son mari, qu'elle resta sur l'escalier sans pouvoir bouger pour battre en retraite et regagner sa chambre (ce qu'elle aurait très bien pu faire avant que Jérémie eût refermé la porte), et elle se tint immobile sur une des marches. Aussi, lorsque celui-ci remonta, chandelier en main, pour aller se coucher, il arriva droit sur elle. Il parut étonné, mais ne dit pas un mot. Il fixa les yeux sur elle et continua sa route ; Mme Jérémie, sous l'influence de ce regard, reculait à mesure qu'il avançait. De manière qu'ils arrivèrent dans leur chambre dans cet ordre, Mme Jérémie faisant un pas en arrière à chaque pas que M. Jérémie faisait en avant. Ils n'y furent pas plutôt renfermés, que le mari saisit sa femme par la gorge et se mit à la secouer jusqu'à ce qu'elle fût sur le point d'étouffer.

« Ah ça ! Affery, femme... Affery ! dit M. Jérémie Flintwinch. Tu es donc somnambule ? réveille-toi ! Qu'est-ce qui te prend donc ?

— Ce qui... me prend... Jérémie ! répondit Mme Jérémie d'une voix haletante, et roulant des yeux effarés.

— Ah ça ! Affery, femme... Affery ! tu t'es donc levée tout endormie, ma chère ? Je monte me coucher après m'être endormi moi-même en bas, et je te trouve en peignoir, en proie à un cauchemar ! Affery femme, continua-t-il avec un sourire amical sur son visage expressif, si jamais tu t'avises de faire

encore un rêve pareil, ça me prouvera que tu as besoin de quelque médecine. Et je t'en donnerai, ma vieille... une telle dose, vois-tu ! »

Mme Jérémie le remercia et se glissa dans son lit.

CHAPITRE V.

Affaires de famille.

Le lendemain matin, comme les horloges de la Cité sonnaient neuf heures, Mme Clennam, assise dans son fauteuil, fut roulée vers le grand secrétaire par Jérémie Flintwinch, qui avait toujours l'air d'un pendu ressuscité. Lorsque, après avoir tourné la clef dans la serrure et ouvert le secrétaire, elle se fut établie devant le bureau, Jérémie se retira, peut-être pour aller se pendre d'une manière plus efficace, et M. Clennam parut.

« Allez-vous un peu mieux ce matin, mère ? »

Elle secoua la tête avec ce même air de lugubre satisfaction qu'elle avait montré la veille au soir en parlant du temps.

« Je n'irai jamais mieux. Heureusement pour moi, Arthur, je le sais et j'y suis résignée, » dit-elle.

Tandis qu'elle restait là, les mains posées sur le pupitre du grand bureau qui se dressait devant elle, son fils trouva, et ce n'était pas la première fois, qu'elle avait l'air de jouer sur l'orgue muet d'une église, et vint s'asseoir auprès du secrétaire.

Elle ouvrit un tiroir ou deux, jeta un coup d'œil sur quelques papiers, puis les remit à leur place. Sa physionomie sévère ne présentait, dans ses fibres inflexibles, aucun fil d'Ariane qui pût guider l'explorateur à travers le sombre labyrinthe de sa pensée.

« Puis-je vous parler d'affaires, mère ? Êtes-vous disposée à vous en occuper ? »

— Si j'y suis disposée, Arthur ? Ne serait-ce pas à moi de vous adresser cette question ? Voilà un an et plus que votre père est mort. Depuis cette époque, je suis à votre disposition, à attendre votre bon plaisir.

— J'ai eu bien des choses à régler avant de pouvoir partir, et, lorsque je suis parti, j'ai voyagé un peu pour me reposer et me distraire. »

Elle le regarda en face, comme si elle n'avait pas bien entendu ou bien compris cette dernière phrase.

« Pour vous reposer et vous distraire ? »

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, et au mouvement de ses lèvres il devina qu'elle répétait ces mots, comme si elle prenait la chambre à témoin du peu de repos ou de distraction qu'elle y avait jamais trouvé.

« D'ailleurs, mère, comme vous étiez seule exécutrice testamentaire, et comme vous seule aviez la direction et la gestion de la succession, il me restait peu de chose, ou plutôt il ne me restait rien à faire avant que vous eussiez tout arrangé à votre satisfaction.

— Les comptes sont balancés, répondit-elle, je les ai là. Les pièces à l'appui ont été examinées et paraphées ; vous pourrez les voir lorsque vous voudrez, Arthur, tout de suite si cela vous plaît.

— Il me suffit de savoir que tout est en règle. Puis-je continuer, mère ?

— Pourquoi pas ? répondit-elle d'un ton glacial.

— Mère, depuis quelque temps les affaires de notre maison vont décroissant chaque année, et nos relations commerciales ont diminué progressivement. Nous n'avons jamais témoigné, ni par conséquent provoqué beaucoup de confiance ; nous ne nous sommes pas fait d'amis ; la marche que nous avons suivie n'est plus celle de notre époque, et nous nous trouvons distancés. Je n'ai pas besoin d'insister là-dessus, mère, vous le savez nécessairement.

— Je sais ce que vous voulez dire, répliqua-t-elle d'un ton moins glacial.

— La maison même où nous causons, poursuivit le fils, est une preuve de ce que j'avance. Dans les premiers temps de mon père, et, avant lui, du temps de son oncle, elle se trouvait dans le quartier des affaires, dans le véritable quartier et au centre des affaires. Aujourd'hui, sa présence ici est une anomalie, une bizarrerie qui ne sont plus de saison et n'ont plus de raison d'être. Depuis longtemps nous sommes obligés d'adresser toutes nos consignations à la maison de commission des Rovingham. Je sais que votre jugement et votre vigilance ont agi comme un frein utile sur nos agents et se

sont activement exercés dans l'intérêt de mon père ; mais ces qualités auraient également profité à la fortune de la maison si vous aviez habité toute autre demeure particulière : n'est-il pas vrai ?

— Pensez-vous, répliqua-t-elle sans répondre à la question de son fils, qu'une demeure n'a aucune raison d'être Arthur, lorsqu'elle protège votre mère infirme et éprouvée, justement, trop justement éprouvée ?

— Je ne faisais allusion qu'à sa raison d'être commerciale.

— Dans quel but ?

— J'y arrive.

— Je prévois, reprit-elle, fixant les yeux sur son fils, ce que vous allez dire. Mais le Seigneur me préserve de me plaindre, quelle que soit l'affliction qu'il daigne m'imposer ! Une malheureuse pécheresse telle que moi mérite les déboires les plus amers, et j'accepte celui-ci.

— Mère, je suis peiné de vous entendre parler ainsi, bien qu'un triste pressentiment m'y ait préparé.

— Vous le saviez d'avance. Vous me connaissiez trop bien pour ne pas le savoir, » interrompit la mère.

Clennam se tut un instant. Il avait fait jaillir la flamme de cette enveloppe glacée, et il en était tout surpris.

« Eh bien, continua-t-elle, redevenue aussi froide qu'une pierre, achevez, dites ce que vous avez à dire.

— Vous avez prévu, mère, que j'ai résolu, quant à moi, de ne plus m'occuper des affaires de la maison ; j'y renonce. Je ne prendrai pas sur moi de vous donner le même conseil ; vous n'êtes pas disposée à y renoncer, à ce que je vois. Si j'avais la moindre influence sur vous, je me contenterais de l'exercer pour vous faire envisager d'un œil plus indulgent les motifs qui m'obligent à tromper ainsi votre attente, pour vous rappeler que j'ai atteint un âge qui constitue la moitié d'une longue carrière, sans avoir jamais opposé ma volonté à la vôtre. Je n'oserais affirmer que j'aie pu me conformer, de cœur ou de conviction, à votre manière de voir ; je n'oserais affirmer que les quarante années qui ont passé sur ma tête aient été, selon moi, employées d'une manière profitable ou agréable, soit pour

moi-même, soit pour les autres : mais je me suis toujours soumis, et tout ce que je vous demande, c'est de ne pas l'oublier. »

Malheur à l'infortuné, si jamais il put y en avoir dans ce cas, condamné à solliciter quelque concession du visage inexorable tourné vers ce bureau !... Malheur au débiteur en retard dont l'appel devait se plaider devant le tribunal présidé par ce regard sévère ! Cette femme rigide eut grand besoin, à ce moment, de sa religion mystique, pleine d'austérité et de ténèbres, dont des éclairs de malédiction, de vengeance et de destruction, traversaient parfois les sombres nuages. « Pardonnez-nous nos dettes comme nous pardonnons à nos débiteurs, » était une prière anodine pour Mme Clennam : « Frappe mes débiteurs, Seigneur ; écrase-les, anéantis-les ; fais-leur, ô Seigneur ! ce que je voudrais leur faire, et c'est toi alors que j'adorerai. » Telle était la tour impie, la tour de granit qu'elle se bâtissait pour gagner le ciel à l'escalade.

« Avez-vous fini, Arthur, ou vous reste-t-il encore quelque chose à me dire ? Je ne crois pas. Vous avez été bref, mais vous êtes allé droit au fait !

— Mère, il me reste à vous parler d'une chose qui, depuis longtemps, me préoccupe nuit et jour. C'est plus difficile à dire que tout ce que je vous ai dit déjà. Il ne s'agit plus de moi, maintenant, mais de nous tous.

— Nous tous ! Qui entendez-vous désigner par ces mots ?

— Vous, moi, feu mon père. »

Mme Clennam retira ses mains de dessus le secrétaire, les croisa sur ses genoux, et regarda le feu avec l'expression inexprimable d'un sphinx antique.

« Vous avez connu mon père beaucoup mieux que je n'ai jamais pu le connaître, et la réserve qu'il gardait avec moi cédait devant vous. Vous étiez de beaucoup la plus forte, et il se laissait diriger par vous. Enfant, j'ai su cela aussi bien que je le sais aujourd'hui. Je savais que l'influence que vous exerciez sur lui a été la cause de son départ pour la Chine, où il est allé surveiller nos affaires, pendant que vous les surveilliez ici (bien que j'ignore encore aujourd'hui même si ce sont bien là les conditions de cette séparation) ; je sais que c'est d'après votre volonté que je suis resté auprès de vous jusqu'à ma vingtième année, et que je suis ensuite allé rejoindre

mon père en Chine. Vous ne vous offenserez pas de m'entendre vous rappeler ces faits à vingt années de distance ?

— J'attends que vous m'appreniez pourquoi vous les rappelez. » Il baissa la voix, et ajouta avec une hésitation évidente et à contrecœur : « Je veux savoir, mère, si l'idée vous est jamais venue de soupçonner... »

Au mot *soupçonner*, elle tourna un instant les yeux vers son fils avec un sombre froncement de sourcils. Puis elle regarda de nouveau le feu ; mais le froncement de sourcils ne s'effaça pas plus que si le sculpteur de l'antique Égypte l'eût gravé dans un dur visage de granit qui devait conserver pendant des siècles ce regard courroucé.

« ... De soupçonner que mon père fût tourmenté par quelque souvenir secret... par quelque remords ? si vous n'avez jamais rien remarqué dans sa conduite qui vous ait suggéré une pareille pensée ? si vous ne lui en avez jamais parlé, ou si lui-même il n'y a jamais fait aucune allusion ?

— Je ne comprends pas bien à quelle espèce de souvenir secret votre père, à vous entendre, aurait été en proie, répliqua-t-elle après un moment de silence. Vous parlez avec tant de mystère...

— Ne serait-il pas possible, mère... ? »

Le fils se pencha en avant afin de se rapprocher de sa mère et de pouvoir lui parler plus bas, puis il posa la main sur le nécessaire avec un mouvement nerveux.

« Ne serait-il pas possible qu'il eût malheureusement fait du tort à quelqu'un, et qu'il fût mort sans avoir pu le réparer ? »

Lançant à son fils un regard plein de colère, Mme Clennam se recula dans sa chaise afin de s'éloigner de lui ; mais elle ne répondit pas.

« Je sens vivement mère, que, si cette idée n'a jamais traversé votre esprit, une pareille confidence, bien que je ne la fasse qu'à vous et à voix basse, doit vous paraître cruelle et dénaturée. Mais cette pensée me poursuit sans cesse : ni le temps ni les voyages (j'ai essayé ces deux remèdes avant de rompre le silence) ne peuvent rien pour l'effacer. Rappelez-vous bien que j'étais auprès de mon père ; rappelez-vous bien que j'ai vu l'expression de son visage lorsqu'il m'a confié la montre en s'efforçant de me faire entendre qu'il fallait vous l'envoyer comme un gage que vous

comprendriez ; rappelez-vous bien que je l'ai vu, à son dernier moment, tenant un crayon à la main, essayant de tracer un mot que vous deviez lire, mais auquel il ne put donner aucune forme intelligible. Plus le cruel soupçon qui me tourmente est vague et mystérieux, plus les circonstances qui pourraient contribuer à le justifier lui donnent de force. Au nom du ciel ! examinons avec un soin religieux s'il n'a pas été commis quelque injustice qu'il est de notre devoir de réparer. Personne que vous, mère, ne peut m'aider à remplir ce devoir. »

Reculant toujours dans le fauteuil de façon à le faire rétrograder par petites saccades, elle semblait se retirer devant lui comme un fantôme irrité, étendant entre elle et lui son bras gauche ployé au coude, le dos de la main tourné vers son propre visage, et regardant son fils dans une muette immobilité.

« À force de saisir l'argent d'une main avide et de conclure des marchés avantageux (j'ai commencé, et il faut bien, maintenant, que je parle de ces choses-là, mère), on peut avoir gravement trompé, lésé, ruiné quelqu'un. Avant que je vinsse au monde, vous étiez déjà la cheville ouvrière de nos affaires ; depuis plus de quarante ans, votre esprit, plus ferme, a influencé toutes les transactions de mon père ; je crois que vous pourriez dissiper tous mes doutes en m'aidant franchement à découvrir la vérité. Voulez-vous, mère ? »

Il se tut, dans l'espoir que sa mère allait lui répondre ; mais les lèvres comprimées de Mme Clennam restèrent aussi immobiles que les deux bandeaux de sa chevelure grise.

« S'il est une réparation, s'il est une restitution que nous puissions faire, sachons-le, et faisons-la ; ou plutôt, mère, si mes moyens me le permettent, laissez-moi la faire. J'ai reconnu que l'argent est si peu capable de donner le bonheur ; l'argent, à ma connaissance, a apporté si peu de calme dans cette maison ; il en a donné si peu à ceux qui l'habitent, qu'il a moins de valeur pour moi que pour tout autre. Il ne saurait rien me procurer qui ne devienne pour moi une source de reproche et de misère, si je me sens poursuivi par le soupçon qu'il a assombri par un remords les dernières heures de mon père, et qu'il ne m'appartient pas honnêtement et loyalement. »

Un cordon de sonnette pendait le long d'une des boiseries du mur, à deux ou trois pieds du secrétaire. Par un rapide et soudain mouvement de son pied, elle fit brusquement rouler son fauteuil en arrière et sonna avec une violence extrême, tenant toujours son bras gauche en guise de bouclier, comme si son fils eût menacé de la frapper et qu'elle cherchât à parer le coup.

Une jeune fille accourut tout effrayée.

« Envoyez-moi Jérémie ! »

L'instant d'après, la jeune fille s'était retirée et le vieillard se tenait debout sur le seuil.

« Quoi ! vous vous accordez déjà ensemble comme l'enclume et le marteau ? dit-il en se caressant tranquillement le visage. Je me doutais que vous en viendriez là ; j'en étais à peu près sûr.

— Jérémie ! s'écria la mère, voyez mon fils, voyez-le !

— Eh bien ! je l'ai regardé, » répliqua Jérémie.

Mme Clennam allongea le bras qui lui avait servi de bouclier, et continua en désignant ainsi l'objet de sa colère :

« À peine y a-t-il quelques heures qu'il est de retour, à peine la chaussure qu'il porte a-t-elle eu le temps de sécher, qu'il vient calomnier la mémoire de son père en présence de sa mère ! Il prie sa mère de s'associer à lui pour espionner la vie passée de feu son père ! Il craint que les biens de ce monde, que nous avons péniblement amassés en travaillant du matin au soir, en nous fatiguant, en nous épuisant et nous privant de tout ; il craint que ces biens ne soient qu'un butin mal acquis, et il demande à qui il faut les céder à titre de réparation et de restitution ! »

Bien que sa colère fût devenue de la fureur, elle parlait d'une voix contenue, moins élevée même que d'habitude. On ne pouvait pas s'exprimer non plus d'une manière plus distincte.

« Réparation ! reprit-elle, oui vraiment ! Il peut parler de réparation, celui qui vient de voyager et de s'amuser dans je ne sais quels pays étrangers, et de mener une vie de vanité et de plaisir. Mais qu'il me regarde, moi, qu'il trouve emprisonnée et enchaînée ici. J'endure tout cela sans me plaindre, parce qu'il a plu au Seigneur de m'imposer cette existence en réparation de

mes péchés. Réparation ! Croit-on qu'il n'y en a eu aucune dans cette chambre ? Croit-on qu'il n'y en ait pas eu à rester ici pendant ces quinze dernières années ? »

C'est ainsi qu'elle balançait toujours ses comptes avec la majesté du ciel, inscrivant dans le grand-livre tous les articles payés à son crédit, établissant rigoureusement son solde et réclamant son dû. En cela, elle faisait comme tant d'autres, si ce n'est qu'elle y mettait peut-être plus de vivacité et d'énergie. Des milliers de milliers d'individus ne font pas autre chose tous les jours de leur vie, chacun à sa manière.

« Jérémie, donne-moi ce livre. »

Le vieillard prit un livre sur la table et le donna à sa maîtresse. Celle-ci posa deux doigts entre les pages du volume, le referma, puis étendit le bras vers son fils d'un air menaçant.

« Au temps jadis, Arthur, au temps dont parle ce divin Commentaire, il a existé des hommes pieux, aimés du Seigneur, qui auraient maudit leur fils pour moins que ceci ; qui auraient chassé leur fils, exterminé des nations entières, si ces nations avaient osé soutenir l'enfant maudit ; et toute leur race, proscrite de Dieu et des hommes aurait péri jusqu'au dernier rejeton, sans excepter l'enfant à la mamelle. Mais je ne veux pas aller si loin. Sachez seulement que, si jamais vous revenez avec moi sur ce sujet, je vous renierai ; je vous chasserai de ma présence de façon à vous faire regretter de n'avoir pas perdu votre mère dès le berceau. Je ne vous reverrai, je ne vous reconnâtrai plus ; et si, malgré tout, vous reveniez dans cette chambre assombrie pour regarder une dernière fois mon visage inanimé, mon cadavre saignera, si je puis le faire saigner, pour vous maudire lorsque vous approcherez de moi ! »

Calmée en partie par la violence de cette menace, et en partie (quelque monstrueux que cela paraisse) par une vague impression qu'elle venait d'accomplir une sorte de devoir religieux, elle rendit le livre au vieillard et se tut.

« Ah ça, dit Jérémie, tout en vous prévenant que je ne veux pas me placer entre vous deux comme un plastron, j'oserai vous demander, puisqu'on m'a appelé pour me prendre à témoin, ce que cela signifie.

— Vous en demanderez, si elle veut, l'explication à ma mère, répondit Arthur, voyant que Mme Clennam ne prenait pas la parole. Restons-en là : ce que j'ai dit, je ne l'ai dit qu'à ma mère.

— Oh ! fit le vieillard, à votre mère ? que je demande une explication à votre mère ? Très-bien ! mais votre mère vient de dire que vous avez soupçonné votre père. Ce n'est pas d'un bon fils, ça, monsieur Arthur. Qui donc ne soupçonneriez-vous pas, si vous soupçonnez votre père ?

— Assez ! dit Mme Clennam, tournant son visage de façon à ne s'adresser pour le moment qu'à Jérémie ; qu'on ne parle plus de cela.

— Oui ; mais un moment, un moment, persista le vieillard : voyons un peu où nous en sommes. Avez-vous dit à M. Arthur qu'il ne doit pas soupçonner son père ? qu'il n'a pas le droit de le soupçonner ? qu'il n'y a pas le moindre fondement à ses soupçons ?

— Je le lui dis maintenant.

— Ah ! très-bien ! reprit le vieillard, vous le lui dites maintenant. Vous ne le lui aviez pas encore dit, mais vous le lui dites maintenant. Bien, bien ! voilà qui est entendu. Vous savez que j'ai servi si longtemps de plastron entre son père et vous, qu'il semble que la mort n'ait changé et que je sois encore à mon poste. Et, ma foi, si j'y reste, je voudrais voir les choses bien nettement établies. Arthur, sachez, s'il vous plaît, que vous n'avez pas le droit de soupçonner votre père, et qu'il n'y a aucun fondement à cela. »

Il posa les deux mains sur le dos du fauteuil à roulettes, et, marmottant quelques paroles à voix basse, roula lentement sa maîtresse vers le secrétaire.

« Maintenant, reprit-il, debout derrière Mme Clennam, pour ne pas m'en aller en laissant ma besogne à moitié faite, et qu'on ne me rappelle pas quand vous en arriverez à l'autre moitié et que vous vous emporterez de nouveau, je vous demanderai si Arthur vous a dit ce qu'il a décidé au sujet des affaires de la maison.

— J'y renonce.

— En faveur de personne, je suppose ? »

Mme Clennam tourna les yeux vers son fils, appuyé contre une des croisées. Il remarqua ce coup d'œil et dit :

« En faveur de ma mère, naturellement ; elle fera ce qu'elle voudra.

— Et moi, dit Mme Clennam après une courte pause, s'il pouvait y avoir quelque plaisir après une si amère déception, lorsque je comptais voir mon fils, dans toute la force de l'âge, donner à notre vieille maison une nouvelle vigueur pour la rendre riche et puissante, ce serait l'occasion qu'elle me procure de faire monter en grade un vieux et fidèle serviteur. Jérémie, le capitaine abandonne son navire ; mais vous et moi nous coulerons ou nous voguerons sous notre ancien pavillon. »

Jérémie, dont les yeux brillèrent comme s'ils voyaient de l'argent, lança au fils un regard rapide qui semblait dire : « Ce n'est pas à vous que j'en ai l'obligation ; vous n'y êtes pour rien, *vous !* » Puis il dit à la mère qu'il la remerciait, qu'Affery la remerciait, qu'il ne l'abandonnerait jamais, ni Affery non plus. Finalement, il tira sa montre des profondeurs où elle était plongée, et ajouta : « Onze heures. C'est l'heure de vos huîtres ! » Et ayant ainsi changé le cours de la conversation, sans toutefois changer de ton ni d'allure, il sonna.

Mais Mme Clennam, décidée à se traiter avec d'autant plus de rigueur qu'on l'avait soupçonnée d'ignorer ce que c'est qu'une réparation, refusa de manger les huîtres lorsqu'on les lui apporta. Elles avaient pourtant une mine appétissante ; il y en avait huit, disposées en rond sur une assiette blanche posée sur un plateau recouvert d'une serviette blanche, escortées de la moitié d'un petit pain tout beurré et d'un verre d'eau et de vin d'une fraîcheur tentante ; mais elle résista à toutes les sollicitations et renvoya le plateau, inscrivant sans doute cet acte d'abnégation à son crédit dans son journal de l'Éternité.

Ce repas d'huîtres n'avait pas été servi par Affery, mais par la jeune fille qui était déjà accourue au bruit de la sonnette, la même que nous avons entrevue la veille au soir dans cette chambre mal éclairée. Arthur reconnut que sa petite taille, ses traits délicats, sa toilette peu avantageuse, où l'on avait ménagé l'étoffe, la faisaient paraître beaucoup plus jeune qu'elle ne l'était en effet. Bien qu'elle n'eût probablement guère moins de vingt-deux ans, on ne lui aurait pas donné beaucoup plus de la moitié de cet âge, en la voyant passer dans la rue. Non qu'elle fût très-jeune de visage : ses traits, au contraire, annonçaient plus de soins et de soucis que l'on n'en a d'ordinaire à vingt-deux ans ; mais elle était si petite et si légère, si peu

bruyante et si timide, elle paraissait se trouver si déplacée au milieu de ces trois vieillards durs et secs, qu'elle avait tout à fait l'air d'une petite Cendrillon.

Toujours avec sa dureté ordinaire, mais avec des variations qui allaient de la protection à l'oppression et qui ressemblaient tantôt à la pluie bienfaisante d'un arrosoir, tantôt à l'étreinte cruelle d'une presse hydraulique, Mme Clennam témoignait pourtant de l'intérêt à sa jeune protégée. Même, lorsque celle-ci avait répondu au violent coup de sonnette, tandis que la mère repoussait le fils avec un geste bizarre, les yeux de Mme Clennam avaient eu un éclair de regard adouci qui semblait uniquement réservé pour la jeune fille. De même qu'il existe des degrés de dureté dans le plus dur métal, et des nuances de couleur jusque dans le noir, de même, dans l'aigreur des relations de Mme Clennam avec l'humanité en général et avec la petite Dorrit en particulier, il y avait une gradation de teintes diverses.

La petite Dorrit était couturière à la journée, à tant par jour, ou plutôt à si peu par jour. De huit heures à huit heures, elle était à louer. Aussi ponctuelle qu'une horloge, la petite Dorrit arrivait à la minute ; à la minute elle disparaissait de même. Que devenait la petite Dorrit de huit à huit ? C'était là le mystère.

On remarquait chez la petite Dorrit un autre phénomène moral. Outre sa paye, il était stipulé dans le contrat quotidien de l'ouvrière qu'elle serait nourrie. Or, elle montrait une répugnance extraordinaire à dîner en société ; elle ne le faisait jamais, s'il y avait moyen d'échapper à cette nécessité. Elle alléguait toujours qu'elle avait ce petit bout d'ouvrage à commencer ou cet autre petit bout d'ouvrage à terminer avant de pouvoir se mettre à table ; elle inventait une foule de petites combinaisons astucieuses, à ce qu'il paraît, car elle ne réussissait à tromper personne, afin de dîner seule. Lorsqu'elle en était venue à ses fins, heureuse d'emporter son assiette n'importe où, dût-elle se faire une table de ses genoux, d'une boîte, du parquet, ou même, à ce que l'on supposait, se tenir sur la pointe des pieds pour faire son modeste dîner sur une cheminée, et elle était contente tout le soir.

Il n'était pas facile de déchiffrer le visage de la petite Dorrit : elle était si réservée, elle travaillait toujours dans des coins si écartés, et s'enfuyait d'un

air si effrayé lorsqu'on la rencontrait dans l'escalier ! Mais ce visage semblait pâle et transparent, avec une grande mobilité d'expression, bien que ses traits n'eussent rien d'admirable, si l'on excepte ses doux yeux d'un brun de noisette. Une tête délicatement penchée, une taille mignonne, une paire de petites mains actives, une toilette râpée (et il fallait que cette toilette fût bien usée pour paraître râpée, soignée comme elle était), telle était la petite Dorrit assise à son ouvrage.

Ce fut grâce à ses propres yeux et grâce à la langue de Mme Jérémie que M. Clennam apprit dans le courant de la journée ces particularités ou plutôt ces généralités sur la petite Dorrit. Si Mme Jérémie eût eu une opinion à elle, cette opinion eût sans doute été défavorable à la petite Dorrit. Mais *les deux autres qui sont si malins*, auxquels Mme Jérémie faisait sans cesse allusion et dans lesquels sa personnalité se trouvait absorbée, ayant tout naturellement accepté la petite Dorrit, l'épouse de maître Jérémie n'avait plus qu'à rendre de la même couleur, comme on dit au jeu de whist : tout comme elle aurait fait, si le malin couple avait résolu d'assassiner la petite Dorrit à la nuit tombante, et qu'on lui eût donné l'ordre de tenir la chandelle ; car Mme Affery n'y aurait pas manqué.

Ce fut durant les intervalles de loisir que lui laissèrent le rôtiage de la perdrix destinée à la malade et la confection du pâté de *bifteck* et du pouding destinés aux autres convives que Mme Jérémie fit à Arthur les communications dont nous avons fait notre profit ; ne manquant jamais, à la suite de chaque confidence, d'entr'ouvrir la porte pour y passer sa tête soupçonneuse et d'enjoindre à Arthur de résister *aux deux finauds*. Le désir qu'éprouvait Mme Jérémie de voir le fils unique de la maison se mesurer contre ces deux malins personnages était devenu une véritable monomanie.

Dans le courant de la journée, Arthur eut aussi le loisir de parcourir la maison. Il la trouva morne et sombre. Ces squelettes de chambres, désertes depuis tant d'années, semblaient tombées dans une léthargie dont rien ne pouvait plus les tirer. Le mobilier, à la fois incomplet et incommode, semblait être venu là dans ces chambres pour s'y cacher plutôt que pour les meubler ; toute trace de couleur avait disparu de la maison ; celles qui avaient pu y exister autrefois avaient depuis longtemps enfourché des rayons de soleil égarés, peut-être pour aller se faire absorber par une fleur, un papillon, une plume d'oiseau, une pierre précieuse, que sais-je ? Il

n'existait pas un seul parquet qui fût d'aplomb, depuis les fondations jusqu'aux combles ; les plafonds étaient cachés sous des nuages de fumée et de poussière si fantastiques qu'une vieille devineresse eût pu y lire plus couramment la bonne aventure que dans les feuilles restées au fond de sa tasse de thé. Dans ces foyers aussi glacés que la mort, rien n'annonçait qu'un feu les eût jamais réchauffés, qui s'élevaient en petits tourbillons bruns dans la chambre, dès qu'on ouvrait une porte. Dans une salle qui avait été un salon, on voyait encore une paire de maigres miroirs avec de funèbres processions de bonshommes noirs qui marchaient tout autour des cadres en soutenant des guirlandes en deuil ; encore ces bonshommes eux-mêmes n'avaient plus, pour la plupart, ni jambes ni têtes ; un petit Cupidon à mine de croque-mort avait jugé à propos de tourner sur son axe et de rester les pieds en l'air et la tête en bas ; un de ses collègues moins heureux était tombé par terre. La salle qui avait servi de cabinet de travail au défunt père d'Arthur Clennam (tel que celui-ci se rappelait l'avoir vu dans son enfance) était si peu changée qu'on pouvait se figurer que le négociant, devenu invisible, la gardait comme sa veuve visible gardait cette autre chambre à l'étage supérieur, tandis que Jérémie Flintwinch continuait d'aller en négociateur d'un époux à l'autre. Le portrait noir et sombre de M. Clennam père, accroché au mur où il conservait un silence inquiet, les yeux ardemment fixés sur son fils comme au moment où la mort allait éteindre son regard, paraissait enjoindre à Arthur, sous les peines les plus terribles, d'achever la tâche qu'il avait courageusement commencée. Par malheur, Arthur n'avait aucun espoir d'obtenir de sa mère la moindre concession à cet égard, et, quant à tout autre moyen de vérifier ses doutes et de calmer ses scrupules, il avait dû y renoncer depuis longtemps. Au fond des caves, aussi bien que dans les chambres à coucher, une foule de vieux objets qu'il reconnut avaient été changés par le temps et la décomposition, mais sans avoir changé de place, jusqu'aux vieilles barriques vides, recouvertes d'un frimas de toiles d'araignées, et aux bouteilles vides, étranglées à la gorge par une fourrure de champignons velus. Là aussi, au milieu de porte-bouteilles hors d'emploi, éclairée par quelques pâles rayons de lumière qui arrivaient obliquement de la cour, était la chambre de sûreté, remplie de vieux livres de comptes qui exhalaient une odeur aussi moisie et aussi corrompue que s'ils eussent été régulièrement vérifiés, au plus fort de la nuit, par un régiment de vieux teneurs de livres ressuscités.

Vers deux heures, le pâté de *bifteck* fut servi avec une humilité toute chrétienne, sur une nappe insuffisante, à un bout de la grande table de la salle à manger, et Arthur y dîna en compagnie de M. Jérémie Flintwinch, le nouvel associé. M. Flintwinch lui annonça que Mme Clennam avait maintenant recouvré sa sérénité, et qu'il n'y avait plus à craindre qu'elle fît aucune allusion à ce qui s'était passé le matin.

« Mais n'allez plus porter d'accusations contre votre père, monsieur Arthur, ajouta Jérémie ; une fois pour toutes, ne vous avisez plus de cela ! Maintenant, en voilà assez à ce sujet. »

M. Flintwinch avait déjà commencé à arranger et à épousseter son petit bureau particulier, sans doute en l'honneur de sa récente nomination. Il se remit à cette besogne, dès qu'il se fut repu de bifteck et qu'il eut ramassé avec la lame de son couteau toute la sauce contenue dans le plat, non sans avoir fait des emprunts assez considérables à un baril de petite bière placé dans l'arrière-cuisine. Ainsi restauré, il releva les manches de sa chemise pour se remettre à l'ouvrage ; M. Arthur, l'ayant observé à la besogne, vit clairement qu'il valait autant compter sur le portrait de son père ou sur sa tombe que sur ce vieux renard, pour lui apprendre quelque chose.

« Ah ça, Affery, femme, dit M. Jérémie Flintwinch, tandis que son épouse traversait le vestibule, tu n'avais pas encore fait le lit de M. Arthur, la dernière fois que je suis monté là-haut. Remue-toi. Dépêchons. »

Mais M. Arthur trouvait la maison trop vide et trop lugubre, et se sentait peu disposé à être témoin d'une invocation de vengeance implacable contre les ennemis de sa mère ; il n'était même pas bien sûr de n'être pas compris, la première fois, dans le nombre de ceux qu'elle chargeait le Seigneur de défigurer dans ce monde et de damner dans l'autre. Il annonça donc qu'il préférerait loger à l'hôtel où il avait laissé ses bagages. Comme M. Flintwinch était ravi de se débarrasser de lui, et que Mme Clennam n'en était pas fâchée, ne s'occupant que dans un but d'économie des arrangements domestiques qui n'étaient pas bornés par les murs de sa propre chambre, Arthur n'eut pas de peine à opérer ce changement de domicile sans soulever de nouvelles colères. Il fut convenu que Mme Clennam, M. Flintwinch et lui, se réuniraient chaque jour et consacraient certaines heures à la vérification indispensable de divers

livres de comptes et de divers papiers ; il quitta le foyer natal qu'il venait de retrouver après tant d'années : il avait le cœur bien serré.

Et la petite Dorrit ?

Pendant deux semaines environ on s'occupa des affaires en question, depuis dix heures jusqu'à six heures, déduction faite des intervalles de repos pendant lesquels la malade suivait fidèlement son régime d'huîtres et de perdrix, et dont Arthur Clennam profitait pour faire une promenade. Quelquefois la petite Dorrit était là, occupée à quelque travail d'aiguille ; quelquefois elle n'y était pas ; d'autres fois elle se présentait en qualité d'humble visiteuse, et c'est sans doute à ce titre qu'elle était venue le dimanche du retour d'Arthur. La curiosité qu'elle avait tout d'abord inspirée à M. Clennam augmenta de jour en jour, à force de la voir, de la regarder et d'y penser. Sous l'influence de la préoccupation plus sérieuse qui finit par devenir comme une idée fixe, il prit même l'habitude de discuter en lui-même la question de savoir s'il n'était pas possible que la petite Dorrit se trouvât mêlée d'une façon quelconque à ses sujets de scrupules. Bref, il résolut à la fin de la suivre et de prendre des informations sur son compte.

CHAPITRE VI.

Le père de la Maréchaussée.

Il y a trente ans, à quelques portes en deçà de l'église Saint-Georges, commune de Southwark, à gauche de la rue en allant bien vers le sud, s'élevait la prison de la Maréchaussée^[1]. Il y avait des années qu'elle était là, et elle y est restée quelques années après cette époque ; mais aujourd'hui elle a disparu, et le monde n'en va pas plus mal pour cela.

C'était un corps de bâtiments oblong, une espèce de caserne divisée en misérables maisons qui se tenaient dos à dos, de sorte qu'elles n'avaient pas de chambres de derrière, environnée d'une étroite cour pavée, entourée de murs élevés, couronnés de pointes de fer, comme il convient à une prison.

Cette prison, étroite et malsaine, renfermait elle-même dans son sein une autre prison encore plus étroite et plus malsaine, à l'usage des contrebandiers. Les criminels qui, ayant offensé les lois du fisc, ou les règlements de la régie ou de la douane, avaient encouru des amendes qu'ils ne pouvaient payer, étaient censés incarcérés derrière une porte doublée de fer, qui se refermait sur une seconde geôle, laquelle se composait de deux ou trois cellules très-solides et d'une allée borgne d'environ un mètre et demi de large, qui formait la mystérieuse limite de la cour fort restreinte où les prisonniers pour dettes amusaient leur chagrin en jouant aux quilles.

Je dis qu'ils étaient censés incarcérés derrière cette porte, parce qu'en réalité les cellules solides et les allées borgnes commençaient à passer de mode. On avait fini, dans la pratique, par considérer ces moyens de répression comme tant soit peu exagérés, bien qu'en théorie ils pussent se croire toujours aussi florissants. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui pour d'autres cellules^[2] qui ne sont pas du tout solides, et pour d'autres allées non-seulement borgnes, mais aveugles. Par conséquent, les contrebandiers fréquentaient les prisonniers pour dettes (qui les accueillaient à bras

ouverts), excepté à diverses époques constitutionnelles où certain fonctionnaire arrivait de certain bureau, afin de remplir la formalité d'inspecter certaines choses, dont ni lui ni personne ne savait le premier mot. Durant ces inspections vraiment britanniques, les contrebandiers, s'il y en avait, feignaient de rentrer dans les cellules solides ou dans l'allée borgne, tandis que le fonctionnaire faisait semblant de remplir une formalité qu'il ne remplissait pas du tout, et s'en allait pour de bon, quand il avait fini de ne pas la remplir ; résumé très-clair et très-succinct de l'administration publique, telle qu'elle se pratique généralement dans notre bonne et brave petite Île.

On avait amené à cette prison, bien avant le jour où le soleil dardait sur Marseille des rayons incandescents, bien avant l'époque où s'ouvre cette histoire, un débiteur qui doit jouer un rôle dans notre récit.

Ce débiteur, à l'époque dont il s'agit, était un gentleman entre deux âges, très-aimable et très-innocent. Il comptait bien être promptement élargi. Il était persuadé qu'il allait l'être dans le plus bref délai, comme de raison, car jamais les portes de la prison pour dettes ne se sont refermées sur un débiteur qui n'eût la même conviction. Il avait apporté son portemanteau, mais il se demandait si c'était bien la peine de le défaire, tant il était persuadé, comme tous les autres, remarqua le guichetier, qu'on lèverait son écrou au bout d'un jour ou deux.

C'était un homme timide et réservé ; d'assez bonne mine, quoiqu'il eût l'air un peu efféminé, avec une voix douce, des cheveux bouclés, des mains ornées de bagues : c'était la mode dans ce temps-là. Il porta ses mains toujours agitées à ses lèvres tremblantes, avec un tic nerveux, plus de cent fois durant sa première demi-heure de captivité. Il s'inquiétait surtout de sa femme.

« Croyez-vous, monsieur, demanda-t-il au guichetier, qu'elle soit très-péniblement affectée, si elle s'arrête demain devant la porte de la prison ? »

Le guichetier, déclara, comme résultat de son expérience personnelle, que les unes étaient péniblement affectées et que les autres ne l'étaient pas du tout. En général, il y avait plutôt à parier pour non que pour oui.

« Comment est-elle, d'abord ? demanda-t-il philosophiquement ; car, voyez-vous, ça y fait beaucoup.

— Elle est très-délicate et n'a pas du tout d'expérience.

— Tant pis, dit le guichetier, ça met les chances contre elle.

— Elle est si peu habituée à sortir seule, reprit le prisonnier, que je ne vois pas du tout comment elle trouvera son chemin, si elle vient jusqu'ici à pied.

— Peut-être, supposa le guichetier, prendra-t-elle un fiacre ?

— Peut-être. »

Les doigts irrésolus se portèrent aux lèvres tremblantes.

« Je l'espère. Il est possible qu'elle n'y songe pas.

— Ou peut-être, dit le guichetier, qui, du haut de son siège luisant, offrait ces consolations au nouveau venu, comme il les eût offertes à un enfant dont la faiblesse lui inspirait de la pitié, peut-être priera-t-elle son frère ou sa sœur de l'accompagner ?

— Elle n'a ni frère ni sœur.

— Sa nièce, son neveu, son cousin, sa bonne, sa femme de chambre, son épicier, sapristi ! Elle trouvera toujours bien quelqu'un, répliqua le guichetier, prévenant d'avance toutes les objections qu'on pourrait lui adresser.

— Je crains... j'espère que cela n'est pas contre les règlements, qu'elle amène les enfants ?

— Les enfants ! répéta le guichetier ; les règlements ! Mais, mon cher monsieur, nous avons ici tout un pensionnat d'enfants. Des enfants ! Mais on ne voit que cela ici. Combien en avez-vous ?

— Deux, répondit le prisonnier pour dettes, portant de nouveau à ses lèvres sa main irrésolue et quittant le guichet pour rentrer dans la prison.

— Deux enfants et vous, ça fait trois, se dit le guichetier en le suivant des yeux. Et je parie un écu que votre femme est aussi enfant que vous, ce qui fait quatre. Et je parie un demi-écu qu'il y en a un autre en route, ce qui fera cinq. Et je parierais bien encore trente sous de plus que je sais quel est le plus innocent, de vous ou de l'enfant qui est encore à naître ! »

Il ne se trompait pas. La femme arriva le lendemain avec un petit garçon de trois ans, une petite fille de deux ans, et il était clair que le guichetier

aurait gagné tous ses paris.

« Vous avez déjà loué une chambre, n'est-ce pas ! demanda le guichetier au débiteur.

— Oui, j'ai loué une très-bonne chambre.

— Avez-vous quelques petites nippes pour la meubler ?

— J'attends les meubles indispensables, qui doivent arriver par les petites messageries, cette après-midi.

— Madame et les petits viendront vous tenir compagnie ?

— Mais oui ; nous avons pensé qu'il valait mieux ne pas nous disperser, même pour quelques semaines.

— Même pour quelques semaines, *naturellement*, » répéta le guichetier, qui suivit encore une fois des yeux son nouveau locataire et hocha la tête sept fois de suite, lorsque celui-ci se fut éloigné.

Les affaires de ce prisonnier se trouvaient fort embrouillées, grâce à une association commerciale, au sujet de laquelle il ne savait qu'une seule chose, c'est-à-dire qu'il y avait embarqué toute sa fortune ; grâce aussi à des difficultés juridiques à propos de transferts et de contrats, d'actes de transmission par-ci et d'actes de transmission par-là ; grâce à un soupçon de préférence illégale en faveur de tel ou tel créancier, et à une mystérieuse disparition de telle et telle valeur. Comme personne au monde n'était plus incapable que le débiteur lui-même d'expliquer un seul chiffre de cet amas de confusion, il était impossible d'y rien comprendre. L'interroger en détail pour tâcher de faire concorder ses réponses ; l'enfermer avec des experts et d'adroits procureurs au courant de toutes les ruses des banqueroutiers et des faillis, c'était faire croître les complications de la cause avec la rapidité d'une somme placée à intérêts composés. Ses doigts irrésolus se promenaient autour de ses lèvres d'une manière de plus en plus inefficace à chaque nouvelle tentative de ce genre, et les praticiens les plus madrés renoncèrent à rien tirer de lui.

« S'en aller, *lui* ? dit le guichetier. Allons donc ! il ne s'en ira jamais, à moins que ses créanciers ne s'avisent de le prendre par les épaules pour le pousser dehors. »

Il y avait cinq ou six mois qu'il était là, lorsqu'il arriva un matin, pâle et essoufflé, annoncer au guichetier que sa femme était malade.

« Parbleu ! il était facile de voir qu'elle serait malade, remarqua ce fonctionnaire.

— Nous comptons, continua le prisonnier, qu'elle irait demain occuper un petit logement à la campagne. Que faire ? grand Dieu ! que faire ?

— Ne perdez pas votre temps à joindre les mains et à vous mordre les doigts, répondit le guichetier plus positif, en prenant son interlocuteur par le coude, mais venez avec moi. »

Le guichetier conduisit le détenu (qui tremblait de tous ses membres et s'écriait à chaque instant à voix basse : « Que faire ? » tandis que ses doigts irrésolus barbouillaient son visage avec les larmes qui coulaient de ses yeux) au haut d'un des plus pauvres escaliers de la prison, vers une porte qui s'ouvrait sous les mansardes. Le guichetier frappa avec sa clef.

« Entrez ! » cria une voix de l'intérieur.

Le guichetier, ouvrant la porte, laissa voir, au fond d'une misérable petite chambre qui ne sentait pas bon, deux personnages enroués, aux visages rouges et boursoufflés, qui, assis devant une table aux pieds inégaux, jouaient à l'impériale en fumant leurs pipes et en buvant de l'eau-de-vie.

« Docteur, dit le guichetier, voici un gentleman dont la femme a besoin de vous : il n'y a pas un instant à perdre ! »

L'ami du docteur était, comme lui, enroué, rouge, boursoufflé, sale, animé par le jeu, le tabac et l'eau-de-vie ; mais, supposé, qu'on pût le prendre pour un adjectif, nous dirions qu'il en était resté au positif, tandis que le docteur, au contraire, avait atteint le comparatif, étant plus enroué, plus rouge, plus boursoufflé, plus sale et plus animé par le jeu, le tabac et l'eau-de-vie. Le docteur paraissait atrocement râpé, avec sa lourde vareuse de drap grossier, toute déchirée et rapiécée, trouée aux coudes, veuve de presque tous ses boutons (c'était là, dans son temps, l'*habile médecin* dont parlait l'annonce d'un bâtiment de transport), son pantalon blanc aussi sale qu'il soit donné à l'homme d'en imaginer un, ses chaussons de lisière et son linge invisible.

« Un accouchement ? dit le docteur : je suis votre homme ! »

Sur ce, il chercha un peigne sur la cheminée, se rebroussa les cheveux (c'était là apparemment sa manière de se laver) prit sa boîte ou sa trousse médicale, d'un aspect des plus sordides, dans l'armoire où se trouvaient sa tasse, sa soucoupe et son charbon, ajusta son menton dans un cache-nez dégoûtant, et se trouva transformé en un lugubre épouvantail médical.

Le docteur et le débiteur descendirent l'escalier en courant, laissant le guichetier retourner au guichet, et se dirigèrent vers la chambre de la malade. Toutes les dames de la prison avaient eu vent de la nouvelle et se trouvaient rassemblées dans la cour. Deux d'entre elles avaient déjà accaparé les deux enfants et les emmenaient, dans des dispositions hospitalières ; d'autres étaient en train d'offrir diverses petites douceurs tirées de leurs maigres provisions ; d'autres témoignaient de leur sympathie avec une extrême volubilité. Les prisonniers mâles, pensant qu'ils ne pouvaient jouer là dedans qu'un rôle très-secondaire, s'étaient retirés, ou plutôt s'étaient glissés, l'oreille basse, dans leurs chambres, d'où la plupart d'entre eux, postés aux croisées ouvertes, saluèrent de coups de sifflet le docteur qui traversait la cour, tandis que d'autres, séparés par une hauteur de deux ou trois étages, échangeaient des allusions sarcastiques au sujet de l'agitation générale.

C'était une chaude journée d'été, et les chambres de la prison cuisaient entre les murs élevés qui entouraient la geôle. Dans la petite salle dont se composait l'appartement de notre débiteur, Mme Baugham, femme de journée et commissionnaire, qui n'était pas une détenue (bien qu'elle se fût trouvée autrefois au nombre des captives), mais qui servait aux prisonniers, dont elle avait la clientèle, de moyen de communication avec le monde extérieur, Mme Baugham, disons-nous, avait offert ses services en qualité de chasse-mouches et de surveillante générale pour tous les soins à donner à la malade. Il y avait tant de mouches, en effet, que les murs et le plafond en étaient noirs. D'une main Mme Baugham, habile à inventer de rapides expédients, éventait la patiente avec une feuille de chou, tandis que de l'autre elle dressait des embûches aux mouches en remplissant divers pots à pommade d'un mélange de sucre et de vinaigre, tout en émettant des sentiments d'une nature flatteuse et encourageante adaptés à la circonstance.

« Les mouches vous tourmentent, n'est-ce pas, ma chère dame ? disait Mme Baugham ; mais peut-être aussi qu'elles vous serviront à vous distraire ; cela ne peut que vous faire du bien. Grâce au cimetière voisin, à l'épicier, aux écuries des messageries, et autres comestibles, nos mouches ici deviennent très-grosses ; peut-être le ciel nous les envoie-t-il comme fiche de consolation, sans que nous nous en doutions. Comment allez-vous maintenant, ma chère dame ? Pas mieux ? Non ; vous ne pouviez pas vous y attendre : ça ira plus mal avant d'aller mieux ; et vous le savez bien, n'est-ce pas ? Oui. À la bonne heure ! Et penser qu'un cher petit amour de chérubin va venir au monde dans la prison ! N'est-ce pas charmant ? N'y a-t-il pas de quoi vous faire prendre les choses en douceur ? Savez-vous que ça n'est pas arrivé ici, ma chère dame, depuis je ne sais combien de temps ! Et voilà que vous pleurez, continua Mme Baugham, afin de relever de plus en plus le courage de la malade, quand vous allez faire parler de vous partout ! quand les mouches tombent dans les pots par centaines ! et quand tout se passe si bien ! Et tenez, poursuivit Mme Baugham en voyant ouvrir la porte, ne voilà-t-il pas votre cher homme qui amène le docteur Haggage ! Ah ! maintenant, nous n'avons plus rien à désirer, je crois ! »

Le docteur n'était guère l'espèce d'apparition qu'il eût fallu pour qu'une malade n'eût rien au monde à désirer ; mais ce personnage n'ayant pas tardé à donner comme son opinion : « Nous allons aussi bien que possible, madame Baugham, et nous nous en tirerons à merveille, » et Mme Baugham et lui s'étant emparés de ce pauvre couple, incapable de résister à qui que ce fût, les moyens qu'on venait de trouver sous la main étaient aussi bons, en somme, que si on en avait eu de meilleurs. Le traitement que le docteur Haggage jugea à propos d'adopter en cette circonstance n'offrit aucune particularité bien remarquable, si ce n'est dans sa résolution bien arrêtée de maintenir Mme Baugham à la hauteur de son emploi. Exemple :

« Madame Baugham, dit le docteur, qui se trouvait à peine là depuis vingt minutes, vous allez descendre chercher un peu d'eau-de-vie, ou bien vous succomberez à l'émotion.

— Merci, monsieur, pas pour moi ; mes systèmes nerveux sont en bon état, répondit Mme Baugham.

— Madame Baugham, riposta le docteur, j'ai été appelé auprès de cette dame en qualité de médecin, et je ne souffrirai pas que vous discutiez avec moi. Vous allez descendre chercher un peu d'eau-de-vie, car je prévois qu'autrement vous ne résisteriez pas à la fatigue.

— Je dois vous obéir, dit Mme Baugham en se levant ; et, si vous y trempiez les lèvres vous-même, je crois que cela ne pourrait pas vous faire de mal, car vous n'avez pas l'air trop bien portant, monsieur.

— Madame Baugham, répliqua le docteur, s'il vous plaît, j'ai le droit de me mêler de vos affaires, mais les miennes ne vous regardent pas. Ne vous occupez pas de moi, de grâce. Ce que vous avez à faire, c'est d'exécuter mes ordres et d'aller chercher ce que je vous dis. »

Mme Baugham se soumit ; et le docteur, lui ayant administré une potion, se versa la sienne. Il renouvela ce traitement d'heure en heure, déployant toujours la même fermeté à l'endroit de Mme Baugham. Trois ou quatre heures s'écoulèrent ; les mouches tombaient dans les pièges par centaines ; enfin une petite existence, à peine plus vigoureuse que celle de ces nombreuses victimes, vit le jour au milieu de cette multitude de morts infimes.

« Une très jolie petite fille, ma foi, dit le docteur ; petite, mais bien conformée. Holà, madame Baugham ! Vous avez l'air tout drôle ! Vous allez déguerpir à l'instant et chercher encore un peu d'eau-de-vie, ou bien nous allons vous voir tomber en attaque de nerfs. »

Déjà les bagues avaient commencé à tomber des doigts irrésolus du prisonnier, comme les feuilles tombent d'un arbre aux approches de l'hiver. Il ne lui en restait plus une seule, ce soir-là, lorsqu'il mit dans la main grasseuse du médecin quelque chose qui rendit un son métallique. Dans le courant de la journée, Mme Baugham avait visité à plusieurs reprises un établissement du voisinage, à l'enseigne des *Trois boules d'or*^[3] où elle était très connue.

« Merci, dit le docteur, merci. Votre bonne dame est tout à fait calme. Elle se porte à ravir.

— J'en suis très heureux et très reconnaissant, répliqua le prisonnier, bien qu'il y ait eu un temps où je ne pensais guère que...

— Qu'il vous naîtrait un enfant dans un endroit comme celui-ci ? interrompit le médecin. Bah ! bah ! monsieur, qu'est-ce que cela signifie ? que nous manque-t-il ? un peu d'espace, voilà tout. Ici, nous sommes tranquilles ; ici, on ne vient plus nous tourmenter ; ici, monsieur, il n'y a pas de marteau pour aider vos créanciers à tambouriner sur votre porte et à vous faire trembler dans votre peau ; ici, personne ne vient demander si vous êtes à la maison et déclarer qu'il n'ôtera pas les pieds du paillason de votre antichambre jusqu'à ce que vous soyez rentré ; ici, personne ne songe à vous adresser des lettres menaçantes pour vous demander de l'argent : c'est la liberté, monsieur, la vraie liberté. J'ai été appelé bien des fois à remplir mes fonctions de tout à l'heure, soit en Angleterre, soit à l'étranger, soit en suivant mon régiment, soit en mer, et je puis certifier une chose : je ne crois pas les avoir jamais exercées au milieu d'un calme aussi parfait que celui dont j'ai été entouré aujourd'hui. Partout ailleurs les gens sont soucieux, tourmentés, pressés, inquiets de ceci ou de cela. Ici, quelle différence, monsieur ! Nous avons passé par toutes ces phases, nous avons subi les dernières rigueurs du sort ; nous sommes arrivés au fond de l'abîme, et qu'avons-nous trouvé ? la paix. Voilà le mot de notre situation : la paix. »

Ayant achevé cette profession de foi, le docteur, vrai pilier de prison, qui se trouvait plus imbibé de cognac qu'à l'ordinaire, stimulé d'ailleurs par la présence inusitée d'une somme d'argent dans sa poche, s'en retourna auprès de son ami et collègue en enrrouement, en bouffissure, en teint rouge, en impériale, en tabac, en saleté et en eau-de-vie.

Or, notre détenu ne ressemblait en rien au docteur ; mais il n'en avait pas moins commencé à voyager, en suivant un segment opposé du même cercle, vers le même but que son conseiller médical. Anéanti tout d'abord par son incarcération, il n'avait pas tardé à y trouver un triste soulagement. On l'avait mis sous clef, mais la clef qui l'empêchait de sortir défendait à maint ennui d'entrer. Si le prisonnier eût été doué d'assez d'énergie pour faire face à ces ennuis et les combattre, peut-être aurait-il rompu les mailles du réseau qui l'enveloppait, peut-être aussi son cœur se fût-il brisé à la tâche ; mais étant ce qu'il était, il se laissa glisser avec langueur le long de cette pente, sans faire un pas de plus pour se relever.

Lorsqu'il fut débarrassé de ses affaires embrouillées que rien ne pouvait éclaircir, et dont une douzaine de procureurs refusèrent l'un après l'autre de

s'occuper davantage, déclarant qu'elles n'avaient ni queue ni tête, le captif commença à s'apercevoir que la prison était un lieu de refuge plus calme qu'il ne l'avait d'abord pensé. Il avait défait son portemanteau depuis longtemps, et ses deux aînés descendaient régulièrement jouer dans la cour. Chacun dans la geôle connaissait la petite fille venue au monde sous les auspices du docteur Haggage, et se croyait sur cette enfant un droit de copropriétaire.

« Savez-vous que je commence à devenir tout fier de vous ? dit un jour au détenu son ami le guichetier. Vous serez bientôt le plus ancien habitant de l'endroit. Il nous manquerait quelque chose si vous veniez à nous quitter, vous et votre famille. »

Le guichetier était réellement fier de son prisonnier. Il en parlait en termes louangeurs aux nouveaux venus, lorsque son favori avait le dos tourné.

« Avez-vous remarqué, demandait-il, l'homme qui vient de sortir de ma loge ? » Le nouveau venu répondait probablement oui. « Si jamais personne a été élevé en gentleman, c'est bien cet homme-là. On n'a pas regardé à la dépense, allez ! pour son éducation. Il est monté un jour chez le gouverneur pour essayer un piano neuf. Il vous a joué dessus, à ce qu'on m'a dit, à enfoncer un orgue de Barbarie... c'était ravissant ! Quant aux langues, il parle tout ce qu'on veut. Nous avons eu un Français ici, dans le temps, et je crois que mon gaillard savait plus de français que le Français lui-même. Nous avons eu un Italien ici, dans le temps, et mon gaillard lui a fermé la bouche en un rien de temps. Vous trouverez des gens curieux à voir dans d'autres prisons, je ne dis pas le contraire, mais, si vous voulez un échantillon premier numéro, sous le rapport du savoir, il faut venir le chercher à la *Maréchaussée*. »

Lorsque la plus jeune de ses filles eut atteint sa huitième année, la femme du prisonnier, dont la santé languissait depuis longtemps (elle était naturellement faible de constitution, car, pour le séjour de la prison, elle ne s'en affectait pas plus que son mari), alla passer quelque temps à la campagne chez une humble amie, une ancienne nourrice, où elle trépassa. Le mari resta enfermé dans sa chambre pendant quinze jours, et un clerc d'avoué, qui se trouvait là en qualité de débiteur insolvable, rédigea, de sa plus belle main, une adresse de condoléance minutée comme un bail et qu'il

fit signer à tous les prisonniers. Lorsque le veuf se remontra, ses cheveux étaient plus gris (ils avaient commencé à grisonner de bonne heure), et le guichetier remarqua que ses mains irrésolues recommençaient à se porter aussi fréquemment à ses lèvres tremblantes qu'au moment de son arrivée. Mais il se remit au bout d'un mois ou deux, et les enfants continuèrent de jouer dans la cour ; seulement ils étaient en deuil.

Puis Mme Baugham, qui durant tant d'années avait été le principal moyen de communication avec le monde extérieur, commença à devenir infirme et à se laisser glisser sur les trottoirs plus souvent que par le passé, dans un état comateux, versant à terre le contenu de son panier et égarant dix-huit à vingt sous de la monnaie qu'elle aurait dû rapporter à ses pratiques. Le fils de Mme Baugham commença à la remplacer : c'était un garçon très habile à faire les commissions, et qui connaissait la prison et les rues de la ville sur le bout de son doigt.

Le temps poursuivit son vol, et le guichetier commença à faiblir. Sa poitrine se gonfla, ses jambes devinrent moins solides, et sa respiration moins facile. Il se plaignait d'avoir dépassé la saison où l'escabeau de bois officiel, qu'un long usage avait si bien verni, cessait d'être un siège agréable. Il se tenait donc dans un fauteuil rembourré, et sa respiration sifflante devenait si courte, qu'il se passait quelquefois plusieurs minutes avant qu'il fût capable d'ouvrir ou de refermer la porte de la prison. Lorsque ces crises duraient trop longtemps, le prisonnier prenait la clef et remplissait les fonctions de geôlier.

« Vous et moi, dit le porte-clefs, un soir d'hiver qu'il neigeait, et où la loge bien chauffée avait attiré une société assez nombreuse, nous sommes les plus anciens habitants de la prison. Il n'y avait pas plus de sept ans que j'étais ici lorsque vous êtes arrivé. Je n'y suis plus pour bien longtemps. Quand le bon Dieu lèvera mon écrou pour tout de bon, vous serez le Père de la *Maréchaussée*. »

L'écrou du guichetier fut levé et il sortit de la geôle de ce monde le lendemain même. On se rappela et on répéta ses dernières paroles. Une tradition qui se transmettait de génération en génération (on peut calculer que, dans la prison de la *Maréchaussée*, les générations avaient une durée moyenne d'environ trois mois) établissait que ce vieil insolvable râpé, qui

avait des manières si affables et des cheveux si blancs, était le Père de la *Maréchaussée*.

Il avait même fini par devenir très fier de ce titre. S'il se fût présenté quelque imposteur, jaloux de l'en dépouiller à son profit, le vieillard aurait versé des larmes de rage devant cette tentative d'usurpation. On commença même à reconnaître chez lui une certaine disposition à exagérer le nombre des années qu'il avait passées en prison ; on savait en général qu'il fallait déduire quelques unités de son total prétendu : les générations éphémères de la geôle disaient qu'il se vantait.

Tous les nouveaux venus lui étaient présentés. Il tenait énormément à ce qu'on remplît cette formalité. Les beaux esprits de l'endroit procédaient à cette cérémonie avec une pompe et une politesse exagérées ; mais il leur eût été difficile de se montrer trop graves aux yeux du Père de la *Maréchaussée*. Il recevait son monde dans sa pauvre chambre (car il trouvait qu'une présentation faite en pleine cour n'avait pas un caractère assez officiel ; il ne voulait pas avoir l'air de tout le monde) avec une sorte de patronage modeste. Ils étaient les bienvenus, leur disait-il, dans la *Maréchaussée*, dont il se reconnaissait le Père. C'était là le titre que le monde voulait bien lui donner, et non sans motif, pour peu qu'un séjour de plus de vingt années lui assurât quelques droits à ce titre. L'endroit paraissait un peu restreint au premier abord ; mais on y trouvait une société distinguée, bien qu'un peu mêlée... un peu mêlée, nécessairement... Quant à l'air, il était excellent.

Il arrivait assez souvent qu'on glissait le soir sous la porte du vieux débiteur des lettres adressées au Père de la *Maréchaussée*, renfermant tantôt une demi-couronne, tantôt deux demi-couronnes et parfois, à d'assez longs intervalles, une demi-guinée : « Avec les compliments d'un membre de la communauté qui va prendre congé de ses camarades. » Le bénéficiaire acceptait ces cadeaux comme un libre tribut offert à un personnage officiel par ses sujets reconnaissants. Parfois aussi ces correspondants adoptaient les pseudonymes facétieux, tels que : Fier-Gaillard, Souffle-Dessus, Vieille-Ganache, l'Éveillé, Concombre, Grognon, Va-Toujours, le Marchand de Tripes ; mais notre doyen regardait ces plaisanteries comme de mauvais goût, et il n'aimait pas cela.

À la longue, cette correspondance offrant des symptômes d'épuisement, et paraissant exiger, de la part des correspondants, un effort que peu d'entre

eux étaient capables de faire au milieu du brouhaha d'un départ précipité, le doyen prit l'habitude d'accompagner jusqu'au guichet les libérés d'une certaine position sociale, et de leur faire ses adieux sur le seuil même de la prison. Le libéré ainsi honoré, après avoir échangé une poignée de main avec le doyen, s'arrêtait ordinairement pour envelopper quelque chose dans un morceau de papier, et revenait sur ses pas pour crier :

« Eh ! dites-donc ! »

Le doyen se retournait alors d'un air surpris.

« Moi ? » demandait-il avec un sourire.

À cet endroit de la conversation, le débiteur libéré ayant rejoint le doyen, celui-ci ajoutait d'un ton paternel :

« Qu'avez-vous oublié ? que puis-je faire pour vous ?

— J'ai oublié de faire remettre ceci, répondait l'autre, presque toujours, au Père de la Maréchaussée.

— Mon cher monsieur, répliquait le doyen, il vous est infiniment obligé. »

Mais jusqu'à la fin la main irrésolue d'autrefois restait dans la poche où elle avait glissé l'argent, pendant que le doyen faisait deux ou trois tours dans la cour, pour dissimuler autant que possible la gratification à la masse de la communauté.

Une après-midi qu'il avait fait les honneurs de l'endroit à un assez grand nombre de ses enfants qui venaient de sortir ce jour-là, il rencontra un prisonnier appartenant à la classe la plus pauvre des détenus, lequel, ayant été incarcéré une semaine auparavant pour une somme fort minime, avait *réglé* dans le cours de la matinée et se trouvait également sur le point d'être congédié. Cet homme était un simple maçon, dans son costume de manœuvre ; il avait avec lui sa femme et un paquet, et se montrait on ne peut plus joyeux.

« Dieu vous bénisse, monsieur ! dit-il en passant.

— Et vous pareillement, » répondit le Père de la Maréchaussée d'un ton protecteur et bienveillant.

Ils étaient déjà à quelque distance l'un de l'autre, allant chacun de leur côté, lorsque le maçon cria : « Dites donc, monsieur ! et revint vers le

doyen. C'est bien peu de chose, dit le maçon, déposant un petit tas de sous dans la main du vieillard, mais l'intention est bonne. »

C'était la première fois que l'on offrait son tribut au vénérable doyen sous la forme d'une monnaie de billon. Ses enfants avaient souvent accepté une redevance de ce genre, qui, du plein consentement du père, était retombée dans la bourse commune pour servir à acheter de la viande qu'il avait mangée et de la bière qu'il avait bue ; mais une blouse tout éclaboussée de chaux blanche oser le regarder en face en lui faisant hommage de quelques sous ! Voilà du nouveau par exemple !

« Comment osez-vous... ? dit-il à cet homme ; puis il eut la faiblesse de fondre en larmes.

Le maçon lui tourna le visage vers le mur, afin qu'on ne vît pas qu'il pleurait ; et il y avait quelque chose de si délicat dans sa façon d'agir, et il paraissait si pénétré de repentir, et demandait pardon si franchement, que le vieillard ne put faire moins que d'accepter ses excuses en disant :

« Je sais que l'intention était bonne. N'en parlons plus.

— Je crois bien, monsieur, qu'elle était bonne, continua le maçon. J'irai un peu plus loin que les autres pour vous obliger, j'en répons.

— Comment cela ?

— Je reviendrai vous voir après qu'on m'aura laissé sortir.

— Rendez-moi l'argent, s'écria le vieillard avec empressement ; je veux le garder et je ne le dépenserai jamais. Et je vous remercie, je vous remercie beaucoup ! Vous reviendrez me voir ?

— Vous me reverrez dans huit jours, si je suis encore en vie. » Ils échangèrent une poignée de main et se séparèrent. Ce soir-là, les prisonniers réunis pour festoyer dans une sorte de café se demandèrent ce qui était arrivé à leur Père : il se promenait si tard dans l'obscurité de la cour et paraissait si triste !

1. ↑ Prison pour dettes.

2. ↑ Les habitations des pauvres.

3. [↑] En Angleterre, cette enseigne indique la boutique d'un prêteur sur gages. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VII.

L'enfant de la Maréchaussée.

L'enfant qui, en venant au monde, avait respiré dans son premier souffle l'odeur de l'eau-de-vie du docteur Haggage, fut transmise de génération en génération parmi les pensionnaires, ainsi que l'avait été la tradition relative à leur Père commun. Dans les premiers façon plus positive et plus prosaïque que ne pouvait l'être une tradition, attendu que chaque nouveau pensionnaire se voyait, pour ainsi dire, obligé de prendre dans ses bras la petite fille qui était venue au monde dans la prison.

« Comme de juste, dit le guichetier la première fois qu'on lui montra l'enfant, c'est moi qui dois être son parrain. »

Le doyen y songea un instant d'un air irrésolu, et dit :

« Est-ce que vraiment vous consentiriez à devenir son parrain ?

— Oh ! *moi*, j'y consens volontiers, répliqua le geôlier, si vous voulez bien m'accepter. »

Il arriva donc que l'enfant fut baptisé, un dimanche, dans l'après-midi, lorsque le geôlier, relevé de sa faction, avait pu quitter sa loge et présenter sa filleule devant les fonts baptismaux de l'église Saint-Georges, où, pour me servir des expressions employées par lui à son retour, il avait, au nom de la petite, renoncé tout de bon à Satan, à ses pompes et à ses œuvres.

Cette circonstance donna au guichetier de nouveaux droits sur l'enfant, sans compter ceux que lui conférait sa position officielle. Aussi, lorsqu'elle commença à marcher et à parler, il s'attacha de plus en plus à elle. Il lui acheta un petit fauteuil qu'il plaça près du grand garde-feu qui se dressait devant la vaste cheminée de sa loge ; il aimait à avoir l'enfant auprès de lui, lorsqu'il était de garde ; il l'attirait chez lui par l'appât de quelques jouets peu coûteux. L'enfant, de son côté, s'attacha assez à son parrain pour grimper spontanément les marches de la loge à toute heure de la journée.

Quand elle s'endormait dans le petit fauteuil, au coin du feu, le guichetier lui couvrait le visage avec son mouchoir ; lorsqu'elle s'y tenait éveillée, habillant et déshabillant une poupée (laquelle ne tarda pas à n'avoir plus rien de commun avec les poupées du monde extérieur ; et tout au plus ressemblait-elle à l'horrible Mme Baugham), il la contemplait avec une extrême douceur du haut de son siège officiel. Témoins de cette conduite, les pensionnaires ne manquaient pas de remarquer tout haut que le guichetier, qui était célibataire, avait manqué sa vocation ; qu'il aurait fait un bon père de famille. Mais celui-ci se contentait de leur répondre : « Merci bien. Non, non, toute réflexion faite, je crois que c'est bien assez de voir ici les enfants des autres. »

À quel âge la précoce petite fille commença-t-elle à se douter que tout le monde n'avait pas l'habitude de vivre sous clef, entouré de murs élevés, couronnés de pointes de fer ? C'est là un point difficile à éclaircir. Mais toujours est-il qu'elle était encore bien, bien petite, lorsqu'elle s'aperçut (je ne saurais dire comment) qu'il fallait toujours lâcher la main de son père sur le seuil de cette porte qu'ouvrait la grande clef de son parrain ; et que, tandis que ses pieds légers étaient libres de franchir cette limite, ceux de son père ne devaient pas la dépasser. Le regard sympathique et compatissant que, toute jeune encore, elle avait commencé à diriger sur son père, fut sans doute un des résultats de cette découverte.

Elle avait un regard sympathique et compatissant pour tout ce qu'elle voyait, mais elle y mêlait quelque chose de protecteur pour le plus ancien des détenus, pour lui tout seul. Ce fut ainsi que l'enfant de la Maréchaussée, l'enfant du doyen des prisonniers, continua, pendant les huit premières années de sa vie, à venir s'asseoir au coin du feu dans la loge de son ami le guichetier, à courir dans la chambre paternelle ou à errer dans la cour de la geôle. Toujours avec un regard compatissant et sympathique pour sa capricieuse petite sœur, pour son paresseux de frère, pour les grands murs vides, pour les jeux des enfants de la prison qui roulaient leurs cerceaux, couraient ou jouaient à cache-cache, choisissant pour but les barreaux de la grille intérieure. Mais cela ne l'empêchait pas, pendant les beaux jours d'été, de rester pensive et étonnée près du grand garde-cendres, à contempler longtemps le ciel à travers les barreaux de la fenêtre, tournant la tête à chaque bande de lumière qui pénétrait dans la loge, pour regarder cet

ami invisible qu'elle ne faisait qu'entrevoir comme les autres à travers une grille.

« Tu penses aux prairies, dit un jour le guichetier après l'avoir observée quelque temps, n'est-ce pas ?

— Où est-ce que c'est ? demanda l'enfant.

— Eh mais... c'est... là-bas, ma chère, répondit le guichetier, en brandissant sa clef d'une façon assez vague. À peu près de ce côté-là.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un pour les ouvrir et les fermer ? Les tient-on sous clef ? »

Le guichetier fut pris au dépourvu.

« Sous clef ? répéta-t-il ; mais non, pas en général.

— Sont-elles jolies, Bob ? »

Elle l'appelait Bob^[1], à la prière et sur les instances de son ami.

« Ravissantes ! pleines de fleurs ! Il y a des boutons d'or et des marguerites, et des... » Le porte-clefs hésita dans sa nomenclature, ses connaissances botaniques étant fort restreintes... « Et des pissenlits, et toutes sortes de jolies choses.

— Est-ce qu'on s'y amuse beaucoup, Bob ?

— Je crois bien ! répliqua le geôlier.

— Père y est-il jamais allé ?

— Hem ! toussa le guichetier. Oui, oui, il y est allé... quelquefois.

— Est-il bien fâché de ne plus pouvoir y aller ?

— P... pas trop, répondit Bob.

— Ni les autres non plus ? demanda l'enfant, jetant un coup d'œil sur la foule oisive et ennuyée qui se promenait dans la cour. Oh ! est-ce sûr et certain, Bob ?

À cet endroit embarrassant de l'entretien, Bob abandonna la partie et changea de sujet de conversation pour passer à des morceaux de sucre d'orge. C'était toujours sa dernière ressource, lorsqu'il s'apercevait que sa petite amie menaçait de le mettre au pied du mur et de le bloquer dans quelque coin politique, social ou théologique, dont il lui serait impossible

de sortir à son honneur. Néanmoins, ce fut là l'origine d'une suite d'excursions dominicales que ces deux étranges compagnons ne tardèrent pas à faire, en se tenant par la main comme une paire de bons amis. Ils avaient coutume de sortir de la loge tous les quinze jours, et de se diriger avec toute la gravité possible vers quelque prairie ou quelque verte allée que le guichetier avait désignée d'avance dans le courant de la semaine, après avoir cherché bien longtemps. Là, l'enfant cueillait de l'herbe et des fleurs qu'elle rapportait avec elle, tandis que le geôlier fumait sa pipe. Plus tard, on visita les jardins publics, où l'on prit du thé, des crevettes, de l'ale et autres friandises ; puis ils revenaient en se donnant la main, à moins toutefois que la petite, plus fatiguée que de coutume, ne se fût endormie sur l'épaule de son parrain.

Même à cette époque, le guichetier se mit à réfléchir profondément sur une question qui lui donna tant de tracas et lui causa tant d'incertitudes qu'il mourut sans la résoudre. Il s'était décidé à léguer à sa petite filleule le fruit de ses économies, et se demanda comment il pourrait s'y prendre pour que sa protégée seule profitât de ce legs. L'expérience qu'il avait acquise durant son séjour dans la prison lui avait si clairement démontré la difficulté qu'il y avait à laisser une somme quelconque à une personne quelconque, de manière qu'elle seule pût y toucher, et la facilité déplorable avec laquelle des mains étrangères parvenaient à en faire leur profit, que, pendant plusieurs années, il soumit cette question épineuse à chaque nouveau procureur ou à toute autre personne du métier qui venait visiter ses clients insolubles.

« Supposons, disait-il, se servant de sa clef officielle pour mieux expliquer son affaire, en l'appuyant sur le gilet de l'homme de loi, supposons qu'un individu ait envie de léguer ses biens à une jeune personne du sexe féminin, et qu'il désire s'y prendre de façon que nul autre qu'elle ne mette jamais la main dans le sac, comment feriez-vous pour lui en garantir la propriété ?

— Il faudrait les mettre sur sa tête par acte régulier, lui répondait le procureur avec complaisance.

— Oui ; mais voyons un peu, poursuivait le porte-clef. Supposons qu'elle ait comme qui dirait un frère ou un père ou un mari, qui serait disposé à

mettre le grappin dessus, lorsque ces biens reviendraient à la jeune personne, comment feriez-vous dans ce cas ?

— Les biens étant placés sur la tête de la jeune personne, en son propre et privé nom, les autres n’y auraient pas plus de droit légal que vous, répliquait l’homme du métier.

— Un instant, disait le guichetier ; supposons qu’elle ait le cœur trop tendre et que les autres sachent la retourner comme un gant : où est la loi qui peut empêcher ça ? »

Le légiste le plus profond auquel le guichetier arracha une consultation gratuite fut incapable de citer une loi qui permît de placer des biens d’une façon assez solide pour obvier à l’éventualité supposée. De sorte que le guichetier, après avoir songé toute sa vie, finit, malgré tout, par mourir intestat.

Mais sa mort n’arriva que longtemps après, lorsque sa filleule avait dépassé sa seizième année. Elle avait à peine atteint la moitié de cet âge, lorsque son regard compatissant et sympathique vit son père devenir veuf. À partir de ce moment, l’air de protection que ses yeux étonnés lui avaient toujours exprimé se traduisit par des actions, et l’enfant de la prison se dévoua à un nouveau rôle auprès du Père de la Maréchaussée.

Dans les commencements, une enfant de cet âge ne put guère faire autre chose pour son père que de rester assise auprès de lui, renonçant à vivre plus gaiement dans la loge de son parrain pour tenir compagnie au veuf. Mais ce fut assez pour lui faire si bien prendre l’habitude de la voir près de lui, que sa présence lui devint nécessaire, et qu’il manquait quelque chose au vieillard lorsqu’elle n’était pas là. Voilà la petite porte par où elle passa de l’enfance à l’apprentissage d’un monde chargé de soucis.

Comment, à cette époque reculée de sa vie, son regard compatissant jugea-t-il le père, la sœur, le frère qui habitaient la même prison ? Plut-il à Dieu de ne lui dévoiler qu’une faible partie de la triste vérité ? Ce sont là des secrets qui sont enterrés avec bien d’autres mystères. Il suffit de savoir qu’elle fut inspirée du désir de devenir quelque chose que ses proches n’étaient pas, quelque chose d’actif et de laborieux, et cela par amour pour eux et pour pouvoir leur venir en aide. Appellerons-nous cela de l’inspiration ? Oui ! Nous parlons bien de l’inspiration d’un poète ou d’un

prêtre ; pourquoi ne pas lui donner le même nom chez un cœur poussé par l'amour et le dévouement à remplir la plus humble des missions dans le plus humble pèlerinage de la vie ?

C'est là que, sans ami sur cette terre pour l'aider, ni même pour la voir, sauf son étrange compagnon ; sans même posséder aucune connaissance des plus simples usages journaliers des membres de la communauté libre qui vit en dehors des prisons ; venue au monde et élevée dans une situation sociale qui semblerait encore une position fausse, même devant les positions les plus fausses connues de l'autre côté de ces murs élevés ; s'abreuvant dès l'enfance à un puits dont les eaux avaient une souillure qui leur était propre, un goût malsain et corrompu, c'est là que l'enfant de la Maréchaussée commença à devenir une femme.

Peu importe le nombre de ses méprises et de ses découragements, les moqueries (faites sans méchanceté, mais cruellement senties) que lui valurent sa jeunesse et sa taille exiguë ; peu importe la conscience qu'elle avait elle-même de ses apparences enfantines et de sa faiblesse, même lorsqu'il s'agissait de soulever ou de porter la moindre chose, ses fatigues, ses défaillances, ses larmes cachées ; elle continua ses efforts jusqu'au moment où on la regarda comme un personnage utile et même indispensable. Ce moment arriva. Elle prit la place de l'aînée des trois enfants, sans en avoir les privilèges ; elle devint le chef de cette famille tombée, dont elle portait concentrées au fond de son cœur toutes les inquiétudes et toutes les hontes.

À treize ans, elle pouvait lire et tenir des comptes ; c'est-à-dire qu'elle pouvait inscrire le nom et le prix des articles de première nécessité dont la famille avait besoin, et la somme qui lui manquait pour les acheter. De temps à autre, elle avait trouvé moyen de se rendre, par échappées de quelques semaines consécutives, à une école du soir tenue en dehors de la prison, et de faire envoyer son frère et sa sœur à d'autres pensions, où les deux enfants allèrent, par boutades irrégulières, pendant trois ou quatre années. Il n'y avait aucune espèce d'instruction pour eux à la maison ; mais la jeune fille savait bien, personne ne le savait mieux qu'elle, qu'un homme assez abattu pour être devenu le Père de la Maréchaussée ne pouvait guère servir de père à ses propres enfants.

À ces tristes moyens d'éducation, elle en ajouta un autre dont elle était l'unique inventeur. Un jour, parmi la foule hétérogène des prisonniers, apparut un maître de danse. La sœur aînée paraissait avoir une vocation pour la danse, qu'elle désirait vivement apprendre. À l'âge de treize ans, l'enfant de la Maréchaussée se présenta devant le professeur, un petit sac à la main, et formula son humble pétition.

« S'il vous plaît, monsieur, je suis née ici.

— Oh ! c'est vous qui êtes la petite demoiselle, hein ? répondit le maître de danse examinant la taille exiguë de l'enfant et son visage levé vers lui.

— Oui, monsieur.

— Et que puis-je faire pour vous ?

— Rien pour moi, monsieur, merci bien, reprit l'enfant défaisant d'un air inquiet les cordons du petit sac ; mais si vous vouliez bien pendant que vous resterez ici, donner des leçons à ma sœur... à bon marché...

— Mon enfant, je lui donnerai des leçons pour rien, » interrompit le maître de danse en refermant le sac.

Or, ce maître de danse était bien le meilleur enfant qui fût jamais arrivé de pirouette en pirouette jusqu'à la prison pour dettes, et il tint parole.

La sœur aînée montra tant de dispositions pour la chorégraphie, et les loisirs du professeur étaient si abondants (il lui fallut quelque chose comme trois mois pour *balancer* ses créanciers, faire un *chassé croisé* avec les syndics et *en avant deux* avec ses occupations habituelles), que l'élève fit de merveilleux progrès. Le professeur fut même si fier de ces progrès rapides et si désireux d'en fournir des preuves, avant son départ, à une société d'amis intimes choisis parmi l'aristocratie des détenus, qu'on profita d'un temps favorable pour exécuter un *menuet de la cour*. Cette représentation eut lieu en plein air, à six heures du matin, dans le promenoir des pensionnaires (aucune des chambres de la communauté n'ayant les dimensions voulues), et on parcourut tant de surface et les pas furent exécutés avec tant de conscience, que le maître de danse, qui était obligé en outre de jouer de la pochette en dansant, en était tout essoufflé.

Le succès de ce début, qui engagea le professeur à continuer ses leçons après qu'on eut levé son écrou, encouragea la sœur de la débutante. Elle

guetta et attendit pendant des mois entiers l'arrivée d'une couturière. Enfin, elle vit venir une modiste, et elle se présenta cette fois pour son propre compte.

« Pardon, madame, dit-elle, entr'ouvrant timidement la porte de la modiste, qu'elle trouva dans son lit toute en larmes ; mais je suis née ici. »

Il faut croire que la première personne dont on entendait parler dès qu'on mettait le pied dans la geôle, c'était elle ; car la modiste se souleva dans son lit, en lui disant, tout comme avait fait le maître de danse :

« Oh ! c'est vous qui êtes l'enfant ?

— Oui, madame.

— Je suis fâchée de n'avoir rien à vous donner, reprit la modiste, secouant la tête.

— Ce n'est pas pour cela que je viens. S'il vous plaît, madame, je voudrais apprendre la couture.

— Pourquoi voulez-vous apprendre un pareil état, répondit la modiste, avec un exemple tel que moi devant les yeux ? Cela ne m'a pas servi à grand'chose, vous voyez.

— Je vois bien que tous ceux qui viennent ici n'ont pas trouvé grand secours dans leur état, répondit-elle dans sa simplicité ; mais c'est égal, je voudrais apprendre tout de même.

— Je crains que vous ne soyez trop faible, voyez-vous ? objecta la modiste.

— Je ne crois pas que je sois faible, madame.

— Vous êtes si petite, ma mie ! Car vous êtes extrêmement petite, voyez-vous ?

— Oui, j'ai peur d'être bien petite en effet, » répondit l'enfant de la prison ; et elle commença à sangloter en songeant à ce malheureux défaut qui venait si souvent contrecarrer ses bonnes intentions.

La modiste (car elle n'était ni morose ni méchante ; elle n'était que de mauvaise humeur de sa nouvelle situation et de son nouveau domicile) fut touchée de la voir si patiente et si douce ; elle mit de la bonne volonté à

l'accueillir, et fit bientôt de son élève docile et zélée une ouvrière très adroite.

À la même époque précisément, le doyen des détenus commençait à se montrer sous un nouveau jour. Plus il était paternel envers les prisonniers, plus il se trouvait réduit à compter sur les contributions volontaires de sa changeante famille, et plus il tenait à se poser en gentilhomme ruiné. Avec la même main qui, une demi-heure auparavant, avait empoché l'écu de trois francs dont on lui avait fait hommage, il essuyait les larmes qui inondaient ses joues, dès qu'on disait devant lui que ses filles étaient obligées de gagner leur pain. L'enfant de la prison, en sus de ses autres soucis journaliers, eut donc celui d'entretenir la fiction élégante qu'ils vivaient tous en mendiants comme il faut.

La sœur aînée se fit danseuse. Il existait dans la famille un oncle ruiné... ruiné par son frère, le Père de la Maréchaussée, et ne sachant pas plus que ce dernier ni comment ni pourquoi, mais acceptant le fait comme une nécessité : c'est lui qui dut devenir le protecteur de sa nièce. Homme d'une nature simple et timide, il n'avait pas paru affecté de la perte de sa fortune, lorsque cette calamité l'avait frappé. Seulement il renonça à se laver le jour où il apprit la triste nouvelle, et commença, par cette économie, la suppression de tout luxe dans son régime. Au temps de ses beaux jours, il avait fait d'assez mauvaise musique d'amateur, et, lorsqu'il fit faillite avec son frère, il s'avisa de jouer, pour vivre, du cornet à piston dans l'orchestre d'un petit théâtre. Sa nièce y devint une des danseuses de la localité qui le comptait déjà lui-même parmi ses ornements, longtemps avant qu'elle vînt y prendre l'humble rang qu'elle y occupait ; et il avait accepté la tâche de lui servir d'escorte et de cavalier, absolument comme il aurait accepté une maladie, un héritage, un festin, la faim, en un mot comme il aurait accepté toute chose... hormis le savon dont il ne voulait toujours pas entendre parler.

Pour obtenir à la sœur aînée la permission de gagner ses très modestes appointements hebdomadaires, l'enfant de la Maréchaussée fut obligée de manœuvrer avec adresse auprès du Père : il fallut la croix et la bannière.

« Fanny ne va plus demeurer avec nous pour le moment, père. Elle passera ici une bonne partie de ses journées, mais elle demeurera en ville avec notre oncle.

— Tu m'étonnes ! Et pourquoi ce changement ?

— Je crois que notre oncle a besoin de quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il a besoin qu'on le soigne et qu'on s'occupe de lui.

— Besoin de compagnie ? Mais il passe presque tout son temps ici, où tu le soignes et t'occupes de lui, beaucoup plus que ne le fera jamais ta sœur. Vous êtes toujours sorties, l'une et l'autre, toujours dehors. »

Ceci n'était pas dit sévèrement ; c'était seulement pour entretenir la fiction qu'il n'avait pas la moindre idée qu'Amy elle-même allât travailler en journée.

« Mais nous sommes toujours enchantées de revenir, père ; voyons, n'est-ce pas ? Et quant à Fanny, outre qu'elle soignera notre oncle, il vaut peut-être mieux pour elle qu'elle ne demeure pas constamment ici. Elle n'y est pas née comme moi, tu sais, père.

— Allons, Amy, allons. Je ne comprends pas tout à fait ton raisonnement ; mais il est naturel, Je suppose, que Fanny aime la promenade, et que tu ne la détestes pas non plus. Ainsi donc, ma chère, toi et Fanny et ton oncle, vous ferez ce que bon vous semble. Soit, soit. Je ne me mêle de rien ; ne vous occupez pas de moi. »

Il fallut ensuite s'occuper de faire sortir son frère de la prison, l'arracher à la survivance des commissions de Mme Baugham, et à l'échange des phrases d'argot qu'il apprenait avec les camarades d'une honnêteté problématique que lui procuraient un pareil séjour et une pareille profession. Ce ne fut pas là la tâche la plus facile d'Amy. Il n'avait que dix-huit ans ; mais il était déjà si bien résigné à vivre au jour le jour et sou à sou, qu'il aurait bien continué ce métier-là jusqu'à quatre-vingt-dix ans. Il n'entra par malheur personne dans la prison dont il pût apprendre quelque bon état, et la petite sœur ne sut lui découvrir d'autre patron que son vieil ami, son parrain.

« Cher Bob, dit-elle un jour, que deviendra notre pauvre Tip ? »

Il s'appelait Édouard ; mais Ned, le diminutif de ce nom, était transformé, je ne sais pourquoi, en Tip, dans le royaume de la geôle.

Bob avait une opinion personnelle bien arrêtée relativement à la destinée future du pauvre Tip, et, dans son désir d'empêcher l'accomplissement de

cette opinion prophétique, il était allé jusqu'à demander à Tip, d'une façon adroite et détournée, si un jeune homme comme lui ne ferait pas bien de prendre la clef des champs et de servir son pays, l'habit rouge sur le dos. Mais Tip l'avait remercié. Il aimait mieux, disait-il, ne pas servir son pays.

« Eh bien, ma chère, répondit Bob, il faut voir à en faire quelque chose. Si j'essayais de le placer chez un homme de loi ?

— Ce serait si bon de votre part, Bob ! »

À dater de ce moment, Bob eut une question de plus à adresser aux gens du métier qui allaient et venaient dans la Maréchaussée pour les affaires de leurs clients. Il posa celle-ci avec tant de persévérance, qu'un siège peu rembourré et douze shillings par semaine furent mis enfin à la disposition de Tip dans un grand palladium national, la *cour du palais*, qui figurait alors sur la liste fort longue des éternelles sauvegardes de la dignité et du salut d'Albion, dont quelques-unes ont disparu sans que le pays s'en porte plus mal pour cela.

Tip languit dans les sombres cours de Clifford's-Inn^[2] pendant six mois ; puis, à l'expiration de ce laps de temps, il revint un soir, d'un air flâneur, les mains dans les poches, et fit remarquer, comme en passant, à sa sœur qu'il ne retournerait plus à son bureau.

« N'y plus retourner ? dit la pauvre enfant, qui, au milieu de ses inquiétudes, ne manquait jamais de faire des calculs et des projets au profit de Tip.

— J'en suis tellement fatigué, annonça Tip, que je l'ai planté là. »

Tip se fatiguait de tout. Sa sœur avait beau faire et varier ses tentatives d'apprentissage, il revenait toujours flâner à la geôle et reprendre la survivance de la bonne petite Mme Baugham, sa seconde mère. Dans l'intervalle, avec l'aide du digne guichetier, elle le fit entrer dans un entrepôt ; chez un maraîcher ; chez un marchand de houblon ; chez un homme de loi, pour la seconde fois ; chez un commissaire-priseur ; chez un brasseur ; chez un agent de change ; chez un propriétaire de voitures ; dans un roulage ; encore chez un homme de loi, pour la troisième fois ; dans un chantier ; chez un quincaillier ; dans le commerce du poisson ; dans le négoce des fruits et dans les docks. Mais à peine Tip était-il entré quelque part qu'il en sortait fatigué, annonçant qu'il avait planté là son nouvel

établissement. Partout où il allait, ce Tip prédestiné semblait emmener avec lui les murs de la prison et les dresser autour de lui dans chacune de ses nouvelles professions, rôdant dans l'espace restreint que limitaient ces murs imaginaires, avec ses vieilles allures indolentes, irrésolues, ayant toujours l'air de traîner la savate, quelle que fût sa chaussure, jusqu'au moment où les murs réels et indestructibles de la prison exerçaient de nouveau sur lui leur puissance fascinatrice et le rappelaient au milieu des détenus. Néanmoins, la courageuse petite sœur avait tellement pris à cœur de sauver son frère, que, tandis que Tip essayait ces incarnations plus nombreuses que celles de Vichnou, elle finit, à force de privations et de travail, par amasser de quoi payer son passage au Canada. Lorsque Tip fut fatigué de ne rien faire, il fut assez aimable pour consentir à s'embarquer pour le Canada. Et il y eut dans le cœur de la petite mère bien du chagrin de le voir s'éloigner ; mais bien de la joie de songer qu'elle avait enfin réussi à le mettre en bon chemin.

« Dieu te bénisse, cher Tip. Ne sois pas trop fier pour venir nous voir quand tu auras fait fortune.

— N'a pas peur ! » répondit Tip, et il partit.

Mais il n'alla pas jusqu'au Canada ; en un mot, il s'arrêta à Liverpool. Après avoir fait le trajet de Londres à ce port de mer, il se trouva si disposé à planter là le bâtiment, qu'il se décida à s'en revenir à pied. Ayant mis ce projet à exécution, il se présenta devant sa sœur, un mois après son départ, en haillons, sans souliers à ses pieds, plus fatigué que jamais.

Autre reprise de la survivance de Mme Baugham, mais cela ne dura pas longtemps ; il se procura lui-même une occupation, et annonça cette grande nouvelle à sa petite sœur.

« Amy, j'ai trouvé un emploi.

— Bien vrai, Tip ?

— N'a pas peur, cette fois. Ça va marcher maintenant. Tu n'as plus besoin de t'inquiéter de moi, ma bonne petite vieille.

— Quel emploi as-tu trouvé, Tip ?

— Tu connais de vue mon ami Slingo ?

— Tu ne veux pas parler de cet homme qu'on nomme le marchand ?

— Si, parbleu ! On lève son écrou lundi prochain et il m’emmène.

— Quelle marchandise vend-il, Tip ?

— Des chevaux. N’a pas peur ! ça va marcher maintenant, Amy. »

Elle le perdit de vue pendant quelques mois et ne reçut de ses nouvelles qu’une seule fois. Le bruit courut parmi les détenus les plus anciens qu’on avait aperçu Tip dans Moorsfields, à une vente montée par des escrocs, où il figurait en qualité de compère ; c’était lui qui faisait semblant d’acheter du plaqué pour de l’argenterie massive et de solder ses achats en billets de banque avec une édifiante libéralité. Un soir elle travaillait toute seule, debout auprès de la croisée, mettant à profit le crépuscule qui rôdait encore au haut des murs, lorsque Tip ouvrit la porte et entra.

Elle l’embrassa et lui souhaita la bienvenue ; mais elle n’osa lui adresser aucune question. En la voyant inquiète et craintive, il parut éprouver du repentir.

« J’ai bien peur, Amy, que tu ne sois vraiment fâchée cette fois. Parole d’honneur !

— Ne dis pas cela, Tip ; ça me fait de la peine. Te voilà donc revenu encore une fois ?

— Mais... oui.

— Comme je n’espérais pas que l’emploi que tu as trouvé pût te convenir longtemps, je suis moins surprise et moins chagrinée que je ne l’aurais été sans cela, Tip.

— Ah ! mais je ne t’ai pas tout dit.

— Comment, tout ?

— Allons, ne prends pas cet air effrayé. Non, Amy, je ne t’ai pas tout dit. Je suis revenu, comme tu vois ; mais... ne prends donc pas cet air effrayé... aujourd’hui je fais ma rentrée ici dans ce qu’on peut appeler un nouveau rôle. Je n’y figure plus sur la liste des volontaires ; me voilà incorporé dans les troupes régulières.

— Oh ! Tip, tu ne veux pas dire que tu es prisonnier ! Non, non, n’est-ce pas Tip ?

— Mais je ne veux rien dire du tout, répondit Tip à contre-cœur ; seulement, si tu ne me comprends pas à demi-mot, que veux-tu que je fasse ? Je suis coffré pour quarante misérables guinées. »

Pour la première fois depuis bien des années, Amy succomba sous le poids de ses épreuves. Elle s'écria, en élevant ses mains jointes au-dessus de sa tête, que leur père en mourrait de chagrin s'il venait jamais à le savoir ; et elle tomba aux pieds de ce mauvais garnement.

Tip eut beaucoup moins de peine à faire revenir sa sœur à elle que sa sœur n'en eut à le convaincre que, si le doyen des détenus venait à apprendre la vérité, il en serait tout bouleversé. La chose était incompréhensible pour Tip : ce ne pouvait être, selon lui, qu'une idée purement fantastique. Ce fut enfin pour contenter ce qu'il regardait comme un caprice, qu'il finit par céder aux prières d'Amy, appuyées par celles de la sœur aînée et de l'oncle. Comme ce n'était pas la première fois qu'il revenait au gîte, on n'eut pas besoin d'autre formalité pour expliquer au père ce nouveau retour. Les détenus, qui comprenaient mieux que Tip la nécessité de cette pieuse fraude, gardèrent loyalement le secret.

Voilà l'existence, voilà la biographie de l'enfant de la Maréchaussée jusqu'à sa vingt-deuxième année. Avec une affection inépuisable pour cette misérable cour et ce misérable corps de bâtiment qui étaient sa patrie et son domicile, elle passait et repassait pourtant maintenant dans la geôle d'un air modeste et effrayé : car son instinct de femme lui disait qu'on la montrait toujours comme une curiosité aux regards des nouveaux venus. Depuis qu'elle avait commencé à travailler en ville, elle avait cru nécessaire de ne pas dire où elle habitait et d'aller et venir aussi secrètement que possible entre la libre cité et la grille de fer, en dehors de laquelle elle n'avait pas couché une seule fois depuis qu'elle était au monde. Ce mystère dont elle se voyait obligée de s'entourer augmenta sa timidité naturelle, et son pas léger et sa taille mignonne semblaient glisser à regret dans les rues populeuses où il lui fallait passer.

Elle ne connaissait que trop les misères et les nécessités de la vie, mais elle était aussi innocente pour tout le reste que dans sa première enfance. Innocente, oui, toujours innocente et pure au milieu de ce brouillard derrière lequel elle entrevoyait son père, et des eaux troubles de cette rivière vivante qui coulait à travers la prison, se renouvelant sans cesse.

Voilà l'existence, voilà la biographie de la petite Dorrit qui, au moment où nous parlons, retourne chez elle par une triste soirée de septembre, suivie de loin par Arthur Clennam. Voilà l'existence, voilà la biographie de la petite Dorrit, que nous voyons tourner au coin de London-Bridge, traverser ce pont, retourner sur ses pas, continuer son chemin jusqu'à l'église Saint-Georges, retourner une seconde fois assez brusquement sur ses pas, et disparaître comme une ombre à travers la grille extérieure et la petite cour de la prison de la Maréchaussée.

1. ↑ Petit nom pour *Robert*.

2. ↑ Corps de bâtiments occupés presque exclusivement par des hommes de loi, et où se trouvait la cour du palais mentionnée plus haut. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE VIII.

La geôle.

Arthur Clennam s'arrêta au milieu de la rue, guettant quelque passant à qui il pût demander quel était cet endroit. Il laissa passer, sans les interroger, plusieurs personnes dont le visage ne semblait pas promettre une réponse polie, et se tenait encore en faction, lorsqu'un vieillard se dirigea de ce côté pour entrer dans la cour.

Le dos voûté, il marchait d'un pas lourd et d'un air préoccupé qui devait rendre assez dangereuse pour lui une promenade à travers les rues encombrées de Londres. Sa mise était sale et misérable ; une redingote jadis bleue, blanchie à toutes les coutures, lui descendait aux chevilles et était boutonnée jusqu'au menton, où elle se perdait dans un vieux squelette de col-cravate en velours. Le bout d'un morceau de bouracan rouge (qui avait servi autrefois à soutenir le velours, quand il en existait encore), maintenant dénudé, se retroussant derrière la tête du vieillard, au milieu d'une confusion de cheveux gris, ne montrait plus qu'une étoffe rouillée comme la boucle qui la tenait attachée, et menaçait à chaque instant en se relevant de renverser le chapeau : un sale chapeau crasseux, sans poil, dont les bords brisés et chiffonnés se rabattaient sur les yeux de son propriétaire et dont s'échappait un bout de mouchoir déchiré. Son pantalon était si long et si mal attaché, ses souliers si larges et si mal faits, qu'il traînait les pieds comme un éléphant, sans qu'on pût dire si c'était sa dégainé naturelle, ou si ce n'était pas plutôt la faute de son accoutrement et de sa chaussure incommodes. Il avait sous le bras un étui éclopé et usé qui renfermait quelque instrument de musique ; il tenait de la même main un petit cornet de papier gris contenant pour un sou de tabac à priser, à l'aide duquel il régala sans trop de frais son pauvre vieux nez bleu, d'une prise à dessein prolongée, lorsque Arthur Clennam fixa les yeux sur lui.

Ce fut à ce vieillard qu'il adressa sa question, après avoir traversé la cour et lui avoir frappé doucement sur l'épaule. Le vieillard s'arrêta et se retourna, laissant lire dans l'expression terne de ses yeux gris que sa pensée revenait d'un long voyage et qu'il avait par-dessus le marché l'oreille un peu dure.

« Pouvez-vous me dire, monsieur, demanda Arthur, répétant sa question, quel est cet endroit ?

— Ah oui ! cet endroit ? répondit le vieillard arrêtant sa prise de tabac à mi-chemin, et indiquant l'endroit sans le regarder. C'est la Maréchaussée, monsieur.

— La prison pour dettes ?

— Oui, monsieur, » répliqua le vieillard d'un ton qui annonçait qu'il ne croyait pas qu'il fût absolument nécessaire d'appuyer sur cette dernière désignation « la prison pour dettes. »

Il se retourna et poursuivit son chemin.

« Pardon, reprit Arthur, l'arrêtant une seconde fois ; mais voulez-vous me permettre de vous adresser encore une question ? Tout le monde est-il libre d'entrer là-dedans ?

— *D'y entrer*, oui, » répondit le vieillard ; et l'accent qu'il donnait à sa réponse disait clairement : « Mais, par exemple, tout le monde n'est pas libre d'en sortir. »

— Pardonnez mon indiscretion. Connaissez-vous bien cet endroit ?

— Monsieur ! répliqua le vieillard, froissant son petit cornet de tabac et regardant son interrogateur comme si cette question l'eût blessé : oui, je le connais très bien.

— Veuillez m'excuser. Ne croyez pas que je sois poussé par une curiosité impertinente, mais au contraire par un bon motif. Connaissez-vous par hasard le nom de Dorrit ?

— Mon nom, monsieur, répliqua le vieillard, est Dorrit. »

À cette réponse inattendue, Arthur lui ôta son chapeau.

« Accordez-moi la faveur de quelques mots d'entretien. Je suis tout surpris de ce que vous venez de me dire, et j'espère que cette assurance est

une excuse suffisante de la liberté que j'ai prise de m'adresser à vous. Je suis tout récemment de retour en Angleterre, après une longue absence. J'ai vu chez ma mère... Mme Clennam, dans le quartier de la Cité... une jeune fille travaillant à l'aiguille, que je n'ai jamais entendu appeler ou désigner sous d'autre nom que celui de la petite Dorrit. Je m'intéresse sincèrement à elle, et j'ai le plus grand désir d'apprendre quelque chose sur ce qui la concerne. Une minute peut-être avant de vous accoster, je l'ai vue passer par cette porte. »

Le vieillard examina attentivement les traits d'Arthur.

« Vous êtes marin, monsieur ? » demanda-t-il. Il parut un peu contrarié lorsque l'autre lui répondit non par un signe de tête négatif. « J'aurais cru, à votre teint bruni, que vous deviez être un marin. Parlez-vous sérieusement, monsieur ?

— Je vous assure que je n'ai jamais parlé plus sérieusement, et vous prie bien de le croire.

— Je ne connais que fort peu le monde, monsieur, reprit le vieillard, qui avait une voix faible et chevrotante. Je ne fais qu'y passer comme l'ombre sur le cadran solaire. Cela ne vaudrait pas la peine de me tromper... la chose serait vraiment trop facile ; ce serait un trop pauvre succès pour qu'on pût en tirer la moindre vanité. La jeune femme que vous avez vue entrer là dedans est la fille de mon frère. Mon frère est William Dorrit ; moi, je suis Frédéric. Vous dites que vous avez rencontré ma nièce chez votre mère (je sais que votre mère la protège), que vous vous intéressez à elle et désirez savoir ce qu'elle fait ici : venez voir. »

Il continua son chemin, et Arthur l'accompagna.

« Mon frère, poursuivit le vieillard, s'arrêtant sur le seuil de la prison et se retournant lentement, habite ici depuis bien des années ; et, pour des motifs qu'il est inutile de vous expliquer maintenant, nous ne lui parlons guère de ce qui se passe en dehors de ces murs, même par rapport à nous. Soyez assez bon pour ne lui rien dire des travaux de couture de ma nièce. Soyez assez bon pour ne rien dire de plus que ce que vous verrez que nous en disons nous-mêmes : et alors vous ne risquerez pas d'aller trop loin. Maintenant, venez voir. »

Arthur le suivit à travers une allée étroite, au bout de laquelle il vit s'ouvrir une porte solide, après avoir entendu tourner une clef à l'intérieur. Ils purent alors passer dans une loge ou vestibule, qu'ils traversèrent pour arriver à une grille, et de là dans l'intérieur de la prison. Le vieillard, qui marchait toujours devant, de son pas traînard, se retourna avec sa démarche lente, roide et voûtée, lorsqu'ils arrivèrent auprès du guichetier de faction, comme pour présenter son compagnon. Le porte-clefs fit un signe de tête, et Arthur entra sans qu'on lui demandât chez qui il allait.

La nuit était sombre et les chandelles qui brillaient faiblement aux croisées de la prison, derrière une foule de vieux rideaux fripés et de persiennes délabrées, ne la rendaient pas beaucoup moins sombre. Quelques prisonniers flânaient encore çà et là, mais la plus grande partie de la population était rentrée dans ses foyers. Le vieillard, se dirigeant vers le côté droit de la cour, passa sous la troisième ou quatrième porte et commença à monter un escalier.

« L'escalier est un peu sombre, monsieur, dit-il ; mais vous ne rencontrerez aucun obstacle. »

Il s'arrêta un moment sur le palier du second étage, avant d'ouvrir une porte. Il ne l'eut pas plus tôt ouverte que le visiteur aperçut la petite Dorrit et s'expliqua pourquoi elle tenait tant à dîner toute seule. Elle avait rapporté la viande qu'elle aurait dû manger elle-même et elle était déjà en train de la faire réchauffer sur un gril, pour son père, qui, vêtu d'une vieille robe de chambre grise et d'une calotte noire, attendait son souper. Une nappe blanche couvrait la table devant laquelle il venait de s'asseoir ; fourchette, couteau, cuiller, salière, poivrière, verre et pot d'étain pour la bière, rien n'y manquait, pas même certains excitants variés, spécialement destinés à aiguïser l'appétit du doyen, tels que sa petite fiole d'essence de poivre rouge et une soucoupe où s'épalaient pour deux sous de cornichons.

La jeune fille tressaillit, devint très rouge, puis très pâle. Le visiteur, mieux encore par son regard que par le léger mouvement de la main dont il lui faisait signe de ne pas se déranger, la supplia de se rassurer et de n'avoir pas peur de lui.

« William, j'ai trouvé ce gentleman, dit l'oncle... M. Clennam, fils de l'amie de ma petite nièce que voilà... dans la rue, désireux de vous

présenter ses respects en passant, mais hésitant s'il devait entrer ou rester à la porte. Vous voyez mon frère William, monsieur.

— J'espère, dit Arthur, ne sachant trop que dire, que le respect que j'ai pour votre fille explique et motive suffisamment le désir que j'avais de vous être présenté, monsieur.

— Monsieur Clennam, répondit le doyen en se levant, ôtant sa calotte et la gardant dans le creux de sa main, tout prêt à la remettre, c'est un honneur pour moi. Soyez le bienvenu, monsieur : (avec un profond salut) Frédéric, une chaise. Prenez un siège, je vous prie, monsieur Clennam. »

Il remit sa calotte comme il l'avait ôtée et se rassit. Il y avait dans ses façons un merveilleux air de bienveillance et de protection, l'air officiel avec lequel il recevait les détenus.

« Vous êtes le bienvenu ici, monsieur. J'ai souhaité cette bienvenue à une foule de gentlemen. Peut-être savez-vous... Ma fille Amy a pu vous le dire... que je suis le Père de la Maréchaussée ?

— Je... c'est ce que j'ai entendu dire, répondit Arthur, lançant cette assertion à tout hasard.

— Vous n'ignorez pas, sans doute, que ma fille Amy est née ici. Une bonne fille, monsieur, une chère fille, qui depuis longtemps est ma consolation et mon soutien. Amy, ma bonne, tu peux servir ce plat ; M. Clennam voudra bien excuser les habitudes primitives auxquelles nous sommes réduits dans ce modeste asile. Oserais-je vous demander si vous voulez bien me faire l'honneur de...

— Merci, répondit Arthur. Pas un morceau. »

Il ne comprenait rien aux façons de cet étrange vieillard, et s'étonnait de voir qu'il n'eût pas l'air de se douter que sa fille eût jamais dissimulé ses relations de famille.

Elle remplit le verre de son père, mit à portée de sa main tous les petits objets dont il pouvait avoir besoin, puis s'assit à côté de lui, tandis qu'il soupait. Ce fut évidemment afin de ne pas déroger à une règle établie qu'elle posa devant elle un morceau de pain et porta le verre à ses lèvres ; mais Arthur vit qu'elle était agitée et qu'elle ne prenait rien. Le regard dont elle enveloppait son père, regard où on lisait qu'elle ne savait si elle ne

l'admirait pas encore plus qu'elle ne le plaignait, si elle en devait être fière ou honteuse, mais que, dans tous les cas, elle était pour lui tout dévouement et tout amour, pénétra M. Clennam jusqu'au fond du cœur.

Le Père de la Maréchaussée témoigna à son frère cette nuance légère de condescendance que l'on doit à un homme aimable, bien intentionné, mais qui est toujours resté plongé dans l'obscurité de la vie privée, sans pouvoir atteindre aucune espèce de distinction sociale. « Frédéric, dit-il, je sais que vous et Fanny soupez en ville, ce soir. Qu'avez-vous fait de Fanny, Frédéric ?

— Elle se promène avec Tip.

— Tip, ainsi que vous le savez peut-être, est mon fils, monsieur Clennam. Il a eu une jeunesse assez étourdie et trouve difficilement à s'établir, mais son début dans le monde a été (l'orateur haussa les épaules en laissant échapper un léger soupir, et regarda autour de la chambre) peu propice. C'est votre première visite, monsieur ?

— Ma première.

— Il ne vous aurait guère été possible de venir ici à mon insu depuis votre adolescence. Il est bien rare qu'un visiteur un peu comme il faut passe seulement un jour ici sans m'être présenté.

— On a présenté jusqu'à quarante ou cinquante personnes à mon frère dans la même journée, dit Frédéric s'éclairant légèrement d'un faible rayon d'orgueil.

— Oui, reprit le Père de la Maréchaussée, nous avons même dépassé ce chiffre. Lorsqu'il fait beau le dimanche, durant la session, c'est tout à fait un lever comme à la cour,... tout à fait un lever. Amy, ma chère, toute cette après-midi J'ai cherché en vain à me souvenir du nom de ce gentleman de Camberwell qui me fut présenté l'année dernière, à Noël, par cet agréable marchand de charbon dont la cause a été renvoyée à six mois.

— Je ne me rappelle pas son nom, mon père.

— Et vous, Frédéric ? »

Frédéric répondit qu'il ne croyait pas l'avoir jamais entendu nommer. En vérité, Frédéric était bien la dernière personne au monde dont on pût espérer un renseignement de ce genre.

« Vous savez bien, continua son frère, le gentleman qui a mis tant de délicatesse à faire cette belle action... Allons !... J'ai beau chercher ! Le nom ne me revient pas. Monsieur Clennam, puisque j'ai parlé d'une belle action, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre de quoi il s'agit.

— Au contraire, dit Arthur cessant de regarder Amy qui commençait à courber sa tête délicate, et dont le pâle visage annonçait une nouvelle inquiétude.

— L'action est vraiment si généreuse et indique un sentiment si élevé que c'est presque un devoir de la publier. J'ai dit, dans le temps, que je ne manquerais jamais une occasion convenable de la rendre publique, sans me laisser influencer par aucun scrupule de sensibilité personnelle... Ahem !... Or donc... hem !... il est inutile de déguiser le fait... Vous saurez donc, monsieur Clennam, qu'il arrive parfois que les personnes qui viennent ici désirent présenter quelque petit... souvenir... au Père de la Maréchaussée... »

C'était bien triste, bien triste de voir la main d'Amy se poser sur le bras de son père comme dans une supplication timide et muette, et la pauvre créature se détourner toute honteuse.

« Tantôt, continua le vieillard, d'un ton peu élevé, doux et embarrassé, s'arrêtant de temps en temps pour donner passage à une petite toux afin de s'éclaircir la voix, tantôt ce souvenir prend une forme, tantôt une autre ; mais en général... ahem... c'est de l'argent. Et, je suis obligé de l'avouer, trop souvent la chose est fort... hem... acceptable. Le gentleman dont je parle me fut présenté, monsieur Clennam, d'une manière très flatteuse pour moi, et s'exprima non seulement avec beaucoup de politesse, mais avec beaucoup de... ahem... d'instruction... » Pendant tout ce temps, bien qu'il eût fini de souper, il faisait aller son couteau et sa fourchette sur le plat avec un mouvement nerveux, comme s'il ne voyait pas bien qu'il n'y restait plus rien... « Si bien donc que le gentleman me confia qu'il possédait un Jardin, quoiqu'il eût eu la délicatesse de n'en pas parler tout d'abord, sachant que les jardins... ahem... me sont interdits, Mais il m'en fit l'aveu lorsque j'admirai un très beau géranium... un magnifique géranium,... qu'il avait fait apporter de sa serre. Tandis que j'admirais les couleurs éclatantes de l'arbuste, il me montra une bande de papier qui l'entourait et sur lequel était écrit : *Pour la Père de la Maréchaussée*, et m'en fit hommage. Mais ce

n'est,... hem... ce n'est pas tout. En prenant congé, il me pria instamment d'attendre une demi-heure pour ôter ce papier. Je... hem... le fis, et je m'aperçus qu'il renfermait... ahem... deux guinées. Je vous assure, monsieur Clennam, que j'ai reçu... hem..., des souvenirs de toute espèce et de diverses valeurs, et que ces... souvenirs ont toujours été... hem..., malheureusement fort acceptables : mais aucun ne m'a fait autant de plaisir que ce... ahem... souvenir particulier. »

Arthur était en train de dire tout ce qu'on peut dire en pareille circonstance, lorsqu'une cloche commença à sonner : on entendit alors un bruit de pas qui se dirigeaient vers la porte. Une jolie fille d'une taille plus avantageuse et plus développée que celle de la petite Dorrit, bien qu'elle parût beaucoup plus jeune de visage lorsqu'on les voyait ensemble, s'arrêta sur le seuil en apercevant un étranger, et un jeune homme qui l'accompagnait s'arrêta aussi.

« Fanny, je vous présente M. Clennam. Monsieur Clennam, je vous présente ma fille aînée et mon fils. Cette cloche annonce aux visiteurs qu'il est temps de se retirer et mes enfants viennent me dire bonsoir ; mais rien ne presse. Mes filles, si vous avez à vous occuper de quelque arrangement domestique, M. Clennam vous excusera. Il sait probablement que nous ne possédons ici qu'une seule chambre.

— Je n'ai que ma robe blanche à demander à Amy, père.

— Et moi, mes habits, » ajouta Tip.

La petite Dorrit ouvrit un tiroir dans un vieux meuble dont le haut formait une commode et le bas un lit, et en tira deux petits paquets qu'elle donna à son frère et à sa sœur. « Raccommodée ? » demanda tout bas l'aînée, et M. Clennam entendit la plus jeune répondre : « Oui. » Il s'était levé et saisit cette occasion pour jeter un coup d'œil autour de la chambre. Les murs étaient sans papier : ils avaient été peints en vert (évidemment par une main inhabile) : sur le fond on voyait pour toute décoration quelques pauvres gravures. Des rideaux aux croisées, un tapis sur le parquet ; des planches, des patères et autres commodités de ce genre que les années y avaient accumulées. C'était une petite chambre étroite, mal aérée et pauvrement meublée ; et la cheminée fumait par-dessus le marché : autrement, pourquoi en aurait-on bouché l'ouverture avec une plaque d'étain ? mais à force

d'attentions et de soins soutenus on avait réussi à lui donner dans ce qu'elle était un air très propre, et même à peu près confortable.

Cependant la cloche continuait à sonner, et l'oncle était pressé de partir.

« Allons, Fanny, allons ! dit-il, remettant sous son bras l'étui fort déformé et tout usé qui renfermait son cornet à piston ; on ferme, mon enfant, on ferme ! »

Fanny dit bonsoir à son père et s'esquiva d'un pas léger. Tip était déjà descendu en faisant beaucoup de tapage dans l'escalier.

« Venez, monsieur Clennam, dit en se retournant l'oncle qui s'éloignait aussi de son pas traînard ; on ferme, monsieur, on ferme. »

M. Clennam avait deux choses à faire avant de le suivre : il s'agissait, d'abord, d'offrir son souvenir au Père de la Maréchaussée sans blesser la jeune fille, puis de dire quelque chose à la jeune fille elle-même, ne fût-ce qu'un seul mot pour lui expliquer le motif de sa visite.

« Permettez-moi, dit le père, de vous reconduire. »

La petite Dorrit s'était glissée hors de la chambre pour aller rejoindre les autres, et ils se trouvaient seuls.

« Non, non, pour rien au monde, je ne le souffrirai pas, s'empressa de répondre le visiteur. Veuillez me permettre de... »

On entendit un tintement métallique.

« Monsieur Clennam, dit le Père, je suis profondément, bien profondément... »

Mais son interlocuteur lui avait fermé la main pour empêcher le tintement, et descendait l'escalier à la hâte.

Il n'aperçut pas la petite Dorrit en descendant ; il ne la rencontra pas non plus dans la cour. Deux ou trois retardataires se dirigeaient rapidement vers la loge et il les suivait, lorsqu'il aperçut la jeune couturière dans l'allée de la maison la plus rapprochée du guichet. Il se retourna vivement.

« Pardonnez-moi de vous adresser la parole ici ; je vous en prie, dit-il, pardonnez-moi d'être venu ! Je vous ai suivie ce soir. Je l'ai fait dans l'intention de me rendre utile à vous et à votre famille. Vous savez dans quels termes je vis avec ma mère, et vous ne vous serez sans doute pas

étonnée que je n'aie jamais cherché à me rapprocher de vous sous son toit ; j'aurais craint, malgré mes bonnes intentions, de la rendre jalouse, de l'irriter peut-être, ou de vous faire quelque tort dans son estime. Ce que j'ai vu ici, dans un si court espace de temps, a beaucoup augmenté mon désir empressé de vous rendre service. Ce serait me faire oublier bien des mécomptes que de me laisser espérer que je puis gagner votre confiance. »

Elle avait été tout effrayée d'abord ; mais, à mesure qu'il parlait, elle avait paru se rassurer.

« Vous êtes bien bon, monsieur. Vous avez l'air de me parler avec tant de sincérité. Mais... je regrette que vous m'ayez suivie. »

Il comprit que le ton ému dont elle disait cela tenait à sa piété filiale ; il la respecta et se tut.

« J'ai de grandes obligations à Mme Clennam ; je ne sais pas ce que nous aurions fait sans l'ouvrage qu'elle m'a donné ; je crains que ce ne soit montrer de l'ingratitude que d'avoir des secrets pour elle ; je ne puis en dire davantage ce soir, monsieur. Je suis sûre que vous nous voulez du bien. Merci, merci.

— Permettez-moi de vous faire une question avant de m'éloigner. Y a-t-il longtemps que vous connaissez ma mère ?

— Je crois qu'il y a environ deux ans, monsieur... La cloche a cessé...

— Comment l'avez-vous connue ? Vous a-t-elle envoyé chercher ici ?

— Non. Elle ne sait seulement pas que j'y demeure. Nous avons un ami, père et moi... un pauvre ouvrier, mais le meilleur des amis... J'ai fait annoncer que je désirais faire des travaux de couture et j'ai donné son adresse. Il a fait afficher mes annonces dans quelques endroits où cela ne coûtait rien, et c'est comme cela que Mme Clennam m'a connue et m'a envoyé chercher. La grille va se fermer, monsieur ! »

Elle était si tremblante et si agitée, et lui si vivement touché de compassion pour elle ; il s'intéressait tellement à ce premier aperçu de son histoire, qu'il avait de la peine à la laisser partir. Mais le silence de la cloche et la tranquillité qui régnait dans la cour l'avertissaient de quitter la prison ; et, après lui avoir dit à la hâte quelques bonnes paroles, il la laissa retourner auprès de son père.

Mais il avait trop tardé ; la grille intérieure était fermée, et la loge déserte. Après avoir fait quelques vaines tentatives en frappant avec la main, il s'abandonnait à la désagréable perspective d'avoir une mauvaise nuit à passer, lorsqu'une voix l'accosta par derrière.

« Pris dans la souricière, hein ! dit la voix. Vous voilà obligé de découcher... Ah ! c'est donc vous, monsieur Clennam ? »

C'était la voix de Tip ; et ils restèrent à se regarder l'un l'autre dans la cour de la prison, tandis qu'il commençait à pleuvoir.

« Vous vous êtes mis dedans, remarqua Tip ; il faudra être plus alerte que ça une autre fois.

— Mais vous voilà renfermé aussi, dit Arthur.

— Un peu, que je le suis ! répondit Tip d'un ton sarcastique. Un peu ! mais pas comme vous. Je suis de la boutique ; seulement ma sœur a comme ça une théorie, c'est que mon père ne doit jamais le savoir. Pourquoi ? Je n'en sais rien !

— Puis-je trouver un abri ? demanda Arthur. Qu'ai-je de mieux à faire ?

— La première chose à faire, c'est de mettre la main sur Amy, répliqua Tip, qui en référait tout naturellement à elle dès qu'il s'agissait de sortir d'un embarras quelconque.

— J'aimerais mieux me promener toute la nuit,... que de la déranger ; une nuit est bientôt passée.

— Vous n'en serez pas réduit là, pour peu que vous ne regardiez pas à payer un lit. Si vous n'y regardez pas, on vous en donnera un sur une des tables du café, vu les circonstances. Si cela vous va, venez avec moi, je vous présenterai. »

Comme ils traversaient la cour, Arthur leva les yeux vers la croisée de la chambre qu'il venait de quitter ; il y vit briller encore une lumière.

« Oui monsieur, dit Tip suivant la direction que prenait le regard de M. Clennam ; c'est la chambre du gouverneur. Amy va passer encore une heure avec lui pour lui lire le journal d'hier, ou quelque chose comme ça ; puis elle sortira comme une petite fée et disparaîtra sans bruit.

— Je ne vous comprends pas.

— Le gouverneur (c'est l'auteur de mes jours) couche dans cette chambre, et Amy a un logement chez le guichetier : la première maison en entrant, ajouta Tip désignant la porte sous laquelle sa sœur s'était retirée ; premier étage en descendant du ciel. Elle aurait à moitié pris un logement qui vaudrait le double de celui-là, si elle voulait demeurer en ville ; mais elle ne veut pas abandonner le gouverneur. Pauvre chère fille ! elle le soigne nuit et jour. »

Cet entretien les amena devant l'espèce de taverne située à l'autre extrémité de la prison ; les détenus venaient d'en déserrer la salle, rendez-vous ordinaire de leur club nocturne. L'appartement du rez-de-chaussée, où il se tenait, était ce même café dont nous avons déjà parlé ; le fauteuil officiel du président, les pots d'étain, les verres, les pipes, les cendres de tabac, et le parfum général des membres de cette association de bons vivants, s'y trouvaient encore tels que les avait laissés le club en se dispersant. Le café possédait deux des trois qualités qui passent pour être essentielles à un grog destiné aux dames, car la salle était chaude et forte (mais forte comme l'haleine d'un ivrogne). Quant à la troisième qualité requise, l'abondance, il faut avouer qu'elle manquait, l'estaminet en question étant fort petit. [\[1\]](#)

Un visiteur inexpérimenté, qui serait venu par hasard du dehors, devait naturellement prendre pour des détenus tous les habitants de l'endroit, cafetier, sommelier, servante, garçon : rien n'annonçait qu'ils fussent libres, rien ne prouvait le contraire, si ce n'est qu'ils avaient tous un air râpé. Le patron d'un commerce d'épicerie, dont le comptoir se trouvait dans un salon donnant sur la cour principale, et qui prenait en pension des gentlemen insolubles, aida à faire le lit. Il avait été tailleur dans son temps, et avait roulé en tilbury, à ce qu'il disait. Il se vantait de défendre, en avocat officieux, les intérêts de la communauté ; et il avait une idée indéfinie et indéfinissable que le gouverneur de la prison interceptait une rente qui revenait de droit aux détenus. Il aimait à entretenir cette lubie, et ne manquait jamais de faire part de ce grief vaporeux aux nouveaux venus et aux étrangers, bien qu'il lui eût été absolument impossible d'expliquer quelle était la rente dont il parlait, ni de quelle façon cette idée saugrenue avait pénétré dans son cerveau. Il avait l'intime conviction, nonobstant, que la part qui lui revenait en propre sur ladite rente s'élevait à quatre francs

soixante-cinq centimes par semaine ; et que, tous les lundis, le gouverneur de la prison lui filoutait régulièrement cette somme, à laquelle il avait droit en sa qualité de détenu. S'il aida à faire le lit, ce fut sans doute pour ne pas perdre une occasion de plaider sa cause. Après avoir ainsi soulagé son esprit et annoncé (menace souvent renouvelée, mais qui n'aboutissait jamais) qu'il allait adresser aux journaux une lettre où il dévoilerait les méfaits du gouverneur, il voulut bien prendre part à la conversation comme tout le monde. Il était clair, à en juger par le ton général de cette conférence, que les assistants étaient arrivés à envisager l'insolvabilité comme l'état normal de la société, et le paiement d'une dette comme une maladie occasionnelle.

Devant cette scène étrange et au milieu de ces spectres non moins étranges qui voltigeaient autour de lui, Arthur Clennam contempla les préparatifs de son coucher, comme s'ils se fussent passés dans un rêve. Cependant Tip, depuis longtemps initié à tous les mystères de l'endroit, animé d'une lugubre admiration pour les ressources culinaires du café, montrait à M. Clennam le foyer nourri au moyen de souscriptions volontaires, le réservoir d'eau chaude entretenu de la même façon, et divers autres aménagements qui laissaient à penser que le moyen d'être bien portant, riche et sage, c'était de venir habiter la prison de la Maréchaussée.

Les deux tables, rapprochées dans un coin, furent enfin transformées en un lit passable, et l'étranger fut abandonné aux chaises, au fauteuil officiel, à l'atmosphère chargée de bière, à la sciure de bois, aux porte-allumettes, aux crachoirs et au repos. Mais le sommeil fut un article qui manqua longtemps, bien longtemps à rejoindre les autres ci-dessus énumérés. La nouveauté de ce séjour inattendu, le sentiment de la captivité, le souvenir de cette chambre où il était monté, de ces deux frères, de cette jeune fille à la taille d'enfant, de ce visage craintif ou il lisait maintenant l'histoire de bien des années de nourriture insuffisante, sinon de besoin, le tinrent éveillé et malheureux.

Puis des pensées qui se rattachaient à la prison de la façon la plus étrange, mais qui se rapportaient toujours à elle, traversèrent son esprit comme autant de cauchemars, tandis qu'il demeurait éveillé. Tenait-on des cercueils tout prêts à recevoir ceux qui venaient à mourir dans la geôle ? Où et comment gardait-on ces cercueils ? Où enterrait-on les gens morts dans la prison ? Comment les morts sortaient-ils ? Quel cérémonial observait-on ?

Un créancier implacable avait-il le droit de saisir un cadavre ? Quelles étaient les chances d'évasion ? Un prisonnier pouvait-il escalader un mur au moyen d'une corde avec un grappin ? Et, dans ce cas, comment pouvait-il redescendre de l'autre côté ? Pouvait-il grimper sur un toit, glisser jusqu'au bas d'un escalier, ouvrir la porte de la rue et se perdre dans la foule ? Et puis, qu'arriverait-il si un incendie venait à éclater tandis qu'il était couché là ?

Ces fleurs d'imagination n'étaient, après tout, que le cadre perpétuel d'un autre tableau qui lui représentait toujours trois personnages : son père, avec ce regard fixe qu'il avait conservé en mourant, tel que l'avait montré par anticipation son portrait prophétique ; sa mère, le bras étendu, repoussant les scrupules soupçonneux de son fils ; la petite Dorrit, posant la main sur le bras dégradé du doyen, et détournant sa tête toute honteuse.

Et, si Mme Clennam avait quelque motif, déjà ancien et connu d'elle seule, pour s'adoucir avec cette jeune fille ? Si le prisonnier, qui en ce moment dormait tranquillement, Dieu le veuille, devait, à la lueur du jugement dernier, accuser Mme Clennam d'avoir causé sa ruine ? Si quelque action secrète de Mme Clennam ou de son mari avait contribué, même de loin, à courber dans l'abjection la tête grise de ces deux frères ?

Une pensée rapide traversa l'esprit d'Arthur. Dans ce long emprisonnement entre les murs de la geôle et sa longue captivité, à elle, entre les murs de sa chambre, Mme Clennam ne voyait-elle pas par hasard une balance de comptes à établir ? « Oui, j'avoue que je suis pour quelque chose dans la ruine de cet homme. Mais j'ai subi les mêmes souffrances que lui. Il a vieilli dans sa prison, moi dans la mienne. Il y a compensation. »

Lorsque toutes les autres pensées se furent évanouies, celle-ci continua à l'obséder. Quand il s'endormit, sa mère se présenta à lui dans son fauteuil à roulettes, le repoussant à l'aide de cette justification. Lorsqu'il se réveilla en sursaut, effrayé sans motif, il entendit les paroles suivantes résonner à son oreille aussi clairement que si la voix de sa mère les eût lentement prononcées à son chevet : « Il languit dans sa prison, je languis dans la mienne ; l'inexorable justice a eu son cours : voilà un compte réglé, je ne dois plus rien là-dessus ! »

1. [↑](#) Allusion à une recette laconique pour la fabrication du grog : « Hot, strong, and plenty of it. (*Chaud, fort, et beaucoup.*) » (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE IX.

Petite mère.

Le lendemain matin, le jour ne mit aucun empressement à se glisser jusqu'au sommet des murs de la prison ou à jeter un regard sur les croisées du club, et lorsque enfin il se montra, il ne fut pas aussi bien reçu qu'il l'aurait été s'il fût venu seul, au lieu d'arriver en compagnie d'une averse. Mais les rafales de l'équinoxe balayaient les mers, et l'impartial vent du sud-ouest ne dédaigna pas de visiter la prison de la Maréchaussée, quelque restreinte que fût cette localité. Grondant à travers le beffroi de l'église Saint-Georges et faisant tournoyer les capuchons de toutes les cheminées du voisinage, il s'abattit comme un oiseau de proie sur la fumée du quartier et la précipita sur la prison ; puis se plongeant jusqu'au fond des cheminées des détenus, peu nombreux encore, qui avaient déjà commencé à allumer leur feu, il les asphyxia ou peu s'en faut.

Arthur Clennam n'eût guère été disposé à paresser dans son lit, quand même ce lit se fût trouvé dans un endroit plus retiré, où on ne serait pas venu le déranger pour enlever les cendres de la veille, pour allumer un nouveau feu sous la bouilloire du club, pour remplir à la pompe ce récipient digne de la frugalité spartiate, pour balayer et sabler la salle commune, ou pour maint autre préparatif du même genre. Ravi de voir poindre le jour, bien que la nuit ne l'eût pas beaucoup reposé, il se leva dès qu'il put distinguer les objets qui l'entouraient, et arpenta la cour pendant deux longues heures avant qu'on vînt ouvrir la grille.

Les murs étaient si rapprochés, et les nuages capricieux passaient si rapidement par-dessus la cour, qu'il ressentait quelque chose comme un commencement de mal de mer chaque fois qu'il levait les yeux vers ce ciel orageux. La pluie, poussée par des rafales intermittentes, descendait obliquement et noircissait ce côté du bâtiment qu'Arthur avait visité la veille ; mais elle laissait (pour parler en marin) sous le vent du mur un petit

entre-deux sec, où M. Clennam se promena au milieu d'épaves de paille, de poussière et de papier, au milieu de petites flaques d'eau que des maladroits avaient versées en revenant de la pompe, et de quelques feuilles égarées provenant du chou ou de la salade de la veille. L'existence, ainsi envisagée, prenait un aspect aussi lugubre que possible.

Nulle apparition de la petite fée qui l'avait amené là ne vint rompre la monotonie de cette promenade. Peut-être s'était-elle glissée jusqu'à la porte de la maison habitée par le doyen, tandis qu'Arthur avait le dos tourné ; dans tous les cas, il ne la vit pas. Il était de trop bonne heure pour Tip ; lorsqu'on avait passé cinq minutes avec lui, on le connaissait assez pour savoir qu'il ne mettrait pas d'empressement à quitter son lit, quelque peu séduisante que fût la couche où il avait passé la nuit : aussi, tandis qu'Arthur Clennam se promenait en attendant l'heure de la liberté, il songea aux moyens d'investigation que lui offrait l'avenir, et non à ceux qu'il avait sous les yeux.

Enfin la grille de la loge tourna sur ses gonds, et le porte-clefs, debout sur le seuil, se donnant un coup de peigne matinal, fut prêt à le laisser sortir. C'est avec un joyeux sentiment de délivrance qu'Arthur traversa la loge et se trouva de nouveau dans la petite cour où la veille il avait accosté Frédéric Dorrit.

On voyait déjà arriver à la file des flâneurs qu'on reconnaissait facilement pour les commissionnaires, les messagers, les serviteurs hétéroclites de l'endroit. Quelques-uns avaient attendu, les pieds dans l'eau et la pluie sur la tête, le moment où ils pourraient entrer ; d'autres, qui avaient calculé leur temps avec plus d'exactitude, ne faisaient que d'arriver et entraient avec des sacs de papier d'un gris humide sortant de chez l'épicier, des pains, du beurre, des œufs, du lait et d'autres provisions du même genre. L'aspect misérable de ces serviteurs de la misère offrait un curieux spectacle ; la pauvreté de ces domestiques insolubles de gens insolubles n'était pas moins remarquable. À la foire aux chiffons on ne voyait pas des habits ou des pantalons aussi râpés, des robes ou des châles aussi fripés, des chapeaux d'homme ou de femme aussi aplatis ; nulle part on n'eût trouvé de telles chaussures, de tels parapluies, de telles cannes. Personne ne portait des vêtements qui eussent été faits pour lui ou pour elle ; tous ces gens semblaient formés de pièces et de morceaux ayant

appartenu à d'autres individus sans avoir aucune existence qui leur appartînt en propre. Leur démarche même était la démarche d'une race à part. Ils avaient l'air revêche et fautif de gens condamnés à tourner éternellement des coins de rue afin de se glisser, sans être vus, chez quelque prêteur sur gages. Lorsqu'ils toussaient, ils toussaient comme des mendiants habitués à se voir oublier sur le pas des portes ou dans des passages exposés aux courants d'air, attendant des réponses à des lettres en encre jaunie qui plongent ceux qui les reçoivent dans un grand embarras mental et les laissent dans un cruel état d'indécision.

Lorsqu'ils regardèrent l'inconnu en passant, ce fut avec un regard d'emprunteur, regard affamé, perçant, qui semble demander si l'étranger ne serait pas par hasard assez niais pour leur donner une bonne petite somme, dans le cas où ils seraient assez heureux pour se glisser dans sa confiance. La mendicité enfin perçait dans leurs épaules ramassées et voûtées, dans leur démarche traînante et indécise, dans leurs vêtements boutonnés, épinglés, reprisés et étirés, dans leurs boutonnieres éraillées, dans les sales petits bouts de ruban qui sortaient de çà et de là, dans leur haleine imprégnée d'alcool.

Comme ces gens passaient devant Arthur, qui ne s'était pas encore décidé à sortir de la cour, en voyant l'un d'eux se retourner pour lui offrir ses services, l'idée lui vint d'avoir encore un bout de conversation avec la petite Dorrit avant de s'éloigner. Elle était sans doute remise de son premier mouvement de surprise et pourrait causer plus tranquillement avec lui. Il demanda donc à ce membre externe de la communauté (lequel tenait deux harengs saurs à la main avec un pain et une brosse à décrotter sous le bras) quel était l'établissement le plus voisin où l'on pût se faire servir une tasse de café. Le serviteur hétéroclite des détenus lui fit une réponse encourageante et le conduisit à une taverne qui se trouvait dans la rue même, à une portée de pierre de la prison.

« Connaissez-vous Mlle Dorrit ? » demanda le nouveau client.

Le commissionnaire hétéroclite connaissait deux demoiselles Dorrit ; une qui était née dans la prison..., c'est celle-là !... Ah ! c'est celle-là ? Le commissionnaire la connaissait depuis bien des années. Quant à l'autre Mlle Dorrit, elle habitait avec son oncle la même maison que ledit commissionnaire.

Ce dernier renseignement changea les intentions du client, qui s'était presque décidé à envoyer le messenger hétéroclite en éclaireur, et à attendre dans le café qu'il revînt lui dire que la petite Dorrit s'était montrée dans la rue. Il aima mieux le charger d'un message confidentiel pour la jeune fille, à laquelle il fit dire, en résumé, que le visiteur qu'elle avait vu la veille chez le doyen désirait lui dire quelques mots chez son oncle. Arthur ayant obtenu des renseignements précis quant au domicile de ce dernier, qui demeurait dans le voisinage, expédia donc le commissionnaire, qu'il renvoya enchanté d'une gratification de trois shillings ; puis, après avoir déjeuné à la hâte, il s'empressa de se diriger vers la demeure du vieux musicien.

Il y avait tant de locataires dans la maison en question que les montants de la porte étaient ornés de boutons de sonnette aussi nombreux que ceux du clavier d'un orgue de cathédrale. Ne sachant pas au juste distinguer quelle était la sonnette du vieux musicien, il cherchait le moyen de résoudre ce problème, lorsqu'un volant, sorti comme une fusée d'une fenêtre du rez-de-chaussée, vint s'abattre sur son chapeau. Il remarqua alors qu'un store à hauteur d'appui qui protégeait le bas de cette croisée portait l'inscription suivante : INSTITUTION CRIPPLES, et un peu plus bas : CLASSE DU SOIR. Derrière le store se trouvait un petit garçon très pâle, avec une tranche de pain beurrée et une raquette. La fenêtre étant accessible de l'extérieur, Arthur Clennam avança la tête par-dessus le store, rendit le volant et demanda la solution de son problème.

« Dorrit ? répéta le petit garçon très pâle (un jeune Cripples, soit dit en passant) ; monsieur Dorrit ? troisième sonnette à droite et un seul coup de marteau. »

La visiteur sonna et frappa. Les élèves de M. Cripples semblaient avoir pris la porte pour un cahier d'écriture, tant elle était couverte de griffonnages au crayon. La fréquente répétition des mots *vieux Dorrit* et *saligaud de Dick*^[1], en juxtaposition, donnait à penser que ces petits drôles avaient voulu se livrer à d'offensantes personnalités. M. Clennam eut tout le temps de faire ces observations avant que le pauvre vieillard en personne vînt lui ouvrir.

« Ah ! dit-il, vous avez été pris hier soir ? »

Il lui avait fallu plusieurs minutes pour reconnaître Arthur.

« En effet, monsieur Dorrit. Je compte voir votre nièce chez vous ce matin.

— Oh ! répondit le vieillard d'un ton rêveur, la présence de mon frère vous aurait gêné, c'est juste. Voulez-vous monter et attendre chez moi ?

— Merci. »

Se retournant avec la même lenteur qu'il mettait à tourner dans son esprit tout ce qu'il pouvait dire ou entendre, le vieillard monta l'étroit escalier afin de montrer le chemin. La maison manquait d'air et on y respirait des odeurs malsaines. Les petites fenêtres de cet escalier donnaient sur les croisées de derrière d'habitations non moins malsaines que la demeure du vieux Dorrit, et de ces croisées sortaient des perches ou des cordes où pendaient des loques peu agréables à voir ; comme si les locataires se fussent livrés à la pêche au linge, et n'eussent pris que de misérable blanchaille qui ne valait pas la peine d'être décrochée. Dans une mansarde donnant sur la cour, chambre nauséabonde, ornée d'un lit pouvant se transformer en commode et auquel une main pressée avait si récemment donné cette dernière forme, que les couvertures bouillonnaient à la surface comme l'eau qui soulève le haut d'une marmite, on voyait, sur une table à pieds inégaux, un déjeuner à moitié terminé, qui se composait de café et de rôties pour deux. Il ne s'y trouvait personne. Le vieillard, après avoir réfléchi, marmotta que Fanny s'était sauvée, et se dirigea vers la chambre voisine pour la ramener. Le visiteur, remarquant qu'on retenait la porte en dedans et qu'on s'était écrié : « N'ouvre donc pas, nigaud ! » lorsque l'oncle avait voulu entrer, supposa que la demoiselle était en négligé du matin, hypothèse confirmée bientôt par un coup d'œil indiscret qui lui fit entrevoir des bas rabattus sur les talons et un jupon de flanelle mal attaché. L'oncle, toujours également indécis, revint en traînant la jambe, s'assit devant la cheminée et commença à se chauffer les mains, sans pourtant qu'il fit froid, ou qu'il songeât le moins du monde à l'état de l'atmosphère.

« Que pensez-vous de mon frère, monsieur ? demanda-t-il, lorsqu'au bout de quelque temps il se fut aperçu de ce qu'il faisait et qu'il se fut arrêté pour lever le bras et atteindre l'étui du cornet à piston qui se trouvait sur la cheminée.

— J'ai été bien aise, dit Arthur assez embarrassé, car il songeait en ce moment à celui des deux frères qui venait de l'interroger, de le trouver si bien portant et si peu abattu.

— Ah ! marmotta le vieillard, si peu abattu ; oui, oui, oui, oui ! »

Arthur se demandait quel besoin son hôte pouvait avoir de son cornet à piston ; mais celui-ci n'en avait pas besoin du tout. Il finit par découvrir que cet instrument n'était pas le petit cornet de tabac (qui se trouvait aussi sur la cheminée), le remit en place, chercha sa tabatière de papier et se réconforta en humant une prise. Il la dégustait avec la même faiblesse, la même hésitation, la même lenteur qu'il mettait à faire toute autre chose ; néanmoins ces aspirations amenaient sur ses traits fatigués, aux pauvres coins de sa bouche et de ses yeux, quelque chose comme l'ombre d'un plaisir.

« Et Amy ? que pensez-vous d'elle, monsieur Clennam ?

— Je suis vivement touché, monsieur Dorrit, de tout ce que j'ai vu et de tout ce que je connais d'elle.

— Je ne sais pas ce que mon frère aurait fait sans Amy, répondit le vieillard, je ne sais pas ce que nous aurions tous fait sans elle. C'est une très bonne fille qu'Amy ; elle fait bien son devoir. »

Arthur se figura, en protestant intérieurement contre cette froideur apparente, qu'il y avait dans ces louanges un certain ton de convention qu'il avait déjà remarqué la veille dans le langage du père. Ce n'est pas qu'ils ménageassent leurs éloges ou qu'ils parussent insensibles à tout ce que la jeune fille faisait pour eux ; seulement, par paresse d'esprit, ils s'étaient habitués à ses soins comme aux autres nécessités de leur position. Il se figura aussi que, bien qu'ils eussent chaque jour sous les yeux les moyens d'établir des comparaisons entre Amy et eux-mêmes, ils ne la regardaient pas moins comme une parente qui occupait tout bonnement au milieu d'eux la place que la nature lui avait assignée, et qui remplissait des devoirs qui lui étaient inhérents comme son nom ou son âge. Il se figura enfin qu'au lieu de la considérer comme s'étant élevée au-dessus de l'atmosphère délétère de la prison, ils ne voyaient en elle qu'une dépendance de la prison même, et qu'à leurs yeux enfin elle était ce qu'elle devait être, et rien de plus.

L'oncle Frédéric, sans plus songer à son hôte, avait repris son déjeuner interrompu, et mâchonnait des rôties trempées dans le café, lorsque la troisième sonnette à droite retentit de nouveau. « C'est Amy, » dit-il ; et il descendit pour ouvrir la porte, laissant dans l'esprit de son visiteur, peu habitué à ce spectacle, une image aussi vivante de ses mains sales, de son visage crasseux et de sa décrépitude, que s'il fût resté affaissé sur sa chaise.

Amy remonta derrière lui, toujours vêtue avec le même simplicité, et toujours avec le même air de timidité. Ses lèvres restaient entr'ouvertes, comme si le cœur lui eût battu plus fort qu'à l'ordinaire.

« Amy, dit l'oncle, voilà déjà quelque temps que M. Clennam t'attend.

— J'ai pris la liberté de vous envoyer un commissionnaire.

— Il a fait votre commission, monsieur.

— Allez-vous chez ma mère, ce matin ? Il me semble que non, à moins que vous n'y alliez plus tard que d'habitude.

— Je n'y vais pas ce matin, monsieur. On n'a pas besoin de moi aujourd'hui.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner un peu dans la direction où vous avez affaire ? Je pourrais alors causer avec vous tout en marchant, sans vous retenir et sans abuser plus longtemps de l'hospitalité de votre oncle. »

Elle parut embarrassée, mais elle répondit : « Comme il vous plaira. » Il feignit d'avoir égaré sa canne, afin de laisser à la petite Dorrit le temps d'arranger le lit, de répondre à quelques coups impatients frappés par Fanny contre le mur de l'autre chambre, et de dire quelques bonnes paroles à son vieil oncle. Puis il retrouva sa canne et ils descendirent, elle d'abord, lui après, l'oncle se tenant sur le palier, où il les oublia sans doute avant qu'ils fussent seulement au bas de l'escalier.

Les élèves de M. Cripples, qui arrivaient en ce moment, suspendirent leur récréation matinale (elle consistait à se battre à coups de gibecières et à coups de dictionnaires), pour dévorer des yeux l'étranger qui avait honoré d'une visite Dick le Saligaud. Ils supportèrent en silence ce spectacle inouï, jusqu'au moment où le mystérieux visiteur fut assez éloigné pour diminuer les dangers d'une déclaration de guerre ; mais alors ils lancèrent une grêle

de cailloux et de cris, se livrèrent à des danses insultantes ; en un mot, ils enterrèrent le calumet de la paix avec une foule de cérémonies si sauvages que, si M. Cripples eût été le chef enluminé d'une tribu de *Cripple-wagboys*, ils n'auraient pas pu faire mieux honneur à leur éducation.

Au milieu de cet hommage, M. Arthur Clennam offrit son bras à la petite Dorrit, et la petite Dorrit l'accepta.

« Voulez-vous que nous prenions le pont suspendu ? nous y serons à l'abri du tapage de la rue, » demanda le cavalier.

La petite Dorrit répondit encore : « Comme il vous plaira, » et bientôt elle se rassura assez pour exprimer l'espérance que M. Clennam n'en voulait pas aux élèves de l'institution Cripples, attendu qu'elle avait elle-même appris le peu qu'elle savait à la classe du soir de ce pensionnat. M. Clennam répliqua qu'il ne leur en voulait pas le moins du monde et qu'il leur pardonnait de tout son cœur. Ce fut ainsi que Cripples devint, sans le savoir, le maître des cérémonies qui présenta les deux promeneurs l'un à l'autre et les mit plus à l'aise que n'eût pu le faire Beau Nash^[2], s'ils avaient vécu durant les belles années de son règne et qu'il fût descendu de son équipage à six chevaux tout exprès pour leur faire faire connaissance.

Il faisait toujours beaucoup de vent et les rues étaient horriblement boueuses, bien qu'il ne tombât plus d'averse pendant qu'ils se dirigeaient vers le pont. Sa petite compagne lui paraissait si jeune, qu'à plusieurs reprises il eut besoin de s'observer pour ne pas lui parler comme à une enfant. Peut-être, de son côté, paraissait-il très âgé à celle qu'il trouvait si jeune.

« Je suis bien fâchée du désagrément que vous avez eu, monsieur, de passer la nuit en prison ; c'est fort ennuyeux.

— Ce n'est rien. J'avais un très bon lit.

— Oh ! oui, répondit-elle avec vivacité ; je crois qu'il y a d'excellents lits au café. »

Arthur remarqua qu'aux yeux de la petite Dorrit le café était un hôtel magnifique, et qu'elle en paraissait fière.

« Je sais que tout y coûte très cher ; mais père m'a dit qu'on pouvait s'y procurer un dîner superbe. On y trouve même du vin, ajouta-t-elle

timidement.

— Y avez-vous dîné quelquefois ?

— Oh ! non. Je ne suis jamais allée que dans la cuisine, pour chercher de l'eau chaude. »

Quand on pense qu'à son âge elle en était encore à ne parler qu'avec respect du luxe d'un établissement comme l'hôtel de la Maréchaussée !

« Je vous ai demandé hier soir, dit Clennam, comment vous aviez fait connaissance avec ma mère. Aviez-vous jamais entendu prononcer son nom avant qu'elle vous envoyât chercher ?

— Non, monsieur.

— Pensez-vous que votre père l'ait jamais entendu ?

— Non, monsieur. »

Il lut tant de surprise dans le regard qui rencontra sa vue (la petite Dorrit eut bien peur, par parenthèse, lorsque leurs yeux se rencontrèrent et détourna bien vite les siens), qu'il crut devoir ajouter :

« J'ai mes raisons pour vous faire cette question, quoique je ne puisse pas très bien vous les expliquer ; mais surtout n'allez pas supposer un seul instant qu'elles soient de nature à vous causer la moindre alarme ou la moindre inquiétude ; au contraire. Ainsi donc, vous croyez qu'à aucune époque de la vie de votre père mon nom de Clennam ne lui a été connu particulièrement ?

— Oui, monsieur. »

Il devina, à l'intonation de sa voix qu'elle levait de nouveau les yeux vers lui avec ces lèvres entr'ouvertes qui annonçaient une agitation intérieure ; il regarda donc devant lui, plutôt que de faire battre plus vite encore le cœur de la jeune fille en lui adressant d'autres questions.

Ce fut ainsi qu'ils s'avancèrent sur le pont suspendu, qui, au sortir des rues tumultueuses, semblait aussi tranquille que s'il se fût trouvé en pleine campagne. Le vent soufflait, les rafales humides passaient auprès d'eux en grondant, enlevant les flaques d'eau sur la route et sur le trottoir et les faisant pleuvoir dans la rivière. Le vent chassait avec furie les nuages qui parsemaient un ciel couleur de plomb ; la fumée et le brouillard semblaient vouloir lutter de vitesse avec les nuages, et la sombre rivière roulait dans la

même direction. Quant à la petite Dorrit, elle semblait la plus petite, la plus tranquille, la plus faible des créatures du bon Dieu.

« Laissez-moi vous mettre en voiture, » dit Arthur Clennam, qui fut sur le point d'ajouter : « Ma pauvre enfant ! »

Elle se hâta de refuser, disant que la pluie ou le soleil ne lui importaient guère, habituée comme elle était à sortir par tous les temps. Il savait qu'elle disait vrai, et cela ne fit qu'augmenter la pitié qu'elle lui inspirait, en songeant que ce frêle petit être était obligé de traverser la nuit les rues humides, sombres et bruyantes de Londres, pour regagner un lieu de repos comme celui qu'il venait de quitter.

« Vous m'avez témoigné tant d'intérêt hier soir, monsieur, et j'ai su plus tard que vous vous étiez montré si généreux envers mon père, que je n'ai pas pu résister à votre message, quand ce n'aurait été que pour vous remercier ; surtout comme je désirais beaucoup vous dire... »

Elle hésita et trembla ; des larmes lui montèrent aux yeux, mais ne coulèrent pas.

« Me dire... ?

— Que j'espère que vous ne vous méprendrez pas sur le caractère de mon père. Ne le jugez pas comme vous jugeriez quelqu'un en dehors de la prison. Il y a si longtemps qu'il y est ! Je ne l'ai jamais vu ailleurs, mais je sais qu'il a dû changer sous beaucoup de rapports depuis qu'il y est.

— Je ne suis pas du tout disposé à porter sur lui un jugement injuste ou sévère, soyez-en sûre.

— Non qu'il ait à rougir de quoi que ce soit, reprit-elle avec un peu d'orgueil, la pensée lui étant évidemment venue qu'elle pouvait avoir l'air de trahir le vieillard, ou que j'aie moi-même aucun motif de rougir de lui. Il faut seulement le connaître. Tout ce que je demande, c'est qu'on soit assez juste pour se rappeler l'histoire de sa vie. Tout ce qu'il a dit est parfaitement exact. Tout cela est arrivé comme il vous l'a raconté. On le respecte beaucoup. Les nouveaux venus sont toujours heureux de faire sa connaissance. Sa société est plus recherchée que celle d'aucun autre détenu. On fait bien moins de cas du gouverneur que de lui. »

Si jamais orgueil fut excusable, ce fut celui de la petite Dorrit faisant l'éloge de son père.

« J'ai très souvent entendu dire que ses manières sont celles d'un vrai gentleman, et tout à fait exemplaires. Je ne vois personne là qui puisse rivaliser avec lui : tout le monde, au contraire, reconnaît qu'il est supérieur aux autres prisonniers. C'est autant pour cela qu'on lui fait des cadeaux que parce qu'on sait qu'il est pauvre. On ne peut le blâmer d'être pauvre. Qui donc pourrait habiter une prison pendant un quart de siècle et devenir riche ? »

Quelle affection dans ses paroles, quelle sympathie dans ses larmes refoulées, quelle ardeur de fidélité dans son âme, quelle sincérité dans son empressement à entourer le vieillard d'une auréole, hélas ! peu méritée !

« Si j'ai cru qu'il valait mieux cacher mon adresse, ce n'est pas que je rougisse de lui. Dieu m'en préserve ! Je ne rougis même pas de ma demeure autant qu'on pourrait le supposer. Ceux qui viennent là ne sont pas nécessairement pour cela de mauvaises gens. J'ai connu beaucoup de personnes industrieuses, braves et honnêtes, qui y ont été amenées sans qu'il y ait eu de leur faute. Presque tous ont bon cœur et s'aident entre eux. Et je serais par trop ingrate si j'oubliais que j'y ai passé bien des heures tranquilles et agréables ; que, lorsque j'étais toute petite, j'y ai trouvé un excellent ami qui m'aimait beaucoup ; que c'est là que j'ai appris mon état, que j'y ai travaillé, que j'y ai dormi paisiblement. Il y aurait presque de la lâcheté et de la méchanceté à ne pas m'y attacher un peu, après tout cela ! »

Soulagée par ces confidences où elle avait épanché le trop-plein de son cœur fidèle, la petite Dorrit ajouta d'un ton modeste, avec un regard qui semblait implorer l'indulgence de son nouvel ami :

« Je n'avais pas l'intention de vous en dire tant, et c'est la seconde fois seulement qu'il m'arrive d'en parler. Mais il me semble que cela vous mettra mieux à même de juger des choses que vous n'avez pu le faire hier soir. Je vous disais alors que je regrettais que vous m'eussiez suivie, monsieur. Maintenant je le regrette moins, pourvu que vous ne pensiez pas... je ne le regrette même plus du tout, pourvu que je n'aie pas parlé trop confusément pour que... pour que vous me compreniez bien, car j'ai grand'peur qu'il n'en soit rien. »

Arthur répondit avec une sincérité parfaite qu'elle avait grand tort de le croire, et, se plaçant entre elle et la rafale, la protégea de son mieux.

« Je me sens encouragé maintenant, reprit-il, à vous demander encore quelques renseignements. Votre père a-t-il beaucoup de créanciers ?

— Oh ! beaucoup.

— Je veux dire beaucoup de créanciers opposants qui le retiennent où il est ?

— Oh ! oui, beaucoup !

— Savez-vous... je pourrais sans doute obtenir ce renseignement ailleurs, si vous n'êtes pas à même de me le donner... savez-vous quel est celui d'entre eux qui possède le plus d'influence ? »

La petite Dorrit répliqua, après avoir réfléchi un peu, qu'elle se rappelait avoir entendu parler autrefois d'un M. Tenace Mollusque, personnage très puissant. Il était commissaire du gouvernement, ou membre d'un conseil, ou administrateur, ou quelque chose. Il demeurait dans Grosvenor Square, à ce qu'elle croyait, ou tout près de là. Il occupait une place... un emploi très élevé dans le ministère des Circonlocutions. La petite Dorrit paraissait s'être fait dès l'enfance une idée si terrible de ce formidable M. Tenace Mollusque de Grosvenor Square ou des environs, et du bureau des Circonlocutions, que le nom seul parut l'intimider.

« Il n'y aura pas de mal, pensa Arthur, d'aller voir ce M. Tenace Mollusque. »

La pensée ne se présenta pas à lui si rapidement que la petite Dorrit ne pût l'intercepter au passage.

« Ah ! fit-elle, secouant la tête avec un désespoir que les années avaient adouci, beaucoup de personnes ont songé, dans le temps, à faire sortir mon pauvre père ; mais vous ne savez pas combien il y a peu de chances de succès. »

Elle oublia un moment sa timidité, dans l'empressement sincère et désintéressé qu'elle mit à détourner son compagnon du navire englouti qu'il désirait retirer de l'abîme, et elle le regarda avec des yeux qui, joints à son visage résigné, à sa taille si frêle, à sa toilette mesquine, à la pluie et au

vent, ne firent que le confirmer davantage dans sa résolution de lui venir en aide.

« Quand même on réussirait, reprit-elle... et il est clair maintenant qu'on ne peut pas réussir... où donc père vivrait-il et comment vivrait-il ? J'ai souvent pensé que, si un tel changement pouvait se faire, ce serait loin d'être un avantage pour lui. Les gens du dehors n'auraient peut-être pas de lui une opinion aussi favorable que les pensionnaires de la Maréchaussée. On ne serait peut-être pas aussi bon avec lui. Peut-être aurait-il lui-même beaucoup de peine à se faire à un autre genre de vie. »

Alors, pour la première fois, la petite Dorrit ne put réprimer ses larmes, et les mains maigres et mignonnes qu'il avait suivies des yeux lorsqu'elles étaient si occupées, tremblèrent en se rejoignant.

« Ce serait un nouveau chagrin pour lui que d'apprendre que je travaille pour gagner un peu d'argent et que Fanny en fait autant. Il s'occupe tant de nous et de notre sort, voyez-vous, dans cette prison où il est renfermé sans espoir !... C'est un si bon, si bon père ! »

Arthur laissa passer cet éclat de douleur avant de recommencer à parler : il n'eut pas besoin d'attendre longtemps. La jeune fille n'était pas habituée à songer à elle-même ni à importuner les autres de ses confidences et de ses chagrins. Il avait à peine eu le temps de diriger les yeux vers les masses de toits et de cheminées au-dessus desquels la fumée roulait pesamment, et vers la forêt de mâts et de clochers qui s'élevaient les uns sur la rivière, les autres sur la terre ferme, mais qui se mêlaient et se confondaient dans la brume orageuse, que déjà sa compagne était aussi calme que si elle eût été en train de coudre dans la chambre de Mme Clennam.

« Vous seriez heureuse de voir votre frère recouvrer sa liberté ?

— Oh ! bien, bien heureuse, monsieur !

— Eh bien alors, espérons toujours que nous pourrons faire quelque chose pour lui. Vous m'avez parlé hier soir d'un ami...

— Cet ami s'appelait Plornish, remarqua la petite Dorrit.

— Et où demeurerait Plornish !

— Plornish habitait la cour du Cœur-Saignant. Ce n'était qu'un maçon, ajouta la petite Dorrit, comme pour avertir M. Clennam de ne pas se faire

d'illusions quant à la position sociale de Plornish. Il occupait la dernière maison de l'impasse du Cœur-Saignant, et son nom se trouvait au-dessus de la porte. »

Arthur prit note de cette adresse et donna la sienne. Il avait fait maintenant tout ce qu'il avait espéré faire pour le moment ; seulement il ne voulait pas quitter sa compagne sans l'avoir bien persuadée qu'elle pouvait compter sur lui et sans lui faire promettre de ne pas oublier ses offres.

« Voilà toujours un ami d'inscrit ! reprit-il en remettant son portefeuille dans sa poche. Pendant que je vous ramène chez vous... vous retournez chez vous, n'est-ce pas ?

— Oui, je rentre tout droit à la maison.

— Pendant que je vous ramène... (les mots à *la maison* avaient sonné désagréablement à son oreille), permettez-moi de vous prier d'être intimement convaincue que vous avez un ami de plus. Je ne fais pas de phrases et ne vous en dirai pas davantage.

— Vous êtes vraiment bien bon pour moi, monsieur, et vous n'avez pas besoin de m'en donner d'autre assurance : j'y crois volontiers. »

Ils revenaient à travers les misérables rues boueuses, passant devant les pauvres et sales boutiques, bousculés par cette foule de regrattiers qui abondent dans les quartiers pauvres. Il n'y avait rien le long de la route qui fût de nature à réjouir aucun de nos cinq sens. Et pourtant cette promenade à travers la pluie, la boue et le vacarme, avait un charme peu ordinaire pour celui qui donnait le bras à cette jeune fille si mignonne, si frêle, si soigneuse. La regardait-il toujours comme une enfant ? Et lui, ne paraissait-il pas bien âgé aux yeux de sa compagne ? N'étaient-ils pas l'un pour l'autre un mystère impénétrable dans cette rencontre prédestinée de leurs existences ? C'est ce qu'il nous importe peu de savoir pour le moment. Toujours est-il qu'Arthur Clennam songea qu'elle avait vu le jour et qu'elle avait été élevée au milieu de ces ruines qu'elle traversait d'un air craintif, et qui lui étaient familières, bien qu'elle y fût déplacée ; il songea à la longue connaissance qu'elle avait faite des ignobles petites misères de la vie, à son innocence, à sa sollicitude pour les autres, à sa jeunesse, et à sa taille enfantine.

Ils avaient gagné *High-Street*, où se trouvait la prison, lorsqu'une voix s'écria : « Petite mère ! petite mère ! » Dorrit, s'étant arrêtée et retournée, une personne étrange vint d'un air empressé se jeter sur eux, sans cesser de crier : « Petite mère ! » et renversa, en tombant dans la boue, le contenu d'un grand panier de pommes de terre.

« Oh ! Maggy, dit la petite Dorrit, vilaine maladroite ! »

Maggy, ne s'étant fait aucun mal, se releva tout de suite et se mit à ramasser les pommes de terre, occupation dans laquelle elle fut aidée par Dorrit et Clennam. Maggy retrouvait fort peu de ses tubercules ; mais en revanche elle ramassait une grande quantité de boue : néanmoins on finit par les recueillir tous et par les déposer dans le panier. Maggy débarbouilla avec son châle son visage couvert de boue, puis, présentant ce visage à M. Clennam comme un modèle de propreté, lui permit enfin de voir à qui elle ressemblait

Elle avait environ vingt-huit ans, de gros os, de gros traits, de grosses mains, de gros pieds, de gros yeux, et pas de cheveux. Ses gros yeux étaient transparents et presque incolores ; le jour ne paraissait guère les affecter, car ils conservaient une immobilité anormale. On lisait aussi sur son visage cette expression attentive qu'on remarque chez les aveugles ; mais elle n'était pas aveugle, ayant conservé un œil qui voyait tant bien que mal. Quoique sa physionomie ne fût pas d'une laideur excessive, il s'en fallait de peu, car elle eût été repoussante sans son sourire, sourire plein de bonheur et assez agréable en lui-même, mais qui faisait mal à voir, parce qu'il était là à poste fixe sans s'effacer jamais. Un vaste bonnet blanc, orné d'une masse de ruches épaisses qui se relevaient ou s'abaissaient sans cesse, rendait si difficile l'équilibre de son vieux chapeau noir, qu'il retombait en arrière et restait suspendu par les brides, comme l'enfant que la bohémienne porte attaché sur son dos. Une commission de fripiers aurait seule été capable de faire un rapport sur les étoffes qui composaient le reste de sa pauvre toilette ; mais cette toilette, vue à vol d'oiseau, ressemblait à une collection d'herbes marines, auxquelles on aurait ajouté çà et là une gigantesque feuille de thé. Son châle surtout avait l'air d'une gigantesque feuille de thé, bouillie longtemps dans la théière.

Arthur Clennam regarda la petite Dorrit avec une expression de visage qui voulait dire : « Oserais-je vous demander quelle est cette dame ? » La

petite Dorrit, dont Maggy avait commencé à caresser la main en continuant à l'appeler petite mère, répondit de vive voix (les interlocuteurs se trouvaient sous une porte cochère où la plupart des pommes de terre avaient roulé en tombant) :

« C'est Maggy, monsieur.

— Maggy, monsieur, répéta comme un écho le personnage ainsi présenté. Petite mère !

— C'est la petite fille... reprit Dorrit.

— Petite fille, répéta Maggy.

— De ma vieille nourrice, qui est morte depuis longtemps. Maggy, quel âge as-tu ?

— Dix ans, mère, répondit Maggy.

— Vous ne pouvez vous figurer comme elle est bonne, ajouta Dorrit avec une tendresse infinie.

— Comme *elle* est bonne, répéta Maggy, renvoyant d'une façon très expressive le pronom souligné à sa petite mère.

— Et comme elle est adroite, poursuivit Dorrit. Elle fait les commissions aussi bien que qui que ce soit. » Maggy se mit à rire. « Elle est aussi sûre que la banque d'Angleterre. » Maggy se mit à rire plus fort. « Elle gagne sa vie sans rien demander à personne, monsieur ! dit la petite Dorrit d'un air de triomphe, mais parlant un peu plus bas ; très sérieusement, monsieur !

— Quelle est son histoire ? demanda Clennam.

— Voilà de quoi te rendre fière, Maggy ! s'écria Dorrit lui prenant ses deux grosses mains qu'elle frappa l'une contre l'autre. Un monsieur qui arrive de je ne sais combien de milliers de lieues d'ici, qui veut savoir ton histoire !

— *Mon* histoire, petite mère ?

— C'est moi qu'elle appelle ainsi, remarqua Dorrit en rougissant un peu. Elle m'est très attachée. Sa vieille grand-mère n'a pas été aussi bonne pour elle qu'elle aurait dû, n'est-ce pas, Maggy ? »

Maggy fit un signe de tête négatif, transforma son poing fermé en un vase à boire, le porta à sa bouche et dit : « Genièvre. » Puis elle se mit à

frapper un enfant imaginaire, en ajoutant : « Manche à balai et pincettes.

— À l'âge de dix ans, reprit Dorrit, les yeux fixés sur le visage de la pauvre fille, Maggy eut une vilaine fièvre, monsieur, et depuis ce temps-là elle n'a plus vieilli.

— Dix ans, répéta Maggy avec un signe de tête approbateur. Mais quel bel hôpital ! C'est là qu'on est bien, n'est-ce pas ? Oh ! le bel endroit !

— Elle n'avait jamais eu un moment de tranquillité avant d'aller là, monsieur, reprit la petite Dorrit en se tournant vers Arthur et parlant bas ; aussi elle ne tarit pas quand on la met sur ce chapitre.

— Quels bons lits ! s'écria Maggy. Quelles limonades ! quelles oranges ! quelles délicieuses soupes ! quel vin ! quels bons morceaux de poulet ! Oh ! n'est-ce pas que c'est un endroit ravissant pour ceux qui peuvent y demeurer ?

— Aussi Maggy y est demeurée le plus longtemps qu'elle a pu, poursuivit sa petite mère du même ton qu'auparavant, comme si elle racontait une histoire pour amuser un enfant ; et enfin, lorsqu'on n'a plus voulu la garder, il a bien fallu qu'elle s'en allât. Alors, comme elle ne devait jamais avoir plus de dix ans tant qu'elle vivrait...

— Tant qu'elle vivrait, répéta Maggy.

— Et comme elle était très faible, si faible que, lorsqu'elle commençait à rire, elle ne pouvait plus se retenir... et c'était bien dommage. »

Maggy devient tout à coup très sérieuse.

« La grand'mère ne savait trop que faire d'elle, et pendant plusieurs années elle se montra très, très méchante. À la fin, avec le temps, Maggy commença à écouter ce qu'on lui disait, et à tâcher d'être bien sage et bien attentive et bien laborieuse ; et petit à petit on la laissa sortir et rentrer aussi souvent qu'elle voulait, et elle gagna assez pour se suffire à elle-même, et aujourd'hui elle se tire d'affaire toute seule. Et voilà, poursuivit la petite Dorrit en frappant de nouveau les deux grosses mains l'une contre l'autre, voilà toute l'histoire de Maggy, ainsi que Maggy peut vous l'affirmer elle-même ! »

Mais Arthur Clennam aurait deviné ce qui manquait pour compléter cette histoire, quand même il n'eût pas entendu ce nom de petite mère, quand

même il n'eût pas vu Maggy caressant la main grêle et mignonne de sa protectrice, quand même il n'eût pas aperçu les larmes qui tremblaient dans ces gros yeux incolores, quand même il n'eût pas prêté l'oreille au sanglot qui avait étouffé le rire hébété de la protégée. Lorsque plus tard il songea à cette rencontre, il ne revit jamais dans sa pensée, sans attendrissement, cette sale porte cochère où le vent et la pluie s'engouffraient, et où la manne aux pommes de terre boueuses attendait qu'on les renversât ou qu'on les ramassât de nouveau. Jamais, jamais !

Leur promenade touchait presque à sa fin, et ils quittèrent l'endroit où ils s'étaient réfugiés pour prendre congé l'un de l'autre. Mais pour contenter Maggy, il ne fallut rien moins qu'une longue station à quelques pas de la prison, devant une boutique d'épicier, où elle les arrêta pour leur faire admirer ses connaissances littéraires. Elle savait à peu près lire, et elle énuméra assez correctement les grands chiffres (c'était à ceux-là qu'elle donnait la préférence) qui indiquaient les prix. Elle trébucha aussi, sans commettre trop d'erreurs, à travers diverses recommandations philanthropiques qui engageaient les passants à : ESSAYEZ NOTRE MÉLANGE, — ESSAYEZ NOTRE SOUSHONG ORDINAIRE, — ESSAYEZ NOTRE PÉKO À SAVEUR ORANGÉE, QUI PEUT SOUTENIR LA COMPARAISON AVEC LES THÉS LES PLUS PARFUMÉS, tout en priant le public de se tenir en garde contre les charlatans du voisinage et les denrées falsifiées. Lorsque Arthur Clennam vit, à la légère rougeur qui animait le visage de la petite Dorrit chaque fois que Maggy devinait juste, combien elle prenait plaisir au succès de sa protégée, il sentit qu'il pourrait, s'il voulait, les tenir là, à convertir en bibliothèque à leur usage la montre de l'épicier, jusqu'à ce que la pluie et le vent fussent fatigués.

Enfin la cour extérieure de la geôle les reçut, et là, il dit adieu à la petite Dorrit. Bien petite, en effet : il l'avait toujours trouvée telle ; mais jamais elle ne lui avait paru plus petite que lorsqu'il la vit rentrer dans la loge de la prison, cette petite mère, suivie de sa grosse fille.

La porte de la cage s'ouvrit, et, lorsque le petit oiseau y fut rentré volontiers en battant des ailes, Arthur Clennam s'éloigna.

1. ↑ Diminutif de Frédéric

2. [↑](#) Richard Nash, plus connu sous le sobriquet de Beau Nash, né en 1674, mort en 1764, célèbre maître des cérémonies des bals qui donnèrent longtemps la vogue à la ville de Bath. *(Note du traducteur.)*

CHAPITRE X.

Renfermant toute la théorie de l'art de gouverner.

Nous n'apprendrons rien à personne en disant que le ministère des Circonlocutions est le plus important des ministères. Tout le monde sait cela. Nulle affaire publique, de quelque nature qu'elle soit, ne peut, sous aucun prétexte, faire un pas sans le consentement du ministère des Circonlocutions. Il faut toujours qu'il mette la main à la pâte dans les affaires publiques, soit qu'il s'agisse d'une énorme brioche ou d'un petit gâteau. Il est également impossible de faire l'acte le plus légal ou de redresser le tort le plus évident sans la permission expresse du ministère des Circonlocutions. Si on découvre jamais une seconde conspiration des poudres, trente minutes avant l'heure fixée pour mettre le feu à la mèche, personne ne se croira autorisé à empêcher le parlement de sauter, avant que le ministère des Circonlocutions ait nommé une vingtaine de commissions, expédié un boisseau de notes, plusieurs sacs de rapports officiels, et une correspondance peu grammaticale, mais assez volumineuse pour remplir un tombeau de famille.

Cette glorieuse administration a commencé à fonctionner dès que l'unique et sublime principe qui renferme, pour ainsi dire, tout l'art de gouverner un peuple, a été clairement révélé aux hommes d'État. Elle a été la première à étudier cette brillante révélation et à en appliquer la salutaire influence à tout l'engrenage des procédés officiels. S'agit-il de faire quelque chose, le ministère des Circonlocutions l'emporte sur toutes les administrations publiques dans l'art de reconnaître comment il faut s'y prendre... POUR NE PAS LA FAIRE.

Grâce à sa délicate intuition, grâce au tact avec lequel il met cette intuition à profit, grâce au génie qu'il déploie dans la pratique, le ministère

des Circonlocutions est arrivé à éclipser toutes les autres administrations publiques ; et la situation publique s'est élevée jusqu'à... mais vous n'avez qu'à voir ce qu'elle est.

Il est vrai que l'art de ne pas faire les choses semble la principale étude et la grande affaire de toutes nos administrations publiques et de tous les hommes d'État qui entourent le ministère des Circonlocutions. Il est vrai que chaque nouveau président du conseil et chaque nouveau gouvernement qui arrivent au pouvoir, parce qu'ils ont soutenu qu'on aurait dû faire telle ou telle chose, ne sont pas plus tôt au pouvoir, qu'ils s'appliquent avec une vigueur incroyable à trouver le meilleur moyen de ne pas la faire. Il est vrai que les élections sont à peine terminées, que tous ces députés qui viennent de se démener comme des possédés sur les *hustings*, parce qu'on n'a pas fait telle ou telle chose, et qui ont sommé les amis de leur honorable adversaire de dire pourquoi on ne l'a pas faite, et qui ont affirmé qu'on doit la faire et qui se sont engagés à la faire faire ; il est vrai, dis-je, que chacun d'eux, une fois colloqué, se dépêche de rechercher les moyens de ne pas la faire. Il est vrai que les débats de la chambre des communes et de la chambre des lords, depuis le commencement jusqu'à la fin de chaque session, aboutissent invariablement à une discussion prolongée sur les moyens de ne pas la faire. Il est vrai qu'à l'ouverture de chacune de ces sessions, le discours du trône dit virtuellement : « Milords et Messieurs, vous avez une bonne dose de besogne à faire, et vous voudrez bien vous retirer chacun dans vos chambres respectives et dissenter sur les meilleurs moyens de... ne pas la faire. » Il est vrai qu'à la fin de chacune de ces sessions, le discours du trône dit virtuellement : « Milords et Messieurs, vous venez de passer plusieurs mois pénibles à rechercher avec beaucoup de loyauté et de patriotisme les moyens de ne rien faire, et vous avez réussi ; et, après avoir demandé la bénédiction du ciel pour la prochaine récolte (naturelle et non politique, ne pas confondre), je vous invite à retourner dans vos foyers. » Tout cela est très vrai, j'en conviens, mais le ministère des Circonlocutions va beaucoup plus loin.

Car le ministère des Circonlocutions poursuit chaque jour sa morale mécanique, imprimant un mouvement perpétuel à ce tout-puissant rouage gouvernemental, grâce auquel on parvient à ne rien faire, à ne rien laisser faire. Car, dès qu'un fonctionnaire public est assez malavisé pour vouloir

faire quelque chose et paraît, grâce à quelque accident incroyable, avoir la moindre chance d'y réussir, le ministère des Circonlocutions ne manque jamais de lui tomber dessus avec une note ou un rapport, ou une circulaire qui extermine du coup l'audacieux employé. C'est cet esprit d'aptitude universelle qui, petit à petit, a conduit le ministère des Circonlocutions à se mêler de tout. Mécaniciens, chimistes et physiciens, soldats, marins, pétitionnaires, auteurs de mémoires, gens ayant des griefs, gens voulant empêcher des griefs, redresseurs de torts, fripons, dupes, gens dont on refuse de récompenser le mérite, gens dont on refuse de punir l'incapacité ; tous sont enfouis pêle-mêle dans le ministère des Circonlocutions, sous des rames de papier tellière.

Une foule de gens se perdent dans le ministère des Circonlocutions. Des malheureux envers lesquels on a commis des injustices, ou qui arrivent chargés de projets pour le bien-être général (et ils feraient mieux de commencer par apporter des griefs tout faits, que d'employer cette recette britannique infailible pour se créer de nouveaux sujets de plainte) ; qui, à force de temps et d'angoisses, ont traversé sains et saufs les autres administrations ; qui, d'après les règlements établis, ont été bousculés dans ce bureau-ci, éludés dans celui-là et évincés par cet autre, se voient enfin renvoyés au ministère des Circonlocutions pour ne plus reparaître jamais. Les commissions se rassemblent pour examiner la question, les secrétaires rédigent des minutes, les rapporteurs bredouillent, les ministres enregistrent, prennent des notes, paraphent, et on s'en tient là. En un mot, toutes les affaires du pays traversent le ministère des Circonlocutions, excepté celles qui n'en sortent jamais, et celles-là sont innombrables.

Parfois quelques esprits courroucés interpellent le ministre des Circonlocutions. Parfois des questions parlementaires, ou des motions ou des menaces de motions s'élèvent à ce sujet, émanées de démagogues assez vulgaires et assez ignorants pour soutenir que l'art de bien gouverner ne consiste pas à tout entraver. Alors quelque noble lord ou quelque très honorable gentleman, auquel est confié le soin de défendre le ministère des Circonlocutions, met dans sa poche une orange de discorde et transforme la chambre en un champ de bataille. Alors on le voit se lever en frappant la table d'une main indignée et combattre face à face l'honorable préopinant. Alors l'orateur ministériel se présente pour apprendre à l'honorable

préopinant que l'administration des Circonlocutions, loin de mériter le plus léger blâme, est digne des plus grands éloges, et qu'on ne saurait lui en accorder assez ; que le ministère des Circonlocutions a toujours eu raison envers et contre tous, mais que jamais il n'a eu plus complètement raison qu'en cette occasion. Alors il affirme que l'honorable préopinant eût fait preuve de plus de goût, de plus de talent, de plus de raison, de plus de bons sens, de plus de... tous les lieux communs du dictionnaire... en laissant le ministère des Circonlocutions tranquille, et en n'ouvrant pas la bouche à ce sujet. Et enfin, l'œil fixé sur un souffleur diplomatique, appartenant au ministère des Circonlocutions et assis au-dessous de la barre de la chambre, il écrase l'honorable préopinant par le récit officiel de la manière dont les choses se sont passées. Il arrive toujours de deux choses l'une : ou bien le ministère n'a rien à dire pour sa défense et s'acquitte de cette tâche avec son habileté ordinaire, ou bien le noble orateur se trompe, pendant une moitié de son discours et oublie l'autre moitié ; mais cela n'empêche pas une majorité accommodante d'approuver la conduite du ministère des Circonlocutions.

Cette administration a fini par devenir une si admirable pépinière d'hommes d'État, que plusieurs lords, aux allures roides et imposantes, passent pour des prodiges surhumains dans la pratique des affaires, rien que pour avoir dirigé pendant quelque temps le ministère des Circonlocutions et s'y être exercés dans l'art de mettre partout et toujours des bâtons dans les roues. Quant aux prêtres et aux initiés inférieurs de ce temple politique, ledit système a eu pour résultat de les diviser en deux camps, jusqu'au dernier des garçons de bureau ; les uns regardent le ministère des Circonlocutions comme une institution divine qui a le droit absolu de tout entraver, tandis que les autres, affichant une incrédulité complète, le considèrent comme un abus flagrant.

Les Mollusques aident depuis longtemps à administrer le ministère des Circonlocutions, La branche Tenace Mollusque croit même avoir des droits acquis à tous les emplois de ce ministère, et elle se fâche tout rouge si quelque autre lignée fait mine de vouloir s'y installer. C'est une famille très distinguée que celle des Mollusques, et une famille très prolifique. Ses membres sont dispersés dans tous les bureaux publics et remplissent toutes sortes d'emplois officiels. Ou bien le pays est écrasé sous le poids des

services rendus par les Mollusques, ou bien les Mollusques sont écrasés sous les bienfaits du pays ; on n'est pas tout à fait d'accord sur ce point. Les Mollusques ont leur opinion, le pays a la sienne.

M. Tenace Mollusque, qui, à l'époque en question, était chargé de préparer et de bourrer de renseignements l'homme d'État qui se trouvait alors à la tête du ministère des Circonlocutions (lorsque ce noble personnage ne se tenait pas très solidement en selle, par suite des coups de lance de quelque gredin de journaliste), avait plus de sang illustre dans les veines qu'il n'avait d'argent dans les poches. En sa qualité de Mollusque, il avait une place qui était une assez jolie petite sinécure ; et, toujours en sa qualité de Mollusque, il avait placé son fils Mollusque jeune dans son bureau. Malheureusement il avait épousé une miss des Échasses, aussi riche que lui sous le rapport du sang, mais aussi pauvre en fait de meubles ou d'immeubles, et de cette union étaient nés un fils et trois filles. Aussi, grâce aux besoins patriciens de Mollusque jeune, des trois demoiselles de Mme Mollusque, née des Échasses, et grâce à ses dépenses personnelles, M. Tenace Mollusque trouvait fort longs les intervalles qui s'écoulaient entre chaque paiement trimestriel de son salaire ; circonstance qu'il ne manquait jamais d'attribuer à la lésinerie du pays.

Pour la cinquième fois, M. Arthur Clennam se présenta un matin au ministère des Circonlocutions et demanda à voir M. Tenace Mollusque. Les autres jours, il avait successivement attendu ce personnage dans une antichambre, dans une galerie vitrée, dans un salon d'attente et dans un passage à l'épreuve du feu, où l'administration semblait renfermer sa provision de courants d'air. Cette fois on ne répéta pas au solliciteur que M. Mollusque se trouvait en conférence avec le noble prodige qui dirigeait le ministère. On se contenta de lui dire qu'il était absent. On voulut bien, néanmoins, lui annoncer que Mollusque jeune, le satellite secondaire de cet astre imposant, était visible à l'horizon.

M. Clennam déclara qu'il désirait voir Mollusque jeune, et il le trouva en train de se roussir les mollets devant le foyer paternel, le dos appuyé contre la tablette de la cheminée. C'était une salle confortable, élégamment meublée à la mode de la haute bureaucratie : l'épais tapis, le bureau revêtu de cuir où l'on écrivait assis, le bureau revêtu de cuir où l'on écrivait debout, le formidable fauteuil, la chancelière, le paravent, les lettres

déchirées, les boîtes à dépêches ornées d'étiquettes, comme autant de fioles médicinales, l'odeur prédominante de cuir et d'acajou, tout cela avait un certain air grandiose de boutique à ne rien faire qui donnait une idée majestueuse du Mollusque absent.

Le Mollusque présent, qui tenait encore à la main la carte de M. Clennam et paraissait fort jeune, avait les plus drôles de petits favoris *pelucheux* qu'on ait jamais vus. C'était un si maigre duvet que celui qui recouvrait son menton adolescent, qu'il ressemblait à un oiseau dont les plumes commencent à pousser ; et un observateur compatissant aurait pu craindre que ce poussin chétif ne mourût de froid, s'il n'avait pas eu la précaution de se roussir les mollets. Un charmant lorgnon était suspendu à son cou ; mais, par malheur, les yeux de l'employé avaient des orbites si plats et de petites paupières si flasques, que le lorgnon ne voulait pas lui tenir dans l'œil, et retombait sans cesse contre les boutons de son gilet avec un bruit sec qui molestait le porteur.

« Oh ! dites-moi : vous savez que mon père n'est pas là et ne sera pas là de toute la journée, dit Mollusque jeune. Est-ce quelque chose que je puisse faire ? »

(Clic ! Voilà le lorgnon qui tombe. Mollusque jeune, tout effrayé, cherche autour de lui sans pouvoir le retrouver.)

« Vous êtes bien bon, répond Arthur Clennam ; mais je désire parler à M. Tenace Mollusque.

— Mais dites donc ! Vous n'avez pas d'audience, vous savez, » riposte Mollusque jeune.

(Il retrouve son lorgnon et le rajuste.)

« Non ! c'est justement une audience que je désire.

— Mais dites donc ! Voyons un peu : s'agit-il d'une affaire publique ? » demande Mollusque jeune.

(Clic ! Voilà le lorgnon qui tombe encore. Mollusque jeune est tellement occupé à le chercher, que, pour le moment, M. Clennam juge inutile de répondre.)

« S'agit-il, reprend Mollusque jeune, remarquant le teint hâlé du solliciteur, s'agit-il de... tonnage... ou de quelque chose de ce genre-là ? »

(En attendant la réponse, il ouvre son œil droit avec sa main et y colle son monocle d'une façon si inflammatoire, que l'œil se met à pleurer atrocement.)

« Non ; il ne s'agit pas de tonnage.

— Voyons donc un peu. S'agit-il d'une affaire personnelle ?

— Je ne sais vraiment pas au juste. Il est question d'un M. Dorrit.

— Dites donc, vous n'avez qu'une chose à faire, savez-vous ! Passez chez nous, si vous allez de ce côté-là : 24, *Mews-Street, Grosvenor-Square*. Mon père a une attaque de goutte qui le retient à la maison. »

(Il est clair que le malavisé Mollusque jeune devient aveugle de l'œil qui retient le lorgnon, mais la bonté l'empêche de rien changer quant à présent aux dispositions qu'il a prises avec tant de peine.)

« Merci. J'y vais de ce pas. Bonjour. »

Mollusque jeune est tout déconcerté, car il ne s'imaginait pas le moins du monde qu'on songerait à suivre son conseil.

« Êtes-vous bien sûr, demande-t-il, ne renonçant qu'à regret à l'idée lumineuse qui lui était d'abord venue, et rappelant le visiteur, dont la main se trouvait déjà sur la porte, qu'il ne s'agit pas de tonnage ?

— Parfaitement sûr. »

Après avoir donné cette assurance, M. Clennam se retira afin de poursuivre ses investigations, se demandant ce qui serait advenu dans le cas où il aurait en effet été question de tonnage.

Mews-Street, Grosvenor-Square, n'est pas tout à fait Grosvenor-Square, mais il ne s'en faut pas de beaucoup ; et pourtant, malgré ce voisinage aristocratique, c'est une piteuse petite rue où l'on ne voit guère que des murs de clôture, des écuries, des remises surmontées de greniers habités par des familles de cochers, lesquelles ont la manie de sécher le linge en plein air, et de décorer l'allège des fenêtres avec des barrières de péage en miniature. Le ramoneur en vogue de ce quartier distingué habite au fond de cette impasse, non loin d'un établissement très fréquenté le matin et à l'heure du crépuscule, pour la vente de bouteilles d'occasion et de graisses de cuisine. Les baraques de polichinelle viennent s'appuyer contre les murs de clôture de Mews-Street, tandis que les directeurs de ces théâtres vont

dîner ailleurs ; et les chiens du voisinage se donnent dans cette même localité des rendez-vous auxquels ils se gardent bien de manquer. Néanmoins il existe à l'entrée de Mews-Street deux ou trois bicoques où l'on étouffe faute d'air, mais qui se louent à des prix fabuleux, parce que ce sont des dépendances infimes du quartier fashionable. Dès qu'une de ces horribles petites cages à poulets est à louer (ce qui arrive très rarement, car elles sont très recherchées), l'agent chargé de la location la désigne dans les annonces comme une résidence de gentleman, située dans le quartier aristocratique, habitée uniquement par *the elite of the beau monde*.

Si une résidence digne d'un gentleman, et strictement renfermée dans l'étroite limite ci-dessus mentionnée, n'eût pas été un des accessoires obligés du sang des Mollusques, le chef de la branche Tenace Mollusque aurait pu choisir partout ailleurs, parmi au moins... mettons un chiffre rond... dix mille maisons, un logis cinquante fois plus commode et trois fois moins coûteux. Quoi qu'il en soit, M. Tenace Mollusque, se trouvant fort gêné dans les étroites limites de la résidence aristocratique qu'il payait si cher, s'écriait que c'était la faute du pays, et y trouvait une nouvelle preuve de la lésinerie nationale.

Arthur Clennam s'arrêta devant une maison resserrée, d'une architecture bizarre, à façade cintrée, et dont le petit fossé destiné à éclairer la cuisine souterraine avait l'air d'une poche de gilet humide : c'était là le n° 24 de Mews-Street (attenant à) Grosvenor-Square. À en juger par l'odorat, cette maison ressemblait en quelque sorte à une bouteille d'essence concentrée de fumier ; et, lorsque le valet de pied vint ouvrir, il sembla qu'on débouchait le flacon.

Le valet de pied en question était aux valets de pied de Grosvenor-Square ce que les maisons de Mews-Street sont à celles de Grosvenor-Square. Il était très bien dans son genre, mais c'était le genre d'un domestique d'impasses et d'escaliers dérobés. Sa splendeur n'était pas sans un certain mélange de malpropreté ; son teint et sa corpulence avaient eu à souffrir de l'état atmosphérique de son office. Une fluidité jaunâtre gâtait l'expression de sa physionomie au moment où il daigna ouvrir la porte... je veux dire lorsqu'il fit sauter le bouchon pour mettre le flacon sous le nez de M. Clennam.

« Veuillez remettre cette carte à M. Tenace Mollusque, et lui dire que je viens de voir M. Mollusque jeune, qui m'a engagé à passer ici. »

Le valet de pied (qui avait sur les parements de ses poches tant de larges boutons aux armes des Mollusques, qu'on pouvait croire qu'il portait sur lui l'argenterie et les bijoux de la famille, tous soigneusement boutonnés), réfléchit un instant en regardant la carte, puis il dit : « Entrez. » Il fallut quelque présence d'esprit pour obéir à cette injonction, sans se cogner contre la porte intérieure de l'antichambre et sans rouler de là jusqu'au bas de l'escalier de la cuisine, au milieu de la confusion morale et de l'obscurité physique causées par cette entrée difficile. Le visiteur, grâce au ciel, débarqua sain et sauf sur le paillason de l'antichambre.

Le valet de pied continuant à dire : « Entrez, » le visiteur continua à le suivre. À la seconde porte, nouveau flacon, nouveau bouchon. Le nez d'Arthur dégusta à cette autre fiole un mélange de provisions concentrées et de lavures de vaisselle. Après une légère escarmouche dans l'étroit passage, occasionnée par une bévue du valet, qui ouvrit de confiance la porte d'une lugubre salle à manger, et qui, en reconnaissant avec consternation qu'elle n'était pas habitée, recula en désordre, au risque d'écraser les pieds du visiteur, ce dernier fut enfermé, tandis qu'on l'annonçait, dans un petit salon de derrière tout moisi. Là il fut à même de respirer à la fois les parfums rafraîchissants des deux flacons combinés, avec la vue d'un pan de mur éloigné de trois pieds, qui n'admettait qu'un jour de souffrance. Il se demandait, pour se distraire, s'il était possible qu'il y eût en Angleterre beaucoup de familles Mollusques assez serviles pour se condamner à habiter de pareils trous.

M. Mollusque voulait bien le recevoir, « Monsieur veut-il se donner la peine de monter ? » Monsieur voulut bien, et il le prouva en montant tout de suite ; et dans le salon il trouva, le pied étendu sur un tabouret, M. Mollusque en personne, image vivante et frappante de l'art de rien, rien, rien.

M. Mollusque datait d'une époque plus propice, d'une époque où le pays montrait moins de lésinerie, et où le ministre des Circonlocutions était moins importuné qu'aujourd'hui. De même qu'il entourait le col du pays d'innombrables rouleaux de ficelle rouge et de paperasses bureaucratiques, de même il entourait son propre cou d'innombrables rouleaux de cravate

blanche. Ses manchettes et son faux-col avaient une majesté écrasante ; sa voix et ses manières ne faisaient pas moins d'effet. Il portait une grosse chaîne de montre et des breloques, un habit trop serré, un gilet idem, des pantalons qui ne faisaient pas un pli, et des bottes d'une roideur admirable. En somme, il était superbe, massif, accablant et inabordable. On eût dit qu'il avait posé toute sa vie devant sir Thomas Lawrence.

« M. Clennam, je crois ? dit M. Tenace Mollusque. Prenez un siège. »

M. Clennam prit un siège.

« Vous êtes venu plusieurs fois, si je ne me trompe, me demander aux Circonlocutions ? » Dans sa bouche ce dernier mot avait une longueur d'environ vingt-cinq syllabes.

« J'ai pris cette liberté. »

M. Mollusque salua d'une façon solennelle, comme qui dirait :

« C'est une liberté, je n'en disconviens pas ; prenez encore la liberté de m'expliquer votre affaire.

— Permettez-moi de vous dire tout d'abord que je viens de passer quelques années en Chine, que je suis presque un étranger dans mon propre pays, et que ce n'est pas un motif d'intérêt personnel qui me dicte la question que je vais vous faire. »

M. Mollusque tambourina légèrement sur la table qui se trouvait près de lui, comme s'il se fût mis à poser pour un second artiste à lui inconnu, et qu'il eût voulu lui adresser cette recommandation tacite :

« Si vous voulez bien avoir la complaisance de me représenter avec l'expression de dignité que je viens de donner à ma physionomie, vous m'obligerez.

— J'ai rencontré dans la prison de la Maréchaussée un prisonnier du nom de Dorrit, qui se trouve là depuis bien des années. Je désire me renseigner sur l'état de ses affaires, qui me semblent fort embrouillées, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen d'améliorer sa position après une si longue captivité. On m'a désigné M. Tenace Mollusque comme un des créanciers les plus influents. Ce renseignement est-il exact ? »

Comme le ministère des Circonlocutions avait pour principe de ne jamais donner une réponse catégorique, sous quelque prétexte que ce fût,

M. Mollusque se contenta de répondre :

« C'est possible.

— Comme représentant de l'État, ou comme simple particulier ?

— Il est possible, monsieur, répondit M. Mollusque, que le ministère des Circonlocutions ait conseillé... cela est possible, je n'affirme rien... de poursuivre certaine réclamation que l'État a pu élever, par suite de la faillite d'une compagnie ou d'une association dont cette personne a pu faire partie. Il se peut que cette question ait été soulevée au ministère des Circonlocutions, dans le cours officiel des affaires ; il se peut que le ministère ait rédigé ou confirmé une note conseillant de poursuivre ladite personne.

— Alors je dois supposer que les faits se sont ainsi passés ?

— Le ministère des Circonlocutions, répondit M. Mollusque, n'est responsable des suppositions de qui que ce soit.

— Oserai-je vous demander où je puis obtenir des renseignements officiels sur l'état réel de la question ?

— Il est loisible, répliqua M. Mollusque, à tout membre du... public... (il ne prononçait qu'avec répugnance le nom de cette obscure corporation, qu'il regardait comme son ennemie personnelle) d'adresser une requête au ministre des Circonlocutions. On peut se faire indiquer quelles sont les formalités indispensables à suivre, en s'adressant au bureau spécial de ce ministère.

— Quel est ce bureau ?

— Monsieur, répliqua M. Mollusque, tirant un cordon de sonnette, on vous l'indiquera au ministère, auquel je dois vous renvoyer, si vous désirez obtenir une réponse formelle à cette question.

— Pardonnez-moi si j'ajoute...

— Le ministère est ouvert au... public (M. Mollusque a toujours du mal à prononcer ce mot impertinent), pourvu que le... public observe les formes officielles ; si le... public n'observe pas ces formes, c'est le public qui a tort. »

M. Mollusque fit un salut profond, salut d'homme du monde offensé, de bureaucrate offensé, et d'habitant du quartier fashionable non moins

offensé, ces trois personnes ne formant qu'un seul et même individu. M. Clennam lui rendit son salut et fut reconduit jusqu'à la porte de Mews-Street par le valet de pied aux joues flasques.

Dans cette extrémité Arthur Clennam résolut, afin de s'exercer à la persévérance, de retourner au ministère des Circonlocutions, et d'essayer quelle satisfaction il pourrait tirer d'une seconde visite. Il s'y présenta donc de nouveau et envoya une seconde carte à Mollusque jeune, par un garçon de bureau, qui trouva très mauvais que le solliciteur se fût permis de revenir, d'autant plus qu'il était en train de manger des pommes de terre au jus derrière un paravent, auprès de la cheminée de l'antichambre.

Il obtint une nouvelle audience de Mollusque fils, et trouva le jeune gentleman occupé cette fois à se roussir les genoux et à bâiller, en invoquant quatre heures, qui s'obstinaient à ne pas sonner.

« Dites donc ! voyez-vous ! vous vous accrochez à nous d'une satanée façon, » remarqua Mollusque jeune, regardant par-dessus son épaule.

« Je veux savoir...

— Dites donc ! ma parole d'honneur, il ne faut pas venir comme ça chez nous pour nous dire que vous voulez savoir, vous savez, interrompit d'un ton de remontrance Mollusque jeune, qui se retourna en ajustant son lorgnon.

— Je veux savoir, répéta Arthur Clennam, qui s'était décidé à adopter une formule laconique et à ne pas sortir de là, d'une façon précise la nature de la réclamation que l'État élève contre un prisonnier pour dettes du nom de Dorrit.

— Dites donc ! voyez-vous ! vous allez vraiment trop vite, savez-vous ! Et vous n'avez pas même une lettre d'audience, s'écria Mollusque Jeune, comme si l'affaire commençait à devenir très sérieuse.

— Je veux savoir... » reprit Arthur. Et il répéta sa question. Mollusque Jeune le regarda en ouvrant de grands yeux, jusqu'à ce que son lorgnon fût tombé, puis il recommença le même manège.

« Vous n'avez pas le droit de faire de ces choses-là, reprit-il enfin avec tous les symptômes d'une faiblesse excessive, voyez-vous ! Qu'entendez-

vous par-là ? Vous disiez tout à l'heure que vous ne saviez pas s'il s'agissait ou non d'une affaire publique.

— Je viens de m'en assurer, répliqua le solliciteur, et je veux savoir... » Et il répéta encore sa monotone question.

Cette redite eut pour résultat d'affaiblir de plus en plus le jeune Mollusque, qui s'écria de nouveau :

« Voyez-vous ! ma parole d'honneur, il ne faut pas venir chez nous pour nous dire que vous voulez savoir, vous savez ! »

Là-dessus Arthur Clennam répète sa question dans les mêmes termes et sur le même ton, ce qui fait que le jeune Mollusque devient un merveilleux modèle de découragement et d'impuissance.

« Eh bien, voyez-vous ! ce que vous avez de mieux à faire, c'est de demander au secrétariat, » dit-il enfin, se glissant vers le cordon de la sonnette, qu'il tira. Le garçon de bureau qui avait fini de manger les pommes de terre au jus, répondit à cet appel. « Jenkinson, ajouta Mollusque, conduisez chez M. Wobbler. »

Arthur Clennam, s'étant imposé la tâche de prendre d'assaut le ministère des Circonlocutions, et décidé à ne pas reculer, accompagna le garçon de bureau à un autre étage, où ce fonctionnaire lui désigna le bureau de M. Wobbler. Il entra dans cet appartement et trouva deux gentlemen, assis en face l'un de l'autre à une table spacieuse et commode. L'un d'eux était occupé à polir un canon de fusil avec son foulard, tandis que l'autre étendait de la marmelade sur une tartine de pain, avec un couteau à papier.

« M. Wobbler ? » demanda le solliciteur.

Les deux gentlemen levèrent les yeux et le regardèrent un instant, surpris de tant d'audace.

« ... De sorte qu'il a pris le chemin de fer, dit l'employé armé d'un fusil, qui parlait très lentement, et il est parti pour la campagne de son cousin, emmenant le chien avec lui. Un vrai bijou, que ce chien : il a sauté à la gorge de l'individu chargé de le mettre dans le wagon des bêtes, et aux jambes du conducteur qui est venu le faire sortir. Une fois là-bas, notre homme a rassemblé une demi-douzaine d'individus dans une grange avec une bonne provision de rats, et compté combien le chien mettait de temps à

les happer. Voyant que le chien s'en tirait on ne peut mieux, il a organisé un combat et parié des sommes folles pour le chien. Mais voilà qu'au jour dit on a graissé la patte du garde, mon cher ; il aura grisé la bête, et le maître de la bête a été refait : il ne lui est pas resté un penny.

— M. Wobbler ? » demanda le solliciteur.

Le gentleman qui étendait la marmelade répondit sans lever les yeux :
« Comment se nomme le chien ?

— *Charmant*, répliqua l'autre ; son maître prétend qu'il ressemblait étonnamment à la vieille tante dont il compte hériter... surtout quand elle est ivre.

— M. Wobbler ? » répéta le solliciteur.

Les deux gentlemen restèrent quelques minutes à rire. Le gentleman au fusil, trouvant après inspection que le canon avait un éclat satisfaisant, demanda l'avis de son collègue ; confirmé par celui-ci dans son opinion, il remit cette partie de l'arme à sa place dans la boîte qui se trouvait devant lui, prit la crosse et commença à la polir, sifflant à mi-voix.

« M. Wobbler ? redemanda le solliciteur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit alors M. Wobbler, la bouche pleine.

— Je veux savoir... » Et Arthur Clennam expliqua machinalement ce qu'il voulait.

« Peux pas vous dire, remarqua M. Wobbler, qui semblait adresser la parole à sa tartine ; n'en al jamais entendu parler ; ça ne me regarde pas. Demandez à M. Clive, seconde porte à gauche, dans le couloir voisin.

— Peut-être me fera-t-il la même réponse.

— Probablement. N'en sais rien, » répliqua M. Wobbler.

Le solliciteur s'éloigna, et il était déjà dans le corridor lorsque le gentleman au fusil lui cria :

« Eh ! m'sieur ! Eh là-bas ! »

Le solliciteur revint.

« Fermez donc votre porte : vous nous envoyez un satané courant d'air ! »

M. Clennam n'eut que quelques pas à faire pour arriver à la seconde porte à droite dans le couloir voisin. Dans ce bureau-là il trouva trois employés : numéro un n'avait pas grand'chose à faire ; numéro deux se croisait les bras ; numéro trois regardait par la fenêtre en bâillant. Ils semblaient néanmoins prendre une part plus directe que les autres dans l'exécution efficace du grand principe de ce ministère, car il y avait là une imposante porte à deux battants, qui communiquait avec un appartement intérieur où les chefs du bureau des Circonlocutions paraissaient tenir conseil, d'où il sortait une effrayante quantité de papiers, et où il en entraient une quantité non moins effrayante. C'était un va-et-vient presque incessant, dont un autre employé, le numéro quatre, était l'instrument actif.

« Je veux savoir, » dit Arthur Clennam, qui répéta sa demande avec le même ton d'orgue de barbarie. Numéro un le renvoya à numéro deux, et celui-ci l'ayant engagé à s'adresser à numéro trois, il eut l'occasion de répéter trois fois sa formule avant qu'on s'accordât pour le renvoyer au numéro quatre, auquel il redit sa phrase stéréotypée.

Numéro quatre était un jeune et joli garçon, à l'air vif et aimable. Il appartenait à la famille Mollusque, mais à une branche plus animée de cette noble race, et il répondit avec la plus grande aisance :

« Oh ! vous feriez mieux de ne pas vous casser la tête à ça, croyez-moi.

— Ne pas me casser la tête !

— Oui ! je vous conseille de perdre votre temps d'une façon moins assommante. »

C'était là une manière si nouvelle d'envisager la chose, qu'Arthur Clennam ne sut trop comment prendre l'avis qu'on lui donnait.

« Vous pouvez continuer si ça vous amuse. Je puis vous donner un tas d'imprimés officiels à remplir. Prenez-en une douzaine si vous voulez ; mais vous n'aurez jamais la patience d'aller jusqu'au bout, continua numéro quatre.

— Est-il donc impossible d'obtenir ces renseignements ? Pardonnez mon importunité ; mais je suis presque un étranger.

— Je ne dis pas que c'est impossible, répliqua numéro quatre avec un sourire plein de franchise ; je n'émetts aucune opinion à cet égard. Je crois

seulement que vous n'aurez pas la patience d'aller jusqu'au bout. Je présume que votre homme aura soumissionné quelque fourniture et qu'il aura failli à ses engagements. Est-ce ça ?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Allons ! vous pouvez toujours vous renseigner là-dessus. Ensuite vous tâcherez de savoir quel bureau a adjugé la fourniture, et alors on vous donnera les détails.

— Pardon ; mais comment obtiendrai-je cette première indication ?

— Ma foi, vous... vous le demanderez jusqu'à ce qu'on vous réponde. Lorsqu'on vous aura répondu, vous adresserez une lettre à ce bureau (d'après le modèle que vous tâcherez de vous faire indiquer) pour obtenir la permission d'envoyer une requête au secrétariat. Il sera pris acte de votre demande dans ce bureau, qui devra la renvoyer pour être enregistrée au secrétariat, qui devra la transmettre à un autre bureau qui, après l'avoir apostillée, devra la renvoyer pour être contre-signée par un autre bureau, et alors votre demande se trouvera régularisée. Vous saurez la marche qu'aura suivie votre requête en demandant à chaque bureau jusqu'à ce qu'on vous réponde.

Arthur Clennam ne put s'empêcher de remarquer que c'était un drôle de moyen d'avancer les affaires.

Cette observation amusa beaucoup le gracieux petit Mollusque, qui ne pouvait pas se figurer qu'on fût assez naïf pour conserver le moindre doute à cet égard. Cet actif petit Mollusque savait fort bien qu'on aurait dû suivre une tout autre marche. Ce léger petit Mollusque avait étudié l'engrenage des Circonlocutions en qualité de secrétaire particulier, afin d'être préparé à sauter sur le premier emploi lucratif qui pourrait se présenter, et il comprenait parfaitement que ce ministère était une jonglerie politico-diplomatique, qui avait pour but d'aider les bureaucrates à tenir le vulgaire à distance. Bref, cet élégant petit Mollusque ne pouvait manquer de devenir un homme d'État et de se distinguer dans cette carrière.

« Quand l'affaire se trouvera régulièrement instruite devant un bureau quelconque, poursuivit ce brillant petit Mollusque, vous surveillerez de temps en temps ce bureau-là. Lorsqu'elle sera régulièrement instruite devant tel autre bureau, vous visiterez de temps en temps ce bureau-là.

Nous aurons à en référer à droite et à gauche, et quand nous l'aurons attribuée à quelqu'un, vous aurez à surveiller ce quelqu'un-là. Quand on nous la renverra, alors c'est nous que vous ferez bien de surveiller. Quand l'affaire aura l'air de s'arrêter en route, vous aurez à donner un coup d'épaule. Lorsque vous aurez écrit à ce bureau-ci ou à ce bureau-là sans obtenir de réponse, ce que vous aurez de mieux à faire, c'est de... continuer à écrire. »

Arthur Clennam parut très indécis. « Dans tous les cas, dit-il, je vous remercie de votre politesse.

— Pas du tout, répliqua cet aimable petit Mollusque. Vous n'avez qu'à essayer ; venez si cela vous amuse. Rien ne vous obligera à continuer si vous vous sentez fatigué. Vous ferez bien d'emporter un tas d'imprimés... Remettez-lui un tas d'imprimés à remplir. »

Ayant donné cet ordre au numéro deux, ce pétillant petit Mollusque prit une nouvelle poignée de lettres des mains des numéros un et deux, et emporta ces documents dans le sanctuaire, afin de les offrir aux idoles qui dirigeaient le ministère des Circonlocutions.

Arthur Clennam mit les imprimés dans sa poche d'un air assez sombre, et redescendit le long couloir et le long escalier. Il était arrivé auprès de la porte à battants mobiles qui s'ouvre sur la rue, et attendait avec impatience que deux personnes qui se trouvaient devant lui lui permissent d'avancer, lorsque la voix de l'une d'elles résonna familièrement à son oreille. Il regarda l'orateur et reconnut M. Meagles. M. Meagles, qui avait le teint très animé, plus animé que vingt voyages n'auraient pu faire, tenait au collet un homme de petite taille qui se trouvait là, et lui criait :

« Sortons, gredin, sortons ! »

Ce langage, dans la bouche de M. Meagles, paraissait si étrange, c'était un spectacle si inattendu de voir M. Meagles ouvrir d'un coup de pied les battants de la porte, et entraîner dehors son compagnon, qui avait l'air très inoffensif, que Clennam demeura un instant immobile, échangeant avec le concierge un regard de mutuelle surprise. Il se hâta de la suivre et le vit descendre la rue à côté de son adversaire. Arthur eut bientôt rejoint son ancien compagnon de voyage. Le visage irrité que M. Meagles tourna vers

lui se rasséréna, dès qu'il reconnut à qui il avait affaire, et il lui tendit amicalement la main.

« Comment vous portez-vous ? s'écria M. Meagles. Comment ça va-t-il ? Je ne fais que d'arriver. Charmé de vous voir !

— Et moi, ravi de vous retrouver.

— Merci, merci !

— Mme Meagles et votre fille ?...

— Se portent à merveille, répondit M. Meagles. Je voudrais seulement que vous m'eussiez rencontré moins animé. »

Quoique la température fût loin d'être chaude, M. Meagles était si échauffé qu'il attirait l'attention des passants, d'autant plus qu'il venait de s'appuyer contre une grille, d'ôter son chapeau et sa cravate pour essuyer vigoureusement son crâne et son visage fumants, ses oreilles et son cou tout rouges, sans se soucier le moins du monde de l'opinion publique.

« Ouf ! reprit M. Meagles, se rhabillant. Cela m'a fait du bien. J'ai moins chaud maintenant.

— Vous venez d'être agacé, monsieur Meagles. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attendez un instant, et je vous le dirai. Avez-vous le temps de faire un tour dans le parc ?

— Autant de tours qu'il vous plaira.

— Eh bien ! venez... Ah ! oui, regardez-le. C'est un individu qui mérite bien qu'on le regarde. »

M. Clennam avait par hasard tourné les yeux vers le criminel que M. Meagles avait saisi au collet d'une manière si furibonde. Ce criminel n'avait rien de remarquable ni dans sa taille ni dans sa mise ; c'était tout bonnement un homme assez court, trapu, ordinaire, dont les cheveux grisonnaient et dont la physionomie était traversée par des lignes profondes que la réflexion y avait gravées comme sur un bois dur. Ses vêtements noirs étaient très convenables, quoique un peu poudreux ; il avait l'air de quelque industriel passé maître dans son état. Il tenait à la main un étui à lunettes qu'il tournait et retournait, tandis qu'on parlait de lui, avec cette souplesse de pouce qu'on ne rencontre guère que chez les gens habitués à manier des outils.

« Restez avec nous, dit M. Meagles d'un ton menaçant, et je vais vous présenter tout à l'heure. Allons, en route ! »

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le parc par le chemin le plus court, Clennam, assez étonné, se demanda ce que l'inconnu, qui obéissait avec la plus grande docilité, pouvait avoir fait. À en juger d'après les apparences, on ne pouvait pas le soupçonner d'avoir été surpris cherchant à soustraire le foulard de M. Meagles. Il n'avait pas non plus l'air querelleur ni emporté. Son extérieur annonçait, au contraire, un homme calme, simple et sans prétention ; il ne cherchait pas à s'échapper ; il semblait bien un peu découragé, mais il ne témoignait ni honte ni repentir. Si c'était là un criminel, il fallait que ce fût un hypocrite incorrigible ; mais s'il n'avait commis aucun délit, M. Meagles lui aurait-il sauté au collet en sortant du ministère des Circonlocutions ? Arthur reconnut bien vite que si cet homme était pour lui une énigme, il n'embarrassait pas moins M. Meagles ; car leur conversation, durant le court trajet du ministère au parc, fut fort décousue. Le regard de M. Meagles se dirigeait constamment vers l'inconnu, même lorsqu'ils causaient de toute autre chose.

Enfin, quand ils furent arrivés sous les arbres, M. Meagles s'arrêta brusquement et dit :

« Monsieur Clennam, faites-moi le plaisir de regarder cet homme : il s'appelle Doyce, Daniel Doyce. Vous ne devineriez jamais que cet homme est un insigne gredin, n'est-ce pas ?

— Non, certainement. »

La question était embarrassante, faite en présence de celui dont il s'agissait.

« Non, vous ne vous en seriez pas douté ; je le sais bien. Vous ne devineriez pas que c'est un grand criminel ?

— Non.

— Non ? Eh bien ! vous avez tort : cet homme est un grand criminel. Quel crime croyez-vous qu'il ait commis ? Est-ce un assassin, un homicide par imprudence, un incendiaire, un faussaire, un escroc, un voleur avec effraction, un voleur de grands chemins, un filou, un conspirateur, un concussionnaire ?

— Je crois, répliqua Arthur Clennam, remarquant un faible sourire sur le visage de Daniel Doyce, qu'il n'est rien de tout cela.

— Et vous avez raison, dit Meagles ; mais il est habile, et il a voulu que son habileté profitât à son pays. Il n'en a pas fallu davantage pour faire de lui un grand criminel. »

Arthur regarda celui dont on parlait, lequel se contenta de hocher la tête.

« Ce Doyce que voilà, continua M. Meagles, est mécanicien-forgeron et ingénieur. Il ne fait pas énormément d'affaires, mais il est d'une habileté bien connue. Il y a une douzaine d'années, il perfectionna une invention par un procédé secret très curieux qui est d'une grande importance pour son pays et pour ses semblables. Je ne vous dirai pas combien d'argent cette invention lui a coûté, ni combien d'années il y a perdues, mais voilà bien douze ans qu'il l'a enfin perfectionnée. C'est bien douze ans, hein ? demanda M. Meagles en s'adressant à Doyce. Il n'y a pas au monde d'être plus agaçant que celui-là, il ne se plaint jamais !

— Oui ; il y a un peu plus de douze ans.

— Un peu plus ! répéta M. Meagles. Et cela ne vous exaspère pas ? Allons, monsieur Clennam, je reviens à mon histoire. Doyce s'adresse au gouvernement. Dès ce moment il est devenu un malfaiteur de l'humanité ! Oui, monsieur, poursuivit M. Meagles, tout prêt à s'échauffer encore outre mesure. Dès ce moment il cesse d'être un honnête citoyen pour devenir un criminel. À dater de ce jour, on le traite comme un homme qui a commis quelque action infernale. C'est un homme à éviter, à repousser, à intimider, à tourner en ridicule. Ce jeune employé de bonne famille le renvoie à cet autre vieil employé de bonne famille, qui le renvoie au premier, qui recommence le même exercice ; son temps, sa fortune ne lui appartiennent plus ; il est mis hors la loi et on a le droit de se débarrasser de lui par tous les moyens possibles. »

M. Clennam, grâce à l'expérience qu'il venait d'acquérir lui-même, fut beaucoup moins incrédule que M. Meagles ne l'aurait cru.

« Doyce, au lieu de vous amuser à tourner votre étui à lunettes entre vos doigts, s'écria M. Meagles, parlez et racontez à M. Clennam ce que vous m'avez avoué.

— Il n'est que trop vrai qu'on m'a un peu traité, dit l'inventeur, comme une espèce de malfaiteur. Lorsqu'il m'a fallu perdre mon temps dans les divers bureaux, on m'y a toujours reçu comme si je commettais un crime en osant m'y présenter. Plus d'une fois, afin de ne pas me décourager tout à fait, j'ai été obligé de réfléchir que je n'avais réellement rien fait pour mériter de figurer dans les causes célèbres ; que je cherchais, au contraire, à procurer au pays une grande économie dans l'intérêt du progrès.

— Là ! fit M. Meagles. Vous voyez si j'ai rien exagéré ! Maintenant vous pourrez croire ce qu'il me reste à vous dire. »

Ce préambule terminé, M. Meagles raconta la fin de l'histoire : cette histoire stéréotypée, qui a fini par devenir ennuyeuse ; cette histoire inévitable du solliciteur, que nous savons tous par cœur. Il raconta comme quoi, après des courses et une correspondance interminables, après une foule d'impertinences, d'ignorances et d'insultes, leurs Seigneuries avaient rédigé une minute, n° 3472, autorisant le coupable à faire certaines expériences à ses propres frais ; comme quoi ces expériences eurent lieu devant un comité de six vieux et nobles invalides, dont deux étaient trop aveugles pour rien voir, deux autres trop sourds pour rien entendre, le cinquième trop boiteux pour y aller voir, et le dernier trop borné pour y rien comprendre, comme quoi, avec les années, les impertinences, les ignorances et les insultes augmentèrent ; comme quoi Leurs Seigneuries rédigèrent alors une minute, n° 5103, par laquelle ils soumirent la question au ministère des Circonlocutions ; comme quoi le ministère, après les délais de rigueur, avait repris l'affaire, absolument comme s'il se fût agi d'une nouveauté de la veille, et dont personne n'avait encore entendu parler ; comment ils gâchèrent l'affaire, l'embrouillèrent, la ressassèrent ; comme quoi les impertinences, les ignorances et les insultes furent multipliées par tous les chiffres de la table de Pythagore ; comme quoi l'invention fut renvoyée à l'examen de trois Mollusques et de leur cousin Des Échasses, qui n'en savaient pas le premier mot, et dont le cerveau rebelle ne put rien y comprendre, si bien qu'ils s'en lassèrent et constatèrent des impossibilités matérielles dans le rapport qu'ils firent à ce sujet ; comme quoi le ministère des Circonlocutions déclara dans une minute, n° 8740, qu'il ne voyait aucun motif pour revenir sur la décision de Leurs Seigneuries ; comme quoi le ministère des Circonlocutions, étant prévenu que Leurs Seigneuries

n'avaient rien décidé du tout, avait mis l'affaire de côté ; comme quoi, le matin même, il y avait eu audience finale avec le chef auguste de ce ministère, et comme quoi le chef, tout bien considéré, vu les circonstances et envisageant la question sous toutes ses faces, était d'avis qu'il n'y avait que deux choses à faire : se tenir tranquille ou recommencer tout sur nouveaux frais.

« Sur ce, dit M. Meagles, en ma qualité d'homme pratique, en présence du ministre et de son cabinet, j'ai saisi Doyce au collet, je lui ai dit que je voyais clairement que c'était un infâme gredin, un traître conspirant contre le repos du gouvernement, et je l'ai entraîné ainsi jusqu'à la porte d'entrée du ministère, afin que le concierge même vît que j'étais un homme pratique, et que j'appréciais la manière dont la sagesse officielle rend justice aux gredins de son espèce. Et voilà ! »

Si ce léger petit Mollusque de tantôt se fût trouvé là, peut-être leur eût-il franchement avoué que le ministère des Circonlocutions avait atteint le but qu'il se proposait ; que tout ce que les Mollusques désirent, c'est de s'accrocher aussi longtemps que possible au vaisseau national ; qu'arranger, alléger, nettoyer ledit vaisseau, ce serait les jeter à la mer, et qu'il n'y avait qu'une manière de les y jeter, c'était de faire sombrer le vaisseau tandis qu'ils continuent à s'y accrocher ; pour ce qui était de ça, c'était l'affaire du pays et non la leur.

« Là ! fit M. Meagles, maintenant vous connaissez l'histoire de Doyce ; excepté (ce qui, je l'avoue, ne contribue pas à me mettre de bonne humeur) que, même en ce moment, vous ne l'entendez pas se plaindre.

— Il faut que vous ayez beaucoup de patience, dit Arthur Clennam, le contemplant avec un certain étonnement, et beaucoup de magnanimité.

— Non, répliqua le mécanicien, je ne crois pas avoir plus de patience qu'un autre.

— Si, parbleu !... vous en avez toujours plus que moi ! » s'écria M. Meagles.

Doyce sourit en disant à Clennam :

« Voyez-vous ! je ne suis pas le premier à qui cela arrive ; j'en ai vu bien d'autres. Mon sort est le sort commun. Je ne suis pas plus maltraité qu'une

centaine d'autres individus qui se sont mis dans la même position que moi, pas plus maltraité que tous les autres, pour mieux dire.

— Je ne crois pas que cette pensée me consolât beaucoup, si j'étais à votre place ; mais je suis bien aise de voir qu'elle rende vos regrets moins amers.

— Comprenez-moi bien ! Je ne veux pas dire, répliqua l'autre avec son air calme et réfléchi, et regardant au loin comme s'il mesurait la distance, que ce soit une bonne manière de récompenser les travaux et les espérances d'un homme, mais c'est une sorte de soulagement de savoir que je devais m'y attendre. »

Il parlait avec cet air tranquille et résolu, ce ton modéré qu'on remarque souvent chez un mécanicien habitué à étudier et à ajuster ses pièces avec une grande précision. Ces manières lui étaient aussi naturelles que la souplesse de son pouce ou sa façon de rejeter la tête en arrière en renversant son chapeau, comme s'il réfléchissait sur la dernière main à donner à quelque travail à moitié fini.

« Désappointé ? poursuivit-il, marchant sous les arbres entre ses deux compagnons. Oui, sans doute, je suis désappointé. Froissé ? Oui, sans doute, je suis froissé. Rien de plus naturel. Mais ce que je voulais dire en rappelant que tous ceux qui se mettent dans la même position que moi sont presque toujours traités comme je l'ai été...

— En Angleterre, interrompit M. Meagles.

— Oh ! cela va sans dire, en Angleterre. Lorsqu'un inventeur se décide à vendre sa découverte à l'étranger, les choses se passent bien différemment, et voilà pourquoi tant de découvertes sont perdues pour nous. »

M. Meagles redevint très rouge.

« Ce que je voulais dire, c'est que, d'une façon ou d'une autre, notre gouvernement est tombé dans cette voie. Pouvez-vous citer un inventeur quelconque qui n'ait été repoussé, découragé, maltraité ?

— Je ne saurais dire que j'en connaisse un seul,

— Avez-vous jamais vu l'État prendre l'initiative dans l'adoption de quelque chose d'utile ?

— J'ai pas mal d'années de plus que mon ami que voilà, c'est donc moi qui répondrai à cette question. Jamais.

— Mais chacun de nous, je crois, continua l'inventeur, pourrait citer un grand nombre de cas où notre gouvernement a prouvé qu'il était fermement résolu à rester bien loin et bien longtemps en arrière de nous tous ; où il a persisté, au vu et au su de tout le monde, à employer des vieilleries reléguées depuis longues années au rancart, et cela lorsque les nouveaux procédés, reconnus meilleurs, étaient bien connus et généralement adoptés ? »

Tout le monde fut d'accord sur ce point.

« Eh bien donc, poursuivit Doyce avec un soupir, de même que je sais ce que tel ou tel métal fera à telle température, et tel ou tel corps soumis à une certaine pression, de même j'aurais dû savoir, si je m'étais donné la peine de réfléchir, de quelle manière ces grands lords et ces grands gentlemen traitent une requête comme la mienne. Je n'ai pas le droit d'être surpris, ayant une tête sur les épaules et une mémoire dans ma tête, si je tombe dans la même ornière que ceux qui m'ont précédé. J'aurais dû laisser tout ça là ; n'avais-je pas assez d'exemples sous les yeux pour m'avertir ? »

Là-dessus, il mit son étui à lunettes dans sa poche et dit à Arthur :

« Si je ne sais pas me plaindre, monsieur Clennam, je sais être reconnaissant : et je vous assure que je le suis beaucoup à notre ami commun de m'avoir encouragé bien des fois et de bien des manières.

— Bah, bah ! » dit M. Meagles.

Arthur ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur Daniel Doyce pendant le silence qui suivit. Quoique la nature de son caractère et le respect de lui-même empêchassent le mécanicien de s'exhaler en plaintes oiseuses, on voyait clairement que ses luttes prolongées l'avaient vieilli avant le temps et qu'elles l'avaient rendu plus taciturne et plus pauvre. M. Clennam ne put s'empêcher de songer combien cet homme eût été plus heureux s'il avait suivi l'exemple des gentlemen qui daignent diriger les affaires du pays, et appris d'eux l'art de ne rien faire.

Pendant cinq minutes environ, M. Meagles fut aussi rouge que découragé, puis il se calma et devint moins sombre.

« Allons, allons ! s'écria-t-il, ce n'est pas en prenant des airs renfrognés que nous donnerons une meilleure tournure à cette affaire. Où allez-vous, Daniel ?

— Je retourne à la fabrique, répondit Daniel.

— Eh bien, nous irons tous à la fabrique, ou du moins nous vous reconduirons de ce côté, répliqua M. Meagles ; M. Clennam ne refusera pas de venir avec nous à la cour du Cœur-Saignant.

— Cour du Cœur-Saignant ! Mais c'est justement là que j'ai affaire.

— Tant mieux ! s'écria Meagles ; venez avec nous. »

Tandis qu'ils continuaient leur promenade, il y eut au moins un des promeneurs (sans doute plus d'un) qui pensa que la cour du Cœur-Saignant était une habitation fort convenable pour une personne qui avait été en correspondance avec Leurs Seigneuries et avec les Mollusques ; peut-être aussi eut-on un pressentiment que la verte Albion elle-même pourrait bien se trouver réduite, un de ces quatre matins, à chercher un logement dans la cour du Cœur-Saignant, si elle s'obstinait à outrer cet admirable système des Circonlocutions.

CHAPITRE XI.

Le voilà lâché, gare !

Une tardive et sombre nuit d'automne s'abattait sur la Saône. La rivière, pareille à un miroir souillé suspendu dans un lieu sombre, réfléchissait lourdement les nuages ; çà et là les bords du fleuve se penchaient en avant, comme s'ils eussent été à la fois curieux et effrayés de voir leur image s'assombrissant dans l'eau. Le pays plat qui environne Châlons s'étendait comme un long et monotone tapis, découpé de temps en temps par une rangée de peupliers qui se détachaient sur ce crépuscule couronné. Les bords de la Saône étaient boueux et solitaires ; la nuit descendait rapidement.

Un homme, qui s'avavançait lentement dans la direction de Châlons, était le seul être animé visible dans ce paysage ; Caïn lui-même n'aurait pas été plus isolé ni plus évité. Un vieux havre-sac de peau de mouton sur le dos, la main armée d'un gros bâton coupé dans quelque bois et dépouillé de son écorce ; couvert de boue, les pieds meurtris, les souliers et les guêtres déchirés, les cheveux et la barbe incultes, le manteau rejeté sur l'épaule et ses vêtements trempés par la pluie, il s'avavançait en boitant, lentement et péniblement. On eût dit que les nuages fuyaient devant lui, que le vent gémissait et que l'herbe frissonnait à son approche ; que le mystérieux clapotement de l'eau l'accusait à voix basse ; que sa présence enfin jetait le trouble dans cette orageuse nuit d'automne.

Il lançait un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche, d'un air sombre mais craintif, s'arrêtant parfois, se retournant et regardant autour de lui. Puis il continuait son pénible voyage, boitant et grommelant :

« Au diable cette plaine sans fin ! Au diable ces pierres tranchantes comme une lame de couteau ! Au diable cette sinistre obscurité qui vous

enveloppe et vous donne le frisson ! Je vous hais ! »

Et, au regard menaçant qu'il lança autour de lui, on pouvait deviner qu'il aurait volontiers fait sentir sa haine, s'il en avait eu le pouvoir. Il s'avança encore de quelques pas, et, regardant au loin devant lui, s'arrêta de nouveau.

« Moi, j'ai soif, je tombe de faim et de fatigue. Vous, imbéciles, là-bas où j'aperçois des lumières, vous mangez, vous buvez, vous vous chauffez ! Si je pouvais mettre votre ville à sac, je vous ferais payer ça, mes enfants ! »

Mais les dents qu'il montrait à la ville et le poing qu'il levait contre la ville, n'abrégeaient pas la route. La faim, la soif et la fatigue n'avaient fait que s'accroître lorsque ses pieds touchèrent le pavé raboteux de Châlons et qu'il s'arrêta pour regarder autour de lui.

Voilà l'hôtel avec sa porte cochère et ses parfums de cuisine appétissante ; voilà le café avec ses croisées lumineuses et son bruit de dominos ; voilà la boutique du teinturier avec ses banderoles d'étoffe rouge pour enseigne ; voilà le magasin du bijoutier avec ses boucles d'oreilles et ses ornements d'autel ; voilà le débit de tabac avec son groupe animé de pratiques en pantalon de garance qui sortent la pipe à la bouche ; voilà les puanteurs de la ville, la boue et les ordures des ruisseaux ; les lanternes sans éclat pendues en travers de la rue, et l'énorme diligence avec sa montagne de bagages et ses six chevaux gris aux queues retroussées, qui s'appête à partir, stationnée devant le bureau. Mais comme il n'y avait là aucun petit cabaret assez modeste pour un voyageur peu chargé d'écus, il lui fallut, avant d'en trouver un, tourner un coin obscur où le pavé était jonché de feuilles de choux écrasées, aux environs de la fontaine publique, sous les pieds des femmes qui n'avaient pas encore fini d'emplir leurs seaux. Là, dans une rue de traverse, il trouva une modeste auberge, *Au Point du Jour*. Les rideaux empêchaient de voir à l'intérieur : mais le *Point du Jour* paraissait bien éclairé et bien chauffé, et des inscriptions lisibles, ainsi que les accessoires artistiques de queues et de billes annonçaient qu'on pouvait y jouer au billard, y manger, y boire, y loger à pied et à cheval ; qu'on y trouvait bon vin, bonnes liqueurs, bonne eau-de-vie. Le voyageur tourna le bouton de la porte du *Point du Jour* et entra en boitant.

En entrant, il porta la main à son chapeau mou et décoloré, pour saluer quelques habitués qui se trouvaient rassemblés dans la salle. Deux d'entre eux jouaient aux dominos à une des petites tables ; trois ou quatre autres, assis autour du poêle, causaient en fumant leur pipe ; pour le moment, le billard qui occupait le milieu de la salle était libre ; l'hôtesse du *Point du Jour* trônait dans son petit comptoir de plomb au milieu de ses bouteilles de sirop nuageux, de ses paniers de gâteaux, et travaillait à quelque ouvrage d'aiguille.

Se dirigeant vers une petite table non occupée, dans un coin de la salle derrière le poêle, il posa à terre son havre-sac et son manteau. En se redressant, après avoir terminé ce premier préparatif d'installation, il trouva l'hôtesse auprès de lui.

« On peut loger ici ce soir, madame ?

— Certainement ! répondit l'hôtesse d'une voix élevée, chantante et encourageante.

— Bon. On peut dîner... ou souper, si vous aimez mieux ?

— Certainement ! s'écria l'hôtesse avec la même intonation.

— Dépêchons alors, madame, s'il vous plaît. Donnez-moi à manger aussi vite que vous pourrez, et apportez-moi du vin tout de suite. Je n'en puis plus !

— Il fait vilain temps, monsieur.

— Un sacré temps !

— Et la route a dû vous sembler longue !

— Une sacrée route ! »

Sa voix enrouée lui fit défaut et il s'accouda à table, la tête appuyée sur ses mains, pendant qu'on lui apportait du comptoir une bouteille de vin. Ayant rempli et vidé son verre deux fois de suite et cassé une croûte du grand pain qu'on avait posé devant lui avec la nappe et la serviette, l'assiette à soupe, le sel, le poivre et l'huile, il s'appuya le dos contre le coin du mur, s'allongea sur le banc où il était assis et commença à grignoter son pain en attendant que son repas fût prêt.

Il y avait eu une interruption momentanée dans la conversation entamée autour du poêle, comme il arrive toujours en pareille compagnie, à l'arrivée

d'un étranger qui attire naturellement l'attention des causeurs et occasionne des distractions ; mais elle ne dura pas longtemps, et les habitués, après avoir regardé le nouveau venu, reprirent leur entretien interrompu.

« Voilà pourquoi, dit l'un d'eux, terminant une histoire qui touchait à sa fin, voilà pourquoi on a dit que le diable était lâché. »

L'orateur était le grand suisse de l'église, et il apportait dans cette discussion quelque chose de l'autorité de l'Église, puisqu'il s'agissait du diable.

L'hôtesse, après avoir appelé son mari, qui remplissait les fonctions de cuisinier du *Point du Jour*, et donné ses ordres pour le repas du voyageur, était retournée à son comptoir, où elle avait repris son ouvrage. C'était une petite femme vive, soigneuse et intelligente, coiffée d'un ample bonnet et montrant un peu trop le haut de ses bas ; elle se mêla à la conversation en débutant par plusieurs signes de tête animés, mais sans lever les yeux de son ouvrage.

« Ah ciel ! s'écria l'hôtesse, lorsque le bateau est arrivé de Lyon, et qu'on a répandu le bruit que le diable était lâché dans les rues de Marseille, il y a des gobe-mouches qui ont cru cela. Mais pas moi. Non, non.

— Madame, vous avez toujours raison, répondit le grand suisse. Mais vous deviez être bien enragée contre cet homme, madame ?

— Ah ! mais oui, répliqua l'hôtesse cessant de regarder son ouvrage pour ouvrir de grands yeux et jeter sa tête en arrière. Et c'est tout simple !

— C'était un mauvais sujet ?

— C'était un misérable meurtrier, dit l'hôtesse, et il méritait bien le sort auquel il a eu la chance d'échapper. C'est bien dommage.

— Un instant ! madame, raisonnons un peu, répliqua le suisse tournant son cigare entre ses lèvres, de l'air d'un homme qui va soutenir un argument. Peut-être ce malheureux a-t-il été entraîné par sa destinée. Peut-être a-t-il été le jouet des circonstances. Il n'en est pas moins possible qu'il ait eu et qu'il ait encore une foule de bonnes qualités, le tout est de les découvrir. La philosophie philanthropique nous apprend... »

Les autres membres du petit groupe rassemblé autour du poêle témoignèrent par un murmure qu'ils s'opposaient à l'emploi de ces mots

formidables. Les deux joueurs de dominos cessèrent un moment leur partie, comme pour protester contre l'introduction, même verbale, de la philosophie philanthropique dans le café du *Point du Jour*.

« Laissez là votre philanthropie, s'écria l'hôtesse souriant et avec des signes de tête plus animés que jamais. Écoutez donc. Je ne suis qu'une femme, moi ; je ne sais pas ce que c'est que votre philosophie philanthropique ; mais je sais ce que j'ai vu et observé dans le monde où je me trouve ; et je peux vous dire une chose, mon ami, c'est qu'il y a des hommes (et des femmes aussi, malheureusement) chez qui on ne trouve rien de bon ; qu'il y a des gens qu'il faut détester de tout cœur ; qu'il y a des gens qu'on doit traiter comme des ennemis de l'humanité ; qu'il y a des gens qui n'ont pas un cœur d'homme, et qu'on doit écraser comme des bêtes féroces, afin d'en débarrasser le monde. Il y en a fort peu, je l'espère ; mais j'ai vu (dans le monde où je me trouve, et même dans mon petit *Point du Jour*) qu'il existe de ces gens-là, et je ne doute pas que cet homme... j'oublie son nom... ne soit du nombre, »

Le discours plein de vivacité de l'hôtesse fut plus favorablement accueilli par les habitués du *Point du Jour*, qu'il ne l'eût été par les aimables défenseurs en titre de la classe contre laquelle elle paraissait avoir des préjugés si déraisonnables.

« Ma foi ! si votre philosophie philanthropique, continua l'hôtesse, posant son ouvrage sur le comptoir et se levant pour aller prendre la soupe de l'étranger des mains de son mari qui venait d'apparaître à une petite porte de côté, si votre philanthropie doit nous mettre à la merci de ces gens-là, en transigeant le moins du monde avec eux en paroles ou en actions, vous pouvez la garder ; pour moi, je n'en donnerais pas un sou.

— Eh bien ! reprit le premier orateur, revenons à la question : laissons le reste de côté, messieurs. C'est seulement parce que cet homme a été acquitté par le jury, que les Marseillais ont crié qu'on avait lâché le diable. Voilà comment la phrase a commencé à circuler ; voilà tout ce qu'on a voulu dire, rien de plus.

— Comment le nomme-t-on ? demanda l'hôtesse. Biraud, n'est-ce pas ?

— Rigaud, madame, répondit le suisse.

— Rigaud ! c'est juste. »

Le potage du voyageur fut suivi d'un plat de viande, puis d'un plat de légumes. Il mangea tout ce qu'on mit devant lui, vida sa bouteille de vin, se fit servir du café et du rhum, et fuma une cigarette en buvant sa demi-tasse. À mesure qu'il oubliait sa fatigue, il se mettait aussi plus à son aise et il finit par se mêler à une conversation insignifiante avec des airs de condescendance protectrice, comme s'il eût été d'une condition bien supérieure à celle qu'annonçait son costume.

Peut-être la société avait-elle d'autres engagements ailleurs, peut-être ne se sentait-elle pas digne de ce monsieur ; dans tous les cas, elle se dispersa peu à peu, et n'étant pas remplacée, elle laissa son nouveau protecteur en possession du *Point du Jour*. L'hôte faisait résonner les ustensiles de cuisine, l'hôtesse cousait tranquillement, et le voyageur, restauré, fumait auprès du poêle, où il chauffait ses pieds déchirés par la route.

« Pardon, madame, mais il paraît que ce Biraud...

— Rigaud, monsieur.

— Rigaud. Pardon encore une fois... que ce Rigaud a encouru votre disgrâce. Comment cela ? »

L'hôtesse, qui avait déjà varié dans ses jugements en elle-même, trouvant tantôt que ce voyageur était un joli garçon, tantôt qu'il avait mauvaise mine, en remarquant son nez qui s'abaissait et sa moustache qui remontait, fut plus disposée que jamais à s'en tenir à sa dernière opinion.

« Rigaud, répondit-elle, était un criminel qui avait tué sa femme.

— Tiens, tiens ! mort de ma vie ! Voilà un assez vilain criminel. Mais comment savez-vous ça ?

— Tout le monde le sait.

— Ah ! et pourtant il a échappé à la justice ?

— Monsieur, la loi n'a pas pu trouver assez de preuves ; du moins, c'est ce qu'a dit la loi. Néanmoins tout le monde sait qu'il a commis le crime. Le peuple le savait si bien qu'il a voulu le mettre en morceaux.

— Avec ça que les Marseillais vivent tous en si bonne intelligence avec leurs propres femmes, dit le voyageur. Ha ! ha ! »

L'hôtesse du *Point du Jour* le regarda de nouveau, et fut plus que jamais confirmée dans sa dernière décision. Il avait pourtant une jolie main et il

savait bien la faire voir, ce qui donna encore une fois à penser à la dame qu'il n'avait pas trop mauvaise mine, après tout.

« Et savez-vous, madame, ou bien quelqu'un de ces messieurs savait-il ce qu'est devenu ce... Ri...baud ? »

L'hôtesse secoua la tête (jusqu'alors elle s'était contentée de lui imprimer un mouvement vertical en parfaite harmonie avec ses paroles), et répondit qu'au dire des habitués du *Point du Jour* et d'après les journaux, on le retenait en prison dans son propre intérêt.

« Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, il a échappé à la punition qu'il mérite ; c'est bien dommage. »

Le voyageur la regarda en achevant de fumer sa dernière cigarette, tandis que la dame penchait la tête sur son ouvrage, avec une expression qui aurait probablement dissipé tous ses doutes et aurait permis à l'hôtesse de se former une opinion bien arrêtée sur sa bonne ou mauvaise mine. Mais elle n'en vit rien ; lorsqu'elle releva la tête, l'expression avait disparu. La petite main caressait la moustache hérissée.

« Peut-on demander à monter à sa chambre, madame ?

— Très volontiers, monsieur. Holà ! mon mari ! Mon mari va vous y conduire. Il s'y trouve déjà un voyageur endormi, qui s'est retiré de très bonne heure, car il tombait de fatigue ; mais c'est une grande chambre à deux lits, et on pourrait y coucher vingt personnes. »

L'hôtesse du *Point du Jour* donna ces explications d'une voix d'oiseau qui gazouille, s'interrompant à plusieurs reprises pour se retourner vers la porte de la cuisine et crier :

« Holà, mon homme ! »

Mon homme se montra enfin, en disant : « Me voici, ma femme ! » et, coiffé de son bonnet de coton officiel, éclaira, dans un escalier raide et étroit, le voyageur portant lui-même son manteau et son havre-sac, après avoir souhaité bonsoir à l'hôtesse et fait une allusion flatteuse au plaisir qu'il aurait à la revoir le lendemain. La chambre à coucher était en effet une grande salle, grossièrement planchée, avec un plafond où l'on voyait les poutres à découvert, et deux lits placés dans des coins opposés. Là mon homme, lançant un regard oblique au voyageur qui se baissait pour défaire

son havre-sac, lui dit d'un ton assez rude : « Le lit à droite ! » et le laissa. L'aubergiste, qu'il fût bon ou mauvais physionomiste, avait jugé sans hésitation que sa nouvelle pratique avait une mine suspecte.

Ce dernier jeta un regard plein de mépris sur les draps propres mais de grosse toile qu'on lui avait préparés, et, s'asseyant sur une chaise de paille, tira son argent de sa poche et se mit à le compter dans sa main.

« Il faut bien manger, murmura-t-il, mais le diable m'emporte s'il ne faudra pas que je mange demain aux dépens d'un de mes semblables ! »

Tandis qu'il réfléchissait sur sa chaise, soupesant machinalement sa monnaie dans la paume de sa main, la respiration bruyante du voyageur endormi frappa si régulièrement son oreille qu'elle attira son attention de ce côté. Le dormeur était chaudement couvert et avait tiré le rideau blanc au chevet de son lit, de sorte qu'on pouvait bien l'entendre, mais non le voir. Cette respiration régulière et sonore continuait à se faire entendre, tandis que l'autre ôtait ses guêtres et ses souliers usés, et même après qu'il eut retiré son habit et sa cravate, finit par exciter sa curiosité et par lui inspirer le désir de voir le visage de son camarade de chambre.

Le voyageur éveillé se glissa un peu plus près du lit du voyageur endormi, jusqu'à ce qu'il fût arrivé tout contre. Mais avec tout cela, il ne put pas satisfaire sa curiosité, car l'autre avait tiré le drap sur son nez. La respiration régulière continuait toujours, il avança sa main lisse et blanche (quelle traîtresse de petite main, comme elle savait se glisser avec adresse !) vers le drap, qu'il souleva doucement.

« Mort de ma vie ! dit-il tout bas en se reculant, c'est Cavalletto ! »

Le petit Italien, dont le sommeil avait peut-être été instinctivement troublé par la présence furtive de son ex-compagnon, cessa ses aspirations régulières et ouvrit les yeux. D'abord ses yeux, tout ouverts qu'ils étaient, ne parurent pas éveillés. Il resta quelques secondes à contempler d'un air hébété son camarade de prison ; puis tout à coup, avec un cri de surprise et d'alarme, il sauta à bas du lit.

« Silence ! Qu'est-ce qui te prend donc ? Tiens-toi tranquille, te dis-je ! C'est moi. Tu ne me reconnais pas ?

Mais Jean-Baptiste, écarquillant les yeux sans rien regarder, laissa échapper une foule d'invocations et d'exclamations, se recula en tremblant

vers un coin de la chambre, passa son pantalon, attacha autour de son cou les manches de sa redingote, et manifesta un désir très clair de s'enfuir plutôt que de renouveler connaissance. Son ancien camarade, s'apercevant de ces dispositions peu aimables, se dirigea à reculons vers la porte, contre laquelle il appuya les épaules.

« Cavalletto ! Réveille-toi, mon garçon ! Frotte-toi les yeux et regarde-moi. Ne me donne pas le nom que tu me donnais autrefois... pas ce nom-là... Lagnier, entends-tu ? Je m'appelle Lagnier ! » Jean-Baptiste, le regardant avec des yeux effarés, recommença dix fois de suite ce geste national et négatif qui consiste à lever les bras et à ramener l'index en arrière, comme s'il était bien décidé à nier d'avance une bonne fois tout ce que l'autre pouvait avoir à lui dire pendant le reste de ses jours. « Cavalletto ! Donne-moi la main. Tu reconnais Lagnier le gentilhomme ? Touche la main d'un gentilhomme. »

Docile comme autrefois au ton d'autorité condescendante adopté par Lagnier, Jean-Baptiste, qui n'était pas encore bien solide sur ses jambes, s'avança et mit la main dans celle de son patron. Le protecteur se mit à rire, lui serra la main, la secoua en l'air et la lâcha.

« On ne vous a donc pas... bégaya Jean-Baptiste.

— Rasé ? Non. Regarde-moi ça ! s'écria Lagnier tournant la tête à droite et à gauche. Aussi solide que la tienne. »

Jean-Baptiste, avec un léger frisson, regarda tout autour de la chambre comme pour se rappeler où il était. Son patron saisit cette occasion pour fermer la porte à clef, puis il s'assit sur son lit.

« Tiens ! reprit-il, montrant ses souliers et ses guêtres. Tu vas me dire que j'ai là une piteuse chaussure pour un gentilhomme. C'est égal, tu verras comme je vais réparer cela en un rien de temps. Allons, assois-toi. Reprends ton ancienne place ! »

Jean-Baptiste, qui ne paraissait rien moins que rassuré, s'assit par terre auprès du lit, et tint les yeux fixés sur son compagnon.

« À la bonne heure ! s'écria Lagnier. Au moins nous ne sommes plus dans ce satané trou de là-bas, hein ? Quand est-ce que tu en es sorti ?

— Deux jours après vous, mon maître.

— Comment es-tu venu ici ?

— On m’a conseillé de ne pas rester à Marseille, de sorte que j’ai quitté la ville tout de suite, et depuis j’ai voyagé par-ci, par-là. J’ai trouvé à gagner quelques sous à Avignon, à Pont-Esprit, à Lyon ; sur le Rhône et sur la Saône ! »

Tout en parlant, il dessinait rapidement avec son doigt hâlé l’itinéraire de sa route sur la poussière du parquet.

« Et où vas-tu maintenant ?

— Où je vais, mon maître ?

— Oui ! »

Jean-Baptiste parut vouloir éluder cette question sans trop savoir comment.

« *Per Bacco* ! dit-il enfin, avec contrainte, comme s’il n’eût pas voulu lâcher cet aveu, j’ai quelquefois eu l’idée d’aller à Paris, et peut-être même en Angleterre.

— Cavalletto, je te le dis en confidence ; moi aussi, je me rends à Paris, et peut-être en Angleterre. Nous voyagerons ensemble. »

Le petit Italien hocha la tête et montra ses dents ; néanmoins il ne paraissait pas tout à fait convaincu que ce fût là un arrangement des plus désirables.

« Nous voyagerons ensemble, répéta Lagnier. Tu verras comme il me faudra peu de temps pour reconquérir mes droits de gentilhomme, et tu en profiteras. Est-ce entendu ? Sommes-nous d’accord ?

— Certainement, certainement ! répondit le petit Italien.

— Dans ce cas, tu sauras, avant que je m’endorme... (et en deux mots, car j’ai besoin de dormir)... comment il se fait que tu me retrouves ici, moi, Lagnier. Rappelle-toi bien cela : mais surtout pas l’autre nom.

— *Altro ! altro !* Pas Ri... »

Avant que Jean-Baptiste eût pu prononcer la seconde syllabe de ce nom, son camarade lui avait mis la main sous le menton et lui avait fermé la bouche d’un air féroce.

« Tonnerre ! À quoi penses-tu ? Veux-tu donc me faire écharper et lapider ? et toi aussi, par-dessus le marché ; ce qui ne manquerait pas d'arriver. Car tu ne t'imagines sans doute pas qu'en tombant sur moi, on irait épargner mon compagnon de geôle ? Ne l'espère pas, au moins ! »

Lorsqu'il relâcha le menton de son ami, ses traits avaient une expression peu agréable qui fit comprendre à Cavalletto que, si on venait à écharper ou à lapider quelqu'un, M. Lagnier s'arrangerait pour désigner son ami à l'attention publique afin qu'il en eût sa bonne part. Il se rappela que M. Lagnier était un gentilhomme cosmopolite, au-dessus des scrupules et des préjugés.

« Je suis un homme contre lequel la société s'est montrée bien injuste depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, poursuivit M. Lagnier. Tu sais que je suis brave et sensible, et que mon caractère est de vouloir toujours être le maître. Comment la société a-t-elle respecté en moi ces qualités ? Elle m'a hué dans les rues. On a été obligé de me protéger sur mon chemin, contre des hommes et surtout contre des femmes disposées à m'attaquer avec toutes les armes qui leur tombaient sous la main. J'ai dû rester en prison afin de ne pas être mis en pièces. Il a fallu cacher le lieu de ma détention, de peur qu'on ne vînt m'en arracher et m'assommer de mille coups. Il a fallu me mettre dans une charrette, me conduire hors de Marseille au beau milieu de la nuit et me faire faire plusieurs lieues emballé dans de la paille. Il eût été dangereux pour moi de me hasarder dans le voisinage de ma propre maison ; et, avec quelques sous dans ma poche, comme un mendiant, il m'a fallu aller à pied, à travers une boue ignoble et par un temps affreux, depuis le jour où je suis descendu de mon équipage. Aussi, vois comme mes pieds sont meurtris ! Telles sont les humiliations que la société m'a fait subir, à moi qui possède les qualités que tu connais. Mais la société me le payera ! »

Il dit tout cela à l'oreille de son compagnon et la main devant la bouche.

« Aujourd'hui encore, continua-t-il sans changer d'attitude, jusque dans cette mesquine auberge, la société me poursuit ! Madame me calomnie, et ses pratiques me diffament ! Moi qui ai des manières et des talents de gentilhomme qui devraient les confondre ! Mais les torts que la société s'est donnés avec moi, j'en conserve le souvenir dans cette poitrine de gentilhomme ! »

Jean-Baptiste, prêtant une oreille attentive aux paroles étouffées et à la voix enrouée de son interlocuteur, répondait de temps à autre : « Certes, certes ! » hochant la tête et fermant les yeux, comme s'il eût été impossible de formuler contre la société une accusation plus candide et plus juste.

« Mets mes souliers dans ce coin, continua Lagnier. Étends mon manteau auprès de la porte afin qu'il sèche. Prends mon chapeau. »

Cavalletto obéit à ces ordres, à mesure qu'il les reçut.

« Et voilà le lit auquel la société me condamne ! Ah ! très bien ! »

Tandis que M. Lagnier s'étendait tout de son long sur cette couche indigne de lui, la tête entourée d'un foulard tout déchiré, et ne montrant au-dessus des couvertures que sa physionomie sinistre, Jean-Baptiste songea à ce qui avait failli arriver pour empêcher cette moustache de se relever et ce nez de s'abaisser comme ils faisaient en ce moment.

« Allons ! voilà que le hasard m'a encore jeté dans ta société ! Par le ciel ! tant mieux pour toi ! tu en profiteras. J'ai besoin d'un long repos. Tu ne me réveilleras pas demain matin, entends-tu ? »

Jean-Baptiste répondit qu'il le laisserait dormir en paix, et, lui souhaitant une bonne nuit, souffla la chandelle. Il était naturel de supposer que la première chose que l'Italien allait faire serait de se déshabiller : mais il fit tout le contraire et s'habilla des pieds à la tête, à l'exception de ses souliers. Sa toilette achevée, il s'allongea sur son lit, ramena la couverture sur lui, et, gardant sa redingote toujours attachée à son cou, se disposa à passer ainsi la nuit.

Lorsque Cavalletto se réveilla en sursaut, le véritable point du jour commençait à jeter un coup d'œil sur l'auberge à laquelle il avait servi de parrain. Le petit Italien se leva, tourna la clef dans la serrure avec beaucoup de précaution et descendit, ses souliers à la main. Il n'y avait encore rien d'éveillé, si ce n'est un parfum de café, de vin, de tabac et de sirop ; et le petit comptoir de madame, mais solitaire. Comme Cavaletto avait réglé avec madame la veille au soir, et qu'il ne tenait pas à rencontrer quelqu'un, tout ce qu'il demandait, c'était de pouvoir mettre ses souliers, son havre-sac, ouvrir la porte et se sauver.

C'est ce qu'il fit. Aucun bruit, aucune voix ne se fit entendre lorsqu'il ouvrit la porte ; nulle tête de Méduse entourée d'un foulard déchiré

n'apparut à la croisée d'en haut. Lorsque le disque du soleil se fut montré tout entier au-dessus du plat horizon, faisant scintiller la longue route boueuse et pavée avec sa monotone avenue de petits arbres, un point noir s'avancait le long de ce chemin, pataugeant au milieu des brillantes flaques d'eau laissées par la pluie. Ce point noir n'était autre que Jean-Baptiste Cavaletto qui fuyait son protecteur.

CHAPITRE XII.

La cour du Cœur-Saignant.

La cour du Cœur-Saignant est située dans Londres même, bien qu'elle se trouve sur la vieille route rurale conduisant au faubourg célèbre où, du temps de William Shakspeare, auteur et acteur, le roi avait des maisons de chasse, mais où il n'existe plus aujourd'hui de gibier que pour les chasseurs d'hommes. L'endroit avait beaucoup perdu et son aspect était bien changé, mais il avait néanmoins conservé un reflet de son ancienne splendeur. Deux ou trois énormes blocs de cheminées au-dessus des toits, quelques vastes et sombres chambres qui avaient échappé au sort général et qu'on s'était abstenu de murer ou de subdiviser, de façon que personne ne pût se faire une idée de leurs dimensions primitives, donnaient un certain caractère à la cour. Elle était habitée par de pauvres gens qui s'installaient au milieu de ces gloires éclipsées, comme les Arabes du désert déploient leurs tentes au milieu des pierres tombées des pyramides ; dans tous les cas, la cour avait un caractère. C'était là une conviction romanesque que partageaient tous les habitants de l'endroit, comme membres d'une même famille.

L'ambitieuse cité semblait avoir fait gonfler jusqu'au sol où elle s'élevait, car ce sol s'était tellement exhaussé autour de la cour du Cœur-Saignant, qu'on descendait au moyen d'une quantité de marches dont le besoin ne se faisait nullement sentir autrefois, et on en sortait par une voûte peu élevée, donnant sur un dédale de misérables rues qui tournaient et retournaient sur elles-mêmes, pour regagner par une marche tortueuse le niveau de la ville. Vers cette sortie de la cour et au-dessus de la voûte, se trouvait l'atelier de construction de Daniel Doyce, où le choc régulier du métal contre le métal imitait les battements douloureux d'un cœur de fer.

Les avis des habitants de la cour étaient partagés quant à l'étymologie de ce nom de *cœur saignant*. Les gens positifs s'en tenaient à la tradition d'un meurtre ; les locataires doués de plus de sensibilité et de plus d'imagination

(catégorie qui comprend tout le beau sexe de l'endroit) restaient fidèles à la légende d'une jeune fille du temps jadis, incarcérée dans sa chambre par un père barbare, parce qu'elle voulait garder sa foi à son bien-aimé et refusait d'épouser le chevalier qu'on lui proposait pour mari. La légende racontait comment cette jeune demoiselle avait été vue derrière les barreaux de sa fenêtre, murmurant une complainte amoureuse qu'elle avait chantée jusqu'au jour de sa mort, et dont chaque couplet se terminait par un « cœur saignant, cœur saignant, saignant jusqu'à la dernière goutte. » Les partisans de l'assassinat objectaient qu'il était de notoriété publique que ledit refrain avait été composé par une brodeuse au plumetis, vierge et romanesque, qui habitait encore la cour. Néanmoins, comme toute légende populaire doit parler au cœur des masses, et comme il existe plus d'amoureux que d'assassins... (et, quelque méchants que nous soyons, il faut espérer que la Providence voudra bien maintenir les choses sur ce pied...), l'histoire du cœur saignant, saignant toujours, prévalut à une très forte majorité. Ni l'un ni l'autre parti ne voulut écouter les antiquaires, qui ouvrirent dans le voisinage des cours fort savants, pour démontrer que le Cœur-Saignant représentait tout simplement les armes parlantes d'une ancienne famille à laquelle cette propriété avait appartenu autrefois. Et lorsqu'on songe à l'épais gravier que renfermait le monotone sablier que ces gens étaient condamnés à retourner pendant toute la durée de leur existence, on conviendra qu'ils avaient raison de ne pas se laisser dépouiller de cette paillette d'or que la poésie, faisait briller au milieu du sable grossier de leur existence.

Daniel Doyce, M. Meagles et Clennam descendirent les marches et pénétrèrent dans la cour, qu'ils traversèrent entre deux rangées de portes ouvertes, toutes abondamment pourvues d'enfants chétifs berçant des enfants plus lourds qu'eux ; ils arrivèrent à l'autre extrémité, où se trouvait la porte de sortie. Arthur Clennam s'arrêta alors pour regarder autour de lui, en quête du domicile de Plornish, maçon, dont Daniel Doyce, selon la coutume des habitants de Londres, n'avait jamais vu ni entendu le nom, quoiqu'il demeurât à sa porte.

Cependant ce nom sautait aux yeux, ainsi que l'avait affirmé la petite Dorrit ; on le lisait dans un coin de la cour, au-dessus d'une entrée couverte d'éclaboussures de chaux, où Plornish gardait son échelle et quelques

tonneaux. La dernière maison du Cœur-Saignant, celle que la jeune fille avait indiquée comme étant la demeure de Plornish, était une grande maison louée en détail à divers locataires ; mais l'ingénieux Plornish annonçait qu'il habitait le rez-de-chaussée, par le moyen d'une main peinte au-dessous de son nom, et dont l'index (que l'artiste avait orné d'une bague de prix et d'un ongle admirablement dessiné et taillé à la dernière mode) dirigeait les visiteurs vers cet appartement.

Arthur Clennam, après avoir pris rendez-vous avec M. Meagles, souhaita le bonjour à ses compagnons, se dirigea seul vers l'entrée en question et frappa à la porte du rez-de-chaussée. Au bout de quelques minutes, la porte fut ouverte par une femme qui tenait un enfant dans ses bras et qui se servait de sa main libre pour rajuster à la hâte le haut de sa robe. Cette dame était Mme Plornish, et ce geste maternel était le geste auquel Mme Plornish se livrait presque tout le temps qu'elle restait éveillée.

« M. Plornish y est-il ? »

— Ma foi, monsieur, répondit Mme Plornish, dame très polie, pour ne pas vous tromper, il est allé chercher de l'ouvrage. »

Pour ne pas vous tromper était la phrase favorite de Mme Plornish. Sous aucun prétexte elle n'aurait trompé qui que ce fût, mais elle n'en avait pas moins la manie d'intercaler dans sa conversation cette clause restrictive.

« Pensez-vous qu'il rentre bientôt ? je pourrais l'attendre. »

— Voilà une demi-heure qu'il devrait être revenu, dit Mme Plornish. Entrez, monsieur. »

Arthur entra dans une salle un peu sombre et qui manquait d'air, bien qu'elle fût assez élevée, et s'assit sur la chaise que Mme Plornish lui offrit.

« Pour ne pas vous tromper, monsieur je suis sensible à votre politesse, remarqua Mme Plornish ; c'est très obligeant de votre part. »

Arthur, ne comprenant pas ce que Mme Plornish voulait dire, exprima sa surprise par un regard qui provoqua l'explication suivante ;

« Quand on vient chez de pauvres gens, on ne se donne pas souvent la peine d'ôter son chapeau, ajouta Mme Plornish, mais les pauvres gens y font plus d'attention qu'on ne croit. »

— Comment ce n'est que cela ? » répliqua Arthur, tout honteux de penser qu'un acte de civilité aussi simple pût paraître extraordinaire.

Et se baissant pour pincer la joue d'un autre petit enfant qui était assis par terre en le regardant avec de grands yeux, il demanda quel âge avait ce beau garçon.

« Quatre ans à peine, monsieur, répliqua Mme Plornish. Il est solide pour son âge, n'est-ce pas, monsieur ? Mais celui-ci n'est pas aussi bien portant, ajouta-t-elle en berçant tendrement le poupon qu'elle tenait dans ses bras. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur, de vous demander s'il s'agit de quelque besogne à faire ? »

Elle faisait cette question avec une anxiété si visible que, si Arthur eût possédé une bicoque quelconque, il eût fait immédiatement ajouter un pied de plâtre à tous les murs plutôt que de répondre *non*. Mais, malgré sa bonne volonté, il ne put répondre autre chose que *non* ; et il vit que les traits de Mme Plornish se rembrunissaient un peu, tandis qu'elle réprimait un soupir et regardait le feu presque éteint. Il vit en même temps que Mme Plornish était une fort jeune femme à qui la pauvreté avait appris à être peu soigneuse de sa personne ou de son entourage, et que les efforts combinés de la pauvreté et des enfants l'avaient tellement avancée que son visage était déjà creusé de rides.

« On dirait que toute besogne, bonne ou mauvaise, reprit Mme Plornish, est rentrée sous terre, en vérité. »

Cette remarque de Mme Plornish ne s'appliquait qu'aux travaux de maçonnerie proprement dits ; elle ne songeait nullement aux tripotages ou replâtrages du ministère des Circonlocutions et de la famille Mollusque.

« Est-il donc si difficile de trouver de l'ouvrage ? demanda Arthur Clennam.

— Plornish n'en trouve jamais. Il n'a pas de chance. Non, vraiment, il n'en a pas. »

Mme Plornish avait parfaitement raison. Dans ce voyage terrestre que nous faisons tous, Plornish représentait un de ces nombreux piétons qu'on dirait affligés de certains cors surnaturels qui les empêchent de marcher aussi vite que les autres, ou même de rejoindre les plus boiteux d'entre leurs compagnons de route. Plein de bonne volonté, industrieux, doué d'un cœur

fort tendre et d'une tête qui n'est pas trop dure, Plornish acceptait son sort avec toute la résignation possible ; mais le sort le traitait d'une façon bien rude. Il arrivait si rarement que quelqu'un parût avoir besoin de lui, c'était un si grand hasard quand on mettait ses talents en réquisition, que l'esprit nuageux de Plornish n'y comprenait rien. Il prenait donc les choses comme elles venaient ; il tombait dans toutes sortes de difficultés et s'en tirait tant bien que mal ; mais, à force d'y tomber, il ne se relevait jamais qu'avec de nouvelles meurtrissures.

« Ce n'est pourtant pas faute de courir après l'ouvrage, vraiment, ajouta Mme Plornish, ouvrant les yeux tout grands et cherchant la solution du problème dans la grille où brûlait du charbon de terre ; ce n'est pas non plus faute de travailler de bon cœur, lorsqu'il trouve de la besogne. Personne ne peut reprocher à mon mari d'avoir jamais plaint sa peine. »

D'une façon ou d'une autre, ce malheur était commun à presque tous les locataires de la cour du Cœur-Saignant. De temps en temps, on entendait bien des gens se plaindre en termes pathétiques de ce que les bras manquaient et de ce que la main-d'œuvre était chère... ce qui les indignait beaucoup, comme s'ils eussent eu un droit absolu d'imposer des conditions à la main-d'œuvre... Mais cette disette de bras ne profitait jamais aux habitants de la cour du Cœur-Saignant, bien qu'il n'y ait pas en Angleterre une cour où l'on rencontre des travailleurs plus infatigables. La noble et illustre famille des Mollusques avait toujours été trop occupée à maintenir le grand principe gouvernemental pour songer à une question si peu importante, qui d'ailleurs ne pouvait en rien les aider à en arriver à leurs fins, c'est-à-dire à évincer toutes les autres nobles et illustres familles du royaume, excepté celle de leurs alliés, les Des Échasses.

Tandis que Mme Plornish s'exprimait ainsi sur le compte de son seigneur et maître, celui-ci fit son apparition. Trente ans, joues lisses, teint rosé, favoris roux, jambes longues, un peu faibles vers les genoux, air borné, veste de flanelle, habits couverts de taches de chaux.

« Voilà Plornish, monsieur.

— Je suis venu, dit M. Clennam en se levant, vous demander la faveur de quelques moments d'entretien au sujet de la famille Dorrit. »

Plornish prit un air défiant. Il crut flairer un créancier, et dit : « Ah oui ! très bien. Je ne vois pas ce que je puis vous apprendre concernant la famille. Et de quoi s'agit-il, s'il vous plaît ? »

— Je vous connais mieux que vous ne croyez, » dit Clennam en souriant.

Plornish fit remarquer, mais sans sourire le moins du monde, qu'il n'avait pourtant pas le plaisir de connaître son visiteur.

« Non, répondit Arthur ; mais, quoique je n'aie pas été témoin des bons offices que vous avez rendus à la famille, je tiens mes renseignements de bonne source. Ils me viennent de la petite Dorrit... Je veux dire, reprit-il, de Mlle Dorrit.

— Vous êtes donc M. Clennam ? Oh ! on m'a parlé de vous, monsieur.

— Et vous aussi, on m'a parlé de vous et de votre femme, dit Arthur.

— Soyez assez bon pour vous rasseoir, monsieur, et regardez-vous comme le bienvenu. Mais oui, continua Plornish, prenant lui-même un siège et posant sur ses genoux l'aîné des deux enfants, car c'était pour lui une contenance que de pouvoir parler à un étranger par-dessus la tête de son fils, je me suis trouvé moi-même du mauvais côté de la prison un beau matin, et c'est comme cela que J'ai fait connaissance avec Mlle Dorrit. Ma femme et moi nous connaissons parfaitement Mlle Dorrit !

— Nous la connaissons intimement ! » s'écria Mme Plornish.

Il faut dire que Mme Plornish était si fière de cette intimité qu'elle avait soulevé certaines animosités dans l'âme de ses voisines en exagérant outre mesure la somme pour laquelle le père de Mlle Dorrit était détenu. Les cœurs saignants ne lui pardonnaient pas de connaître des personnages si distingués.

« J'ai d'abord fait connaissance avec son père. Et ayant fait connaissance avec son père, voyez-vous... j'ai... j'ai fait connaissance avec elle, reprit Plornish, se rendant coupable d'une tautologie sans le savoir.

— Je comprends.

— Ah ! voilà ce que j'appelle des manières comme il faut ! voilà de la politesse ! Et dire qu'un gentleman aussi distingué reste enfoui dans une geôle ! Vous ne savez peut-être pas, dit Plornish, baissant la voix et parlant avec une admiration ridicule de ce qui aurait dû exciter plutôt sa pitié ou

son mépris, vous ne savez peut-être pas que Mlle Dorrit et sa sœur n'osent pas lui avouer qu'elles sont obligées de travailler pour vivre. Non ! continua Plornish, qui regarda d'abord sa femme, puis tout autour de la chambre avec une expression de triomphe fort risible, elles n'oseraient pas ! elles n'oseraient jamais lui avouer ça !

— Sans trop admirer M. Dorrit pour ce fait, remarqua tranquillement M. Clennam, je le plains beaucoup. »

Cette observation parut suggérer pour la première fois à M. Plornish une vague idée que le trait qu'il venait de citer pouvait bien, après tout, n'avoir rien de très recommandable. Il y réfléchit un instant, puis il renonça à résoudre le problème.

« Quant à moi, reprit-il, M. Dorrit est certainement aussi affable envers moi que je pouvais l'espérer. Vu la distance qu'il y a entre nous, il a même été beaucoup plus affable que je ne devais m'y attendre ; mais nous étions en train de causer de Mlle Dorrit, et non pas de son père.

— C'est juste. Comment l'avez-vous présentée chez ma mère ? »

M. Plornish détacha de ses favoris un petit morceau de chaux, le mit entre ses lèvres, le retourna avec sa langue, comme si c'eût été une dragée, se trouva incapable de donner une explication lucide, et chargea sa femme de la réponse, en disant :

« Sarah, raconte donc comment les choses se sont passées, ma vieille.

— Mlle Dorrit, dit alors Sarah, berçant le poupon dans ses bras et posant son menton sur la petite main qui cherchait à déranger de nouveau les plis de son corsage, est venue ici une après-midi avec un bout d'écriture, disant qu'elle voulait trouver de l'ouvrage comme couturière, et elle nous a demandé s'il n'y aurait aucun inconvénient à donner son adresse chez nous. (Ici Plornish répéta *son adresse chez nous* à mi-voix, comme s'il se fût trouvé à l'église et qu'il eût récité les litanies). Moi et Plornish, nous lui avons dit : « Mais non, mademoiselle Dorrit, aucun inconvénient » (Plornish répéta : *aucun inconvénient.*) Pour lors, elle a écrit notre adresse sur le papier. Même que moi et Plornish, nous lui avons dit : « Oh ! mademoiselle Dorrit ! » (Plornish répéta : *Oh ! mademoiselle Dorrit !*) « n'avez-vous pas pensé à en faire plusieurs exemplaires pour les répandre davantage ? — Non, dit Mlle Dorrit, je n'y avais pas pensé, mais je vais le

faire. » Elle les copia donc sur cette table que voilà. Et, vraiment, comme c'était bien écrit ! si bien que Plornish en emporta un chez le gentleman pour qui il travaillait. Il avait de la besogne à ce moment-là (Plornish répéta : *de la besogne à ce moment-là*), et aussi chez le propriétaire de la cour, par qui Mlle Dorrit a été recommandée à Mme Clennam. »

Plornish répéta : *recommandée à Mme Clennam* ; et Mme Plornish étant arrivée à la fin de son discours, fit semblant de vouloir manger la petite main qu'elle se contenta d'embrasser.

« Le propriétaire de la cour, dit Arthur Clennam, se nomme... ?

— Il se nomme M. Casby, monsieur, voilà comment il se nomme, répondit Plornish, Casby et Panks qui vient toucher le loyer tous les samedis. Voilà, ajouta M. Plornish, appuyant sur cette proposition avec une lenteur rêveuse qui semblait n'avoir aucun motif spécifique et n'aboutir à rien, voilà à peu près tout ce que c'est ; vous me croirez si vous voulez.

— Comment ? répliqua M. Clennam, devenu rêveur à son tour ; M. Casby ! c'est une de mes vieilles connaissances ! »

M. Plornish, ne trouvant là aucun sujet de commentaire, n'en fit pas. Arthur Clennam, n'ayant vraiment aucune raison d'insister sur cette circonstance, arriva au véritable motif de sa visite, qui était de se servir de l'intermédiaire de Plornish pour faire relâcher Tip, afin que ce jeune détenu ne perdît pas l'habitude de compter sur lui-même et sur ses propres ressources, si toutefois il n'avait pas déjà perdu jusqu'au dernier vestige de cette honnête confiance en lui-même, car c'était une supposition hardie. Comme Plornish avait appris de la bouche même du créancier les motifs de l'incarcération, il déclara à M. Clennam que c'était un certain Chantre... non pas un chantre de paroisse, mais un marchand de chevaux de ce nom... et que lui Plornish pensait qu'en offrant cinquante pour cent on ferait très bien les choses ; que ce serait même jeter son argent par les fenêtres que de rien offrir de plus. Le patron et son intermédiaire ne tardèrent pas à monter dans un cabriolet, et se dirigèrent vers High-Holborn ; là ils se firent descendre devant la cour d'une écurie où un magnifique cheval hongre à robe grise, lequel valait au moins soixante-quinze guinées (sans tenir compte des balles de plomb qu'on lui avait fait avaler pour améliorer ses formes), était à vendre pour un simple billet de vingt livres sterling, attendu

qu'il avait pris le mors aux dents la semaine passée, malgré les efforts de Mme la capitaine Barbary, de Chattenham, écuyère peu capable de monter un cheval de race, et qui dans son dépit avait la sottise de le mettre en vente à un rabais ridicule ; disons le mot, de le donner pour rien. Plornish entra seul dans cette cour, laissant son patron dans la rue ; il y rencontra un gentleman à pantalon de drap brun très étroit, coiffé d'un chapeau un peu râpé, armé d'une petite canne à bec-de-corbin, et orné d'une cravate bleue (le capitaine Maron, du Gloucestershire, ami intime du capitaine Barbary), qui se trouvait là par hasard, par pure obligeance, tout prêt à raconter l'histoire de cet admirable hongre à tous les fins connaisseurs que les annonces pourraient conduire vers l'écurie pour profiter sans retard d'une occasion incroyable. Ce gentleman qui se trouvait justement le créancier de l'affaire Tip, renvoya M. Plornish à son avoué, refusa de traiter avec M. Plornish, ou même de lui permettre de rester dans la cour, à moins que M. Plornish ne s'y montrât avec un billet de vingt livres sterling ; alors seulement le capitaine Maron, jugeant d'après les apparences que M. Plornish avait des intentions sérieuses, consentirait à s'entretenir avec lui. Profitant de cet avis, M. Plornish se retira pour conférer avec son patron, et revint avec la lettre de créance indispensable. Alors le capitaine Maron lui dit :

« Eh bien, combien vous faut-il de temps pour payer les vingt guinées qui restent ? Tenez, je vous accorde un mois. »

Cette offre n'étant pas acceptée, le capitaine Maron ajouta :

« Tenez, voici tout ce que je puis faire. Vous me remettrez un bon billet à quatre mois, payable chez un banquier, pour le reste ! »

Voyant que cela ne lui convenait pas davantage, le capitaine Maron poursuivit :

« Eh bien donc ! voici mon dernier mot. Vous me donnerez encore dix guinées comptant, et je vous tiens quitte. »

Voyant que cela ne pouvait pas aller non plus, le capitaine Maron reprit :

« Tenez, finissons-en et n'en parlons plus. Votre ami n'a pas bien agi avec moi, mais n'importe. Ajoutez encore cinq guinées et une bouteille de vin, et c'est une affaire réglée. Si cela vous va, dites oui ; sinon, qu'il n'en soit plus question. »

Enfin, Plornish ayant signifié qu'il ne voulait pas non plus de cette dernière condition, le capitaine Maron termina en disant :

« Allons, passez-moi votre billet, alors ! » et, conformément à la première offre, donna une quittance pour solde de tout compte ; et libéra le prisonnier.

« Monsieur Plornish, dit Arthur, je compte sur vous, s'il vous plaît, pour me garder le secret. Si vous voulez bien annoncer au jeune homme qu'il est libre et que vous avez été chargé de transiger avec son créancier par une personne qu'il ne vous est pas permis de nommer, non seulement vous m'obligerez, mais peut-être rendrez-vous en même temps service au jeune Tip et à sa sœur.

— Cette dernière raison est plus que suffisante, monsieur, répondit Plornish ; je ferai ce que vous désirez.

— Vous pouvez dire, si vous voulez, qu'un ami a désintéressé son créancier ; un ami qui espère que Tip fera un bon usage de sa liberté, quand ce ne serait que par amour pour sa sœur.

— Je ferai ce que vous désirez, monsieur.

— Et si vous vouliez être assez bon, vous qui connaissez la famille mieux que moi, pour communiquer avec moi en toute liberté et m'indiquer comment je pourrais me rendre vraiment utile à la petite Dorrit, sans la blesser, je vous serai très reconnaissant.

— Ne parlez pas de ça, monsieur ; ce sera à la fois un plaisir et un... à la fois un plaisir et un... »

Plornish, après ces deux vaines tentatives, se trouvant incapable de mettre sa phrase en équilibre sur ses pieds, prit le parti fort sage de la laisser boiteuse. Il prit la carte de M. Clennam et accepta une gratification pécuniaire.

Il avait hâte de s'acquitter de sa commission, et M. Clennam approuvait cet empressement. Ce dernier ayant donc proposé à son intermédiaire de le descendre devant la porte de la prison pour dettes, ils traversèrent le pont de Blackfriars et se dirigèrent de ce côté. Pendant ce trajet, Arthur obtint de son nouvel ami un exposé sommaire assez confus de la vie intime des habitants de la cour du Cœur-Saignant. Tout le monde y était gêné, disait

M. Plornish, mais bien gêné, ce qui s'appelle. Quant à lui, il ne savait pas comment cela se faisait et ne connaissait personne qui pût le lui dire ; mais enfin la chose sautait aux yeux. Quand un homme sentait, en se tâtant dans tous les sens, qu'il était pauvre, il n'y avait pas à lui dire qu'il ne l'était pas ; il le savait bien, peut-être. Les paroles n'y font rien ; autant vaudrait-il supposer qu'elles peuvent vous mettre un bifteck dans l'estomac ; et puis, voyez-vous, il y avait des gens à leur aise (et encore notez que bon nombre de ces gens-là dépensaient tout ce qu'ils avaient et quelquefois un peu plus, à ce que Plornish avait ouï dire) qui criaient que le peuple de la cour du Cœur-Saignant était *imprévoyant*, selon leur expression favorite. Par exemple, si ces gens-là voyaient un homme monter dans un char à bancs avec sa femme et ses enfants pour aller, une fois par an peut-être, se promener à Hampton-Court, ils se mettaient tout de suite à crier : « Holà ! je croyais que vous étiez pauvre, mon imprévoyant ami ! » Mais, bon Dieu ! n'était-ce pas bien dur ? Comment faire ? On ne pouvait pourtant pas se laisser mourir de chagrin ! Et quand cela serait, le monde n'y gagnerait rien. Bien plus, dans l'opinion de M. Plornish, il était même probable que le monde y perdrait. Malgré ça, on avait l'air de vouloir réduire les gens à finir par devenir fous. On ne manquait pas une occasion de les désespérer, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Voyez un peu la jolie vie qu'on menait dans la cour ! Voilà les filles et leurs mères cousant, bordant des souliers, brodant en faisant des gilets du matin jusqu'au soir, pour arriver à ne pas mourir de faim, et n'y réussissant pas toujours. Voilà des ouvriers de presque tous les métiers possibles, qui ne demandent pas mieux que de travailler et qui ne trouvent pas d'ouvrage ! voilà des vieillards qui, après avoir travaillé toute leur vie, sont obligés de se laisser renfermer dans le dépôt de mendicité, où ils sont moins bien logés et plus mal nourris que des malfaiteurs. Ma parole d'honneur, un homme ne savait de quel côté se retourner pour ramasser une miette de consolation. Quant à savoir à qui la faute, Plornish n'en savait rien : il pouvait bien vous dire qui est-ce qui souffrait, mais non pas qui est-ce qui faisait souffrir les autres. Ce n'était pas à lui à faire cette découverte-là ; et quand il la ferait, qui est-ce qui voudrait l'écouter ? Seulement, il voyait bien que ceux qui se chargeaient de ce genre de besogne ne remédiaient pas au mal, et que le mal ne disparaissait pas de lui-même. Bref, son opinion illogique était que ce n'était pas la peine de l'imposer pour faire une besogne qui ne se faisait

pas ; ses idées n'allaient pas au delà. Voilà comme, à sa manière, dans son langage prolix, mécontent, mais sans colère, Plornish, qui n'était pas un génie, cherchait à démêler l'écheveau embrouillé de sa position sociale, semblable à un aveugle qui chercherait une aiguille dans une botte de foin, jusqu'au moment où le cabriolet s'arrêta devant la prison de la Maréchaussée. Là, il quitta son patron, occupé pendant ce temps-là à se demander combien de milliers de Plornish il pouvait y avoir à une journée ou deux de distance du ministère des Circonlocutions, jouant le même air avec variation, sans que cette glorieuse institution en entendît seulement le refrain arriver jusqu'à ses oreilles.

CHAPITRE XIII.

Patriarcal.

Le nom de M. Casby avait ravivé dans la mémoire de M. Clennam une étincelle de curiosité et d'intérêt sur laquelle Mme Jérémie Flintwinch avait déjà soufflé le soir de son arrivée. Flora Casby avait été la bien-aimée de son adolescence ; c'était la fille et l'unique enfant du vieux Christophe Tête de Bois (sobriquet donné à M. Casby par certains esprits irrévérencieux qui se trouvaient en relations d'affaires avec lui, et chez qui la familiarité avait, comme on dit, engendré le mépris). M. Casby passait pour être fort riche en locataires hebdomadaires, et pour tirer, en dépit du proverbe, des pierres de diverses cours et allées peu lucratives en apparence, plus d'huile qu'il n'en fallait pour alimenter la lampe de son existence.

Après quelques jours de recherches et de démarches, Arthur Clennam acquit la certitude que la situation du Père de la Maréchaussée était vraiment désespérée, et il renonça à regret au projet de lui faire recouvrer sa liberté. Il n'avait pas non plus à espérer pour le moment de nouvelles encourageantes au sujet de la petite Dorrit ; mais il se persuada qu'en renouvelant connaissance avec M. Casby, il trouverait peut-être quelque moyen d'être utile à sa petite amie ; rien ne prouvait le contraire ; et d'ailleurs il se serait toujours présenté chez M. Casby sans cela, car nous savons comment tout le monde, excepté nous, bien entendu, se trompe avec facilité sur les motifs qui le dirigent à son insu.

Avec une conviction très agréable, et fort honnête dans son genre, qu'il rendait service à la petite Dorrit en faisant une chose qui ne la concernait pourtant en rien, il se trouva un jour au coin de la rue où demeurait M. Casby. M. Casby habitait sur la route de Gray's-Inn, une rue qui partait de cette route avec la ferme intention de traverser la vallée tout d'une traite et de remonter en courant jusqu'au sommet de la colline de Pentonville ; mais à peine avait-elle parcouru une distance de vingt pas, qu'elle s'arrêtait

tout essoufflée sans faire un pas de plus. Aujourd'hui, on chercherait en vain une rue de ce genre dans le voisinage, mais elle y a existé pendant bien des années, contemplant d'un air tout déconfit le désert de jardins stériles et de rares maisons de campagne, aussi agréables à voir que des pustules sur une peau malade, qu'elle avait espéré d'abord traverser en un rien de temps.

« La maison, pensa Clennam en s'avancant vers la porte, est aussi peu changée que celle de ma mère ; elle paraît tout aussi triste. Mais la ressemblance cesse dès qu'on en a franchi le seuil. Je connais la gravité paisible qui règne à l'intérieur. Je crois déjà sentir d'ici le parfum de ses vases pleins de lavande et de feuilles de roses desséchées. »

Lorsqu'il eut frappé à la porte au moyen d'un brillant marteau de cuivre de forme surannée, et qu'une servante eut répondu à cet appel, ces parfums affaiblis le saluèrent en effet comme une brise d'hiver qui conserve encore un vague souvenir du printemps envolé. Il pénétra dans cette demeure tranquille, silencieuse, hermétiquement fermée... on eût pu se figurer qu'elle avait été étranglée par des muets, à la façon orientale... et la porte, en se refermant, sembla défendre l'entrée de la maison au bruit et au mouvement du dehors. Le mobilier était correct, solennel, sévère comme un quaker, mais bien tenu ; l'aspect en était aussi agréable que peut l'être toute chose, homme ou tabouret, destinée dans l'origine à servir beaucoup, mais qui sert fort peu en effet. Il y avait quelque part sur l'escalier une grave horloge dont on entendait le tic tac, et, dans la même direction, un oiseau trop triste pour chanter, qui donnait des coups de bec aux barreaux de sa cage, comme pour faire tic tac à l'unisson. Dans la cheminée du salon, un feu aux flammes modestes semblait également se livrer à un tic tac silencieux. Il n'y avait qu'une seule personne auprès de la cheminée, et on entendait parfaitement le tic tac de sa montre.

La servante avait prononcé si doucement les mots : « Monsieur Clennam, » que son maître ne l'avait pas entendue ; le visiteur resta donc debout et inaperçu auprès de la porte qu'elle venait de refermer. Un vieillard, dont les sourcils lisses et gris paraissaient se mouvoir à mesure que la flamme du foyer s'élevait ou s'abaissait, assis dans un fauteuil, ses chaussons de lisière posés sur le devant de la cheminée, roulait lentement ses pouces l'un autour de l'autre. C'était le vieux Christophe Casby, reconnaissable au premier coup d'œil, aussi peu changé, au bout de vingt

années, que les meubles solides qui l'entouraient, aussi peu altéré par l'influence des saisons que les vieilles feuilles de rose qui remplissaient ses vases de porcelaine.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu, dans ce monde rempli d'énigmes, un homme qu'il fût plus difficile pour l'imagination de transformer en enfant. Et pourtant, le vieillard avait depuis ce temps-là bien peu changé dans son voyage à travers l'existence. En face de lui, dans la même salle où il était assis, on voyait le portrait d'un petit garçon, que le premier venu aurait reconnu sans hésitation pour le portrait du jeune Christophe Casby, âgé de dix ans : bien qu'il fût déguisé au moyen d'un râteau à foin (instrument pour lequel, à aucune époque de sa vie, il n'avait eu le moindre goût, et qui lui était aussi utile qu'une cloche à plongeur), et qu'il fût assis sur un banc de gazon ou de violettes, abîmé dans une contemplation précoce à la vue d'un clocher de village. C'était le même visage et le même front lisse, le même regard bleu et calme, le même air de sérénité. Cette brillante tête chauve, qui n'en paraissait que plus grosse, et ces longs cheveux gris qui l'encadraient de chaque côté et par derrière, comme des fils de la Vierge ou du verre filé, et qui avaient un aspect si vénérable parce qu'on ne les coupait jamais, n'existaient pas, cela va sans dire, dans le portrait de l'enfant, comme aujourd'hui chez le vieillard. Néanmoins, dans l'être séraphique qui tenait le râteau à foin, on découvrait les rudiments incontestables du patriarche aux chaussons de lisière.

Patriarche, tel était le nom que beaucoup de gens se plaisaient à lui donner. Plusieurs vieilles dames du voisinage l'avaient surnommé le Dernier des Patriarches. Quel nom plus convenable aurait-on pu trouver pour M. Casby, si gris, si lent, si paisible, si calme, avec une tête si couverte de bosses vénérables ? On l'avait accosté quelquefois dans la rue pour le prier respectueusement de fournir un modèle de patriarche à des peintres ou à des sculpteurs : on y avait mis tant d'importunité qu'il paraîtrait que les beaux-arts se trouvent dans l'impossibilité de se rappeler les qualités physiques d'un patriarche ou d'en inventer un de leur crû. Des philanthropes des deux sexes demandaient quelquefois quel était ce vieillard, et quand on leur répondait : « Christophe Casby, ancien homme d'affaires de lord Decimus Tenace Mollusque », ils s'écriaient dans leur désespoir : « Oh ! pourquoi avec cette tête ne s'est-il pas fait plutôt

bienfaiteur de ses semblables ? Oh ! pourquoi avec cette tête n'est-il pas le père de l'orphelin et l'ami des malheureux ? » Avec cette tête, le vieillard se contenta d'être Christophe Casby, qui avait la réputation de posséder un grand nombre d'immeubles, et c'est avec cette tête qu'Arthur le trouva assis dans son salon silencieux. Et, au fait, c'eût été le comble de la folie de croire qu'il pût s'y asseoir autrement.

Arthur fit quelques pas pour attirer l'attention de son hôte, et les sourcils gris se tournèrent vers lui.

« Pardon, dit Clennam, je crains que vous ne m'ayez pas entendu annoncer ?

— En effet, monsieur, je n'avais pas entendu. Vous désirez me parler, monsieur ?

— Je désirais vous offrir mes hommages. »

Cette réponse parut causer l'ombre d'une contrariété à M. Casby, qui avait peut-être espéré que le visiteur venait lui offrir quelque chose de plus substantiel.

« Ai-je le plaisir, continua-t-il... Prenez un siège, monsieur, je vous prie... Ai-je le plaisir de connaître... ? Ah ! oui, en vérité, je crois que oui ! Si je ne me trompe, il me semble que je connais ces traits. Je crois que j'adresse la parole à un gentleman dont M. Flintwinch m'a annoncé le retour ?

— Oui, monsieur Casby, c'est bien lui en effet qui vous rend visite.

— En vérité ! monsieur Clennam ?

— En personne, monsieur Casby.

— Monsieur Clennam, je suis charmé de cette bonne fortune. Comment vous êtes-vous porté depuis que nous nous sommes vus ? »

M. Clennam, jugeant inutile d'expliquer que, depuis quelque chose comme un quart de siècle qui s'était écoulé dans l'intervalle de leur dernière rencontre, il avait eu à souffrir de divers maux au moral comme au physique, répondit vaguement que jamais il ne s'était mieux porté, ou quelque phrase également appropriée à la circonstance ; puis il échangea une poignée de main avec le propriétaire *de cette tête* à la lueur de l'auréole patriarcale qu'elle reflétait sur lui.

« Nous sommes plus vieux qu'alors, monsieur Clennam, remarqua Christophe Casby.

— Nous ne sommes pas plus jeunes, » répliqua Clennam. Après cette judicieuse observation, Arthur s'aperçut qu'il ne donnait pas là un brillant échantillon de son esprit, et se sentit contrarié.

« Et votre respectable père, ajouta M. Casby, n'est plus de ce monde ! J'ai été bien peiné de l'apprendre, monsieur Clennam, j'en ai été bien peiné. »

Arthur répondit, comme de raison, qu'il lui en était infiniment obligé.

« Il fut un temps, continua le patriarche, où vos parents et moi ne vivions pas en très bonne intelligence. Il a existé entre nos deux familles un petit malentendu. Peut-être votre respectable mère était-elle un peu fière de son fils. Quand je dis son fils, c'est de vous que je parle, mon digne monsieur..., de vous-même, mon digne monsieur ! »

Sa physionomie lisse avait la fraîcheur d'une pêche d'espalier. Grâce à son visage florissant, grâce à sa tête vénérable, à ses yeux bleus, M. Casby donnait à toutes ses observations un air de profonde sagesse et de vertu incomparable. Ses traits semblaient aussi respirer la bonté et la bienveillance. Personne n'aurait pu préciser où était nichée cette sagesse, cette vertu, cette bonté bienveillante ; mais enfin elles avaient l'air d'être quelque part par là autour de lui.

« Mais ce temps-là, poursuivit M. Casby, n'est plus : il est passé, il est passé. Je me fais le plaisir de visiter votre mère de temps en temps et d'admirer le courage et la vigueur d'esprit avec lesquels elle supporte de si rudes épreuves... de si rudes épreuves. »

Lorsqu'il se livrait à une de ces petites répétitions, les mains croisées devant lui, M. Casby l'accompagnait d'un aimable sourire en penchant la tête de côté, comme s'il y eût eu au fond de ses douces pensées quelque chose que les paroles étaient impuissantes à rendre. On eût dit qu'il se privait à dessein du plaisir d'exprimer cette pensée exubérante, de peur qu'elle ne prît un essor trop sublime ; il aimait mieux, dans son humilité, se résigner à dire des choses insignifiantes.

« J'ai appris que vous aviez été assez bon, dans une de vos visites, dit Arthur, saisissant l'occasion au vol, pour recommander la petite Dorrit à ma

mère.

— La petite... Dorrit ?... Ah oui, la couturière dont m'avait parlé un de mes humbles locataires ? Oui, oui. Dorrit, c'est bien cela. Ah oui, oui ! Vous l'appellez la petite Dorrit ? »

Aucun renseignement à espérer de ce côté-là. Le chemin de traverse qu'Arthur venait de prendre aboutissait à une impasse.

« Ma fille Flora, reprit le patriarche, ainsi qu'on vous l'aura dit sans doute, monsieur Clennam, s'est mariée il y a plusieurs années. Elle a eu le malheur de perdre son mari après quelques mois de mariage. Elle est revenue demeurer chez moi. Elle sera charmée de vous revoir, si vous voulez bien me permettre de lui annoncer votre visite.

— Certainement, répondit Clennam. Je vous aurais même prié de le faire si vous n'aviez pas eu l'obligeance d'aller au-devant de mes désirs. »

Sur ce, M. Casby se leva dans ses chaussons de lisière, et, d'un pas lent et lourd (un vrai pas d'éléphant), se dirigea vers la porte. Il portait une longue et large redingote de gros drap vert bouteille, un pantalon vert bouteille et un gilet vert bouteille. On me dira que les patriarches n'avaient pas un costume vert-bouteille ; c'est possible, mais les habits de M. Casby n'en avaient pas moins un certain air patriarcal.

Il avait à peine quitté le salon et permis au tic tac de se faire entendre de nouveau en son absence, lorsqu'une main rapide tourna une clef dans la serrure de la porte d'entrée, l'ouvrit et la referma. L'instant d'après, un petit homme vif, brun et inquiet, se précipita dans le salon avec tant d'élan qu'il arriva à un pied de Clennam avant de pouvoir s'arrêter.

« Holà ! » s'écria-t-il.

Clennam ne vit pas de raison pour ne pas crier aussi :

« Holà !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'homme brun.

— Rien que je sache, répliqua Clennam.

— Où est M. Casby ? demanda le petit homme brun, regardant autour de lui.

— Si c'est lui que vous me demandez, il sera ici dans un instant.

— *Moi*, le demander ? répondit le petit homme brun. Pas du tout. Mais vous ? »

Cette dernière question provoqua de la part de Clennam quelques mots d'explication, que le petit homme brun écouta en retenant son haleine et regardant son interlocuteur. Il était habillé en noir ou en gris de fer rouillé ; il avait des yeux comme des perles de jais, un petit menton noir et raboteux, des cheveux noirs et roides qui s'élançaient de son crâne comme des dents de fourchette ou des épingles à cheveux, un teint d'une saleté naturelle ou artificielle, à moins que ce ne fût une combinaison de l'art et de la nature tout ensemble. Il avait en outre des mains sales, des ongles noircis et ébréchés qui avaient l'air de sortir d'un sac de charbon ; il transpirait, ronflait, soufflait, pouffait comme une petite locomotive en travail.

« Oh ! fit-il, lorsque Arthur lui eut raconté comment il se trouvait là. Très bien ! fort bien ! S'il demande après Pancks, voulez-vous être assez bon pour lui dire que Pancks vient de rentrer ? »

Là-dessus, toujours ronflant et soufflant, il sortit par une autre porte.

Or, au temps jadis, lorsque notre visiteur n'avait pas encore quitté son pays, certains doutes audacieux concernant le dernier des patriarches, qui circulaient alors dans l'air, étaient arrivés jusqu'à son oreille, il ne se rappelait pas comment. Il savait qu'il courait alors divers bruits d'après lesquels Christophe Casby n'était tout bonnement que l'enseigne menteuse d'une auberge, moins l'auberge, une invitation aux passants de venir se reposer avec confiance et de s'en aller avec reconnaissance, lorsqu'il n'y avait pour eux ni lieu de repos ni le moindre sujet de gratitude. Il savait qu'on allait même jusqu'à représenter Christophe comme un imposteur astucieux, capable de loger de méchants calculs dans cette vénérable tête ; que d'autres le regardaient seulement comme un nigaud bien lourd, bien égoïste, sans initiative et maladroit, qui, à force de se laisser bousculer par ses semblables, ayant découvert par hasard que, pour réussir dans la vie et se faire respecter, il n'avait qu'à parler le moins possible, à polir la partie chauve de sa tête et à laisser faire ses cheveux, avait mis sa découverte à profit. On disait aussi que, si lord Decimus Tenace Mollusque l'avait choisi pour son homme d'affaires, ce n'était pas que Christophe eût aucune des qualités requises pour cet emploi, mais bien parce qu'il avait l'air si excessivement bon qu'il ne pouvait jamais venir à l'esprit de personne

qu'un pareil homme songeât à pressurer ou à tourmenter un locataire ; on ajouta que, par la même raison, il tirait plus d'argent de ses misérables propriétés, sans être pris à partie, que n'eût pu le faire une personne dotée d'un crâne moins riche en bosses et moins poli. Bref, on ajoutait (Clennam se souvint de tous ces on dit en l'attendant dans le paisible salon) que beaucoup de bourgeois choisissent leurs modèles absolument comme un artiste choisit les siens ; que, de même qu'à chaque exposition annuelle de l'Académie royale de peinture, on nous présente quelque vieux sacripant de voleur de chiens comme l'incarnation de toutes les vertus cardinales, à cause de ses sourcils, ou de son menton, ou de ses jambes, au risque de confondre les idées des vrais observateurs de la nature ; de même, dans la grande Exposition sociale, les accessoires d'un caractère tiennent souvent lieu du caractère lui-même.

Se rappelant ces vieilles rumeurs et y associant l'idée plus récente de M. Pancks, Arthur Clennam se sentait assez disposé à croire en ce moment, sans toutefois en être parfaitement convaincu, que le dernier des patriarches était bien, en effet, un nigaud sans initiative, qui n'avait d'autre mérite que de polir la partie chauve de son crâne ; et que, pareil à un lourd navire qu'on voit lutter péniblement pour remonter le courant de la Tamise, se présenter en travers, la poupe en avant, rester gêné lui-même et gêner les autres vaisseaux, tout en se donnant des airs d'activité maritime, jusqu'à ce qu'un petit vapeur enfumé vienne soudain s'en emparer, le traîner à la remorque et l'emmener d'un air affairé ; de même le pesant patriarche se laissait guider par le poussif M. Pancks et suivait à la remorque ce sale petit bâtiment.

Le retour de M. Casby, accompagné de sa fille Flora, mit un terme à ces méditations. Le regard de Clennam ne fut pas plus tôt tombé sur l'objet de son premier amour que cet amour fut à jamais détruit, brisé en mille morceaux comme un miroir qui roule à terre.

La plupart des hommes sont assez fidèles à eux-mêmes pour rester fidèles à une vieille illusion. Ce n'est nullement une preuve d'inconstance, mais bien une preuve du contraire, si cette illusion n'est pas de force à se défendre contre la réalité, et si le contraste du présent et du passé lui porte un coup fatal. C'est ce qui arriva pour Clennam. Dans sa jeunesse il avait ardemment aimé cette femme et lui avait prodigué tous les trésors concentrés de ses affections et de son imagination. Dans la solitude de la

maison paternelle, ces trésors avaient été aussi inutiles que l'argent de Robinson Crusoé ; c'étaient des valeurs sans échange qu'il avait laissées rouiller dans leur caisse, jusqu'au moment où il avait pu les déposer aux pieds de Flora. Depuis cette époque mémorable, bien que, jusqu'au soir de son arrivée, l'image de Flora n'occupât pas plus de place, dans son présent ni dans son avenir, que si elle eût été morte (et rien ne lui disait qu'elle vécût encore), il avait conservé le souvenir du passé dans un recoin sacré de son cœur. Et voilà, en fin de compte, que le dernier des patriarches rentre tranquillement dans le salon en lui disant de fait, sinon en paroles : « Voulez-vous avoir la bonté de jeter à terre ce joyau précieux et de trépigner dessus ? Voilà Flora ! »

Flora était toujours aussi grande, mais elle était devenue grosse en proportion ; elle étouffait dans sa graisse. Mais ce n'était rien encore : Flora, qu'il avait laissée blanche comme un lis, il la retrouvait rouge comme une pivoine. Mais ce n'était rien encore : Flora, dont chaque parole et chaque pensée avaient ravi Arthur, lui semblait bavarde et sotte. Ça, par exemple, c'était quelque chose. Flora, qui était autrefois sans inconvénient une enfant gâtée et candide, avait voulu rester, en dépit des ans, une enfant gâtée, avec toute sa candeur primitive. Pour le coup, c'était trop fort !

Voilà Flora !

« En vérité, » s'écria Flora avec un petit rire étouffé, et relevant la tête avec un petit mouvement enjoué qui avait l'air de la caricature de ses manières du temps jadis, telle qu'aurait pu la représenter un histrion dansant devant le convoi de la patricienne Flora, si Flora eût vécu dans la classique antiquité ; « en vérité, je n'ose pas me présenter devant M. Clennam ; je ne suis plus qu'une horreur, je suis sûre qu'il va me trouver atrocement changée, je suis positivement une vieille femme : c'est affreux de se faire voir dans cet état, c'est vraiment affreux ! »

Arthur affirma qu'il la retrouvait telle qu'il s'était attendu à la retrouver, et que d'ailleurs le temps ne l'avait pas épargné lui-même.

« Oh ! mais pour un homme ce n'est pas du tout la même chose. Vous, par exemple, vous avez si bonne mine, vraiment, que vous n'avez pas le droit de dire cela ; mais moi, ce n'est pas la même chose, voyez-vous... Oh ! s'écria Flora d'un petit cri enfantin, je suis laide à faire peur. »

Le patriarche, ne sachant pas bien encore, sans doute, le rôle qu'il avait à jouer dans cette comédie, se contentait d'un sourire plein d'une vague sérénité.

« Mais si nous parlons de ceux qui ne changent pas, reprit Flora, qui, dans sa ponctuation orale, n'employait jamais que des virgules, voyez papa ; dites-moi si papa n'est pas précisément ce qu'il était le jour de votre départ ? N'est-ce pas cruel et dénaturé de la part de papa, de rester ainsi un reproche vivant pour sa propre fille ? pour peu que cela continue, les gens qui ne nous connaissent pas finiront par me prendre pour la maman de papa !

— Il faudra bien du temps encore pour cela, répondit Arthur.

— Ô monsieur Clennam, le plus trompeur de tous les hommes, s'écria Flora, je vois déjà que vous n'avez pas perdu vos habitudes complimenteuses ; vous savez, lorsque vous faisiez semblant d'être si sentimentalement épris... du moins, non, ce n'est pas ce que je voulais dire, je... oh ! je ne sais pas ce que je veux dire ! »

Ici Flora se troubla, rit d'un petit air boudeur et le gratifia d'un de ses regards d'autrefois.

Le patriarche, qui venait de s'apercevoir que son rôle était de quitter la scène au plus vite, se leva et se dirigea vers la porte par laquelle Pancks l'avait précédé, pour héler son remorqueur. Ayant reçu une réponse de quelque petit dock éloigné, il se laissa immédiatement entraîner à la suite de son bateau loueur et disparut.

« Il ne faut pas songer à partir encore, poursuivit Flora... (Arthur avait regardé autour de lui à la recherche de son chapeau, dans un embarras assez visible et ne sachant trop que faire.) Il n'est pas possible que vous soyez assez méchant pour songer à partir déjà, Arthur... je veux dire monsieur Arthur... ou peut-être serait-il beaucoup plus convenable de vous appeler M. Clennam... mais je ne sais vraiment plus ce que je dis... sans donner un souvenir au bon vieux temps, à jamais passé ; pourtant, en y réfléchissant, je crois qu'il vaudrait sans doute mieux n'en pas parler : car il est fort probable que vous avez quelque engagement plus agréable que je ne voudrais contrarier pour rien au monde, quoiqu'il y ait eu un temps... mais voilà que je retombe dans ces folies. »

Était-il possible que Flora fût si babillarde à l'époque dont elle rappelait le souvenir ? Comment croire qu'il y eût quelque chose qui ressemblât à cette volubilité incohérente, dans les entretiens qui le fascinaient autrefois ?

« Et même je ne doute nullement, continua Flora avec une rapidité merveilleuse, bornant toujours sa ponctuation à un emploi très limité de virgules, que vous n'ayez épousé quelque dame chinoise ; vous avez habité si longtemps la Chine ! et, comme vous étiez dans les affaires, vous avez dû naturellement désirer d'étendre vos relations. Vous avez dû, c'est tout simple, demander la main d'une dame chinoise, et la dame a dû, c'est encore plus simple, accepter votre main et s'en trouver très heureuse ; j'espère seulement que vous n'avez pas épousé une de ces hérétiques qui adorent des pagodes...

— Je n'ai épousé personne, Flora, répondit Arthur souriant malgré lui.

— Bonté divine ! j'espère bien que vous n'êtes pas resté célibataire tout ce temps à cause de moi ! reprit Flora avec son petit rire mutin ; mais il va sans dire que ce n'est pas à cause de moi, vous ne voudriez pas me faire croire cela... Ne me répondez pas, je ne sais plus ce que je dis. Oh ! je vous en prie, parlez-moi un peu des dames chinoises ; dites-moi s'il est vrai que leurs yeux soient vraiment fendus en amande comme dans leurs portraits, où la forme qu'on leur donne me rappelle toujours les fiches de nacre pour jouer aux cartes. Et leurs queues ? est-il vrai qu'elles portent des queues nattées le long du dos, ou n'y a-t-il que les hommes qui se coiffent comme ça ? Comment font-elles pour ne pas se faire de mal en tirant leurs cheveux si fort pour les relever sur le front ? Pourquoi donc aussi les Chinois fourrent-ils partout de petites clochettes, sur leurs ponts, sur leurs pagodes, sur leurs chapeaux ? Après cela, ce n'est peut-être pas vrai ? »

Flora lança encore à Clennam une de ses anciennes œillades ; puis elle recommença de plus belle, comme si son ancien adorateur eût répondu assez longuement à toutes ses questions.

« Comment ! tout cela est donc vrai ? Bonté divine, Arthur !... excusez-moi, je vous prie... reste de vieille habitude... M. Clennam serait une façon de parler beaucoup plus convenable... Comment avez-vous pu vivre si longtemps dans un pareil pays, avec tant de lanternes et de parapluies ? Il faut donc que le climat soit bien sombre et bien humide ? Quelles fortunes

doivent faire les fabricants de ces deux articles, si tout le monde en porte ou en accroche partout ! Et les petits souliers donc, et les pieds déformés dès l'enfance, tout cela doit être très curieux ; et dire que vous avez voyagé partout par là ! »

Dans sa ridicule détresse, Clennam reçut encore une de ces œillades d'autrefois, sans savoir le moins du monde ce qu'il devait en faire.

« Bonté divine continua Flora, quand je songe aux changements qui sont survenus, Arthur... c'est plus fort que moi, cela me vient si naturellement ; mais M. Clennam serait plus convenable... depuis que vous vous êtes familiarisé avec les mœurs chinoises et la langue du pays que vous parlez, j'en suis sûre, aussi bien, sinon mieux qu'un indigène, car vous avez toujours eu beaucoup de moyens et d'intelligence, quoique la langue doive être horriblement difficile ; pour moi, tout ce que je sais, c'est qu'il suffirait d'une simple caisse à thé pour me mettre au tombeau, si j'essayais seulement de déchiffrer ce qu'il y a dessus ; quels changements, Arthur !... voilà que je recommence, ça me vient si naturellement, bien que ça ne soit pas convenable ; c'est à n'y pas croire ; qui donc se serait jamais attendu à me voir Mme Finching quand je ne m'y attendais pas moi-même ?

— C'est là le nom que vous portez maintenant demanda Arthur, frappé, au milieu de tout ce bavardage, d'une certaine chaleur de cœur qui se ranimait chaque fois que Flora faisait une allusion, quelque bizarre qu'elle fût, à leurs relations d'autrefois. Finching ?

— Finching, oh ! oui, n'est-ce pas que c'est un nom affreux ? mais, comme disait M. Finching, quand il m'a offert sa main jusqu'à sept fois, et qu'il a généreusement accepté après tout de me faire, pendant douze mois, ce qu'il appelait *une cour d'essai*, il ne fallait pas lui en vouloir de son nom ; ce n'était pas sa faute, excellent homme ! par exemple, il ne vous ressemblait pas du tout, mais c'est égal, c'était un excellent homme. »

Flora fut enfin obligée de s'arrêter un instant pour reprendre haleine. Rien qu'un instant, car elle retrouva sa respiration, le temps de porter à son œil un tout petit coin de son mouchoir, comme un tribut offert aux mânes de feu M. Finching ; puis elle recommença sur nouveaux frais.

« Personne, assurément, ne pourrait vous reprocher, Arthur... monsieur Clennam... la froideur amicale que vous montrez envers moi. Les

circonstances ont tellement changé qu'il serait même bien difficile qu'il en fût autrement ; du moins c'est mon avis ; vous savez cela mieux que moi, mais je ne puis oublier qu'il fut un temps où les choses étaient bien différentes !

— Ma chère madame Finching, commença Arthur, touché de nouveau par l'intonation cordiale qui faisait vibrer la voix de Flora.

— Oh ! ne me donnez pas cet horrible nom ; dites Flora !

— Flora ! Je vous assure, Flora, que je suis heureux de vous revoir et de reconnaître que, pas plus que moi, vous n'avez oublié les vieux rêves que nous donnait notre folle imagination, dans l'ardeur de notre jeunesse et de nos illusions.

— On ne s'en douterait pas, dit Flora d'un ton boudeur, à voir comme vous prenez les choses tranquillement ; mais je sais bien que vous avez dû être désenchanté en me voyant ; je présume que les dames chinoises, les mandarins, est-ce ainsi que vous les nommez ? en sont cause, ou peut-être en suis-je cause moi-même, c'est au moins aussi probable.

— Non, non, supplia Clennam, ne dites point cela !

— Oh, il le faut bien, vous savez, répondit Flora d'un ton convaincu, ce serait sottise à moi de ne pas le dire ; je sais bien que vous ne vous attendiez pas à me trouver si changée : je ne peux pas me faire d'illusion là-dessus. »

Au milieu de son bavardage incessant, il faut lui rendre cette justice, qu'elle avait fait cette découverte avec la perspicacité d'une femme plus intelligente. Cependant, la façon inconséquente et profondément déraisonnable dont elle cherchait à rattacher à leur première entrevue des relations de jeunesse depuis longtemps abandonnées, donnait à Clennam une sorte de vertige.

« Un mot encore seulement, poursuivit Flora, donnant à la conversation, sans avertissement préalable et au grand effroi de Clennam, le ton d'une querelle d'amoureux, une simple explication que je vous dois : lorsque votre maman est venue faire une scène à papa et que l'on m'a fait descendre dans la petite salle à manger où ils se regardaient à travers l'ombrelle de votre maman, assis en face l'un de l'autre, comme deux taureaux furieux, que vouliez-vous que je fisse ?

— Ma chère madame Finching, répliqua Clennam, tout cela est si loin de nous et depuis si longtemps terminé, à quoi bon... ?

— Je ne puis pas, Arthur, interrompit Flora, me voir dénoncer à toute la société chinoise comme une femme sans cœur, sans chercher à me réhabiliter lorsque l'occasion se présente, et vous savez fort bien qu'il s'agissait d'un *Paul et Virginie* que je vous avais donné, et qu'il fallait me renvoyer par ordre maternel, ce qui fut fait sans un mot d'explication de votre part. Je ne veux pas dire que vous eussiez pu m'écrire surveillée comme je l'étais ; mais, si le livre m'était seulement revenu avec un pain à cacheter rouge sur la couverture, j'aurais deviné que cela voulait dire : « Venez à Pékin ou à Nankin, ou à l'autre ville dont j'oublie le nom ; » et j'y serais allée, coûte que coûte.

— Ma chère madame Finching, certainement vous ne méritez aucun reproche et je ne vous en ai jamais fait. Nous étions tous deux trop jeunes, trop peu indépendants et trop faibles, pour faire autre chose que d'accepter la séparation qui nous était imposée. Songez combien il s'est écoulé d'années depuis lors.

— Encore un mot, poursuivit Flora avec une volubilité intarissable, une simple explication que je voudrais encore ; pendant cinq jours, j'ai eu à force de pleurer un rhume de cerveau qui m'a tenue tout ce temps-là dans le salon sur le derrière... le salon est là, qui peut dire si je mens. Après cette triste épreuve, je repris un peu de calme, les années s'écoulèrent et M. Finching fit notre connaissance chez un ami commun. Il se montra plein de prévenance et vint nous voir le lendemain. Bientôt il commença à revenir trois fois par semaine et à envoyer de petits gâteaux pour le souper ; ce n'était pas de l'amour, c'était de l'adoration ; enfin M. Finching me fit sa déclaration avec l'approbation de papa : que vouliez vous que je fisse ?

— Pas autre chose que ce que vous avez fait, répondit Arthur avec un empressement plein de franchise. Permettez à un vieil ami de vous assurer qu'il est convaincu que vous n'avez aucun reproche à vous faire.

— Encore un mot ; c'est le dernier, continua Flora, repoussant d'un geste de la main toutes les trivialités de l'existence ; encore une explication, c'est la dernière : avant que M. Finching eût commencé à me prodiguer ses attentions, il fut un temps que vous et moi ne pouvons avoir oublié... mais

toute cela est passé : apparemment que cela devait arriver. Cher monsieur Clennam, vous avez cessé de porter une chaîne dorée, vous êtes libre et j'espère que vous serez heureux... Voici papa, quel ennui ! il vient toujours mettre le nez où il n'a que faire, »

À ces mots, et avec un geste rapide d'une timidité charmante, qui lui recommandait le mystère, geste connu que Clennam n'avait pas oublié (il se l'était vu si souvent adresser autrefois !), la pauvre Flora laissa la jeune fille de dix-huit ans loin, bien loin derrière elle, et, renonçant cette fois à ses virgules interminables, mit pour la clôture un bel et bon point à la fin de son entretien. « Mais que disais-je donc ? » Non, elle n'avait pas laissé derrière elle la jeune fille tout entière ; elle n'en avait laissé que la moitié ; l'autre moitié restait greffée sur la personne de la veuve de M. Finching, sirène étrange, tête de femme et queue de poisson que l'amoureux d'autrefois contemplait avec un sentiment également combiné, demi-triste et demi-comique.

Exemple. Comme s'il eût existé entre elle et Clennam une convention secrète de l'intérêt le plus saisissant ; comme si le premier relais d'une série de chaises de poste à quatre chevaux, échelonnées tout le long de la route d'Écosse, ^[1] les attendait en ce moment au coin de la rue ; ou bien comme si la dame n'aurait pas pu, si tout le monde était d'accord, prendre le bras d'Arthur et aller à pied jusqu'à l'église voisine, à l'ombre du parapluie de la famille, emportant la bénédiction patriarcale et l'approbation de la société en général, Flora se consolait par une foule de signaux pleins d'angoisse, paraissant trembler de peur qu'on ne surprît le mystère de leurs jeunes amours. En proie à une sorte d'éblouissement qui augmentait à chaque minute, Clennam vit la veuve de feu M. Finching prendre un merveilleux plaisir à se placer elle-même avec son amoureux d'autrefois dans leurs relations arriérées, et à répéter tout leur vieux répertoire, aujourd'hui que la scène était couverte de poussière, que les décors étaient flétris, que les jeunes acteurs étaient morts, l'orchestre vide, les lumières éteintes ! Et pourtant, au milieu de cette grotesque reprise d'une pièce sentimentale où il se rappelait avoir vu jouer à Flora le même rôle au naturel, il ne pouvait s'empêcher de se dire que c'était son retour seul qui avait ravivé cette représentation posthume, et qu'après tout il y avait là la tendresse d'un souvenir fidèle.

Le patriarche insista pour que Clennam restât à dîner, et Flora fit à son ancien soupirant un signe qui voulait dire : « Restez ! » Ce n'était pas le compte de Clennam ; mais il avait tant de regrets de n'avoir pas retrouvé la Flora de sa jeunesse ou de ses rêves, qu'il était tout honteux de son désenchantement, et, par une délicatesse de remords rétrospectif, il crut devoir, en expiation de ses torts, s'immoler au dîner du patriarche et de sa fille.

Pancks dîna avec eux. Vers six heures moins un quart, il sortit, comme un vapeur de son petit bassin, pour aller bien vite au secours du patriarche, qui pataugeait, à propos de la cour du Cœur-Saignant, dans un abîme d'explications ineptes où il allait s'enfoncer, sans son remorqueur fidèle. Pancks lui jeta immédiatement la perche de sauvetage.

« La cour du Cœur-Saignant, dit Pancks ronflant et pouffant. C'est une propriété qui vous donne beaucoup de peine. Elle n'est pas d'un mauvais rapport, mais les loyers sont difficiles à faire rentrer. Vous avez plus d'ennuis avec cette propriété-là qu'avec toutes vos autres propriétés réunies. »

De même que le grand navire passe, aux yeux des spectateurs inexpérimentés, pour celui qui possède en soi la puissance motrice, de même le patriarche avait presque toujours l'air d'avoir dit lui-même ce que Pancks venait de dire pour lui.

« En vérité ? fit Clennam, sur qui l'aspect de cette tête vénérable produisit si bien son effet habituel, qu'il adressa la parole au grand navire au lieu de répondre au remorqueur. Les gens qui l'habitent sont donc bien pauvres ?

— On ne sait jamais, vous savez, ronfla Pancks, tirant de sa poche gris de fer une de ses sales mains afin de mordre ses ongles, s'il en restait, et tournant ses yeux de jais vers M. Casby ; on ne sait jamais s'ils sont pauvres ou non. Ils le disent, mais qu'est-ce que cela prouve ? Quand vous entendez un homme dire qu'il est riche, vous pouvez parier à coup sûr qu'il ne l'est pas. D'ailleurs, s'ils sont pauvres, ce n'est pas votre faute. Vous aussi vous seriez pauvre, si vous ne touchiez pas vos loyers.

— Évidemment, remarqua Arthur.

— Vous n'êtes pas tenu de loger tous les pauvres de Londres, poursuivit Pancks. Rien ne vous oblige à les héberger gratis. Vous n'êtes pas tenu de leur ouvrir vos portes à deux battants et de leur fournir des appartements gratis. Et, tant que vous pourrez faire autrement, vous ne leur en fournirez pas à ce prix-là. »

M. Casby secoua la tête pour exprimer, d'une manière générale, une dénégation calme et bienveillante.

« Qu'un individu vienne vous louer une chambre à trois shillings par semaine, si au bout de la semaine il n'a pas les trois shillings, vous dites à cet individu : « Alors pourquoi prenez-vous la chambre ? Puisque vous avez l'un, pourquoi n'avez-vous pas l'autre ? Qu'est-ce que vous faites donc de votre argent ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'entendez-vous par là ? » Voilà ce que vous dites à un individu de cette espèce ; et, si vous lui parliez autrement, vous auriez bien tort ! »

Ici M. Pancks fit un bruit singulier et surprenant, une espèce de ronflement violent dans la région du nez ; heureusement sans autre effet que ce résultat acoustique.

« Vous possédez une certaine étendue de propriétés de ce genre à l'ouest et au nord-ouest de votre maison, je crois ? dit Clennam, ne sachant pas trop s'il devait adresser la parole au patriarche ou à Pancks.

— Oh oui, pas mal, dit Pancks. Ouest ou nord-ouest, cela vous est bien égal, tous les points de la boussole vous conviennent également. Ce que vous recherchez avant tout, c'est un bon placement et des rentrées sûres. Quant à la position géographique, vous n'y tenez pas, bien sûr. »

Un quatrième convive, personnage très original, avait aussi fait son apparition sous la tente du patriarche, un peu avant l'heure du dîner. C'était une étrange petite vieille, avec une physionomie semblable à celle d'une poupée de bois à laquelle on n'a pas le droit de demander qu'elle ait de l'expression dans les traits, vu le bon marché. Elle portait une perruque aussi roide que jaune, perchée de travers sur le sommet de son crâne, comme si l'enfant à laquelle appartenait la poupée lui avait planté un clou dans la tête, n'importe où, de façon à faire tenir tant bien que mal cette coiffure postiche. Un autre fait remarquable chez la petite vieille, c'est que son visage semblait avoir été endommagé en deux ou trois endroits par sa

maîtresse, au moyen d'un instrument obtus, tel par exemple que la surface convexe d'une cuiller, sa physionomie, et surtout le bout de son nez, présentant le phénomène de plusieurs cavités que l'on pouvait attribuer à la pression de cette pièce de ménage. Un autre fait non moins remarquable, c'est que la petite vieille n'avait pas d'autre nom que celui de tante de M. Finching.

Voici dans quelles circonstances M. Clennam put l'observer d'abord : Flora avait remarqué, pendant que l'on servait le potage, que M. Clennam ignorait peut-être que M. Finching avait fait un legs en faveur de sa veuve. M. Clennam avait donné à entendre qu'il espérait que M. Finching avait laissé à celle qu'il adorait la plus grande partie, sinon la totalité de ses biens meubles ou immeubles. Flora avait répliqué :

« Oh ! oui, mais ce n'est pas là ce que je voulais dire. M. Finching a fait un testament admirable ; seulement il m'a légué autre chose que ses biens, c'est-à-dire *sa tante*. »

Et, sur ce, Flora était sortie pour aller chercher son legs et, à son retour, elle avait présenté à M. Clennam, d'un air quasi victorieux la tante de M. Finching.

Les principales qualités qu'un étranger découvrait chez la tante de M. Finching étaient une roideur d'une sévérité excessive et une sombre taciturnité, interrompue de temps à autre par des observations faites d'un ton caverneux et menaçant, lesquelles, n'ayant aucun rapport à ce que l'on venait de dire et n'étant enchaînées que par une association d'idées des plus mystérieuses, troublaient l'esprit de l'auditeur effrayé. Peut-être les remarques de la tante de M. Finching se rattachaient-elles à quelque système de l'invention de cette dame, peut-être même ce système était-il très ingénieux, très profond ; seulement il fallait en avoir la clef pour le comprendre, et on ne l'avait pas.

Le dîner, proprement servi et bien apprêté, car dans la demeure du patriarche tout était calculé pour favoriser une heureuse digestion, commença par un potage, des soles frites, une sauce aux cardons et des pommes de terre. La conversation continua à rouler sur la rentrée des loyers. La tante de M. Finching, après avoir lancé pendant dix minutes un regard malveillant à toute la société, émit cette observation effrayante :

« Quand nous demeurions à Henley, les oies de M. Barnes lui ont été volées par un chaudronnier. »

M. Pancks eut le courage de faire un signe de tête approbateur et de dire :

« Oui, oui, certainement, madame. »

Mais la communication de cette terrible nouvelle eut pour résultat d'inspirer à M. Clennam une frayeur réelle. Une autre particularité ajoutait encore à la terreur causée par la vieille. Bien qu'elle dévisageât les gens, elle ne voulait jamais avoir l'air de voir personne. Quand l'étranger, poli, et prévenant, désirait, par exemple, demander à la dame si elle voulait des pommes de terre, il avait beau faire une pantomime des plus expressives, elle n'y faisait aucune attention. Que faire alors ? On ne pouvait pas dire.

« Tante de M. Finching, voulez-vous me permettre... ? »

Alors on laissait là la cuiller ; c'est ce que fit Clennam, effrayé et découragé.

On servit ensuite du mouton, un bifteck et une tarte aux pommes, rien qui ressemblât le moins du monde à une oie, et le dîner continua comme un festin désenchanté qu'il était. Il y avait eu un temps où Clennam, assis à cette même table, n'avait des yeux que pour Flora ; maintenant, lorsqu'il fit attention à Flora, ce fut pour remarquer, malgré lui, qu'elle aimait beaucoup le porter, qu'elle combinait une assez grande quantité de xérès avec le sentiment, et que, si elle avait engraisé, il y avait à cela des raisons substantielles. Le dernier des patriarches avait toujours été un grand mangeur, et il engloutissait une immense quantité de nourriture solide avec la béatitude d'une bonne âme qui nourrit un de ses semblables. M. Pancks, toujours pressé, et qui consultait de temps en temps un sale petit calepin qu'il avait posé près de lui, sans doute la liste des locataires arriérés qu'il comptait tracasser pour son dessert, avalait comme une locomotive où l'on empile du charbon, avec beaucoup de bruit, beaucoup de maladresse, et quelques ronflements qui semblaient annoncer que la machine était prête à partir.

Pendant tout le dîner, Flora sut concilier son appétit actuel pour les viandes et le vin avec son appétit d'autrefois pour l'amour romanesque, d'une manière qui fit que Clennam osait à peine lever les yeux et les tenait constamment fixés sur son assiette, attendu qu'il ne pouvait pas regarder la

veuve sans recevoir d'elle quelque coup d'œil plein de mystérieux avertissements, comme s'il se fût agi entre eux d'un complot. La tante de M. Finching, assise en face d'Arthur, ne cessa de lui lancer des regards de défi, les traits empreints d'une amertume indicible, jusqu'au moment où l'on enleva la nappe et où l'on posa les carafes sur la table avec le dessert ; alors elle fit tout à coup une autre remarque, interrompant brusquement la conversation, comme une horloge, sans consulter personne.

Flora venait de dire :

« Monsieur Clennam, voulez-vous me verser un verre de porto pour la tante de M. Finching ? »

— Le monument qui s'élève auprès de London-Bridge, proclama immédiatement cette dame, a été construit après le grand incendie de Londres, et le grand incendie de Londres n'est pas l'incendie dans lequel les magasins de votre oncle Georges ont été brûlés. »

M. Pancks repartit, toujours avec le même courage :

« Oui vraiment, madame ? Oui, oui, vous avez bien raison ! »

Mais la tante de M. Finching, au lieu de retomber dans son silence habituel, parut indignée à part elle de quelque contradiction imaginaire, et fit cette seconde proclamation :

« Je déteste un imbécile ! »

Elle donna à cette opinion, d'une sagesse presque salomonesque en elle-même, un caractère si offensant et si personnel, en la lançant à la tête du visiteur, qu'il devint nécessaire de la faire sortir de la table. Flora l'emmena très tranquillement, car la tante de M. Finching s'éloigna sans opposer aucune résistance, se contentant de demander avec une animosité implacable :

« Aussi, pourquoi vient-il ici ? »

Lorsque Flora revint, elle expliqua que *son legs* était une vieille dame très intelligente, mais qu'elle était parfois un peu excentrique et qu'elle avait des antipathies, particularités dont Flora semblait un peu fière. Comme la bonté naturelle de Flora avait trouvé là une occasion de briller, Clennam n'en voulut pas à la vieille dame d'avoir fait ressortir cette qualité, maintenant qu'il était débarrassé de la terreur que lui avait causée sa

présence ; et ils burent un ou deux verres de vin en paix. Prévoyant que Pancks ne tarderait pas à lever l'ancre et que le patriarche allait s'endormir, Arthur prétexta une visite à faire à sa mère et demanda à Pancks de quel côté il allait.

« Du côté de la Cité, monsieur, répondit Pancks.

— Voulez-vous que nous fassions route ensemble ? demanda Arthur.

— Volontiers, » répliqua Pancks.

Cependant Flora murmurait en phrases mystérieuses à l'oreille de Clennam qu'il y *avait eu* un temps... mais le passé était un abîme infranchissable... et qu'une chaîne dorée ne retenait plus Arthur, et qu'elle vénérât la mémoire de feu M. Finching, et qu'elle serait à la maison le lendemain à une heure et demie, et que les décrets de la Providence étaient irrévocables, et qu'elle ne supposait pas du tout qu'Arthur se promenât jamais au côté nord-ouest des jardins de Grays'-Inn, à quatre heures précises de l'après-midi. En partant, il essaya de donner une franche poignée de main à la Flora d'à présent, non pas à la Flora évanouie, bien moins encore à la sirène ; mais il n'y eut pas moyen, Flora ne voulait pas, ne pouvait pas se contenter de cela ; elle resta *mordicus* dans son rôle d'autrefois. Arthur quitta la maison dans une disposition d'esprit assez triste, surtout tellement ahuri que, si Pancks ne s'était pas fort heureusement trouvé là pour le remorquer, il se serait sans doute laissé aller à la dérive pendant le premier quart d'heure.

Lorsque la fraîcheur de l'atmosphère et l'absence de Flora eurent dissipé le trouble de ses idées, il s'aperçut que Pancks s'avancait d'un pas rapide, mordant le peu de pâturage qu'il pouvait trouver au bout des ongles et ronflant du nez par intervalles. Quand on voyait ces symptômes, ainsi que la main qu'il tenait dans sa poche et son chapeau mal brossé sens devant derrière, c'était signe que M. Pancks réfléchissait.

« Il fait un peu froid ce soir, remarqua Arthur.

— Oui, assez froid, répondit Pancks. En votre qualité d'étranger, vous devez sans doute souffrir du climat plus que moi. Je vous avouerai même que je n'ai guère le temps de sentir s'il fait chaud ou froid.

— Vous menez une vie très occupée ?

— Oui ; j'ai toujours à courir après quelque locataire ou à surveiller quelque chose. Mais j'aime les affaires, répliqua Pancks, marchant un peu plus vite ; n'est-ce pas pour cela que nous sommes au monde ?

— Vous croyez que ce n'est que pour ça ? demanda Clennam.

— Pour quelle autre chose voulez-vous qu'on y soit ? » riposta Pancks.

Ces paroles emballaient, dans le plus court espace possible, un poids énorme qui avait pesé sur toute la vie de Clennam ; aussi il ne répondit pas.

« C'est ce que je dis toujours à nos locataires hebdomadaires, continua Pancks. Quelques-uns d'entre eux viennent me dire, avec la figure longue : « Vous voyez, maître Pancks, nous sommes toujours à travailler, à piocher, à nous éreinter, depuis le moment où nous nous réveillons, et nous n'en sommes pas plus riches. » Alors, je leur dis : « Pourquoi donc êtes-vous au monde, si ce n'est pas pour travailler ? » Ça leur ferme la bouche ; ils ne trouvent pas un mot à répliquer. Pourquoi donc êtes-vous au monde, si ce n'est pas pour travailler ? Ça leur clôt le bec.

— Hélas ! hélas ! soupira Clennam.

— Tenez ! me voici, par exemple, dit Pancks, poursuivant son raisonnement à l'usage de son locataire hebdomadaire. Croyez-vous que je sois au monde pour autre chose ? Faites-moi lever de bonne heure, mettez-moi à l'ouvrage, laissez-moi aussi peu de temps que possible pour avaler mes repas, et faites-moi piocher, faites-moi piocher sans relâche : je ferai de même avec vous ; vous ferez de même avec un autre, sans trêve ni repos. Eh bien ! vous avez là un résumé complet de tous les devoirs de l'homme dans un pays commerçant. »

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas en silence, Clennam reprit.

« Est-ce que vous n'avez de goût pour rien, monsieur Pancks ?

— Du goût ? qu'est-ce que c'est que cela ? riposta Pancks d'un ton très sec.

— Eh bien ! un penchant, une inclination quelconque ?

— J'ai du penchant pour gagner de l'argent, monsieur, répondit Pancks ; veuillez seulement m'en indiquer les moyens, et vous verrez ! »

Pancks fit encore son ronflement nasal, et pour la première fois il vint à l'esprit de Clennam que ce pouvait bien être sa manière de rire. C'était un

homme singulier sous tous les rapports ; on aurait pu croire qu'il ne parlait pas très sérieusement, si le ton bref, dur et rapide dont il éjaculait ces principes arides, comme sous l'impulsion d'un moteur mécanique, avait pu se concilier avec la moindre intention de plaisanterie.

« Vous lisez peu, je suppose ? dit Clennam.

— Je ne lis jamais que des lettres d'affaires et des livres de compte. Je ne collectionne que des annonces concernant les héritages en déshérence. Vous n'êtes pas de la famille des Clennam de Cornouailles, monsieur Clennam ?

— Pas que je sache.

— Je sais que vous n'en êtes pas. Je l'ai demandé à votre mère, monsieur. Elle ne serait pas femme à laisser échapper une chance !

— Supposons que j'eusse appartenu au Clennam de Cornouailles ?

— Vous auriez appris quelque chose à votre avantage.

— En vérité ? Voilà longtemps que cela ne m'est pas arrivé.

— Il y a en Cornouailles une propriété qui ne demande qu'à trouver un propriétaire, et pas un Clennam ne veut se donner la peine de la réclamer, ajouta Pancks, tirant son calepin de la poche de son habit et le remettant immédiatement en place. Je vous quitte ici : voici la rue où je vais. Je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir ! » dit Clennam.

Mais le bateau toueur, allégé tout à coup et débarrassé du poids qu'il avait remorqué jusqu'alors, était trop loin pour l'entendre.

Ils avaient traversé Smithfield ensemble, et Clennam se trouva seul au coin de Barbican. Il n'avait nulle intention de se présenter ce soir là dans la morne chambre de sa mère, et il ne se serait pas senti plus abattu ni plus abandonné s'il se fût trouvé au milieu d'un désert. Il descendit lentement Aldersgate-Street, et s'avavançait en rêvant vers l'église Saint-Paul, avec l'intention de gagner une des rues populeuses de la ville, parce qu'il avait besoin de bruit et de mouvement, lorsqu'un groupe nombreux se dirigeant vers lui sur le même trottoir, il s'adossa à une boutique afin de le laisser passer. Quand tout ce monde fut près de lui, il s'aperçut qu'on se rassemblait autour de quelque chose que quatre hommes portaient sur leurs épaules. Il vit bientôt que c'était un brancard fabriqué à la hâte au moyen

d'un volet ou de quelque objet de ce genre ; la position de l'homme qui était couché dessus, des lambeaux de conversation qu'il attrapa à la volée, et la vue d'un paquet crotté que portait un passant et d'un chapeau couvert de boue que tenait un autre, firent comprendre à Clennam qu'il venait d'arriver un accident. Le brancard s'arrêta au-dessous d'un réverbère à quelques pas de là, pour laisser aux porteurs le temps de rajuster quelque chose ; et, la foule s'arrêtant en même temps, Clennam se trouva au milieu du cortège.

« Un blessé qu'on porte à l'hôpital ? demanda-t-il à un vieillard qui se trouvait près de lui, hochant la tête comme un homme qui ne demande pas mieux que d'entamer une conversation.

— Oui, répondit le vieillard ; c'est la faute de ces malles-postes. On devrait les poursuivre et les mettre à l'amende, ces malles-postes. Elles descendent de Lad-Lane et Wood-Street au galop, ces malles-postes, avec une vitesse de douze ou quatorze milles à l'heure. Je ne m'étonne que d'une chose, c'est qu'il n'y ait pas plus de gens tués par ces malles-postes.

— Cet homme n'a pas été tué, j'espère ?

— Je n'en sais rien, répliqua le vieillard ; s'il n'est pas tué, ce n'est toujours pas faute de bonne volonté de la part de ces malles-postes. »

L'orateur s'étant croisé les bras et ayant pris une pose commode pour adresser ses invectives contre les malles-postes à tous ceux qui voudraient l'entendre, plusieurs spectateurs, par pure sympathie pour le blessé, firent chorus avec le vieillard.

« C'est une véritable peste que ces malles-postes, monsieur, disait l'un.

— J'en ai vu une qui a manqué de passer sur le corps d'un enfant hier au soir ; il ne s'en est pas fallu d'un pouce, dit un autre.

— Moi j'en ai vu une écraser un chat, monsieur... et ç'aurait tout aussi bien pu être votre propre mère, dit un troisième.

Tous donnaient implicitement à entendre que, si Clennam possédait la moindre influence administrative, il ne saurait mieux l'employer qu'en cherchant à faire supprimer les malles-postes.

« Mais quand nous autres Anglais nous sommes obligés de nous tenir sur nos gardes, afin de ne pas être tués roides par ces malles-postes, et nous savons pourtant par expérience qu'elles sont toujours à tourner les coins de

rue au galop, pour le plaisir de nous écharper, reprit le vieillard ; comment voulez-vous qu'un pauvre étranger leur échappe ?

— C'est donc un étranger ? » demanda Clennam qui se pencha en avant pour mieux voir.

Au milieu d'une foule de réponses contradictoires telles que : « C'est un Français, monsieur, un Portugais, monsieur, un Hollandais, monsieur, un Prussien, monsieur, » Clennam entendit une voix faible qui demandait de l'eau en français et en italien. Là-dessus, tout le groupe s'écria par interprétation :

« Ah ! le pauvre homme ; voyez-vous, il dit qu'il n'en reviendra jamais, et ça n'est pas bien étonnant. »

Arthur pria qu'on lui permît de passer, attendu qu'il comprenait ce que disait le blessé. On s'empressa de le laisser avancer pour qu'il pût servir de trucheman.

« D'abord il demande de l'eau, dit Arthur à ceux qui l'entouraient (une douzaine de bons enfants se dispersèrent pour aller en chercher). Êtes-vous grièvement blessé, mon ami ? demanda-t-il en italien à l'homme étendu sur le brancard,

— Oui, monsieur, oui, oui, oui. C'est ma jambe, c'est ma jambe. Mais c'est égal, ça me fait toujours plaisir d'entendre la vieille musique de mon pays, quoique je souffre beaucoup.

— Vous êtes un voyageur ?... Attendez, voici de l'eau ; laissez-moi vous en donner un peu. »

On avait posé le brancard sur un tas de pavés qui s'élevait à une hauteur commode, et, en se penchant un peu, Arthur put soulever légèrement la tête du blessé avec la main gauche, tandis qu'avec la droite il approchait le verre des lèvres du malade. C'était un petit homme musculeux, au teint bronzé, aux cheveux noirs et aux dents blanches. Une physionomie pleine de vivacité en apparence. Il portait des boucles d'oreilles.

« Là, c'est bon... Vous êtes voyageur ?

— Oui, monsieur.

— Étranger dans cette ville ?

— Oui, oui, tout à fait ; je n'y suis arrivé que ce soir.

— D'où ?

— De Marseille.

— Eh ! voyez donc ! Moi aussi ! Je suis presque aussi étranger que vous dans cette grande ville de Londres, quoique j'y sois né, et il y a peu de temps que j'ai quitté Marseille. Allons, ne vous laissez pas abattre. » Le blessé tourna vers Clennam un visage suppliant, lorsque celui-ci se redressa, après qu'il lui eut essuyé le front et doucement replacé la redingote sur ses pauvres membres qui se tordaient de douleur. « Je ne vous quitterai que lorsque vous serez bien soigné. Courage ! Ça ira mieux dans une demi-heure d'ici.

— Ah ! *Altro ! Altro !* » s'écria le blessé d'un ton d'incrédulité respectueuse ; et tandis qu'on soulevait le brancard, il avança la main pour faire avec l'index le geste de dénégation des Napolitains.

Arthur Clennam se retourna, puis marchant auprès du brancard et adressant de temps à autre quelque parole encourageante au malheureux étranger, il accompagna la civière jusqu'à l'hôpital de Saint-Bartholomé. On ne laissa pénétrer dans l'hospice que les porteurs et l'obligeant interprète ; le blessé fut bientôt étendu sur une table, d'une façon calme et méthodique, et examiné avec soin par un chirurgien. Ces honnêtes praticiens sont toujours prêts : le mal n'est pas plutôt arrivé qu'ils sont sur ses talons pour le réparer.

« Il sait à peine un mot d'anglais, dit Clennam. Est-il dangereusement blessé ?

— Voyons un peu ce qui en est, » répliqua le chirurgien continuant son examen avec un goût décidé pour son art, avant de donner un avis.

Après avoir palpé la jambe avec un doigt, puis avec deux doigts, avec une main, puis avec les deux mains, dessus et dessous, par en haut et par en bas, dans cette direction-ci, puis dans celle-là, tout en faisant remarquer d'un ton approbateur les symptômes les plus intéressants à un autre gentleman qui n'avait pas tardé à le rejoindre, le chirurgien frappa enfin sur l'épaule du patient, et lui dit :

« On peut raccommoder ça. Il en reviendra très bien. C'est assez difficile, mais nous ne lui demandons pas de nous faire le sacrifice de sa jambe cette fois-ci. »

Clennam expliqua ces paroles consolantes au blessé, qui se montra plein de reconnaissance, et, dans sa vivacité italienne, baisa plusieurs fois la main de l'interprète et celle du chirurgien.

« C'est une blessure sérieuse, je présume ? dit Clennam.

— Ou...i, répliqua le chirurgien, avec la satisfaction rêveuse d'un peintre qui contemple l'œuvre qui s'épanouit sur son chevalet, oui, ça n'est pas mal. Il y a une double fracture au-dessus du genou et une dislocation au-dessous, toutes deux très belles en leur genre. »

Le chirurgien donna encore une tape amicale sur l'épaule du malade, comme pour lui dire que c'était un bon garçon, un garçon digne des plus grands éloges de s'être cassé la jambe d'une manière si intéressante pour la science chirurgicale.

« Il parle français ? demanda le chirurgien.

— Oh ! oui, il parle français.

— Il ne sera pas embarrassé ici, dans ce cas... Vous n'avez plus qu'un peu de souffrance à endurer comme un brave, mon ami, et à vous féliciter que votre jambe ne soit pas dans un plus mauvais état, ajouta-t-il en français ; dans quelque temps vous marcherez à merveille. Maintenant, voyons un peu si nous ne nous sommes pas fait mal ailleurs, et dans quel état sont nos côtes. »

Nous ne nous étions pas fait mal ailleurs et nos côtes étaient en bon état. Clennam attendit qu'on eût fait vite et bien tout ce que l'on pouvait faire. Le pauvre étranger abandonné l'ayant supplié de ne pas s'éloigner, il resta auprès du lit où on l'avait transporté jusqu'à ce qu'il se fût endormi ; et avant de partir, il écrivit quelques lignes au crayon, où il lui promettait de revenir le lendemain dès qu'il se réveillerait.

Tous ces préparatifs durèrent si longtemps, que onze heures sonnaient au moment où il sortait de l'hôpital. Il avait pris un logement provisoire près de Covent-Garden, et il rentra chez lui par le chemin le plus court, c'est-à-dire par Snow-Hill et Holborn.

Abandonné de nouveau à lui-même, après les mouvements de sollicitude et de compassion qu'avait excités chez lui cette dernière rencontre, il se trouvait naturellement un peu disposé à la rêverie. Et tout aussi

naturellement, il ne put marcher pendant dix minutes sans songer à Flora, Celle-ci lui rappela nécessairement l'histoire de toute sa vie, l'histoire de son existence si mal dirigée et si malheureuse.

Lorsqu'il arriva à son logement, il s'assit devant son foyer presque éteint, comme il s'était tenu quelques jours avant à la croisée de sa chambre d'autrefois à contempler une forêt de cheminées noircies ; et, portant ses regards en arrière dans le passé, récapitula la sombre route par laquelle il était arrivé à cette période de son existence. Route bien longue, bien nue, bien vide ! Pas d'enfance, pas d'adolescence, sauf un seul souvenir, et ce souvenir-là, il venait de découvrir que ce n'était qu'une vaine chimère.

Cette découverte, qui peut-être eût été sans importance pour un autre, était un malheur pour lui. En effet, tandis que rien de ce qu'il y avait de dur et de sévère dans ses souvenirs ne disparaissait devant la réalité, tandis que la vue et le toucher lui prouvaient inexorablement combien sa mémoire était fidèle, le seul souvenir de sa vie où il entrât quelque tendresse n'avait pas pu résister à une aussi rude épreuve et s'était dissipé tout d'un coup comme un léger brouillard. Clennam avait bien prévu cela la nuit où il avait rêvé les yeux ouverts, mais il ne l'avait pas touché au doigt, comme aujourd'hui.

C'était un rêveur qu'Arthur, car il y avait chez lui une foi profonde dans toutes les bonnes et douces choses dont son existence avait été dépourvue. Élevé dans des idées basses et rapaces, c'était cette foi honnête qui l'avait sauvé et qui avait fait de lui un homme honorable et généreux. Élevé durement et sévèrement, c'était encore cette foi obstinée qui l'avait sauvé, en lui donnant un cœur chaleureux et sympathique. Élevé dans ces croyances sombres, dont l'audace fabrique, à la place d'un Dieu qui a fait l'homme à son image, un Créateur fait à l'image d'un faible mortel, c'était toujours cette foi bienfaisante qui l'avait sauvé, en lui apprenant à ne pas condamner les autres, à garder un cœur humble et miséricordieux, à pratiquer l'espérance et la charité.

C'était encore, grâce à cette foi salubre, qu'il avait échappé à la faiblesse pleurnicheuse, à l'égoïsme étroit qui aurait pu lui faire croire que tel bonheur ou telle vertu qui ne s'étaient pas trouvés sur son chemin limité, ou qui ne lui avaient pas réussi, ne rentraient pas dans le grand dessein de la Providence, et qu'on pouvait les décomposer par l'analyse en éléments grossiers et vils. Sans doute, il avait été désabusé de bien des illusions, mais

son esprit trop ferme et trop sain pour vivre dans une atmosphère si insalubre, tout en le laissant en proie à la tristesse de ses sombres pensées, n'en était pas moins capable de chercher et d'aimer la lumière, et d'en saluer le bienfait lorsqu'il la retrouvait chez les autres.

Clennam était donc assis devant son feu presque éteint, songeant avec mélancolie à la route ténébreuse qu'il avait suivie dans le pèlerinage de la vie, mais sans empoisonner de ses reproches le passé d'autrui. Était-il assez malheureux ! Se voir obligé, à son âge, de chercher si loin de lui un bâton de vieillesse pour le soutenir au moment où il commençait à descendre la colline, une consolation pour achever son chemin. Trop légitimes regrets ! Il contemplait le foyer où s'éteignaient les dernières flammes, la dernière poussière, et il se disait : « Bientôt, j'espère, ce sera mon tour : je passerai par toutes ces phases et je disparaîtrai ! »

Dans cette revue de sa vie tout entière, il croyait voir un arbre verdoyant chargé de fleurs et de promesses dont toutes les branches se flétrissaient et tombaient une à une à mesure qu'il les touchait.

« À commencer par les jours de ma jeunesse, si malheureusement supprimée, par mon adolescence refoulée dans une retraite morne et sans amour, mon départ, mon long exil, mon retour, l'accueil de ma mère, pour finir par cette après-midi passée avec la pauvre Flora, poursuivit Arthur Clennam, qu'ai-je jamais trouvé sur mon chemin ? »

La porte de sa chambre s'ouvrit doucement, et il tressaillit en entendant ces paroles prononcées comme en réponse à sa question.

« La petite Dorrit. »

1. ↑ Comme la loi écossaise dispense les futurs époux d'une foule de formalités préalables, telles que publication de bans, etc., c'est en Écosse qu'on doit conduire une héritière qui se laisse enlever. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XIV.

La soirée de la petite Dorrit.

Arthur Clennam s'empressa de se lever et la trouva debout sur le seuil. Cette histoire devra quelquefois voir les choses avec les yeux de la petite Dorrit. Commençons donc à les emprunter pour regarder M. Clennam en ce moment.

La petite Dorrit jeta un coup d'œil dans une chambre, qui lui parut spacieuse et magnifiquement meublée, mais obscure. Certaines idées aristocratiques qu'elle s'était faites de Covent-Garden, où il y avait des cafés célèbres, où l'on avait vu des gentlemen en habits brodés et l'épée au côté se prendre de querelle et se battre en duel, où en hiver on trouvait des fleurs à une guinée la pièce, des ananas à une guinée la livre, et des petits pois à une guinée le litre ; certaines idées pittoresques qu'elle s'était faites de Covent-Garden, où il y avait un théâtre magnifique, où des dames et des messieurs richement vêtus allaient voir de beaux et merveilleux spectacles, que cette pauvre Fanny et ce pauvre oncle ne pourraient jamais voir ; certaines idées lugubres qu'elle s'était faites de Covent-Garden, où se trouvaient ces sombres arcades sous lesquelles les misérables enfants à moitié nus qu'elle rencontrait, s'enfuyaient et se cachaient comme de jeunes rats, vivant de ce qui tombe des paniers à ordures, blottis les uns contre les autres pour avoir moins froid, traqués sans trêve par la police (gare à ces rats, jeunes ou vieux, messieurs les Mollusques, car aussi vrai qu'il y a un Dieu, ils rongent les fondations de notre édifice social et en feront tomber les toits sur nos têtes !) : certaines idées confuses qu'elle s'était faites de Covent-Garden, ce lieu plein de mystère dans le présent, comme dans le passé, de souvenirs romanesques, d'abondance, de misère, de beauté, de laideur, des primeurs de la belle campagne et de fétides ruisseaux ; tout ce pêle-mêle d'idées qu'elle s'était faites des splendeurs ou des terreurs de Covent-Garden, fit paraître à la petite Dorrit la chambre d'Arthur Clennam

un peu plus obscure qu'elle ne l'était réellement, quand elle la regarda timidement de la porte.

D'abord, sur la chaise devant le feu éteint, se trouvait le gentleman qu'elle venait voir et qui s'était retourné tout étonné de la trouver là ; le gentleman au teint brun, à l'air grave, qui avait un sourire si agréable, dont les manières étaient si franches, si prévenantes, et qui avec tout cela paraissait si décidé que la petite Dorrit trouvait qu'il ressemblait à Mme Clennam, avec cette différence, toutefois, que la dureté faisait le fond du caractère de cette dame, et la douceur celui du caractère de Clennam. En ce moment Arthur regardait la petite Dorrit avec ce regard profond et scrutateur, devant lequel les yeux de la jeune fille s'étaient toujours baissés et se baissaient encore.

« Ma pauvre enfant ! vous ici à une pareille heure, à minuit ?

— C'est pour cela que j'ai dit : *La petite Dorrit* en ouvrant la porte, monsieur ; c'était pour vous préparer à ma visite, parce que je savais bien que vous seriez surpris de me voir.

— Êtes-vous seule ?

— Non, monsieur ; Maggy m'a accompagnée. »

Jugeant que son nom prononcé suffisait pour lui donner le droit d'entrer, Maggy quitta le palier et se présenta, la bouche élargie jusqu'aux oreilles par une grimace amicale. Mais elle ne tarda pas à supprimer cette manifestation, et sa physionomie reprit son air de stupidité fixe et solennelle.

« Et moi qui ai laissé éteindre mon feu ! dit Clennam. Et vous êtes si... (il allait dire : si *légèrement vêtue*, mais il se retint, pour ne pas faire allusion à la pauvreté de la jeune fille), et ajouta : et il fait si froid, »

Rapprochant de la cheminée le fauteuil qu'il venait de quitter, il y fit asseoir sa petite visiteuse, et après avoir apporté à la hâte du charbon et du bois, il les entassa dans la grille et fit flamber le feu.

« Vous avez les pieds glacés, mon enfant, dit-il (il les avait touchés par hasard, tandis qu'appuyé sur un genou il se baissait pour allumer le feu) ; mettez-les donc devant le feu. »

La petite Dorrit le remercia précipitamment. Elle n'avait pas froid aux pieds, pas froid du tout ! Ce fut avec un serrement de cœur que Clennam devina qu'elle voulait lui cacher la vue de ses pauvres petits souliers tout usés.

La petite Dorrit ne rougissait pas de ses pauvres souliers. Il savait son histoire, et ce n'était pas de cela qu'elle avait honte. Mais elle avait un pressentiment que Clennam en voudrait à son père s'il les voyait ; qu'il pourrait se dire : « Comment a-t-il eu le cœur de dîner aujourd'hui et de laisser cette petite à la merci des pavés glacés ! » non pas que, selon elle, ce fût une réflexion juste et raisonnable, mais elle savait par expérience qu'il y avait quelquefois des gens assez peu raisonnables pour se permettre des remarques de ce genre. C'était un des malheurs de son père d'encourir ces injustes reproches.

« Avant d'aller plus loin, commença la petite Dorrit, assise devant le feu, encore pâle, et levant les yeux vers le visage qui, dans son expression harmonieuse d'intérêt, de pitié et de protection, était pour elle un mystère bien au-dessus de sa condition et de son intelligence, puis-je vous dire quelque chose, monsieur ?

— Oui, mon enfant. »

Un léger nuage assombrit les traits de la petite Dorrit, comme si elle eût été peinée qu'Arthur l'appelât si souvent une enfant. Mais elle s'étonna plus vite encore qu'il s'en fût aperçu, et qu'il s'occupât de si peu de chose ; car il ajouta de suite :

« J'avais besoin d'un mot qui exprimât la tendresse, et je n'en ai pas trouvé d'autre. Comme tout à l'heure, vous vous êtes donné vous-même le nom qu'on vous donne chez ma mère, celui que je vous donne toujours lorsque je pense à vous, laissez-moi vous appeler petite Dorrit.

— Merci, monsieur, c'est le nom que je préférerais à tous les autres.

— Petite Dorrit !

— Petite mère, reprit, par manière de correction, Maggy qui avait commencé à s'endormir.

— C'est la même chose, Maggy.

— Tout à fait, mère ?

— Tout à fait, Maggy. »

Maggy se mit à rire, et elle n'avait pas fini qu'elle ronflait déjà. Aux yeux de la petite Dorrit, on ne pouvait rien voir de plus amusant que ce gros poupard avec son gros rire. La petite mère était fière de son monstrueux enfant, et son visage était rayonnant lorsqu'elle le ramena vers le grave gentleman au teint bronzé. Elle se demandait à quoi il pensait en la regardant, elle et Maggy. « Quel bon père cela ferait ! se disait-elle. Avec une figure comme cela, comme il serait doux pour sa fille de recevoir ses conseils et ses caresses !

— Ce que j'allais vous dire, monsieur, dit la petite Dorrit, c'est que mon frère est libre. »

Arthur parut très content d'apprendre cette nouvelle ; il espérait, dit-il, que Tip allait bien se conduire.

« Et ce que j'allais aussi vous dire, monsieur, continua la petite Dorrit, tremblant dans tout son petit corps et jusque dans sa voix, c'est que je ne dois jamais, à ce qu'on dit, connaître celui dont la générosité a fait relâcher Tip, que je ne dois jamais demander à le connaître, que je ne dois jamais savoir son nom, que je ne dois jamais le remercier de tout mon cœur ! »

Clennam dit que la personne en question n'avait probablement pas besoin qu'on la remerciât ; que sans doute elle se trouvait très heureuse, et avec raison, d'avoir été à même de rendre un si léger service à une jeune fille qui méritait qu'on lui en rendît de plus grands.

« Et ce que j'allais dire, monsieur, poursuivit la petite Dorrit, tremblant de plus en plus, c'est que si je le connaissais, et si cela m'était permis, je lui dirais qu'il ne peut jamais, jamais savoir combien je suis reconnaissante envers lui, ni combien mon bon père serait reconnaissant de son côté. Et ce que j'allais dire, monsieur, c'est que si je le reconnaissais, et si cela m'était permis, mais je ne le connais pas, et je ne dois pas le remercier, je sais cela ! je lui dirais que je ne m'endormirai plus sans avoir prié le ciel de le bénir et de le récompenser. Je me mettrais à ses genoux et je prendrais sa main, et je l'embrasserais en le priant de ne pas la retirer et de la laisser, oh ! rien qu'un instant ! afin d'y sentir mes larmes reconnaissantes, car je n'ai pas d'autres remerciements à lui offrir ! »

La petite Dorrit avait porté la main de Clennam à ses lèvres, et aurait voulu se mettre à genoux devant lui ; mais il la retint doucement et la fit rasseoir. Elle n'avait pas besoin de cela, d'ailleurs, ses yeux et le ton de sa voix avaient remercié bien mieux son bienfaiteur qu'elle ne pouvait croire, aussi n'était-il plus tout à fait aussi calme qu'à l'ordinaire, quand il lui dit :

« Là ! petite Dorrit, là ! voyons ! Eh bien ! nous supposons que vous connaissez cette personne, que vous avez pu faire tout cela, et que vous l'avez fait. Et maintenant, dites-moi, à moi qui ne suis pas du tout cette personne-là, qui ne suis que l'ami qui vous a priée d'avoir confiance en lui, pourquoi vous êtes dehors à minuit, et ce qui vous amène si loin de chez vous à cette heure tardive, ma frêle et délicate... (*enfant* était encore sur le bout de sa langue...) petite Dorrit !

— Maggy et moi, répondit-elle, se calmant avec ce paisible effort qui lui était depuis longtemps naturel, nous sommes allées ce soir au théâtre où ma sœur est engagée.

— Oh ! n'est-ce pas que c'est un endroit céleste ? interrompit brusquement Maggy, qui semblait avoir la faculté de se réveiller et de se rendormir à volonté. Presque aussi beau qu'un hôpital : seulement, on ne vous y donne pas du poulet. »

Elle se secoua comme un caniche qui sort de l'eau, et se rendormit.

« Nous y sommes allées, continua la petite Dorrit, jetant un coup d'œil sur sa protégée, parce que je ne suis pas fâchée de voir quelquefois par moi-même ce que fait ma sœur ; et j'aime à la regarder sans qu'elle ni mon oncle s'en doutent. Je ne puis pas me donner ce plaisir-là bien souvent, parce que, lorsque je ne travaille pas, je suis avec mon père, et même lorsque je vais en journée, je me dépêche d'aller le rejoindre. Mais ce soir, j'ai fait semblant d'aller en soirée. »

En faisant cet aveu, avec une hésitation timide, elle leva les yeux vers le visage de Clennam, dont elle lut si clairement l'expression qu'elle y répondit :

« Oh non, certainement ! Je ne suis jamais allée à une soirée. »

Elle s'arrêta un instant, en voyant que Clennam la regardait toujours, puis ajouta :

« J'espère qu'il n'y a pas de mal à cela. Je n'aurais jamais pu me rendre utile, si je n'avais pas un peu dissimulé. »

Elle craignait qu'il ne la blâmât intérieurement de tromper ainsi ses parents pour leur rendre service, pour songer à eux, pour veiller sur eux à leur insu et sans pouvoir compter sur leur reconnaissance, qui sait même ? peut-être en encourageant de leur part le reproche de négligence. Mais Clennam songeait au contraire à ce frêle petit corps animé d'une volonté si forte, à ces souliers usés, à ces vêtements insuffisants, à cette feinte délicatesse de récréation et d'amusement. Il demanda où se donnait la soirée supposée. Chez des personnes pour qui elle travaillait, répondit la petite Dorrit en rougissant. Elle n'en avait dit que fort peu de chose, seulement quelques mots, pour tranquilliser son père, qui savait bien, dans tous les cas, que ce ne pouvait pas être une grande soirée, comme M. Clennam devait bien le penser : et elle jeta un coup d'œil sur le châle qu'elle portait.

« C'est la première nuit, dit la petite Dorrit, que je me sois jamais absentée de la maison. Dieu ! que Londres a l'air grand, sombre et sauvage, la nuit ! »

Aux yeux de la petite Dorrit, la vaste étendue de la ville avait quelque chose qui lui faisait peur avec son ciel noir ; elle frissonna en prononçant ces paroles.

« Mais ce n'est pas pour cela, continua-t-elle en faisant de nouveau un pénible effort pour se remettre, que je suis venue vous déranger. Le principal motif qui m'a engagée à sortir, c'est que ma sœur a fait une amie, une dame dont elle m'a parlé de manière à m'inquiéter un peu. Alors je suis sortie, et j'ai passé exprès du côté où vous demeurez, puis en voyant une lumière à la croisée... »

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait vu cette lumière. Oh ! non, ce n'était pas la première fois. Les yeux de la petite Dorrit avaient déjà souvent regardé, le soir, cette fenêtre briller de loin comme une étoile ; elle s'était souvent écartée de son chemin, harassée et fatiguée pour venir la regarder et rêver au monsieur à l'air grave et au teint bronzé qui venait de si loin et qui lui avait parlé en ami et en protecteur.

« Il y avait trois choses, dit la petite Dorrit, qu'il me semblait que je voulais vous dire, si vous étiez seul et que je pusse monter pour vous voir. D'abord ce que j'ai essayé de vous exprimer, mais je ne dois jamais... que je ne pourrai jamais...

— Chut, chut, c'est une affaire terminée. Passons à la seconde, répondit Clennam, dissipant par son sourire l'agitation de la jeune fille, faisant briller sur elle la flamme du foyer, et posant sur la table du vin, des gâteaux et des fruits.

— Je crois, poursuivit la petite Dorrit, que voici la seconde chose, monsieur ; je suppose que Mme Clennam aura découvert mon secret et qu'elle sait d'où je viens et où je vais ; où je demeure, en un mot.

— En vérité ! » répliqua Clennam avec vivacité. Et après un moment de réflexion il lui demanda ce qui lui faisait penser cela.

« Je crois, répondit la petite Dorrit, qu'il faut que M. Flintwinch m'ait suivie.

— Et pourquoi ? demanda Clennam, qui tourna les yeux vers le feu, fronça les sourcils et réfléchit encore ; pourquoi le croyez-vous ?

— Je l'ai rencontré deux fois ; toujours près de la maison, toujours le soir, lorsque je rentrais. Et chaque fois j'ai cru, à moins que je ne me sois trompée, qu'il n'avait pas l'air de m'y rencontrer par hasard.

— Vous a-t-il parlé ?

— Non, il m'a fait un petit salut et a penché la tête de côté.

— Le diable emporte sa tête ! dit Clennam d'un ton rêveur, et les yeux toujours fixés sur le feu ; elle est toujours penchée d'un côté. »

Il secoua sa rêverie pour persuader à la petite Dorrit de prendre un peu de vin et de manger quelque chose ; il eut beaucoup de peine, elle était si timide ! puis il reprit, toujours d'un ton rêveur :

« Est-ce que ma mère n'est plus la même avec vous ?

— Oh ! je vous demande pardon : elle est toujours la même. Cependant je me demandais si je ne ferais pas bien de lui raconter mon histoire. Je me demandais si je pouvais... je veux dire si vous désiriez que je lui en fisse confidence. Je me demandais, dit la petite Dorrit, le regardant d'un air

suppliant et baissant peu à peu les yeux tandis qu'il levait les siens, si vous ne voudriez pas me donner un conseil sur ce que je dois faire.

— Petite Dorrit, répondit Clennam ; et ces deux mots avaient déjà commencé à remplacer pour eux deux une foule de tendres expressions, selon leur intonation ou la place qu'ils occupaient dans la conversation, ne faites rien. Je veux causer un peu avec ma vieille amie, Mme Affery Flintwinch. Ne faites rien, petite Dorrit, si ce n'est de vous rafraîchir avec ce petit souper. Voilà tout ce que je vous conseille, ce que je vous prie de faire.

— Merci, je n'ai pas faim, ni soif, ajouta la petite Dorrit, tandis qu'il plaçait doucement un verre devant elle... Mais je crois que Maggy ne serait peut-être pas fâchée de prendre quelque chose,

— Nous lui ferons trouver de la place dans ses poches tout à l'heure pour y mettre tout ce qu'il y a là, dit Clennam ; mais, avant de la réveiller, je vous rappellerai que vous aviez une troisième chose à me dire.

— Oui. Vous ne vous fâcherez pas, monsieur ?

— Je vous le promets, sans condition.

— Cela va vous paraître si étrange : je ne sais pas trop comment vous le dire. N'allez pas me croire déraisonnable ou ingrate, dit la petite Dorrit dont l'agitation recommençait de plus belle.

— Non, non, non. Je suis sûr que vous ne direz rien que de fort naturel et de fort juste. Je n'ai pas peur de mal interpréter votre pensée, quelle qu'elle soit.

— Merci ! vous avez l'intention de retourner voir mon père ?

— Oui.

— Vous avez eu la bonté et l'obligeance de lui écrire un mot pour lui annoncer que vous viendriez le voir demain ?

— Oh ! si ce n'est que ça, Oui.

— Pouvez-vous deviner, continua la petite Dorrit, les mains jointes et pressées, fixant sur Clennam des yeux où brillait l'ardeur d'une supplication muette, ce que je vais vous prier de ne pas faire ?

— Je crois que oui. Mais je puis me tromper.

— Non, vous ne vous trompez pas, répliqua la petite Dorrit secouant la tête. Si nous venons à en avoir tant, tant besoin que nous ne puissions pas nous en passer, laissez-moi vous en demander.

— Je vous le promets... je vous le promets.

— Ne l'encouragez pas à vous en demander. N'ayez pas l'air de le comprendre, s'il vous le demande. Ne lui en donnez pas. Épargnez-lui cette honte et vous pourrez alors le juger plus favorablement ! »

Clennam répondit, pas très distinctement, car il voyait des larmes dans les yeux inquiets de la jeune fille, que son désir serait sacré pour lui.

« Vous ne connaissez pas mon père, dit-elle, vous ne le comprenez pas. Comment le comprendriez-vous, le voyant tout à coup tel qu'il est devenu, pauvre cher père, au lieu de voir, comme moi, les degrés successifs par lesquels il y est arrivé petit à petit. Vous avez été si bon pour nous, vous y avez mis tant de délicatesse et de bonté que je voudrais que vous eussiez bonne opinion de lui. Je tiens à votre opinion plus qu'à celle de tous les autres, et je souffre de penser que vous, vous ne l'aurez vu que dans l'état de dégradation où il peut être.

— Allons, dit Clennam, ne vous chagrinez pas ainsi. Allons, allons, ma petite Dorrit ! Tout cela est parfaitement entendu.

— Merci, monsieur, merci ! J'ai fait de grands efforts pour m'empêcher de vous le dire ; mais j'y ai pensé nuit et jour ; et lorsque j'ai su que vous aviez promis de venir demain, je me suis décidée à vous parler. Non que je rougis de lui (elle se hâta d'essuyer ses yeux), mais parce que je le connais mieux que personne, au contraire ; c'est parce que je l'aime et que je suis fière de lui. »

Soulagée de ce fardeau moral, la petite Dorrit commença à être un peu agitée et à s'inquiéter de l'heure. Maggy étant parfaitement réveillée et occupée à dévorer des yeux, à distance, avec une jouissance anticipée, les fruits et les gâteaux, Clennam chercha à calmer de son mieux la petite mère en versant du vin à la grosse enfant. Maggy le but avec une série de claquements de langue assez bruyants, après chacun desquels elle posait la main sur son gosier et disait, d'une voix essoufflée et les yeux plus arrondis que jamais : « Oh ! comme c'est délicieux ! comme ça ressemble à l'hôpital. » Lorsqu'elle eut achevé le vin et ses éloges, Clennam l'engagea à

charger son panier (Maggy ne marchait jamais sans son panier) de tous les comestibles qui se trouvaient sur la table, en lui recommandant d'avoir bien soin de ne rien laisser. Le plaisir avec lequel Maggy exécuta cet ordre, et le plaisir que la petite mère prenait à voir son bonheur, étaient bien la digne clôture d'une si douce entrevue.

« Mais la grille est fermée depuis longtemps, s'écria Clennam, se rappelant tout à coup ce fait. Où donc irez-vous ? »

— Je vais chez Maggy, répondit la petite Dorrit. J'y serai très bien gardée et très bien soignée.

— Il faut que je vous accompagne jusque-là, dit Clennam. Je ne puis vous laisser aller seule.

— Si, je vous prie de nous laisser partir seules. Je vous en prie ! » répliqua la petite Dorrit d'un ton suppliant.

Elle avait mis tant d'ardeur à formuler sa pétition que Clennam sentit que ce serait manquer de délicatesse que d'insister davantage : d'autant plus qu'il comprenait très bien que la demeure de Maggy ne devait pas être des plus brillantes.

« Allons, Maggy, fit gaiement la petite Dorrit, nous nous en tirerons bien ; nous savons le chemin maintenant, n'est-ce pas, Maggy ? »

— Oui, oui, petite mère ; nous savons le chemin, » dit Maggy en ricanant.

Et les voilà parties. La petite Dorrit, arrivée auprès de la porte, se retourna pour dire : « Que Dieu vous bénisse ! » Elle prononça ces paroles très bas, mais peut-être les entendit-on là-haut aussi bien, qui sait ? mieux encore que si elles eussent été psalmodiées en chœur par tous les chantes d'une cathédrale.

Arthur Clennam attendit qu'elles eussent tourné le coin de la rue avant de les suivre à distance ; non qu'il eût la moindre idée d'éprouver une seconde fois la petite Dorrit, mais pour être certain qu'elle avait gagné saine et sauve le quartier auquel elle était habituée. Elle semblait si petite, si frêle et si mal abritée par ses vêtements contre ce temps froid et humide, qu'en la voyant disparaître sous l'ombre pesante de sa protégée, plein de pitié pour elle et habitué à la séparer dans sa pensée des autres grossiers habitants de ce

monde et à la regarder comme une enfant, il aurait eu plaisir à la prendre dans ses bras pour la porter jusqu'au bout de son voyage.

Enfin, elles arrivèrent dans la grande rue où se trouvait la prison de la Maréchaussée, puis il leur vit ralentir le pas avant d'entrer dans une petite rue de traverse. Il s'arrêta, sentant qu'il n'avait pas le droit d'aller plus loin. Il ne se doutait guère qu'elles couraient risque de se trouver sans abri jusqu'au jour ; il n'apprit la vérité que beaucoup, beaucoup plus tard.

Cependant la petite Dorrit, lorsqu'elles s'arrêtèrent devant une pauvre maison où l'on ne voyait briller aucune lumière et qu'elles n'entendirent aucun bruit en écoutant à la porte, dit à sa protégée :

« Ah ça, Maggy, tu es très bien logée là, et il ne faut pas fâcher tes propriétaires. Ainsi, nous ne frapperons que deux fois et pas trop fort ; et si nous ne pouvons pas les réveiller, nous nous promènerons jusqu'au jour. »

Une fois. La petite Dorrit frappa d'une main légère, et écouta. Deux fois. La petite Dorrit frappa d'une main non moins légère et écouta encore. Rien ne bougea. Aucun bruit ne se fit entendre.

« Maggy, il faut faire de notre mieux, ma chère. Il nous faut patienter et attendre le jour. »

La nuit était sombre et froide, le vent humide soufflait avec violence, et lorsqu'elles regagnèrent la grande rue, les horloges voisines sonnaient une heure et demie.

« Nous ne pourrons rentrer à la maison que dans cinq heures et demie, » dit la petite Dorrit.

En parlant de la maison, il était bien naturel d'aller la regarder encore, pendant qu'elles en étaient si près. Elles se rapprochèrent donc de la grille fermée et regardèrent dans la cour.

« J'espère qu'il dort trop bien, dit la petite Dorrit, baissant un des barreaux, pour s'inquiéter de mon absence. »

La grille leur était si familière, que c'était pour elles comme une vieille connaissance. Elles déposèrent là, dans un coin, le panier de Maggy pour leur servir de siège, et se tinrent tout près l'une de l'autre, pour prendre un peu de repos. Lorsque la rue était déserte et silencieuse, la petite Dorrit n'avait pas peur ; mais lorsqu'elle entendait résonner un pas dans le

lointain, ou qu'elle voyait une ombre se mouvoir sous les réverbères, elle tressaillait et murmurait à l'oreille de sa protégée :

« Maggy, j'aperçois quelqu'un. Allons-nous-en ! »

Alors Maggy se levait avec plus ou moins de mauvaise humeur, et elles se promenaient un peu au hasard pour reprendre bientôt leur première position.

Tant que Maggy ne se fatigua pas du plaisir de manger, elle se conduisit assez bien. Mais tout passe, et alors elle commença à se plaindre du froid, à frissonner, à pleurnicher.

« Ce sera bientôt passé, ma chère Maggy, disait la patiente petite Dorrit.

— Oh ! oui, bientôt passé pour vous, petite mère, c'est possible, répondit Maggy ; mais moi, je ne suis qu'une pauvre enfant, je n'ai que dix ans, moi. »

Enfin, au plus profond de la nuit, lorsque la rue était très tranquille, la petite Dorrit posa la lourde tête de Maggy sur ses genoux, l'endormit, à force de caresses. Et c'est ainsi qu'elle s'assit contre la grille, seule pour ainsi dire, regardant les étoiles et suivant des yeux les nuages qui passaient par devant les étoiles dans leur course rapide et capricieuse. Voilà toute la danse qu'on dansa à la soirée de la petite Dorrit.

« Si c'était vraiment une soirée ! se dit-elle un moment assise sur son panier ; s'il faisait clair et chaud, un beau temps, dans la maison de mon pauvre cher père, et qu'il n'eût jamais été emprisonné derrière cette grille ! Et si M. Clennam venait nous visiter pour danser avec nous au son d'une ravissante musique, et que nous fussions tous gais et contents ! Je voudrais bien savoir alors si... »

Elle eût voulu savoir tant de choses qu'elle resta à regarder les étoiles, dans un rêve confus, jusqu'au moment où Maggy commença de nouveau à se plaindre et demanda à se lever pour marcher.

Trois heures, trois heures et demie. Elles avaient traversé London-Bridge. Elles avaient entendu le courant se précipiter en grondant contre les obstacles ; elles avaient regardé au-dessous d'elles, tout effrayées, la rivière sur laquelle planait une sombre vapeur ; elles avaient vu dans l'eau de petites places éclairées où tremblait le reflet des réverbères du pont, brillant

comme les yeux d'un démon qui cherche à fasciner le crime et la misère. Elles avaient reculé devant des gens sans abri, roulés sur eux-mêmes dans des coins obscurs. Elles s'étaient enfuies devant des ivrognes. Elles s'étaient éloignées avec un effroi caché des rôdeurs furtifs qui sifflaient ou se faisaient des signes d'un coin de rue à l'autre, ou qui se sauvaient en courant.

Dissimulant alors son rôle de guide et de maman, la petite Dorrit, heureuse cette fois de la petitesse de sa taille, feignit de s'accrocher à Maggy comme à sa protectrice. Et plus d'une fois, une voix sortie d'un groupe de querelleurs ou de rôdeurs nocturnes, qu'elles rencontraient sur leur route, avait crié aux autres :

« Laissez passer la femme et l'enfant ! »

De sorte que la femme et l'enfant avaient pu passer et continuer leur chemin, lorsque cinq heures avaient sonné aux beffrois des églises. Elles se dirigeaient lentement vers l'ouest, cherchant déjà au ciel la première pâle lueur du jour, lorsqu'une femme arriva derrière elles.

« Que faites-vous là avec cette enfant ? » demanda-t-elle à Maggy.

Cette femme était jeune, beaucoup trop jeune pour se trouver là, Dieu sait ! et elle n'était pas laide, elle n'avait même pas l'air méchant, il y avait de la rudesse dans sa voix, mais on voyait que ce n'était pas là son expression naturelle, car le timbre n'en était pas sans harmonie.

« Que faites-vous là vous-même ? riposta Maggy, faute d'une meilleure réponse.

— Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous le dise ?

— Non, je ne vois pas, dit Maggy.

— Je vais me tuer. Maintenant que je vous ai répondu, répondez-moi. Que faites-vous avec cette enfant ? »

L'enfant supposée continua à baisser la tête et à se tenir aussi près que possible de Maggy.

« Pauvre petite ! poursuivit la femme. Vous n'avez donc pas de cœur que vous la promenez à une pareille heure dans les rues glacées ? Vous n'avez donc pas d'yeux que vous ne voyez pas comme elle est frêle et délicate ? Vous n'avez donc pas de bon sens, et, on le voit du reste, que vous n'avez

pas plus de pitié que cela de cette pauvre petite main froide et tremblante ? »

Elle avait passé de l'autre côté pour prendre cette main dans les siennes et pour chercher à la réchauffer.

« Embrassez une pauvre créature perdue, chère petite, dit-elle en se baissant pour la prendre, et dites-moi où vous voulez qu'elle vous porte ? »

La petite Dorrit leva la tête, et la regarda.

« Ah ! mon Dieu ! s'écria la femme en se reculant, vous n'êtes pas une enfant !

— N'importe ! répondit la petite Dorrit, serrant une des mains qui avaient tout à coup lâché la sienne ; je n'ai pas peur de vous !

— Vous ferez bien d'avoir peur de moi, répliqua l'autre. N'avez-vous pas de mère ?

— Non.

— Pas de père ?

— Si, un père que j'aime bien !

— Alors retournez vers lui et ayez peur de moi. Laissez-moi partir. Bonsoir !

— Il faut que je vous remercie d'abord ; laissez-moi vous parler comme si j'étais une enfant.

— Vous ne le pouvez pas. Vous êtes bonne et innocente ; mais vous ne pouvez pas me regarder avec des yeux d'enfant. Je n'aurais jamais osé vous toucher si je n'avais pas cru que vous étiez une enfant. »

Et elle s'éloigna en poussant un cri étrange et sauvage.

Le jour ne se montrait pas encore dans le ciel, mais pourtant c'était déjà le jour, car, le pavé des rues devenait sonore, les fourgons, les charrettes et les voitures se pressaient à la file. Les ouvriers se rendaient par groupes à leurs divers ateliers, les boutiques s'ouvraient, les marchés hurlaient, les bords de la Tamise commençaient à se mouvoir. On croyait bien que c'était le jour, car la lueur des flambeaux pâlisait ; l'air devenait plus froid et plus glacial ; la nuit sinistre expirait.

Elles retournèrent vers la grille, avec l'intention d'attendre l'heure où on viendrait l'ouvrir ; mais le froid devenait si vif que la petite Dorrit emmena encore Maggy, qui dormait tout debout, pour la tenir en mouvement. En passant auprès de l'église, elle vit que la porte était ouverte et qu'il y avait des lumières, Elle monta les degrés et regarda à l'intérieur.

« Qui est là ? cria un grand et robuste gaillard, qui mettait son bonnet de nuit comme s'il se préparait à aller se coucher dans un des caveaux de l'église.

— Oh ! personne, monsieur, répondit la petite Dorrit.

— Arrêtez ! s'écria le vieillard, que je vous regarde un peu ! »

Elle se retourna au lieu de continuer à descendre les marches et se présenta avec sa protégée.

« Parbleu, je m'en doutais ! Je vous connais.

— Nous nous sommes vus bien souvent, dit la petite Dorrit, reconnaissant le sacristain, ou le bedeau, ou le porte-verge, ou quelque fonctionnaire de ce genre, depuis que je viens à votre église.

— Bien mieux que ça, vous êtes inscrite sur nos registres, vous savez ; vous êtes une de nos curiosités.

— Vraiment ? dit la petite Dorrit.

— Certainement. Comme l'enfant de la... À propos, comment vous trouvez-vous dehors de si bonne heure ?

— Nous n'avons pas pu rentrer hier soir et nous attendons qu'on ouvre les portes.

— Ah bah ! Mais vous avez au moins encore une bonne heure à attendre ! Entrez dans ma sacristie ; j'y ai fait un bon feu à cause des peintres. J'attends les peintres, ou vous ne m'auriez pas attrapé ici, je vous en réponds. Il ne faut pas que nous laissions enrhummer une de nos curiosités, quand nous pouvons la réchauffer et la mettre à couvert. Allons ! venez ! »

C'était un brave homme après tout avec son air sans gêne ; après avoir remué le feu de la sacristie, il chercha autour de lui, sur les rayons destinés aux registres de la paroisse, un certain volume.

« Tenez, vous voilà, dit-il, descendant le volume et tournant les feuillets, vous vous retrouverez là-dedans... Amy, fille de William et de Fanny Dorrit, née prison de la Maréchaussée, paroisse de Saint-Georges. Et nous racontons aux gens que vous y avez vécu depuis, sans vous absenter seulement vingt-quatre heures. N'est-ce pas vrai ?

— C'était encore vrai hier au soir.

— Bah ! » Le coup d'œil admirateur avec lequel il la contempla lui suggéra une autre idée. « Mais je suis fâché de vous voir si faible et si fatiguée. Attendez un instant ; je vais prendre des coussins dans l'église, et vous et votre amie vous pourrez vous coucher devant le feu. N'ayez pas peur de manquer votre père, lorsqu'on ouvrira les portes : je vous appellerai. »

Il ne tarda pas à apporter les coussins et les étendit par terre.

« Voilà votre affaire. Oh ! ne vous donnez pas la peine de me remercier, j'ai des filles aussi, et, quoiqu'elles ne soient pas nées dans la prison de la Maréchaussée, elles auraient pu y naître si elles avaient eu un père dans le genre du vôtre. Attendez un peu. Il faut que je vous mette quelque chose pour relever le coussin qui est sous votre tête. Ah ! voilà le registre des décès, c'est justement notre affaire ! C'est dans ce volume-là qu'est Mme Baugham. Mais ce qui donne de l'intérêt à un volume comme celui-là, aux yeux de la plupart des gens, ce n'est pas de savoir quels sont ceux qui s'y trouvent, voyez-vous, c'est de savoir ceux qui ne s'y trouvent pas... ceux qui vont y entrer, vous savez, et à quelle époque. Voilà la question intéressante. »

Se retournant pour contempler d'un œil satisfait son oreiller improvisé, il les laissa se reposer. Maggy ronflait déjà, et la petite Dorrit ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond, la tête sur le livre du destin, sans s'inquiéter le moins du monde des feuillets blancs qui restaient à remplir dans le volume.

Ainsi se passa la soirée de la petite Dorrit, dans la honte, l'abandon, la misère et les dangers de la grande métropole au milieu de l'humidité, du froid, des heures lentes et des rapides nuages de la nuit lugubre. Ainsi se passa la soirée dont la petite Dorrit revint tout épuisée de fatigue, au premier brouillard grisâtre d'une matinée pluvieuse.

CHAPITRE XV.

Mme Jérémie Flintwinch fait un autre rêve.

La vieille maison décrépite de la cité, enveloppée dans son manteau de suie, et pesamment appuyée sur les béquilles qui s'étaient détériorées et avaient vieilli avec elle, ne jouissait jamais d'un moment de bonne santé ou de bonne humeur, quoi qu'il arrivât. Si le soleil la visitait par hasard, ce n'était qu'avec un faible rayon qui disparaissait au bout d'une demi-heure ; si la lune venait à l'éclairer, ce n'était que pour mettre quelques pièces au lugubre manteau qui enveloppait cette demeure et la faire paraître encore plus sombre. Les étoiles seulement la surveillaient froidement, lorsque le ciel était assez clair et la fumée peu épaisse. Mais, par exemple, le mauvais temps l'affectionnait avec une rare fidélité. La pluie, la grêle, la gelée et le dégel duraient encore dans cette morne enceinte, lorsqu'ils avaient cessé partout ailleurs ; quant à la neige, on la retrouvait là pendant des semaines, lorsqu'elle avait depuis longtemps tourné du jaune au noir, terminant lentement dans les pleurs sa sale carrière. Quant au bruit du dehors, le roulement des voitures dans la rue ne faisait que s'élancer en passant dans la maison et ressortait de même : de façon que Mme Jérémie pouvait se croire atteinte de surdité et ne recouvrer le sens de l'ouïe que par éclairs momentanés. Il en était de même de la voix des passants qui sifflaient, chantaient, causaient, riaient, ou de tout autre bruit agréable et humain. Ces sons passaient comme en courant, sans jamais s'arrêter en route.

L'éclat variable du feu et de la chandelle, qui brûlaient sans cesse dans la chambre de Mme Clennam, était le seul changement qui vînt jamais rompre la sombre monotonie de cette demeure. Jour et nuit le feu éclairait tristement ces deux étroites et longues fenêtres. Dans quelques rares occasions, la flamme irritée s'élevait brusquement, comme les rapides colères de Mme Clennam ; mais, le plus souvent, elle restait étouffée, toujours comme chez Mme Clennam, et se consumait tout doucement avec

uniformité. Néanmoins, pendant une partie des courtes journées d'hiver, lorsqu'il faisait sombre dès le commencement de l'après-midi, des images difformes de Mme Clennam dans son fauteuil à roulettes, de M. Jérémie Flintwinch avec son col tors, de Mme Jérémie allant et venant, apparaissaient comme les ombres d'une vaste lanterne magique sur le mur qui s'élevait au-dessus de la porte cochère. Lorsque la paralytique s'était retirée pour la nuit, ces ombres disparaissaient l'une après l'autre ; l'image amplifiée de Mme Jérémie restait toujours la dernière et s'éclipsait tout à coup comme si elle venait de partir pour le sabbat. Alors la lumière solitaire brûlait paisiblement jusqu'à ce que l'aube vînt la faire pâlir, et mourait enfin, soufflée par Mme Jérémie, dès que l'ombre de cette dame se montrait de nouveau, au sortir des régions féeriques du sommeil.

Qui sait pourtant si ce feu, qui éclairait si faiblement la chambre de la malade, n'était pas en effet un phare qui attirait quelqu'un, quelqu'un peut-être qui ne s'attendait guère à venir là, vers l'endroit où l'appelait la fatalité ! Qui sait si cette lumière, qui brillait si faiblement, n'était pas en effet un signal qui devait éclairer cette chambre, chaque nuit, jusqu'à l'accomplissement de quelque événement prédestiné ! Parmi cette vaste multitude d'êtres qui voyagent en ce moment à la clarté du soleil et des étoiles, qui grimpent le long des coteaux poudreux et traversent d'un pied fatigué des plaines interminables, qui s'avancent par terre ou par mer, allant et venant d'une manière si bizarre, afin de se rencontrer, d'agir et de réagir les uns sur les autres, quel est celui qui, sans soupçonner encore le but de son voyage, se dirige vers cette demeure inévitable ?

Le temps nous l'apprendra. Honneur et opprobre, bâton de maréchal et baguettes de tambour, statue de pair dans l'abbaye de Westminster ou hamac de simple matelot sur l'Océan, la mitre et le *work-house*, le siège de président de la chambre des pairs ou la potence, le trône et la guillotine, tous ceux qui voyagent vers ces buts différents sont déjà en marche sur la grand'route du monde ; mais cette route a de merveilleuses divergences, et le temps seul pourra nous faire connaître où va chacun.

Par une froide soirée, vers l'heure du crépuscule, Mme Jérémie, s'étant senti l'esprit un peu lourd pendant toute la journée, fit le rêve suivant :

Elle rêva qu'elle se trouvait dans la cuisine, à faire chauffer de l'eau pour le thé, et que, par la même occasion, elle se chauffait elle-même les pieds

sur le garde-cendres et la jupe de sa robe relevée devant le feu qui venait de s'affaïsser dans le milieu de la grille, borné de chaque côté par un profond ravin noir. Elle rêva que, tandis qu'elle était ainsi assise, se demandant si, pour certaines gens, l'existence n'était pas une invention assez maussade, elle fut effrayée par un bruit subtil qu'elle entendait derrière elle ; elle rêva que, la semaine passée, un bruit pareil lui avait déjà causé une frayeur semblable, et que ce bruit était d'une nature mystérieuse, qu'il ressemblait à un frôlement, accompagné de trois ou quatre coups pareils à des pas rapides, tandis qu'un choc ou un tremblement se communiquait à son cœur, comme si ces pas eussent fait trembler le parquet ; elle se figura même qu'elle avait été touchée par quelque main effrayante. Mme Jérémie rêva que ce rêve avait ravivé chez elle certaines terreurs déjà anciennes qui lui faisaient croire que la maison était hantée, et qu'elle avait remonté quatre à quatre l'escalier de la cuisine, sans savoir comment, afin de se rapprocher d'une société humaine.

Mme Jérémie rêva qu'en arrivant dans l'antichambre, elle avait trouvé la porte du bureau de son seigneur et maître toute grande ouverte et la chambre vide ; qu'elle s'était approchée de l'étroite croisée qui éclairait le petit cabinet situé près de la porte d'entrée, afin de calmer les battements de son cœur en se mettant en communication, à travers cette fenêtre, avec des êtres vivant au delà et en dehors de la maison ensorcelée ; qu'alors elle avait vu, sur le mur, au-dessus de la porte cochère, les ombres des deux finauds qui causaient en haut ; qu'elle avait alors monté l'escalier, ses souliers à la main, en partie pour se rapprocher de ces créatures malignes, qui valaient bien, à elles deux, tous les revenants possibles, en partie aussi pour entendre ce qu'elles disaient.

« Allons, pas de ces bêtises-là avec moi, s'écriait M. Jérémie Flintwinch, je ne le souffrirai pas. »

Mme Jérémie rêva qu'elle se tenait derrière la porte entr'ouverte, et qu'elle entendait son mari prononcer très distinctement ces audacieuses paroles.

« Jérémie, répliqua Mme Clennam de sa voix forte et caverneuse, la colère qui vous possède est un démon furieux, prenez-y garde.

— Que ce soit un démon ou une douzaine de démons qui me possèdent, peu m'importe, riposta Jérémie, dont le ton annonçait clairement qu'il y en avait plutôt une douzaine. S'il y en avait cinquante, ils diraient tous : « Pas de ces bêtises-là avec moi, je ne le souffrirai pas, » et s'ils ne voulaient pas le dire, je les y forcerais.

— Qu'ai-je donc fait, homme irritable ? demanda la voix caverneuse.

— Ce que vous avez fait ? Vous êtes tombée sur moi.

— Si vous entendez par là que je vous ai adressé des remontrances...

— Ne me mettez pas dans la bouche des mots dont je ne me suis pas servi, interrompit M. Flintwinch, maintenant son expression figurée avec une obstination tenace et impénétrable, vous êtes tombée sur moi, voilà ce que je veux dire.

— Je vous ai adressé des remontrances, recommença Mme Clennam, parce que...

— Je ne veux pas de ça ! s'écria Jérémie. Vous êtes tombée sur moi.

— Je suis tombée sur vous, alors, homme obstiné que vous êtes (Jérémie ricana de l'avoir obligée à adopter sa phrase), parce que vous n'aviez pas besoin, ce matin, d'être si indiscret avec Arthur. J'ai le droit de m'en plaindre, c'est presque un abus de confiance. Vous n'aviez donc pas réfléchi...

— Je ne veux pas de ça ! interrompit de nouveau Jérémie, repoussant cette concession. J'avais mûrement réfléchi...

— Je vois qu'il faut que je vous laisse parler tout seul, si cela vous plaît, répliqua Mme Clennam, après un silence irrité. Il est inutile d'adresser la parole à un vieillard inconsidéré et opiniâtre, qui est décidé à ne rien écouter.

— Eh bien, je ne veux pas de ça non plus, répliqua Jérémie. Je ne suis nullement décidé à ne pas vous écouter. Je vous ai dit que j'avais réfléchi. Voulez-vous savoir pourquoi j'ai parlé comme je l'ai fait, sans avoir pour cela manqué de réflexion, vieille femme inconsidérée et opiniâtre ?

— Après tout, vous ne faites que me renvoyer mes propres paroles, répondit Mme Clennam s'efforçant de contenir son indignation. Oui, je vous écoute.

— Voici pourquoi alors. Parce que vous n'aviez pas disculpé son père à ses yeux, et que vous auriez dû le faire. Parce que, avant de vous monter la tête à propos de vous-même qui êtes...

— Arrêtez, Flintwinch ! s'écria Mme Clennam d'un ton plus sévère, vous pourriez aller trop loin. »

Le vieillard parut être du même avis. Il y eut un nouveau silence, et il avait changé de place, lorsqu'il reprit plus doucement :

« J'allais vous dire pourquoi. Parce que, avant de prendre votre propre défense, vous auriez dû prendre celle du père d'Arthur. Le père d'Arthur ! je ne l'aimais pas autrement, le père d'Arthur ! J'ai servi l'oncle du père d'Arthur dans cette maison, lorsque le père d'Arthur n'occupait pas ici une position beaucoup plus élevée que la mienne, lorsqu'il était plus pauvre que moi en argent de poche, et lorsque son oncle aurait tout aussi bien pu me choisir pour son héritier. Tandis qu'il mourait de faim dans la salle à manger, et moi dans la cuisine, il n'y avait guère d'autre différence dans nos positions respectives : il n'y avait qu'un petit casse-cou d'escalier entre lui et moi. Je ne me suis jamais attaché à lui dans ce temps-là ; je ne crois pas m'être jamais attaché à lui à aucune époque. C'était un individu faible et irrésolu, qui avait, dès son enfance orpheline, tout juste ce qu'il faut de force et de courage pour vivoter. Et lorsqu'il vous a ramenée ici, vous l'épouse que son oncle lui avait choisie, je n'ai pas eu besoin de vous regarder deux fois (vous étiez une belle femme dans ce temps-là) pour deviner qui de vous deux serait le maître. Vous avez marché toute seule. Eh bien, continuez à marcher toute seule ; ne vous appuyez pas sur les morts.

— Je ne *m'appuie pas* sur les morts, comme vous dites.

— Non, mais vous en aviez bien envie, si je vous avais laissée faire, grommela Jérémie, et voilà pourquoi vous êtes tombée sur moi. Vous ne pouvez pas oublier que je n'ai pas voulu vous laisser faire. Sans doute cela vous étonne que je tienne à ce qu'on rende justice au père d'Arthur, hein ? Peu m'importe que vous me répondiez ou non, parce que je sais que cela vous étonne et vous le savez aussi. Allons, je vais vous dire ce que c'est. Il est possible que j'aie le caractère un peu bizarre, mais enfin je suis comme ça, je n'entends pas laisser les gens faire uniquement à leur tête. Vous êtes une femme déterminée et une femme habile ; lorsque vous avez résolu une

chose, rien ne peut vous en détourner, personne ne sait cela mieux que moi...

— Rien ne peut m'en détourner, Jérémie, lorsque je l'ai justifiée à mes propres yeux. Ajoutez cela.

— Justifiée à vos propres yeux ? J'ai dit que vous étiez la femme la plus déterminée qui soit au monde (ou j'ai voulu le dire) ; et si vous êtes déterminée à justifier un but quelconque que vous avez en vue, vous n'y manquerez pas, c'est tout simple.

— Je ne justifie pas l'autorité de ce LIVRE ! s'écria Mme Clennam avec une énergie sévère, et laissant tomber son bras sur la table avec force, autant que Mme Jérémie put en juger par le bruit.

— Laissons ça là, répondit tranquillement Jérémie ; nous n'entamerons pas cette question pour le moment. Quoi qu'il en soit, vous mettez vos projets à exécution, et il faut que tout cède devant votre volonté. Or, moi, je ne veux pas céder devant votre volonté. Je vous ai été fidèle et utile et je vous suis attaché, mais je ne puis pas consentir, je ne veux pas consentir et je n'ai jamais consenti et je ne consentirai jamais à m'absorber dans votre individualité. Avalez tous les autres, si cela vous plaît, et grand bien vous fasse ! Mais moi, madame, je ne suis pas de caractère à me laisser avaler tout cru ! »

Peut-être était-ce là l'origine de l'entente qui existait entre eux. Si elle n'avait pas reconnu chez M. Flintwinch une si grande force de caractère, peut-être Mme Clennam n'aurait-elle pas daigné le prendre pour allié.

« En voilà assez et plus qu'assez sur ce sujet, dit-elle d'un ton sombre.

— À moins que vous ne tombiez encore sur moi, répliqua l'obstiné Flintwinch, car alors vous pourrez vous attendre à me voir recommencer. »

Mme Jérémie rêva ensuite que son seigneur et maître avait commencé à se promener de long en large dans la chambre comme pour calmer sa colère, et qu'elle s'était enfuie ; mais Jérémie n'étant pas sorti tandis qu'elle écoutait toute tremblante dans l'antichambre obscure, elle était remontée à tâtons, attirée par les fantômes et la curiosité ; puis elle avait en tremblant repris son poste d'observation derrière la porte.

« Voulez-vous allumer la chandelle, Jérémie ? disait Mme Clennam d'un air conciliant destiné à faire rentrer la conversation dans son ton habituel. Il est bientôt temps de prendre le thé. La petite Dorrit doit venir et elle me trouverait dans l'obscurité. »

M. Jérémie alluma la chandelle avec empressement, et dit en la posant sur la table : « Ah ça ! qu'est-ce que vous voulez donc faire de la petite Dorrit ? Est-ce qu'elle va venir toujours travailler ici ? toujours prendre le thé ici ? La verra-t-on aller et venir ici comme elle fait, toujours, toujours ?

— Comment pouvez-vous parler ainsi à une malheureuse paralytique comme moi ? *Toujours* ? Ne sommes-nous pas moissonnés tous comme l'herbe de la prairie ? Et n'ai-je pas été tranchée déjà par la faux du temps depuis bien des années, depuis que je suis restée étendue ici, en attendant qu'on me transporte dans la grange du Seigneur ?

— Oui, oui ! fort bien ! Mais depuis que vous êtes étendue là, pas comme une morte toujours, il s'en faut de tout, une foule d'enfants et de jeunes gens, une foule de femmes aux joues roses et d'hommes vigoureux, une foule de gens, en un mot, ont été fauchés et transportés dans la grange ; et vous voilà encore, comme vous voyez, pas trop changée après tout. Vous et moi, nous pouvons vivre encore longtemps. En disant toujours, j'ai voulu dire (quoique je ne sois pas un esprit poétique), pendant tout le cours de notre existence. »

Jérémie donna cette explication avec beaucoup de sang-froid, et attendit tranquillement la réponse.

« Tant que la petite Dorrit sera sage et active, qu'elle aura besoin de la faible assistance que je puis lui donner, et qu'elle en sera digne, je ne vois pas pourquoi elle ne continuerait pas (à moins de se retirer de son propre gré) de venir ici aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur de m'épargner.

— Rien de plus ? demanda Jérémie se caressant le menton.

— Que voulez-vous qu'il y ait de plus ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus ? » s'écria Mme Clennam de son ton de surprise sévère.

Mme Jérémie rêva ensuite que les deux interlocuteurs avaient continué à se regarder pendant quelques minutes, avec la chandelle entre eux, et, d'une façon ou d'une autre, l'idée lui vint qu'ils se regardaient fixement.

« Sauriez-vous, par hasard, madame Clennam, demanda alors le seigneur et maître de Mme Jérémie en baissant la voix et en mettant dans ses paroles une expression que ne semblait pas suffisamment justifier cette question si simple, où elle demeure ?

— Non.

— Tiendriez-vous..., tiendriez-vous beaucoup à le savoir ? reprit M. Flintwinch comme s'il eût pris son élan pour se précipiter sur sa maîtresse.

— Si je désirais le savoir, je le saurais déjà. N'aurais-je pas pu le lui demander ?

— Alors vous ne vous souciez pas de connaître son adresse ?

— Je ne m'en soucie pas. »

M. Jérémie respira longuement et d'une façon significative, puis il continua en appuyant toujours sur les mots :

« Car je le sais, moi, où elle demeure... par hasard, bien entendu !

— Quelle que soit sa demeure, dit Mme Clennam d'une voix dure et saccadée, séparant les mots aussi distinctement que si elle les lisait sur des morceaux de métal qu'elle aurait ramassés un à un, elle m'en a fait un secret et ce secret je ne cherche pas à le pénétrer.

— Après tout, peut-être auriez-vous préféré ne pas savoir que je le connais ! ajouta Jérémie, qui fit des contorsions en parlant, comme si les paroles sortaient tout de travers de sa bouche.

— Flintwinch, dit sa maîtresse et associée s'exprimant avec une soudaine énergie qui fit tressaillir Mme Jérémie, pourquoi me poussez-vous à bout ? S'il est vrai qu'il y ait quelque dédommagement en échange de ma longue réclusion dans ces étroites limites, non que je me plaigne des maux qui m'affligent, vous savez que je ne me plains jamais ; s'il est vrai qu'il y ait quelque dédommagement pour moi du long exil que je subis dans cette chambre à sentir que, s'il m'isole de tout plaisir, il m'épargne aussi la connaissance de certaines choses que je préfère ne pas connaître, vous devriez être le dernier à m'envier cette faible compensation.

— Je ne vous l'envie pas, répliqua Jérémie.

— Alors ne m'en parlez plus, ne m'en parlez plus. Que la petite Dorrit garde son secret et vous aussi. Laissez-la aller et venir, sans commentaires et sans questions. Laissez-moi souffrir, mais laissez-moi aussi profiter de tous les soulagements que peut comporter ma position. Me trouvez-vous trop exigeante de vous demander que vous ne veniez pas me tourmenter comme un mauvais génie.

— Je n'ai fait que vous adresser une question. Voilà tout.

— Et j'y ai répondu. Donc, ne m'en parlez plus. »

Alors on entendit sur le parquet le bruit du fauteuil que l'on faisait rouler, et une main impatiente agita la sonnette de Mme Jérémie.

Comme Mme Jérémie avait encore plus peur de son mari que du bruit mystérieux qu'elle entendait parfois dans la cuisine, elle s'éloigna aussi silencieusement et aussi vite que possible, redescendit l'escalier aussi rapidement qu'elle l'avait monté, reprit sa place devant la cheminée, releva de nouveau la jupe de sa robe, et enfin se couvrit la tête de son tablier. Puis la sonnette résonna une fois, deux fois, trois fois, et continua de s'agiter ; mais, en dépit de cet appel importun, Mme Jérémie demeura immobile, la tête sous son tablier, cherchant à reprendre haleine...

Enfin un pas traînard se fit entendre dans l'escalier conduisant au vestibule, et M. Jérémie descendit en grommelant et en appelant tout le long du chemin : « Affery, femme ! » Comme Mme Jérémie continuait à se cacher dans son tablier, il arriva dans la cuisine, chandelier en main, s'approcha de sa femme en marchant de profil, enleva le tablier et la réveilla.

« Oh ! Jérémie, s'écria-t-elle au sortir de son rêve, quelle peur tu m'as faite !

— Que diable fais-tu là ? Voilà cinquante fois qu'on te sonne.

— Oh ! Jérémie, c'est que j'ai fait un rêve. »

Se rappelant le dernier exploit somnambulesque de son épouse, M. Flintwinch approcha la chandelle de la tête de Mme Jérémie, comme s'il avait quelque idée d'y mettre le feu pour illuminer la cuisine.

« Ne sais-tu pas que c'est l'heure de lui servir son thé ? demanda-t-il avec un méchant ricanement en donnant un coup de pied à la chaise de

Mme Jérémie.

— Jérémie, quel thé ? Je ne sais pas ce que j'ai, mais je viens d'avoir une si terrible frayeur, Jérémie, avant de... commencer à rêver, que je crois que ça vient de là.

— Fi donc ! paresseuse ! cria M. Jérémie. De quoi viens-tu me parler là ?

— Un bruit si étrange, Jérémie, et un si drôle de mouvement, ici, dans la cuisine, à cet endroit ! »

Jérémie souleva la chandelle et regarda le plafond noirci ; Jérémie baissa la chandelle et regarda les pavés humides du parquet, puis, tournant sur lui-même, il regarda les murs salis et maculés.

« Des rats, des chats, de l'eau, des gargouilles, » dit Jérémie.

Mme Jérémie, à chacune de ces propositions, secoua la tête comme si ce n'était pas cela.

« Non, Jérémie, ce n'est pas la première fois que j'entends cela. Je l'ai déjà entendu en haut et une autre fois sur l'escalier tandis que j'allais de sa chambre à la nôtre au milieu de la nuit ; c'était quelque chose qui frôlait et tremblait derrière moi et qui me touchait presque.

— Affery, ma femme, dit M. Flintwinch d'un air sinistre, après avoir avancé son nez tout près des lèvres de sa dame comme pour s'assurer que l'haleine ne trahissait pas l'absorption de quelque liqueur alcoolique, si tu ne sers pas le thé en deux temps, ma vieille, tu vas sentir un frôlement et un attouchement qui t'enverront à l'autre bout de la cuisine. »

Cette prédiction stimula le zèle de Mme Jérémie qui se disposa au plus vite à monter chez Mme Clennam. Mais, malgré tout, elle commença à avoir la conviction bien arrêtée que la sombre maison était ensorcelée. Désormais elle n'y goûta plus un moment de tranquillité dès que le jour avait disparu ; elle ne monta ou ne redescendit plus l'escalier dans l'obscurité sans se cacher la tête dans son tablier, de peur de voir quelque chose.

Grâce à ses terreurs fantastiques et à ses rêves bizarres, Mme Jérémie retomba ce soir-là dans une situation d'esprit anormale dont nous serons peut-être longtemps à la voir sortir. De même que, dans la vague incertitude et le trouble de ses nouvelles expériences et de ses nouvelles sensations,

tout lui semblait mystérieux, de même elle commença à devenir elle-même un mystère pour les autres, et de même que la maison avec tout ce qu'elle renfermait était inexplicable pour Mme Jérémie, de même cette dame devint inexplicable pour tout le monde dans la maison.

Elle n'avait pas encore fini de préparer le thé de Mme Clennam, lorsque retentit le léger coup de marteau qui précédait toujours les visites de la petite Dorrit. Mme Jérémie regarda la petite Dorrit qui ôtait son modeste chapeau dans le vestibule, puis son mari qui se caressait la mâchoire en contemplant la jeune fille en silence, persuadée que cette rencontre allait amener quelque éclat terrible, capable de lui faire perdre l'esprit de frayeur ou de les faire sauter tous les trois.

Après le thé, il y eut un autre coup de marteau annonçant Arthur. Mme Jérémie alla lui ouvrir, et le visiteur lui dit en entrant :

« Je suis content que ce soit vous. J'ai quelque chose à vous demander. »

Mme Jérémie répondit immédiatement :

« Au nom du ciel, ne me demandez rien, Arthur ! Je passe la moitié de ma vie à rêver et l'autre moitié à trembler, j'en suis plus morte que vive. Ne me demandez rien. Je ne sais rien de rien, je ne puis pas distinguer une chose d'une autre ! » Et elle prit immédiatement la fuite, ayant grand soin de ne plus l'approcher.

Mme Jérémie, qui n'avait aucun goût pour la lecture et qui n'aurait pas vu assez clair pour travailler de l'aiguille dans la chambre de la malade, en supposant qu'elle eût envie de coudre, se tenait le soir dans cette quasi-obscurité dont elle était sortie un moment, lors de l'arrivée d'Arthur Clennam, et se livrait à une foule de méditations et de soupçons étranges concernant sa maîtresse, son mari et les bruits qu'on entendait dans la maison. Lorsque Mme Clennam faisait à haute voix ses lectures dévotes et féroces, Mme Jérémie sentait son regard attiré vers la porte, comme si elle se fût attendue, dans ces moments propices, à voir apparaître quelque sombre personnage évoqué par la pythonisse.

Du reste, elle ne faisait ni ne disait jamais rien pour attirer sur elle l'attention des deux finauds d'une façon marquée, sauf dans quelques rares occasions (généralement vers l'heure tranquille qui précédait la coucher de sa maîtresse), lorsqu'elle s'élançait tout à coup de son coin obscur, le visage

terrifié, et murmurant à l'oreille de M. Jérémie, occupé à lire le journal auprès de la petite table de Mme Clennam :

« Là, Jérémie ! écoute ! D'où vient ce bruit ? »

Alors le bruit, s'il y en avait jamais eu, ne se faisait plus entendre, et Jérémie lui disait en montrant les dents et en se tournant vers elle avec colère, comme s'il se lassait à la fin de ces paniques :

« Affery, ma vieille, laisse, ma chère, je vais t'en donner une dose, mais une dose !... Tu ne feras donc jamais que rêver ? »

CHAPITRE XVI.

La faiblesse de Personne.

Le temps étant arrivé d'aller renouveler connaissance avec la famille Meagles, Clennam, d'après une convention arrêtée entre lui et M. Meagles, dans l'enceinte même de la cour du Cœur-Saignant, tourna ses pas, un certain samedi, du côté de Twickenham, où M. Meagles habitait un cottage à lui appartenant. Comme il faisait beau et sec, et comme, après son long exil, toute route anglaise avait droit à son intérêt, il envoya sa valise par la voiture et partit à pied. Une pareille promenade était en elle-même une distraction nouvelle pour lui, et dont il avait rarement pu jouir à l'étranger.

Il alla par Fulham et Putney, rien que pour le plaisir de traverser la bruyère. Il faisait un temps superbe, et une fois sur le chemin de Twickenham, il avait déjà voyagé en imagination vers une foule de buts plus vaporeux et moins réels, qui n'avaient pas tardé à l'assiéger en route. Il n'est pas facile de se promener seul dans la campagne sans rêver à quelque chose, et Arthur avait dans l'esprit assez de châteaux en Espagne pour fournir à ses méditations jusqu'au bout du monde.

Il y avait d'abord la grave question à laquelle il songeait constamment.

Qu'allait-il faire désormais ? À quelle occupation allait-il se vouer et où devait-il la chercher ? Il était loin d'être riche, et chaque jour d'indécision et d'inaction rendait son patrimoine plus inquiétant pour lui. Dès qu'il commençait à songer aux moyens de l'augmenter et au placement qu'il en devait faire, l'idée que quelqu'un pourrait avoir à se plaindre de quelque spoliation lui revenait à l'esprit ; et ce sujet à lui tout seul eût suffi pour lui tenir compagnie pendant la plus longue des promenades, Puis il y avait encore ses relations, maintenant établies sur un pied d'égalité pacifique, mais non de confiante intimité, avec sa mère qu'il voyait plusieurs fois par semaine. La petite Dorrit était encore un de ses sujets de réflexion, le principal peut-être et le plus souvent présent à sa pensée : car les circonstances de sa vie unies à celle de l'histoire de la jeune fille lui

présentaient ce petit être comme la seule personne à laquelle il fût attaché par des liens quelconques, liens d'une innocente confiance d'un côté et d'une protection affectueuse de l'autre ; liens de compassion, de respect, d'affection désintéressée, de reconnaissance et de pitié. Il songeait à elle et aux chances qu'il y avait pour que le doyen fût bientôt délivré de son long emprisonnement par la main de la mort qui tire tous les verrous, seul accident qui pût permettre à Clennam de rendre à la jeune fille le service qu'il désirait lui rendre, en changeant de fond en comble sa manière de vivre, en lui aplanissant l'avenir et en lui donnant un chez elle. Il avait fini par faire, dans sa pensée, sa fille d'adoption, de cette enfant de la prison à laquelle il voulait assurer un sort paisible. S'il existait dans son esprit un autre sujet de méditation qui concernât la ville de Twickenham, la forme en était si indécise qu'elle ne représentait guère qu'une espèce d'atmosphère ambiante où flottaient ses autres rêveries.

Il venait de traverser la bruyère lorsqu'il se rapprocha d'un piéton qui marchait devant lui, depuis quelque temps, et qu'il crut bientôt reconnaître à un je ne sais quoi dans ses airs de tête et dans sa tournure réfléchie pendant qu'il s'avavançait d'un pas délibéré. Mais, aussitôt que ce compagnon de voyage eut repoussé son chapeau en arrière pour s'arrêter à examiner quelque chose devant lui, Arthur ne put plus méconnaître Daniel Doyce.

« Comment vous portez-vous, monsieur Doyce ? dit Clennam, en le rejoignant. Je suis charmé de vous retrouver dans un endroit moins insalubre que les bureaux du ministère des Circonlocutions.

— Ah ! l'ami de M. Meagles ! s'écria le malfaiteur, se réveillant de quelques combinaisons mentales qu'il était en train de faire, et lui tendant la main. Je suis charmé de vous voir, monsieur. Excusez-moi seulement d'avoir oublié votre nom ?

— De tout mon cœur. Ce n'est pas un nom célèbre. Je ne m'appelle pas Mollusque.

— Non, non, répondit Daniel en riant. Et maintenant je me le rappelle. C'est Clennam. Comment vous portez-vous, monsieur Clennam ?

— J'espère bien, continua Arthur en faisant route avec lui, que nous dirigeons nos pas vers le même endroit, monsieur Doyce ?

— Vers Twickenham, alors ? répliqua Daniel. Tant mieux ! »

Ils devinrent bientôt très intimes et abrégèrent le chemin par une causerie variée. L'ingénieur coupable était un homme de beaucoup de modestie et de bon sens ; et, malgré sa simplicité, il avait trop pris l'habitude de concilier les conceptions les plus originales et les plus hardies avec une exécution patiente et minutieuse pour être resté un homme ordinaire. Il fut d'abord difficile de le faire parler de lui-même, et, chaque fois, il répondait d'une manière évasive aux questions d'Arthur, avouant seulement, sans en tirer vanité, qu'en effet c'était lui qui avait fait ceci, puis encore que c'était lui qui avait fait cela, que telle chose sortait bien de ses ateliers, et que telle autre invention était bien de lui, mais, ce n'était pas malin, « c'était son métier, voyez-vous, son métier. » Enfin, reconnaissant que son compagnon s'intéressait réellement à son histoire, il la lui raconta tout franchement. Arthur apprit alors que Daniel Doyce était fils d'un forgeron d'un comté du Nord ; que sa mère, devenue veuve, l'avait mis en apprentissage chez un serrurier ; qu'il avait inventé *quelques petites choses* chez le serrurier, qui avait résilié son engagement et lui avait fait un cadeau ; que ce cadeau avait permis à l'apprenti de réaliser son ardent désir d'entrer chez un mécanicien-ingénieur, chez lequel il avait travaillé rude, étudié ferme et vécu durement pendant sept années. Son temps d'apprentissage terminé, il avait travaillé sept ou huit autres années dans l'atelier payé à la semaine ; puis il était allé en Écosse, où il avait encore étudié, limé, martelé et augmenté ses connaissances théoriques et pratiques pendant six ou sept ans de plus. Là on lui avait proposé d'aller à Lyon, et il avait accepté ; de Lyon on l'avait invité à se rendre en Allemagne, et en Allemagne on l'avait invité à se rendre à Saint-Petersbourg, où il avait réussi, mieux réussi que partout ailleurs. Cependant, il avait une préférence bien naturelle pour le pays où il était né, et c'est là surtout qu'il aurait voulu se distinguer et se rendre utile. De façon qu'il était revenu établir ses ateliers en Angleterre où il avait inventé et construit des machines. Enfin il avait fait son chemin jusqu'au moment où, après douze ans de sollicitations et de factions, il avait enfin été enrôlé dans la Légion d'honneur de la Grande-Bretagne, la Légion des Découragés du ministère des Circonlocutions, et avait été décoré de l'Ordre du Mérite Britannique, c'est-à-dire l'Ordre du Désordre des Mollusques et des Échasses.

« Il est à regretter, dit Clennam, que vous ayez jamais tourné vos pensées de ce côté, monsieur Doyce.

— C'est vrai, monsieur, jusqu'à un certain point. Mais que faire ? Lorsqu'un homme a eu le malheur d'inventer quelque chose qui doit être utile à son pays, il faut qu'il se dévoue.

— Ne ferait-il pas mieux de renoncer à faire connaître son invention ? demanda Clennam.

— Il ne peut y renoncer, répondit Doyce secouant la tête avec un sourire pensif. Elle n'a pas été mise dans sa tête pour y être enterrée. Elle y est mise pour devenir utile. Nous ne tenons du ciel notre vie qu'à la condition de la défendre vaillamment jusqu'au bout. Tout inventeur tient aussi sa découverte aux mêmes conditions.

— C'est-à-dire, reprit Arthur, avec une admiration croissante pour son paisible compagnon que, même aujourd'hui, vous n'êtes pas irrévocablement découragé ?

— Si je le suis, j'ai tort, répliqua l'autre. Ma découverte est aussi vraie aujourd'hui qu'hier. »

Ils marchèrent quelque temps en silence. Clennam, voulant changer le cours de la conversation sans trop en avoir l'air, demanda à M. Doyce s'il avait un associé qui le débarrassât au moins en partie du souci des affaires ?

« Non, répondit-il, pas maintenant. J'en ai eu un en commençant, et c'était un brave homme. Mais il est mort depuis quelques années, et comme je ne pouvais pas aisément me résoudre à en prendre un autre après l'avoir perdu, j'ai racheté sa part et, depuis, j'ai continué tout seul. Et c'est encore là un de nos défauts, continua-t-il en s'arrêtant un instant, avec un rire plein de bonne humeur dans le regard, et lui prenant le bras avec sa main droite, cette main dont le pouce était doué d'une souplesse si particulière, c'est que nous autres, inventeurs, nous ne valons rien pour les affaires, vous savez ?

— Non.

— Du moins à ce que disent les hommes d'affaires, répondit Doyce se remettant en marche et riant tout haut. Je ne sais pas trop pourquoi nous autres, pauvres diables d'inventeurs, nous passons pour manquer de bon sens, mais toujours est-il qu'on nous le refuse ; jusqu'à notre excellent ami

M. Meagles, le meilleur ami que j'aie au monde, poursuivit-il en faisant un signe de tête du côté de Twickenham, qui étend sur moi une sorte de protection, vous en avez été témoin, comme si je n'étais pas tout à fait capable de marcher seul ! »

Arthur Clennam ne put s'empêcher de prendre part au rire de son compagnon, car il reconnaissait la vérité de cette remarque.

« De sorte que je vois qu'il me faut pour associé un homme d'affaires qui ne se soit rendu coupable d'aucune découverte, reprit Daniel Doyce, ôtant son chapeau pour passer la main sur son front, quand ce ne serait que pour soutenir la réputation de mes ateliers. Il ne trouvera pas, je crois, mes livres tenus avec négligence ou confusion ; mais nous verrons ce qu'il en dira : ce n'est pas à moi à me vanter de ça.

— Vous ne l'avez donc pas encore choisi ?

— Non, monsieur, non. Je viens seulement de me décider à en prendre un. Le fait est qu'il y a plus de besogne qu'il n'y en avait, et la surveillance des travaux suffit pour me donner assez d'occupation, maintenant que je prends de l'âge. En outre, il y a la comptabilité et la correspondance, et puis les voyages à l'étranger où la présence d'un chef est souvent nécessaire, et je ne puis pas tout faire. Si je peux trouver une demi-heure d'ici à lundi matin, je compte en entretenir... ma bonne, vous savez, continua-t-il, avec le rire dans les yeux, mon protecteur ? Il comprend bien les affaires, il n'y a pas perdu son apprentissage, et il pourra me donner là-dessus de bons avis. »

Ils causèrent ensuite de choses et d'autres jusqu'au moment où ils arrivèrent au terme de leur voyage. On remarquait chez Daniel Doyce une résolution recueillie et modeste, une certitude calme et sérieuse que ce qui est vrai est toujours vrai, en dépit de tous les Mollusques qui peuplent l'Océan social ; et cette conviction avait sa grandeur, qui valait bien celle des personnages officiels.

Comme il connaissait bien la maison de M. Meagles, il y conduisit Clennam par le chemin qui la montrait le mieux à son avantage. C'était un charmant endroit, et situé non loin des bords de la rivière, qui ne perdait rien à être un peu excentrique ; une résidence, en un mot, faite tout juste pour la famille Meagles. Elle s'élevait au milieu d'un jardin qui, au

printemps de l'année, devenait sans doute aussi frais et aussi beau que l'était Chérie au printemps de sa vie ; et elle était entourée d'une masse de beaux arbres et de plantes grimpantes, qui la protégeaient comme M. et Mme Meagles protégeaient Chérie. Elle avait été formée d'une vieille maison de briques, dont une partie avait été complètement démolie, et dont on avait conservé l'autre pour en faire le *cottage* actuel ; de façon qu'il y avait une portion solide et d'un âge mûr pour représenter M. et Mme Meagles et une jeune portion pittoresque pour représenter Chérie. On y avait même ajouté, depuis peu, une serre adossée au pignon de la maison, à laquelle des vitres de couleur foncée donnaient un éclat incertain, et qui, dans les endroits les plus transparents, flamboyait au soleil tantôt comme un incendie, tantôt comme d'innocentes gouttes d'eau. Cette serre, avec un peu de bonne volonté, pouvait passer pour représenter Tattycoram. De la maison on apercevait la paisible rivière avec le bac du passeur, qui semblait faire la morale à tous les habitants et leur dire : « Jeunes ou vieux, mortels irritables ou pacifiques, mécontents ou satisfaits, vous tous qui me voyez, le courant ne s'arrête pas. Que vos cœurs se gonflent tant qu'ils voudront au vent de la discorde, l'onde qui se ride, en se jouant autour de la proue de ce bac, chante toujours la même chanson. D'année en année, eu égard au tirage du bateau, la rivière fait tant de milles à l'heure ; ici des roseaux, là-bas des lis, rien de vague, rien d'incertain sur cette route qui poursuit en fuyant sa course régulière, tandis que vous autres, embarqués sur le fleuve rapide du temps, vous n'êtes que tourment et caprice. »

La cloche de la grille avait à peine sonné que M. Meagles vint à leur rencontre. M. Meagles s'était à peine montré que Mme Meagles se montra ; Mme Meagles s'était à peine montrée que Chérie se montra ; et Chérie s'était à peine montrée que Tattycoram se montra aussi. Jamais visiteurs ne reçurent meilleur accueil.

« Nous voici dans notre cage ; vous voyez, dit M. Meagles : nous voici renfermés, monsieur Clennam, dans les limites du *chez soi*, comme si nous ne devions plus reprendre notre essor... c'est-à-dire, comme si nous ne devions plus voyager... Cela ne ressemble pas à Marseille, hein ? Il ne s'agit pas d'*allons ! marchons !* ici !

— Non, certes ; c'est un autre genre de beauté ! répondit Clennam en regardant autour de lui.

— Mais, c'est égal, s'écria M. Meagles, se frottant les mains d'un air joyeux ; quel temps agréable nous avons passé en quarantaine ; n'est-ce pas ? J'ai souvent désiré y retourner, savez-vous ? Nous avons là une ravissante société. »

C'était en effet une habitude invariable de M. Meagles, de trouver tout désagréable pendant qu'il voyageait, et de vouloir toujours y retourner lorsqu'il ne voyageait pas.

« Si nous étions en été, dit M. Meagles, et je voudrais y être à cause de vous, afin que vous puissiez voir notre cottage dans son beau, nous pourrions à peine nous entendre à cause des oiseaux. En notre qualité de gens pratiques, nous ne souffrons pas qu'on effarouche les oiseaux, et les oiseaux, étant de leur côté des gens pratiques, nous arrivent par myriades. Nous sommes enchantés de vous voir, Clennam (si vous voulez bien me permettre de supprimer le *monsieur*) ; je vous assure que nous sommes vraiment enchantés.

— Je n'ai pas encore reçu d'accueil si cordial, dit Clennam... puis il se rappela ce que la petite Dorrit lui avait dit chez lui, et il ajouta avec franchise : un seul excepté... depuis que nous nous sommes promenés ensemble sur les côtes de la Méditerranée.

— Ah ! répliqua M. Meagles, ça valait la peine d'être vu, n'est-ce pas ? Je ne tiens pas à vivre sous un gouvernement militaire ; mais je ne serais pas fâché d'avoir un peu d'*allons ! marchons !* (rien qu'un peu) dans mon voisinage actuel. Je le trouve diablement tranquille ! »

Après avoir fait cet éloge de la tranquillité de sa retraite avec un hochement de tête dubitatif, M. Meagles conduisit ses hôtes dans la maison. Elle était tout juste aussi grande qu'il fallait, rien de plus ; aussi jolie à l'intérieur qu'à l'extérieur, très bien disposée et fort confortable. On retrouvait quelques traces des habitudes voyageuses de la famille dans les cadres enveloppés de gaze, les meubles recouverts de leurs housses, les rideaux relevés ; mais on reconnaissait facilement que M. Meagles avait la manie de faire tenir la maison, en son absence, comme si la famille devait revenir le jour d'après. Il y avait une telle macédoine d'objets ramassés dans ses nombreuses expéditions qu'on eût dit la retraite de quelque aimable corsaire. On y voyait des antiquités de l'Italie centrale fabriquées

par les meilleures maisons modernes qui s'adonnent à ce genre d'industrie ; des morceaux de momies d'Égypte (et peut-être de Birmingham) ; des modèles de gondoles vénitiennes, des modèles de villages suisses : des fragments de mosaïques d'Herculanum et de Pompéi, qui ressemblaient à des pétrifications de viande hachée ; des cendres trouvées dans diverses tombes et de la lave du Vésuve ; des éventails espagnole, des chapeaux de paille de Spezzia, des pantoufles mauresques, des épingles toscanes, des sculptures de Carrare, des fichus de Trastaverini, des velours et de la filigrane de Gênes, du corail napolitain, des camées romains, de la bijouterie de Genève, des lanternes arabes, des rosaires bénits d'un bout à l'autre par le Pape en personne, et une variété infinie de vieilles friperies. Il y avait des vues, plus ou moins ressemblantes, d'une foule d'endroits ; il y avait une petite salle consacrée à quelques tableaux de vieux saints gluants, avec des nerfs comme des cordes, des cheveux aussi bien peignés que ceux de Neptune, des rides qui ressemblaient plutôt à des tatouages, et des couches de vernis si abondantes que chacun de ces pieux personnages pouvait remplacer ce qu'en langage vulgaire et moderne on appelle du *papier-tue-mouche*. M. Meagles parlait de ses acquisitions artistiques comme le font la plupart des amateurs. Il ne prétendait pas se poser en connaisseur, disait-il, mais il savait ce qui lui plaisait ; il avait acheté ces toiles pour presque rien, et généralement on les trouvait fort belles. Quelqu'un qui passait pour avoir des connaissances en peinture, avait déclaré qu'un « sage lisant » (un vieux gentleman encore plus huileux que les autres, vêtu d'une couverture de laine avec une palatine d'édredon en guise de barbe, et tout couvert d'un filet de fêlures, comme la croûte d'une tarte trop cuite), est du Guercino. Quant à ce Sébastien del Piombo que voilà, tout le monde pouvait en juger par soi-même ; si le tableau n'était pas dans la seconde manière de cet artiste, de qui voulez-vous qu'il soit ? Voilà la question. Du Titien ? Peut-être que oui, peut-être que non. Peut-être le Titien n'a-t-il fait que le retoucher. « À moins, dit Daniel Doyce, qu'il n'y ait pas touché du tout. » Mais M. Meagles fit semblant de ne pas entendre de cette oreille-là.

Après avoir montré tous ses trophées de voyage, M. Meagles conduisit ses visiteurs dans sa propre chambre, petite salle fort commode qui donnait sur la pelouse, et qui tenait le milieu entre un cabinet de toilette et un

bureau ; on y voyait, sur une sorte de pupitre-comptoir, des petites balances à peser de l'or et une petite pelle de banquier.

« Les voici, ma foi ! vous voyez, dit M. Meagles. Voici les instruments derrière lesquels je me suis tenu pendant trente-cinq années consécutives, quand je ne songeais pas plus à courir le monde que je ne songe aujourd'hui à... rester chez moi. Lorsque j'ai quitté la banque pour de bon, j'ai demandé à les emporter avec moi. J'aime mieux vous le dire tout de suite ; sans cela vous pourriez supposer que je reste assis dans mon bureau (c'est Chérie qui m'en fait la guerre), comme le roi du poème des Vingt-quatre merles^[1], à compter mon argent. »

Les yeux de Clennam s'étaient dirigés vers un tableau accroché au mur, et représentant deux petites filles qui se tenaient par la taille.

« Oui, Clennam, dit M. Meagles baissant la voix, les voilà toutes les deux. Ces portraits ont été faits il y a quelque chose comme dix-sept ans. Par conséquent, à cette époque-là, comme je le disais souvent à la maman, c'était de vrais *babies*.

— Et leurs noms ? demanda Arthur.

— Ah ! c'est juste. Vous n'avez jamais entendu d'autre nom que Chérie. Chérie s'appelle Minnie et sa sœur Lillie.

— Auriez-vous deviné, M. Clennam, que l'un de ces deux portraits est le mien ? demanda Chérie elle-même, qui venait de se montrer dans l'embrasure de la porte.

— J'aurais pu croire que le peintre aurait voulu vous représenter deux fois, tant les deux portraits vous ressemblent encore. Et même, ajouta Clennam, comparant des yeux le charmant original et le tableau, je ne saurais dire quel est celui des deux qui n'est pas votre portrait.

— Entends-tu cela, mère ? s'écria M. Meagles à sa femme qui avait suivi sa fille. Tout le monde en dit autant, Clennam ; personne ne peut se prononcer. L'enfant à votre gauche est Chérie. »

Le tableau se trouvait par hasard près d'une glace. Comme Arthur regardait de nouveau les portraits, la réflexion du miroir lui montra Tattycoram qui, après s'être arrêtée devant la porte pour écouter ce qu'on

disait, s'éloignait en fronçant les sourcils, avec une expression irritée et dédaigneuse qui lui faisait perdre tout l'avantage de sa beauté.

« Mais, voyons, dit Meagles, vous venez de faire une longue promenade et vous ne serez pas fâché d'ôter vos bottes. Quant à Daniel que voilà, je suppose qu'il ne songerait jamais aux siennes, si on ne lui montrait pas un tire-botte.

— Pourquoi pas ? demanda Daniel, qui adressa à Clennam un sourire significatif.

— Oh ! vous avez tant d'autres choses en tête, répondit M. Meagles, en lui frappant sur l'épaule, comme s'il ne fallait, sous aucun prétexte, abandonner le mécanicien à sa propre faiblesse : des chiffres, des rouages, des engrenages et des leviers, des vis et des cylindres et mille autres choses.

— Dans ma profession, répondit Daniel en riant, nous disons en général que qui peut le plus peut le moins. Mais, bah ! bah ! comme vous voudrez. »

Clennam ne put s'empêcher, tandis qu'il s'asseyait auprès du feu, dans sa chambre, de se demander s'il n'y avait pas dans ce sincère, affectueux et cordial M. Meagles une portion microscopique de la petite graine qui avait fini par devenir ce grand arbre que nous appelons le ministère des Circonlocutions. Clennam en eut peur, en voyant son étrange prétention à une supériorité générale sur Daniel Doyce, fondée bien moins sur le caractère personnel de ce dernier que sur le seul fait que c'était un novateur, un homme qui n'était pas comme tout le monde. Il y avait là de quoi lui donner à penser, une heure durant, jusqu'au dîner ; s'il n'avait pas eu à s'occuper d'une autre question qui datait de si loin qu'elle remontait même à une époque antérieure à son séjour dans la quarantaine de Marseille, et qui, maintenant, se présentait à son esprit, demandant une solution immédiate. Cette question importante n'était autre que celle-ci : Se laisserait-il aller ou non à devenir amoureux de Chérie ?

Il avait deux fois son âge. (Il changea de place la jambe qu'il avait croisée sur l'autre pour recommencer son calcul, mais le total obtenu s'obstina à rester le même.) Il avait deux fois son âge. Bah ! Il avait l'air jeune ; il était jeune de corps et de santé, jeune de cœur. Certainement un homme n'est pas vieux à quarante ans ; combien n'y en a-t-il pas qui ne

sont pas en état de se marier et ne se marient pas avant d'avoir atteint cet âge ? Voilà qui est réglé pour lui : reste Chérie ; car il ne suffit pas qu'il soit de cet avis, il faut savoir ce qu'elle en pense,

Arthur croyait M. Meagles disposé à avoir pour lui une estime sérieuse, comme il avait lui-même une estime sincère pour M. Meagles et pour sa bonne femme. Il prévoyait que le sacrifice de cette belle et unique enfant, qu'ils aimaient tant, à un mari serait pour leur amour une épreuve si pénible qu'ils n'avaient peut-être pas encore eu le courage d'y songer. Mais plus leur fille était belle et engageante et charmante, plus l'époque de cette épreuve nécessaire se rapprochait pourtant, et pourquoi pas en sa faveur, aussi bien qu'en faveur de tout autre ?

Lorsqu'il fut arrivé à cet endroit de son raisonnement, il lui revint à l'esprit que la question n'était pas de savoir ce qu'en pensaient M. et Mme Meagles, mais ce que Chérie en penserait.

Arthur Clennam était un homme modeste, sachant tout ce qui lui manquait ; et, dans sa pensée, il exalta tellement les mérites de la belle Minnie et déprécia tellement ses propres qualités, que, lorsqu'il s'attacha à la solution de cette question, l'espoir commença à lui manquer. En définitive, pendant qu'il s'habillait pour le dîner, il se décida à ne pas devenir amoureux de Chérie.

Ils n'étaient que cinq convives, autour d'une table ronde, et le dîner se passa très agréablement. Ils avaient tant de scènes et tant de personnes à se rappeler, et ils étaient si à leur aise et si gais ensemble (Daniel Doyce se tenant à part comme un spectateur qui s'amuse à voir les autres jouer aux cartes, et se contentant d'intercaler quelque remarque judicieuse, par occasion), qu'ils auraient pu s'être rencontrés vingt fois sans se connaître mieux qu'ils ne le faisaient.

« Et Mlle Wade ? demanda M. Meagles, lorsqu'ils se furent rappelé un grand nombre de leurs compagnons de route. Qui est-ce qui a revu Mlle Wade ?

— Moi, dit Tattycoram. »

Elle venait d'apporter un petit mantelet que sa jeune maîtresse lui avait envoyé chercher, et elle se penchait sur Chérie, afin de le lui mettre sur ses épaules, lorsqu'elle leva ses yeux noirs pour faire cette réponse inattendue.

« Tatty ! s'écria sa jeune maîtresse, vous avez vu Mlle Wade ? où cela ?

— Ici, mademoiselle, dit Tattycoram.

— Comment ? »

Un regard impatienté de Tattycoram parut, à ce que pensa Clennam, répondre : « Avec mes yeux ! » Mais elle fit une autre réponse en paroles et dit :

« Je l'ai rencontrée près de l'église.

— Je voudrais bien savoir ce qu'elle faisait là, dit M. Meagles. Elle n'y allait pas, je le parierais.

— Elle avait commencé par m'écrire.

— Oh ! Tatty ! murmura Chérie, ôtez vos mains, il me semble qu'il y a une autre personne qui me touche. »

Elle dit cela avec une vivacité involontaire, quoique d'un ton plutôt enjoué, sans y mettre plus de pétulance ou d'intention désagréable qu'on n'en devait naturellement attendre d'une enfant gâtée qui se mit à rire l'instant d'après. Tattycoram serra ses lèvres rouges et se croisa les bras sur la poitrine :

« Voudriez-vous savoir, monsieur, dit-elle en s'adressant à M. Meagles, ce que Mlle Wade m'a écrit ?

— Eh bien ! Tattycoram, répondit M. Meagles, puisque vous m'adressez cette question, et qu'il n'y a que des amis ici, peut-être ferez-vous aussi bien de nous le dire, si cela vous convient.

— Elle a su, pendant que nous voyagions, où vous demeurez, reprit Tattycoram, et elle m'avait vue quand,... que je...

— Quand vous n'étiez pas tout à fait de bonne humeur, Tattycoram ? suggéra M. Meagles, qui secoua la tête comme un paternel avertissement à l'adresse de ses yeux noirs. Ne vous pressez pas... prenez votre temps, Tattycoram. »

Elle comprima de nouveau ses lèvres rouges et respira longuement :

« De sorte qu'elle m'a écrit pour me dire que si jamais je me sentais froissée... » elle abaissa les yeux sur sa jeune maîtresse, « ou si je me trouvais tourmentée, » elle regarda encore une fois Chérie... « je pourrais

aller la trouver et qu'elle me prendrait avec elle et me traiterait bien. Je devais y réfléchir et lui rendre réponse près de l'église, de façon que je suis allée la remercier.

— Tatty, dit Chérie, toujours assise et passant la main par-dessus son épaule, afin que l'autre pût la prendre, Mlle Wade m'a presque fait peur, lorsque nous nous sommes dit adieu, et je ne suis pas étonnée d'avoir frissonné de ce qu'elle se trouvait si près de moi à mon insu. Ma chère Tattycoram ! »

Tattycoram demeura un instant immobile. « Eh bien ! s'écria M. Meagles, prenez encore votre temps, ne vous gênez pas, Tattycoram. Je vous donne vingt-cinq à compter. »

Elle n'avait pas seulement eu le temps de compter jusqu'à douze qu'elle se pencha pour baiser la main caressante qui lui effleura la joue, tout contre les belles boucles de Chérie. Puis elle s'éloigna.

« Eh bien ! dit doucement M. Meagles, tandis qu'il faisait tournoyer sur ses pieds la servante qui se trouvait à sa droite, pour prendre dessus le sucrier ; voilà une fille qui aurait été perdue sans ressources, si elle n'était pas tombée entre les mains de gens pratiques. Mère et moi, nous savons (simplement parce que nous sommes des gens pratiques) qu'il y a des moments où la nature de cette fille semble se révolter, lorsqu'elle nous voit si concentrés dans notre amour pour Chérie. Pauvre âme ! elle n'a eu ni père ni mère qui s'occupât d'elle. Je ne pense jamais qu'avec chagrin à ce que doit éprouver cette malheureuse enfant, si colère et si irritée, lorsqu'elle entend répéter le cinquième commandement le dimanche. J'ai toujours envie de lui crier : « N'oublie pas que nous sommes à l'église, Tattycoram, compte jusqu'à vingt-cinq. »

Outre cet aide muet qu'on nomme une *servante*, M. Meagles avait deux autres aides qui n'étaient pas muets du tout dans la personne de deux servantes bien vivantes, aux visages roses et aux yeux brillants, qui ne formaient pas l'ornement le moins brillant des décors de la salle à manger.

« Et pourquoi pas, je vous prie ? demandait M. Meagles à ce sujet. C'est ce que je dis toujours à mère : puisqu'il faut regarder quelque chose, pourquoi ne pas regarder quelque chose de joli ? »

Une certaine Mme Tickit, qui remplissait les fonctions de cuisinière et de femme de charge, lorsque la famille habitait la maison, et celle de femme de charge seulement, lorsque la famille était absente, complétait le personnel de l'établissement. M. Meagles regretta que la nature des devoirs actuels de Mme Tickit rendît cette dame peu présentable en ce moment ; mais il espérait que ses visiteurs feraient connaissance avec elle le lendemain matin. C'était une des colonnes de la maison, dit-il, et tous ses amis la connaissaient bien. Le portrait de Mme Tickit se trouvait là-bas dans le coin. Lorsqu'ils partaient pour un voyage, elle ne manquait jamais de revêtir la robe de soie et le tour de cheveux noirs représentés dans son portrait (à la cuisine, sa chevelure était d'un gris roux), s'installait dans le salon, mettait ses lunettes entre deux pages spéciales du *Traité de médecine domestique* du docteur Buchan et regardait par la croisée jusqu'au jour de leur retour. On supposait généralement qu'il était impossible d'inventer aucun prétexte assez puissant pour décider Mme Tickit à abandonner son poste auprès de la croisée ou à se dispenser de la présence du docteur Buchan : bien que M. Meagles eût l'intime conviction que la dame n'avait jamais lu un seul mot des élucubrations de ce docte praticien.

Le soir, on fit un *rubber* prosaïque ; Chérie allait et venait dans le salon, regardant quelquefois le jeu de son père, ou chantant au piano quand l'envie l'en prenait pour son propre amusement. C'était une enfant gâtée ; mais comment aurait-il pu en être autrement ? Qui donc eût pu vivre avec un être si aimable et si charmant, sans céder à sa douce influence ? Qui donc eût pu passer une soirée dans la maison et ne pas aimer Chérie pour le charme et la grâce que sa seule présence répandait autour d'elle ? Telles furent les réflexions de Clennam, malgré la résolution bien arrêtée qu'il avait formée au coin du feu ; et, en faisant ces réflexions, il révoqua sa résolution.

« Mais à quoi pensez-vous donc, mon cher monsieur ? demanda d'un ton de surprise M. Meagles, dont il était le partenaire.

— Je vous demande pardon. À rien, répondit Clennam.

— Pensez à quelque chose une autre fois. Le drôle de corps ! ajouta M. Meagles.

— Je suis sûre, dit Chérie, que M. Clennam pensait à Mlle Wade.

— Pourquoi à Mlle Wade, Chérie ? demanda le père.

— Ah ! oui, pourquoi donc ? » répéta Arthur Clennam. Chérie rougit un peu et retourna au piano.

Comme ils allaient se retirer pour la nuit, Arthur entendit Daniel Doyce qui demandait à son hôte s'il pouvait lui accorder une demi-heure d'entretien le lendemain matin, avant déjeuner. L'hôte ayant accordé l'audience demandée, Arthur resta en arrière un instant, ayant un mot à ajouter là-dessus.

« Monsieur Meagles, dit-il lorsqu'ils se trouvèrent seuls, vous rappelez-vous le jour où vous m'avez conseillé de me rendre directement à Londres ?

— Parfaitement.

— Et les autres bons conseils que vous m'avez donnés et dont j'avais grand besoin alors ?

— Je ne vous dirai pas s'ils valaient grand'chose, répondit M. Meagles, mais je n'ai toujours pas oublié que nous avons eu ensemble des causeries très agréables et pleines d'une douce confiance.

— J'ai suivi vos conseils ; et, m'étant débarrassé d'une occupation qui m'était pénible pour bien des raisons, je désire utiliser ce qu'il me reste de vigueur et de fortune dans quelque autre emploi.

— Vous avez raison ! Vous ne sauriez le faire trop tôt, répliqua M. Meagles.

— Or, en venant ici aujourd'hui, j'ai appris que votre ami, M. Doyce, cherche un associé qui l'aide à diriger son atelier de construction, non pas un associé qui ait les mêmes connaissances mécaniques que lui, mais quelqu'un qui s'occupe de tirer le meilleur parti possible des affaires auxquelles il les applique.

— Justement, dit M. Meagles, les mains dans ses poches et avec cette physionomie d'homme d'affaires qui rappelait le temps où il se servait des balances et de la petite pelle.

— M. Doyce m'a dit en passant, dans le cours de notre conversation, qu'il allait demander votre précieux avis pour le choix d'un associé dans ces conditions. Si vous pensez que nos vues et nos moyens puissent coïncider, peut-être voudrez-vous bien lui faire connaître la somme dont je

puis disposer. Je parle, cela va sans dire, dans une complète ignorance des détails, et il se peut que nous ne nous convenions ni d'un côté ni de l'autre.

— Sans doute, sans doute, répondit M. Meagles avec une prudence qui rappelait les balances et la petite pelle.

— Mais ce sera là une question de chiffres et de comptes...

— Parfaitement, parfaitement, dit M. Meagles avec une solidité arithmétique qui rappelait encore les balances et la petite pelle.

— Et je serais heureux d'entamer les négociations, pourvu que M. Doyce y consente et que vous n'y trouviez rien à redire. Si donc, pour le moment, vous voulez bien me permettre de placer l'affaire entre vos mains, vous m'obligerez beaucoup.

— Clennam, j'accepte très volontiers cette mission, dit M. Meagles, et sans méconnaître d'avance les difficultés qu'en votre qualité d'homme habitué aux affaires vous avez pu prévoir, je me crois autorisé à dire qu'il me semble que votre proposition a des chances. Dans tous les cas, soyez bien persuadé d'une chose, c'est que Daniel Doyce est un parfait honnête homme.

— C'est parce que j'en suis sûr que je me suis promptement décidé à vous parler.

— Il faudra le guider, vous savez ; Il faudra le piloter ; il faudra le diriger ; c'est un homme à lubies, dit M. Meagles, qui évidemment voulait seulement donner à entendre que Daniel faisait des choses que personne n'avait faites avant lui et marchait dans une voie nouvelle, mais il est franc comme l'or. Sur ce, bonsoir ! »

Clennam remonta à sa chambre, s'assit de nouveau devant le feu, et se déclara à lui-même qu'il était content de s'être décidé à ne pas devenir amoureux de Chérie. Elle était si belle, si aimable, si propre à recevoir toutes les impressions honnêtes qu'on donnerait à sa douce nature et à son cœur innocent, si bien faite pour rendre heureux l'homme qui lui communiquerait ces impressions, à faire de lui le plus fortuné et le plus envié des mortels, qu'Arthur fut vraiment ravi de la résolution qu'il avait prise.

Mais comme c'était peut-être aussi une raison pour revenir à une détermination contraire, il y songea encore un peu, pour l'acquit de sa conscience, sans doute.

« Supposons qu'un homme, pensa-t-il, qui aurait atteint sa majorité il y a une vingtaine d'années environ ; qui serait un peu timide, par suite de la manière dont il a été élevé ; un peu grave par suite des circonstances de sa vie ; qui saurait qu'on peut lui reprocher de manquer d'une foule de charmantes petites qualités qu'il admire chez les autres, par suite de son long séjour dans une région éloignée où il n'y avait rien qui pût adoucir ses manières ; qui n'aurait pas eu l'avantage de se faire connaître à elle par les éloges complaisants de ses sœurs, n'ayant pas de sœurs ; qui ne pourrait offrir à sa femme une demeure comme celle qu'elle quitterait pour lui ; qui serait comme un étranger dans son pays natal ; qui n'aurait pas du tout dans sa fortune de quoi compenser ces défauts, qui n'aurait pour lui que la sincérité de son amour et son désir de bien faire ; supposons qu'un homme de ce genre visitât cette maison et que, cédant aux charmes de cette charmante jeune fille, il se persuadât qu'il peut espérer de la conquérir... Quelle faiblesse ! »

Il ouvrit doucement la croisée et contempla la paisible rivière. D'année en année, eu égard au tirage du bateau, la rivière fait tant de milles à l'heure ; ici les roseaux, là-bas les lis, rien de vague, rien d'incertain.

Pourquoi voulez-vous qu'Arthur se sentît agacé ou accablé de tristesse ? Cette faiblesse imaginaire n'était pas la sienne. Ce n'était la faiblesse de personne ; Arthur ne connaissait personne qui eût cette faiblesse-là. Pourquoi voulez-vous donc qu'il s'en tourmentât ! Eh bien ! Il n'en est pas moins vrai qu'il s'en tourmentait. Et il pensait, qui n'a point pensé cela quelquefois ? que peut-être il eût mieux valu couler des jours aussi monotones que cette rivière, et que si elle était insensible au bonheur, elle ne l'était pas moins à la peine, ce qui est toujours un avantage.

1. ↑ Ce poème est une chanson dont on berce les enfants pour les endormir. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XVII.

Le rival de Personne.

Le lendemain matin, avant de déjeuner, Arthur se promena pour admirer les environs. Comme il faisait beau et qu'il avait une heure devant lui, il traversa la rivière dans le bac et se promena le long d'un sentier à travers les prairies ; lorsqu'il revint au chemin de halage, il vit le bac de l'autre côté de la rivière, et un gentleman qui hélait le passeur pour traverser.

Ce gentleman paraissait à peine avoir trente ans. Il était bien mis, avait l'air actif et gai, la taille bien prise et le teint brun. Au moment où Arthur escaladait une barrière pour gagner le bord de l'eau, l'inconnu le regarda un instant, puis se remit, dans son désœuvrement, à pousser du pied des cailloux pour les faire rouler dans la rivière. Il y avait dans sa manière de les déraciner avec le talon de sa botte et de les placer devant lui dans la position voulue pour les lancer à coup sûr, quelque chose, qui, aux yeux de Clennam, avait un certain air de cruauté. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé d'éprouver des impressions pareilles en observant la façon dont un homme accomplit quelque action insignifiante, telle que d'arracher une fleur, de repousser un obstacle, ou même de détruire un objet insensible ?

L'étranger semblait préoccupé ; son visage le témoignait assez, et il ne faisait aucune attention à un beau chien de Terre-Neuve qui le regardait attentivement, suivant des yeux chaque pierre à mesure que son maître les lançait, n'attendant qu'un signal pour se jeter à leur poursuite dans la rivière. Le passeur arriva cependant sans que le chien reçût la permission désirée, et lorsque le bateau toucha la rive, son maître prit le terre-neuve par le collier et le fit entrer dans le canot.

« Pas ce matin, dit-il au quadrupède, vous ne pourriez pas vous présenter devant les dames en sortant de l'eau. Couchez-vous. »

Clennam suivit l'homme et le chien dans le bateau. Le chien obéit à l'ordre qu'il venait de recevoir. Le maître, les mains dans les poches, resta debout entre Clennam et le passeur. Le maître et le chien sautèrent lestement à terre dès que le bateau eut touché de l'autre côté, et s'éloignèrent. Clennam fut bien aise d'en être débarrassé.

L'horloge de l'église voisine sonnait l'heure du déjeuner comme il remontait le petit sentier par lequel on arrivait à la grille du jardin. Dès qu'il tira la sonnette, il entendit un chien aboyer de l'autre côté du mur.

« Tiens ! je n'avais pas entendu de chien hier soir, » pensa Clennam. La porte fut ouverte par une des servantes aux joues roses, et sur la pelouse il vit le terre-neuve et l'étranger.

« Mlle Minnie n'est pas encore descendue, messieurs, » dit la portière rougissante, tandis qu'ils entraient tous ensemble dans le jardin. Puis elle dit au maître du chien : « M. Clennam, monsieur, » et s'éloigna en courant.

« C'est assez drôle, M. Clennam, que nous nous soyons rencontrés tout à l'heure sans nous connaître, » dit l'étranger. Là-dessus le chien devint muet. « Permettez-moi de me présenter moi-même, Henry Gowan. Un joli endroit, et qui a extrêmement bonne mine ce matin ! »

Les manières étaient aisées et la voix agréable, mais cela n'empêcha pas Clennam de penser encore que, s'il n'avait pas formé cette résolution bien arrêtée de ne pas devenir amoureux de Chérie, il aurait éprouvé de l'antipathie pour Henry Gowan.

« Vous ne connaissez peut-être pas encore cette résidence ? dit ce Gowan, lorsque Clennam eut répondu par l'éloge de l'ermitage de Meagles.

— Très peu. J'y suis venu pour la première fois hier dans l'après-midi.

— Ah ! il va sans dire que vous ne le voyez pas dans son beau. Tout cela avait un aspect ravissant au printemps, avant leur dernier voyage. Je regrette que vous ne l'ayez pas vu alors. »

Sans cette diable de résolution, Clennam aurait volontiers envoyé l'étranger au fond du cratère de l'Etna, en échange de sa politesse.

« J'ai eu le plaisir de voir cette propriété sous bien des aspects depuis trois années, et... c'est un véritable paradis. »

Voyez un peu l'impudent coquin (c'est-à-dire si nous n'avions pas pris cette sage résolution), d'appeler ce jardin un paradis ! Il ne l'avait appelé un paradis que parce qu'il voyait venir Chérie et qu'il avait voulu lui faire entendre qu'il la regardait comme un ange... Que le diable l'emporte !

Ah ! comme les yeux de Chérie brillèrent ! Comme elle parut contente ! comme elle caressa le chien et comme le chien la connaissait bien ! Que de choses on devinait dans ce teint plus animé, dans ce trouble, dans ces yeux baissés, dans ce bonheur dissimulé ! Clennam n'avait jamais vu Minnie si joyeuse. Non qu'il y eût aucun motif pour qu'il pût ou voulût jamais lui voir cet air-là, ou qu'il l'eût jamais espéré, mais enfin... il ne l'avait jamais vue si joyeuse !

Il se tenait à quelque distance d'eux. Ce Gowan, lorsqu'il avait parlé de paradis, s'était avancé vers elle et lui avait pris la main. Le chien avait posé ses grosses pattes sur le bras de Chérie et sa tête contre la chère poitrine de la jeune fille. Elle avait ri et leur avait souhaité la bienvenue ; et elle avait fait trop fête au chien, beaucoup, beaucoup trop, c'est-à-dire en supposant qu'il se fût trouvé là un spectateur qui eût été amoureux d'elle.

Elle se dégagea alors, et s'avança vers Clennam, lui tendit la main, lui dit bonjour et se disposa gracieusement à lui prendre le bras jusqu'à la maison. Ce Gowan n'y trouva rien à redire. Non, non, il était trop sûr de son fait.

Un nuage obscurcit les traits ordinairement joyeux de M. Meagles, lorsque les trois promeneurs (quatre, y compris le chien, et c'était le personnage le plus désagréable de la société, à une seule exception près) rentrèrent pour déjeuner. Ni ce nuage, ni la légère inquiétude de Mme Meagles, lorsque cette dame dirigea les yeux vers eux, n'échappèrent à Clennam.

« Eh bien, dit M. Meagles, étouffant quelque chose comme un soupir, comment allez-vous ce matin ?

— Mais pas plus mal qu'à l'ordinaire, monsieur. Comme Lion et moi nous étions décidés à ne rien perdre de notre visite hebdomadaire, nous nous sommes levés de bonne heure et nous sommes venus à Kingstown, où j'ai établi pour le moment mon quartier général, et où je suis en train de terminer une esquisse ou deux. »

Puis il raconta comment il avait rencontré M. Clennam dans le bac, et comment ils avaient traversé la rivière ensemble.

« Mme Gowan se porte bien ? » demanda Mme Meagles.

(Clennam écouta attentivement.)

« Ma mère va bien, je vous remercie. »

(Clennam n'écoula plus, et Gowan continua :)

« J'ai pris la liberté d'ajouter aujourd'hui un convive de plus à votre dîner de famille, et j'espère que cela ne dérangera ni vous ni Mme Meagles. Je ne pouvais guère faire autrement, expliqua Gowan en se tournant vers son hôte. Le jeune homme m'a écrit pour me prier de le présenter ; et comme il appartient à une famille distinguée, j'ai cru que vous ne m'en voudriez pas de vous l'amener.

— Et quel est ce jeune homme ? demanda M. Meagles avec un air de satisfaction bien prononcé.

— C'est un Mollusque : le fils de Tenace Mollusque, le jeune Clarence qui est employé dans le bureau de son père. Je puis toujours vous garantir que la rivière n'a rien à redouter de sa visite. Il n'y mettra pas le feu. ^[1]

— Ah, ah ! fit Meagles, c'est un Mollusque ? Nous connaissons un peu cette famille-là, n'est-ce pas, Dan ? Par saint Georges ! avec tout ça les Mollusques tiennent maintenant le haut du pavé. Quelle parenté existe-t-il entre votre ami et lord Decimus Mollusque ? Lord Decimus a épousé en 1797 lady Jemina Bilberry, seconde fille du troisième lit... Non ! je me trompe ! Celle-là, c'est lady Séraphine... Lady Jemina était la fille aînée du second lit du quinzième comte Des Échasses avec l'honorable Clémentine Toozelem. Très-bien. Or, le père de notre jeune ami a épousé une Des Échasses, et son père à lui a épousé sa cousine qui était une Mollusque. Le père du père qui a épousé une Mollusque a épousé une Joddleby... Mais je remonte trop haut, Gowan ; je voudrais seulement savoir quelle parenté il y a entre votre ami et lord Decimus.

— C'est facile à constater. Son père est le neveu de lord Decimus Mollusque.

— Neveu... de... lord... Decimus ! répéta voluptueusement M. Meagles en fermant les yeux afin que rien ne vînt le distraire du bonheur de savourer

le parfum de ce grand arbre généalogique. Par saint Georges ! vous avez raison, Gowan : c'est bien cela.

— Par conséquent, lord Decimus est son grand-oncle.

— Mais attendez donc, continua M. Meagles, ouvrant les yeux lorsqu'il eut fait cette découverte. Alors du côté de la mère, lady Des Échasses est sa grand'tante ?

— Naturellement.

— Ah, ah, ah ! fit M. Meagles, prenant un vif intérêt à ces détails. Vraiment, vraiment ? Nous serons charmés de le voir. Nous le recevrons de notre mieux dans notre humble logis ; et, dans tous les cas, nous ne le laisserons pas mourir de faim, je l'espère. »

Au commencement de ce dialogue, Clennam s'était attendu à voir M. Meagles s'abandonner à quelque innocent éclat de colère, pareil à celui auquel il s'était livré en sortant du ministère des Circonlocutions, la main sur le collet de Doyce. Mais son excellent hôte avait une faiblesse qui n'est pas rare (nul de nous n'a besoin d'aller bien loin pour en trouver un exemple), et son expérience des bureaux des Circonlocutions n'avait pu en guérir M. Meagles pour longtemps. Clennam regarda Doyce, mais Doyce savait parfaitement à quoi s'en tenir ; cela ne le surprenait pas du tout, et il continua à regarder son assiette sans faire un geste ni prononcer une parole.

« Je vous suis bien obligé, dit Gowan pour terminer. Clarence est un âne fieffé, mais c'est un des meilleurs garçons que je connaisse. »

Il devint évident, avant la fin du déjeuner, que les amis de ce Gowan étaient tous plus ou moins ânes ou plus ou moins fripons ; ce qui ne les empêchait pas d'être les plus aimables, les plus charmants, les plus naïfs, les plus sincères, les plus obligeants, les plus chers garçons qu'il fût possible de rencontrer sur la terre. Le procédé au moyen duquel ce Gowan arrivait à cette conclusion invariable, n'important les prémisses, aurait pu être décrit par M. Henry Gowan en ces termes : « J'ai le mérite de cultiver une tenue des livres sociale, avec la plus rigoureuse exactitude, au bénéfice de tout homme de ma connaissance, et de faire écritures du bien et du mal que je découvre en lui. Je tiens ce compte en parties doubles avec tant de conscience que je suis heureux de pouvoir vous dire que, tout compte fait, le plus méprisable des hommes est en même temps le plus aimable, le plus

charmant camarade qu'on puisse voir ; je suis même fondé à vous faire la flatteuse déclaration qu'il existe beaucoup moins de différence que vous ne seriez disposé à le croire entre un honnête homme et une canaille. » Il résultait de cette découverte réjouissante que celui qui en était l'auteur semblait, en se battant les flancs pour trouver un bon côté chez tous les hommes, rabaisser au contraire leurs bonnes qualités, lorsqu'il en trouvait, pour faire ressortir les mauvaises ; du reste ce système n'avait rien de désagréable ni de dangereux.

Cependant M. Meagles en parut moins satisfait que de la généalogie des Mollusques. Le nuage que Clennam n'avait jamais vu sur la physionomie de son hôte avant cette matinée, revint fréquemment assombrir ses traits ; et il y avait la même ombre d'inquiétude dans le regard observateur de Mme Meagles. Plus d'une fois, lorsque Chérie caressa le chien, il sembla à Clennam que cela rendait le père malheureux ; et une fois surtout, tandis que Gowan se tenait de l'autre côté du chien et penchait la tête en même temps que Minnie, Arthur se figura qu'il voyait des larmes briller dans les yeux de M. Meagles qui sortit de la chambre à la hâte. Il lui semblait aussi, c'était peut-être encore une illusion, que Chérie elle-même n'était pas sans s'apercevoir de ces petits incidents ; qu'elle essayait, avec une affection plus délicate que de coutume, de témoigner à son bon père combien elle l'aimait ; que c'était pour ce motif qu'elle était restée derrière en allant et en revenant de l'église, pour lui prendre le bras. Arthur n'aurait pas mis sa main au feu que plus tard, en se promenant seul dans le jardin, il n'avait pas entrevu Chérie, dans la chambre de son père, embrassant ses parents avec la plus grande tendresse et pleurant sur l'épaule du papa.

Comme la pluie se mit à tomber vers la fin de la journée, il fallut bien garder la maison, admirer les collections de M. Meagles et causer pour tuer le temps. Ce Gowan avait toujours quelque chose à dire sur son propre compte, et il le disait d'une manière leste et amusante. Il avait l'air d'un artiste de profession, qui avait passé quelque temps à Rome ; et pourtant il avait le ton léger et insouciant d'un amateur. Il y avait quelque chose de louche dans sa vocation artistique et dans ses connaissances spéciales, qui faisait que Clennam ne savait trop qu'en dire.

Il appela Daniel Doyce à son secours, tandis qu'ils se tenaient ensemble auprès de la croisée.

« Vous connaissez M. Gowan ? demanda-t-il à voix basse.

— Je l'ai vu ici. Il vient tous les dimanches, lorsque la famille y habite.

— C'est un artiste, à en juger d'après sa conversation.

— Une espèce d'artiste, répliqua Daniel Doyce d'un ton bourru.

— Quelle espèce d'artiste ? demanda Clennam en souriant.

— Ma foi, il a fait un doigt de cour aux beaux-arts, comme tous les beaux messieurs de Pall-Mall, dit Daniel, et je doute que les beaux-arts se donnent à si bon marché. »

Poursuivant son enquête, Clennam découvrit que la famille Gowan était une ramification très éloignée des Mollusques, et que le père de Gowan, d'abord attaché à une légation britannique, avait reçu une pension de retraite en qualité de commissaire de pas grand'chose dans une ville quelconque, qu'il y était mort à son poste, son dernier trimestre à la main, et défendant vaillamment son traitement jusqu'au dernier soupir. En récompense de cet éclatant service rendu à son pays, le Mollusque alors au pouvoir avait conseillé à la couronne d'accorder une pension de deux ou trois cents livres sterling à la veuve de ce courageux fonctionnaire. Le Mollusque, qui avait succédé au premier, avait alloué par-dessus le marché à la veuve certain petit appartement calme et retiré dans le palais de Hampton-Court, où la vieille dame demeurait encore, déplorant la lésinerie du siècle, en compagnie de plusieurs autres vieilles dames des deux sexes. Son fils, Henry Gowan, ayant hérité de M. Gowan le commissaire, un revenu trop limité pour lui être d'une grande ressource dans ce monde, avait été difficile à caser, d'autant plus que les sinécures vacantes étaient rares pour le moment et que le génie du jeune homme, au sortir même de l'adolescence, l'avait porté à étudier de préférence ce genre d'agriculture qui consiste à cultiver la folle avoine. Enfin, il avait déclaré qu'il voulait se faire peintre ; d'abord parce qu'il avait toujours eu un caprice pour cet art, et ensuite parce qu'il désirait par là blesser au cœur l'amour-propre des Mollusques en chef qui ne lui avaient pas fait une position. De sorte qu'il était successivement arrivé : d'abord, que certaines dames fort distinguées avaient été horriblement choquées de cette fin ; ensuite, que les dessins du jeune Gowan avaient circulé dans les réunions du soir, qu'on se les était passés de main en main, et qu'on avait déclaré que c'étaient de véritables

Claudes, de véritables Cuyps, de véritables phénomènes ; puis que lord Decimus lui avait fait faire son portrait, et qu'ayant invité à dîner à cette occasion le président et le conseil du même coup, il avait daigné dire avec sa gravité superbe :

« Savez-vous qu'il y a vraiment un mérite immense dans cette œuvre ? »

Bref, des gens de condition s'étaient donné de la peine pour mettre la peinture de Gowan à la mode. Mais, avec tout cela, on n'y avait pas réussi. Un public pétri de préjugés avait refusé obstinément d'accepter ce génie tout fait, et d'admirer le portrait de lord Decimus ; c'était un parti pris d'avance. Il y avait des obstinés qui voulaient à toute force que, pour réussir dans une profession quelconque (excepté dans celle de fonctionnaire public), il fallût absolument commencer par travailler du matin jusqu'au soir, de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. De façon que M. Gowan, semblable à ce vieux cercueil usé qui n'a jamais été, quoi qu'on en ait dit, celui de Mahomet, ni de personne, restait suspendu entre deux aimants qui se neutralisaient, attiré vers la terre qu'il avait quittée, attiré vers le ciel qu'il ne pouvait atteindre.

Tel est le résumé des découvertes que Clennam fit sur le compte de l'artiste, ce soir-là et plus tard.

Une heure environ après celle du dîner, Mollusque jeune arriva, en compagnie de son lorgnon. En l'honneur des illustres parents de cet hôte, M. Meagles avait renvoyé à la cuisine les jolies servantes de la veille qui furent remplacées pour cette fois par deux hommes d'un costume plus foncé. Le jeune Mollusque fut surpris et déconcerté au dernier point en apercevant Arthur, et commença par murmurer : « Par exemple !... Parole d'honneur, vous savez ! » avant de retrouver sa présence d'esprit.

Il ne put même pas s'empêcher de saisir la première occasion pour emmener Gowan dans l'embrasure d'une croisée, et pour lui dire avec cette intonation nasale qui faisait partie de son état de faiblesse générale :

« J'ai à vous parler, Gowan. Dites donc, voyons un peu : qu'est-ce que c'est donc que cet individu-là ?

— Un ami de notre hôte ; mais je ne le connais pas.

— C'est un démocrate enragé, vous savez ? dit Mollusque jeune.

— Ah bah ! où avez-vous appris cela ?

— Eh ! mais, monsieur, il s'est accroché à nous l'autre jour d'une manière inouïe. Il est allé chez mon père, et là il s'est accroché à lui à ce point qu'il a fallu le faire mettre dehors. Puis il est revenu au ministère et s'est encore accroché à moi. Jamais vous n'avez vu un individu pareil.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Eh ! mais, monsieur, répliqua Mollusque jeune, il voulait savoir quelque chose, vous savez ? Il a envahi notre ministère — sans lettre d'audience encore — en disant qu'il voulait savoir !... »

La surprise indignée avec laquelle Mollusque jeune fit cette confidence lui ouvrait si démesurément les yeux qu'il aurait pu se faire mal, si l'annonce du dîner n'était pas venue le soulager. M. Meagles, qui avait demandé avec beaucoup de sollicitude des nouvelles de lord Decimus et de lady Des Échasses, pria Mollusque jeune de donner le bras à Mme Meagles. Et lorsque Mollusque jeune s'assit à la droite de Mme Meagles, M. Meagles eut l'air aussi satisfait que si la famille Mollusque tout entière se fût trouvée là dans sa personne.

Tout le charme naturel de la journée précédente était détruit. Les gens qui mangeaient le dîner étaient aussi tièdes, aussi insipides que le dîner lui-même, et tout cela par la faute de ce pauvre imbécile de Mollusque jeune. Peu causeur de sa nature, ce jeune fonctionnaire était en ce moment victime d'une faiblesse particulière qu'il ne fallait attribuer qu'à la présence de Clennam. Il éprouvait une nécessité présente et continuelle de fixer les yeux sur ce gentleman ; son lorgnon en tomba dans sa soupe, dans son verre, dans l'assiette de Mme Meagles, ou resta suspendu sur son épaule comme un cordon de sonnette, et fut plusieurs fois honteusement ramené de ses écarts sur la poitrine du jeune bureaucrate par un des domestiques en habit noir. L'esprit affaibli par les pertes fréquentes de cet instrument d'optique, qui s'opiniâtait à ne pas tenir dans son œil, et l'intelligence de plus en plus obscurcie, chaque fois qu'il regardait le mystérieux Clennam, il portait par mégarde à son œil les cuillers, les fourchettes et autres matières étrangères dépendantes du service de table. Chaque erreur de ce genre redoublait son embarras, sans qu'il pût venir à bout de s'empêcher de contempler Clennam. Dès que Clennam parlait, cet infortuné Mollusque était

évidemment en proie à une vive terreur, et se figurait que le convive allait trouver quelque prétexte astucieux pour déclarer à haute voix « qu'il voulait savoir, vous savez ? »

Il est donc plus que douteux, qu'à l'exception de M. Meagles, aucun des convives passât son temps bien agréablement ; mais, par exemple, M. Meagles appréciait infiniment Mollusque jeune. De même que dans ce conte de fées, où un simple flacon d'eau dorée devient une fontaine d'or dès qu'on le débouche, de même M. Meagles parut croire que ce petit grain de Mollusque donnait à son dîner autant de saveur épicée que l'eût pu faire l'arbre généalogique tout entier. En présence de ce jeune homme, les belles, franches et cordiales qualités de M. Meagles pâlissaient visiblement ; il était moins à l'aise, moins naturel ; il courait après quelque chose qui ne lui appartenait pas, il n'était pas lui-même. Quelle étrange bizarrerie ! croirait-on cela de M. Meagles, et comme il faudrait aller loin pour trouver quelque chose qui y ressemblât !

Enfin l'humide journée du dimanche fit place à une nuit bien moins humide, et Mollusque jeune s'en retourna chez lui en cabriolet, fumant faiblement un petit cigare ; quant à cet équivoque Gowan, il partit à pied, accompagné de son chien qui ne valait guère mieux. Toute la journée, Chérie avait pris les peines les plus aimables pour être gracieuse avec M. Clennam, mais Clennam s'était tenu sur la réserve depuis le déjeuner, c'est-à-dire se serait tenu sur la réserve, s'il avait été amoureux de Chérie.

Lorsque Arthur fut remonté dans sa chambre et se fut jeté encore une fois dans le fauteuil auprès de la cheminée, M. Doyce frappa à sa porte, la bougie à la main, pour lui demander comment et à quelle heure il comptait retourner à Londres le lendemain. Cette question réglée, Clennam dit un mot à M. Doyce à propos de ce Gowan, qui lui aurait trotté dans la tête s'il avait été son rival :

« Je n'ai pas grande idée de l'avenir de ce peintre-là.

— Ni moi non plus, » répliqua Doyce.

M. Doyce se tenait debout, son bougeoir dans une main, l'autre main dans sa poche, regardant fixement la flamme de la bougie, et on lisait sur sa physionomie paisible qu'il devinait que Clennam avait encore quelque chose à lui dire.

« J'ai trouvé mon digne ami un peu changé, pas à l'avantage de sa belle humeur, depuis ce matin, à partir de la visite de ce monsieur, dit Clennam.

— En effet, répondit Doyce.

— Mais la visite n'a pas produit le même effet sur sa fille ? ajouta Clennam.

— Non, » répondit Doyce.

Il y eut un silence des deux côtés. M. Doyce, les yeux toujours fixés sur la flamme de sa bougie, continua lentement :

« Le fait est que M. Meagles a deux fois emmené sa fille à l'étranger, dans l'espoir de la détacher de M. Gowan. Il la croit disposée à avoir du goût pour lui et il a des doutes pénibles (je les partage, comme je suis sûr que vous le faites) sur le bonheur qui pourrait résulter d'un pareil mariage.

— Il y... » Clennam étrangla, toussa et s'arrêta.

« C'est ça, vous vous serez enrhumé, dit Daniel Doyce, mais sans le regarder.

— Il y a promesse de mariage échangée entre les deux jeunes gens, naturellement ? dit Clennam d'un ton insouciant.

— Non. On m'a positivement dit que non. Le monsieur a demandé qu'on lui fit une promesse de ce genre, mais la demoiselle a refusé. Depuis le récent retour des Meagles, notre ami a bien voulu consentir à recevoir M. Gowan une fois par semaine ; mais voilà tout. Pour rien au monde Minnie ne voudrait tromper son père ou sa mère. Vous avez voyagé avec eux et vous avez pu reconnaître que cette famille est unie par des liens d'affection qui ne sont pas pour finir de sitôt. Je suis certain qu'il n'y a rien de plus entre Mlle Minnie et M. Gowan que ce que nous voyons.

— Ah ! nous en voyons bien assez ! » s'écria Arthur.

M. Doyce lui dit bonsoir du ton d'un homme qui vient d'entendre une exclamation pleine de tristesse, sinon de désespoir, et qui cherche à rendre un peu de courage et d'espérance à l'esprit de celui qui l'a laissé échapper ; et c'est une nouvelle preuve de sa bizarrerie connue ; ce ne pouvait être qu'une de ses nombreuses lubies de plus ; comment vouliez-vous qu'il pût entendre une exclamation de ce genre sans que Clennam l'entendît également ?

La pluie tombait lourdement sur le toit et rejaillissait sur la terre détrempée, en fouettant les feuilles de lierre et les branches dépouillées des grands arbres ; la pluie tombait lourdement, tristement. C'était une nuit de larmes.

Si Clennam ne s'était pas décidé à ne pas devenir amoureux de Chérie ; s'il avait eu cette faiblesse ; si, petit à petit, il s'était laissé aller à risquer sur un seul coup de dé tout ce qu'il avait d'ardeur et d'espoir, toutes les riches ressources de son caractère mûr et sérieux ; s'il avait fait cette imprudence et découvert qu'il avait tout perdu, il aurait été ce soir-là plus malheureux qu'on ne peut dire ; le fait est que...

Le fait est que la pluie tombait lourdement, tristement.

1. [↑] En anglais, *incapable de mettre le feu à la Tamise*, équivaut à la locution française, *qui n'a pas inventé la poudre*. (Note du traducteur.)

CHAPITRE XVIII.

L'amoureux de la petite Dorrit.

La petite Dorrit n'avait pas atteint son vingt-deuxième anniversaire sans trouver un amoureux. Même, dans cette misérable prison de la Maréchaussée, l'éternel Cupidon avait de temps à autre décoché quelques flèches déplumées de son arc moisi, et blessé au cœur un ou deux détenus.

Cependant l'amoureux de la petite Dorrit n'était pas un détenu : c'était le fils sentimental d'un guichetier. Le père de ce soupirant comptait, au bout d'une longue carrière, léguer à son fils l'héritage d'une clef sans tache ; il l'avait initié dès son enfance aux devoirs de son emploi, et lui avait inspiré l'ambition de maintenir dans la famille la serrure du guichet. En attendant cet héritage, le jeune homme aidait sa mère à gérer, au coin de l'allée de Horsemonger (le père, quoique guichetier, ne demeurait pas dans la prison), un petit débit de tabac qui avait une clientèle assez lucrative parmi les détenus.

Bien des années auparavant, lorsque l'objet de sa flamme avait coutume de se tenir dans son petit fauteuil au coin de la cheminée de la loge, le jeune John (son nom de famille était Chivery), qui avait un an de plus que la petite Dorrit, lui avait lancé des œillades d'admiration et de ravissement. Lorsque, plus tard, il avait joué avec elle dans la cour, son jeu favori avait consisté à faire semblant de l'emprisonner dans des coins, afin de recevoir des baisers réels pour faire semblant de la délivrer. Lorsqu'il était devenu assez grand pour regarder par le trou de la grande serrure de la porte principale, il avait plus d'une fois laissé dehors sur les marches le dîner ou le souper de son père, au risque de voir disparaître les comestibles, pour s'enrhumer un œil à force de contempler sa bien-aimée à travers cette perspective aérienne.

Si l'ardeur du jeune John s'était jamais ralentie aux jours moins impressionnables de son enfance, à cet âge où la jeunesse est encline à laisser traîner les cordons de ses brodequins sans prendre souci de ses organes digestifs, dont elle a le bonheur d'ignorer l'existence délicate, il s'était bientôt corrigé, et sa constance était devenue dès lors inébranlable. À dix-neuf ans, il avait inscrit sur cette partie du mur qui faisait face à la demeure d'Amy, à l'occasion de la fête de cette jeune personne :

« Sois la bienvenue, doux nourrisson des fées ! »

À vingt-trois ans, chaque dimanche, la même main offrait en tremblant des cigares au Père de la Maréchaussée, ou plutôt au père de la reine de son cœur.

Le jeune John était petit de taille, avec des jambes un peu faibles et des cheveux d'un blond très faible aussi. Un de ses yeux, peut-être celui qui avait eu l'habitude de regarder par le trou de la serrure, était faible comme le reste et paraissait plus grand que l'autre, comme un œil étonné qui cherche en vain à se remettre de sa surprise. Le jeune John avait aussi un caractère des plus doux. Ce qui ne l'empêchait pas de posséder une grande âme, poétique, expansive, fidèle.

Bien qu'en présence de la divinité de son cœur il fût trop humble pour espérer beaucoup, le jeune John avait examiné la question sous toutes ses faces. Amené par le raisonnement à une conclusion bienheureuse, il avait entrevu, malgré sa modestie, un mariage plein de convenance. Avec un peu de bonheur, l'union était possible. N'était-elle pas l'enfant de la Maréchaussée comme il en était le guichetier en herbe ? Voilà pour la convenance. John deviendrait gardien interne. Alors Amy hériterait officiellement de la chambre dont elle avait si longtemps payé le loyer : c'était encore bien agréable. De cette chambre on pouvait regarder par-dessus le mur d'enceinte, en se dressant sur la pointe des pieds, et avec un treillage garni de pois de senteur ou de haricots rouges, la fenêtre deviendrait un véritable bosquet. N'était-ce pas ravissant ? Puis, comme ils seraient tout l'un pour l'autre, il y avait même une grâce allégorique à se trouver renfermés ensemble dans la geôle. Séparés du monde (sauf de cette partie du monde dont la garde leur serait confiée), ne connaissant que par ouï dire les peines et les soucis du dehors et seulement par les récits des pèlerins qui se reposeraient chez eux, en route vers l'hôtel des Insolubles,

entre le bosquet aérien et la loge plus terrestre, ils glisseraient doucement sur le fleuve du temps, goûtant un bonheur domestique digne des temps pastoraux. Quelle est l'âme naïve et bucolique qui aurait pu résister à ce tableau touchant ? Le jeune John, ému par l'avenir de bonheur qui allait enfin couronner tant d'amour, arracha des larmes de ses propres yeux en terminant le tableau par une pierre tombale dressée dans le cimetière voisin, tout contre le mur de la prison, et portant l'inscription suivante :

« CI-GÎT JOHN CHIVERY, qui fut soixante ans guichetier
et cinquante ans gardien de la prison voisine,
décédé le 31 décembre 1806,
à l'âge de 83 ans,
entouré du respect universel
Ci-gît aussi sa bien-aimée et bien aimante épouse,
AMY, fille de William DORRIT, qui n'a pas survécu
quarante-huit heures à la perte de son mari,
décédée aussi dans la prison de la Maréchaussée
C'est là qu'elle a vu le jour, c'est là qu'elle a vécu,
c'est là qu'elle est morte. »

Les parents de John Chivery n'ignoraient pas la passion de leur fils, d'autant plus qu'elle avait, en quelques rares occasions, poussé le jeune amoureux à témoigner de l'exaspération aux pratiques et à léser les intérêts du débit ; mais M. et Mme Chivery avaient, à leur tour, résolu le problème d'une façon favorable aux vœux de leur unique héritier. Mme Chivery, femme prudente, avait prié son mari de ne pas oublier que la position de leur John, dans la geôle, se trouverait certainement affermie par une alliance avec Mlle Dorrit, qui y avait elle-même certains droits de préséance et qui y était fort estimée. Mme Chivery avait prié son mari de ne pas oublier que si, d'un côté, leur John avait quelques écus et un poste de confiance en expectative, d'un autre côté Mlle Dorrit avait de la naissance ; les deux faisaient la paire. Mme Chivery, parlant cette fois en mère et non en diplomate, et envisageant la question sous un autre point de vue, avait prié son mari de se rappeler que leur John n'avait jamais été bien fort et que son amour le tourmentait et le tracassait déjà bien assez, sans qu'on le poussât à attenter à ses propres jours, car personne ne pouvait jurer qu'il n'irait pas jusque-là, si on le contrariait par trop. Ces arguments avaient agi si puissamment sur l'esprit de M. Chivery, qui était un homme de peu de paroles, qu'il avait quelquefois le dimanche matin donné à son rejeton ce

qu'il appelait « une tape propice » (symbole superstitieux de la chance propice qui devait lui rendre la fortune favorable) avant de le laisser partir pour déclarer sa flamme et revenir triomphant. Mais le jeune John n'avait jamais eu le courage de faire sa déclaration ; et c'est principalement à la suite de ces occasions manquées qu'il était revenu tout exaspéré au débit de tabac, où il avait malmené les pratiques.

Dans cette affaire, comme dans toutes les autres, la petite Dorrit fut la dernière personne que l'on songea à consulter. Son frère et sa sœur connaissaient la passion de John et se rengorgeaient d'avance, faisant de cette passion comme une patère à laquelle ils accrochaient avec orgueil la vieille fiction fripée de leur naissance distinguée. Fanny affichait ses prétentions aristocratiques en éconduisant le pauvre soupirant, tandis qu'il se promenait aux alentours de la prison dans l'espoir de rencontrer la dame de ses pensées. Tip affichait ses prétentions aristocratiques et se posait en frère irrité, émettant dans la petite cour du jeu de boule des menaces fanfaronnes et de vagues allusions à un gentleman inconnu qu'il pourrait bien un jour ou l'autre empoigner par la peau du cou, et secouer, comme il faut, certain petit roquet qu'il ne nommait pas davantage. Mais ils n'étaient pas les seuls membres de la famille à tirer parti de cet amour discret. Non, non. On ne pouvait pas supposer que le Père de la Maréchaussée daignât s'en apercevoir ; naturellement, sa pauvre dignité ne pouvait pas abaisser son regard jusque-là. Mais il acceptait sans scrupule les cigares du dimanche, il était même enchanté de les recevoir ; et parfois il poussait la condescendance jusqu'à se promener de long en large dans la cour pour les fumer avec bienveillance, en compagnie du donataire, qui revenait tout fier et plein d'espoir. Il n'accueillait pas avec moins d'affabilité les attentions de Chivery père, qui cédait toujours son fauteuil et son journal au doyen, lorsque celui-ci visitait sa loge durant une de ses factions ; et qui lui avait même dit que, si quelqu'un de ces soirs M. Dorrit voulait faire tranquillement une promenade dans la cour extérieure et regarder dans la rue, il n'y aurait pas grande difficulté. Si le doyen ne profita pas de cette dernière politesse, ce fut seulement parce qu'il ne tenait plus à jeter un coup d'œil sur le monde extérieur ; car il acceptait d'ailleurs tout ce qu'on lui offrait, et disait de temps en temps :

« C'est un homme fort poli que ce Chivery, très-attentionné et très-respectueux ; le jeune Chivery également ; il a réellement le sentiment délicat de la position que j'occupe ici. Oui, ils se conduisent vraiment fort bien ces Chivery. La façon dont ils se comportent avec moi me flatte et me satisfait. »

Cependant le jeune John était trop dévoué pour ne pas embrasser dans sa vénération toute la famille Dorrit. Il ne songea pas un instant à discuter la validité de leurs prétentions ; au contraire, il rendit hommage à leurs simagrées. Quant à tirer aucune vengeance du frère de la petite Dorrit, John, eût-il été doué d'un caractère moins pacifique, aurait cru commettre un sacrilège en ouvrant la bouche ou en levant la main contre ce gentleman. Il regrettait de n'avoir pas su conquérir les bonnes grâces de ce noble esprit ; il sentait que sa hauteur n'était pas incompatible avec sa noble origine, et ne cherchait qu'à se concilier, par des déférences constantes, l'âme magnanime de Tip. Le Père de la Maréchaussée, ce gentleman qui avait eu des malheurs, ce gentleman qui avait tant de dignité et des manières si distinguées et qui l'accueillait toujours avec tant de condescendance, il le vénérât. Pour Fanny, il la trouvait un peu vaniteuse et fière, mais il la regardait aussi comme une jeune fille pétrie de talent, qui ne pouvait oublier sa splendeur passée. Le pauvre amoureux honorait et aimait la petite Dorrit tout bonnement parce qu'elle n'avait aucune espèce de prétention, témoignage instinctif rendu au mérite de la jeune fille et à la différence qu'il lui trouvait avec le reste de la famille.

Le débit de tabac, situé au coin de l'allée de Horsemonger, se tenait dans un établissement rural qui n'avait pas de premier, et qui cumulait l'avantage de recevoir l'air des cours du guichet de Horsemonger et celui d'une promenade solitaire le long du mur de cet agréable édifice. Le magasin avait des allures trop modestes pour pouvoir entretenir un montagnard écossais de grandeur naturelle^[1], mais il soutenait un tout petit highlander qui se tenait sur une planchette, à l'entrée de la boutique, où il avait l'air d'un chérubin tombé du ciel avant d'avoir pu achever sa toilette, et qui avait toujours pris une jaquette pour se couvrir, par décence.

Un certain dimanche, à la suite d'un certain dîner cuit au four que l'on dépêcha de bonne heure, le jeune John passa sous le portail décoré du chérubin déchu, afin de faire au Père de la Maréchaussée sa visite

habituelle ; il n'y allait pas les mains vides, il n'avait pas oublié son offrande de cigares propitiatoires. Il était convenablement vêtu d'un habit marron surmonté d'un collet de velours noir aussi élevé que le comportait sa taille ; d'un gilet de soie semé de bouquets d'or ; d'une cravate d'un goût exquis et fort en vogue à cette époque, représentant des faisans lilas sur un fond chamois ; un pantalon embelli de raies si larges que chaque jambe avait l'air d'un luth à trois cordes, sans compter le chapeau des grands jours, monument très-élevé et très-ferme. Lorsque la prudente Mme Chivery s'aperçut qu'outre ces ornements son John tenait à la main une paire de gants blancs et une canne surmontée d'un bec semblable à un doigt indicateur des poteaux de la route pour qu'il ne se trompât pas de chemin, et lorsqu'elle lui vit tourner le coin de la rue à droite, elle remarqua, en s'adressant à M. Chivery qui n'était pas de garde ce jour-là, qu'elle croyait savoir de quoi il retournait.

Les détenus hébergeaient justement ce jour-là un assez grand nombre de visiteurs, et leur Père restait chez lui pour recevoir ceux qui voudraient se faire présenter. Après avoir fait le tour de la cour, l'amoureux de la petite Dorrit monta, le cœur agité, et frappa avec son poing fermé à la porte du Père de la Maréchaussée.

« Entrez, entrez ! » dit une voix affable. C'était la voix du père, du père de la petite Dorrit, du père des prisonniers pour dettes. Il était assis, son journal à la main, coiffé de sa calotte noire ; quatre francs de menue monnaie d'argent avaient été oubliés par hasard sur la table, et deux chaises, disposées d'avance, tendaient les bras aux visiteurs. Tout était arrangé pour le grand lever du doyen.

« Ah, petit John ! Comment allez-vous, comment allez-vous ?

— Assez bien, merci, monsieur. J'espère que vous pouvez en dire autant.

— Oui, John Chivery ; oui. Je n'ai pas trop à me plaindre de ce côté-là.

— J'ai pris la liberté, monsieur, de...

— Hein ? »

Le doyen levait toujours les sourcils à cet endroit du discours prenait un air de distraction aimable, et un sourire rêveur.

« ... Quelques cigares, monsieur.

— Oh (moment de surprise extrême) ! merci, jeune John, merci. Mais vraiment je crains d'être trop... Non ?... Dans ce cas n'en parlons plus. Posez-les sur la cheminée, s'il vous plaît, John. Et asseyez-vous, asseyez-vous. Vous n'êtes pas un étranger ici, John.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon. Mlle... (ici John fit tourner son chapeau monumental sur sa main gauche, comme une cage d'écureuil qui roule lentement sur son axe) Mlle Amy se porte bien ?

— Oui, John, oui ; elle se porte très bien. Elle est sortie.

— Vraiment, monsieur ?

— Oui, John. Mlle Amy est allée prendre l'air. Mes jeunes gens sortent tous très fréquemment. Mais, à leur âge, c'est bien naturel, John.

— Rien de plus naturel, monsieur Dorrit.

— Oui, elle est allée prendre l'air, John, prendre l'air. Il tambourinait doucement sur la table d'un air paternel et dirigeait les yeux vers la croisée. Elle prend l'air sur le Pont suspendu. Elle affectionne particulièrement le Pont suspendu depuis quelque temps et semble préférer cette promenade-là à toute autre. Il changea la conversation. Votre père n'est pas de garde en ce moment, je crois, John ?

— Non, monsieur, son tour ne vient que plus tard dans l'après-midi. » Le chapeau recommença à tourner. « Je crois qu'il faut que je vous dise bonjour, monsieur ? — Déjà ? Bonjour, jeune John ; allons, allons (*avec une affabilité excessive*), ce n'est pas la peine d'ôter votre gant, John, gardez-le pour me donner une poignée de main. Vous n'êtes point un étranger ici, vous savez. »

Ravi de la cordialité de cette réception, John descendit l'escalier. Il rencontra en route plusieurs détenus accompagnés de visiteurs qui désiraient se faire présenter ; M. Dorrit se penchant par hasard par-dessus la rampe, choisit ce moment pour lui dire avec une intonation de voix très distincte :

« Je vous suis fort obligé de votre petit témoignage, John. »

L'amoureux de la petite Dorrit eut bientôt déposé ses deux sous au tourniquet du Pont suspendu et s'avança à la recherche d'une personne bien connue et bien aimée. D'abord il craignit qu'elle ne fût pas là ; mais, en

s'approchant de l'autre rive, il la vit debout et immobile, regardant la rivière. Elle paraissait absorbée dans une rêverie profonde et il se demanda à quoi elle pouvait penser. Elle avait devant elle une forêt de cheminées et de toits, moins encombrée de fumée que durant les jours de la semaine : peut-être pensait-elle aux cheminées.

La petite Dorrit resta si longtemps à rêver et fut si complètement préoccupée que, bien que son amoureux fût resté auprès d'elle pendant un temps qui lui parut assez long, et se fût retiré une ou deux fois pour revenir ensuite au même endroit, elle ne bougea pas. De sorte qu'il se décida enfin à s'avancer et à lui adresser la parole. L'endroit était tranquille et retiré, et il se dit que c'était le moment ou jamais de lui parler.

Il s'approcha donc, et elle ne sembla pas entendre le bruit de ses pas, jusqu'au moment où il se trouva près d'elle. Lorsqu'il dit : « Mademoiselle Dorrit ! » elle tressaillit et recula devant lui, avec une expression de frayeur et même de répulsion qui causa à John une épouvante indicible. Plus d'une fois déjà elle l'avait évité ; depuis longtemps elle semblait même toujours chercher à l'éviter. Elle s'était détournée si souvent et éloignée d'un pas si léger en le voyant venir que l'infortuné John ne pouvait plus croire qu'elle le fît sans intention. Mais il avait espéré que c'était un effet de sa timidité ou de sa modestie ou qu'elle avait deviné peut-être ce qu'il aurait voulu lui dire, mais il était loin de croire que ce fût par aversion. Et voilà que ce rapide regard venait lui dire : « Comment, vous ici ! vous la dernière personne que j'aurais voulu rencontrer ! »

Ce ne fut qu'un éclair, car elle reprima ce mouvement de répulsion pour lui dire de sa petite voix douce : « Oh, monsieur John c'est donc vous ? » Mais elle sentit ce que son regard venait déjà d'exprimer ; John ne s'y était pas trompé non plus, et tous deux se regardèrent d'un air également confus.

« Oui, mademoiselle Amy ; je crains de vous avoir dérangée en vous adressant la parole.

— Oui, un peu. Je... j'étais venue ici pour être seule, et je croyais bien l'être.

— Mademoiselle Amy, j'ai pris la liberté de venir par ici, parce que M. Dorrit m'a appris par hasard, lorsque je lui ai fait une visite, que vous... »

Elle se troubla encore plus que tout à l'heure en murmurant tout à coup : « Oh, père, père ! d'un ton déchirant et en détournant la tête.

— Mademoiselle Amy, j'espère que je ne vous ai causé aucune inquiétude en nommant M. Dorrit. Je vous assure que je l'ai trouvé en très bonne santé et de très bonne humeur, et qu'il m'a témoigné autant de bonté que d'habitude. Il a même été assez obligeant pour me dire que je n'étais pas un étranger chez lui : enfin, il m'a reçu d'une manière tout à fait flatteuse. »

À la grande consternation de son amoureux, la petite Dorrit détourna son visage et le cacha dans ses deux mains, puis, se balançant sans changer de place, comme si elle souffrait, murmura encore : « Oh, père, comment pouvez-vous ! Oh, mon cher père, comment, comment pouvez-vous agir ainsi ! »

Le pauvre garçon continua à la regarder, le cœur débordant de sympathie, mais sans comprendre ce que cela voulait dire, jusqu'au moment où la petite Dorrit, après avoir pris son mouchoir, et l'avoir porté à son visage toujours détourné, s'éloigna rapidement. D'abord John demeura aussi immobile qu'une statue ; puis il courut après elle.

« Mademoiselle Amy, je vous en prie ! Ayez la bonté de vous arrêter un instant. Mademoiselle Amy, s'il faut que quelqu'un s'en aille, laissez-moi partir. Je perdrais la tête, s'il me fallait croire que c'est moi qui vous fais fuir ainsi. »

Sa voix tremblante et sa sincérité évidente arrêtaient la petite Dorrit.

« Oh ! que faire, s'écria-t-elle, que dois-je faire ? »

Comme le jeune John n'avait jamais vu la petite Dorrit en proie à la moindre agitation, comme au contraire il l'avait vue conservant, dès son enfance, un sang-froid inaltérable, il éprouva devant cette détresse un contre-coup qui le fit trembler depuis le sommet de son chapeau monumental jusqu'à la semelle de sa chaussure. Il jugea donc nécessaire de s'expliquer. Il pouvait avoir été mal compris ; on pouvait croire qu'il avait voulu dire ou faire quelque chose dont il était à cent lieues. Il pria donc la petite Dorrit d'écouter son explication ; c'était la plus grande faveur qu'elle pût lui accorder.

« Mademoiselle Amy, je sais que votre famille est bien supérieure à la mienne. J'essayerais en vain de le dissimuler. Je n'ai jamais entendu parler d'un Chivery qui ait été gentleman, et je ne commettrai pas la bassesse de vouloir vous en imposer sur une question si importante. Mademoiselle Amy, je sais fort bien que votre frère au noble cœur et votre sœur altière me dédaignent du haut de leur grandeur. Tout ce qui me reste à faire, c'est de gagner un jour leur amitié à force d'égards et de respect, de contempler, du fond de mon humble position, l'éminence où les a placés leur naissance (car, soit qu'on nous considère comme marchands de tabac ou comme guichetiers, je sais fort bien que notre situation est humble), et de leur souhaiter bonheur et santé. »

Le pauvre garçon était si candide, et il existait un tel contraste entre la fermeté de son chapeau et la tendresse de son cœur, et peut-être même de sa tête, que cela avait quelque chose de touchant. La petite Dorrit le supplia de ne ravalier ni sa personne ni sa position sociale, et surtout de ne pas s'imaginer qu'elle se regardât comme au-dessus de lui. Ces paroles consolèrent un peu le jeune John.

« Mademoiselle Amy, bégaya-t-il, depuis longtemps... depuis des siècles, à ce qu'il me semble... je nourris dans mon cœur le désir de vous dire quelque chose. Puis-je parler ? »

La petite Dorrit s'éloigna encore une fois de lui avec un tressaillement involontaire ; réprimant ce mouvement, elle traversa d'un pas rapide la moitié du pont sans répondre.

« Puis-je parler ?... Mademoiselle Amy, je vous adresse humblement cette simple question... Puis-je parler ? Je suis si malheureux de la peine que je vous ai causée (sans le vouloir, j'en prends le ciel à témoin !), qu'il n'y a pas le moindre danger que je parle sans votre consentement. Je saurais garder pour moi le secret de ma peine, je saurais dévorer ma douleur, sans chercher à faire partager ma douleur et ma peine à celle pour laquelle je me lancerais plutôt par-dessus ce parapet si cela pouvait lui procurer un moment de plaisir ! D'ailleurs, ce n'est pas bien malin, car je le ferais pour un penny. »

L'accablement de John avec une mise si splendide aurait pu le rendre ridicule, si sa délicatesse ne l'avait pas rendu respectable. La petite Dorrit

comprit ce qu'elle devait faire.

« S'il vous plaît, John Chivery, dit-elle en tremblant, mais d'un ton calme, puisque vous avez l'obligeance de me demander si vous devez en dire davantage, s'il vous plaît, n'en faites rien.

— Jamais, mademoiselle Amy ?

— Non, s'il vous plaît, jamais.

— Ah ! bonté du ciel !

— Mais peut-être, au lieu de cela, me laisserez-vous vous dire quelque chose moi-même. Je voudrais bien vous le dire tout franchement, avec autant de simplicité que possible. Quand vous penserez à nous, John, je veux dire à mon frère, à ma sœur et à moi, ne pensez pas à nous comme à des personnes qui diffèrent des autres détenus ; car, quelque position que nous ayons occupée autrefois (et je ne la connais guère), il y a longtemps que nous sommes ce que vous voyez et nous ne nous relèverons jamais. Cela vaudra mieux pour vous, et beaucoup mieux pour d'autres, que de faire ce que vous faites maintenant. »

Le jeune John protesta d'un air lugubre qu'il essayerait de se rappeler ce conseil et qu'il ferait volontiers ce qu'elle désirait.

« Quant à moi, dit la petite Dorrit, pensez à moi aussi peu que vous pourrez ; moins vous y penserez, mieux cela vaudra. Lorsque vous penserez à moi, John, ne songez qu'à l'enfant que vous avez vue grandir dans la prison, toujours occupée des mêmes devoirs, qui est restée faible, craintive, contente et sans protecteur. Je désire surtout que vous vous rappeliez que, lorsque je mets le pied hors de la prison, je suis seule et sans protecteur. »

Il répondit qu'il était prêt à faire tout ce qu'elle désirait. Mais pourquoi Mlle Amy tenait-elle tant à ce qu'il se rappelât cela ?

« Parce que, répliqua la petite Dorrit, je sais que je puis compter que vous n'oublierez pas notre rencontre d'aujourd'hui et que vous ne me parlerez plus de ce que vous vouliez me dire. Vous êtes si généreux que je puis compter sur vous, et j'y compte, et j'y compterai toujours. Et je vais vous prouver que j'ai toute confiance en vous. J'aime l'endroit où je vous parle plus qu'aucun endroit que je connaisse (le peu de couleur qui animait le teint de la petite Dorrit avait disparu, mais son amoureux trouva qu'elle

devenait moins pâle en faisant cet aveu), et il est possible que je vienne souvent me promener ici. Je sais que je n'ai qu'à vous le dire pour être tout à fait sûre que vous ne viendrez jamais m'y chercher... Et je... j'en suis bien sûre ! »

Elle pouvait y compter, dit le jeune John, qui déclara en outre qu'il se regardait comme le plus infortuné des mortels, mais que les désirs de la petite Dorrit seraient pour lui une loi.

« Et adieu, John, dit la petite Dorrit, j'espère que vous trouverez une bonne femme un jour ou l'autre, et que vous serez heureux avec elle. Certainement vous méritez d'être heureux, et vous le serez, John. »

Comme elle lui tendait la main en parlant ainsi, le cœur qui battait sous ce gilet à bouquets d'or (ce n'était que de la camelote, à vrai dire) se gonfla jusqu'à l'ampleur d'un cœur de gentleman, et le pauvre petit John, n'ayant pas de place pour le contenir, ne put que fondre en larmes.

« Oh ne pleurez pas, s'écria la petite Dorrit avec un accent plein de pitié. Non, non, je vous en prie ! Adieu, John, Dieu vous bénisse !

— Adieu, mademoiselle Amy. Adieu ! »

Et il la quitta là-dessus, après avoir remarqué pourtant qu'elle s'était assise sur un banc, et qu'elle appuyait non-seulement sa petite main, mais aussi son visage contre le parapet rugueux, comme si elle se fût senti la tête lourde et l'esprit attristé.

C'était une démonstration touchante de la vanité des projets humains que de voir l'amoureux de la petite Dorrit (le chapeau monumental ramené sur ses yeux, le collet de velours, relevé comme par un temps de pluie, l'habit marron boutonné jusqu'en haut pour cacher le gilet aux bouquets d'or, et l'index inexorable de la petite canne tourné vers la maison paternelle) se glisser le long des plus sales rues de traverse et composer en route cette nouvelle épitaphe, destinée à figurer sur une pierre tombale dans le cimetière de l'église Saint-Georges :

CI-GISENT
les restes mortels de JOHN CHIVERY,
Qui n'a jamais fait grand'chose de bon,
Décédé vers la fin de l'année 1826, à la suite d'une passion
malheureuse ;

À son dernier soupir, il a prié ses parents de faire graver
au-dessus de ses cendres le mot AMY,
Et ses parents inconsolables ont exaucé sa prière. »

1. [↑](#) Les marchands de tabac anglais adoptent généralement pour enseigne la statue de bois d'un montagnard écossais. — On n'a jamais pu savoir pourquoi. (*Note du traducteur*)

CHAPITRE XIX.

Le père de la Maréchaussée dans ses diverses relations sociales.

Les frères William et Frédéric Dorrit se promenant de long en large dans la cour de la prison, du côté de la pompe, bien entendu, le côté du beau monde, le quartier aristocratique de l'endroit (car le Père des détenus, par respect pour sa propre dignité, avait soin de ne pas se montrer trop souvent du côté fréquenté par les moins fortunés de ses enfants, sauf les dimanches matins, le jour de Noël ou autres époques de cérémonie, où il ne manquait jamais de venir poser la main sur la tête des prisonniers en bas âge et de bénir ces jeunes insolvables avec une bienveillance vraiment édifiante) ; les deux frères se promenant de long en large dans la cour présentaient un spectacle mémorable : Frédéric le libre était si humble, si cassé, si flétri, si fané ; William le captif était si distingué, si affable, et si peu fier de la position superbe qu'il savait pourtant bien occuper, que ce seul contraste, à défaut d'autre, aurait suffi pour exciter la surprise chez le spectateur.

Ils se promenaient de long en large dans la cour, le soir du jour où la petite Dorrit avait causé avec son amoureux sur le Pont suspendu. Le doyen avait fini pour la journée avec les soucis de son rang ; son grand lever avait attiré assez de monde ; plusieurs présentations avaient eu lieu ; les quatre francs qui traînaient par hasard sur la table s'étaient (par hasard aussi) multipliés par quatre. Tandis qu'il se promenait dans la cour, adaptant, avec une affabilité extrême, son pas à la démarche lente et traînarde de son frère, modeste dans sa supériorité et plein d'égards pour ce pauvre Frédéric, l'acceptant tel qu'il était et respirant la tolérance des défauts fraternels dans chaque bouffée de tabac qu'il laissait échapper de ses lèvres et qui avait l'ambition de s'envoler par-dessus le mur garni de pointes de fer ; William Dorrit était bon à voir.

Son frère Frédéric, à l'œil terne, à la main tremblante, aux épaules voûtées et à l'esprit trouble, traînait humblement la gigue à côté de son aîné

dont il acceptait le patronage comme il acceptait tout incident dans le labyrinthe du monde où il s'était perdu. Il tenait à la main le cornet de tabac habituel où il puisait fréquemment une prise économe. L'ayant humée en hésitant, il jetait de nouveau sur son frère un regard admirateur, remettait ses mains derrière son dos et marchait ainsi auprès de lui jusqu'à ce qu'il éprouvât le besoin de prendre une nouvelle prise ou de s'arrêter pour regarder autour de lui, peut-être en se rappelant tout à coup qu'il avait oublié sa clarinette.

Les visiteurs disparaissaient à mesure que les ombres de la nuit s'abaissaient, mais il y avait encore assez de monde dans la cour, la plupart des prisonniers étant descendus pour reconduire leurs amis jusqu'à la loge. Tandis que les deux frères se promenaient dans la cour, William le captif regardait autour de lui pour recevoir les salutations de ses admirateurs, auxquels il ôtait gracieusement son chapeau, et empêchait Frédéric le libre de se heurter contre les passants ou d'être poussé contre le mur. Les détenus en masse ne formaient pas une corporation bien sentimentale, mais néanmoins tous les prisonniers, chacun à sa façon, montraient bien sur leur visage qu'ils trouvaient les deux frères bons à voir.

« Tu me parais un peu abattu ce soir, Frédéric, dit le Père des détenus ; aurais-tu quelque chose ?

— Quelque chose ? (Il ouvrit un moment les yeux tout grands, puis baissa de nouveau la tête et les paupières.) Non, William, non. Je n'ai rien.

— Si l'on pouvait te persuader de soigner un peu ta mise, Frédéric...

— Oui, oui ! interrompit le vieillard. Mais je ne puis pas. Je ne puis pas. Ne me parle plus de cela. C'est fini. »

Le doyen jeta en passant un coup d'œil à un détenu avec lequel il était en relation amicale, comme qui dirait : « C'est un vieillard bien faible que celui que vous voyez auprès de moi ; mais ce vieillard est mon frère, monsieur, et la voix de la nature est si puissante ! » et il pilota son frère hors de portée du bras de la pompe en le prenant par sa manche râpée. Rien n'eût manqué pour faire de William Dorrit un modèle de guide fraternel, de philosophe et d'ami, s'il avait seulement garé son frère d'une ruine entière, au lieu de la causer lui-même.

« Je crois, William, répondit l'objet de cette affectueuse sollicitude, que je suis fatigué, et je vais aller me coucher.

— Mon cher Frédéric, répliqua l'autre, que je ne te retienne pas ; ne sacrifie pas tes goûts aux miens.

— Les veilles, l'air un peu lourd de ma chambre et les années aussi, je suppose, dit Frédéric, tout ça contribue à m'affaiblir.

— Mon cher Frédéric, répondit le doyen, penses-tu que tu prennes assez de soin de ta santé ? Penses-tu que tes habitudes soient aussi régulières et aussi méthodiques que le sont... les miennes, par exemple ? Pour ne pas ramener sur le tapis cette petite excentricité à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, je doute que tu prennes assez d'air et assez d'exercice, Frédéric. Voici une promenade qui est toujours à ton service. Pourquoi ne pas en profiter plus souvent que tu ne le fais ?

— Ah ! soupira l'autre. Oui, oui, oui.

— Mais il est parfaitement inutile de dire oui, oui, mon cher Frédéric, persista le doyen avec sa douce sagesse, si tu ne veux pas en profiter. Tu n'as qu'à me voir, Frédéric, tu peux prendre exemple sur moi. La nécessité et le temps m'ont appris ce que je dois faire. À certaines heures précises de la journée, tu me trouveras à la promenade, ou dans ma chambre, ou dans la loge, lisant mon journal, recevant mon monde, mangeant et buvant. Il y a déjà bien des années que j'ai dressé Amy à cette exactitude : je lui ai appris (par exemple) la nécessité que mes repas soient servis à heure fixe. À mesure qu'elle a grandi, elle a compris l'importance de ces arrangements et tu sais quelle bonne fille cela fait ! »

Le frère se contenta de soupirer de nouveau, tandis qu'il rêvait en marchant de son pas traînard : « Ah ! oui, oui, oui.

— Mon cher ami, dit le Père de la Maréchaussée, posant la main sur l'épaule de Frédéric et le raillant avec douceur (avec douceur ; il était si faible le pauvre cher homme !), tu m'as déjà dit cela, et je ne sais pas si tes paroles, Frédéric, ont un sens caché qui m'échappe, mais elles n'ont pas l'air de signifier grand'chose. Je voudrais pouvoir te réveiller un peu, mon bon Frédéric ; tu as besoin d'être réveillé.

— Oui, William, oui. Sans doute, répondit l'autre, levant ses yeux ternes vers le visage de son frère, mais je ne suis pas comme toi. »

Le Père de la Maréchaussée remarqua, en haussant les épaules avec modestie : « Oh ! tu pourrais me ressembler, mon cher Frédéric ; tu pourrais me ressembler si tu voulais ! » et il s'abstint, dans sa magnanimité, de presser davantage son frère déchu.

On se disait bien des adieux dans les coins, ainsi que cela se faisait habituellement le dimanche. Ça et là, dans l'obscurité, quelque pauvre femme, épouse ou mère, pleurait avec un détenu novice. Le temps avait été où le doyen lui-même avait pleuré, dans les ombres de cette cour, auprès de sa pauvre femme qui pleurait aussi. Mais il s'était passé bien des années depuis cette époque, et maintenant le vieillard ressemblait à un passager parti pour un voyage au long cours qui, lorsqu'il ne ressent plus le mal de mer, s'impatiente de cette faiblesse chez les passagers moins aguerris que l'on a embarqués au dernier port. Il s'en fallait de peu qu'il ne leur fît des remontrances et qu'il ne leur mît le marché à la main en leur disant que les gens qui ne pouvaient vivre sans pleurer n'avaient que faire dans sa prison. Ses gestes, sinon ses paroles, témoignaient toujours le mécontentement que lui causaient de pareilles interruptions apportées à l'harmonie générale ; et la chose était si connue que les coupables s'empressaient ordinairement de disparaître sitôt qu'ils voyaient approcher le doyen.

Le dimanche soir en question, William Dorrit reconduisit son frère jusqu'à la grille avec un air plein de charité et de clémence ; il était de bonne humeur et gracieusement disposé à pardonner les larmes. Plusieurs détenus se pavanaient sous la lueur éclatante du gaz de la loge ; les uns disaient adieu aux visiteurs, et d'autres, qui n'avaient pas de visiteurs, regardaient la clef tourner fréquemment dans la serrure et causaient entre eux avec M. Chivery. L'entrée paternelle causa naturellement une certaine sensation ; et M. Chivery portant sa clef à son chapeau espéra (mais d'une façon très laconique) que M. Dorrit allait assez bien.

« Merci, Chivery ; très bien. Et vous-même ? »

M. Chivery répliqua : « Oh, moi, à merveille ! » En général, le guichetier, lorsqu'il était un peu grognon, ne répondait pas autrement, quand on lui demandait des nouvelles de sa santé.

« J'ai reçu la visite du jeune John aujourd'hui, Chivery. Et il avait l'air très pimpant, je vous assure. »

C'est ce que M. Chivery avait ouï dire. M. Chivery, néanmoins, devait avouer qu'il désirait que son jeune homme ne dépensât pas tant d'argent pour sa toilette. À quoi ça le menait-il ? Ça ne lui rapportait que des déboires et les déboires n'étaient déjà pas si rares, c'était une marchandise qu'on pouvait se procurer partout gratis.

« Quels déboires, Chivery ? demanda le doyen avec bienveillance.

— Rien, rien, répondit M. Chivery. N'importe. M. Frédéric s'en va ?

— Oui, Chivery, mon frère va se coucher. Il est fatigué et ne se sent pas très bien... Prends garde, Frédéric, prends garde. Bonsoir, mon cher Frédéric ! »

Donnant une main à son frère et portant l'autre à son chapeau grasseyé pour saluer la société rassemblée dans la loge, Frédéric sortit d'un pas traînant par la porte que Chivery venait de lui ouvrir. Le doyen témoigna l'aimable sollicitude d'un être supérieur pour empêcher Frédéric de se faire mal.

« Soyez assez bon pour laisser la porte ouverte un instant, Chivery, que je lui voie seulement descendre le passage et les marches ! Prends garde, Frédéric ! (Il est si infirme !) Fais attention aux marches ! (Il est si distrait !) Regarde bien devant toi avant de traverser la rue, Frédéric ! (En vérité, je n'aime pas le voir errer ainsi en liberté, il risque tant de se faire écraser !) »

Après avoir ainsi parlé et avec une expression de visage qui annonçait tous ses doutes inquiets et toute son anxiété protectrice, il tourna les yeux vers la société réunie dans la loge, comme pour leur dire : N'est-ce pas que mon pauvre frère est bien à plaindre de ne pas être enfermé sous clef comme nous ? opinion qui parut assez du goût des assistants.

Mais William Dorrit ne l'accepta pas sans restriction, au contraire : « Non, dit-il, messieurs, non ; vous interprétez mal ma pensée. Mon frère Frédéric est fort cassé, sans doute, et peut-être serais-je plus tranquille si je le voyais logé derrière ces murs, à l'abri de tout danger. Mais n'oublions pas que, pour y supporter l'existence pendant un long séjour, il faut une certaine combinaison de qualités... je ne dirai pas de grandes qualités, mais de qualités... de qualités morales. Or, mon frère Frédéric possède-t-il cette réunion de qualités requises ? Messieurs, c'est un excellent homme, doux, tendre, estimable et simple comme un enfant ; mais qu'il soit incapable de

se tirer d'affaire partout ailleurs, pensez-vous qu'il se tirerait mieux d'affaire chez nous ? Non ; je suis persuadé que non ! Et le ciel préserve Frédéric de jamais venir ici autrement que comme un visiteur bénévole ! Messieurs, quiconque arrive ici, pour y rester longtemps, doit avoir une vigueur de caractère qui lui permette de beaucoup endurer. Mon bien-aimé Frédéric est-il l'homme qu'il faut pour cela ? Non. Vous l'avez vu, il est déjà cassé sans avoir séjourné ici ; le malheur l'a écrasé ; il ne sait pas résister, il n'a pas non plus assez d'élasticité pour habiter longtemps un endroit comme celui-ci, sans perdre la conscience du respect qu'il se doit à lui-même, sans oublier qu'il est gentleman ; Frédéric n'a pas (si je puis me servir de cette expression) assez d'élévation pour voir dans une foule de petits égards pleins de délicatesse et dans... dans les divers témoignages qu'il pourrait recevoir, l'esprit généreux qui anime la communauté des détenus, et pour reconnaître qu'il n'y a là aucun déshonneur ni aucune atteinte à ses droits de gentleman. Messieurs, Dieu vous garde ! »

Ce fut ainsi qu'il mit à profit l'occasion de prononcer cette homélie pour l'édification de la société réunie dans la loge, avant de rentrer dans la cour blafarde et de passer avec sa pauvre dignité râpée devant le détenu en robe de chambre qui n'avait pas d'habit, et devant le détenu en pantoufles de baigneur qui n'avait pas de souliers, et devant le gros fruitier en culottes de velours à côtes qui n'avait pas de soucis, et devant le maigre commis vêtu d'un habit noir sans boutons, pour remonter son pauvre chétif escalier jusqu'à sa pauvre chétive chambre.

Là, la table était mise pour son souper, et sa vieille robe de chambre grise l'attendait sur le dos de son fauteuil, non loin du feu. Sa fille mit son petit livre de prières dans sa poche (elle venait de prier pour les prisonniers et les captifs), et se leva pour lui souhaiter la bienvenue.

« L'oncle Frédéric était donc parti ? demanda-t-elle, en l'aidant à changer d'habit et en lui donnant sa calotte de velours noir. — Oui, l'oncle Frédéric était parti. — Père, avait-il fait une promenade agréable ? — Mais non, pas trop, Amy ; pas trop. — Non ? Est-ce que père ne se porterait pas tout à fait bien ? »

Tandis qu'elle se tenait derrière lui, penchant au-dessus du fauteuil un visage aimant, son père regardait le feu, les yeux baissés. Il semblait éprouver quelque malaise, où il entraît une légère pointe de honte ; et

lorsque, peu de temps après, il reprit la parole, ce fut d'une manière décousue et embarrassée.

« Il faut qu'il y ait quelque chose, je... hem !... je ne sais pas quoi... qui aura agacé Chivery. Ce soir il s'est... ah !... montré beaucoup moins obligeant et moins empressé que de coutume. C'est... hem !... bien peu de chose, mais cela suffit pour m'attrister, ma chère. Je ne saurais oublier (tournant et retournant ses mains et les regardant de près) que... lorsque l'on mène... hem !... une existence comme la mienne, on se trouve malheureusement à la merci de ces gens-là, qui, à chaque heure de la journée, peuvent vous causer quelque ennui. »

Le bras de la petite Dorrit était sur l'épaule de son père, mais elle ne regarda pas le vieillard pendant qu'il parlait. Elle baissa la tête et tourna les yeux d'un autre côté.

« Je... hem !... je ne puis pas m'imaginer, Amy, ce qui a pu offenser Chivery. En général il est si... si prévenant et si respectueux. Et ce soir il a été tout à fait... tout à fait laconique avec moi ; et devant des étrangers, encore ! Mais, bonté divine ! si Chivery et ses collègues cessaient de me soutenir et de reconnaître ce qui m'est dû, je courrais risque de mourir de faim ici. »

Tandis qu'il parlait, il ouvrait et fermait les mains comme des soupapes, sentant si bien cette pointe de honte qu'il n'osait trop s'avouer à lui-même le sens de ses propres paroles.

« Je... ah !... je ne puis m'imaginer d'où cela vient. Je ne puis vraiment me figurer ce qui cause ce brusque changement. Il y avait ici dans le temps un guichetier nommé Jackson (je ne crois pas que tu puisses te le rappeler, ma chère, tu étais bien jeune alors), et... hem !... il avait un... frère, et ce... jeune frère faisait la cour à... ou plutôt il n'allait pas jusqu'à lui faire la cour... mais il admirait... il admirait respectueusement... la... pas la fille, la sœur de l'un de nous ; la sœur d'un détenu assez distingué ; je dirai même très distingué. Ce détenu se nommait le capitaine Martin ; et il me consulta pour savoir s'il était nécessaire que sa fille... sœur, veux-je dire..., risquât d'offenser le père du guichetier en se montrant trop... hem !... trop explicite. Le capitaine Martin était un gentleman et un homme d'honneur, et je le priai de me dire d'abord son... son propre avis. Le capitaine (très

respecté dans l'armée) me répondit, sans hésiter, qu'il lui semblait que sa... hem !... sœur n'était nullement tenue de comprendre trop clairement le jeune amoureux, et qu'elle pouvait le faire aller... je ne suis pas bien sûr que le capitaine Martin ait employé cette expression, je crois même qu'il a dit *le tolérer* à cause de son père... je veux dire de son frère. Je ne sais pas trop ce qui m'a amené à te raconter cette histoire ; c'est sans doute parce que je cherchais vainement à me rendre compte des façons d'agir de Chivery ; mais, quant aux rapports entre les deux situations, je ne vois pas... »

La voix du vieillard s'éteignit. La petite Dorrit, comme si elle ne pouvait plus longtemps l'entendre parler ainsi, avait petit à petit levé la main jusqu'aux lèvres de son père pour lui fermer la bouche. Pendant quelques instants, il régna dans la chambre une immobilité et un silence complets ; le père resta ramassé dans sa chaise, et la fille resta le bras autour du cou et la tête appuyée sur l'épaule du doyen.

Le souper du doyen était en train de cuire dans une petite casserole posée sur le feu, et, lorsque la petite Dorrit changea de place, ce fut pour servir le repas qu'elle avait apprêté.

M. Dorrit s'assit à sa place habituelle : la petite Dorrit prit une chaise à côté de lui, et il commença son souper. Jusqu'alors, le père et la fille avaient évité de se regarder. Le père commença petit à petit ; posant avec bruit sur la table son couteau ou sa fourchette, ramassant les objets avec brusquerie, mordant son pain comme s'il lui en voulait, et témoignant encore par d'autres signes qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire. Enfin, il repoussa son assiette et parla tout haut, avec la plus grande étrange incohérence :

« Qu'importe que je mange ou que je meure de faim ? qu'importe qu'une existence aussi flétrie que la mienne se termine maintenant ou se prolonge jusqu'à la semaine ou jusqu'à l'année prochaine ? qui est-ce qui tient à moi ? Un pauvre prisonnier qu'on nourrit d'aumônes et de restes ! un pauvre diable qui n'a plus ni honneur ni argent !

— Père, père ! »

Comme il se levait, elle se mit à genoux devant lui et leva vers lui les mains.

« Amy, continua le vieillard d'une voix étouffée, tremblant violemment et la regardant d'un air aussi égaré que s'il fût devenu fou, je te dis que, si tu pouvais me voir comme ta mère m'a vu, tu ne reconnaîtrais pas le malheureux que tu n'as aperçu qu'à travers les barreaux de cette cage. J'étais jeune alors ; j'avais de l'esprit, j'avais bonne mine, j'étais indépendant..., oui, parbleu, je l'étais, mon enfant !... et on me recherchait et on me portait envie. Certainement qu'on me portait envie !

— Cher père ! »

Elle essaya de ramener le bras tremblant qu'il brandissait, mais le vieillard résista et repoussa sa main.

« Si j'avais seulement fait faire mon portrait dans ce temps-là, il faudrait qu'il fût bien mal fait pour que tu n'en fusses pas fière, tu verrais que tu en serais fière. Mais je n'y ai pas pensé. Que ceci serve d'exemple aux autres ! Que chacun, s'écria-t-il regardant autour de lui d'un air hagard, ait soin de conserver au moins ce léger souvenir de l'époque où il était heureux et respecté. Que chacun laisse à ses enfants cette preuve du rang qu'il a occupé. À moins que mes traits, lorsque je serai mort, ne reprennent leurs agréments d'autrefois (on dit que ces choses-là sont arrivées, je n'en sais rien) mes enfants ne m'auront jamais vu.

— Père, père !

— Oh ! méprise-moi, méprise-moi ! Détourne les yeux, ne m'écoute pas. Oh ! ferme-moi la bouche, rougis de moi, pleure de m'avoir pour père... Et toi aussi, Amy ! Fais-le, fais-le ! Ne le fais-je pas moi-même ! Je suis endurci maintenant, je suis tombé trop bas pour me chagriner longtemps, même de cela.

— Cher père, père aimé, que je chéris de tout mon cœur ! »

Elle l'entourait de ses bras et réussit à le faire rasseoir dans son fauteuil, puis elle saisit son bras toujours levé et chercha à le ramener autour de son cou.

— Laisse-le là, père ! Regarde-moi, père ! Embrasse-moi, père ! Pense à moi, père, un seul instant.

Le vieillard continua cependant à parler de la même façon incohérente, bien que sa voix prît peu à peu le ton d'une pleurnicherie piteuse.

« Et pourtant on me respecte ici. J'ai su me relever. Je ne me suis pas tout à fait laissé fouler aux pieds. Tu n'as qu'à descendre et demander quel est le premier personnage de l'endroit, on te dira que c'est ton père. Tu n'as qu'à descendre et demander quel est celui dont on ne se moque jamais et qu'on traite toujours avec une certaine délicatesse, on te nommera ton père. Tu n'as qu'à descendre et demander quel enterrement, ici (je sais bien que c'est ici que je mourrai : je ne peux pas mourir ailleurs), causera plus de bruit et peut-être plus de regret qu'aucun autre qui ait jamais passé le pas de la grille, on te répondra que c'est celui de ton père. Eh bien donc, Amy ! Amy ! ton père est-il si généralement méprisé ? n'y a-t-il rien pour le réhabiliter ? ne conserveras-tu d'autres souvenirs de lui que ceux de sa ruine et de sa décadence ? ne pourras-tu lui garder aucune affection quand il ne sera plus, le pauvre paria, quand il ne sera plus ? »

Il versa sur lui-même des larmes d'ivrogne et, permettant enfin à sa fille de l'embrasser et de le consoler, il laissa sa tête grise reposer contre la joue d'Amy et pleura sa malheureuse destinée. Bientôt, changeant le sujet de ses lamentations et la serrant dans ses bras, tandis qu'elle l'embrassait, il s'écria :

Ô Amy ! pauvre enfant sans mère et délaissée ! Oh ! combien de jours je t'ai vue passer à me soigner et à travailler pour moi ! »

Puis il reparla de lui-même et dit à sa fille, d'un cœur attendri, combien elle l'aurait aimé davantage, si elle l'avait connu dans les jours de sa splendeur éclipsée, et comment il lui aurait donné pour époux un gentleman qui aurait été fier de l'avoir pour beau-père, et comment (cette pensée le fit pleurer de nouveau) elle aurait commencé par se promener à son côté paternel sur un cheval à elle, tandis que l'humble foule (il entendait par là les gens qui lui avaient donné les seize francs qu'il avait dans sa poche) aurait trotté, chapeau bas, devant elle, dans la poussière du chemin.

Ce fut ainsi que, tantôt par ses vanteries, tantôt par son désespoir, qui sentaient l'un ou l'autre le captif souillé par la lèpre de la geôle, et dont l'atmosphère impure de la prison avait corrompu jusqu'à l'âme, il révéla à sa fille affectueuse l'état dégénéré de son cœur. Personne qu'elle ne le vit jamais à plein dans les détails de son humiliation. Les détenus, qui riaient dans leurs chambres en songeant au discours qu'il leur avait adressé dans la

loge, ne songeaient guère au sombre tableau qui attristait ce soir-là leur triste musée de la Maréchaussée.

Il existe dans l'histoire ancienne une fille classique, je ne garantis pas le fait, qui a nourri son père captif comme sa mère l'avait nourrie elle-même. La petite Dorrit, bien qu'elle appartînt à une souche moderne peu héroïque et qu'elle ne fût qu'une simple Anglaise, fit beaucoup plus en consolant sur son innocente poitrine le cœur usé du doyen, et en y versant une fontaine d'amour et de fidélité qui ne tarit ni ne s'arrêta jamais pendant de longues années de famine.

Elle le calma, le supplia de lui pardonner si elle lui avait manqué, ou si elle avait semblé lui manquer de respect ; elle lui dit, Dieu sait avec combien de vérité, qu'elle n'aurait pas pu le respecter davantage quand il aurait été le favori de la fortune et reconnu pour tel par le monde entier. Lorsqu'il eut séché ses larmes et cessé de sangloter et de ressentir cette pointe de honte, née d'un mauvais sentiment, quand il eut repris ses façons habituelles, elle réchauffa les restes du souper, et, s'asseyant auprès de lui, fut ravie de le voir manger et boire. Car le vieillard, revêtu de sa vieille robe de chambre grise et de sa calotte de velours noir, avait retrouvé son allure magnanime ; et il était prêt à se comporter envers tout détenu qui aurait pu se présenter pour lui demander conseil comme un autre lord Chesterfield, le modèle des casuistes, ou comme le grand maître des cérémonies morales de la prison.

Afin de le distraire, la petite Dorrit entama une question de toilette ; le doyen daigna dire : « Oui vraiment, ces chemises dont elle lui parlait seraient fort acceptables, car les anciennes étaient usées, et, comme elles avaient été achetées toutes faites, elles ne lui allaient pas. » Se sentant à présent en veine de causerie et de bonne humeur, il attira ensuite l'attention de sa fille sur l'habit accroché derrière la porte, remarquant que le père des détenus donnerait un assez mauvais exemple à ses nombreux enfants, déjà trop enclins à prendre des airs débraillés, s'il paraissait devant eux avec des coudes percés. Il plaisanta aussi sur les talons qui manquaient à ses souliers ; mais il devint grave en parlant de sa cravate et lui permit de lui en acheter une autre dès qu'elle aurait amassé une somme suffisante.

Tandis qu'il fumait paisiblement son cigare, elle arrangea le lit et mit la petite chambre en ordre pour la nuit. Alors le doyen, se sentant fatigué (vu

l'heure avancée et les émotions qu'il avait eues), quitta son fauteuil pour bénir sa fille et lui souhaiter le bonsoir. Pendant tout cet entretien, il n'avait pas songé une seule fois à la toilette d'Amy, ni à ses souliers, ni à nulle autre chose dont elle pouvait avoir besoin. Personne au monde, si ce n'est elle-même, ne s'inquiétait moins de ce qui manquait à la petite Dorrit.

Il l'embrassa plusieurs fois en disant : « Dieu te bénisse ! ma chérie. Bonsoir, mon enfant ! »

Mais le cœur aimant de la petite Dorrit avait été si profondément blessé par ce qu'elle venait de voir et d'entendre qu'elle craignait de laisser son père seul, de peur qu'il ne recommençât à se lamenter et à se désespérer.

« Cher père, je ne suis pas fatiguée ; laisse-moi revenir tantôt, lorsque tu seras couché, m'asseoir près de toi. »

Le père lui demanda, d'un ton protecteur, si c'est que la solitude lui pesait.

« Oui, père.

— Alors reviens, reviens tant que tu voudras, ma chérie.

— Je me tiendrai bien tranquille, père.

— Ne songe pas à moi, ma chère, dit-il en lui accordant avec bienveillance une pleine et entière permission. Tu peux revenir, c'est entendu. »

Il paraissait à moitié endormi lorsqu'elle revint, et elle arrangea tout doucement le feu presque éteint, de peur de le réveiller. Mais il l'entendit et demanda qui était là.

« Ce n'est que moi, père.

— Amy, mon enfant, viens ici. J'ai un mot à te dire. »

Il se souleva un peu sur son lit qui n'était pas très élevé, tandis qu'elle s'agenouillait auprès pour rapprocher son visage de celui de son père, dont elle prit la main dans les siennes. Oh ! en ce moment le cœur du père véritable et celui du Père de la Maréchaussée éclatèrent ensemble :

« Mon amour, tu as mené une existence bien dure ici. Pas de compagnes, pas de récréations, beaucoup de soucis, je le crains ?

— Ne pense pas à cela, cher père. Moi, Je n'y songe jamais.

— Tu connais ma position, Amy. Je n'ai pas été à même de faire grand'chose pour toi ; mais tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait.

— Oui, mon cher père, répliqua-t-elle en l'embrassant. Je sais, je sais.

— Me voici dans ma vingt-troisième année de mon séjour ici, » dit-il avec une sorte de hoquet qui était moins un sanglot qu'un témoignage involontaire d'approbation qu'il se rendait à lui-même, l'explosion momentanée d'une noble satisfaction, « C'est tout ce que j'ai pu faire pour mes enfants, mais je l'ai fait. Amy, mon amour, tu es de beaucoup la mieux aimée des trois ; tu as toujours occupé la première place dans ma pensée... tout ce que j'ai pu faire, dans ton intérêt, ma chère enfant, je l'ai fait bien volontiers et sans murmurer. »

La sagesse suprême, qui tient la clef de tous les cœurs et de tous les mystères, peut seule savoir jusqu'à quel point un homme, surtout un homme avili comme l'avait été le doyen, peut s'en imposer à lui-même. Il suffit, pour le moment, de dire qu'il se recoucha, les cils humides, l'air serein et majestueux, après avoir déposé, en guise de dot, sa vie de dégradation aux pieds de la fille dévouée sur laquelle cette existence avait pesé le plus lourdement, et dont l'amour l'avait seul empêché d'être moins avili encore qu'il ne l'était.

Cette enfant ne se permit aucun doute, ni aucune question ; elle était trop contente de le voir, la tête couronnée d'une auréole. « Pauvre cher, bon cher père, le plus aimant, le plus tendre, le meilleur des pères ! » ce furent les seules paroles qu'elle crut devoir lui adresser, tandis qu'elle cherchait à le calmer et à l'endormir.

Elle le veilla pendant le reste de cette nuit, comme si elle se fût rendue coupable envers lui d'un crime que sa tendresse pouvait à peine réparer ; elle s'assit auprès du vieillard endormi, l'embrassant parfois doucement, en retenant son haleine et lui donnant dans un murmure les noms les plus caressants. Parfois aussi, elle se tenait à l'écart, de façon à ne pas intercepter la faible lueur du foyer, et le regardant lorsque la flamme tombait sur son visage assoupi, elle se demandait s'il avait alors quelque chose de cet air qu'il se vantait d'avoir eu dans ses années de prospérité et de bonheur, quelque chose de cet air qu'il s'était imaginé qu'il aurait encore à ce moment terrible dont l'idée avait tant ému sa fille. À la pensée de ce

moment suprême, elle s'agenouilla de nouveau auprès du lit et pria : « Oh Seigneur, épargnez ses jours ! Laissez-le vivre pour moi ! Oh ! ayez pitié de mon cher, cher père qui souffre depuis si longtemps, qui est si malheureux et si changé ! »

Ce ne fut que lorsque le matin fut là pour protéger et encourager le captif, qu'elle lui donna un dernier baiser et quitta la petite chambre. Quand elle se fut glissée sans bruit jusqu'au bas de l'escalier, et le long de la cour déserte ; quand elle fut remontée dans sa mansarde élevée, les toits sans fumée et les collines de la campagne éloignée ressortaient, au delà le mur d'enceinte, sur le fond clair du ciel matinal. Elle ouvrit doucement sa croisée et regarda dans la cour de la prison, vers l'ouest, où les pointes de fer qui garnissaient le mur semblaient devenir rouges à leur extrémité et dessiner des raies violettes sur le soleil qui se levait resplendissant. Jamais elle n'avait trouvé ces pointes si aiguës et si cruelles, ces barreaux si lourds, la prison si lugubre et si étroite. Elle songea au soleil se levant sur des rivières rapides, sur de larges océans, sur de riches paysages, sur de grandes forêts où les oiseaux commençaient à se réveiller et les feuilles à frémir ; elle plongea le regard dans le tombeau vivant sur lequel le soleil venait de se lever, ce tombeau où gisait son père depuis vingt-trois ans, et elle s'écria dans l'excès de sa tristesse et de sa compassion : « Non, non, ce n'est que trop vrai : je ne l'ai jamais vu de ma vie ! »

CHAPITRE XX.

Le grand monde.

Si le jeune John Chivery eût eu le désir ou le talent d'écrire une satire contre l'orgueil de la naissance, il n'aurait pas eu besoin de chercher des exemples vengeurs ailleurs que dans la famille de sa bien-aimée. Il en aurait trouvé des modèles suffisants dans ce frère chevaleresque et cette sœur dédaigneuse, tous deux habitués à tous les genres de bassesses et pourtant si fiers de leur naissance, si prêts à emprunter, à mendier des plus pauvres gens, à manger le pain de tout le monde, à dépenser l'argent de tout le monde, à boire dans la coupe de tout le monde, quitte à la briser après. Le jeune John aurait pu passer pour un poète satirique du premier ordre s'il avait seulement peint au naturel l'existence sordide de ces personnages qui évoquaient sans cesse le fantôme de leurs prétentions aristocratiques pour jeter de la poudre aux yeux de leurs bienfaiteurs.

Tip avait fait un excellent usage de sa liberté en devenant garçon de billard. Il s'était si peu inquiété de savoir à qui il devait d'avoir été relâché que M. Clennam aurait pu se dispenser d'adresser à Plornish tant de recommandations pour obtenir sa discrétion. Quel que fût son bienfaiteur, le jeune insolvable avait fort volontiers accepté le bienfait, et après avoir chargé Plornish de présenter ses compliments au philanthrope inconnu, il n'y avait plus songé. Son écrou ayant été levé à ces faciles conditions, Tip était donc sorti de prison pour devenir garçon de billard ; il se montrait de temps à autre dans la petite cour du jeu de boule en habit vert à la Newmarket (d'occasion), orné d'un col luisant et de splendides boutons de métal (neufs), et buvait la bière des détenus.

Un point solide et fixe dans le caractère léger de ce gentleman, c'était le respect et l'admiration qu'il avait pour sa sœur Amy. Ce sentiment ne l'avait jamais engagé à épargner à la petite Dorrit un moment d'inquiétude ni à se gêner ou se priver de quoi que ce soit à cause d'elle ; néanmoins, à

travers ce lâche égoïsme, contracté dans le séjour de la prison, il l'aimait. Encore un symptôme de la corruption causée par l'atmosphère de la Maréchaussée, c'est que Tip s'apercevait très bien que sa sœur se sacrifiait à son père, mais ne paraissait pas se douter le moins du monde qu'elle eût fait quelque chose pour lui-même !

Notre histoire ne saurait fixer avec exactitude l'époque précise où ce jeune homme bien né et Mlle Fanny commencèrent à évoquer, d'une manière systématique, ce squelette aristocratique de leur noble famille, destiné à faire impression sur le commun des détenus. Ce fut sans doute vers le temps où ils commencèrent à dîner aux dépens de la charité de la communauté. Toujours est-il que plus ils se sentaient pauvres et nécessiteux, plus on était sûr de voir le squelette sortir pompeusement de sa tombe, et que l'un d'eux n'avait pas plus tôt commis quelque action plus méprisable que de coutume, que le squelette ne manquait pas de se montrer plus triomphant que jamais.

La petite Dorrit ne put sortir de bonne heure le lundi matin, car le Doyen se levait tard, et il fallait préparer son déjeuner, et ranger dans sa chambre. Elle n'allait pas en journée, et elle était restée jusqu'au moment où, avec l'aide de Maggy, elle avait tout mis en ordre dans l'appartement du Doyen, et avait vu celui-ci partir pour sa promenade du matin (promenade d'une vingtaine de mètres environ), jusqu'au café où il allait lire le journal. Elle mit alors son chapeau et sortit. Elle aurait désiré être libre beaucoup plus tôt. Quand elle passa dans la loge, la conversation qui s'y tenait s'arrêta tout court, comme d'habitude ; et l'attention d'un détenu, qui était arrivé le samedi soir, fut stimulée par un coup de coude que lui donna un détenu plus ancien : « Regardez bien, c'est elle ! »

Elle voulait voir sa sœur ; mais lorsqu'elle arriva chez M. Cripples, elle apprit que Fanny et son oncle étaient déjà partis. Ayant prévu le cas, et décidé d'avance qu'elle chercherait à les rejoindre, la petite Dorrit se remit en route pour le théâtre, qui se trouvait de ce côté de la rivière, pas bien loin de là.

La petite Dorrit ne connaissait pas plus les dédales d'un théâtre que les galeries souterraines d'une mine d'or, et lorsqu'on lui indiqua une espèce de porte furtive qui avait un air tout débraillé, qui paraissait honteuse d'elle-même et prête à se cacher dans une allée, la jeune fille hésita à s'en

approcher, intimidée d'ailleurs par la présence d'une demi-douzaine de gentlemen rasés de près, dont les chapeaux affectaient des poses hasardées, et qui flânaient autour de cette porte avec des airs qui lui rappelaient tout à fait les locataires de la Maréchaussée. Après réflexion, et rassurée par cette ressemblance, elle s'adressa à eux pour savoir où elle trouverait Mlle Dorrit : on s'écarta pour la laisser entrer dans un sombre vestibule (qui avait plutôt l'air d'une grande lanterne sans mèche que d'autre chose), où le bruit d'une musique éloignée et des pas légers de danseurs arrivaient jusqu'à elle. Un homme qui avait tellement besoin de prendre l'air qu'il semblait recouvert d'une couche bleuâtre de moisi, surveillait ce triste salon d'attente, du fond d'un trou percé dans quelque coin, comme une araignée ; il dit à la petite visiteuse qu'il enverrait un message à Mlle Dorrit par la première dame ou le premier gentleman qui viendrait à passer. La première dame qui vint à passer portait un rouleau de musique, dont une moitié se trouvait dans son manchon, l'autre moitié en dehors ; cette dame était tellement chiffonnée des pieds à la tête qu'une personne complaisante n'aurait pu la voir sans éprouver le besoin de mettre un fer au feu pour la repasser. Mais comme c'était une bonne fille : « Venez avec moi, dit-elle, je vous aurai bientôt trouvé Mlle Dorrit ! » et la sœur de Mlle Dorrit alla avec elle, se rapprochant, à chaque pas qu'elle faisait dans l'obscurité, de ce bruit de musique et de danse.

Enfin elles arrivèrent au beau milieu d'un nuage de poussière, où une quantité de gens se heurtaient sans cesse les uns contre les autres, et où il y avait un tel fouillis de poutres aux formes inexplicables, de cloisons de toile, de murs de briques, de cordes et de cylindres, un tel mélange de gaz et de jour naturel que, dans ce chaos, les deux jeunes femmes purent croire qu'elles voyaient un décor de l'univers à l'envers. La petite Dorrit, abandonnée à elle-même et bousculée à chaque instant par quelque passant affairé, commençait à perdre la tête, lorsqu'elle entendit la voix de sa sœur :

« Ah ! bon Dieu ! Amy, qu'est-ce qui t'amène ici ? »

— Je voulais te voir, ma chère Fanny, et comme toute ma journée de demain est prise, et que je savais que tu serais occupée ici jusqu'à ce soir, j'ai pensé...

— La drôle de chose de te voir dans les coulisses ! Je ne m'attendais pas à cela, par exemple ! »

Tout en faisant cette réflexion d'un ton de bienvenue fort peu cordial, Fanny conduisit sa sœur vers un endroit du nuage où la poussière était moins épaisse, où l'on voyait une masse de chaises et de tables dorées entassées les unes sur les autres, et où une foule de jeunes filles assises sur tout ce qui pouvait servir de siège, bavardaient à qui mieux mieux. Toutes ces demoiselles avaient besoin d'un coup de fer, et rien n'était plus drôle que la mobilité constante de leurs œillades à droite et à gauche, en jacassant.

Au moment où les deux sœurs arrivaient, un jeune garçon insipide, coiffé d'une casquette écossaise, passa la tête derrière une poutre à gauche, en disant : « Pas tant de bruit, par là, mesdames ! » puis disparut. Immédiatement après, un gentleman assez sémillant, doué d'une abondance de longs cheveux noirs, passa la tête derrière une poutre à droite, en disant : « Pas tant de bruit, mes amours ! » et disparut également.

« Quelle idée de te voir parmi nous autres artistes, Amy ! tu es bien la dernière à qui j'eusse pensé ! dit la sœur. Comment as-tu donc fait pour arriver jusqu'ici ?

— Je ne sais pas. La dame qui t'a dit que j'étais ici a été assez bonne pour me servir de guide.

— Voilà bien ces petites sainte-nitouche qui se faufilent partout ! Ce n'est pas moi qui aurais pu jamais y réussir, Amy, et pourtant je connais le monde bien mieux que toi. »

C'était l'habitude de la famille de poser en fait irrécusable qu'Amy était un petit être paisible et casanier, qui n'avait rien de la grande et sage expérience de ses parents. Cette fiction de la famille Dorrit était une ruse de guerre imaginée par elle pour ne pas se sentir écrasée par les services de la jeune fille, dont on ne voulait pas avoir l'air de faire trop de cas.

« Eh bien ! Et qu'est-ce que tu as qui te tourmente, Amy ? Car il faut qu'il y ait quelque chose qui te tourmente sur mon compte ? » demanda Fanny.

Elle avait l'air de traiter sa sœur, qui avait deux ou trois ans de moins qu'elle, comme une grand'mère acariâtre.

« Ce n'est pas grand'chose ; mais depuis que tu m'as parlé de la dame qui t'a donné ce bracelet... »

Le garçon insipide, passant la tête derrière la poutre de gauche, cria : « Attention, mesdames ! » et disparut. Le gentleman sémillant, à la chevelure noire, passant la tête derrière la poutre de droite, cria : « Attention, mes amours ! » et disparut de même.

Sur ce, toutes les demoiselles se levèrent, et commencèrent à secouer le derrière de leurs jupes.

« Eh bien ! Amy ? dit Fanny, imitant ses camarades, qu'allais-tu me dire ?

— Depuis que tu m'as raconté qu'une dame t'avait donné le bracelet que tu m'as montré, Fanny, je suis un peu inquiète, et je suis très désireuse d'en savoir davantage, si toutefois tu veux bien m'en confier davantage. »

« À vous, mesdames ! » dit le garçon à la casquette écossaise. « À vous, mes amours ! » dit le gentleman aux cheveux noirs. Toutes les demoiselles disparurent en un clin d'œil, et la musique et le bruit des pas dansants se firent entendre de nouveau.

La petite Dorrit s'assit sur une chaise dorée, l'esprit troublé par ces rapides interruptions. Sa sœur et les autres danseuses restèrent longtemps absentes ; et durant leur absence, une voix (qui paraissait être celle du gentleman aux cheveux noirs) accompagnait la musique avec des : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six... allez ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six... allez ! Attention, mes amours ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six... allez ! » Enfin la voix se tut, et toutes les danseuses revinrent, plus ou moins essoufflées, s'enveloppant de leur châle et se préparant à partir.

« Attends un moment, Amy ; laissons-les passer devant nous, » dit Fanny à voix basse.

Elles se trouvèrent bientôt seules, et, dans l'intervalle, il n'arriva aucun incident important, si ce n'est que le garçon à la coiffure écossaise passa la tête derrière sa poutre, en criant : « Tout le monde à onze heures, demain, mesdames ! » et le gentleman aux cheveux noirs passa la sienne derrière sa poutre en disant ; « Tout le monde, demain, à onze heures, mes amours ! » chacun de son ton habituel.

Lorsqu'elles se trouvèrent seules, on débarrassa le plancher, et elles aperçurent devant elles un grand puits vide, dans les profondeurs duquel Fanny plongea les yeux en disant ; « Allons, mon oncle ! » La petite Dorrit,

à mesure que ses yeux s'habituèrent à l'obscurité, aperçut indistinctement le vieillard assis au fond du puits, tout seul dans un coin, avec son instrument et son étui déchiré sous le bras.

À voir là le vieillard, on pouvait croire qu'il avait d'abord occupé, dans des jours meilleurs, la galerie du haut, éclairée par des croisées qui, du moins, laissaient voir un petit échantillon de ciel, mais que, petit à petit, poussé par ses revers, il avait dégringolé jusqu'au fond de cette citerne. C'était là la place qu'il occupait six fois par semaine^[1] depuis bien des années, ne levant jamais les yeux plus haut que son cahier de musique ; aussi, croyait-on généralement qu'il n'avait jamais vu jouer une pièce. Il circulait même des légendes qui pouvaient donner à penser que le vieux musicien ne connaissait pas seulement de vue les héros et les héroïnes populaires de son théâtre. On allait jusqu'à raconter que, pendant cinquante représentations, le comique de la troupe avait fait la gageure d'adresser ses grimaces les plus drôlatiques à la clarinette, sans que celui-ci se doutât le moins du monde de cette plaisanterie. Les machinistes prétendaient qu'il était mort sans le savoir, et les habitués du parterre supposaient qu'il passait toute sa vie (les jours et les nuits, y compris les dimanches) dans l'orchestre. On avait fait quelques rares expériences sur sa personne, en lui offrant une prise de tabac par-dessus la barrière qui séparait les musiciens du public, et il avait toujours répondu à ces politesses comme un homme qui se réveille, quoique toujours avec une civilité où l'on retrouvait le pâle fantôme des façons d'un ci-devant gentleman. À cela près, il ne jouait jamais dans ce qui se passait autour de lui d'autre rôle que celui qui était écrit sur sa partition ; dans la vie privée, où la clarinette n'avait point de rôle à jouer, le vieux Frédéric ne jouait aucun rôle. Les uns disaient qu'il était pauvre, les autres voyaient en lui un riche avare ; à tout cela, il ne répondait rien, et continuait de marcher la tête basse sans jamais changer son allure traînante pour lever de terre son pied sans ressort. Bien qu'il s'attendît depuis quelque temps à être appelé par sa nièce, il ne l'entendit que lorsqu'elle lui eut parlé trois ou quatre fois ; il ne fut pas non plus surpris de trouver là deux nièces au lieu d'une. Il répondit d'une voix tremblante : « J'y vais, j'y vais, » et se traîna par quelque chemin souterrain qui exhalait une odeur caverneuse.

« Comme ça, Amy, dit sa sœur, lorsqu'ils furent sortis tous trois par cette entrée qui paraissait honteuse de ne pas ressembler aux autres, l'oncle ayant instinctivement pris le bras d'Amy comme celui sur lequel on pouvait le plus compter ; comme ça, Amy, te voilà inquiète sur mon compte ? »

Elle était jolie ; elle le savait et elle était un peu fière de sa beauté ; aussi la condescendance avec laquelle elle oubliait en ce moment la supériorité de ses charmes et de son expérience du monde, pour s'adresser à sa sœur presque sur un pied d'égalité, était un grand sacrifice fait aux devoirs de famille.

« Tout ce qui te regarde, Fanny, m'occupe et m'intéresse.

— C'est vrai, c'est vrai ; tu es une bonne petite sœur. Si je suis quelquefois un peu contrariante, je suis sûre que tu te rappelleras ce que c'est que de se trouver dans une position comme la mienne et de savoir combien elle est au-dessous de moi. Cela me serait encore égal, dit la fille aînée du Père de la Maréchaussée, si les autres n'étaient pas si communs. Aucun d'eux n'est tombé de si haut que nous. Ils n'ont pas changé de niveau. Pouah !... qu'ils sont communs ! »

La petite Dorrit jeta sur son interlocutrice un regard indulgent, mais sans l'interrompre. Fanny tira son mouchoir et s'essuya les yeux d'un air mécontent.

« Je ne suis pas née dans le même endroit que toi, Amy, continua-t-elle, et peut-être cela fait-il une différence. Ma chère enfant, lorsque nous serons débarrassés de notre oncle, je te dirai tout. Nous allons le laisser chez le gargotier où il va dîner. »

Ils continuèrent tous trois à s'avancer jusqu'à ce qu'ils furent arrivés dans une sale rue où ils s'arrêtèrent devant la sale montre d'une boutique de rôti, dont les vitres étaient rendues opaques par la vapeur des viandes, des légumes et des puddings chauds. On pouvait, néanmoins, entrevoir un gigot de porc rôti qui versait des larmes imprégnées de sauge et d'oignon dans un réservoir métallique rempli de sauce ; un énorme et onctueux *roast-beef* au-dessous duquel un *Yorkshire-pudding* rissolait dans une lèchefrite ; un filet de veau farci qui disparaissait par tranches rapides ; un jambon qui s'en allait si vite qu'il en suait ; une platée de pommes de terre cuites à l'eau, toutes gluantes, une botte ou deux de choux verts bouillis et autres

friandises substantielles. À l'intérieur, se trouvaient divers compartiments en bois assez semblables aux stalles d'une écurie, où les pratiques, qui trouvaient plus commode d'emporter leur dîner dans leur estomac que de le tenir à la main jusque chez elles, se lestaient dans leur coin. Fanny ouvrant son ridicule à la vue de ces richesses gastronomiques, tira de ce trésor un shilling qu'elle remit à son oncle. Celui-ci, après avoir regardé quelque temps la pièce de monnaie, devina ce qu'il devait en faire, et marmottant : « Dîner ? ah ! oui, oui, oui, » quitta ses nièces et disparut lentement dans le brouillard culinaire.

« Maintenant, Amy, dit la sœur aînée, viens avec moi, si tu n'es pas trop fatiguée pour marcher jusqu'à Harley-Street, Cavendish-Square. »

La façon dont elle prononça cette adresse aristocratique et releva d'un coup de tête son chapeau neuf (plus coquet que solide) étonna la petite Dorrit, qui répondit pourtant qu'elle était prête à l'accompagner jusqu'à Harley-Street, et elles dirigèrent leurs pas de ce côté. Arrivées dans cet élégant voisinage, Fanny s'arrêta devant la plus belle maison de la rue, et, frappant à la porte, demanda Mme Merdle. Le valet qui ouvrit la porte, quoiqu'il eût les cheveux poudrés, et se trouvât flanqué de deux autres valets poudrés comme lui, loin de refuser la porte, déclara tout de suite que Mme Merdle était chez elle, et pria même Fanny de vouloir bien entrer. Fanny entra, accompagnée de sa sœur ; elles montèrent jusqu'au premier étage, précédées d'une tête poudrée et laissant les deux autres au bas de l'escalier ; là, elles attendirent dans un grand salon semi-circulaire, faisant partie d'une suite de salons, où un perroquet, en train de se promener à l'extérieur d'une cage dorée, s'y accrochait par le bec, ses jambes écailleuses en l'air, prenant une foule de poses bizarres à la renverse. C'est une disposition qui n'est pas particulière aux perroquets : on la trouve également chez d'autres oiseaux sans plumes qui prennent volontiers cette attitude pour grimper le long des fils dorés qui les attirent.

Le salon était beaucoup plus magnifique que tout ce que la petite Dorrit avait imaginé ; il aurait paru magnifique et somptueux aux yeux les plus habitués au luxe. La jeune fille regarda sa sœur d'un air ébahi, et lui aurait adressé une question si Fanny n'avait pas froncé les sourcils en lui indiquant une portière de tapisserie qui cachait l'entrée d'un autre salon. Un

moment après, la portière s'agita, et une dame, dont la main chargée de bagues venait de l'écarter, la laissa se refermer derrière elle et entra.

La dame ne sortait pas toute jeune et toute fraîche des mains de la nature, mais elle sortait jeune et fraîche des mains de sa femme de chambre. Elle avait de beaux grands yeux qui ne disaient rien, de beaux grands cheveux noirs qui n'en disaient pas davantage, et de belles épaules non moins insipides. Soit qu'elle se crût enrhumée, soit qu'elle trouvât que cet ornement allait bien à son genre de beauté, elle portait autour de sa tête un riche filet rattaché sous le menton. Et si jamais il a existé un beau menton qui ne dise rien, auquel nulle main d'homme n'a jamais été tentée de faire une politesse, c'était bien ce menton serré et emprisonné par cette bride de dentelle.

« Madame Merdle, dit Fanny, faisant l'office de maîtresse des cérémonies et d'introductrice, ma sœur, madame.

— Je suis charmée de voir votre sœur, mademoiselle Dorrit. Je ne me rappelais pas que vous eussiez une sœur.

— Je ne vous avais pas dit que j'en eusse une.

— Ah ! Ah ! » Mme Merdle courba le petit doigt de sa main gauche, comme qui dirait : « Je vous y prends ! Je savais bien que vous ne m'en aviez rien dit ! »

Tous les gestes de Mme Merdle étaient confiés à sa main gauche, parce que ses deux mains ne faisaient pas la paire, la main gauche était de beaucoup la plus blanche et la plus potelée. Ensuite elle ajouta : « Asseyez-vous, » et s'arrangea voluptueusement dans un nid de coussins pourpre et or, sur une ottomane peu éloignée du perroquet.

« Une artiste aussi ? » demanda Mme Merdle, regardant la petite Dorrit à travers son lorgnon.

— Non, répondit Fanny.

— Non ? répéta Mme Merdle laissant retomber son lorgnon. En effet, elle n'a pas l'air d'une artiste. Charmante, mais pas l'air artiste.

— Ma sœur, madame, dit Fanny, chez laquelle il y avait un singulier mélange de déférence et de hardiesse, m'a prié de lui dire, comme cela doit se faire entre sœurs, comment j'avais eu l'honneur de vous connaître. Et

comme je vous avais promis de vous faire encore une visite, j'ai cru que je pouvais prendre la liberté de l'amener avec moi, dans l'espérance que vous voudrez peut-être bien lui dire ce qu'elle tient à savoir. Je désire qu'elle le sache, et peut-être voudrez-vous bien le lui dire.

— Croyez-vous qu'à l'âge de votre sœur... insinua Mme Merdle.

— Elle est beaucoup plus âgée qu'elle ne le paraît, dit Fanny ; presque aussi âgée que moi.

— La *Société*, reprit Mme Merdle, imprimant une nouvelle courbe à son petit doigt, est si difficile à expliquer aux jeunes personnes (car il y a même bien des gens d'un âge mûr qui ont de la peine à rien y comprendre), que je suis ravie de ce que vous me dites. Je voudrais que la Société fût moins arbitraire, je voudrais qu'elle fût moins exigeante... Taisez-vous, Jacquot. »

Jacquot venait de pousser un cri perçant, comme s'il eût été le représentant de la société et qu'il eût prétendu soutenir qu'elle avait le droit de se montrer exigeante.

« Mais, poursuivit Mme Merdle, il faut la prendre telle qu'elle est. Nous savons qu'elle est superficielle, conventionnelle, mondaine, abominable, pour tout dire, mais, à moins d'être des sauvages des mers du tropique (j'aurais été charmée, pour ma part, de naître dans ces parages ; on dit que la vie y est délicieuse et le climat admirable), nous sommes tenus de compter avec la Société. C'est le sort commun. M. Merdle est un des premiers banquiers de l'Angleterre, sa fortune et son influence sont très grandes, mais il n'en est pas moins obligé à... Taisez-vous, Jacquot. »

Le perroquet, en poussant un autre cri, avait complété la phrase d'une manière si expressive que Mme Merdle se dispensa de la terminer autrement.

« Puisque votre sœur désire que je profite de cette dernière entrevue, reprit la dame en s'adressant à la petite Dorrit, pour vous raconter les circonstances où elle a joué un rôle qui lui fait honneur, je ne saurais que m'empresser d'accéder à son désir. J'ai un fils (j'étais extrêmement jeune lorsque je me suis mariée pour la première fois) de vingt-deux ou vingt-trois ans... »

Fanny serra les lèvres et lança un coup d'œil presque triomphant à sa sœur.

« Un fils de vingt-deux ou vingt-trois ans. Il est un peu étourdi (c'est un défaut que la Société est habituée à tolérer chez les jeunes gens), et très impressionnable. Peut-être a-t-il hérité de moi ce malheureux défaut. Je suis moi-même d'une nature très impressionnable. La plus faible des créatures. Un rien m'attendrit. »

Elle prononça ces paroles (ainsi que toutes les autres paroles qu'elle prononçait) aussi froidement que l'aurait pu faire une femme de neige ; complètement oublieuse de la présence des deux sœurs, sauf à quelques rares intervalles, et ayant l'air d'adresser la parole à cette idée abstraite qui s'appelle la Société, en l'honneur de laquelle elle arrangeait aussi de temps en temps sa toilette ou sa pose.

« Mon fils est donc très impressionnable. Ce ne serait pas un malheur si nous vivions à l'état de nature, je n'en doute pas, mais nous vivons tout autrement. C'est fort regrettable, surtout pour moi qui serais un enfant de la nature si je pouvais seulement suivre mes inclinations ; la Société ne le veut pas, elle nous supprime et nous domine... Taisez-vous. »

Le perroquet, après avoir tordu plusieurs barreaux de sa cage avec son bec recourbé et les avoir léchés ensuite avec sa langue noire, venait de pousser un bruyant éclat de rire.

« Il est tout à fait inutile de rappeler à une personne douée d'autant de bon sens, ayant votre vaste expérience et vos sentiments cultivés, continua Mme Merdle du fond de son nid de pourpre et d'or (et à ce moment, elle leva son lorgnon afin de se rafraîchir la mémoire et de ne pas oublier à qui elle parlait),... que la scène exerce parfois une certaine fascination sur un jeune homme impressionnable. Quand je dis la *scène*, je ne parle, bien entendu, que des personnes du sexe qui s'y montrent. Or, lorsqu'on vient me dire que mon fils passait pour avoir été fasciné par une danseuse, je savais ce que la Société entendait par là, et je dus conclure qu'il s'agissait d'une danseuse de l'Opéra, car c'est là que les jeunes gens reçus dans la Société ont l'habitude d'aller se faire fasciner. »

Elle daigna jeter un coup d'œil sur les deux jeunes filles, tandis qu'elle passait ses deux mains blanches l'une sur l'autre, avec un grincement désagréable produit par le frottement des bagues qui décoraient ses doigts.

« Votre sœur vous dira que je fus très-surprise et très-peinée en apprenant de quel théâtre il s'agissait. Mais lorsque je sus que votre sœur, en repoussant les avances de mon fils (avec une sévérité inattendue, je dois l'avouer), l'avait amené à lui faire une proposition de mariage, j'éprouvai une angoisse profonde... indicible. »

Elle passa un doigt sur son sourcil gauche pour en rétablir la symétrie.

« En proie à une inquiétude qu'une mère... mère qui connaît le monde... peut seule ressentir, je résolus d'aller moi-même au théâtre et de dévoiler à la danseuse l'agitation de mon âme. Je me présentai à votre sœur. Je trouvai, à ma grande surprise, qu'elle différait, sous beaucoup de rapports, de l'idée que je m'en étais faite ; et, ce qui m'étonna surtout, c'est que, de son côté, elle mit en avant... comment dirai-je ?... une sorte de prétention sociale. »

Mme Merdle sourit en prononçant ces paroles.

« Je vous ai dit, madame, remarqua Fanny, tandis que le rouge lui montait à la figure, que, malgré la position où vous me trouviez, j'étais tellement au-dessus de mes camarades par ma naissance, que je me regardais comme étant d'aussi bonne famille que M. votre fils ; et que j'avais un frère qui, s'il connaissait l'offre de M. votre fils, serait du même avis que moi, et ne regarderait pas une pareille union comme un trop grand honneur pour nous.

— Mademoiselle Dorrit, répliqua Mme Merdle, après l'avoir contemplée d'un air glacial au travers de son lorgnon, c'est justement ce que j'allais dire à votre sœur pour satisfaire à votre prière. Merci d'avoir rappelé les faits avec tant d'exactitude et de m'avoir prévenue. À l'instant... (elle s'adressait maintenant à la petite Dorrit)... car je n'agis que par impulsion, je détachai un bracelet de mon bras et je priai votre sœur de me permettre de l'attacher autour du sien, en témoignage du vif plaisir que j'éprouvais de pouvoir entamer les négociations sur un certain pied d'égalité. »

(Il n'y avait rien de plus vrai, la dame ayant acheté un bijou qui avait plus d'apparence que de valeur, en se rendant au théâtre, avec de vagues intentions de corruption.)

« Et je vous ai dit, madame Merdle, poursuivit Fanny, que nous pouvions avoir eu des malheurs, mais que nous n'étions pas des gens du commun.

— En effet, mademoiselle Dorrit, je crois que ce sont là les propres paroles dont vous vous êtes servie.

— Et je vous ai également dit, madame Merdle, continua Fanny, que, si vous me parliez de la supériorité du rang que votre fils occupe dans la société, vous pourriez bien vous tromper un peu dans vos suppositions relativement à ma naissance ; et que la position de mon père, dans la société même à laquelle il appartient en ce moment (quelle société ? c'est ce qui vous restait à savoir), était une position éminemment plus élevée, dont personne autour de lui ne songeait à contester la supériorité.

— Parfaitement exact, remarqua Mme Merdle. Une mémoire merveilleuse !

— Merci, madame. Peut-être voudrez-vous bien raconter le reste à ma sœur.

— Il y a fort peu de choses à ajouter, dit Mme Merdle, passant en revue cette belle poitrine, assez large pour que son indifférence insipide pût s'y étaler à l'aise, mais c'est encore à l'avantage de votre sœur. J'ai expliqué à votre sœur le véritable état de la situation, je lui laissai entrevoir qu'il était impossible que la société à laquelle nous appartenons mon fils et moi, se mît en rapport avec la société à laquelle elle appartient... tout agréable qu'elle pût être ; je lui ai fait entrevoir les désagréments qu'elle pourrait attirer à cette famille dont elle est si justement fière, mais que nous nous verrions obligés de traiter avec mépris, et dont (socialement parlant), nous serions forcés de nous éloigner avec dégoût. Bref, je fis un appel à l'orgueil bien louable de votre sœur.

— Que ma sœur sache aussi, s'il vous plaît, madame Merdle, dit Fanny d'un air boudeur et en hochant la tête, que j'avais déjà eu l'honneur de prier votre fils de me laisser tranquille.

— Eh bien, mademoiselle Dorrit, dit Mme Merdle, peut-être aurais-je dû commencer par là. Si je n'y ai point pensé, c'est sans doute parce que je songeais uniquement aux premiers temps de votre connaissance où j'ai craint tout d'abord que mon fils n'insistât pour vous faire accepter ses assiduités. J'ai dit aussi à votre sœur... je m'adresse encore à la demoiselle Dorrit qui n'est point artiste... que mon fils n'aurait pas un sou dans le cas où il ferait un pareil mariage, et qu'il ne lui resterait d'autre ressource que

de se faire mendiant : je mentionne le fait simplement parce qu'il appartient à l'histoire que l'on me prie de raconter, et non parce que je suppose qu'il ait pu exercer d'autre influence sur l'esprit de votre sœur que cette pression prudente et légitime que nous devons tous subir, vu l'état artificiel de notre système social. Finalement, après quelques paroles irritées et énergiques de la part de votre sœur, nous sommes convenus qu'il n'y avait rien à craindre, et votre sœur a eu l'obligeance de me permettre de la recommander à ma modiste pour offrir quelques légers témoignages de ma considération... »

La petite Dorrit parut très peinée et tourna vers Fanny un visage troublé.

Les deux sœurs se levèrent en même temps, et toutes trois se tinrent debout près de la cage du perroquet, qui déchiquetait pendant ce temps-là un morceau de biscuit qu'il tenait dans la patte et le recrachait à mesure en ayant l'air de se moquer d'elles, et en exécutant une danse pompeuse avec son corps sans remuer les pattes, jusqu'à ce qu'il finît même par se mettre tout à coup la tête et les jambes en l'air et à se traîner tout autour de sa cage dorée, au moyen de son bec impitoyable et de sa langue noire.

« Et aussi, poursuivit Mme Merdle, de me promettre le plaisir d'un dernier entretien avant de nous quitter les meilleurs amis du monde. À cette occasion, ajouta Mme Merdle se levant et mettant quelque chose dans la main de Fanny, Mlle Dorrit me permettra de lui dire adieu et de lui souhaiter beaucoup de bonheur, quoique je ne sois pas d'humeur très expansive.

« Adieu, mademoiselle Dorrit, vous emportez mes meilleurs souhaits, dit Mme Merdle. Si l'âge d'or ou quelque chose d'approchant pouvait renaître, je serais ravie, pour ma part, de cultiver la connaissance d'une foule de personnes charmantes et pêtrees de talent ; malheureusement c'est un plaisir dont je suis forcée de me priver pour le moment. Une société qui aurait des usages plus primitifs ferait mes délices. Je me rappelle que, quand je récitais encore des leçons, on me faisait apprendre un poème commençant par :

Voyez le pauvre Indien dont l'esprit...

« Il y avait une épithète à cet esprit, mais je ne sais plus le reste. S'il était seulement permis à quelques milliers de gens du monde de redevenir des Indiens, je m'inscrirais de suite en tête de la liste ; mais comme par malheur

nous autres gens du monde, nous ne pouvons redevenir des Indiens...
bonjour ! »

Les deux sœurs redescendirent l'escalier précédées par une tête poudrée et suivies par deux autres têtes également poudrées : Fanny, fière et dédaigneuse, la petite Dorrit humiliée ; et elles se trouvèrent de nouveau sur le pavé plus crotté que poudré de Harley-Street, Cavendish-Square.

« Eh bien ? demanda Fanny, lorsqu'elles eurent fait quelques pas en silence. N'as-tu rien à me dire, Amy ?

— Oh ! je ne sais que te dire ! répondit la petite Dorrit tout attristée. Tu n'aimais pas ce jeune homme, Fanny ?

— L'aimer ? il est presque idiot.

— Je suis si fâchée... je ne veux pas te froisser... mais puisque tu me demandes ce que j'ai à te dire, je suis très fâchée, Fanny, que tu aies souffert que cette dame te donnât quelque chose.

— Petite sotte ! répliqua sa sœur qui la tira par le bras en la secouant rudement. Tu n'as donc pas de sang dans les veines ? Mais c'est toujours comme cela ! Tu ne sais pas te respecter, tu n'as pas de noble orgueil ! De même que tu te laisses suivre par ce méprisable petit nabot de Chivery (avec une intonation des plus dédaigneuses), tu voudrais que ta famille se laissât fouler aux pieds sans se redresser !

— Ne dis pas cela, chère Fanny. Je fais ce que je puis pour elle.

— Tu fais ce que tu peux pour elle ! répéta Fanny, l'obligeant à marcher très vite. Tu voudrais donc laisser une femme comme celle-là, que tu reconnaîtrais pour la plus fausse et la plus insolente des femmes, si tu avais la moindre expérience... tu voudrais lui laisser mettre le pied sur la gorge de ta famille sans lui dire autre chose que : Merci, madame ?

— Non, Fanny, non certainement.

— Alors fais-lui payer son insolence, enfant sans dignité que tu es ! Quelle autre manière as-tu de te venger ? Fais-lui payer son insolence, petite bécasse, et dépense son argent pour le plus grand honneur de ta famille ! »

Elles ne se parlèrent plus et continuèrent leur chemin jusqu'à la maison habitée par Fanny et son oncle. En y arrivant elles trouvèrent le vieillard qui

étudiait sa clarinette le plus tristement du monde dans un coin de la chambre. Fanny avait à préparer un repas composite avec des côtelettes, du porter et du thé ; et elle fit semblant de l'apprêter, avec des airs indignés, tandis que c'était sa bonne petite sœur qui faisait réellement toute la besogne. Lorsque enfin Fanny se fut assise pour manger et boire, elle jeta les objets sur la table et se fâcha avec son pain à peu près comme le Doyen avait fait la veille.

« Si tu me méprises, dit-elle, en versant des larmes impétueuses ; parce que je suis une danseuse, pourquoi m'as-tu fait faire le premier pas ? car c'est ton ouvrage. Tu aurais bien voulu me voir mettre à plat ventre devant cette Mme Merdle et lui laisser dire et faire tout ce qu'elle veut, et nous mépriser tous et me le jeter à la face... Parce que je suis une danseuse !

— Oh ! Fanny !

— Et Tip aussi, pauvre garçon ! Elle peut le ravalier autant que ça lui plaît sans que personne lui dise un mot... sans doute parce qu'il a été employé chez des hommes de loi et dans les docks et ailleurs. Et pourtant tout ça, c'est ton ouvrage, Amy. Tu devrais bien au moins me savoir gré d'avoir pris sa défense. »

Pendant cet entretien l'oncle soufflait tristement dans sa clarinette sans sortir de son coin, suspendant parfois l'instrument à un pouce ou deux de sa bouche pour regarder ses deux nièces avec une vague impression que quelqu'un avait dit quelque chose.

« Et ton père, ton pauvre père, Amy ? Parce qu'il n'est pas libre, parce qu'il ne peut pas se montrer et plaider sa propre cause, tu voudrais que je laissasse des gens de cette espèce l'insulter impunément ? Si tu ne te sens pas toi-même, parce que tu vas travailler en journée, tu pourrais au moins ne pas rester insensible à l'honneur de ton père, sachant tout ce qu'il souffre depuis si longtemps. »

L'injustice de ce reproche blessa profondément la pauvre petite Dorrit. Le souvenir de la scène de la veille aiguisait encore la pointe du dard décoché par Fanny. Elle ne répondit pas ; elle tourna seulement sa chaise vers le feu. L'oncle, après une nouvelle pause, souffla une note qui ressemblait à un lugubre gémissement et poursuivit ses études. Fanny se fâcha contre les tasses et le pain tant que dura sa colère, puis elle déclara qu'elle était la plus

malheureuse fille du monde et qu'elle voudrait bien être morte. Ensuite ses larmes devinrent repentantes : alors, elle se leva et mit ses bras autour du cou de sa sœur. La petite Dorrit voulut l'empêcher de parler, mais elle dit qu'elle voulait parler, qu'il fallait qu'elle parlât ! Là-dessus elle répéta à plusieurs reprises :

« Je te demande pardon, Amy, » et « pardonne-moi, Amy, » avec presque autant de vivacité que les paroles qu'elle regrettait d'avoir dites.

« Mais vraiment, vraiment, Amy, reprit-elle, lorsqu'elles se furent embrassées et assises à côté l'une de l'autre, j'espère et je crois que tu aurais jugé cette affaire d'une façon toute différente, si tu connaissais un peu mieux la société.

— C'est bien possible, Fanny, répondit la douce petite Dorrit.

— Vois-tu, tandis que tu es restée casanière et résignée à ton sort, Amy, poursuivit la sœur aînée reprenant petit à petit un ton protecteur, moi, j'ai vécu dans le monde et je suis devenue orgueilleuse et hautaine... plus que je n'aurais dû peut-être ? »

La petite Dorrit répondit : « Oui, oh ! oui !

« Et tandis que tu songeais aux soins matériels du ménage, moi, je songeais peut-être à l'honneur de la famille, tu sais. Cela se peut bien, n'est-ce pas, Amy ? »

La petite Dorrit fit un signe de tête affirmatif et montra un visage plus joyeux que ne l'était son cœur.

« Surtout sachant comme nous le savons, continua Fanny, qu'il existe certainement dans la prison à laquelle tu es restée si fidèle une atmosphère spéciale qui la rend bien différente des autres points de vue de la société. Ainsi donc, embrasse-moi encore une fois, ma chère Amy, et convenons ensemble que nous pouvons avoir toutes les deux raison, ce qui ne t'empêche pas d'être une bonne fille, bien tranquille, bien casanière, une excellente femme de ménage.

Pendant ce dialogue, la clarinette avait continué à se lamenter d'une façon très pathétique ; mais elle fut brusquement interrompue par Fanny, qui lui annonça qu'il était temps de partir, en fermant le chiffon de musique qu'il étudiait et en lui retirant la clarinette de la bouche.

La petite Dorrit les quitta devant la porte et se hâta de retourner à la prison de la Maréchaussée. La nuit y venait plus tôt qu'ailleurs, et en rentrant ce soir-là il sembla à la jeune fille qu'elle descendait dans un fossé profond. L'ombre du mur attristait tout ; elle attristait bien plus encore le vieillard en robe de chambre grise et en culotte de velours noir, qui tourna la tête vers la petite Dorrit lorsqu'elle entra dans la salle mal éclairée.

« Pourquoi ne m'attriste-t-elle pas aussi bien que les autres ? pensa la petite Dorrit, la main encore sur le bouton de la porte : Fanny avait peut-être raison après tout. »

1. [↑] On sait qu'en Angleterre les théâtres sont fermés le dimanche. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XXI.

La maladie de M. Merdle.

Quant à cette pompeuse habitation, l'hôtel Merdle de Harley-Street, Cavendish-Square, nul mur moins aristocratique que ceux des autres habitations pompeuses qui lui faisaient face n'avait le privilège d'y projeter son ombre. Aussi collet-monté que la société la plus difficile, les maisons opposées de Harley-Street gardaient leur décorum les unes envers les autres ; même les habitations et les habitants se ressemblaient tellement sous ce rapport qu'on voyait souvent les gens garder à table dans un dîner l'alignement naturel de leurs hôtels, en vis-à-vis, à l'ombre de leur propre grandeur, regardant leurs voisins de face avec la gravité impassible de leurs résidences respectives.

Tout le monde sait que, dans un dîner, les deux rangées de convives qui se piquent d'habiter telle ou telle rue ressemblent d'une manière frappante à la rue elle-même. Ces vingt maisons uniformes et sans caractère, qu'on aborde au moyen des mêmes marches monotones, toutes protégées par un grillage d'un modèle identique, ayant toutes le même appareil de sauvetage contre l'incendie, également impraticable, la tête garnie des mêmes meubles incommodes, avec de grands airs dont il n'y a rien à rabattre, qui donc ne les a pas retrouvées à table, dans un dîner ? Cette maison délabrée, cette maison prétendue gothique, cette maison revêtue de stuc, cette maison dont on a renouvelé la façade, celle du coin qui ne contient que des chambres anguleuses, cette autre aux stores toujours baissés, cette autre avec ses écussons toujours en l'air, la maison où le visiteur vient, comme le percepteur en tournée, pour toucher un quart... d'idée et s'en retourne sans avoir rien trouvé que les quatre murs ; qui donc ne les a pas retrouvées en chair et en os, à table, dans quelque dîner ? La maison que personne ne veut louer et qu'on laisserait à bon marché, qui donc ne rencontre pas tout ça ? La maison d'apparat qui a été prise à long bail par le gentleman désappointé

et qui ne lui convient pas du tout, qui donc ne s'est pas trouvé en vis-à-vis avec cette acquisition diabolique ?

Quant à Harley-Street, Cavendish-Square, ce beau quartier ne se contentait pas de savoir qu'il y avait là un M. et une Mme Merdle. Il y avait bien dans Harley-Street des intrus que cette rue s'obstinait à ne pas voir, mais elle se faisait un honneur de reconnaître et d'honorer pour ses hôtes M. et Mme Merdle. La Société tenait compte de M. et Mme Merdle. La Société leur avait donné patente : « Ce sont des gens à voir, » avait-elle dit.

M. Merdle était immensément riche, d'une hardiesse commerciale prodigieuse : un Midas moins les oreilles, qui transformait en or tout ce qu'il touchait. Il était de toutes les bonnes entreprises, depuis une affaire de banque jusqu'à une bâtisse. Il siégeait dans le Parlement, cela va sans dire. Il avait ses bureaux dans la Cité, bien entendu. Il était président de cette compagnie-ci, administrateur de celle-là, directeur de cette autre. Les hommes les plus influents avaient demandé à des auteurs de projets financiers : « Voyons, quels noms avez-vous ? Avez-vous Merdle ? » D'après une réponse négative, ils avaient ajouté : « Alors, pas d'affaires ; je vous souhaite bien le bonjour ! »

Il y avait déjà une quinzaine d'années que cet heureux grand homme avait fourni un nid de pourpre et d'or à l'abondante poitrine qui avait besoin de tant de place pour étaler à son aise son insensibilité ; ce n'était pas là une poitrine où un mari pût reposer sa tête fatiguée, mais c'était une fameuse poitrine pour y pendre des bijoux. M. Merdle avait besoin de quelque chose comme cela pour y pendre des bijoux ; il trouva cette poitrine-là bonne pour la chose et l'acheta. Storr et Mortimer, les joailliers à la mode, auraient eu à choisir une femme qu'ils se seraient sans doute mariés par le même principe de spéculation.

Comme toutes les autres spéculations de M. Merdle, celle-là tourna bien ; les bijoux produisirent autant d'effet que possible ; la poitrine étant reçue dans la Société et s'y montrant ornée de ses bijoux excita une admiration générale. Fort de l'approbation de la Société, M. Merdle fut satisfait ; c'était le plus désintéressé des hommes, il faisait tout pour la Société : ses gains immenses et ses soucis lui profitaient aussi peu que possible à lui-même.

Ou plutôt, on peut supposer qu'il ne lui manquait rien ; autrement, avec sa fortune illimitée, il se serait certainement procuré ce qu'il voulait ; mais son unique désir était de satisfaire autant que possible la Société (quel que soit le sens de cette vague expression), et de faire honneur à toutes les traites de politesse qu'elle pouvait tirer sur lui. Il ne brillait pas dans le monde ; il n'avait pas grand'chose à dire ; c'était un homme réservé, qui avait une grosse tête, penchée, observatrice, les joues animées de ce teint rouge, qui est plutôt de l'échauffement que de la fraîcheur, un peu d'agitation inquiète au bout des manches de son habit, comme si elles étaient dans sa confidence et qu'elles eussent, à raison de leur voisinage, plus de raison que personne de vouloir cacher ses mains. Le peu qu'il disait le faisait passer pour un homme assez agréable, simple, mais ne plaisantant pas sur l'article de la confiance publique ou privée, et très chatouilleux à l'endroit de la déférence que chacun était tenu d'avoir pour la Société. Dans cette même Société pourtant (si c'est elle qui venait à ses dîners, aux réceptions et aux concerts de Mme Merdle), il ne paraissait guère s'amuser, et la plupart du temps il se tenait contre les murs et derrière les portes ; puis quand il se rendait chez les autres membres de la Société, au lieu d'y être à son aise, il paraissait un peu fatigué et plus disposé à aller se coucher, mais il n'en cultivait pas moins assidûment la Société et la fréquentait sans cesse, dépensant son argent pour elle avec une libéralité extrême.

Le premier mari de Mme Merdle avait été un colonel, sous les auspices duquel la poitrine avait eu occasion d'entrer en lutte avec les neiges de l'Amérique du Nord et, si elle y avait été vaincue sous le rapport de la blancheur, elle l'avait emporté sous celui de la froideur : le fils du colonel était l'unique enfant de Mme Merdle ; c'était une tête stupide montée sur des épaules ramassées : il ressemblait moins à un jeune homme qu'à un gros popard. Il avait donné si peu de signes de raison que ses camarades faisaient courir le bruit que son cerveau avait été gelé par un froid de trente degrés qui avait régné à Saint-John, New-Brunswick, à l'époque de sa naissance, et que son esprit n'avait jamais connu de dégel depuis ce moment. Une autre plaisanterie le représentait comme étant tombé, aux jours de son enfance, du haut d'une maison sur le pavé de la rue, où des témoins dignes de foi avaient entendu son crâne se fêler. Il est possible que ces deux anecdotes n'aient été inventées qu'après coup, le jeune homme

(dont le nom expressif était Sparkler^[1]) ayant la monomanie d'offrir le mariage à toutes sortes de demoiselles peu désirables, et de dire de chaque jeune personne à laquelle il faisait une proposition conjugale que c'était « une fille bigrement jolie... et très bien élevée, dame !... et qui ne faisait pas sa bégueule. »

Un beau-fils, doué d'une intelligence aussi restreinte, eût pu être une gêne pour un autre homme ; mais M. Merdle n'avait pas besoin d'un beau-fils pour lui-même ; s'il en avait pris un, c'était pour faire plaisir à la Société. M. Sparkler ayant été dans un régiment des gardes et étant habitué à se montrer à toutes les courses, dans toutes les promenades et dans tous les bals, par conséquent étant très connu, la Société fut satisfaite du beau-fils que lui donnait M. Merdle. Le banquier se fût trouvé heureux de payer plus cher encore un aussi heureux résultat, quoique ce jeune Sparkler, dont il faisait cadeau à la Société, fût pour lui un objet fort coûteux.

On donna un grand dîner dans l'établissement de Harley-Street, le soir même où la petite Dorrit commença à piquer les chemises neuves destinées au vieillard auprès duquel elle travaillait ; il y avait les grands seigneurs de la Cour et les grands seigneurs de la Bourse, les puissances de la Chambre des communes et celles de la Chambre des lords, les notabilités de la Magistrature et du Barreau, la fleur de l'Épiscopat et du Ministère des Finances, la crème de l'Armée et de la Marine, enfin des échantillons de tous les grands seigneurs et potentats qui nous font marcher dans ce bas monde, quand ils ne nous font pas trébucher.

« On me dit, remarqua une membre de l'Épiscopat à un membre de l'État-Major, que M. Merdle vient encore de faire un coup de bourse énorme ; on parle de *cent* mille livres sterling. »

L'État-Major avait entendu dire *deux cents*.

Un haut fonctionnaire de la Trésorerie dit qu'il avait entendu parler de *trois cents*.

Une notabilité du Barreau, jouant avec son binocle persuasif dit : « Je ne voudrais pas jurer que M. Merdle n'en ait pas gagné *quatre* ; c'est là un de ces heureux effets du calcul et des combinaisons dont il est difficile de deviner le résultat exact ; un de ces exemples, fort rarement donnés à notre siècle, d'une adresse intelligente jointe à un bonheur constant et à une

hardiesse caractéristique. Mais voici mon collègue Bellows qui a plaidé dans cette grande affaire de la banque et qui sera peut-être à même de nous en dire davantage. Que pense notre collègue Bellows de ce nouveau succès de M. Merdle ? »

Notre collègue Bellows était en route pour faire sa révérence à la poitrine et n'eut que le temps de dire en passant qu'il avait entendu affirmer, avec une grande apparence de vérité, que M. Merdle n'avait pas réalisé moins d'un *demi-million* de livres sterling.

La notabilité maritime dit que M. Merdle était un homme prodigieux ; un haut fonctionnaire de la Trésorerie dit que M. Merdle représentait une nouvelle puissance dans le pays et qu'il pourrait acheter toute la Chambre des communes en bloc ; la fine fleur de l'Épiscopat dit qu'il était heureux de penser que toutes ces richesses tombaient dans la caisse d'un gentleman qui se montrait toujours disposé à défendre les intérêts de la Société.

M. Merdle lui-même n'apparaissait que fort tard, d'habitude, lors de ces réunions, comme il convient à un homme qui est encore retenu dans l'étreinte d'entreprises gigantesques, lorsque les autres hommes ont abandonné jusqu'au lendemain leurs mesquines occupations ; ce soir-là il arriva le dernier. Le haut fonctionnaire de la Trésorerie dit que Merdle se rendait bien esclave de ses affaires ; la fine fleur de l'Épiscopat fut heureuse de penser que toutes ces richesses tombaient dans la caisse d'un gentleman qui les acceptait avec un esprit d'humilité chrétienne !

De la poudre ! toujours de la poudre ! Y en avait-il, bon Dieu, dans les cheveux des valets ! Le dîner en était tout parfumé. Les molécules poudreuses voltigeaient dans les plats, et la Société mangeait des viandes assaisonnées à la même sauce que les laquais de bonne maison. M. Merdle donne le bras à une comtesse qui était cachée quelque part dans les plis d'une robe immense, comme le cœur d'un gros chou se cache dans la masse de ses feuilles touffues. S'il était permis d'employer une comparaison aussi vulgaire en parlant d'une comtesse, nous dirions que cette riche robe de brocart descendit l'escalier comme les petits ramoneurs qui, le premier jour du mois de mai, se promènent dans les rues sous une forêt de branches, où ils sont si bien cachés qu'on ne voit pas quel est là-dessous le petit être qui fait marcher tout ce feuillage.

La Société eut à ce dîner tout ce qu'il lui fallait, et plus encore. Elle eut tout ce qu'il peut y avoir à admirer, tout ce qu'il peut y avoir à manger, tout ce qu'il peut y avoir à boire. Nous aimons donc à croire qu'elle s'en donna à cœur-joie ; mais quant à M. Merdle, son écot personnel de consommation ne valait pas plus d'un shilling. Mme Merdle était resplendissante. Le maître d'hôtel de M. Merdle était, après la dame de la maison, ce qu'il y avait de plus beau à voir ce jour-là. C'était le personnage le plus majestueux de la Société. Il ne faisait rien, mais il regardait faire les autres avec une dignité dont peu d'hommes eussent été capables. Ce fonctionnaire était le dernier cadeau offert par M. Merdle à la Société. M. Merdle n'avait pas besoin de ce maître d'hôtel, il se sentait même gêné en face de cet être pompeux, quand l'autre le regardait ; mais il fallait absolument à la Société inexorable un maître d'hôtel pour Mme Merdle, et M. Merdle lui avait donné satisfaction.

Au moment voulu par les us et coutumes de la Société, c'est-à-dire au dessert, la comtesse invisible ouvrit la marche et transporta sa robe jusqu'au premier étage. Le défilé de la beauté fut fermé par *la Poitrine* : le haut fonctionnaire de la Trésorerie dit : par *Junon*, la fleur de l'Épiscopat dit : par *Judith*.

La notabilité du Barreau entama avec l'État-major une discussion à propos des conseils de guerre. Notre collègue Bellows et l'honneur de la Magistrature y prirent part. D'autres notabilités disparurent deux à deux pour aller rejoindre les dames. M. Merdle demeurait silencieux et regardait la nappe. Quelquefois une notabilité quelconque lui adressait la parole, cherchant à diriger vers lui le courant de la conversation, mais M. Merdle faisait rarement attention à ces aimables efforts ; s'il sortait de ses rêveries arithmétiques, ce n'était que pour passer le vin.

Lorsqu'on se leva, il se trouva tant de notabilités qui avaient quelque chose à dire à M. Merdle individuellement, qu'il fut obligé de tenir des petits levers près du buffet, effaçant le nom de chacune d'elles de sa liste imaginaire d'audiences impromptu, à mesure qu'un solliciteur disparaissait.

Le haut fonctionnaire de la Trésorerie espéra qu'il lui serait permis de féliciter une des célébrités commerciales de l'Angleterre, un de ces négociants princiers qui ont su se faire une réputation cosmopolite (cette phrase originale lui avait déjà servi plusieurs fois à la Chambre, aussi la

débitait-il couramment), sur la nouvelle victoire qu'il venait de remporter. Aider aux triomphes d'un homme comme M. Merdle, c'était accroître les succès et les ressources d'une nation ; et le haut fonctionnaire de la Trésorerie donna à entendre à M. Merdle, qu'il ne demandait pas mieux que de s'associer à ses efforts heureux... par pur patriotisme.

« Merci, milord, dit M. Merdle, merci. J'accepte vos félicitations avec orgueil, et suis heureux de votre approbation.

— Mais je n'approuve pas sans réserve, mon cher monsieur Merdle, parce que... le haut fonctionnaire prit en souriant M. Merdle par le bras, le fit tourner vers le buffet, et continua d'un ton badin : parce que jamais vous ne songez à vous joindre à nous pour nous venir en aide ; cela n'en vaut pas la peine, n'est-ce pas ? »

M. Merdle dit que c'était trop d'honneur pour lui que de...

« Non, non, interrompit le haut fonctionnaire de la Trésorerie, ce n'est pas ainsi qu'un homme dont l'esprit pratique et la prévoyance sont bien connus doit envisager la question. On ne saurait s'y attendre. Si jamais nous sommes assez heureux pour que les circonstances nous permettent de proposer à un homme aussi éminent de... de se joindre à nous et de nous prêter l'appui de son influence, de ses connaissances et de son caractère, nous ne saurions lui adresser cette proposition que comme un devoir oui, comme un devoir qu'il est tenu de remplir envers la Société. »

M. Merdle protesta que la Société lui était aussi chère que la prune de ses yeux, et qu'il sacrifierait tout plutôt que de la frustrer de ses droits. Le haut fonctionnaire de la Trésorerie s'éloigna, et l'honneur du Barreau prit sa place.

Cette notabilité, avec la petite révérence insinuante qu'il adressait si souvent à MM. les jurés et un mouvement enjoué de son binocle persuasif, espéra qu'on ne lui en voudrait pas s'il confiait à un homme habitué à transformer en source de bienfaits la source ordinaire de tous nos maux, à un homme qui répand un lustre éclatant sur les annales de ce pays commercial ; s'il lui confiait, d'une façon désintéressée, et pour se servir d'une expression un peu pédante de nous autres avocats, en sa qualité d'*amicus curiæ*, un fait qui était tout récemment venu à sa connaissance. Il avait eu à examiner les titres d'une propriété très étendue située dans un des

comtés de l'ouest... qui se trouvait, en un mot (car M. Merdle savait que nous autres avocats nous aimons à préciser les faits), sur les confins de deux de nos comtés de l'ouest. Or, ce titre était parfaitement en règle, et la propriété pouvait être acquise par quiconque avait de l'argent (révérence à l'usage de MM. les Jurés et binocle persuasif tous deux mis en réquisition), à des conditions extrêmement avantageuses. L'honneur du Barreau n'avait appris ce fait que dans le courant de la journée, et il s'était dit : « J'aurai l'avantage de dîner ce soir avec mon estimable ami M. Merdle, et, en toute confiance, je lui ferai part de l'occasion qui se présente. » Cette acquisition donnerait non-seulement à l'acheteur une très grande et légitime influence politique, mais lui permettrait de disposer d'une demi-douzaine de cures d'un revenu annuel considérable. Or, l'honneur du Barreau savait parfaitement que M. Merdle n'était jamais embarrassé de trouver des moyens d'employer ses capitaux, quelque vastes qu'ils fussent ; mais il prendrait la liberté de lui poser une question qui s'était présentée à lui : un homme qui a si justement conquis une position élevée et une réputation européenne ne devait-il pas... nous ne dirons pas à lui-même, mais à la Société... de s'approprier cette influence et ce patronage, afin de les employer... nous ne dirons pas dans son propre intérêt, ni dans l'intérêt de son parti, mais dans l'intérêt de la Société ?

M. Merdle déclara de nouveau qu'il était tout dévoué à cet objet de sa constante sollicitude, et l'honneur du Barreau remonta au salon avec son binocle persuasif. La fine fleur de l'Épiscopat se glissa alors par hasard du côté du buffet.

Évidemment, comme il jugea à propos de le remarquer d'une façon incidente, les richesses de ce monde ne sauraient guère être mieux distribuées que lorsqu'elles s'accumulent sous la baguette magique d'un homme habile et prudent qui, tout en appréciant les trésors d'ici-bas à leur juste valeur (ici la fleur de l'Épiscopat avait l'air de crier misère), n'ignorent pas l'importance que ces mêmes trésors, bien gouvernés et judicieusement employés, exercent sur le bien-être de la masse de ses semblables.

M. Merdle exprima humblement la conviction que ce n'était pas à lui que faisait allusion la fleur de l'Épiscopat ; puis, avec une grande

inconséquence, exprima immédiatement après le plaisir que lui causait l'estime épiscopale.

La fleur de l'Épiscopat, après avoir, avec une prestesse toute mondaine allongé une jambe droite fort bien faite, comme pour dire à M. Merdle : « Ne faites pas attention à mon tablier officiel... simple affaire de forme ! » soumit à son bon ami la question suivante :

Était-il jamais venu à l'esprit de son bon ami que la Société, sans se montrer trop exigeante, pouvait espérer qu'un homme dont les entreprises prospéraient d'une façon si providentielle, et qui, du haut de son piédestal, pouvait donner à cette même Société un exemple si influent, consentirait à répandre un peu de son or pour envoyer une mission ou deux en Afrique ?

M. Merdle ayant promis de prendre la question en considération aussi promptement que possible, la fleur de l'Épiscopat lui en soumit une autre :

Son bon ami s'était-il jamais intéressé aux opérations de notre comité des dignitaires réunis pour l'augmentation des salaires cléricaux ?... Avait-il jamais songé que répandre un peu d'or dans *cette* direction, ce serait réaliser une belle inspiration ?

M. Merdle fit une réponse assez semblable à la première, et la fleur de l'Épiscopat expliqua pourquoi il faisait cette question.

La Société comptait sur des hommes comme M. Merdle pour ces choses-là. Son bon ami voudrait bien remarquer que ce n'était pas un simple particulier qui comptait sur lui, mais la *Société*. De même ce n'était pas *notre* comité qui demandait des dignitaires réunis, mais bien la Société qui se mourait d'envie d'en avoir. Son bon ami pouvait être convaincu que lui, l'évêque, appréciait au dernier point les services que son bon ami s'efforçait, en toutes circonstances, de rendre à la Société ; et il croyait lui-même ne consulter que les intérêts de la Société, et n'exprimer que les sentiments de cette même Société, lorsqu'il souhaitait à M. Merdle un accroissement de prospérité, un accroissement de richesses et un accroissement général de tout ce qu'il pouvait désirer.

La fleur de l'Épiscopat se transporta à son tour au salon, et les autres notabilités imitèrent peu à peu son exemple jusqu'à ce qu'il ne resta plus dans la salle à manger du rez-de-chaussée d'autre convive que M. Merdle. Ce gentleman, après avoir contemplé la nappe assez longtemps pour faire

gonfler d'une noble indignation l'âme de son maître d'hôtel, monta lentement après les autres, et perdit toute importance en se mêlant au flot qui gravissait le grand escalier. Mme Merdle était chez elle ; les plus beaux bijoux étaient accrochés d'une façon très visible sur la poitrine ; la Société avait ce qu'elle était venue chercher. M. Merdle but dans un coin pour quatre sous de thé et en eut plus qu'il ne lui en fallait.

Parmi les notabilités de la soirée, se trouvait un célèbre médecin qui connaissait tout le monde et que tout le monde connaissait. En entrant, dans un salon il aperçut M. Merdle qui prenait son thé dans un coin, et lui toucha le bras.

M. Merdle tressaillit.

« Oh ! c'est vous, docteur !

— Cela va-t-il mieux aujourd'hui ?

— Non, répliqua M. Merdle, je ne vais pas mieux.

— C'est dommage que je ne vous aie pas trouvé ce matin. Venez donc me voir demain, ou laissez-moi passer chez vous.

— Eh bien ! je me ferai descendre à votre porte demain en allant à mes bureaux. »

L'honneur du Barreau et la fleur de l'Épiscopat avaient été témoins de ce court dialogue, et tandis que M. Merdle était entraîné par la foule, ils adressèrent leurs remarques au médecin. L'honneur du Barreau dit qu'il y avait une certaine limite aux efforts de l'intelligence que l'homme ne pouvait dépasser impunément, que cette limite variait selon le tissu du cerveau et le tempérament de chaque individu, ainsi qu'il avait eu occasion de le remarquer chez plusieurs de ses savants confrères, mais si on dépassait, de l'épaisseur d'un cheveu, les bornes imposées par la nature, on devenait la victime de l'indigestion et des idées noires. Or, sans vouloir pénétrer en intrus dans le temple sacré et mystérieux de la médecine, il croyait (avec la révérence à l'usage de MM. les jurés et un mouvement théâtral du lorgnon persuasif) que M. Merdle se trouvait dans ce cas. La fleur de l'Épiscopat dit que, dans sa jeunesse, ayant contracté, pendant fort peu de temps, l'habitude d'écrire un sermon tous les samedis (habitude que tous les fils de l'Église feraient bien d'éviter), il avait fréquemment éprouvé un accablement qu'il attribuait à un excès de fatigue intellectuelle ;

heureusement qu'un jaune d'œuf battu par la bonne dame chez qui il demeurerait alors, avec un verre de vieux xérès, un peu de muscade et du sucre en poudre, ne manquait jamais d'agir comme un charme. Sans vouloir indiquer un remède aussi simple à un si habile professeur du grand art de guérir, il se permettrait de demander à son bon ami le docteur si, la fatigue de M. Merdle étant causée par des calculs compliqués trop prolongés, il ne serait pas possible (humainement parlant) de rendre le ton à ses esprits abattus, au moyen de quelque doux, mais généreux stimulant ?

« Oui, dit le médecin, oui, vous avez tous les deux raison. Mais je vous dirai que je ne vois pas du tout que M. Merdle soit malade. Il est fort comme un rhinocéros, il digère comme une autruche, il absorbe comme une huître. Quant aux nerfs, M. Merdle est d'un tempérament paisible et ne s'émeut pas facilement : aussi invulnérable, à mon avis, que le divin Achille. Vous vous étonnerez sans doute qu'un homme ainsi fait puisse se croire indisposé. Mais toujours est-il que je ne vois pas ce qu'il a. Peut-être a-t-il quelque maladie inconnue et impénétrable. Je n'en sais rien. J'affirme seulement que jusqu'à présent je n'ai point réussi à la découvrir. »

Il n'y avait pas ombre de la maladie de M. Merdle, sur la poitrine qui servait en ce moment de montre d'étalage à une masse de pierres précieuses, et rivalisait avec un grand nombre de bijoux non moins superbes : il n'y avait pas ombre de la maladie de M. Merdle sur le jeune Sparkler, qui allait d'un salon à l'autre comme une âme en peine, cherchant une jeune fille d'une réputation problématique, et qui ne fit pas trop sa bégueule ; il n'y avait pas ombre de la maladie de M. Merdle sur les Mollusques et les des Échasses, dont il y avait là des colonies entières, ni sur aucun des invités. Il n'y en avait même qu'une ombre très faible sur M. Merdle, qui circulait dans la foule, recevant des hommages de chacun.

La maladie de M. Merdle ! La Société et M. Merdle étaient liés par tant d'intérêts communs qu'on avait peine à se figurer que le banquier gardât sa maladie, s'il en avait une, pour lui tout seul. Avait-il réellement cette maladie inconnue et impénétrable, et quelque médecin parvint-il enfin à la découvrir ? Patience ! et attendant, les murs de la Maréchaussée projetaient une ombre véritable, qui exerçait une sombre influence sur la famille Dorrit, à toute heure de la journée.

1. [↑](#) *Sparkle*, briller, pétiller.

CHAPITRE XXII.

Une énigme.

M. Clennam ne grandissait pas dans l'estime du Père de la Maréchaussée en raison du nombre croissant de ses visites. La lenteur qu'il mettait à comprendre la grande question des *Témoignages* n'était pas faite pour exciter une vive admiration dans l'esprit du Doyen ; elle était plutôt faite pour offusquer un vieillard si chatouilleux sur l'article de sa dignité, et lui faire croire qu'il manquait quelque chose à ce monsieur pour être un vrai gentleman. Un certain désappointement, causé par la découverte que M. Clennam possédait à peine cette délicatesse dont le Doyen, avec cette confiance qui le distinguait, avait d'abord été disposé à le croire doué, commença à assombrir son esprit paternel. Il alla jusqu'à dire, dans le sein de sa famille, qu'il craignait que M. Clennam ne fût pas un homme d'un instinct élevé. En sa qualité officielle, comme chef et représentant des détenus, il serait toujours heureux, remarquait-il, de recevoir M. Clennam lorsqu'il viendrait lui présenter ses respects ; mais, personnellement il trouvait que M. Clennam et lui ne semblaient guère faits pour s'entendre. À son avis, il lui manquait quelque chose, sans qu'il pût au juste dire quoi. Néanmoins le Doyen ne faillit à aucune des règles de la civilité puérile et honnête ; au contraire, il combla M. Clennam d'attentions. Peut-être nourrissait-il l'espoir que le visiteur, sans avoir l'intelligence assez vive et assez spontanée pour redoubler de lui-même et *proprio motu* son premier témoignage, pourrait bien avoir ce qu'il faut d'esprit pour répondre d'une façon convenable à une sollicitation écrite.

En sa triple qualité de gentleman libre, qui avait par mégarde passé une mauvaise nuit dans la prison, de gentleman libre qui avait examiné les affaires du Doyen avec l'idée incroyable de le faire sortir, et de gentleman libre s'intéressant au sort de l'enfant de la Maréchaussée, M. Clennam fut bientôt accueilli partout comme un visiteur de marque. Il n'était nullement

étonné des attentions que lui prodiguait M. Chivery, lorsque ce fonctionnaire était de garde ; car il ne distinguait guère la politesse de M. Chivery de celle des autres guichetiers, jusqu'à ce qu'un certain soir M. Chivery l'étonna tout à coup et se mit hardiment en relief au détriment de ses collègues.

M. Chivery, par quelque astucieux exercice de sa puissance, avait réussi à débarrasser la loge de tout flâneur, afin que M. Clennam, en sortant de la prison, le trouvât montant une garde solitaire.

« (Confidentiel.) Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Chivery, mais de quel côté allez-vous ?

— Je vais traverser le pont. »

Clennam fut tout étonné de voir M. Chivery devenir, par son attitude, une allégorie vivante du silence, la clef sur les lèvres.

« (Confidentiel.) Je vous demande encore une fois pardon, reprit M. Chivery, mais pourriez-vous passer par Horsemonger-Lane ? Vous serait-il possible de vous rendre à cette adresse ? » remettant à Clennam une petite carte imprimée, pour être distribuée aux pratiques de Chivery et Cie, marchands de tabac, importateurs de vrais cigares de la Havane, de cigares du Bengale, d'excellents cubas, fabricants de tabacs à priser de fantaisie, etc., etc.

« (Toujours confidentiel.) Il ne s'agit pas de tabac, poursuivit M. Chivery. À vrai dire, il s'agit de ma femme. Elle voudrait vous dire un mot, monsieur, au sujet de... oui, continua M. Chivery, répondant par un signe de tête affirmatif au regard inquiet de Clennam... au sujet de la petite Dorrit.

— Je m'arrangerai pour passer immédiatement chez votre femme.

— Merci, monsieur ! Bien obligé ! Cela ne vous éloignera pas de plus de dix minutes de votre chemin. Soyez assez bon pour demander Mme Chivery. »

Ces dernières instructions furent données par le prudent M. Chivery, qui avait déjà laissé sortir Arthur à travers un coulisseau pratiqué dans la porte extérieure, qu'il pouvait ouvrir à volonté pour inspecter les visiteurs qui se présentaient au guichet.

Arthur Clennam, la carte à la main, se dirigea vers l'adresse qu'elle indiquait et ne tarda pas à y arriver. C'était un établissement fort modeste, où une femme à l'air décent était en train de coudre dans le comptoir. Des petits pots de tabacs, des petites boîtes de cigares, un petit assortiment de pipes, une ou deux jarres de tabac à priser et un petit instrument semblable à un chausse-pied pour le servir, formaient le fonds de boutique.

Arthur en se présentant à Mme Chivery lui exposa qu'il faisait cette visite à la demande de M. Chivery. Il s'agissait de quelque chose qui intéressait Mlle Dorrit, à ce qu'il croyait. Mme Chivery s'empessa de mettre son ouvrage de côté, quitta son siège derrière le comptoir et secoua la tête d'un air dolent.

« Vous pouvez le voir tout de suite, dit-elle, si vous voulez vous donner la peine de jeter un coup d'œil dans la cour. »

En prononçant ces paroles mystérieuses, elle précéda le visiteur dans un petit salon situé derrière la boutique, où il y avait une petite croisée qui donnait sur une très petite cour d'un aspect lugubre. Dans cette cour une lessive de draps et de nappes essayaient (mais en vain, faute d'air), de se sécher sur une ou deux cordes ; et au milieu de ces objets flottants, on voyait un petit jeune homme tout attristé, assis sur une chaise comme le dernier marin survivant au naufrage sur le pont d'un navire humide, et incapable de serrer les voiles.

« C'est notre John, » dit Mme Chivery.

Afin de ne pas avoir l'air de ne prendre aucun intérêt à ce spectacle navrant, Clennam demanda ce que John faisait là.

« C'est le seul délassement qu'il se donne, dit Mme Chivery secouant de nouveau la tête. Il refuse de sortir même dans la cour de derrière, quand il n'y a pas de linge à sécher ; mais quand il y a du linge pour le cacher aux yeux des voisins, il va s'asseoir là pendant des heures... oui, des heures entières. Il dit que ça lui fait l'effet d'un bosquet ! »

Mme Chivery secoua encore une fois la tête, porta son tablier à ses yeux en bonne mère et reconduisit son hôte dans les régions commerciales.

« Veuillez vous asseoir, monsieur, dit Mme Chivery. Vous voulez savoir ce qu'a notre John ? C'est Mlle Dorrit, monsieur ! il se brise le cœur pour

elle, et je voudrais prendre la liberté de vous demander quel dédommagement il y aura pour nous quand son cœur sera brisé ? »

Mme Chivery qui était une dame de bonne mine, fort respectée dans Horsemonger-Lane pour ses sentiments élevés et le choix de ses expressions, prononça ces paroles avec un calme cruel, puis recommença de suite à secouer la tête et à s'essuyer les yeux.

« Monsieur, poursuivit-elle, vous connaissez la famille, vous vous êtes intéressé à la famille et vous avez de l'influence sur la famille. Si vous pouvez aider à faire le bonheur des deux jeunes gens, laissez-moi, dans l'intérêt de notre John et dans l'intérêt de la demoiselle, vous supplier de venir à leur secours.

— J'ai été tellement habitué, répondit Arthur embarrassé, depuis le peu de temps que je la connais, à regarder la petite... tellement habitué à regarder Mlle Dorrit dans un jour si différent de celui dans lequel vous me la représentez que vous me voyez tout surpris. Connaît-elle votre fils ?

— Élevés ensemble, monsieur, répliqua Mme Chivery. Ils ont joué ensemble tout enfants.

— Sait-elle que votre fils l'aime ?

— Oh ! je crois bien, monsieur ! répondit Mme Chivery avec un geste de triomphe. Elle n'aurait pas pu le rencontrer un dimanche sans savoir cela. La canne seule de notre John le lui aurait appris il y a longtemps ; des jeunes gens comme John ne se payent pas des cannes à bec d'ivoire pour rien. Comment l'ai-je appris moi-même ? n'est-ce pas en voyant tout cela ?

— Peut-être Mlle Dorrit n'a-t-elle pas compris aussi vite que vous, voyez-vous ?

— Alors elle l'a compris autrement, dit Mme Chivery, car on le lui a dit.

— En êtes-vous sûre ?

— Monsieur, reprit Mme Chivery, aussi sûre et certaine que je suis là devant vous, que j'étais ici quand j'ai vu de mes propres yeux sortir mon fils, que j'y étais quand je l'ai vu de mes propres yeux revenir, et que je sais qu'il lui a parlé ! »

Ces détails circonstanciés et ces répétitions prêtèrent une énergie surprenante à l'éloquence de Mme Chivery.

« Puis-je vous demander comment votre fils est dans cet état d'accablement qui vous cause une si grande inquiétude ?

— Cela a commencé, dit Mme Chivery, le même jour où de mes yeux j'ai vu notre John à la maison revenir : depuis lors je ne le reconnais plus ici. Il n'a jamais ressemblé à ce qu'aujourd'hui il est, depuis l'heure où, dans cette maison, il y a sept ans, moi et son père, comme locataires, sommes venus nous établir. »

Ce discours, grâce aux inversions originales de Mme Chivery, avait pris un certain air de document légal. « Oserais-je vous demander ce que vous pensez de tout cela ?

— Osez, répondit Mme Chivery, et je vous le dirai en paroles et en honneur aussi vrai que dans cette boutique je suis. Tout le monde estime notre John et lui veut du bien. Enfant, il a joué avec elle lorsque dans cette cour, enfant aussi, elle jouait. Il ne l'a jamais perdue de vue depuis. Il est sorti le dimanche dans l'après-midi après que dans cette salle où vous êtes il eut dîné, et il l'a rencontrée. Avait-il un rendez-vous ou n'en avait-il pas, je ne prétends pas le savoir. Il a fait sa déclaration. Le frère et la sœur sont fiers et ne veulent pas de notre John. Le père ne pense qu'à lui-même et ne veut partager sa fille avec personne. Vu ces circonstances elle a répondu à notre John : « Non, John, je ne puis pas vous épouser, je ne peux pas me marier, ce n'est pas mon intention de jamais prendre un mari. Adieu, trouvez une femme digne de vous et oubliez-moi ! » Voilà comment elle se condamne à rester toujours l'esclave de gens qui ne sont pas dignes que leur esclave elle soit. Voilà comment notre John est arrivé à n'avoir plus d'autre plaisir que celui de s'enrhumer au milieu du linge, et de montrer dans cette cour, comme dans cette cour je viens de vous le faire voir moi-même, une existence ruinée qui gonfle le cœur de sa mère ! »

La brave femme montrait la petite croisée d'où l'on pouvait voir son fils inconsolable assis dans le muet bocage ; elle secoua de nouveau la tête et s'essuya les yeux, et le supplia, dans l'intérêt commun des deux jeunes gens, d'employer son influence pour changer le cours de ces tristes événements.

Elle paraissait si sûre de la vérité des faits qu'elle avançait, et ces faits d'ailleurs étaient fondés sur des prémisses si correctes en ce qui concernait

les relations de la petite Dorrit avec sa famille, que Clennam ne pouvait pas être certain que Mme Chivery se trompât. Il avait fini par prendre à la petite Dorrit un intérêt si particulier, un intérêt qui tenait, il est vrai, au grossier et vulgaire entourage où elle vivait, mais qui la séparait de cet entourage, qu'il fut désappointé, froissé, presque peiné de croire qu'elle pût aimer le jeune John Chivery s'enrhumant dans un bosquet de son invention, ou quelqu'un qui ressemblât à cet amoureux désespéré. D'un autre côté, en y réfléchissant, il se dit qu'amoureuse ou non de ce guichetier futur, elle n'en était pas moins bonne et moins honnête, que ce serait une faiblesse et une faiblesse injuste de faire d'elle une fée domestique à la condition qu'elle se tiendrait isolée des seules gens qu'elle pût connaître. Pourtant, sa jeunesse et sa légèreté mignonne, ses manières timides, le charme de sa voix et de ses yeux, si prompts à exprimer une émotion, les nombreux rapports sous lesquels la petite Dorrit l'avait intéressé par ses qualités personnelles, et l'énorme différence qu'il y avait entre elle et ceux qui l'entouraient ne s'accordaient pas, disons mieux, étaient en parfait désaccord avec l'idée nouvelle de cette mésalliance de sentiments.

Tout pesé, il promit à la digne Mme Chivery, sans attendre davantage, qu'on pouvait compter qu'il ferait toujours son possible pour assurer le bonheur de Mlle Dorrit, et pour favoriser les vœux de la jeune fille, si cela dépendait de lui, une fois qu'il aurait pu s'en assurer. En même temps, il la mit en garde contre les hypothèses et les apparences, lui enjoignit le silence et le mystère les plus profonds, pour ne pas troubler l'âme de Mlle Dorrit : il lui recommanda surtout, en attendant, de gagner la confiance de son fils et de s'éclairer ainsi sur le véritable état de la situation. Mme Chivery répondit que c'était là une précaution inutile, mais qu'elle essaierait. Elle secoua la tête comme si cet entretien ne lui avait pas apporté toute la consolation qu'elle en attendait, mais elle remercia néanmoins M. Clennam de la peine qu'il avait bien voulu prendre. On se sépara bons amis et Arthur s'éloigna.

Comme la foule de gens qui circulait dans la rue bousculait la foule d'idées qui se croisaient dans sa tête, ces deux foules hétérogènes créant chez lui une grande confusion, il évita le pont de Londres et se dirigea vers le pont suspendu, plus tranquille et moins tumultueux. Il y avait à peine fait un pas, lorsqu'il aperçut la petite Dorrit marchant devant lui. Le temps était beau, il y avait une légère brise et sans doute elle venait de sortir pour

prendre l'air sur le pont. Il n'y avait pas plus d'une heure qu'Arthur l'avait laissée dans la chambre du Doyen.

C'est un heureux hasard qui favorisait son désir d'observer la physionomie et les manières de la jeune fille sans que personne fût là pour les gêner. Il hâta le pas ; mais avant qu'il l'eût rejointe elle tourna la tête.

« Est-ce que je vous ai fait peur ? demanda-t-il.

— J'ai cru reconnaître le pas, répondit-elle en hésitant.

— Et l'avez-vous reconnu, petite Dorrit ? Vous ne deviez pourtant guère vous attendre à me rencontrer ?

— Je ne m'attendais à rencontrer personne. Mais quand j'ai entendu marcher derrière moi, il m'a semblé que le pas résonnait... comme le vôtre.

— Allez-vous plus loin ?

— Non, monsieur, je suis seulement venue ici pour prendre l'air. »

Ils se promenèrent ensemble, et la jeune fille retrouva ses manières confiantes et le regarda en face, tandis qu'elle disait après avoir jeté un coup d'œil autour d'elle :

« C'est bien étrange. Peut-être aurez-vous de la peine à comprendre cela. Quelquefois il me semble que c'est presque de l'égoïsme de cœur que de venir me promener ici.

— De l'égoïsme ! Comment cela ?

— Voir la rivière et une si vaste étendue de ciel, et tant d'objets, tant de variété et de mouvement ; puis retourner là-bas et le retrouver lui, dans cette étroite enceinte...

— Oui ! mais vous oubliez qu'en rentrant vous rapportez l'influence et le reflet de ces objets pour l'égayer.

— Croyez-vous ? Je l'espère, mais je crains qu'il n'y ait là dedans plus d'imagination que de réalité, monsieur, et que vous ne me croyiez plus de pouvoir que je n'en ai. Si vous étiez en prison comme lui, croyez-vous que je vous rapporterais revenant de ma promenade, le germe de consolation dont vous parlez ?

— Oui, petite Dorrit, j'en suis sûr. »

À voir le tremblement de ses lèvres et l'ombre d'une grande agitation qui traversa ses traits, Arthur jugea que la petite Dorrit songeait à son père ; il resta quelques instants sans parler, afin de laisser la jeune fille reprendre son sang-froid. La petite Dorrit tremblant à son bras s'accordait moins que jamais avec les hypothèses de Mme Chivery, et pourtant il ne lui paraissait pas impossible qu'il y eût en jeu quelque autre amour à l'horizon, bien loin, bien loin, dans un horizon reculé et sans espoir.

Ils se retournèrent et Clennam lui dit : « Voici venir Maggy ! » La petite Dorrit leva les yeux d'un air étonné et les deux promeneurs se trouvèrent en face de Maggy, qui s'arrêta tout court en les apercevant. Elle était arrivée au trot, si préoccupée et si affairée, qu'elle ne les avait reconnus qu'au moment où ils lui avaient barré le chemin. Mais alors elle fut si saisie de les voir, que son panier en ressentit le contre-coup.

« Maggy, tu m'avais promis de rester près de mon père.

— Et j'y serais restée, petite mère, mais c'est lui qui n'a pas voulu. S'il m'envoie faire une commission, il faut bien que j'y aille ; s'il vient me dire : « Maggy, porte la lettre et reviens vite et, si tu rapportes une bonne réponse, tu auras six pence, » il faut bien que je la porte. Bon Dieu, petite mère, que voulez-vous donc que fasse une pauvre petite fille de dix ans ? Et si M. Tip, rentrant juste au moment où je sors, me dit : « Où vas tu, Maggy ? » et que je lui dise : « Je vais à tel ou tel endroit, » et qu'il me dise : « Tiens, si je profitais de la circonstance ! » et qu'il passe au café pour écrire une lettre et me la donne en me disant : « Porte-la au même endroit, et s'il y a une bonne réponse, tu auras dix pence, » ce n'est pas ma faute, mère ! »

Arthur lut dans les yeux baissés de la petite Dorrit qu'elle devinait à qui les lettres étaient adressées.

« Je vais quelque part ; là ! Voilà où je vais, continua Maggy. Je vais quelque part ; ce n'est pas vous, petite mère, que cela regarde... mais c'est vous, vous savez (*s'adressant à Arthur*) : vous ferez bien d'aller aussi quelque part, pour que je vous y donne ce que j'ai à vous remettre.

— Nous ne ferons pas tant de cérémonie, Maggy ; donnez-le-moi dit Clennam à voix basse.

— Alors, venez de l'autre côté, répondit Maggy, parlant très haut, mais d'un air de mystère. Petite mère ne devait rien savoir de tout ça, et elle n'en aurait rien su si vous étiez seulement venu quelque part, au lieu de m'ennuyer et de flâner ici ; ce n'est pas ma faute ; il faut bien que je fasse ce qu'on me dit : c'est leur faute, à eux, pourquoi me l'ont-ils dit ? »

Clennam traversa de l'autre côté et parcourut rapidement les deux lettres. Celle du père disait que, se trouvant fort inopinément et pour la première fois de sa vie, trompé par le retard d'un remboursement qu'il attendait de la Cité et sur lequel il avait compté jusqu'au dernier moment, il prenait la plume : car il était privé par la malheureuse circonstance d'une captivité qui durait déjà depuis vingt-trois ans (*doublement soulignés*), de se présenter en personne, ce qu'autrement il n'aurait pas manqué de faire. Il mettait donc la main à la plume pour prier M. Clennam de lui avancer la somme de trois livres sterling et six shillings, pour laquelle il prenait la liberté de lui remettre d'avance, sous ce pli, son billet. Le fils, dans son épître, écrivait qu'il savait que M. Clennam serait enchanté d'apprendre qu'il avait enfin trouvé un emploi permanent et honorable, avec toutes les chances d'un brillant avenir ; mais que son patron, se trouvant dans l'impossibilité momentanée de payer à son employé un arriéré d'appointements, avait fait un appel à cette généreuse patience dont Tip comptait bien faire preuve envers ses semblables jusqu'à la fin de ses jours ; cet appel, joint à la conduite frauduleuse d'un faux ami et à la cherté des subsistances, menaçait de causer sa ruine prochaine, s'il ne parvenait pas à trouver, avant six heures de cette après-midi, la somme de huit livres sterling. M. Clennam serait charmé d'apprendre que, grâce à l'empressement de plusieurs amis qui avaient dans Tip une confiance sans bornes, il était parvenu à compléter cette somme, à l'exception d'une légère balance d'une livre sterling dix-sept shillings et quatre pence ; l'avance de cet appoint, payable à un mois de vue, aurait pour résultat de sauver Tip d'une ruine complète.

Clennam répondit sur-le-champ à ces lettres avec l'aide de son portefeuille et de son crayon, envoyant au père ce qu'il demandait et s'excusant de ne pouvoir obliger le fils. Il chargea alors Maggy de remettre les réponses et lui donna le shilling dont le mauvais succès de sa commission supplémentaire l'aurait privée sans cela.

Lorsqu'il eut rejoint la petite Dorrit, et qu'ils eurent recommencé à se promener comme auparavant, elle lui dit tout à coup.

« Je crois que je ferais mieux de m'en aller. Je ferais mieux de rentrer chez moi.

— Ne vous chagrinez pas, dit Clennam, j'ai répondu aux lettres. Ce n'était rien. Vous savez ce qu'elles disaient ? Ce n'était rien.

— Mais j'ai peur de le laisser seul, reprit-elle ; j'ai peur de les quitter l'un ou l'autre : je ne suis pas plutôt partie, qu'ils corrompent... sans le vouloir... jusqu'à Maggy.

— C'est une bien innocente commission que celle dont elle s'est chargée, la pauvre femme. Et elle ne vous la cachait que parce qu'elle croyait sans doute vous épargner par là quelque sujet d'inquiétude.

— Oui, je l'espère, je l'espère ; mais je ferais mieux de rentrer chez moi ! Il n'y a pas deux jours que ma sœur me disait que je m'étais tellement habituée à la prison que j'en avais pris le ton et le caractère. Il faut bien que cela soit ; je suis sûre que cela est quand je vois pareilles choses ; c'est là qu'est ma place ; il vaut mieux que j'y reste ; c'est de l'égoïsme de ma part de rester ici lorsque je puis faire le moindre bien là-bas. Adieu, j'aurais bien mieux fait de rester chez moi. »

L'angoisse avec laquelle elle prononça ces paroles, comme si elles s'échappaient violemment de son cœur comprimé, fit presque verser des larmes à Clennam en la regardant et en l'écoutant.

« Ne dites pas chez vous, en parlant de la prison, mon enfant ! Il est toujours pénible de vous entendre lui donner ce nom.

— Mais c'est mon chez moi ! En ai-je un autre ? Pourquoi l'oublierais-je un seul instant ?

— Vous ne l'oubliez jamais, chère petite Dorrit, lorsqu'il s'agit de rendre service.

— Je l'espère, oh ! je l'espère ! Mais il vaut mieux que je ne reste pas ici, j'en serai meilleure, plus soumise, plus heureuse. Ne m'accompagnez pas, je vous prie, laissez-moi aller seule. Adieu, que Dieu vous bénisse ! Merci, merci. »

Il sentit qu'il valait mieux respecter la prière de la petite Dorrit et il ne bougea pas lorsque la frêle et délicate enfant s'éloigna rapidement ; quand elle eut disparu, il se tourna vers la rivière et resta à rêver.

La découverte qu'elle venait de faire de cette correspondance aurait, en tout temps, affligé la petite Dorrit ; mais y aurait-elle, en un autre moment, paru si sensible ?

Non.

Lorsqu'elle avait vu le Doyen mendiant dans son déguisement râpé, et qu'elle avait supplié le visiteur de ne pas lui donner d'argent, elle avait été affligée, mais pas de cette façon-là ; il y avait quelque chose qui l'y avait rendue depuis plus sensible : ne serait-ce pas par hasard qu'elle voyait, en ce moment, quelqu'un dans cet horizon lointain, reculé, sans espérance ? ou bien, n'était-ce qu'un vain soupçon qui était venu à l'esprit de Clennam, en comparant la rivière fangeuse qui passait sous ce pont avec les eaux limpides de la même rivière qui, un peu plus haut, dans son cours, chantait toujours le même air contre la proue du bac : ces eaux dont le courant paisible faisait tant de milles à l'heure, avec des roseaux ici sur leurs rives, plus loin des lis, sans que rien troublât son cours régulier et paisible.

Il rêva à sa pauvre enfant, la petite Dorrit ; il y rêva longtemps, le coude appuyé sur le parapet ; il rêva à elle en rentrant chez lui ; il rêva à elle dans le silence de la nuit ; il rêva à elle quand le jour revint. Et, de son côté, la pauvre enfant, la petite Dorrit rêvait à lui... trop constamment, trop fidèlement !... à l'ombre des murs de la Maréchaussée.

CHAPITRE XXIII.

La machine en mouvement.

M. Meagles s'occupa avec tant d'activité de la négociation que Clennam lui avait confiée, qu'il eut mis bientôt l'affaire en train et vint un jour chez Clennam, à neuf heures du matin, lui faire son rapport.

« Doyce est très flatté de votre bonne opinion, commença-t-il par dire, et désire que vous visitiez la fonderie, afin de juger par vous-même et de vous mettre parfaitement au courant. Il m'a remis les clefs de ses registres et de ses papiers... les voici qui résonnent dans ma poche... et la seule recommandation qu'il m'ait faite est celle-ci : « Je désire que M. Clennam sache tout ce que je sais moi-même des affaires de mes ateliers, car autrement il ne pourrait pas traiter avec moi dans des conditions d'égalité parfaite. Si nous ne parvenons pas à nous entendre, je sais qu'il n'abusera pas de ma confiance. Si je n'avais pas commencé par en être sûr, je n'aurais pas écouté sa proposition. Vous reconnaissez bien là notre homme, n'est-ce pas ?

— En effet. Un caractère très honorable.

— Oh oui, certainement. Sans aucun doute. Excentrique, mais très honorable. Très excentrique aussi pourtant ! Croiriez-vous, Clennam, continua M. Meagles, riant de la bizarrerie de Daniel, que j'ai dû passer toute une matinée avec lui, dans cette cour qui a un nom si drôle... comment donc s'appelle-t-elle ?

— La cour du Cœur-Saignant ?

— Toute une matinée dans la cour du Cœur-Saignant avant de pouvoir le décider à entendre parler de cette association,

— Et pourquoi cela ?

— Je n'ai pas plutôt eu prononcé votre nom, qu'il a refusé net.

— Refusé, parce que c'était moi ?

— Je n'ai pas plutôt eu prononcé votre nom, Clennam, qu'il s'est écrié : « C'est impossible ! — Qu'entendez-vous par là ? lui ai-je demandé. — Vous aurez beau dire, Meagles, c'est impossible. — Pourquoi donc ? » répétais-je. Vous ne croiriez pas, Clennam, poursuivit M. Meagles, riant intérieurement, qu'il s'est trouvé que c'était impossible parce que vous et lui, en vous promenant ensemble jusqu'à Twickenham, vous aviez entamé une conversation amicale dans le courant de laquelle Doyce vous avait parlé de son intention de prendre un associé, supposant dans ce moment-là que vous ne pouviez pas prendre cela pour vous, parce qu'il vous croyait déjà pourvu et nanti d'un établissement aussi solide que la cathédrale de Saint-Paul. « Maintenant, monsieur Clennam, me dit Daniel, si je donnais suite à sa proposition, pourrait voir un dessein astucieux et des motifs intéressés dans ce qui n'était qu'une franche et amicale causerie, et je ne peux pas m'exposer à un pareil soupçon : je suis beaucoup trop fier pour vouloir en courir le risque. »

— Ma foi ! je serais tout aussi disposé à soupçonner...

— Parbleu ! interrompit M. Meagles. C'est ce que je lui ai dit. Mais il m'a fallu toute une matinée pour vaincre ses scrupules, et je doute qu'un autre homme que moi (il m'aime depuis si longtemps !) eût réussi seulement à les ébranler ; enfin, c'est bon. Cet obstacle excentrique une fois surmonté, le voilà qui stipule qu'avant de vous en reparler, j'examinerai les livres de comptabilité afin de me former moi-même une opinion. Je me mets donc à examiner les livres et je forme mon opinion. « Est-elle pour ou contre, en somme ? me demande Daniel. — Pour, lui dis-je. — Alors, me dit-il, vous pouvez maintenant, mon digne ami, fournir à M. Clennam les moyens de se former une opinion à son tour. Et pour lui permettre de le faire en toute liberté, sans craindre mon influence, je vais quitter la ville pour huit jours. » Et il est parti, ajouta M. Meagles. Comment trouvez-vous la conclusion ? N'est-ce pas que c'est drôle ?

— Il me laisse en partant, je l'avoue, une idée très élevée de sa candeur et de...

— De sa bizarrerie, interrompit M. Meagles. Je le crois sans peine. »

Ce n'était pas précisément le mot que Clennam avait sur le bout de la langue, mais il ne voulut pas reprendre son excellent ami.

« Et maintenant, ajouta M. Meagles, vous pouvez commencer votre examen dès que cela vous conviendra. Je me suis chargé de vous expliquer tout ce qui pourrait avoir besoin d'explication, mais dans les termes de la plus stricte neutralité, sans rien faire de plus. »

Ils se rendirent cette après-midi même à la cour du Cœur-Saignant, pour commencer leur enquête. Les yeux exercés d'un homme d'affaires ne pouvaient tarder à découvrir certaines petites excentricités dans la façon dont M. Doyce tenait ses comptes, mais elles impliquaient toutes quelque manière ingénieuse de simplifier ou d'abréger un calcul difficile. On voyait aussi qu'il y avait un arriéré de besogne et que Doyce avait en effet besoin de quelqu'un pour l'aider à donner plus de développement à ses affaires ; mais le résultat de chacune de ses entreprises depuis un grand nombre d'années était clairement indiqué et facile à établir. On n'avait rien fait en prévision du présent examen ; tous les comptes se montraient dans leur simplicité, en habit de travail, et dans un ordre brut, qui dénotait une probité de premier jet. L'écriture des nombreux calculs et des nombreuses entrées (c'était celle de Doyce) aurait pu être plus belle, et peut-être aurait-on pu désirer un peu plus de précision dans la forme ; mais tout était aussi clair que possible et allait droit au but. Arthur pensa que bien des travaux beaucoup mieux élaborés pour faire de l'effet (tels par exemple que les registres du ministère des Circonlocutions) étaient bien moins utiles, attendu qu'on s'appliquait avant tout à les rendre inintelligibles.

Au bout de trois ou quatre jours d'un examen assidu, Clennam possédait tous les renseignements essentiels. M. Meagles se trouvait toujours à portée, prêt à éclairer les endroits obscurs au moyen de la brillante petite lampe de sûreté qui faisait pendant à ses balances et à sa pelle. Ils convinrent entre eux de la somme qu'il serait juste d'offrir pour obtenir une part égale dans les affaires, puis M. Meagles décacheta un papier où Daniel Doyce avait fixé le chiffre auquel il l'évaluait lui-même ; ce chiffre était plutôt un peu moins élevé que celui de M. Meagles. De façon que lorsque Daniel revint, il trouva l'affaire pour ainsi dire conclue.

« Et je puis maintenant vous avouer, monsieur Clennam, dit-il avec une cordiale poignée de main, que j'aurais pu chercher un associé bien loin et

bien longtemps sans en trouver un qui me convînt mieux.

— Et je puis en dire autant, répondit Clennam.

— Et je puis vous dire à tous les deux, ajouta M. Meagles, que les deux font la paire. Vous, Clennam, imposez-lui pour frein votre bon sens, et vous, Daniel, occupez-vous de la fonderie avec votre...

— Défaut de bon sens ? suggéra Daniel avec son calme sourire.

— Appelez-le comme cela, si vous voulez... mais enfin, de cette façon, chacun de vous sera la main droite de l'autre. Et sur ce, voici ma main droite que je vous tends à tous les deux en ma qualité d'homme pratique. »

L'association fut consommée en moins d'un mois. Elle ne laissait à Arthur comme fortune personnelle qu'une somme d'environ deux ou trois cents livres sterling ; mais elle lui ouvrait une carrière active et pleine d'avenir. Les trois amis dînèrent ensemble pour fêter cet heureux événement ; les ouvriers de la fabrique, avec leurs femmes et leurs enfants, eurent congé et furent du dîner ; la cour du Cœur-Saignant elle-même eut à dîner ce jour là et fut rassasiée de viande. Deux mois s'étaient à peine écoulés que déjà la cour du Cœur-Saignant était redevenue si familière avec les repas insuffisants, qu'on y avait oublié ce festin exceptionnel comme une tradition des temps jadis ; il n'y avait déjà plus rien de nouveau dans l'association que l'inscription peinte sur les montants de la porte, DOYCE ET CLENNAM ; enfin il semblait à Clennam lui-même qu'il y avait des années qu'il avait un intérêt dans la maison.

Le petit bureau réservé pour son propre usage était un vitrage situé au bout d'un long atelier peu élevé, rempli de bancs, d'étaux, d'outils, de courroies et de roues, que la machine à vapeur faisait mouvoir et tourner d'un air si furieux, qu'on eût dit qu'atteintes de la monomanie du suicide elles se donnaient pour mission de réduire toutes les affaires de la maison en poussière et de mettre la fabrique elle-même en capilotade. De grandes trappes pratiquées dans le plancher et dans le plafond pour faire communiquer l'atelier d'en haut avec celui d'en bas formaient, dans cette perspective, une sorte de puits lumineux qui rappelait à Arthur un vieux livre d'images de son enfance, où des rayons semblables étaient témoins du meurtre d'Abel. Les bruits de la fabrique étaient suffisamment éloignés et séparés du bureau de Clennam pour n'y arriver que comme un

bourdonnement incessant mêlé de cliquetis et de coups périodiques. Les visages et les vêtements des travailleurs étaient noircis par la limaille de fer ou d'acier qui dansait sur chaque banc et sortait de chaque crevasse entre les planches. On arrivait dans l'atelier par un escalier en bois qui communiquait avec la cour extérieure, et servait de hangar à la grande meule sur laquelle on repassait les outils. Aux yeux de Clennam, toute la fabrique avait un air à la fois fantastique et pratique qui fut pour lui un changement agréable ; et, chaque fois qu'il levait les yeux de la première tâche qu'il s'était imposée (celle de mettre en ordre une masse de documents commerciaux), il regardait cet ensemble d'activité avec un sentiment de plaisir tout nouveau pour lui.

Un jour qu'il levait ainsi les yeux, il fut tout étonné de voir un chapeau de femme gravir péniblement les marches de l'escalier de bois ou, pour mieux dire, de l'échelle en question. Cette apparition inattendue fut suivie d'un autre chapeau féminin. Il reconnut alors que la première de ces deux coiffures se trouvait sur la tête de la tante de M. Finching et l'autre sur la tête de Flora, qui semblait avoir eu assez de peine à faire gravir à son héritage un si rude escalier.

Quoiqu'il ne fût pas précisément ravi à la vue de ces visiteurs, Clennam s'empressa d'ouvrir la porte de son bureau et de dégager les deux femmes des embarras de l'atelier : sauvetage d'autant plus nécessaire que la tante de M. Finching avait déjà trébuché sur je ne sais quel obstacle et menaçait l'invention de la vapeur avec un cabas rocailleux qu'elle tenait à la main.

« Bonté divine ! Arthur... je devrais dire M. Clennam, c'est bien plus convenable... quelle ascension pour monter jusqu'ici ! et comment parviendrons-nous jamais à redescendre sans un de ces appareils à l'usage des pompiers dans les incendies ? Et la tante de M. Finching qui a glissé entre les marches et s'est meurtrie partout ! Et dire que vous voilà dans les machines et la fonderie sans jamais avoir daigné nous en prévenir ! »

Ainsi parla Flora tout essoufflée, pendant que la tante de M. Finching frottait ses estimables chevilles avec le bout de son parapluie en lançant dans le vide des regards vindicatifs.

« C'est bien mal de votre part de n'être jamais venu nous revoir depuis votre visite de retour, bien que nous ne pussions pas naturellement nous

attendre à ce que notre maison eût encore quelque attrait pour vous et qu'il soit bien évident que vous passez votre temps plus agréablement ailleurs... À propos est-elle brune ou blonde ? a-t-elle des yeux bleus ou noirs ? je ne serais pas fâchée de le savoir. Dans tous les cas, je suis bien sûre d'avance qu'elle doit former avec moi un contraste frappant sous tous les rapports, car je ne suis bonne qu'à faire une déception ; je le sais parfaitement bien, et vous avez sans doute mille fois raison de lui être dévoué de cœur... mais qu'est-ce que je dis ? Arthur, n'y faites pas attention : je ne sais pas moi-même ce que je veux dire, ma parole d'honneur ! »

Clennam avança des chaises pour les deux dames : Flora se laissa tomber sur la sienne, en décochant contre Arthur une de ses œillades d'autrefois.

« Et penser que vous voilà devenu Doyce et Clennam ! continua l'intarissable Flora ; qui donc peut être ce Doyce ? un homme charmant sans doute ? peut-être marié ? ou peut-être a-t-il une fille ? franchement n'en a-t-il pas une ? Alors l'association se comprend, on devine tout ; au reste je ne vous demande pas de confiance : je sais bien que je n'ai plus aucun droit de vous adresser ces questions, il y a si longtemps que la chaîne d'or, jadis forgée pour nous, est rompue ! et cela devait être. »

Flora posa tendrement la main sur celle d'Arthur et tira de son vieux carquois encore une des œillades de sa jeunesse.

« Cher Arthur... ce que c'est que la force de l'habitude ! M. Clennam serait, de toutes manières, plus délicat et mieux adapté aux circonstances actuelles... je dois vous prier d'excuser la liberté que j'ai prise de venir vous déranger, mais j'ai pensé qu'un passé à jamais flétri pour ne plus refleurir m'autorisait à me présenter ici avec la tante de M. Finching pour vous offrir mes félicitations et mes vœux. Cela vaut beaucoup mieux que la Chine, assurément : c'est beaucoup plus près, sans compter que cela vous met dans une position beaucoup plus élevée !

— Je suis très heureux de vous voir, dit Clennam, et je vous remercie bien sincèrement, Flora, de votre bon souvenir.

— Je ne puis toujours pas vous en dire autant, répondit Flora, car j'aurais pu être morte et enterrée vingt bonnes fois, à de longs intervalles, avant que vous eussiez réellement songé à moi ou à rien de pareil ; eh bien, malgré ça,

je viens vous présenter une dernière remarque, vous donner une dernière explication.

— Ma chère madame Finching..., fit d'un ton de remontrance Arthur effrayé.

— Oh ! pas ce nom désagréable, dites Flora !

— Flora, est-ce bien la peine de rentrer dans de nouvelles explications ? Je vous assure que c'est tout à fait inutile. Celles que vous m'avez données m'ont satisfait, entièrement satisfait. »

La tante de M. Finching causa alors une diversion en faisant cette terrible et inexorable observation :

« Il y a des bornes milliaires tout le long de la route de Douvres ! »

La tante de M. Finching mit tant de haine pour le genre humain en général dans la vivacité avec laquelle elle lança ce projectile, que Clennam ne savait pas trop comment s'en défendre, d'autant plus qu'il avait tout d'abord été fort troublé par la visite dont l'honorait cette vénérable dame, qui ne cachait pas l'exécration que lui inspirait son hôte. Il ne put s'empêcher de la regarder d'un air déconcerté, tandis qu'elle respirait l'amertume et le mépris, regardant devant elle à une distance de plusieurs milles. Cependant Flora accueillit la réminiscence géographique de la tante de M. Finching, comme si cette dame eût fait une observation pleine de charme et d'à-propos, remarquant d'un ton approbateur que la tante de M. Finching était une femme très énergique. Encouragée par cet éloge ou poussée par sa vive indignation, cette illustre dame ajouta alors : « Qu'il vienne s'y frotter, s'il l'ose ! » Et, par un mouvement saccadé de son ridicule rocailleux (cet ornement était d'une certaine ampleur et d'une apparence fossile), elle indiqua que Clennam était l'infortuné personnage auquel s'adressait ce défi.

« Je vous disais donc, reprit Flora, que je désire vous présenter une dernière remarque, vous donner une dernière explication. La tante de M. Finching et moi nous ne serions pas venues vous déranger durant vos heures de bureau, M. Finching ayant lui-même été dans les affaires ; car, bien qu'il fût dans le commerce des vins, les affaires n'en sont pas moins des affaires, quelque nom qu'on leur donne, et les habitudes des hommes affairés sont toujours les mêmes, témoin M. Finching, dont les pantoufles se

trouvaient toujours sur le paillason à six heures moins dix de l'après-midi, et les bottes auprès du feu à huit heures moins dix du matin, à la minute, par tous les temps, jour ou non. Nous ne vous aurions donc pas dérangé sans un motif dont l'intention me fait espérer qu'il ne peut manquer d'être bien accueilli, Arthur... M. Clennam serait beaucoup plus convenable, il est même probable que je devrais dire Doyce et Clennam.

— Ne vous excusez pas, je vous en prie, supplia Clennam, vous êtes toujours la bienvenue.

— C'est très poli à vous de me dire cela, Arthur... je ne peux pas me rappeler M. Clennam avant que l'autre nom me soit échappé ; ce que c'est que la force de l'habitude, quand elle remonte à des jours à jamais envolés ; cela est si vrai que, bien souvent, au milieu de la nuit silencieuse, avant que le sommeil ait enveloppé les gens, la mémoire fidèle réveille dans leur esprit la joie des jours passés^[1]... oui, c'est très poli de votre part, mais plus poli que sincère, je le crains, car d'aller vous mettre dans les machines et la fonderie sans seulement envoyer une ligne ou une carte à papa... je ne parle pas de moi, quoiqu'il y ait eu un temps où... mais ce temps-là n'est plus, et la triste réalité a... miséricorde ! voilà que je recommence, ne faites pas attention... mais enfin cela a bien l'air d'un oubli de votre part, vous l'avouerez. »

Les virgules mêmes de Flora paraissaient avoir pris la fuite à cette occasion, pour l'éviter plus vite ; car son style oratoire était encore plus décousu et plus rapide que lors de la précédente entrevue.

« Et pourtant, continua-t-elle avec volubilité, on ne devait pas s'attendre à autre chose, et pourquoi s'attendrait-on à autre chose, pourquoi en serait-il autrement ? Je sais bien que pour moi je suis loin de vous blâmer, loin de blâmer qui que ce soit, lorsque votre maman et mon papa nous ont tant tourmentés et ont brisé la corde... je veux dire le lien doré ; mais vous savez aussi bien que moi ce que je veux dire, et si vous ne le savez pas, vous ne perdez pas grand'chose, et j'oserais même ajouter que cela vous est bien égal... lorsqu'ils ont brisé le lien doré qui nous unissait et nous ont jetés dans des accès de fièvres convulsives, sur le canapé, presque étouffés... du moins en ce qui me concerne, tout fut changé, et lorsque j'ai accepté la main de M. F... je sais bien que je l'ai fait les yeux ouverts, mais

il était si tourmenté et si triste, qu'il a fait dans son égarement des allusions à la Tamise et à une huile de quelque chose qu'il irait prendre chez le pharmacien : j'ai donc fait pour le mieux...

— Ma bonne Flora, nous sommes déjà convenus de cela. Vous avez très bien fait.

— Il est parfaitement clair que vous en êtes convaincu, répliqua Flora, car vous prenez la chose si froidement, que si je n'avais pas su que vous étiez allé en Chine, j'aurais cru que vous reveniez plutôt des régions polaires ; cher monsieur Clennam, vous avez raison après tout, je ne puis vous blâmer, mais, pour en revenir à Doyce et Clennam, comme les propriétés de papa se trouvent par ici, nous avons tout appris par Pancks, car sans lui nous n'en aurions jamais su un mot, j'en suis persuadée.

— Non, non, ne dites pas cela.

— Ce serait une faiblesse de ne pas le dire, Arthur... Doyce et Clennam (j'aime mieux ça : cela coule plus facilement et froisse moins mes sentiments que M. Clennam tout court) : lorsque je le sais et que vous le savez aussi sans pouvoir le nier.

— Mais je le nie, Flora ; je n'aurais pas tardé à vous faire une visite amicale.

— Ah ! dit Flora hochant la tête, comptons là-dessus ! Et puis encore une œillade. Cependant, lorsque Pancks nous l'a annoncé, je me suis décidée à venir vous voir avec la tante de M. F... parce que quand papa... c'était bien avant cela... a prononcé son nom et m'a dit que vous vous intéressiez à elle, je lui ai dit tout de suite : Bonté divine ! et pourquoi ne pas la faire venir chez nous lorsqu'il y a de l'ouvrage à faire au lieu de le donner au dehors ?

— *Elle ?* observa Clennam, qui n'y comprenait plus rien du tout, entendez-vous par là la tante de monsi...

— Oh ! par exemple ! Arthur... Doyce et Clennam s'accorde décidément mieux avec mes vieux souvenirs que Clennam tout court... qui donc a jamais songé à donner de l'ouvrage à la tante de M. Finching et à la prendre en journée ?

— La prendre en journée ! Il s'agit donc de la petite Dorrit ?

— Certainement, répondit Flora, et de tous les noms étranges que j'ai jamais entendus, celui-là est bien le plus étrange : il me rappelle la campagne, une chaumière retirée, un tourniquet sur la route, le nom d'un poney favori ou d'un jeune chien ou d'un oiseau ou de quelque chose de chez le grainetier, qu'on met dans une plate-bande ou dans un pot et qui sort de terre tout panaché.

— Alors, Flora, dit Arthur prenant tout à coup un intérêt très vif à la conversation, M. Casby a donc été assez bon pour vous parler de la petite Dorrit ? Qu'est-ce qu'il vous en a dit ?

— Oh ! vous savez comme est papa, répondit Flora, et combien il est agaçant quand il se tient en toute majesté au coin du feu, à tourner les pouces l'un autour de l'autre, au point de vous donner le vertige, si on le regarde trop longtemps, il m'a dit en causant de vous... je ne sais pas qui a commencé à parler de vous, Arthur (Doyce et Clennam), mais je suis sûre que ce n'est pas moi, ou du moins je l'espère, et vraiment il faut que vous m'excusiez de ne pas vous en avouer davantage...

— Sans doute, dit Arthur, de tout mon cœur.

— Vous êtes bien prompt à m'excuser, dit Flora avec une petite moue, supprimant tout à coup un air de timidité modeste : ce que je puis toujours vous avouer, c'est que papa m'a dit que vous lui aviez parlé de la petite avec beaucoup d'intérêt et que je lui ai répondu ce que je viens de vous dire, et voilà tout.

— Voilà tout ? répéta Arthur un peu désappointé.

— Excepté que lorsque Pancks nous a raconté que vous vous étiez embarqué dans la ferraille et nous l'a bien certifié, car nous ne voulions pas le croire, j'ai dit à la tante de M. Finching que nous viendrions vous demander s'il serait agréable à tout le monde que la petite fût employée chez nous quand on aura besoin d'elle, car je sais qu'elle va souvent chez votre maman et je sais aussi que votre maman est très irritable, Arthur (Doyce et Clennam), sans cela je n'aurais jamais épousé M. Finching, et peut-être à cette heure je serais... Mais voilà que je recommence encore à dire des folies...

— C'est très obligeant de votre part, Flora, d'avoir pensé à me rendre ce petit service. »

La pauvre Flora répondit avec une sincérité toute naturelle, qui lui allait mieux que ses plus jeunes œillades, qu'elle était heureuse de voir qu'elle lui eût fait plaisir. Elle le dit avec tant de cœur, que Clennam aurait donné beaucoup pour retrouver la Flora d'autrefois, si elle pouvait se résoudre à dépouiller son masque de sirène.

« Je crois, Flora, dit-il, que l'occupation que vous pourrez donner à la petite Dorrit et la bienveillance que vous pourrez lui témoigner...

— Oui, et vous pouvez compter que je lui en témoignerai, interrompit vivement Flora.

— J'en suis sûr... lui seront très utiles et très nécessaires ; je ne me crois pas le droit de vous dire ce que je sais sur son compte, car on me l'a confié dans des circonstances qui m'obligent à garder le silence. Mais je prends à ce frêle petit être un intérêt, et j'ai pour elle un respect que je ne saurais exprimer. Sa vie a été une vie d'épreuves, de dévouement, de bonté simple et tranquille, plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Je ne puis songer à elle, encore moins parler d'elle sans me sentir ému. Que ce sentiment vous fasse deviner ce que je voudrais pouvoir vous dire et recommande cette jeune fille à votre amitié avec mes remerciements. »

Il tendit tout franchement encore la main à la pauvre Flora ; mais cette fois encore la pauvre Flora ne sut pas l'accepter tout franchement comme elle était offerte ; elle trouva sans doute que cette main donnée à cœur ouvert était trop peu de chose, et voulut, comme autrefois, l'assaisonner d'un peu d'intrigue et de mystère. À son grand ravissement et à la grande consternation de Clennam, elle la couvrit d'un coin de son châle avant de la prendre ; puis, levant les yeux vers l'entrée du bureau et apercevant deux personnes qui s'approchaient, elle cria, enchantée de cet incident romanesque : « Papa ! chut, Arthur, au nom du ciel ! » et regagna son siège d'un pas chancelant, imitant à merveille la démarche d'une vestale en flagrant délit, qui va se trouver mal.

Cependant le Patriarche voguait d'un air paterne, à la suite de Pancks, vers le bureau de Clennam ; Pancks lui ouvrit la porte, le remorqua jusqu'au milieu de la chambre, puis se mit à l'ancre dans un coin.

« J'ai appris de Flora, dit le Patriarche avec son sourire bénévole, qu'elle comptait vous faire une visite, et, comme je sortais, j'ai songé à venir aussi,

à venir aussi. »

L'air de sagesse patriarcale qu'il donna à cette déclaration (qui n'avait rien de bien profond en elle-même), au moyen de ses yeux bleus, de sa tête brillante et de ses longs cheveux blancs, était bien fait pour produire une vive impression. Elle paraissait digne de figurer parmi les plus nobles sentiments énoncés par les meilleurs d'entre les hommes. De même, lorsqu'il dit à Clennam, en acceptant le fauteuil qu'on lui offrait : « Et vous voilà de nouveau dans les affaires, monsieur Clennam ? Je vous souhaite bien du succès, monsieur, bien du succès ! » On aurait dit qu'il venait de faire des prodiges de bienveillance.

« Mme Finching vient de me dire, monsieur, dit Arthur, après avoir présenté ses devoirs (la veuve de M. Finching protesta par un geste contre l'emploi de ce nom respectable), qu'elle compte employer de temps en temps la jeune couturière que vous avez recommandée à ma mère, et je viens de l'en remercier. »

Le Patriarche tournant vers Pancks sa tête hébétée, le remorqueur serra le carnet qu'il était en train de consulter, pour venir au secours du navire embourbé.

« Vous ne l'avez pas recommandée, vous savez, dit Pancks ; vous ne le pouvez pas, vous ne la connaissez ni d'Ève ni d'Adam ; on vous a dit le nom de cette couturière et vous l'avez fait circuler ; voilà tout ce que vous avez fait.

— Eh bien ! remarqua Clennam, comme elle est digne de toutes les recommandations, cela revient au même.

— Vous êtes heureux qu'elle se conduise bien, dit Pancks, continuant à parler au Patriarche, mais on n'aurait rien à vous reprocher si elle se conduisait mal. Vous n'aviez pas à vous faire honneur de sa bonne conduite, mais on n'aurait pas eu à vous blâmer si elle en avait tenu une mauvaise. Vous n'avez pas répondu d'elle ; vous ne la connaissiez pas du tout.

— De sorte que la famille de cette jeune fille vous est tout à fait inconnue ? dit Clennam, lançant cette question au hasard.

— Sa famille ? répliqua l'interprète Pancks. Comment connaîtriez-vous sa famille ? Vous n'en avez jamais entendu parler. Vous ne pouvez pas

connaître des gens dont vous n'avez jamais entendu parler ? c'est évident ! »

Pendant tout ce dialogue, le Patriarche assis souriait d'un air serein, faisant un signe de tête affirmatif ou négatif, mais toujours bienveillant, selon que Pancks disait oui ou non.

« Quant à donner des renseignements sur les gens, continua le remorqueur, vous savez ce qu'en vaut l'aune et vous vous dites : C'est une farce que les renseignements ! Voyez vos locataires de la cour du Cœur-Saignant ; ils sont tous prêts à donner de bons renseignements les uns sur les autres, si vous vouliez les écouter. Mais à quoi bon ? Il n'y a pas plus d'avantage à se voir flouer par deux personnes que par une ; c'est bien assez d'une. Un individu insolvable vous présente pour caution un autre individu insolvable. C'est absolument comme si un invalide avec deux jambes de bois venait vous présenter un autre invalide avec deux jambes de bois pour vous garantir que les jambes de son camarade sont des jambes naturelles. Ni l'un ni l'autre n'en devient plus ingambe pour cela. Et quatre jambes de bois sont plus embarrassantes que deux, quand vous en auriez trop d'une seule. »

Le remorqueur s'arrêta en pouffant, comme s'il laissait échapper un peu de vapeur.

Le silence momentané qui s'ensuivit fut interrompu par la tante de M. Finching, qui s'était tenue toute roide sur sa chaise, dans un état voisin de la catalepsie, depuis sa dernière remarque. À la suite d'un violent tressaillement, bien fait pour produire un effet très vif sur les nerfs d'un étranger, elle éjacula avec une animosité incroyable la déclaration suivante :

« Vous ne sauriez fabriquer une tête à cervelle avec une boule de cuivre creux. Vous n'auriez pas pu le faire lorsque votre oncle Georges était vivant ; comment voudriez-vous le faire maintenant qu'il est mort ? »

M. Pancks répondit immédiatement avec son calme habituel :

« En vérité, madame ? Vous m'étonnez ! »

Mais, nonobstant ce trait de présence d'esprit, le discours de la tante de M. Finching eut pour résultat d'attrister la société : d'abord parce qu'il était évident que c'était à la tête inoffensive de Clennam que cette dame s'en prenait, et ensuite parce que personne ne pouvait deviner quel était cet oncle

Georges dont il s'agissait, ni quel était le revenant qu'elle évoquait sous ce nom mystérieux.

Flora remarqua donc, d'un ton qui annonçait qu'elle était fière de son héritage, que la tante de M. Finching semblait très animée aujourd'hui et qu'ils feraient bien de partir ; mais la tante de M. Finching était si mal montée qu'elle prit cette proposition en fort mauvaise part, à la grande surprise de Flora, et déclara qu'elle ne partirait pas, ajoutant à cela diverses expressions injurieuses :

« S'il (ce pronom démonstratif désignait trop clairement Arthur) veut se débarrasser de moi, qu'il me flanque par la croisée ! Je voudrais bien l'y voir ! Qu'il y vienne ! »

Dans cette position critique, M. Pancks, toujours à la hauteur des circonstances quand il s'agissait de surmonter les difficultés qui pouvaient survenir dans les eaux du Patriarche, mit son chapeau, ouvrit tout doucement la porte du bureau, et sortit pour y rentrer sans bruit un moment après, imprégné d'une fraîcheur artificielle qui pouvait faire croire qu'il venait de passer plusieurs semaines à la campagne.

« Eh ! mais, madame, quelle agréable surprise ! s'écria Pancks. Est-ce bien vous que je retrouve ici ? Comment vous portez-vous, madame ? Vous êtes belle comme un astre aujourd'hui ! Je suis ravi de vous voir. Veuillez me donner le bras, madame, nous allons faire une petite promenade ensemble, si vous voulez me permettre de vous servir de cavalier. »

Et sur ce, Pancks reconduisait la tante de M. Finching jusqu'au bas de l'escalier avec beaucoup de galanterie et de succès. Le patriarcal M. Casby se leva alors, ayant l'air d'avoir fait tout cela lui-même, et suivit avec une expression de bonté ineffable, laissant derrière lui sa fille, qui, au moment de s'éloigner à son tour, avait encore saisi cette occasion pour glisser à l'oreille de son ex-soupirant, d'une voix mystérieuse, qu'ils avaient bu jusqu'à la lie la coupe de la vie, et pour insinuer vaguement que c'était feu M. Finching qui se trouvait au fond de cette coupe amère.

Resté seul, Arthur Clennam sentit se réveiller en lui ses premières inquiétudes relativement à sa mère et à la petite Dorrit, et repassa dans son esprit ses anciens doutes et ses anciens soupçons. Tandis qu'il y rêvait nonchalamment, tout en s'occupant de ses comptes, une ombre qui se

projeta sur ses papiers lui fit lever la tête pour en chercher la cause. La cause était M. Pancks. Le chapeau rejeté sur les oreilles comme si ses cheveux roidis se fussent redressés ainsi que des ressorts pour repousser leur coiffure, avec des points d'interrogation dans ses petits yeux de jais, les doigts de la main droite dans sa bouche afin de se mordre les ongles, et les doigts de la main gauche tenus en réserve dans une des poches pour une autre occasion, M. Pancks projetait son ombre sur les registres et les papiers à travers les vitres du bureau.

M. Pancks demanda avec un petit geste de sa tête noire, s'il pouvait rentrer. Clennam répondit par un signe de tête affirmatif. M. Pancks arriva en soufflant, fit voile vers le pupitre de Clennam, y amarra ses coudes et commença la conversation par un reniflement et un ronflement.

« La tante de M. Finching est plus calme, j'espère ? demanda Clennam.

— Oui, oui, monsieur.

— J'ai le malheur d'avoir excité dans l'esprit de cette dame une animosité extrême. Savez-vous pourquoi ?

— Le sait-elle elle-même ?

— Je présume que non.

— Je le présume aussi. »

Pancks prit son carnet, l'ouvrit, le referma, le laissa tomber dans son chapeau posé à côté de lui sur le bureau et contempla le fond du chapeau : tout cela d'un air très réfléchi.

« M. Clennam, dit-il enfin, j'ai besoin de renseignements.

— Au sujet de la fonderie ?

— Non, répondit Pancks.

— Alors sur quoi, M. Pancks ? Est-ce bien à moi que vous voulez demander ces renseignements ?

— Oui, monsieur, oui, c'est bien à vous que je veux les demander, dit Pancks, si toutefois je puis vous décider à me les donner, A, B, C, D, DA, DE, DI, DO. Ordre alphabétique, Dorrit. Voilà le nom, monsieur. »

M. Pancks se livra de nouveau à ce reniflement spécial qui n'appartenait qu'à lui, et continua à se repaître des ongles de sa main droite, Arthur le

regarda d'un air scrutateur et Pancks lui répondit par un regard pareil.

« Je ne vous comprends pas, M. Pancks.

— C'est à propos de ce nom que je voudrais des renseignements.

— Et quels renseignements demandez-vous ?

— Tous ceux que vous pouvez et voudrez me donner. »

Le remorqueur ne laissa pas échapper ce sommaire assez complet de ce qu'il tenait à savoir sans quelques ronflements pénibles.

« Voilà, par exemple, une singulière visite, M. Pancks. Il me semble assez extraordinaire que vous veniez vous adresser à moi pour cela.

— Il est possible que ce soit extraordinaire, répliqua Pancks. Mais cela n'empêche pas que ce peut être une affaire. Bref, c'est une affaire. Je suis un homme d'affaires. Qu'ai-je à faire dans ce monde si ce n'est de m'occuper d'affaires ? Rien. »

Clennam examina la physionomie de son interlocuteur, se demandant encore une fois si ce personnage sec et dur parlait sérieusement. La figure qu'il avait sous les yeux était aussi sale et aussi mal rasée que jamais, aussi inquiète et aussi éveillée que jamais, et Arthur n'y découvrit rien qui trahît la raillerie secrète qu'il avait cru entendre percer dans la voix de Pancks.

« D'abord, continua Pancks, pour qu'il n'y ait point de méprise sur cette affaire, je vous dirai que mon propriétaire n'y est pour rien.

— Est-ce M. Casby que vous désignez ainsi ? »

Pancks fit un signe de tête affirmatif et reprit :

« Mon propriétaire n'y est pour rien. Je n'empêche pas les suppositions, vous pouvez supposer, si vous le voulez, que chez mon propriétaire j'ai entendu prononcer un nom... le nom d'une jeune personne à laquelle M. Clennam désire rendre service. Supposez que ce nom ait été donné à mon propriétaire par Plornish. Supposez que je sois allé chez Plornish. Supposez que j'aie demandé des renseignements à Plornish en lui disant qu'il s'agit d'une affaire. Supposez que Plornish, bien qu'il doive un arriéré de six semaines de loyer à mon propriétaire, me refuse ces renseignements. Supposez que Mme Plornish refuse également. Supposez que tous les deux me renvoient à M. Clennam. Supposez que tout cela soit arrivé.

— Eh bien ?

— Eh bien, répondit Pancks, supposez que je vienne trouver M. Clennam. Supposez que je sois devant lui. »

Là-dessus, avec ses cheveux redressés sur toute la surface de sa tête comme des dents de fourche, et sa respiration rapide et bruyante, Pancks l’Affairé recula d’un pas, et en style de littérature maritime, vira de bord vent arrière, pour mieux mettre en relief toute la sale surface de sa coque, puis redonna de l’avant et dirigea ses yeux perçants alternativement du fond du chapeau où se trouvait le carnet, au visage de M. Clennam.

« Monsieur Pancks, sans vouloir pénétrer le fond du mystère, je serai aussi franc que possible. Permettez-moi de vous adresser deux questions. Premièrement....

— Bon ! interrompit Pancks, élevant son sale index à l’ongle rongé. Je devine ! Quel est votre motif hein ?

— Justement.

— Mon motif est bon, ne concerne en rien mon propriétaire, il ne peut pas s’expliquer pour le moment ; il paraîtrait ridicule en ce moment, mais il est bon, et implique le désir de rendre service à la jeune personne du nom de Dorrit, répondit Pancks, l’index toujours levé en signe d’avertissement. Vous ferez aussi bien d’admettre tout de suite que le motif est bon.

— En second et dernier lieu, que voulez-vous savoir ? »

M. Pancks, qui avait repêché son carnet dans son chapeau avant que Clennam lui eût adressé cette question, le mit dans sa poche de côté, boutonna soigneusement son habit, regardant son interlocuteur bien en face tout le temps, et répondit avec un ronflement et un reniflement :

« Je veux tous les renseignements supplémentaires qu’il est possible d’obtenir.

Clennam ne put réprimer un sourire, tandis que le petit remorqueur haletant, si utile au lourd navire patriarcal, attendait et cherchait une occasion pour tomber sur son ennemi et lui dérober tous les renseignements dont il avait besoin, avant que celui-ci songeât à résister à cette attaque imprévue : il remarqua en même temps dans l’empressement de Pancks une certaine nuance qui éveilla dans son esprit une foule d’hypothèses étonnées.

Après avoir réfléchi un peu, il résolut de donner au remorqueur du Patriarche les principaux renseignements qu'il se croyait le droit de lui communiquer, sachant fort bien que M. Pancks, s'il ne les obtenait pas de lui, s'arrangerait pour se les procurer ailleurs.

Après avoir prié M. Pancks de ne pas oublier premièrement la déclaration volontaire par laquelle il avait débuté que son propriétaire n'était pour rien là dedans ; secondement que sa curiosité était dirigée par de bonnes intentions (double déclaration que ce petit charbonnier de Pancks s'empressa de confirmer chaleureusement), Clennam lui dit franchement qu'il ne savait rien de la généalogie des Dorrit ni des endroits qu'ils avaient pu habiter autrefois et que tout ce qu'il pouvait lui apprendre, c'est que la famille ne se composait plus que de cinq membres, c'est-à-dire deux frères, dont l'un était célibataire et l'autre veuf avec trois enfants. Il indiqua aussi correctement qu'il put à M. Pancks l'âge de chaque membre de cette famille ; et enfin il lui expliqua la position du père de la Maréchaussée ainsi que l'époque de son incarcération et les circonstances qui l'avaient causée. M. Pancks, ronflant et reniflant d'une façon de plus en plus terrible à mesure qu'il s'intéressait davantage à ces détails, écouta ce récit avec beaucoup d'attention, prêtant une oreille ravie aux endroits les plus navrants. Il sembla surtout charmé d'apprendre que William Dorrit avait subi un si long emprisonnement.

« Maintenant, M. Pancks, dit Arthur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, j'ai des raisons sérieuses pour parler le moins possible de la famille Dorrit, surtout chez ma mère (M. Pancks fit un signe de tête), et pour désirer savoir tout ce que je puis sur le compte de cette famille. Ainsi un homme d'affaires aussi habile que vous... Hein ?... »

Interruption, M. Pancks s'étant livré à un effort nasal plus formidable que de coutume.

« Ce n'est rien, dit le remorqueur.

— Un homme d'affaires de votre force sait ce que c'est qu'un marché loyal. Je veux en conclure un avec vous. Vous me donnerez tous les renseignements que vous pourrez obtenir sur la famille Dorrit comme je vous ai donné tous ceux que je pouvais vous fournir. Peut-être n'aurez-vous pas une opinion très flatteuse de moi comme homme d'affaires, en voyant

que j'ai négligé de vous imposer mes conditions d'avance, continua Clennam ; mais j'aime mieux en faire un point d'honneur. À parler franchement, monsieur Pancks, j'ai vu déployer tant d'habileté dans les affaires que cela m'en a dégoûté. »

M. Pancks se mit à rire.

« C'est un marché conclu, monsieur, dit-il, vous verrez que je n'y manquerai pas. »

Le remorqueur demeura alors quelques minutes à regarder Clennam et à se mordre les dix ongles l'un après l'autre. Il était clair qu'il cherchait à graver dans sa mémoire les détails qu'Arthur lui avait fournis et qu'il les repassait dans son esprit, pendant que la présence de Clennam lui permettait de réparer un oubli, s'il en avait pu faire.

« C'est bon ! dit-il enfin ; et maintenant je vais vous dire bonjour, car c'est aujourd'hui que je touche mes loyers dans la cour du Cœur-Saignant... Ah mais, à propos... et l'étranger boiteux avec son bâton ?

— Ah, ah ! vous allez quelquefois aussi aux informations, malgré tout, à ce que je vois ? dit Clennam.

— Mais oui. Et nous acceptons parfois un répondant quand il est solvable, répondit Pancks. Prenez tout ce que vous pouvez et gardez tout ce que vous n'êtes pas obligé de rendre : voilà ce qu'on appelle les affaires. L'étranger boiteux avec son bâton désire louer une mansarde dans notre cour. A-t-il de quoi la payer ?

— Moi, j'ai de quoi payer dit Clennam et je réponds pour lui.

— Cela suffit. Ce qu'il me faut dans la cour du Cœur-Saignant, reprit Pancks faisant une note dans son carnet, c'est une garantie. J'exige une garantie, voyez-vous. Payez ou montrez-moi votre garantie ! Voilà mon mot d'ordre là-bas. L'étranger boiteux avec son bâton m'a déclaré que c'était vous qui l'aviez envoyé ; mais il aurait tout aussi bien pu se dire envoyé par le grand Mogol. Il sort de l'hôpital, je crois ?

— Oui. Il y était entré par suite d'un accident.

— Faites entrer un homme à l'hôpital, et il en sortira un mendiant, dit Pancks qui fit de nouveau son bruit nasal, j'en ai vu déjà trop d'exemples.

— Et moi aussi, » répliqua froidement Clennam.

Le remorqueur, se trouvant prêt à partir, se mit en pleine vapeur à l'instant même, sans autre signal et sans plus de cérémonie, il descendit en ronflant l'escalier de bois, et naviguait déjà dans la cour du Cœur-Saignant qu'on le croyait encore dans le bureau.

Pendant le reste de la journée, la cour du Cœur-Saignant fut en proie à la plus vive consternation. Tandis que le sombre Pancks la sillonnait dans tous les sens, reprochant aux habitants de ne pas être en mesure de solder leurs loyers, demandant des garanties, proférant des menaces de congés et de saisies, poursuivant les retardataires, répandant partout la terreur, des groupes de gens, poussés par une fatale curiosité, épiaient en cachette les logements où on l'avait vu entrer, cherchant à saisir quelques lambeaux des discours qu'il tenait aux locataires ; puis, lorsque le bruit se répandait qu'il descendait l'escalier, les curieux ne se dispersaient pas toujours assez vite pour qu'il ne tombât pas parmi eux à l'improviste, leur réclamant l'arriéré et les atterrissant de sa colère. Durant le reste de la journée, les *Vous moquez-vous du monde !* et les *Qu'est-ce que cela signifie !* de M. Pancks retentirent d'une extrémité de la cour à l'autre. Il s'agissait bien d'excuses, de plaintes, de réparations ! Tout ce qu'il voulait, c'était de l'argent comptant et pas autre chose. Transpirant, ronflant, s'élançant dans les directions les plus excentriques, de plus en plus échauffé, de plus en plus dégoûtant, il troublait, il agitait le flot de la population du Cœur-Saignant, qui n'avait pas encore repris son calme et son assiette deux heures après qu'on l'avait vu disparaître à l'horizon et franchir les dernières marches de la cour.

Il ne manqua pas ce soir-là de rassemblements de Cœurs-Saignants aux lieux de réunion les plus populaires de la cour, où les locataires tombèrent tous d'accord que M. Pancks agissait bien durement à leur égard et qu'il était fort à regretter, bien sûr, qu'un gentleman comme M. Casby pût employer un homme d'affaires aussi cruel ; il fallait donc qu'il ne le connût pas pour ce qu'il était, car (disaient les Cœurs-Saignants), si un gentleman avec ces cheveux-là et ces yeux-là venait toucher ses loyers en personne, madame, nous n'aurions pas tous ces ennuis et ces tracasseries ; les choses se passeraient bien autrement, allez !

À la même heure et à la même minute, le Patriarche, qui, dans le courant de la matinée, avant l'ouragan, avait traversé la cour comme une ombre bénévole, avec l'intention bien arrêtée d'entretenir la confiance

qu'inspiraient les bosses luisantes de son crâne et sa chevelure soyeuse ; à la même heure, à la même minute, ce grand imposteur de navire première classe pataugeait lourdement avec ces cent canons dans le petit bassin à côté du remorqueur épuisé, auquel il disait en tournant ses pouces :

« Une mauvaise journée, Pancks, une très mauvaise journée, il me semble, monsieur, et je me dois à moi-même d'appuyer fortement sur cette observation, que vous auriez pu faire une meilleure besogne et rapporter beaucoup plus d'argent, beaucoup plus d'argent ! »

1. [↑] Ici Mme Finching intercale dans sa conversation, avec quelques variantes, une pensée empruntée à une chanson de Thomas Moore.

(Note du traducteur.)

CHAPITRE XXIV.

La bonne aventure.

Le même soir la petite Dorrit reçut la visite de M. Plornish qui avait deux mots à lui dire en particulier, comme il le lui fit entendre adroitement au moyen d'une suite d'accès de toux si peu naturels, que, pour ne pas s'en apercevoir, il fallait que le Doyen, quand il s'agissait du travail de couture de sa fille, offrit une preuve vivante de l'axiome *qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre*. Grâce à cette connivence, Plornish obtint sans difficulté une audience sur le palier de l'étage paternel.

« Il est venu une dame chez nous aujourd'hui, mamzelle Dorrit, dit-il d'un ton de mauvaise humeur, avec une vieille mégère comme je n'en ai jamais vu ! Pristi, fallait voir comme elle vous travaille le casaquin !... »

Le doux Plornish fut quelque temps avant de pouvoir écarter le souvenir de la tante de M. Finching.

« C'est que, dit-il pour s'excuser, parole d'honneur, il n'est pas possible de rencontrer une vieille plus *vinaigrée* ! »

Enfin il fit un grand effort et réussit à repousser l'image qui l'obsédait :

« Mais, reprit-il, Dieu merci ! il ne s'agit pas d'elle. L'autre dame, c'est la fille de M. Casby, et si M. Casby n'est pas à son aise, ce n'est toujours pas la faute de Pancks, car celui-là ne se ménage pas, savez-vous ! Il va, il va joliment, je vous en réponds ! »

M. Plornish, selon sa coutume, n'était pas très clair, mais ce n'était pas l'énergie qui lui faisait défaut.

« Et elle est venue chez nous, continua-t-il, pour dire que si Mlle Dorrit voulait passer à cette adresse, chez M. Casby (c'est justement là que Pancks a son bureau, sur le derrière, où il va, ah mais, là, d'une façon incroyable), elle serait bien aise de lui donner de l'ouvrage. C'est, à ce qu'il paraît, une

vieille et chère amie de M. Clennam, elle me l'a bien répété dix fois, et elle espère bien être utile à une amie de son ami (ce sont ses propres paroles). Comme elle venait savoir si mamzelle Dorrit pouvait venir demain matin, j'ai dit que je vous verrais, mamzelle, pour vous le demander, et que je passerais ce soir chez elle pour lui dire si vous pouviez venir demain, ou si vous étiez prise.

— Je puis y aller : merci, répondit la petite Dorrit, c'est très obligeant de votre part ; mais, d'ailleurs, vous êtes toujours plein d'obligeance. »

M. Plornish, désavouant modestement tout droit à cet éloge, rouvrit la porte pour laisser passer la petite Dorrit, et la suivit en voulant se donner si gauchement l'air de n'avoir pas quitté la chambre, que le Doyen, sans être bien soupçonneux, aurait aisément pu deviner de quoi il s'agissait. Cependant, M. William Dorrit, dans sa distraction complaisante, ne remarqua rien. Plornish, après une brève conversation où il sut mêler la déférence de l'ancien détenu à l'indépendance de l'humble ami qui jouissait de sa liberté présente, sans oublier toutefois qu'il n'était qu'un pauvre maçon, prit congé de la société, faisant le tour de la prison avant de la quitter, et assistant à une partie de boules, avec l'arrière-pensée d'un vieil habitué qui a ses raisons personnelles pour croire qu'il pourrait bien être destiné à y revenir un jour ou l'autre.

Le lendemain la petite Dorrit, confiant à Maggy la mission importante de surveiller le ménage paternel, se dirigea de fort bonne heure vers la tente du Patriarche. Elle prit le pont suspendu, malgré les deux sous qu'il fallait déposer au tourniquet, et marcha plus lentement durant cette partie du trajet. À huit heures moins cinq minutes, arrivée à la porte patriarcale, elle posait la main sur le marteau en se dressant sur la pointe du pied pour l'atteindre.

Elle remit la carte de M. Finching à la bonne qui vint lui ouvrir, et la bonne lui annonça que *Miss Flora* (Flora avait, à son retour sous le toit paternel, repris son nom de demoiselle) n'avait pas encore quitté sa chambre à coucher, mais qu'elle priait Mlle Dorrit de vouloir bien entrer dans le salon. Elle entra donc dans le salon, où elle trouva la table très confortablement servie pour deux, avec un plateau supplémentaire chargé d'un couvert pour le déjeuner d'une tierce personne. La bonne, après avoir disparu un instant, revint dire que miss Flora priait la petite Dorrit de s'asseoir auprès du feu, d'ôter son chapeau et de se mettre à son aise. Mais

la petite Dorrit étant très timide et peu habituée à se mettre à son aise lorsqu'elle allait en journée, ne sut trop comment s'y prendre pour obéir à cette dernière recommandation. Elle resta donc assise près de la porte, son chapeau sur la tête, et elle y était encore lorsque Flora entra en grande hâte une demi-heure plus tard.

Flora fut si désolée de l'avoir fait attendre ! Et bonté divine ! pourquoi la petite Dorrit restait-elle là au froid, quand on s'attendait à la trouver lisant le journal au coin du feu ? Cette bonne était bien négligente ; elle avait donc oublié de lui dire de faire comme chez elle ? Comment ! elle était demeurée tout ce temps-là le chapeau sur la tête ! Permettez donc à Flora de l'ôter.

Et Flora, ôtant le chapeau de la jeune fille, de la meilleure grâce du monde, fut si frappée des traits qu'il cachait, qu'elle s'écria : « Quelle bonne petite figure vous avez, ma chère ! » et pressa cette figure entre ses mains comme la plus douce des femmes.

Ces mots et le geste qui les accompagnait ne furent que l'affaire d'un moment. La petite Dorrit avait eu à peine le temps de penser combien cette dame était bonne, que Flora s'élançait déjà vers la table, pour parler affaire et se plonger jusqu'au cou dans sa loquacité habituelle.

« Je suis vraiment bien désolée de me trouver en retard, surtout ce matin, car je comptais être prête à vous recevoir au moment où vous viendriez, pour vous dire qu'une personne, à laquelle Arthur Clennam porte un vif intérêt, ne pouvait manquer de m'intéresser également et que vous êtes mille fois la bienvenue et que je suis enchantée... mais on n'a pas songé à me réveiller ; je ronfle peut-être encore : si vous n'aimez pas le poulet froid ou le jambon chaud, et ce n'est pas impossible, il y a bien des gens qui n'aiment pas le jambon, sans compter les Juifs dont les scrupules de conscience méritent tout notre respect, quoique je regrette qu'ils n'aient pas les mêmes scrupules lorsqu'il s'agit de nous vendre du faux pour du vrai, pour nous voler notre argent, je serai très-désolée, dit Flora. »

La petite Dorrit la remercia et ajouta d'un air timide qu'elle déjeunait ordinairement avec du thé, du pain et du beurre.

« Du tout, du tout, ma chère enfant, je ne veux pas entendre parler de cela, reprit Flora, tournant le robinet de la bouilloire avec tant de précipitation que l'eau bouillante lui éclaboussa les yeux, lorsqu'elle se

pencha pour regarder dans la théière. Vous venez ici pour être traitée en amie, vous savez, si vous voulez bien me permettre de prendre cette liberté, et je rougirais vraiment d'en agir autrement, et d'ailleurs Arthur Clennam m'a parlé de vous dans des termes.... Vous êtes fatiguée, ma chère ?

— Non, madame.

— Vous voilà toute pâle ; vous aurez fait une trop longue course avant d'avoir déjeuné, car sans doute vous demeurez très-loin et vous auriez dû venir en voiture, poursuivit Flora ; et, bon Dieu ! que pourrais-je vous donner pour vous faire du bien ?

— Mais je n'ai rien, madame. Je vous remercie mille et mille fois, je suis très-bien.

— Alors prenez votre thé tout de suite, je vous en prie, continua Flora, et cette aile de poulet et ce morceau de jambon. Ne faites pas attention à moi et ne m'attendez pas, car c'est toujours moi qui porte ce plateau à la tante de M. Finching qui déjeune dans son lit ; c'est une charmante vieille dame, très-intelligente ; le portrait de M. Finching est là derrière la porte, très-ressemblant, quoiqu'on lui ait fait le front trop large ; par exemple, pour ce qui est des colonnes et du pavé de marbre et des balustrades et des montagnes, je ne l'ai jamais vu avec cet entourage assez invraisemblable, car il était négociant en vins ; un excellent homme du reste, mais pas grand amateur de paysage. »

La petite Dorrit jeta un coup d'œil sur le portrait, ne comprenant que très-imparfaitement les allusions que Flora faisait à cette œuvre d'art.

« M. Finching m'était si dévoué qu'il n'était heureux que près de moi, reprit Flora, quoiqu'il me soit impossible de dire combien de temps cela aurait duré si le fil de ses jours n'avait pas été tranché sitôt : car nous faisons encore balai neuf, un digne homme, pas poétique du tout ; c'était la prose après le roman. »

La petite Dorrit jeta encore un coup d'œil sur le portrait. L'artiste avait donné à M. Finching une tête qui, au point de vue intellectuel, eût été assez lourde pour faire ployer les épaules de Shakespeare.

« Cependant le roman, poursuivit Flora arrangeant à la hâte les rôties de la tante de M. Finching, ainsi que je l'ai franchement avoué à M. Finching lorsqu'il a demandé ma main ; car vous serez étonnée d'apprendre qu'il me

l'a demandée sept fois, la première dans un fiacre, la seconde dans un bateau, la troisième dans une église, la quatrième sur un âne à Tunbridge-Wells, et les autres fois à genoux... le roman avait cessé d'exister pour moi depuis le départ d'Arthur, nos parents nous avaient séparés : nous en étions pétrifiés et la cruelle réalité avait usurpé le trône de la jeune poésie. M. Finching me dit alors... cela lui fait honneur... qu'il le savait et qu'il préférerait même que ce fût comme cela ; le sort en fut donc jeté... je donnai ma parole ; et voilà la vie, ma chère, et on a beau dire, nous ployons, mais nous ne rompons pas : faites un bon déjeuner, je vous en prie, tandis que je vais passer chez la tante de M. Finching. »

Elle disparut, laissant la petite Dorrit deviner comme elle le pourrait le sens de ce torrent de paroles ; mais elle ne tarda pas à revenir et commença à déjeuner elle-même, en parlant tout le temps.

« Vous voyez, ma chère, dit-elle, mesurant une cuillerée ou deux d'un liquide brun qui sentait l'eau-de-vie, et le versant dans son thé, je suis obligée de me soigner et de suivre l'ordonnance de mon médecin, quoique le goût soit loin de m'en plaire ; mais je suis si faible depuis que j'ai perdu la santé dans ma jeunesse, à force de pleurer dans l'autre chambre quand on m'a séparée d'Arthur... Y a-t-il longtemps que vous le connaissez ? »

Dès que la petite Dorrit eut compris qu'on lui adressait une question (et cela exigea quelque temps, car elle avait beaucoup de peine à suivre la rapide éloquence de sa nouvelle protectrice), elle répondit qu'elle connaissait M. Clennam depuis le jour où il était revenu à Londres.

« En effet, vous ne pouvez certainement pas l'avoir connu avant, à moins d'avoir été en Chine, ou de vous être trouvée en correspondance avec lui ; mais ni l'un ni l'autre n'est probable, reprit Flora, car les voyageurs reviennent tous avec un teint plus ou moins acajou, et le vôtre est très-blanc. Quant à une correspondance, à quel propos vous seriez-vous écrit, comme de juste, à moins que ce ne fût pour lui demander de vous envoyer du thé ? Ainsi donc, c'est bien chez sa mère que vous l'avez d'abord connu... femme très-sensée et très-ferme, mais extrêmement dure... elle était faite pour être la maman de l'homme au masque de fer.

— Mme Clennam a été très-bonne pour moi, remarqua la petite Dorrit.

— En vérité ? Je suis ravie de l'apprendre, car je tiens naturellement à avoir une meilleure opinion de la mère d'Arthur, bien que je ne puisse pas savoir ni deviner ce qu'elle pense de moi. Lorsque je me mets à bavarder comme une pie, elle est là à me regarder avec de grands yeux, comme la statue de la Destinée, assise dans une voiture à roulettes... Je suis fâchée de ce que je viens de dire... car enfin ce n'est pas sa faute si elle est paralytique.

— Où trouverai-je mon ouvrage, madame ? demanda la petite Dorrit, jetant autour d'elle un regard timide.

— Petite fée laborieuse que vous êtes, répondit Flora, ingurgitant une autre tasse de thé avec quelques cuillerées du stimulant prescrit par son médecin, cela ne presse pas le moins du monde, et il vaut mieux que nous commencions par ne rien nous cacher de ce qui regarde notre ami commun... (le mot d'ami est bien froid pour moi ; mais non, je ne voulais pas dire cela ; l'expression est très-convenable, au contraire...) au lieu de nous en tenir aux simples formalités d'usage et de rester impassibles (non pas vous, mais moi), comme ce petit garçon de Sparte, qui se laissait manger le cœur par un renard. Pardonnez-moi de rappeler ce souvenir classique, mais c'est que de tous les ennuyeux petits garçons qui viennent se fourrer partout, celui-là est bien le plus assommant. »

La petite Dorrit, devenue très-pâle, se rassit pour entendre la confidence de Mme Finching.

« Ne ferais-je pas aussi bien de travailler tout en écoutant ? demanda-t-elle ; ça ne m'empêcherait pas d'entendre, et j'aimerais mieux cela, si vous voulez bien le permettre. »

Il était si facile de voir qu'elle ne se sentait pas à l'aise sans son ouvrage, que Flora, après avoir répondu : « Bien ! ma chère, comme vous voudrez, » alla chercher un panier rempli de mouchoirs blancs. La petite Dorrit le posa à côté d'elle d'un air de contentement, tira son nécessaire de poche, enfila son aiguille et se mit à ourler.

« Quels doigts agiles ! dit Flora. Mais êtes-vous bien sûre de ne pas être malade ?

— Oh oui ! bien sûre. »

Flora posa les pieds sur le garde-cendres, dans une attitude commode pour faire une bonne et longue confidence. Elle partit au galop, hochant la tête, soupirant de la façon la plus démonstrative, haussant et abaissant ses sourcils, et regardant parfois, mais à de rares intervalles, le tranquille visage de la petite couturière penchée sur son ouvrage.

« Je dois commencer par vous dire, ma chère, mais il est très probable que vous le savez déjà, d'abord parce que j'y ai déjà fait de vagues allusions, et ensuite parce que je sens que cela est écrit sur mon front en lettres de feu ; qu'avant d'être présentée à M. Finching, j'étais la fiancée d'Arthur Clennam... Je le nomme monsieur Clennam en public, par respect pour les convenances ; mais ici nous pouvons l'appeler Arthur... Nous étions tout l'un pour l'autre ; c'était le printemps de nos deux existences, c'était la joie, le bonheur et une foule d'autres choses de ce genre... Lorsqu'on nous sépara, nous en fûmes pétrifiés, et c'est là-dessus qu'Arthur partit pour la Chine, tandis que moi je devenais la fiancée de marbre de feu M. F... »

Flora prononçait ce flot de paroles d'une voix de basse, et semblait y prendre un plaisir extrême.

« Je n'essayerai pas, continua-t-elle, de vous peindre les émotions de cette matinée où je sentis tout mon être se transformer en marbre et où la tante de M. Finching nous suivit dans un remise qui devait être en bien mauvais état, sans quoi il n'aurait pas versé en route, et l'on n'aurait pas été obligé de rapporter la tante sur un fauteuil, comme les effigies de Guy Fawkes le jour de l'anniversaire du cinq novembre ; qu'il vous suffise de savoir que la vaine cérémonie du déjeuner eut lieu dans la salle à manger d'en bas : que même papa, ayant mangé trop de saumon mariné, en fut malade pendant plusieurs semaines et que M. Finching et moi nous partîmes pour un voyage d'agrément à Calais où les garçons d'hôtel se battirent sur la jetée pour s'emparer de nous et finirent par nous séparer, mais non pour toujours : cette dernière catastrophe ne devait arriver que plus tard. »

La fiancée de marbre, fort satisfaite d'elle-même et s'arrêtant à peine pour respirer, continua son récit avec cette incohérence à laquelle la nature humaine est parfois sujette.

« Jetons un voile sur cette partie de mon existence qui a passé comme un rêve. M. F... se montra très-gai, il eut bon appétit, la cuisine française lui plut assez, il trouva leur bordeaux un peu faible, mais fort potable ; enfin tout se passa bien, et nous revînmes loger dans le voisinage immédiat du n° 30, Little Gosling Street, près de l'Entrepôt, où nous nous installâmes. Nous n'avions pas encore la certitude que c'était la femme de chambre qui volait les plumes du lit d'à côté, quand voilà un accès de goutte remontée qui emporte M. F... dans un monde meilleur. »

Sa veuve lança une œillade au portrait, secoua la tête et s'essuya les yeux.

« Je vénère la mémoire de M. Finching comme celle d'un homme estimable et d'un mari qui était pour moi aux petits soins ; il suffisait que je prononçasse devant lui le mot asperge et on en voyait arriver une botte ; si je faisais la moindre allusion à quelque boisson délicate et réconfortante, il en apparaissait aussitôt un ou plusieurs litres... ce n'était pas le bonheur, mais c'était le bien-être... Je retournai sous le toit paternel et je vécus retirée, sinon heureuse, pendant quelques années jusqu'au jour où papa, qui n'en fait jamais d'autres, vint, avec son air benévole, me dire qu'Arthur Clennam m'attendait en bas... Je descendis et je le vis... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai en le revoyant... sachez seulement que je le retrouvai garçon et toujours le même ! »

Le sombre mystère dont Flora s'enveloppa à ce moment de son récit aurait pu arrêter d'autres doigts que les doigts agiles qui cousaient auprès d'elle. Mais ceux de la jeune couturière ne s'arrêtèrent pas et sa petite tête, toujours à son affaire, resta penchée sur son ouvrage.

« Ne me demandez pas, poursuivit Flora, si je l'aime encore ou si je suis encore aimée ou comment tout cela doit finir et à quelle époque ; des regards scrutateurs nous observent, lui et moi ; il se peut que nous soyons destinés à languir chacun de notre côté et à ne jamais être unis... Pas un mot, pas un signe, pas un coup d'œil ne doit nous trahir ; il nous faut demeurer aussi muets que la tombe ; ne vous étonnez donc pas si vous me voyez traiter Arthur avec une froideur apparente, et si Arthur, de son côté, imite mon exemple. Des raisons fatales nous obligent à dissimuler ; il suffit que nous nous comprenions. Silence ! »

Flora dit tout cela avec autant de véhémence étourdie que si elle en eut été réellement convaincue. Et vraiment elle y croyait tout à fait dès qu'elle s'était monté la tête pour prendre son rôle de sirène.

« Silence ! répéta Flora. Maintenant vous savez tout, il n'y a plus de secret entre nous, silence ! Je veux donc, pour l'amour d'Arthur, être toujours une amie pour vous, ma chère enfant, et vous pouvez compter sur moi. »

Les doigts agiles mirent leur ouvrage de côté et la petite couturière se leva pour baiser la main de Flora.

« Vous avez bien froid, dit celle-ci avec ce fond de bonté qui lui était naturel et qui lui allait beaucoup mieux que le reste ; ne travaillez plus d'aujourd'hui... je suis sûre que vous êtes indisposée... vous n'êtes pas d'une forte santé.

— Ce n'est rien, je suis seulement un peu émue de toute votre bonté, et de la bonté qu'a eue M. Clennam de me recommander à une dame qu'il aime depuis si longtemps.

— Quand à cela, ma chère, répondit Flora toujours disposée à redevenir sincère, pour peu qu'elle se donnât le temps de réfléchir, laissons son amour de côté pour le quart d'heure ; car, après tout, je n'en jurerais pas ; mais peu importe, reposez-vous un peu sur le canapé !

— J'ai toujours été assez forte pour faire ce que j'ai entrepris de faire et je vais être bientôt remise, répliqua la petite Dorrit avec un faible sourire. C'est la reconnaissance qui m'accable, voilà tout. Si je m'asseyais à la croisée un instant, cela se passerait. »

Flora ouvrit une croisée, fit asseoir la jeune fille dans un fauteuil tout auprès, puis se retira discrètement vers la cheminée. Il faisait du vent, et la brise, qui vint rafraîchir le visage de la petite Dorrit, ne tarda pas à lui rendre son animation. Au bout de quelques minutes, elle retourna à son panier de mouchoirs de poche et ses doigts redevinrent aussi habiles que jamais.

Tout en continuant tranquillement son ouvrage, elle demanda à Flora si M. Clennam lui avait dit où elle demeurait ? Lorsque Flora lui eut répondu que non, la petite Dorrit dit qu'elle comprenait la délicatesse qui avait empêché Arthur d'en parler, mais qu'elle était convaincue qu'il

l'approuverait d'avoir confié son secret à Flora et que, par conséquent, c'est ce qu'elle allait faire si mademoiselle voulait bien le permettre. Ayant reçu une réponse encourageante, elle fit un abrégé de sa biographie où elle parla fort peu d'elle-même, mais où elle ne tarit pas en éloges sur son père. Flora écouta ce récit avec une tendresse toute naturelle, en harmonie avec la candeur de la jeune fille qu'elle entendait et sans aucune incohérence cette fois.

À l'heure du dîner, Flora passa le bras de sa protégée dans le sien, la conduisit en bas et la présenta au Patriarche et à M. Pancks, qui attendaient déjà dans la salle à manger, tout prêts à commencer. (Pour le moment, la tante de M. Finching se trouvait indisposée et prenait ses repas dans sa chambre.) Ces deux personnages reçurent la petite Dorrit chacun à leur manière : le Patriarche parut lui rendre un immense service en lui disant qu'il était heureux de la voir... heureux de la voir ; M. Pancks la salua de son reniflement le plus amical.

En tout état de choses la petite Dorrit ne pouvait manquer d'être très-timide au milieu d'étrangers (surtout lorsque Flora l'obligeait à prendre un verre de vin et à manger ce qu'il y avait de meilleur) ; mais son embarras fut considérablement augmenté par les façons d'agir de M. Pancks. La conduite de ce gentleman lui donna d'abord à penser que c'était un peintre de portraits, tant il la regardait attentivement, tout en consultant fréquemment le carnet posé à côté de lui. Comme elle remarqua cependant qu'il n'y dessinait rien et qu'il parlait exclusivement d'affaires, elle commença à soupçonner qu'il représentait quelque créancier de son père dont la dette se trouvait inscrite dans son portefeuille. Envisagés à ce point de vue, les reniflements de M. Pancks trahissaient sa colère et son impatience, et ses ronflements plus bruyants étaient une sommation de paiement.

Mais ici encore M. Pancks lui-même se chargea de la détromper par sa conduite anormale et extraordinaire. Il y avait une demi-heure qu'elle s'était levée de table et qu'elle travaillait toute seule. Flora était allée se reposer un instant dans la chambre voisine, d'où se dégagea immédiatement certaine odeur alcoolique qui se répandit par toute la maison : le Patriarche, sa bouche philanthropique toute grande ouverte, la tête couverte d'un foulard jaune, dormait d'un profond sommeil dans la salle à manger : ce fut ce

moment de calme que Pancks choisit pour se présenter doucement devant la petite Dorrit qu'il salua poliment.

« Vous trouvez le temps un peu long, mademoiselle Dorrit ? demanda-t-il à voix basse.

— Mais non, monsieur, je vous remercie.

— Vous êtes bien occupée, à ce que je vois, continua-t-il, en se glissant dans la chambre et en avançant d'un pouce à la fois. Qu'est-ce que vous avez donc là, mademoiselle Dorrit ?

— Des mouchoirs.

— Comment, ce sont des mouchoirs ! Je ne m'en serais jamais douté, dit Pancks sans les regarder le moins du monde, et fixant au contraire les yeux sur le visage de la petite Dorrit, Vous vous demandez peut-être qui je suis. Voulez-vous le savoir ? Je suis un diseur de bonne aventure. »

La petite Dorrit commença à croire qu'il était fou.

« J'appartiens corps et âme à mon propriétaire, continua Pancks ; celui dont vous avez vu servir en bas le dîner. Mais je fais quelquefois d'autres petites affaires pour mon propre compte... en secret, tout à fait en secret, mademoiselle Dorrit. »

La petite Dorrit le regarda d'un air soupçonneux où perçait un peu de frayeur.

« Je ne serais pas fâché de voir la paume de votre main, ajouta Pancks. Je voudrais y jeter un coup d'œil. Cependant, que je ne vous dérange pas ! »

Il la dérangeait d'autant plus qu'elle n'avait nullement besoin de lui ; néanmoins elle posa son ouvrage sur ses genoux et tendit sa main gauche sans retirer son dé.

« De longues années de travail, hein ? dit Pancks doucement, touchant la main avec son index un peu rude. Mais pourquoi sommes-nous faits, si ce n'est pour travailler ? Pour rien. Tiens, tiens ! (regardant les lignes de la main) qu'est-ce que c'est que ces barres-là ! C'est une prison ! Et qui est-ce que je vois là en robe de chambre grise et en calotte de velours noir ? C'est un père ! Et qui est cet autre avec une clarinette sous le bras ? C'est un oncle ! Et qui donc est celle-là en souliers de satin blanc ! C'est une sœur ! Et qui vois-je là flânant de côté et d'autre d'un air indolent ? C'est un frère !

Et qui aperçois-je là se mettant en quatre pour tout ce monde ? Eh mais, c'est vous-même, mademoiselle Dorrit. »

Les yeux étonnés que la jeune fille venait de lever rencontrèrent ceux de son interlocuteur. Elle trouva que Pancks, malgré son regard perçant, avait l'air moins sombre et plus doux qu'il ne lui avait semblé à table. Mais elle n'eut pas le temps de confirmer ou de rectifier cette impression nouvelle, car il s'était déjà remis à étudier la main dont il faisait l'examen.

« Eh, ma foi, murmura Pancks, indiquant avec son gros doigt une ligne prophétique, je veux être pendu si ce n'est pas moi qui suis là dans le coin ! Qu'est-ce que je viens faire là ? Qu'y a-t-il donc derrière moi ? »

Il promena lentement son doigt jusqu'au poignet, puis autour du poignet et fit semblant de chercher sur le revers de la main ce qu'il pouvait y avoir derrière lui.

« Est-ce quelque chose de mauvais ? demanda la petite Dorrit en souriant.

— Du tout, du tout ! fit Pancks. Qu'est-ce que vous pensez que ça peut valoir ?

— C'est moi qui devrais vous le demander. Je ne suis pas une diseuse de bonne aventure.

— C'est juste. Qu'est-ce que cela vaut ? Qui vivra verra, mademoiselle Dorrit. »

Lâchant la main petit à petit, il passa tous ses doigts à travers les fourchons de sa chevelure qui se redressèrent et prirent leur aspect le plus menaçant, puis il répéta lentement :

« Rappelez-vous ce que je vous dis, mademoiselle Dorrit : Qui vivra verra. »

Elle ne put s'empêcher de montrer combien elle était étonnée de le voir si bien informé de ce qui la concernait.

« Ah ! justement ! s'écria Pancks, désignant la jeune fille avec le doigt. Pas de cela, mademoiselle Dorrit... jamais ! »

Plus surprise qu'auparavant et un peu plus étonnée, elle le regarda comme pour lui demander l'explication de ses dernières paroles.

« Pas de ça, répéta Pancks, prenant du plus grand sérieux des airs d'étonnement, passablement grotesques, malgré lui. Ne faites jamais comme ça en me voyant, n'importe où, n'importe comment. Ni vu ni connu : ne me parlez pas. N'ayez pas l'air de me connaître. Est-ce convenu, mademoiselle Dorrit ?

— Je sais à peine que répondre, répliqua la petite Dorrit, surprise au dernier point. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je suis un diseur de bonne aventure, Pancks le bohémien. Je ne vous ai pas encore appris, mademoiselle Dorrit, ce que je vois derrière moi sur cette petite main. Je vous ai dit : Qui vivra verra. Est-ce convenu mademoiselle Dorrit ?

— Convenu que je... ne...

— Que vous n'aurez pas l'air de me connaître en dehors de cette maison, à moins que je ne commence : et que vous ne remarquerez pas mes allées et venues. C'est bien facile. Vous ne perdrez pas grand'chose à ne pas faire attention à moi, car je ne suis pas beau, je ne sais pas me rendre agréable en société, je ne suis que le factotum de mon propriétaire. Vous vous contenterez de penser en vous-même : « Ah ! voilà Pancks le bohémien, qui va dire la bonne aventure... il me dira la fin de la mienne un jour... » Qui vivra verra. Est-ce convenu, mademoiselle Dorrit ?

— Oui, balbutia la petite Dorrit, qu'il avait fort troublée. Je le veux bien, tant que vous ne ferez pas de mal.

— Bon ! » M. Pancks dirigea un coup d'œil vers le mur de la chambre voisine, et se pencha vers l'oreille de la jeune fille pour lui dire : « C'est une excellente femme, et qui ne manque pas de qualités, mais irréfléchie et bavarde. »

Sur ce, Pancks se frotta les mains, comme si le résultat de cet entretien lui eût causé une vive satisfaction, se dirigea vers la porte en soufflant comme une locomotive, et s'éloigna en adressant à la couturière des signes de tête pleins d'urbanité.

Si la petite Dorrit avait été extrêmement intriguée de voir la conduite de son nouvel ami et de se trouver engagée dans un pareil traité, les circonstances qui suivirent ne furent guère de nature à diminuer sa perplexité. Non-seulement M. Pancks, lorsqu'elle venait chez M. Casby, ne

manquait pas de lui adresser des regards et des reniflements significatifs (c'était peu de chose que cela après ce qu'il avait déjà fait), mais il commença à planer, pour ainsi dire, sur sa vie quotidienne. Elle le rencontrait constamment dans la rue. Lorsqu'elle se rendait chez Mme Clennam il trouvait toujours un prétexte pour y aller aussi : il ne la perdait point de vue. Une semaine s'était à peine écoulée, qu'à son grand étonnement elle l'aperçut un soir dans la loge, causant avec le guichetier de service, et déjà sur un certain pied d'intimité. Sa surprise fut plus grande encore le jour suivant de le trouver tout aussi à l'aise à l'intérieur de la prison, d'apprendre qu'il avait fait partie des visiteurs qui s'étaient présentés le dimanche précédent à la réception du Doyen, de le voir se promenant bras dessus bras dessous avec un détenu, de savoir par une des mille voix de la renommée que Pancks s'était distingué un soir au club qui se réunissait au café de la Prison, en adressant un speech aux membres de cette association, en chantant un refrain bachique et en régaland la compagnie d'une vingtaine de litres de bière... accompagnés d'un boisseau de crevettes ; ceci était un peu exagéré. L'effet que produisirent sur Plornish quelques-uns de ces phénomènes dont il était devenu témoin oculaire, lors de ses fidèles visites, ne fit guère moins impression sur la petite Dorrit que ces phénomènes eux-mêmes. Plornish était devenu muet et immobile de surprise. Il ne savait qu'ouvrir de grands yeux, et tout au plus murmurer à voix basse que personne, dans la cour du Cœur-Saignant, ne voudrait croire que ce fût là Pancks ; mais il n'en disait pas davantage, et ne faisait pas un autre geste même à l'adresse de la petite Dorrit. M. Pancks mit le comble à la surprise que causait sa mystérieuse conduite en faisant la connaissance de Tip, au moyen de quelque ruse inconnue, et en arrivant un dimanche matin, dans la cour de la prison, au bras de ce jeune homme. Jamais il ne paraissait faire attention à la petite Dorrit, si ce n'est que deux ou trois fois en passant près d'elle, sans qu'il se trouvât là personne pour l'entendre, il lui avait murmuré avec un regard amical et un ronflement encourageant : « Pancks le bohémien, disant la bonne aventure ! »

La petite Dorrit travaillait et se donnait du mal comme d'habitude, s'étonnant de ce qu'elle voyait, mais gardant sa surprise pour elle seule, comme dès ses plus jeunes années elle avait gardé pour elle seule des sentiments plus douloureux. Un changement s'était opéré et continuait à

s'opérer dans son âme patiente. Chaque jour elle devenait plus réservée. Sortir de la prison et y rentrer sans être remarquée de personne, se voir oubliée partout ailleurs, c'était ce qu'elle désirait le plus au monde.

Elle était heureuse toutes les fois qu'elle pouvait, sans négliger ses devoirs, se retirer dans sa propre chambre, qui formait un étrange contraste avec la mignonne jeunesse et le caractère de celle qui l'habitait. Il y avait des après-midi où elle n'allait pas en journée, où deux ou trois visiteurs venaient faire une partie de cartes avec le Doyen, qui pouvait alors se passer d'elle ; sa présence eût même été plutôt une gêne pour les joueurs. Alors elle traversait rapidement la cour, grimpait au haut de cet escalier interminable qui conduisait à sa chambre, et s'asseyait à la croisée. Ces pointes de fer qui couronnaient le mur d'enceinte subissaient bien des transformations imaginaires ; le grillage solide prenait souvent des formes plus légères : bien des rayons dorés venaient en cacher la rouille, tandis que la petite Dorrit rêvait à sa fenêtre. Il y avait bien aussi de nouveaux zigzags qui venaient en troubler le dessin dans ses rêves, et souvent elle ne l'entrevoyait qu'à travers ses larmes ; mais, plus riante ou plus triste, c'était la seule chose qu'elle aimait à voir dans sa solitude ; elle ne regardait le monde qu'à travers ces grilles inexorables.

Sa chambre était une mansarde, une véritable mansarde de prison. Elle ne pouvait pas être mieux tenue, mais elle était fort laide par elle-même, et n'avait guère d'autres mérites que la propreté et le bon air ; car tout ornement que la petite Dorrit était à même d'acheter allait embellir la chambre du Doyen. Néanmoins ce fut à ce pauvre logis qu'elle s'attacha de plus en plus, et elle n'avait pas de plus grand plaisir que d'y rêver seule.

Elle s'y plaisait tant qu'un certain après-midi, durant les mystères de Pancks le bohémien, en entendant, de la fenêtre où elle était assise, le pas familier de Maggy sur l'escalier, elle fut fort troublée par la crainte qu'on ne l'envoyât chercher d'en bas. À mesure que le pas de Maggy montait et se rapprochait, la petite Dorrit trembla et pâlit, et c'est à peine si elle put parler lorsque Maggy parut enfin.

« S'il vous plaît, petite mère, dit Maggy toute haletante, il faut descendre lui dire bonjour. Il est en bas.

— Qui ça, Maggy ?

— Mais, M. Clennam apparemment. Il est dans la chambre de votre père, et il m'a dit : « Maggy, voulez-vous être assez bonne pour monter là-haut dire que ce n'est que moi ? »

— Je ne me porte pas très-bien, Maggy, je ferai mieux de rester ici. Je vais me reposer un peu. Vois ! Je me repose parce que j'ai mal à la tête. Porte-lui mes remerciements et dis-lui comment tu m'as trouvée, qu'autrement je serais descendue.

— Oui, mais ce n'est pas trop poli non plus, petite mère, dit Maggy ouvrant de grands yeux, de détourner la tête comme ça ! »

Maggy était très-sensible aux affronts personnels et très-ingénieuse à en imaginer.

« Voilà-t-il pas maintenant que vous vous cachez la figure avec les mains par-dessus le marché ! poursuivit-elle. Si vous ne pouvez pas souffrir qu'une pauvre petite comme moi vous regarde, vous feriez mieux de le dire tout de suite, au lieu de vous enfermer comme ça derrière vos doigts pour navrer l'âme et fondre le cœur d'une pauvre enfant de dix ans !

— C'est parce que j'ai mal à la tête, Maggy,

— Eh bien, si vous pleurez pour vous faire du bien à la tête, petite mère, laissez-moi pleurer aussi. Il n'est pas juste que vous pleuriez à vous toute seule, répondit Maggy d'un ton de reproche ; on partage ses larmes comme autre chose quand on est pas gourmande. »

Et, sans attendre la permission demandée, Maggy se mit à en prendre sa part en pleurant comme un veau.

Elle eut beaucoup de peine à se décider à descendre pour présenter les excuses de la petite Dorrit ; mais la promesse d'une histoire (elle avait toujours aimé les contes à la folie), si elle s'appliquait à exécuter sa commission soigneusement et ne remontait qu'au bout d'une heure, jointe à l'idée qu'elle allait retrouver sa bonne humeur au bas de l'escalier, où elle l'avait oubliée, finit par l'emporter. Elle partit donc, répétant son message tout le long du chemin afin de se le rappeler, et revint à l'heure indiquée.

« Il est joliment fâché, je vous en réponds, dit-elle alors, et il voulait envoyer chercher un médecin. Et il doit revenir demain, et je crois qu'il ne

dormira pas bien ce soir à cause de votre mal de tête, petite mère. Eh mais ! Est-ce que vous n'avez pas pleuré ?

— Un peu, Maggy.

— Oh ! Un peu !

— Mais c'est fini maintenant, fini pour tout de bon. Maggy, mon mal de tête est presque passé et je me sens rafraîchie et beaucoup mieux. Je suis très-contente de n'être pas descendue. »

La grosse enfant, les yeux écarquillés, l'embrassa tendrement ; puis lui ayant lissé les cheveux et bassiné le front et les yeux avec de l'eau fraîche (dans ces occasions ses mains maladroites devenaient presque habiles), elle la serra de nouveau dans ses bras, parut enchantée de lui voir meilleure mine et l'installa dans sa chaise auprès de la croisée. Enfin, avec des efforts apoplectiques parfaitement inutiles, elle amena tout contre la chaise la malle qui lui servait de siège lorsqu'il s'agissait d'écouter un conte, s'assit dessus, prit ses deux genoux dans ses bras et dit d'un ton qui annonçait un appétit vorace pour les histoires et avec des yeux plus arrondis que jamais :

« Allons, petite mère, donnez-m'en une bonne.

— Sur quel sujet, Maggy ?

— Oh ! mettez-y une princesse, répliqua Maggy, une vraie princesse, vous savez, riche, belle et bonne... enfin une princesse comme on n'en a jamais vu ! »

La petite Dorrit réfléchit un instant ; puis, le visage animé par un sourire un peu triste et rougi par un reflet du soleil couchant, elle commença ainsi :

« Il y avait une fois un roi, qui possédait tout ce qu'il pouvait désirer et même beaucoup plus. Il avait de l'or et de l'argent, des diamants et des rubis, des richesses de toute espèce. Il avait des palais et des...

— Des hôpitaux, intercala Maggy, berçant toujours ses genoux. Donnez-lui des hôpitaux, petite mère, parce qu'on y est si bien. Des hôpitaux avec du poulet à foison.

— Oui, il en avait aussi, Maggy ; il avait de tout en abondance.

— Des pommes de terre frites en abondance, par exemple ? demanda Maggy.

— Abondance de tout.

— Bravo ! s'écria Maggy avec un ricanement de satisfaction. Quel fameux roi !

— Le roi avait une jeune fille qui était la plus belle et la plus sage princesse qu'on ait jamais vue. Lorsqu'elle était enfant, elle comprenait ses leçons d'avance ; ses maîtres n'avaient pas la peine de lui rien apprendre ; et quand elle fut grande, elle devint la merveille du monde. Or, près du palais où demeurait cette princesse, il y avait une cabane habitée par une pauvre petite femme pas plus haute que ça, qui vivait toute seule...

— Une vieille femme, interrompit Maggy, en faisant claquer sa langue en signe de satisfaction.

— Non, pas une vieille femme ; au contraire, elle était toute jeune.

— Et elle n'avait pas peur de demeurer toute seule ? Ça m'étonne. Continuez, s'il vous plaît, petite mère.

— La princesse passait presque tous les jours devant la cabane, et chaque fois qu'elle y passait dans sa belle voiture, elle voyait la pauvre petite femme mignonne qui filait à la porte, et la princesse regardait la petite femme mignonne, et la petite femme mignonne regardait la princesse. Or, un jour elle dit à son cocher de s'arrêter à quelques pas de la cabane. Elle descendit, et s'avança pour jeter un coup d'œil dans la cabane, et la petite femme s'y trouvait en train de filer comme toujours ; la princesse la regarda et elle regarda la princesse.

— Comme pour dire : « Voyons donc un peu qui fera baisser les yeux à l'autre ! » dit Maggy. Continuez, s'il vous plaît, petite mère.

— Cette princesse était une si merveilleuse princesse, qu'elle devinait tous les secrets, et elle dit à la petite femme mignonne : « Pourquoi renfermez-vous ainsi l'image que vous savez ? » Alors l'autre vit tout de suite que la princesse avait découvert pourquoi elle vivait toute seule, filant du matin au soir ; et elle se jeta aux genoux de la princesse et la supplia de ne pas la trahir. Alors la princesse lui répondit : Non, je ne vous trahirai pas ; « mais laissez-moi voir ce que vous cachez à tout le monde. » Alors la petite femme mignonne tira les volets, ferma la porte de sa cabane, et, tremblant des pieds à la tête (car elle avait grand'peur que quelque passant

ne découvrit aussi son secret), elle ouvrit un endroit très-secret et montra à la princesse *une ombre*...

— Tiens, tiens ! fit Maggy.

— C'était l'ombre de quelqu'un qui avait passé par là longtemps auparavant, de quelqu'un qui s'en était allé bien loin, bien loin, pour ne plus jamais revenir. Elle était très-agréable à voir ; et quand la petite femme mignonne la montra à la princesse, elle en était aussi fière que si c'était un riche, riche trésor. Lorsque la princesse l'eut regardée un instant, elle dit à la petite femme mignonne : « Et vous veillez comme ça du matin jusqu'au soir sur votre belle ombre ? » Et la petite femme mignonne baissa les yeux et répondit tout bas : « Oui, oui. » Alors la princesse dit : « Rappelez-moi un peu pourquoi vous y tenez tant. » Et alors l'autre lui répliqua : « Parce que jamais personne d'aussi bon ni d'aussi doux n'a passé par là depuis que j'habite cette cabane où je suis née ; voilà comme cela a commencé. » Elle ajouta qu'elle ne faisait tort à personne en gardant l'ombre ; que le *quelqu'un* à qui elle appartenait était allé rejoindre la dame qui l'attendait...

— *Quelqu'un* ! C'était un homme, alors ? interrompit Maggy.

La petite Dorrit répondit timidement qu'elle le supposait, et continua son histoire.

« ... Était allé rejoindre la dame qui l'attendait, et que cette image n'avait été dérobée à personne. La princesse dit alors : « Ah ! très-bien ; mais quand vous viendrez à mourir, ma petite femme mignonne, on découvrira que c'est vous qui la gardiez ! » La petite femme mignonne répondit : « Pas du tout. Quand mon temps sera venu, l'image glissera doucement avec moi au fond de ma tombe, et on n'en saura jamais rien. »

— Pauvre petite femme mignonne !... dit Maggy. Continuez, s'il vous plaît.

— La princesse fut très-surprise d'entendre cela, ainsi que tu peux le supposer, Maggy...

— Il y avait bien de quoi, remarqua Maggy.

— Elle résolut donc de guetter la petite femme mignonne, pour savoir comment tout cela finirait. Tous les jours elle passait dans son beau carrosse devant la porte de la cabane, et elle voyait toujours la petite femme

mignonne filant toute seule à la porte, et la princesse regardait la petite femme mignonne, et celle-ci regardait la princesse. Enfin, un beau matin, le rouet ne tournait plus, et la petite femme avait disparu. Lorsque la princesse demanda pourquoi le rouet s'était arrêté et ce qu'était devenue celle qui le faisait tourner, on lui dit que le rouet s'était arrêté parce qu'il n'y avait plus personne pour le faire tourner, attendu que la petite femme mignonne venait de mourir.

— On aurait dû la porter à l'hôpital, interrompit Maggy : elle serait revenue de là.

— La princesse, après avoir pleuré un peu, si peu que ce n'est guère la peine d'en parler, s'essuya les yeux, descendit de voiture à l'endroit où elle était descendue la première fois, et alla vers la cabane pour voir un peu dans l'intérieur. Il n'y avait plus personne pour la regarder ni personne à regarder ; elle entra donc tout de suite pour chercher l'image que la petite femme mignonne gardait comme un trésor précieux. Mais elle eut beau chercher partout, elle n'en découvrit aucune trace ; et alors elle vit bien que la petite femme mignonne lui avait dit la vérité, et que l'image, pour ne plus faire de peine à personne, s'était glissée tout doucement au fond de la tombe où elle dormait à côté de la petite femme mignonne. Et c'est la fin de mon histoire, Maggy. »

Le soleil couchant incommodait tellement la petite Dorrit lorsqu'elle fut arrivée à la fin de son histoire, qu'elle se voila le visage avec la main.

« Était-elle devenue bien vieille ? demanda Maggy.

— La petite femme mignonne ?

— Oui.

— Je ne sais pas, mais cela n'aurait rien changé à l'histoire quand elle ne serait morte qu'à cent ans.

— Vraiment ! s'écria Maggy. Au fait, c'est très-probable. »

Et Maggy écarquilla les yeux et se mit à ruminer. Elle resta si longtemps les yeux tout grands ouverts que la petite Dorrit, afin de lui faire quitter son siège improvisé, se leva et regarda par la croisée. Comme elle jetait un coup d'œil dans la cour, elle vit Pancks qui entrait et lançait en passant un regard oblique du côté de la mansarde.

« Qui est celui-là, petite mère ? demanda Maggy, qui l'avait rejointe à la croisée et s'appuyait sur son épaule. Je le vois entrer et sortir bien souvent.

— On prétend que c'est un diseur de bonne aventure, répliqua la petite Dorrit. Mais je doute qu'il soit même capable de raconter l'histoire présente ou passée de bien des gens.

— Il n'aurait pas pu raconter celle de la princesse ? » demanda Maggy.

La petite Dorrit, abaissant un regard attristé sur la sombre vallée de la prison, secoua la tête.

« Ni celle de la petite femme mignonne ?

— Non, Maggy, répondit la petite Dorrit, dont le soleil couchant rougissait plus que jamais le visage. Mais éloignons-nous de la fenêtre. »

CHAPITRE XXV.

Conspirateurs et autres.

Le domicile privé de M. Pancks se trouvait dans le faubourg de Pentonville, où il occupait au premier une chambre que lui sous-louait un homme de loi d'un très-petit calibre, qui n'était pas bien cossu, et qui avait fait poser, derrière la porte d'entrée, une seconde porte à ressort qui s'ouvrait et se refermait comme une trappe. Sur la petite vitre, au-dessus de la première porte, on lisait ces mots : RUGG, AGENT D'AFFAIRES, TENEUR DE LIVRES, RECOUVREMENTS.

Cette inscription, dont la sévère simplicité avait un certain air de majesté, illuminait un petit bout de jardin qui séparait la maison du trottoir, et où quelques arbustes des plus poudreux penchaient tristement leur feuillage desséché, étouffant dans les flots de poussière. Un professeur d'écriture, qui habitait le rez-de-chaussée, avait orné la grille dudit jardin de cadres contenant des modèles choisis de ce que savaient faire ses élèves avant d'avoir pris une demi-douzaine de leçons, pendant que toute la jeune famille du maître remuait la table, opposés aux chefs-d'œuvre calligraphiques exécutés par ces mêmes élèves *après* une série de six leçons, et cela, pendant que la jeune famille se tenait tranquille. Le logis de M. Pancks se bornait à une chambre à coucher très-bien ventilée, ledit Pancks ayant en outre stipulé avec le dit Rugg, principal locataire, qu'il aurait chaque dimanche, en vertu d'un tarif réglé à l'amiable et à la condition de prévenir ledit Rugg un jour à l'avance, le droit de partager ou de ne point partager le déjeuner, le dîner, le thé et le souper dudit Rugg et de Mlle Rugg, sa fille, et d'assister, selon sa convenance, à l'un ou à plusieurs, ou à la totalité de ses repas.

Mlle Rugg était une demoiselle possédant un petit pécule dont l'origine lui avait valu une assez grande célébrité dans le voisinage, attendu que, si elle possédait cette fortune, c'est que son cœur avait été cruellement froissé

et déchiré par un boulanger entre deux âges des environs, qu'elle avait, par l'entremise de M. Rugg, attaqué devant les tribunaux en rupture de promesse de mariage.

Le boulanger, à qui l'avocat de Mlle Rugg avait à cette occasion adressé les épithètes les plus flétrissantes (aux honoraires de cinq cents francs, chaque épithète revenait à environ un franc cinquante) et qui s'était vu condamner à des dommages et intérêts proportionnés à l'éloquence de cet orateur, continuait bien encore d'être persécuté de temps à autre par la jeunesse de Pentonville. Mais Mlle Rugg entourée de la protection imposante de la loi, et forte de ses dommages et intérêts placés dans les fonds publics, jouissait de la considération générale.

C'est dans la société de M. Rugg, avec son visage rond devenu tout blanc à force d'avoir eu à rougir et sa chevelure jaune, hérissée comme un plumeau usé, et dans la société de Mlle Rugg avec son visage couvert de taches de nankin grosses comme des boutons de chemise et dont la chevelure blond-filasse était plus sale qu'abondante, que M. Pancks dînait ordinairement tous les dimanches depuis plusieurs années, pendant lesquelles il avait également partagé avec eux, une ou deux fois par semaine, divers festins nocturnes de pain, de fromage de Hollande et de porter. M. Pancks était un des rares célibataires à qui Mlle Rugg n'inspirait aucune terreur. Il avait deux arguments pour se rassurer : « D'abord, se disait-il, ça ne prendrait pas une seconde fois et ensuite je n'en vaud pas la peine. » Protégé par cette double cuirasse, M. Pancks adressait en toute sécurité des reniflements familiers à Mlle Rugg.

Jusqu'à présent M. Pancks s'était fort peu occupé d'affaires dans son logis de Pentonville où il ne faisait guère que dormir ; mais maintenant qu'il jouait le rôle d'un diseur de bonne aventure, il restait souvent enfermé jusqu'à minuit dans le petit bureau officiel de M. Rugg, complotant avec son propriétaire ; et même, après cette heure indue, il brûlait encore de la chandelle dans sa propre chambre. Bien que ses occupations comme factotum du patriarche fussent tout aussi lourdes que par le passé et ne pussent se comparer à un lit de roses qu'en raison de leurs nombreuses épines, il était clair que quelque nouvel emploi exigeait de sa part des soins continuels. Lorsqu'il se débarrassait du patriarche jusqu'au lendemain, ce

n'était que pour s'amarrer à quelque navire anonyme qu'il remorquait vers un port inconnu.

Après avoir lié connaissance avec M. Chivery le père, peut-être avait-ce été chose facile pour Pancks de faire connaissance avec l'aimable Mme Chivery et l'inconsolable John ; mais que ce fût facile ou non, il n'avait pas tardé à y réussir. Une semaine ou deux après sa première apparition dans la cour de la prison, il était aussi à son aise dans le petit débit de tabac que s'il était chez lui. Il s'était surtout efforcé de captiver les bonnes grâces du jeune John. Il finit même par persuader à l'amoureux berger d'abandonner ses humides bosquets pour se charger de diverses missions mystérieuses.

Le jeune John commença à faire, à des intervalles irréguliers, des absences qui duraient parfois jusqu'à quatre jours consécutifs. La prudente Mme Chivery, que la métamorphose de son fils étonnait beaucoup, aurait pu protester contre ces absences de John qui faisaient tort au commerce du montagnard écossais, mais elle avait deux raisons concluantes de ne point s'en plaindre.

1^o John sortait de son abrutissement et s'intéressait à l'affaire pour laquelle s'effectuaient ces voyages ; ce que Mme Chivery regardait comme une bonne chose pour la santé de son fils. 2^o M. Pancks avait consenti à allouer à Mme Chivery la somme légale de neuf francs trente-cinq centimes pour chaque absence de son fils. Cette dernière proposition avait été faite par Pancks lui-même, dans ces termes laconiques :

« Si votre fils a la faiblesse, madame, de ne pas accepter cette somme, je ne vois pas pourquoi vous ne l'accepteriez pour lui. Ainsi donc, entre nous, comme une affaire est toujours une affaire, voici l'argent. »

Quant à M. Chivery, ce n'est jamais de lui qu'on aurait appris ce qu'il pensait de tout cela, ni ce qu'il en savait. J'ai déjà dit que c'était un homme de peu de mots, et j'ajouterai ici que, grâce à sa profession, il avait contracté l'habitude de tout renfermer sous clef. Il se renfermait lui-même avec tout autant de soin qu'il renfermait les détenus de la Maréchaussée. Il tenait ses lèvres fermées comme il tenait fermée la porte de la prison. Il ne les ouvrait jamais sans motif. Quand il devenait nécessaire de laisser sortir quelque chose, il entr'ouvrait la porte, la laissait ouverte aussi peu de temps

que possible et se dépêchait de la refermer. De même que pour s'épargner la peine d'ouvrir la porte de la prison, il faisait attendre un visiteur qui voulait sortir lorsqu'il en voyait approcher un autre, de façon à les mettre tous les deux dehors d'un seul tour de clef ; de même il faisait souvent attendre une remarque, présente à son esprit, s'il pressentait qu'il allait en arriver une autre, afin de les expédier toutes les deux à la fois. Quant à chercher dans l'expression de sa physionomie une clef qui pût servir à deviner sa pensée, la clef de la prison eût fourni un indice tout aussi lisible du caractère individuel et de l'histoire de chacun des détenus qu'elle renfermait.

Que M. Pancks fût tenté d'inviter quelqu'un à dîner à Pentonville, c'était là un fait sans précédent dans son calendrier. Mais néanmoins il invita le jeune John à dîner et l'exposa même à se laisser fasciner par les charmes dangereux (à cause des dommages-intérêts) de Mlle Rugg. Le banquet eut lieu un dimanche et Mlle Rugg apprêta de ses propres mains un gigot farci d'huîtres qu'elle envoya cuire au four chez le boulanger... non pas chez le boulanger réfractaire, mais chez le propriétaire d'un établissement qui faisait concurrence à l'infidèle. On fit aussi provision d'oranges, de pommes et de noix. M. Pancks rapporta le samedi soir une bouteille de rhum destinée à réjouir le cœur de son hôte.

Mais les préparatifs pour la réception du visiteur ne se bornèrent pas à des apprêts matériels. On le reçut avec des marques de condoléance et de sympathie familière. Lorsque le jeune John fit son apparition à une heure et demie, sans la canne à bec d'ivoire, sans le gilet à bouquets d'or, comme un soleil que les nuages désastreux ont dépouillé de ses rayons, M. Pancks le présenta à M. Rugg en lui disant que c'était ce jeune homme dont il lui avait si souvent parlé et qui aimait Mlle Dorrit.

« Je suis heureux, dit M. Rugg, en l'attaquant au défaut de la cuirasse, d'avoir le précieux avantage de faire votre connaissance, monsieur. Vos sentiments vous font honneur. Vous êtes jeune ; puissiez-vous ne pas survivre à vos sentiments ! Pour ma part, monsieur, si je devais survivre à mes sentiments, continua M. Rugg, qui n'était pas avare de paroles et qui avait la réputation d'un beau parleur, si je devais survivre à mes sentiments, j'ajouterais à mon testament un legs de quinze cents francs en faveur de quiconque me délivrerait de la vie. »

Mlle Rugg poussa un soupir.

« Je vous présente ma fille, monsieur, poursuivit M. Rugg. Anastasie, tu dois comprendre les émotions qui agitent l'âme de ce jeune homme. Ma fille aussi a passé par là : elle peut donc sympathiser avec vous. »

Le jeune John, presque accablé par une si touchante réception, remercia l'orateur.

« Ce que je vous envie, monsieur, continua M. Rugg... ; souffrez que je vous débarrasse de votre chapeau ; nous manquons de patères, mais je vais le poser dans un coin où personne ne marchera dessus... ; ce que je vous envie, monsieur, c'est le bonheur de posséder de pareils sentiments. J'appartiens à une profession où ce bonheur nous est parfois interdit. »

Le jeune John répondit, après l'avoir remercié, qu'il voulait seulement faire ce qu'il croyait bien et prouver combien il était dévoué à Mlle Dorrit. Il désirait être désintéressé et il espérait bien l'être. Il voulait faire tout ce qui dépendait de lui pour servir Mlle Dorrit, sans songer le moins du monde à lui-même, et il avait du plaisir à le faire. Il ne pouvait pas grand'chose, mais enfin il était décidé à faire tout ce qu'il pouvait.

« Monsieur, recommença M. Rugg, lui donnant une poignée de main, cela console, rien que de vous voir ; je voudrais pouvoir vous faire citer comme témoin devant un tribunal quelconque, afin d'humaniser un peu les gens de robe ; j'espère que vous n'avez pas laissé votre appétit chez vous et que vous êtes disposé à bien jouer du couteau et de la fourchette ?

— Merci, monsieur, répliqua le jeune John. Je ne mange pas beaucoup depuis quelque temps. »

M. Rugg le prit à part.

« Absolument comme ma fille, monsieur, dit l'avocat, à l'époque où, pour venger ses sentiments outragés et son sexe, elle se porta plaignante dans l'affaire Rugg et Bawkins. Je ne crois trop m'avancer, monsieur Chivery, en disant que je pourrais, si cela en valait la peine, prouver par témoins que la quantité de nourriture solide dont ma fille se contentait alors ne dépassait pas dix onces par semaine.

— Je crois que je vais un peu plus loin que cela, répondit John en hésitant, et comme s'il eût éprouvé une certaine honte à faire cet aveu.

— Mais vous n’avez jamais eu affaire, vous, à un démon caché sous la forme d’une créature humaine, remarqua M. Rugg avec un sourire et un geste significatifs ; remarquez-le bien, monsieur Chivery, un démon sous la forme d’une créature humaine !

— Non, certainement, monsieur, répliqua John, qui ajouta avec beaucoup de simplicité : j’en serais bien fâché.

— Ce sentiment, dit M. Rugg, est bien celui que je devais attendre des principes que je vous connais ; ma fille en serait vivement émue, monsieur, si elle vous entendait. Mais la voici qui apporte le gigot, je suis bien aise qu’elle ne vous ait pas entendu. Monsieur Pancks, pour aujourd’hui, veuillez vous asseoir en face de moi. Ma chère, mets-toi en face de M. Chivery... Pour ce que nous (et Mlle Dorrit) allons recevoir, grâces soient rendues au Seigneur ! »

Sans l’air de grave plaisanterie avec lequel M. Rugg avait prononcé ce bénédicité, on aurait pu croire que Mlle Dorrit devait assister à ce repas. Pancks accueillit cette saillie avec son ronflement habituel, comme il mangea avec sa maladresse ordinaire ; Mlle Rugg, peut-être pour se rattraper, ne ménagea pas le gigot, qui diminua rapidement et dont il ne resta bientôt plus que l’os. Le pudding ne tarda pas non plus à disparaître, et une notable quantité de fromage et de radis fut engloutie de la même façon ; puis vint le dessert.

Alors aussi, et avant qu’on entamât la bouteille de rhum, apparut le carnet de M. Pancks ; alors on procéda aux affaires d’une façon rapide, mais assez bizarre, qui avait tant soit peu l’air d’une conspiration. M. Pancks parcourut son carnet qui commençait à être plein, faisant de petits extraits qu’il écrivait sur des bouts de papier séparés sans quitter la table du festin, M. Rugg le regardant tout le temps avec beaucoup d’attention, et John laissant errer le plus faible de ses yeux dans le brouillard de la rêverie. Lorsque M. Pancks, qui jouait le rôle de chef des conspirateurs, eut complété ses extraits, il les collationna, les corrigea, serra son carnet, tenant ses notes dans sa main comme un joueur tient ses cartes.

« Pour commencer, nous avons un cimetière dans le Bedfordshire, dit Pancks. Qui est-ce qui en veut ?

— Je le prends, monsieur, si personne ne dit mot, » répliqua M. Rugg.

Pancks donna la carte à M. Rugg, puis consulta de nouveau son jeu.

« Maintenant, voici un renseignement à prendre à York, continua Pancks. Qui est-ce qui en veut ?

— York ne me va pas, dit M. Rugg.

— Dans ce cas, peut-être serez-vous assez bon pour vous en charger, John Chivery ? » poursuivit Pancks.

John ayant consenti, Pancks lui donna la carte et consulta encore une fois son jeu. « Et puis nous avons une église à Londres — autant vaut la garder pour moi — et une Bible de famille : je la prends aussi ; cela fait deux pour moi. Deux pour moi, répéta Pancks, ronflant sur ses cartes. Voici un registre à Durham pour vous John, et un vieux marin de Dunstable pour vous, monsieur Rugg. Deux pour moi, n'est-ce pas ? Oui, deux pour moi. Voici encore une pierre tombale, ce qui fait trois pour moi. Et un enfant mort-né, ce qui fait quatre pour moi. Et maintenant, toutes mes cartes sont distribuées pour le moment. »

Lorsqu'il eut disposé de ses cartes, fort tranquillement et sans élever la voix, M. Pancks mit la main dans sa poche de côté et y prit un sac de toile, dont il tira d'une main économe deux petites sommes destinées aux frais de voyage.

« L'argent va vite, dit-il d'un ton inquiet, en poussant une de ces sommes vers M. Rugg et l'autre vers John.

— Tout ce que je puis vous dire, remarqua John, c'est que je regrette vivement de ne pas être assez riche pour payer moi-même mes frais de route et que vous ne jugiez pas à propos de me laisser le temps d'aller et de revenir à pied. Car rien ne me donnerait plus de satisfaction. »

Le désintéressement de ce jeune homme parut si ridicule aux yeux de Mlle Rugg qu'elle fut obligée de se retirer précipitamment et d'aller s'asseoir sur l'escalier jusqu'à ce qu'elle en eût ri à cœur joie. Cependant M. Pancks, après avoir contemplé John avec une nuance de compassion, tortilla lentement et d'un air rêveur le bout de son sac, comme s'il lui tordait le col. La demoiselle, étant rentrée au moment où il le remettait dans sa poche, mêla du grog au rhum pour toute la société, sans s'oublier elle-même, et donna à chacun son verre ; lorsque tout le monde fut servi, M. Rugg se leva et étendit silencieusement son bras armé d'un verre au-

dessus de la table, invitant ainsi les autres à faire comme lui et à se livrer simultanément à un trinquement *conspiratoire*. La cérémonie fut imposante jusqu'à un certain point : elle l'eût même été jusqu'au bout, si Mlle Rugg, en portant son verre à ses lèvres et en jetant les yeux sur John, n'avait pas été prise d'un fou rire, rien que de penser au désintéressement comique de ce jeune niais ; sur quoi elle ne put s'empêcher d'éclabousser le voisinage, en soufflant comme un cachalot dans son verre de grog ; elle en fut elle-même toute confuse et se retira sur le coup.

Tel fut le mémorable dîner donné par Pancks dans son domicile de Pentonville ; telle était son existence active et mystérieuse. Les seuls moments de distraction où il parût oublier ses soucis et se récréer en allant quelque part ou en disant quelque chose sans avoir un but précis, étaient ceux où il semblait s'intéresser à l'étranger boiteux qui était venu s'installer dans la cour du Cœur-Saignant.

L'étranger, nommé Jean-Baptiste Cavaletto, on l'appelait Baptiste dans la cour, était un petit homme si gazouillant, si facile à vivre, si heureux, que l'attrait qu'il avait pour Pancks provenait sans doute de la force du contraste. Solitaire, faible, ne connaissant que fort peu des mots les plus nécessaires de la seule langue dans laquelle il pût s'entretenir avec les gens qui l'entouraient, il se laissait aller au courant de sa fortune avec une gaieté inconnue jusqu'alors dans ces parages. Il avait à peine de quoi boire et manger, il n'avait de vêtements que ceux qu'il portait ou ceux que renfermait le plus petit paquet qu'on ait jamais vu, et cependant on le voyait toujours heureux comme un coq en pâte, lorsqu'il se promenait dans la cour en boitant, appuyé sur sa canne et excitant une sympathie générale par le rire franc et ouvert qui étalait ses dents blanches.

C'était un rude métier pour un étranger, qu'il fût bien portant ou estropié, que de chercher à gagner les bonnes grâces des Cœurs-Saignants. D'abord ils ont une vague conviction que tout étranger cache un couteau quelque part sur lui ; ensuite ils regardent comme un excellent axiome national et constitutionnel celui qui déclare que tout étranger pauvre et estropié doit retourner au plus vite dans son pays. Ils ne songent jamais à demander combien de leurs propres compatriotes leur seraient renvoyés de tous les points du monde, si ce principe était généralement accepté ; ils le regardent comme un principe purement britannique, ne s'appliquant d'ailleurs à

aucun autre pays du monde. En troisième lieu, ils ont une vague notion que c'est une sorte de punition que de ne pas être Anglais ; et que s'il arrive une foule de malheurs à l'étranger, c'est parce qu'on y fait certaines choses qui ne se font pas en Angleterre et qu'on n'y fait pas certaines choses qui se font en Angleterre. Il est vrai que les Mollusques et les Des Échasses entretiennent soigneusement cette croyance, proclamant sur tous les tons, officiels ou autres, qu'aucun pays qui refuse de se soumettre à ces deux grandes familles ne saurait espérer la protection divine ; ce qui ne les empêche pas, lorsqu'ils ont fait accroire cela, d'accuser en particulier ce peuple incomparable d'être le plus rempli de préjugés qu'il y ait sous la calotte des cieux.

Telle est donc la position politique des Cœurs-Saignants ; mais ils ont d'autres raisons pour ne pas vouloir d'étrangers dans la cour. Ils prétendent que les étrangers sont toujours très-pauvres ; et bien qu'ils soient eux-mêmes aussi pauvres qu'on puisse le désirer, cela ne diminue en rien la force de l'objection. Ils prétendent que les étrangers sont des lâches qui se laissent sabrer et tuer à coups de baïonnette ; et, bien qu'ils soient assurés que leurs propres crânes ne seraient pas ménagés s'ils témoignaient de la mauvaise humeur contre la police, comme cela se fait au moyen d'un instrument contondant, cela ne compte pas, naturellement. Ils prétendent que les étrangers sont tous immoraux ; et, bien que chez eux ils aient de temps en temps des assises, et par-ci par-là des divorces, cela ne fait rien du tout à l'affaire. Ils prétendent que les étrangers ne savent pas ce que c'est que l'indépendance ; oubliant qu'eux-mêmes ils se laissent conduire aux *hustings*, comme un troupeau de bétail par lord Décimus Tenace Mollusque, bannière en tête, au son d'un orchestre qui joue l'air national de *Rule Britannia*. Pour ne pas fatiguer le lecteur, je passe sous silence une foule d'autres dogmes de leur *credo* politique.

L'étranger boiteux dut lutter de son mieux contre ces obstacles. Heureusement il n'était pas seul contre tous, car Arthur Clennam l'avait recommandé aux Plornish (il habitait au haut de la maison du maçon), mais néanmoins les choses étaient loin d'être en sa faveur. Cependant les Cœurs-Saignants avaient bon cœur, et quand ils virent le petit boiteux traverser gaiement la cour avec un visage qui respirait la bonne humeur, ne faire de mal à personne, ne jamais montrer aucun des couteaux dont ses poches

devaient être pleines, ne pas commettre une foule d'immoralités révoltantes, ne manger guère que de la bouillie et jouer le soir avec les enfants de Mme Plornish, on commença à croire que, bien qu'il ne pût jamais se flatter de devenir le compatriote des Cœurs-Saignants, c'était seulement un malheur pour lui dont il serait injuste de le punir. On voulut bien descendre jusqu'à lui, en l'appelant monsieur Baptiste, tout en le traitant comme un enfant, et en riant aux éclats de l'animation de ses gestes et de son anglais enfantin, d'autant plus que Baptiste ne se formalisait pas et riait avec eux. On lui parlait en criant, comme s'il eût été aussi sourd qu'une cruche. Afin de lui enseigner la langue dans toute sa pureté, on composait à son intention des phrases telles que les sauvages en adressaient au capitaine Cook, ou telles que Vendredi en adressait à Robinson Crusoé. Mme Plornish surtout excellait dans cet art difficile, et elle s'y fit une telle réputation par le génie dont elle fit preuve en inventant cette phrase : « *Moi espérer jambe à vous bientôt guérir,* » qu'on prétendait qu'il ne s'en fallait de rien qu'elle parlât italien. Mme Plornish elle-même y fut prise, et commença à se figurer qu'elle avait en effet des dispositions naturelles pour apprendre cette langue. À mesure que Baptiste se popularisait davantage, une infinité d'ustensiles de ménage furent mis en réquisition, afin de fournir à l'étranger un riche vocabulaire. Dès qu'il paraissait dans la cour, on voyait des dames se précipiter hors de leurs maisons en criant :

« M. Baptiste... théière !

— M. Baptiste... pelle !

— M. Baptiste... tamis !

— M. Baptiste... cafetière ! »

Les professeurs en jupon exhibaient au même instant les objets énoncés, pour donner à leur élève une idée des difficultés écrasantes que présente l'étude de la langue anglo-saxonne.

Le petit Italien en était là de son éducation ; et il habitait la cour depuis trois semaines environ, lorsqu'il fit une impression favorable sur M. Pancks. Le remorqueur étant monté à la mansarde, accompagné de Mme Plornish en qualité d'interprète, avait trouvé son locataire sculptant un morceau de bois à l'aide de quelques outils fort simples et gai comme un

pinson, bien qu'il n'eût d'autres meubles qu'un matelas étendu par terre, une table et une chaise.

« Allons, mon vieux, dit M. Pancks ; payons notre loyer ! »

Baptiste avait l'argent tout prêt, enveloppé dans un chiffon de papier, et il le tendit en riant au remorqueur ; puis, avec un geste rapide de sa main droite, montra autant de doigts qu'il y avait de francs et coupa l'air horizontalement pour indiquer cinquante centimes en sus.

« Oh ! dit M. Pancks en contemplant l'Italien d'un air étonné : ah ! c'est comme ça ! Voilà une fameuse pratique. La somme y est. Ma foi ! je ne m'attendais pas à la recevoir. »

Mme Plornish eut alors l'obligeance de s'avancer pour remplir son rôle d'interprète :

« Lui satisfait ! Lui content recevoir argent, expliqua-t-elle à M. Baptiste. »

Le petit Napolitain sourit et fit un signe de tête : son visage rayonnant sembla captiver agréablement l'attention de M. Pancks.

« Comment va sa jambe ? demanda-t-il à Mme Plornish.

— Oh ! beaucoup mieux, monsieur, répondit cette dame. Nous espérons que d'ici à huit jours il n'aura plus besoin de sa canne pour marcher. »

Mme Plornish ne voulut pas laisser échapper une si belle occasion de faire montre de son talent polyglotte : aussi s'empressa-t-elle, avec un orgueil bien excusable, d'expliquer à M. Baptiste les paroles de Pancks en ajoutant :

« Lui espérer jambe à vous bientôt guérir.

— Et avec ça il a l'air si gai, remarqua M. Pancks admirant le petit Italien comme il eût fait d'un automate. Comment gagne-t-il sa vie ?

— Il paraît qu'il a un grand talent pour découper les fleurs que vous lui voyez faire. (Baptiste, examinant le visage de ses visiteurs tandis qu'ils causaient, montra son ouvrage. Mme Plornish interpréta dans son idiome italien, au profit du boiteux, la pensée de M. Pancks :) Lui content. Lui trouver beau.

— Est-ce que ça lui rapporte de quoi vivre ? demanda Pancks.

— Il se contente de fort peu de chose, et d'ailleurs on croit que plus tard il se tirera très-bien d'affaire. M. Clennam lui a fait commander ces fleurs-là, et, en outre, il l'emploie par-ci par-là dans la fabrique ; il invente même de la besogne pour lui, quand il sait que le petit homme en a besoin.

— Et à quoi passe-t-il son temps, quand il ne travaille pas ? demanda M. Pancks.

— Pas à grand'chose pour le quart-d'heure, monsieur ; sans doute parce qu'il a encore un peu de peine à marcher ; mais il va dans la cour et il cause sans trop comprendre ce qu'on lui dit et sans trop se faire comprendre : il joue avec les enfants ; il s'assoit au soleil, il s'assoit n'importe où, comme s'il trouvait partout un fauteuil... et il chante et il rit... ah ! mais il faut l'entendre !

— Il rit ! répéta M. Pancks. Je le crois sans peine. On dirait que chacune de ses dents est toujours en train de rire.

— Mais c'est quand il grimpe au haut des marches de l'autre côté de la cour, dit Mme Plornish, qu'il est drôle à voir, regardant tout autour de lui. Les uns croient qu'il regarde du côté où se trouve son pays, d'autres se figurent qu'il s'attend à voir arriver quelqu'un qu'il ne tient pas à voir, et les autres ne savent que penser. »

M. Baptiste parut deviner vaguement ce que disait Mme Plornish ; ou peut-être avait-il saisi, avec sa rapidité habituelle, le geste presque imperceptible par lequel elle imitait un homme qui regarde à la dérobée. Dans tous les cas, il ferma les yeux et hocha la tête de l'air d'une personne qui a ses raisons pour agir comme il le fait, et il dit en italien que cela ne regardait que lui. *Altro* !

« Qu'est-ce que cela veut dire, *altro* ? demanda M. Pancks.

— Hem.... C'est une sorte d'expression qui signifie tout ce qu'on veut, monsieur, répondit Mme Plornish.

— Vraiment ? répliqua Pancks. Dans ce cas, *Altro*, mon vieux, bonjour. *Altro* ! »

M. Baptiste avec sa vivacité méridionale répéta le mot plusieurs fois de suite ; M. Pancks avec son flegme britannique le lui renvoya une seule fois. À dater de ce jour Pancks le bohémien s'habitua, en retournant chez lui,

fatigué du travail de la journée, à passer par la cour du Cœur-Saignant, à monter tranquillement l'escalier, à entr'ouvrir la porte de M. Baptiste, et, le trouvant chez lui, à lui dire : « Holà, mon vieux, *Altro* ! » Ce à quoi M. Baptiste répondait avec une foule de signes de tête et de sourires, « *Altro, signore, altro, altro, altro* ! » Puis à la suite de cette conversation fort laconique, M. Pancks descendait, et continuait son chemin, d'un air satisfait, comme un homme qui vient de se délasser et de se rafraîchir.

CHAPITRE XXVI.

Situation d'esprit de... Personne.

Arthur Clennam devait se féliciter d'avoir pris la sage et ferme résolution de ne pas devenir amoureux de Chérie. Autrement, il se serait trouvé dans une situation d'esprit fort embarrassante, obligé de soutenir contre son propre cœur des luttes dont la plus pénible eût peut-être été un combat incessant entre une tendance à ne pas aimer du tout M. Henry Gowan, ou même à le prendre en grippe, et une voix intérieure qui lui disait qu'un pareil sentiment était indigne d'un gentleman. Un cœur généreux n'est pas porté à ressentir ces profondes antipathies et ne les accepte que difficilement, même lorsqu'elles ne naissent d'aucun intérêt personnel ; mais s'il s'aperçoit que la haine commence à s'en mêler et reconnaît, dans les moments de sang-froid, que cette haine a sa source dans un sentiment qui n'est point désintéressé, cette découverte ne peut manquer de lui causer un chagrin profond.

Ainsi donc, sans cette prudente résolution, le souvenir de M. Henry Gowan serait venu assombrir la pensée de Clennam et l'aurait sans cesse occupée, à l'exclusion d'une foule de personnes et de choses qui lui fournissaient des sujets de réflexion plus agréables. Quoi qu'il en soit, Daniel Doyce semblait songer à M. Gowan bien plus que ne le faisait son associé ; c'était presque toujours lui qui commençait à parler du jeune artiste dans les conversations intimes des deux associés. Ces causeries familières étaient devenues très-fréquentes, car ils habitaient le même appartement dans une des vieilles rues tranquilles et peu fashionnables de la Cité, non loin de la Banque et près de London-Wall.

M. Doyce était allé passer la journée à Twickhenham ; Clennam s'était excusé ; M. Doyce venait de rentrer. Il mit la tête à la porte du salon de Clennam pour lui dire bonsoir.

« Entrez, entrez, dit Clennam.

— J'ai vu que vous lisiez, répondit Doyce, et je craignais de vous déranger. »

Sans la notable détermination qu'il avait prise, Clennam n'aurait probablement pas su ce qu'il était en train de lire ; peut-être même aurait-il ignoré qu'il avait, depuis plus d'une heure, les yeux fixés sur un livre, bien que ce livre fût encore ouvert devant lui. Il le referma avec un peu de vivacité.

« Ils vont tous bien ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Doyce ; ils vont bien. Ils vont très-bien. »

Daniel avait l'habitude (habitude commune à bien des ouvriers) de porter son mouchoir dans son chapeau. Il ôta son chapeau, en retira son foulard, s'essuya le front et répéta lentement :

« Ils vont tous bien. Mlle Mina surtout m'a paru très-bien portante.

— Y avait-il du monde ?

— Non, pas d'autre étranger que moi.

— Et comment avez-vous passé votre temps, tous les quatre ? poursuivit Arthur plus gaiement.

— Nous étions cinq, vous savez, répliqua son associé. Chose était-là.

— Qui ça, *chose* ?

— M. Henry Gowan.

— Ah oui... c'est juste ! s'écria Clennam avec une vivacité inaccoutumée. Oui, oui... je l'avais oublié.

— Comme je vous l'ai déjà dit, reprit Daniel Doyce, il est toujours là le dimanche.

— Oui, oui ; je me rappelle maintenant, »

Daniel Doyce continuant à s'essuyer le front, répéta hautement : « Oui. Il était là... Il était là. Et son chien aussi.

— Mlle Meagles semble très-attachée à... au chien, remarqua Clennam.

— Très-attachée, en effet. Plus attachée au chien que je ne le suis à l'autre.

— Vous voulez dire, à monsieur...

— Je veux dire à M. Gowan, tout bonnement, répliqua Daniel Doyce. »

Il y eut dans la conversation un intermède dont Clennam profita pour remonter sa montre.

« Peut-être êtes-vous un peu prompt à juger les gens, dit-il enfin. Nos jugements... je parle en thèse générale...

— Bien entendu.

— Nos jugements sont si sujets à être influencés par une foule de considérations qui, presque à notre insu, sont injustes, que nous devons nous tenir en garde contre trop de précipitation. Par exemple, ce monsieur...

— Gowan, ajouta tranquillement Doyce, à qui semblait dévolue la tâche de prononcer ce nom.

— ... Est jeune et joli garçon, plein de gaieté et de vivacité, et il a une grande expérience du monde. Il serait difficile de fonder sur une raison impartiale la répulsion qu'il pourrait inspirer.

— Ce n'est pas difficile pour moi, toujours, Clennam, répliqua son associé. Je vois l'inquiétude qu'il apporte aujourd'hui, et je vois le chagrin qu'il apportera plus tard dans la demeure de mon vieil ami. Je vois que plus il se rapproche de Mlle Mina et que plus il la regarde, plus il creuse des rides profondes au front de mon ami. En un mot, je le vois enveloppant d'un filet la belle et aimante enfant qu'il ne rendra jamais heureuse.

— Nous ne savons pas, dit Clennam, du ton d'un homme qui souffre, nous ne savons pas s'il ne la rendra pas heureuse.

— Nous ne savons pas non plus si la terre durera encore cent ans, mais néanmoins la chose nous paraît assez probable.

— Allons, allons ! reprit Clennam, ayons bon espoir et tâchons au moins de rester justes, si rien ne nous oblige ici de nous montrer généreux. Nous ne dénigrerons pas ce jeune homme parce qu'il a su plaire à la charmante jeune fille dont il ambitionne la main ; nous ne mettrons pas en question le droit naturel qu'a Mlle Mina de donner son cœur à l'homme qu'elle en croit digne.

— C'est possible, mon ami, c'est possible : mais il est tout aussi possible que Mlle Mina soit trop jeune, trop confiante, trop gâtée et ne connaisse pas assez le monde pour être à même de faire un bon choix.

— Ce serait un mal, en tout cas, auquel il ne serait pas en notre pouvoir de remédier. »

Daniel Doyce secoua gravement la tête et répondit : « Je le crains.

— Par conséquent, continua Clennam, il faut nous décider à regarder comme indigne de nous de dire du mal de M. Gowan. Ce serait une méprisable satisfaction que de céder à l'antipathie que nous pourrions éprouver pour lui. Et j'ai résolu, pour ma part, de ne pas en dire de mal.

— Je ne suis pas si sûr de moi, Clennam : aussi je me réserve le droit de ne pas faire son éloge, répliqua l'autre. Mais si je ne suis pas sûr de moi, je suis sûr de vous, mon ami, et j'admire votre droiture et je la respecte. Bonsoir, mon ami et cher associé ! »

En disant cela, il lui donna une poignée de main, comme s'il y eût eu quelque chose de plus sérieux au fond de leur conversation, et il se quittèrent.

Avant cet entretien, les deux associés avaient rendu plusieurs visites à la famille Meagles, et ils avaient remarqué que la moindre allusion à M. Henry Gowan ramenait le nuage qui avait assombri le visage souriant de M. Meagles le matin où Arthur avait par hasard rencontré l'artiste au bord de la rivière. Si Clennam avait laissé pénétrer dans son cœur la passion défendue, cette époque eût peut-être été une rude épreuve pour lui ; mais comme il s'en était bien gardé, il n'en souffrit pas... pas le moins du monde.

De même, s'il eût donné accès dans son cœur à cet hôte exilé, la lutte morale qu'il aurait soutenue en silence pendant ce temps-là aurait eu quelque chose de méritoire. Peut-être aussi y aurait-il eu un certain mérite dans l'effort continu qu'il aurait fait pour ne pas obtenir des résultats égoïstes par les moyens bas et odieux que son expérience lui avait appris à détester, et pour s'appuyer au contraire sur un principe élevé d'honneur et de générosité. Peut-être n'y aurait-il pas eu moins de mérite non plus dans sa résolution de ne pas même éviter la demeure de M. Meagles, de peur qu'en cherchant, dans son intérêt, à s'épargner une angoisse, il ne causât le

plus léger chagrin à la jeune fille, qui serait ainsi devenue la cause d'une absence que M. Meagles pourrait regretter. Peut-être y aurait-il encore eu quelque mérite dans la modeste franchise avec laquelle Arthur se rappelait toujours, par comparaison, l'âge mieux assorti de M. Gowan et ses brillantes qualités d'homme du monde. Peut-être, pour faire tout cela et plus encore avec beaucoup de simplicité et avec une calme et courageuse constance, tandis qu'une angoisse secrète, les chagrins de sa vie passée, le faisaient cruellement souffrir, aurait-il eu besoin d'une certaine force de caractère, qui lui aurait fait honneur. Mais, grâce à la détermination qu'il avait prise, Arthur ne pouvait prétendre à aucun de ces mérites, et une telle situation morale n'était celle de personne... de personne au monde.

M. Gowan se souciait fort peu qu'elle fût celle de personne ou de quelqu'un. Rien ne troublait la sérénité de ses manières, comme si l'idée que Clennam pouvait se permettre de discuter cette importante question était trop incroyable et trop ridicule pour que l'artiste y songeât un seul instant. Il lui témoignait toujours une affabilité et l'accueillait avec une aisance qui aurait suffi (en supposant que l'associé de Daniel Doyce n'eût pas formé sa grande résolution) pour agir désagréablement sur un esprit qui aurait été dans cette situation... la situation de Personne.

« Je regrette beaucoup que vous ne soyez pas venu hier, dit M. Henry Gowan, lors d'une visite qu'il fit à Clennam le lendemain. Nous avons passé là-bas une journée délicieuse.

— C'est ce que j'ai appris, répliqua Arthur.

— De votre associé ? continua Henry Gowan. Quel cher brave homme !

— J'ai la plus grande estime pour lui.

— Par Jupiter, c'est le plus charmant individu que je connaisse ! si candide, si naïf, ayant foi dans un tas de choses si incroyables ! »

C'était là, dans la conversation de M. Gowan, un des points délicats qui chatouillaient désagréablement l'oreille de Clennam. Il l'écarta en répétant simplement qu'il avait la plus grande estime pour M. Doyce.

« Il est ravissant ! Rien de plus charmant que de le voir à son âge, s'en allant, comme un amoureux de clair de lune, sans avoir rien perdu en route ni rien gagné. Cela vous réchauffe le cœur ! Si peu corrompu par le monde, si simple, une si bonne âme ! Ma parole d'honneur, M. Clennam, on se sent

atrocément mondain et corrompu à côté d'un être aussi primitif. Permettez-moi d'ajouter que je ne parle que pour moi, M. Clennam ; car vous, vous êtes aussi un peu candide.

— Merci du compliment, répondit Clennam mal à l'aise ; vous le méritez également, je l'espère ?

— Peuh !... À vrai dire, pas trop. Je ne suis pourtant pas un grand imposteur. Achetez-moi un tableau, et je vous assure, entre nous, qu'il ne vaudra pas l'argent que vous m'en aurez donné. Achetez un tableau à un autre peintre — (à un des célèbres professeurs qui me battent à plates coutures, si vous voulez), — et il y a cent à parier que plus cher vous le payerez, plus il vous trompera. C'est ce qu'ils font tous.

— Tous les peintres ?

— Peintres, écrivains, patriotes, tous ceux enfin qui tiennent boutique sur le marché social. Donnez vingt livres sterling à la plupart des gens que je connais, et vous serez trompé pour votre argent : donnez-en deux mille, vous serez trompé jusqu'à concurrence de votre chiffre ; donnez-en vingt mille, vous serez trompé pour vingt mille livres. Mais quel monde charmant cela fait, malgré tout ! s'écria Gowan avec un chaleureux enthousiasme. Quel délicieux, excellent, aimable monde !

— Je croyais, dit Clennam, que le principe dont vous venez de parler était spécialement adopté par...

— Par les Mollusques ? interrompit Gowan en riant.

— Par les hommes d'État qui daignent diriger le ministère des Circonlocutions.

— Ah ! mais ne dites pas de mal des Mollusques, reprit Gowan, rien de nouveau, ce sont de charmantes gens ! Jusqu'à ce petit Clarence, l'idiot de la famille, qui est le plus agréable et le plus ravissant petit imbécile que l'on ait jamais vu ! Par Jupiter, il a d'ailleurs une sorte d'habileté qui vous étonnerait !

— Beaucoup, répondit Clennam, d'un ton sec.

— Et après tout, continua Gowan (qui avait une façon de juger les choses qui les réduisait toutes à la même valeur), bien que je ne puisse nier que le ministère des Circonlocutions doive finir par causer la ruine de notre pays,

il faut se rappeler que la catastrophe n'arrivera pas de notre temps... et c'est, au bout du compte, une bonne école pour former de vrais gentlemen.

— Une école très-dangereuse, très-coûteuse et qui ne satisfait guère, je le crains, les gens qui payent fort cher le droit d'y entretenir des élèves, dit Clennam en secouant la tête.

— Ah ! vous êtes un terrible homme ! répondit Gowan d'un ton léger. Je comprends que vous ayez presque fait perdre la tête à ce petit ânon de Clarence, qui est le plus estimable des crétins, et que j'aime de tout mon cœur. Mais c'est assez nous occuper de lui. Je voudrais vous présenter à ma mère, monsieur Clennam. Soyez donc assez bon pour m'en donner l'occasion. »

Si Clennam se fût trouvé dans la situation d'esprit de *Personne*, cette invitation lui aurait semblé la chose du monde la moins désirable, et il n'aurait pas su comment s'y prendre pour la refuser.

« Ma mère vit de la façon la plus simple dans ce sombre donjon de briques rouges qu'on nomme le château de Hampton-Court, poursuivit Gowan. Si vous voulez choisir votre jour et me dire quand vous me permettrez de vous mener dîner chez elle, vous serez assommé, mais ma mère sera charmée. Voilà la pure vérité. »

Que répondre à cela ? Il y avait dans le caractère réservé de Clennam un grand fonds de simplicité (prenez ce mot dans son sens le plus favorable), parce qu'il n'avait pas cette expérience qui blase un homme. Aussi, dans sa simplicité modeste, il se mit à la disposition de M. Gowan et on fixa le jour. Ce fut un jour bien triste pour l'invité, qui partit néanmoins pour Hampton-Court avec son introducteur.

Les vénérables habitants de ce vénérable édifice paraissaient (à cette époque) y vivre comme auraient pu le faire dans leur camp une bande de bohémiens civilisés. L'établissement des locataires y avait un aspect provisoire, comme s'ils comptaient décamper dès qu'ils obtiendraient ailleurs un logis plus commode ; il était facile de reconnaître à leur air mécontent qu'ils croyaient que l'État aurait dû leur fournir un appartement beaucoup plus agréable. Dès qu'une porte s'ouvrait, on découvrait une foule de cachotteries et de trompe-l'œil élégants : des paravents d'une taille beaucoup trop exigüe s'efforçaient en vain de transformer en salle à manger

un corridor voûté, ou de cacher divers coins dans lesquels des valets en bas âge couchaient chaque soir au milieu des couteaux et des fourchettes ; des rideaux qui vous suppliaient de croire qu'ils ne cachaient rien, des impostes vitrées qui vous priaient de ne pas les voir ; une quantité de meubles aux formes mystérieuses et variées qui affectaient, les hypocrites, d'ignorer l'existence des matelas qu'ils étouffaient ; des trappes modestes qui essayaient d'échapper à l'attention publique et qui renfermaient évidemment des provisions de charbon de terre ; des passages qui se donnaient des airs de n'aboutir à rien lorsqu'on devinait, au premier coup d'œil, qu'ils conduisaient à des cuisines microscopiques. Tout cela donnait lieu à une masse de restrictions mentales et d'artifices mystérieux. Des visiteurs, regardant en face leur hôtesse ou leur hôte, feignaient de ne pas sentir la cuisine qui se faisait à trois pas d'eux ; d'autres, assis devant une armoire qu'on avait oublié de fermer, devenaient myopes tout à coup, afin de ne pas voir un régiment de bouteilles ; d'autres encore, appuyés contre une cloison des plus minces derrière laquelle un petit page et une jeune bonne échangeaient de gros mots, faisaient semblant de se croire assis dans un muet bocage. On n'en finirait pas, s'il fallait énumérer tous les petits billets de complaisance de ce genre que les Bohémiens du grand monde endossaient les uns pour les autres, à charge de revanche.

Quelques-uns des Bohémiens montraient un tempérament irritable, parce qu'ils étaient sans cesse agacés et aigris par deux circonstances contrariantes : 1^o la conviction intime que la nation ne les récompensait jamais suffisamment ; 2^o la permission accordée au public de visiter l'édifice où ce même public leur accordait par charité un logement gratuit. Ce dernier grief, en particulier, les exaspérait surtout le dimanche. Ce jour-là ils avaient espéré pendant quelque temps que la terre, vengeant le ciel, s'entr'ouvrirait pour engloutir les visiteurs ; mais, grâce sans doute à quelque négligence fort répréhensible des autorités qui gouvernent l'univers, cette désirable catastrophe se faisait encore attendre.

La porte de Mme Gowan fut ouverte par un domestique qui la servait depuis quelques années et qui, personnellement, avait maille à partir avec le Public, à propos d'une place de facteur qu'il attendait depuis longtemps et qui n'arrivait pas. Il savait fort bien que le Public n'était pas à même de lui donner cette place ; mais il passait sur lui sa mauvaise humeur et cherchait à

se consoler en accusant le Public de l'en priver. Sous l'influence de ce grief (peut-être aussi par suite de la modicité de ses gages, dont le paiement se faisait souvent attendre), il était devenu peu soigneux au physique et très-grognon au moral ; et, voyant dans Clennam un membre isolé de la masse plébéienne de ses oppresseurs, il le reçut avec ignominie.

Mme Gowan, au contraire, le reçut avec beaucoup de condescendance. Il trouva en elle une vieille dame majestueuse, qui passait autrefois pour une beauté, assez bien conservée encore pour pouvoir se passer de la poudre qui lui blanchissait le bout du nez, et de l'emprunt d'une certaine fraîcheur impossible, étalée sous chacun de ses yeux. Elle garda pourtant une tenue un peu hautaine avec lui ; suivant en cela l'exemple d'une autre vieille dame à sourcils noirs et à nez aquilin, qui devait nécessairement avoir quelque chose de naturel, autrement elle n'aurait pas pu exister (mais, dans tous les cas, ce n'étaient ni ses cheveux, ni ses dents, ni son buste, ni son teint), et d'un vieux gentleman à tête grise, qui avait un aspect très-digne et très-maussade. Ces deux personnages dînaient avec Mme Gowan. Mais comme ils avaient appartenu l'un et l'autre à une ambassade anglaise dans diverses parties du monde, et comme une ambassade anglaise ne saurait trouver un meilleur moyen de se faire bien venir du ministère des Circonlocutions qu'en traitant tout sujet anglais avec un mépris écrasant (autrement elle aurait ressemblé aux ambassades des autres pays), Clennam sentit qu'en somme on faisait tout ce qu'on pouvait faire raisonnablement pour se montrer assez poli avec lui.

Le vieux gentleman à l'air digne n'était autre que lord Lancastre des Échasses, qui avait été entretenu, pendant bon nombre d'années, par le ministère des Circonlocutions, en qualité de représentant de Sa Majesté Britannique à l'étranger. Le noble Réfrigérateur avait glacé dans son temps plusieurs cours européennes, et avait rempli cette mission avec tant de succès, que la seule mention d'un nom anglais suffisait pour donner un rhume aux étrangers qui avaient l'honneur de se rappeler lord Lancastre, à quelque chose comme un quart de siècle d'intervalle.

Il vivait maintenant dans la retraite et il avait daigné en sortir (dans une lourde cravate blanche, assez semblable à de la neige durcie) pour venir refroidir ce repas.

On retrouvait une nuance des habitudes bohémiennes de l'endroit dans les allures nomades du service, dans les étranges évolutions des plats et des assiettes ; mais le noble Réfrigérateur contribuait, bien plus que l'argenterie ou la porcelaine, à rendre ce repas magnifique. Il ombragea le dîner, rafraîchit les vins, refroidit les sauces, et gela les légumes.

Il ne se trouvait en sus qu'une seule personne dans la salle du festin, à savoir un petit Tom Pouce de laquais, adjoint au misanthrope dont le public refusait de faire un facteur. Si on avait pu déboutonner la jaquette et mettre à nu le cœur de cet enfant, on aurait découvert qu'en sa qualité d'humble allié de la famille Mollusque, lui aussi convoitait une place du gouvernement.

Mme Gowan, en proie à une douce mélancolie (bien naturelle chez une dame de la société qui voit son fils réduit à solliciter la faveur de la vile multitude en cultivant les *Vilains Arts*, au lieu de se prévaloir de sa parenté avec les Mollusques, pour passer un anneau de plus dans le nez de la plèbe porcine), commença la conversation en parlant de la triste situation des affaires. Ce fut alors que Clennam apprit pour la première fois sur quels pauvres pivots tourne ce vaste monde.

« Si John Mollusque, dit Mme Gowan, lorsqu'on eut établi en fait la dégénérescence du siècle, si John Mollusque avait seulement consenti à renoncer à sa malheureuse idée de se concilier la vile populace, le danger aurait été conjuré, et je suis convaincue que le pays aurait été sauvé. »

La dame au nez aquilin approuva ce discours, mais elle ajouta vaguement que si Auguste des Échasses avait, dans un ordre du jour général, donné ordre à la cavalerie de monter à cheval et de charger la canaille, le pays, elle en était convaincue, aurait été sauvé.

Le noble Réfrigérateur approuva à son tour ce discours ; mais il ajouta que si William Mollusque et Tudor des Échasses, lorsqu'ils s'étaient réunis pour former une coalition à jamais mémorable, avaient eu le courage de museler les journaux, et rendu passible des peines les plus sévères tout gazetier qui se permettrait de discuter les actes d'une autorité constituée, soit en Angleterre, soit à l'étranger, le pays, il en était convaincu, aurait été sauvé.

Tout le monde convint que le pays (lisez les Mollusques et les des Échasses) avait besoin d'être sauvé. Personne, cependant, ne songea à se demander pourquoi il avait besoin d'être sauvé. Une seule chose paraissait bien claire : c'est qu'il n'était question que de John Mollusque, Auguste des Échasses, William Mollusque et Tudor des Échasses, Paul, Pierre ou Jacques Mollusques et des Échasses, parce que tout le reste n'était que de la vile populace. Ce fut là ce qui fit sur Clennam, qui n'y était pas habitué, une impression très-désagréable ; il se demanda s'il était bien à lui de rester là sans rien dire, tandis qu'on réduisait un grand peuple à d'aussi tristes proportions. Cependant, lorsqu'il se rappela que dans les discussions parlementaires, soit qu'il y fût question de la vie matérielle ou de l'existence morale du pays, on parlait rarement d'autre chose que de John Mollusque, Auguste des Échasses, William Mollusque et Tudor des Échasses, Pierre, Paul et Jacques Mollusque et des Échasses, il se décida à ne rien dire pour défendre la vile populace, puisque la vile populace était habituée à cela.

M. Henry Gowan parut éprouver un malin plaisir à soulever une discussion entre les trois orateurs et à voir la surprise désagréable que leurs discours causaient à Clennam. Méprisant la classe qui l'avait rejeté tout autant que la classe n'avait pas voulu l'accueillir, les idées anté-diluviennes de ses commensaux ne l'irritaient en aucune façon. L'artiste amateur avait un si aimable caractère qu'il semblait même s'amuser de l'embarras d'Arthur et de son isolement au milieu des nobles convives. Si Clennam se fût trouvé dans cette situation d'esprit (cette lutte secrète de Personne contre son propre cœur), il en aurait soupçonné quelque chose, et banni ce soupçon comme une indignité, même avant de se lever de table.

Au bout de deux heures, le noble Réfrigérateur, qui n'était jamais moins de cent ans en arrière de son siècle, recula d'environ cinq siècles, et débita d'un ton solennel des oracles politiques appropriés à cette époque lointaine. Il finit par glacer une tasse de thé pour son propre usage, et se retira à sa plus basse température.

Alors Mme Gowan, qui autrefois avait été habituée à garder auprès d'elle un fauteuil vide où elle invitait ses esclaves dévoués à venir s'asseoir, chacun à leur tour, durant les courtes audiences qu'elle leur accordait comme une marque spéciale de sa faveur, fit savoir à Clennam, par un geste

circulaire de son éventail, qu'il était invité à s'approcher. Il obéit et vint occuper le trépied que lord Lancastre des Échasses venait d'abandonner.

« Monsieur Clennam, commença Mme Gowan, outre le bonheur que j'ai à vous recevoir... (même dans ce taudis inconmode... une vraie caserne...) il y a une chose dont je meurs d'envie de vous parler. Il s'agit d'une circonstance à laquelle mon fils, je crois, est redevable du plaisir d'avoir pu cultiver votre connaissance. »

Clennam s'inclina, jugeant que cette vague réponse était la plus convenable qu'il pût faire à un début de conversation qu'il ne comprenait pas encore tout à fait.

« D'abord, continua Mme Gowan, est-elle vraiment jolie ? »

Si *Personne*, dans la situation d'esprit qu'on lui connaît, eût eu à répondre, il aurait été fort embarrassé, il aurait eu de la peine à sourire et à demander :

« Qui donc ? »

— Oh ! vous savez bien ! répliqua la dame. Cette demoiselle dont Henry s'est épris ; ce malheureux caprice de mon fils. Là ! Si vous regardez comme un point d'honneur de m'obliger à prononcer son nom la première... Mlle Mickles... Miggles...

— Mlle *Meagles* est extrêmement jolie.

« Les hommes se trompent si souvent à cet égard, poursuivit Mme Gowan secouant la tête, que j'avoue franchement que je suis encore loin d'être persuadée. Pourtant c'est déjà quelque chose que de vous entendre confirmer l'opinion d'Henry avec tant de gravité et de conviction. C'est à Rome qu'il a ramassé ces gens-là, je crois ? »

Cette question eût offensé *Personne* au dernier point. Quant à Clennam, il se contenta de répondre :

« Pardonnez-moi, mais je crains de n'avoir pas bien compris.

— Ramassé ces gens-là, répéta Mme Gowan tapant une petite table avec son éventail fermé (un grand éventail vert qui lui servait d'écran). Les a dénichés, les a découverts, les a déterrés.

— Ces gens-là ? Quelles gens ?

— Ces Miggles.

— Je ne saurais vraiment vous dire, répliqua Clennam, où mon ami, M. *Meagles*, a présenté M. Henry Gowan à sa fille.

— Je crois bien qu'il les a ramassés à Rome ; mais peu importe l'endroit... il est clair qu'il les a ramassés quelque part. Maintenant, dites-moi un peu (tout à fait en confidence), n'a-t-elle pas des manières par trop plébéiennes ?

— En vérité, madame, répondit Clennam, je suis moi-même si plébéien que je ne me sens pas autorisé à vous éclairer sur ce point.

— Très-joli ! reprit Mme Gowan ouvrant tranquillement son éventail. Charmant ! Je dois donc conclure qu'au fond du cœur vous pensez que ses manières sont à l'unisson de sa beauté ? »

Clennam, après un instant de roideur, s'inclina de nouveau.

« C'est consolant et j'espère que vous ne vous trompez pas. Henry ne m'a-t-il pas dit que vous aviez voyagé avec eux ?

— J'ai eu pendant plusieurs mois pour compagnons de voyage mon ami M. *Meagles*, sa femme et sa fille. »

(Combien le cœur de *Personne* aurait souffert à ce souvenir !)

« C'est vraiment consolant, car cela prouve que vous devez les connaître. Voyez-vous, monsieur Clennam, voilà bien longtemps que cela dure et je ne m'aperçois pas que l'engouement de mon fils diminue. C'est donc un immense soulagement pour moi que de pouvoir m'entretenir avec une personne aussi bien informée que vous. C'est un vrai bonheur pour moi, une vraie félicité, je vous assure.

— Pardon, madame, répondit Arthur ; mais M. Henry Gowan ne m'a fait aucune confidence. Je suis loin d'être aussi bien informé que vous voulez bien le croire. Votre méprise rend ma position fort embarrassante. Pas un mot n'a été échangé entre M. Henry Gowan et moi à ce propos. »

Mme Gowan jeta un coup d'œil vers l'autre bout de la chambre, du côté d'un canapé où son fils faisait une partie d'écarté avec la vieille dame artificielle qui regrettait que la cavalerie n'eût pas été mise en réquisition.

« Il ne vous a rien confié ? Non, répliqua Mme Gowan. Pas un mot n'a été échangé entre vous ? Non. Cela ne m'étonne pas. Mais il est des

confidences muettes, monsieur Clennam ; et, comme vous êtes intime avec ces Miggles, je ne doute pas que vous ne sachiez à quoi vous en tenir. Peut-être avez-vous appris que j'ai souffert de cruelles angoisses en voyant Henry embrasser une profession qui... enfin !... (haussant les épaules) une profession très-respectable, je n'en doute pas ; il y a même certains artistes qui, comme artistes, sont des personnes tout à fait supérieures ; pourtant, dans notre famille, en fait de peintres, nous n'avons jamais compté que des amateurs, et c'est une faiblesse bien pardonnable de... »

Tandis que Mme Gowan, au lieu d'achever sa phrase, poussait un profond soupir, Clennam, quelque résolu qu'il fût à rester magnanime, ne put s'empêcher de penser qu'il n'y avait pas le moindre danger, pour le moment, de voir un véritable artiste répandre un nouvel éclat sur le nom illustre des Gowan.

« Henry, continua la mère, est volontaire et entêté ; or, comme ces Mickles font naturellement tout au monde pour l'accaparer, il me reste fort peu d'espoir, M. Clennam, de le voir rompre avec eux. Cette petite Miggles n'aura qu'une faible dot, je le crains ; Henry aurait pu trouver beaucoup mieux. En un mot, il n'y a rien pour compenser l'inégalité d'une pareille alliance. Enfin, il n'en fait qu'à sa tête ; et si d'ici à quelque temps je ne vois aucune chance de rupture, il faudra bien me résigner et faire contre fortune bon cœur en acceptant ces gens-là. Je vous suis fort obligée des renseignements que vous m'avez donnés. »

Elle haussa de nouveau les épaules d'un air résigné, et Clennam salua avec la même roideur que la première fois. Puis, le visage animé d'une rougeur inquiète et avec un léger embarras, il répondit, parlant plus bas qu'il ne l'avait fait jusqu'alors :

« Madame Gowan, je sais à peine comment m'acquitter de ce que je regarde comme un devoir. J'ose donc vous prier de vouloir bien m'excuser si j'essaye de le remplir. Il me semble que vous commettez une erreur, une très-grande erreur (si je puis parler ainsi), qui demande à être rectifiée. Vous supposez que M. Meagles et sa famille font tout au monde... Je crois que c'est là ce que vous avez dit ?...

— Tout au monde ? répéta Mme Gowan, regardant son interlocuteur avec une calme obstination.

— Pour accaparer M. Henry Gowan ? »

La dame fit un signe de tête affirmatif.

« Or, cela est si peu vrai, que je sais que l'idée de cette union rend M. Meagles fort malheureux ; je sais qu'il a soulevé tous les obstacles raisonnables qu'il a pu, dans l'espoir d'amener une rupture. »

Mme Gowan ferma son grand éventail vert, donna une petite tape sur le bras d'Arthur, puis une autre petite tape sur ses propres lèvres animées d'un sourire enjoué, et répliqua :

« Justement. C'est ce que je veux dire. »

Arthur chercha dans les traits de Mme Gowan l'explication de ces paroles.

« Parlez-vous sérieusement, monsieur Clennam ? Vous ne comprenez donc pas ? »

Arthur ne comprenait pas, et il l'avoua.

« Voyons, est-ce que je ne connais pas mon fils ? est-ce que je ne sais pas que c'est là le meilleur moyen de le retenir, ajouta Mme Gowan d'un ton de dédain. Et ces Miggles ne le savent-ils pas aussi bien que moi ? Oh ! ce sont de fins matois, monsieur Clennam, et rompus aux affaires, cela se voit ! Si je ne me trompe, ce Miggles a été dans une banque, et la banque a dû prospérer sous sa direction. Très-bien joué, je dois le reconnaître.

— Je vous prie en grâce, madame... interrompit Arthur.

— Oh ! monsieur Clennam, comment donc pouvez-vous être si crédule ? »

Arthur fut si blessé du ton hautain de la dame et de la façon dédaigneuse dont elle se caressait les lèvres avec son éventail, qu'il répondit avec beaucoup de vivacité :

« Croyez-moi, madame, c'est là un soupçon injuste et qui n'a pas le moindre fondement.

— Un soupçon ? répéta Mme Gowan. Non, ce n'est pas un soupçon, c'est une *certitude*. Très-habilement joué, ma foi, puisque ces gens semblent aussi vous avoir jeté de la poudre aux yeux, monsieur Clennam. »

Elle se mit à rire et continua à se taper les lèvres avec son éventail, en hochant la tête comme pour ajouter :

« Allons donc ! Est-ce que je ne sais pas que ces gens-là se mettraient en quatre pour obtenir l'honneur d'une pareille alliance ? »

Au moment opportun, les cartes furent jetées de côté, et M. Henry Gowan traversa la chambre en disant :

« Mère, si vous pouvez me céder M. Clennam pour cette fois, nous avons assez loin à aller, et il se fait tard. »

M. Clennam, n'ayant pas le choix, se leva, et Mme Gowan lui montra jusqu'à la fin le même regard et les mêmes lèvres dédaigneuses frappées par le même éventail.

« Ma mère vous a accordé une audience d'une longueur terrible, dit Gowan, lorsque la porte se fut refermée sur eux. J'espère bien sincèrement qu'elle ne vous a pas trop assommé ?

— Pas du tout, » répondit Arthur.

Un petit phaéton découvert les attendait pour les ramener à Londres ; ils y montèrent et ne tardèrent pas à rouler vers la capitale. Gowan, qui conduisait, alluma un cigare ; Clennam refusa celui qu'on lui offrait. Il eut beau faire, il tomba dans une rêverie si profonde, que Gowan répéta :

« J'ai grand'peur que ma mère ne vous ait assommé. »

Arthur sortit un instant de sa rêverie pour répondre : « Pas du tout, » puis il retomba bientôt.

Dans la situation d'esprit en question, si importante pour... Personne, celui-ci eût surtout rêvé au compagnon assis auprès de lui. Il aurait songé à la matinée où il l'avait d'abord vu déracinant les pierres avec son talon de botte, et il se serait demandé : « Voudrait-il, par hasard, m'écarter de son chemin de la même façon insouciant et cruelle ? » Il se serait demandé si la présentation de ce jour n'avait pas été arrangée par Henry Gowan, parce qu'il savait ce que dirait la dame à l'éventail. N'avait-il pas voulu ouvrir les yeux d'un rival et le prévenir d'une manière hautaine sans lui adresser personnellement la moindre confiance ? Il se serait demandé si, dans tous les cas, on ne l'avait pas amené là pour s'amuser de ses émotions refoulées et pour le tourmenter. Puis les suppositions de *Personne* auraient été

interrompues de temps à autre par un sentiment de honte ; sa franche nature lui aurait reproché d'entretenir un seul instant de pareils soupçons, en lui représentant qu'il s'écartait ainsi de la route élevée et désintéressée qu'il s'était tracée. Alors le combat intérieur eût été plus rude que jamais, et si par hasard il avait levé les yeux et qu'il eût rencontré le regard de Gowan, il aurait tressailli, comme s'il se sentait des torts envers lui.

Puis, contemplant la sombre route et les objets à moitié cachés dans l'obscurité, il se serait peu à peu laissé aller à une autre rêverie pour se demander : « Où allons-nous, lui et moi, sur le chemin encore plus sombre de la vie ? Quel est le sort qui nous attend, nous et *elle*, dans un lointain obscur ? Rêvant ainsi à Chérie, il se fût encore adressé de nouveaux reproches, se disant que ce n'était pas se montrer loyal envers elle que de céder à son antipathie, et que de pareilles préventions le rendaient moins digne d'elle qu'il ne l'avait jamais été. « Vous avez des idées noires, c'est clair, dit Gowan. J'ai grand'peur que ma mère ne vous ait atrocement assommé.

« Pas du tout, je vous assure, répondit Clennam. Ce n'est rien... rien du tout... »

CHAPITRE XXVII.

Vingt-cinq.

Vers cette époque, l'idée que les renseignements demandés par Pancks au sujet de la famille Dorrit pouvaient bien avoir quelque rapport avec les craintes qu'il avait exprimées lui-même à sa mère au retour de son long exil, causa beaucoup d'inquiétude à Clennam. Quels renseignements M. Pancks avait-il déjà réussi à obtenir sur le compte de cette famille ? Que voulait-il savoir encore ? Pourquoi se creusait-il la tête à propos de cette famille ? Autant de questions qui intriguaient fort souvent Clennam. M. Pancks n'était pas homme à perdre son temps et ses peines à des recherches suggérées par une oiseuse curiosité. Clennam ne pouvait douter qu'il ne se proposât un but bien déterminé. En poursuivant ce but, l'industriel M. Pancks ne pourrait-il pas dévoiler, à l'improviste, certains motifs secrets qui auraient engagé Mme Clennam à protéger la petite Dorrit ? C'était là un sujet de sérieuses réflexions.

Non qu'Arthur chancelât un seul instant soit dans son désir, soit dans sa détermination de réparer une injustice commise du vivant de son père, si toutefois on venait à en découvrir une et qu'il fût possible de la réparer. L'ombre d'un tort supposé qui pût planer sur lui depuis la mort de son père était si vague et si nuageuse qu'elle pouvait être le résultat d'une réalité bien différente de l'idée qu'il s'en faisait. Mais, si son pressentiment se trouvait justifié, il était prêt à faire l'abandon de tout ce qu'il possédait, dût-il être obligé de recommencer son début dans la vie. Comme les terribles et sombres leçons de son enfance n'avaient jamais pénétré jusqu'à son cœur, le premier article de son code de morale était qu'il fallait commencer, en toute humilité pratique, par regarder à ses pieds sur la terre, pour ne point trébucher dans sa route, attendu que les pieuses paroles n'étaient point des ailes qui pussent nous faire monter aux cieux. Le devoir sur la terre, la restitution sur la terre : commençons par là, car ce sont là les deux

premières marches d'un escalier difficile. La porte est étroite et le sentier resserré ; bien plus étroit et plus resserré que la grand'route parée de vaines professions de foi, de pailles entrevues dans l'œil du voisin et du généreux abandon d'autrui au jugement sévère de la Providence : tous oripeaux qui ne coûtent pas cher, ou plutôt qui ne coûtent absolument rien.

Non ; Il n'entrait dans son inquiétude ni terreur ni hésitation égoïste, il craignait seulement que Pancks ne remplît pas son engagement et ne fît quelque découverte sans la lui confier. D'un autre côté, lorsqu'il se rappelait sa conversation avec lui, et le peu de raison qu'il avait de supposer que ce bizarre personnage eût trouvé quelque piste nouvelle, il s'étonnait parfois d'y attacher tant d'importance. Ballotté sur cette mer d'incertitudes comme toutes les barques sont ballottées sur la mer, il errait à l'aventure sans pouvoir trouver de port.

La disparition de la petite Dorrit, qui s'était dérobée à leurs relations d'habitude, ne raccommoait pas les choses. Elle était si souvent sortie et elle restait si souvent dans sa chambre, qu'il commença à s'apercevoir qu'elle lui manquait et que son absence lui laissait un vide. Il lui avait écrit pour lui demander si elle allait mieux, et elle lui avait répondu, dans les termes d'une vive reconnaissance, qu'elle se portait très-bien et qu'il aurait tort de s'inquiéter ; mais il ne l'avait pas revue depuis plusieurs semaines, et, comme il n'était pas accoutumé à cela, le temps lui paraissait bien long.

En rentrant chez lui un soir, après une entrevue avec le doyen, qui lui avait dit que sa fille était en visite (c'était toujours sa réponse lorsqu'elle était à travailler de tout son courage pour gagner le souper de son père), Clennam trouva M. Meagles qui se promenait dans le salon d'un pas très-agité. Dès qu'Arthur ouvrit la porte, M. Meagles s'arrêta, se retourna, et s'écria : « Clennam !... Tattycoram !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Perdue !

— Eh ! Mais, bon Dieu ! que voulez-vous dire ?

— Elle n'a pas voulu compter jusqu'à vingt-cinq, monsieur ; pas moyen de la décider à aller jusque-là ; elle s'est arrêtée à huit, et la voilà partie !

— Partie de chez vous ?

— Pour ne plus revenir, répondit M. Meagles secouant la tête. Vous ne connaissez pas le caractère emporté et indomptable de cette fille ; une douzaine de chevaux attelés après elle ne suffiraient pas pour la ramener maintenant ; et d'ailleurs toutes les chaînes et tous les verrous de l'ancienne Bastille ne suffiraient pas pour la retenir si elle était ici contre son gré.

— Comment la chose est-elle arrivée ? Asseyez-vous donc, je vous en prie, et racontez-moi cela.

— Quant à vous dire comment c'est arrivé, ce n'est pas trop facile ; car, à moins de connaître d'abord le malheureux caractère de cette pauvre fille, qui est un véritable ouragan, vous auriez peine à me comprendre. Mais voici quelques détails. Depuis quelque temps, Chérie et Mère et moi, nous avons eu pas mal de causeries intimes. Je ne vous cacherai pas, Clennam, que ces causeries n'ont pas été d'une nature aussi agréable que nous aurions pu le désirer ; il y était question d'un nouveau voyage. En proposant de nous remettre encore une fois en route, j'avais un but. »

Le cœur de *Personne* se mit à battre bien fort.

« Un but, continua M. Meagles au bout d'un instant, que je ne vous cacherai pas non plus, Clennam. Notre chère fille a une inclination que je regrette. Peut-être avez-vous deviné pour qui ? Henry Gowan.

— Cette nouvelle n'a rien d'imprévu pour moi.

— Allons ! dit M. Meagles en poussant un profond soupir. Plût à Dieu que vous n'eussiez pas eu à le prévoir. Enfin, cela est. Mère et moi nous avons tout fait pour l'empêcher, Clennam. Les tendres conseils, le temps, l'absence, nous avons tout essayé, sans succès jusqu'à présent. Dans nos récentes causeries il a été question de nous éloigner encore une fois, pour une année au moins, afin qu'il y eût une séparation et une rupture complètes pendant ce laps de temps. Chérie en a été malheureuse, et par conséquent Mère et moi nous avons été malheureux aussi. »

Clennam dit qu'il le croyait sans peine.

« Or, continua M. Meagles d'un ton apologétique, je dois reconnaître, en ma qualité d'homme pratique, et je suis sûr que Mère, en sa qualité de femme pratique, reconnaîtrait avec moi que dans les familles chacun est porté à exagérer ses peines et à transformer en montagnes ses taupinières domestiques, de manière à agacer les simples spectateurs... ceux que cela

n'intéresse pas autant, vous savez. Néanmoins le bonheur ou le malheur de Chérie est une question de vie ou de mort pour nous ; et vous nous excuserez, je crois, d'y attacher une importance extrême. Dans tous les cas, Tattycoram n'aurait pas dû s'en fâcher. N'êtes-vous pas de cet avis ?

— Certainement, j'en suis tout à fait, répondit Clennam d'un ton qui annonçait qu'il était loin de trouver M. Meagles trop exigeant.

— Eh bien, pas du tout, monsieur, reprit celui-ci secouant tristement la tête. Elle n'a pas pu y tenir. Les colères et les emportements de cette fille, ses rages et ses boutades sont devenues telles que je lui ai redit vingt fois en passant auprès d'elle (et tout doucement) : « Vingt-cinq, Tattycoram, mon enfant ; comptez jusqu'à vingt-cinq. » Et plutôt à Dieu qu'elle n'eût fait que ça du matin au soir, la chose ne serait pas arrivée. »

M. Meagles, avec un visage abattu, où la bonté de son cœur était encore plus manifeste que dans ses moments de bonheur et de franche gaieté, se passa la main sur le visage depuis le front jusqu'au menton et secoua de nouveau la tête.

« Je disais à Mère (et c'était parfaitement inutile, car elle l'aurait bien pensé sans moi) : Nous sommes des gens pratiques, ma chère, et nous savons son histoire ; nous voyons dans cette malheureuse fille un reflet de ce qui a dû se passer dans le cœur de sa mère avant que cette infortunée vînt au monde ; nous serons indulgents, Mère, nous ne ferons pas attention à son vilain caractère pour le moment, ma chère, nous profiterons d'une occasion plus favorable pour raisonner avec elle, quand elle sera mieux disposée : de sorte que nous ne disions rien. Mais nous avons beau faire, il paraît que cela devait arriver ; un soir la bombe a éclaté tout à coup.

— Comment et pourquoi ?

— Si vous me demandez *pourquoi*, répliqua M. Meagles, un peu embarrassé par cette question, car il songeait bien plus à excuser Tattycoram qu'à prendre le parti de la famille, je ne puis que vous répéter ce que je disais à Mère. Si vous me demandez *comment*, je vais vous le raconter. Nous venions de dire bonsoir à Chérie (très-affectueusement, j'en conviens), et Tattycoram était remontée avec elle... Vous vous rappelez qu'elle était la femme de chambre de Chérie. Peut-être Chérie, nerveuse et agacée, se sera-t-elle montrée un peu plus exigeante que de coutume :

encore ne sais-je pas si j'ai le droit de faire cette supposition ; car elle a toujours été prévenante et douce.

— La meilleure maîtresse du monde.

— Merci, Clennam, dit M. Meagles lui donnant une poignée de main ; vous les avez vues ensemble bien des fois... Mais revenons à mon histoire... Bientôt nous entendîmes cette infortunée Tattycoram élever la voix et parler d'un ton courroucé ; au moment où nous allions demander ce qu'il y avait, Chérie revint toute tremblante, disant qu'elle avait peur. Tattycoram la suivit de près, écumant de colère. « Je vous déteste tous les trois, s'écria-t-elle, frappant du pied. Je vous exécère, vous et toute la maison !

— Là-dessus, vous avez...

— Moi ? répondit M. Meagles avec une bonhomie pleine de franchise qui aurait conquis la confiance de Mme Gowan elle-même, j'ai dit : Comptez jusqu'à vingt-cinq, Tattycoram, mon enfant. »

M. Meagles se caressa de nouveau le visage d'un air profondément affligé.

« Elle était tellement habituée à obéir à cette recommandation, Clennam, que même en ce moment (et vous n'avez jamais vu une fille dans une pareille rage), elle s'arrêta court, me regarda en face et compta (à ce que j'ai cru entendre) jusqu'à huit. Mais elle ne put se maîtriser davantage. Elle éclata, la pauvre fille, et envoya au diable le reste des chiffres. Alors ce fut une véritable tempête. « Elle nous détestait, elle était malheureuse avec nous, elle ne pouvait plus vivre ainsi, elle ne le voulait plus, elle était décidée à partir. Elle était plus jeune que sa maîtresse, et se figurait-on qu'elle allait rester pour nous voir toujours traiter mademoiselle comme la seule créature au monde qui fût jeune et digne d'intérêt, la seule qui méritât d'être aimée et choyée ? Non, elle ne resterait pas, elle ne resterait pas, elle ne resterait pas ! Que penserait-on qu'elle eût été, elle, Tattycoram, si elle avait été caressée et soignée depuis son enfance comme sa jeune maîtresse ? N'aurait-elle pas été aussi bonne ? Oui, et cinquante fois meilleure qu'elle, peut-être. Quand nous faisons semblant de tant nous aimer, c'était uniquement pour la froisser ; voilà ce que nous faisons : c'était pour la froisser et lui reprocher sa naissance. Et toute la maison n'en faisait pas

d'autres. Chacun parlait devant elle de son père et de sa mère, de ses frères et de ses sœurs ; on aimait à en faire parade quand elle était là. Pas plus tard qu'hier, Mme Tickit, lorsque son bambin de petit-fils était auprès d'elle, s'amusait à écouter l'enfant essayer de bégayer le sobriquet ridicule que nous avions inventé pour elle, et Mme Tickit riait à gorge déployée. Et qui donc n'en riait pas ? Et qui étions-nous donc pour avoir le droit de lui donner un nom de chien ou de chat ? Mais ça lui était bien égal. Elle ne voulait plus de nos bienfaits ; elle nous rejetterait à la figure le nom dont nous l'avions affublée, et elle s'en irait. Elle s'en irait à l'instant même, personne ne pourrait la retenir, et nous n'entendrions plus parler d'elle. »

M. Meagles avait débité cette tirade avec un souvenir si vif de l'original, qu'il était presque aussi animé et aussi rouge que la jeune personne dont il venait de répéter le monologue.

« Eh bien ! reprit-il après s'être essuyé le visage, il était inutile de chercher à raisonner en ce moment avec cet être haletant de colère (Dieu sait ce que doit avoir été l'histoire de sa mère) ; je me contentai donc de lui dire tranquillement que je ne la laisserais pas s'en aller à une pareille heure ; je lui pris la main et je la conduisis à sa chambre ; mais j'eus soin de fermer à clef les portes de la maison. Mais ce matin elle était partie.

— Et vous ne savez ce qu'elle est devenue ?

— Non ; je la cherche depuis ce matin. Il faut qu'elle se soit éloignée de très-bonne heure et en cachette. Je n'ai rien découvert qui pût me mettre sur ses traces dans les environs.

— Attendez ! dit Clennam, après un moment de réflexion. Vous désirez la voir ? Je le présume, du moins.

— Oui, certainement ; je veux lui donner encore une chance ; Mère et Chérie veulent lui donner encore une chance. Allons ! je vois bien que vous-même, Clennam, vous voudriez laisser une chance à cette pauvre fille si passionnée, reprit M. Meagles d'un ton persuasif, comme si ce n'était pas lui qui eût le droit de se croire offensé par la conduite de Tattycoram.

— Ce serait bien étrange et bien dur de ma part de penser autrement, répliqua Clennam, lorsque vous et votre famille, vous vous montrez si prompts à pardonner. J'allais vous demander si vous aviez songé à cette Mlle Wade ?

— Oui, j'ai songé à elle. Mais je n'y ai pensé qu'après avoir parcouru tout notre voisinage, et encore n'y aurais-je peut-être pas pensé si, en rentrant, je n'avais pas trouvé Mère et Chérie qui s'étaient mis dans la tête que Tattycoram est allée chez cette demoiselle. Alors, naturellement, je me suis rappelé ce qu'elle nous avait dit le premier jour où vous avez dîné avec nous.

— Savez-vous où demeure Mlle Wade ?

— À parler franchement, répliqua M. Meagles, c'est parce que j'ai une sorte de vague idée de son adresse, que je vous ai attendu ici. Il existe là-bas à Twickenham une de ces bizarres impressions qui viennent parfois se faufiler d'une façon mystérieuse dans l'esprit des gens sans que personne puisse dire de qui il la tient, mais que tout le monde néanmoins croit tenir de quelqu'un... Eh bien ! Il existe chez nous une vague impression de ce genre d'après laquelle Mlle Wade demeurerait ou aurait demeuré à cette adresse, ou dans les environs. »

M. Meagles tendit à Clennam un papier où on lisait le nom d'une des plus sombres petites rues de la région fashionable, de Grosvenor-Square, près de Park-Lane.

« Mais il n'y a pas de numéro, remarqua Clennam après avoir lu cette vague adresse.

— Pas de numéro, mon cher Clennam ? Je crois bien qu'il n'y a pas de numéro ! Il n'y a rien du tout. Je ne répondrais pas même du nom de la rue. Peut-être est-ce un nom qui flottait dans l'air et qu'on a saisi au passage ; car, ainsi que je viens de vous le dire, personne chez moi ne se rappelle qui il a entendu donner cette adresse... mais il n'y a toujours pas de mal d'aller aux renseignements par là ; et comme j'aimerais mieux avoir quelqu'un avec moi que de m'y rendre seul, et que d'ailleurs vous avez été aussi le compagnon de voyage de cette femme impassible, j'ai pensé... »

Arthur, sans laisser à M. Meagles le temps d'achever sa phrase, reprit son chapeau en disant qu'il était prêt.

C'était par une triste, chaude et étouffante soirée d'été. Ils allèrent en voiture jusqu'au commencement d'Oxford-Street, où ils descendirent pour s'engager dans le labyrinthe formé aux environs de Park-Lane par ces grandes rues d'une sombre dignité et ces petites rues qui voudraient bien

paraître aussi dignes, mais qui ne réussissent qu'à être plus sombres. À chaque coin de rue, le crépuscule était encore assombri par de vieilles horreurs de maisons, ornées de portiques et d'accessoires d'un goût exécrable, et par des monstres d'architecture qui avaient vu le jour sous un maître sans cervelle à une époque non moins écervelée, avec la prétention d'exciter l'admiration de tous les siècles futurs, jusqu'au jour où elles crouleraient en ruines. À côté de cela, le crépuscule étendait aussi son ombre sur de petits bâtiments parasites qui semblaient souffrir d'une crampe universelle, à partir de la porte en raccourci, construite sur le modèle gigantesque du portail de Sa Seigneurie sur la place, jusqu'à la fenêtre étriquée du boudoir qui donnait sur les écuries et les tas de fumier des maisons voisines. Des résidences rachitiques dans leur élégance prétentieuse, trop petites pour contenir autre chose commodément qu'une odeur lugubrement nauséabonde, semblaient être le produit adultérin du croisement des habitations de ce quartier aristocratique ; et celles dont les petites fenêtres cintrées et les petits balcons supplémentaires étaient soutenus par de minces colonnes de fer, avaient l'air de nobles scrofuleux appuyés sur leurs béquilles. Ça et là des armoiries contenant toute la science du blason planaient sur la rue, du haut d'une porte cochère, comme un archevêque qui prêche contre la vanité^[1]. Les boutiques, peu nombreuses, ne faisaient aucun étalage, car elles se souciaient fort peu de l'opinion publique. Le pâtissier savait quels étaient les noms inscrits sur son livre, et cette connaissance l'empêchait de faire des folies : il se contentait de placer dans sa montre quelques bocaux d'antiques de menthe et quelques vieux pots de gelée de groseille. Une douzaine d'oranges formait à peu près la seule concession que le fruitier croyait devoir faire aux exigences du vulgaire. Un simple panier garni de mousse et ayant autrefois contenu des œufs de pluvier, était tout ce que le marchand de volaille daignait exhiber aux yeux de la plèbe. On aurait dit que tous les habitants de ces rues-là (c'est toujours comme ça à cette heure et durant cette saison) étaient partis pour dîner en ville, et qu'il n'y avait personne en ville pour leur donner à dîner. Sur les marches de chaque porte on voyait flâner des laquais au plumage éclatant et bi-colore, avec leurs têtes neigeuses, derniers représentants, à ce qu'on aurait pu croire, d'une race éteinte d'oiseaux monstrueux. On voyait des maîtres d'hôtel, personnages solitaires d'un

aspect monacal, dont chacun paraissait en défiance de tous les autres maîtres d'hôtel. Les équipages étaient revenus du Park ; on commençait à allumer les réverbères ; et de méchants petits grooms portant les vêtements les plus serrés qu'il soit possible de voir et dont les jambes torsées faisaient pendant avec leur esprit retors, se promenaient deux à deux d'un air indolent, mâchant des brins de paille et échangeant des secrets frauduleux. Les chiens danois, habitués à sortir avec les voitures comme inséparables de ces brillants équipages, avaient l'air de se faire prier pour sortir autrement et faisaient la grimace pour accompagner les valets dans leurs courses. Çà et là on apercevait une taverne discrète qui ne sollicitait pas ostensiblement le patronage du public dont elle pouvait se passer et où l'on ne recevait pas volontiers un gentleman qui n'aurait pas porté livrée.

Les deux amis en firent par eux-mêmes l'expérience, quand ils y entrèrent pour demander des renseignements. On n'avait jamais entendu parler, ni là, ni ailleurs, d'une demoiselle Wade qui aurait habité la rue que cherchaient MM. Meagles et Clennam. C'était une de ces rues parasites en question ; longue, étroite, régulière, sombre et triste ; un vrai tombeau de briques et de plâtre. Ils s'arrêtèrent devant plusieurs des petits jardinets qui séparent les maisons des trottoirs, et s'adressèrent à des domestiques qui montèrent du sous-sol d'un air ennuyé pour venir leur répondre, le menton appuyé sur le haut de la grille, qu'ils ne connaissaient cette demoiselle ni d'Ève ni d'Adam. Ils longèrent un côté de la rue, puis la redescendirent en longeant l'autre côté ; pendant ce dernier trajet, deux marchands de journaux criant une nouvelle surprenante qui n'était jamais arrivée et n'arriverait jamais, vinrent réveiller par leurs voix enrrouées les échos des maisons désertes ; mais cet intermède ne provoqua aucun incident. Enfin Clennam et M. Meagles s'arrêtèrent de nouveau au coin par lequel ils avaient commencé leurs investigations, sans se trouver plus avancés qu'auparavant. Il existait, dans cette rue, une maison assez sale et apparemment inhabitée, car les affiches collées aux carreaux annonçaient qu'elle était à louer. Ces affiches, vu l'aspect lugubre et monotone du quartier, avaient presque l'air d'un ornement. Peut-être parce que cette maison l'avait frappé, peut-être parce que M. Meagles et lui avaient répété plusieurs fois en passant devant cette habitation : « Il est clair qu'elle ne

demeure pas là, » Clennam proposa d'aller frapper à la porte avant de renoncer. M. Meagles y consentit, et ils retournèrent sur leurs pas.

Ils frappèrent une fois, et sonnèrent une autre fois sans obtenir de réponse.

« Il n'y a personne, dit M. Meagles, prêtant l'oreille.

— Essayons encore une fois, » dit Clennam.

Il frappa de nouveau. À ce second appel, on entendit quelqu'un monter de la cuisine souterraine, et un pas traînard se diriger vers la porte.

L'étroit passage était si obscur, qu'ils ne purent voir la personne qui venait d'ouvrir la porte ; mais c'était sans doute une vieille femme.

« Pardon de vous avoir dérangée, dit Clennam. Pourriez-vous, par hasard, nous dire où demeure Mlle Wade ?

— C'est ici, répondit inopinément la voix de la vieille femme cachée dans l'obscurité.

— Est-elle chez elle ? »

N'obtenant pas de réponse, M. Meagles répéta :

— Voudriez-vous bien nous dire si Mlle Wade y est ?

— Je suppose que oui, répliqua la voix d'un ton brusque après un instant de silence ; si vous voulez monter, je vais demander. »

La porte se referma derrière eux et ils se trouvèrent emprisonnés dans cette sombre maison à l'atmosphère étouffante. Un frôlement leur annonça que leur guide s'éloignait, et ils entendirent sa voix qui leur disait, du haut des marches :

« Montez, s'il vous plaît, le chemin est libre. »

Ils montèrent donc à tâtons l'escalier, guidés par une faible lueur. Cette lumière était celle des réverbères de la rue, brillant à travers les vitres d'une croisée sans rideaux. La vieille ferma la porte et les laissa dans une chambre étouffée.

« Voilà qui est drôle, Clennam ! dit M. Meagles à voix basse.

— Assez drôle, en effet, répliqua Clennam sur le même ton ; mais nous avons réussi ; c'est là le principal. Voici venir une lumière ! »

Cette fois la lumière était une lampe, et celle qui la portait une vieille femme très-sale, très-ridée et très-desséchée.

« Elle est chez elle, dit la vieille (c'était la voix qui leur avait parlé en bas), elle va venir. »

Après avoir posé la lampe sur la table, la vieille épousseta ses mains avec son tablier (qui n'était guère propre à les nettoyer), regarda les visiteurs avec des yeux ternes, et sortit à reculons.

La dame qu'ils venaient voir, si en effet c'était elle qui habitait cette maison, semblait s'être installée là comme elle aurait pu s'établir dans un caravansérail oriental. Un petit tapis carré, étendu au centre du parquet, quelques meubles qui évidemment n'avaient pas été faits pour la chambre, avec une foule de malles et d'objets de voyage, composaient tout l'établissement de Mlle Wade. Du temps de quelque locataire moins nomade, il y avait eu dans ce petit étouffoir de salon une console dorée et un miroir, mais la dorure était maintenant aussi terne que les fleurs de l'an passé, et le miroir couvert d'un tel nuage, qu'on eût dit qu'il avait le pouvoir magique de conserver le mirage de tous les brouillards et de tous les mauvais temps qu'il avait reflétés. Les visiteurs n'eurent qu'une minute ou deux pour regarder autour d'eux, car bientôt la porte s'ouvrit, et Mlle Wade apparut.

Elle n'avait pas changé le moins du monde depuis leur dernière rencontre : elle était tout aussi belle, tout aussi dédaigneuse, tout aussi contenue. Leur présence ne parut lui causer aucune surprise, aucune émotion. Elle les engagea à prendre un siège, et, refusant elle-même de s'asseoir, entra immédiatement en matière.

« Si je ne me trompe, commença-t-elle, je devine ce qui me vaut l'avantage de votre visite : nous pouvons y arriver sans préambule.

— Ce qui m'amène, madame, dit M. Meagles, c'est Tattycoram.

— C'est ce que je pensais.

— Mademoiselle Wade, continua M. Meagles, seriez-vous assez bonne pour me dire si vous savez ce qu'elle est devenue ?

— Certainement ; je sais qu'elle est ici, avec moi.

— Alors, madame, vous me permettrez de vous faire savoir à mon tour que je serais heureux de la voir revenir, que ma femme ne le serait pas moins, et que ma fille souhaite aussi son retour. Voilà un grand nombre d'années qu'elle est restée chez nous, nous n'oublions pas les droits qu'elle a à notre intérêt, et je vous assure que nous serons tout disposés à l'indulgence.

— De l'indulgence ? répéta Mlle Wade, toujours avec le même calme ; à quel propos ?

— Je crois, mademoiselle Wade, dit alors Arthur, voyant que M. Meagles était un peu embarrassé, je crois que mon ami veut parler des colères auxquelles cette pauvre fille se laisse aller sous l'influence d'une jalousie injuste qui lui fait quelquefois oublier de meilleurs sentiments. »

La dame se mit à sourire en tournant les yeux vers Arthur.

« Vraiment ? » fut la seule réponse qu'elle lui adressa.

Elle se tint auprès de la table d'un air si calme et si tranquille, que M. Meagles resta à la regarder comme saisi d'une sorte de fascination, sans pouvoir même lancer un coup d'œil à Clennam pour l'engager à continuer. Après avoir attendu quelques minutes sans trop savoir que dire, Arthur ajouta :

« Peut-être, Mlle Wade, serait-il bien que M. Meagles pût la voir ?

— Rien de plus facile, répliqua Mlle Wade. Venez ici, Henriette. »

Elle avait ouvert une porte tout en faisant cette réponse et elle revint tenant la transfuge par la main. C'était un curieux spectacle de les voir debout l'une à côté de l'autre, Tattycoram plissait le corsage de sa robe avec la main qu'elle avait libre, d'un air moitié indécis, moitié en colère ; Mlle Wade, le visage toujours calme, la contemplant avec attention et laissant aisément deviner, sous ce sang-froid extérieur (comme un voile laisse deviner la forme qu'il recouvre), l'empoiement indomptable de sa propre nature.

« Voyez, dit-elle du même ton qu'auparavant. Voilà votre patron, votre maître. Il consent à vous reprendre, ma chère, pourvu que vous sachiez apprécier cette faveur et que vous consentiez à l'accompagner. Vous pouvez recommencer à servir de relief à tous les mérites de sa jolie fille ; vous

pouvez devenir l'esclave de ses charmants caprices, le joujou de la maison, une preuve vivante de la bonté de cette aimable famille. Vous pouvez reprendre votre drôle de nom, qui sert à vous faire montrer du doigt comme un être à part, et ce n'est que trop juste ; car il ne faut pas oublier votre naissance, ma chère, votre naissance ! Vous pouvez reprendre votre place auprès de la fille de monsieur, Henriette, et redevenir un témoignage irrécusable de la supériorité et de la gracieuse condescendance de Mlle Minnie. Vous pouvez recouvrer tous ces avantages et bien d'autres de ce genre que vous ne sauriez avoir oublié, au lieu de les perdre en restant auprès de moi pour recouvrer tout cela ; vous n'avez qu'un mot à dire à ces messieurs, c'est que vous êtes désolée et repentante et que vous demandez à retourner avec eux pour mériter votre pardon. Qu'en dites-vous, Henriette ? Voulez-vous les accompagner ? »

La jeune fille, à ces paroles, avait senti renaître sa colère ; elle répondit, les joues animées d'une soudaine rougeur et en froissant dans sa main fermée la robe que, jusqu'alors, elle n'avait fait que plisser : « J'aimerais mieux mourir ! »

Mlle Wade, toujours debout à côté de Tattycoram dont elle n'avait pas lâché la main, tourna tranquillement la tête et dit avec un sourire : « Messieurs, que vous reste-t-il à faire, après cela ? » La consternation indicible qu'avait ressentie le pauvre M. Meagles en entendant calomnier ainsi ses intentions et sa conduite, l'avait empêché jusqu'à ce moment de répondre un mot ; mais il retrouva enfin l'usage de la parole pour dire :

« Tattycoram... car je continue à vous appeler par ce nom, ma bonne fille, parce que j'ai la conscience de n'avoir jamais eu de mauvaises intentions, lorsque je vous l'ai donné, et la conviction que vous le savez...

— Non, je ne le sais pas ! s'écria Tattycoram, levant de nouveau les yeux et se déchirant presque la poitrine avec sa main agitée.

— Pas maintenant, c'est possible, continua M. Meagles, tant que les yeux de cette dame seront fixés sur vous (Tattycoram regarda un instant les yeux en question), tant qu'elle exercera sur vous cette fatale influence que nous lui voyons exercer ; pas maintenant, c'est possible, mais plus tard. Tattycoram, je ne demanderai pas à cette dame si elle croit ce qu'elle a dit, même dans la colère et la rancune inexplicables dont mon ami et moi nous

ne pouvons douter qu'elle soit animée pour parler comme elle vient de le faire, malgré l'art inconcevable avec lequel elle sait dissimuler si bien. Je ne vous demanderai pas si, avec les souvenirs que vous avez dû conserver de ma maison et de ceux qui l'habitent, vous croyez vous-même ce que cette dame vient de dire. Je vous dirai seulement que vous n'aurez aucune promesse à faire ni à moi ni aux miens, aucun pardon à solliciter, et que je ne vous demande rien au monde, Tattycoram, que de compter jusqu'à vingt-cinq. »

Tattycoram le regarda un instant, puis répondit en fronçant les sourcils :

« Je ne veux pas. Mademoiselle Wade, emmenez-moi ! s'il vous plaît. »

Il n'y avait plus chez elle apparence de lutte pour vaincre sa rage intérieure, à moins que ce ne fût entre la colère et l'obstination. Son teint animé, son pouls rapide, sa respiration haletante, semblait se révolter et se soulever afin de repousser à l'envi l'occasion qui se présentait de revenir sur ses pas.

« Je ne veux pas. Non, non, non ! répéta-t-elle d'une voix presque étouffée par la colère. Je me ferai plutôt couper en morceaux : je me couperais plutôt moi-même en morceaux ! »

Mlle Wade, qui venait de lâcher la main de Tattycoram, posa la sienne sur le col de la jeune fille d'un air protecteur, et dit en regardant ses visiteurs avec le même sourire que la première fois et avec la même intonation :

« Messieurs, que vous reste-t-il à faire après cela ?

— Ô Tattycoram, Tattycoram ! s'écria M. Meagles, l'adjurant en même temps par un geste de sa main suppliante. Écoutez la voix de cette dame ; regardez le visage de cette dame, songez à ce qu'il y a dans le cœur de cette dame et pensez à l'avenir qui vous attend. Mon enfant, quoi que vous en pensiez, l'influence que cette dame exerce sur vous (et qui, à nos yeux, est quelque chose de surprenant, j'oserais même dire de terrible) se fonde sur ce qu'elle est encore plus intraitable que vous dans ses haines et que son caractère est encore plus violent que le vôtre. Qu'allez-vous devenir ensemble ? Qu'est-ce qui va résulter de tout cela ?

— Je suis seule ici, messieurs, remarqua Mlle Wade, sans changer de ton ni de manières. Vous pouvez dire impunément ce que vous voudrez.

— La politesse doit céder devant l'intérêt que je porte à cette enfant égarée, madame, répliqua M. Meagles, lorsque je la vois dans une position si critique ; malgré cela, j'espère ne pas y manquer, même en songeant à tout le mal que vous lui faites sous nos yeux. Pardonnez-moi si je vous rappelle devant elle... mais je suis bien forcé de le faire... que vous avez toujours été, pour nous tous un mystère, et que nous n'avions rien de commun avec vous, lorsqu'elle a malheureusement attiré votre attention pour la première fois. Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous ne cachez pas... vous ne pouvez pas cacher le sombre esprit qui vous anime. Si, par hasard, vous étiez une de ces femmes qui, pour un motif ou pour un autre, trouvent un cruel plaisir à rendre une de leurs semblables aussi malheureuse qu'elles-mêmes (je suis assez vieux pour avoir entendu parler de ces femmes-là) je ne puis que lui dire : « Défiez-vous d'elle ; » comme à vous : « Défiez-vous de vous-même. »

— Messieurs ! dit Mlle Wade avec le même sang-froid, lorsque vous aurez achevé... » Monsieur Clennam, peut-être engagerez vous votre ami...

— Pas avant que j'aie tenté un dernier effort, interrompit bravement M. Meagles ; Tattycoram, ma pauvre chère fille, comptez jusqu'à vingt-cinq.

— Ne repoussez pas l'espoir, la certitude que vous offre votre bon protecteur, dit Clennam d'une voix émue. Retournez vers vos amis que vous n'avez pas oubliés. Songez-y encore une fois !

— Non, non, non ! Je ne veux pas ! répondit la jeune fille, la poitrine gonflée et la main sur sa gorge ; mademoiselle Wade emmenez-moi !

— Tattycoram, dit M. Meagles encore une fois, la seule chose au monde que je vous demande, ma fille ! c'est de compter jusqu'à vingt-cinq ! »

Et il y avait un air de triomphe facile à lire dans le visage qu'elle tourna pour prendre congé de ses visiteurs.

Elle leva les mains et se boucha les oreilles avec un geste si violent que ses cheveux noirs et brillants se déroulèrent ; puis elle tourna résolument la tête du côté du mur. Mlle Wade, qui l'avait observée pendant ce dernier appel avec son étrange et sérieux sourire, la main sur la poitrine, ainsi qu'elle l'avait observée une fois déjà à Marseille, Mlle Wade passa son bras

autour de la taille de Tattycoram comme pour s'emparer d'elle à tout jamais.

« Comme c'est la dernière fois que j'aurai l'honneur de vous recevoir, dit-elle, et que vous semblez désirer savoir qui je suis et quelle est l'origine de mon influence sur Henriette, sachez que cette influence tient à ce que nous avons une cause commune à défendre. Ce que ce pauvre jouet brisé peut être quant à la naissance, je le suis comme elle. Elle n'a pas de nom, je n'en ai pas non plus. Nous avons les mêmes griefs. Je n'ai plus rien à vous dire. »

Ces paroles s'adressaient à M. Meagles qui sortit tristement du salon. Tandis que Clennam suivait son ami, Mlle Wade lui dit, avec le même sang-froid extérieur et la même voix impassible, mais avec un sourire qu'on ne voit que sur les visages cruels : un sourire presque imperceptible, qui relève les narines, touchant à peine les lèvres et qui ne s'efface pas graduellement mais disparaît tout à coup lorsqu'on n'en a plus que faire :

« J'espère que la femme de votre cher ami M. Gowan trouvera le bonheur dans le contraste qui distingue sa naissance de celle de cette jeune fille et de la mienne, au sein de la haute et brillante fortune qui l'attend. »

1. [↑] À Londres, lorsque le chef d'une famille à prétentions héraldiques vient à mourir, on fait porter un deuil monumental à sa demeure, au moyen d'un écusson noir, en forme de losange, qui, pendant l'espace d'une année, reste accroché sur la façade de la maison. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XXVIII.

La disparition de Personne.

Non content de la démarche qu'il avait faite pour ramener sa protégée, M. Meagles écrivit une lettre de remontrance, pleine d'indulgence et de bonté, à Tattycoram et à Mlle Wade. La jeune fille reçut encore de son ex-maîtresse une lettre capable de la toucher si elle avait encore pu l'être. Ces trois lettres étant restées sans réponse (elles furent toutes trois renvoyées à M. Meagles quelques semaines plus tard, comme ayant été refusées à domicile), l'ancien banquier engagea Mme Meagles à tenter une entrevue personnelle. Cette dame excellente n'ayant pas même obtenu une audience et la porte lui ayant été interdite avec opiniâtreté, M. Meagles supplia Arthur de tenter de son côté une nouvelle démarche. Ce dernier y consentit, mais sa complaisance n'eut d'autre résultat que de leur apprendre que la maison était confiée à la garde de la vieille femme aux yeux ternes ; que Mlle Wade était partie, que tous les meubles dépareillés avaient été enlevés ; que la vieille femme était prête à accepter autant de pièces de monnaie qu'on voudrait lui en donner et à remercier de tout son cœur le généreux donataire, mais qu'elle n'avait aucun autre renseignement à offrir en échange, que de les renvoyer à un état de lieux dressé par le commis de l'agent préposé à la location et affiché dans le vestibule.

Ne voulant pas, malgré cet échec, abandonner à son sort l'ingrate Tattycoram ni la laisser sans espoir, dans le cas où elle parviendrait à maîtriser sa mauvaise tête, M. Meagles fit insérer pendant six jours de suite dans plusieurs journaux une annonce discrètement rédigée où il était dit que, si certaine jeune personne qui avait récemment quitté sa demeure sans se donner le temps de réfléchir, se décidait jamais à revenir à Twickenham, elle y serait reçue comme par le passé sans avoir à craindre aucun reproche. Cette démarche publique n'eut d'autres conséquences que de consterner M. Meagles en lui donnant la preuve que chaque jour voyait des centaines

de jeunes personnes quitter leur domicile sans se donner le temps de réfléchir ; car une foule de jeunes personnes dans ce cas, se trompant à l'annonce, vinrent se présenter à la ville de Twickenham ; et là, ne se trouvant pas reçues avec assez d'enthousiasme, elles finissaient d'habitude par demander des dommages-intérêts compensatoires, outre les frais de route pour l'aller et le retour. L'annonce attira encore une multitude d'autres clients inattendus. L'innombrable essaim de ces rédacteurs d'épîtres faméliques, qui semblent guetter sans trêve ni repos le moindre hameçon auquel ils puissent accrocher une lettre, écrivirent à M. Meagles qu'ayant lu l'annonce en question, ils s'adressaient en toute confiance à lui pour solliciter un léger don (la somme demandée variait de dix shillings à cinquante livres sterling) : non qu'ils eussent le moindre renseignement à lui donner sur la jeune personne en question, mais parce qu'ils savaient que ces dons charitables ne pouvaient manquer de porter avec eux leur récompense en contribuant à calmer les inquiétudes de l'auteur de l'annonce. Divers inventeurs profitèrent également de cette occasion pour correspondre avec M. Meagles, et pour le prévenir, par exemple, qu'un ami ayant attiré leur attention sur l'annonce insérée dans tel journal, à telle date, ils prenaient la liberté d'avertir M. Meagles que dès qu'ils entendraient parler de la jeune personne qu'on avait égarée, ils s'empresseraient de lui en faire part, mais qu'en attendant M. Meagles pouvait rendre un immense service à l'humanité en général en fournissant aux signataires les moyens de perfectionner une pompe d'un nouveau genre.

M. Meagles et sa famille, découragés par toutes ces vaines tentatives, avaient déjà commencé, bien à contre-cœur, à renoncer à l'idée de voir revenir Tattycoram, lorsque les représentants de la nouvelle et active Société connue sous la raison sociale DOYCE ET CLENNAM, partirent un samedi soir pour faire à leurs amis de Twickenham une visite qui devait durer jusqu'au lundi. Le plus âgé des deux associés prit la voiture ; et le plus jeune prit sa canne.

Un paisible coucher de soleil éclairait le paysage au moment où, bientôt arrivé au terme de son excursion, Clennam traversait les prairies situées au bord de la rivière. Il éprouvait cette sensation de paix intérieure que le repos de la campagne manque rarement d'éveiller chez les habitants des villes. Tout ce qu'il voyait était riant et tranquille. Le riche feuillage des arbres,

l'herbe épaisse émaillée de fleurs agrestes, les petites îles vertes de la rivière, les lits des roseaux, les nénufars flottant à la surface de l'eau, le son des voix lointaines qui lui arrivait comme une musique apportée sur les rides de l'onde et la brise du soir, le frémissement d'un poisson sautant hors de l'eau à de rares intervalles, ou la chute d'un aviron, le gazouillement de quelque oiseau oublieux de l'heure, l'abolement d'un chien, le beuglement d'une vache ; tous ces bruits mêmes respiraient le repos et contribuaient à augmenter la quiétude dont Arthur se sentait pénétrer dans cette atmosphère avec de douces et fraîches senteurs qui embaumaient le soir. Les longues traînées de feu et d'or qui traversaient l'horizon et le splendide sillage que le soleil couchant laissait derrière lui, tout cela était d'un calme divin. Au sommet empourpré des arbres lointains et le long de la verte colline plus rapprochée sur laquelle les ombres de la nuit s'abaissaient lentement régnait un silence pareil. Entre le paysage lui-même et son image répétée dans le fleuve il n'y avait aucune différence : ils étaient aussi tranquilles, aussi purs l'un que l'autre, et le solennel mystère de vie et de mort qui y étendait son empire, était empreint d'une telle harmonie de grandeur et de miséricorde que l'espérance allait verser son baume au cœur de l'homme spectateur de cette scène enchanteresse.

Clennam s'était arrêté (ce n'était pas la première fois, bien au contraire) pour jeter les yeux autour de lui et laisser ce tableau paisible descendre dans son âme, à mesure que les ombres descendaient aussi sous ses yeux dans la profondeur de l'onde. Il venait de se remettre en marche, lorsqu'il aperçut devant lui, dans le sentier qu'il suivait, une personne qu'il avait déjà peut-être associée dans sa pensée aux impressions de cette belle soirée.

Minnie se trouvait là toute seule. Elle tenait des roses à la main et semblait s'être arrêtée en le voyant, comme pour l'attendre. Son visage tourné vers Clennam montrait qu'elle avait suivi une direction opposée. Ses manières avaient quelque chose d'agité qu'Arthur n'avait jamais remarqué chez elle, et lorsqu'il se fut rapproché d'elle, il lui vint tout à coup à l'esprit qu'elle était venue au-devant de lui avec l'intention de lui parler.

Elle lui tendit la main en lui disant :

« Cela vous étonne de me trouver ici toute seule ? Mais la soirée est si belle, que je me suis promenée plus loin que je n'en avais d'abord

l'intention. D'ailleurs je pensais bien que je vous rencontrerais, et cela m'a donné du courage. Vous prenez toujours ce chemin, je crois ? »

Tandis qu'il répondait qu'il préférerait ce chemin-là à tous les autres, il sentit la main de Chérie trembler sur son bras et vit que les roses se mettaient à trembler aussi.

« Voulez-vous me laisser vous en donner une, monsieur Clennam ? Je les ai cueillies en sortant du jardin. Et même je les ai presque cueillies à votre intention, me doutant que j'allais vous rencontrer. M. Doyce est arrivé il y a plus d'une heure déjà, et nous a dit que vous veniez à pied. »

La main d'Arthur trembla aussi en acceptant une rose ou deux, et il la remercia. Ils se trouvaient en ce moment auprès d'une avenue d'arbres. Y dirigèrent-ils leurs pas, entraînés par un mouvement de Clennam ou de Minnie ? Peu importe. Clennam n'aurait pas pu le dire lui-même.

« Cette allée a quelque chose de grave, dit-il ; mais c'est une gravité qui charme à cette heure de la journée. En traversant cette ombre profonde et en débouchant dans l'arcade de lumière que nous voyons à l'autre extrémité, je crois que nous prenons le plus beau chemin pour arriver au bac et à la maison. »

Dans son simple chapeau de campagne et sa robe légère, le visage encadré par les boucles naturelles de sa belle chevelure brune, tandis qu'elle levait ses grands yeux vers le visage de son cavalier avec un regard où l'amitié et la confiance qu'il lui inspirait se mêlaient à une sorte de douce et timide pitié, elle paraissait si jolie qu'il était heureux (ou malheureux, il ne savait pas au juste), pour le repos d'Arthur, qu'il eût formé cette vigoureuse résolution à laquelle il avait si souvent songé.

Elle interrompit le silence qui durait depuis quelques minutes en demandant à Clennam s'il savait que son père avait songé à faire une nouvelle absence. Arthur répondit qu'il en avait entendu parler. Après un second intervalle de silence, elle l'interrompit de nouveau en ajoutant, avec un peu d'hésitation, que père avait abandonné l'idée de ce voyage.

Clennam pensa tout de suite : « Le mariage doit avoir lieu.

— Monsieur Clennam, continua Chérie avec une hésitation plus timide encore, et parlant si bas qu'il fut obligé de baisser la tête pour l'entendre, je voudrais bien vous donner ma confiance, si vous étiez assez bon pour ne

pas la refuser. Voilà déjà longtemps que je le désire, parce que... je sentais que vous deveniez pour nous un ami si dévoué...

— Comment ne serais-je pas fier de l'obtenir tôt ou tard ! Accordez-la moi, sans crainte. Vous pouvez vous fier à moi.

— Je n'ai jamais pu craindre de me fier à vous, répondit-elle, le regardant en face avec des yeux qui respiraient la franchise. Je crois que je vous aurais parlé il y a longtemps ; mais je ne savais comment m'y prendre. Car, même en ce moment, je ne sais pas encore trop de quelle façon je dois débiter.

— M. Gowan doit être bien heureux, dit Arthur. Dieu bénisse sa femme et lui ! »

Elle pleura en essayant de le remercier. Il la rassura, prit la main qui reposait sur son bras avec les roses qui tremblaient toujours, et dégagea les roses qui y restaient encore, pour la porter à ses lèvres. Il lui sembla alors qu'il renonçait sérieusement pour la première fois à la lueur d'espérance qui vacillait encore dans le cœur de *Personne* ; et, à partir de ce moment, il se considéra comme mort à toute autre espérance de ce genre ; un homme de son âge devait rompre sans retour avec les rêves de la jeunesse.

Il mit les roses sur son cœur, et ils s'avancèrent pendant quelques minutes lentement et silencieusement à l'ombre de l'épais feuillage. Puis Clennam demanda d'un ton de joyeuse bonté si elle n'avait pas autre chose à dire à un ami, son aîné de beaucoup, l'ami de son père. N'avait-elle pas quelque commission à lui confier, quelque service à lui demander ? Ce serait pour lui une satisfaction éternelle de pouvoir contribuer le moins du monde à son bonheur.

Elle allait répondre, lorsqu'elle fut tellement touchée de je ne sais quelle tristesse ou de quelle secrète sympathie... que pouvait-ce donc être ?... qu'elle fondit de nouveau en larmes en disant :

« Ô monsieur Clennam ! bon, généreux monsieur Clennam, dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

— Moi, vous en vouloir ! vous en vouloir, ma chère enfant ! Non ! »

Après avoir joint les mains sans abandonner le bras d'Arthur et avec un regard confiant, elle prononça quelques paroles entrecoupées pour lui dire

qu'elle le remerciait du fond du cœur (ce qui était parfaitement vrai, si le cœur est en effet la source de la sincérité), puis elle se calma peu à peu, recevant de temps à autre un mot d'encouragement de son cavalier ; c'est ainsi qu'ils continuèrent à s'avancer lentement et presque silencieusement sous l'arcade de verdure qui à chaque instant devenait plus sombre.

« Et maintenant, Minnie Gowan, dit enfin Clennam avec un sourire, n'avez-vous aucun service à me demander ?

— Oh si, j'ai bien des choses à vous demander.

— À la bonne heure ! J'y comptais... Mon espoir n'est pas déçu.

— Vous savez combien l'on m'aime à la maison. Peut-être aurez-vous de la peine à croire, cher monsieur Clennam (elle s'exprimait avec beaucoup d'agitation), en me voyant les quitter de mon propre gré et de mon propre mouvement, que je les aime aussi de tout mon cœur !

— J'en suis bien convaincu. Comment pouvez-vous croire que j'en doute ?

— Non, non. Mais il semble étrange même à mes propres yeux, que, les aimant comme je les aime, et me sachant aimée comme je le suis, je puisse me décider à les abandonner. Il me semble qu'il y a là quelque chose de si oublieux, de si ingrat !

— Ma chère enfant, dit Clennam, c'est le progrès naturel, le changement inévitable qu'amènent les années. Toutes les jeunes filles quittent ainsi leurs parents.

— Oui, je le sais ; mais toutes ne les quittent pas en laissant derrière elles un vide comme celui que je vais laisser derrière moi. Non qu'il soit difficile de trouver une foule de filles meilleures, plus aimables et plus accomplies que moi ; non que je mérite d'être beaucoup regrettée, mais ils m'aiment tant, ils m'ont tant gâtée ! »

Le cœur aimant de Chérie déborda, et elle sanglota en parlant des conséquences de son départ.

« Je sais combien père va être attristé tout d'abord, car je sais que tout d'abord je ne pourrai plus être pour lui ce que j'ai été depuis tant d'années. Et c'est surtout alors, monsieur Clennam, que je vous prie et vous supplie de penser à lui et de venir parfois lui tenir compagnie, lorsque vous aurez

un moment à perdre ; et de lui dire que vous savez que, lorsque je l'ai quitté, je l'aimais mieux que je ne l'avais jamais aimé de ma vie. Car il n'y a personne... il me l'a dit lui-même ce matin en me parlant de vous... il n'y a personne qu'il estime plus que vous, et en qui il se repose avec plus de confiance. »

Un pressentiment de ce qui s'était passé entre le père et la fille tomba dans le cœur de Clennam comme une pierre tombe dans un puits, et fit monter les larmes à ses yeux. Il répondit gaiement (mais moins gaiement qu'il ne le croyait) qu'il ferait tout ce qu'elle désirait, qu'il le lui promettait fidèlement.

« Si je ne parle pas de ma mère, dit Chérie, trop émue et trop belle dans son innocente émotion pour que Clennam ne craignît pas de la regarder (il aimait mieux compter les arbres qui se trouvaient encore entre eux et l'horizon pluvieux : le nombre en décroissait lentement), c'est parce qu'elle me comprendra mieux dans cette occasion, et sentira ma perte autrement en se rattachant à un autre espoir. Mais vous savez combien c'est une mère aimante et dévouée, et vous penserez aussi à elle n'est-ce pas ? »

Minnie pouvait se fier à lui, dit Clennam ; elle pouvait compter qu'il ferait ce qu'elle lui demandait.

« Et, cher monsieur Clennam, continua Chérie, vous savez que mon père et quelqu'un que je n'ai pas besoin de nommer, ne s'apprécient pas tout à fait et ne se comprennent pas encore tout à fait, comme ils ne tarderont pas à le faire. Ce sera le devoir, et l'orgueil et le plaisir de ma nouvelle existence, de les amener à se mieux comprendre, à se rendre heureux mutuellement et à devenir fiers l'un de l'autre, et à s'aimer l'un l'autre, eux qui m'aiment tous deux si tendrement. Mais, en attendant, ô mon cher monsieur Clennam, vous qui êtes un homme généreux et fidèle, lorsque je serai partie (nous allons très-loin), efforcez-vous de réconcilier père avec celui qui m'emmène, et employez la grande influence que vous avez sur lui à dissiper ses préjugés, en lui faisant voir mon mari sous son vrai jour. Voulez-vous faire cela pour moi, vous qui êtes un noble cœur et un véritable ami ? »

Pauvre Chérie ! quelle illusion, quelle chimère ! Quand donc a-t-on vu s'opérer de pareils changements dans les relations naturelles des hommes ?

Qui donc a jamais réussi à concilier des antipathies si invétérées ? Bien des filles avant toi ont fait le même rêve, ô Minnie ! Mais qu'ont-elles recueilli ? des mécomptes et des peines.

Ainsi pensa Clennam, mais il ne le dit pas : il était trop tard. Il s'engagea à faire tout ce qu'elle demandait, et elle demeura bien convaincue qu'il ne manquerait pas à sa promesse.

Ils allaient dépasser le dernier arbre de la sombre avenue. Elle s'arrêta et dégagea son bras. Les yeux fixés sur ceux de son compagnon, et de la main qui venait de s'appuyer sur la manche de Clennam, touchant toute tremblante une des roses qu'il avait serrées contre son cœur, comme pour donner plus de force à ce qu'elle disait, elle ajouta :

« Cher monsieur Clennam, dans mon bonheur... car je suis heureuse, bien que vous m'ayez vue pleurer... je ne puis souffrir qu'il y ait un nuage entre vous et moi. Si vous avez quelque chose à me pardonner (non pas un tort volontaire, mais quelque peine que j'aurais pu vous causer sans attention et malgré moi), que votre noble cœur me le pardonne ce soir ! »

Il se pencha vers l'innocent visage qui s'avancait sans crainte vers le sien. Il l'embrassa et répondit que Dieu savait qu'il n'avait rien à lui pardonner. Tandis qu'il se penchait de nouveau vers ce visage ingénu, elle murmura : « Adieu ! » et il répéta ce mot. Il prenait congé de toutes ses vieilles espérances... de toutes les vieilles incertitudes de *Personne*. L'instant d'après, ils sortirent de l'avenue, se donnant le bras, comme lorsqu'ils y étaient entrés, et les arbres parurent se refermer derrière eux dans l'obscurité, comme pour tirer le rideau sur le passé.

Les voix de M. et Mme Meagles et de Doyce se firent entendre près de la grille du jardin. Le nom de Chérie, prononcé par eux, ayant frappé l'oreille de Clennam, il cria :

« Elle est ici, avec moi. »

On s'étonnait et on riait un peu tandis qu'ils avançaient ; mais dès qu'ils se trouvèrent tous réunis, le silence se rétablit et Minnie rentra dans la maison.

M. Meagles, Doyce et Clennam, sans échanger une parole, firent plusieurs tours sur le bord de la rivière, à la clarté de la lune qui se levait ; puis Doyce resta en arrière et rentra dans la maison. Restés seuls,

M. Meagles et Clennam continuèrent à se promener quelques instants en silence ; enfin le premier entama la conversation.

« Arthur, commença-t-il (l'appelant pour la première fois par son nom de baptême), vous rappelez-vous que je vous ai dit, un jour que nous nous promenions par une chaude matinée en regardant le port de Marseille, que la petite sœur de Chérie, bien qu'elle fût morte, nous semblait, à mère et à moi, avoir grandi en même temps que sa sœur et avoir subi les mêmes transformations qu'elle ?

— Je ne l'ai pas oublié.

— Vous rappelez-vous aussi que je vous ai dit que, dans notre pensée, nous n'avions jamais pu séparer ces sœurs jumelles, et que nous nous figurions que tout ce qui arrivait à l'une arrivait à l'autre ?

— Oui, je m'en souviens très-bien.

— Arthur, continua M. Meagles très-abattu, je vais encore plus loin ce soir. Il me semble ce soir, mon cher ami, que vous avez tendrement aimé la fille qui nous manque et que vous l'avez perdue lorsqu'elle avait atteint l'âge de Chérie.

— Merci, merci ! murmura Clennam, et il serra la main de son compagnon.

— Voulez-vous rentrer ? demanda M. Meagles au bout de quelque temps.

— Tout à l'heure. »

M. Meagles s'éloigna, et Arthur resta seul. Lorsqu'il se fut promené pendant une demi-heure environ au bord de la rivière, à la paisible clarté de la lune, il porta la main à sa poitrine et prit tendrement la poignée de roses que Chérie lui avait donnée. *Peut-être* les pressa-t-il contre son cœur, *peut-être* les porta-t-il à ses lèvres, mais bien *certainement* il se pencha sur le bord de l'eau, et les lança doucement dans le courant du fleuve. La rivière emporta au loin ces fleurs qui, à la clarté douteuse de la lune, semblaient pâles et fantastiques.

Les lumières brillaient dans le salon lorsqu'il y entra, et les visages qu'elles éclairaient, sans en excepter le sien, reflétèrent bientôt une tranquille gaieté. On parla d'une foule de choses (jamais son associé n'avait trouvé un si grand fonds de facile causerie pour faire passer agréablement le

temps), jusqu'au moment de se coucher, de s'endormir. S'endormir, tandis que les fleurs, qui semblaient pâles et fantastiques à la clarté douteuse de la lune, se laissaient emporter par le courant ! c'est ainsi que de grands espoirs, jadis renfermés au fond de notre poitrine et caressés près de notre cœur, nous quittent pour aller se perdre dans le vaste océan de l'éternité.

CHAPITRE XXIX.

Mme Jérémie continue à rêver.

Pendant que ces événements se passaient, la maison de Mme Clennam n'avait rien perdu de son aspect lugubre, et la malade continuait à y mener la même existence uniforme. Le matin, l'après-midi, le soir, s'y succédaient avec la même monotonie : c'était le retour maussade du mouvement d'une machine sans cesse remontée, la chaîne d'une horloge qui s'enroule et se déroule toujours.

Le fauteuil à roulettes avait sans doute ses associations de souvenirs et de rêveries, aussi bien que tout autre endroit où a stationné un être humain. Des images de rues depuis longtemps démolies et de maisons rebâties, des portraits de gens tels qu'ils étaient autrefois, et où l'on oubliait de faire la part des années écoulées depuis qu'on les avait vus ; combien de souvenirs de ce genre devaient renaître durant la longue routine des journées lugubres de la malade ! Se figurer que l'horloge de toute existence active s'est arrêtée à l'heure où soi-même l'on s'est trouvé séparé du monde ; que l'humanité entière est condamnée à l'immobilité, lorsqu'on se trouve soi-même dans l'impossibilité de faire un pas ; ne pouvoir mesurer les changements qui se font au delà de son propre horizon en prenant pour point de comparaison un type plus riche que celui de sa propre existence uniforme et rétrécie : c'est la faiblesse de bien des valétudinaires, la maladie morale de presque tous les prisonniers et les reclus.

À quelles scènes, à quels acteurs, cette femme, qui ne sortait ni hiver ni été de cette sombre chambre, songeait-elle plus souvent ? Nul ne le savait. Peut-être bien que l'oblique Jérémie, à force d'exercer sur elle, chaque jour, une pression puissante, eût réussi à lui extorquer cette confidence, si elle avait offert moins de résistance ; mais elle était trop forte pour lui. Quant à Mme Jérémie, elle avait déjà bien assez d'occupation, ma foi, à contempler, avec une niaise surprise, son époux et sa maîtresse infirme, à trotter du haut

en bas de la maison, la tête cachée sous son tablier à prêter sans cesse l'oreille à des bruits qu'elle entendait quelquefois, sans vouloir sortir de son état de rêve et de somnambulisme, pour pénétrer le secret de la pensée de Mme Clennam.

On faisait assez d'affaires, à ce que Mme Jérémie pouvait croire, car son mari ne manquait pas de besogne dans son petit cabinet, et il recevait plus de monde qu'il n'en était venu là depuis bien des années. Mais il n'y avait rien d'étonnant à cela, la maison étant restée presque déserte depuis longtemps. Cependant M. Flintwinch recommençait à écrire des lettres, à voir assez de monde et à tenir des comptes. En outre, il visitait d'autres maisons de commerce, et les entrepôts, et les docks, et la douane, et le café Garraway, et le café de Jérusalem, et la Bourse, de sorte qu'il sortait et rentrait constamment. Il se mit aussi, les soirs où Mme Clennam n'exprimait pas le désir de jouir de la compagnie de son aimable associé, à fréquenter une taverne du voisinage pour consulter la liste des arrivages de navires, ou le bulletin de la Bourse dans le journal du soir, et même pour échanger quelques petites politesses avec les capitaines des navires marchands qui fréquentaient cet endroit. À toute heure du jour, Mme Clennam et lui tenaient un conseil d'affaires ; et il sembla à Mme Jérémie, qui était toujours à fureter partout, écoutant et guettant, que les deux finauds faisaient beaucoup d'argent.

L'hébétement dans lequel l'épouse de M. Flintwinch était tombée avait fini par percer dans tous ses regards et tous ses gestes, au point que les deux finauds ne faisaient plus guère attention à cette dame, la regardant comme une personne qui n'avait jamais été bien intelligente, mais qui, maintenant, était en train de devenir idiote. Soit parce qu'il s'aperçut que la tournure de sa femme n'avait rien de commercial, soit parce qu'il craignit que le choix qu'il avait fait d'une pareille épouse n'inspirât pas une grande confiance à ses clients, M. Flintwinch ordonna à sa dame de garder le silence sur leurs relations conjugales et de ne l'appeler plus Jérémie que dans l'intimité de la vie domestique. L'oubli fréquent de cette recommandation contribua à donner à Mme Flintwinch un air encore plus effaré ; car M. Flintwinch ayant l'habitude de se venger de ces nombreuses désobéissances en s'élançant sur elle à l'improviste, lorsqu'il la voyait sur l'escalier, et de la

secouer d'une rude façon, elle était dans des transes continuelles, s'attendant à chaque instant à voir l'ennemi lui livrer un nouvel assaut.

La petite Dorrit venait de terminer une longue journée de travail dans la chambre de Mme Clennam, et elle ramassait les bouts de fils et de chiffons avant de s'en retourner chez elle. M. Pancks, que Mme Jérémie venait d'annoncer, demandait à Mme Clennam des nouvelles de sa santé en ajoutant que, se trouvant par hasard dans le quartier, il était venu savoir, de la part de son propriétaire, comment elle se portait. Mme Clennam, les sourcils froncés, le regardait en face.

« M. Casby sait fort bien, dit-elle, que je ne suis plus en état de changer. Le seul changement que j'attende désormais, c'est le grand changement... le dernier de tous.

— En vérité, madame ? répondit Pancks, dont l'œil distrait se dirigeait vers la petite couturière à genoux, qui ramassait les bouts de fils et les chiffons éparpillés sur le tapis. Vous avez pourtant très-bonne mine, madame.

— Je souffre sans me plaindre ce que je dois souffrir, répliqua Mme Clennam. Vous, de votre côté, faites ce que vous avez à faire.

— Merci, madame ; j'y fais tous mes efforts.

— Vous venez souvent dans ce quartier, n'est-ce pas ? demanda Mme Clennam.

— Mais, oui, madame ; depuis quelque temps, j'y viens assez souvent, je passe presque tous les jours par ici, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre.

— Priez M. Casby et sa fille de ne pas s'occuper de moi par procureur. S'ils veulent me voir, ils savent que je suis toujours ici pour les recevoir. Il est inutile qu'ils se donnent la peine d'envoyer personne. Il est inutile que vous-même vous preniez la peine de venir.

— Ce n'est pas une peine, madame, pas du tout, répliqua l'imperturbable Pancks... Je suis vraiment ravi de vous trouver si bonne mine, madame !

— Merci. Bonsoir. »

Ce congé, grâce au bras levé et au doigt étendu qui lui montraient la porte, était si bref et si explicite que Pancks ne vit pas moyen de prolonger

sa visite. Il remua ses cheveux de l'air le plus dégagé du monde, jeta un nouveau coup d'œil à la petite Dorrit, et se dirigea à toute vapeur vers la porte en disant :

« Bonsoir, madame. Ne vous dérangez pas pour me reconduire, madame Jérémie ; je connais le chemin. »

Mme Clennam, le menton appuyé sur sa main, le suivit d'un regard sombre, attentif et méfiant, tandis que l'épouse du sieur Jérémie contemplait sa maîtresse d'un air ébahi, comme si elle eût été sous l'influence d'un charme. Puis les yeux de la paralytique se détournèrent lentement de la porte par laquelle Pancks avait disparu pour se porter avec une expression soucieuse sur la mignonne personne de la petite Dorrit, qui venait de se lever. Le menton appuyé plus pesamment encore sur sa main, la malade continua à fixer sur la jeune couturière un regard sombre et menaçant jusqu'à ce qu'elle eût attiré son attention. La petite Dorrit baissa les yeux. Mme Clennam ne cessa pas de la regarder.

« Petite Dorrit, vous connaissez cet homme ? demanda-t-elle, lorsqu'elle rompit enfin le silence.

— À peine, madame ; je le rencontre assez souvent sur mon chemin, et il m'a quelquefois adressé la parole, voilà tout ce que je sais sur lui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Je n'ai pas très-bien compris ce qu'il m'a dit, il est si bizarre. Mais il ne m'a rien dit de malhonnête ni de désagréable.

— Pourquoi vient-il vous voir ici ?

— Je n'en sais rien, madame, répondit la petite Dorrit avec une entière franchise.

— Mais vous savez que c'est pour vous voir qu'il y vient ?

— Je l'ai bien pensé ; mais je ne vois pas du tout pourquoi il viendrait ici ou ailleurs pour me voir. »

Mme Clennam, les yeux fixés sur le parquet, demeura aussi absorbée dans sa rêverie qu'elle l'avait été dans la contemplation de la jeune fille, dont maintenant elle semblait oublier la présence. Il s'écoula quelques minutes avant qu'elle en sortît pour reprendre l'air de tranquillité endurcie qui lui était habituel.

Cependant la petite Dorrit avait attendu pour partir parce qu'elle avait craint de déranger Mme Clennam. Elle s'aventura alors à quitter la place où elle s'était tenue immobile depuis qu'elle s'était levée, et pour passer doucement de l'autre côté du fauteuil à roulettes. Là, elle se pencha pour dire : « Bonsoir, madame. »

La mère d'Arthur avança la main et la posa sur le bras de la jeune fille. La petite Dorrit, troublée par ce geste inattendu, se tint immobile, tremblant un peu. Peut-être se rappelait-elle certain passage de l'histoire de la princesse et de la petite femme mignonne.

« Dites-moi, petite Dorrit, avez-vous beaucoup d'amis ? demanda Mme Clennam.

— Non, madame, j'en ai fort peu. Après vous, je n'ai pas d'autres amis que Mlle Flora et un autre.

— Vous voulez parler de cet homme ? dit Mme Clennam, désignant encore la porte avec son doigt étendu.

— Oh non ! madame.

— Un de ses amis à lui, alors ?

— Non, madame. (La petite Dorrit secoua la tête d'un air très-sérieux.) Oh non ! Ce n'est personne qui lui ressemble ou qui ait rien de commun avec lui.

— Allons ! répondit Mme Clennam, presque souriante, cela ne me regarde pas. Je vous adresse cette question, parce que je m'intéresse à vous ; et aussi parce que je crois que j'ai été votre amie avant que vous en eussiez une autre au monde. N'est-il pas vrai ?

— Oui, madame ; oui vraiment. Je suis venue chez vous bien des jours où, sans vous et sans l'ouvrage que vous me donniez, nous aurions manqué de tout.

— *Nous* ? répéta Mme Clennam, regardant la montre qui avait appartenu à son mari et qui était toujours posée sur sa table. Combien donc êtes-vous ?

— Il ne reste plus que père et moi maintenant. Je veux dire, qu'il n'y a plus que père et moi à entretenir régulièrement avec ce que je gagne.

— Est-ce que vous avez eu à endurer beaucoup de privations, vous et votre père, et les autres membres de votre famille, quels qu'ils soient ?

demanda Mme Clennam, parlant avec beaucoup de précision tout en tournant et retournant sa montre d'un air rêveur.

— Quelquefois nous avons eu beaucoup de peine à vivre, répondit la petite Dorrit, de sa voix douce et patiente ; mais, pour ce qui est de cela, il ne manque sans doute pas de gens qui sont encore plus à plaindre que nous.

— Voilà qui est bien dit ! répliqua vivement Mme Clennam. Vous avez bien raison. Vous êtes une bonne fille, pleine de bon sens et bien reconnaissante aussi, ou je me trompe fort.

— Il n'y a rien là que de très-naturel. Je n'ai aucun mérite à être reconnaissante, » répondit la petite Dorrit.

Mme Clennam (avec une douceur dont Mme Jérémie la somnambule n'aurait jamais, même dans ses rêves les plus fantastiques, cru sa maîtresse capable) attira à elle le visage de la jeune couturière et lui donna un baiser sur le front.

« Allons, petite Dorrit, partez vite, dit-elle, ou bien vous serez en retard, ma pauvre enfant ! »

Dans tous les rêves que Mme Jérémie entassait les uns sur les autres depuis qu'elle avait adopté ce métier mystérieux, elle n'avait jamais rien rêvé d'aussi étrange que cela. Il ne lui manquait plus que de voir l'autre finaud embrasser à son tour la jeune fille, et les deux finauds se précipiter ensuite dans les bras l'un de l'autre pour fondre en larmes en faveur de l'humanité tout entière. Rien que d'y penser elle en avait la migraine, et elle en était encore toute bouleversée, en reconduisant au pied de l'escalier la couturière aux pieds légers, afin de fermer à double tour la porte d'entrée derrière elle.

Après l'avoir ouverte d'abord pour laisser sortir la petite Dorrit, elle s'aperçut que M. Pancks, au lieu de poursuivre son chemin, comme il devait le faire naturellement dans toute autre localité moins sujette à inspirer aux gens une conduite excentrique, se promenait de long en large dans la cour, devant la maison. Dès qu'il vit sortir la petite Dorrit, il passa vivement devant elle et, le doigt posé sur son nez, lui dit avant de s'éloigner :

« Pancks le bohémien, disant la bonne aventure.

— Bonté divine ! s'écria Mme Jérémie qui l'avait parfaitement entendu. Voilà-t-il pas un bohémien par-dessus le marché, et un diseur de bonne aventure qui s'en mêle ! Qu'est-ce que nous allons devenir ? » Le cerveau troublé par les vains efforts qu'elle faisait pour débrouiller cette énigme, Mme Jérémie resta debout sur le seuil, par une soirée de pluie et de tonnerre. Les nuages se livraient à des courses effrénées, le vent grondait par rafales, refermant avec bruit quelques volets voisins qu'il avait réussi à ouvrir, faisant tournoyer les girouettes et les capuchons rouillés des cheminées et soufflant avec rage dans le petit cimetière d'à côté comme s'il voulait emporter de leurs tombes les citoyens défunts du quartier. Le tonnerre, murmurant de sourdes menaces de tous les coins du ciel à la fois, paraissait demander vengeance de cette tentative sacrilège et murmurer : « Laissez-les dormir ! laissez-les dormir en paix ! »

Mme Jérémie, qui craignait le tonnerre, mais qui ne craignait guère moins cette demeure hantée par une obscurité prématurée et surnaturelle, était encore à se demander si elle rentrerait ou non, lorsqu'une soudaine rafale vint décider la question en refermant violemment la porte derrière elle dans la rue.

« Que faire maintenant ? que faire ? s'écria Mme Jérémie, en se tordant les mains dans ce dernier rêve, le plus troublé de tous ceux qu'elle avait faits. La voilà renfermée toute seule, quand elle n'est pas plus capable que les morts eux-mêmes de descendre pour ouvrir la porte ! »

Dans sa perplexité, Mme Jérémie, le tablier relevé en guise de capuchon pour se préserver de la pluie, se mit à courir à diverses reprises le long du trottoir désert. Pourquoi se baissa-t-elle pour regarder par le trou de la serrure, comme si son œil pouvait l'ouvrir ? Je ne saurais le dire. Néanmoins c'est là ce que font la plupart des gens en pareille circonstance, et c'est là ce que fit Mme Jérémie.

Elle se redressa tout à coup avec un cri étouffé, sentant quelque chose se poser sur son épaule. Ce quelque chose était une main : une main d'homme.

Cet homme portait un costume de voyage, une casquette garnie de fourrure avec un large et lourd manteau. Il avait l'air d'un étranger. Sa chevelure et ses moustaches épaisses étaient d'un noir de jais, excepté aux extrémités où elles prenaient une teinte rougeâtre. Son nez était grand et

recourbé. Il se mit à rire en voyant l'épouvante de Mme Jérémie et en entendant le cri qu'elle venait de pousser ; et lorsqu'il rit, sa moustache se releva sous son nez et son nez s'abaissa sur sa moustache.

« Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il en très-bon anglais. Qu'est-ce qui vous fait peur ?

— Vous, répondit Mme Jérémie d'une voix haletante.

— Moi, madame ?

— Oui, vous, et l'orage et... et tout, répondit-elle. Et tenez, voilà le vent qui a refermé ma porte, et je ne puis pas rentrer.

— Bah ! dit l'inconnu, qui prit la chose très-tranquillement. En vérité ? Connaissez-vous ici quelqu'un du nom de Clennam ?

— Parbleu ! si je la connais ! Je crois bien ! s'écria Mme Jérémie qui, à cette question, se tordit les mains avec un nouveau désespoir.

— Où cela ?

— Où ? répéta Mme Jérémie, regardant encore une fois par le trou de la serrure. Où voulez-vous qu'elle demeure si ce n'est dans cette maison ? Et elle y est toute seule, dans sa chambre, et elle est paralysée des jambes et ne peut pas seulement bouger pour me tirer d'embarras. Et l'autre finaud qui est sorti... Dieu me pardonne ! s'écria Mme Jérémie, à qui ces réflexions accumulées faisaient exécuter une danse effrénée, je crois que j'en deviendrai folle ! »

L'étranger, depuis que la question le regardait personnellement, paraissait s'y intéresser davantage ; il recula de quelques pas et ses yeux s'arrêtèrent bientôt sur l'étroite fenêtre de la petite salle qui se trouvait près de la porte d'entrée.

« Et peut-on vous demander où se tient la dame qui a perdu l'usage de ses jambes ? demanda-t-il avec ce sourire particulier qui exerçait une sorte de fascination sur l'impressionnable Mme Jérémie.

— Là-haut ! répondit-elle. À ces deux croisées.

— Bon. Je suis d'une taille raisonnable, mais je ne pourrais jamais avoir l'honneur de me présenter dans cette chambre-là sans l'aide d'une échelle. Or, madame, à franchement parler... la franchise est une de mes vertus... voulez-vous que je vous ouvre la porte ?

— Oui, et que le Seigneur vous bénisse, bonne âme que vous êtes ! Ouvrez-la tout de suite, je vous en prie ! s'écria Mme Jérémie. En ce moment, elle a peut-être mis le feu à sa robe. On ne sait pas ce qui peut lui arriver pendant que je suis là, la tête perdue !

— Un instant, ma bonne dame ! (Il réprima l'impatience de la bonne dame par un geste de sa main lisse et blanche.) L'heure des affaires est passée, je crois, pour aujourd'hui ?

— Oui, oui, oui, s'écria Mme Jérémie ; depuis longtemps !

— Dans ce cas, laissez-moi vous faire une proposition loyale. La loyauté est une de mes vertus. Je descends du bateau à vapeur, ainsi que vous pouvez le voir. (Il montra à Mme Jérémie que son manteau était trempé et ses bottes saturées d'eau ; cette dame avait déjà remarqué qu'il avait les cheveux en désordre, le teint jaune comme s'il venait de faire une rude traversée, et qu'il avait si froid qu'il avait peine à empêcher ses dents de claquer.) Je descends du paquebot, madame, et j'ai été retenu par le temps... maudit temps ! Par conséquent, madame, une affaire urgente (très-urgente, puisqu'il s'agit de toucher de l'argent), que j'aurais terminée aux heures habituelles, me reste encore à régler. Or si vous voulez bien me promettre d'aller chercher dans le voisinage quelqu'un qui ait qualité pour me régler cette affaire, je m'engage, de mon côté, à vous ouvrir la porte. Si cet arrangement ne vous convenait pas, je... » et répétant son méchant sourire, il fit un mouvement rétrograde qui annonçait très-clairement qu'il était prêt à se retirer.

Mme Jérémie, enchantée de pouvoir s'en tirer à si bon marché, s'empressa d'accepter. L'inconnu la pria sans plus de façons d'avoir l'obligeance de lui tenir son manteau, s'éloigna de quelques pas, prit son élan, bondit vers la croisée, s'accrocha des deux mains à l'allège, et l'instant d'après soulevait le châssis inférieur de la fenêtre à guillotine. Son regard avait quelque chose de si sinistre, tandis qu'il sautait dans la chambre et se retournait pour saluer Mme Jérémie, qu'elle songea (cette pensée la fit frissonner) que, s'il s'avisait de monter tout droit au premier étage pour assassiner son impotente maîtresse, elle ne pourrait rien faire pour l'en empêcher.

Par bonheur, l'inconnu n'avait aucune intention de ce genre, car il ne tarda pas à se montrer à la porte d'entrée.

« Maintenant, chère madame, dit-il en reprenant et en remettant son manteau, si vous voulez bien me... D'où diable vient ce bruit-là ? »

Un bruit étrange, en effet, très-rapproché, à en juger par l'ébranlement qu'il donnait à l'atmosphère, et pourtant étouffé comme s'il eût été très éloigné. Un tremblement, un sourd roulement, puis la chute de quelque matière sèche et légère.

« D'où diable vient ce bruit ?

— Je ne sais pas ce que ce peut être, mais je l'ai entendu mille et mille fois, » répondit Mme Jérémie qui avait saisi l'inconnu par le bras.

L'inconnu ne devait pas être un homme courageux, pensa-t-elle au milieu de l'épouvante et des tressaillements de ce nouveau rêve, car ses lèvres tremblantes avaient pâli. Après avoir écouté un instant, il haussa les épaules.

« Bah ! ce n'est rien... Maintenant, chère madame, vous m'avez, je crois, parlé tout à l'heure d'un personnage habile pour mon affaire. Voulez-vous être assez bonne pour me mettre face à face avec ce génie ? »

Il avait la main sur la porte, comme s'il se tenait tout prêt à la lui refermer au nez si elle faisait mine de refuser l'exécution du marché.

« Vous ne direz rien de la porte que j'ai laissée se refermer sur moi ? dit Mme Jérémie.

— Pas un mot.

— Et vous ne bougerez pas d'ici (si elle appelle, ne répondez pas), le temps que je vais courir au coin de la rue.

— Madame, je ne bougerai pas plus qu'une pierre. »

Mme Jérémie avait une peur si effroyable qu'il ne se dépêchât de monter furtivement l'escalier dès qu'elle aurait le dos tourné, qu'après avoir perdu la maison de vue, elle revint sur ses pas pour voir s'il était toujours là. Comme l'inconnu se tenait toujours sur le seuil (plutôt en dehors qu'en dedans de la maison, car on eût dit qu'il n'aimait pas l'obscurité et ne se souciait guère d'en sonder les mystères), elle courut jusqu'à la rue voisine, expédia un message à M. Jérémie Flintwinch, qui sortit immédiatement de

la taverne. Étant revenus au galop (la femme formant l'avant-garde, le mari la suivant de près, animé sans doute par l'espoir de la secouer d'importance avant qu'elle pût se réfugier dans la maison), les deux époux virent l'inconnu toujours debout à son poste, et entendirent la voix dure de Mme Clennam qui demandait d'en haut :

« Qui donc est là ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ne répond-on pas ? Qui donc est là, en bas ? »

CHAPITRE XXX.

La parole d'honneur d'un gentilhomme.

Lorsque les époux Flintwinch s'arrêtèrent tout essoufflés devant la porte de la vieille maison (Mme Jérémie avançant son mari d'une seconde à peine), l'inconnu tressaillit et fit un pas en arrière.

« Mort de ma vie ! s'écria-t-il ; comment diable vous trouvez-vous ici, vous ? »

M. Flintwinch, à qui cette question s'adressait, rendit à l'inconnu la monnaie de son étonnement. Il le contempla avec une muette surprise, et, regardant par-dessus l'épaule comme lorsqu'on s'attend à voir quelqu'un qu'on ne savait pas là, il fixa de nouveau les yeux sur l'inconnu, ne sachant trop ce que celui-ci voulait dire. Il ne tarda pas à se tourner vers sa femme pour lui demander une explication de cette énigme ; mais, n'en recevant aucune, il sauta sur elle et la secoua avec tant d'énergie qu'il fit sauter son bonnet, marmottant entre ses dents, d'un ton de lugubre raillerie :

« Ma bonne femme, on vous en fera avaler une dose ! vous en avez grand besoin. C'est encore un de vos tours ! Vous avez encore rêvé, ma bonne femme ! De quoi s'agit-il ? Qui est-ce qui est là ? Qu'est-ce que cela signifie ? Parlez, ou je vous étrangle. Je ne vous laisse pas d'autre alternative. »

Si Mme Jérémie avait alors le pouvoir de choisir, apparemment qu'elle préférerait se laisser étrangler, car elle ne répondit pas une seule syllabe, mais son chef dépouillé, branlant en avant et en arrière, selon les secousses que lui communiquait le sieur Flintwinch, elle se résignait à subir sa punition. L'inconnu, au contraire, ramassant avec beaucoup de galanterie le bonnet de la dame, intervint dans l'affaire.

« Permettez-moi, dit-il, en passant la main sur l'épaule de Jérémie, qui s'arrêta et abandonna sa victime. Pardon ! excuse ! Je n'ai pas besoin de

vous demander si c'est votre femme ; cela se voit assez à la manière folâtre dont vous plaisantez ensemble. Ha, ha ! j'aime à voir entretenir cette aimable gaieté... dans un ménage... Écoutez ! Oserais-je vous rappeler qu'il y a quelqu'un là-haut qui s'impatiente dans l'obscurité, et exprime assez énergiquement le désir curieux de savoir ce qui se passe ici ? »

Cette allusion à la voix de Mme Clennam engagea M. Jérémie à entrer dans le vestibule et à crier du bas de l'escalier :

« Soyez tranquille, je suis là. Affery va vous monter votre lumière. »

Puis il ajouta, en s'adressant à son épouse qui remettait son bonnet :

« Allons, dépêchez-vous de monter ! » Et en dernier lieu il se tourna vers l'étranger pour lui dire : « Maintenant, monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Je crains, répondit l'inconnu qu'il ne faille commencer par vous prier de vous donner la peine d'allumer une chandelle.

— C'est juste, grommela Jérémie ; c'est ce que j'allais faire. Veuillez rester où vous êtes pendant que je vais en chercher une. »

Le visiteur se tenait sur le seuil, mais il rentra dans l'obscurité de la maison dès que M. Flintwinch lui eut tourné le dos, et le suivit des yeux jusqu'à la petite chambre où il s'en fut chercher à tâtons un briquet phosphorique. Ce briquet, lorsque Jérémie eut mis la main dessus, était peut-être humide ou hors de service ; les allumettes qu'il y trempa s'enflammèrent suffisamment pour éclairer d'une lueur blafarde son visage penché et pour arroser ses mains de pâles gouttelettes de feu, mais pas assez pour allumer la chandelle. L'inconnu profita de la lueur qui éclairait par moments les traits de son hôte pour le contempler avec attention et surprise. Jérémie, lorsqu'il eut enfin réussi à allumer la chandelle, devina l'examen dont il avait été l'objet, et dont les dernières traces s'effaçaient lentement des traits sombres et vigilants de l'inconnu, pour faire place à ce douteux sourire qui y errait toujours.

« Soyez assez bon, dit Jérémie, fermant la porte d'entrée et passant à son tour une inspection assez minutieuse de la physionomie souriante du visiteur, pour entrer dans mon bureau... Quand je vous dis qu'il n'y a rien, que vous pouvez être tranquille ! (Cette réponse, faite d'un ton irrité, s'adressait à Mme Clennam, qui appelait toujours d'en haut, bien que

Mme Jérémie fût là, cherchant à la calmer.) Vous ne m'entendez donc pas ? Je vous dis qu'il n'y a rien !... Diantre soit de cette femme ! Elle n'a donc pas plus de raison qu'un enfant !

— Elle a peur ? remarqua l'étranger.

— Peur ? répéta Jérémie, se retournant pour faire cette réponse, tout en éclairant son hôte et en lui montrant le chemin. Sur cent hommes, il y en a quatre-vingt-dix qui n'ont pas autant de courage qu'elle... C'est moi qui vous le dis, monsieur.

— Quoique paralytique ?

— Depuis bien des années. Mme Clennam, la seule personne du nom qui soit maintenant intéressée dans les affaires de la maison. Mon associée. »

S'excusant de son mieux, tandis qu'ils traversaient le vestibule, sur ce qu'on n'avait pas l'habitude de recevoir du monde aussi tard, la maison étant fermée à pareille heure, M. Jérémie Flintwinch conduisit l'inconnu vers son bureau, qui pouvait passer pour celui d'un homme assez occupé d'affaires. Là, après avoir posé la lumière sur un pupitre, il dit à l'inconnu, en se tordant le cou de sa façon la plus disgracieuse :

« Vos ordres, monsieur ?

— Je me nomme Blandois.

— Blandois ? Je ne connais pas ce nom.

— J'ai cru que vous aviez déjà pu recevoir une lettre d'avis de vos correspondants de Paris.

— Nous n'avons reçu de cette ville aucune lettre d'avis concernant une personne du nom de Blandois.

— Non ?

— Non. »

Jérémie se tenait dans son attitude favorite. M. Blandois, toujours souriant, entr'ouvrit son manteau pour mettre la main dans une poche de côté, puis s'arrêta un instant pour répondre, tandis que ses yeux brillants paraissaient éclater de rire et, par parenthèse, Jérémie trouva que ces yeux étaient trop rapprochés.

« C'est étonnant comme vous ressemblez à un de mes amis ! Cependant la ressemblance est moins frappante que je ne le croyais tantôt, lorsque, dans le demi-jour de la rue, je vous ai pris pour lui... erreur que je dois vous prier d'excuser. Permettez-moi donc de le faire ; la promptitude à reconnaître mes torts fait, j'aime à le croire, partie de la franchise de mon caractère.... Mais c'est égal, vous lui ressemblez étonnamment.

— Vraiment ? dit M. Flintwinch d'un ton de mauvaise humeur : en attendant, je n'ai reçu de Paris aucune lettre d'avis concernant une personne du nom de Blandois.

— Ah bah ! répondit l'étranger.

— C'est comme cela, » murmura M. Flintwinch.

M. Blandois, sans se laisser déconcerter par l'omission commise par les correspondants de la maison Clennam et Cie, prit son portefeuille dans sa poche de côté, et y chercha une lettre qu'il présenta à M. Flintwinch.

« Cette écriture vous est sans doute familière. Il se peut que cette communication soit suffisamment explicite en elle-même et n'ait pas besoin d'être précédée d'une lettre d'avis. Vous êtes plus à même que moi de décider cette question. J'ai le malheur de ne pas être dans les affaires ; je suis ce que le monde appelle (arbitrairement) un gentilhomme. »

M. Flintwinch prit la lettre et lut, à la date de Paris :

Nous avons à vous présenter, de la part d'un correspondant très-estimé de notre maison, M. Blandois, de Paris, etc., etc.

Toutes les facilités que vous pourrez lui procurer et toute l'obligeance que vous pourrez lui montrer, etc., etc.

Nous avons aussi à vous prévenir que vous pouvez ouvrir à M. Blandois un crédit de quinze cents francs ;

Soit quinze cents francs etc., etc.

« Très-bien, monsieur, dit M. Flintwinch. Prenez un siège. Tout ce que nous pourrons faire pour vous obliger... notre maison est peu remuante, un peu arriérée, mais solide, monsieur... nous serons heureux de le faire. Je vois, d'après la date de cette lettre, que l'avis n'a pas encore eu le temps de

nous parvenir. Peut-être êtes-vous arrivé par la malle qui nous apporte la lettre d'avis.

— Oui, monsieur, je viens d'arriver par cette malle, répondit M. Blandois passant sa main blanche sur son nez recourbé, ma tête et mon estomac me le prouvent assez, car ces deux parties de mon individu ont été torturées par ce détestable, cet abominable temps d'orage. Vous me voyez dans le costume que j'avais en descendant du paquebot, il y a une demi-heure à peine. Je comptais pouvoir me présenter ici quelques heures plus tôt et alors je n'aurais pas eu à vous demander pardon... veuillez accepter mes excuses... de m'être présenté à une heure aussi tardive et d'avoir effrayé... pardon encore une fois, j'oubliais qu'elle ne s'effraye pas... d'avoir dérangé l'estimable malade qui veille là-haut dans sa chambre. »

L'impudence et un certain air d'autorité font toujours tant d'effet que Jérémie Flintwinch lui-même commença à trouver à ce monsieur des façons très-distinguées. Il n'en devint pas moins revêche cependant ; il se contenta de se gratter le menton en demandant :

« Que puis-je faire pour M. Blandois, maintenant que l'heure des affaires est passée ?

— Ma foi, répondit ce gentilhomme haussant les épaules cachées par un lourd manteau, il faut que je change de toilette, que je mange, que je boive et que je trouve à me loger. Ayez l'obligeance de m'indiquer (je suis tout à fait étranger dans cette ville, et je ne regarde pas à la dépense) où je puis être hébergé jusqu'à demain. Plus l'hôtel sera voisin, mieux cela vaudra. À deux pas si c'est possible.

— Je ne connais, dans les environs, aucun hôtel qui convienne à un gentleman de vos habitudes... commençait M. Flintwinch, quand M. Blandois l'interrompant :

— Que diable me parlez-vous de mes habitudes, mon cher monsieur ? dit-il en faisant craquer ses doigts. Un citoyen cosmopolite n'a pas d'habitudes. Je ne nierai pas que je suis un gentilhomme à ma petite façon ; mais, par le ciel ! je ne nourris pas de préjugés incommodes. Une chambre bien propre, un dîner bien chaud, une bouteille de vin que je puisse boire sans risquer de m'empoisonner, voilà tout ce qu'il me faut pour ce soir.

Mais il me le faut sans que je sois obligé de faire un pas de trop pour me le procurer.

— Dans ce cas, dit M. Flintwinch avec plus de décision que d'habitude, tandis que son regard rencontrait pour un instant les yeux brillants de M. Blandois qui avaient quelque chose d'inquiet ; il y a ici près une taverne que je puis vous recommander ; mais cette taverne n'a rien de distingué...

— Distingué ! Je me moque bien de ça ! s'écria M. Blandois avec un geste plein de condescendance. Faites-moi l'honneur de me conduire à cet hôtel et de m'y présenter (si ce n'est pas trop vous importuner) ; je vous en serai infiniment obligé. »

Sur ce, M. Flintwinch alla chercher son chapeau et éclaira encore une fois le visiteur à travers le vestibule. Tandis qu'il posait le chandelier sur une tablette, où les sombres et antiques panneaux de l'antichambre faisaient l'office d'éteignoir, il eut l'idée de monter dire à la malade qu'il serait de retour dans cinq minutes.

« Faites-moi le plaisir, dit alors le visiteur, de remettre en même temps ma carte à Mme Clennam, et soyez assez bon pour ajouter que je serais heureux de me présenter chez elle, pour lui offrir mes compliments personnels et mes excuses du dérangement que j'ai causé dans cette tranquille demeure, si elle veut bien endurer pendant quelques minutes la présence d'un étranger, dès que cet étranger mouillé aura eu le temps de changer d'habits et de se restaurer. »

Jérémie se dépêcha autant qu'il put et dit en revenant ;

« Elle sera heureuse de vous recevoir, monsieur ; mais, sachant que la chambre d'une malade n'est pas bien attrayante, elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous dispenserait de tenir votre promesse, dans le cas où vous y renonceriez.

— Y renoncer ! répliqua le galant Blandois, ce serait manquer aux égards dus à une dame ; manquer aux égards dus à une dame, ce serait se montrer peu chevaleresque envers le sexe, et le dévouement au sexe est dans mon caractère. »

Après s'être exprimé en ces termes, il jeta par-dessus son épaule le bout de son manteau qui avait traîné dans le ruisseau et accompagna

M. Flintwinch jusqu'à la taverne, prenant en route un commissionnaire qui l'attendait dans la rue avec son portemanteau.

La taverne était tenue sur un pied fort modeste et l'affabilité dont M. Blandois fit preuve avait au contraire tant de grandeur qu'elle eut peine à tenir dans le cabinet situé derrière le comptoir, où il fut reçu par l'hôtesse et ses deux filles ; elle se trouva même gênée dans l'étroite salle boisée de lambris, avec un jeu de galets à l'extrémité, qu'on lui proposa en premier lieu ; elle inonda (c'est bien le mot) le petit salon de famille qu'on finit par lui céder. Là, en toilette de rechange et en linge parfumé, les cheveux pommadés et lissés, une grosse bague à chaque petit doigt et une massive chaîne d'or fort en vue, M. Blandois attendant son dîner, étendu sur son siège, les genoux relevés sur la banquette de la croisée, était tout le portrait, à part la richesse actuelle du cadre, le portrait étonnant et sinistre de ressemblance d'un certain M. Rigaud qui, jadis, avait attendu son déjeuner dans une ignoble prison de Marseille, accroupi sur le rebord de la croisée et se cramponnant aux barreaux.

La gloutonnerie de M. Blandois à dîner était elle-même tout le portrait de la gloutonnerie dont M. Rigaud avait fait preuve à ce déjeuner. Son air de convoitise en rassemblant devant lui tous les comestibles pour dévorer les uns des yeux, tandis qu'il dévorait les autres à belles dents, était aussi dans les habitudes du sieur Rigaud. Son profond dédain pour autrui, manifesté dans sa manière de bousculer les petits meubles de femme qui l'entouraient, de flanquer sous ses bottes les coussins favoris de la dame de la maison, pour tenir ses pieds plus à l'aise, et d'écraser sous sa lourde personne et sous sa grosse tête noire des étoffes délicates, dénotaient au fond le même égoïsme brutal. Les mains blanches et agiles qui expédiaient si rapidement chaque plat avaient la même prestesse suspecte que celles que nous avons vues s'accrocher aux barreaux de la prison. Enfin, lorsque ayant mangé tout son soûl, il se reposa en suçant l'un après l'autre ses doigts effilés qu'il essuyait ensuite sur sa serviette, il ne manquait plus que les feuilles de vignes en guise de serviettes pour compléter la ressemblance.

Sur les traits de cet homme, dont la moustache remontait et dont le nez s'abaissait dans un sourire des plus sinistres, et dont les yeux à fleur de tête semblaient faire pendant à ses cheveux teints, comme si le pouvoir naturel de réfléchir la lumière leur eût été enlevé par quelque procédé du même

genre, la nature, toujours vraie et qui ne fait rien d'inutile, avait écrit lisiblement : « Prenez garde ! » Ce n'était donc pas sa faute si on s'y laissait prendre. Elle ne pouvait pas mieux faire. Qu'est-ce que vous aviez à lui reprocher ? À vous la faute.

M. Blandois ayant terminé son repas et nettoyé ses doigts, tira un cigare de sa poche et, reprenant sa place sur la saillie de la fenêtre, le fuma à loisir, apostrophant de temps à autre la fumée qui s'échappait en minces filets de ses minces lèvres.

« Blandois, la société t'a malmené ; mais tu vas prendre ta revanche, mon garçon. Ah, ah ! sacrebleu, tu as bien commencé, Blandois ! Au besoin, tu ferais un excellent professeur d'anglais ou de français. Quel trésor tu serais dans l'intimité des familles ! tu as le coup d'œil rapide, tu as de l'entrain, de l'aisance, des manières engageantes, un physique agréable... en un mot, tu es un gentilhomme ! Et tu vivras en gentilhomme, mon enfant, et tu mourras en gentilhomme. Tu ne saurais manquer de gagner la partie, quelque mauvais que soit ton jeu. Tout le monde reconnaîtra ton mérite, Blandois. Cette société qui t'a si cruellement outragé, tu la verras ployer sous le poids de tes fiers dédains. Tu es naturellement orgueilleux, mon Blandois, et tu as le droit de l'être ! »

Ce fut au bruit de ces murmures flatteurs que Blandois, le gentilhomme, acheva de fumer son cigare et de vider sa bouteille. Ce double devoir rempli, il se secoua, se mit sur son séant ; puis se leva et s'en retourna vers le domicile de Clennam et Cie, après avoir prononcé, en guise de morale, le monologue qui suit :

« Tiens-toi bien ! Blandois, mon ami, attention à toi ! ne perds pas la boule. »

Il fut reçu à la porte d'entrée par Mme Jérémie, qui, d'après les ordres de son seigneur et maître, avait allumé deux chandelles dans le vestibule et une troisième sur l'escalier, et qui conduisit le visiteur dans la chambre de Mme Clennam. Le thé y était déjà servi, et on y avait fait les préparatifs qui précédaient d'ordinaire la venue d'un étranger attendu. Ces préparatifs se bornaient à fort peu de chose, même dans les grandes occasions, car on se contentait de sortir le service de porcelaine et de recouvrir le lit d'une simple et triste draperie. Quant au reste, le canapé, semblable à une bière

avec le billot sous forme de coussin, la dame, en costume de veuve, qui semblait toute prête à marcher à l'échafaud, le feu recouvert d'une croûte de cendres mouillées, le petit tas de cendres sèches dans la grille, la bouilloire avec son odeur de vernis brûlé, tout cela restait tel qu'il était depuis quinze ans.

M. Flintwinch présenta le gentleman recommandé aux soins obligeants de Clennam et Cie. Mme Clennam, qui avait la lettre devant elle, inclina la tête et invita M. Blandois à s'asseoir. L'hôtesse et l'invité s'examinèrent l'un l'autre avec une grande attention : curiosité fort naturelle.

« Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à une pauvre invalide comme moi. Il arrive bien rarement qu'aucun de ceux qui viennent ici pour affaires ait un souvenir à donner à une personne aussi retirée du monde que je le suis. Il serait ridicule de s'en plaindre : « Loin des yeux, loin du cœur. Les absents ont toujours tort. » Tout en sachant beaucoup de gré à ceux qui font exception en ma faveur, je suis loin de me plaindre de la règle. »

M. Blandois, avec son air le plus distingué, exprima la crainte d'avoir dérangé Mme Clennam en se présentant à une heure aussi indue. Il avait déjà présenté ses excuses empressées à M...

« Pardon, continua-t-il ; mais je n'ai pas l'honneur de connaître le nom de...

— M. Jérémie Flintwinch, attaché à la maison depuis bien des années. »

M. Blandois déclara qu'il était le très-humble et obéissant serviteur de M. Flintwinch. Il pria M. Flintwinch d'agréer l'assurance de sa considération la plus parfaite.

« Mon mari étant mort, dit Mme Clennam, et mon fils ayant préféré une autre carrière, notre vieille maison n'a plus aujourd'hui d'autre représentant que M. Flintwinch.

— Et vous, qu'êtes-vous donc alors ? demanda l'associé d'un ton bourru. Vous avez assez de tête pour remplacer deux hommes.

— Mon sexe, continua la dame qui se contenta, pour toute réponse, de tourner les yeux du côté de Jérémie, ne me permettait pas de prendre une part responsable dans les affaires ; par conséquent, M. Flintwinch combine mes intérêts avec les siens et dirige tout. Notre maison n'a plus la même

importance qu'autrefois ; mais néanmoins quelques-uns de nos vieux amis (et entre autres les signataires de cette lettre) sont assez bons pour ne pas nous oublier, et nous sommes aussi à même que jamais de leur rendre les services qu'ils veulent bien nous demander. Mais je parle là de choses qui ne vous intéressent nullement. Vous êtes Anglais, monsieur ?

— Ma foi, non, madame ; je ne suis pas né en Angleterre, et je n'y ai pas non plus été élevé. Au fond, je n'appartiens à aucun pays, répondit M. Blandois allongeant la jambe et se frappant la cuisse sans façon ; je descends d'une demi-douzaine de nations.

— Vous avez beaucoup couru le monde ?

— Beaucoup. Par le ciel, madame, je suis allé un peu partout.

— Vous n'avez sans doute rien qui vous retienne chez vous. Vous n'êtes pas marié !

— Madame, répliqua M. Blandois avec un sinistre froncement de sourcils, j'adore votre sexe, mais je ne suis pas marié... je ne l'ai jamais été. »

Mme Jérémie, debout près de la table, non loin du visiteur, était en train de verser le thé. Ayant par hasard tourné la tête du côté de M. Blandois, tandis qu'il faisait cette réponse, elle se figura, grâce à son perpétuel état de somnambulisme, qu'il y avait dans le regard de ce personnage je ne sais quoi de fascinateur qui l'obligeait à tenir les yeux fixés sur lui. Cette impression fut même si vive qu'elle se tint immobile, la théière à la main, à dévisager M. Blandois ; impolitesse qui non-seulement lui causa à elle-même une certaine inquiétude (en prévision de la punition que ne manquerait pas de lui infliger Jérémie), mais une gêne considérable au visiteur, et par suite à Mme Clennam et à M. Flintwinch. Cet état de somnambulisme dura quelques minutes, pendant lesquelles ils restèrent à se regarder confusément les uns les autres, sans savoir pourquoi.

« Eh bien ! dit enfin la maîtresse de Mme Jérémie qui fut la première à interrompre le silence. Qu'est-ce que vous avez à regarder ainsi monsieur ?

— Je n'en sais rien, répondit Mme Flintwinch, la main libre étendue vers le visiteur. Ce n'est pas moi ! c'est lui !

— Que veut dire cette bonne femme ? s'écria M. Blandois, qui pâlit, rougit et se leva lentement d'un air de fureur qui formait un étrange contraste avec ses paroles modérées. Il n'y a pas moyen de comprendre la conduite étrange de cette bonne dame.

— Il n'y a pas moyen de la comprendre ! répliqua M. Flintwinch, qui s'avança en pirouettant doucement vers sa femme. Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle veut dire. C'est une idiote ; elle divague. On lui fera avaler une dose... oh ! mais une dose... Hors d'ici, ma vieille, ajouta-t-il à l'oreille de la dame. Hors d'ici ; profite du moment... avant que je t'aie réduite en marmelade. »

Mme Jérémie, comprenant le danger que courait son identité, lâcha la théière dont son mari venait de s'emparer, se cacha la tête sous son tablier, et disparut. Peu à peu le visiteur se remit à sourire et se rassit.

« Vous voudrez bien l'excuser, monsieur Blandois, dit M. Flintwinch, versant lui-même le thé ; elle perd la tête et retombe en enfance... Voilà où elle en est... Voulez-vous vous sucrer, monsieur ?

— Merci ; je ne prends pas de thé... Pardonnez mon indiscretion, mais voilà une montre assez curieuse. »

La table où on avait servi le thé avait été rapprochée du canapé, de façon à laisser un espace vide entre ce meuble et le petit guéridon de Mme Clennam. Le galant M. Blandois s'était levé pour donner du thé à cette dame qui avait déjà son assiette de rôties devant elle, et ce fut en posant la tasse à portée de la malade que la montre qui restait toujours posée sur ce guéridon attira son attention.

Mme Clennam leva tout à coup les yeux sur lui.

« Voulez-vous me permettre ? Merci. Une très-belle montre, déjà ancienne, dit-il en la prenant dans sa main. Un peu lourde à porter, mais c'est solide et franc. J'ai un penchant pour tout ce qui est franc. Tel que je suis, j'ai toujours le mérite d'être franc comme l'or !.... Une montre d'homme à double boîte, à la vieille mode. Puis-je l'ouvrir ? Merci. Tiens ? Un rond de soie brodé de perles ! J'ai vu beaucoup de ces doublures de montre chez de vieux Hollandais et en Belgique. Drôle d'usage !

— C'est surtout un usage ancien.

— Très-ancien. Mais cette doublure-ci n'est pas aussi vieille que la montre ?

— Je ne crois pas.

— C'est étonnant comme nos pères s'amusaient à compliquer et à entrelacer les chiffres de ce genre ! remarqua M. Blandois, levant les yeux pour regarder Mme Clennam avec ce sourire qui lui était propre. Est-ce bien N. O. P. qu'il y a là ? On pourrait y voir tout ce qu'on veut.

— Ce sont bien là les lettres qui se trouvent brodées sur ce rond. »

M. Flintwinch qui, pendant ce dialogue, était resté immobile et attentif, la main levée et la bouche ouverte, tout prêt à boire son thé, commença alors à ingurgiter le contenu de sa tasse : remplissant sa bouche toute pleine avant d'avaler le liquide d'un seul trait, et réfléchissant toujours avant de l'emplir de nouveau.

« N. O. P. était sans doute quelque ravissante créature, reprit Blandois, en remettant la montre dans sa boîte. Sur la foi de ce chiffre, j'adore la mémoire de N. O. P. Malheureusement pour mon repos, je ne suis que trop porté à adorer. Peut-être est-ce un vice, peut-être est-ce une vertu ; dans tous les cas, il est dans mon caractère d'adorer la beauté et le mérite de votre sexe, madame. »

M. Flintwinch venait de se verser une autre tasse de thé qu'il ingurgitait de la même façon qu'auparavant, les yeux toujours fixés sur la malade.

« Cette fois, monsieur, vous n'avez rien à redouter pour votre repos, répondit Mme Clennam. Ces lettres à ce que je crois, ne forment pas les initiales d'un nom.

— Celles d'une devise, alors, remarqua M. Blandois, en passant.

— D'une phrase. Cela veut dire, si je ne me trompe : *N'oubliez pas !*

— Et naturellement, continua M. Blandois, replaçant la montre sur la table et retournant à sa place, vous n'oubliez pas. »

Jérémie, finissant son thé, non-seulement avala une gorgée plus abondante que celles qu'il avait ingurgitées jusqu'alors, mais resta la tête rejetée en arrière et sans retirer la tasse de ses lèvres, tandis qu'il continuait à fixer les yeux sur Mme Clennam. Celle-ci, avec la rigidité de traits et la puissance de concentration dans laquelle elle paraissait recueillir toute sa

fermeté ou toute son agitation, et qui étaient chez elle ce que les gestes sont chez les autres, répondit d'un ton ferme et délibéré :

« Non, monsieur, je n'oublie pas. Ce n'est pas le moyen d'oublier, que de mener une vie aussi monotone que la mienne l'a été depuis bien des années. Ce n'est pas le moyen d'oublier, que de mener une vie de punition volontaire. On ne se sent guère disposé à oublier lorsqu'on sait que l'on a... comme tous les enfants d'Adam... des péchés à expier et sa paix à faire avec le Seigneur. Aussi n'ai-je pas cette faiblesse, non, je n'oublie pas ni ne désire oublier. »

M. Flintwinch qui, depuis une minute, secouait le résidu de son thé en imprimant un mouvement circulaire à sa tasse, avala ce reste d'un trait et posa la tasse sur le plateau, comme un homme qui en a assez ; cela fait, il regarda M. Blandois comme pour lui demander : « Eh bien ! qu'est-ce que vous dites de ça ? »

« J'avais exprimé toutes ces idées, madame, répondit M. Blandois : avec son salut le plus insinuant, sa main blanche sur son cœur, dans le mot *naturellement*, que je suis fier d'avoir eu le bonheur et l'intelligence (franchement, ce n'est pas l'intelligence qui manque à Blandois) de rencontrer.

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Mme Clennam, si je doute qu'il soit bien probable qu'un homme du monde, aimant le changement et le plaisir, habitué à courtiser et à se voir courtiser...

— Oh madame ! vous me flattez !

— ... Si je doute qu'il soit probable qu'une personne de votre caractère puisse deviner ce qui regarde le mien dans les circonstances où je me trouve. Sans vouloir vous exposer toute une doctrine (elle jeta un coup d'œil vers la rangée de livres secs et ternes qui se trouvaient auprès d'elle)... car vous êtes maître de faire ce que vous voulez, et les conséquences en retomberont sur votre propre tête... je dirai ceci : Je ne prends pour guides que des pilotes infailibles, avec lesquels je ne saurais faire naufrage... avec lesquels il est *impossible* que je fasse naufrage... et pour pouvoir oublier l'avis contenu dans ces trois lettres, il faudrait que je ne fusse pas aussi rudement châtiée que je le suis. »

C'était un étrange spectacle que de voir l'empressement qu'elle mettait à saisir une occasion de discuter contre un adversaire invisible, peut-être contre elle-même, toujours occupée de se faire illusion dans cette lutte secrète.

« Si j'oubliais les fautes commises dans une vie de santé et de liberté, je pourrais me plaindre de l'existence à laquelle je me vois condamnée. Mais je ne m'en plains pas ; je ne m'en suis jamais plainte. Si j'oubliais que cette scène du monde, le Seigneur a eu l'intention expresse d'en faire une scène de ténèbres, de désolation et de sombres épreuves pour les créatures qu'il a tirées de la poussière, j'aurais pu conserver quelque tendresse pour les vanités terrestres. Mais il n'en est rien. Si j'ignorais que nous sommes... tous sans exception... l'objet d'une colère trop méritée, qui doit être satisfaite, et contre laquelle nos simples mérites ne peuvent rien, peut-être aurais-je pu gémir sur la différence qui existe entre une paralytique condamnée à l'immobilité et les gens qui sont libres d'aller et de venir. Mais je regarde comme une grâce et une faveur spéciales d'avoir été choisie pour la réparation qui m'est imposée, pour apprendre ce dont je ne saurais plus douter désormais, et pour travailler à mon salut comme je suis sûre d'y travailler dans ma solitude. Sans cela, mes épreuves n'auraient porté aucun fruit. Voilà pourquoi je ne veux ni ne puis rien oublier. Voilà pourquoi je me suis résignée, convaincue que mon sort est préférable à celui de bien des millions de créatures que la grâce n'a point touchées. »

Tout en disant cela, elle avait posé la main sur la montre, et l'avait remise à la place précise qu'elle y occupait toujours. Puis, sans retirer sa main, elle demeura quelques instants immobile à regarder la montre avec une expression de défi.

M. Blandois, qui avait écouté avec beaucoup d'attention le discours de Mme Clennam, continua à fixer les yeux sur elle en caressant sa moustache des deux mains et d'un air rêveur. M. Flintwinch, qui semblait avoir des crispations, intervint à son tour.

« Là, là, là ! dit-il. C'est entendu, madame Clennam ; vous venez de parler comme une femme pieuse et raisonnable. Mais je soupçonne fort que M. Blandois n'est pas trop porté à la piété.

— Au contraire, monsieur ! protesta ce gentilhomme en faisant craquer ses doigts. Pardonnez-moi ! La piété est dans mon caractère. Je suis sensible, ardent, consciencieux et plein d'imagination. Or, un homme sensible, ardent, consciencieux et plein d'imagination, monsieur Flintwinch, est nécessairement pieux... ou bien il ne vaudrait pas grand'chose. »

Tandis que le visiteur se levait pour prendre congé de Mme Clennam et s'avavançait vers elle d'un air cavalier (car cet homme, ainsi que tous ceux que la nature a marqués du même sceau, tombait toujours dans l'exagération, bien qu'il n'outrât parfois les choses que de l'épaisseur d'un cheveu), Jérémie soupçonna vaguement que M. Blandois pouvait bien ne pas valoir grand'chose.

« Monsieur, dit alors Mme Clennam, je me suis laissée aller à vous parler de mes infirmités, et vous aurez sans doute vu là une preuve de l'égoïsme d'une vieille malade, bien que ce soit seulement votre réflexion qui m'a poussée par occasion sur ce terrain. Puisque vous avez été assez bon pour songer à me faire une visite, soyez assez bon aussi pour m'excuser de vous avoir tant parlé de moi... Pas de compliments, je vous prie (il était clair que M. Blandois allait lui en adresser un)... M. Flintwinch sera heureux de vous rendre tous les services qui sont en son pouvoir, et je souhaite que votre séjour dans cette ville soit agréable. »

M. Blandois la remercia et, avec sa galanterie habituelle, lui envoya plusieurs baisers du bout des doigts.

« Ah ! voilà une chambre antique, remarqua-t-il avec une légèreté affectée en se retournant lorsqu'il fut arrivé près de la porte. Votre conversation, madame, m'a si vivement intéressé que je n'y avais pas fait attention tout d'abord. Mais vraiment cette chambre a un cachet bien franc et bien marqué du bon vieux temps.

— C'est que la maison elle-même est tout à fait antique, répondit Mme Clennam avec son sourire glacé. Malgré son peu de prétention, c'est une franche antiquité.

— Ma foi ! s'écria le visiteur, si M. Flintwinch était assez bon pour me faire voir les autres pièces en sortant, il m'obligerait infiniment. J'ai un faible pour les vieilles maisons. J'ai un grand nombre de faibles, hélas ! mais celui-là surtout. J'adore et j'étudie le pittoresque dans toutes ses

branches ; on m'a dit que j'étais pittoresque moi-même. Il n'y a aucun mérite à être pittoresque.... J'espère que j'ai d'autres qualités qui valent mieux. Mais il n'est pas impossible non plus que je sois pittoresque. C'est de la sympathie !

— Je vous prévien, monsieur Blandois, que vous trouverez l'objet de votre sympathie très-sombre et très-nu, dit Flintwinch, s'armant d'un chandelier. Cela ne vaut pas la peine d'être vu. »

Mais M. Blandois, donnant à Jérémie une tape amicale dans le dos, se contenta de rire ; puis, après s'être retourné pour adresser un dernier baiser à la malade, il s'éloigna avec son guide.

« Vous ne tenez pas à monter en haut ? demanda M. Flintwinch, s'arrêtant sur le palier.

— Au contraire, monsieur Flintwinch ; si ce n'est pas abuser de votre complaisance, j'en serai ravi ! »

M. Flintwinch, reprenant sa marche oblique, monta l'escalier, suivi de près par M. Blandois. Ils entrèrent dans la grande chambre à coucher mansardée qu'Arthur avait occupée le soir de son arrivée.

« Là, monsieur Blandois ! s'écria Jérémie en la faisant voir. Je souhaite que vous vous trouviez payé de vos peines d'être monté si haut pour voir ça. Mais, pour ma part, je suis d'un autre avis. »

Blandois ayant déclaré qu'il était enchanté, ils traversèrent les autres mansardes, divers couloirs, et descendirent. Avant de se retrouver sur l'escalier, M. Flintwinch avait découvert que le visiteur ne regardait nullement les chambres, mais qu'après avoir jeté autour de lui un coup d'œil rapide, il se remettait à examiner son guide. Intrigué par cette découverte, il se retourna au milieu de l'escalier pour faire une autre expérience. Ses yeux rencontrèrent immédiatement ceux de M. Blandois ; ils se regardèrent fixement l'un l'autre ; le visiteur, avec ce méchant mouvement de son nez et de sa moustache, se mit à rire, ainsi qu'il l'avait fait à chaque fois d'un petit rire diaboliquement silencieux.

Comme M. Flintwinch était beaucoup moins grand que le visiteur, il y avait pour lui un désavantage physique à se voir aussi désagréablement dévisagé d'en haut ; et comme, en outre, il descendait le premier et se trouvait presque toujours à une ou deux marches au-dessous de l'autre, ce

désavantage était encore plus grand en ce moment. Il attendit, pour regarder de nouveau M. Blandois, que cette inégalité supplémentaire n'existât plus, c'est-à-dire qu'ils fussent entrés dans la chambre de feu M. Clennam. Mais alors il se dédommagea en se tournant à l'improviste sur son hôte, qu'il retrouva toujours occupé à l'examiner.

« Cette vieille maison est vraiment charmante, dit M. Blandois en souriant. Si mystérieuse ! Vous n'entendez jamais des bruits surnaturels ici ?

— Des bruits ? Non.

— Il n'y vient jamais de démon ?

— Il n'en vient jamais ; du moins, répondit M. Flintwinch en faisant un pas oblique vers son interlocuteur, il n'en vient pas qui se présentent sous ce nom et en cette qualité.

— Ha, ha !... C'est un portrait, je crois ?

(Il continuait à regarder M. Flintwinch, comme si M. Flintwinch eût été le portrait en question.)

— En effet.

— Oserais-je vous demander le nom de l'original ?

— C'est feu M. Clennam. Le mari de mon associée.

— Et ci-devant propriétaire, sans doute, de cette remarquable montre que j'ai admirée là-haut ? » ajouta le visiteur.

M. Flintwinch, qui avait jeté un coup d'œil sur le portrait, se retourna et reconnut encore qu'il était l'objet de l'examen attentif de M. Blandois, dont le nez s'abaissait et dont la moustache se relevait toujours.

« Oui, monsieur Blandois, répliqua-t-il d'un ton aigre, cette montre lui a appartenu et elle a appartenu à son oncle avant lui, et à je ne sais plus qui encore auparavant ; voilà tout ce que je puis vous dire de sa généalogie.

— C'est un esprit d'une trempe vigoureuse, monsieur Flintwinch, que celui de notre malade.

— Oui, monsieur, répondit Jérémie, se tortillant encore en spirale, ainsi qu'il n'avait pas cessé de le faire depuis le commencement de ce dialogue, pour se tourner vers le visiteur brusquement, comme une vis qui manque

son coup, car l'autre restait impassible, et M. Flintwinch lui-même était toujours contraint de faire un pas en arrière ; oui, monsieur ; c'est une femme remarquable. Elle a beaucoup de courage, beaucoup de vigueur morale.

— Ils ont dû mener une existence bien heureuse, remarqua Blandois.

— Qui ça ? » demanda M. Flintwinch, obliquant encore.

M. Blandois indiqua avec l'index de sa main droite la chambre de la malade, en désignant en même temps le portrait avec celui de la main gauche ; puis écartant les jambes, il resta là à rire à la face de M. Flintwinch, avec ce nez qui s'abaissait et cette moustache qui remontait.

« Leur existence a été aussi heureuse que celle de la plupart des ménages, je suppose, répliqua M. Flintwinch. Je ne saurais vous renseigner là-dessus. Je n'en sais rien. Chaque famille a ses secrets.

— Des secrets ! s'écria Blandois avec vivacité. Répétez-moi un peu ces paroles, mon fils !

— Je dis, répliqua M. Flintwinch en se reculant, car M. Blandois avait paru se gonfler si subitement que sa poitrine avait presque frôlé le visage du sieur Jérémie ; je dis que chaque famille a ses secrets.

— Oui, parbleu, il y en a ! s'écria l'autre, lui donnant une claque sur chaque épaule et le faisant rouler en avant et en arrière. Ah, ah ! vous avez raison ! Des secrets ! Je crois bien qu'il y en a ! Sacrebleu ! Il y a des familles qui ont de satanés secrets, monsieur Flintwinch. »

Puis, après avoir frappé plusieurs fois Jérémie sur les deux épaules, comme pour le féliciter en ami de quelque bonne plaisanterie, il leva les bras, rejeta la tête en arrière et se mit à rire aux éclats. Ce fut en vain que Jérémie tenta d'interrompre cet accès d'hilarité. M. Blandois n'en rit pas moins tout son soûl.

« Mais veuillez me prêter un instant la chandelle, dit-il lorsqu'il eut fini de rire, que je regarde un peu le mari de cette dame remarquable... Ah !... (soulevant la lumière à hauteur de bras)... Il y a aussi une expression assez décidée dans ces traits-là, mais dans un autre genre. Le portrait a l'air de dire... quels sont donc les mots ?... oui, c'est cela, il a l'air de dire :

« N'oubliez pas ! » N'est-il pas vrai, monsieur Flintwinch ? Par le ciel, monsieur, il me fait cet effet-là. »

En rendant la lumière à Jérémie, il le regarda de nouveau ; puis, l'accompagnant d'un pas indolent vers le vestibule, il déclara que cette vieille maison était ravissante, qu'il avait eu grand plaisir à la visiter en détail, et qu'il n'aurait pas voulu manquer ce plaisir-là pour un billet de quatre cents livres.

Au milieu de toutes les familiarités que se permettait M. Blandois, dont les manières étaient devenues beaucoup plus grossières et plus insolentes, le visage du sieur Jérémie, dont le parchemin n'était pas susceptible de changements prononcés, conserva toute son impassibilité. On sait qu'il avait toujours l'air d'un pendu, dont une main amie venait de couper la corde, et, en ce moment, on semblait l'avoir décroché une seconde trop tard : mais, sauf cette légère variante, il n'avait rien perdu de son sang-froid extérieur.

Leur inspection terminée, nos deux personnages se tenaient dans la petite salle qui donnait sur le vestibule, et M. Jérémie, examinant à son tour M. Blandois, lui dit avec calme :

« Je suis charmé, monsieur, que vous soyez satisfait du résultat de notre visite. J'avoue que je ne m'y attendais pas. Cette petite promenade paraît vous avoir mis en gaieté.

— Elle m'a ravi ! répliqua Blandois. Elle m'a rafraîchi, moralement parlant... parole d'honneur ! Avez-vous jamais des pressentiments, monsieur Flintwinch ?

— Je ne sais pas trop ce que vous entendez par ce mot, monsieur.

— Pour poser plus clairement la question, je vous demanderai, mon cher M. Flintwinch, si vous éprouvez parfois une vague prévision d'un plaisir à venir ?

— J'avoue que, pour le quart d'heure, je ne ressens aucune sensation de ce genre, répondit l'associé de Mme Clennam avec une gravité imperturbable ; mais si je sens que cela me vient, je m'empresserai de vous en prévenir.

— Eh bien ! moi, j'éprouve ce soir une sorte de pressentiment qui me dit que nous ferons plus ample connaissance. Et vous, mon bonhomme, sentez-vous que cela vous vienne ?

— Non, répliqua M. Flintwinch après un silence de quelques minutes, pendant lequel il avait paru se consulter afin de répondre avec toute la véracité possible. Non, pas du tout.

— J'ai le pressentiment que nous deviendrons amis intimes. Vous n'avez aucun pressentiment de ce genre, mon fils ?

— Pas encore, » répliqua M. Flintwinch.

M. Blandois prenant encore son hôte par les épaules le secoua un peu avec le même enjouement que les fois précédentes, passa le bras de M. Flintwinch sous le sien et l'invita à venir boire une bouteille de vin avec lui comme un cher vieux finaud qu'il était.

Jérémie accepta sans hésiter cette invitation, et ils s'en furent à la taverne de Blandois par une pluie battante qui, depuis la tombée de la nuit, fouettait les vitres, les toits et le pavé. Il y avait longtemps déjà que le tonnerre avait cessé de gronder et que les éclairs ne brillaient plus ; mais la pluie tombait à torrents. Ils s'installèrent dans la chambre de M. Blandois, et, après avoir commandé une bouteille de vin de Porto, ce voyageur hospitalier, écrasant sous le poids de sa délicate personne tous les jolis coussins qu'il put rassembler, s'assit sur le rebord de la croisée, tandis que M. Flintwinch s'établissait en face de lui, de l'autre côté de la table. M. Blandois proposa de faire venir les plus grands verres qu'on pourrait trouver dans la taverne, proposition à laquelle M. Flintwinch donna son approbation. Les verres ayant été remplis jusqu'aux bords, M. Blandois, sous l'excitation d'une gaieté bachique, trinqua avec M. Flintwinch et vida une rasade en l'honneur de l'intimité dont il avait le pressentiment. M. Flintwinch fit honneur à ce toast avec un flegme silencieux, et continua à boire tout le vin qu'on lui versait sans prononcer un mot. Chaque fois que M. Blandois trinquait avec son invité (politesse qu'il renouvelait dès qu'il avait rempli les verres), M. Flintwinch l'imitait d'un air stupide ; il l'eût imité encore plus volontiers, s'il se fût agi de vider le verre de son hôte aussi bien que le sien ; car, sauf la faculté de déguster le liquide absorbé, Jérémie était un vrai tonneau.

Bref, M. Blandois finit par découvrir que verser du vin de Porto dans le corps taciturne de son ami Flintwinch, ce n'était pas le moyen de le faire parler, attendu que ce liquide semblait au contraire le rendre muet. Jérémie, d'ailleurs, était capable de boire pendant le reste de la nuit, et, au besoin, de continuer jusqu'au lendemain soir, tandis que Blandois, de son côté, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il se livrait à des fanfaronnades trop féroces. Il leva donc la séance lorsque la troisième bouteille du capiteux Porto se trouva vide.

« Vous comptez sans doute tirer sur nous demain ? demanda M. Flintwinch en prenant congé de lui et avec son visage d'homme d'affaires.

— Mon chou, répondit l'autre, les deux mains sur les épaules de M. Flintwinch, soyez tranquille, je tirerai sur vous. Adieu, mon Flintwinch (donnant à Jérémie une accolade méridionale, c'est-à-dire l'embrassant bruyamment sur chaque joue) ; je vous en donne ma parole de gentilhomme ! Oui, mille tonnerres ! vous me reverrez ! »

Mais le lendemain, Blandois ne se présenta pas, bien que la lettre d'avis annoncée eût été reçue par la maison Clennam et Cie. Flintwinch étant allé le soir demander des nouvelles du voyageur fut très-surpris d'apprendre qu'il avait soldé son compte le matin même et qu'il était reparti pour Calais. Néanmoins, Jérémie, à force de se caresser la mâchoire, sortit de ses réflexions pour laisser voir sur sa figure la conviction intime que M. Blandois, cette fois-là, tiendrait sa parole et qu'on ne manquerait pas de le revoir.

CHAPITRE XXXI.

Un homme jaloux de sa dignité.

Il n'est guère de jour où le passant ne rencontre, dans les rues encombrées de notre métropole, un de ces vieillards ridés, maigres et jaunes, qu'on pourrait croire tombés des nues, si les nues ne se respectaient pas trop pour exporter de tels produits, qui se traînent à pas lents et d'un air effaré, comme troublés et effrayés par le bruit et le remue-ménage de la rue. Ce vieillard-là, quand on en rencontre un, est toujours un petit vieillard. Il a pu, jadis, être un grand vieillard, mais il s'est rétréci et transformé en petit vieillard ; si, par hasard, il était déjà d'avance petit, il est devenu plus petit encore. Son habit est d'une couleur et d'une coupe qui n'ont jamais été de mode à aucune époque, dans aucun pays. Il est clair que ce vêtement n'a pas été fait pour lui ni pour aucun autre mortel. Quelque entrepreneur, qui aura soumissionné cette fourniture, aura pris mesure sur le corps de la Destinée pour cinq mille habits conformes au modèle, et la Destinée aura prêté celui-là au vieillard en question. Cet uniforme est orné de grands boutons d'un métal terni, qui ne ressemblent en rien aux boutons de tout le monde. Notre vieillard porte un chapeau râpé, amolli sur les bords par les coups de pousse, mais trop endurci du reste pour jamais s'adapter à la forme de la pauvre tête qu'il a l'air de coiffer ; sa chemise de grosse toile et sa cravate d'étoffe non moins grossière n'ont pas plus d'individualité que l'habit ou le chapeau ; elles ont également l'air de ne pas lui appartenir... et de n'appartenir à personne. Et néanmoins ce vieillard porte cette toilette avec un air aussi gêné que s'il n'était pas accoutumé à pareille fête et qu'il se fût seulement bichonné de la sorte pour aller dans le monde : il faut donc croire qu'il passe la plupart de ses journées en robe de chambre et en bonnet de coton. Tel que le rat des champs, après une année de famine, va visiter le rat de ville et trotte timidement vers le logis de son hôte en traversant une cité de chats, tel ce vieillard s'en va par les rues.

Parfois, dans l'après-midi de quelque jour de fête, on le rencontre marchant d'un pas un peu plus infirme que de coutume, les yeux animés d'une lueur humide et marécageuse. C'est que le petit vieillard est ivre. Il faut très-peu de chose pour le mettre dans cet état ; une pinte de bière fera trébucher ses jambes peu solides. Quelque nouvelle connaissance (la plupart du temps une connaissance de rencontre) a voulu réchauffer la faiblesse du vieillard en le régaland d'un verre d'ale, et il s'ensuivra qu'on ne reverra point passer le vieillard de longtemps. Car ce petit vieillard rentre au dépôt de mendicité, et, même lorsqu'il se conduit bien, on ne le laisse sortir que fort rarement (à mon avis, on pourrait lui ouvrir les portes plus souvent, vu le peu d'années qu'il lui reste à se promener sous le soleil) ; et lorsqu'il se conduit mal, les régisseurs de la maison des pauvres l'enferment plus étroitement que jamais, dans un bosquet de cinquante-neuf vieillards non moins décrépits, qui s'empestent réciproquement d'une foule d'odeurs nauséabondes. Tel était le père de Mme Plornish, petit vieillard dont le gazouillement n'était pas plus fort que celui d'un oiseau râpé, qui avait été jadis dans ce qu'il appelait *la reliure musicale*, qui avait eu de grands malheurs et n'avait jamais réussi à faire son chemin, retombant toujours dans l'impasse de la pauvreté, et avait fini par se retirer, de son propre gré, dans le *Workhouse*^[1], institué par acte du parlement pour remplir l'office du bon Samaritain du district (mais sans allouer les deux deniers mentionnés dans l'Évangile à chaque personne secourue, ce qui eût été une grave atteinte aux règles de l'économie politique), lors du règlement de cette saisie qui avait conduit M. Plornish à la prison de la Maréchaussée. Avant que les affaires de son gendre eussent pris une si mauvaise tournure, le vieux Naudy (on l'appelait toujours ainsi dans sa retraite légale : car pour les locataires de la cour du Cœur Saignant, c'était toujours le vieux *monsieur* Naudy) avait occupé une place au foyer et à la table des Plornish. Il comptait reconquérir sa position sous le toit domestique, dès que la fortune sourirait au maçon : mais il était bien décidé, tant qu'elle conserverait un visage revêche, à habiter le bosquet des petits vieillards, en communauté d'odeurs avec eux.

Mais Naudy avait beau être plus pauvre que Job, il avait beau porter la livrée du paupérisme et habiter le *Workhouse*, cela ne diminuait en rien l'admiration qu'il inspirait à Mme Plornish. Cette dame était aussi fière des

talents paternels que si ces talents eussent fait de lui un lord chancelier. Elle avait une foi aussi vive dans la distinction et la convenance des manières paternelles que si elle eût eu affaire à un premier chambellan. Le pauvre vieux bonhomme savait quelques petites chansons insipides, depuis longtemps oubliées, à propos de blessures infligées par le fils de Vénus à Chloé, à Phyllis et au berger Corydon ; et Mme Plornish était convaincue qu'on n'entendait à l'Opéra aucune musique qui égalât les minces petits filets de voix qui s'échappaient en tremblotant des lèvres qui redisaient ces antiques refrains, comme aurait pu le faire une petite serinette usée et détraquée, mise en mouvement par un enfant à la mamelle.

À chaque jour de sortie (jour heureux, où l'on échappait à la perspective monotone de quarante-neuf vieillards tondus), c'était à la fois le bonheur et la désolation de Mme Plornish, lorsque M. Naudy avait bien mangé et avait bu son demi-verre de *porter*, de dire : « Chantez-nous quelque chose, Père. » Alors Père leur chantait les beautés de Chloé ; et, s'il était un peu en train, il leur donnait ensuite les charmes de Phyllis (depuis qu'il avait pris sa retraite, il n'avait pas encore eu le courage d'aborder Corydon), et Mme Plornish déclarait, en s'essuyant les yeux dans le coin de son tablier, qu'il n'y avait pas au monde un chanteur capable de rivaliser avec Père.

Si M. Naudy, au lieu d'arriver du *Workhouse*, fût venu tout droit de la Cour ; ou même si c'eût été quelque noble Réfrigérateur revenu triomphalement d'une cour étrangère, afin d'être présenté à la reine et de se voir promu à l'occasion de sa dernière bévue diplomatique, Mme Plornish n'aurait pas éprouvé plus d'orgueil qu'elle n'en éprouvait à promener son père dans la cour du Cœur Saignant.

« Voilà mon père disait-elle en le présentant à un voisin. Père ne tardera pas à revenir demeurer avec nous pour tout de bon. Comme Père a bonne mine, n'est-ce pas ? Père chante mieux que jamais, je vous assure ; si vous l'aviez entendu tout à l'heure, vous ne l'oublieriez jamais. »

Quant à Plornish, en épousant la fille de M. Naudy, il avait épousé les croyances de cette dame ; et la seule chose dont il s'étonnât, c'est qu'un chanteur si habile n'eût pas fait fortune. Après y avoir mûrement réfléchi, il pensa que cela provenait de ce qu'on n'avait pas commencé assez tôt à cultiver le génie philharmonique de M. Naudy.

« Car (ainsi raisonnait Plornish), pourquoi perdre votre temps à relire de la musique, lorsque vous en aviez tant en vous-même ? Voilà le grand tort, à mon avis. »

Le vieux Naudy avait un protecteur : un seul. Il avait un protecteur ; un protecteur d'une affabilité superbe, dont il semblait honteux lui-même ; mais il disait pour son excuse que c'était plus fort que lui, qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'être plus familier avec ce brave homme qu'on ne devait s'y attendre (à raison de leurs positions respectives), en le voyant si simple et si pauvre : mais, c'est égal, tout en conservant son quant à lui, il était d'une bonté extraordinaire pour son protégé. Le vieux Naudy était allé plusieurs fois à la prison de la Maréchaussée durant la courte captivité de son gendre ; et il avait été assez heureux pour acquérir les bonnes grâces du doyen de cette institution nationale, et le temps n'avait fait que le mettre plus en faveur auprès de lui.

D'habitude, M. Dorrit recevait ce vieillard comme on reçoit un vassal engagé à foi et hommage. Il organisait des petites régalades et des thés pour son protégé, comme si celui-ci venait lui présenter les hommages des habitants primitifs de quelque'un de ses fiefs éloignés. Il y avait des moments où le doyen semblait presque disposé à jurer que Naudy était un vieux et fidèle serviteur qui avait bien mérité de la famille Dorrit. Lorsque par hasard il parlait du père de Mme Plornish, M. Dorrit disait : « mon vieux protégé. » Il était enchanté de le voir, afin de se livrer à des commentaires sur sa décrépitude dès qu'il avait tourné le dos. Il s'étonnait que le pauvre bonhomme n'eût pas encore le chef trop branlant.

« Il est dans le *Workhouse*, monsieur, disait-il en pareille occasion : il n'a pas de chez lui, pas de visiteurs, pas de position sociale, pas de dignité personnelle, pas de spécialité... Situation déplorable ! »

C'était l'anniversaire de la naissance du vieux Naudy et on lui avait permis de sortir. Il s'était bien gardé de dire aux autorités compétentes que c'était sa fête ; car on aurait pu le tenir enfermé pour lui apprendre que les vieux prolétaires de son genre auraient mieux fait de ne pas naître du tout. Il traversa les rues comme à l'ordinaire pour se rendre à la cour du Cœur Saignant où il dîna avec sa fille et son gendre, pour lesquels il chanta Phyllis. On allait lui demander Chloé, lorsque la petite Dorrit entra en passant pour savoir comment allaient les Plornish.

« Miss Dorrit, dit Mme Plornish, voici Père ! A-t-il bonne mine, hein ? Jamais il n'a été plus en voix ! »

La petite Dorrit tendit la main au vieillard et lui dit en souriant qu'on ne l'avait pas vu depuis longtemps.

« Non, ils sont un peu durs avec mon pauvre père, dit Mme Plornish dont le visage s'allongea, et on ne lui laisse pas prendre l'air aussi souvent qu'il faudrait. Mais il ne tardera pas à revenir demeurer avec nous pour de bon. N'est-ce pas, Père ?

— Oui, ma chère. J'y compte bien. Cela viendra, s'il plaît à Dieu. »

Ici M. Plornish prononça un discours qu'il prononçait invariablement, sans y changer un seul mot, lorsqu'il s'en présentait une occasion favorable. Voici la formule de ce discours :

« Jean-Édouard Naudy, monsieur, tant qu'il y aura sous ce toit une once de n'importe quoi à mettre sous la dent, et tant qu'il y aura une goutte de n'importe quoi à boire, vous pouvez en prendre votre part. Tant qu'il y aura sous ce toit une poignée de n'importe quoi à brûler et une bouchée de n'importe quoi pour se coucher, vous pouvez en prendre votre part. Si par hasard il n'y avait plus rien sous ce toit, vous n'y seriez pas moins bienvenu que s'il s'y trouvait quelque chose. Et voilà mon sentiment ; ainsi donc n'allez pas vous y tromper, et par conséquent je vous prie en grâce de sortir de là... pourquoi alors ne le faites-vous pas ? »

À ce discours lucide, que M. Plornish récitait toujours comme il l'avait composé, c'est-à-dire, avec beaucoup de peine, le père de Mme Plornish répondait de sa voix de pipeau fêlé :

« Merci mille fois, Thomas, je connais très-bien vos sentiments et je vous en remercie. Mais non, Thomas, non. Pas avant que je ne puisse revenir sans vous ôter un morceau de la bouche, à vous ou à vos enfants... et c'est ce que je ferais si je revenais maintenant, vous avez beau dire. Puisse ce temps-là arriver bientôt et il n'arrivera jamais trop tôt à mon gré ! mais je ne reviendrai pas avant ; non, Thomas, pas avant. »

Mme Plornish, qui avait détourné la tête en tenant le coin de son tablier, se retourna pour prendre part à la conversation. Elle annonça à Mlle Dorrit que Père avait l'intention de passer l'eau pour présenter ses respects au Doyen, à moins que Mlle Dorrit n'y vît quelque inconvénient.

La petite Dorrit répondit :

« Je rentre moi-même, et si votre père veut bien venir avec moi je serais très-heureuse d'avoir soin de lui... très-heureuse, reprit-elle, car elle cherchait toujours à ménager l'amour-propre des malheureux, très-heureuse de l'avoir pour compagnon de route.

— Là, Père ! s'écria Mme Plornish. Vous allez vous figurer que vous êtes redevenu un jeune homme bien fringant pour servir comme ça de cavalier à Mlle Dorrit ! Laissez-moi faire un nœud galant à votre cravate ; car vous êtes un vert-galant vous-même, Père ! »

Après cette plaisanterie filiale, Mme Plornish rajusta un peu la toilette de son père, puis elle embrassa le vieillard de tout son cœur et se tint à la porte (pressant dans ses bras le plus chétif de ses deux enfants, tandis que le plus fort se roulait sur les marches) à regarder le vieux Naudy s'éloigner d'un pas chancelant au bras de la petite Dorrit.

Ils ne marchaient pas vite, on le devine. La petite Dorrit mena son compagnon par le pont suspendu où elle l'engagea à se reposer un instant, et tous deux se mirent à regarder la rivière en parlant des vaisseaux qu'on y voyait. Le vieillard confia à la jeune fille ce qu'il ferait si jamais un navire chargé de pièces d'or arrivait à son adresse. Il avait la ferme intention, dit-il, de louer pour les Plornish et pour lui-même un bel appartement donnant sur un café-jardin, où ils demeureraient jusqu'à la fin de leurs jours et se feraient servir par le garçon limonadier ; rien que d'y penser, c'était une vraie fête pour M. Naudy.

Ils ne se trouvaient plus qu'à cinq minutes de la prison lorsqu'au détour d'une rue, ils se rencontrèrent face à face avec Fanny, coiffée de son chapeau neuf et voguant vers le même port.

« Bonté du ciel, Amy ! s'écria la danseuse, faisant un bond en arrière, ce n'est pas possible !

— Quoi donc, ma chère Fanny ?

— Par exemple ! je suis prête à croire bien des choses qu'on pourrait me dire sur ton compte, poursuivit l'autre avec une vive indignation ; mais jamais, non jamais ! je ne t'aurais crue capable d'une pareille bassesse !

— Fanny ! s'écria la petite Dorrit, blessée et surprise.

— Oh ! tu as beau dire : *Fanny* ! petit être sans dignité que tu es !... L'idée de te montrer ainsi dans les rues, en plein jour, avec un indigent du *Workhouse* ! »

Elle lança ce dernier mot comme une balle qui s'échappe du canon d'un fusil à vent.

« Ô Fanny !

— Je te dis encore que tu m'agaces avec tes ô *Fanny* !... Je n'ai jamais rien vu de pareil... L'obstination que tu mets à vouloir nous déshonorer à tout propos est vraiment infâme. Fi ! petite vilaine !

— Est-ce donc déshonorer quelqu'un, répondit doucement la petite Dorrit, que de prendre soin de ce pauvre vieillard ?

— Oui, mademoiselle, répondit sa sœur, et vous devriez le savoir. Et vous le savez très-bien. Et c'est tout bonnement parce que vous le savez que vous agissez ainsi. Le plus grand bonheur de votre vie, c'est de rappeler à votre famille qu'elle a eu des malheurs. Et votre plus grand plaisir c'est de fréquenter des gens de rien. Mais si vous ignorez ce que c'est que les convenances, moi, je ne l'ignore pas. Vous me permettrez donc de traverser de l'autre côté, et vous me laisserez poursuivre mon chemin sans avoir l'air de me connaître. »

Là-dessus, elle courut d'un bond sur le trottoir opposé. Le vieux bonhomme qui déshonorait ainsi la famille Dorrit s'était tenu à quelques pas de là (car la jeune couturière, dans son premier mouvement de surprise, lui avait lâché le bras), saluant Fanny avec déférence, bousculé par des piétons impatients, qui juraient après lui parce qu'il leur barrait le chemin. Il rejoignit alors sa compagne, la tête un peu étourdie, et lui demanda :

« J'espère qu'il n'est rien arrivé à votre honoré père, mademoiselle ? J'espère que toute votre honorée famille se porte bien ?

— Non, non, il n'est rien arrivé, répondit la petite Dorrit. Tout le monde se porte bien. Merci ! Donnez-moi donc le bras, monsieur Naudy. Nous n'avons plus bien loin à aller maintenant. »

Elle se remit à causer avec le vieillard, comme elle avait fait tout le long du chemin. Ils arrivèrent bientôt dans la loge, où M. Chivery était de garde, et ils entrèrent dans la prison. Or, le hasard voulut que le Père des détenus

s'avançât en flânant vers la loge au moment où Amy en sortait, donnant le bras au vieux Naudy. Ce spectacle parut causer au Doyen une très-vive agitation et un profond chagrin ; sans faire la moindre attention à son protégé (qui, après avoir salué, se tenait le chapeau à la main, ainsi qu'il le faisait toujours en cette auguste présence), il lui tourna le dos, se dirigea à la hâte vers l'entrée du corps de logis où se trouvait sa chambre, et remonta chez lui.

La petite Dorrit, après avoir promis de revenir dans un instant, laissa là le pauvre vieillard que, dans une heure malencontreuse, elle avait pris sous sa protection, et s'empressa de rejoindre son père. Sur l'escalier, elle rencontra Fanny qui la suivait avec des airs de dignité offensée. Tous les trois entrèrent dans la chambre presque en même temps.

Le Doyen se laissa tomber dans son fauteuil, se cacha le visage dans ses mains et poussa un gémissement.

« Naturellement ! s'écria Fanny, il ne pouvait pas en être autrement... Voilà pauvre papa affligé !... Maintenant, j'espère que vous me croirez, mademoiselle, lorsque je vous dirai quelque chose ?

— Qu'avez-vous donc, père ? demanda la petite Dorrit, se penchant sur lui. Vous ai-je fait de la peine ? Ce n'est pas moi qui vous cause ce chagrin, j'espère ?

— *Vous espérez !* Il est bien temps de dire cela !... Oh ! petite... (Fanny s'arrêta pour chercher une épithète assez expressive) ... petit être vulgaire !... Oh ! oui, tu es bien une véritable enfant de prison ! »

Le Doyen mit un terme à ces reproches irrités en étendant la main, gémit de nouveau, leva enfin la tête qu'il secoua tristement en regardant la plus jeune de ses filles.

« Amy, je sais que tu es innocente de toute mauvaise intention ; mais tu m'as blessé au cœur, ma fille.

— Innocente de toute mauvaise intention ! interrompit l'implacable Fanny. Allons donc ! Elle est plébéienne de cœur, voilà ce qu'elle est. Son intention est de dégrader la famille !

— Père ! s'écria la petite Dorrit, pâle et tremblante, je suis bien fâchée. Pardonnez-moi, je vous en prie. Dites-moi ce que j'ai fait de mal, afin que

je me corrige.

— Ce que tu as fait, petit être prévaricateur ? répliqua Fanny. Mais tu le sais fort bien, je te l'ai déjà dit, ne te charge donc pas encore la conscience en faisant semblant de l'ignorer !

— Silence !... Amy, reprit le père, passant à plusieurs reprises son mouchoir sur son visage, puis le serrant convulsivement dans la main qu'il venait de laisser retomber sur ses genoux ; j'ai fait ce que j'ai pu pour vous maintenir dans une sphère distinguée, j'ai fait ce que j'ai pu pour vous conserver un rang ici. Peut-être ai-je réussi, peut-être n'ai-je point réussi. Peut-être avez-vous remarqué mes efforts, peut-être ces efforts vous ont-ils échappé. Je ne prétends pas décider cette dernière question. J'avais tout perdu fors l'honneur. C'est là le dernier coup qui m'avait été épargné... jusqu'à ce jour. »

À ces mots, sa main crispée se desserra, et il porta de nouveau son mouchoir à ses yeux. La petite Dorrit, agenouillée auprès de son père dans une attitude suppliante, le contemplait d'un air plein de remords. Le Doyen, au sortir de son accès de douleur, serra de nouveau son mouchoir.

« Oui, jusqu'à ce jour, j'avais par bonheur échappé aux humiliations. Au milieu de toutes mes épreuves, j'ai trouvé en moi-même assez de fierté, et chez ceux qui m'entourent assez de respect (si je puis me servir de cette expression) pour échapper à toute humiliation. Mais aujourd'hui, en ce moment, je me sens profondément humilié.

— Naturellement ! On ne pouvait pas s'attendre à autre chose ! s'écria l'irascible Fanny. S'en aller trotter et galoper au bras d'un indigent de *Workhouse* ! (nouvelle balle lancée par le fusil à vent.)

— Mais, cher père... s'écria la petite Dorrit, je ne cherche pas à me justifier de vous avoir causé tant de peine... non, je vous assure... (elle joignait ses mains suppliantes dans une angoisse inexprimable), tout ce que je vous demande c'est de vous consoler et d'oublier ma faute. Mais si je n'avais pas su que vous étiez toujours si bon pour ce vieillard, et que vous étiez toujours content de le voir, je ne serais pas venue ici avec lui, père, croyez-le bien. La faute que j'ai eu le malheur de commettre, je l'ai commise sans vouloir. Je ne voudrais pas amener une larme dans vos yeux, cher père, pour rien au monde. »

Le cœur de la petite Dorrit était prêt à se briser.

Fanny, avec un sanglot moitié irrité moitié repentant, se mit à pleurer de son côté, et s'écria (ainsi qu'elle ne manquait jamais de le faire lorsque ses colères commençaient à se dissiper, et qu'elle était très-fâchée contre elle-même et un peu fâchée contre les autres), qu'elle voudrait être morte.

Le Doyen avait serré sa plus jeune fille contre son cœur, et la caressait en lui lissant les cheveux.

« Là, là ! n'en parlons plus, Amy ; n'en parlons plus, mon enfant. Je l'oublierai dès que cela me sera possible. Je... (avec une gaieté affectée) je... tâcherai de l'oublier bientôt. Il est parfaitement exact, ma chère, que je suis toujours heureux de voir mon vieux protégé... mais en cette qualité seulement, vous comprenez, et que je tends à ce... hem !... roseau brisé (j'espère qu'il n'y a aucune inconvenance à le désigner ainsi), une main aussi... hem... aussi protectrice et aussi bienveillante que ma position me permet de le faire. Tout cela est très-exact, ma chère enfant. Mais, en même temps, je sais ne pas dépasser les bornes que m'impose... hem !... le sentiment de ma propre dignité... de la dignité qui me convient. Il y a certaines choses (il s'arrêta pour sangloter) qui ne sauraient se concilier avec ce sentiment et qui le blessent... qui le blessent profondément. Ce n'est pas d'avoir vu ma chère Amy prévenante et... hem !... affable envers mon vieux protégé... ce n'est pas là ce qui me froisse. C'est... car je veux me montrer explicite en terminant ce pénible entretien... d'avoir vu ma fille, ma propre fille, entrant dans la cour de cette communauté, au sortir de la rue... et souriant ! souriant !... au bras d'un... Ô mon Dieu !... au bras d'une livrée de misère. »

L'infortuné Doyen fit cet allusion à l'habit antédiluvien d'une voix si émue qu'on eut peine à l'entendre, en brandissant la main qui étreignait le mouchoir. Peut-être eût-il trouvé d'autres paroles pour exprimer sa douleur sans un coup, déjà deux fois répété, qu'on venait de frapper à la porte et auquel Fanny (qui déclarait toujours qu'elle voudrait être morte et qui ajoutait même qu'elle ne serait pas fâchée d'être enterrée), répondit :

« Entrez !

— Ah John ! s'écria le Doyen, qui s'était calmé tout à coup. Qu'est-ce qu'il y a, John ?

— Une lettre pour vous, monsieur, qu'on vient d'apporter il y a un instant avec une commission ; et comme je me trouvais dans la loge, monsieur, j'ai voulu vous la monter moi-même. »

L'attention de l'orateur était fort distraite par le pitoyable spectacle de la petite Dorrit agenouillée aux pieds de son père, et détournant la tête.

« Ah ! très-bien, John. Je vous remercie.

— La lettre est de M. Clennam, monsieur... c'est la réponse... et il vous fait dire, monsieur, qu'il vous envoie ses compliments et qu'il aura le plaisir de venir vous voir cette après-midi, et qu'il espère vous trouver, ainsi que (l'orateur semble plus distrait que jamais)... Mlle Amy !

— Oh ! très-bien (tandis que le père entr'ouvrait la lettre qui renfermait un billet de banque, il rougit un peu et lissa de nouveau les cheveux d'Amy)... Merci, John, je sais ce que c'est. Bien obligé de votre complaisance. On n'attend pas la réponse ?

— Non, monsieur.

— Merci, John. Comment se porte votre mère, jeune John ?

— Merci, monsieur ; pas aussi bien qu'on pourrait le désirer... et même nous allons tous assez mal, excepté père... mais, en somme, ma mère se porte assez bien.

— Rappelez-nous à leur souvenir, voulez-vous ? À leur bon souvenir, s'il vous plaît, jeune John.

— Merci, monsieur ; je n'y manquerai pas. »

Et M. Chivery fils alla son chemin, ayant improvisé sur place une épitaphe complètement inédite dont voici la teneur :

CI-GISENT les restes mortels de JOHN CHIVERY,
qui ayant vu un jour l'idole de son âme en proie à la douleur
et aux larmes,
et se sentant incapable de soutenir ce spectacle navrant
a aussitôt regagné la demeure de ses parents inconsolables
où il a mis fin à sa triste existence.

« Là, là, Amy ! reprit le Doyen lorsque John eut refermé la porte. Qu'il ne soit plus question de cela (depuis quelques minutes son accablement s'était dissipé comme par enchantement ; il était même devenu très-gai). Et

où donc est mon vieux protégé pendant tout ce temps-là ? Il ne faut pas le laisser seul une minute de plus, ou il commencera à se figurer qu'il n'est pas le bienvenu. Veux-tu me l'amener, mon enfant, ou je vais aller le chercher moi-même.

— Si cela vous est égal, père, je crois qu'il vaut mieux que ce soit vous, répondit la petite Dorrit, cherchant à étouffer ses sanglots.

— Certainement, j'irai moi-même, ma chère. J'oubliais ; tes yeux sont un peu rouges. Là... remets-toi, Amy. Ne t'inquiète plus de moi. Je n'y pense déjà plus, mon amour, plus du tout. Remonte chez toi, Amy ; va effacer les traces de tes larmes, et prends un air aimable pour recevoir M. Clennam.

— J'aimerais mieux rester dans ma chambre, père, répliqua la petite Dorrit, qui eut plus de peine encore à se calmer. J'aimerais beaucoup mieux ne pas voir M. Clennam.

— Oh ! fi donc, fi donc, ma chère ! c'est de l'enfantillage. M. Clennam est un homme très comme il faut... très comme il faut, un peu réservé parfois, mais extrêmement comme il faut, je dois le reconnaître. Pour rien au monde je ne voudrais que tu ne fusses pas ici pour le recevoir, ma chère... cette après-midi surtout. Ainsi donc, va te rafraîchir le visage, Amy ; va ma bonne fille. »

La petite Dorrit, en fille soumise, se leva pour obéir à cet ordre. Elle s'arrêta avant de s'éloigner, pour donner à sa sœur un baiser de réconciliation. Sur ce, la danseuse, qui, l'esprit bourrelé de remords, avait renoncé pour le moment au souhait nécrologique dans lequel elle avait coutume de chercher des consolations, conçut et exécuta la brillante idée de souhaiter que le vieux Naudy fût plutôt mort à sa place, au lieu de venir comme un dégoûtant, ennuyeux et méchant bonhomme, créer des querelles entre deux sœurs.

Le Doyen, qui fredonnait un air et portait sa calotte de velours un peu de côté, tant il était de bonne humeur, descendit dans la cour, où il trouva le vieux Naudy debout auprès de la grille, son chapeau à la main, dans l'attitude qu'il avait conservée depuis le départ de la petite Dorrit.

« Allons, Naudy ! dit le Père des détenus avec une suavité extrême. Pourquoi restez-vous là, Naudy ; vous savez le chemin. Pourquoi ne montez-vous pas ? (Le Doyen poussa la condescendance jusqu'à tendre la

main à son protégé en ajoutant :) Comment allez-vous, Naudy ? Nous nous portons assez bien, n'est-ce pas ? »

Le vieux gazouilleur répondit :

« Merci, honoré monsieur ; je n'en vais que mieux depuis que j'ai le plaisir de voir Votre Honneur. »

Tandis qu'ils remontaient vers le logis de M. Dorrit, le Doyen présenta le vieillard à un détenu de date récente :

« Une vieille connaissance à moi, monsieur ; un vieux protégé... Couvrez-vous, mon bon Naudy ; mettez votre chapeau, » ajouta-t-il ensuite avec beaucoup d'affabilité.

Son patronage ne s'arrêta pas là ; car il chargea Maggy de faire les apprêts du thé et d'acheter des gâteaux, du beurre frais, des œufs, du jambon froid et des crevettes, lui remettant à cet effet un billet de banque de dix livres sterling, avec force recommandations d'avoir grand soin de compter la monnaie. Ces préparatifs étaient presque terminés, et la petite Dorrit était redescendue avec son ouvrage, lorsque Clennam se présenta. Le Doyen fit à son hôte un accueil des plus gracieux et l'invita à partager leur repas.

« Amy, ma chérie, tu connais M. Clennam mieux que je n'ai le bonheur de le connaître moi-même : je n'ai donc pas besoin de te le présenter. Fanny, ma chère, monsieur n'est pas non plus un étranger pour toi... (Fanny fit un salut hautain ; car, en pareille occasion, elle paraissait croire à une vaste conspiration qui avait pour but d'insulter tous les Dorrit en général en feignant de ne pas les comprendre et en ne leur témoignant pas le respect auquel ils avaient droit, et elle regardait Arthur comme un des complices de cette ligue). Vous voyez ici, monsieur Clennam, un vieux protégé à moi, le vieux Naudy, un vieux serviteur très-fidèle (il parlait toujours de Naudy comme d'une antiquaille, bien qu'il fût son aîné de deux ou trois années). Voyons un peu. Vous connaissez Plornish, je crois ? Il me semble que ma fille Amy m'a dit que vous connaissiez ces pauvres Plornish ?

— Oui, je les connais, répondit Arthur Clennam.

— Eh bien, monsieur, voilà le père de Mme Plornish.

— Vraiment ? Je suis très-content de le rencontrer.

— Vous seriez encore plus content, monsieur Clennam, si vous connaissiez toutes ses bonnes qualités.

— J'espère que je ne tarderai pas à les connaître, maintenant que je connais celui qui les possède, dit Arthur, qui plaignait ce vieillard courbé et soumis.

— Il a congé aujourd'hui, et il est venu faire une visite à de vieux amis qui sont toujours heureux de le voir, remarqua le Père des détenus, ajoutant tout bas : Il est au *workhouse*, le pauvre bonhomme. C'est son jour de sortie. »

Pendant cet entretien, Maggie, aidée par sa tranquille petite mère, avait mis le couvert, et le repas se trouva prêt. Comme il faisait chaud et que l'on étouffait dans la prison, la fenêtre était toute grande ouverte.

« Si Maggy veut bien étendre ce journal sur le rebord de la croisée, ma chère, dit le Doyen d'un air benévole en s'adressant à mi-voix à la petite Dorrit, mon vieux protégé pourra y prendre son thé pendant que nous allons prendre le nôtre. »

De sorte qu'avant de régaler royalement le père de Mme Plornish, M. William Dorrit crut devoir établir entre le vieillard et l'honorable société un gouffre d'un pied de large, bonne mesure. Clennam n'avait jamais rien vu qui ressemblât au magnanime patronage du Doyen ; il se perdait dans la contemplation des nombreuses merveilles de ce curieux spectacle.

La plus frappante de toutes fut le plaisir que semblait éprouver l'autre à faire remarquer la décrépitude et les infirmités de son protégé. On eût dit un aimable cornac dans une ménagerie, se livrant à un rapide commentaire sur la décadence de l'animal qu'il était chargé de montrer.

« Encore un peu de jambon, Naudy ? Non ? Comment vous n'êtes pas encore prêt ! Quel temps vous mettez à manger quelques bouchées ! (Ses dernières dents s'en vont ! pauvre bonhomme. » ajouta-t-il pour l'édification des autres convives.)

Une autre fois il lui demanda :

« Voulez-vous des crevettes, Naudy ? »

Et comme Naudy ne répondit pas tout de suite.

« Il entend très-mal, observa-t-il. Il sera bientôt tout à fait sourd. »

Plus tard encore, il lui dit :

« Vous promenez-vous beaucoup, Naudy, entre ces grands murs, dans la cour de votre endroit ?

— Non, monsieur, non ; cela ne me tente pas beaucoup.

— Non ? Cela ne m'étonne pas du tout ; c'est très-naturel. »

Puis en confidence à ses voisins :

« Ses jambes ne sont plus bien solides. »

Puis il demanda à son protégé (avec un ton obligeant qui annonçait qu'il croyait devoir lui demander quelque chose, quand ce ne serait que pour empêcher le vieillard de s'endormir), quel âge avait le plus jeune des petits Plornish.

« Mon petit-fils Jean-Édouard ? dit le vieux protégé, posant lentement son couteau et sa fourchette afin de réfléchir. Vous voulez savoir son âge ?... Voyons un peu... »

Le Doyen porta la main à son front en disant :

« Il perd la mémoire. »

« Quel âge a Jean-Édouard, monsieur ? Ma foi, j'oublie. Je ne pourrais pas vous dire, maintenant, s'il a deux ans et deux mois ou deux ans et cinq mois ; c'est l'un ou l'autre.

— Ne vous cassez pas la tête à chercher plus longtemps, » répondit le Doyen avec une extrême indulgence. (Ses facultés s'en vont, c'est clair... Ce vieillard se rouille à mener la vie qu'il mène !)

Plus les infirmités qu'il croyait découvrir dans son protégé étaient nombreuses, plus il paraissait s'intéresser à lui ; et lorsqu'il quitta son fauteuil, après le thé, pour lui dire adieu, il se tint aussi droit et se donna un air aussi robuste que possible.

« Naudy, ceci ne s'appelle pas un *shilling*, vous savez, dit-il en lui en mettant un dans la main, cela s'appelle du tabac.

— Honoré monsieur, je vous remercie ; cela me servira à acheter du tabac et pas à autre chose. Mes remerciements et mes respects à Mlle Amy et à Mlle Fanny. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Clennam.

— Eh ! dites-donc, mon vieux Naudy, n'allez pas nous oublier, ajouta le Doyen. Il faut revenir nous voir lorsque vous aurez une après-midi à vous. Il ne faut plus sortir sans venir nous voir, ou nous serions jaloux. Bonsoir, Naudy. Prenez bien garde en descendant l'escalier, Naudy, car les marches en sont un peu usées et inégales. »

Le Père des détenus se tint sur le palier, regardant descendre le vieillard ; puis, lorsqu'il fut rentré dans sa chambre, il remarqua avec une certaine satisfaction solennelle :

« C'est un triste spectacle que celui-là, monsieur Clennam, bien qu'on ait la consolation de savoir que mon vieux protégé ne se doute pas de sa décrépitude. Ce pauvre bonhomme n'est plus qu'une lugubre ruine. Plus d'élasticité ! ses ressorts sont tous brisés, fracassés, pulvérisés, monsieur ! »

Comme Clennam avait ses raisons pour rester, il répondit quelque chose au hasard, et se mit à regarder par la croisée à côté du Père des détenus, tandis que Maggy et sa petite mère lavaient les tasses et débarrassaient la table. Arthur remarqua que son compagnon se tenait à la fenêtre comme aurait pu le faire un monarque affable et accessible ; il avait presque l'air de bénir ceux de ses sujets qui levaient par hasard la tête pour le saluer.

Lorsque la petite Dorrit eut posé son ouvrage sur la table, et que Maggy eut posé le sien sur le lit, Fanny attacha les brides de son chapeau comme préliminaire de départ. Arthur, ayant toujours les mêmes motifs pour ne pas s'éloigner, ne bougea pas. À ce moment la porte s'ouvrit sans que personne eût frappé, et M. Tip parut. Il embrassa Amy qui venait de se lever pour s'élancer à sa rencontre, fit un signe de tête à son père, un autre signe de tête à Fanny, et s'assit après avoir regardé le visiteur d'un air sombre, comme s'il ne le connaissait pas.

« Mon cher Tip, demanda la petite Dorrit avec sa douceur habituelle, bien qu'elle fût honteuse de la conduite de son frère, est-ce que tu ne vois pas... ?

— Si, si, je vois parfaitement bien, ma chère. Si tu fais allusion à un certain visiteur qui se trouve actuellement dans cette chambre... si c'est là ce que tu veux dire, interrompit Tip hochant la tête d'une façon très-significative du côté de Clennam, je vois !

— C'est là tout ce que tu as à dire ?

— Oui, c'est là tout ce que je dis. Et je présume, continua Tip d'un air altier et après un moment de réflexion, que le visiteur comprendra pourquoi je n'ai pas autre chose à dire. Bref, je présume que le visiteur comprendra qu'il ne m'a pas traité avec les égards que l'on doit à un gentleman.

— Je ne comprends pas cela, répondit le visiteur si mal accueilli par M. Tip.

— Non ? Alors, monsieur, je vais tâcher de m'expliquer un peu plus clairement. Vous me permettrez donc de vous dire que, lorsque j'adresse à un individu une requête rédigée en termes convenables, une requête urgente, une requête délicate à l'effet d'obtenir le prêt d'une légère somme, dont il pouvait aisément disposer, *aisément*, remarquez-le... et que cet individu me répond qu'il me prie de l'excuser, je prétends qu'il n'a pas agi à mon égard comme on doit agir envers un gentleman. »

Le Père des détenus qui, jusqu'alors avait contemplé son fils sans songer à l'interrompre, n'eut pas plutôt entendu cette dernière phrase qu'il intervint, s'écriant d'un ton irrité.

« Comment osez-vous ?...

— Bah ! ne me demandez pas *comment j'ose*, père, car tout ça c'est de la bêtise. Quant à la ligne de conduite que j'ai jugé à propos de suivre envers l'individu ici présent, vous devriez être fier de me voir soutenir la dignité de la famille.

— Je le crois bien ! s'écria Fanny.

— La dignité de la famille ? répéta le père. En sommes-nous donc venus à ce point que mon propre fils croit m'apprendre... *à moi !*... ce que c'est que la dignité !

— Allons, père, à quoi bon nous ennuyer les uns les autres et nous chamailler à propos de ça ? Je suis convaincu que l'individu ici présent n'a pas agi à mon égard comme on doit agir envers un gentleman : voilà tout.

— Mais il s'en faut de beaucoup que ce soit tout, monsieur, répliqua le père. Détrompez-vous... Ah ! vous êtes convaincu, vous ? Vous êtes convaincu ?

— Oui, je le suis. À quoi sert de vous échauffer la bile ?

— Monsieur, continua le père, qui s'animait de plus en plus, vous n'avez pas le droit d'être convaincu d'une chose monstrueuse, d'une chose... hem !... immorale, d'une chose... ha !... parricide !... Non, monsieur Clennam, ne m'interrompez pas, je vous prie... Il y a dans tout ceci un... hem !... principe général qui doit l'emporter sur des considérations de... hem !... d'hospitalité. Je repousse l'assertion que vient de formuler mon fils.

— Ma foi, je ne vois pas ce qu'elle peut vous faire, riposta le fils, regardant par-dessus son épaule.

— Ce qu'elle peut me faire, monsieur ? Le sentiment de... hem !... ma propre dignité me défend de l'admettre. Une pareille assertion... (il prit son mouchoir et s'essuya le visage)... est un outrage et une insulte pour moi. Supposons que j'aie moi-même, à une époque quelconque, ou... hem !... à des époques quelconques, adressé une... hem !... requête convenablement rédigée, une requête urgente, une requête délicate à l'effet d'emprunter une légère somme à certains individus. Supposons que ces individus auraient pu m'avancer ladite somme sans se gêner le moins du monde, et qu'ils eussent refusé de me l'avancer, et que ces individus m'eussent répondu qu'ils me priaient de les excuser. Supposons tout cela. Dois-je permettre, à cause de cela, que mon propre fils vienne me dire qu'on a tenu à mon égard une conduite qu'on ne doit pas tenir envers un gentleman et que j'ai souffert qu'on me traitât ainsi ? »

Sa fille Amy cherchait doucement à le calmer, mais il ne voulait rien écouter du tout. Il répéta qu'il savait ce qu'il se devait à lui-même et qu'il ne souffrirait pas une pareille injure.

Il demanda encore s'il devait permettre à son propre fils de tenir un pareil langage, devant lui, à son propre foyer ? Devait-il donc se laisser infliger une telle humiliation par son propre enfant ?

« Si quelqu'un vous l'inflige, père, c'est vous, c'est vous-même qui vous créez cette chimère, répondit le jeune homme d'un ton de mauvaise humeur. La chose dont je suis convaincu ne vous regarde pas. Rien de ce que j'ai dit ne vous regarde. Pourquoi prendre la balle au bond, quand ce n'est pas à vous qu'on l'adresse ?

— Je réponds que ce que vous avez dit me regarde beaucoup, répliqua le Doyen. Je vous ferai observer, monsieur, avec indignation, que... hem !... la position... hem !... délicate et singulière de votre père devrait suffire pour vous fermer la bouche, monsieur, lorsqu'il s'agit d'établir des principes aussi... hem !... aussi dénaturés ! D'ailleurs, si vous ne tenez pas à vous montrer bon fils, monsieur, si vous faites bon marché de ce devoir-là, au moins j'aime à croire que vous n'avez pas cessé d'être... hem !... chrétien ? Seriez-vous par hasard... hem !... un athée ? Et, permettez-moi de vous le demander, est-ce le fait d'un bon chrétien, de vouloir stigmatiser et dénoncer un individu parce qu'il se sera excusé une fois, lorsque le même individu peut, une autre fois... hem !... avancer la somme qu'on désire lui emprunter ? Est-ce bien le fait d'un chrétien de ne pas... hem !... de ne pas lui laisser l'occasion d'une nouvelle épreuve ! »

Le Doyen avait fini par s'animer d'une ferveur toute religieuse.

« Je vois joliment bien, dit M. Tip qui venait de se lever, que vous n'êtes pas disposé ce soir à entendre raison et que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de décamper. Bonsoir, Amy. Ne te tourmente pas de cela. Je suis très-fâché que la chose soit arrivée ici et devant toi... parole d'honneur, j'en suis bien fâché ; mais je ne puis pas non plus oublier le sentiment de ma propre dignité, même pour t'obliger, ma bonne vieille. »

À ces mots, il mit son chapeau et sortit avec Mlle Fanny, qui aurait cru manquer à sa dignité en s'éloignant sans témoigner à Clennam qu'elle faisait partie de l'opposition ; aussi le regarda-t-elle en face d'un air qui indiquait clairement qu'elle reconnaissait en lui un des nombreux conspirateurs ligués contre la famille Dorrit.

Lorsqu'ils furent partis, le Doyen parut assez disposé à retomber dans un accès de tristesse, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire sans l'arrivée fort opportune d'un gentleman qui vint conduire le Père des détenus au café. C'était ce même gentleman que Clennam avait vu le soir où il avait lui-même été emprisonné par mégarde, et qui avait émis l'idée ingénieuse de ces fonds secrets que le directeur de la prison était censé détourner à son profit. Il se présenta en qualité de députation pour escorter le Doyen au café, à l'occasion d'une réunion musicale des détenus que M. Dorrit avait consenti à présider.

« Vous voyez, monsieur Clennam, quelles sont les bizarres disparates de ma position... Mais il s'agit d'un devoir public ! Personne, j'en suis sûr, n'est plus disposé que vous à pardonner de pareilles exigences. »

Clennam le pria de se rendre, sans perdre un instant, où l'appelait son devoir.

« Amy, ma chère, si vous pouvez engager M. Clennam à rester plus longtemps, je puis vous confier le soin de faire les honneurs de notre pauvre demeure, et peut-être réussirez-vous à effacer de l'esprit de notre hôte, l'incident... hem !... inattendu et désagréable de tantôt. »

Clennam assura que cet incident ne lui avait laissé aucune impression et que, par conséquent, il n'y avait rien à effacer du tout.

« Mon cher monsieur, dit le Doyen ôtant sa calotte de velours noir et serrant la main de Clennam, de façon à lui faire comprendre que la lettre et le billet inclus lui étaient parvenus, Dieu vous bénisse ! »

Alors seulement le but que Clennam s'était proposé en restant se trouva atteint : il pouvait parler à la petite Dorrit sans témoin. Maggy était bien là, mais ça ne comptait pas.

1. [↑] Hospice des pauvres.

CHAPITRE XXXII.

Encore la bonne aventure.

Maggy travaillait auprès de la croisée, coiffée de cet énorme bonnet blanc dont les nombreuses ruches opaques cachaient son profil (si peu qu'elle en eût), et l'œil unique dont elle pouvait disposer fixé sur son ouvrage. Grâce à son bonnet aux ruches clapotantes, grâce aussi à son œil inutile, elle était complètement séparée de sa petite mère qui était assise à l'autre bout de la salle, en face de la croisée. Le bruit des pas sur le pavé de la cour avait beaucoup diminué depuis que le Doyen était allé occuper le fauteuil de la présidence, la plupart des détenus étant eux-mêmes au rendez-vous philharmonique. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas l'âme musicale ou dont les poches étaient vides, flânaient seuls de côté et d'autre, on voyait çà et là le spectacle habituel d'une malheureuse épouse disant adieu à quelque prisonnier, d'un détenu rêveur et encore mal acclimaté qui se tenait à l'écart dans les coins de la cour, comme on voit traîner ailleurs dans les coins des toiles d'araignées rompues et d'autres ordures oubliées par le balai. C'était le moment le plus tranquille que connût la prison, à l'exception toutefois des heures que les détenus consacraient au sommeil. De temps en temps les coups frappés sur la table du café signalaient la fin triomphante d'un morceau d'harmonie, ou annonçaient que les détenus acceptaient avec enthousiasme un *toast* proposé par leur père. De temps en temps aussi, quelque refrain plus sonore annonçait qu'un baryton vantard *vogua dans sa nacelle*, ou *chassait dans la plaine*, ou *se promenait sur la montagne* ou *dans la bruyère* ; mais le directeur de la prison savait très-bien à quoi s'en tenir et ne s'inquiétait pas le moins du monde de ces évasions musicales.

Lorsque Clennam s'avança pour prendre un siège auprès de la petite Dorrit, elle trembla tellement qu'elle eut de la peine à tenir son aiguille. Arthur posa doucement la main sur l'ouvrage de la jeune fille, en lui disant :

« Chère petite Dorrit, laissez-moi mettre cela de côté. »

Elle céda l'ouvrage qu'elle tenait à Arthur, qui le posa sur la table. La petite Dorrit se tenait les mains jointes, mais Clennam les sépara et en garda une dans les siennes.

« Je vous vois bien rarement depuis quelque temps, petite Dorrit !

— J'ai été très-occupée, monsieur.

— Oui, mais j'ai appris ce matin, par hasard, que vous aviez fait une visite à ces braves gens qui demeurent tout près de chez moi. Pourquoi n'êtes-vous pas venue me voir par la même occasion ?

— Je... je ne sais pas. Ou plutôt, j'ai craint de vous déranger. Vous avez beaucoup d'occupation maintenant, n'est-il pas vrai ? »

Il vit ce petit corps qui tremblait et ce visage penché, et ces yeux qui se baissaient dès qu'ils rencontraient les siens... il vit tout cela avec presque autant d'inquiétude que de tendresse.

« Mon enfant, vos manières sont bien changées ! »

En ce moment il fut impossible à la petite Dorrit de maîtriser son émotion. Retirant doucement sa main pour la poser sur l'autre, elle se tint ainsi, la tête baissée et tremblant de tous ses membres.

« Ma chère, ma bonne petite Dorrit, » dit Clennam d'un ton compatissant.

Elle fondit en larmes. Maggy tourna tout à coup la tête du côté de la fenêtre et regarda sa petite mère pendant une minute au moins ; mais elle n'intervint pas. Clennam attendit un peu avant de parler de nouveau.

« Cela me fait trop de peine, dit-il alors, de vous voir pleurer ; mais j'espère que ces larmes, qui vous pesaient sur le cœur, sont pour vous un soulagement.

— Oui, monsieur. Pas autre chose... ; pas autre chose.

— Allons, allons, calmez-vous, mon enfant. Je me doutais bien que vous alliez attacher trop d'importance à ce qui vient de se passer ici. Ce n'est rien, rien du tout. Je regrette seulement d'avoir causé cette scène par une visite importune. Que le souvenir s'en efface avec vos larmes. Il n'y a pas de quoi vous en faire verser une seule. Pour moi, je consentirais volontiers à voir cette scène se répéter cinquante fois par jour pour vous épargner un moment d'ennui, ma petite Dorrit. »

Elle tremblait moins maintenant, et elle put répondre d'un ton qui ressemblait davantage à son ton habituel.

« Vous êtes si bon !... Mais quand même il n'y aurait, dans ce qui s'est passé, aucun autre motif de regret ou de honte, une pareille ingratitude...

— Chut ! dit Clennam qui ferma en souriant la bouche de la petite Dorrit. Ce serait vraiment étrange de vous voir oublier quelque chose, vous qui n'oubliez jamais personne et qui n'oubliez jamais rien. Dois-je vous rappeler que je ne suis et que je n'ai jamais été autre chose que l'ami dans lequel vous avez promis d'avoir confiance ? Vous vous souvenez de cette promesse-là, n'est-ce pas ?

— Je tâche de me la rappeler, sans quoi j'y aurais manqué tantôt, lorsque mon frère était-là. Mais vous, vous penserez aussi, n'est-ce pas, à la façon dont ce pauvre garçon a été élevé ici, et vous ne le jugerez pas trop sévèrement, j'en suis sûre ! »

Elle leva les yeux en prononçant ces mots, et regarda le visage de son interlocuteur avec plus d'attention qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, et s'écria avec un rapide changement d'intonation :

« Vous n'avez pas été malade, monsieur Clennam ?

— Non.

— Ni tourmenté ? Ni affligé ? » ajouta-t-elle avec inquiétude. Ce fut au tour d'Arthur de ne savoir que répondre.

« À vrai dire, répliqua-t-il, j'ai eu quelques chagrins. Mais c'est fini. Cela se lit-il donc si clairement dans mes traits ? Je devrais avoir plus de courage que cela et plus d'empire sur moi-même. Je croyais en avoir davantage. Il me faudra prendre des leçons de vous, ma petite Dorrit. Qui pourrait mieux que vous m'enseigner la patience ? »

Il ne songea pas qu'elle voyait les traces d'une souffrance que personne n'aurait su lire dans ses traits. Il ne songea pas qu'il n'y avait pas dans le monde entier d'autres yeux capables de le regarder avec la même pénétration.

« Mais cela m'amène à ce que je voulais vous dire, continua-t-il ; je ne saurais donc me fâcher même contre mon propre visage, s'il s'avise de me trahir. D'ailleurs c'est un privilège et un plaisir que de faire une confidence

à ma petite Dorrit. Laissez-moi donc vous avouer, qu'oubliant ma gravité et mon âge, oubliant que le temps d'aimer a perdu pour moi dans ces années de monotonie et de peines dont s'est composée ma longue existence dans un pays lointain... qu'oubliant tout cela, je me suis figuré que j'aimais quelqu'un.

— Quelqu'un que je connais ? demanda la petite Dorrit.

— Non, mon enfant.

— Ce n'est donc pas la dame qui a été si bonne pour moi à cause de vous ?

— Flora ? Non, non. Avez-vous pu penser...

— Je n'ai jamais pu le croire tout à fait, dit la petite Dorrit qui semblait plutôt se parler à elle-même que répondre à Clennam. Cela m'étonnait un peu.

— Mais, poursuivit Arthur (qui sentit se réveiller en lui le sentiment qu'il avait éprouvé dans la sombre avenue de la soirée des roses, le sentiment qu'il se faisait déjà vieux et qu'il en avait fini avec les tendresses de la vie), j'ai fini par reconnaître mon erreur, et cela m'a donné un peu à réfléchir... ou plutôt j'y ai beaucoup réfléchi et je suis devenu plus sage. Grâce à ma sagesse, j'ai pu compter le nombre de mes années et penser à ce que je suis. J'ai regardé en arrière, puis en avant. J'ai vu que mes cheveux ne tarderaient pas à grisonner. J'ai vu que j'avais gravi le montant de la colline, que j'avais dépassé le plateau qui se trouve au sommet et que je redescendais rapidement l'autre côté de la glissoire. »

S'il avait su la poignante douleur que ces paroles infligeaient au cœur patient de la petite Dorrit ! Et cela, quand il n'avait d'autre intention que de la mettre à son aise et de lui rendre service.

« J'ai vu que le jour où de pareilles choses auraient pu être bonnes et gracieuses pour moi, heureuses pour moi ou pour une autre, était passé pour ne plus revenir ! »

Oh ! s'il avait su, s'il avait su ! s'il avait pu voir le poignard qu'il tenait à la main et les cruelles blessures qu'il faisait au cœur fidèle de sa petite Dorrit !

« Tout cela est fini et je n’y veux plus penser. Pourquoi ai-je parlé de ces choses à ma petite Dorrit ? Pourquoi vous ai-je montré, mon enfant, combien il y a d’années entre nous et vous ai-je rappelé que j’ai le double de votre âge ?

— Parce que vous avez confiance en moi, je l’espère. Parce que vous savez que rien ne saurait vous toucher, sans me toucher également ; que rien ne saurait vous rendre heureux ou malheureux sans m’affecter de la même manière, moi qui vous suis si reconnaissante. »

Il entendit trembler sa voix, il vit son visage sincère, il vit ce regard bleu qui ne pouvait mentir, il vit ce sein haletant qui se serait volontiers jeté au-devant de lui pour recevoir une blessure qui lui aurait été destinée, en criant : « je l’aime, » et il ne soupçonna pas un seul instant la vérité. Non. Il ne vit en elle qu’un petit être dévoué, en souliers usés, en robe fanée, habitant une prison ; qu’une enfant faible de corps, mais d’un courage héroïque. La lumière qui éclairait à ses yeux l’histoire domestique de la jeune fille empêchait Clennam de voir autre chose.

« Certainement, ma petite Dorrit, ce sont là quelques-unes de mes raisons, mais j’ai encore un motif. Ma position, mon âge ne me rendent que plus propre à devenir votre ami, votre conseiller... plus digne de votre confiance, veux-je dire. La légère timidité que vous pourriez éprouver vis-à-vis d’un autre, devrait disparaître devant un ami de mon âge. Pourquoi vous êtes-vous tenue à l’écart depuis quelque temps ? Dites-le moi.

— Je suis mieux ici qu’ailleurs. Ma place est ici où je puis être utile. Je suis beaucoup mieux ici que partout ailleurs, répondit la petite Dorrit d’une voix faible.

— C’est ce que vous m’avez dit l’autre jour sur le pont. J’y ai beaucoup songé depuis. N’avez-vous aucun secret que vous pourriez me confier, si vous le vouliez bien ?

— Un secret ? Non, je n’ai pas de secret, » répliqua la petite Dorrit avec un peu de trouble.

Ils avaient parlé à voix basse ; plutôt parce que c’était le ton qui convenait naturellement à leur sujet de conversation que par le désir d’empêcher Maggy d’entendre ce qu’ils disaient. Tout à coup Maggy tourna

de nouveau la tête vers la croisée... mais cette fois au lieu de garder le silence, elle cria :

« Dites donc, petite mère !

— Eh bien, Maggy ?

— Si vous n'avez pas de secret à vous à lui dire, racontez-lui le secret de la princesse. *Elle* en avait un, vous savez.

— La princesse avait un secret ? dit Clennam avec quelque surprise. Et quelle est cette princesse-là, Maggy ?

— Bonté divine, vous ne ménagez guère une pauvre enfant de dix ans ! répondit Maggy. Qui est-ce qui vous dit que la princesse avait un secret ? Pas moi, toujours !

— Je vous demande pardon, Maggy ; je croyais que vous disiez ça.

— Pas du tout. Comment pouvais-je dire ça, puisque c'est elle au contraire qui veut découvrir le secret ? C'est la petite femme mignonne (celle qui est toujours à filer,) qui a un secret. Alors l'autre lui dit : « Pourquoi que vous la cachez là ? » Alors, elle lui répond : « Mais non, je ne cache rien. » Alors l'autre lui dit : « Mais si, mais si, vous cachez quelque chose, » Comme ça, elles s'en vont toutes les deux à l'armoire et on découvre tout. Mais comme elle ne voulait pas aller à l'hôpital, elle est morte. Vous savez bien, petite mère ! Racontez-lui l'histoire ; car c'est un fameux secret, allez ! » s'écria Maggy en se berçant les genoux.

Arthur regarda la petite Dorrit pour lui demander une explication ; il fut frappé de la voir si troublée et si rouge. Elle lui dit que ce n'était qu'un conte de fées qu'elle avait inventé un jour pour amuser Maggy et qui était trop ridicule pour qu'elle ne fût pas honteuse de le répéter à d'autres, quand même elle parviendrait à se le rappeler.

Arthur ne songea donc plus au secret de la princesse, mais il reprit son sujet de conversation, en priant la petite Dorrit de le voir plus souvent et de se souvenir qu'il était impossible qu'on s'intéressât à elle plus qu'il ne le faisait ou de lui vouloir plus de bien qu'il ne lui en voulait. Lorsqu'elle lui eut répondu avec chaleur qu'elle savait cela, qu'elle ne l'oubliait jamais, Arthur aborda un autre sujet, un sujet plus délicat... c'est-à-dire le soupçon qu'il avait formé.

« Petite Dorrit, dit-il, lui prenant la main et lui parlant encore plus bas qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, de sorte que Maggy, malgré la petitesse de la chambre, n'entendait rien, voyons, un dernier mot. Il y a longtemps que je désire vous en parler ; j'ai cherché des occasions pour vous le dire. N'ayez point peur de moi, qui, sous le rapport des années, pourrais être votre père ou votre oncle. Regardez-moi comme un vieillard. Je sais que tout votre dévouement se concentre dans cette chambre et que jamais rien ne vous tentera d'abandonner les devoirs que vous remplissez ici. Si je n'en avais pas été sûr, je vous aurais déjà priée, et j'aurais prié votre père de me permettre de vous établir dans quelque endroit plus convenable. Mais il se peut que vous vous intéressiez... Je ne dis pas aujourd'hui, quoique cela ne soit pas impossible... mais que vous vous intéressiez un jour à quelqu'un en dehors de cette chambre. Il n'y aurait rien là d'incompatible avec vos affections de famille. »

Elle était bien pâle et secoua silencieusement la tête.

« Mais cela peut arriver, chère petite Dorrit.

— Non, non, non. »

Elle secoua encore la tête à chaque lente répétition de ce mot, avec un air de calme désolation dont il se souvint longtemps après. Le temps devait venir où il s'en souviendrait, entre les murs de cette prison, dans cette même chambre.

« Mais si cela arrive jamais, dites-le moi, ma chère enfant. Confiez-moi la vérité, montrez-moi l'objet de votre nouvelle affection et j'essayerai (avec tout le zèle, tout l'honneur, toute l'amitié et tout le respect que j'ai pour vous, bonne petite Dorrit de mon cœur) de vous rendre un service durable.

— Oh ! merci, merci ! Mais non, non, non ! »

Elle prononça ces paroles en le regardant, ses mains usées par le travail croisées devant elle et avec le même ton de résignation qu'auparavant.

« Je ne vous presse pas de me faire aucune confidence en ce moment. Tout ce que je vous demande, c'est la promesse de vous fier à moi sans hésitation.

— Puis-je faire moins, lorsque vous êtes si bon !

— Alors vous vous fierez entièrement à moi ? Vous ne me cacherez aucun malheur secret, aucune inquiétude secrète ?

— J'en sais bien peu que je voudrais vous cacher.

— Et vous ne m'en cachez pas aujourd'hui ? » Elle secoua la tête ; mais elle était bien pâle.

« Lorsque je me coucherai ce soir, et que ma pensée me ramènera à ce triste endroit (et elle m'y ramènera, car j'y reviens toujours, même lorsque je ne vous ai pas vue), je puis donc croire que ma petite Dorrit n'est en proie à aucun chagrin, en dehors de cette chambre et de ceux qui l'occupent d'habitude ? »

La jeune fille sembla saisir avec vivacité le double sens de ces paroles, pour lui répondre avec moins d'embarras ; Clennam se rappela aussi ce fait, longtemps après :

« Oui, monsieur Clennam ; oui, vous le pouvez. »

L'escalier délabré qui s'empressait toujours de crier dès que quelqu'un montait ou descendait, se mit à craquer sous un pas rapide ; puis on entendit bientôt un autre bruit, semblable à celui d'une petite machine à vapeur trop chauffée se dirigeant vers la chambre. À mesure qu'elle s'approchait (et elle s'avavançait à grande vitesse) elle semblait se presser davantage : on frappa à la porte. Alors on eût dit que la machine se baissait et lâchait sa vapeur par le trou de la serrure.

Avant que Maggy eût eu le temps d'ouvrir, M. Pancks poussant lui-même la porte, parut sur le seuil, sans chapeau et la tête nue dans un état d'ébouriffement incroyable, regardant Clennam et la petite Dorrit. Il avait à la main un cigare allumé, et apportait avec lui un parfum d'*ale* et de tabac.

« Pancks le bohémien, murmura-t-il tout essoufflé, Pancks le bohémien, disant la bonne aventure. »

Il se tint immobile, leur adressant un noir sourire, ronflant plus fort encore que d'habitude, et les dévisageant d'un air étrange. On eût dit qu'au lieu d'être tout simplement le factotum de son vénérable propriétaire, le remorqueur était devenu lui-même le propriétaire de la prison de la Maréchaussée, de tous les détenus et de tous les guichetiers. Dans son contentement il porta son cigare à ses lèvres (on voyait tout de suite que

Pancks n'était pas un fumeur) et en tira une telle bouffée, après avoir fermé son œil droit bien hermétiquement afin de se donner plus de force, qu'il se mit à frissonner et parut sur le point de s'étrangler. Mais, même au milieu de ce paroxysme, il essaya de répéter sa phrase d'introduction favorite : « Pa...ancks le bo...o...hémien disant la bonne a...aventure. »

« Je suis en train de passer la soirée avec les autres, continua-t-il, dès qu'il se fut un peu remis. Je viens de chanter. J'ai fait la partie de contralto dans je ne sais quel morceau. La musique, ça n'est pas mon affaire à moi. C'est égal ! Je ferai ma partie dans tout ce qu'on voudra. Pas besoin de savoir la musique, pourvu que vous criiez assez fort. »

Au premier abord, Clennam avait cru que Pancks le bohémien avait trop bu. Mais il ne tarda pas à reconnaître que bien que l'*ale* entrât pour quelque chose dans l'émotion du remorqueur, le fond même de cette émotion ne provenait d'aucune brasserie, ni d'aucune distillerie.

« Comment vous portez-vous, mademoiselle Dorrit ? demanda Pancks. J'ai pensé que vous ne m'en voudriez pas si je montais un instant pour m'informer de vos nouvelles. J'ai su par M. Dorrit que M. Clennam était ici. Comment allez-vous, Monsieur ?

— Très-bien, je vous remercie, répondit Clennam ; je suis heureux de vous voir si gai, monsieur Pancks.

— Gai ?... Plus gai qu'un pinson, monsieur !... Je n'ai qu'une minute à vous donner, autrement les autres s'apercevraient de mon absence, et il ne faut pas qu'on s'en aperçoive... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

Il semblait prendre un plaisir insatiable à l'appeler en témoignage et à la contempler, tout en redressant ses cheveux hérissés sur sa tête, ce qui lui donnait l'air d'un cacatoès en deuil.

« Il n'y a pas une demi-heure que je suis ici. J'ai su que M. Dorrit occupait le fauteuil de la présidence, et je me suis dit : « Il faut que j'aide l'aider. » Dans ce moment-ci, je devrais être à ramasser mes loyers dans la cour du Cœur Saignant... mais bah ! Je les tracasserai tout aussi bien demain... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

Ses petits yeux noirs paraissaient briller d'une lueur électrique. Ses cheveux de plus en plus ébouriffés semblaient aussi dégager des étincelles. Il était tellement chargé d'électricité qu'on aurait pu faire étinceler et

pétiller toute partie de sa peau de chat à laquelle on aurait présenté un corps conducteur.

« On trouve ici une société fort distinguée, reprit Pancks, n'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

Elle avait presque peur de lui et ne savait que répondre. Il se mit à rire en faisant un signe de tête à Clennam.

« Ne faites pas attention à lui, mademoiselle Dorrit. Il en est. Nous sommes convenus que vous n'auriez pas l'air de me reconnaître devant le monde ; mais la défense ne regarde pas du tout M. Clennam. Il en est. Pas vrai, monsieur Clennam ?... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

L'agitation de cet étrange personnage gagnait rapidement Arthur. La petite Dorrit s'en aperçut, non sans surprise, et remarqua qu'ils échangeaient de rapides coups d'œil.

« J'avais commencé à vous dire quelque chose, ajouta Pancks ; mais je ne me rappelle vraiment plus ce que c'était... Oh ! je sais !... On trouve une fameuse société ici. C'est moi qui régale tout le monde.... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ?

— C'est très-généreux de votre part, répondit-elle, remarquant qu'ils échangeaient encore un regard d'intelligence.

— Pas du tout. Ça n'est pas la peine d'en parler. Le fait est que je vais rentrer dans mes biens. Je puis me permettre d'être généreux. J'ai envie de donner un festin de Balthazar à tous les détenus. On dressera les tables dans la cour. Des montagnes de pain. Des buissons de pipes. Des charrettes de tabac. Du rosbif et du plum-pudding à discrétion. Une bouteille de porter première qualité par tête. Une pinte de vin par-dessus le marché pour ceux qui en voudront... si toutefois les autorités compétentes veulent bien le permettre... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

Elle était tellement troublée par les façons de Pancks ou plutôt si étonnée de voir qu'à chaque instant Clennam semblait mieux comprendre les paroles du petit remorqueur (car, à chaque nouvelle démonstration du cacatoès humain, elle regardait Arthur pour lui en demander l'explication) qu'elle ne put que remuer les lèvres en réponse, mais sans parvenir à articuler une syllabe.

« À propos ! s'écria Pancks, vous vous rappelez que j'ai promis de vous apprendre ce qu'il y avait derrière votre petite main... Et vous l'apprendrez, ma chérie... N'est-ce pas, mademoiselle Dorrit ? »

Il s'était interrompu tout à coup. Où diantre avait-il pris les innombrables petits fourchons dont les pointes noires surgirent soudain sur sa tête, comme ces myriades de baguettes que lance le bouquet d'un feu d'artifice ? c'est là un mystère à jamais impénétrable.

« Mais on finirait par s'apercevoir de mon absence, répéta-t-il, et je ne voudrais pas qu'on s'en aperçût. Monsieur Clennam, vous et moi, nous avons conclu un marché. Je vous ai dit que je ne manquerais pas à mes engagements. Vous verrez que je sais tenir une promesse, si vous voulez bien sortir un instant avec moi. Mademoiselle Dorrit, je vous souhaite le bonsoir ; mademoiselle Dorrit, Je vous souhaite bien du bonheur. »

Après avoir donné à la jeune fille une double et rapide poignée de main, il descendit l'escalier en ronflant plus fort que jamais. Arthur mit tant de hâte à le suivre qu'il faillit le renverser sur le dernier palier et le faire dégringoler dans la cour.

« Qu'est-ce qu'il y a, au nom du ciel ! demanda Clennam lorsqu'ils se furent tous les deux élancés dehors.

— Attendez un instant... Mon ami M. Rugg... Permettez-moi de vous le présenter. »

Ce fut ainsi qu'il présenta à Clennam un autre personnage sans chapeau, également armé d'un cigare, également entouré d'une atmosphère d'*ale* et de tabac, lequel, bien que son agitation fût loin d'approcher de celle de Pancks, eût paru digne de Bedlam sans le voisinage du petit fou furieux de remorqueur qui, par contraste, en faisait un homme grave et sensé.

« Monsieur Clennam, M. Rugg, dit Pancks. Attendez un instant. Venez à la pompe. »

Ils se dirigèrent vers la pompe. M. Pancks mettant immédiatement la tête sous le goulot, pria M. Rugg de pomper vigoureusement. M. Rugg ayant obéi sans hésiter, M. Pancks se releva reniflant et pouffant (non sans raison cette fois) et s'essuya avec son mouchoir.

« Ça m'a fait du bien, ça m'a éclairé les idées, s'écria-t-il tout haletant en s'adressant à Clennam qui le contemplait d'un air étonné. Mais, ma parole d'honneur, quand on sait ce que nous savons et qu'on entend le père de Mlle Dorrit faire les discours que nous venons d'écouter ; quand on sait ce que nous savons et qu'on voit Mlle Dorrit logée dans une pareille chambre et vêtue d'une pareille robe, il y a de quoi.... Donnez-moi votre dos, monsieur Rugg... Un peu plus haut, s'il vous plaît... Là, nous y sommes ! »

À cette heure, dans la cour de cette prison, à l'ombre de la nuit naissante, M. Pancks (qui se serait jamais attendu à pareille chose de sa part ?) bondit comme un écolier par-dessus la tête et les épaules de M. Rugg de Pentonville, agent d'affaires, teneur de livres, etc., et retombant sur ses pieds, il prit Clennam par la boutonnière, le conduisit derrière la pompe et tira de sa poche un paquet de papiers. M. Rugg tira également de sa poche un autre paquet de papiers.

« Attendez ! dit Clennam à voix basse. Vous avez découvert quelque chose ?

— Un peu ! répondit M. Pancks avec une onction que nous renonçons à rendre.

— Cette découverte compromet-elle quelqu'un ?

— Comment cela, monsieur ?

— Par quelque fraude ou quelque injustice ?

— Pas le moins du monde.

— Dieu soit loué ! se dit Clennam, qui ajouta tout haut : Maintenant, parlez.

— Vous saurez, monsieur... dit Pancks déroulant des papiers d'une main fébrile et lançant chaque petite phrase comme une locomotive à haute pression lâche de petites bouffées de vapeur... Où est la généalogie ? Où est le document numéro quatre, monsieur Rugg ?... Oh ! très-bien... Nous pouvons marcher. Vous saurez qu'aujourd'hui nous sommes *virtuellement* en règle. Nous ne le serons *légalement* que dans un jour ou deux. Mettons, au plus, une semaine. Nous y avons travaillé nuit et jour depuis je ne sais plus combien de temps... Monsieur, vous savez combien il y a de temps que nous y travaillons ?... N'importe. Ne dites rien. Vous ne feriez que

m'embrouiller. Vous communiquerez la nouvelle à Mlle Dorrit, monsieur Clennam ; mais pas avant que nous vous y ayons autorisé... Où est le total approximatif, monsieur Rugg ? Bon. Lisez, monsieur ! Voilà ce que vous aurez à communiquer tout doucement à Mlle Dorrit... Voilà la somme qui revient à votre père de la Maréchaussée. »

CHAPITRE XXXIII.

Sujet de plainte de Mme Merdle.

Mme Gowan, au lieu de résister plus longtemps aux décrets d'un destin inexorable, se résigna à faire contre fortune bon cœur en acceptant *ces Miggles*. Elle appela donc à son secours toute la philosophie dont (lors de son entrevue avec Arthur) elle avait prévu qu'elle aurait besoin, et consentit généreusement à ne pas s'opposer au mariage de son fils. Il est probable que, pour arriver et s'arrêter à cette heureuse résolution, elle avait dû se laisser influencer, en dehors de son amour maternel, par trois considérations politiques.

La première, c'est que son fils n'avait jamais témoigné la plus légère intention de lui demander son consentement ou la moindre inquiétude de ne pouvoir s'en passer^[1]. La seconde, c'est que Henry, dès qu'il aurait épousé la fille unique et bien-aimée d'un homme fort à son aise, cesserait naturellement de prélever des impôts indirects sur la pension qu'une patrie reconnaissante avait accordée à Mme Gowan par l'entremise d'un Mollusque. La troisième, c'est qu'il était entendu que les dettes d'Henry seraient payées au pied de l'autel par le beau-père. À ces trois raisons dictées par la prudence, si l'on ajoute le fait que Mme Gowan s'empressa de donner son consentement dès qu'elle apprit que M. Meagles avait accordé le sien, et que le refus de M. Meagles avait toujours été le seul obstacle à ce mariage, il devient plus que probable que la veuve du commissaire de Pas Grand'Chose ne manqua pas de faire en elle-même tous ces sages raisonnements.

Néanmoins, parmi ses parents et ses connaissances, elle sut maintenir sa dignité individuelle et la dignité du sang des Mollusques, en répétant sans cesse et partout que c'était une affaire bien malheureuse ; qu'elle en était peinée au delà de toute expression ; que son fils était sous l'empire d'une véritable fascination ; que, pendant longtemps, elle avait fait son possible

pour empêcher cette union disproportionnée, mais une mère ne peut pas toujours résister, etc. Elle avait déjà pris Arthur Clennam à témoin, en sa qualité d'ami de la famille Meagles, pour accréditer cette fable. Dès la première entrevue qu'elle accorda à M. Meagles, elle se donna des airs de céder avec tristesse, mais avec grâce, à une passion irrésistible. Elle feignit, avec infiniment de politesse et de distinction, de croire que c'était elle, et non pas lui, qui faisait un sacrifice. Elle exécuta le même tour de passe-passe à l'égard de Mme Meagles, tout comme un habile escamoteur aurait pu insinuer une carte dans la poche de cette innocente dame ; et, lorsque sa future belle-fille lui fut présentée par Henry, elle lui dit en l'embrassant :

« Ma chère, qu'avez-vous donc fait à Henry pour l'ensorceler ainsi ? »

Par la même occasion, elle permit à quelques larmes de faire dégringoler en petites pilules, le long du nez, la poudre cosmétique qui composait son teint... façon délicate, mais touchante, de prouver combien elle souffrait intérieurement, malgré le calme apparent avec lequel elle semblait subir cette cruelle épreuve.

Parmi les amies de Mme Gowan (qui se piquait à la fois d'être de la *Société* et de maintenir cette Puissance des relations aussi intimes qu'agréables), Mme Merdle se trouvait au premier rang. Il est vrai que les bohémiens de Hampton-Court relevaient le nez d'un air de mépris lorsqu'ils daignaient prononcer le nom de ce parvenu de Merdle ; mais ils l'abaissaient aussitôt pour tomber à plat-ventre au pied des millions du grand homme. Du reste, dans cette balance compensatoire de leurs nez, ils ne faisaient que suivre l'exemple des hauts fonctionnaires de la Trésorerie, de l'honneur du barreau, de la fleur de l'épiscopat, et ainsi de suite.

L'inconsolable Mme Gowan se disposa donc à faire une visite à Mme Merdle, afin de recevoir les compliments de condoléance de cette dame, à l'occasion de l'affreux mariage auquel il avait bien fallu consentir. À cet effet, elle se rendit en ville dans un de ces petits véhicules à un cheval, auxquels le public irrévérencieux donnait alors le nom de *boîte à pilules*. Cet équipage n'appartenait pas précisément à Mme Gowan, mais à un loueur de second ordre qui la conduisait lui-même et qui s'arrangeait au jour ou à l'heure avec les vieilles dames du château de Hampton-Court ; néanmoins, parmi les nombreuses fictions en usage dans ce camp de bohémiens distingués, l'étiquette voulait que ledit équipage fût toujours

regardé comme la propriété personnelle de la personne qui l'occupait pour le moment, et que le loueur n'eût pas l'air de connaître d'autre bourgeoise que la pratique du jour, absolument comme les Mollusques, qui n'entendent pas moins bien leur commerce que tous les loueurs de fiacres de l'univers, font semblant d'ignorer tout autre tripotage que celui qui se trouve inscrit à l'ordre du jour.

Mme Merdle était chez elle, se dorlotant dans son nid d'or et d'écarlate, ayant auprès d'elle le perroquet qui, la tête penchée, contemplait sa maîtresse du haut d'un perchoir voisin, comme s'il la prenait aussi pour une magnifique perruche d'une plus grande espèce. Tous deux consentirent à recevoir Mme Gowan, qui se présenta avec son éventail favori, dont le vert tendre adoucissait un peu la fraîcheur maculée de son teint.

« Ma chère belle, dit Mme Gowan, après avoir causé de choses indifférentes, donnant avec son éventail une petite tape enjouée sur le dos de la main de son amie, vous êtes mon unique consolation. Cette affaire de Henry, dont je vous ai parlé, va se faire. Qu'est-ce que vous en pensez ? Je meurs d'envie de le savoir ; vous représentez et résumez si bien la société ! »

Mme Merdle passa en revue la blanche poitrine que la société avait l'habitude de passer en revue, et, s'étant assurée que la devanture de M. Merdle et des bijoutiers de Londres se trouvait en bon ordre, répondit :

« Lorsqu'un homme se marie, ma chère, la société exige qu'il fasse un mariage qui augmente sa fortune, un mariage d'argent, un mariage qui lui permette d'avoir un grand train de maison. Autrement, la société ne voit pas qu'il ait le droit de se marier du tout... Taisez-vous, Jacquot ! »

Car le perroquet, planant sur les deux dames du haut de sa cage, semblant présider à leur conversation, comme aurait pu le faire un juge sur son tribunal (il ressemblait assez à un magistrat), venait de clore par un cri perçant cet exposé de la situation.

« Il est des cas, reprit Mme Merdle, imprimant une courbe gracieuse du petit doigt de sa main favorite pour rendre ses remarques plus précises au moyen de ce geste délicat ; il se présente des cas où un homme n'est ni jeune ni élégant, mais possède déjà une grande fortune et un grand train de maison. Nous ne parlons pas de ceux-là. Dans ces cas-là... »

Mme Merdle haussa ses épaules de neige et porta la main à l'étalage de bijouterie, réprimant un petit accès de toux, comme pour ajouter : « Un homme cherche quelque chose dans mon genre. » Alors le perroquet poussa encore un cri, et Mme Merdle le regarda à travers son lorgnon, en disant : « Taisez-vous donc ! »

« Mais lorsqu'il s'agit d'un jeune homme, poursuivit cette dame... et vous savez ce que je veux dire par jeune homme, ma très-chère ; j'entends quelqu'un qui a encore ses parents et dont la position n'est pas faite... il est tenu de faire un mariage qui le place dans une meilleure situation vis-à-vis de la société ; car s'il était assez sot pour agir autrement, la société ne saurait le lui pardonner... Ce que je vous dis là semble affreusement mondain, ajouta Mme Merdle retombant nonchalamment sur les coussins de son nid et lorgnant son interlocutrice, n'est-ce pas ?

— Mais c'est vrai, remarqua Mme Gowan d'un ton de haute moralité.

— Ma chère, c'est incontestable, répondit Mme Merdle, car la société s'est prononcée là-dessus, et il n'y a plus à y revenir. Si nous avions des mœurs plus primitives ; si nous habitions sous des feuilles de palmier ; si, au lieu d'être obligées de nous occuper de nos comptes de banque, nous pouvions garder des vaches, des brebis et autres bêtes (ce qui serait délicieux ; ma chère, vous ne sauriez croire combien j'ai des goûts champêtres !) ; très-bien. Mais nous ne vivons pas sous des feuilles de palmier et nous ne gardons ni vaches, ni brebis, ni autres bêtes. Je m'épuise quelquefois à tâcher de faire comprendre cette différence à Edmond Sparkler. »

Mme Gowan, regardant par-dessus son éventail vert lorsqu'on prononça le nom de ce jeune homme, répliqua en ces termes :

« Vous connaissez, ma très-chère, la situation déplorable du pays... ces malheureuses concessions de John Mollusque !... et par conséquent, vous savez ce qui fait que je suis aussi pauvre que...

— Qu'un rat d'église ? suggéra Mme Merdle en souriant.

— Je pensais à un autre pauvre non moins proverbial, et qui appartient également à l'Église... Job, répondit Mme Gowan ; mais le vôtre me va tout aussi bien. Je chercherais en vain à cacher qu'il y a une très-grande

différence entre la position de votre fils et celle de Henry... Mon fils a beaucoup de talent...

— Et Edmond Sparkler n'en a pas du tout, ajouta Mme Gowan avec une suavité extrême.

— ... Et son talent, joint à de nombreux mécomptes, continua Mme Gowan, l'a engagé à embrasser une carrière qui... (Mme Gowan compléta la phrase par un soupir)... Vous savez cela, ma chère. Telle étant la position bien différente de Henry, il s'agit de savoir quel est le plus mauvais mariage auquel je puisse me résigner. »

Mme Merdle était tellement occupée à contempler ses bras (les jolis bras ! comme ils étaient admirablement modelés ! le charmant cadre pour porter des bracelets !), qu'elle oublia de répondre. Le silence qui succéda l'ayant tirée de sa contemplation, elle se croisa les bras, et, avec un calme plein de finesse, regarda son amie en face, et lui dit d'un ton d'interrogation :

« Ou...i ? Et puis ? »

— Et puis, ma chère, répliqua Mme Gowan avec un peu moins de suavité qu'auparavant, je ne serais pas fâchée de savoir votre avis. »

Le perroquet, qui s'était tenu sur une patte depuis sa dernière démonstration, poussa un éclat de rire, se balança d'un air goguenard sur ses deux pattes, puis se remit sur une seule et attendit la réponse, la tête aussi de travers qu'il pouvait la tourner.

« Cela paraît mercenaire de demander quelle dot la demoiselle apportera au monsieur, dit Mme Merdle ; mais peut-être la société elle-même est-elle un peu mercenaire, vous le savez, ma chère.

— D'après ce qu'on m'a dit, répliqua Mme Gowan, je me crois autorisée à établir en fait que les dettes de Henry seront payées.

— Beaucoup de dettes ? demanda Mme Merdle à travers son lorgnon.

— Mais, oui... assez.

— Bon. Je devine le chiffre, c'est toujours à peu près la même chose. Très-bien, remarqua Mme Merdle d'un ton d'indifférence.

— Et le père leur fera une pension de trois ou quatre cents livres sterlings par an ; ce qui, en Italie...

— Ah ! ils vont visiter l'Italie.

— Henry veut étudier... cela ne doit pas vous étonner, ma chère..., ces affreux beaux-arts...

— C'est juste. » Mme Merdle s'empessa d'épargner à son amie affligée un si pénible aveu. Elle comprenait. Passons là-dessus.

« Et voilà, reprit Mme Gowan, secouant sa tête inconsolable, voilà tout. Oui, voilà, répéta Mme Gowan, refermant son éventail vert pour le moment, afin de se taper le menton (pas encore un double menton, mais il était en train de le devenir ; pour le moment ce n'était encore qu'un menton et demi), voilà tout. À la mort des parents, je présume qu'il y aura quelque chose de plus ; mais je doute que Henry puisse jamais toucher le capital... car, pour ce qui est de cela, les parents sont capables de vivre cent ans. Ma chère, je vous assure qu'ils en ont l'air bien capable. »

Or, Mme Merdle qui connaissait assez bien son amie la Société, qui savait, rubis sur l'ongle, ce que c'est que les mères de la Société, ce que c'est que les filles de la Société, ce que c'est que le marché matrimonial, les valeurs qui y ont cours, les tripotages et les maquignonnages dont les acheteurs riches sont l'objet, pensa, au fond de sa spacieuse poitrine, que le fils de Mme Gowan n'avait pas fait une mauvaise affaire. Mais comme, d'un autre côté, elle n'ignorait pas ce qu'on attendait d'elle, et qu'elle avait deviné la nature du mensonge social qu'il s'agissait de dorloter, elle le prit dans ses bras, le berça avec tendresse, et en un mot, elle dora de son mieux la pilule.

« Comment, voilà tout, ma chère ? dit-elle avec un soupir sympathique. Allons, allons ! ce n'est pas votre faute. Vous n'avez rien à vous reprocher. Il faut avoir recours à ce courage moral qui vous a valu une réputation si méritée, et faire contre fortune bon cœur.

— La famille de la jeune fille, dit Mme Gowan, a fait des efforts inouïs pour capter mon pauvre garçon.

— Cela va sans dire, ma chère.

— J'ai élevé tous les obstacles possibles, et je me suis tourmentée jour et nuit pour trouver quelque moyen de ramener Henry à de meilleurs sentiments.

— Personne n'en doutera, ma chère.

— Mais en vain. Rien ne m'a réussi. Dites-moi un peu, ma toute belle, suis-je autorisée à consentir, bien malgré moi, à ce que Henry épouse des gens qui ne sont pas de la Société, ou bien n'ai-je pas fait preuve d'une faiblesse inexcusable ? »

En réponse à cet appel, Mme Merdle, en sa qualité de grande prêtresse de la Société, affirma que Mme Gowan méritait les plus grands éloges, que sa conduite lui vaudrait de nombreuses sympathies, qu'elle avait joué le rôle d'une héroïne, et qu'elle était sortie à son honneur de cette épreuve. Mme Gowan, qui voyait on ne peut plus clair à travers sa feinte, qui savait que Mme Merdle voyait aussi clair qu'elle et que la Société ne verrait pas moins clair, madame Gowan termina cette cérémonie comme elle l'avait commencée, c'est-à-dire avec beaucoup de contentement intime et beaucoup de gravité.

La conférence se tenait entre quatre et cinq heures de l'après-midi, tandis que les roues des voitures et les coups de marteau des visiteurs retentissaient dans toute la région de Harley-Street, Cavendish-Square. À ce moment de l'entrevue, M. Merdle revint de ses occupations journalières, qui consistaient à faire respecter de plus en plus le nom anglais dans toutes les parties du globe civilisé, capable d'apprécier les courageux efforts d'un commerce cosmopolite et les combinaisons gigantesques de l'habileté et du capital. Car, bien que personne ne sût au juste de quel genre d'affaires M. Merdle s'occupait, on savait seulement que l'argent semblait avoir le don de se multiplier entre ses mains, c'étaient là les termes dont tout le monde se servait pour le désigner dans les occasions de grande cérémonie, termes qu'une nouvelle variante de la parabole du chameau et du trou de l'aiguille obligeait la société à accepter sans enquête.

Pour un homme qui avait un rôle si brillant à remplir, M. Merdle avait l'air d'un homme comme un autre, ou plutôt on eût dit que, dans le cours de ses vastes transactions commerciales, il avait par hasard troqué sa tête contre celle de quelque esprit inférieur. Il se présenta un moment devant les deux dames, durant une lugubre promenade qu'il faisait à travers son palais, et qui ne paraissait avoir d'autre but que d'échapper à la présence de son maître d'hôtel.

« Pardon, dit-il, s'arrêtant tout confus, je croyais qu'il n'y avait ici que le perroquet. »

Cependant, Mme Merdle ayant dit : « Vous pouvez entrer, » et Mme Gowan, qui venait de se lever, ayant déclaré qu'elle allait prendre congé de sa très-chère amie, M. Merdle entra et se mit à regarder par une croisée éloignée, ses mains croisées sous ses parements, inquiet, se tenant par le poignet, comme s'il eût voulu opérer son arrestation lui-même. Sans changer d'attitude, il tomba dans une rêverie dont il fut tiré par la voix de madame, qui l'appela de l'autre bout du salon, où ils se trouvaient depuis près d'un quart d'heure.

« Hein ! oui ! dit alors M. Merdle en se tournant vers elle. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ? répéta Mme Merdle. Il y a que vous ne paraissiez pas avoir entendu un mot de ce que je viens de vous dire. De quoi me suis-je plainte ?

— Vous vous êtes plainte, madame Merdle ? Je ne savais pas que vous fussiez malade.

— C'est de vous, dit Mme Merdle, que je me plaignais.

— Oh ! vous vous plaignez de moi. Quel est mon... qu'ai-je donc... à quel propos avez-vous à vous plaindre de moi, madame Merdle ? »

Grâce à ses façons effrayées, distraites, rêveuses, il lui avait fallu quelque temps pour formuler cette question. Il termina sa phrase en présentant son doigt au perroquet, seulement comme pour essayer de s'assurer s'il était bien le maître de céans, et l'oiseau lui prouva qu'il était d'un avis contraire, en mordant immédiatement ce doigt téméraire.

« Vous disiez, madame Merdle, continua M. Merdle tout en suçant son doigt mordu, que vous aviez à vous plaindre de moi ?

— Oui, et c'est sans doute pour me prouver combien j'ai raison de me plaindre que vous m'obligez à répéter mes paroles. J'aurais tout aussi bien fait de parler à la muraille. J'aurais beaucoup mieux fait de parler à cet oiseau. Il aurait au moins crié, lui.

— Je ne suppose pas que vous teniez à m'entendre crier, madame Merdle ? demanda M. Merdle, prenant un siège.

— En vérité, je ne sais pas trop, riposta Mme Merdle, si vous ne feriez pas mieux de crier que de rester aussi sombre et aussi distrait : on saurait au moins que vous prenez quelque intérêt à ce qui se passe autour de vous.

— On pourrait crier sans être pour cela moins distrait, madame Merdle, dit M. Merdle avec son ton assommant.

— Et on peut être aussi bourru que vous l'êtes en ce moment, sans crier, répondit Mme Merdle. C'est très-vrai. Si vous voulez savoir ce dont je me plains, je vous le dirai en deux mots ; vous ne devriez vraiment pas aller dans la société, si vous ne savez pas vous plier aux exigences de la société. »

M. Merdle, enroulant autour de ses doigts les cheveux qui lui restaient, parut s'enlever par la crinière, tant il mit de précipitation à se lever.

« Mais, au nom de toutes les puissances infernales, s'écria-t-il, dites-moi un peu, madame Merdle, si vous connaissez quelqu'un qui fasse plus que moi pour la société. Voyez-vous cet hôtel, madame ? Voyez-vous ces meubles, madame ? Tournez-vous vers cette glace et regardez-vous, madame ! Savez-vous ce que tout cela coûte ? Savez-vous qui profite de tout cela ? Et puis vous venez encore me dire que je ne devrais pas aller dans la société ! Moi qui répands ainsi sur elle l'or à pleines mains ! Moi qui ai presque l'air de... de m'atteler à une voiture d'arrosage remplie d'or pour aller partout et toujours en saturer la société !

— Ne vous emportez pas, monsieur Merdle, je vous prie.

— M'emporter ? Mais vous me feriez sauter au plafond ! Vous ne savez pas la moitié de ce que je fais pour la société. Vous ne savez pas les sacrifices que je fais pour elle.

— Je sais que vous recevez la meilleure société du pays. Je sais que vous êtes reçu dans la meilleure société de toute l'Angleterre. Je crois que je sais aussi... (et même, pour ne pas faire de feinte ridicule, je sais que je sais) quelle est la personne qui vous aide en cela, monsieur Merdle.

— Madame Merdle, répliqua le millionnaire essuyant son insipide visage rouge et jaune, je sais tout cela aussi bien que vous. Si vous n'étiez pas un des ornements de la société, et, moi-même, si je n'avais pas été un bienfaiteur de la société, vous et moi nous ne serions pas unis. Lorsque je dis *bienfaiteur* de la société, j'entends par là un homme qui lui donne à

boire, à manger ou à admirer une foule de choses coûteuses. Mais me dire que je ne suis pas digne de m'y montrer, après tout ce que j'ai fait pour elle, répéta M. Merdle avec une énergie étrange qui surprit Mme Merdle au point de lui faire lever un peu les sourcils... après tout ce que j'ai fait... tout !... Venir me dire que je n'ai pas le droit de m'y montrer, c'est une jolie récompense, ma foi !

— Je prétends, répondit Mme Merdle avec beaucoup de calme, que vous devriez vous en rendre digne, en vous montrant plus *dégagé* et moins soucieux. Il y a quelque chose qui sent son plébéien d'une lieue à traîner partout avec vous vos préoccupations d'affaires, comme vous le faites.

— Comment est-ce que je les traîne avec moi, madame Merdle ?

— Comment ? Regardez-vous dans la glace. »

M. Merdle dirigea involontairement les yeux vers le miroir le plus voisin, et demanda, tandis que son sang épais montait lentement à ses tempes, si un homme est responsable de sa digestion.

« Vous avez un médecin, répondit Mme Merdle.

— Je ne vois pas trop à quoi il me sert. »

Mme Merdle changea de tactique.

« D'ailleurs, dit-elle, c'est une mauvaise plaisanterie que de me parler de votre digestion. Il ne s'agit pas de votre digestion, mais de vos manières. »

— Madame Merdle, répliqua le mari, les manières ne sont pas mon affaire : c'est vous que cela regarde. Vous fournissez les manières ; moi, je fournis l'argent.

— Je ne vous demande pas, poursuivit Mme Merdle reposant à l'aise au milieu des coussins, je ne vous demande pas de captiver les gens. Je n'exige pas que vous vous donniez la peine de fasciner les gens. Je vous prie seulement de faire comme tout le monde et de vous soucier de rien... ou au moins d'en avoir l'air.

— Ai-je jamais dit que je me souciais de quelque chose ?

— Si vous l'avez dit ? Non ! On ne vous écouterait seulement pas si vous le disiez. Mais vous le laissez voir.

— Qu'est-ce que je laisse voir ? Qu'est-ce que l'on voit ? demanda M. Merdle avec une vivacité inaccoutumée.

— Je vous l'ai déjà dit. On voit que vous portez avec vous vos soucis et vos projets d'homme d'affaires, au lieu de laisser tout cela dans le quartier de la Bourse ou dans leur domicile naturel. Ne pourriez vous pas au moins feindre de les y laisser ? Cela suffirait : je ne vous en demande pas davantage. Mais non : vous ne pourriez pas avoir l'air plus préoccupé de vos calculs et de vos combinaisons, si vous étiez un simple menuisier.

— Un menuisier ! répéta M. Merdle, réprimant quelque chose comme un gémissement. Je ne serais déjà pas trop fâché, après tout, d'être un menuisier, madame Merdle.

— Et ce dont je me plains, poursuivit la dame sans daigner relever cette observation plébéienne, c'est que ce n'est pas là le ton de la société et que vous devriez chercher à vous corriger, monsieur Merdle. Si vous ne me croyez pas, demandez à Edmond Sparkler... (la porte du salon venait de s'ouvrir et Mme Merdle contemplait à travers son lorgnon la tête de son fils)... Edmond ; nous avons besoin de vous. »

M. Sparkler, qui s'était contenté de passer la tête par la porte entrebâillée, mais sans entrer (on eût dit qu'il parcourait la maison en quête d'une demoiselle pas bégueule du tout) s'avança alors et s'approcha de Mme Merdle qui, dans quelques phrases à la portée de son intelligence, lui expliqua le point en litige.

Le jeune gentleman, après avoir palpé avec inquiétude son faux col comme un hypocondre se tâte le poulx, répondit :

— J'ai entendu des individus causer de ça.

— Vous voyez, monsieur Merdle ?... Edmond Sparkler en a entendu parler, dit Mme Merdle avec une langueur triomphante. Ainsi il est probable que tout le monde en a entendu parler ! »

En effet, c'était là une conclusion assez logique, attendu qu'il eût été impossible de trouver dans aucune réunion d'êtres pensants, une personne moins capable qu'Edmond Sparkler de s'apercevoir de ce qui se passait en sa présence.

« Et, sans doute, Edmond Sparkler vous dira aussi, continua Mme Merdle avec un geste de sa main favorite vers M. Merdle, quelles sont les observations qu'il a entendues.

— Impossible, répliqua M. Sparkler se tâtant le pouls comme la première fois, impossible de me rappeler ce qui a donné lieu à ces remarques, car ma mémoire est presque toujours en vacances... Mais, me trouvant, à l'époque en question, avec le frère d'une diantrement jolie fille... très-bien élevée par-dessus le marché et pas du tout bégueule...

— Là ! laissez la sœur de côté, interrompit Mme Merdle d'un ton d'impatience apathique. Qu'est-ce que le frère disait ?

— Le frère n'a pas ouvert la bouche, madame, répliqua M. Sparkler. C'est un individu aussi silencieux que moi... aussi embarrassé pour trouver ce qu'il veut dire.

— Mais enfin, on a dit quelque chose, insista Mme Merdle ; ne vous occupez pas du reste...

— Je ne m'en occupe pas le moins du monde, je vous assure, remarqua M. Sparkler.

— ... Mais répétez-nous ce qu'on a dit. »

M. Sparkler tâta encore le pouls de son faux col, se fit subir à lui-même un examen mental très-sévère avant de répondre.

« Des individus faisant allusion à mon Gouverneur... l'expression n'est pas de moi... disent parfois des choses assez flatteuses de mon Gouverneur... qu'il est immensément riche et habile comme tout... un vrai phénomène de banquier, de boursicotier et le reste.. ; mais Ils ajoutent qu'il ne sait pas s'affranchir des affaires de la boutique... qu'elles pèsent toujours sur lui... qu'il les porte sur son dos, comme un marchand d'*habits galons*, courbé sous le poids de son commerce.

— Et voilà justement, dit Mme Merdle, qui se leva et laissa flotter sa draperie autour d'elle, voilà justement ce dont je me plains. Edmond, je monte chez moi, donnez-moi le bras. »

M. Merdle, qu'on laissa seul afin qu'il pût songer tout à son aise à se rendre plus digne de la société, regarda successivement par neuf croisées différentes et parut contempler neuf déserts plus sombres les uns que les

autres. Lorsqu'il se fut ainsi diverti, il descendit pour examiner de même le dessin des tapis du rez-de chaussée ; puis il remonta examiner avec non moins d'attention celui de tous les tapis du premier étage ; comme s'il eût aperçu là de sombres profondeurs à l'unisson de son âme accablée de tristesse. Tandis qu'il errait ainsi à travers son hôtel, il avait l'air de la dernière personne au monde qui se reconnût le droit de s'y promener. Quand même M^{me} Merdle aurait crié par-dessus les toits qu'elle était chez elle tel soir pendant la saison, M. Merdle annonçait encore plus clairement en ce moment qu'il ne se trouvait jamais chez lui.

Il finit par rencontrer son maître d'hôtel, ce serviteur imposant dont un seul coup d'œil suffisait pour l'achever. Écrasé par l'aspect de ce grand homme, M. Merdle s'enfuit honteusement et se cacha dans son salon de toilette, où il s'enferma jusqu'au moment où il monta dans le superbe équipage de M. Merdle pour aller dîner en ville. À dîner, le millionnaire fut envié et flatté comme une grande puissance ; les hauts fonctionnaires de la Trésorerie, l'honneur du barreau et la fine fleur de l'épiscopat lui firent autant de courbettes qu'il en voulut. À une heure du matin, il rentra seul, et après s'être laissé éteindre à l'instant même dans son propre vestibule, comme une chandelle d'un sou, par son propre maître d'hôtel, il poussa un gros soupir, et s'en fut se coucher.

1. [↑] La loi anglaise permet aux enfants de se marier sans le consentement de leurs parents.
(*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XXXIV.

Un banc de mollusques.

M. Henri Gowan et le chien fréquentaient très-assidûment la villa Meagles, car le jour du mariage était déjà fixé. On avait décidé qu'il y aurait une convocation de Mollusque en l'honneur de cet événement, afin que cette très-nombreuse et très puissante famille répandît sur cette union autant de lustre qu'une chose aussi insignifiante était capable d'en recevoir.

Rassembler toute la famille Mollusque eût été une tâche impossible, pour deux raisons. D'abord parce qu'il n'y avait pas de maison assez vaste pour contenir tous les membres et alliés de cette race illustre. Ensuite, parce que s'il existait n'importe où sous le soleil ou sous la lune un pied carré de terre appartenant à Sa Majesté britannique, où il y eût le plus petit poste à remplir, il poussait en même temps un Mollusque pour s'incruster dans ce poste. À peine un navigateur intrépide avait-il eu le temps de planter son drapeau sur un point quelconque du globe et d'en prendre possession au nom de l'Angleterre, que le ministère des Circonlocutions y envoyait un Mollusque armé d'une boîte à dépêches. De sorte que les Mollusques sont dispersés sur toute la surface de l'univers, expédiant des boîtes de rapports de tous les points de la boussole.

Mais si Prospéro lui-même, armé de sa baguette magique n'aurait pas réussi à convoquer les Mollusques de tous les coins de l'Océan ou de la terre ferme où ils n'avaient rien (que du mal) à faire, et quelque traitement à empocher, cela n'empêchait pas cependant d'en réunir un certain nombre. M^{me} Gowan se chargea de ce soin. Elle se présentait fréquemment chez M. Meagles avec de nouveaux noms à ajouter à la liste des invités, et elle avait avec lui de petites conférences, lorsqu'il n'était pas occupé (le malheureux ne l'était que trop à cette époque), à examiner et à solder les dettes de son futur gendre dans la petite salle ornée des balances et de la pelle à or.

Parmi les invités, il en était un dont la présence intéressait davantage M. Meagles, et dont l'absence lui eût causé plus de souci que celle du plus puissant des Mollusques attendus ; et pourtant il s'en fallait beaucoup qu'il fût insensible à l'honneur de recevoir une société aussi distinguée. C'était Clennam. Mais Clennam avait fait, sous les arbres de la sombre allée et par cette belle nuit d'été, une promesse qu'il tenait pour sacrée, et dans la loyauté de son cœur, il lui semblait que cette promesse renfermait une foule d'obligations tacites. Il se croyait tenu de faire preuve d'une abnégation constante et de ne jamais manquer une occasion de rendre le plus léger service à Chérie ; pour commencer, il répondit gaiement à M. Meagles :

« Mais certainement, je viendrai. »

M. Meagles semblait un peu embarrassé de savoir ce qu'il ferait à l'égard de l'associé d'Arthur, Daniel Doyce ; le digne gentleman n'était pas tout à fait convaincu qu'il ne résulterait pas du mélange de Daniel avec un nombre donné de Mollusques officiels, quelque combinaison explosive, même à un repas de noces. Mais ce grand criminel de Doyce le tira d'embarras en se présentant à Twickenham pour représenter qu'il venait, avec la liberté d'un ancien ami, demander comme une grande faveur qu'on ne l'invitât pas.

« Attendu, dit-il, que mes relations avec ces messieurs ont eu pour objet de remplir un devoir et de rendre un service à mon pays, et que les relations de ces messieurs avec moi ont eu pour but de m'en empêcher et de me décourager de guerre lasse, je crois que nous ferons mieux de ne pas manger et boire à la même table en ayant l'air d'être du même avis. »

Cette nouvelle excentricité de son ami amusa beaucoup M. Meagles, et ce fut avec un air de patronage plus indulgent que de coutume qu'il lui répondit :

« Soit, Daniel, soit : encore une bizarrerie ! Mais faites à votre guise. »

À mesure que le jour du mariage approchait, Clennam chercha, avec beaucoup de simplicité et de sincérité, à faire entendre à M. Henri Gowan qu'il était disposé à lui offrir franchement et loyalement son amitié. M. Gowan, de son côté, ne se départit pas de son aisance habituelle et lui accorda autant de confiance que par le passé... c'est-à-dire qu'il ne lui en accorda pas du tout. « Voyez-vous, Clennam, remarqua-t-il un jour, en passant, au milieu d'une conversation, tandis qu'ils se promenaient près

d'un cottage des Meagles, une semaine avant le mariage ; je suis un homme désappointé. Mais vous le saviez déjà ?

— D'honneur, répliqua Clennam un peu embarrassé, je ne vois pas trop que vous ayez le droit de dire cela.

— Vous oubliez que j'appartiens à un clan, ou à une clique, ou à une famille, ou à une coterie (donnez-lui le nom que vous voudrez), qui aurait pu me faire faire mon chemin de cinquante manières différentes et qui s'est mis dans la tête de ne rien faire du tout pour moi. Me voilà donc, comme vous voyez, devenu un pauvre diable d'artiste.

— Mais d'un autre côté... » commença Clennam.

Gowan l'interrompt :

« Oui, oui, je sais, j'ai le bonheur d'être aimé d'une belle et charmante fille que j'aime aussi de tout mon cœur.

— En avez-vous beaucoup ! pensa Arthur, qui ne put réprimer cette réflexion, tout en se la reprochant en lui-même.

— ... Et de trouver un bon enfant de beau-père qui fait très-génèreusement les choses. Néanmoins, on avait mis d'autres idées dans ma tête d'enfant lorsqu'on la peignait et qu'on la brossait à grands renforts de valets de chambre ; j'en avais conçu d'autres moi-même, lorsque je suis allé au collège et que j'ai commencé à la peigner de ma propre main. Toutes ces idées-là il faut que j'y renonce aujourd'hui... voilà ce qui fait que je suis un homme désappointé.

— La pilule n'est pourtant pas bien amère, il me semble ! dit Clennam riant tout haut cette fois.

— Non, sapristi, non, répliqua Gowan en riant. Mes nobles parents ne méritent pas qu'on regrette amèrement de n'avoir pas été patronné par eux... quoique ce soient de charmantes gens et que j'aie pour eux la plus grande affection. D'ailleurs, c'est un plaisir que de pouvoir leur prouver que je sais me passer d'eux et les envoyer à tous les diables. Et puis, tous les hommes sont plus ou moins désappointés ici-bas, d'une façon ou d'une autre, et ne peuvent pas s'empêcher de s'en ressentir... mais, malgré tout, c'est un cher, un adorable monde, et je l'aime de toute mon âme.

— C'est qu'aussi vous êtes en beau chemin !

— Un chemin aussi beau que cette rivière d'été ! s'écria l'autre avec enthousiasme. Par Jupiter ! je me sens une admiration et une ardeur toute nouvelle ! Quel bon vieux monde cela fait !... Et ma profession ! la meilleure des professions, n'est-ce pas ?

— Une carrière pleine d'intérêt et d'ambition, telle que je la conçois, répondit Clennam.

— Et pleine d'imposture aussi, reprit Gowan en riant. N'oublions pas l'imposture. J'espère que je ne pécherai point par là, mais je crains en ma qualité d'homme désabusé, de trop le laisser voir. J'ai peur de ne pas pouvoir jouer mon rôle avec toute la gravité qu'il exige. Je crois, entre nous, que je suis trop aigri pour le faire.

— Pour faire quoi ? demanda Clennam.

— Pour imiter mes chers confrères. Pour soutenir la vieille gageure que chacun de nous soutient à son tour. Pour parler de travaux assidus, d'étude, de patience, de dévouement à son art, pour faire semblant d'y consacrer bien des journées solitaires, de renoncer à une foule de plaisirs à cause de son art, de ne vivre que pour son art et ainsi de suite... en un mot de repasser à mon voisin de la crème fouettée comme le font tous mes excellents camarades en peinture.

— Mais il est bien, ce me semble, que chacun, en effet, respecte sa vocation et se croie obligé de la défendre, de réclamer pour elle le respect auquel elle a droit. Qu'en dites-vous, Gowan ? et la vôtre n'exige-t-elle pas réellement ces études et cette patience dont vous parlez ? J'avoue que je ne connais pas d'art qui n'exige au moins cela.

— Quel bon enfant vous faites, Clennam ! s'écria l'autre s'arrêtant pour regarder son compagnon, comme quelqu'un qui ne peut cacher son admiration. Quel brave garçon ! Vous n'avez jamais été désappointé, vous, c'est facile à voir. »

Si cette remarque eût été faite avec intention, elle eût été si cruelle qu'Arthur aimait mieux croire qu'elle avait été faite au hasard. Gowan, sans s'interrompre, posa la main sur l'épaule de son compagnon, ajoutant d'un ton léger :

« Clennam, c'est à regret que je viens détruire vos généreuses illusions, car je donnerais beaucoup d'argent (si j'en avais) pour vivre dans ce

brouillard couleur de roses. Mais la franchise avant tout ! Je fais un tableau, c'est pour le vendre. Lorsque mes chers confrères font des tableaux, c'est pour les vendre. Si nous ne comptons pas les vendre au plus offrant, nous n'en ferions pas. On a de l'ouvrage, on le fait : ce n'est pas plus difficile que ça. Tout le reste n'est que jonglerie toute pure. Vous voyez l'avantage ou le désavantage qu'il y a d'avoir affaire à un homme désappointé : il vous dit la vérité. »

Que ce fût la vérité ou pas, ces paroles n'en firent pas moins une vive impression sur Clennam. Elles s'enracinèrent tellement dans son esprit qu'il commença à croire que Henri Gowan serait toujours pour lui une source d'inquiétudes, et que, sous ce rapport, il n'avait rien gagné à vaincre les inconséquences, les soucis et les contradictions de... *Personne*. Il s'aperçut que la lutte intime n'était pas encore terminée ; car la promesse qu'il avait faite de ne présenter Gowan au père de Chérie que sous un jour favorable, était tenue en échec par l'insistance de M. Henri Gowan à se montrer sous un jour défavorable. Arthur avait beau se dire qu'il ne recherchait nullement ces découvertes des mauvais côtés de son ex-rival et qu'au contraire il eût volontiers évité de les voir, il craignait toujours, dans sa loyale nature, d'avoir conservé des préjugés qui défigureraient Henri Gowan à ses yeux. Car il ne pouvait oublier le passé ; et il savait bien que, s'il avait éprouvé tout d'abord de l'antipathie pour Gowan, c'était tout bonnement parce que ce dernier lui avait coupé l'herbe sous le pied.

Tourmenté par ces réflexions, il en vint bientôt à désirer que le mariage fût déjà célébré, que Gowan et sa jeune épouse fussent partis, afin que, resté seul avec les parents, il pût tenir plus facilement sa promesse et remplir le rôle généreux qu'il avait accepté. La semaine qui précéda le mariage fut un temps de tracas et d'ennuis pour toute la maison. En présence de Chérie et de Gowan, M. Meagles était toujours radieux ; mais plus d'une fois, lorsque Clennam le trouva seul, il s'aperçut que son ami ne voyait plus les balances et la pelle à or qu'à travers un brouillard humide ; plus d'une fois aussi, tandis que le père regardait les amoureux se promenant dans le jardin ou ailleurs sans qu'ils pussent le voir, Arthur avait reconnu ce nuage de tristesse que la présence de Gowan y avait fait passer dès le premier jour. En disposant la maison pour cette grande occasion, il fallut remuer bien des souvenirs de leurs voyages ; on se les passait alors de main en main ;

parfois, à la vue de ces témoins muets de jours sans nuages, Chérie elle-même ne pouvait s'empêcher de pleurer et de se lamenter. Mme Meagles, la plus joyeuse et la plus affairée des mamans, allait chantant sans cesse et encourageant tout le monde ; mais cette bonne âme avait aussi ses moments de défaillance où elle allait se cacher dans quelque office, pour en ressortir les yeux tout rouges, attribuant ces ophthalmies passagères à la présence d'une certaine provision d'oignons confits au vinaigre, et chantant plus haut que jamais. Mme Tickitt, n'ayant pas découvert dans le *Traité de médecine domestique* du docteur Buchan, le moindre baume pour une âme affligée, s'abandonnait à une profonde tristesse évoquée par des souvenirs touchants de l'enfance de Mina. Lorsque ces souvenirs l'accablaient par trop, elle avait coutume d'envoyer en haut des messages mystérieux pour dire que, n'étant pas en toilette de salon, elle priait en grâce son enfant de lui accorder une seule minute d'entretien dans la cuisine souterraine ; là, elle bénissait le visage de son enfant et le cœur de son enfant en la serrant dans ses bras au milieu d'un fouillis de larmes, de félicitations, de hachoirs, de rouleaux et de pâte, avec la tendresse d'une vieille bonne bien aimante, et c'est, ma foi ! une tendresse dont il ne faut pas dire de mal.

Mais quand un jour doit venir, il finit toujours par arriver ; comme le jour de ce mariage devait arriver, il vint à son tour, et avec lui tous les Mollusques invités au repas de noce.

Il y avait M. Tenace Mollusque, du ministère des Circonlocutions et de la rue des Écuries (Grosvenor-Square), avec la coûteuse Mme Tenace Mollusque, *née* Des Échasses (grâce à laquelle les jours d'émargement semblaient toujours en retard), et les trois non moins coûteuses Mlles Tenace Mollusque, chargées jusqu'à la gorge de talents d'agréments, prêtes à partir à la première offre matrimoniale, et qui néanmoins ne portaient pas avec toute la rapidité d'explosion qu'on devait naturellement attendre d'armes si bien préparées ; car, au contraire, elles avaient tout l'air de faire long feu comme de vieux pistolets rouillés. Il y avait Mollusque jeune, également attaché au ministère des Circonlocutions, et qui avait laissé ce jour-là le *Tonnage* de sa patrie, dont il était censé être le protecteur immédiat, et qui, je suis heureux de le dire, ne perdit rien à se tirer d'affaire lui-même en l'absence de son jeune protecteur. Il y avait l'aimable petit Mollusque, attaché au secrétariat du ministère des Circonlocutions, qui

prenait gaiement et agréablement les choses, assistant à ce mariage comme s'il se fût agi de remplir une des formalités officielles du ressort du département chargé de tout entraver. Il y avait trois autres jeunes Mollusques attachés à trois autres ministères, insipides à tous égards, et qui auraient eu grand besoin d'être mis à la sauce piquante ; ils étaient venus là comme ils seraient allés voir le Nil, Rome, la nouvelle chanteuse ou Jérusalem.

Mais il y avait un gibier autrement imposant que ce menu fretin. Il y avait lord Decimus Tenace Mollusque en personne, en odeur de Circonlocutions, tout parfumé des senteurs de maroquin des boîtes à dépêches. Oui, lord Decimus en personne, ce grand homme qui avait atteint le faîte des hauteurs officielles sur les ailes d'une seule phrase indignée : « Mylords, il me restait encore à apprendre qu'il importe au ministre d'une nation libre de mettre des bornes à la philanthropie, de restreindre la charité, d'entraver l'ardeur publique, d'imposer des limites à l'esprit d'entreprise, de porter atteinte au courageux esprit d'initiative des membres de cette nation. » En d'autres termes, cet illustre homme d'État s'étonnait d'avoir encore à apprendre qu'il importait au pilote d'un navire de faire autre chose que de veiller à la prospérité de son trafic personnel, quand il avait un équipage pour travailler à la pompe, et à empêcher le navire de couler sans qu'il s'en occupât. Grâce à cette découverte sublime, lord Decimus avait porté à son apogée la gloire de la famille Mollusque. Que quelque membre malappris s'avisât, dans l'une ou l'autre chambre, d'essayer de faire quelque chose, en présentant un *bill* à cet effet, ce projet de loi était enterré du coup lorsque lord Tenace Mollusque se levait et disait de sa place, d'un ton solennel devenant de plus en plus majestueusement indigné à mesure que les bravos ministériels retentissaient autour de lui : « Il me restait encore à apprendre, Mylords, qu'il importe au ministre d'une nation libre de mettre des bornes à la philanthropie, de restreindre la charité, d'entraver l'ardeur publique, d'imposer des limites à l'esprit d'entreprise, de porter atteinte au courageux esprit d'initiative des membres de cette nation. » La découverte de cette serinette était tout bonnement celle du mouvement perpétuel en politique. Elle ne s'usait jamais, bien qu'on en tournât et retournât sans cesse la manivelle dans tous les ministères de l'État.

Il y avait encore, à côté de son noble ami et parent lord Decimus, il y avait ce William Mollusque, qui avait formé une si mémorable coalition avec Tudor Des Échasses, et qui avait aussi inventé une nouvelle recette pour tout entraver, dont il était toujours prêt à se servir. Son système consistait à demander s'il y avait un précédent pour tel ou tel fait. Quelquefois il s'adressait au président avec un : « D'abord je vous prierais, monsieur, de vouloir bien dire à la chambre s'il existe le moindre précédent qui justifie la mesure dans laquelle l'honorable préopinant voudrait nous précipiter. » D'autres fois il demandait directement à l'honorable préopinant d'indiquer quel précédent il avait à leur offrir. D'autres fois encore, il annonçait à l'honorable préopinant que lui (William Mollusque) se donnerait la peine de rechercher s'il existait un précédent. Souvent, enfin, il écrasait du coup l'honorable préopinant en lui annonçant qu'il n'existait aucun précédent. Mais ces deux mots, *précédent* et *précipiter* étaient, en toute circonstance, les doux chevaux de bataille de cet habile circonlocutioniste. Il y avait vingt-cinq ans que l'infortuné et honorable préopinant essayait, toujours en vain, de précipiter William Mollusque dans telle ou telle mesure ; c'est égal... William Mollusque continuait à demander à la chambre (il ne se souciait guère de le demander au pays), si on croyait qu'il allait se laisser précipiter dans telle ou telle mesure. Peu importait à William Mollusque qu'il fût matériellement impossible que l'infortuné et honorable préopinant pût citer un précédent quelconque, il n'en continuait pas moins à remercier l'honorable préopinant de ses bravos ironiques et à l'achever en lui disant à son nez et à sa barbe qu'il N'Y AVAIT PAS de précédent pour justifier telle ou telle mesure. Peut-être pourrait-on objecter que la sagesse de William Mollusque n'est pas une sagesse d'un ordre bien élevé, attendu que si rien ne doit se faire sans précédent, il est clair que le monde, dont les Mollusques se moquaient sans vergogne, n'aurait jamais été créé ; ou bien, que s'il eût été créé par suite de quelque étourderie, il aurait marché tout de travers. Mais le substantif *précédent* et le verbe *précipiter* accouplés ensemble suffisaient pour effrayer la plupart des gens.

Puis il y avait un autre Mollusque, un Mollusque très-agile, qui avait sauté à travers vingt places en un rien de temps, qui occupait toujours deux ou trois sinécures à la fois, et qui était l'inventeur respecté d'un procédé

admirable qu'il employait avec beaucoup de succès au bénéfice de tous les gouvernements Mollusques. Ce procédé consistait, lorsqu'on lui adressait une question parlementaire sur un sujet quelconque, à répondre sur toute autre chose. Ce système de coq-à-l'âne avait rendu de très-grands services et avait valu au spirituel inventeur l'estime du ministère des Circonlocutions.

Il y avait aussi quelques Mollusques parlementaires moins illustres ; ceux-là n'avaient pas encore de place qui méritât ce nom, et faisaient leur apprentissage afin de prouver qu'ils étaient dignes d'en occuper une. Ces Mollusques étaient de ceux qui se tiennent perchés sur les escaliers ou cachés dans les couloirs de la chambre, attendant des ordres pour savoir s'ils doivent ou non procéder à ce que la chambre soit en nombre ; qui crient : « Écoutez ! écoutez ! » ou : « Oh ! oh ! » ; qui applaudissent ou aboient selon le mot d'ordre donné par le chef de la famille ; qui mettent à l'ordre du jour des motions insignifiantes uniquement destinées à retarder une motion sérieuse ; qui prononcent des discours assommants sur des sujets ennuyeux jusqu'à une heure avancée de la nuit, jusqu'aux derniers jours de la session, puis s'écrient avec un vertueux patriotisme en réponse à la motion sérieuse, qu'il est trop tard. Alors ils partent pour la province, partout où on les envoie, jurant que lord Decimus a tiré le commerce d'une syncope et la navigation d'une attaque de paralysie ; qu'il a doublé la récolte de blé, quadruplé la récolte de foin, et empêché un tas incroyable d'or de s'envoler des caves de la Banque. Ces Mollusques inférieurs étaient distribués par les chefs de la famille, comme autant de basses cartes qui ne peuvent plus servir au grand jeu de la Cour, mais qui sont encore assez bonnes pour présider à des *meetings* et des dîners publics, où ils apportaient un témoignage aussi éclatant que désintéressé aux nombreux services rendus au pays par leurs nobles et honorables parents, et mettaient l'éloge des Mollusques à toute sauce dans des toasts impromptus depuis longtemps préparés. Ils se rendaient avec le même mot d'ordre à toutes les élections ; ils se démettaient de leurs propres sièges au Parlement, dans le plus bref délai et aux conditions les plus déraisonnables, afin de laisser le champ libre à d'autres membres ; ils quêtaient et rapportaient aussi bien qu'un chien de race ; ils flattaient, tripotaient, corrompaient, cherchaient leur vie dans des tas d'ordures, toujours infatigables dans leur zèle pour le service de la

patrie. Aussi il n'existait pas, dans tous les bureaux du ministère des Circonlocutions, une liste de places disponibles d'ici à vingt-cinq ans (depuis le gouvernement des Indes ou un commissariat de la Trésorerie, jusqu'à un consulat en Chine), où quelques-uns de ces Mollusques, sinon tous ces Mollusques faméliques et adhésifs ne se fussent inscrits comme candidats.

Il est inutile de dire que chaque classe de Mollusques avait à peine un échantillon pour la représenter à ce mariage, car en tout il n'y en avait pas plus d'une quarantaine. Et qu'est-ce que quarante Mollusques, sur toute une légion ! Mais cette députation faisait foule dans le petit cottage de Twickenham. Ce fut un Mollusque (assisté d'un autre Mollusque) qui unit l'heureux couple, et ce fut lord Tenace Mollusque qui eut l'honneur d'offrir le bras à Mme Meagles pour la conduire vers la salle du festin.

Le repas ne fut ni aussi animé ni aussi agréable qu'il aurait pu l'être. M. Meagles écrasé par ses hôtes illustres (dont la présence, néanmoins, le flattait énormément) n'était pas dans son assiette ; Mme Gowan, au contraire était dans la sienne, ce qui ne contribuait pas à améliorer la position de M. Meagles. Il y avait dans l'air comme une fiction acceptée que ce n'était pas du tout M. Meagles qui avait mis des bâtons dans les roues, que c'était au contraire la noble famille Mollusque qui s'était seule opposés au mariage, qu'elle seule faisait en cela une concession, mais qu'il existait maintenant une unanimité magnanime : et cette fiction semblait planer sur toute l'affaire, bien que personne n'exprimât ouvertement une pareille opinion. Et puis les Mollusques sentaient que, pour leur part, ils n'auraient plus rien de commun avec les Meagles, dès que ce repas qu'ils daignaient honorer de leur patronage serait terminé ; les Meagles, de leur part, savaient aussi à quoi s'en tenir à ce sujet. Et puis Gowan, usant de ses droits d'homme désappointé, qui avait une vieille rancune contre la famille Mollusque et qui, peut-être, avait permis à sa mère de les inviter avec la bienveillante intention de leur causer du dépit et de la honte, étala devant eux sa palette et sa pauvreté, leur disant qu'il espérait un jour assurer un morceau de pain et de fromage à sa femme, et qu'il priait ceux d'entre eux qui (plus heureux que lui) parviendraient à se bien caser et se trouveraient à même d'acheter un tableau, de ne pas oublier le pauvre artiste. Et puis Lord Decimus qui, sur son piédestal parlementaire, était une vraie merveille

oratoire, se trouva transformé, chez M. Meagles, en un bavard insipide, adressant un toast aux mariés dans une série de platitudes qui auraient fait dresser les cheveux sur la tête de son disciple le plus fanatique ; s'engageant, à l'étourdie, comme un éléphant imbécile, dans des labyrinthes de phrases qu'il avait prises pour une grande route et qui n'aboutissaient qu'à un cul-de-sac. Et puis, M. Tenace Mollusque ne put s'empêcher de faire la remarque qu'il voyait à la même table que lui une personne qu'il aurait empêchée, plus que toute chose au monde, de poser avec calme devant sir Thomas Lawrence, lorsqu'il avait fait faire son portrait par cet artiste ; tandis que Mollusque jeune annonça, d'un ton indigné, à deux stupides jeunes gentlemen de ses parents, qu'il y avait là un individu, dites donc, qui était venu à notre bureau sans lettres d'audience, disant qu'il voulait savoir quelque chose, vous savez ; et, dites donc, si cet individu allait éclater de nouveau, au beau milieu du déjeuner, comme l'idée pouvait bien lui en venir, vous savez (ces démagogues sont si mal élevés : ils sont capables de tout vous savez), et s'écrier qu'il voulait savoir quelque chose à l'instant même, dites donc, ce serait quelque chose d'amusant n'est-ce pas.

La partie la moins ennuyeuse de l'affaire fut celle qui causa le plus de peine à Clennam. Lorsque enfin, M. et Mme Meagles se jetèrent au cou de Chérie dans le petit salon où se trouvaient les deux portraits (et d'où les invités étaient exclus) avant de l'accompagner jusqu'à ce seuil qu'elle ne devait plus repasser pour être la Chérie et la joie d'autrefois, rien de plus naturel et de plus simple que la mariée et ses parents. Gowan lui-même fut ému et lorsque M. Meagles s'écria : « Ô Gowan, ayez bien soin d'elle, ayez bien soin d'elle ! » il répondit avec chaleur : « Ne vous affligez pas ainsi, monsieur. Par le ciel, vous pouvez y compter. »

Après les derniers sanglots et les dernières paroles de tendresse, après avoir jeté à Clennam un regard qui témoignait de sa confiance dans la promesse faite le soir des roses, Chérie se laissa retomber dans la voiture ; le mari les salua une dernière fois de la main et les voilà en route pour Douvres. Mais ils ne partirent pas avant que la fidèle Mme Tickitt, dans sa robe de soie et son tour de cheveux noirs comme jais, se fût élancée de quelque cachette mystérieuse pour lancer ses deux souliers après la voiture, afin de porter bonheur à ceux qu'elle emportait^[1]. Cette apparition

inattendue causa une grande surprise à la société distinguée rassemblée aux fenêtres.

Ladite société, se trouvant maintenant libre de se disperser, et les principaux Mollusques étant un peu pressés, car il y avait quelques malles en partance qui risquaient, en leur absence, d'arriver tout droit au but de leur voyage, et ils se dépêchaient d'aller s'occuper de leur faire parcourir les mers dans tous les sens, comme autant de vaisseaux fantômes ; ils avaient d'ailleurs à se donner beaucoup de mal pour empêcher de se faire un certain nombre d'affaires assez importantes qui semblaient en danger de marcher comme sur des roulettes. Ils s'en allèrent donc chacun de leur côté, donnant à entendre, en toute affabilité à M. et Mme Meagles, que ce qu'ils venaient de faire à Twickenham, ils l'avaient fait pour obliger leurs hôtes, en un mot, qu'ils avaient fait un sacrifice en faveur de M. et Mme Meagles. C'est là une assurance générale que les Mollusques ne manquent jamais de faire à John Bull dans leur condescendance officielle pour cette créature infortunée.

Il y avait alors un vide déplorable dans la maison, et dans les cœurs du père, de la mère et de Clennam. M. Meagles n'invoqua qu'un seul souvenir consolateur et ce souvenir lui fit vraiment du bien.

« Eh bien, Arthur, j'ai du plaisir à y songer après tout, dit-il.

— Au passé ? demanda Clennam.

— Sans doute... mais ce n'est pas de cela que je voulais parler ; c'était de la compagnie qui nous quitte. »

Cette société l'avait attristé et rendu malheureux pendant toute la matinée, mais maintenant il était vraiment enchanté.

« C'est très-flatteur ! répéta-t-il à plusieurs reprises dans le courant de la soirée... Une société si distinguée ! »

1. [↑] Superstition populaire en Angleterre.

CHAPITRE XXXV.

Ce qu'il y avait derrière M. Pancks sur la main de la petite Dorrit.

Ce fut à cette époque que M. Pancks, remplissant la promesse qu'il avait faite à Clennam, lui révéla toutes les péripéties de son rôle de bohémien et lui raconta la bonne aventure de la petite Dorrit. Le Doyen était héritier universel d'une vaste propriété longtemps ignorée, que personne n'avait réclamée et dont les revenus s'étaient accumulés. Son titre était clair comme le jour, tous les obstacles étaient renversés, la porte de la geôle allait s'ouvrir, les murs de la prison allaient crouler pour lui, le Doyen n'avait plus qu'à donner quelques signatures pour se trouver tout à coup à la tête d'une très-grande fortune.

Dans les recherches qu'il avait fallu faire pour établir les droits de M. William Dorrit, Pancks avait déployé une sagacité merveilleuse, une patience et une discrétion infatigables.

« Lorsque nous avons traversé Smithfield, côte à côte, dit-il à Clennam, et que je vous ai raconté mes fonctions de collecteur, je ne me doutais guère, monsieur, de ce qui allait arriver. Je ne me doutais guère, monsieur, lorsque je vous ai dit que vous n'aviez rien de commun avec les Clennam de la Cornouailles, que je vous apprendrais un jour ce que c'est que les Dorrit du Dorsetshire. »

Il raconta alors comment ce nom inscrit dans son calepin avait attiré son attention quand il l'avait entendu prononcer ; comment, ayant plus d'une fois découvert que deux noms dont l'orthographe était identique et qui appartenaient au même endroit, n'impliquaient aucune parenté, il n'avait pas d'abord attaché beaucoup d'importance à ce fait, sauf qu'il s'était dit : « Quelle transformation étonnante ce serait dans l'existence de la petite couturière, si on parvenait à prouver que le Doyen a des droits à un si vaste héritage ! Puis Pancks se figurait que ce qui l'avait engagé à pousser plus

loin l'affaire, c'est qu'il y avait dans le caractère calme et paisible de la petite couturière quelque chose d'extraordinaire qui intéressait et piquait sa curiosité ; qu'il avait procédé pas à pas avec des précautions infinies, enlevant les obstacles grain à grain, comme la taupe fait son terrier (cette comparaison est de M. Pancks.) Qu'au commencement de ce travail (et pour rendre plus expressive l'image de la taupe, M. Pancks en disant cela ferma les yeux et fit tomber ses cheveux par-devant, pour aider à la cécité de son rôle), des lueurs subites et des espérances imprévues avaient succédé à une soudaine obscurité, et réciproquement. Qu'il avait fait la connaissance de quelques détenus, afin de pouvoir aller et venir dans la prison en qualité de visiteur ; que les premiers renseignements utiles lui avaient été fournis, bien à leur insu, par M. William Dorrit et par son fils, avec qui il n'avait pas eu de peine à se lier, en causant avec eux de la pluie et du beau temps (« mais toujours taupinant dans mon souterrain, voyez-vous, » remarqua M. Pancks) ; puis il avait obtenu d'eux, sans qu'ils se doutassent de rien, divers petits détails concernant l'histoire de la famille, lesquels, comme il avait déjà fait quelques découvertes de son côté, lui en suggérèrent d'autres. Enfin M. Pancks demeura convaincu qu'il avait découvert l'héritier universel d'une grande fortune, et qu'il ne s'agissait plus que de faire les démarches nécessaires pour amener cette découverte à une maturité légale. Sur ce, après avoir exigé de son propriétaire, M. Rugg, un serment solennel de garder le secret, il l'avait admis dans sa taupinière en qualité d'associé. Ils n'avaient employé d'autre commis que John Chivery, dont ils connaissaient le dévouement chevaleresque, et jusqu'à ce jour (où des autorités infaillibles en matière de banque et de droit avaient déclaré que le succès avait couronné les efforts de M. Pancks) les trois conspirateurs n'auraient pas confié leur secret à âme qui vive.

« Comme ça, monsieur, poursuivit Pancks, si toute l'affaire avait croulé au dernier moment, la veille même du soir où je vous ai montré nos documents dans la cour de la prison, voire le jour même, personne que nous n'aurait été cruellement déçu, personne que nous n'y aurait perdu un sou. »

Clennam qui, pendant ce récit, n'avait pas cessé de donner des poignées de main à Pancks, s'écria, avec une surprise que la façon dont on l'avait préparé à cette grande nouvelle diminuait à peine :

« Mon cher monsieur Pancks, cela a dû vous coûter beaucoup d'argent.

— Mais, pas mal, monsieur, répondit Pancks d'un ton de triomphe, une somme assez ronde, quoique nous ayons visé à l'économie depuis le commencement ; les déboursées indispensables nous ont assez embarrassés.

— Embarrassés ! répéta Clennam ; je le crois sans peine. Mais vous avez vaincu toutes les difficultés de cette affaire avec une adresse merveilleuse ! continua-t-il, donnant au remorqueur une nouvelle poignée de main.

— Je vais vous dire comment j'ai fait, poursuivit Pancks, qui, dans son ravissement, redressa tous les épis de sa chevelure rebelle. D'abord, j'ai dépensé tout ce que je possédais... ce n'était pas grand'chose.

— J'en suis fâché, dit Clennam ; mais peu importe, puisque vous avez réussi... Qu'avez vous fait ensuite ?

— Ensuite, répliqua Panks, j'ai emprunté à mon propriétaire.

— À M. Casby ? dit Clennam. Ah ! le digne brave homme !

— Quel noble vieillard, hein ? continua M. Pancks, avec une série de reniflements... un généreux gaillard !... plein de confiance !... débordant de philanthropie !... d'une bienveillance inouïe ! Je me suis engagé à lui payer un intérêt de vingt pour cent, monsieur. Nous ne faisons pas d'affaires à moins dans notre boutique. »

Arthur se sentit un peu confus d'avoir, dans son enthousiasme, prononcé un éloge prématuré du patriarche.

« J'ai dit à ce digne... archi-chrétien, reprit M. Pancks, qui parut enchanté de cette épithète descriptive, que j'avais un petit projet en main, un projet qui promettait beaucoup, mais qui exigeait une certaine mise de fonds. Je lui ai proposé de me prêter une somme sur billet : c'est ce qu'il a fait, à vingt pour cent, ayant soin, en bon homme d'affaires, d'ajouter les vingt pour cent au billet, afin qu'ils eussent l'air de faire partie du capital. Si l'entreprise avait manqué, je serais resté son factotum pendant sept ans de plus, et il m'aurait diminué mes gages de moitié, tout en m'obligeant à faire le double de besogne... Mais M. Casby est un véritable patriarche, et ce serait un bonheur de le servir à ces conditions-là... ce serait même un bonheur de le servir pour rien. »

Il eût été impossible à Clennam d'affirmer avec certitude que Pancks ne plaisantait pas en parlant ainsi.

« Lorsque l'argent du patriarche fut épuisé, reprit M. Pancks, et il finit par s'épuiser, bien que je l'aie ménagé comme si c'eût été mon sang, j'avais mis M. Rugg dans la confidence. Je proposai alors d'emprunter de l'argent à M. Rugg, (ou à Mlle Rugg, cela revient au même, elle a gagné quelque chose dans une spéculation devant la cour des plaids communs). Il me l'a prêté à dix pour cent ; et il a encore trouvé que c'était un taux bien élevé. Mais, voyez-vous, M. Rugg a des cheveux rouges, monsieur, et il se les fait couper ras. Et puis la forme de son chapeau n'est pas moins élevée que celle de tout le monde. Et les bords n'en sont pas plus larges que ceux de tout le monde, aussi ce n'est pas un patriarche. Et il ne respire pas plus de bienveillance que la première borne venue.

— Mais, vous, dit Clennam, votre récompense pour toute la peine que vous avez eue, doit être assez belle.

— J'ai bon espoir que je n'aurai pas perdu mes peines, monsieur. Je n'ai pas fait de marché d'avance. C'est un prêté pour un rendu, monsieur Clennam. Vous vous rappelez ? Nous voilà quittes. Les déboursés payés, le temps employé pris en considération, et la note de M. Rugg soldée, mille livres sterling seraient une fortune pour moi. Je laisse cela entre vos mains. Je vous autorise, maintenant, à annoncer cette nouvelle à la famille comme vous le jugerez à propos. Mlle Amy Dorrit doit se trouver chez Mme Finching ce matin. Plus tôt ils le sauront, mieux cela vaudra. On ne saurait le leur apprendre trop tôt. »

Cette conversation avait eu lieu dans la chambre à coucher de Clennam qui n'était pas encore levé. Car M. Pancks avait réveillé toute la maison et y avait pénétré de grand matin ; sans jamais s'asseoir, sans jamais se tenir en place deux secondes de suite, il avait raconté tous ces détails (appuyés par une foule de documents), au chevet d'Arthur. Il dit alors qu'il allait relancer M. Rugg, et dans son agitation, le remorqueur paraissait avoir besoin de faire encore quelques petites courses après. Enfin, rassemblant ses papiers, il descendit l'escalier et s'éloigna à grande vitesse, après avoir échangé avec Clennam, une dernière poignée de main.

Arthur, cela va sans dire, résolut de se rendre à l'instant même chez M. Casby. Il mit tant d'empressement à sortir qu'il se trouva au coin de la rue Patriarcale, près d'une heure avant l'arrivée de la petite Dorrit, mais il

ne fut pas fâché d'avoir le temps de faire un tour de promenade paisible pour se calmer.

Lorsqu'il revint dans la rue et souleva le brillant marteau de cuivre, la bonne lui dit que la petite couturière y était. On le conduisit en haut, au salon de Flora. La jeune fille ne s'y trouvait pas, il n'y avait que Flora, qui témoigna la plus vive surprise de le voir.

« Bonté divine, Arthur... Doyce et Clennam, veux-je dire ! s'écria cette dame. Qui se serait jamais attendu à une pareille visite ?... excusez mon peignoir... car vraiment je ne songeais guère à vous voir... et un peignoir de cotonnade fanée encore, ce qui est bien pis... mais ma petite amie est en train de me faire... au fait pourquoi éprouverais-je de l'embarras à parler de cela devant vous ? vous savez bien ce que c'est... une jupe, et, comme je devais l'essayer ce matin après déjeuner, je suis restée en robe de matin... j'y ferais moins attention encore si elle était mieux empesée ! »

— C'est à moi à m'excuser, répondit Arthur, d'une visite si matinale et si brusque ; mais vous me pardonnerez, lorsque vous connaîtrez le motif qui m'amène.

— Du temps de ces jours à jamais envolés, Arthur, répliqua Mme Finching ; pardonnez-moi.... Doyce et Clennam serait beaucoup plus convenable, quoique plus froid... mais voilà que je perds le fil de mon sujet, car vous m'avez fait oublier ce que je voulais vous dire. »

Elle lança une tendre œillade à Clennam et reprit :

« Dans ces jours à jamais envolés, allais-je dire, il eût été bien étrange en vérité qu'Arthur Clennam... Mais Doyce et Clennam, c'est bien différent... se crût obligé de faire des excuses, à quelque heure de la journée qu'il se présentât..., mais ces jours sont passés, et le passé ne saurait revenir... excepté, comme le disait ce pauvre M. Finching lorsqu'il était de bonne humeur, les concombres qu'il ne pouvait digérer... »

Flora qui était en train de faire le thé à l'arrivée d'Arthur, termina à la hâte ses préparatifs.

« Papa, reprit-elle tout bas d'un ton plein de mystère, tandis qu'elle abaissait le couvercle de la théière dans laquelle elle venait de verser de l'eau bouillante, est occupé à manger son œuf frais dont il brise la coque absolument comme un pivert, dans la salle à manger d'en bas, tout en lisant

le bulletin de la Bourse, et il ne saura pas que vous êtes ici... Quant à notre jeune amie vous savez qu'on peut se fier à elle, quand elle redescendra après avoir découpé son corsage sur la grande table d'en haut. »

Alors Arthur lui dit, aussi brièvement que possible, que c'était leur petite amie qu'il venait voir, puis il confia à Flora ce qu'il avait à dire à leur petite amie. À cette nouvelle renversante, Flora se joignit les mains et se mit à trembler, versant des larmes de sympathie et de joie, comme une bonne fille qu'elle était.

« Au nom du ciel laissez-moi m'esquiver d'abord, dit-elle, se bouchant les oreilles, et se dirigeant vers la porte, sans quoi je vais me trouver mal ou crier à mettre tout le monde aux cent coups, et la chère petite qui ce matin encore a l'air si gentil, si propre, si bon et pourtant si pauvre, et la voilà qui hérite d'une grande fortune... car, c'est bien vrai, n'est-ce pas ?... et elle le mérite bien ! et puis-je annoncer la nouvelle à la tante de M. Finching, Arthur, et non pas Doyce et Clennam, pour cette fois seulement ? cependant, si vous y voyez le moindre inconvénient, je m'en garderai bien ! »

Arthur accorda cette permission par un signe de tête, attendu que Flora continuait à se boucher les oreilles. Flora le remercia de même et s'empressa de quitter la chambre.

On entendait déjà dans l'escalier le pas de la petite Dorrit, et l'instant d'après elle ouvrit la porte. Arthur eut beau chercher à composer sa physionomie, il ne put donner à ses traits une expression assez ordinaire pour que la jeune fille ne laissât pas tomber son ouvrage en s'écriant :

« Monsieur Clennam ! Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Rien, rien. C'est-à-dire rien de mal. Je suis venu vous apporter une nouvelle, mais c'est une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle ?

— On ne peut plus heureuse ! »

Ils se tenaient près de la croisée et les yeux rayonnants de la jeune fille étaient fixés sur lui. Il passa un bras autour de sa taille, voyant qu'elle était sur le point de perdre connaissance. Elle posa la main sur ce bras, en partie pour s'y appuyer, et en partie pour maintenir leurs positions relatives, afin

qu'aucun changement d'attitude de l'un ou de l'autre ne vînt déranger le regard profond qu'elle fixait sur son compagnon. Ses lèvres remuèrent comme pour répéter : « on ne peut plus heureuse ? » Arthur redit tout haut ces paroles :

« Chère petite Dorrit !... votre père... »

Son pâle visage glacé se ranima un peu à ce mot, et fut traversé par quelques faibles lueurs d'expression, mais d'expression douloureuse. Sa respiration était faible et rapide. Son cœur battait très-vite. Clennam aurait resserré son étreinte, mais il vit que le regard de sa compagne le suppliait de la laisser comme elle était.

« Votre père peut être libre avant la fin de cette semaine. Il n'en sait rien encore ; il nous faudra partir tantôt d'ici pour le lui apprendre. Votre père sera libre dans quelques jours... dans quelques heures. Rappelez-vous qu'il faut que nous partions d'ici pour le lui apprendre. »

Ces dernières paroles rappelèrent la petite Dorrit à elle. Ses yeux se fermèrent, mais se rouvrirent aussitôt.

« Ce n'est pas tout... ce n'est pas tout, ma chère petite Dorrit... Faut-il vous dire le reste ? »

Les lèvres de la jeune fille formèrent un oui qu'on entendit à peine.

« Votre père ne sera pas pauvre en devenant libre. Il ne manquera de rien... Faut-il vous en dire davantage ? Rappelez-vous qu'il ne sait rien encore... qu'il nous faudra partir d'ici pour le lui apprendre... »

Elle sembla demander un peu de temps. Il continua à la retenir dans ses bras, et après un moment de silence, il se pencha pour écouter ce qu'elle murmurait.

« M'avez-vous prié de continuer ?

— Oui.

— Votre père sera riche. Il *est* riche déjà. Il va hériter d'une grosse somme. Vous êtes tous très-riches... Je rends grâce au ciel qui récompense ainsi la plus courageuse, la meilleure des filles. »

Tandis qu'il l'embrassait, elle appuya la tête sur l'épaule et leva le bras vers le col d'Arthur en murmurant « Père ! père ! père !... » puis elle perdit connaissance.

Sur ce, Flora revint lui prodiguer des soins, et voltigeant autour du canapé, entremêlant les bons offices et les phrases incohérentes dans une confusion si vertigineuse qu'il était impossible de deviner si elle pressait la prison de la Maréchaussée d'avaler une cuillerée de dividendes arriérés, qui devaient lui faire beaucoup de bien ; ou si elle félicitait le père de la petite Dorrit d'avoir hérité de cent mille flacons, ou si elle expliquait à la petite Dorrit qu'elle venait de verser soixante-quinze mille gouttes d'eau de lavande sur cinquante mille livres de sucre, et qu'elle suppliait la jeune malade de prendre ce doux stimulant ; ou si elle baignait les tempes de Doyce et Clennam avec du vinaigre, et donnait un peu plus d'air à feu M. Finching.

Un autre courant de confusion vint bientôt offrir son tribut à la rivière principale, à travers la porte entr'ouverte d'une chambre à coucher voisine, où la tante de M. Finching, à en juger d'après l'intonation de sa voix, attendait encore son déjeuner dans une position horizontale, du fond de sa retraite, cette dame inexorable adressait à ses voisins divers sarcasmes laconiques, dès qu'un intervalle de silence lui permettait de se faire entendre, tels que : « Je parie qu'il n'y est pour rien !... Il a beau se faire honneur de cette découverte, elle n'est pas de lui !... Demandez-lui un peu s'il leur aurait jamais donné un sou de son propre argent !... » et autres phrases destinées à enlever à Clennam l'honneur de la découverte, et à assouvir la haine invétérée que la tante de M. Finching avait vouée à cet inoffensif gentleman.

Mais le désir qu'éprouvait la petite Dorrit de rejoindre son père, afin de lui communiquer la joyeuse nouvelle, et de ne pas le laisser un instant de plus dans sa prison, ignorant le bonheur qui lui arrivait, la ranima plus vite que n'aurait pu le faire tous les soins ou tous les médecins du monde...

« Menez-moi auprès de mon cher père ! Je vous en prie, venez lui apprendre cette bonne nouvelle, » furent les premières paroles qu'elle prononça.

Son père ! son père ! Elle ne parlait que de lui, elle ne songeait qu'à lui. Lorsqu'elle s'agenouilla et leva les mains pour rendre grâce au ciel, c'est par amour pour son père qu'elle le remerciait.

Le bon cœur de Flora ne put résister à ce spectacle, et elle versa, au milieu des tasses et des soucoupes, un torrent de larmes et de paroles.

« Je vous assure, dit-elle en sanglotant, que je n'ai jamais eu le cœur aussi déchiré depuis le jour où mon papa et votre maman... pas Doyce et Clennam, pour cette fois seulement... mais donnez donc à la chère petite une tasse de thé, et faites-lui en prendre un peu... Arthur, je vous en prie... pas même durant la dernière maladie de M. Finching ; mais celle-là était d'un autre genre, car la goutte n'est pas une indisposition d'enfant, bien qu'elle soit quelque chose de très-pénible pour tout le monde... et M. Finching souffrait le martyre avec sa jambe sur un pliant ; et le commerce du vin, par lui-même est assez inflammatoire, attendu que ceux qui en vendent en boivent tous plus ou moins, comme de raison : ne dirait-on pas un rêve... rien du tout ce matin, et maintenant des mines d'or... mais il faut bien prendre quelque chose, ma chérie, autrement vous n'aurez jamais la force de lui raconter tout... que par petites cuillerées... ne vaudrait-il même pas beaucoup mieux essayer de l'ordonnance de mon médecin... car bien que l'odeur de l'alcool ne soit rien moins qu'agréable, je me force à prendre cette médecine et je m'en trouve bien... Vous aimez mieux n'y pas goûter... moi aussi j'aimerais mieux n'y pas goûter, mais néanmoins c'est un devoir que je remplis envers moi-même... Tout le monde vous félicitera, les uns sincèrement, les autres avec envie, beaucoup du fond du cœur, mais personne plus cordialement que moi (quoique je sache bien que j'ai le défaut de bavarder comme une pie), ainsi que vous le dira Arthur... non pas Doyce et Clennam pour cette fois seulement... Adieu donc, ma chérie, Dieu vous bénisse ! et puissiez-vous être heureuse, et pardonnez-moi cette liberté ; je fais ici le serment que nulle autre couturière ne terminera cette robe, qui restera telle qu'elle est en souvenir de vous, et que j'appellerai *la petite Dorrit*... bien que ce soit là un nom étrange que je n'ai jamais pu comprendre, et qui, maintenant, restera toujours un mystère pour moi !... »

Ainsi parla la veuve de M. Finching, en faisant ses adieux à sa protégée. La petite Dorrit la remercia et l'embrassa à plusieurs reprises, puis elle sortit de la maison avec Clennam pour monter en voiture et se rendre à la prison de la Maréchaussée.

Ce fut un voyage presque fantastique pour la jeune couturière que ce voyage à travers ces rues misérables, au-dessus desquelles elle se sentait enlevée comme dans une atmosphère de richesse et de grandeur. Lorsque Arthur lui eut dit que bientôt elle voyagerait dans sa propre voiture à travers des scènes bien différentes, oubliant toutes ces épreuves domestiques, la petite Dorrit parut tout effrayée. Mais lorsque Clennam, au lieu de lui parler d'elle-même, lui parla de son père, et lui dit que le Doyen aurait des équipages et que ce serait un grand personnage, des larmes d'une joie et d'un orgueil innocent inondèrent le visage d'Amy. Arthur voyant que tout le bonheur qu'elle pouvait rêver, c'était pour en enrichir son père, ne lui parla plus que du vieillard ; et c'est ainsi qu'ils s'en furent à travers les misérables rues qui avoisinaient la prison, porter la grande nouvelle au Père des détenus.

Lorsque M. Chivery, qui était de garde, les laissa entrer dans la loge, il lut dans l'expression de leurs traits quelque chose qui lui causa une vive surprise. Il resta à les regarder, tandis qu'ils se hâtaient de pénétrer dans la cour, comme s'il se fût aperçu que les deux visiteurs avaient chacun un revenant à leurs trousses. Deux ou trois détenus se retournèrent pour les regarder passer, et ne tardèrent pas à rejoindre M. Chivery pour former sur les marches du greffe un petit groupe qui s'entretint à voix basse, en faisant bientôt circuler le bruit que le Doyen allait enfin reconquérir sa liberté. En moins de cinq minutes cette nouvelle avait pénétré dans la chambre la plus reculée de la prison.

La petite Dorrit ouvrit la porte sans frapper et entra avec Arthur. M. Dorrit, vêtu de sa vieille robe de chambre grise et de sa vieille calotte de velours noir, lisait à la croisée son journal. Il avait son binocle à la main et venait de tourner la tête du côté de la porte, surpris sans doute d'entendre dans l'escalier le pas de sa fille qui ne devait rentrer que dans la soirée ; surpris aussi de la voir revenir en compagnie d'Arthur Clennam. Comme ils entraient, le vieillard fut frappé de l'air étrange qui avait déjà attiré l'attention de M. Chivery et de quelques-uns des détenus. Sans se lever ni parler, il posa son journal et ses lunettes sur la table, puis regarda sa fille, la bouche entr'ouverte ; on voyait trembler ses lèvres. Lorsque Arthur lui tendit la main, il la toucha, mais d'un air moins cérémonieux que

d'habitude ; puis il se tourna vers Amy, qui venait de s'asseoir à côté de lui les deux mains sur son épaule et il la regarda avec attention.

« Père ! on m'a rendue si heureuse ce matin !

— On t'a rendue heureuse, ma chère ?

— Oui, père... M. Clennam m'a apporté une si bonne, une si surprenante nouvelle en ce qui vous concerne ! S'il ne m'avait pas, avec sa bonté et sa douceur habituelles, préparée à l'entendre, père... préparée à l'entendre, cher père... je crois que je me serais trouvée mal. »

Elle était très-agitée ; les larmes coulaient le long de ses joues. Le vieillard porta tout à coup la main à son cœur, et regarda Clennam.

« Calmez-vous, monsieur, dit ce dernier, et donnez-vous le temps de réfléchir. Songez aux plus brillants et aux plus heureux accidents de cette vie. Nous avons tous entendu parler de joyeuses surprises. Il peut en arriver encore, monsieur. Elles sont rares, mais il en arrive encore.

— Monsieur Clennam ? Que voulez-vous dire ?... Il en arrive encore ?... Il pourrait y en avoir pour... Il se frappa la poitrine au lieu d'ajouter : moi ?

— Oui, répondit Clennam.

— Quelle surprise, continua le vieillard, la main gauche sur le cœur, et s'arrêtant au milieu de sa phrase pour mettre ses lunettes exactement d'aplomb sur la table ; quelle surprise le sort peut-il me réserver, à moi ?

— Permettez-moi de répondre à votre question en vous en adressant une autre. Dites-moi, monsieur Dorrit, quelle est la surprise la plus inattendue et la plus agréable que vous puissiez espérer ? Ne craignez pas de former un vœu. »

Le Doyen regarda Clennam en face, et, en le regardant, il avait l'air d'un vieillard bien cassé. Le soleil brillait sur le mur au delà de la croisée, et sur les pointes de fer qui en garnissaient le sommet. Il leva lentement la main qui venait de comprimer les battements de son cœur et désigna le mur.

« Il n'existe plus, dit Clennam. Il est tombé ! »

Le vieillard conserva quelque temps la même attitude, les yeux toujours fixés sur le visage d'Arthur.

« Et à la place de ces murs, continua Clennam d'une voix lente et distincte, voyez renaître les moyens de jouir sans restriction de la liberté dont vous avez été si longtemps privé. Monsieur Dorrit, il n'existe plus le moindre doute que d'ici à quelques jours vous soyez libre et riche. Je vous félicite de tout mon cœur de ce changement de fortune, et de l'heureux avenir dans lequel vous pourrez bientôt transporter le trésor que vous avez possédé durant votre séjour ici... la meilleure de toutes les richesses que le ciel ait pu vous accorder... ce trésor que vous avez là en ce moment, tout près de vous. »

À ces mots, il serra la main du vieillard ; et la petite Dorrit, le visage appuyé contre celui de son père, le serrant dans ses bras à l'heure de la prospérité, comme durant de longues années d'adversité elle l'avait entouré de son amour dévoué et sincère, laissa éclater sa reconnaissance, son espoir, sa joie, son extase désintéressés.

« Je le verrai comme je ne l'avais pas encore vu. Je le verrai sans ce nuage qui s'élève devant lui. Je le verrai tel que ma pauvre mère l'a vu il y a longtemps. Ô mon cher, cher père... Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! »

Il s'abandonna aux baisers et aux caresses de sa fille, mais il ne les lui rendit pas, se contentant de passer un bras autour de sa taille. Il ne prononça pas un mot. Son regard fixe allait de l'un à l'autre, et il commença à trembler comme s'il grelottait. Arthur dit à la petite Dorrit qu'il allait au café chercher une bouteille de vin, et s'y rendit en toute hâte. Tandis que le garçon descendait à la cave, un rassemblement de détenus très-animés lui demanda ce qu'il y avait ; il leur annonça en peu de mots que M. Dorrit avait hérité d'une grande fortune.

Ayant rapporté le vin lui-même, il vit que la petite Dorrit avait fait asseoir le Doyen dans son fauteuil et lui avait ôté sa cravate et dégagé le col. Ils remplirent un grand verre de vin et l'approchèrent des lèvres du vieillard. Lorsqu'il eut bu une ou deux gorgées, il prit le verre dans sa main et le vida. Puis il se rejeta au fond de son fauteuil et se mit à pleurer, le visage caché dans son mouchoir.

Au bout de quelque temps, Clennam pensa qu'il ferait bien de distraire le Doyen du premier saisissement de cette surprise en lui racontant les détails

de l'affaire. Il les lui expliqua donc le mieux qu'il put, sans se presser et d'un ton calme, s'appuyant sur la nature des services rendus par Pancks.

« Il sera... ah !... il sera noblement récompensé, monsieur, s'écria le Père des détenus, se levant brusquement et se promenant d'un pas agité. Soyez convaincu, monsieur Clennam, que tous ceux qui se sont occupés de cette affaire seront noblement récompensés. Je ne veux laisser à personne, monsieur, le droit de dire que j'aie méconnu ce que je lui dois. J'aurai un plaisir tout particulier à rembourser les... hem !... les avances que vous avez bien voulu me faire, monsieur. Je désire savoir, à votre convenance, ce que vous doit mon fils. »

Il n'avait aucun motif pour se promener dans la chambre, et cependant il ne pouvait tenir en place.

« Personne, continua-t-il, ne sera oublié. Je ne laisserai pas ici un sou de dettes. Tous ceux qui ont... hem !... qui se sont bien conduits envers moi et envers ma famille seront récompensés. Chivery sera récompensé. Le jeune John sera récompensé. J'ai le désir et l'intention, monsieur Clennam, d'agir avec la plus grande munificence.

— Voulez-vous bien me permettre, monsieur Dorrit, dit Arthur, de pourvoir aux éventualités les plus pressées ? J'ai cru devoir apporter une certaine somme à cet effet.

— Merci, monsieur, merci. J'accepte bien volontiers en ce moment un service que ma conscience m'aurait empêché de vous demander il y a une heure. Je vous suis obligé de ce prêt provisoire, mais opportun, bien opportun (sa main se referma sur l'argent qu'il continua à tenir durant sa promenade). Vous serez assez bon, monsieur, pour ajouter cette somme aux avances précédentes dont je parlais tout à l'heure, en ayant soin, s'il vous plaît, de ne pas oublier non plus les avances faites à mon fils... Une simple déclaration verbale du montant me... hem !... me suffira, monsieur. »

À ce moment son regard tomba sur sa fille, et il s'arrêta pour l'embrasser et lui caresser les cheveux.

« Il faudra vous procurer une modiste, ma chérie, afin d'opérer un changement rapide et complet dans votre toilette, qui est extrêmement... simple. Il faudra aussi s'occuper de Maggy, dont la mise, en ce moment, est tout au plus... hem... tout au plus respectable. Et votre sœur, Amy, et votre

frère ; et mon frère à moi, votre oncle... pauvre Amy, j'espère que cette nouvelle le tirera de sa torpeur... Il faut les envoyer chercher. Il sera nécessaire d'user de ménagements en leur apprenant notre nouvelle position, mais il n'y a pas une minute à perdre. Nous leur devons et nous nous devons à nous-mêmes, à partir de ce moment, de ne pas souffrir qu'ils... hem !... qu'ils fassent quoi que ce soit ! »

C'est la première fois qu'il laissait entrevoir qu'il savait que sa famille était obligée de travailler pour vivre.

Il continuait à se promener dans la chambre, serrant toujours sa bourse dans sa main nerveuse, lorsque de grands *hourrah* ! retentirent dans la cour, au-dessous de la croisée.

« La nouvelle s'est déjà répandue, dit Clennam regardant par la fenêtre. Voulez-vous vous montrer à eux, monsieur Dorrit ? Leur joie me paraît sincère et il est évident qu'ils désirent vous voir.

— Je... hem !... j'avoue, ma chère Amy, que j'aurais désiré, répliqua le Doyen se promenant avec une agitation plus fiévreuse qu'auparavant, qu'ils m'eussent laissé le temps de faire un peu de toilette et d'acheter... hem !... une montre et une chaîne. Mais puisqu'il faut me présenter tel que je suis, eh bien ! je ne reculerai pas. Boutonnez le col de ma chemise, ma chère. Monsieur Clennam, seriez-vous assez bon... hem ! pour me passer une cravate bleue que vous trouverez dans ce tiroir, tout près de vous ?... Boutonne mon habit sur la poitrine, ma chérie. Elle paraît plus... hem !... plus large, quand elle est boutonnée. »

D'une main tremblante, il arrangea ses cheveux gris ; puis, prenant Clennam et sa fille pour soutiens, il apparut à la fenêtre flanqué de ces deux aides de camp. Les détenus firent entendre une acclamation très-cordiale, et il leur envoya force baisers avec un geste protecteur et plein d'urbanité. Lorsqu'il se retira de la croisée, il s'écria : « Pauvres diables ! » d'un ton de compassion pour leur condition misérable.

La petite Dorrit était très-désireuse qu'il se reposât un peu afin de calmer son agitation. Lorsque Arthur dit à la jeune fille qu'il allait prévenir Pancks qu'il pouvait se présenter dès que cela lui conviendrait, afin de procéder aux dernières formalités, elle le pria à voix basse de ne pas la quitter que son père ne fût plus calme et n'eût consenti à se reposer, la petite Dorrit n'eut

pas besoin de répéter cette prière. Elle arrangea le lit du vieillard et l'engagea à prendre un peu de repos. Pendant une demi-heure au moins il ne voulut rien faire que poursuivre sa promenade, se livrant à un calcul de probabilités pour savoir si le directeur de la prison permettrait ou non aux détenus de se mettre aux croisées de sa résidence officielle (elles donnaient sur la rue), afin de voir partir en équipage leur Doyen et sa famille. « Ce serait là, dit-il, un spectacle qu'ils n'oublieraient pas de longtemps. » Mais peu à peu il commença à se lasser, et il s'étendit enfin sur son lit.

La fidèle petite Dorrit s'assit au chevet de son père, l'éventant avec un journal et lui rafraîchissant le front. Il paraissait déjà assoupi (toujours son argent à la main), lorsqu'il se redressa tout à coup :

« Monsieur Clennam, je vous demande pardon, ne m'avez-vous pas donné à entendre, mon cher monsieur, que je pourrais... hem !... traverser à l'instant même le greffe pour... hem !... aller me promener ?

— Je ne crois pas, monsieur Dorrit, répondit Clennam à contrecœur. Il reste certaines formalités à remplir ; et, quoique votre séjour ici ne soit plus qu'une simple formalité, je crains qu'il ne faille s'y soumettre quelques temps encore. »

En entendant cette réponse, le vieillard se remit à pleurer. « Mais ce n'est plus qu'une affaire de quelques heures, remarqua Clennam d'un ton de gaieté consolante.

— Quelques heures, monsieur ! répliqua le vieillard avec une soudaine colère. Vous en parlez bien à votre aise, monsieur ! Savez-vous combien dure une heure pour un homme qui étouffe faute d'air ? »

Ce fut sa dernière démonstration pour le moment ; car après avoir versé encore quelques larmes et s'être plaint de ne pouvoir respirer dans la prison, il s'endormit peu à peu. Clennam trouva amplement de quoi occuper sa pensée dans cette paisible chambre où il observait le vieillard endormi et la jeune fille veillant à son chevet.

La petite Dorrit avait aussi réfléchi de son côté. Après avoir écarté les cheveux gris de son père et posé ses lèvres sur son front, elle se tourna vers Arthur. Celui-ci s'étant rapproché, elle poursuivit à voix basse le sujet de ses réflexions.

« Monsieur Clennam, est-ce qu'il payera toutes ses dettes avant de sortir d'ici ?

— Oui, assurément, toutes.

— Même celles pour lesquelles il est resté emprisonné toute sa vie et plus encore ?

— Assurément. »

Il y avait dans le regard de la petite Dorrit quelque chose qui annonçait un peu de doute et de défiance ; on voyait qu'elle n'était qu'à demi-satisfaite. Arthur, étonné, lui demanda :

« Vous n'êtes pas fâchée qu'il paye ses dettes ?

— Et vous ?

— Moi ? mais j'en suis enchanté.

— Alors je sais que je ne dois pas en être fâchée.

— Pourquoi le seriez-vous ?

— Il me semble bien dur qu'après avoir perdu tant d'années, qu'après avoir tant souffert, il soit obligé à la fin de payer aussi ses dettes. Il me semble dur de payer d'abord de sa personne, puis de payer encore de sa bourse.

— Ma chère enfant...

— Oui, je sais que j'ai tort, interrompit timidement la petite Dorrit ; ne me jugez pas trop sévèrement pour cela ; c'est une idée qui a grandi avec moi dans la prison. »

La prison, qui gâte tant de choses, n'avait pas réussi à démoraliser plus que cela l'esprit de la petite Dorrit. Cette erreur, engendrée par la compassion que lui inspirait le pauvre détenu, son père, était la première tache que l'atmosphère de la prison eût faite à l'âme pure et innocente de la petite Dorrit : ce fut la première tache que Clennam découvrit en elle, et ce fut aussi la dernière.

Il le pensa, mais il s'abstint de dire une parole de plus à ce sujet. À ses yeux, cette petite tache faisait seulement ressortir la pureté et la bonté de la jeune fille, et les rendait plus éclatantes encore.

Épuisée par ses propres émotions, cédant aussi au pouvoir assoupissant du silence qui régnait dans la chambre, elle cessa peu à peu d'éventer le vieillard et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, à côté de celle de son père. Clennam se leva doucement, ouvrit la porte et la referma sans bruit, et quitta la prison, emportant la calme influence de cette scène au milieu des rues turbulentes.

CHAPITRE XXXVI.

La prison de la Maréchaussée devient orpheline.

Voici enfin le jour où M. Dorrit et sa famille doivent quitter la prison et dire un éternel adieu à ces cours dont leurs pieds ont usé les pavés.

Quoique l'intervalle eût été fort court, il avait semblé bien long à l'ex-Doyen, qui s'était plaint vivement à M. Rugg de ce délai. Il s'était montré fort hautain envers M. Rugg et avait même menacé d'employer un autre homme d'affaires. Il avait prié M. Rugg d'oublier l'endroit où il le trouvait et de ne pas se permettre de le traiter en prisonnier, mais de faire son devoir, monsieur, et de le faire avec promptitude. Il avait dit à M. Rugg qu'il connaissait de longue date les avocats et les agents d'affaires, et qu'il n'était pas homme à s'en laisser imposer. Celui-ci ayant humblement prié M. Dorrit de remarquer qu'il allait aussi vite que possible, Mlle Fanny l'avait relevé d'importance, demandant s'il pouvait faire moins, lorsqu'on lui avait répété vingt fois qu'on ne regardait pas à la dépense, et déclarant qu'elle le soupçonnait fort d'oublier à qui il parlait.

M. Dorrit ne se montra pas moins sévère envers le directeur de la prison, qui était là depuis bien des années déjà, sans que le vieux détenu eût jamais eu avec lui le moindre différend. Ce fonctionnaire, en présentant à M. Dorrit ses félicitations personnelles, lui avait offert, par la même occasion, la libre disposition de deux chambres de son logis particulier jusqu'au jour où il quitterait la prison. M. Dorrit l'avait remercié en disant qu'il y réfléchirait ; mais le directeur n'avait pas eu plus tôt le dos tourné, qu'il s'était assis et lui avait adressé un billet sarcastique, où il remarquait que c'était la première fois qu'il avait eu l'honneur de recevoir les félicitations du directeur (rien de plus vrai, au fond ; mais il est vrai aussi que jusqu'alors personne n'avait eu aucun motif pour le féliciter), et qu'en son propre nom et au nom de sa famille, il croyait devoir répudier l'offre du

directeur, tout en le priant d'agréer les remerciements que méritait une politesse aussi désintéressée, aussi pure de toute arrière-pensée mondaine.

Frédéric semblait s'intéresser si peu à ce changement de fortune qu'on aurait pu croire qu'il ne le comprenait pas. Cela n'empêcha pas M. Dorrit de faire mesurer son frère par les lingiers, tailleurs, chapeliers, bottiers et autres fournisseurs qu'il avait convoqués pour son propre compte, et de commander qu'on livrât aux flammes l'ancienne défroque du musicien, dût-on la lui enlever de force. Quant à Mlle Fanny et à M. Tip, il n'était besoin d'aucune violence pour les engager à devenir des personnages fashionables et élégants. Tous les trois habitaient provisoirement le meilleur hôtel du voisinage... et le meilleur, disait Mlle Fanny, ne valait pas grand'chose. En outre, M. Tip loua un cheval, un groom et un cabriolet, équipage d'assez bon goût, qui stationnait pendant deux ou trois heures consécutives dans la grande rue, aux abords de la prison. On y voyait presque aussi fréquemment une petite remise à deux chevaux, dont Fanny ne descendait jamais, et où elle ne remontait jamais sans agacer les filles du directeur de la prison par le spectacle de ses chapeaux d'un prix inabordable pour elles.

On expédia une masse d'affaires durant cette courte période. Entre autres choses, MM. Peddle et Pool, avoués, de Monument Yard, furent chargés par leur client Édouard Dorrit, Esquire, d'adresser à M. Arthur Clennam une lettre renfermant un mandat de vingt-quatre livres sterling, neuf shillings et huit pences, formant le capital et l'intérêt (à 5 pour 100) de la somme que leur client croyait devoir à M. Clennam. En faisant cette communication et cette remise, MM. Peddle et Pool furent aussi chargés par leur client de rappeler à M. Clennam qu'on n'avait pas prié M. Clennam d'avancer la somme qui lui était remboursée, et qu'on aurait refusé ladite avance si elle avait été offerte directement. Après quoi MM. Peddle et Pool demandèrent un reçu sur papier timbré en bonne et due forme, et se dirent les très-humbles serviteurs de M. Clennam. M. Dorrit lui-même eut aussi beaucoup d'affaires à régler, entre les murs mêmes de cette prison qui allait devenir orpheline, par suite d'un grand nombre de pétitions que lui adressèrent ses enfants pour solliciter diverses petites sommes. Il répondait à ces demandes avec une libéralité extrême, mais avec beaucoup de cérémonie ; commençant par adresser au pétitionnaire une lettre d'audience pour lui indiquer l'heure à laquelle il pouvait se présenter, le recevant au milieu

d'une masse de documents, et accompagnant son cadeau (car il ne manquait jamais de dire : « C'est un cadeau et non un prêt ») d'une foule de bons conseils. Il terminait presque toujours en disant qu'il espérait que les détenus n'oublieraient pas leur ex-Doyen, qui leur avait prouvé qu'on pouvait se respecter et se faire respecter, même dans une prison.

Les détenus ne montrèrent pas du tout de basse envie. Outre qu'ils avaient un respect personnel et traditionnel pour leur Doyen, l'événement en lui-même faisait honneur à la communauté en attirant sur eux l'attention des journaux. Peut-être beaucoup de ces pauvres diables (la plupart sans s'en douter) se consolaient-ils par la conviction intime que ce bonheur aurait tout aussi bien pu arriver à chacun d'eux, et que rien ne prouvait qu'il ne leur arriverait pas un jour ou l'autre. Enfin, ils prirent très-bien la chose. Quelques-uns s'attristèrent en songeant qu'ils allaient rester là et y rester avec leur misère ; mais les plus attristés même ne se montrèrent pas jaloux du bonheur de la famille Dorrit. Ce bonheur eût peut-être excité plus d'envie dans une sphère plus fashionable. Il est même assez probable que des gens de fortune médiocre eussent fait preuve de moins de magnanimité que ces détenus vivant au jour le jour et n'ayant d'autre banquier que le prêteur sur gages du coin.

Une assemblée générale des détenus vota au Doyen une adresse de félicitations qu'on lui présenta sous verre, ornée d'un beau cadre ; malgré cela, ce document ne figura pas dans la galerie Dorrit ni dans les archives de la famille. M. Dorrit, néanmoins, rédigea une réponse des plus aimables, où il déclarait, avec une solennité toute royale, qu'il était bien convaincu de la sincérité de leur attachement, les exhortant, en termes généraux, à suivre son exemple... Recommandation dont ils ne demandaient pas mieux que de profiter, surtout en ce qui concernait l'héritage d'une grande fortune. Le Doyen saisit cette occasion pour inviter la communauté à un festin d'adieu qui devait être servi dans la cour, en leur signifiant qu'il voulait avoir l'honneur de boire le coup de l'étrier à la santé et à la prospérité de tous ceux qu'il laissait derrière lui.

Il ne prit point part en personne à ce repas public, parce que le banquet avait lieu à deux heures de l'après-midi, tandis qu'il se faisait apporter maintenant son dîner de l'hôtel à six heures. Mais son fils eut la bonté de présider à la table principale, où il se montra fort affable. Le Doyen se

contenta de circuler parmi les convives, daignant reconnaître ça et là certains individus, s'assurant que les mets étaient bien de la qualité requise, et qu'on n'avait rien oublié du menu. En somme, il avait l'air d'un puissant baron du bon vieux temps dans un accès de belle humeur. Vers la fin du repas, il but en l'honneur de ses hôtes un verre de madère sec, leur disant qu'il espérait que ses invités avaient trouvé le repas à leur goût, et, qui plus est, qu'ils passeraient agréablement par souvenir le reste de la soirée ; il ajouta même qu'il leur souhaitait bonheur et bienvenue. Alors on but à sa santé au milieu des acclamations ; et le vieillard, après tout, au lieu de continuer à ressembler à un haut et puissant baron, eut l'air d'un simple serf qui sentait battre un cœur dans sa poitrine, car il se laissa émouvoir au point de verser des larmes devant tout le monde. Après ce grand succès (qu'il regardait comme une défaite), il proposa la santé de M. Chivery et de ses dignes collègues, à chacun desquels il avait, au préalable, présenté un billet de dix livres sterling et dont aucun ne manquait à l'appel. M. Chivery, chargé de répondre à ce *toast* s'exprima en ces termes : « Quand vous vous engagez à tenir quelqu'un sous clef, ne lui ouvrez pas la porte ; mais n'oubliez jamais que votre prisonnier, comme le nègre de la romance, tout enchaîné qu'il est, n'en est pas moins votre semblable et votre frère. » La liste de *toasts* étant épuisée, M. Dorrit poussa la condescendance jusqu'à faire, pour la forme, un partie de quilles avec le détenu le plus ancien après lui ; puis il laissa les orphelins se divertir à leur guise.

Mais tout cela n'était encore que l'aurore du départ. Voici venir ce grand jour où M. Dorrit et sa famille doivent quitter la prison, et dire un éternel adieu à ces cours dont leurs pieds ont usé les pavés !

Midi était l'heure fixée pour le grand événement. À mesure que l'heure approchait, tous les détenus, tous les guichetiers accoururent, pas un n'était absent. Ces derniers fonctionnaires avaient revêtu leur habit des dimanches et la plupart des prisonniers s'étaient faits aussi pimpants que leurs ressources le leur permettaient. On alla jusqu'à arborer un ou deux drapeaux, et les enfants portaient à la boutonnière de petits bouts de rubans. Quant à M. Dorrit, il conserva, à ce moment critique, une dignité sérieuse mais affable. Son attention était surtout absorbée par son frère, dont le maintien lui causait un peu d'inquiétude

« Mon cher Frédéric, dit-il, si tu pouvais bien me donner le bras, nous traverserons ainsi les rangs de nos amis. Je crois qu'il est convenable que nous partions bras dessus bras dessous, mon cher Frédéric.

— Ah ! répondit Frédéric... oui, oui, oui, oui.

— Et si tu pouvais, mon cher Frédéric... si tu pouvais, sans trop te contraindre, répandre un peu de — pardonne ma franchise, Frédéric, — un peu de distinction dans ta démarche.

— William, William, répliqua l'autre, hochant la tête, ces choses-là te regardent. Quant à moi, je ne sais plus. J'ai oublié tout cela, j'ai tout oublié.

— Mais, mon bon, riposta William, c'est justement pour cela qu'il faut chercher à sortir de ta torpeur habituelle. Il faut tâcher de te rappeler ce que tu as oublié, mon cher Frédéric. Ta position...

— Hein ? fit Frédéric.

— Ta position, mon cher Frédéric.

— Ma position ? Il se regarda d'abord lui-même, puis dirigea les yeux sur son frère, et, poussant un profond soupir, s'écria : « Ah oui, c'est juste ! Oui, oui, oui !

— Ta nouvelle position, mon cher Frédéric, n'est pas à dédaigner. La position de mon frère n'est nullement à dédaigner. Et je sais que tu as le cœur trop bien placé pour ne pas chercher à t'en rendre digne, mon cher Frédéric, au lieu de la déshonorer.

— William, répondit l'autre d'une voix affaiblie et avec un soupir, je ferai tout ce que tu voudras, mon frère, mais ne me demande pas l'impossible. Sois seulement assez bon pour te rappeler combien mes moyens sont limités. Que désires-tu que je fasse aujourd'hui, frère ? Dis-moi seulement ce que tu désires de moi.

— Rien, mon cher ami, rien. Il est inutile de tracasser un cœur comme le tien pour si peu de chose.

— Tracasse-le tant que tu voudras, William ; je ne demande pas mieux que de faire quelque chose pour t'obliger. »

William passa la main sur ses yeux et murmura avec une auguste satisfaction :

« Dieu te bénisse, mon pauvre cher Frédéric ! »

Puis il reprit plus haut :

« Eh bien, mon ami, si tu veux seulement essayer, tandis que nous sortons d'ici, d'avoir l'air de comprendre que ce jour est un grand jour pour toi... que tu y penses un peu...

— Et que me conseilles-tu d'en penser ? interrompit le frère d'un ton de soumission.

— Mon cher Frédéric, que veux-tu que je réponde à cela ? Je puis seulement te dire ce que je pense moi-même en quittant ces braves gens.

— C'est cela ! s'écria William. Cela m'aidera.

— Je me demande, mon cher Frédéric, avec un mélange d'émotions diverses où prédomine une douce pitié, je me demande ce qu'ils vont devenir sans moi ?

— Bien, répondit le frère. Oui, oui, oui. Je me demanderai cela en nous éloignant. Que vont-ils devenir sans mon frère ! Pauvres prisonniers ! Que vont-ils devenir sans lui ! »

Sur le coup de midi, on annonça que la voiture de M. Dorrit stationnait dans la première cour, et les deux frères descendirent bras dessus bras dessous. Édouard Dorrit, Esquire (naguère Tip), et sa sœur Fanny suivirent, se donnant aussi le bras ; M. Plornish et Maggy, auxquels on avait confié le soin de déménager les effets qui valaient la peine d'être emportés, fermaient le cortège, chargea de divers paquets qu'on devait emballer dans une carriole...

Dans la cour se trouvaient les détenus et les guichetiers. On y voyait aussi M. Pancks et M. Rugg qui venaient assister au dénouement de la pièce à laquelle ils avaient mis la main. On y voyait aussi le jeune John en train de rédiger une nouvelle épitaphe où il déclarait qu'il était mort le cœur brisé. On y voyait aussi le patriarcal Casby qui avait l'air si extrêmement bienveillant que, dans leur enthousiasme, un grand nombre de détenus lui donnaient de chaleureuses poignées de main et que leurs femmes et leurs enfants lui baisaient les mains, convaincus que c'était le vénérable patriarche qui avait tout fait. On voyait aussi le chœur obligé composé des gens de la localité ; le prisonnier qui formulait sans cesse une plainte

ténébreuse concernant certains fonds empochés par le directeur ; ce monomane s'était levé à cinq heures du matin afin d'achever de mettre au net une histoire parfaitement inintelligible de cette escroquerie supposée, et il confia à M. Dorrit cette importante pétition qui, disait-il, ne pouvait manquer d'abasourdir le gouvernement et de déterminer la chute du directeur. On y voyait aussi l'insolvable qui employait toute son énergie à faire des dettes, qui se donnait autant de peine pour se faire coffrer en prison que d'autres s'en donnaient pour en sortir, et que les syndics acquittaient avec force compliments ; tandis que l'insolvable qui se tenait auprès de lui (un piteux petit négociant plein de courage et de bonnes intentions, qui s'était tué le corps et l'âme pour éviter de faire des dettes), avait peine à ne pas passer pour un banqueroutier frauduleux. On y voyait aussi le père d'une nombreuse famille, avec des charges considérables, dont la faillite avait étonné tout le monde ; on y voyait aussi le riche dissipateur sans enfant ni charge d'aucune sorte, dont la faillite n'avait étonné personne. On y voyait des gens qui comptaient toujours partir le lendemain et qui remettaient toujours leur départ ; on y voyait des gens arrivés de la veille, qui se montraient beaucoup plus exaspérés contre la fortune que les vieux piliers de prison. On y voyait quelques-uns qui, par pure bassesse, s'abaissaient et s'inclinaient devant le détenu enrichi et sa famille ; d'autres les imitaient tout bonnement parce que leurs yeux, habitués aux ténèbres de la prison et de la pauvreté, étaient incapables de supporter l'éclat d'une pareille fortune. Il y en avait beaucoup dont les *shillings* avaient été empochés par le Doyen et avaient servi à lui acheter de quoi manger et boire, mais qui ne songeaient pas le moins du monde à s'en faire un titre pour traiter de pair à compagnon avec leur ex-Doyen. Au contraire, on eût plutôt dit que ces pauvres oiseaux en cage s'effarouchaient de voir l'heureux oiseau qui reprenait son essor, et ne s'en sentaient que plus disposés à se réfugier du côté des barreaux, tout tremblants, tandis que M. William Dorrit passait devant eux avec son cortège.

La petite procession, les deux frères en tête, s'avança lentement vers la grille. M. Dorrit, accablé par la grave question de savoir ce que ces pauvres diables allaient devenir sans lui, fut majestueux et triste, sans toutefois se laisser absorber dans sa tristesse. Il caressa les petits enfants au passage, à l'instar de sir Roger de Coverley se rendant à l'église, il appela par leurs

noms de baptême diverses personnes timides restées sur le second plan, il fut affable pour tout le monde et sembla vouloir les consoler en marchant au milieu d'eux entouré d'une auréole où on lisait en lettres d'or cette légende : « Ne te laisse pas abattre, ô mon peuple ! supporte cette rude épreuve ! »

Enfin, trois hurrahs bien francs vinrent annoncer que le Doyen avait franchi le seuil et que la prison était orpheline. Les échos de la cour n'avaient pas encore fini de répéter ces chaleureuses acclamations, que la famille s'était installée dans son équipage provisoire, dont le domestique allait relever le marchepied.

Alors... alors seulement, Mlle Fanny s'écria tout à coup.

« Bonté divine... Mais où donc est Amy ? »

Le père avait pensé qu'elle était avec sa sœur. La sœur avait pensé qu'elle était « quelque part. » Tous avaient compté la voir se glisser tout doucement à sa place au moment opportun, ainsi que cela lui arrivait toujours. Ce départ était peut-être la seule action dont la famille se fût tirée jamais sans l'aide de la petite Dorrit.

On avait perdu environ une minute à se communiquer cette découverte, lorsque Mlle Fanny, qui, de son siège dans la voiture, pouvait plonger le regard dans l'étroit et long couloir conduisant à la loge, rougit d'indignation.

« Vraiment, papa, s'écria-t-elle, c'est honteux ! c'est déshonorant.

— Qu'est-ce qui est déshonorant, Fanny !

— Je le répète, continua l'ex-danseuse, c'est vraiment infâme !... Il y a presque de quoi, même un jour comme celui-ci, me faire désirer d'être morte ! Ne voilà-t-il pas cette petite Amy dans sa vieille robe fripée et fanée qu'elle a mis tant d'obstination à garder ; papa, cent fois je l'ai priée et suppliée de la changer, et cent fois elle a refusé, promettant de la changer aujourd'hui, parce qu'elle désirait la porter tant qu'elle resterait ici avec vous, papa... ce qui est une stupidité romanesque du dernier trivial... Voilà cette petite Amy qui nous déshonore, au dernier moment, en se faisant porter jusqu'ici vêtue de sa vieille robe... et par ce M. Clennam, encore ! »

Il n'y avait pas moyen de nier le crime. Au moment où Fanny formulait l'acte d'accusation, M. Clennam parut à la portière de la voiture, tenant dans ses bras la petite Dorrit, qui avait perdu connaissance.

« Elle a été oubliée, dit Arthur d'un ton de compassion qui n'excluait pas le reproche. J'ai couru à sa chambre (que M. Chivery m'a indiquée) et j'ai trouvé la porte ouverte. Elle s'était évanouie, la pauvre enfant. Apparemment, elle aura perdu connaissance en allant changer de robe. Peut-être a-t-elle été effrayée par les acclamations de ces bonnes gens, peut-être était-ce auparavant. Réchauffez cette pauvre petite main, mademoiselle Dorrit, elle est bien froide. Ne la laissez pas tomber comme cela.

— Merci, monsieur, répondit Mlle Fanny, fondant en larmes, je crois que je sais ce que j'ai à faire, si vous voulez bien me le permettre... Ma chère, ouvre les yeux, je t'en prie !... Amy, Amy, si tu savais comme je suis vexée et honteuse ! Reviens à toi, ma chérie !... Mais pourquoi ne partons-nous pas ?... Papa, je vous en supplie, dites-leur donc de partir ! »

Le domestique, passant entre Arthur et la portière, avec un *permettez, monsieur*, aigre-doux, releva le marchepied et les voilà partis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LIVRE II

RICHESSSE

CHAPITRE PREMIER

Les compagnons de voyage

Par une soirée d'automne, les ténèbres et la nuit montaient lentement le long des pics les plus élevés des Alpes.

C'était l'époque des vendanges dans les vallées du passage du grand Saint Bernard, du côté de la Suisse, et sur les bords du lac de Genève. L'atmosphère était chargée de l'odeur du raisin cueilli. Des paniers, des auges et des baquets pleins de raisin traînaient devant les portes du village obscurci, encombrant les rues étroites et montueuses. Toute la journée on n'avait fait qu'apporter du raisin le long de chaque route et de chaque sentier. Partout on voyait à terre du raisin renversé et écrasé sous les pieds du passant. L'enfant, suspendu sur l'épaule de la paysanne rentrant chez elle d'un pas fatigué, était calmé au moyen d'un raisin ramassé sur la route. L'idiot, assis sous l'auvent d'un chalet, réchauffant au soleil son énorme goitre, mordait à même la grappe ; l'haleine des vaches et des chèvres sentait les feuilles et les bourgeons de vigne ; les gens attablés dans tous les petits cabarets mangeaient, buvaient, parlaient raisin. Quel dommage que cette généreuse abondance ne suffise pas pour rendre le vin du pays moins maigre, moins âpre, moins rocailleux, car, après tout, c'est de ce raisin pourtant qu'il est fait.

Pendant cette belle journée, le ciel était resté pur et transparent. Des clochers de métal et des toits d'église trop éloignés pour qu'on les aperçût souvent, avaient brillé au loin ce jour-là ; les sommets neigeux des montagnes s'étaient dessinés si clairement à l'horizon que des yeux peu habitués à de pareils spectacles, supprimant le paysage intermédiaire et faisant tort à ces montagnes d'une hauteur incroyable, se figuraient qu'elles ne se trouvaient qu'à quelques heures de marche. Des pics qui jouissaient d'une grande réputation dans la vallée, d'où on ne pouvait les voir pendant des mois entiers, s'étaient montrés à nu, comme à deux pas, dans le ciel bleu. Et maintenant qu'il faisait déjà nuit à leur base, bien qu'ils parussent s'éloigner solennellement comme des spectres qui vont disparaître, à mesure que la lueur rougeâtre du soleil couchant les abandonnait en les teignant d'un blanc mat, on les apercevait encore distinctement dans leur isolement bien tranché au dessus du brouillard et des ombres.

Vue du milieu de ces solitudes dont le passage du grand Saint Bernard faisait partie, la nuit semblait s'élever comme une mer qui monte. Lorsque l'obscurité gagna enfin les murs du couvent du grand Saint Bernard, on eût dit que ce vieil édifice était une seconde arche voguant sur des flots ténébreux.

L'obscurité, montant plus vite que certains touristes voyageant à dos de mulet, avait donc déjà atteint les murs raboteux du couvent, tandis que ces voyageurs suivaient encore les sentiers de la montagne. De même que la chaleur de ce beau jour, durant lequel ils s'étaient plus d'une fois arrêtés pour boire des ruisseaux de glace et de neige fondues, avait fait place au froid pénétrant de l'air raréfié des montagnes, de même la beauté verdoyante de la plaine avait fait place à un paysage aride et désolé. Les voyageurs suivaient maintenant un sentier rocheux entouré de précipices, le long duquel les mulets grimpaient à la file, d'un bloc à l'autre, comme s'ils montaient les marches dégradées de quelque escalier gigantesque. On n'aperçoit plus un seul arbre, pas la moindre végétation, sauf quelques misérables brins de mousse bruns grelottant dans les crevasses des rochers. Çà et là des poteaux noircis, pareils à des bras de squelettes qui s'élèvent pour indiquer la direction du couvent, comme si les spectres de voyageurs ensevelis sous la neige hantaient encore le théâtre de leur mort. Des caves tapissées de glaçons, creusées pour servir de refuges contre un soudain

orage, sortaient autant de murmures qui semblent vous avertir des périls de la route ; des spirales et des nuages de brouillard, sans cesse en mouvement, errent de tous côtés, chargés par le vent qui gémit ; la neige, le plus redoutable péril des montagnes, tombe en rapides flocons.

La file des mulets, fatigués par leur longue et pénible ascension poursuit lentement sa route tortueuse le long de l'abrupte sentier ; à la tête marche un guide en chapeau à larges bords et en veste ronde, portant sur l'épaule un ou deux bâtons ferrés, tenant la bride de la première mule et causant avec un de ses camarades. Les voyageurs eux-mêmes gardent le silence. Le froid glacial, les fatigues de la route et même une sensation toute nouvelle de difficultés dans la respiration, comme s'ils sortaient d'un bain d'eau glacé, ou qu'ils vinssent de sangloter de froid, leur ôtent l'envie de parler.

Enfin, du sommet de ce rude escalier, une soudaine clarté illumine la neige et perce le brouillard. Les guides encouragent les mules qui dressent les oreilles, les voyageurs retrouvent l'usage de la parole, et à force de glisser, de sauter, au milieu du tintement des clochettes et du bruit des voix, on arrive aux portes du couvent.

D'autres mules qui venaient d'arriver auparavant, montées par des paysans chargés de provisions, avaient transformé en une mare de boue la neige amoncelée devant la porte. Selles et brides, bâts et harnais à clochettes, mules et conducteurs, lanternes, torches, sacs, fourrage, barils, fromages, pots de miel ou pots de beurre, bottes de paille et paquets de toutes les formes se pressaient pêle-mêle sur les marches du couvent, dans ce marécage de neige fondue. Là même, tout en haut, au delà des nuages, on ne voyait rien qu'à travers un nuage. Tout semblait se dissoudre pour se transformer en nuage, l'haleine des hommes formait des nuages, celle des mules formait des nuages plus grands encore ; un nuage entourait la lueur des torches, un nuage venait s'interposer entre vous et celui qui vous parlait, bien que sa voix vous arrivât avec une sonorité merveilleuse, comme tous les autres bruits. De temps à autre, dans la ligne nuageuse des mules attachées à des anneaux scellés au mur, un quadrupède se mettait à mordre son voisin ou à lui envoyer une ruade, et alors le nuage entier se déplaçait et les guides s'y élançaient et il en sortait des cris, sans que les spectateurs pussent distinguer ce qui s'y passait. Au milieu de tout cela, la vaste écurie du couvent occupant le rez-de-chaussée de l'édifice, où l'on

pénètre par l'entrée principale et devant laquelle existait tout ce désordre, envoyait aussi son contingent aux nuages, comme si le triste édifice ne contenait pas autre chose et se proposait de s'affaisser comme une outre dès qu'il se serait vidé, pour laisser la neige maîtresse du faite de la montagne.

Tandis que tout ce bruit et tout ce remue-ménage allaient toujours augmentant parmi les voyageurs vivants, on aurait pu voir, à six pas de là, silencieusement rassemblés dans une maison grillée, enveloppés dans le même nuage, exposés aux mêmes flocons de neige, les voyageurs trouvés morts dans la montagne. La mère, surprise par l'orage plusieurs hivers auparavant, debout dans un coin, serrant contre son sein un enfant à la mamelle ; l'homme qui avait gelé au moment où il portait sa main à sa bouche par un geste de faim ou d'effroi, et pressant encore ses lèvres desséchées qui ne s'étaient pas ouvertes depuis bien des années. Société horrible à voir, étrange et mystérieuse compagnie ! Quelle affreuse destinée pour cette pauvre mère, si elle a pu prévoir son sort et se dire : « Entourés de tels et tels compagnons que je n'ai jamais vus et que je ne verrai jamais, ma petite fille et moi nous demeurerons désormais inséparables au sommet du grand Saint Bernard, survivant à des générations entières qui viendront nous voir et qui ne sauront jamais notre nom, qui ne connaîtront de notre histoire que sa fin lugubre. »

En ce moment, les voyageurs vivants ne pensaient guère aux morts. Ils songeaient bien plutôt à mettre pied à terre à la porte du couvent pour aller se réchauffer. Échappant à la confusion extérieure qui se calma peu à peu à mesure que l'on installait dans l'écurie les nombreuses mules, ils s'empressèrent de monter les marches en grelottant et de pénétrer dans l'asile hospitalier. À l'intérieur les animaux attachés dans l'écurie exhalaient comme une odeur de ménagerie de bêtes sauvage. Il y avait de solides galeries en arcade, d'énormes piliers de maçonnerie, de larges escaliers et des murs épais percés de fenêtres qui ressemblaient à des meurtrières, à des fortifications élevées contre les terribles ouragans de la montagne, comme si c'étaient des assiégeants dont il fallait repousser l'assaut. Il y avait des chambres sombres, voûtées, glaciales, mais propres et prêtes à recevoir des voyageurs inattendus. Enfin, il y avait une salle de réception où ces voyageurs devaient s'asseoir et souper ; la table était déjà mise et un grand feu flambait et pétillait dans l'âtre.

C'est là que les nouveaux venus se rassemblèrent autour de la cheminée, lorsque deux jeunes moines leur eurent indiqué leurs chambres. Il y avait trois sociétés distinctes : la première, la plus nombreuse et la plus importante des trois, s'était avancée moins vite que les autres et avait été rejointe en route par la seconde. Elle se composait d'une dame d'un certain âge, de deux gentlemen en cheveux gris, de deux demoiselles et de leur frère. Ces voyageurs de distinction étaient suivis (pour ne pas parler de quatre guides) d'un courrier, de deux valets de pied et de deux femmes de chambre, nouveau surcroît d'embarras, qui s'étaient casés dans quelque autre partie du couvent. La société qui les avait rejoints et fait route avec eux ne se composait que de trois personnes : une dame et deux messieurs. La troisième société qui était montée de la vallée par le côté opposé, c'est à dire par le côté italien du passage du grand Saint Bernard, et dont l'arrivée avait précédé celle des autres touristes, se composait de trois membres : un professeur allemand en lunettes, pléthorique, affamé, silencieux, faisant un voyage d'agrément avec trois jeunes gens, ses élèves, tous trois pléthoriques, affamés, silencieux et en lunettes.

Ces trois groupes étaient assis auprès du feu et se regardaient d'un air assez froid en attendant le souper. Parmi les voyageurs, un seul (il appartenait à la moins nombreuse des trois sociétés) parut disposé à entamer la conversation. Lançant une amorce à l'adresse du chef de la tribu importante, tout en ayant l'air de ne parler qu'à ses deux compagnons, il remarqua d'un ton qui permettait aux autres de lui répondre, si bon leur semblait, que la journée avait été rude et qu'il plaignait les dames. Il craignait que l'une des demoiselles ne fût accablée de fatigue depuis au moins deux ou trois heures. Il avait remarqué, de sa place à l'arrière-garde, qu'elle avait l'air harassée sur sa mule. Plus tard, il avait eu l'honneur de demander deux ou trois fois à l'un des guides resté en arrière, des nouvelles de la jeune miss. Il avait été charmé d'apprendre qu'elle avait retrouvé toute sa gaieté et que ce n'avait été qu'une fatigue passagère. Il osait donc (il avait fini par attirer l'attention du père et s'adressait maintenant plus directement à lui) ajouter qu'il espérait que mademoiselle était tout à fait remise, et n'en était pas à regretter d'avoir entrepris ce voyage.

« Je vous suis bien obligé, monsieur, répondit le père ; ma fille est complètement remise et elle a pris un vif intérêt aux beautés de la nature.

— Elle n'est pas encore habituée aux montagnes, peut-être ? demanda le voyageur insinuant.

— Non, elle n'est pas... hem !... habituée aux montagnes, répondit le père.

— Mais pour vous, monsieur, ces scènes n'ont rien de nouveau ? reprit le voyageur insinuant.

— Rien de... hem ! de bien nouveau, quoique je n'aie pas beaucoup voyagé ces dernières années, » répliqua le père avec un geste majestueux de la main droite.

Le touriste insinuant, répondant à ce geste par un salut, passa à l'aînée des jeunes demoiselles à laquelle il n'avait pas encore fait allusion, sauf lorsqu'il avait parlé du vif intérêt que lui inspiraient les voyageuses en général.

Il exprima alors l'espoir qu'elle n'avait pas été incommodée par la longueur de la route.

« Incommodée, c'est vrai, répondit la demoiselle ; mais non pas fatiguée. »

Le touriste insinuant lui adressa un compliment sur la justesse de cette distinction. C'était là ce qu'il avait voulu dire. Il n'est pas de dame qui ne soit incommodée, lorsqu'elle a affaire à un animal aussi proverbiallement incommode qu'une mule.

« Il a naturellement fallu laisser les voitures et le fourgon à Martigny, continua la demoiselle, un peu hautaine et réservée. L'impossibilité où l'on est de transporter jusqu'à cet endroit inaccessible une foule d'objets dont on a besoin et l'obligation de laisser derrière soi une foule de choses auxquelles on est habitué, est fort désagréable.

— En effet, c'est un endroit bien sauvage. »

La dame d'un certain âge, d'une mise irréprochable, et dont les manières, envisagées au point de vue mécanique, ne laissaient rien à désirer, intervint alors dans la conversation pour y placer son mot d'une voix douce.

« Mais c'est comme tant d'autres endroits incommodes qu'on est bien obligé de voir. Celui-ci est assez fameux pour qu'on puisse ne pas s'en dispenser.

— Oh ! je ne m’y oppose pas le moins du monde, madame Général, je vous assure, répondit la demoiselle d’un ton d’insouciance.

— Vous, madame, reprit le touriste insinuant, vous aviez déjà visité ces lieux ?

— Oui, répliqua Mme Général ; ce n’est pas la première fois que je les visite... Permettez-moi de vous conseiller, ma chère (à l’aînée de ses deux compagnes), de protéger votre visage contre la chaleur de ce grand feu après l’avoir exposé toute la journée à l’air vif de la montagne et à la neige. Vous aussi, ma chère, » ajouta la dame en s’adressant à la plus jeune.

Celle-ci s’empressa de suivre ce sage conseil, tandis que l’autre se contenta de répondre :

« Merci, madame Général ; mais je me sens parfaitement à mon aise et je préfère rester comme je suis. »

Le frère, qui avait quitté son siège pour aller ouvrir un piano qui se trouvait là et avait sifflé dedans avant de le refermer, se rapprocha du feu d’un pas indolent, le lorgnon à l’œil. Il portait un costume de voyage des plus complets. On aurait cru que l’univers entier ne devait pas être assez grand pour fournir, à un voyageur si admirablement équipé, assez d’espace à parcourir.

« Ces individus-là sont diablement longs à donner le souper, dit-il en traînant ses paroles. Je voudrais bien savoir ce qu’ils vont nous servir. Quelqu’un en a-t-il la moindre idée ?

— Ce ne sera toujours pas un homme rôti, je suppose, observa le compagnon du touriste insinuant.

— C’est assez probable. Que voulez-vous dire par là ? demanda l’autre.

— Je veux dire que, comme vous n’êtes pas destiné à figurer dans le menu du souper qu’on va servir à la société, vous nous ferez peut-être le plaisir de ne pas vous rôtir devant le feu de la société, » répliqua son interlocuteur.

Cette réponse fit perdre contenance au jeune homme ainsi interpellé, qui venait de s’installer au beau milieu de l’âtre, dans une pose pleine d’aisance, le lorgnon à l’œil, le dos au feu et les pans de sa redingote relevés sous ses bras, comme une volaille qu’on retrousse pour la mettre en

broche. Il semblait sur le point de demander encore une explication, lorsqu'on s'aperçut (car tous les yeux s'étaient tournés vers l'agresseur) que la jeune et jolie dame assise à son côté n'avait pas entendu cette conversation, attendu qu'elle était évanouie, la tête sur l'épaule du monsieur.

« Je crois, dit celui-ci d'un ton radouci, que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de la porter tout droit à sa chambre. Voulez-vous demander une lumière, continua-t-il s'adressant à son ami ; et appeler quelqu'un pour me montrer le chemin ? Au milieu de toutes ces galeries qui s'entre-croisent et que je ne connais pas, je ne sais pas si je retrouverais ma chambre.

— Permettez-moi d'appeler ma femme de chambre, dit la plus grande des deux demoiselles.

— Permettez-moi d'approcher ce verre d'eau de ses lèvres, » dit la plus petite, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Chacune d'elles exécutant aussitôt ce qu'elle proposait, les secours ne manquèrent pas à la malade. Et même, lorsque les deux femmes de chambre anglaises arrivèrent, escortées par le courrier qui, sans doute, avait peur que quelqu'un ne les embrassât en route en leur adressant la parole dans une langue étrangère, on put croire un moment qu'il allait y avoir plus de monde qu'il n'en fallait. Ce que voyant, le gentleman en dit un mot à la plus délicate et à la plus jeune des deux demoiselles, puis il passa le bras de sa femme autour de son col, la souleva et l'emporta.

Son ami, resté seul avec les autres visiteurs, se mit à se promener de long en large sans se rapprocher du feu, caressant d'un air rêveur sa moustache noire, comme prêt à prendre à son compte le sarcasme récent décoché contre le monsieur bien mis. Tandis que celui-ci boudait dans un coin, le père dit d'un air hautain au compagnon du coupable.

« Votre ami, monsieur, est un peu vif ; et sa vivacité lui a peut-être fait oublier ce qu'il doit à... hem !... Mais passons là-dessus, passons là-dessus. Votre ami est un peu vif, monsieur.

— C'est possible, monsieur, répliqua l'autre. Mais comme j'ai eu l'honneur de rencontrer ce gentleman à Genève, dans un hôtel où nous sommes descendus tous deux en compagnie d'une société d'élite, et comme j'ai eu l'honneur de lier connaissance avec ce gentleman dans le cours de

plusieurs excursions subséquentes, je ne saurais rien entendre... même de la bouche d'une personne de votre tournure et de votre rang, monsieur... qui soit de nature à porter atteinte à la considération de ce gentleman.

— Je n'ai pas la moindre envie, monsieur, de porter atteinte à sa considération. En disant que votre ami s'est montré un peu vif, je n'y ai seulement pas songé. J'ai tout simplement fait cette remarque parce qu'il était clair que mon fils, auquel sa naissance et hem !... son éducation donnent droit... hem ! au titre de gentleman, aurait volontiers consenti (si on lui eût exprimé ce désir d'une façon convenable) à ce que le feu demeurât également accessible à tous les membres de la société ici présente... hem !... (car nous sommes tous... hem !... égaux dans une occasion comme celle-ci) me semble assez raisonnable.

— Bon ! répliqua l'ami. Cela suffit, monsieur ! Je suis le très humble serviteur de votre fils. Je prie votre fils d'agréer l'assurance de ma considération la plus profonde. Et maintenant, monsieur, je puis avouer franchement que mon ami a quelquefois l'esprit sarcastique.

— Cette dame est la femme de votre ami, monsieur ?

— Oui, monsieur, cette dame est la femme de mon ami.

— Elle est fort jolie.

— Monsieur, elle est d'une beauté sans pareille. Il n'y a pas un an qu'ils sont mariés. Ce voyage est à la fois un voyage de lune de miel et un voyage artistique.

— Votre ami est artiste, monsieur ? »

L'interlocuteur répondit en baisant le bout des doigts de sa main droite et en envoyant le baiser au ciel à bras tendu, comme pour vouer son ami aux puissances célestes en sa qualité d'artiste immortel.

« Ce qui ne l'empêche pas d'être un homme de bonne famille ajouta-t-il. Ses relations sont des plus distinguées. Ce n'est pas un simple artiste, c'est aussi un homme de haute lignée. Il se peut qu'il ait repoussé ses parents par orgueil, par vivacité, par esprit sarcastique, je veux bien aller jusque-là ; mais ce n'en sont pas moins ses parents. C'est ce que j'ai entrevu clairement à la lueur de quelques étincelles qui ont jailli naturellement de notre intimité.

— Dans tous les cas, dit le gentleman à l'air superbe, comme pour couper court à ce sujet de conversation, j'espère que l'indisposition de cette dame ne sera rien.

— Monsieur, je l'espère comme vous.

— Un peu de fatigue, sans doute.

— Il y a quelque chose de plus, monsieur ; car ce matin la mule de la dame ayant fait un faux pas, elle est tombée de sa selle ; tombée fort légèrement, puisqu'elle a pu se relever toute seule et nous devancer en riant ; mais plus tard elle s'est plainte d'une douleur au côté, et elle en a parlé plus d'une fois quand nous suivions les montagnes. »

Le voyageur à la suite nombreuse, dont l'affabilité ne dégénérait pas en familiarité, pensa qu'il avait montré assez de condescendance comme cela. Il ne parla plus et le silence régna dans la salle jusqu'au moment où le souper fut servi.

Avec le souper arriva un des jeunes moines (il ne paraissait pas y avoir de vieux moines dans le couvent) qui présida au repas. Le souper ressemblait à celui de la plupart des hôtels de la Suisse, et un bon vin rouge, récolté par le couvent dans un climat moins ingrat ne fit pas défaut. L'artiste vint tout tranquillement prendre sa place à table au moment où les autres convives s'asseyaient, sans avoir l'air de se rappeler le moins du monde sa récente escarmouche avec le voyageur si admirablement équipé.

« Mon père, demanda-t-il à l'hôte pendant qu'on servait la soupe, votre couvent possède-t-il encore un grand nombre de ses fameux chiens ?

— Monsieur, il nous en reste trois.

— Je viens d'en voir trois dans la galerie d'en bas. Ce sont sans doute les trois dont vous parlez ? »

L'hôte, jeune homme élancé, aux yeux brillants et aux manières polies, vêtu d'un froc noir traversé par des bandes blanches qui avaient l'air de bretelles, et qui ne ressemblait pas plus à la race des moines de convention du grand Saint-Bernard, qu'il ne ressemblait aux quadrupèdes de convention du même établissement, répondit que c'étaient en effet les trois chiens en question.

« Et il me semble, continua l'artiste, qu'il y en a un que j'ai déjà vu quelque part.

— C'était bien possible. C'était là un chien très-connu ; monsieur avait bien pu le rencontrer dans la vallée ou dans le lac, accompagnant un des frères en tournée de quête pour le couvent.

— Ce qui se fait régulièrement à certaines époques de l'année, je crois ?

— Oui, monsieur avait raison.

— Et jamais sans le chien ? Le chien joue là dedans un rôle important.

— Monsieur a encore raison. La présence du chien importe beaucoup. On s'intéressera naturellement au chien. Mademoiselle remarquera que ce chien appartient à une race justement célèbre. »

Mademoiselle mit quelque temps à faire cette remarque, comme si elle n'était pas encore bien habituée à la langue française. Cependant Mme Général voulut bien le remarquer pour elle.

« Demandez-lui s'il a sauvé beaucoup de monde, » dit en anglais le jeune homme auquel l'artiste avait fait perdre contenance.

L'hôte comprit la question sans qu'il fût besoin d'interprète. Il répondit de suite en français :

« Non, pas celui-là.

— Pourquoi pas ? demanda le jeune homme.

— Pardon, répondit l'hôte avec sang-froid, vous n'avez qu'à lui fournir une occasion de sauver la vie à quelqu'un et il n'y manquera pas. Je suis parfaitement convaincu, par exemple (souriant avec calme tandis qu'il découpait le veau, avant de faire circuler le plat), que, si vous, monsieur, vous étiez assez bon pour lui fournir cette occasion, il s'empresserait avec ardeur de remplir son devoir. »

L'artiste se mit à rire. Le touriste insinuant (qui paraissait pressé d'avoir sa bonne part du souper) essuya avec un morceau de pain quelques gouttes de vin qui brillaient sur sa moustache, avant de prendre part à la conversation.

« Il commence à se faire un peu tard pour voyager en amateur dans cette saison, n'est-il pas vrai, mon père ? demanda-t-il.

— En effet, dans deux ou trois semaines au plus, nous resterons seuls avec les neiges d'hiver.

— Et alors, continua son interlocuteur, en avant les chiens qui grattent la neige et les enfants ensevelis, comme dans les gravures !

— Pardon, dit l'hôte qui ne comprenait pas tout à fait cette allusion. Qu'entendez-vous par *en avant les chiens qui grattent la neige et les enfants ensevelis, comme dans les gravures ?* »

L'artiste intervint de nouveau avant que l'autre eût eu le temps de répondre.

« Ignorez-vous donc, demanda-t-il froidement à son compagnon, assis de l'autre côté de la table, qu'il n'y a que des contrebandiers qui s'aventurent de ce côté pendant l'hiver, et qui puissent avoir affaire par ici ?

— Je n'en savais parbleu rien !

— Je me suis pourtant laissé dire qu'il n'y a rien de plus vrai. Et comme ces messieurs-là devinent assez bien le temps qu'il va faire, ils ne donnent pas beaucoup de peine aux chiens (dont il n'y a pas l'inconvénient, par conséquent, à laisser éteindre la race), bien que cet édifice hospitalier se trouve assez commodément situé pour de tels visiteurs. Et, quant à leurs enfants, ils ne sont pas dans l'usage de les emmener avec eux : ils les laissent à la maison. Mais, malgré ça, c'est une grande idée ! s'écria l'artiste avec un enthousiasme inattendu. Une idée sublime ! La plus belle idée au monde par Jupiter ! il y a de quoi faire venir les larmes aux yeux ! » Et il se mit à manger son veau avec le plus grand sang-froid.

Il y avait au fond du discours assez de légèreté railleuse pour ne point flatter agréablement les oreilles de l'hôte, bien que les manières de l'orateur fussent élégantes, sa mine distinguée, et que la raillerie fût d'ailleurs trop habilement voilée pour qu'une personne qui n'aurait pas été familiarisée avec la langue anglaise pût la saisir, ou du moins s'en offenser, tant le ton de l'artiste était simple et calme. Après avoir fini de manger son veau en silence, il adressa de nouveau la parole à son ami :

« Regardez-moi, dit-il avec la même intonation qu'auparavant, notre digne hôte, qui n'a pas encore atteint la maturité de son âge et qui préside à ce repas d'une façon si gracieuse, avec une urbanité si distinguée et une modestie exemplaire ! Une tenue qui ferait honneur à un roi ! Vous n'avez

qu'à aller dîner chez le lord-maire de Londres (si vous pouvez vous y faire inviter), et vous verrez quel contraste ! Ce cher père, avec la tête la mieux sculptée que j'aie jamais vue, des traits d'un dessin irréprochable, plante là dans cette saison quelque occupation laborieuse dans la vallée, et monte à je ne sais combien de pieds au-dessus du niveau de la mer sans autre but (si ce n'est, comme je l'espère, celui de vivoter à l'aise dans un excellent réfectoire), que de tenir un hôtel pour de pauvres diables oisifs comme vous et moi, et de laisser à notre conscience le soin de faire elle-même l'addition ! Eh bien ! n'est-ce pas un admirable sacrifice ? Que faut-il de plus pour attendrir tous les cœurs ? Parce que, pendant huit ou neuf mois de l'année, on n'y rencontre pas une foule de malheureux d'un aspect intéressant, accrochés au col des chiens les plus sagaces du monde avec des bouteilles de bois suspendues à leur collier, est-ce une raison pour discréditer la localité ? Non, certainement. Dieu bénisse la localité ! C'est une grande et glorieuse localité ! »

La poitrine du gentleman à cheveux gris, le chef de la grande tribu, s'était gonflée comme pour protester contre l'idée d'être compté parmi les pauvres diables dont l'artiste venait de parler. Celui-ci eut à peine terminé son discours que le vieillard prit la parole d'un air de dignité extrême ; on eût dit qu'il se croyait tenu de prendre partout le haut du pavé, et qu'il se reprochait d'avoir négligé son devoir depuis le commencement du repas.

Il témoigna à leur hôte, en phrases plates et lourdes, la crainte que la vie qu'il menait au sommet de la montagne ne fût assez triste en hiver.

L'hôte concéda à monsieur que son existence était en effet un peu monotone durant cette époque. L'air du dehors était difficile à respirer longtemps de suite. Le froid devenait intense. Il fallait être jeune et vigoureux pour y résister ; mais avec de la jeunesse, de la vigueur, et la bénédiction du ciel...

« Oui, très bien ; mais ce long emprisonnement ? interrompit le gentleman aux cheveux gris.

— Il y a bien des jours, même durant la plus mauvaise saison, où l'on peut se promener au dehors. Nous avons l'habitude de tracer un petit sentier où nous prenons de l'exercice.

— Mais l'espace ? objecta le gentleman aux cheveux gris. L'espace est si étroit, si hem !... si limité !

— Monsieur voudra bien se rappeler qu'il y a les refuges à visiter, et qu'il faut aussi tracer des sentiers jusque-là. »

Monsieur objecta encore, d'un autre côté, que l'espace était si... hem !... si extrêmement restreint. Et puis, c'était toujours la même chose, toujours la même chose.

L'hôte, avec un sourire qui semblait réclamer l'indulgence de son interlocuteur, leva et baissa doucement les épaules.

« Ce que dit monsieur est très-vrai, remarqua-t-il ; mais tout dépend du point de vue où l'on se met pour envisager les choses. Monsieur et moi nous ne pouvons envisager cette existence du même point de vue. Monsieur n'est pas habitué à la réclusion.

— Je... hem !... Oui, c'est très-juste, répondit le gentleman aux cheveux gris, qui parut frappé de ce dernier argument.

— Monsieur, en sa qualité de touriste anglais, possédant les moyens de voyager agréablement, ayant sans doute une grande fortune, des voitures, des domestiques...

— Certainement, certainement, sans doute, répliqua le gentleman.

— ... Monsieur aurait de la peine à se mettre à la place d'une personne qui n'a pas le droit de dire : « Demain j'irai à tel endroit, après-demain à tel autre ; je franchirai telle barrière, je reculerai telle limite. » Monsieur ne peut guère se figurer que l'esprit se résigne à pareil esclavage sous la dure loi de la nécessité.

— Vous avez raison, dit monsieur. Nous laisserons là... hem !... ce sujet de conversation. Ce que vous venez de dire est... hem !... parfaitement exact ; me voilà convaincu. N'en parlons plus. »

Le souper était terminé, il repoussa sa chaise et reprit sa place auprès du feu. Comme il faisait très-froid à une certaine distance de la cheminée, les autres convives ne tardèrent pas à se rapprocher de l'âtre dans l'intention de se rôtir un peu avant d'aller se coucher. L'hôte, lorsqu'ils se levèrent de table, leur adressa un salut général, leur souhaita le bonsoir et se retira. Mais le touriste insinuant lui avait déjà demandé si on ne pouvait pas leur

servir du vin chaud ; et, comme l'hôte, après lui avoir répondu que cela se pouvait, leur avait fait apporter ce rafraîchissement, le touriste satisfait, assis au centre du groupe de façon à profiter de toute la chaleur du feu, fut bientôt occupé à remplir les verres et à les passer à ses compagnons.

À ce moment, la plus jeune des deux demoiselles qui, de son coin obscur (la flamme du foyer formait le principal éclairage de la sombre salle, car la lampe fumeuse ne jetait pas un grand éclat), avait écouté en silence ce qu'on avait dit de la dame absente, sortit sans bruit du réfectoire. Lorsqu'elle eut refermé la porte tout doucement, elle ne sut de quel côté diriger ses pas ; mais, après avoir erré un moment à travers les nombreuses et sonores galeries, elle arriva à une salle en coin de la galerie principale, où les domestiques étaient en train de souper. Elle se fit donner une lampe et indiquer la chambre de la dame.

Cette chambre se trouvant un étage plus haut, il fallut monter le grand escalier. Çà et là les murs nus et blancs étaient percés d'une grille, et, tout en montant, elle pensait que le couvent avait presque l'air d'une prison. La porte en ogive de la cellule était entre-bâillée. Après y avoir frappé deux ou trois fois sans recevoir de réponse, la jeune fille la poussa doucement, et jeta un coup d'œil dans la chambre.

La dame reposait sur le lit les yeux fermés et tout habillée, protégée contre le froid par les couvertures et les châles qu'on avait jetés sur elle lorsqu'elle était revenue de son évanouissement. Une veilleuse placée dans la profonde embrasure de la croisée éclairait à peine cette salle voûtée. La visiteuse s'approcha timidement du lit et demanda tout bas :

« Allez-vous un peu mieux ? »

La dame sommeillait et la douce voix qui lui adressait cette question ne suffit pas pour la réveiller. La visiteuse se tint immobile à son chevet, la regardant avec attention.

« Elle est très jolie, se dit-elle. Je n'ai jamais vu un plus charmant visage. Ah ! ce n'est pas comme moi ! »

C'était une réflexion assez étrange, mais il fallait qu'elle eût quelque sens caché, car les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes.

« Je sais que je ne me trompe pas. Je sais que c'est d'elle qu'il m'a parlé le soir où, sans le vouloir, il m'a fait tant de mal. Je pourrais très facilement

me méprendre sur tout autre sujet, mais pas sur celui-ci, oh non ! pas sur celui-ci ! »

D'une main tranquille et tendre, elle écarta du front de la dormeuse une boucle de cheveux égarés, puis elle toucha la main étendue en dehors des couvertures.

« J'aime à la regarder, se dit-elle encore tout bas. J'aime à voir ce qui a ému mon pauvre ami. »

Elle n'avait pas retiré sa main, lorsque la dormeuse ouvrit les yeux et tressaillit.

« N'ayez pas peur, madame. Je ne suis qu'une des voyageuses d'en bas. J'étais venue vous demander si vous alliez mieux, et si je puis faire quelque chose pour vous.

— Je crois que vous avez déjà eu la bonté d'envoyer vos domestiques à mon secours ?

— Ce n'est pas moi, c'est ma sœur. Allez-vous mieux ?

— Beaucoup mieux. Cette contusion est fort peu de choses ; on m'a bien soignée, et je n'en souffre presque plus. Elle m'a donné seulement un étourdissement qui m'a fait perdre connaissance subitement. Elle m'avait bien causé déjà quelque douleur, mais cette fois-là elle m'a accablée du coup.

— Voulez-vous que je reste ici jusqu'à ce qu'il vienne quelqu'un ?

— Vous me ferez grand plaisir, car c'est bien isolé ici ; mais je crains que vous ne souffriez trop du froid.

— Le froid ne m'a jamais effrayée. Je suis plus forte que je ne le parais. »

Elle se dépêcha d'approcher du lit l'une des deux chaises grossières qui meublaient la cellule et s'assit. L'autre, de son côté, s'empressa de tirer à elle la moitié d'un manteau de voyage et d'en couvrir sa compagne, de façon que son bras, en le retenant autour d'elle, reposait sur l'épaule de la visiteuse.

« Vous avez tellement l'air d'une bonne petite garde-malade, dit la dame en souriant à la jeune fille, qu'il me semble qu'on vous a envoyée chez moi pour me soigner.

— J'en suis bien aise.

— C'est moi plutôt ! J'étais justement en train d'en rêver avant de me réveiller tout à l'heure. Je veux parler du *chez moi* de mon enfance, de ma jeunesse... avant que je fusse mariée.

— Et avant que vous l'eussiez laissée si loin derrière vous.

— Je m'en étais déjà éloignée une fois bien plus que je ne le suis aujourd'hui ; mais alors j'emportais avec moi ce qu'il y avait de meilleur au logis, et je ne m'apercevais pas qu'il me manquât quelque chose. Mais tout à l'heure, avant de m'endormir, je me suis sentie un peu abandonnée, j'ai regretté ce que j'ai laissé dans la maison paternelle, et j'en ai rêvé. »

Elle prononça ces paroles avec une intonation tristement affectueuse et pleine de regrets, qui empêcha la visiteuse de la regarder pour le moment.

« C'est un étrange hasard qui nous rassemble enfin toutes les deux sous ce manteau dont vous m'avez enveloppée, dit-elle après un moment de silence ; car savez-vous, je crois qu'il y a déjà quelque temps que je vous cherche.

— Que vous me cherchez, moi ?

— J'ai idée que j'ai là un petit billet que je devais vous remettre dès que je vous rencontrerais. Le voici. À moins que je ne me trompe beaucoup, il vous est adressé... n'est-ce pas ? »

La dame prit le billet, répondit oui, et le lut. La visiteuse fixa les yeux sur elle tandis qu'elle le lisait. La lettre était très courte. La malade rougit un peu, approcha ses lèvres de la joue de la jeune fille et lui serra la main.

« Il me dit que la chère petite amie à laquelle il me présente sera une consolation pour moi un jour ou l'autre. Et il a bien raison, car vous me consolez dès notre première rencontre.

— Peut-être, dit la visiteuse avec un peu d'hésitation, peut-être ignorez-vous mon histoire ? Peut-être ne vous l'a-t-il jamais racontée ?

— Non.

— C'est juste. Pourquoi donc vous l'aurait-il racontée ?... Aujourd'hui, je n'ai guère le droit de la raconter moi-même, car on m'a priée de la taire. Elle n'a d'ailleurs rien de bien intéressant, mais elle vous expliquerait pourquoi je vous prie de ne pas parler ici de cette lettre. Vous avez vu ma

famille je crois ? Quelques-uns d'entre eux... je ne dirais pas cela à tout le monde... sont un peu fiers et ont quelques préjugés.

— Je vais vous rendre la lettre, répondit l'autre, comme cela mon mari ne la verra pas. Autrement, il pourrait la trouver par hasard et en parler. Voulez-vous la remettre dans votre corsage, afin d'être bien sûre qu'elle ne s'égare pas ? »

La visiteuse la serra avec beaucoup de soin. Sa main mignonne tenait encore la lettre, lorsqu'elles entendirent quelqu'un marcher dans la galerie.

« Je lui ai promis, dit la visiteuse en se levant, de lui écrire dès que je vous aurais vue (je ne pouvais manquer de vous rencontrer tôt ou tard), et de lui dire si vous étiez heureuse et bien portante. Ne faut-il pas que je lui dise qu'en effet, vous êtes heureuse et bien portante ?

— Oui, oui, oui ! Dites que vous m'avez trouvée très heureuse et bien portante. Dites aussi que je le remercie bien affectueusement, et que je ne l'oublierai jamais.

— Je vous verrai demain matin, et plus tard, car nous ne saurions manquer de nous rencontrer encore. Bonsoir !

— Bonsoir. Merci, merci. Bonsoir, ma chère ! »

Toutes deux étaient pressées et un peu agitées, tandis qu'elles échangeaient ces adieux et que la visiteuse quittait la cellule. Elle s'attendait à voir approcher le mari de la malade ; mais ce n'était pas lui qui traversait en ce moment la galerie : c'était le touriste qui avait essuyé ses moustaches avec un morceau de pain. Lorsqu'il entendit marcher derrière lui, il se retourna, car il s'éloignait dans l'obscurité.

Sa politesse, qui était extrême, ne lui permit pas de souffrir que la jeune demoiselle fût obligée de s'éclairer elle-même ou de descendre seule. Il lui prit la lampe des mains, la tint de façon à jeter le plus de clarté possible sur les marches de pierre, et l'accompagna jusqu'au réfectoire. Elle descendit, dissimulant avec beaucoup de peine le sentiment de crainte qui lui donnait envie de reculer et de trembler devant son compagnon ; car ce voyageur produisait sur elle une impression singulièrement désagréable. Avant le souper, tandis qu'elle se tenait dans son coin obscur, elle s'était si souvent demandé si cet homme ne s'était pas rencontré déjà dans certaines scènes et

dans certains endroits qu'elle connaissait, qu'il avait presque fini par lui inspirer de l'aversion, ou plutôt une véritable terreur.

Il la suivit avec sa politesse souriante, entra avec elle, et reprit la meilleure place au coin de la cheminée. Là, aux clartés vacillantes du feu qui commençait à baisser, il allongeait les jambes afin de les mieux chauffer, buvant le reste du vin chaud jusqu'à la lie, tandis qu'une ombre monstrueuse imitait ses mouvements sur le mur et le plafond.

Les voyageurs fatigués s'étaient dispersés et retirés dans leurs chambres à l'exception du père de la jeune fille qui sommeillait dans sa chaise auprès du feu. Le touriste insinuant avait pris la peine de monter assez haut pour chercher sa gourde d'eau-de-vie dans sa chambre à coucher. Du moins, il leur fit cette confidence, tout en versant le contenu dans le peu de vin qui restait, et en buvant ce mélange avec un nouveau plaisir.

« Oserais-je vous demander, monsieur, si vous vous rendez en Italie ? »

Le gentleman aux cheveux gris s'était réveillé et se disposait à se retirer. Il répondit affirmativement.

« Moi aussi ! répondit le buveur. J'espère donc que j'aurai l'honneur de vous présenter mes respects devant un plus beau paysage et sous un climat plus propice que celui de ces sombres montagnes. »

Le gentleman salua avec assez de roideur, et répondit qu'il lui était bien obligé.

« Nous autres gentilshommes pauvres, monsieur, continua ce dernier en essuyant sa moustache avec ses doigts (car il l'avait trempée dans son mélange de vin et d'eau-de-vie), nous autres gentilshommes pauvres, nous ne pouvons pas voyager en princes, mais les courtoisies et les politesses sociales ne nous en sont pas moins chères pour cela. À votre santé, monsieur !

— Monsieur, je vous remercie.

— À la santé de votre aimable famille... des charmantes demoiselles, vos filles !

— Monsieur, je vous remercie encore une fois. Je vous souhaite le bonsoir... Ma chère, nos... hem !... nos gens sont-ils là ?

— Ils sont à deux pas, père.

— Permettez-moi ! s'écria le touriste poli, se levant et ouvrant la porte, tandis que le gentleman aux cheveux gris s'en approchait donnant le bras à sa fille. Bonne nuit ! Au plaisir de vous revoir ! À demain ! »

Comme il leur envoyait du bout des doigts un baiser des plus gracieux et leur adressait son sourire le plus charmant, la jeune fille se rapprocha un peu de son père pour passer auprès de l'étranger, comme si elle eût eu peur de le toucher.

« Allons ! dit le touriste insinuant, dont l'allure devint moins dégagée, et qui baissa la voix dès qu'il se trouva seul. Puisque tout le monde va se coucher, il faut que j'en asse autant. Ils sont diablement pressés. Il me semble que la nuit serait bien assez longue déjà, au milieu de ce silence glacé et de cette solitude, si on n'allait se coucher que dans deux heures d'ici. »

Rejetant la tête en arrière afin de vider son verre, il aperçut le livre des voyageurs resté tout ouvert sur le piano, avec des plumes et un encrier à côté, comme si les touristes s'y fussent inscrits déjà pendant son absence. S'approchant du registre, il y lut ces noms :

William Dorrit, esquire,	}	Et leur suite. Se rendant de France en Italie.
Frédéric Dorrit, esquire,		
Édouard Dorrit, esquire,		
Miss Dorrit,		
Miss Amy Dorrit,		
Mme Général,		

M. et Mme Henry Gowan se rendant de France en Italie.

Il ajouta à ces noms, en une petite écriture compliquée qui se terminait par un long et maigre paraphe, assez semblable à un lasso jeté autour des autres noms :

Blandois, de Paris, se rendant de France en Italie.

Puis, avec son nez qui s'abaissait sur sa moustache et sa moustache qui se relevait sous son nez, il gagna la cellule qui lui était destinée.

CHAPITRE II.

Madame Général.

Il devient indispensable de présenter au lecteur la dame accomplie qui occupait, dans la suite de la famille Dorrit, une position assez importante pour qu'on crût devoir inscrire son nom dans le livre des voyageurs.

Mme Général était la fille d'un dignitaire clérical d'une ville de cathédrale, où elle avait donné le ton jusqu'à l'époque où elle fut aussi près de sa quarante-cinquième année qu'il est possible à une demoiselle de l'être. Un intendant militaire de soixante ans, bien raide, et d'une sévérité proverbiale dans l'armée, s'était amouraché de la gravité avec laquelle cette demoiselle conduisait, à grandes guides, les convenances, à travers le dédale de la société provinciale, avait brigué, un peu tard, l'honneur de prendre place à côté d'elle sur le siège du froid équipage de cérémonie dont elle montait si bien l'attelage compliqué. Sa demande en mariage avait été acceptée, l'intendant militaire s'était installé derrière les convenances avec beaucoup de décorum, et Mme Général avait continué à conduire ses quatre coursiers jusqu'à la mort de l'intendant. Durant ce voyage conjugal, le vieux couple avait écrasé plusieurs maladroits qui leur avaient barré le chemin sur la route des convenances ; mais ils l'avaient fait toujours sans violer les règles de l'étiquette, et avec un sang-froid imperturbable.

L'intendant ayant été enseveli avec tous les honneurs dus à son rang, l'attelage tout entier des convenances... cela va sans dire... fut chargé de traîner à quatre le corbillard, dont chaque cheval portait des plumes noires et des housses de velours noir. Mme Général eut ensuite la curiosité de demander combien de métal et de poudre d'or le défunt avait laissé entre les mains de son banquier. On découvrit alors que feu l'intendant militaire avait abusé de l'innocence de sa future en lui cachant qu'il avait placé ses fonds en viager quelques années avant de se marier, se contentant d'accuser un revenu qui, disait-il vaguement, représentait l'intérêt de son argent.

Mme Général trouva, par conséquent, sa fortune tellement diminuée que, si son esprit n'eût pas été aussi parfaitement dressé par une bonne éducation, elle aurait pu se sentir disposée à contester la vérité de cette partie de la liturgie funèbre, qui affirmait que feu l'intendant militaire n'avait rien pu emporter avec lui.

Dans cet état de choses, l'idée vint à Mme Général qu'elle pourrait occuper ses loisirs à former l'esprit et les manières de quelque jeune fille de qualité ; ou bien, qu'il ne serait pas au dessous d'elle d'atteler les convenances au char de quelque riche héritière ou de quelque veuve, pour devenir à la fois le cocher et le conducteur de ce véhicule dans ses pérégrinations à travers le dédale de la société. Lorsque Mme Général fit part de ce projet à ses amis cléricaux et militaires, ceux-ci applaudirent tellement que, sans le mérite incontestable de la dame, on aurait pu se figurer qu'ils n'avaient rien de plus pressé que de se voir débarrassés d'elle. Des certificats, qui donnaient Mme Général pour un prodige de piété, de savoir, de vertu et de bon ton, arrivèrent de tous les côtés, signés des noms les plus influents ; un vénérable archidiacre, entre autres, allait jusqu'à répandre des larmes, dans son certificat, en parlant des perfections de la veuve (à lui garanties par des personnes dignes de foi), bien qu'il n'eût jamais eu l'honneur ni la satisfaction morale de jeter de sa vie les yeux sur Mme Général.

Ainsi déléguée, pour ainsi dire, par l'Eglise et par l'État, Mme Général, toujours montée sur ses grands chevaux, se crut en mesure d'accepter cette mission sans trop déroger, et elle commença à demander un prix très élevé pour ses services. Il s'écoula un assez long intervalle sans que personne se présentât pour profiter de la bonne volonté de madame Général. Enfin, un homme veuf, habitant la province et ayant une fille de quatorze ans, entama des négociations avec la dame ; et comme il entraînait dans la dignité native de Mme Général, ou dans sa politique artificielle (elle avait certainement beaucoup de l'une et de l'autre), de s'arranger pour faire croire qu'on courait après elle, plus qu'elle ne courait après un emploi, le veuf poursuivit Mme Général jusqu'à ce qu'elle eût consenti à former l'esprit et les manières de sa fille.

Cette mission occupa Mme Général pendant sept années environ, durant lesquelles elle fit le tour de l'Europe et visita la plupart de ces merveilles

étrangères que les gens bien élevés doivent voir par les yeux d'autrui bien plus que par les leurs. Lorsque son élève fut enfin façonnée aux bonnes manières, non seulement le mariage de la demoiselle, mais aussi celui du père furent décidés. Le veuf, trouvant alors Mme Général aussi coûteuse qu'incommode, devint tout à coup aussi touché de ses excellentes qualités que l'avait été l'archidiacre, et fit un tel éloge de son mérite transcendant partout où il entrevoyait l'occasion de passer ce trésor à un autre, que la réputation de Mme Général ne fit que croître et embellir.

Ce phénix si haut perché était donc à louer, lorsque M. Dorrit, qui venait de toucher son héritage, informa ses banquiers qu'il désirait trouver une dame de bonne famille, bien élevée, accomplie, habituée à la bonne société, qui pût à la fois terminer l'éducation de ses filles et leur servir de chaperon. Les banquiers de M. Dorrit, en leur qualité de banquiers du veuf, s'écrièrent tout de suite : « Mme Général. »

Profitant du renseignement que lui fournissait cet heureux hasard, et trouvant que tous les amis de Mme Général lui rendaient ce témoignage pathétique dont nous avons vu le concert touchant, M. Dorrit prit la peine de visiter le comté où demeurait le veuf en question, afin d'avoir une entrevue avec Mme Général, en qui il trouva une dame d'une qualité même supérieure à tout ce qu'il avait espéré.

« Oserais-je demander, dit M. Dorrit, quelle... hem !... quelle rémuné...

— À vous parler franchement interrompit Mme Général, c'est là une question dont je préfère ne pas m'occuper. Je n'en ai jamais parlé moi-même aux amis chez lesquels vous me trouvez, et je ne saurais, monsieur Dorrit, vaincre la répugnance qu'elle m'a toujours inspirée. Je ne suis pas, comme vous le savez sans doute, une gouvernante.

— Oh non ! s'écria M. Dorrit. Je vous prie, madame, de ne pas vous figurer un seul instant que j'aie pu le croire. »

M. Dorrit rougit de ce qu'on aurait pu le soupçonner d'avoir entretenu une pareille idée. Mme Général salua avec sa gravité habituelle.

« Je ne saurais donc, reprit-elle, mettre un prix à des services que ce sera un plaisir pour moi de rendre, si je puis les rendre spontanément, mais qu'il me serait impossible de rendre en échange d'une simple considération

pécuniaire. J'ignore, d'ailleurs où et comment trouver une position analogue à la mienne. Elle est exceptionnelle.

— Sans doute. Mais alors (insinua, non sans raison, M. Dorrit), comment savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet ?

— Je ne m'oppose pas, répondit Mme Général... bien que cela me soit assez désagréable... à ce que M. Dorrit demande à mes amis, en confidence, quelle somme ils ont l'habitude de déposer, chaque trimestre, chez mon banquier. »

M. Dorrit s'inclina, pour toute réponse.

« Permettez-moi d'ajouter, continua Mme Général, que dorénavant je n'ouvrirai plus la bouche là-dessus. Je dois aussi vous prévenir que je n'accepterai aucune position inférieure ou secondaire. Si je dois avoir l'honneur d'être présentée à la famille de monsieur Dorrit... je crois que vous avez parlé de deux demoiselles ?...

— Deux demoiselles.

— ... Ce ne sera que sur un pied d'égalité parfaite, en qualité de compagne, de protectrice, de mentor et d'amie. »

Nonobstant le sentiment qu'il avait de sa propre importance, M. Dorrit sentit que Mme Général serait bien bonne d'entrer chez lui, même aux conditions énoncées. Il en parla presque dans ces termes à la dame.

« Je crois, répéta celle-ci, que vous avez parlé de deux demoiselles ?

— Deux demoiselles, répéta M. Dorrit à son tour.

— Dans ce cas, poursuivit la veuve de l'intendant militaire, il serait nécessaire d'ajouter un tiers en sus de la somme que mes amis ont coutume de déposer chez mon banquier. »

M. Dorrit s'empessa d'adresser cette délicate question au veuf ; et, ayant découvert qu'il plaçait trois cents livres sterling par an au crédit de Mme Général, il en conclut, sans être obligé de se livrer à des calculs bien compliqués, qu'il faudrait payer quatre cents livres les services de cette dame. Mais, comme la veuve était un de ces articles extra-brillants qu'on ne saurait payer trop cher, M. Dorrit lui demanda formellement l'honneur et le plaisir de la compter désormais au nombre des membres de sa famille.

Mme Général lui avait accordé ce précieux privilège et voilà pourquoi nous la rencontrons au couvent du grand Saint-Bernard.

Extérieurement, Mme Général, y compris ses jupes, qui entraient pour beaucoup dans la configuration de sa personne, était d'un aspect digne et imposant ; ample et gravement volumineuse, elle était toujours à cheval sur les convenances. On aurait pu la mener... (et on avait même fait cette expérience)... au sommet des Alpes ou au fond des ruines d'Herculanum sans déranger un seul des plis de sa robe, ni déplacer une des épingles de sa toilette. Son visage et ses cheveux avaient bien une apparence un peu farineuse, comme si elle sortait de quelque moulin premier numéro, mais c'était plutôt parce qu'il entraînait beaucoup de craie dans l'argile terrestre de sa construction que parce qu'elle corrigeait son teint avec de la poudre d'iris, ou parce que ses cheveux grisonnaient. Ses yeux n'avaient aucune expression, c'est vrai, mais cela tenait sans doute à ce qu'ils n'avaient rien à exprimer. Si elle avait peu de rides, cela tenait à ce que son esprit n'avait jamais tracé son nom ou aucune autre inscription sur cette physionomie distinguée. C'était une femme froide, boursouflée, une cire éteinte, qui, peut-être même, n'avait jamais été allumée.

Mme Général n'avait pas d'opinion. Sa méthode pour former l'esprit d'une élève consistait à empêcher cette élève de se former des opinions. Elle avait un tas de petits rails intellectuels sur lesquels elle lançait ses petits trains chargés des opinions d'autrui, lesquels ne se rattrapaient jamais et n'arrivaient jamais à une station quelconque. Malgré son sentiment excessif des convenances, Mme Général elle-même ne pouvait nier qu'il existe dans ce bas monde des choses et des idées inconvenantes ; mais Mme Général trouvait moyen de s'en débarrasser en les mettant de côté et ayant l'air de n'y pas croire. Un autre des procédés qu'elle avait inventés pour former l'esprit, consistait à serrer toutes les difficultés au fond d'une armoire, afin de pouvoir mieux se faire l'illusion qu'elles n'existaient pas. C'était certainement la manière la plus commode de se tirer d'affaire, et, dans tous les cas, la plus convenable.

Il ne fallait pas parler à Mme Général de choses désagréables. Les accidents, la misère, les crimes étaient des sujets de conversation qu'on ne devait pas aborder en sa présence. Toute passion n'avait rien de mieux à faire que d'aller se coucher à l'approche de Mme Général, et le sang à se

transformer en eau sucrée. Ces déductions faites, Mme Général se chargeait d'étendre sur le reste une couche de vernis. Fidèle à son système, elle trempait le plus petit pinceau qu'on ait jamais vu dans le plus grand pot possible pour vernir à grand lavage la surface de tout ce qu'elle montrait à ses élèves. Plus l'objet était fêlé, plus Mme Général mettait d'épaisseur dans les couches de vernis qu'elle y étendait.

Il y avait du vernis dans la voix de Mme Général ; il y avait du vernis dans son geste ; une atmosphère de vernis enveloppait toute sa personne. Les rêves de Mme Général... si toutefois elle en faisait... étaient sans doute vernis de même, tandis qu'elle dormait dans les bras du bon Saint-Bernard, dont la neige légère couvrait le toit hospitalier.

CHAPITRE III.

La route.

Le lendemain matin un soleil resplendissant éblouissait tous les yeux ; il ne neigeait plus, le brouillard s'était dissipé ; l'air de la montagne était si pur et si léger, qu'en le respirant, il semblait qu'on entrât dans une vie nouvelle. Pour augmenter l'illusion, la terre elle-même avait comme disparu, car la montagne, désert brillant où s'élevaient d'immenses masses blanches, ressemblait à une région de nuages flottant entre le ciel d'azur et la terre lointaine.

Quelques points noirs qui, se détachant sur la neige comme des nœuds sur un petit fil, commençaient à la porte du couvent et descendaient le penchant de la montagne en zigzags rompus qu'on n'avait pas encore reliés entre eux, indiquaient les divers endroits où les frères étaient en train de tracer des sentiers. Déjà la neige avait commencé à se fondre autour de la porte sous les pieds des passants. On s'empressait de faire sortir les mules de l'écurie, afin de les attacher aux anneaux scellés au mur pour les charger ; on bouclait les harnais ornés de clochettes ; on ajustait les bâts ; les voix des guides et des cavaliers résonnaient comme une mélodie. Quelques-uns des voyageurs les plus matinaux étaient déjà en route sur le plateau uni, non loin du lac sombre qu'on aperçoit près du couvent ; et, le long du versant que nos touristes avaient escaladé la veille, on voyait descendre des petites figures d'hommes et de bêtes, dont l'immensité du paysage faisait des miniatures, et qui s'éloignaient au milieu d'un concert de clochettes retentissantes et de voix harmonieuses.

Dans le réfectoire des voyageurs, un nouveau feu, empilé sur les cendres blanches du feu de la veille, jetait l'éclat de ses flammes sur un simple déjeuner de pain, de beurre et de lait. Il brillait aussi sur le courrier de la famille Dorrit, qui faisait le thé de ses maîtres en mettant à contribution les provisions qu'il avait apportées, destinées surtout à augmenter le bien-être

de la nombreuse et incommode suite de William Dorrit, esquire. M. Henry Gowan et Blandois, de Paris, avaient déjà déjeuné, et se promenaient au bord du lac, fumant leur cigare.

« Gowan ? Ah ! il s'appelle Gowan, murmura Tip, autrement dit Édouard Dorrit, esquire, tournant les feuillets du livre des voyageurs, lorsque le courrier les eut laissés à leur déjeuner. Alors Gowan est le nom d'un paltoquet... voilà tout ce que j'ai à dire sur son compte ! S'il en valait la peine, je lui tirerais les oreilles ; mais il n'en vaut pas la peine... heureusement pour lui. Comment va sa femme, Amy ? tu sais cela, sans doute ? Tu t'arranges toujours de manière à savoir ces choses-là, toi.

— Elle va mieux, Édouard. Mais ils ne repartent pas aujourd'hui.

— Oh, ils ne repartent pas aujourd'hui ? Voilà qui est encore bien heureux pour cet animal, dit Tip ; car, autrement, j'aurais pu lui demander une explication.

— On a pensé qu'il valait mieux qu'elle se tînt tranquille aujourd'hui, et ne s'exposât que demain aux fatigues et aux cahots du voyage.

— De tout mon cœur. Mais tu en sais aussi long que si tu venais de lui servir de garde-malade. Tu ne retombes pas... (Mme Général n'est pas là pour m'entendre) ; tu ne retombes pas dans tes vieilles habitudes, hein, Amy ? »

Tip, en faisant cette question, lançait à Fanny et à son père un regard malin et observateur.

« Je suis seulement allée lui demander si je pouvais lui être bonne à quelque chose, mon cher Tip, répliqua la petite Dorrit.

— Je te prie encore une fois de ne pas m'appeler Tip, petite étourdie que tu es, répliqua ce jeune gentleman en fronçant les sourcils ; c'est encore une de ces vieilles habitudes dont tu feras bien de te débarrasser.

— Je l'ai dit sans y penser, cher Édouard. J'oubliais. Autrefois ce nom me venait si naturellement qu'il m'a semblé tout à l'heure que c'était ton vrai nom.

— Oh oui ! s'écria Mlle Fanny. *Cela me venait si naturellement ! C'était ton vrai nom !* et le reste. Veux-tu bien te taire, petite évaporée ! Je sais

parfaitement bien pourquoi tu t'intéresses à cette Mme Gowan. Tu ne m'empêcheras pas d'y voir clair, va !

— Je ne veux pas du tout t'en empêcher, je t'assure. Ne te fâche pas.

— Que je ne me fâche pas ! c'est facile à dire ! s'écria Mlle Fanny avec un geste irrité. Il me faudrait une patience que je n'ai pas ! (Hélas ! ce n'était que trop vrai.)

— Fanny, demanda M. Dorrit en relevant les sourcils. Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, je vous prie.

— Oh ! ne faites pas attention, papa, répliqua Mlle Fanny. C'est peu de chose. Amy me comprend bien. Elle connaissait cette Mme Gowan, ou du moins elle en avait entendu parler avant notre rencontre d'hier. Elle fera tout aussi bien de ne pas le nier.

— Ma fille, dit M. Dorrit en se tournant vers la coupable, votre sœur est-elle... hem !... autorisée à faire cette étrange assertion

— Quelque bonne et douce que nous soyons, poursuivit Mlle Fanny sans laisser à sa sœur le temps de répondre, nous ne nous amusons pas à nous glisser dans la chambre des gens, au risque de périr de froid, à moins de connaître les gens. Je devine sans peine quel est l'ami de Mme Gowan.

— Qui cela ? demanda le père.

— Papa, je suis fâchée de le dire, continua Mlle Fanny qui avait réussi à se persuader qu'on avait des torts très graves envers elle, quoique cela fût parfois difficile ; mais je crois que cette dame est l'amie d'un individu peu recommandable et encore moins agréable, qui, avec un manque de délicatesse auquel nous devons bien, du reste, nous attendre de sa part, nous a froissés et insultés ouvertement et volontairement dans une certaine occasion à laquelle il a été convenu que nous ne ferons dorénavant aucune allusion directe.

— Amy, ma fille, dit M. Dorrit avec une douce sévérité que tempérait une dignité affectueuse, est-il bien vrai ?... »

La petite Dorrit répondit doucement que c'était vrai.

« Vous voyez ! s'écria Mlle Fanny. Vous voyez ! Je l'avais bien dit ! Et maintenant, papa, je déclare une fois pour toutes... (l'ex-danseuse avait coutume de faire cette même déclaration une fois pour toutes, plusieurs fois

par jour...) que c'est vraiment honteux ! Je déclare une fois pour toutes qu'il faut que cela finisse. Ne suffit-il donc pas que nous ayons souffert tout ce que nous savons, sans que le reproche nous en soit jeté à la figure, avec une persévérance systématique, par celle qui devrait surtout éviter de réveiller un si douloureux souvenir ? Serons-nous donc sans cesse exposés à une conduite aussi dénaturée ? Ne nous sera-t-il jamais permis d'oublier ? Je le répète, c'est vraiment infâme !

— Ma foi, Amy, remarqua le frère, hochant la tête, tu sais qu'en toute occasion je prends ton parti quand la chose est possible. Mais j'avoue, parole d'honneur ! que je trouve que tu as choisi une drôle de manière de me prouver ton affection ! Comment, tu vas t'intéresser à un homme qui m'a traité de la façon la plus indigne dont on puisse traiter un gentleman ? Et qui, ajouta-t-il d'un ton convaincu, ne saurait être autre chose qu'un misérable filou, sans quoi il ne se serait jamais conduit comme il a fait.

— Et voyez, reprit Mlle Fanny, voyez à quoi cela pourrait nous mener. Comment voulez-vous qu'après cela nos gens nous respectent encore ? c'est impossible ! Malgré nos deux femmes de chambre, et le valet de chambre de papa, et le valet de pied, et le courrier, et les autres, il faut que l'une de nous se précipite avec des verres d'eau comme une simple bonne !... Mais un policeman, s'il voyait un mendiant se trouver mal au milieu de la rue, ne pourrait pas faire plus que de s'élancer avec des verres d'eau, comme cette petite Amy l'a fait hier soir, dans cette propre salle, devant nos propres yeux !

— Ce n'est pas tant à cela que je trouve à redire ; ça peut se tolérer, une fois par hasard, remarqua M. Édouard ; mais votre Clennam, ainsi qu'il juge à propos de se nommer, c'est autre chose.

— C'est toujours la même histoire, répliqua Mlle Fanny : il ne vaut pas mieux que le reste. D'abord, il a commencé par faire connaissance avec nous, bon gré mal gré. Nous n'avions pas besoin de lui. Je lui ai toujours montré, pour ma part, que je me serais très-volontiers passée de sa société. Puis il nous a fait cette grossière insulte dont il ne se serait jamais avisé, s'il n'avait pas été enchanté de nous tourner en ridicule ; et, enfin, il faut que nous nous abaissions jusqu'à rendre service à ses amis ! Je ne m'étonne pas du tout, après cela, de la conduite que ce M. Gowan a tenue envers toi,

Édouard. Devions-nous nous attendre à autre chose de la part d'un homme qui se réjouissait au souvenir de nos malheurs passés... qui s'y délectait...

— Père... Édouard... il n'en est rien ! dit la petite Dorrit pour s'excuser. M. et Mme Gowan ne connaissent seulement pas notre nom. Ils n'ont jamais su, ils ne savent pas encore notre histoire.

— Tant pis ! riposta Fanny, bien décidée à n'admettre aucune circonstance atténuante ; car alors tu n'avais aucun prétexte pour te conduire comme tu l'as fait. S'ils avaient su à quoi s'en tenir, tu aurais pu te croire appelée à nous concilier leurs bonnes grâces. C'eût été là une faiblesse et une erreur ridicules ; mais je sais respecter une erreur, tandis que je ne puis respecter un abaissement gratuit de ceux que nous devrions chérir. Non, je ne puis respecter une pareille conduite. Je ne puis que la dénoncer au blâme de la famille.

— Je ne te chagrine pourtant jamais volontairement, Fanny, répliqua la petite Dorrit, et cela ne t'empêche pas d'être bien dure avec moi.

— Alors tu devrais faire plus d'attention, Amy, répondit la sœur. Si tu commets ces erreurs par hasard, tu devrais faire plus d'attention. Si j'avais eu le malheur de naître dans un certain endroit et dans certaines circonstances de nature à émousser en moi le sentiment des convenances, je m'imaginais que je me croirais obligée davantage de me demander à chaque pas : « Vais-je sans le savoir, compromettre des parents qui me sont chers ? » Je m'imaginais que c'est là ce que je ferais, moi, dans ce cas-là. »

M. Dorrit intervint alors, pour mettre un terme à cette discussion pénible, au nom de son autorité, et pour en enseigner la morale au nom de sa sagesse.

« Ma chère, dit-il à la plus jeune de ses filles, je vous prie de... hem !... de laisser là ce sujet. Votre sœur Fanny s'exprime peut-être avec un peu trop d'énergie, mais au fond elle n'a que trop raison. Vous occupez maintenant... hem !... une haute position. Cette position vous ne l'occupez pas seule, mais conjointement avec... hem !... avec moi, et... ha ! hem !... avec nous. Nous. Or, tous ceux qui occupent une position élevée (surtout notre famille, et cela pour des motifs sur lesquels je... hem !... je n'appuierai pas en ce moment), sont tenus de se faire respecter. Si l'on veut être respecté par ses inférieurs, il faut... hem... les tenir à distance et...

hem !... les tenir au-dessous de soi. Donc, il est... hem !... très-important de ne pas vous exposer aux remarques de nos gens en ayant l'air de vous être, à une époque quelconque, passée de leurs services et de vous être servie vous-même... c'est... ha !... de la plus haute importance.

— C'est clair comme le jour ! s'écria Mlle Fanny.

— Fanny, interrompit le père d'un ton pompeux, permettez-moi, ma chère... Nous arrivons maintenant à... hem !... monsieur Clennam. Je ne crains pas de dire, Amy, que je ne partage pas... du moins pas complètement... les sentiments de votre sœur, au sujet de... cet industriel. Je consens à le regarder comme une personne qui... hem !... se conduit assez bien en général... hem !... Assez bien. Je ne demanderai pas non plus si monsieur Clennam, à une époque quelconque, a recherché bon gré mal gré à se lier avec moi. Il savait que l'on... hem !... recherchait ma société, et il pouvait prétexter qu'il me regardait comme un personnage public. Mais certaines circonstances ont marqué mes relations... hem !... très-peu suivies avec monsieur Clennam (je ne l'ai connu que fort superficiellement) qui... (à ces mots M. Dorrit prit un air grave et imposant)... qui rendraient très-inconvenante de la part de cet industriel une tentative pour renouer connaissance avec moi ou aucun membre de ma famille, dans les circonstances actuelles. Si monsieur Clennam a assez de délicatesse pour reconnaître l'inconvenance d'une tentative de ce genre, je dois, en ma qualité de gentleman respectable... hem !... m'en rapporter à ce sentiment honorable. Si, d'un autre côté, monsieur Clennam ne possède pas la délicatesse requise, je ne saurais... hem !... avoir aucun rapport avec un personnage... hem !... aussi grossier. Dans l'un et l'autre cas, il est évident que ce monsieur Clennam doit être mis de côté et que nous n'avons plus rien à faire avec lui, ni lui avec nous. Hem !... madame Général. »

L'arrivée de la dame que M. Dorrit venait d'annoncer et qui prit place à la table où les autres étaient en train de déjeuner, mit fin à la discussion. Peu de temps après, le courrier vint prévenir que le valet de chambre, les valets de pied, les deux femmes de chambre, les quatre guides et les quatorze mules étaient prêts à partir. Les convives quittèrent donc le réfectoire pour rejoindre la cavalcade à la porte du couvent.

M. Gowan se tenait à l'écart avec son cigare et son crayon ; mais M. Blandois attendait sur le seuil pour présenter ses respects aux dames.

Lorsqu'il ôta galamment son chapeau de feutre mou, à larges bords, pour saluer la petite Dorrit, la jeune fille trouva à ce voyageur basané l'air encore plus sinistre, au milieu de la neige, qu'aux lueurs vacillantes du feu de la veille. Mais, comme son père et sa sœur recevaient les hommages du touriste avec assez de faveur, elle s'abstint de parler de l'aversion que lui inspirait Blandois, de crainte qu'on ne lui reprochât ce sentiment comme une nouvelle tache de ce péché originel, contracté dans la prison natale.

Néanmoins, tandis qu'ils descendaient le chemin tortueux et inégal, avant d'avoir perdu de vue le couvent, elle se retourna plus d'une fois et aperçut M. Blandois dont la personne se dessinait sur un fond de fumée qui s'élevait des cheminées du monastère, montant très-haut en ligne droite et formant une sorte de vapeur dorée, toujours juché sur un rocher en saillie, pour mieux les voir s'éloigner. Lorsque, grâce à la distance, il ne ressemblait plus qu'à un pieu noir planté dans la neige, la petite Dorrit se figura qu'elle voyait encore le traître sourire de ce voyageur, son grand nez courbé et ses yeux trop rapprochés. Plus tard même, lorsque le couvent avait déjà disparu, et que de légers nuages voilaient le sentier au-dessous de l'édifice, chacun de ces lugubres poteaux, semblables à des bras de squelettes, qu'elle rencontrait le long de la route, semblait toujours la renvoyer à cet épouvantail.

Plus traîtreux que la neige, plus froid peut-être au cœur, moins capable de s'attendrir, Blandois de Paris s'effaça peu à peu du souvenir de la jeune fille, à mesure qu'elle descendait dans des régions moins arides. Le soleil envoya encore ses chauds rayons ; les sources jaillissant des glaciers et des cavernes neigeuses fournirent encore à la soif leurs eaux rafraîchissantes ; on salua de nouveau les pins, les ruisseaux aux lits rocailleux, les hauteurs et les vallées verdoyantes, les chalets et les rudes barrières en zigzags de la Suisse. Parfois la route devenait assez large pour que la petite Dorrit et son père pussent s'avancer côte à côte. Alors elle était heureuse de le voir vêtu de drap fin et de fourrures, riche, libre, suivi et servi par de nombreux domestiques, contemplant les magnificences du paysage lointain, sans être gêné par de misérables obstacles qui pussent, comme autrefois, lui gâter la vue de la nature et jeter sur lui leur ombre funeste.

L'oncle Frédéric lui-même avait échappé à cette ombre néfaste au point de porter comme un autre les vêtements qu'on lui donnait, de faire quelques

ablutions en l'honneur de la famille, et d'aller partout où on le conduisait avec un certain air de contentement animal qui semblait indiquer que l'air et le changement lui faisaient du bien. Sous tous les autres rapports, un seul excepté, il ne brillait d'aucun reflet qui ne fût emprunté à son frère. La grandeur, la richesse, la liberté, la magnificence de son frère lui causaient une joie où il n'entrait aucun sentiment personnel. Silencieux et timide, il n'ouvrait point la bouche lorsqu'il pouvait écouter parler son frère ; il ne tenait pas à ce que les domestiques s'occupassent de lui pourvu que son frère fût bien servi. La seule transformation dont il se fût avisé de lui-même, était un changement dans ses manières envers la plus jeune de ses nièces. Chaque jour sa politesse envers elle témoignait de plus en plus d'un respect marqué, que la vieillesse accorde rarement aux jeunes gens et qui ne semble guère compatible avec la convenance délicate que l'ex-musicien savait y mettre. C'est surtout lorsque Mlle Fanny venait de faire quelque déclaration une fois pour toutes, qu'il saisissait la première occasion pour découvrir sa tête grise devant la petite Dorrit, pour l'aider à descendre de cheval ou à monter en voiture ou pour lui montrer toute autre attention de ce genre, toujours avec la plus grande déférence. Ces attentions pourtant ne paraissaient jamais ni déplacées ni forcées ; car elles étaient, avant tout, spontanées, naturelles, empreintes d'une simplicité cordiale. Frédéric ne voulut jamais consentir, même à la prière de son frère, à entrer quelque part ni à s'asseoir quelque part avant que sa petite nièce fût entrée et assise la première. Il était si jaloux du respect qu'on devait à sa favorite que, pendant ce voyage même, au retour du grand Saint-Bernard, il se prit d'une soudaine et violente colère contre un valet qui avait oublié de tenir l'étrier de la petite Dorrit, bien qu'il se trouvât près d'elle lorsqu'elle mettait pied à terre ; et il étonna au dernier point la nombreuse suite de son frère en lançant sa mule têtue contre le coupable, qu'il accula dans un coin, menaçant de l'écraser sans pitié sous les pieds de sa monture.

Nos voyageurs formaient une noble compagnie, et il s'en fallait de bien peu que les aubergistes ne se missent à genoux devant eux. Partout où ils allaient, leur importance les précédait dans la personne du courrier qui galopait en avant afin de s'assurer qu'on avait préparé les appartements. Le courrier était le héraut du cortège formé par la famille Dorrit. Venait ensuite la grande berline de voyage, renfermant, à l'intérieur, M. Dorrit,

Mlle Dorrit, Mlle Amy Dorrit et Mme Général ; à l'extérieur, quelques-uns des serviteurs et (lorsqu'il faisait beau) Édouard Dorrit, esquire, auquel le siège était réservé. Puis venait le coupé de M. Frédéric Dorrit, esquire, où il y avait une place vide destinée à Édouard Dorrit pour les temps de pluie. Puis venait le fourgon avec le reste des serviteurs, le gros bagage et tout ce qu'il pouvait ramasser sur la route de la boue et de la poussière que les autres voitures n'avaient pas emportées.

Ces équipages ornaient la cour de l'hôtel de Martigny, lorsque la famille Dorrit revint de son excursion dans la montagne. D'autres véhicules s'y trouvaient aussi (car il passait beaucoup de voyageurs sur cette route), depuis le vetturino italien tout rapiécé (semblable au siège d'une balançoire empruntée à la foire de quelque village anglais et placé entre deux plateaux de bois dont celui de dessous a des roues, tandis que l'autre n'en a pas) jusqu'à la solide et légère voiture fabriquée à Londres. Mais il y avait dans ce même hôtel un autre ornement sur lequel M. Dorrit n'avait nullement compté. Deux voyageurs étrangers embellissaient de leur présence une des chambres qu'il avait retenues.

L'aubergiste, qui se tenait chapeau bas dans la cour, s'adressait au courrier et jurait ses grands dieux qu'il était perdu, désolé, profondément affligé, qu'il se regardait comme la bête la plus misérable et la plus infortunée, qu'il ne faisait pas plus de cas de sa caboche que d'une tête de cochon. Il savait bien, disait-il, qu'il n'aurait jamais dû faire une pareille concession ; mais la dame avait l'air si distingué, elle l'avait tellement supplié de lui laisser cette chambre rien qu'une petite demi-heure, qu'il n'avait pas eu le courage de résister. La petite demi-heure était écoulée, la dame et le monsieur qui l'accompagnait finissaient leur petit dessert et leur demi-tasse, la note était acquittée, on avait donné ordre d'atteler, ils allaient partir ; mais, grâce à la malheureuse étoile de l'hôte et par une malédiction du ciel, ils n'étaient pas encore partis.

Il faut renoncer à décrire l'indignation de M. Dorrit, qui s'était retourné au pied du grand escalier pour écouter ces excuses. Il sentit comme si la main d'un assassin venait de porter un coup à l'honneur de sa famille. Le sentiment de sa propre dignité était tellement développé chez lui, qu'il apercevait une insulte préméditée dont personne que lui ne se serait douté.

Sa vie n'était qu'une longue agonie à la vue de tous les scalpels qu'il découvrait sans cesse occupés à disséquer sa dignité.

« Est-il possible, monsieur, dit M. Dorrit, rougissant jusqu'aux oreilles, que vous ayez... hem !... eu l'audace de permettre à des étrangers de s'installer dans mon appartement ? »

Mille pardons ! l'hôtelier avait eu le malheur extrême de ne pouvoir résister à cette dame trop distinguée. Il suppliait monseigneur de ne pas se mettre en colère. Il implorait la clémence de monseigneur. Si monseigneur voulait avoir l'extrême obligeance d'occuper l'autre salon qui lui avait été spécialement réservé pendant cinq minutes au plus, tout irait bien.

« Non, monsieur, répondit M. Dorrit. Je n'occuperai aucun salon. Je quitterai votre maison sans y manger un morceau, sans y mettre les pieds. Comment avez-vous osé vous permettre une pareille conduite ? Pour qui me prenez-vous donc pour me... hem !... pour me traiter autrement que les autres gentilshommes ? »

Hélas ! l'aubergiste prit l'univers entier à témoin que monseigneur était le représentant le plus aimable de toute la noblesse, le plus important, le plus estimé, le plus honorable. S'il mettait une différence entre monseigneur et les autres gentilshommes, c'était seulement pour reconnaître que monseigneur était le plus distingué, le mieux aimé, le plus généreux, le plus illustre d'entre eux.

« Sornettes que tout cela, monsieur ! s'écria monseigneur très-échauffé, vous m'avez manqué de respect. Vous m'avez accablé d'insultes. Comment vous êtes-vous permis ?... Expliquez-vous ! »

Ah ! juste ciel ! comment l'aubergiste pouvait-il s'expliquer lorsqu'il n'avait plus rien à dire ; lorsqu'il n'avait plus qu'à offrir ses excuses et à s'en rapporter à la magnanimité bien connue de monseigneur !

« Je vous répète, monsieur, continue M. Dorrit haletant de colère, que vous ne me traitez pas... hem !... comme les autres gentilshommes, que vous établissez des distinctions entre moi et les autres gentilshommes de mon rang et de ma fortune. Je voudrais bien savoir pourquoi. Je voudrais bien savoir... hem !... sur quelle autorité vous vous fondez. Pourquoi, monsieur ? répondez, expliquez-vous. Je veux savoir pourquoi. »

L'aubergiste demanda la permission d'expliquer à monsieur le courrier que monseigneur, si aimable d'ordinaire, s'irritait sans motif. Il n'y avait pas de pourquoi. Monsieur le courrier voudrait bien représenter à monseigneur qu'il se trompait en soupçonnant qu'il y avait un autre *pourquoi* que celui que son très-dévoué serviteur avait déjà eu l'honneur de lui expliquer. La dame si distinguée...

« Silence ! s'écria M. Dorrit. Taisez-vous ! Je ne veux plus entendre parler de cette dame si distinguée ; je ne veux plus vous écouter. Voyez cette famille... ma famille... elle est plus distinguée que toutes les dames du monde. Vous avez manqué de respect à cette famille. Vous avez fait une insolence à cette famille. Je vous ruinerai... Hem !... Envoyez chercher les chevaux, préparez les voitures, je ne mettrai plus les pieds dans la maison de cet homme ! »

Personne ne s'était mêlé de cette dispute à laquelle les connaissances linguistiques d'Édouard Dorrit, esquire, ne lui permettaient pas de prendre part et dans laquelle les dames ne pouvaient guère intervenir. Cependant Mlle Fanny appuya son père avec beaucoup d'amertume, déclarant dans sa langue maternelle, qu'il était clair qu'il y avait quelque chose de particulier dans l'impertinence de cet homme ; qu'il importait beaucoup, selon elle, de l'obliger, d'une façon ou d'une autre, à dénoncer la personne qui l'avait autorisé à établir des distinctions entre leur famille et les autres familles opulentes. Elle avait peine à s'imaginer les motifs qu'il pouvait avoir de montrer pareille insolence ; mais on ne pouvait douter qu'il eût des motifs, et il fallait lui en arracher l'aveu.

Les guides, les conducteurs de mules et tous les flâneurs présents dans la cour qui avaient assisté à cette explosion de colère, furent vivement impressionnés en voyant le courrier se démener pour faire sortir les voitures des remises. Avec l'aide de deux douzaines de bras environ pour chaque roue, on y parvint non sans beaucoup de vacarme ; puis on commença à charger les voitures en attendant les chevaux qu'on avait envoyé chercher à la poste.

Mais le coupé de voyage de la dame très-distinguée étant déjà attelé à la porte de l'hôtel, l'aubergiste s'était esquivé afin de lui faire part de sa triste position. Les spectateurs rassemblés dans la cour apprirent cette démarche en voyant l'hôtelier descendre l'escalier à la suite du monsieur et de la

dame en question, auxquels il indiquait d'un geste très animé la majesté offensée de M. Dorrit.

« Mille pardons, dit le monsieur quittant la dame et s'avançant tout seul ; je ne sais pas ce que c'est que de parler longuement, et je n'entends pas grand'chose aux explications... mais la dame que j'accompagne tient beaucoup à ce qu'il n'y ait pas de tapage. Cette dame... ma mère pour tout dire... me charge de vous exprimer le désir qu'il n'y ait pas de tapage. »

M. Dorrit, toujours haletant sous le poids de son injure adressa au monsieur, puis à la dame un salut roide, définitif et peu conciliant.

« Non, mais réellement... tenez, mon vieux, vous ! (c'est ainsi que le jeune étranger s'adressait à Édouard Dorrit, esquire, sur lequel il se précipita comme sur un secours providentiel et inespéré). Tâchons un peu d'arranger l'affaire à nous deux. Cette dame tient énormément à ce qu'il n'y ait pas de tapage. »

Édouard Dorrit, esquire, que l'on avait tiré à l'écart par un de ses boutons, chercha à se donner un air diplomatique pour répondre :

« Vous avouerez que, lorsqu'on retient un tas de chambres d'avance et qu'elles vous appartiennent, ce n'est pas amusant d'y trouver logées des personnes qu'on ne connaît pas.

— Non, répondit l'autre. Je sais bien ça. Je le reconnais. C'est égal. Tâchons un peu, vous et moi, d'arranger l'affaire et d'éviter du tapage. Ce n'est pas du tout la faute de cet individu ; c'est celle de ma mère. Comme c'est une femme pas bégueule du tout... très-bien élevée par-dessus le marché... elle a eu beau jeu avec cet individu. Elle l'a complètement blousé.

— S'il en est ainsi... commença Édouard Dorrit, esquire.

— Rien de plus exact, parole d'honneur. Par conséquent, reprit la jeune gentleman se retranchant derrière sa proposition principale, à quoi bon faire du tapage ?

— Edmond, dit la dame du seuil de l'hôtel, j'espère que vous avez expliqué ou que vous êtes en train d'expliquer, à la satisfaction de monsieur et de sa famille, que cet obligeant aubergiste ne mérite aucun blâme ?

— Parole, madame, répliqua Edmond, je me mets en quatre pour y réussir. »

Sur ce, il regarda fixement Édouard Dorrit, esquire, pendant l'espace de quelques secondes, puis s'écria dans un élan de subite confiance :

« Eh bien, mon vieux, est-ce arrangé ?

— Je ne sais, après tout, ajouta la dame faisant deux ou trois pas gracieux vers M. Dorrit, si je ne ferais pas mieux de vous dire moi-même que j'ai promis à ce brave homme de prendre sur moi toutes les conséquences de mon imprudence, lorsque j'ai pris la liberté d'occuper une chambre de l'appartement d'un voyageur absent, seulement le temps de dîner. Je n'avais pas la moindre idée que le propriétaire légitime dût revenir si tôt ; bien moins encore me doutais-je qu'il fût déjà de retour ; autrement je me serais hâtée de rendre mon salon mal acquis et d'offrir, avec mes excuses, cette explication. J'espère qu'en disant ceci... »

Un instant, la dame qui avait son lorgnon à l'œil, demeura muette et immobile à la vue des deux demoiselles Dorrit. Au même instant Mlle Fanny, placée au premier plan d'un superbe tableau formé par la famille Dorrit, leurs équipages et leurs gens, serra le bras de sa sœur pour l'empêcher de changer de place, tandis que de l'autre bras elle s'éventait d'une façon tout à fait distinguée, regardant la dame des pieds à la tête.

La dame n'ayant pas tardé à se remettre (car c'était Mme Merdle, qui ne perdait pas facilement la tramontane), ajouta qu'elle espérait en avoir dit assez pour faire excuser la liberté qu'elle avait prise et rendre à cet honnête aubergiste une faveur qui lui était si précieuse. M. Dorrit, qui reçut toutes ces phrases comme autant d'encens balancé devant l'autel de sa dignité, fit une réponse gracieuse et annonça que ses gens... hem !... allaient ramener les chevaux à l'écurie et qu'il... hem !... oublierait une circonstance qu'il avait d'abord considérée comme un affront, mais que maintenant il regardait comme un honneur. Sur ce, la Poitrine s'inclina devant lui ; et la propriétaire de cette superbe devanture, douée d'un merveilleux empire sur sa physionomie, adressa un aimable sourire d'adieu aux deux sœurs, comme à deux demoiselles de qualité qu'elle trouvait charmantes et qu'elle n'avait jamais eu le plaisir de rencontrer avant ce jour.

Il n'en fut pas de même de M. Sparkler. Ce jeune homme, frappé de mutisme et d'immobilité en même temps que sa mère, n'eut pas la force de secouer cette léthargie ; il resta les yeux écarquillés, regardant sans bouger le tableau dont Mlle Fanny occupait le premier plan. Lorsque sa mère lui dit : « Edmond, nous sommes prêts, voulez-vous me donner le bras ? » on devina au mouvement de ses lèvres qu'il répondait par un des mots limités de son vocabulaire habituel, qui n'était pas riche ; mais pas un de ses muscles ne se détendit. Son corps était devenu si roide qu'il lui eût été difficile de le plier suffisamment pour entrer dans la voiture, si sa mère ne fût venue à son aide en temps utile pour le tirer à elle. Il n'eut pas plus tôt pénétré dans le coupé, que le coussinet qui cachait le petit carreau pratique derrière la voiture disparut et que l'œil de M. Sparkler vint en usurper la place. Il y resta jusqu'à ce qu'il fût devenu invisible, et probablement plus longtemps encore, ressemblant comme deux gouttes d'eau à l'œil d'un merlan étonné, ou à un œil mal fait encadré dans un grand médaillon.

Cette rencontre fit tant de plaisir à Mlle Fanny et lui fournit des sujets de réflexion si triomphants qu'elle devint beaucoup moins susceptible que d'habitude. Lorsque le cortège se remit en marche le lendemain, elle monta en voiture avec une gaieté et une bonne humeur qui étonnèrent beaucoup Mme Général.

La petite Dorrit fut heureuse de voir qu'on ne trouvait rien pour le moment à lui reprocher et que Fanny paraissait contente ; mais le rôle qu'elle jouait dans le cortège était un rôle rêveur et tranquille. Assise en face de son père dans cette belle voiture, elle se rappelait la vieille chambre de la prison pour dettes, et sa nouvelle existence lui faisait l'effet d'un rêve. Tout ce qu'elle voyait lui semblait nouveau et merveilleux, mais n'avait rien de réel ; elle se demandait si ces visions de montagnes et de paysages pittoresques n'allaient pas se dissiper comme un nuage, pendant que l'équipage, au détour de quelque coin, allait verser dans un cahot devant la vieille grille de la prison.

Elle était tout étonnée de n'avoir pas d'ouvrage en train, mais bien plus étonnée encore d'avoir pu se glisser dans un petit coin où elle n'avait plus à songer à personne ; nuls plans, nuls projets à former pour donner un peu de bien-être aux siens ; nuls soucis, nulles inquiétudes dont elle eût à les soulager. N'était-ce pas bien étrange ? Mais ce qui l'était bien davantage,

c'était de trouver entre son père et elle un vide occupé par d'autres qui lui donnaient leurs soins, et où on ne s'attendait pas à la voir recommencer les siens. Ce changement lui sembla d'abord quelque chose d'aussi nouveau que les montagnes ; elle n'avait pu s'y résigner et elle avait cherché à reprendre son ancienne place auprès de son père. Mais le vieillard lui avait parlé en particulier et lui avait dit que des personnes... hum !... occupant une position élevée, ma chère, se doivent à elles-mêmes d'exiger de leurs gens un respect scrupuleux, et que si l'on savait que Mlle Amy Dorrit, issue de l'unique branche survivante des Dorrit du Dorsetshire s'occupait... hem !... à remplir les fonctions... ha ! hem !... les fonctions d'un valet de chambre, ce serait là une chose incompatible avec ce respect nécessaire. Par conséquent, ma chère, il devait user de son autorité paternelle pour enjoindre à Mlle Amy Dorrit de se rappeler qu'elle était désormais une dame et, comme telle, tenue de se comporter... hem !... avec une dignité convenable et de garder son rang ; il la priait donc de s'abstenir de tout ce qui pourrait occasionner... ha !... des réflexions désagréables et déroatoires. Elle avait obéi sans murmurer. C'est ainsi qu'elle était arrivée à se tenir dans cette élégante berline, ses mains patientes croisées devant elle, repoussée même de ce dernier point d'appui où ses pieds auraient retrouvé leur ancienne assiette.

C'était justement là la position qui lui faisait regarder tout comme un songe ; plus les scènes qu'elle visitait étaient surprenantes, plus elles répondaient à ces rêves de son existence intime, dont elle ne faisait que traverser les espaces vides tout le long du jour. Les gorges du Simplon, ses profonds abîmes, ses rapides cataractes aussi bruyantes que le tonnerre, ses détours dangereux où la chute d'une roue, le faux pas d'un cheval aurait suffi pour leur perte ; la descente vers l'Italie, l'entrée de ce beau pays à travers une fente de la montagne, sentier rugueux qui, en s'élargissant, semblait leur ouvrir la porte d'une triste et sombre prison ; — tout cela était un rêve... il n'y avait que la vieille geôle de la Maréchaussée qui fût une réalité. Même les fondations de cet antique édifice se trouvaient ébranlées lorsqu'elle parvenait à se figurer la prison sans son père. Elle pouvait à peine croire que les prisonniers flânaient toujours dans la cour étroite, que chacune des misérables chambres avait un locataire, et que le guichetier se

tenait toujours dans la loge, laissant entrer et sortir les visiteurs, tout comme de son temps.

Avec ce souvenir de l'existence du doyen des détenus qui bourdonnait autour d'elle comme le refrain de quelque triste chanson, la petite Dorrit sortait d'un songe où elle se revoyait au lieu de sa naissance, pour entrer dans un rêve éveillé qui durait toute la journée. Ce second rêve commençait dans la salle à fresques où elle ouvrait les yeux le matin, souvent l'ancienne salle du trône de quelque palais délabré, avec ses feuilles de vignes rougies par l'automne encadrant le haut des croisées, ses orangers ornant la terrasse de marbre blanc tout fendillé qui s'étendait devant la fenêtre ; au-dessous, un groupe de moines et de paysans dans la rue ; la misère et la magnificence luttant ensemble à chaque point de vue du paysage, quelque varié qu'il pût être, lutte obstinée dans laquelle la misère finissait toujours par terrasser la magnificence avec le bras puissant de la fatalité. À ce premier décor succédait un labyrinthe de couloirs abandonnés et de colonnades, d'où l'on voyait le cortège de la famille, se préparant en bas pour le voyage du jour dans la cour, au milieu des voitures, et des bagages que les domestiques s'occupaient à réunir. Puis le déjeuner dans une autre salle à fresques moisiées, si grande qu'elle avait l'air d'un grand désert entouré de murs ; puis le départ dont sa timidité naturelle et la crainte de ne pas étaler assez de dignité durant cette importante cérémonie, lui faisaient toujours un sujet d'inquiétude. Car, alors, le courrier (qui, dans la prison de la Maréchaussée, eût passé pour un étranger de distinction) se présentait pour annoncer que tout était prêt ; puis le valet de chambre passait à son père, d'un air pompeux son manteau de voyage. La femme de chambre de Fanny et sa propre femme de chambre (quel embarras pour la petite Dorrit... d'avoir une femme de chambre ! Elle en avait pleuré les premiers jours, ne sachant qu'en faire) se présentaient chacune de leur côté ; le domestique de son frère complétait l'équipement d'Édouard Dorrit, esquire ; son père offrait le bras à Mme Général ; l'oncle Frédéric donnait le sien à sa petite nièce ; et toute la famille, escortée par le maître et par les domestiques de l'hôtel, descendait en grande cérémonie. En bas, on trouvait une foule rassemblée pour les voir monter en voiture, ce qu'ils faisaient au milieu des saluts, des cris des mendiants, du piétinement des chevaux, des claquements de fouet

et du bruit des pas ; et alors ils partaient, traversant au galop les rues étroites et infectes, et s'élançaient hors de la ville.

Parmi les autres rêves du jour se trouvaient les routes où, pendant des heures entières on voyait la vigne d'un rouge vif entourer les arbres et former des guirlandes ; des villes et des villages blancs perchés sur le versant d'une colline, ravissants à voir de loin, mais d'une saleté et d'une misère horribles à l'intérieur ; des croix tout le long de la route ; de profonds lacs bleus avec leurs îles féeriques et leurs groupes de canots ornés de tentes aux brillantes couleurs et de voiles aux formes gracieuses ; de vastes édifices tombant en poussière ; des jardins suspendus, où les herbes parasites avaient poussé avec tant de vigueur que leurs tiges, semblables à des coins enfoncés à coups de marteau, avaient fini par fendre les arcades et les murs ; des allées entre des terrasses de pierre, où les lézards sortaient et entraient par toutes les fissures ; à chaque pas, des mendiants de toute espèce : pitoyables, pittoresques, affamés, joyeux ; des mendiants en bas âge et de vieux mendiants. Bien souvent ces êtres misérables, rassemblés autour du bureau de poste, étaient pour la petite Dorrit les seules réalités du jour ; bien souvent après leur avoir distribué tout l'argent dont elle s'était munie à leur intention, elle restait les mains croisées à contempler d'un œil rêveur quelque toute petite fille conduisant un vieillard à cheveux gris, comme si ce spectacle lui eût rappelé son propre passé.

Puis à certains endroits, la famille s'arrêtait toute une semaine, logée dans de magnifiques appartements, commandant tous les jours un banquet, visitant en équipage une foule de merveilles, faisant des lieues entières dans des palais célèbres et pénétrant dans les coins sombres de grandes églises, où l'on voyait des lampes d'or et d'argent se cacher en clignotant au milieu des colonnes et des nefs ; des fidèles agenouillés çà et là sur les dalles ou devant un confessionnal ; les nuages parfumés de l'encens ; des portraits, des tableaux de fantaisie, des autels resplendissants ; de grandes montagnes ou de vastes horizons éclairés par le jour adouci qui arrivait à travers les vitraux colorés et les rideaux massifs des portails. Au bout de huit jours environ, la famille quittait ces villes secondaires pour continuer son voyage le long des routes bordées de vignes et d'oliviers, à travers de misérables villages où il n'y avait pas une hutte dont les ignobles murs ne fussent

crevassés, pas une croisée qui eût un pouce de verre ou de papier intact ; où il semblait enfin que les habitants ne trouvaient pas de quoi vivre, rien à manger, rien à travailler, rien à cultiver, rien à espérer, rien à faire que mourir.

Puis les Dorrit traversaient de nouveau une ville composée de palais, dont on avait proscrit les vrais propriétaires, et qu'on avait transformés en caserne ; où des bataillons de soldats, penchés aux plus beaux balcons, faisant sécher au soleil leurs buffleteries accrochées aux corniches de marbre, ont l'air d'une armée de rats occupés (fort heureusement) à ronger la base de l'édifice qui les soutient, et ne tardera pas à crouler sur eux, écrasant du même coup les essaims de soldats, les essaims de moines, les essaims d'espions, qui forment aujourd'hui l'unique et odieuse population qui ne soit pas encore en ruines dans les rues d'en bas.

Ce fut à travers des scènes de ce genre que la famille Dorrit s'avança jusqu'à Venise, où elle se dispersa pour quelque temps (car elle comptait passer quelques mois dans cette ville) dans un immense palais donnant sur le *Canal Grande*, et dans lequel on aurait fait entrer six prisons comme celle de la Maréchaussée.

Dans ce rêve plus incroyable que tous les autres, où toutes les rues étaient pavées d'eau, où le morne silence des jours et des nuits n'était interrompu que par le tintement adouci des cloches d'église, le murmure de l'eau et les cris des gondoliers tournant le coin des rues liquides, la petite Dorrit, désolée de n'avoir plus de tâche à remplir, s'asseyait à l'écart pour songer au passé. La famille Dorrit menait une existence très-animée, allant à droite, à gauche, faisant de la nuit le jour ; mais la timide petite Dorrit ne prenait point part à ces gaietés et ne demandait qu'à rester seule.

Quelquefois (lorsqu'elle parvenait à se débarrasser des services tyranniques de sa femme de chambre trop assidue, qui était devenue sa maîtresse, et une maîtresse très-exigeante) elle montait dans une des gondoles amarrées devant la porte des poteaux peints, et qui se tenaient toujours à la disposition de la famille pour visiter tous les coins de cette étrange cité. Des promeneurs sociables, assis dans d'autres gondoles, commencèrent à se demander les uns aux autres quelle était cette jeune fille si mignonne qu'ils venaient de rencontrer seule dans son canot, les mains croisées, regardant autour d'elle d'un air rêveur et surpris. La petite Dorrit,

ne se figurait guère qu'on prenait la peine de la remarquer ou de s'occuper de ses faits et gestes, n'en continuait pas moins à se promener à travers l'humble cité.

Mais sa place favorite était le balcon de sa chambre, qui s'avavançait sur le canal, avec d'autres balcons au-dessous. C'était un balcon de pierres de taille, noircies par les années, construit dans un goût bizarre qui était venu de l'Orient avec une foule d'autres goûts non moins bizarres ; et la petite Dorrit paraissait vraiment bien petite, penchée sur le balcon garni d'un large coussin, et regardant couler l'eau. Comme le soir elle préférait cet endroit à tout autre, les promeneurs ne tardèrent pas à l'y chercher des yeux, et, lorsqu'une gondole passait, plus d'un regard se levait vers le balcon, plus d'une voix disait : « Voilà cette petite Anglaise si mignonne, qui est toujours seule. »

Ces passants n'étaient pas des réalités aux yeux de la petite Anglaise ; ces passants, elle ne les connaissait pas. Elle regardait le coucher du soleil, avec ses longues banderoles rouges et violettes, et son reflet resplendissant au haut du ciel, éclairant si bien les édifices et leur donnant un aspect si léger, qu'il semblait que leurs épaisses murailles fussent devenues transparentes et que toute la clarté vînt de l'intérieur. Elle regardait s'éteindre ces glorieux paysages ; puis, après avoir contemplé les noires gondoles qui passaient au-dessous d'elle, conduisant les invités au concert ou au bal, elle levait les yeux vers les étoiles. Ces mêmes étoiles n'avaient-elles pas brillé sur elle un certain soir, où elle était allée à un bal imaginaire ? Quelle idée d'aller penser maintenant à cette vieille grille de la prison ?

Elle y pensait pourtant ; elle pensait à cette grille ; elle s'y voyait assise au milieu de la nuit, servant d'oreiller à la pauvre Maggy ; elle songeait toujours à d'autres endroits et à d'autres scènes qui apparaissaient à une époque bien différente. Alors elle se penchait à son balcon et contemplait l'eau, comme si c'était là dedans que vivaient tous ses rêves ; puis elle la regardait couler d'un air rêveur, comme si, au dernier tableau, le courant allait se dessécher et laisser voir en se retirant la prison, l'enfant de la prison, la chambre, les habitants et les visiteurs d'autrefois, les vraies réalités durables qui n'avaient jamais changé.

CHAPITRE IV.

Une lettre de la petite Dorrit.

« Cher monsieur Clennam,

« Je vous écris de ma chambre de Venise, pensant que vous serez content d'avoir de mes nouvelles. Mais, dans tous les cas, je sais que vous ne pourrez pas avoir autant de plaisir à recevoir cette lettre de moi que j'en ai à vous l'écrire ; car rien n'est changé dans ce qui vous entoure, et vous ne vous apercevez pas qu'il vous manque quelque chose... à moins que vous ne vous aperceviez de mon absence, ce qui ne peut vous arriver qu'à de longs intervalles et seulement pour quelques minutes... tandis que moi, ma nouvelle existence est si étrange et il me manque tant de choses !

« Lorsque nous étions en Suisse (il me semble qu'il y a déjà des années de cela, quoiqu'il n'y ait que quelques semaines), j'ai rencontré la jeune Mme Gowan qui faisait, comme nous, une excursion dans les montagnes. Elle m'a chargée de vous écrire qu'elle vous remerciait affectueusement et ne vous oublierait jamais. Elle a été confiante avec moi et je l'ai aimée dès les premiers mots que nous avons échangés ensemble. Mais cela n'a rien d'extraordinaire. Qui donc pourrait s'empêcher d'aimer une si belle et si aimable personne ! Je ne suis pas du tout surprise de l'aimer, je vous assure.

« Je ne voudrais pas vous inquiéter sur le compte de Mme Gowan (je me souviens que vous m'aviez dit que vous aviez pour elle une amitié sincère), et pourtant il faut que je vous avoue que j'aurais désiré pour elle un mari mieux assorti. M. Gowan paraît aimer sa femme, et, naturellement, sa femme l'aime beaucoup ; mais il ne m'a pas semblé assez sérieux... je ne veux pas dire dans son affection pour elle, mais en général. Je n'ai pu m'empêcher de penser que si j'étais Mme Gowan (quelle métamorphose, si elle était possible ! et comme il me faudrait changer pour lui ressembler !), je me sentirais un peu seule et abandonnée faute d'un compagnon d'un

caractère plus ferme et plus solide. J'ai même cru voir qu'elle sentait cette lacune, presque à son insu. Mais n'oubliez pas que cela ne doit pas vous inquiéter car elle est très-heureuse et se porte à merveille. Et elle était si jolie !

« J'espère la rencontrer avant peu, et même je m'attends tous les jours à la voir arriver. Je serai pour elle, à cause de vous, une amie aussi dévouée qu'il me sera possible de l'être. Cher monsieur Clennam, je suis sûre que vous ne vous faites pas un grand mérite d'avoir été un ami pour moi lorsque je n'en avais pas d'autre (je n'en ai pas davantage aujourd'hui, car je n'en ai pas fait depuis), mais moi, je vous en suis reconnaissante et je ne n'oublierai jamais.

« Je voudrais bien savoir (mais il vaut mieux que personne ne m'écrive) comment M. et Mme Plornish réussissent dans le commerce où mon cher père les a établis ; si le vieux M. Naudy n'est pas bien content de demeurer avec eux et ses deux petits-fils et s'il passe sa vie à leur répéter toujours ses chansons. Je ne puis empêcher les larmes de me monter aux yeux, lorsque je pense à ma pauvre Maggy et au vide qu'elle a dû ressentir d'abord (malgré les bontés qu'on peut avoir pour elle) en ne revoyant plus sa petite mère. Voulez-vous bien vous charger de lui dire en confidence, de ma part, que je l'aime toujours et qu'elle n'a jamais pu regretter notre séparation autant que je l'ai regrettée moi-même ? Et voulez-vous leur dire à tous que je pense chaque jour à eux, et que mon cœur leur reste fidèle dans quelque pays que je sois ? Oh ! si vous pouviez savoir combien je leur suis fidèle, vous me plaindriez de me trouver si loin d'eux par la distance comme par la fortune.

« Vous serez heureux, j'en suis sûre, d'apprendre que mon cher père se porte à ravir, que tous ces déplacements lui ont fait beaucoup de bien, et qu'il est tout différent de ce qu'il était quand vous l'avez connu. Mon oncle y a aussi gagné, je crois ; mais, de même qu'autrefois il ne se plaignait jamais, il ne témoigne aujourd'hui aucune joie. Fanny est gracieuse, vive et intelligente. Elle peut faire maintenant la dame au naturel ; elle s'est accommodée à notre nouvelle fortune avec une aisance merveilleuse.

« Ceci me rappelle que je ne suis pas encore parvenue à l'imiter sous ce rapport et que je désespère quelquefois de jamais y réussir. J'ai peur d'être incorrigible et de ne pouvoir rien apprendre. Mme Général est toujours avec

nous : nous parlons français et italien, et elle se donne beaucoup de peine à nous former. Quand je dis que *nous* parlons français et italien, je veux dire Fanny et les autres. Quant à moi, je fais si peu de progrès que je m'en tire très-mal. Dès que je commence à faire des projets et des châteaux en Espagne, mes projets, mes pensées et mes châteaux prennent le même chemin qu'autrefois, et je commence à m'inquiéter de la dépense du jour, de mon cher père, de mon ouvrage ; puis je me rappelle en sursaut que ces soucis-là n'existent plus pour nous... ce qui est encore une chose si nouvelle et si improbable que je retombe dans mes rêveries. Je n'aurais jamais eu le courage de faire cet aveu à un autre qu'à vous.

« Il en est de même des pays nouveaux et des merveilleux spectacles que l'on me fait voir. Tout cela est très-beau et m'étonne, mais je ne suis pas assez calme... pas assez familiarisée avec moi-même (je ne sais si vous comprendrez parfaitement ce que je veux dire) pour y trouver tout le plaisir que je devrais. Et puis, ce que je savais avant de les voir, se mêle d'une façon bizarre à ces scènes nouvelles. Par exemple, dans les Alpes, il m'a souvent semblé (j'hésite à raconter un pareil enfantillage, même à vous, cher monsieur Clennam) que la prison de la Maréchaussée devait se trouver derrière tel grand rocher, ou que la chambre de Mme Clennam, où j'ai si souvent travaillé, et où je vous ai vu pour la première fois, allait m'apparaître derrière tel amas de neige. Vous souvenez-vous du soir où je vous ai fait une visite avec Maggy dans votre logement de Covent-Garden ? Bien des fois je me suis figuré que cette chambre voyageait pendant des lieues entières à côté de notre voiture, lorsque je regardais par la portière vers l'heure du crépuscule. Nous n'avions pas pu rentrer ce soir-là, et nous nous étions assises auprès de la grille où nous avons erré dans les rues jusqu'au matin. Je regarde souvent les étoiles, du balcon même de la chambre où je vous écris, et je rêve que je suis encore à errer dans les rues avec Maggy. Il en est de même des personnes que j'ai laissées en Angleterre. Lorsque je sors en gondole, je me surprends à regarder dans d'autres gondoles comme si je comptais les y voir. Je serais accablée de joie en les revoyant, mais je ne pense pas que leur présence m'étonnât beaucoup, au premier abord. Dans mes moments de rêveries, je m'imagine que je puis les rencontrer partout ; je m'attends presque à voir ces chers visages apparaître sur les ponts ou sur les quais.

« Il y a une autre difficulté que j'éprouve, et qui vous semblera sans doute étrange. Elle doit sembler étrange à tout autre qu'à moi ; elle m'étonne parfois moi-même ; je ressens ma triste pitié d'autrefois pour... je n'ai pas besoin de le nommer... *pour lui*. Quelque changé qu'il soit et quelque joyeuse et reconnaissante que je sois de le savoir, ce sentiment de compassion s'empare de moi avec tant de force que je voudrais jeter mes bras autour de son cou, lui dire combien je l'aime et pleurer un peu sur son sein. Je serais tranquille après cela, fière et heureuse. Mais je sais que je ne dois pas céder à la tentation ; cela *lui* déplairait ; Fanny se mettrait en colère ; Mme Général serait abasourdie. Je tâche donc de me calmer. Et pourtant je lutte contre la conviction que je n'ai jamais été si éloignée de lui, et que même, au milieu de cet entourage de domestiques, il est délaissé et qu'il aurait besoin de moi.

« Cher monsieur Clennam, je vous ai parlé bien longuement de moi, mais j'ai encore quelque chose à vous dire, ou ce serait justement ce que je tiens le plus à vous dire qui ne s'y trouverait pas. Parmi toutes ces pensées étourdies, que j'ai pris la liberté de vous confier, parce que je sais que si quelqu'un peut les comprendre c'est vous qui les comprendrez... parmi toutes ces pensées, il en est une qui ne me quitte presque jamais... qui ne me quitte jamais : c'est l'espoir que, dans vos tranquilles moments de loisir, vous pensez quelquefois à moi. Je dois vous avouer que depuis mon départ, j'éprouve à ce sujet une inquiétude que je désire beaucoup, beaucoup, voir dissiper. Je crains qu'en songeant à moi vous ne me voyiez sous un nouveau jour, remplissant un nouveau rôle. N'en faites rien, car je ne puis me résigner à cette idée... vous ne sauriez vous imaginer combien cela me rendrait malheureuse. Cela me briserait le cœur de penser qu'en songeant à moi, vous puissiez me croire plus étrangère à vous que je ne l'étais du temps où vous aviez tant de bontés pour moi. Ce que j'ai à vous demander en grâce, c'est de ne jamais penser à moi comme à la fille d'un homme riche ; de ne pas penser à moi comme à quelqu'un qui s'habille mieux ou qui vit mieux qu'à l'époque où vous l'avez connue. Ne vous souvenez que de la petite fille pauvrement vêtue que vous avez protégée si tendrement, dont vous n'avez pas craint de toucher la robe usée pour en exprimer la pluie, et dont les pieds mouillés se sont séchés à votre feu. Songez à moi

(quand vous aurez le temps d'y songer), à mon affection sincère, à ma reconnaissance dévouée, comme vous songiez autrefois à

« Votre pauvre enfant,

« LA PETITE DORRIT. »

« *P. S.* Surtout N'oubliez pas que vous ne devez pas être inquiet à propos de Mme Gowan. *Elle est très-heureuse et se porte à merveille*, ce sont ses propres paroles. Et elle était si jolie ! »

CHAPITRE V.

Il y a quelque chose qui cloche quelque part.

Il y avait un ou deux mois que la famille Dorrit habitait Venise, lorsque William Dorrit, qui fréquentait tant de comtes et de marquis qu'il n'avait presque plus de temps à lui, réserva pourtant une certaine heure d'un certain jour pour tenir conférence avec Mme Général.

Au jour et à l'heure fixés par lui, il expédia M. Tinkler, son valet de chambre, vers l'appartement de Mme Général (lequel aurait absorbé, pour la place, un tiers environ de la prison de la Maréchaussée), avec ordre de présenter ses compliments à cette dame et de lui donner à entendre que M. Dorrit la priait de lui accorder la faveur d'un moment d'entretien. Comme, à cette heure de la matinée, les divers membres de la famille prenaient le café dans leurs chambres respectives, une heure ou deux avant de se réunir pour déjeuner dans une grande salle qui jadis avait été somptueuse, mais qui aujourd'hui était devenue la proie des vapeurs marécageuses et d'une tristesse chronique, Mme Général fut visible pour le valet. Cet envoyé la trouva installée sur un petit carré de tapis qui semblait si exigu en comparaison du vaste parquet de pierre et de marbre, qu'on eût dit qu'elle l'avait fait poser là pour essayer des chaussures neuves ; à moins encore qu'elle n'eût hérité du fameux tapis acheté pour une somme de quarante bourses d'or par un des trois princes des *Mille et une Nuits*, et que, grâce à ce talisman, elle ne vînt de se faire transporter dessus, par un simple souhait, dans le salon d'un palais où ce méchant bout de tapis n'avait plus que faire.

Mme Général ayant répondu à l'envoyé, en posant sur la table sa tasse vide, qu'elle était prête à se rendre de ce pas chez M. Dorrit, afin de lui épargner la peine de venir chez elle, comme il avait eu la galanterie d'en faire la proposition, l'envoyé ouvrit la porte et escorta la dame jusqu'au salon de son auguste maître. Ce fut tout un voyage, à travers des escaliers et

des corridors, pour arriver de l'appartement de Mme Général (assombri par une étroite rue de traverse, au bout de laquelle on voyait un pont noir à fleur d'eau et des murs couverts de taches qui, depuis des siècles, semblaient verser sur toutes les fissures des larmes de rouille dans l'Adriatique) à l'appartement de M. Dorrit, qui comptait autant de croisées à lui tout seul que la façade entière d'une maison anglaise, avec une vue magnifique de dômes d'églises se dressant dans le ciel bleu au sortir de l'eau qui le reflétait, et le murmure adouci du grand canal qui baignait la porte d'entrée, où gondoles et gondoliers attendaient le bon plaisir du maître, se balançant nonchalamment au milieu d'une petite forêt de pilotis.

M. Dorrit, vêtu d'une robe de chambre et d'une calotte resplendissantes — la larve engourdie qui avait si longtemps végété parmi les détenus s'était transformée en un superbe papillon — se leva pour recevoir Mme Général. « Un siège pour Mme Général. Un fauteuil, s'il vous plaît, et non pas une chaise. À quoi pensez-vous donc, Tinkler ? Maintenant laissez-nous ! »

« Madame, dit alors M. Dorrit, j'ai pris la liberté...

— Pas du tout, interrompit Mme Général, j'étais tout à fait à vos ordres. J'avais fini de prendre mon café.

— J'ai pris la liberté, répéta M. Dorrit avec le magnifique sang-froid d'un homme que personne n'a le droit de reprendre, de solliciter de vous la faveur d'un moment d'entretien, parce que je me sens un peu tourmenté à propos... hem !... de ma fille cadette. Vous aurez remarqué une grande différence de tempérament, madame, chez mes deux filles ? »

Mme Général, croisant ses mains gantées (elle portait toujours des gants, et des gants bien justes qui ne faisaient jamais un pli), répondit :

« Il existe, en effet, une grande différence.

— Oserais-je vous prier de vouloir bien me communiquer votre opinion à cet égard ? demanda M. Dorrit d'un ton de déférence qui n'avait rien d'incompatible avec une majestueuse sérénité.

— Fanny a beaucoup de force de caractère et de volonté. Amy n'en a pas du tout.

— Pas du tout ? Ô madame Général, vous n'avez qu'à demander aux pavés et aux barreaux de la prison pour dettes. Vous n'avez qu'à demander

à la modiste qui lui a enseigné la couture, et au professeur qui a donné des leçons de danse à sa sœur. Ô madame Général, madame Général. Vous n'avez qu'à me demander à moi ; moi son père, tout ce que je lui dois ; et vous entendrez le témoignage que j'ai à rendre à la vie de ce petit être, dédaigné depuis son enfance jusqu'à ce jour ! »

Voilà ce qu'aurait pu répondre M. Dorrit, mais il s'en fallut bien. Il regarda Mme Général qui, selon son habitude, se tenait droite sur son siège, conduisant à grandes guides l'équipage des convenances, et répondit d'un air rêveur :

« Vous avez raison, madame.

— Je ne voudrais pas, continua la veuve de l'intendant militaire, vous laisser croire, remarquez-le bien, qu'il n'y eût rien à reprendre chez Fanny. Mais chez elle, au moins, l'étoffe ne manque pas... Peut-être y en a-t-il même un peu trop.

— Auriez-vous la bonté, madame, demanda M. Dorrit, d'être... hem !... plus explicite ? Je ne comprends pas tout à fait pourquoi il y aurait... hem !... trop d'étoffe chez ma fille. De quelle étoffe parlez-vous ?

— Fanny se forme encore trop aisément une opinion. Les personnes parfaitement bien élevées ne s'en forment pas du tout et ne sont jamais démonstratives. »

Dans la crainte que Mme Général ne pût l'accuser de n'être pas parfaitement bien élevé lui-même, M. Dorrit s'empressa de répondre :

« Sans contredit, madame, vous avez raison.

— Je le crois, remarqua Mme Général de son ton froid et sans expression.

— Mais vous n'ignorez pas, ma chère madame, continua M. Dorrit, que mes filles ont eu le malheur de perdre leur mère lorsqu'elles étaient encore bien jeunes, et que comme il n'y a que peu de temps que je suis entré en possession de ma fortune actuelle, elles ont vécu dans hem !... la retraite, avec leur père, comparativement pauvre, mais toujours fier, toujours gentleman.

— Je n'ai jamais perdu de vue cette circonstance.

— Madame, poursuivit M. Dorrit, Fanny, avec un pareil guide, avec un exemple comme celui qu'elle a le bonheur d'avoir constamment devant elle... (Mme Général ferma les yeux)... ne me cause aucune inquiétude ; Fanny a un caractère capable de se plier aux circonstances. Mais je suis moins tranquille sur le compte de ma fille cadette. Je dois commencer par vous dire qu'elle a toujours été ma favorite.

— Voilà, remarqua Mme Général, une de ces préférences dont on ne peut pas se rendre compte.

— Hem !... En effet ; vous avez raison. Or, madame, je suis peiné de voir qu'Amy, pour ainsi dire, n'est pas des nôtres. Elle ne tient pas à nous accompagner dans le monde ; elle semble perdue au milieu de la société que nous recevons ici : évidemment elle n'a pas les mêmes goûts que nous. En d'autres termes, continua M. Dorrit, se résumant avec la gravité d'un avocat général, il y a quelque chose qui cloche... hem !... chez Amy.

— Ne pourrait-on pas supposer, reprit Mme Général avec une petite touche de vernis, que cela tient un peu à ce que Mlle Amy n'est pas encore habituée à sa nouvelle position ?

— Pardon, madame, répliqua M. Dorrit avec assez de vivacité, Amy est la fille d'un gentleman : parce qu'à une certaine époque de ma vie j'ai été... hem !... loin de vivre dans l'opulence... comparativement parlant... et parce que Amy elle-même a été élevée... hem !... dans la retraite, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle doive trouver sa position si nouvelle.

— C'est juste, c'est fort juste, monsieur.

— Voilà pourquoi, madame, j'ai pris la liberté (M. Dorrit appuya sur cette phrase en la répétant, comme pour indiquer, avec une fermeté polie qu'il ne fallait pas le contredire une seconde fois), j'ai pris la liberté de solliciter la faveur de cette entrevue, afin de vous parler à ce sujet et de vous demander conseil.

— Monsieur Dorrit, depuis notre séjour en cette ville, j'ai déjà eu plusieurs conversations avec Amy sur le maintien que doit avoir une demoiselle en général. Elle m'a dit que l'aspect de Venise l'étonnait au dernier point. Je lui ai fait observer qu'il vaut mieux ne pas s'étonner. Je lui ai rappelé que le célèbre M. Eustace, le touriste classique, ne paraît pas faire grand cas de cette cité et que dans son livre il préfère au Rialto nos ponts de

Westminster et de Blackfriars. Je n'ai pas besoin d'ajouter, après ce que vous venez de me dire, que miss Amy n'a pas encore mis mes leçons à profit. Vous me faites l'honneur de me demander un conseil. Il m'a toujours semblé, si mon hypothèse est erronée, vous voudrez bien me le pardonner, que monsieur Dorrit est depuis longtemps habitué à exercer une grande influence sur l'esprit de son entourage.

— Hem !... madame, je vous avouerai que je me suis trouvé à la tête... hem !... d'une communauté considérable. Vous avez raison de supposer que je suis accoutumé à occuper... une position influente.

— Je suis heureuse de vous voir corroborer mon opinion, et j'en ai d'autant plus de confiance pour conseiller vivement à monsieur Dorrit de parler lui-même à Amy pour lui faire part de ses observations et de ses désirs. D'ailleurs, en qualité de favorite, elle ne peut manquer de porter beaucoup d'affection à son père, et n'en sera que plus disposée à se soumettre à l'influence paternelle.

— J'y avais bien songé, madame ; mais... hem !... je craignais... hem !... d'empiéter sur...

— Sur mes terres, monsieur Dorrit ? suggéra gracieusement Mme Général ; du tout, du tout.

— Alors, avec votre permission, madame, continua M. Dorrit, secouant sa petite sonnette pour appeler son valet, je vais la faire venir. »

— Monsieur Dorrit désire-t-il que je sois présente à cet entretien ?

— Peut-être, si vous n'avez aucun autre engagement, voudrez-vous bien m'accorder quelques minutes...

— Je suis à vos ordres. »

Tinkler, le valet de M. Dorrit, fut donc chargé d'aller trouver la femme de chambre de Mlle Amy, avec prières à cette inférieure de prévenir sa maîtresse que M. Dorrit désirait lui parler. En donnant cet ordre à Tinkler, M. Dorrit fixa sur lui un regard scrutateur, et ne le quitta des yeux que lorsque l'autre eut disparu derrière la porte ; l'ex-doyen craignait que son domestique de confiance ne nourrît quelque pensée contraire à la dignité de la famille ; il tremblait même qu'avant d'entrer à son service il n'eût eu vent de quelque vieille plaisanterie des détenus, et qu'il ne fût en train

d'évoquer ce souvenir dérisoire tandis que son maître lui donnait des ordres. Si, par hasard, Tinkler avait souri (quelque faible et innocent qu'eût été son sourire), rien au monde n'aurait jamais pu persuader à M. Dorrit qu'il se fût trompé. Mais Tinkler, qui, fort heureusement pour lui, avait une physionomie sérieuse et imperturbable, échappa au danger inconnu dont il était menacé. À son retour (lorsque M. Dorrit l'examina de nouveau), il annonça Mlle Amy d'un air si lugubre, qu'il laissa à M. Dorrit une vague impression qu'il était servi par un jeune homme d'une très-bonne tenue, élevé sans doute par une mère restée veuve qui n'avait pas négligé de lui apprendre son catéchisme.

« Amy, dit M. Dorrit, Mme Général et moi nous venons d'avoir une conversation à votre sujet : nous pensons tous deux que vous paraissez gênée ici... Hem !... comment cela se fait-il ? »

Un moment de silence.

« Je crois, père, qu'il me faut un peu de temps.

— *Papa* est une expression préférable, remarqua Mme Général. Père est devenu bien commun ma chère. Le mot de *papa* donne d'ailleurs aux lèvres une assez jolie forme. Papa, pommes, poule, prunes et prismes sont des mots excellents pour former les lèvres, surtout prunes et prismes. Vous verrez combien c'est utile quand on veut prendre un certain maintien dans le monde... se présenter dans un salon, par exemple, de dire : Papa, pommes, poule, prunes et prismes.

— Ma fille, dit M. Dorrit, je vous prie de vous conformer... hem !... aux préceptes de Mme Général. »

La pauvre petite Dorrit, tournant un regard éploré vers cette vernisseuse distinguée, promet de faire son possible.

« Vous disiez, poursuivit M. Dorrit, qu'il vous faut du temps. Du temps ? Pour quoi faire ? »

Nouveau silence.

« Pour m'habituer à la nouveauté de ma vie, voilà tout ce que je voulais dire... papa, » finit par répliquer la petite Dorrit, fixant ses yeux aimants sur son père, qu'elle avait failli appeler *poule*, peut-être même *prunes* et

prismes, dans son ardeur à profiter des leçons de Mme Général pour la rendre heureuse.

M. Dorrit fronça les sourcils, et fut loin d'avoir l'air satisfait.

« Amy répondit-il, il me semble, je dois l'avouer, que vous avez eu bien assez de temps pour cela... Hem !... vous m'étonnez. Vous trompez mon attente. Fanny a su vaincre toutes ces difficultés ; pourquoi donc... hem !... ne les vaincriez-vous pas ?

— J'espère mieux réussir dorénavant, répliqua la petite Dorrit.

— J'espère que vous ferez tous vos efforts pour cela, continua le père. Je... hem !... me plais à l'espérer. Je vous ai envoyé chercher afin de vous dire... hem !... de vous dire très-énergiquement, en présence de Mme Général, à qui nous sommes si redevables de ce qu'elle veut bien être présente parmi nous dans... hem !... cette occasion et dans toute autre... (Mme Général ferma les yeux) que je... hem !... ne suis pas content de vous. Vous rendez les soins de Mme Général une tâche ingrate. Vous... hem !... m'embarrassez beaucoup. Vous avez toujours, comme je le disais tout à l'heure à Mme Général, été ma favorite ; j'ai toujours fait de vous une... hem !... amie et une compagne ; en revanche, je vous prie... hem !... je vous prie très-sérieusement de mieux vous conformer aux circonstances, et de faire scrupuleusement tout ce qui convient à... votre rang. »

M. Dorrit avait encore été un peu plus saccadé que de coutume, car le sujet l'avait agité, et il tenait à rendre son éloquence aussi énergique que possible.

« Je vous prie très-sérieusement, répéta-t-il, de prêter toute votre attention aux remarques que l'on vient de vous faire ; je vous prie de tâcher de vous conduire comme il convient à... hem !... à mademoiselle Dorrit, et de façon à nous contenter, moi et Mme Général. »

Cette dame ferma de nouveau les yeux en entendant prononcer son nom, puis les rouvrit avec lenteur, et se levant, elle ajouta :

« Si mademoiselle Amy Dorrit veut bien faire quelques efforts par elle-même et accepter l'aide de mes faibles conseils pour se donner le vernis qui peut lui manquer, monsieur Dorrit n'aura plus aucun motif d'inquiétude. Puis-je profiter de cette occasion pour faire observer, par exemple, qu'il n'est pas convenable de regarder des mendiants avec cette attention que leur

accorde une certaine petite amie que j'ai ? On ne doit pas les regarder du tout. On ne doit regarder aucun objet désagréable. Outre qu'une pareille coutume est contraire à cette gracieuse équanimité extérieure qui, plus que tout autre signe, annonce une personne bien élevée, elle semble même peu compatible avec un esprit délicat. Un esprit vraiment délicat aura toujours l'air d'ignorer l'existence de tout ce qui n'est pas parfaitement convenable, paisible et agréable. »

Après cet admirable précepte, Mme Général fit une révérence à fond, et se retira la bouche en cœur, comme si ses lèvres étaient en train d'adresser une muette invocation aux prunes et aux prismes.

La petite Dorrit, pendant cet entretien, avait toujours conservé son visage serein, sérieux et aimant, qui ne s'était assombri qu'un seul instant, jusqu'au départ de Mme Général. Mais, lorsqu'elle se trouva seule avec son père, les doigts de ses mains croisées s'agitèrent, et ses traits semblèrent trahir l'effort d'une émotion comprimée.

Ce n'est pas d'elle qu'il s'agissait. Elle se sentait bien un peu blessée, mais ce n'était pas d'elle qu'elle avait souci. Elle pensait, comme toujours, à son père. Une vague crainte, qui planait sur elle depuis qu'ils avaient fait cet héritage, s'était peu à peu emparée de son esprit ; elle se disait que, malgré leurs richesses, elle ne pourrait jamais voir son père tel qu'il avait dû être avant son long emprisonnement. Elle reconnaissait dans ce qu'il venait de lui dire et dans toute sa conduite avec elle, l'ombre funeste et familière qu'elle avait vue sur les murs de la prison. Cette ombre avait pris une nouvelle forme, mais c'était elle encore, aussi sombre, aussi triste. Elle commença, avec une douloureuse répugnance à s'avouer qu'elle n'avait pas la force de se persuader que le temps pût jamais effacer un quart de siècle passé derrière les barreaux d'une prison. Et elle ne pouvait en vouloir à son père, elle n'avait rien à lui reprocher ; dans son cœur fidèle, elle n'avait d'autre sentiment qu'une grande pitié et une tendresse sans bornes.

Voilà pourquoi ce vieillard assis devant elle, éclairé par le brillant soleil d'un beau ciel italien, libre au milieu d'une merveilleuse cité, logé dans un superbe palais, elle le revoyait au demi-jour, trop connu, de sa chambre de prisonnier. Voilà pourquoi elle eût voulu s'asseoir à côté de lui sur le canapé pour le consoler, obtenir toute sa confiance et lui être utile. Mais s'il devina la pensée de sa fille, la sienne n'était pas à l'unisson. Après quelques

mouvements fébriles sur son siège, il se leva, et se mit à marcher de long en large d'un air mécontent.

« Avez-vous encore quelque chose à me dire, cher père ?

— Non, non. Rien.

— Je regrette de vous avoir déplu, père. J'espère que vous n'êtes plus fâché contre moi. Je vais essayer plus que jamais de me conformer, pour vous faire plaisir, à ce qui m'entoure... et je vous assure que j'ai bien essayé depuis le commencement : seulement je n'ai jamais pu y réussir, je le sais bien.

— Amy, répondit le père, se retournant tout à coup et s'arrêtant en face d'elle, vous... hem !... vous me... blessez sans cesse.

— Je vous blesse, père ! moi !

— Il est... hem !... un sujet, continua M. Dorrit regardant tout autour de la chambre sans jamais diriger les yeux vers le visage attentif, surpris et affligé de sa fille ; un sujet pénible, une série d'événements que je désire... hem !... effacer complètement de ma mémoire. C'est là un désir que votre sœur a compris ; elle vous a même plus d'une fois adressé des remontrances là-dessus en ma présence ; votre frère l'a compris également ; il n'est personne, pour peu qu'il ait de délicatesse et de sentiment, qui ne pût le comprendre, vous exceptée. Vous, Amy... hem !... vous seule venez sans cesse réveiller ces pénibles souvenirs, sans m'en parler précisément. »

Elle posa la main sur le bras de son père. Rien de plus. Elle le toucha doucement. Peut-être cette main tremblante disait-elle avec beaucoup d'expression : « Songez à moi ; rappelez-vous comme j'ai travaillé pour vous, pensez à tout le tourment que je me suis donné autrefois. » Mais Amy elle-même ne prononça pas un mot.

Il y avait dans ce geste un reproche qu'elle n'avait pas prévu, sans quoi elle aurait retiré sa main. Le vieillard commença à se justifier, d'une façon irritée, embarrassée, maladroite.

« J'y suis resté pendant plus de vingt-trois ans. J'y étais... hem !... reconnu par tout le monde pour le chef. Je... hem !... je vous y ai fait respecter, Amy. Je... ha ! hem !... j'y ai conquis une position pour ma famille. Je mérite bien quelque retour. Je le réclame, ce retour. Je vous le

répète, effacez ce souvenir de la face de la terre et recommencez une vie nouvelle. Est-ce être trop exigeant ? Voyons ! trouvez-vous que ce soit être trop exigeant ? »

Il ne la regarda pas une seule fois, pendant tout le monologue ; mais il semblait adresser ses gestes, ses questions, ses reproches, au vide des airs.

« J'ai souffert. Je puis dire que personne ne sait comme moi tout ce que j'ai souffert... hem !... Oh non ! personne ! Eh bien, et moi je puis oublier tout cela ; si je suis parvenu à effacer les marques de ce que j'ai souffert, et à me présenter dans le monde comme... hem !... un gentleman sans reproche et sans tache,... est-ce donc trop exiger, je le répète, est-ce exiger beaucoup, que de demander à mes enfants... hem !... de faire comme moi, et de chasser aussi de la face de la terre le souvenir de ces jours maudits ? »

Malgré son agitation, il avait soin de ne pas trop élever la voix, de peur que le valet de chambre n'attrapât à la volée quelques mots.

« Mes enfants donc oublient. Votre sœur oublie. Votre frère oublie. Vous seule, vous, ma favorite, dont j'ai fait mon amie et ma compagne lorsque vous n'étiez... hem !... pas plus haute que cela, vous vous obstinez à ne pas oublier. Je vous confie à une dame accomplie, bien née... hem !... à Mme Général, afin qu'elle vous aide à effacer ce souvenir. Ne soyez donc pas surprise, si je suis mécontent de voir que tout cela est inutile. Trouvez-vous que j'aie besoin de me défendre d'avoir exprimé mon déplaisir ? Eh bien ! non. »

Malgré cela, il continuait à se défendre, sans que son agitation parût diminuer.

« J'ai eu soin de consulter cette dame avant d'exprimer mon déplaisir. En la consultant, j'ai dû... hem !... imposer certaines limites à ma confiance, sans quoi... hem !... j'aurais mis cette dame à même de lire ce que je veux effacer à tout jamais. Croyez-vous que ce soit pour moi ? Croyez-vous que, si je me plains, c'est pour moi ? Non. Non. C'est surtout... hem !... dans votre propre intérêt, Amy : je ne suis pas si égoïste. »

La manière dont il caressa ce dernier argument montrait clairement qu'il venait d'en faire l'acquisition impromptue, à l'instant même.

« Je vous disais que j'étais blessé. Je le suis en effet. Et... hem !... je veux l'être, quoi qu'on puisse dire pour m'en empêcher. Je suis blessé que

ma fille, assise dans... hem !... le giron de la fortune, devienne boudeuse et solitaire, proclamant ainsi qu'elle n'est pas à la hauteur de sa destinée. Je suis blessé qu'elle vienne... hem !... systématiquement montrer au grand jour ce que nous tenons à cacher, et semble... hem !... j'allais dire désireuse d'annoncer à une société opulente et distinguée qu'elle est née et a été élevée... hem !... dans un endroit que, pour ma part, je ne veux pas nommer. Néanmoins, je ne commets aucune inconséquence... ha !... pas la moindre inconséquence en me sentant froissé et en me plaignant surtout dans votre intérêt. Dans votre intérêt. Rien que dans votre intérêt, je le répète. Je n'ai aucun autre motif pour désirer que, sous les auspices de Mme Général, vous... hem !... vous formiez un maintien. C'est pour ce motif seulement que je désire vous voir acquérir... hem !... une grande délicatesse morale, et selon l'expression frappante de Mme Général, ignorer tout ce qui n'est pas parfaitement convenable, paisible et agréable. »

Il avait continué à parler par saccades comme le ressort d'un réveil-matin qui craque à chaque cran. La main de la petite Dorrit était toujours posée sur son bras. Il se tut enfin ; après avoir regardé le plafond pendant quelques temps encore, il dirigea les yeux vers sa fille. Amy penchait la tête, et il ne put voir ses traits ; mais dans le contact de sa main il y avait une éloquence tendre et tranquille, et sa pose abattue, loin de contenir l'ombre d'un reproche, ne respirait que l'amour. Le vieillard se mit à pleurer, comme il avait fait dans la prison une certaine nuit où la petite Dorrit veilla ensuite à son chevet jusqu'au jour ; il s'écria qu'il n'était qu'une pauvre ruine, un pauvre imbécile avec toute sa fortune. Il finit par la serrer dans ses bras.

« Chut, chut, mon cher, cher père ! Embrassez-moi ! » fut tout ce que dit la petite Dorrit.

Les larmes du vieillard furent bientôt séchées... bien plus tôt qu'elles ne l'avaient été le soir en question. Quelques minutes après, on aurait pu l'entendre pour se réhabiliter à ses yeux de la faiblesse dont il venait de se rendre coupable en versant quelques pleurs, parler avec beaucoup de hauteur à son valet de chambre.

Sauf une exception qui sera enregistrée en temps et lieu, ce fut la seule fois depuis que son héritage l'avait fait riche et libre, que l'ex-doyen parla à sa fille Amy des jours passés.

Mais l'heure du déjeuner avait sonné ; Mlle Fanny descendit de son appartement et M. Édouard fit aussi son apparition. La santé de ces deux jeunes et illustres rejetons avait un peu souffert de la vie qu'ils menaient. D'abord Mlle Fanny était devenue la victime d'une manie insatiable ce qu'elle appelait *aller dans le monde* ; elle y aurait piqué une tête plus de cinquante fois par jour, si on lui en avait fourni autant d'occasions. Quant à M. Édouard, il avait, lui aussi, un grand nombre de connaissances, et il passait la plupart de ses nuits dans des brelans ou autres rendez-vous pareils de l'aristocratie. Ce jeune gentleman, au moment où la fortune était venue lui sourire, se trouvait déjà tout préparé pour la meilleure société et n'avait que fort peu de chose à en apprendre : tant il était redevable à l'heureux hasard qui avait fait de lui un maquignon et un garçon de billard.

À ce déjeuner de famille, on vit aussi M. Frédéric Dorrit. Comme le vieillard habitait l'étage le plus élevé et le plus retiré du palais, où il aurait pu établir un tir au pistolet sans risquer de troubler les autres locataires, sa nièce cadette avait eu le courage de demander qu'on rendît au musicien la clarinette que William Dorrit avait confisquée, mais qu'Amy avait pris sur elle de garder. Malgré quelques objections de Mlle Fanny, qui affirma que la clarinette était un instrument plébéien dont le son lui agaçait les nerfs, la famille fit cette concession. Mais on découvrit alors que l'oncle Frédéric en avait assez et qu'il ne se souciait plus d'en tirer un son, maintenant qu'il n'en avait plus besoin pour gagner son pain. Peu à peu il avait pris l'habitude de se traîner à travers les galeries de tableaux, toujours avec son cornet de tabac à la main, à la grande indignation de Fanny, qui avait voté l'achat d'une tabatière en or, où il aurait pu puiser une prise sans déshonorer la famille, mais dont il avait positivement refusé de se servir, lorsqu'on la lui eut achetée. Il passait des heures entières en contemplation devant les portraits des célèbres Vénitiens. Ces tableaux l'intéressaient-ils tout bonnement comme peinture, ou bien les associait-il confusément avec l'idée d'une gloire défunte et trépassée, comme feu son intelligence ? C'est ce que personne n'a jamais su. Quoi qu'il en soit, il leur faisait une cour très-assidue et il y trouvait évidemment un très-grand plaisir. Au bout de quelques jours, la petite Dorrit assista par hasard à une de ces promenades artistiques du vieillard. Il était si facile de voir combien sa présence ajoutait au plaisir que le vieillard trouvait dans cette inspection que sa nièce

l'accompagna fort souvent dans la suite. Le plus grand bonheur dont le vieux musicien se fût montré susceptible depuis sa ruine provenait de ces excursions, où il portait de tableau en tableau un pliant destiné à sa nièce, se tenant, malgré ses remontrances, derrière elle pour lui présenter silencieusement les membres de l'ancienne noblesse vénitienne dont il lui faisait les honneurs.

Le matin en question, vers la fin du déjeuner, l'oncle Frédéric raconta en passant que, la veille, sa nièce et lui avaient aperçu dans un musée la dame et le monsieur qu'ils avaient rencontrés au sommet du mont Saint-Bernard.

« J'oublie leur nom, dit-il. Mais il est probable que tu t'en souviens, William ? Et toi aussi, Édouard ?

— Moi, j'ai d'assez bonnes raisons pour ne pas l'oublier, répondit le neveu.

— Je crois bien, ajouta Mlle Fanny, qui hocha la tête et lança un coup d'œil à sa sœur. Mais je soupçonne fort qu'on ne nous aurait pas parlé d'eux, si notre oncle n'était pas tombé le nez là-dessus.

— Ma chère, vous employez là une expression assez bizarre, remarqua Mme Général. Ne vaudrait-il pas mieux dire : *Si notre oncle ne les avait point mentionnés par inadvertance...* ou : *n'avait pas fait allusion à ces personnes, par hasard.*

— Merci, madame Général, répondit Mlle Fanny ; non, je ne crois pas. Décidément, je préfère la phrase dont je me suis servie. »

C'est de cette façon que Mlle Fanny recevait presque toujours les conseils de Mme Général. Mais elle avait soin de les classer dans sa mémoire pour en profiter à la prochaine occasion.

« J'aurais toujours parlé de notre rencontre avec M. et Mme Gowan, Fanny, dit la petite Dorrit, quand même notre oncle n'en aurait rien dit. Tu sais bien que c'est à peine si je t'ai vue depuis. Je comptais même en parler ce matin au déjeuner, car je désire rendre visite à Mme Gowan et faire connaissance avec elle, pourvu que papa et Mme Général n'y voient aucun inconvénient.

— À la bonne heure, Amy, dit Mlle Fanny, je suis heureuse de te voir enfin exprimer le désir de faire connaissance avec quelqu'un à Venise.

Reste à savoir si M. et Mme Gowan sont des personnes dont il soit désirable de faire la connaissance.

— Je n'ai parlé que de Mme Gowan, ma chère Fanny.

— Je sais bien cela, riposta Fanny. Mais, si je ne me trompe, tu ne peux séparer le mari de sa femme sans y être autorisée par un acte du parlement.

— Pensez-vous, papa, demanda la petite Dorrit avec timidité et hésitation, qu'il y ait des raisons pour m'empêcher de faire cette visite ?

— Vraiment, répliqua le père, je ne... hem !... quelle est l'opinion de Mme Général ? »

Mme Général déclara que, n'ayant pas l'honneur de connaître la dame et le monsieur en question, l'article en question n'était pas de ceux à qui elle pût administrer une couche de son vernis. Elle devait donc se contenter de remarquer que, d'après le grand principe adopté par les vernisseurs de bon ton, cela dépendait beaucoup du rang des personnes qui pouvaient présenter la dame étrangère à une famille occupant dans le temple social une niche aussi distinguée que la famille Dorrit.

À cette remarque, le visage de M. Dorrit se rembrunit. Imputant cette présentation à un individu indiscret, du nom de Clennam, dont il conservait un souvenir assez vague pour l'avoir connu avant de passer de l'état de chrysalide à celui de papillon, il allait défendre en dernier ressort tout rapport avec les Gowan, lorsque Édouard Dorrit daigna prendre part à la conversation. Le lorgnon à l'œil, il commença ainsi :

« Dites donc... vous autres ! allez-vous-en, hein ! »

C'était une façon polie de faire entendre à deux laquais qui faisaient circuler les plats, qu'on se dispenserait volontiers de leurs services pour le moment.

Les laquais ayant obéi à cet ordre, Édouard Dorrit continua en ces termes :

« Peut-être est-il bon pour votre gouverne de vous apprendre que ces Gowan, et on ne peut guère me soupçonner d'être très-bien disposé envers eux, surtout envers le mari, sont liés avec des gens de la plus haute volée, pour peu que cela fasse quelque chose à l'affaire.

— À mon avis, remarqua l'aimable vernisseuse, cela fait énormément. Si ce jeune couple est vraiment en relation avec des personnes d'importance et de distinction...

— Quant à cela, interrompit Édouard Dorrit, vous pourrez en juger vous-même. Vous connaissez, au moins de réputation, le fameux Merdle ?

— Le grand Merdle ! s'écria Mme Général.

— *Le Merdle*, pour tout dire, répliqua Édouard Dorrit. Il est de leurs amis. Mme Gowan... la douairière, la mère de cet individu qui s'est montré si poli envers moi, est une amie intime de Mme Merdle, et je sais que nos ex-compagnons de voyage sont reçus chez elle.

— Dans ce cas, on ne saurait trouver une meilleure garantie, dit Mme Général à M. Dorrit, en levant ses mains gantées, et en s'inclinant comme pour rendre hommage à quelque veau d'or dont elle aurait eu là l'image visible devant elle.

— Je demanderai à mon fils... par pure curiosité... dit M. Dorrit avec un brusque changement de manières, comment il s'est procuré ce renseignement... hem !... opportun.

— C'est facile à expliquer, monsieur, répliqua Édouard, et je vais vous le dire tout de suite. Pour commencer, Mme Merdle est la dame avec qui vous avez eu cette conférence dans la cour de l'hôtel à... chose...

— À Martigny, interrompit Mlle Fanny avec un air d'extrême langueur.

— À Martigny, répéta le frère, avec un petit signe de tête et un clignement d'yeux à l'adresse de Fanny, qui parut d'abord surprise puis se mit à rire et rougit.

— Comment cela se peut-il, Édouard ? demanda M. Dorrit. Vous m'avez dit que le jeune monsieur avec qui vous avez causé s'appelle... ha !... Sparkler. Vous m'avez même montré sa carte... Hem !... Sparkler.

— Certainement, père, il se nomme Sparkler ; mais ce n'est pas une raison pour que sa mère porte le même nom que lui. Mme Merdle est une veuve remariée, et Sparkler est son fils du premier lit. Elle habite en ce moment Rome, où nous cultiverons sans doute sa connaissance, si vous vous décidez à y passer l'hiver. Sparkler vient d'arriver ici. J'ai passé la soirée d'hier avec lui. Ce serait un excellent garçon au fond, si son

adoration pour une certaine demoiselle ne le rendait pas si ennuyeux (M. Édouard Dorrit lorgna Mlle Fanny en travers de la table). Hier soir nous nous sommes mis à causer de nos voyages, et c'est de lui que j'ai obtenu les renseignements dont je viens de vous faire part. »

Édouard se tut, mais il continua de lorgner Mlle Fanny le visage défiguré par une affreuse grimace, causée en partie par les efforts qu'il faisait pour ne pas laisser échapper son lorgnon, en partie par la malice extrême qu'il voulait communiquer à son sourire.

« Puisqu'il en est ainsi, dit M. Dorrit, je crois exprimer les sentiments... hem !... de Mme Général aussi bien que les miens, en disant que je ne vois aucun inconvénient, mais... ha ! hem !... tout au contraire... à ce que vous contentiez le désir que vous venez d'exprimer, Amy. J'espère que je puis... hem !... regarder ce désir (continua-t-il d'un ton d'encouragement et de pardon) comme d'un heureux augure. Il n'y a pas de mal à connaître ces gens-là. Il est même convenable de les connaître. M. Merdle jouit d'une réputation... hem !... universelle. Les entreprises de M. Merdle sont immenses. Elles lui rapportent des sommes si énormes qu'on peut considérer ce financier comme... hem !... un des bienfaiteurs du pays. M. Merdle représente le grand homme des temps moderne. Le nom de Merdle est le nom de notre siècle. Je vous prie de faire force politesses de ma part à M. et Mme Gowan, car nous... ha !... nous les cultiverons certainement. »

Cette superbe concession mit fin à la discussion. Personne ne remarqua que l'oncle Frédéric avait repoussé son assiette et oublié son déjeuner ; mais, sauf la petite Dorrit, on ne faisait guère attention à lui. On rappela les domestiques et le repas s'acheva sans autre incident. Mme Général se leva de table. La petite Dorrit ne tarda pas à la suivre. Lorsqu'il ne resta plus que Fanny et Édouard, qui causaient à voix basse, et M. William Dorrit, qui mangeait des figues en lisant un journal français, le vieil oncle attira l'attention de ces trois convives. Il se leva brusquement, et frappa la table de son poing fermé en s'écriant :

« Frère, je proteste ! »

Il n'aurait pas plus surpris ses auditeurs s'il leur eût adressé une proclamation en langue étrangère et rendu l'âme aussitôt après. Le journal

tomba des mains de M. William Dorrit, qui resta pétrifié, tenant à moitié chemin une figue qu'il allait porter à sa bouche.

« Frère, continua le vieillard, dont sa voix, si tremblotante d'habitude, retrouvait toute son énergie, je proteste ! Je t'aime ; tu sais quelle affection je te porte. Dans nos années de malheur je ne t'ai pas trahi une seule fois, même en pensée. Quelque faible que je sois, je frapperais celui qui me dirait du mal de toi. Mais, frère, frère, frère, je proteste ! »

C'était quelque chose d'extraordinaire que de voir ce vieillard décrépît s'exprimer avec tant d'énergie. Ses yeux brillèrent, ses cheveux se dressèrent, on lut sur son front et sur sa physionomie une lueur de résolution qu'on n'avait pas vue depuis vingt-cinq ans, et sa main avait retrouvé une vigueur qui rendait de la force à son geste.

« Mon cher Frédéric ! s'écria William Dorrit d'un ton obligeant, qu'est-ce que vous avez ? De quoi vous plaignez-vous ?

— Comment oses-tu bien, poursuivit l'autre se tournant vers Fanny, comment oses-tu bien !... As-tu donc perdu la mémoire ? N'as-tu pas de cœur ?

— Mon oncle ! s'écria Fanny, effrayée et fondant en larmes, pourquoi m'attaquez-vous ainsi ? Qu'ai-je fait ?

— Ce que tu as fait, répondit le vieillard, indiquant le siège que la petite Dorrit venait de quitter. Où est ton amie affectueuse ; cette amie plus précieuse que toutes les richesses du monde ? Où est ta gardienne dévouée ? Où est celle qui a été plus qu'une mère pour toi ? Comment oses-tu te mettre au-dessus de celle qui a joué auprès de toi tous ces rôles réunis ? Fi donc, sœur dénaturée, fi donc !

— J'aime Amy, s'écria Mlle Fanny pleurant et sanglotant, je l'aime autant que ma vie... mieux que ma vie. Je ne mérite pas de pareils reproches. Je suis aussi reconnaissante envers Amy, aussi aimante qu'il est possible de l'être. Je voudrais être morte. Jamais on ne m'a aussi cruellement méconnue. Et tout cela parce que je tiens à faire respecter la famille.

— Au diable le respect de la famille ! s'écria le vieillard avec autant de mépris que d'indignation. Frère, je proteste contre l'orgueil. Je proteste, parce que, sachant ce que nous savons, après avoir vu ce que nous avons vu,

aucun de nous n'a le droit de déprécier notre pauvre petite Amy ou de lui causer le moindre chagrin. Toute prétention dans ce but, nous devons savoir que c'est une prétention odieuse, capable d'attirer sur nous la vengeance du ciel. Frère, je proteste, devant Dieu, contre toute prétention de ce genre ! »

Lorsque sa main, qu'il avait levée au-dessus de sa tête retomba sur la table, on aurait pu croire que le meuble tremblait sous le poing robuste d'un forgeron. Après quelques instants de silence, elle était redevenue aussi faible que jamais. Frédéric se dirigea, de son pas traînard qui lui était habituel, vers son frère, posa la main sur son épaule, et lui dit d'une voix adoucie :

« William, mon ami, je me suis cru obligé de parler. Pardonne-moi, mais je me suis cru obligé de parler comme cela. »

Puis il sortit, la taille aussi voûtée qu'à l'ordinaire, de la vaste salle à manger du palais vénitien, comme il sortait autrefois de la prison de la Maréchaussée.

Pendant tout ce temps Fanny n'avait pas cessé de pleurer et de sangloter. Édouard, la bouche béante, avait été trop surpris pour prononcer une parole ; aussi s'était-il contenté d'ouvrir de grands yeux. M. Dorrit, pris au dépourvu, avait été incapable de se défendre. Fanny fut la première à ouvrir la bouche.

« Jamais, jamais je n'ai été traitée de la sorte ! dit-elle en sanglotant. Jamais on ne m'a adressé de reproches aussi durs, aussi injustes, aussi violents et aussi cruels ! Chère, douce, bonne petite Amy, que dirait-elle si elle savait qu'elle vient, sans le vouloir, de servir de prétexte à de pareilles méchancetés ! Mais elle ne le saura jamais ! Non, ma bonne chérie, tu ne le sauras jamais ! »

Ces exclamations aidèrent M. Dorrit à rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors.

« Ma chère, dit-il, je... hem !... j'approuve votre résolution. Il vaut mieux... ha ! hem !... ne pas parler à Amy de ce qui vient de se passer. Cela pourrait... hem !... cela pourrait lui faire de la peine... Ha !... Sans aucun doute, cela lui ferait beaucoup de peine. Nous devons donc éviter de lui en dire un mot. Nous garderons le silence sur cette affaire.

— Mais la cruauté de mon oncle ! s'écria Fanny. Oh ! jamais je ne pourrai pardonner à mon oncle son odieuse cruauté.

— Ma chère, répondit M. Dorrit avec son intonation habituelle, bien qu'il restât plus pâle que de coutume, je dois vous prier de ne point parler ainsi. Rappelez-vous que votre oncle est... hem !... n'est plus ce qu'il était. Rappelez-vous que l'état de votre oncle exige... hem !... toute notre compassion... toute notre compassion.

— Et pourtant, s'écria Mlle Fanny d'une voix éplorée, ce n'est pas manquer de charité que de supposer qu'il y a en lui quelque chose qui cloche quelque part, sans quoi il n'aurait jamais songé à me traiter, moi ! comme il vient de le faire !

— Fanny, répondit M. Dorrit d'un ton de pitié fraternelle, vous savez que votre oncle, malgré toutes ses bonnes qualités, n'est qu'une... hem !... qu'une ruine. Je vous supplie donc au nom de l'attachement que j'ai pour lui, au nom de la fidélité dont, vous le savez, j'ai toujours fait preuve envers lui, de... hem !... de retirer votre amendement et de ne pas froisser mes sentiments fraternels. »

Ainsi se termina cette scène. Édouard Dorrit, qui n'avait pas prononcé un mot, conserva jusqu'à la fin un air perplexe et embarrassé. Mlle Fanny éveilla, ce jour-là, chez sa sœur une foule d'inquiétudes affectueuses, car elle passa son temps tour à tour à l'embrasser avec effusion, à lui donner ses broches et ses bijoux, à s'écrier qu'elle voudrait être morte.

CHAPITRE VI.

Il y a quelque chose quelque part qui va bien.

Être arrêté dans l'impasse où se trouvait acculé M. Henry Gowan ; avoir déserté un camp par dépit, puis manquer des qualités nécessaires pour monter en grade dans l'autre, et flâner en désœuvré sur un terrain neutre, à les maudire tous les deux, c'est là une situation morale fort malsaine, à laquelle le temps n'apporte aucun remède. Le pire de tous les calculs auxquels on se livre dans ce monde est celui de ces mathématiciens maladifs, qui ne connaissent que la soustraction lorsqu'il s'agit de donner le total des mérites et des succès d'autrui, sans que cela ajoute rien au total de leur propre addition en fait de mérite et de succès.

D'ailleurs, l'habitude de chercher une sorte de consolation à se plaindre ou à se vanter d'être désappointé, est une habitude démoralisante ; elle ne tarde pas à produire une insouciance oisive, une complète indifférence pour tout ce qu'exige un travail constant. Déprécier un chef-d'œuvre pour faire l'éloge d'une œuvre médiocre, devient un des grands bonheurs de ces caractères aigris, et on ne peut se jouer et ainsi de la vérité sans en souffrir dans l'honnêteté de ses sentiments.

Lorsqu'il avait à donner son opinion sur des tableaux ou des dessins sans valeur aucune, personne ne se montrait plus généreux, plus indulgent que Gowan. Il déclarait que tel artiste avait plus de talent dans son petit doigt (pourvu qu'il n'eût pas de talent du tout) que tel autre n'en avait dans tout son corps et dans toute sa tête (pourvu que cet autre homme fût un génie). Si on lui objectait que l'œuvre qu'il tenait n'était qu'une croûte, il répondait au nom de son art :

« Mon cher, montrez-moi le peintre qui produit autre chose que des croûtes. Moi, je ne produis pas autre chose, Je vous fais cadeau de cet aveu. »

La nature hypocondre de Henry Gowan le portait aussi à se vanter d'être pauvre ; peut-être voulait-il donner à entendre par là qu'il devrait être riche : de même il louait et décriait publiquement les Mollusques, de peur qu'on oubliât qu'il appartenait à cette illustre famille. Dans tous les cas, ces deux sujets formaient assez souvent le fond de sa conversation ; et il en tirait un si bon parti, qu'il aurait pu se louer pendant des mois entiers sans devenir un personnage aussi important de moitié qu'il le devint au moyen de cette légère trahison de ses droits à la considération de chacun.

Grâce au bavardage évaporé de M. Gowan, on ne tarda pas à savoir, partout où l'artiste conduisait Chérie, qu'il s'était marié sans consulter son illustre famille, à laquelle il avait eu beaucoup de peine à faire accepter sa femme. Ce n'était pas lui qui prenait ce préjugé à son compte ; bien au contraire, il semblait repousser une pareille idée avec un sourire de mépris. Mais, malgré toute la peine qu'il se donnait pour se déprécier lui-même, c'était toujours lui, avec tout cela, qui avait le bon bout dans le ménage. Les premiers jours de sa lune de miel, Minnie Gowan reconnut qu'elle passait pour la femme d'un homme qui avait dérogé en l'épousant, mais dont l'amour chevaleresque avait sauté à pieds joints par-dessus toutes les barrières sociales.

M. Blandois, de Paris, avait accompagné les Gowan jusqu'à Venise, où il fréquentait avec la même assiduité son ami l'artiste. Lorsqu'il avait rencontré pour la première fois à Genève ce brillant gentleman, Gowan ne savait pas trop s'il devait souffleter M. Blandois ou l'encourager. Pendant vingt-quatre heures, il avait eu tant de peine à arriver à une détermination, qu'il avait eu envie de jouer à pile ou face les soufflets ou l'encouragement : pile, soufflets ; face, encouragements. Mais Minnie ayant témoigné que le séduisant Blandois lui déplaisait, et ce personnage étant assez mal vu dans l'hôtel, Gowan se décida naturellement à encourager les avances du touriste.

Pourquoi donc cette méchanceté, puisque ce n'était pas de la générosité ? Comment Gowan, si supérieur à Blandois de Paris et si capable de démolir cet aimable gentilhomme pour voir de quelle étoffe il était empaillé, comment Gowan se coiffa-t-il d'un individu de cette espèce ? D'abord, il s'opposait au premier désir exprimé par sa femme, parce que M. Meagles avait payé ses dettes et qu'il tenait à saisir la première occasion qui se

présentait de proclamer hautement son indépendance. Ensuite, il faisait de l'opposition à l'opinion générale, qui était très-défavorable à Blandois, parce qu'il avait un mauvais caractère qu'il ne voulait pas se donner la peine de corriger. Il prenait plaisir à déclarer par cette association, que, dans un pays policé, un courtisan doué de façons aussi distinguées que celles de Blandois, ne saurait manquer d'arriver aux plus hautes dignités. Il prenait plaisir à présenter Blandois comme un type d'élégance et à faire de lui comme une satire vivante de certains voyageurs de l'hôtel qui se montraient fiers des grâces de leur personne. Il affirmait avec plus grand sérieux que personne ne savait saluer comme Blandois, que sa grâce était irrésistible, qu'elle avait une aisance pittoresque qui valait cent mille francs comme un liard, si on pouvait acheter comme une denrée ce qui n'était qu'un don de nature. La politesse exagérée de cet homme, l'un des cachets de tous ces personnages-là, quelle qu'ait été leur éducation première, aussi sûr que le soleil appartient à notre système planétaire, plaisait à Gowan ; c'était une caricature qui lui permettait de tourner en ridicule une foule de gens qui faisaient plus ou moins ce que Blandois faisait trop. C'est ainsi qu'il l'avait encouragé ; c'est ainsi qu'ajoutant à ces motifs la force de l'habitude, il s'était peu à peu laissé aller à faire son compagnon de cet étranger dont le bavardage amusait sa paresse. Et pourtant il se doutait bien que Blandois n'était qu'un chevalier d'industrie ; il le soupçonnait de n'être qu'un lâche, tandis que lui, au contraire, il était plein d'audace et de courage ; il savait parfaitement que cet homme déplaisait à Chérie, et il tenait si peu à lui que, s'il avait pu le convaincre d'avoir donné à sa femme personnellement le motif le plus léger de justifier sa répugnance, il n'aurait pas hésité, après tout, à le flanquer par la croisée la plus élevée de Venise dans l'eau la plus profonde des lagunes.

La petite Dorrit eût été heureuse de se rendre toute seule chez Mme Gowan ; mais comme Fanny, qui n'était pas encore revenue de l'impression causée par la protestation de l'oncle Frédéric (à vingt-quatre heures de date) avait offert de l'accompagner, les deux sœurs montèrent dans une des gondoles amarrées sous la fenêtre de M. Dorrit, et escortées par le courrier, se rendirent en grande cérémonie chez Mme Gowan. À vrai dire, elles faisaient plus de cérémonie qu'il n'en fallait pour visiter une modeste demeure qui, selon Mlle Fanny, se trouvait à *l'autre bout du*

monde, et où la gondole ne put aborder qu'après avoir passé par un dédale de rues que cette demoiselle déshonora du nom d'ignobles fossés.

La maison, bâtie sur un petit îlot désert, semblait s'être détachée de quelques groupes de bâtiments voisins pour flotter au hasard et jeter l'ancre à l'endroit où elle stationnait en compagnie d'une vigne, qui paraissait aussi délaissée que les pauvres diables couchés à l'ombre de ses feuilles. Les traits saillants du paysage environnant étaient : une église entourée de planches et d'échafaudages depuis si longtemps employés aux réparations supposées dont elle était censée l'objet, que les préparatifs de réparation paraissaient avoir au moins cent ans, et commençaient à tomber eux-mêmes en ruines ; une masse de linge séchant au soleil ; quelques maisons qui ne s'accordaient pas bien ensemble et s'écartaient de la perpendiculaire d'une façon grotesque, pareilles à des fromages antédiluviens tombés en pourriture, fourmillant de vers, et jetés dans les moules les plus bizarres ; enfin, une confusion fiévreuse de croisées dont les jalousies pendaient tout de travers et où flottaient des loques sales et déchirées.

Au premier étage de la maison en question, il y avait une Banque bien faite pour surprendre tout gentleman ayant acquis la moindre expérience commerciale et rapportant des lois toutes prêtes pour le monde entier, au sortir de quelque cité britannique. Deux commis maigres et barbus, semblables à des dragons desséchés, coiffés de calottes de velours vert ornées de glands d'or, s'y tenaient derrière un petit comptoir, dans une petite salle où l'on n'apercevait d'autres meubles qu'un coffre-fort vide dont la porte était ouverte, un pot à l'eau et un papier de tenture représentant des guirlandes de roses. Mais ces commis, sur une réquisition valable, n'avaient qu'à se baisser pour trouver des masses inépuisables de pièces de cinq francs. Au-dessous de la Banque, il y avait un appartement composé de trois ou quatre chambres à fenêtres grillées, qui avait tout l'air d'une prison destinée aux rats criminels de Venise. Au-dessus de la Banque se trouvait le domicile de Mme Gowan.

Bien que les murs fussent couverts de taches d'humidité, comme s'ils se croyaient tenus de fournir spontanément des cartes muettes pour l'instruction géographique des locataires ; bien que les meubles antiques fussent lugubrement fanés et moisissés ; bien que l'odeur d'eau croupie et d'herbes marines qui distingue Venise y fût très-forte, l'intérieur du logis

était plus confortable qu'on ne s'y serait attendu. La porte fut ouverte par un serviteur souriant qui avait l'air d'un assassin repent (ce n'était qu'un laquais provisoire) qui les fit entrer dans le salon où se tenait Mme Gowan, en annonçant que deux charmantes dames anglaises venaient rendre visite à la *padrona*.

Mme Gowan, qui était occupée à quelque travail d'aiguille, s'empressa de cacher son ouvrage dans un panier couvert et se leva d'un air un peu embarrassé. Mlle Fanny lui témoigna une politesse des plus affables et dit les riens usuels avec une habileté consommée.

« Papa a été désolé, continua Fanny, de ne pouvoir nous accompagner aujourd'hui (il n'a pas un moment à lui vu la quantité affreuse de gens qu'il connaît à Venise), et il m'a expressément recommandé de laisser sa carte pour M. Gowan. De peur que je n'oublie une commission que mon père m'a répétée au moins une douzaine de fois, permettez-moi, pour l'acquit de ma conscience, de déposer cette carte sur votre table. »

C'est ce qu'elle fit, toujours avec l'aisance d'un vétéran.

« Nous avons été charmés, reprit Fanny, d'apprendre que vous connaissez les Merdle. Nous espérons que ce sera une nouvelle occasion de rapprochement entre nous.

— Ce sont des amis de la famille de M. Gowan, répondit Minnie. Personnellement, je n'ai pas encore eu le plaisir d'être présentée à Mme Merdle, mais je présume que je ferai sa connaissance à Rome.

— Ah ! tant mieux, répliqua Fanny, qui semblait faire d'aimables efforts pour modérer l'éclat éblouissant de sa propre supériorité. Je crois qu'elle vous plaira.

— Vous la connaissez beaucoup ?

— À Londres, vous savez, dit M^{lle} Fanny avec un mouvement libre et ferme de ses jolies épaules, on connaît tout le monde. Nous l'avons rencontrée en route, avant de nous rendre ici, et, à vrai dire, papa a d'abord été irrité contre elle parce qu'elle avait pris un des salons que nos gens avaient retenus pour nous. Mais, naturellement, cela n'a pas eu de suite, et nous sommes redevenus les meilleurs amis du monde. »

Bien que cette visite n'eût pas encore fourni à la petite Dorrit une occasion de causer elle-même avec M^{me} Gowan, il existait entre elles une entente muette qui suppléait aux paroles. Elle contemplait Chérie avec un intérêt vif et croissant ; le son de sa voix la faisait tressaillir ; rien de ce qui était près d'elle ou autour d'elle, rien de ce qui la concernait ne lui échappait. À une seule exception près elle reconnaissait chez elle, plus vite que partout ailleurs, la moindre trace de chagrin.

« Vous vous êtes toujours bien portée, dit-elle enfin, depuis le soir où nous nous sommes rencontrées ? »

— Très-bien, chère. Et vous ?

— Oh ! moi, je me porte toujours bien, répliqua la petite Dorrit avec un peu de timidité. Je... oui, merci. »

Il n'y avait aucun motif pour que la petite Dorrit hésitât et s'arrêtât, si ce n'est que M^{me} Gowan lui avait touché la main en lui parlant et que leurs yeux s'étaient rencontrés. Quelque chose de craintif et de rêveur dans les grands doux yeux de Chérie avait tout à coup coupé la parole à la petite Dorrit.

« Vous ne savez pas que vous avez captivé mon mari, et que je devrais presque être jalouse de vous ? » reprit M^{me} Gowan.

La petite Dorrit secoua la tête en rougissant.

« S'il vous répète ce qu'il me dit à moi, il vous dira qu'il ne connaît pas de femme qui soit plus obligeante que vous, sans avoir l'air seulement d'y penser.

— Il me juge trop favorablement, répondit la petite Dorrit.

— J'en doute ; mais ce dont je ne doute pas, c'est qu'il me faudra lui annoncer que vous êtes ici. Il ne me pardonnerait jamais, si je vous laissais partir... vous et M^{lle} Dorrit... sans l'avoir prévenu. Voulez-vous bien permettre ? Vous excuserez le désordre d'un atelier ? »

Ces questions étaient adressées à Mlle Fanny, qui répondit gracieusement qu'elle serait au contraire charmée et ravie au delà de toute expression. M^{me} Gowan s'approcha d'une porte, fit quelques pas dans la salle voisine et revint.

« Voulez-vous faire à Henry la grâce de visiter son atelier ? dit-elle. Je savais qu'il serait heureux de vous voir. »

La première chose que la petite Dorrit, qui entra devant, aperçut en face d'elle, fut Blandois de Paris drapé dans un grand manteau, coiffé d'un chapeau de brigand, debout sur une estrade à l'autre bout de l'atelier tel qu'elle l'avait vu debout sur le grand Saint-Bernard, tandis que les poteaux à bras de squelette semblaient, de leur doigt indicateur, la mettre en garde contre lui. Elle recula en voyant le voyageur qui lui souriait.

« N'ayez pas peur, dit Gowan quittant son chevalet dressé derrière la porte. Ce n'est que Blandois. Il me sert de modèle aujourd'hui. Je croque une étude d'après lui. C'est toujours une économie que je fais en tirant parti de sa tête. Nous autres pauvres rapins, nous n'avons pas d'argent à jeter par la fenêtre. »

Blandois de Paris ôta son chapeau à larges bords et salua les dames sans quitter son coin.

« Mille pardons ! dit-il, mais le *maestro* se montre si inexorable avec moi que je n'ose pas bouger.

— Ne bougez pas alors, répondit tranquillement Gowan, tandis que les deux sœurs s'approchaient du chevalet. Que ces dames voient au moins l'original de ma croûte, afin qu'elles sachent ce que j'ai voulu représenter. Le voilà, mesdemoiselles. Un brave attendant sa proie, un illustre patriote attendant l'occasion de sauver sa patrie, l'ennemi commun attendant l'occasion de faire du mal au premier venu, ou un messenger du ciel attendant l'occasion de rendre service au premier venu... tout ce que vous trouverez qui lui ressemble le mieux.

— Dites plutôt, *professore mio*, un pauvre gentilhomme qui attend l'occasion de présenter ses hommages à l'élégance et à la beauté, remarqua Blandois.

— Ou disons, *cattivo soggetto mio*, répondit Gowan, donnant un coup de pinceau au portrait à l'endroit où le visage du modèle venait de remuer, un assassin qui vient de faire son coup. Montrez votre blanche main, Blandois. Tenez-la en dehors du manteau. Ne la remuez pas. »

La main de Blandois tremblait un peu mais, comme il riait en ce moment, c'est ce qui explique pourquoi elle ne pouvait tenir en place.

« Il vient de lutter avec un autre meurtrier ou avec sa victime, voyez-vous, continua Gowan, traçant les mouvements de la main avec quelques coups de pinceau rapides, impatients, heurtés, et en voici les preuves. Tenez donc la main en dehors du manteau !... *Corpo di San Marco*, à quoi donc pensez-vous ? »

Blandois de Paris se mit à rire encore une fois, ce qui fit trembler davantage sa main ; il la leva pour caresser sa moustache qui avait l'air moite ; puis il reprit la pose voulue, avec un air encore un peu plus fanfaron que d'habitude.

Son visage était tourné vers l'endroit où se tenait la petite Dorrit, à côté du chevalet, il n'avait pas cessé de la regarder. Fascinée par le regard particulier de Blandois, la jeune fille ne pouvait en détacher les yeux et elle les tenait fixés sur lui. C'était elle qui tremblait à son tour ; Gowan s'en étant aperçu et supposant qu'elle avait peur du grand chien, qu'elle caressait et qui venait de laisser échapper un sourd grognement, se tourna vers elle pour lui dire :

« Il ne vous fera pas de mal, mademoiselle.

— Je n'ai pas peur de lui, répondit-elle vivement ; mais regardez-le donc. »

Gowan jeta son pinceau et sa palette et saisit des deux mains le chien qu'il retint par le collier.

« Blandois ! comment pouvez-vous être assez sot pour l'irriter ? Par le ciel !... et par l'enfer aussi... il vous mettra en pièces ! Couche-toi, Lion ! entends-tu, animal ? »

Le grand chien, bien qu'il fût à moitié étranglé par son collier, tirait de toutes ses forces pour échapper à son maître et gagner l'estrade. Il se baissait justement pour prendre son élan lorsque Gowan l'avait retenu.

« Lion ! Lion ! (Le chien s'était dressé sur ses pattes de derrière et il y avait lutte entre son maître et lui.) Ici, Lion ! À bas !... Sauvez-vous, cachez-vous, Blandois ! Quel démon avez-vous donc évoqué dans ce diable de chien ?

— Je ne lui ai rien fait.

— Sauvez-vous car je ne peux plus retenir cette bête sauvage ! Sortez de l'atelier ! Sur mon âme, il vous tuera ! »

Le chien, avec un aboiement féroce, fit un dernier effort, tandis que Blandois disparaissait ; puis, au moment où l'animal redevenait soumis, le maître, qui n'était guère moins furieux que la bête, le renversa d'un coup de pied à la tête, et, le tenant sous ses pieds, le frappa si cruellement avec le talon de sa botte, que la gueule du chien fut bientôt tout en sang.

« Maintenant, couche-toi dans ce coin, s'écria le peintre, au bien je t'emmène dehors et je te tue d'un coup de pistolet ! »

Lion obéit et se coucha, léchant sa gueule et sa poitrine. Le maître de Lion s'arrêta un instant pour reprendre haleine ; puis, retrouvant son sang-froid habituel, se retourna pour parler à sa femme et aux visiteuses effrayées. Cette scène s'était passée en moins de deux minutes.

« Voyons, voyons Minnie ! Tu sais bien que Lion est toujours doux et traitable. Il faut que Blandois l'ait irrité. L'animal a ses sympathies et ses antipathies, et il n'aime guère Blandois ; mais je suis sûr, Minnie, que tu peux lui donner un certificat de bonne conduite, car c'est la première fois que tu l'as vu comme ça. »

Minnie était trop troublée pour répondre ; la petite Dorrit cherchait déjà à la calmer ; Fanny, qui avait poussé deux ou trois exclamations, s'était réfugiée auprès de l'artiste, dont elle tenait le bras ; Lion, tout honteux de leur avoir causé tant d'alarmes, vint en rampant se coucher aux pieds de sa maîtresse.

« Brute furieuse, s'écria Gowan le frappant de nouveau. Tu t'en repentiras ! Et il le frappa encore et encore.

— Oh ! ne le punissez plus, je vous en prie s'écria la petite Dorrit. Ne lui faites pas de mal. Voyez comme il est doux ! »

À sa prière, Gowan épargna Lion, qui méritait bien qu'elle intercédât en sa faveur, car il eût été impossible de trouver un chien plus soumis, plus repentant et plus misérable.

Il n'était pas facile de se remettre de l'émotion causée par cet incident et d'ôter à la visite un air de contrainte, quand même la présence de Fanny n'eût pas contribué (dans les circonstances les plus favorables) à jeter un

peu de glace sur la conversation. Dans le peu de paroles échangées avant le départ des deux sœurs, la petite Dorrit crut deviner que Gowan, même dans ses moments d'effusion traitait trop sa femme comme on traite une jolie enfant. Il semblait si peu soupçonner les sentiments profonds cachés à la surface, qu'elle douta qu'il eût lui-même des sentiments bien profonds. Elle se demanda si la frivolité de l'artiste ne provenait pas de l'absence de ces sentiments, et s'il n'en était pas des hommes comme des navires, lesquels, dans une mer peu profonde, où le roc est à fleur de terre, ne peuvent pas faire mordre leur ancre et s'en vont à la dérive.

Il les accompagna jusqu'au bas de l'escalier, s'excusant sur un ton de plaisanterie du modeste logis dont un pauvre diable de son espèce était obligé de se contenter, et remarquant que, si les hauts et puissants Mollusques (qui rougissaient affreusement de voir un de leurs parents dans un pareil trou) jugeaient à propos de lui offrir un domicile plus convenable, il s'empresserait de s'installer pour leur faire plaisir. Au bord de l'eau, les dames reçurent les salutations de Blandois, qui était resté fort pâle depuis sa récente aventure, mais qui eut l'air néanmoins de n'y attacher aucune importance et se mit à rire lorsqu'on lui parla de Lion.

Laissant les deux amis sous la petite vigne de la chaussée dont Gowan faisait tomber en se jouant les feuilles dans l'eau, tandis que Blandois allumait une cigarette, les deux sœurs s'éloignèrent en grande cérémonie, comme elles étaient venues. Il y avait à peine quelques minutes que leur gondole glissait sur l'eau, lorsque la petite Dorrit s'aperçut que Fanny se donnait des airs plus superbes que la circonstance ne paraissait l'exiger ; elle regarda autour d'elle, à travers la fenêtre et la porte de la gondole, pour en découvrir la cause et vit qu'une autre gondole les suivait.

Cette gondole trouvait des moyens pleins d'artifices pour varier sa poursuite ; s'élançant parfois en avant, puis s'arrêtant pour les laisser passer ; d'autres fois, lorsque la route était assez large, marchant de conserve avec elles ; d'autres fois suivant à l'arrière de façon à toucher la barque des deux sœurs. Comme peu à peu Fanny écarta toute réserve et laissa voir qu'elle faisait des minauderies à l'adresse de la personne cachée dans le mystérieux canot, qu'elle affectait cependant de ne pas voir, la petite Dorrit demanda enfin :

« Qui est-ce donc ?

— Tu sais bien... cette buse, répondit Mlle Fanny.

— Qui ? redemanda la petite Dorrit.

— Ma chère enfant, répliqua Fanny (d'un ton qui donnait à croire qu'avant la protestation de l'oncle Frédéric, elle aurait remplacé cette formule par celle de *petite bête*), comme tu as la conception lente ! C'est le jeune Sparkler. »

Elle ouvrit la croisée qui se trouvait de son côté et se penchant en arrière, dans une attitude indolente, le coude appuyé sur le rebord, elle s'éventa avec un riche éventail espagnol noir et or. La gondole persécutrice s'étant tout à coup élancée, et les ayant dépassées, elles purent entrevoir un moment l'œil du jeune Sparkler collé à la croisée. Fanny se mit à rire avec coquetterie en disant à sa sœur :

« As-tu jamais vu un imbécile de cette force, ma chère ?

— Crois-tu qu'il ait l'intention de nous suivre ainsi jusqu'à la maison ? demanda la petite Dorrit.

— Ma précieuse enfant, répondit Fanny, je ne sais pas au juste de quoi un idiot amoureux est capable, mais je ne serais pas étonnée le moins du monde s'il allait nous accompagner jusque chez nous. La distance n'est pas si énorme. Il n'hésiterait guère, je m'imagine à nous suivre d'un bout à l'autre de Venise, s'il meurt d'envie de me voir.

— Il en meurt donc d'envie ?

— Vraiment, ma chère, tu m'adresses là une question assez embarrassante. Je crois que oui. Tu ferais mieux de demander ces renseignements à Édouard. Si je ne me trompe, Sparkler l'a pris pour son confident. Il paraît que le malheureux donne la comédie au Casino et ailleurs à force de parler de moi. Mais tu feras mieux de te renseigner auprès d'Édouard, si cela t'intéresse.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas songé à nous faire une visite, remarqua la petite Dorrit après un moment de réflexion.

— Ma chère, ta surprise cessera bientôt, pour peu que je sois bien informée. Je ne serais pas étonnée qu'il vînt nous rendre visite aujourd'hui même. Je soupçonne qu'il serait venu plus tôt s'il en avait eu le courage.

— Le verras-tu ?

— Ma foi, ma chère, cela dépend. Je ne suis pas décidée. Tiens, le voilà qui repasse. Regarde-le donc... Nicodème, va ! »

Le fait est que M. Sparkler, dont l'œil collé à la vitre aurait pu passer pour un défaut dans le verre, et qui arrêta sa barque sans motif apparent, n'avait pas du tout l'air d'un homme de génie.

« Tu me demandes si je le verrai, ma chère, continua Fanny dont la pose calme, gracieuse et indifférente eût été digne de Mme Merdle elle-même, qu'entends-tu par là ?

— J'entends... je crois que j'ai voulu te demander quelles sont tes intentions, chère Fanny ? »

Fanny se mit encore à rire d'un rire à la fois affable et malin, et elle répondit en passant le bras autour de la taille de sa sœur d'un air enjoué et affectueux :

« Dis-moi un peu, ma petite chérie. Lorsque nous avons rencontré cette femme à Martigny, qu'as-tu pensé de sa conduite ? As-tu deviné la raison du parti qu'elle a pris en un clin d'œil ?

— Non, Fanny.

— Alors je vais te l'apprendre. Elle s'est dit : « Je ne ferai jamais la moindre allusion à cette autre rencontre qui a eu lieu dans des circonstances bien différentes, et je n'aurai jamais l'air de croire que ce soient les mêmes personnes. » Voilà comment cette dame se tire d'un mauvais pas. Que t'ai-je dit en sortant de son hôtel de Harley-Street ? Il n'y a pas au monde une femme plus insolente et plus fausse que celle-là. Mais quant à l'insolence, ma chérie, elle pourra rencontrer un jour ou l'autre des gens qui la valent. »

Un geste significatif de l'éventail espagnol dirigé vers la poitrine de Fanny indiqua avec beaucoup d'expression où l'on pouvait trouver ces gens-là.

« Ce n'est pas tout, continua Fanny. Elle fait la même recommandation à Sparkler ; elle ne lui permet pas de me suivre jusqu'à ce qu'elle ait fait entrer dans sa ridicule caboche (on ne peut vraiment pas appeler ça une tête), qu'il doit faire semblant d'être devenu amoureux de moi dans la cour de l'auberge.

— Pourquoi cela ? demanda la petite Dorrit.

— Pourquoi ? Bonté divine, ma chérie, comment peux-tu me faire une pareille question ? (Ici les mots *ma chérie* ressemblaient encore beaucoup par le ton à la *petite bécasse* d'autrefois.) Ne vois-tu donc pas que je suis devenue un assez beau parti pour ce jeune nigaud ? Et ne vois-tu pas aussi qu'elle affecte de mettre cette dissimulation à notre compte, et que, pour s'en décharger les épaules (de fort belles épaules, je suis forcée d'en convenir), remarqua Mlle Fanny en se regardant avec complaisance), elle fait semblant de tenir cette conduite par égard pour nos sentiments ?

— Mais nous pouvons toujours rétablir la vérité.

— Oui ; mais, s'il te plaît, nous ne rétablirons rien du tout, riposta Fanny. Non, non, je ne souffrirai pas cela, Amy. Ce mensonge est de son cru, il n'est pas du mien ; quand elle en aura assez, elle le dira. »

Dans l'enivrement de son triomphe anticipé, Mlle Fanny, agitant d'une main son éventail espagnol, serra de l'autre la taille de sa sœur comme si elle eût été entrain de broyer les côtes de Mme Merdle.

« Non, non, répéta Fanny. Elle verra qu'on peut lui rendre la monnaie de sa pièce. C'est elle qui a tracé la route : je l'y suivrai. Et avec la bénédiction du destin et de la fortune, je continuerai à cultiver la connaissance de cette dame jusqu'à ce qu'elle m'ait vue donner à sa femme de chambre des objets de toilette dix fois plus fins et plus coûteux que ceux qu'elle m'a fait donner par sa modiste ! »

La petite Dorrit garda le silence : elle savait qu'elle n'avait pas voix au chapitre lorsqu'il s'agissait de maintenir la dignité de la famille, et elle tenait à ne pas perdre la faveur que Fanny venait de lui rendre d'une façon inattendue. Elle ne pouvait approuver, mais elle garda le silence. Fanny savait très-bien à quoi elle pensait : elle le savait si bien qu'elle ne tarda pas à le lui demander.

« As-tu l'intention d'encourager M. Sparkler, Fanny ? demanda la petite Dorrit en réponse.

— Encourager, ma chère ? répliqua la sœur avec un sourire dédaigneux. Cela dépend de ce que tu entends par *encourager*. Non, je n'ai pas l'intention de l'encourager. Mais je veux en faire mon esclave. »

La petite Dorrit lança à sa sœur un regard sérieux et inquiet ; mais Mlle Fanny ne s'intimidait pas pour si peu. Elle ferma son éventail noir et

or et s'en servit pour donner une petite tape sur le nez de sa sœur, de l'air d'une fière beauté qui s'amuse à instruire une humble compagne.

« Je vais le faire courir et rapporter comme un chien de chasse, ma chère, et il faut qu'il devienne mon vassal. Et si je ne parviens pas aussi à humilier sa mère, ce ne sera pas ma faute.

— As-tu bien réfléchi... chère Fanny (ne te fâche pas, nous sommes si bonnes amies maintenant...) où cela peut te mener ?

— Je n'y ai pas encore songé, ma chère, répondit Fanny d'un ton de suprême indifférence ; nous verrons. En attendant, telles sont mes intentions. Et il m'a fallu si longtemps pour te les expliquer que nous voici arrivées. Et voilà la gondole du jeune Sparkler qui stationne devant notre porte, où il demande si la famille est visible... Par le plus pur des hasards, naturellement ! »

En effet l'amoureux était là, debout devant sa gondole, une carte de visite à la main, feignant d'adresser à un domestique son hypocrite question. Grâce à ce concours de circonstances, le jeune homme, l'instant d'après, se présenta devant les deux demoiselles dans une pose que l'antiquité n'eût pas regardée comme d'un bon augure pour le succès de sa passion ; car les bateliers des jeunes filles, ayant été fort ennuyés par la poursuite de M. Sparkler, ménagèrent une si douce collision entre leur barque et celle de ce gentleman qu'il fut renversé par la base comme une grande quille et exhiba les semelles de ses bottes à l'objet de sa flamme, tandis que le reste de son individu se débattait au fond du bateau dans les bras d'un de ses gondoliers.

Cependant Mlle Fanny ayant demandé avec beaucoup d'intérêt si le monsieur ne s'était pas fait mal, M. Sparkler se redressa plus promptement qu'on n'aurait pu s'y attendre et bégaya en rougissant « Pas le moins du monde. » Mlle Fanny ne se rappelant pas avoir jamais rencontré ce jeune homme, continuait son chemin après avoir répondu par un salut assez hautain, lorsque M. Sparkler s'avança et se nomma. Même alors, elle ne put parvenir à se rappeler où elle avait entendu ce nom et il fallut que M. Sparkler lui expliquât qu'il avait eu l'honneur de la rencontrer à Martigny. Alors seulement elle daigna se souvenir de l'avoir déjà vu et demander si madame sa mère se portait bien.

« Merci, bégaya M. Sparkler. À merveille... c'est-à-dire, assez mal.

— À Venise ? demanda Mlle Fanny.

— À Rome, répliqua M. Sparkler. Je suis ici tout seul. Je venais faire une visite à M. Édouard Dorrit. Et même à M. Dorrit père, également... en un mot, à la famille. »

Se tournant d'un air gracieux vers ses gens, Mlle Fanny demanda si son papa et son frère étaient à la maison. Sur leur réponse affirmative, M. Sparkler offrit humblement le bras à Mlle Fanny, qui l'accepta et monta le grand escalier, ornée de son berger. Si ce jeune gentleman se figurait, comme c'est vraisemblable, qu'il avait affaire à une demoiselle pas rouée du tout, il se trompait de beaucoup.

Arrivé dans un salon de réception un peu moisi, dont les tristes tentures d'un vert de mer fané étaient si usées et si flétries qu'elles auraient pu, par analogie, réclamer une parenté très-rapprochée avec les épaves d'herbes marines qui flottaient sous les croisées ou se cramponnaient aux murs, pleurant sur le malheureux sort de leurs parents emprisonnés, Mlle Fanny envoya des messagers à la recherche de son père et de son frère. En attendant l'arrivée de ces deux messieurs, l'ex-danseuse s'arrangea sur un canapé dans une attitude très-avantageuse, et acheva la conquête de M. Sparkler en hasardant quelques remarques sur le Dante, personnage que ce gentleman regardait comme un vieux bonhomme assez excentrique qui avait l'habitude de se coiffer d'une couronne de feuillage et de s'asseoir sur un escabeau, sans que personne pût deviner pourquoi, devant le portail de la cathédrale de Florence.

M. Dorrit reçut le visiteur avec une urbanité extrême, ou plutôt avec sa grâce la plus aristocratique. Il demanda spécialement des nouvelles de *madame* Merdle. Il demanda spécialement des nouvelles de *monsieur* Merdle. Le jeune Sparkler, qui paraissait arracher les paroles une à une du col de sa chemise, répondit que Mme Merdle, blasée de sa maison de campagne, non moins blasée de son pied-à-terre de Brighton, ne pouvant pas non plus, voyez-vous, rester à Londres, lorsqu'il n'y avait plus une âme dans la ville, et ne se sentant pas d'humeur à aller en visite à la campagne chez un tas de gens, s'était décidée à pousser une pointe jusqu'à Rome, où une femme comme elle, d'une beauté proverbiale et pas bégueule du tout,

ne pouvait pas manquer de produire un certain effet. Quant à M. Merdle, les gens de bourse et autres individus de ce genre avaient tellement besoin de lui que M. Sparkler ne croyait pas le système monétaire du pays assez fort pour se passer d'un pareil homme ; M. Sparkler ne dissimula pourtant pas que les occupations de M. Merdle paraissaient quelquefois mettre sur les dents ce banquier phénoménal, dont la santé avait grand besoin d'un petit temps de galop à la campagne ou à l'étranger. M. Sparkler donna aussi à entendre que, quant à lui personnellement, il comptait se rendre (pour affaire assez urgente) partout où irait la famille Dorrit.

Cet immense effort oratoire demanda du temps, mais on en vit la fin. M. Dorrit exprima alors l'espoir que M. Sparkler leur ferait le plaisir de dîner avec eux un de ces jours. M. Sparkler accueillit si gracieusement cette idée, que M. Dorrit lui demanda ce qu'il comptait faire ce jour même, par exemple ?

Le jeune Edmond, comptant ne rien faire du tout (son occupation habituelle, la seule à laquelle il fût propre), on l'engagea sans plus tarder et on lui fit promettre d'accompagner les dames à l'Opéra après le repas.

Vers l'heure du dîner, M. Sparkler sortit de l'onde, comme le fils de Vénus quand il vint après madame sa mère, et monta le grand escalier dans ses plus beaux atours. Si Fanny lui avait paru charmante le matin, elle lui sembla trois fois plus belle le soir, grâce à une toilette qui allait à ravir à son genre de beauté et à un air de nonchalance qui doubla, tripla, riva les fers du jeune amoureux.

« Il paraît, monsieur Sparkler, lui dit son amphitryon pendant le repas, que vous connaissez... hem !... M. Gowan.... M. Henry Gowan ?

— Très-bien, monsieur, répondit M. Sparkler. Sa mère et la mienne sont de vieilles connaissances.

— Si j'y avais songé, continua M. Dorrit avec un air de protection aussi imposant que celui de lord Decimus lui-même, je vous aurais priée, Amy, de lui écrire un mot pour les engager à dîner avec nous aujourd'hui. Nos gens seraient allés... hem !... les prendre et les auraient ramenés. Nous avons plus de... hem !... gondoles qu'il ne nous en faut. Je regrette de n'y avoir pas songé. Rafraîchissez-m'en demain la mémoire, je vous prie. »

La petite Dorrit se demanda comment M. Henry Gowan prendrait leur patronage ; mais elle promit à son père de ne pas oublier sa recommandation.

« Savez-vous si M. Henry Gowan fait... hem !... des portraits ? » demanda M. Dorrit.

M. Sparkler opina que M. Henry Gowan était prêt à accepter toutes les commandes qu'on voudrait bien lui faire, portraits ou autres.

« Il n'est pas entré dans une voie particulière ? » demanda M. Dorrit.

M. Sparkler, auquel l'amour inspirait le désir de briller, répondit que, pour entrer dans une voie particulière, il faudrait qu'un homme commençât par adopter une chaussure particulière : par exemple, un chasseur devait porter des souliers de chasse, un cavalier, des bottes à éperons, tandis qu'il croyait avoir remarqué que son ami Henry Gowan se chaussait comme tout le monde.

« Pas de spécialité ? » remarqua M. Dorrit.

Comme c'était là un mot peu familier à Sparkler, que sa récente tirade avait d'ailleurs épuisé, il répondit :

« Non, merci. Je n'en prends jamais.

— Dans tous les cas, ajouta M. Dorrit, il me serait très-agréable de présenter à un gentleman si bien né, un... hem !... léger témoignage du désir que j'ai de lui rendre service et de développer... hem !... les germes de son génie. Je crois que je ferai bien d'engager M. Gowan à faire mon portrait. Si le résultat de cet essai est... hem !... était satisfaisant des deux parts, je pourrais ensuite le prier d'entreprendre les autres membres de ma famille. »

M. Sparkler pensa bien que ce serait là une bonne occasion de faire la remarque qu'il y avait *certain*s membres de la famille Dorrit (en appuyant d'une façon marquée sur le mot *certain*s) auxquels nul peintre n'était capable de rendre justice. Mais, faute d'une formule pour exprimer cette idée originale, M. Sparkler la laissa remonter au ciel sans emploi.

Ce malheur fut d'autant plus regrettable que Mlle Fanny applaudit beaucoup au projet du portrait et poussa son père à le mettre à exécution. Elle savait que M. Gowan avait renoncé à un brillant avenir pour épouser sa

jolie femme ; une chaumière et son cœur, peindre des tableaux pour payer son dîner, c'était quelque chose de si délicieux et de si intéressant qu'elle suppliait son papa de donner cette commande à M. Gowan, qu'il réussît ou non dans les portraits ; d'ailleurs Amy et elle savaient d'avance qu'il s'en tirait à merveille, car elles avaient vu sur son chevalet un portrait frappant qu'elles avaient eu l'occasion de comparer à l'original. Ces remarques (ainsi que le voulait Fanny) firent presque perdre la tête à l'infortuné M. Sparkler ; car si, d'un côté, elles annonçaient que Mlle Fanny n'était pas imperméable au sentiment, cette naïve demoiselle paraissait dans l'innocence de son cœur ne pas se douter seulement de l'admiration de son soupirant, qui sentait, dans sa jalousie contre le rival inconnu, que les yeux lui sortaient de la tête.

Redescendant au sein de la mer après le dîner et ressortant des flots pour monter l'escalier de l'Opéra, précédée d'un gondolier, en manière de triton armé d'une vaste lanterne de toile, la famille Dorrit entra dans sa loge et M. Sparkler commença une soirée d'angoisse.

La salle étant sombre et la loge bien éclairée, Mlles Dorrit reçurent pendant la représentation plusieurs visites de leur connaissance. Fanny s'intéressa tellement à ses visiteurs, elle prit en leur faveur des poses si séduisantes, échangea tant de petites confidences et se disputa si gentiment avec eux sur l'identité des personnes assises dans des loges éloignées, que l'infortuné Sparkler se prit à détester l'humanité tout entière. Mais le sort lui tenait deux consolations en réserve pour la fin de la soirée. Fanny lui donna son éventail à tenir tandis qu'elle ajustait son manteau, et il eut l'incalculable privilège de lui offrir le bras derechef pour regagner sa gondole. Ces menus encouragements n'étaient pas grand-chose, mais c'était tout juste ce qu'il fallait, selon M. Sparkler pour empêcher un individu de se livrer au désespoir. Il n'est pas impossible que Mlle Fanny eût la même pensée.

Le triton, toujours armé de sa lanterne, se tenait à la porte de la loge, ainsi qu'une foule d'autres tritons aux portes d'autres loges. Le triton des Dorrit baissa sa lanterne afin d'éclairer les marches, et M. Sparkler chargea de plus en plus la lourde chaîne qu'il traînait en esclave, lorsqu'il vit

... De sa petitesse étalant l'ironie
Son pied moqueur rire à côté du sien.

Parmi les flâneurs rassemblés sur le perron, se trouvait Blandois de Paris. Il leur parla et descendit à côté de Fanny.

La petite Dorrit marchait en avant avec son frère et Mme Général (M. Dorrit était resté chez lui) ; mais au bord du quai ils se rejoignirent de nouveau. La jeune fille tressaillit en voyant si près d'elle Blandois, qui aidait Fanny à monter dans la gondole.

« Gowan a fait une grande perte, dit-il, depuis qu'il a été assez heureux pour recevoir la visite de deux charmantes dames.

— Une perte ? répéta Fanny au moment où Sparkler, sacrifié au nouveau venu, la quittait pendant qu'elle se disposait à s'asseoir dans la barque.

— Oui, répliqua Blandois. Son chien, Lion. »

Il tenait dans sa main celle de la petite Dorrit en parlant.

« Il est mort, dit-il.

— Mort ? répéta la petite Dorrit. Ce noble animal ?

— Ma foi, chères dames, dit Blandois souriant et haussant les épaules, il faut que quelqu'un ait empoisonné ce noble animal : les dogues meurent comme les doges. »

CHAPITRE VII.

Où il est surtout question de prunes et de prismes.

Mme Général, toujours assise sur le siège de sa voiture de cérémonie, menant d'une main assurée l'attelage des convenances, se donnait beaucoup de peine pour former aux belles manières sa très-chère petite amie, quoique la très-chère petite amie de Mme Général fit de son mieux pour la contenter. Quelques efforts qu'elle eût faits dans le cours de sa vie laborieuse pour atteindre tel ou tel but, jamais il ne lui en avait fallu tant que pour se laisser vernir par Mme Général. Rien ne lui mettait l'esprit à la gêne comme de se soumettre aux opérations de polissage de cette main distinguée ; mais elle se résigna aux besoins de la famille dans ses jours de grandeur, comme elle s'était résignée aux besoins de la famille dans ses jours de misère, et, sous ce rapport, elle ne céda pas plus à ses propres inclinations qu'elle n'avait cédé à la faim elle-même, du temps qu'elle mettait son dîner de côté pour que son père eût de quoi souper.

Durant l'épreuve que lui fit subir Mme Général, elle eut une consolation qui lui donna plus de force et lui inspira plus de reconnaissance que n'en eût éprouvé sans doute un cœur moins dévoué, moins affectueux, moins habitué aux luttes et aux sacrifices ; et, à ce propos, on n'a qu'à regarder autour de soi pour voir que les cœurs comme celui de la petite Dorrit n'ont jamais l'air de raisonner aussi juste que les gens qui les exploitent. Cette consolation, la petite Dorrit la trouvait dans la bonté soutenue de sa sœur. Peu lui importait que cette bonté prît la forme d'une protection tolérante, elle s'y était faite. Peu lui importait qu'on la maintînt dans une position inférieure et qu'on la traînât à la suite du char radieux où Mlle Fanny se pavanait, recevant en tribut les hommages de la foule ; la petite Dorrit ne désirait pas une meilleure place. Admirant toujours la beauté de Fanny, sa grâce, sa vive intelligence, sans jamais se demander si l'amour qu'elle lui portait ne venait pas plutôt de la bonté de son propre cœur que du mérite de

sa sœur, elle lui donnait toute la tendresse que peut renfermer le cœur, le cœur riche et fécond d'une sœur.

L'énorme quantité de prunes et de prismes dont Mme Général opéra l'infusion dans la vie de famille de ses chers amis, jointe aux plongeurs continuels que Fanny faisait dans la société, ne laissait qu'un résidu bien insignifiant au fond du bocal. C'est ce qui rendit les confidences échangées avec Fanny doublement précieuses pour la petite Dorrit et ce qui augmenta beaucoup le soulagement qu'elle y trouvait.

« Amy, dit Fanny un soir qu'elles se trouvaient seules après une journée si fatigante que la petite Dorrit était toute harassée, lorsque sa sœur aurait encore volontiers fait une nouvelle excursion dans la société, je vais tâcher de faire entrer quelque chose dans ta petite tête. Tu ne devinerais jamais de quoi il s'agit, je parie.

— C'est assez probable, chère Fanny, répondit la petite Dorrit.

— Allons, je vais te mettre sur la voie mon enfant... Mme Général... »

Des milliers de combinaisons de prunes et de primes ayant fatigué la petite Dorrit pendant toute cette journée, où il n'avait été question que de surface, de vernis, de couleurs sans substance enfin, la petite Dorrit eut l'air de dire qu'elle espérait que Mme Général était couchée pour quelques heures.

« Eh bien ! devines-tu, maintenant ? demanda Fanny.

— Non, ma chère. À moins que je n'aie fait quelque chose, » répliqua la petite Dorrit un peu effrayée, car elle entendait par là quelque chose de nature à érailler le vernis ou à gâter le badigeon.

Cette appréhension amusa tellement Fanny qu'elle prit son éventail favori (elle était assise auprès de sa table de toilette, entourée de tout un arsenal d'armes cruelles, dont la plupart lui avaient servi à blesser le cœur de Sparkler) et donna à sa sœur une foule de petites tapes sur le nez tout en lui parlant.

« Oh Amy, petite Amy ! s'écria-t-elle. Quelle timide petite nigaude tu fais ! Mais il n'y a pas de quoi rire dans ce que je vais te dire. Au contraire. Je suis très-contrariée ma chère.

— Pourvu que ce ne soit pas contre moi, cela m'est égal, répliqua sa sœur en souriant.

— Ah ! mais cela ne m'est pas égal, à moi ; et cela ne te sera pas égal non plus ma chérie, lorsque je t'aurai ouvert les yeux. Amy, as-tu jamais remarqué qu'il y a une certaine personne qui est horriblement polie avec Mme Général ?

— Tout le monde est poli avec Mme Général, répondit la petite Dorrit ; parce que...

— Parce qu'elle glace le monde ? interrompit Fanny. Je ne parle pas de ça. C'est tout entre chose. Voyons ! est-ce que tu n'as pas remarqué, Amy, que papa est horriblement poli avec Mme Général ?

— Non, balbutia Amy toute confuse.

— Non ? cela ne m'étonne pas. Mais la chose n'en est pas moins vraie pourtant. Et rappelle-toi ce que je te dis. Mme Général a des intentions sur papa.

— Chère Fanny, penses-tu donc que Mme Général puisse avoir des intentions sur qui que ce soit ?

— Si je le crois ? riposta Fanny. Ma chérie, j'en suis sûre. Je te dis qu'elle a des intentions sur papa. Et qui plus est, je te dis que papa la regarde comme une merveille, un phénomène de bon ton et de savoir, comme une si précieuse acquisition pour notre famille qu'il est prêt à se monter la tête pour elle au premier moment. C'est cela qui nous ouvrirait une jolie perspective dans l'avenir ! Me vois-tu avec Mme Général pour maman ! »

La petite Dorrit ne répondit pas : « Et moi donc, me vois-tu, avec Mme Général pour belle-mère ! » Mais elle parut inquiète et demanda sérieusement à sa sœur ce qui lui avait donné cette idée.

« Bon Dieu, ma chérie, répondit Fanny d'un ton aigre, autant me demander comment je vois qu'un homme s'éprend de moi ? Je le sais, voilà tout. Cela a beau arriver souvent, je ne m'y trompe jamais. Je suppose que c'est ici la même chose ; je le vois, je le sens, voilà tout ce que je peux dire.

— Tu n'en as jamais rien entendu dire à papa ?

— Rien dire ? répéta Fanny. Ma très-chère petite, quel besoin a-t-il de rien dire pour le quart d'heure ?

— Tu n'en as pas non plus entendu parler à Mme Général ?

— Bonté divine, Amy, répliqua Fanny, la crois-tu femme à aller parler de cela ? N'est-il pas clair comme le jour qu'elle n'a rien à faire pour le moment, que de se tenir bien droit, de garder éternellement ces gants qui m'agacent les nerfs, et de porter des jupes à grand froufrou ? Pourquoi veux-tu qu'elle dise quelque chose ? Si, au whist, elle avait dans ses cartes l'as d'atout, elle n'irait pas le crier par-dessus les toits, enfant que tu es. Il serait toujours temps de le montrer dans le jeu.

— Au moins, Fanny, tu m'accorderas que tu peux te tromper. C'est possible, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, c'est *possible*, répliqua Fanny ; mais je ne me trompe pas. Enfin, je suis heureuse de voir que tu te réserves cette consolation, et que tu prends la chose assez tranquillement pour te rattacher à cette chance-là. Cela me fait espérer que tu auras la force de te résigner à l'événement. Moi je ne pourrais pas, et plutôt que d'accepter une belle-mère de ce genre, j'épouserais je crois, Edmond Sparkler.

— Ô Fanny, je suis sûre que rien ne pourrait te décider à épouser ce jeune homme.

— D'honneur, ma chère, répondit l'ex-danseuse avec un air de suprême indifférence, je n'en mettrais pas ma main au feu. On ne sait pas ce qui peut arriver. D'autant plus que cela me fournirait une foule d'occasions de rendre à cette grande dame, Mme Merdle, la monnaie de sa pièce. Et je t'assure, Amy, que dans ce cas, je ne tarderais pas à profiter de l'occasion. »

Là se bornèrent pour le moment les confidences ; mais Fanny en avait assez dit pour faire jouer à Mme Général et à M. Sparkler un rôle important dans l'esprit de la petite Dorrit et, à partir de cette soirée, elle pensa beaucoup à ces deux personnages.

Mme Général s'était depuis longtemps formé une surface si parfaite, qu'on ne voyait pas du tout ce qu'il y avait dessous, si toutefois il y avait quelque chose. Il n'y avait donc rien à faire de ce côté : toute peine pour rien découvrir par là eût été perdue. On ne pouvait nier que M. Dorrit ne se montrât très-poli avec elle, ni qu'il eût une très-haute opinion de cette

dame ; mais avec tout cela, l'impétueuse Fanny pouvait aisément se tromper. Ce n'était pas comme l'affaire Sparkler ; c'était toute autre chose : celle-là était claire comme le jour ; la petite Dorrit ne pouvait s'y méprendre et elle en était toute surprise et tout alarmée.

Rien ne pouvait égaler le dévouement de M. Sparkler, si ce n'est les caprices et la cruauté de sa belle. Quelquefois elle lui témoignait en public une préférence si marquée qu'il manifestait tout haut sa joie par une espèce de gloussement ; le lendemain, une heure après peut-être, elle le négligeait si complètement, elle le plongeait dans un tel abîme d'obscurité, qu'il cachait mal sous une toux simulée de véritables gémissements. La constance avec laquelle il lui faisait sa cour ne touchait pas le cœur de Fanny ; il avait beau poursuivre Édouard comme son ombre inséparable au point que ce jeune gentleman se vit dans la cruelle nécessité de s'esquiver comme un conspirateur, dans une gondole déguisée et par des portes dérobées, lorsqu'il désirait varier ses plaisirs en changeant un peu de société ; il avait beau prendre un si vif intérêt à la santé de M. Dorrit qu'il venait tous les deux jours en de demander des nouvelles, comme M. Dorrit était en proie à une fièvre intermittente ; il avait beau se promener si constamment en gondole sous les fenêtres de sa Dulcinée qu'il avait l'air d'avoir parié une grosse somme de faire tant de mille à l'heure sur l'eau des lagunes ; chaque fois que la barque de Mlle Fanny se détachait de son pieu, la gondole de M. Sparkler avait beau s'élancer de quelque humide embuscade pour se mettre en chasse, comme si la jeune fille eût été une belle contrebandière et lui un employé des douanes : tout ce qu'il y gagna, c'est que l'air de l'eau salée, auquel il était exposé toute la journée, fortifiant de plus en plus sa constitution robuste, M. Sparkler, au lieu de maigrir à vue d'œil, perdit cette dernière chance d'attendrir sa maîtresse par le spectacle de sa santé chancelante et devint au contraire plus bouffi chaque jour, et cette particularité physique, qui lui donnait bien plus l'air d'un gros poupard que d'un jeune homme passionné, finit par une boursoufflure si extravagante qu'on ne voyait plus les yeux de sa rougeaude figure.

Blandois étant venu présenter ces hommages ; M. Dorrit accueillit avec une certaine affabilité l'ami de M. Gowan, et lui parla de l'idée qu'il avait de prier ce jeune artiste de transmettre ses traits à la postérité. Blandois

approuvant beaucoup ce projet, M. Dorrit songea qu'il serait peut-être agréable à Blandois de faire part à son ami de la belle occasion qui se présentait pour lui. Blandois accepta cette commission avec son aisance habituelle, et jura de s'en acquitter avant une heure d'ici. Lorsqu'il fit part de ce message à Gowan, le *maestro* envoya M. Dorrit au diable une bonne douzaine de fois (car s'il se plaignait de ne pas être protégé, il n'en aimait pas plus pour cela les protecteurs) ; et il ne s'en fallut de rien qu'il se fâchât contre son imprudent ami pour s'être chargé de cette commission.

« Je suis peut-être obtus, mon cher, s'écria-t-il, mais je veux que le diable m'emporte si je vois ce que vous aviez à faire là dedans.

— Mort de ma vie, répondit Blandois je ne le vois pas non plus, si ce n'est que je croyais rendre service à un ami.

— En faisant passer dans sa poche l'argent d'un parvenu ? dit Gowan en fronçant le sourcil. Est-ce là ce que vous voulez dire ? Allez dire à votre autre ami d'aller poser, s'il veut, pour l'enseigne de quelque cabaret, et de faire cadeau de sa commande à un peintre d'enseignes. Pour qui donc me prend-il, et pour qui donc se prend-il ?

— *Maestro*, répondit l'ambassadeur ; et pour qui donc prenez-vous Blandois ? »

Sans paraître se soucier le moins du monde d'éclaircir cette dernière question, M. Gowan commença à siffler d'un air irrité et ne parla plus de M. Dorrit. Mais le lendemain il revint à la charge et dit, de son air dégagé et avec un sourire de dédain.

« Ah ça, Blandois, quand irons-nous voir ce Mécène que vous m'avez déterré ? Nous autres artisans, nous ne devons pas refuser la besogne qu'on veut bien nous commander. Quand est-ce que nous irons prendre les ordres de notre patron ?

— Quand vous voudrez, répondit Blandois d'un ton offensé ; quand il vous plaira. Est-ce que j'ai quelque chose à voir là dedans ? Qu'est-ce que cela me fait ?

— Je n'en sais rien ; mais cela me fait beaucoup, à moi. Cela m'aidera à acheter du pain et du fromage. Il faut vivre ! Allons, en route, mon Blandois ! »

M. Dorrit les reçut en présence de ses filles et de M. Sparkler, qui, par un hasard surprenant, se trouvait là en visite.

« Comment va, Sparkler ? dit Gowan avec insouciance. Lorsque vous n'aurez plus pour vivre que l'esprit de votre mère, mon vieux, je vous souhaite de vous tirer d'affaire mieux que moi. »

M. Dorrit parla alors de sa proposition.

« Monsieur, lui dit Gowan en riant après l'avoir acceptée de fort bonne grâce, je suis trop nouveau dans le métier pour être au courant de tous les mystères de mon art. Je crois que je devrais vous examiner sous différents jours, vous dire que vous avez une tête superbe et avoir l'air de me demander quand je pourrai trouver assez de loisir pour me consacrer avec l'enthousiasme nécessaire au magnifique portrait que je compte faire de vous. Je vous assure (ici Gowan se mit encore à rire) qu'en ce moment je me fais l'effet d'un traître qui aurait pénétré dans le camp de mes chers, spirituels, bons et nobles confrères en peinture. Ce n'est pourtant pas ma faute, si je n'imite pas mieux leur charlatanisme de convention. Mais on ne m'a pas dressé à cela tout petit, et il est trop tard maintenant pour l'apprendre. Or, le fait est que je suis un très-mauvais peintre ; mais pas plus mauvais que la généralité de mes collègues. Si vous tenez absolument à jeter une centaine de guinées [\[1\]](#) par la fenêtre, comme je suis aussi pauvre que peut l'être un parent pauvre de gens haut placés, je vous serai très-obligé de vouloir bien me les jeter à moi de préférence. Je tâcherai de vous en donner pour votre argent ; et si, en fin de compte, je ne réussis qu'à vous faire une croûte, vous en serez quitte pour avoir une croûte, signée d'un nom modeste, au lieu d'avoir une croûte signée d'un nom brillant. »

Ce ton, auquel M. Dorrit ne s'attendait pourtant pas, fut loin de lui déplaire. Cela prouvait que l'artiste (homme de bonne famille et non un simple manœuvre) serait son obligé. Il déclara qu'il s'en rapportait à M. Gowan, et qu'il espérait qu'en leur qualité de gens du monde il aurait l'avantage de cultiver sa connaissance.

« Vous êtes bien bon, répliqua Gowan. Je n'ai pas renoncé au monde depuis que je me suis enrôlé dans la confrérie des artistes (les plus charmants garçons du monde), et je ne suis pas fâché de venir respirer de temps à autre l'odeur de la vieille poudre, au risque de me voir lancé à mi-

ciel, moi et ma présente vocation. Vous ne me soupçonneriez pas, monsieur Dorrit (il se prit de nouveau à rire avec une aisance admirable), d'avoir recours à la franc-maçonnerie du métier... car il n'en est rien ; par Jupiter, je ne peux pas m'empêcher de trahir mes estimables collègues partout où je vais, quoique j'aime et que j'honore ce métier de tout mon cœur... si je vous propose une petite stipulation pour fixer les heures et le lieu de nos séances ?

— Hem ! M. Dorrit ne pouvait pas songer à... hem !... entretenir un soupçon attentatoire à la franchise de M. Gowan.

— Vous êtes encore bien bon, continua Gowan. Monsieur Dorrit, j'apprends que vous comptez aller à Rome. Je compte en faire autant, car j'ai des amis dans cette ville. Puisque je me suis chargé de commettre votre portrait, laissez-moi accomplir cette injustice à Rome et non ici. Nous allons tous être pressés pendant le reste de notre séjour dans cette ville ; et, bien qu'il n'y ait pas à Venise un gueux plus gueux que moi... je ne parle pas des coudes percés, bien entendu... j'ai encore un peu trop de l'amateur... là, voilà que je compromets encore mon métier, vous voyez !... pour accepter une commande à brûle-pourpoint, et me mettre à l'œuvre avec reconnaissance, uniquement pour l'amour des pièces de six pences. »

Cette remarque nouvelle fit sur M. Dorrit une impression non moins favorable que les premières. Elle servit de préface à la première invitation à dîner dont on honora M. et Mme Gowan, et plaça l'artiste sur son terrain habituel parmi ses nouveaux amis.

Mme Gowan, elle aussi, fut placée sur son terrain habituel. Mlle Fanny savait parfaitement que les charmes de Mme Gowan avaient coûté très-cher à son mari ; que ce mariage avait causé un grand remue-ménage dans la famille Mollusque et que Mme Gowan la mère, à moitié morte de chagrin, s'y était résolûment opposée jusqu'à ce qu'elle eût été vaincue par ses sentiments maternels. Mme Général avait également appris que cette union disproportionnée avait donné lieu à beaucoup de chagrin et à de nombreux dissentiments. Quant au digne M. Meagles, on ne prononçait jamais son nom, si ce n'est pour reconnaître qu'il était assez naturel de la part d'un individu de sa classe, d'avoir désiré tirer sa fille du borborygme de sa propre obscurité, et pour ajouter que personne ne pouvait le blâmer d'avoir fait tous ses efforts dans ce but.

La petite Dorrit portait un intérêt trop sincère et trop vigilant à la jolie femme qui était l'objet d'une croyance si facilement acceptée, pour risquer de se tromper dans l'exactitude de ses observations. Elle voyait bien que cette croyance même était pour quelque chose dans l'ombre de tristesse où vivait Mme Gowan, et elle devinait d'instinct la fausseté de ces bruits ; mais ils n'en avaient pas moins pour résultat de mettre un obstacle à ses liaisons avec elle, en rendant les personnes élevées à l'école des *prunes* et des *prismes* de Mme Général extrêmement polies envers Minnie, sans toutefois descendre jusqu'à l'intimité ; et la petite Dorrit, comme élève *boursier* de ce collège, était obligée d'en suivre humblement les règlements.

Cependant il existait déjà entre elles une entente sympathique qui les aurait aidées à vaincre des difficultés plus grandes que celle-là pour devenir amies, malgré des relations encore plus restreintes. Comme si le hasard eût voulu se montrer favorable à cette amitié, les deux jeunes femmes eurent une nouvelle preuve de conformité d'humeur dans l'aversion qu'elles éprouvaient l'une et l'autre pour Blandois de Paris, aversion qui tenait de la répugnance, de l'horreur et de l'antipathie naturelle qu'inspire un odieux reptile.

Outre cette répugnance commune, il existait entre elles une conformité d'humeur toute passive. Blandois se comportait de la même façon envers l'une et l'autre, et elles voyaient bien qu'il n'avait pas avec elles les mêmes manières qu'avec tout le monde. La différence était trop légère en apparence pour être remarquée par un indifférent, mais elle n'échappait pas aux deux amies. Un mouvement presque imperceptible des méchants yeux ou de la main blanche de l'aimable touriste, l'épaisseur d'un cheveu ajoutée à ce jeu fréquent de sa physionomie, où son nez s'abaissait tandis que sa moustache se relevait, renfermait une menace à leur adresse, et leur disait clairement :

« J'ai une puissance secrète par là. Je sais ce que je sais. »

Cette menace ne leur avait jamais semblé plus claire et elles n'avaient jamais mieux cru la lire qu'un jour où Blandois se présenta chez M. Dorrit pour prendre congé avant de quitter Venise. Mme Gowan s'y était rendue dans le même but, et il les trouva seules ; le reste de la famille était sorti. Il n'y avait pas cinq minutes qu'elles étaient ensemble lorsqu'il entra dans le salon, et l'expression particulière de ses traits parut leur dire :

« Vous alliez parler de moi. Eh bien, me voici ! Je viens vous en empêcher !

— Vous attendez Gowan ? » demanda-t-il tout haut, avec son affreux sourire.

Mme Gowan répondit qu'elle ne l'attendait pas.

« Comment ! Il ne vient pas vous chercher ? Alors, permettez à votre très-dévoué serviteur de vous servir de cavalier, lorsque vous rentrerez.

— Merci, je ne rentre pas.

— Vous ne rentrez pas ! J'en suis désolé. »

Mais il n'en fut pas désolé au point de s'éloigner et de les laisser ensemble. Il resta à les entretenir de ses compliments les plus mielleux et de sa conversation la plus choisie ; mais il semblait leur adresser tout le temps ce muet avertissement :

« Non, non, non, chères dames, vous ne vous communiquerez pas vos opinions sur mon compte ; je suis venu tout exprès pour vous en empêcher. »

C'était si clair, et il fit preuve d'une opiniâtreté si diabolique que Mme Gowan se disposa enfin à partir. Lorsque Blandois lui offrit le bras pour descendre l'escalier, elle retint la main de la petite Dorrit dans la sienne, la serra pour l'avertir de prendre garde à elle, et répondit :

« Non, merci ; si vous vouliez seulement voir si mon batelier est là, vous m'obligeriez. »

Blandois ne put faire autrement que de descendre le premier. Tandis qu'il s'éloignait le chapeau à la main, Mme Gowan dit tout bas à la petite Dorrit :

« C'est lui qui a tué le chien.

— M. Gowan le sait-il ? demanda la jeune fille à voix basse.

— Personne ne le sait. Ne regardez pas de mon côté ; suivez cet homme des yeux. Il va revenir dans un instant. Personne ne le sait, mais je suis sûre que c'est lui. Vous aussi, vous en êtes sûre ?

— Je... je le crains.

— Henri a de l'amitié pour lui et ne veut pas en croire de mal. Il est de lui-même si franc et si généreux ! Mais je sens que vous et moi nous

jugeons ce Blandois comme il le mérite. Il prétend que le chien était déjà empoisonné lorsqu'il est devenu si féroce et qu'il a voulu lui sauter à la gorge. Henri le croit ; mais je vois que vous ne le croyez pas plus que moi. Je m'aperçois qu'il nous écoute ; heureusement qu'il ne peut pas nous entendre. Adieu, ma chère ! adieu ! »

Ces dernières paroles furent prononcées tout haut, tandis que le vigilant Blandois s'arrêtait, tournait la tête et les regardait du bas de l'escalier. Certes, malgré le salut poli qu'il leur adressa, il avait l'air assez sinistre pour inspirer à tout véritable philanthrope le désir de lui attacher une pierre au cou avant de le jeter dans l'eau qui roulait devant la voûte sous laquelle il attendait en souriant. Mais comme il ne se trouvait là aucun bienfaiteur de l'humanité, Blandois aida Mme Gowan à monter dans sa gondole, et se tint sur les marches jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'étroit canal, puis il monta dans sa propre barque et s'éloigna à son tour.

La petite Dorrit avait plus d'une fois pensé que Blandois avait pris pied trop aisément dans la maison de son père ; cette pensée lui revint, comme elle remontait le grand escalier. Mais il y avait tant de personnes qui en faisaient autant, depuis que M. Dorrit, aussi bien que sa fille aînée, avait la manie d'aller dans le monde, il n'y avait là rien de bien extraordinaire. C'était une véritable fureur qui s'était emparée de la famille Dorrit : ils avaient la manie de faire de nouvelles connaissances pour donner au loin une haute idée de leurs richesses et de leur importance.

En somme, il sembla à la petite Dorrit que cette société dans laquelle ils vivaient ressemblait, sur une plus grande échelle, à la prison de la Maréchaussée. D'abord, il y avait une foule de visiteurs qui semblaient n'avoir, pour aller à l'étranger, d'autres raisons que les détenus pour entrer dans la prison, c'est-à-dire qu'ils y étaient conduits par leurs dettes, leur paresse, leur parenté, leur curiosité et l'impossibilité générale où ils se trouvaient de faire leur chemin chez eux. Ils arrivaient dans les villes étrangères sous la garde de courriers et de serviteurs indigènes, à peu près comme les détenus arrivaient dans la prison sous celle des sergents. Ils flânaient dans les églises et les musées presque aussi tristement que les détenus se promenaient dans la vieille et sombre cour de la geôle. Ils étaient toujours sur le point de partir le lendemain ou la semaine d'après, sachant rarement ce qu'ils voulaient, ne faisant presque jamais ce qu'ils annonçaient

devoir faire ; allant partout, excepté où ils avaient proclamé l'intention de se rendre, autre ressemblance frappante avec les prisonniers pour dettes. Ils payaient fort cher des logements incommodes, et dépréciaient une ville tout en faisant semblant de l'admirer, tout à fait comme les détenus de la prison de la Maréchaussée. En partant, ils excitaient l'envie des gens qui restaient tout en ayant l'air de ne pas tenir à s'en aller, selon l'habitude invariable des détenus. Ils avaient toujours à la bouche certains mots et certaines phrases de convention qui leur appartenaient en propre, comme l'argot du club et du collège appartenait à la geôle. Ils avaient pour toute occupation suivie, la même incapacité qui distinguait les détenus ; ils se corrompaient les uns les autres, toujours à la leçon des prisonniers insolubles ; ils portaient des toilettes négligées et menaient une existence oisive, suivant encore en cela l'exemple des gens de la Maréchaussée.

Le séjour de la famille Dorrit à Venise touchait à sa fin et ils se rendirent à Rome, avec leur suite. À travers une répétition des scènes qu'ils avaient déjà vues depuis leur arrivée en Italie, mais qui devenaient de plus en plus sales et misérables à mesure qu'ils avançaient, et après avoir passé par un endroit dont l'atmosphère était empestée, ils arrivèrent enfin au but de leur voyage. On avait retenu pour eux un très-bel hôtel sur le Corso, où ils établirent leur quartier général au milieu de cette ville où tout semble s'efforcer de résister au progrès et de se maintenir debout sur les ruines du passé... tout, excepté l'eau qui, obéissant aux lois éternelles, coule sans cesse du haut d'une multitude de magnifiques fontaines.

À Rome, il sembla à la petite Dorrit que la société cessait d'imiter les détenus et que le système des *prunes* et des *prismes* reprenait le dessus. Tout le monde se promenait autour de Saint-Pierre et du Vatican sur les béquilles de quelque autorité acceptée, et commençait par passer tout au sas dans le tamis convenu. Personne ne disait son opinion sur quoi que ce soit mais tout le monde répétait ce qu'avaient dit les Mmes Général, le célèbre M. Eustace ou tout autre touriste distingué. La masse des voyageurs avait l'air d'une collection de victimes volontaires qui venaient se livrer pieds et poings liés à M. Eustace et à ses disciples, pour faire arranger les entrailles de leur intelligence à la mode de cette sainte confrérie. Des régiments d'étrangers aveugles et muets cherchaient leur chemin à tâtons à travers les ruines délabrées des temples, des tombeaux, des palais, des théâtres et des

amphithéâtres de Rome, répétant sans cesse *prunes* et *prismes*, afin de donner à leurs lèvres la forme consacrée. Mme Général était comme le poisson dans l'eau. Personne n'avait d'opinion. Chacun se donnait une peine infinie pour se faire une surface bien polie ; on n'aurait guère trouvé dans tout ce monde-là un individu assez courageux pour dire sa propre façon de penser.

Dès leur arrivée à Rome, Amy eut l'occasion d'étudier une nouvelle modification des *prunes* et des *prismes*. Ils furent aussitôt honorés d'une visite de Mme Merdle, qui, cet hiver-là, cultivait en grand, dans la cité éternelle, les préceptes professés par Mme Général. L'habileté que Fanny et la mère d'Edmond Sparkler déployèrent dans l'assaut qu'elles firent ensemble dès cette première rencontre, éblouit la petite Dorrit comme le cliquetis des fleurets.

« Vous me voyez ravie, dit Mme Merdle, de renouer une connaissance commencée sous de si mauvais auspices à Martigny.

— À Martigny, naturellement, répéta Fanny : j'en suis charmée, pour ma part.

— J'ai appris de mon fils Edmond Sparkler, qu'il a déjà mis à profit l'heureux hasard de cette rencontre. Il est revenu enchanté de Venise.

— Vraiment ? répliqua Fanny d'un air nonchalant. Y est-il resté longtemps ?

— M. Dorrit serait aussi à même que moi de répondre à cette question, riposta la Poitrine en se tournant vers ce gentleman, car Edmond lui doit une grande partie du plaisir qu'il y a trouvé dans son séjour.

— Oh ! cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit Fanny. Je crois que papa a eu le plaisir d'inviter M. Sparkler à dîner deux ou trois fois, c'est bien peu de chose. Comme nous voyions un monde fou et que nous tenions table ouverte, il n'y a aucun mérite à avoir engagé monsieur votre fils.

— Excepté, ma chère, l'interrompt M. Dorrit, excepté que... hem !... j'ai eu beaucoup de plaisir à... hem !... témoigner, selon mes faibles moyens, la... ha ! hem !... grande estime que m'inspire... hem ! ainsi qu'à tout le monde... un caractère aussi distingué et aussi princier que celui de M. Merdle. »

La Poitrine reçut ce compliment d'une façon très-gracieuse.

« Il faut vous dire, madame Merdle, remarqua Fanny, comme pour remettre l'infortuné M. Sparkler au dernier plan, que papa professe une vive admiration pour M. Merdle.

— C'est à regret, madame, reprit M. Dorrit, que j'ai su par M. Sparkler que... hem !... nous ne verrons probablement pas M. Merdle cet hiver ?

— Il est vraiment si occupé, répliqua Mme Merdle, et on a tant besoin de lui là-bas, que je crains qu'il ne puisse me rejoindre ici. Il y a un siècle qu'il n'a pas quitté Londres. Vous, mademoiselle Dorrit, vous voyagez depuis longtemps ?

— Oui vraiment... depuis un nombre incroyable d'années, répondit Fanny en grasseyant et avec un aplomb imperturbable.

— C'est ce que je pensais.

— Je n'en doute pas.

— J'espère néanmoins, reprit M. Dorrit, que si je n'ai pas le... hem ! l'immense avantage de faire connaissance avec M. Merdle de ce côté-ci des Alpes ou de la Méditerranée, j'aurai cet honneur à mon retour en Angleterre. C'est un honneur que je désire vivement et que je saurai apprécier.

— M. Merdle, j'en suis convaincue, répliqua la femme de ce grand homme, en admirant Fanny à travers son lorgnon, ne l'appréciera pas moins de son côté. »

La petite Dorrit, toujours réservée et solitaire, bien qu'elle ne se tînt plus enfermée dans sa chambre, crut d'abord que tout cela n'était que *prunes* et *prismes*. Mais comme son père, après avoir assisté à une brillante réception chez Mme Merdle, répéta le lendemain à table et dans l'intimité, qu'il désirait connaître M. Merdle afin de profiter des conseils de ce grand homme pour le placement de sa fortune, elle commença à penser que cela pouvait signifier quelque chose tout de bon, et elle devint elle-même assez curieuse de voir le prodige financier du jour.

1. ↑ Deux mille six cent vingt-cinq francs.

CHAPITRE VIII.

Mme Gowan la mère se rappelle, un peu tard, qu'il faut des époux assortis.

Tandis que les eaux de Venise et les ruines de Rome se grillaient au soleil pour le plus grand plaisir de la famille Dorrit, et fournissaient tous les jours à des milliers de crayons voyageurs des sujets d'esquisses qui ne ressemblaient à rien, la maison Doyce et Clennam faisait retentir de ses coups de marteau la cour du Cœur-Saignant, où la voix mâle du fer contre le fer résonnait sans cesse pendant les heures du travail.

Le plus jeune des deux associés avait achevé de mettre en ordre les livres et les comptes, et le plus âgé, n'ayant plus qu'à s'occuper de ses ingénieuses inventions, avait beaucoup fait pour augmenter la réputation de la fabrique. En sa qualité d'homme de talent, il eut nécessairement à lutter contre les obstacles sans nombre que le gouvernement oppose toujours à cette classe de malfaiteurs. Du reste, il n'est que fort raisonnable de la part des autorités d'en agir ainsi, puisque l'art de simplifier les choses est l'ennemi né, l'ennemi mortel de l'art de tout entraver. Telle est la base du système que le ministère des Circonlocutions défend *unguibus et rostro*, et qui consiste à prévenir tout sujet de Sa Majesté Britannique, que, s'il vient à montrer du talent, ce ne peut être qu'à ses risques et périls : à l'impatiser, à lui barrer le chemin, à donner aux voleurs la tentation et le temps de le dépouiller, en rendant toute persévérance de sa part incertaine, difficile et coûteuse, et à confisquer, au bout d'un terme de jouissance très-limité, la propriété de ceux qu'il traite le mieux, comme si un brevet d'invention équivalait à un crime capital pour la prescription. Ce système a toujours été celui des Mollusques, et vraiment c'est encore une chose bien raisonnable. Car enfin, quiconque se rend coupable d'une invention utile est nécessairement un homme actif et sérieux ; or les Mollusques craignent et détestent ces gens-là comme la peste. Et c'est encore une chose bien

raisonnable vraiment, car, dans un pays affligé d'un grand nombre d'hommes actifs et sérieux, on risque de voir disparaître en moins de rien jusqu'au dernier des Mollusques des postes où ils sont incrustés.

Daniel Doyce, faisant face à la situation et aux pénalités encourues, continua à travailler par amour du travail. Clennam, qui l'encourageait par sa cordiale coopération, devint un soutien moral pour son ami, en même temps qu'il lui rendait de bons services comme associé. La maison était en pleine prospérité... Les deux associés avaient l'un pour l'autre la plus grande estime.

Mais Daniel ne pouvait oublier le projet qu'il entretenait depuis tant d'années. On ne devait guère s'attendre à le lui voir oublier ; un homme capable de renoncer ainsi à son invention ne l'aurait jamais conçue et n'aurait eu ni assez de patience ni assez de persévérance pour la perfectionner. C'est ce que devinait Clennam lorsque le soir il voyait Daniel Doyce, après avoir examiné ses modèles et ses plans, se consoler avant de les remettre de côté, en marmottant tout bas que la chose était tout aussi vraie qu'elle l'avait jamais été.

Clennam aurait cru manquer à une stipulation tacite du contrat d'association, s'il n'avait témoigné aucune sympathie pour tant d'efforts si mal récompensés. Ce sentiment réveilla en lui l'intérêt passager que le sujet avait fait naître dans son âme, à la porte du ministère des Circonlocutions. Il pria Doyce de lui expliquer son invention.

« Vous userez d'indulgence, si je ne vous comprends pas tout d'abord, ajouta-t-il, attendu que je ne suis pas du métier, Doyce.

— Pas du métier ? Vous auriez fait un excellent industriel, au contraire, si vous vous étiez adonné au métier. Je ne connais pas de meilleure tête que la vôtre pour comprendre ces choses-là.

— C'est pourtant une tête, je suis fâché de le dire, qui ne connaît pas les premiers éléments des arts mécaniques.

— Je ne dis pas ça, et je doute que vous ayez le droit de le dire vous-même. Un homme sensé, dont l'esprit a été cultivé ou qui s'est donné la peine de le cultiver lui-même, ne peut dire qu'il manque des premiers éléments de quelque art que ce soit. Je n'aime pas les mystères. Peu m'importe que l'homme appelé à juger mon œuvre sur une explication

franche et claire appartienne à une classe ou à une autre, pourvu qu'il soit dans les conditions dont je parlais tout à l'heure.

— Dans tous les cas... on dira que nous sommes en train d'échanger des compliments, mais nous savons tous deux qu'il n'en est rien... je suis bien sûr d'entendre une explication aussi nette qu'il est possible de la donner.

— Allons ! répondit Doyce, je tâcherai ! »

Doyce avait le talent, assez commun chez les hommes de sa trempe, d'expliquer les choses qu'il concevait, et de démontrer ce qu'il voulait, avec la force et la clarté qui le frappaient lui-même. Ses démonstrations étaient si bien entendues, si nettes, si simples, qu'il était difficile de ne pas les comprendre. Il y avait une contradiction grotesque entre le vague préjugé, accepté par l'opinion, qu'un inventeur ne saurait être qu'un visionnaire, et la précision, la sagacité avec lesquelles l'œil et le pouce de Doyce parcouraient les devis, s'arrêtant avec patience à certains points, revenant à d'autres d'où il fallait faire découler quelque explication supplémentaire, sa marche soigneuse et prudente, pour tout éclaircir, tout prouver à chaque phase importante de sa démonstration, avant de faire un pas de plus. La modestie avec laquelle il s'effaçait n'était guère moins remarquable. Il ne disait jamais : « J'ai découvert ce nouveau procédé, j'ai inventé cette combinaison ; » mais il expliquait son invention comme s'il se fût agi d'un ouvrage du divin architecte qu'il aurait observé par hasard : tant il se mettait à l'écart, mêlant à sa tranquille admiration de son œuvre une aimable nuance de respect et une calme conviction que son invention s'appuyait sur des lois irréfragables.

Clennam consacra non-seulement cette soirée-là, mais plusieurs soirées consécutives à cette investigation. Plus il la poursuivait, plus il contemplait la tête grise penchée sur ces plans et l'œil sagace qui brillait de plaisir en les expliquant (bien qu'ils fussent la cause de tous les soucis qui lui serraient le cœur depuis douze longues années), moins il pouvait, plus jeune et plus énergique, se résigner à ne pas tenter un dernier effort. Enfin il dit à son associé :

« Doyce, leur dernier mot, c'est qu'il fallait laisser là l'affaire, enterrée avec Dieu sait combien d'autres, ou tout recommencer.

— Oui, c'est là ce que les nobles gentlemen du ministère ont décidé au bout de douze ans d'examen.

— Voilà des individus bien capables de juger votre invention, ma foi ! dit Clennam avec amertume.

— C'est toujours la vieille histoire, remarqua Doyce. J'aurais tort de vouloir me poser en martyr, lorsque j'ai tant de camarades.

— L'abandonner ou tout recommencer ! répéta Clennam d'un ton rêveur.

— Tel est le résumé de la décision de ses messieurs.

— Eh bien ? mon ami, s'écria Clennam se levant et saisissant la main rude du mécanicien, nous recommencerons. »

Doyce parut effrayé et répliqua (très-vivement pour un homme aussi calme que lui) :

« Non, non. Il vaut mieux laisser cela de côté, beaucoup mieux. On en parlera un jour, un peu plus tôt, un peu plus tard. Moi, j'y renonce. Vous oubliez, mon cher Clennam, que j'y ai renoncé ; c'est une affaire finie.

— Oui, Doyce, c'est une affaire finie pour vous ; et je reconnais que vous ne devez pas vous exposer à de nouvelles rebuffades. Mais moi, je n'ai encore rien fait. Je suis plus jeune que vous ; je n'ai mis qu'une seule fois les pieds dans ce précieux ministère des Circonlocutions, et j'ai le courage de l'inexpérience. Allons ! je suis décidé à livrer l'assaut. Vous continuerez à faire exactement ce que vous avez fait depuis que nous sommes associés. Je puis très-aisément, sans renoncer en rien à mes occupations habituelles, faire des démarches, afin qu'on vous rende justice ; et, à moins que je n'aie quelque succès à vous annoncer, je ne vous reparlerai plus de mes tentatives. »

Daniel Doyce n'y consentit pas tout de suite, et répéta à plusieurs reprises qu'il valait mieux renoncer à l'affaire. Mais comme il était naturel qu'il se laissât persuader par Clennam, il finit par céder. Arthur entreprit donc la tâche longue et ingrate d'obtenir quelque chose du ministère des Circonlocutions.

Bientôt on ne vit plus que lui dans les antichambres de ce ministère, où les garçons de bureau le recevaient presque toujours comme un filou dans le greffe d'un commissaire de police ; la principale différence qu'il y avait

entre ce magistrat et les employés du ministère, c'est que l'un tenait à garder le filou, tandis que les autres faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se débarrasser de Clennam. Mais cela lui était égal ; il était résolu à ne pas lâcher prise. Il y eut donc un véritable déluge d'imprimés à remplir, de lettres, de minutes, de notes, de signatures, de contre-signatures, de contre-contre-signatures, de renvois en avant et en arrière, à droite et à gauche, en diagonale et en zigzag.

Ici se présente un trait caractéristique du ministère des Circonlocutions que nous n'avons pas encore enregistré. Lorsque cette admirable institution s'attirait des désagréments et se voyait attaquée par quelqu'un de ses enragés députés (que les Mollusques de second ordre regardaient comme un possédé du démon), non pas à propos d'une bévue particulière, mais comme étant une institution tout à fait abominable et digne au plus des petites-maisons, alors le noble ou très-honorable Mollusque chargé de représenter ce ministère à la chambre, tombait sur ce membre malavisé et le pourfendait sans autre arme que la déclaration pure et simple de la quantité de besogne que ce ministère avait expédiée (d'autres diraient entravée) dans un temps donné. Alors le noble ou très-honorable Mollusque en question se présentait, tenant à la main un papier contenant quelques chiffres, auxquels il priait la chambre de vouloir bien accorder toute son attention. Alors les Mollusques de second ordre, obéissant à une consigne, s'écriaient : *Écoutez, écoutez, écoutez ! ou lisez !* Alors le noble ou très-honorable orateur sentait, monsieur le président, d'après ce petit document, qui, selon lui, devait porter la conviction dans l'esprit même le plus borné (*rires ironiques et bravos de la part des Mollusques inférieurs*), que durant le dernier semestre ce ministère si calomnié (*marques d'approbation*) avait écrit ou reçu quinze mille lettres (*bravos*), vingt-quatre mille minutes (*nouveaux applaudissements*) et trente-deux mille cinq cent dix-sept rapports (*bravos frénétiques*). Qui plus est, un ingénieur gentleman, attaché à ce ministère, avait eu l'obligeance de faire un calcul assez curieux sur la quantité de papier et autres fournitures employés dans les divers bureaux dudit ministère. Ce calcul était annexé au petit document qu'il venait déjà de citer, et il y puisait le fait remarquable que les feuilles de papier ministre qu'on y avait consommées pour le service public pendant le semestre dernier, suffiraient pour couvrir dans toute leur longueur les deux trottoirs

d'Oxford-Street et laisseraient même de quoi tapisser un demi-mille de Parc voisin (*bravos formidables et rires*), tandis que, d'un autre côté, on y avait usé assez de ficelle (de ficelle rouge officielle)... pour orner de gracieux festons toutes les rues, depuis le coin de Hyde-Park jusqu'à la grande poste. Alors, au milieu d'une bruyante manifestation ministérielle, le noble et très-honorable Mollusque s'asseyait, laissant sur le champ de bataille les membres épars de l'imprudent agresseur. Après cette démolition exemplaire du coupable, il ne se trouvait plus personne pour oser dire que, plus le ministère faisait de besogne, moins les affaires marchaient, et que le plus grand service qu'il pût rendre au malheureux public, ce serait de ne rien faire du tout.

Arthur ayant assez d'occupation sur les bras, grâce à cette tâche supplémentaire qui avait suffi pour faire mourir à la peine plus d'un homme utile, menait une existence assez monotone. Il ne prenait pas, depuis plusieurs mois, d'autre distraction que de faire ses visites régulières à la triste chambre de la paralytique, et ses visites presque aussi régulières à la villa Meagles.

La petite Dorrit lui manquait cruellement. Il savait bien qu'en partant elle laisserait un vide dans son existence, mais il ne se doutait pas que ce vide dût être si grand. L'expérience seule lui apprit quelle place importante cette familière petite figure occupait dans sa vie et quel vide elle laissait derrière elle. Il sentit aussi qu'il fallait abandonner tout espoir de la revoir, car il connaissait trop bien le caractère de la famille Dorrit pour ne pas être convaincu que la jeune fille et lui étaient désormais séparés par une distance infranchissable. L'intérêt qu'elle lui avait inspiré et la confiance qu'elle lui avait témoignée avaient pris dans son esprit une teinte de tristesse, grâce à la rapidité avec laquelle ils s'étaient enfuis, et s'étaient confondus dans le passé avec les autres affections tendres dont il n'avait plus que le regret.

Lorsqu'il reçut la lettre d'Amy il fut très-ému, mais il n'en sentit pas moins qu'ils étaient séparés désormais par des obstacles plus sérieux que la distance. Cette lettre lui permit de voir plus clairement aussi la place que la famille Dorrit assignait à celui qui les avait obligés autrefois. Il vit que la petite Dorrit lui conservait en secret un tendre et reconnaissant souvenir, mais que les autres le confondaient dans leur mémoire avec la geôle, et le reste de leur passé peu glorieux.

Dans ces méditations, qui remplissaient toutes ses journées, il la voyait au contraire toujours telle qu'elle était autrefois. C'était son innocente amie, sa délicate enfant, sa chère petite Dorrit. Le changement de fortune qui la lui avait enlevée ne fit que le confirmer dans l'habitude qu'il avait prise le soir où les roses avaient été emportées par le courant de se regarder comme un homme beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en effet. Il y avait dans l'affection qu'il portait à la petite Dorrit quelque chose de tendre mais de paternel qui eût causé à la jeune fille une angoisse dont il ne se doutait guère. Il songeait à l'avenir de sa petite amie, au mari qu'elle épouserait, avec un désintéressement qui eût brisé le cœur de la pauvre enfant en lui enlevant jusqu'à la dernière lueur d'espérance.

Tout ce qui l'entourait l'entretenait dans cette habitude de se regarder comme un homme âgé qui avait désormais dit adieu pour toujours à ces sentiments contre lesquels il avait eu à lutter à propos de Minnie Gowan, il n'y avait déjà pas si longtemps de cela, à ne compter que les mois et les saisons. Ses rapports avec M. et Mme Meagles étaient d'un gendre veuf avec les parents de sa femme. Si la sœur jumelle de Minnie, au lieu de mourir tout enfant, avait atteint la fleur de l'âge et que Clennam l'eût épousée, la nature de ses relations avec les parents n'aurait pas été différente. Tout cela contribua insensiblement à lui mettre dans l'esprit qu'il était d'âge à renoncer au sentiment pour lequel il n'était plus fait.

Il apprenait d'eux invariablement que Minnie leur répétait dans ses lettres qu'elle était heureuse et qu'elle aimait son mari ; mais, invariablement aussi, il voyait l'ancien nuage assombrir les traits de M. Meagles dès qu'il parlait de sa fille. Depuis le mariage il n'avait jamais été aussi radieux qu'autrefois. Il se ressentait encore de la douleur que lui avait causée le départ de Chérie. Il n'avait rien perdu de son humeur bonne, naturelle et franche ; mais comme si ses traits, à force de contempler sans cesse les portraits de ses filles, qui ne pouvaient lui renvoyer qu'une expression toujours la même, leur auraient emprunté sans le savoir cette uniformité, son visage, dans tous les jeux divers de sa physionomie, avait toujours au fond l'expression du regret.

Un samedi soir, pendant l'hiver, Clennam se trouvait à la villa Meagles, lorsque Mme Gowan la mère arriva dans l'équipage des invalides distingués de Hampton-Court, cet équipage, vous savez, qui devait feindre

d'être tour à tour la propriété exclusive du locataire du jour. Elle en descendit, à l'ombre de son grand éventail vert, pour honorer d'une visite M. et Mme Meagles.

« Comment allez-vous, papa Meagles, et vous, maman Meagles ? demanda-t-elle d'un ton courroucé à ses humbles alliés. Quand avez-vous reçu des nouvelles directes ou indirectes de mon pauvre garçon ? »

Mon pauvre garçon voulait dire *mon fils* ; et cette façon de parler servait (sans que personne eût le droit de s'en offenser le moins du monde) à entretenir la fiction que l'infortuné était tombé victime de ces intrigants de Meagles.

« Et cette jolie enfant, continua Mme Gowan, en avez-vous des nouvelles plus récentes que les miennes ? »

Jolie enfant donnait aussi à entendre, d'une manière délicate, que c'était cette beauté de Chérie qui avait seule captivé son fils, et lui avait fait faire le sacrifice d'une foule d'avantages qui l'attendaient dans le monde.

« C'est vraiment une grande consolation, poursuivit la dame, sans se fatiguer à prêter beaucoup d'attention aux réponses qu'elle recevait, c'est une consolation inexprimable de savoir qu'ils sont toujours heureux. Mon pauvre garçon est d'un naturel si volage, il est tellement habitué à courir et à promener son inconstance parmi une foule de gens qui l'idolâtrèrent, que l'assurance du bonheur de leur ménage est vraiment pour moi la plus grande consolation du monde. Je présume qu'ils sont gueux comme des rats, papa Meagles.

— J'espère bien que non, madame, répondit M. Meagles, agacé par cette question. J'espère qu'ils sauront bien administrer leur petit revenu.

— Oh, non ! cher Meagles ! répliqua la dame lui donnant une tape sur le bras avec son éventail vert, qu'elle releva adroitement pour cacher un bâillement à la compagnie, comment un homme de votre expérience, un homme d'affaires comme vous... car vous savez que sous ce rapport, vous êtes beaucoup trop fort pour nous qui ne connaissons rien à ces choses-là... (C'était encore une manière de faire entendre que M. Meagles était un habile intrigant)... Comment pouvez-vous parler de bien administrer leur petit revenu ? Mon pauvre cher garçon ! administrer quelques centaines de

guinées ! Et la belle jolie donna, la voyez-vous administrer ça ! papa Meagles, vous voulez plaisanter !

— Eh bien madame, répondit gravement M. Meagles, je regrette d'être obligé d'avouer qu'Henri a déjà fait des dettes.

— Mon cher bonhomme... Je ne fais pas de cérémonie avec vous, parce que nous sommes presque parents... eh ! mais oui, maman Meagles, s'écria Mme Gowan, comme si c'était là une idée absurde qui la frappait pour la première fois, il y a entre nous une espèce de parenté !... Mon cher brave homme, dans ce monde on ne peut pas *tout* avoir. »

Nouvelle manière d'insinuer avec toute la politesse possible, que jusqu'alors le succès avait couronné les affaires de cet intrigant de Meagles. Mme Gowan trouva l'idée si bonne qu'elle appuya dessus en répétant :

« Pas *tout*. Non, non, papa Meagles, dans ce monde on ne peut pas *tout* avoir.

— Et oserais-je vous demander, madame, riposta M. Meagles le teint un peu plus animé que de coutume, qui s'attend à tout avoir dans le monde ?

— Oh ! personne, personne ! répondit Mme Gowan. J'allais dire... mais vous m'avez fait oublier, questionneur que vous êtes... Qu'allais-je donc vous dire !... »

Abaissant son grand éventail vert, elle contempla M. Meagles d'un air rêveur, cherchant à recueillir ses idées : ce qui ne contribua nullement à calmer l'irritation de ce gentleman.

« Ah ! j'y suis ! Oui, c'est cela ! reprit Mme Gowan. Il faut vous rappeler que mon pauvre garçon a toujours été habitué à entretenir certaines espérances. Peut-être ces espérances ont-elles été réalisées, peut-être ne l'ont-elles pas été... »

— Autant dire tout de suite qu'elles ne l'ont pas été, », interrompit M. Meagles.

Mme Gowan lui adressa un coup d'œil irrité ; mais elle repoussa cette velléité de colère avec un hochement de tête et un geste de son éventail, et continua sans changer de ton :

« Au reste, cela ne fait rien à l'affaire. Mon pauvre garçon a été habitué à ce genre de choses-là, vous ne l'ignoriez pas et vous deviez donc vous

attendre aux conséquences. Moi-même, j'ai clairement prévu ces conséquences, aussi n'en suis-je nullement étonnée. Vous non plus, papa Meagles, vous ne devez pas l'être, impossible que vous le soyez. Vous avez dû prévoir tout cela. »

M. Meagles regarda sa femme, puis Clennam, se mordit les lèvres et toussa.

« Et voilà mon pauvre garçon, poursuivit Mme Gowan, à qui l'on fait part, en fait d'espérances, qu'il y a un petit chérubin en expectative, avec toutes les dépenses qui s'ensuivent pour subvenir à cette addition de famille ! Pauvre Henry ! Mais ce qui est fait est fait : il est trop tard maintenant pour y remédier. Seulement, papa Meagles, ne parlez pas des dettes qu'ils ont pu faire comme d'une découverte, parce que ce serait par trop fort.

— Trop fort, madame, dit M. Meagles, comme s'il demandait une explication.

— Là, là ! s'écria Mme Gowan, remettant papa Meagles à sa place par un geste expressif de sa main. Certainement, ce serait trop fort pour la mère de mon pauvre garçon : elle n'aurait pas la force de supporter cela. Ils sont mariés et nous ne pouvons pas faire qu'ils ne le soient pas. Là, là ! Je sais cela. Vous n'avez pas besoin de me le dire, papa Meagles. Je le sais parfaitement bien... Que disais-je donc tout à l'heure ? Que c'est une grande consolation qu'ils continuent à vivre heureux ensemble. Il faut espérer que cela durera. Il faut espérer que la jolie enfant fera tout ce qu'elle peut pour rendre mon pauvre garçon heureux et satisfait. Papa et maman Meagles, n'en parlons plus. Nous n'avons jamais envisagé cette question du même point de vue, et nous ne changerons pas. Là, là ! C'est fini, je ne dirai plus rien. »

Il est certain que Mme Gowan, maintenant qu'elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire pour conserver sa position mythologique au milieu des nuages, et pour avertir M. Meagles qu'il ne devait pas se figurer qu'on le laisserait jouir en paix des honneurs d'une pareille alliance, était toute disposée à ne pas abuser de sa victoire en poussant les choses trop loin. Si M. Meagles avait voulu écouter le coup d'œil de sa femme ou le geste expressif de Clennam, il aurait permis à la dame de s'éloigner dans toute la

joie du triomphe. Mais Chérie était les délices et l'orgueil de son cœur ; s'il avait jamais pu la défendre avec plus de dévouement ou l'aimer avec plus de tendresse qu'aux jours où elle était le soleil de sa maison, c'eût été maintenant, maintenant qu'elle n'en faisait plus le charme et la grâce, maintenant qu'elle était perdue pour eux.

« Madame Gowan, dit M. Meagles, j'ai toujours été un homme tout rond. Je voudrais essayer de me livrer à des mystifications élégantes, soit pour me tromper moi-même, soit pour tromper les autres, soit pour me tromper moi-même en trompant les autres, que très-probablement, je n'y réussirais pas.

— Papa Meagles, répondit Mme Gowan avec un sourire affable, tandis que l'incarnat de sa joue paraissait plus vif que de coutume, à mesure que le reste de son visage devenait plus pâle, c'est très-probable.

— Par conséquent, ma bonne dame, continua M. Meagles, qui avait beaucoup de peine à se contenir, j'espère que je puis, sans blesser personne, prier les autres de vouloir bien m'épargner des mystifications de ce genre.

— Maman Meagles, remarqua Mme Gowan, votre brave homme est incompréhensible ce soir. »

En s'adressant à cette digne lady, Mme Gowan comptait lui faire prendre part à la discussion, afin de lui chercher noise et de remporter sur elle une victoire facile. Mais M. Meagle intervint pour déconcerter cette ruse de guerre.

« Mère, dit-il, vous n'êtes pas de force, ma chère ; les armes ne sont pas égales. Je vous prie donc de me laisser répondre. Voyons, madame Gowan, voyons ! tâchons d'avoir du bon sens, et d'avoir avec cela un peu de bon cœur et de loyauté. Ne plaignez pas Henry votre fils, ma chère dame ; ce ne serait pas raisonnable ni juste. Ne disons pas que nous espérons que Minnie rendra votre fils heureux, ni même que nous espérons que votre fils fera le bonheur de Minnie (M. Meagles n'avait pas lui-même l'air très-heureux en prononçant ces paroles), mais disons que nous espérons qu'ils se rendront heureux mutuellement.

— C'est évident et restons-en là, père, dit la bonne et conciliante Mme Meagles.

— Mais, non, mère, répliqua M. Meagles, pas encore : tout à l'heure. Je ne puis en rester là ; j'ai encore quelques mots à dire. Madame Gowan,

j'espère que vous ne me trouvez pas trop excité. Je crois que je n'en ai pas l'air.

— Bien au contraire, répondit Mme Gowan, secouant à la fois sa tête et son éventail vert, afin de donner plus d'énergie à cette dénégation.

— Merci, madame. Très-bien. Néanmoins, je me sens un peu... je ne voudrais pas me servir d'une expression trop forte... dirai-je un peu blessé ? demanda M. Meagles d'un ton conciliateur, plein de franchise et de modération.

— Vous n'avez qu'à dire comme vous voudrez. Cela m'est parfaitement indifférent.

— Non, non, ne répondez pas ainsi, ce ne serait pas aimable. Je me sens un peu blessé lorsque j'entends dire que l'on a dû prévoir ce qui arrive, qu'il est trop tard maintenant, et le reste.

— *Vraiment*, papa Meagles ? Eh bien, cela ne m'étonne pas du tout.

— Tant pis, madame, riposta M. Meagles. J'espérais au moins que cela vous aurait étonnée, et que vous n'auriez pas cru généreux de venir, de gaieté de cœur, me blesser dans un endroit aussi sensible.

— Je ne suis nullement responsable, vous savez, des reproches que peut vous adresser votre conscience. »

Le pauvre M. Meagles demeura immobile de surprise.

« Si par malheur vous vous reconnaissiez dans mes paroles, poursuivit Mme Gowan, à qui la faute ? Si vous sentez où le bât vous blesse, ce n'est pas à *moi* qu'il faut en vouloir, papa Meagles.

— Mais, morbleu, madame ! s'écria M. Meagles, cela revient à dire...

— Allons, papa Meagles, papa Meagles, interrompit Mme Gowan, qui s'exprimait avec un sang-froid et une amabilité extrêmes dès que son interlocuteur s'échauffait le moins du monde ; peut-être, afin d'éviter les méprises, ferai-je mieux de parler moi-même en mon nom que de vous laisser prendre la peine de parler pour moi. Cela revient à dire, avez-vous commencé... Avec votre permission, j'achèverai la phrase. Cela revient à dire (non que je tienne à appuyer là-dessus, ni même à vous le rappeler, car cela ne servirait à rien ; mon unique désir est au contraire d'en sortir le moins mal possible)... que depuis le commencement je me suis opposée à

ce mariage de votre invention, et que je n'y ai consenti qu'à contre-cœur et au dernier moment.

— Mère ! s'écria M. Meagles. Entendez-vous cela ? Arthur, entendez-vous ce que dit madame ?

— Comme la salle est d'une dimension commode, dit Mme Gowan, en regardant autour d'elle sans cesser de s'éventer et à tous égards on ne peut mieux disposée pour les charmes de la conversation, je me figure que tout le monde a dû m'entendre. »

Il s'écoula quelques minutes avant que M. Meagles pût se cramponner à sa chaise avec assez de fermeté pour s'empêcher de faire un bond au premier mot qu'il dirait en réponse.

« Madame, dit-il enfin, je regrette que vous m'y obligiez, mais vous me permettez de vous rappeler la conduite et le langage que j'ai tenu depuis le commencement.

— Oh ! mon cher monsieur, répliqua Mme Gowan, souriant et hochant la tête avec un air d'intelligence accusatrice, je les ai parfaitement compris, je vous assure.

— Avant cette époque, madame, continua M. Meagles, je n'avais jamais su ce que c'était que le chagrin. Oh ! non ; je n'avais jamais connu l'inquiétude et la peine, et ç'a été pour moi une épreuve si douloureuse que... »

Que M. Meagles, en un mot, ne put en dire davantage à ce sujet et se cacha le visage dans son foulard.

« J'ai parfaitement compris toute l'affaire, reprit Mme Gowan regardant tranquillement par-dessus son éventail. Puisque vous en avez appelé à M. Clennam vous me permettez d'en appeler à lui à mon tour. Il sait si j'ai été prise ou non pour dupe.

— Il me répugne, répondit Clennam, vers qui tous les regards venaient de se diriger, de prendre part à cette discussion attendu que je désire demeurer en bonne intelligence avec M. Henri Gowan. J'ai des motifs très-sérieux pour le désirer. Mme Gowan, il est vrai, dans une conversation que j'ai eue avec elle avant le mariage, a attribué à mon ami, M. Meagles, le dessein de conclure cette union ; et j'ai essayé de la détromper. Je lui ai dit que je

savais (et c'était vrai : je le sais mieux que jamais) que M. Meagles s'y est fermement opposé en paroles et en action jusqu'au dernier moment.

— Là ! dit Mme Gowan, tournant vers M. Meagles la paume de ses deux mains étendues, comme si elle représentait la justice en personne, et conseillait au coupable d'avouer son crime, puisqu'il y avait contre lui des preuves écrasantes. Vous voyez ! Très-bien ! Maintenant, papa et maman Meagles (ici Mme Gowan se leva), je prendrai la liberté de mettre un terme à cette formidable controverse. Je ne dirai plus un mot de la justice de ma cause. J'ajouterai seulement que c'était là une nouvelle preuve de ce que l'expérience a déjà démontré mille fois ; ces choses-là ne tournent jamais bien... ou, comme dirait mon pauvre garçon, on en est pour ses frais... bref, cela ne réussit jamais...

— Quel genre de choses ? demanda M. Meagles.

— C'est en vain que des personnes qui ont des antécédents si dissemblables chercheraient à s'apparier ensemble ; lorsqu'un étrange hasard matrimonial vient d'aventure les bousculer ensemble, plutôt que les atteler les unes avec les autres, il est impossible qu'elles voient du même point de vue l'accident qui les a rapprochées violemment. Cela ne réussit jamais.

— Permettez-moi de vous faire observer, madame... commença M. Meagles.

— Non, non ! l'interrompit Mme Gowan. À quoi bon ? N'est-ce pas un fait avéré ? Cela ne réussit jamais. Donc, s'il vous plaît, je suivrai mon chemin et vous le vôtre. Cela ne m'empêchera pas de recevoir toujours avec plaisir la jolie femme de mon pauvre garçon, et je m'efforcerai de vivre avec elle dans les termes les plus affectueux. Mais, quant à ces relations où l'on ne sait si l'on est avec des parents ou des étrangers, il n'y a rien de plus agaçant ni de plus assommant, si bien que cela finit par un état de choses trop grotesque pour pouvoir durer. Je vous assure que cela ne réussit jamais. »

Mme Gowan adressa un salut souriant au salon plutôt qu'à ceux qui s'y trouvaient, et fit ses adieux à papa et à maman Meagles. Clennam se leva pour la reconduire jusqu'à la boîte à pilules qui servait alternativement de

bonbonnière à toutes les pilules de Hampton-Court. La pensionnaire de l'État monta dans ce véhicule avec une sérénité distinguée et roula.

À partir de ce jour, cette dame se plut à raconter à ses amis d'un ton de badinage enjoué, comment, après bien des efforts, elle avait découvert qu'il n'y avait pas moyen de connaître les parents de la femme d'Henry, ces gens qui avaient tant intrigué pour attirer son pauvre garçon. Avait-elle réfléchi d'avance qu'en se débarrassant d'eux, elle donnerait meilleur air à son mensonge favori, s'épargnerait quelques visites ennuyeuses, et ne courrait aucun risque, puisque la jolie enfant était bel et bien mariée, et que son père l'aimait à la folie ? Mme Gowan, la mère, pourrait seule répondre à cette question. Néanmoins l'auteur de la présente histoire a aussi son opinion à cet égard, et il est décidément pour l'affirmative.

CHAPITRE IX.

Parais ! disparais !

« Arthur, mon garçon, dit M. Meagles le lendemain soir, mère et moi nous avons causé de notre entrevue d'hier, et nous ne serions pas à notre aise si nous laissions les choses dans cet état. Cette élégante parente à nous... cette chère dame que vous avez vue hier...

— Je comprends, dit Arthur.

— Cet ornement de la société, malgré sa condescendance et son affabilité, pourrait bien nous représenter sous un faux jour. Nous sommes prêts à endurer bien des choses par amour pour Chérie, mais si ça lui était égal, nous aimerions mieux ne pas laisser sans réponse les insinuations de cette dame.

— Bon, dit Arthur. Continuez.

— Car, voyez-vous, poursuivit M. Meagles, cela pourrait nous faire du tort dans l'esprit de notre gendre, cela pourrait même nous faire du tort dans l'esprit de notre fille, et causer beaucoup de désagréments domestiques. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ?

— Certainement, répliqua Clennam. Il y a beaucoup de raisons dans ce que vous dites. »

Il venait de regarder Mme Meagles, qui était toujours du côté du bon, et il avait lu dans son visage ouvert qu'elle le priait de donner raison à M. Meagles.

« De sorte que nous sommes fort disposés, mère et moi, ajouta M. Meagles, à faire nos malles pour nous en retourner chez les *en avant marchons*. Je veux dire que nous sommes fort disposés à nous mettre en route et à traverser la France au galop pour aller en Italie retrouver notre Chérie.

— Et je ne crois pas, répondit Arthur, touché par le bonheur qui éclairait par anticipation le visage de Mme Meagles (elle avait dû ressembler beaucoup à sa fille, autrefois), que vous ayez rien de mieux à faire. Si donc vous me demandez mon avis, je vous conseille de partir demain.

— Bien vrai, hein ? dit M. Meagles. Mère, voilà ce que j'appelle une approbation en règle. »

Mère, avec un coup d'œil de reconnaissance qui fit beaucoup de plaisir à Arthur, répondit qu'en effet on ne pouvait mieux les confirmer dans leur avis.

« D'ailleurs, reprit M. Meagles, pendant que l'ancien nuage revenait assombrir son front, d'ailleurs le fait est que mon gendre a déjà contracté de nouvelles dettes, et je suppose qu'il me faudra le tirer d'embarras encore une fois. Quand il n'y aurait que ce motif-là, nous ferons peut-être aussi bien d'aller là-bas en amis voir un peu ce qui s'y passe. Et puis, voilà mère qui s'inquiète trop (c'est assez naturel pourtant) de la santé de Chérie, et qui désire qu'elle ne soit pas seule dans un moment comme celui-là. Toujours est-il, Arthur, que notre pauvre Chérie est bien loin et qu'elle doit se trouver bien isolée au milieu d'une ville étrangère dans les circonstances actuelles. On aura beau la soigner aussi bien que la plus grande dame du pays, elle n'en est pas moins très-loin ; car, si le dicton populaire nous répète qu'*il n'y a pas de petit chez soi*, avec votre permission, j'ajouterai ceci au proverbe : c'est qu'on a beau être à Rome, on n'est pas pour cela chez soi.

— C'est parfaitement exact, répondit Clennam. Voilà plus de raisons qu'il n'en faut pour partir.

— Je suis charmé que vous pensiez comme moi ; cela me décide. Mère, ma chère, tu peux commencer tes préparatifs. Nous avons perdu notre bonne petite interprète (elle parlait à ravir trois langues étrangères, Arthur, vous l'avez entendue bien des fois ; c'est donc toi, mère qui sera obligée de me tirer d'embarras, comme tu pourras. À l'étranger, j'ai toujours besoin de quelqu'un pour me tirer d'embarras, dit M. Meagles hochant la tête, je m'embourbe à chaque instant. Je vais bien encore jusqu'au nom substantif, mais, passé cela, je m'embrouille... et encore le substantif lui-même suffit quelquefois pour me tenir au gosier, pour peu qu'il soit coriace.

— Mais j’y pense, répliqua Clennam, Cavalletto est à votre service. Il ira avec vous si vous voulez. Je ne voudrais pas le perdre, mais je sais que vous me le ramènerez.

— Je vous remercie, Arthur, répliqua M. Meagles, réfléchissant à cette proposition ; mais je ne crois pas que je profite de votre offre. Non. Je me laisserai remorquer par mère. Caval-Looro (voilà déjà un nom qui à lui seul suffit pour m’embourber avant de partir, cela ressemble au refrain d’une de nos chansons à boire), Caval-Looro vous est trop utile : je ne veux pas vous en priver. D’ailleurs Dieu sait quand nous reviendrons, et on ne peut pas vous l’enlever pour un temps indéfini. La maison n’est plus ce qu’elle était. Elle ne renferme que deux petits êtres de moins qu’elle n’en renfermait autrefois... Chérie et son infortunée bonne, Tattycoram ; mais elle nous paraît bien vide maintenant. Une fois en route nous ne savons pas quand nous reviendrons. Non, Arthur, me voilà bien décidé à me laisser remorquer par mère. »

Clennam pensa qu’en somme, ils se tireraient peut-être mieux d’affaire tout seuls, et il n’insista pas.

« Si vous voulez bien venir ici de temps en temps et y rester pour vous reposer et changer d’air, lorsque cela ne vous ennuiera pas trop, reprit M. Meagles, je serai heureux... et mère aussi sera heureuse, j’en suis sûr... de penser que notre vieille demeure, entièrement déserte, et que les deux enfants qui nous regardent là sur la muraille, ont quelqu’un pour leur renvoyer un coup d’œil d’amitié. Vous appartenez tellement à la maison, Arthur, vous êtes tellement de la famille, et nous aurions tous été si heureux si cela avait pu se faire... mais, voyons un peu... Quel temps fait-il pour voyager ? »

M. Meagles se tut, toussa, et se leva pour aller regarder par la croisée.

Tout le monde fut d’accord pour trouver que le temps promettait d’être magnifique, et Clennam eut soin de ne pas laisser la conversation empiéter sur un terrain plus dangereux jusqu’à qu’elle fût devenue plus calme. Alors il commença peu à peu à parler d’Henry Gowan, de sa vive intelligence, et des aimables qualités qu’on lui trouvait lorsqu’on savait le prendre ; il appuya aussi sur l’affection sincère que l’artiste avait pour sa femme. Clennam ne manqua pas de produire l’effet voulu sur le digne M. Meagles,

dont ces éloges ranimèrent la gaieté, et qui prit mère à témoin que son vœu le plus cher était de vivre en bonne amitié et en bonne intelligence avec son gendre. En quelques heures les meubles furent enveloppés pour les défendre contre la poussière pendant l'absence de la famille (ou, selon l'expression de M. Meagles, on fit la toilette de nuit à la maison et on lui mit les cheveux en papillotes), et, quelques jours plus tard père et mère étaient partis. Mme Tickit et le traité de médecine du docteur Buchan montaient la garde, comme autrefois, derrière le store de la salle à manger, et les pieds d'un promeneur solitaire écrasaient les feuilles mortes dans les allées du jardin désert.

Comme il aimait cet endroit, il laissa rarement passer une semaine sans y retourner. Quelquefois il y restait tout seul depuis le samedi jusqu'au lundi matin ; d'autres fois son associé l'accompagnait ; d'autres fois encore, il ne faisait que de se promener une heure ou deux dans la maison et dans le jardin, puis, après s'être assuré que tout était en ordre, il s'en retournait à Londres. Il trouvait toujours Mme Tickit assise à la fenêtre de la salle à manger, attendant le retour de la famille, coiffée de son tour de cheveux noirs et armée de son traité de médecine.

Dans une de ses visites, Mme Tickit le reçut avec ces paroles :

« Monsieur Clennam, j'ai à vous dire quelque chose qui vous surprendra. »

Le quelque chose en question était une nouvelle si étonnante que Mme Tickit avait quitté sa croisée favorite pour se montrer dans une allée du jardin lorsque Clennam y pénétra par la grille qu'on venait de lui ouvrir.

« De quoi s'agit-il, madame Tickit ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit la fidèle dame de charge après l'avoir conduit dans la salle à manger, dont elle referma la porte ; ou je n'ai jamais vu de ma vie cette enfant égarée et aveuglée, ou c'est elle que j'ai vue hier soir en chair et en os à l'heure du crépuscule.

— Vous ne voulez pas dire Tatty...

— ... coram ? mais si ! interrompit Mme Tickit, achevant du coup sa confidence.

— Où cela ?

— Monsieur Clennam, répliqua Mme Tickit, j'avais les yeux un peu appesantis, sans doute pour avoir attendu un peu plus longtemps que d'habitude mon thé que Marie-Jeanne était en train de préparer. Je ne dormais pas. On ne peut même pas dire que je sommeillais. Ce serait plutôt ce qu'on appelle veiller les yeux fermés. »

Sans demander une explication plus détaillée de cette situation anormale si curieuse Clennam se contenta de dire :

« Je comprends. Et après ?

— Après, monsieur ? continua Mme Tickit, je pensais à une chose ou à une autre. Absolument comme vous pourriez le faire vous-même : comme le premier venu pourrait le faire.

— Précisément. Ensuite ?

— Et je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Clennam, que, quand je me mets à songer à une chose ou à une autre, poursuit Mme Tickit, je pense à la famille. Car, Dieu merci ! continua-t-elle, en prenant un air d'argumentation philosophique, nos pensées ont beau s'égarer, elles roulent plus ou moins sur ce qui nous trotte dans la tête, bon gré mal gré, monsieur, et personne ne peut les en empêcher. »

Arthur reconnut par un signe de tête la vérité de cette découverte.

« Vous savez cela par vous-même, monsieur, j'ose le dire, reprit Mme Tickit ; nous le savons tous par nous-mêmes. Ce n'est pas notre position dans le monde qui peut rien changer à cela, monsieur Clennam : les pensées sont libres... J'étais donc en train de penser à une chose ou à une autre, et surtout à la famille ; non pas à la famille d'aujourd'hui seulement, mais à celle d'autrefois. Car à mon avis, dès qu'on se met à penser à une chose ou à une autre, il semble que le jour commence à baisser dans l'intelligence, et, comme on n'y voit plus clair, tous les temps semblent présents, et il faut du temps quand on sort de cet état-là pour réfléchir et savoir où on en est. »

Arthur fit encore un signe de tête ; il se serait bien gardé de prononcer une parole, de peur de fournir à Mme Tickit une nouvelle occasion de faire montre de ses facultés conversatives.

« Par conséquent, ajouta Mme Tickit, lorsque j'ouvris les paupières et que je la vis regardant en chair et en os à travers la grille, je les refermai sans seulement tressaillir ; car elle se trouvait là juste au moment où, dans ma pensée, elle appartenait à la maison comme vous et moi, de sorte que je n'avais pas songé alors qu'elle s'était sauvée. Mais, monsieur, lorsque je rouvris les paupières une seconde fois, et que je vis qu'elle n'était pas là, j'eus de suite la chair de poule, et je me levai d'un bond.

— Et vous avez couru dehors ?

— Aussi vite que mes pieds ont pu me porter ; mais, vous me croirez si vous voulez, monsieur Clennam, on n'apercevait pas même dans toute la vaste étendue du ciel, le petit doigt de cette jeunesse. »

Arthur, passant naturellement sur l'absence de cette constellation d'un nouveau genre, demanda à Mme Tickit si elle avait elle-même franchi la grille ?

« Je suis sortie, je suis revenue, je suis allée de tous les côtés, répondit la dame, et pas la moindre trace de Tattycoram. »

Il demanda ensuite à Mme Tickit combien elle supposait que s'était écoulé de temps entre les deux élévations de paupières dont elle avait parlé. Mme Tickit, bien qu'elle fit à cette question une réponse minutieuse et circonstanciée, hésitait entre cinq secondes et dix minutes. Il paraissait si évident qu'elle ne savait à quoi s'en tenir à cet égard, et qu'elle avait été réveillée en sursaut, que Clennam était disposé à regarder toute cette vision comme un rêve. Sans blesser la susceptibilité de Mme Tickit en lui confiant cette solution incivile du grand mystère qui la troublait, il se contenta de garder son incrédulité pour lui, et c'est probablement ce qu'il aurait fait jusqu'à la fin de ses jours sans une circonstance qui vint le faire changer d'avis.

Il descendait le Strand à la nuit tombante, précédé par l'allumeur de réverbères, à l'approche duquel les lanternes ternies par le brouillard s'illuminaient l'une après l'autre comme autant de tournesols qui se seraient épanouis tout d'un coup, lorsqu'une file de voitures chargées de charbon et venant d'un des entrepôts du quai obligea les piétons à s'arrêter un instant sur le trottoir. Clennam, qui avait marché assez vite, s'abandonnait au courant de quelque rêverie, et la brusque interruption apportée à cette

double opération de son esprit et de ses pieds, fit qu'il regarda autour de lui d'un air ébahi, ainsi qu'il arrive à la plupart des gens en pareille circonstance.

Il aperçut alors devant lui (il se trouvait séparé d'eux par quelques passants, mais pas assez néanmoins pour qu'il ne pût pas, s'il avait voulu, les toucher en allongeant le bras)... Tattycoram avec un inconnu d'un aspect assez remarquable. C'était un homme à l'air fanfaron, au grand nez recourbé, dont la moustache noire était aussi fausse de ton que ses yeux étaient faux d'expression ; à sa manière de draper son lourd manteau, il était facile de reconnaître un étranger. Sa toilette annonçait un voyageur, et il paraissait n'avoir rejoint la jeune fille que depuis quelques instants. Tandis qu'il se penchait, (car il était beaucoup plus grand que Tattycoram) pour écouter ce qu'elle lui disait, il regardait derrière lui de l'air soupçonneux d'un homme qui est accoutumé à craindre d'avoir quelqu'un à ses trousses. Ce fut ainsi que Clennam aperçut son visage, au moment où les yeux de l'inconnu parcouraient la foule des piétons sans s'arrêter plutôt sur lui que sur tout autre passant.

Il avait à peine retourné la tête, toujours penché pour mieux entendre la jeune fille, lorsque l'embarras cessa, et la foule un moment arrêtée put continuer son chemin. Se baissant toujours pour écouter Tattycoram, l'inconnu s'avancait à côté d'elle ; Clennam les suivit, décidé à obtenir la clef de cette énigme inattendue : il voulait voir où ils allaient.

Au moment où il venait de prendre cette résolution, et elle ne fut pas longue à prendre, il fut de nouveau obligé de s'arrêter tout court. Ceux qu'il suivait s'engagèrent tout à coup dans le passage de l'Adelphi, Tattycoram servant évidemment de guide à l'étranger, et s'avancèrent tout droit comme pour gagner la terrasse qui domine la Tamise.

En cet endroit, même de notre temps, il y a toujours une brusque interruption de l'activité bourdonnante du Strand. Les mille bruits de cette grande rue s'amortissent tout à coup, comme si l'on venait de se mettre du coton dans les oreilles ou de s'envelopper la tête hermétiquement. À cette époque le contraste était plus frappant encore qu'il ne l'est aujourd'hui car il n'y avait pas alors une foule de petits vapeurs sur la rivière, ni d'autres débarcadères que des escaliers de bois très-glissants, pas de chemin de fer sur l'autre bord, pas de pont suspendu ni de marché au poisson dans le

voisinage, pas de trafic sur le pont de pierre le plus rapproché, rien qui remuât sur la rivière, que les canots de passeurs et les bateaux de charbon de terre. De longues rangées de ces derniers navires, amarrés dans la boue aussi solidement que s'ils ne devaient jamais se remettre à flot, donnaient à la rive un aspect lugubre dès qu'il faisait un peu sombre, et refoulaient vers le milieu du fleuve le peu de mouvement qu'on y voyait. À toute heure après le coucher du soleil, et surtout vers le moment où ceux qui ont quelque chose à manger rentrent chez eux, tandis que la plupart des malheureux qui n'ont rien vont se glisser dans les rues pour mendier ou pour voler, c'était un lieu désert qui dominait une scène plus déserte encore.

C'est justement à cette heure que Clennam s'arrêta au coin, suivant des yeux la jeune fille et l'étranger qui descendaient la rue. Ce dernier faisait tant de bruit en marchant sur le pavé sonore que Clennam craignit d'abord d'attirer son attention en y réveillant de nouveaux échos. Mais, lorsque le couple mystérieux eut disparu en tournant le coin obscur qui conduisait à la terrasse, il les suivit en affectant aussi bien qu'il le put l'air d'un promeneur oisif.

Lorsqu'il tourna le coin sombre, Tattycoram et l'étranger s'avançaient le long de la terrasse vers une personne qui se dirigeait de leur côté. Si Clennam eût vu cette personne seule dans les mêmes conditions de lumière, de brouillard et d'éloignement, peut-être ne l'aurait-il pas reconnue au premier abord, mais il était mis sur la voie par la présence de Tattycoram, et reconnut tout de suite Mlle Wade.

Il s'arrêta au coin, regardant du côté de la rue comme s'il eût donné rendez-vous à quelqu'un qui devait arriver par là, mais sans perdre de vue les trois promeneurs. Lorsque ceux-ci se furent rejoints, l'inconnu ôta son chapeau et salua Mlle Wade. Tattycoram parut le présenter à sa maîtresse, en l'excusant d'être venu trop tôt ou trop tard, ou de je ne sais quoi ; puis elle s'éloigna de quelques pas pour les laisser seuls. Mlle Wade et l'étranger se mirent alors à se promener sur la terrasse ; celui-ci avait l'air extrêmement poli et galant ; Mlle Wade, au contraire, semblait extrêmement hautaine et réservée.

Lorsqu'ils arrivèrent près du coin et rebroussèrent chemin, elle lui disait :

« Si je me prive pour cela, monsieur, c'est mon affaire. Ne vous occupez que de ce qui vous regarde, et ne me faites pas de questions.

— Par le ciel, madame ! s'écria l'inconnu avec un nouveau salut, si j'ai été indiscret, ne vous en prenez qu'à mon profond respect pour la force de votre caractère et à mon admiration pour votre beauté.

— Je ne demande ni l'un ni l'autre à qui que ce soit, répondit Mlle Wade, mais à un homme de votre espèce moins qu'à personne. Continuez votre rapport.

— Me pardonnez-vous ? demanda l'autre d'un ton de galanterie humiliée.

— Je vous paye, répliqua-t-elle ; c'est tout ce qu'il vous faut. »

Arthur ne put deviner si Tattycoram se tenait à distance parce qu'elle ne devait pas entendre cette conversation, ou parce qu'elle savait d'avance de quoi il s'agissait. Quand ils se retournaient au bout de leur promenade, elle se retournait et faisait comme eux. Elle marchait les mains croisées devant elle en regardant la rivière ; c'était tout ce qu'Arthur pouvait voir d'elle sans se montrer lui-même. Par un heureux hasard, il y avait là un flâneur qui attendait réellement quelqu'un, et qui tantôt se penchait par-dessus la balustrade pour voir la rivière, tantôt se rapprochait du coin obscur pour regarder dans la direction de la rue, de manière que la présence de Clennam appelait moins d'attention.

Lorsque Mlle Wade et son compagnon revinrent, celle-ci disait :

« Il faut que vous attendiez jusqu'à demain.

— Mille pardons ! répondit-il. Mais c'est vraiment bien désagréable ! Cela ne peut donc pas s'arranger ce soir ?

— Non. Je vous répète que je dois l'aller chercher moi-même avant de vous le donner. »

Elle s'arrêta au milieu du chemin comme pour mettre fin à la conférence. L'inconnu s'arrêta aussi naturellement. Tattycoram se rapprocha d'eux.

« Cela me gêne un peu, dit l'étranger : un peu ; mais, sacrebleu ! ce n'est rien en comparaison du service rendu. Je me trouve justement sans argent ce soir. J'ai bien un excellent banquier dans cette ville, mais je préfère ne

pas m'adresser à cette maison-là avant de pouvoir tirer sur elle pour une somme assez ronde.

— Henriette, dit Mlle Wade, entendez-vous avec lui !... avec le gentleman que voilà... pour lui envoyer quelque argent demain. »

Elle prononça ces paroles en associant le mot *gentleman* d'une façon qui le rendait plus méprisant que l'accentuation la plus marquée, puis elle continua tranquillement à s'avancer.

L'inconnu se pencha de nouveau et Tattycoram lui parla encore pendant qu'ils suivaient tous les deux Mlle Wade. Clennam regarda alors l'ancienne bonne de Chérie pendant qu'il s'éloignait. Il remarqua que ses yeux noirs et brillants se fixaient sur l'étranger avec un air scrutateur, et qu'elle évitait de le toucher en marchant à côté de lui jusqu'au bout de la terrasse.

Un pas bruyant et solitaire qui résonna sur le pavé prévint Arthur, qui n'avait pas pu distinguer ce qui se passait dans l'obscurité, que l'inconnu revenait seul. Il gagna le milieu de la chaussée, comme s'il se dirigeait vers la balustrade, et l'étranger s'éloigna d'un pas rapide, le haut de son manteau rejeté sur l'épaule, et chantant le refrain d'une chanson française.

Clennam se trouvait tout seul maintenant sur la terrasse. Le flâneur avait disparu aussi bien que Mlle Wade et Tattycoram. Plus désireux que jamais de voir ce qu'elles devenaient pour pouvoir en donner quelques nouvelles à son ami M. Meagles, il sortit sur l'extrémité opposée, ayant soin de regarder autour de lui avant d'œuvrer. Il avait deviné qu'elles commenceraient peut-être par prendre une direction opposée à celle qu'avait suivie leur ci-devant compagnon. Il ne tarda pas, en effet, à les apercevoir près du passage, dans une rue de traverse qui n'aboutissait nulle part et qu'elles n'avaient prise évidemment que pour laisser à l'inconnu le temps de s'éloigner. Elles descendaient tranquillement, bras dessus bras dessous, d'un côté de l'impasse, puis traversaient et remontaient de l'autre côté. Mais lorsqu'elles eurent regagné le coin de la rue, elles reprirent l'allure régulière des gens qui ont un but en vue et une certaine distance à parcourir. Elles se mirent à marcher assez rapidement, et Clennam hâta le pas afin de ne pas les perdre des yeux.

Traversant le Strand et Covent-Garden (sous les croisées de son ancien logement, où la petite Dorrit était venue lui rendre visite un soir), elles se

dirigèrent en diagonale vers le nord-ouest, passant devant le vaste hôpital auquel Tattycoram avait emprunté une partie de son nom et gagnèrent Gray'Inn Road. Clennam était dans ce quartier-là comme chez lui, grâce à Flora, qu'il y connaissait, sans parler du Patriarche ni de Pancks, et il n'eut pas de peine à les suivre de loin. Il commençait à s'étonner et à se demander où elles allaient se rendre après, mais sa surprise augmenta lorsqu'il les vit entrer dans la rue du Patriarche. Cette surprise ne fit que croître et embellir en les voyant s'arrêter devant la porte patriarcale. Un double coup de marteau, assez discret, une clarté sur la chaussée à travers la porte ouverte, un court intervalle pour adresser une question à la bonne et recevoir la réponse, puis les deux visiteuses entrèrent et la porte se referma.

Après avoir regardé autour de lui afin de s'assurer qu'il ne rêvait pas, et s'être promené quelques minutes devant la maison, Arthur frappa à son tour, La porte lui fut ouverte par la même bonne qui prit le même empressement qu'autrefois à le conduire au salon de Flora.

Flora n'avait personne avec elle que la tante de M. Finching. Cette respectable dame, se prélassant dans une atmosphère embaumée de thé et de rôties au beurre, était installée au coin du feu dans un confortable fauteuil, avec une petite table à côté d'elle et un mouchoir blanc étendu sur ses genoux, où deux tartines de pain grillé, au beurre, attendaient le moment de la consommation. Penchée sur sa tasse de thé vapoureux, contemplant Clennam à travers le double nuage de son thé et de son haleine, elle avait l'air d'une de ces méchantes sorcières de la Chlue, occupées à célébrer quelques rites sacrilèges ; alors elle posa sa grande tasse sur la table et s'écria :

« Le diable soit de lui ! Le voilà revenu ! »

Cette exclamation donnerait à croire que l'implacable parente de feu M. Finching, mesurant le temps, non pas d'après la marche de l'horloge, mais d'après la vivacité de ses sensations, se figurait que Clennam ne faisait que de sortir, tandis qu'il y avait au moins trois mois qu'il n'avait eu la témérité de se présenter devant elle.

« Bonté divine Arthur ! s'écria Flora, se levant pour lui faire un accueil cordial ; Doyce et Clennam, quel miracle et quelle surprise ! car, bien que nous ne soyons pas si loin de la fonderie, il paraît que vous ne pouvez

jamais passer par ici, même à l'heure du goûter, où un verre de xérès et un modeste sandwich ne viendraient pas mal à propos et ne seraient pas plus mauvais parce qu'on les prend chez des amis ; car vous savez bien que vous êtes obligé de les acheter quelque part, et il faut toujours que le marchand qui vous les vend y trouve son profit, autrement il est clair qu'il fermerait boutique s'il n'y avait aucun intérêt... Pourtant on ne vous voit jamais et j'ai appris à ne plus y compter, car, ainsi que le disait M. Finching, si voir c'est croire, ne pas voir c'est également croire, car lorsque vous ne voyez jamais les gens, vous pouvez bien croire qu'ils vous ont oublié... non que j'aie pu espérer, Arthur... Doyce et Clennam... que vous vous souviendriez de moi... pourquoi l'aurais-je espéré puisque ces jours-là sont passés... mais apportez une autre tasse tout de suite et demandez d'autres rôties... Arthur, asseyez-vous donc plus près du feu. »

Arthur avait hâte d'expliquer le but de sa visite : mais il en fut empêché pour le moment, malgré lui, par le reproche sentimental renfermé dans les discours de Flora et par le plaisir sincère qu'elle témoignait de le revoir.

« Et maintenant dites-moi quelque chose... tout ce que vous savez, continua Flora rapprochant sa chaise de celle de Clennam, à propos de la bonne chère petite Dorrit et de tous ses changements de fortune... ce sont des gens à équipage maintenant, sans aucun doute... avec des chevaux sans nombre... Quelle histoire romanesque... Ils ont des armoiries naturellement, avec des bêtes assises sur leur séant et allongeant les pattes de devant pour montrer ces armes comme un écolier montre une page d'écriture qu'il vient de finir... et des gueules larges comme ça... bonté divine... et jouit-elle d'une bonne santé ? Car c'est là la première chose au monde, puisque après tout, les richesses ne sont rien sans la santé... M. Flinching lui-même disait, lorsque la goutte le tourmentait, qu'il aimerait mieux ne gagner que six pence par jour sans la nourriture, pourvu qu'il se portât bien, non qu'il eût pu vivre avec cela, tant s'en faut, ou que cette chère petite... je me sers là d'une expression trop familière... fût le moins du monde sujette à la goutte... beaucoup trop frêle pour cela... car elle avait l'air bien faible. Dieu la bénisse ! »

La tante de M. Finching, qui avait rongé une de ses rôties jusqu'à la croûte, offrit d'un air solennel cette croûte à Flora, qui la mangea, ma foi ! comme si c'était une affaire entendue. Alors la tante de M. Finching

humecta l'un après l'autre ses dix doigts en les passant sur ses lèvres avec une lenteur impartiale et les essuya dans le même ordre de succession sur le mouchoir blanc ; puis elle prit l'autre rôti et commença à l'expédier ; tout en poursuivant cet exercice routinier, elle contemplait Clennam d'un air si sévère qu'il se crut obligé de la regarder à son tour, bien à contre-cœur.

« Elle est en Italie avec toute sa famille, Flora, répondit-il lorsque la terrible tante eut cessé de le regarder pour s'occuper de son pain grillé.

— Comment, la voilà en Italie ? dit Flora, dans ce pays où les raisins et les figes poussent partout et les colliers et les bracelets de lave aussi... ce pays de la poésie, orné de montagnes brillantes, pittoresques au delà de toute croyance... Si les petits joueurs s'enfuient de ce voisinage afin de ne pas être roussis, il n'y a rien d'étonnant à cela vu leur âge, et s'ils emmènent leurs souris blanches avec eux, c'est on ne peut plus humain... Foule-t-elle vraiment cette terre favorisée où elle ne voit que du bleu et des gladiateurs mourants, et des belvédères, bien que M. Finching, pour sa part, ne crût pas un mot de l'authenticité de ces figures, attendu, disait-il, lorsqu'il était de bonne humeur, que ces statues ne pouvaient être que des images infidèles ; qu'on n'y voyait pas de milieu entre la profusion de linge mal amidonné dont elles étaient drapées, et pas de linge du tout... ce qui en effet ne paraît guère probable, à moins de l'expliquer par l'extrême misère ou l'extrême opulence des sujets, qui n'admettrait pas de milieu. »

Arthur essaya de glisser un mot, mais Flora reprit au pas de course :

« Et Venise ? Je crois que vous y avez été... Pourquoi donc la tragédie de je ne sais plus qui appelle cette ville *Venise sauvée* ? A-t-elle été bien ou mal sauvée ? On est si peu d'accord sur ces choses-là !... Et leur macaroni, le mangent-ils vraiment comme les jongleurs avalent leurs épées ? pourquoi ne le coupent-ils pas plus menu ?... Vous connaissez, Arthur... cher Doyce et Clennam... du moins pas *cher*, et dans tous les cas pas *cher Doyce*, car je n'ai pas le plaisir de le connaître... mais vous m'excuserez... Vous connaissez, je crois Mantoue, et quel rapport y a-t-il entre cette ville et nos mantes... je n'ai jamais pu le deviner ?

— Je crois qu'il n'existe aucun rapport, Flora, commença Clennam ; mais Flora lui coupa de nouveau la parole.

— En vérité... vous m'étonnez... mais je n'en fais jamais d'autres... ; lorsque je me mets une idée dans la tête, comme je n'en ai pas à revendre, je la garde... Hélas, il fut un temps, cher Arthur (c'est-à-dire certainement pas *cher*, ni Arthur non plus, mais vous me comprenez), où une idée lumineuse dorait l'horizon de nos jeunes... etc., mais un sombre nuage est venu l'envelopper et tout est fini. »

On lisait si clairement sur les traits d'Arthur qu'il désirait aborder un sujet de conversation tout à fait différent, que Flora s'arrêta enfin en lui lançant un tendre regard et lui demanda ce qu'il avait à lui dire.

« J'ai le plus vif désir, Flora, de causer avec une personne qui se trouve en ce moment chez vous... avec M. Casby sans doute. Une personne que je viens de voir entrer ici, et qui sous l'influence de mauvais conseils, s'est enfuie de chez un de mes amis.

— Papa voit tant de monde et de si drôles de gens, répondit Flora en se levant, que je ne me permettrais pas de descendre chez lui pour tout autre que pour vous, Arthur... mais pour vous, je descendrais volontiers dans une cloche à plongeur... à plus forte raison dans une salle à manger : je vais être revenue dans l'instant... voulez-vous bien, en mon absence, veiller, sans en avoir l'air, sur la tante de M. Finching ? »

À ces mots, et après avoir lancé à Clennam un regard plein de tendresse. Flora s'éloigna tout empressée le laissant en proie à de terribles appréhensions, à propos du précieux dépôt qu'on venait de confier à sa garde.

Le premier changement qui se manifesta dans la conduite de la tante de M. Finching, lorsqu'elle eut achevé sa seconde rôtie, fut un reniflement aussi bruyant que prolongé. Comme il n'y avait pas moyen d'interpréter cette manifestation autrement que comme un défi, tant elle y mettait d'obstination menaçante, Clennam regarda cette dame excellente (quoique bien injuste dans ses préventions), dans l'espoir de la désarmer par une humble soumission.

« Allons, tâchez de ne pas me faire des yeux, s'écria la tante de M. Finching avec un tremblement qui avait l'air d'une déclaration de guerre. Prenez ça ! »

Ça, c'était la croûte de sa rôtie. Arthur accepta cette offrande avec beaucoup de reconnaissance apparente, et la tint à la main avec un léger embarras, qui ne fut pas diminué lorsque la tante de M. Finching, élevant la voix, s'écria : « Monsieur est sur sa bouche ! Il est trop fier, cet individu-là, pour manger ce qu'on lui donne ! » et quitta son siège pour brandir son poing vénérable si près du nez du coupable, qu'elle lui chatouilla l'épiderme. Sans le retour opportun de Flora, qui vint le tirer de cette position gênante, on ne sait pas ce qui aurait pu arriver. Flora, sans perdre son sang-froid ni témoigner la moindre surprise, félicita la vieille dame de ce qu'elle était « très éveillée ce soir, » et la ramena à son fauteuil.

« Monsieur est sur sa bouche ! répéta la tante de M. Finching lorsqu'elle fut de nouveau installée dans son siège favori. Donnez-lui cette belle botte de foin !

— Ô ma tante, je crois qu'il n'aimerait pas trop cette nourriture-là, répondit la nièce.

— Donnez-lui une botte de foin, vous dis-je ! s'écria encore une fois la tante de M. Finching, écartant Flora pour lancer à son ennemi des regards pleins de courroux. C'est le seul remède contre ces estomacs orgueilleux, et qu'il n'en perde pas une bouchée. Le diable soit de lui ! donnez-lui une botte de foin. »

Sous prétexte d'aller lui faire prendre ce rafraîchissement, Flora emmena Arthur, tandis que l'irascible tante continuait à crier avec une amertume croissante que ce n'était qu'un individu qu'il était sur sa bouche, ce monsieur, et elle insistait pour qu'on lui administrât le repas équestre qu'elle avait prescrit avec tant d'énergie.

« L'escalier est si roide et il y a tant d'encoignures, Arthur, soupira Flora, cela vous serait-il égal de me soutenir en passant le bras sous ma pèlerine ? »

Clennam sentit tout le ridicule de sa position, mais il n'en descendit pas moins l'escalier dans l'attitude requise, et ne lâcha son aimable fardeau qu'à la porte de la salle à manger ; encore eut-il un peu de peine à s'en débarrasser là, car Flore continuait de se pencher sur son épaule en murmurant :

« Arthur, au nom du ciel, pas un mot de cela à papa ! »

Elle entra avec Clennam dans la chambre où le Patriarche se trouvait déjà seul, ses chaussons de lisière sur le garde-cendres, faisant encore tourner ses pouces comme s'ils ne s'étaient pas arrêtés depuis la dernière visite d'Arthur. Le jeune patriarche, âgé de dix ans, qui regardait du haut de son cadre, n'avait pas l'air plus calme que le patriarche consommé. Les deux têtes, aussi lisses l'une que l'autre, étaient aussi bénévoles, aussi innocentes, aussi émaillées de bosses.

« Monsieur Clennam, je suis heureux de vous voir. J'espère que vous vous portez bien, monsieur ; j'espère que vous vous portez bien. Veuillez vous asseoir.

— J'avais compté, monsieur, répondit Clennam, qui prit un siège et regarda autour de lui avec un air de désappointement, ne pas vous trouver seul.

— Ah vraiment ? répliqua le Patriarche d'un ton suave. Ah vraiment ?

— C'est ce que je vous ai dit, papa, vous savez bien, s'écria Flora.

— Ah oui ! répondit le Patriarche. C'est juste. Ah oui !

— Oserais-je vous prier, demanda Clennam avec inquiétude, de me dire si Mlle Wade est partie ?

— Mademoiselle... ? Oh ! vous lui donnez le nom de Wade, répondit M. Casby. C'est très-convenable. »

Arthur répliqua vivement :

« Et vous, quel nom lui donnez-vous ?

— Wade, répondit M. Casby. Oh ! je ne l'appelle pas autrement. »

Après avoir contemplé le visage philanthropique et les longs cheveux blancs et soyeux de M. Casby, qui faisait toujours aller ses pouces et adressait au feu un sourire plein de bienveillance, comme s'il désirait seulement que ce feu pût le brûler, afin de lui donner l'occasion de lui pardonner charitablement, Arthur commença :

« Je vous demande pardon, monsieur Casby...

— Du tout, du tout, interrompit le Patriarche, du tout.

— Mais Mlle Wade avait avec elle une bonne... une jeune personne qui a été élevée par des amis à moi, et sur laquelle sa nouvelle maîtresse ne

semble pas exercer une influence des plus salutaires. Je désire vivement être à même de faire savoir à mes amis que cette jeune fille n'a pas perdu tout droit à l'intérêt qu'ils lui portent encore.

— En vérité, en vérité ? répliqua M. Casby.

— Seriez-vous donc assez bon pour me donner l'adresse de Mlle Wade ?

— Que c'est donc dommage ! comme c'est malheureux ! si vous m'aviez seulement demandé cela pendant qu'elles étaient encore ici. En effet, j'ai remarqué la personne en question, monsieur Clennam. Une jeune fille au visage un peu coloré, monsieur Clennam, avec des cheveux et des yeux très-noirs, si je ne me trompe, ... si je ne me trompe ? »

Arthur lui expliqua qu'il ne se trompait pas, et répéta avec une nouvelle expression d'inquiétude :

« Seriez-vous assez bon pour me donner leur adresse ?

— Là, là, là, quel dommage ! s'écria le Patriarche d'un ton de doux regret. Quel dommage ! Je n'ai pas leur adresse, monsieur. Mlle Wade habite presque toujours à l'étranger, monsieur Clennam. Depuis des années elle voyage, et elle est (si je puis parler ainsi d'une sœur en Dieu et d'une dame) capricieuse et irrésolue comme il n'est pas permis de l'être. Il peut s'écouler bien des années avant que je la revoie. Je puis même ne jamais la revoir. Quel dommage ! quel dommage ! »

Clennam finit par reconnaître qu'il aurait autant valu s'adresser au portrait qu'à M. Casby lui-même pour obtenir quelque assistance.

« Monsieur Casby, pourriez-vous, pour la satisfaction des amis dont j'ai parlé (et sous le sceau du secret, si vous pensez qu'il soit de votre devoir d'imposer cette condition), me donner des renseignements sur Mlle Wade ? Je l'ai rencontrée à l'étranger et je l'ai vue chez elle, mais je ne la connais point du tout. Ne pourriez-vous me donner quelques détails sur elle ?

— Aucuns, répliqua M. Casby secouant sa grosse tête avec sa bienveillance la plus patriarcale. Aucuns. Quel grand dommage qu'elle soit partie si tôt, ou que vous soyez venu si tard ! en ma qualité d'agent d'affaires, j'ai de temps à autre remis diverses sommes d'argent à cette dame. Mais à quoi cela vous avance-t-il, monsieur, de savoir ce mince détail ?

— À rien du tout, dit Clennam.

— À rien du tout, répéta le Patriarche au visage luisant, qui continuait à adresser au feu un sourire philanthropique. Très-sagement répondu, monsieur Clennam. Cela ne vous avance à rien du tout. »

La façon dont il faisait tourner ses pouces indiquait si clairement à Arthur que M. Casby ferait tourner de même la conversation dans un cercle infranchissable sans lui laisser faire un pas, qu'il se tint pour décidément convaincu qu'il avait perdu son temps à interroger le Patriarche. Il pouvait y songer à loisir, car M. Casby, habitué depuis tant d'années à faire son chemin sans s'occuper d'autre chose que de donner un aspect vénérable à ses bosses et à ses cheveux blancs savait que le secret de sa force était dans son silence : il se tenait donc là à tourner ses pouces et à donner à chacune des bosses de son crâne un air aussi bienveillant que possible.

Découragé par ce spectacle, Arthur s'était levé pour partir lorsque, du fond de ce dock où Pancks, le remorqueur, se réfugiait quand il n'était pas armé en course, on entendit sortir un bruit qui semblait indiquer que ce petit vapeur se dirigeait vers la salle à manger. Arthur remarqua que le bruit avait commencé d'une façon démonstrative à une certaine distance, comme si M. Pancks cherchait à faire comprendre à quiconque se donnerait la peine de songer à lui, qu'il arrivait de trop loin pour avoir pu entendre un mot de la conversation.

M. Pancks et lui échangèrent une poignée de main. Le bohémien apportait à son patron quelques lettres à signer. M. Pancks, après la poignée de main, s'était contenté de se gratter le sourcil avec son index gauche et de renifler une fois ; mais Clennam, qui le comprenait mieux qu'autrefois, devina que le commis allait avoir bientôt terminé sa journée, et désirait lui parler dehors. Après avoir pris congé de M. Casby (et de Flora, ce qui fut moins facile), il se promena lentement dans la direction que devait suivre M. Pancks.

Au bout de quelques instants le bohémien parut.

Lorsqu'il eut donné une nouvelle poignée de main à Arthur et laissé échapper un second reniflement significatif en ôtant son chapeau pour passer ses doigts dans ses cheveux, Clennam crut que cela voulait dire qu'il

pouvait parler à M. Pancks comme à un homme qui n'était pas mal informé de ce qui s'était passé. Il lui demanda donc, sans autre préambule :

« Je présume qu'elles étaient vraiment parties, Pancks ?

— Oui, elles étaient vraiment parties.

— Sait-il l'adresse de cette dame ?

— Je l'ignore ; mais je pense que oui. »

M. Pancks ne la savait pas ? — Non, M. Pancks ne la savait pas. — M. Pancks savait-il quelque chose sur le compte de Mlle Wade ?

« Je crois pouvoir me flatter, répliqua le digne remorqueur, d'en savoir sur son compte autant qu'elle en sait elle-même. Elle est l'enfant de quelqu'un... ou de tout le monde... ou de personne. Enfermez-la dans un salon de Londres avec une demi-douzaine de personnes assez âgées pour être ses parents, et elle ne pourra pas jurer qu'elle ne se trouve pas en présence de ses parents. Elle peut les rencontrer dans la première maison venue, dans le premier cimetière venu, elle peut se heurter contre eux dans la rue, et faire connaissance avec eux par hasard, sans jamais savoir à qui elle a affaire. Elle ne les connaît pas du tout ; elle ne les a jamais connus ; elle ne les connaîtra jamais ; elle est seule au monde.

— M. Casby pourrait peut-être la mettre sur la voie ?

— Peut-être, c'est probable ; mais je n'en suis pas sûr. On lui a confié, il y a longtemps de ça, quelque argent (pas trop, à ce que je puis deviner), qu'il doit remettre par petites sommes à cette dame lorsqu'elle ne peut s'en passer. Quelquefois elle est fière et reste des années sans rien demander ; d'autres fois elle est si pauvre, qu'elle en demande tout de suite. Elle passe sa vie à se tordre comme une vipère blessée. Il n'y a pas au monde une femme plus colère, plus emportée, plus endurcie, plus vindicative. Elle est venue chercher l'argent ce soir, en disant qu'elle en avait un pressant besoin.

— Je crois, remarqua Clennam d'un ton rêveur, que j'ai appris par hasard pourquoi c'est, ou, du moins, dans quelle poche cet argent doit aller.

— Vraiment ? S'il s'agit d'un contrat, je conseille fort à la partie adverse de ne pas manquer à son engagement. Quelque jeune et belle que soit cette femme, je ne me fierais pas à elle si j'avais eu des torts à son égard. Oh,

non ! quand il y aurait, comme enjeu, le double de la fortune de mon propriétaire ! À moins, ajouta Pancks comme clause conditionnelle, que je ne fusse atteint d'une maladie incurable, et que je voulusse en finir. »

Arthur, repassant à la hâte ses propres opinions concernant Mlle Wade, trouva qu'elles s'accordaient assez avec celles de M. Pancks.

« Ce qui m'étonne, continua ce dernier, c'est qu'elle n'ait pas encore fait l'affaire à mon propriétaire, comme étant le seul individu au fait de son histoire sur qui elle puisse mettre la main. À propos, je vous dirai, entre nous, que moi-même je me sens quelquefois disposé à lui faire son affaire.

— De grâce, Pancks, ne parlez pas ainsi !

— Entendons-nous, dit Pancks, allongeant sur le manche d'Arthur cinq doigts sales, dont il avait rongé les ongles à profit. Je ne veux pas dire que je lui couperai la gorge. Mais, par tout ce qu'il y a de sacré, s'il va trop loin, je lui couperai les cheveux ! »

Après s'être montré sous un nouveau jour par cette terrible annonce, M. Pancks, avec un visage plein de gravité, renifla plusieurs fois, et s'éloigna à toute vapeur.

CHAPITRE X

Les rêves de Mme Jérémie se compliquent.

Dans les antichambres nombreuses du ministère des Circonlocutions, où Clennam passait beaucoup de temps en compagnie d'autres coupables condamnés à être écartelés sur la même route administrative, il avait trouvé tout le loisir d'épuiser en trois ou quatre jours les sujets de réflexion que lui avait suggérés la récente rencontre de Mlle Wade et de Tattycoram. Mais il avait beau y réfléchir, il n'y voyait pas plus clair, et fut obligé d'en rester sur cette incertitude contrariante.

Dans l'intervalle, il n'avait pas visité la sombre maison de sa mère. Un des soirs qu'il avait coutume de consacrer à ce devoir étant arrivé, il quitta son logis et son associé vers neuf heures, pour se diriger lentement vers la lugubre demeure de son enfance.

Son imagination se représentait toujours la maison maternelle colère, mystérieuse et triste, et son imagination était assez profondément émue pour prêter à tout le voisinage un peu de cette ombre sinistre. Tandis qu'il s'avancait donc par une triste soirée, les rues mal éclairées qu'il traversait lui paraissaient accablées sous le poids de quelques lourds secrets. Les comptoirs de commerce déserts, avec leur secret grimoire de registres et de papiers dans des coffres-forts ; les maisons de banque avec leurs caisses secrètes bardées de fer et leurs caveaux secrets, dont la clef se trouvait dans un petit nombre de poches secrètes et dans quelques poitrines non moins secrètes ; les secrets de tous les travailleurs dispersés de ce vaste chantier commercial (parmi lesquels il y avait sans doute des voleurs, des faussaires et des abus de confiance de toute espèce), que l'aube du lendemain pouvait mettre au jour ; il y avait là bien assez de secrets pour se figurer que l'atmosphère en était surchargée. Mais ce n'était pas tout. Les ombres devenaient de plus en plus épaisses à mesure qu'il se rapprochait de leur source, il songeait aux secrets enfermés sous les voûtes du cimetière isolé,

où ceux qui avaient entassé leurs richesses secrètes dans des coffres-forts étaient eux-mêmes entassés à leur tour, sans cesser pour cela de faire du mal, puisqu'ils contribuaient à empester l'air environnant ; puis aux secrets que la rivière roulait dans son onde boueuse, entre deux déserts peuplés de secrets le long de ses rives, pendant bien des lieues, tenant à distance l'air pur de la campagne traversé par les vents et l'aile des oiseaux.

L'ombre épaississait toujours à mesure qu'il se rapprochait de la maison, le souvenir de la triste chambre autrefois occupée par son père, hantée par le visage suppliant qu'il avait vu s'éteindre lorsqu'il veillait seul auprès de son lit de mort se dressa devant lui. Il y avait encore une odeur de secret dans l'atmosphère renfermée de cette salle. L'obscurité, la moisissure et la poussière de tout le bâtiment avaient quelque chose de secret et de mystérieux. Et au centre de tous ces mystères, se tenait sa mère, au visage inflexible, à la volonté inébranlable, cachant avec résolution tous les secrets de sa propre existence aussi bien que ceux de son époux, luttant avec austérité et face à face contre le grand secret final de toute existence.

Il venait d'entrer dans une rue étroite et montueuse sur laquelle donnait la cour et l'enceinte où se trouvait la maison de Mme Clennam, lorsqu'un autre pas se fit entendre au coin de la rue et le suivit de si près, qu'il se vit pousser contre le mur. Comme Arthur était absorbé par ses rêveries contemplatives, il fut tellement surpris par ce choc imprévu, que l'autre avait eu le temps de lui dire d'un ton tapageur : « Pardon ! pas ma faute ! » et de passer devant lui avant qu'il eût eu seulement le temps de renaître à la réalité des lieux qui l'entouraient.

Lorsqu'il reprit, pour ainsi dire, connaissance, il vit que l'homme qui venait de le dépasser était justement celui auquel il avait tant pensé depuis trois ou quatre jours. Ce n'était pas une ressemblance fortuite, rendue plus trompeuse encore par la vive impression que cette rencontre avait faite sur lui. C'était bien le même homme, l'homme qu'il avait vu marcher à côté de Tattycoram, et causer avec Mlle Wade.

La rue descendait vers la rivière par une pente assez rapide, en faisant un crochet. L'étranger (qui, sans être précisément ivre, paraissait assez en train) s'éloigna si vite que Clennam cessa de l'apercevoir. Sans dessein bien arrêté de le suivre, mais animé du désir de ne pas le perdre immédiatement

de vue, Clennam hâta le pas afin de gagner le détour de la rue qui lui cachait l'inconnu. Lorsqu'il tourna ce coin, l'autre avait disparu.

Arrivé près de l'entrée de la maison de Mme Clennam il regarda le long de la rue : elle était vide. Il n'y avait cependant là aucune ombre dont on pût profiter pour se cacher ; Clennam n'avait pas non plus entendu ouvrir et refermer de porte. Il pensa néanmoins que l'inconnu tenait apparemment sa clef toute prête à la main, et s'était ouvert une des portes de la rue pour rentrer chez lui.

Rêvant à cet étrange hasard il se dirigea vers la maison. Comme, selon son habitude, il levait les yeux vers les fenêtres faiblement éclairées de la chambre de sa mère, il aperçut, debout contre la grille de la petite cour d'entrée, l'homme qu'il cherchait, occupé à regarder aussi les croisées de Mme Clennam en riant tout bas. Quelques-uns des nombreux chats de gouttière qui, la nuit, rôdaient toujours par là, et auxquels la vue de cet homme avait fait peur, semblaient s'être arrêtés là en même temps que lui et s'être perchés sur des poutres ou sur le faite de la muraille pour le regarder avec des yeux qui ressemblaient aux siens. Celui-ci ne s'était arrêté qu'un instant pour s'en amuser ; il ne tarda pas à s'avancer, et, rejetant l'extrémité du manteau qui lui couvrait l'épaule, monta les marches inégales, et frappa un bon coup à la porte.

La surprise de Clennam ne fut pas cependant assez forte pour l'empêcher de prendre tout de suite un parti. Il traversa également la cour et gravit les marches. L'étranger, après l'avoir regardé d'un air fanfaron, se mit à chanter à mi-voix :

Qu'est-c'qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?
Qu'est-c'qui passe ici si tard,
Dessus le quai ?

Puis il frappa de nouveau.

« Vous êtes impatient, monsieur, dit Arthur.

— En effet, monsieur. Mort de ma vie, monsieur ! répondit l'étranger, c'est dans mon caractère d'être impatient. »

Au bruit que fit la prudente Mme Jérémie en assujettissant la chaîne avant d'entr'ouvrir le porte, les deux interlocuteurs tournèrent la tête de ce côté. Mme Flintwinch ayant entrebâillé la porte, apparut tenant à la main un chandelier et demanda :

« Qui donc frappe ainsi à une pareille heure ?... Comment, Arthur ! ajouta-t-elle d'un ton surpris en l'apercevant le premier. Mais ce ne peut pas être vous qui vous annonciez comme ça ! ... Ah ! le ciel nous préserve ! Non, s'écria-t-elle en apercevant l'inconnu, c'est l'autre qui cet revenu !

— Mais oui, c'est encore moi, chère madame Flintwinch, répondit l'étranger. Ouvrez la porte, que je presse sur mon cœur mon ami Flintwinch ! Ouvrez donc, car j'ai hâte d'embrasser mon bien-aimé Flintwinch.

— Il est sorti, répliqua Mme Jérémie.

— Allez le chercher, dans ce cas ! s'écria l'étranger. Allez le chercher, mon Flintwinch ! Dites-lui que c'est son vieux Blandois qui ne fait que d'arriver en Angleterre ; dites-lui que son ami Blandois l'attend, Blandois, son petit chou, son bien-aimé. Ouvrez la porte, belle madame Flintwinch, et, en attendant, laissez-moi monter en haut pour présenter mes compliments... les hommages de Blandois... à madame ! Madame vit toujours ? C'est bien. Ouvrez-moi alors ! »

À la grande surprise d'Arthur, Mme Jérémie, lui faisant de grands yeux, comme pour le prévenir qu'il ne devait pas se mêler de cette visite, décrocha la chaîne et ouvrit la porte. L'inconnu, sans plus de cérémonie, entra dans l'antichambre, laissant Arthur libre de le suivre en non.

« Dépêchez ! Allons, vivement ! Amenez-moi mon Flintwinch ! Annoncez-moi à madame, s'écria l'étranger arpentant bruyamment les dalles du vestibule.

— Affery, dit tout haut et d'un ton sévère Arthur, dont les yeux indignés toisaient l'étranger des pieds à la tête ; qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là ?

— Affery, répéta l'inconnu à son tour ; qu'est-ce... ha ! ha ! ha ! qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur-là ? »

La voix de Mme Clennam se fit entendre d'en haut d'une façon tort opportune.

« Affery, disait la malade, laissez-les monter tous les deux. Arthur, venez me trouver tout de suite !

— Arthur ! s'écria Blandois ôtant son chapeau qu'il tint à bras tendu pendant qu'il ramenait ses deux jambes écartées en lui faisant un profond salut. Le fils de madame ? Je suis le très-dévoué serviteur du fils de madame. »

Arthur le regarda de nouveau d'une façon tout aussi peu flatteuse que la première fois, et, tournant sur ses talons sans répondre à son salut, monta l'escalier. L'inconnu le suivit. Mme Jérémie prit le passe-partout accroché derrière la porte, et vite alla chercher son époux.

Un spectateur qui aurait assisté à la première visite de M. Blandois, aurait remarqué une certaine différence dans la façon dont Mme Clennam le reçut cette fois. Le visage de la paralytique était incapable de la trahir, elle exerçait toujours le même empire sur ses manières impassibles et sa voix calme. Le changement consistait seulement dans son obstination à tenir les yeux fixés sur Blandois depuis le moment où il était entré dans la chambre. Deux ou trois fois aussi, lorsque le visiteur devint turbulent, elle se pencha un peu en avant dans son fauteuil, où elle se tenait tout droit, appuyée sur ses mains qui ne quittaient pas le fauteuil, comme pour lui donner l'assurance qu'elle l'écouterait tout à l'heure aussi longuement qu'il pourrait le désirer. Arthur ne manqua pas de remarquer ces gestes, bien qu'il ne fût pas à même d'apprécier la différence qui existait entre la façon dont Mme Clennam recevait alors Blandois, et la façon dont elle l'avait accueilli lors de sa première visite.

« Madame, dit Blandois, faites-moi l'honneur de me présenter à monsieur votre fils. Il me semble, madame, que monsieur votre fils est disposé à m'en vouloir. Il n'est pas poli.

— Monsieur, répondit vivement Arthur, qui que vous soyez et quelque soit le but qui vous amène ici, soyez sûr que si j'étais le maître de cette maison, je vous aurais déjà prié de passer le pas de la porte.

— Si vous étiez le maître ! mais vous ne l'êtes pas, dit la mère sans le regarder. Malheureusement pour la satisfaction de vos préjugés

déraisonnables, vous n'êtes pas le maître, Arthur.

— Je n'élève aucune prétention de ce genre, mère. Si je trouve à redire à la conduite de ce monsieur (et j'y trouve tellement à redire, que, si j'en avais le droit, je ne souffrirais pas qu'il restât ici un instant de plus), c'est à cause de vous.

— Si j'avais lieu de me plaindre, répliqua Mme Clennam, je ne me serais pas adressé à d'autres, j'aurais parlé moi-même. »

Blandois, qui s'était assis, se mit à rire aux éclats, et se frappa avec bruit sur la jambe.

« Vous n'avez pas le droit, continua Mme Clennam sans détacher ses yeux de Blandois, bien qu'elle s'adressât directement à son fils, de critiquer qui que ce soit, et surtout un gentleman étranger parce qu'il n'a pas adopté vos habitudes, et parce qu'il ne prend pas modèle sur vous. Il est fort possible que monsieur trouvât à redire à vos manières, en partant du même principe.

— Je ne dis pas non, répondit Arthur.

— Monsieur, poursuivit Mme Clennam, lors d'une première visite, nous a remis une lettre de recommandation d'une maison estimable et digne de toute confiance. Je ne sais pas du tout le but de sa visite actuelle. Je l'ignore absolument, et on ne saurait supposer que j'en aie la moindre idée (ici les sourcils toujours froncés de Mme Clennam se froncèrent davantage, tandis qu'elle appuyait fortement sur chaque mot) ; mais, lorsque le gentleman m'expliquera l'objet de sa visite... ce que je le prie de faire dès que Flintwinch sera revenu... Je suis sûre que l'on verra qu'il s'agit d'une affaire qui rentre plus ou moins dans notre spécialité, et dont ce sera pour nous un devoir comme un plaisir de nous occuper. Il ne peut pas s'agir d'autre chose.

— C'est ce que nous allons voir, madame ! répliqua l'autre.

— C'est ce que nous allons voir, répéta Mme Clennam. Monsieur connaît Flintwinch ; et, lorsqu'il est venu à Londres une première fois, je me rappelle avoir entendu dire qu'ils avaient passé la soirée ensemble et s'étaient quittés très-bons camarades. Je ne suis guère à même de savoir ce qui se fait en dehors de cette chambre, et le bruit des mille petits riens du

monde ne m'intéresse que fort peu ; mais je me rappelle bien avoir entendu dire cela.

— Vous ne vous trompez pas, madame ; c'est parfaitement exact, dit Blandois qui se remit à rire et à siffler le refrain de l'air qu'il avait chanté à la porte.

— Vous voyez donc, Arthur, que monsieur est ici une connaissance et non un étranger ; aussi est-il à regretter que, grâce à votre caractère déraisonnable, vous lui fassiez mauvais visage. Je le regrette, et je le dis à monsieur. Je sais très-bien que vous ne le lui direz pas ; c'est pourquoi je le lui dis pour moi et pour Flintwinch, puisque c'est à nous que monsieur a affaire. »

On entendit tourner la clef dans la serrure de la porte d'entrée ; puis la porte s'ouvrit et se referma. M. Flintwinch ne tarda pas à apparaître. Il ne fut pas plutôt dans la chambre que le visiteur se leva en riant tout haut et serra Jérémie dans ses bras.

« Comment ça va-t-il, ami de mon cœur ? dit-il. Quelle existence menez-vous, mon Flintwinch ? Une existence couleur de rose ? Tant mieux, tant mieux ! Ah ! mais je vous trouve une mine charmante. Vous êtes frais et fleuri ! comme le printemps. Ah ! le bon petit homme ! le brave enfant ! le bon garçon ! »

Tout en prodiguant ces compliments à M. Flintwinch, Blandois, qui lui avait posé une main sur chaque épaule le faisait tourner tant et tant, que les mouvements de l'associé de Mme Clennam finirent par ressembler à ceux d'un toton qui va tomber de guerre lasse.

« J'avais un pressentiment, la dernière fois que je vous ai vu, que nous finirions par nous connaître plus intimement. Sentez-vous que cela vous vienne, Flintwinch ? Sentez-vous que nous allons devenir intimes ?

— Ma foi, non, monsieur, riposta Flintwinch, pas encore. Ne feriez-vous pas mieux de vous asseoir ? Vous vous êtes fait servir derechef un peu de ce vin de Porto, monsieur, si je ne me trompe.

— Ah ! mauvais plaisant ! petit animal ! s'écria le visiteur ; Ah ! ah ! ah ! »

Et Blandois, lançant M. Flintwinch loin de lui, comme pour le bouquet de cette série d'aimables plaisanteries, regagna son siège.

La surprise, la colère, la honte, le soupçon avec lesquels Arthur contempla cette scène le rendirent muet. M. Flintwinch, qui avait reculé de deux ou trois pieds sous l'impulsion qu'on venait de lui communiquer, se rapprocha avec un visage aussi impassible que jamais, sauf qu'il était un peu essoufflé, et regarda fixement Arthur. M. Flintwinch n'était ni moins muet, ni moins impénétrable que d'habitude ; la seule différence qu'on put remarquer en lui, c'est que le nœud de sa cravate, au lieu d'être sous son oreille comme à l'ordinaire, se trouvait derrière sa tête, où il ressemblait à une bourse de cheveux, ce qui donnait à Jérémie un certain air d'homme de cour.

De même que Mme Clennam continuait à tenir les yeux fixés sur Blandois (sur qui ils produisaient un certain effet de fascination semblable à celui d'un regard fixe sur un roquet), de même Jérémie ne cessa pas de regarder Arthur. On eût dit qu'ils s'étaient entendus pour choisir chacun leur victime. Aussi, durant le silence qui s'ensuivit, Jérémie se tint debout, se caressant le menton et considérant Arthur comme s'il cherchait le moyen de lui arracher ses pensées avec un tire-bouchon.

Au bout de quelque temps, le visiteur, que le silence commençait à agacer, se leva et alla se placer devant la cheminée, le dos au feu sacré qui brûlait là depuis tant d'années. Alors Mme Clennam, remuant une de ses mains pour la première fois pour adresser à son fils un geste d'adieu, lui dit :

« Veuillez nous laisser à nos affaires, Arthur.

— Mère, j'obéis, mais à contre-cœur.

— À contre-cœur ou autrement, veuillez nous laisser, répondit la mère. Revenez dans un moment, lorsque vous regarderez comme un devoir de passer une triste demi-heure auprès de moi. Bonsoir. »

Elle lui tendit ses doigts enveloppés de flanelle, afin qu'il pût les toucher avec les siens selon leur habitude, et il se pencha au-dessus du fauteuil à roulettes pour embrasser la malade. Il lui trouva, ce soir-là, la joue plus tendue et plus froide qu'à l'ordinaire. En se redressant, il suivit la direction

des yeux de sa mère qui regardait toujours Blandois, et l'ami de M. Flintwinch fit claquer ses doigts avec un geste de mépris.

« M. Flintwinch, dit Clennam, c'est avec beaucoup de surprise et beaucoup de répugnance que je laisse votre... votre ami dans la chambre de ma mère. »

L'ami en question fit encore une fois claquer ses doigts.

« Bonsoir, mère.

— Bonsoir.

— J'avais une fois un ami, mon cher camarade Flintwinch, dit Blandois en écartant les jambes devant la cheminée (il était si clair qu'il disait cela pour Clennam, que celui-ci se tint un instant sur le seuil pour l'entendre) ; j'avais une fois un ami qui avait entendu raconter tant de terribles histoires de ce quartier-ci et de ce qui s'y passe, qu'il ne s'y serait pas risqué le soir avec deux personnes qui auraient eu quelque intérêt à le faire disparaître... non, ma foi ! pas même dans une maison aussi respectable que celle-ci... À moins qu'il ne fût de force à lutter contre eux. Bah ! c'était un fameux poltron, Flintwinch ! n'est-ce pas ?

— Un roquet, monsieur.

— Soit ! un roquet ! Mais il ne l'aurait pas fait, mon Flintwinch, s'il n'avait pas su qu'ils pouvaient bien avoir le désir de lui fermer la bouche, mais qu'ils n'en avaient pas le pouvoir. Il n'aurait pas bu un verre d'eau, en pareille circonstance... pas même dans une maison aussi respectable que celle-ci, mon Flintwinch... à moins d'avoir vu l'un d'eux y boire avant lui, et avaler quelques gorgées encore ! »

Dédaignant de répondre, et du reste incapable de le faire, car il étouffait presque d'indignation, Clennam ne fit que lancer un coup d'œil au visiteur avant de s'éloigner. Celui-ci fit de nouveau claquer ses doigts en signe d'adieu, et son nez descendit sur sa moustache, tandis que sa moustache se relevait sous son nez avec un sourire sinistre et de mauvais augure.

« Au nom du ciel ! Affery, demanda Clennam à voix basse, tandis qu'elle lui ouvrait la porte de l'obscur vestibule où il s'avavançait à tâtons vers la faible clarté des étoiles, que se passe-t-il donc ici ? »

Mme Jérémie, debout dans l'obscurité, la tête cachée dans son tablier, comme un grand fantôme, lui répondit d'une voix étouffée par son voile improvisé :

« Ne me faites pas de questions, Arthur. Voilà je ne sais combien de temps que je ne fais que rêver. Allez-vous-en ! »

Il sortit, et elle referma la porte sur lui. Il leva les yeux vers la chambre de sa mère, et la faible clarté, rendue plus faible encore par les stores jaunes semblait répéter la réponse de Mme Jérémie et murmurer :

« Ne me faites pas de questions. Allez-vous-en ! »

CHAPITRE XI.

Une lettre de la Petite Dorrit.

« Mon cher monsieur Clennam,

« Comme je vous ai dit dans ma première lettre qu'il valait mieux que personne ne m'écrivît, je puis vous en adresser une seconde, sans vous causer d'autres ennuis que celui de la lire ; si vous en avez le loisir, ce dont je doute, avec vos occupations, mais j'espère qu'un jour ou l'autre vous trouverez un moment pour cela. Je vais donc passer encore une heure à causer avec vous. Cette fois, c'est de Rome que je vous écris.

« Nous avons quitté Venise avant M. et Mme Gowan, mais ils ne sont pas restés en route aussi longtemps que nous et n'ont pas suivi le même chemin ; de sorte qu'en arrivant, nous les avons trouvés installés dans une rue qu'on nomme la Via Gregorina, que vous connaissez sans doute.

« Je vais vous dire tout ce que je sais sur leur compte, parce que je suis bien sûre que c'est ce que vous tenez le plus à savoir. Leur logement n'est pas très-confortable, mais peut-être m'a-t-il semblé plus incommode qu'il n'aurait paru à quelqu'un comme vous, qui avez visité tant de pays et vu tant de mœurs différentes. Il va sans dire qu'il vaut beaucoup mieux... des millions de fois mieux que tous ceux auxquels j'ai été habituée avant de quitter Londres ; et je ne veux pas le juger avec mes propres yeux, mais j'emprunte ceux de Mme Gowan. Car il est facile de voir qu'elle a été élevée avec tendresse dans un heureux et bien-aimé chez elle. Je l'aurais deviné quand même elle ne m'en aurait pas parlé avec amour.

« C'est donc un logement assez mal meublé au sommet d'un escalier assez sombre qui sert à tout le monde : il se compose presque entièrement d'une grande salle fort triste dont M. Gowan a fait son atelier. Le bas des fenêtres est bouché, de sorte qu'on ne peut pas regarder dehors, et les murs sont couverts de dessins à la craie ou au fusain, tracés par des locataires

précédents, depuis bien, bien des années ! Un rideau (jadis rouge, mais aujourd'hui couleur de poussière) divise la chambre en deux parties : celle qui se trouve derrière cette toile sert de salon. La première fois que j'y ai vu Mme Gowan, je l'ai trouvée toute seule ; son ouvrage lui était tombé des mains, et elle regardait le soleil qui brillait à travers les vitres les plus élevées des croisées. N'allez pas vous inquiéter de ce que je vous dis, mais je dois avouer que cet intérieur n'était pas tout à fait aussi joyeux, aussi brillant, aussi gai, aussi heureux, ni aussi jeune que je l'aurais voulu.

« Comme M. Gowan fait le portrait de papa (je l'ai vu à l'œuvre, sans cela il est possible que je n'eusse pas reconnu mon père à la ressemblance), j'ai plus d'occasions de voir sa femme que je n'en aurais eu sans cet heureux hasard. Elle est bien souvent... trop souvent... seule.

« Vous raconterai-je ma seconde visite ? Je suis allée la voir un jour, que j'avais pu par hasard courir chez elle sans être accompagnée, vers quatre ou cinq heures du soir. Elle dînait toute seule (son repas solitaire lui avait été apporté de quelque endroit du voisinage), n'ayant pas d'autre société et n'en attendant pas d'autre que celle du vieillard qui lui avait monté son dîner. Il était en train de lui raconter une longue histoire de brigands dans la campagne, qui avaient été épouvantés par la statue d'un saint ; c'était pour l'amuser, me dit-il lorsque je redescendis avec lui : « Il savait bien comment amuser les filles, parce qu'il en avait une lui-même, mais qui était loin d'être aussi jolie. »

« Il faut que je vous parle maintenant de M. Gowan avant de finir le peu qu'il me reste à dire de madame. Il doit admirer la beauté de sa femme et en être fier, car tout le monde en parle ; il doit l'aimer, et je ne doute pas qu'il l'aime... à sa manière. Vous connaissez sa manière, et s'il vous paraît aussi insouciant et aussi grognon qu'à moi, je n'ai pas tort de croire que Mme Gowan aurait pu trouver quelqu'un qui lui eût mieux convenu. Si cela ne vous a pas frappé, certainement alors c'est que je me trompe ; car votre pauvre enfant (toujours la même) a plus de confiance dans votre jugement et dans votre bonté, qu'elle ne saurait vous le dire, quand même elle essaierait de le faire, mais ne vous effrayez pas, je ne veux pas essayer.

« Par suite (toujours d'après moi, en supposant que vous pensiez comme moi), par suite de son caractère capricieux et mécontent, M. Gowan ne s'occupe pas assez de sa profession. Il manque de patience et de

persévérance ; il commence une chose et la laisse là, il l'abandonne ou la termine sans y tenir le moins du monde. Lorsque je l'entendais causer avec papa pendant les séances, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si ce n'était pas parce qu'il ne croit pas en lui-même, que M. Gowan ne croit pas aux autres. Me suis-je trompée ? Je voudrais bien pouvoir deviner ce que vous penserez de ces remarques ! Je vois d'ici l'air que vous allez prendre, et j'entends presque le ton de voix dont vous me répondriez, si nous causions ensemble sur le pont suspendu.

« M. Gowan va beaucoup dans ce qu'on appelle la meilleure société de Rome (il n'a pas pourtant l'air de s'y amuser beaucoup, lorsqu'il y est), et sa femme l'accompagne parfois, mais depuis quelque temps elle sort très-peu. Je crois avoir remarqué qu'on ne parle pas d'elle avec la considération qu'elle mérite. Des dames qui n'auraient jamais songé à accepter M. Henry Gowan pour mari ou pour gendre, n'en ont pas moins l'air de croire que sa femme, en l'épousant, a fait un coup de partie magnifique. Puis, il va beaucoup à la campagne faire des études ; partout enfin, où il y a des visiteurs, il trouve un grand nombre de connaissances. Il y a aussi un ami avec lequel il passe beaucoup de temps soit chez lui, soit hors de chez lui, bien qu'il traite cet ami fort cavalièrement et se montre d'humeur assez changeante envers lui. Je sais (d'autant mieux qu'elle me l'a dit) que Mme Gowan ne peut pas le souffrir. Quant à moi, il m'est tellement odieux que je me sens toute soulagée d'apprendre qu'il a quitté Rome pour quelque temps. Jugez du plaisir que ce départ doit lui causer, à elle !

« Mais ce que je tiens surtout à vous faire savoir, ce qui m'a enhardie à vous en dire si long, au risque de vous causer quelque inquiétude, sans cause réelle, le voici : Elle est si fidèle et si dévouée, et elle sait si bien que l'amour et le devoir l'attachent à tout jamais à son mari, que vous pouvez être convaincu qu'elle l'aimera, l'admirera, fera son éloge, et cachera tous ses défauts jusqu'au jour où elle mourra. Je crois même qu'elle les cache et les cachera toujours à tout le monde, à commencer par elle. Elle lui a donné un cœur qu'elle ne pourra jamais lui reprendre et quelles que soient les épreuves qu'elle ait à subir, son affection sera toujours la plus forte. Vous savez si c'est vrai, comme vous savez tout, mille fois mieux que moi ; mais je ne puis m'empêcher de vous raconter son admirable nature, et de vous dire que vous ne sauriez jamais avoir trop bonne opinion d'elle.

« Je ne l'ai pas encore appelée par son petit nom dans cette lettre, mais nous sommes si bonnes amies maintenant, que je ne la nomme pas autrement lorsque nous sommes seules, et elle me donne aussi mon vrai nom... je ne veux pas dire mon nom de baptême, mais celui que vous m'avez donné. Lorsqu'elle a commencé à m'appeler Amy, je lui ai raconté ma courte histoire, je lui ai dit que vous me nommiez toujours *la petite Dorrit*, et que je préférais ce nom à tout autre ; depuis ce temps elle ne m'appelle pas non plus autrement que sa petite Dorrit.

« Peut-être n'avez-vous pas encore reçu de nouvelles de son père ou de sa mère, et ne savez-vous pas qu'elle a eu un petit garçon. Il est né avant-hier, huit jours après l'arrivée de M. et Mme Meagles, qui en ont été bien heureux. Cependant je dois vous dire, puisque je me suis engagée à ne rien vous taire, qu'ils m'ont l'air d'être un peu gênés vis-à-vis de leur gendre, et que ses manières railleuses à leur égard leur paraissent une moquerie de leur amour pour elle. Pas plus tard qu'hier, lundi, tandis que je me trouvais là, j'ai vu M. Meagles changer de couleur, se lever et sortir, comme s'il avait peur, en restant, de ne pas pouvoir s'empêcher de dire ce qu'il en pensait. Pourtant le père et la mère sont si pleins d'égards, si gais et si raisonnables, que leur gendre devrait bien les ménager. C'est grand dommage qu'il ne songe pas un peu plus à eux.

« J'ai voulu mettre mon dernier point avant de relire ma lettre. Maintenant que je viens de la relire, je trouve que j'ai voulu savoir et vous expliquer tant de choses, que je ferais aussi bien de ne pas vous l'envoyer ; mais toutes réflexions faites, j'espère que vous devinerez tout de suite que, si j'ai tant observé, tant remarqué de choses, c'est pour vous seul que je l'ai fait, parce que je savais que le sujet vous intéressait. Vous pouvez être certain que je n'ai pas eu d'autre motif.

« Et maintenant que l'objet principal de ma lettre est rempli, il ne me reste pas grand'chose à vous dire.

« Nous nous portons très-bien, et Fanny gagne de jour en jour. Vous ne sauriez croire combien elle est bonne pour moi, et quelle peine elle se donne pour me façonner aux bonnes manières. Elle a un amoureux qui l'a suivie, d'abord depuis la Suisse jusqu'à Venise, puis de Venise jusqu'ici, et qui m'a récemment confié qu'il a l'intention de la suivre partout où elle irait. J'ai été un peu troublée quand il m'a fait part de cette résolution, mais

il a fallu bon gré mal gré qu'il fit de moi sa confidente. Je ne savais que dire, mais enfin je lui ai répondu que, selon moi, il ferait mieux de ne pas se donner cette peine ; car Fanny (mais je ne lui ai pas dit cela) est beaucoup trop vive et trop spirituelle pour lui. Néanmoins, il m'a dit qu'il essaierait tout de même. Quant à moi, je n'ai pas d'amoureux, ça va sans dire.

« Si vous avez jamais la patience de me lire jusqu'ici, vous vous direz peut-être : Ah ça ! est-ce que ma petite Dorrit va finir sa lettre sans me parler de ses voyages ? Il est grand temps qu'elle en dise quelque chose. Je pense comme vous, mais je ne sais que vous dire. Depuis que nous avons quitté Venise, nous avons visité beaucoup de merveilles, Gênes et Florence entre autres, et nous avons eu sous les yeux tant de vues merveilleuses que, lorsque je pense à la foule de souvenirs que j'amasse, j'en ai presque le vertige. Mais vous pourriez vous-même m'en dire beaucoup plus que je n'en sais là-dessus : pourquoi donc vous fatiguerais-je de mon bavardage descriptif ?

« Cher monsieur Clennam, puisque j'ai déjà eu le courage de vous raconter les difficultés familières qui ont embarrassé mon esprit en voyage, je ne veux pas être plus timide aujourd'hui. Eh bien ! voici une de mes pensées les plus fréquentes : — quelque vieilles que soient ces cités, leur antiquité n'est pas ce qu'elles ont de plus curieux à mes yeux : ce qui m'étonne le plus, c'est l'idée qu'elles étaient là, à leur place pendant tous ces longs jours de ma vie où leur existence, à deux ou trois exceptions près, m'était inconnue, et où je ne connaissais d'ailleurs presque rien en dehors des sombres murs que vous savez. Il y a dans cette pensée quelque chose qui me rend triste, je ne sais pourquoi. Lorsque nous sommes allés voir la fameuse tour penchée de Pise, le soleil brillait dans un ciel bleu ; la tour et les bâtiments voisins paraissaient si vieux, tandis que la terre et le ciel semblaient si jeunes, les ombres si douces et si calmes ! La première réflexion qui m'est venue à l'esprit n'était pas pour me dire que c'était là un spectacle bien beau et bien curieux ; non, je me mis à rêver : « Oh ! combien de fois, lorsque l'ombre d'un triste mur obscurcissait notre chambre, et qu'on entendait dans la cour ce bruit monotone des mêmes pas allant et venant sans cesse, la scène que voilà a-t-elle été aussi tranquille et aussi belle qu'aujourd'hui ! » Cela m'a émue. Mon cœur était si plein, que

les larmes me jaillirent des yeux, bien que je fisse tous mes efforts pour les retenir, et j'éprouve ce sentiment-là bien souvent.

« Savez-vous que depuis notre changement de fortune, qui lui-même me semble toujours un rêve, je rêve toujours que je suis encore très-jeune ? Vous répondrez à cela que je ne suis pas encore bien vieille. Non, mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Lorsque je me revois en songe, j'ai l'âge que j'avais lorsqu'on m'a appris à coudre. J'ai souvent rêvé que j'étais encore là-bas ; j'ai revu dans la cour des visages assez peu familiers et que je m'étonnais de n'avoir pas oubliés ; mais une fois sur deux, depuis que je suis à l'étranger... en Suisse, en France ou en Italie, partout où nous avons voyagé... je me suis toujours retrouvée petite fille. J'ai rêvé que j'étais chez Mme Général avec les premiers vêtements rapiécés que je me rappelle avoir portés. Mainte et mainte fois j'ai rêvé que je me mettais à table à Venise, lorsque nous avions beaucoup de monde à dîner, avec la vieille robe de deuil que j'ai portée à l'âge de huit ans pour ma pauvre mère et que j'ai dû garder longtemps encore après qu'elle était tout usée et qu'il n'y avait plus moyen de la raccommoder. Je ne puis vous dire quel malaise j'éprouvais en songeant que nos convives allaient trouver que mon costume s'accordait bien peu avec la richesse de mon père et que j'allais déshonorer papa, Fanny et Édouard, et leur déplaire en dévoilant à tous les yeux ce qu'ils tiennent tant à cacher. Mais à force d'y penser je n'en devenais pas plus sage et je continuais à rêver, sans quitter la table, que les dépenses d'un pareil dîner me rendaient bien malheureuse, et je me creusais la tête pour savoir comment on arriverait jamais à les payer. Je n'ai jamais rêvé du changement même de notre fortune ; je n'ai jamais rêvé de cette mémorable matinée où vous êtes revenu avec moi annoncer petit à petit la grande nouvelle ; je n'ai même jamais rêvé de vous.

« Cher monsieur Clennam, il se peut que je songe trop à vous... et à d'autres... pendant le jour pour qu'il me reste dans l'esprit des pensées à vous donner dans mon sommeil. Car il faut que je vous avoue que j'ai le mal du pays, que je désire si vivement et si ardemment revoir les lieux où j'ai vécu, que je ne pense plus à autre chose lorsque personne n'est là pour me voir. Je souffre à mesure que je m'en éloigne, et quand je m'en rapproche, ne fût-ce que de quelques lieues, mon cœur se desserre même malgré la certitude que nous ne tarderons pas à nous éloigner de nouveau.

J'aime tant les lieux témoins de ma pauvreté et de votre bonté pour moi ! Oh ! oui ! je les aime tendrement.

« Dieu sait quand votre pauvre enfant reverra l'Angleterre ! Nous aimons tous (moi exceptée) la vie que l'on mène ici, et il n'est pas question d'un prochain retour. Mon cher père parle de se rendre à Londres vers la fin du printemps pour régler quelques affaires d'intérêts, mais je n'ai aucun espoir qu'il m'emmène avec lui.

« J'ai essayé de profiter un peu plus des leçons de Mme Général, et j'espère que je ne suis pas tout à fait aussi gauche qu'autrefois. Je commence à parler et comprendre, sans trop de peine, les langues difficiles dont je vous ai entretenu. Je ne me suis pas rappelé la première fois que je vous ai écrit, que vous parliez ces deux langues ; mais je m'en suis souvenue plus tard et cela m'a encouragée. Dieu vous bénisse, cher monsieur Clennam. N'oubliez pas

« Votre toujours reconnaissante et affectionnée

« PETITE DORRIT. »

« P. S. Surtout rappelez-vous que Minnie Gowan mérite votre souvenir le plus sympathique. Vous ne sauriez avoir d'elle une opinion trop élevée ou trop favorable. J'ai oublié M. Pancks la dernière fois. Si vous le voyez, dites-lui, je vous prie, que la petite Dorrit se rappelle à son bon souvenir. Il a été plein de bonté pour la petite Dorrit. »

CHAPITRE XII.

Où le lecteur assiste à une grande conférence patriotique.

Le célèbre M. Merdle devenait chaque jour de plus en plus célèbre. Personne ne pouvait affirmer que ce fameux Merdle eût jamais fait le moindre bien à un de ses semblables, vivant ou mort. Personne ne pouvait affirmer qu'il possédât la moindre faculté d'émettre, au profit de qui que ce fût, le plus petit rayon de lumière pour l'éclairer sur la route du devoir ou du plaisir, de la douleur ou de la joie, du travail ou des délassements, de la réalité ou de l'imagination, en un mot sur aucun des innombrables sentiers de ce dédale que foulent aux pieds les fils d'Adam. Personne n'avait le moindre motif de supposer que l'argile dont était pétri ce moderne veau d'or ne fût pas l'argile la plus grossière du monde, éclairée par la mèche la plus fumeuse qui ait jamais empêché une lampe humaine de s'éteindre. Mais on savait (ou l'on croyait savoir) qu'il avait amassé d'immenses richesses ; et il n'en fallait pas davantage pour se prosterner à ses pieds avec une servilité plus dégradante et moins excusable que celle du sauvage abruti qui sort à quatre pattes de son trou pour offrir un sacrifice propitiatoire à la divinité que son âme ignorante adore sous la forme d'une bûche ou d'un reptile.

Les grands prêtres du culte étaient moins excusables encore, car ils avaient toujours, dans la présence de M. Merdle, une protestation vivante contre leur bassesse. La multitude l'adorait de confiance, et l'on sait bien pourquoi ; mais ceux qui officiaient à l'autel avaient constamment cet homme sous les yeux. Ils s'asseyaient à sa table, comme M. Merdle assistait à leurs fêtes. Il portait toujours avec lui comme un spectre, son cornac, qui semblait dire à ces grands prêtres : « Quoi ! ce sont là les signes qui vous inspirent tant de confiance et tant de respect... cette tête, ce regard, cette façon de parler, ce ton, ces manières ? Vous êtes les pivots du ministère des Circonlocutions chargés de nous gouverner. Lorsqu'une demi-douzaine

d'entre vous se prennent aux cheveux il semble que le monde va périr faute de pouvoir fournir d'autres législateurs. À quoi tient donc votre supériorité ? On ne peut toujours pas dire qu'elle consiste dans une connaissance plus approfondie des hommes, lorsqu'on vous voit accepter, flatter et prôner un être pareil ! Ou si vous êtes capable de bien juger les signes que je ne manque jamais de vous montrer, chaque fois qu'il se présente parmi vous, encore moins peut-on attribuer votre supériorité à votre honnêteté. » C'étaient là deux questions embarrassantes qui suivaient M. Merdle partout où il allait, et qu'on avait pris le parti d'étouffer faute de pouvoir y répondre.

En l'absence de Mme Merdle, M. Merdle continuait à tenir sa maison ouverte afin que les flots de visiteurs puissent y aller et venir à leur gré. Quelques-uns de ces derniers ne se faisaient pas prier pour prendre possession de l'établissement. Trois ou quatre grandes dames pleines de vivacité et de distinction se disaient de temps en temps : « Allons donc dîner chez ce cher Merdle jeudi prochain. Qui inviterons-nous ? » Ce cher Merdle recevait des ordres en conséquence, se mettait lourdement à table, et, le repas terminé, se promenait lugubrement dans ses salons, sans qu'on fît autrement attention à sa présence, si ce n'est peut-être pour le regarder comme un trouble-fête.

Le maître d'hôtel, ce cauchemar du grand Merdle, ne se relâchait en rien de sa sévérité. Il surveillait les dîners donnés en l'absence de la Poitrine, comme il surveillait, quand elle était là, les repas que présidait cet ornement de la Société ; et son regard de basilic continuait à faire trembler M. Merdle. C'était un homme terrible que ce maître d'hôtel ; jamais il n'aurait souffert qu'on servît une once d'argenterie ou une bouteille de vin de moins qu'à l'ordinaire. Il n'aurait pas permis à M. Merdle de donner un dîner qui ne fût digne d'un maître d'hôtel comme lui. Avant tout, dans l'ordonnance d'un repas, il songeait à sa propre réputation. S'il plaisait aux convives de manger ce qu'on leur servait, il n'y trouvait pas à redire ; mais on ne le leur servait que pour maintenir son rang. Tandis qu'il se tenait debout auprès du buffet, il semblait dire :

« J'ai bien voulu accepter l'office de contempler tout ce qui est là devant moi, mais rien de moins. » S'il regrettait la Poitrine qui embellissait ordinairement la salle à manger de M. Merdle aux heures des repas, c'est

parce qu'il se voyait par là privé temporairement, par des circonstances inévitables, d'une partie importante des ressources de son service : exactement comme il eût regretté un surtout ou un magnifique bassin à glace, pour frapper le champagne qu'on aurait envoyés chez le banquier de la famille.

M. Merdle envoya des invitations pour un dîner de Mollusques. Lord Décimus devait en être, ainsi que M. Tenace Mollusque et l'aimable petit Mollusque, attaché au secrétariat du ministère des Circonlocutions. Le cœur de ces Mollusques parlementaires, qui parcourent les provinces à la clôture de la chambre pour aller chanter les louanges de leur chef, devait également être représenté à ce festin politique. Cela fit beaucoup de bruit. M. Merdle allait s'allier au parti des Mollusques. Quelques délicates petites négociations avaient été entamées entre lui et le noble Décimus ; c'est le jeune et aimable Mollusque qui avait été l'entremetteur. M. Merdle s'était décidé à donner à la puissante coterie des Mollusques l'appui de sa grande probité et de sa grande fortune. Les mauvaises langues flairaient bien là-dessous quelque maquignonage politique : peut-être, parce qu'il était bien connu de tout le monde, que, si le diable en personne était un gaillard à se laisser mettre le grappin dessus, les Mollusques ne manqueraient pas de l'accaparer... pour le bien du pays, cela va sans dire... pour le bien du pays.

Mme Merdle avait écrit à son magnifique époux... (à moins d'être un vil hérétique, on ne pouvait nier que ce fameux banquier, couvert d'une triple couche de dorure, ne valût à lui seul tous les hommes d'argent qui ont existé chez nous depuis le temps de Whittington)... elle avait donc écrit de Rome à son époux lettres sur lettres pour lui rappeler que c'était le moment ou jamais de caser Edmond Sparkler. Elle lui démontrait sans relâche qu'il y avait urgence et que ce serait encore, sous un autre rapport, un grand avantage en ce moment, d'obtenir immédiatement quelque bon emploi. Sur cet article important le style épistolaire de Mme Merdle ne connaissait qu'un seul mode, le mode impératif, un seul temps, le présent.

Mme Merdle mit tant d'insistance à expédier à M. Merdle une foule de verbes ainsi conjugués, que le sang lourd et les longs parements de manches du banquier en étaient tout agités.

C'est dans cet état d'agitation que M. Merdle, contemplant à la dérobée les souliers de son maître d'hôtel sans oser regarder en face ce terrible

personnage, lui avait signifié son intention de donner un dîner distingué : pas un dîner très-nombreux, mais un dîner très-distingué. Le maître d'hôtel avait eu l'obligeance de déclarer qu'il n'avait aucune objection à donner un coup d'œil pour qu'on fit le plus de dépense possible dans ce genre ; et le jour de ce mémorable dîner était arrivé.

M. Merdle se tenait donc dans un de ses salons, le dos au feu, attendant l'arrivée de ses hôtes importants. Il prenait rarement la liberté de se mettre le dos au feu, à moins d'être seul. En présence de son maître d'hôtel, jamais il n'aurait osé prendre une pareille licence. En ce moment, par exemple, si ce despotique serviteur eût ouvert la porte, son maître se serait empressé de s'arrêter lui-même par le poignet, comme un policeman dans l'exercice de ses fonctions, et de se promener devant la cheminée ou de rôder humblement autour des meubles pompeux du salon. Les ombres malicieuses qui jouaient à cache-cache dans le feu, sortant de leurs cachettes quand il montrait sa flamme, et se hâtant d'y retourner quand la flamme elle-même rentrait dans le foyer, étaient les seuls témoins de la liberté qu'il avait prise de se chauffer à son aise ; c'était déjà bien assez de témoins comme cela : peut-être trop, à en juger par son air.

Le journal du soir qu'il tenait à la main ne parlait que de M. Merdle. Sa hardiesse merveilleuse, sa merveilleuse fortune, sa merveilleuse Banque, servaient à alimenter ce soir-là la feuille louangeuse. La merveilleuse Banque dont il était à la fois l'inventeur, l'organisateur et le directeur, était le dernier des nombreux miracles financiers accomplis par l'heureux capitaliste. Malgré tout, M. Merdle se montrait si modeste au milieu de ces brillants exploits qu'il ressemblait bien plus à un homme dont le domicile est sous le coup d'une saisie qu'à un colosse commercial, ouvrant, comme celui de Rhodes, ses deux jambes devant sa propre cheminée, pour laisser passer les petite caboteurs qu'il attendait à dîner.

Les voici justement qui commencent à entrer dans le port ! L'aimable jeune Mollusque du secrétariat est le premier arrivé ; mais l'Honneur du Barreau le rejoint sur l'escalier. L'Honneur du Barreau, armé selon sa coutume de son binocle et de son salut à l'usage de messieurs les jurés, fut enchanté de voir l'aimable jeune Mollusque ; il opina qu'on allait siéger *in banco*, comme nous disons, nous autres avocats, pour plaider une cause spéciale ?

« En vérité, demanda l'aimable jeune Mollusque, qui se nommait Ferdinand, comment cela ?

— Allons ! répondit en souriant l'Honneur du Barreau. Si vous ne savez rien, vous, comment voulez-vous que je sache quelque chose ? Nourri dans le sérail, vous en connaissez les détours ; moi, je ne suis qu'un humble spectateur mêlé à la foule qui vous regarde faire. »

L'Honneur du Barreau savait être badin ou grave selon la pratique à laquelle il s'adressait. Avec Ferdinand Mollusque, il fut aussi léger qu'un fil de la Vierge. L'Honneur du Barreau était également humble et modeste... à sa manière, quand il voulait. L'Honneur du Barreau était un homme d'infiniment de ressources et des plus variées ; mais on reconnaissait le même mannequin sous tous les costumes de ses rôles différents : chaque individu à qui il avait affaire devenait à ses yeux un juré, et il se croyait tenu en conscience de gagner ce juré, si c'était possible.

« Notre illustre hôte et ami, continua l'Honneur du Barreau, notre brillante étoile commerciale va s'embarquer dans la politique ?

— S'y embarquer ? Mais voilà déjà quelque temps qu'il siège dans la Chambre des Communes, vous savez, répliqua Ferdinand Mollusque.

— C'est juste, reprit l'Honneur du Barreau avec le petit rire de bonne société qu'il tenait en réserve pour les membres des grands jurys, et qui ne ressemblait en rien au gros rire comique à l'usage d'un jury de petits boutiquiers : oui, il y a déjà quelque temps qu'il siège dans la Chambre des Communes ; mais jusqu'à présent notre étoile a été une étoile un peu errante, un peu vacillante, hein ? »

Un homme ordinaire, en entendant ce *hein* engageant n'aurait pu s'empêcher de faire une réponse affirmative. Mais Ferdinand se contenta de lancer à l'Honneur du Barreau un coup d'œil plein de malice et ne répondit pas du tout.

« Très-bien, très-bien, je m'en doutais, continua l'Honneur du Barreau, hochant la tête, car il ne se laissait pas dérouter pour si peu. Voilà pourquoi j'ai parlé de siéger *in banco* pour entendre plaider un argument spécial... en d'autres termes, je veux dire qu'il s'agit d'une cause grave et solennelle et selon l'expression du capitaine Macheatheath^[1] *les juges sont réunis ; spectacle terrible !* Vous voyez que nous autres avocats, nous sommes assez

généreux pour citer les paroles de l'illustre capitaine, quoiqu'il ne nous épargne pas. Mais c'est égal, je puis arguer d'un aveu du capitaine lui-même... (continua, avec un petit balancement de tête badin, l'Honneur du Barreau qui avait toujours l'air de se railler lui-même de la meilleure grâce du monde, lorsqu'il s'exprimait en termes du métier), je puis arguer d'un aveu du capitaine lui-même, que la loi a du moins l'*intention* d'être impartiale. En effet, cet aimable personnage ne dit-il pas ?... Si je commets une erreur dans ma citation, mon savant ami... (ici il toucha l'épaule de son interlocuteur avec son binocle, geste de comédien de bon ton)... voudra bien la relever...

Puisqu'aux yeux de la loi les voleurs sont égaux,
Quel que soit leur crédit, leurs titres sociaux,
J'espère me trouver en bonne compagnie
Au pied de la potence où doit finir ma vie ! »

Ce quatrain les amena jusqu'au salon où M. Merdle se tenait le dos au feu. M. Merdle fut tellement abasourdi de voir entrer l'Honneur du Barreau avec de telles paroles à la bouche, que l'avocat dut lui expliquer que c'était une citation du poète Gay.

« Qui ne compte pas assurément parmi les autorités de Westminster Hall, ajouta-t-il ; mais dont un homme aussi universellement pratique que M. Merdle ne saurait manquer d'apprécier le mérite. »

M. Merdle eut l'air de vouloir dire quelque chose ; mais il eut l'air presque aussitôt de ne plus vouloir rien dire du tout : ce qu'il fit. Cet intervalle de silence donna à la Crème de l'Épiscopat le temps de se faire annoncer.

La Crème de l'Épiscopat fit son entrée d'un air modeste mais d'un pas ferme et rapide, comme s'il prenait ses bottes de sept lieues afin de faire le tour du monde, pour aller s'assurer que la statistique universelle de l'état des âmes ne présentait que des résultats satisfaisants. M. l'Évêque ne soupçonnait pas du tout qu'il y eût aucun motif particulier à la réunion où M. Merdle l'avait invité. C'était visible, rien qu'à considérer sa physionomie. Il était dispos, jeune, gai, affable, doux... mais surtout si innocent ! C'était vraiment surprenant.

L'Honneur du Barreau se glissa auprès de lui et lui fit subir un interrogatoire des plus polis, relativement à la santé de M^{me} l'Évêque. Mme l'Évêque avait joué de malheur, elle avait attrapé un léger rhume à la dernière confirmation ; mais, à cela près, elle se portait bien. Le jeune M. l'Évêque jouissait d'une bonne santé. Pour le moment, il habitait avec sa jeune femme et sa petite famille, sa cure du district des Bonnes-Âmes.

Les représentants du chœur des Mollusques commencèrent ensuite à arriver. Puis vint le médecin de M. Merdle. L'Honneur du Barreau, qui avait un coup d'œil et coup de lorgnon pour chacun des convives qu'on annonçait (quelle que fût la personne avec laquelle il causât ou la conversation engagée), trouvait toujours un procédé très-habile pour s'approcher des nouveaux venus sans que personne s'aperçût de cette manœuvre, et pour amener chaque gentleman du jury à parler du sujet qui lui était le plus familier. Avec certains membres du chœur politique, il se moqua de ce député qui s'était réveillé en sursaut l'autre nuit à la chambre, et qui s'était dépêché de quitter le couloir pour aller voter de travers : avec d'autres il déplora tristement la peine qu'on avait à réprimer cet esprit d'innovation qui poussait le public à s'intéresser d'une façon si indiscrete aux affaires publiques et aux finances de l'État. Il eut un mot à dire au médecin à propos de la santé générale ; il eut aussi un renseignement à lui demander à propos d'un de ses confrères, d'une érudition incontestable et de manières distinguées... mais ces qualités-là étaient également l'apanage de certains autres professeurs de l'art de guérir (petit salut à l'adresse de son juré...) qu'il avait eu à discuter comme témoin de sa partie adverse dans une cause récente, et auquel il avait fait avouer, en le pressant de ses questions, qu'il était un des apôtres de ce nouveau genre de traitement que l'Honneur du Barreau trouvait... Oui, n'est-ce pas ?... C'est ce que pensait l'Honneur du Barreau, qui avait espéré que son ami le docteur le confirmerait dans cette opinion. Sans prétendre décider une question sur laquelle les médecins eux-mêmes n'étaient pas d'accord, l'Honneur du Barreau croyait vraiment, à ne regarder la chose qu'au point de vue du sens commun, et laissant de côté ce qu'on nomme l'examen légal, que cette nouvelle méthode thérapeutique était... Oserait-il en présence d'une si grande autorité médicale, dire... une stupidité ? Ah ! encouragé par ce sourire, il n'hésitait pas à lui donner ce nom, et il se sentait l'esprit soulagé.

M. Tenace Mollusque, qui (semblable au célèbre ami du docteur Johnson) ne possédait qu'une seule idée, et encore c'était une idée fausse, venait aussi d'arriver. Ce personnage éminent et M. Merdle, qui occupaient les deux extrémités d'un canapé jaune, en face du feu, sans se regarder et sans échanger une parole, ruminant chacun de leur côté, ressemblaient comme deux gouttes d'eau aux deux vaches qui paissaient dans le tableau de Guyp, accroché vis-à-vis.

Mais voici lord Décimus lui-même. Le maître d'hôtel, qui jusqu'alors s'était borné à une branche de ses fonctions ordinaires, celle de regarder (plutôt d'un air de défi que de bienvenue) les convives qui arrivaient, daigna se déranger au point de monter l'escalier avec lui, pour l'annoncer. Comme lord Décimus était un pair d'une supériorité écrasante, un jeune et modeste député (l'avant-dernier des petits goujons parlementaires qui étaient venus mordre à l'hameçon des Mollusques) qu'on avait invité à ce dîner, afin de célébrer sa capture, ferma les yeux humblement lorsque milord fit son entrée.

Lord Décimus, néanmoins, déclara qu'il était charmé de voir le jeune député. Il ne fut pas moins charmé de voir M. Merdle, la Crème de l'Épiscopat, le docteur, l'Honneur du Barreau, M. Tenace Mollusque, le chœur parlementaire, et Ferdinand, son secrétaire intime. Le fait est que lord Décimus, bien qu'il fût un des plus grands hommes que la terre ait portés, ne brillait pas par l'amabilité de ses manières ; mais Ferdinand l'avait piloté de manière qu'il se trouvait dans la nécessité de dire quelque chose de gracieux à tous ceux qu'il pourrait rencontrer chez M. Merdle et de se montrer ravi de les voir. Après avoir achevé cet exploit de vivacité et de condescendance, milord se disposa à compléter le paysage de Guyp et posa pour la troisième vache du groupe.

L'Honneur du Barreau, sûr d'avoir gagné les autres jurés, sentit qu'il lui fallait maintenant mettre le grappin sur le chef du jury, et se glissa discrètement vers lui, binocle en main. L'Honneur du Barreau commença à parler du temps, comme du sujet le plus capable de faire fondre la réserve officielle de son interlocuteur. L'Honneur du Barreau dit que l'on avait affirmé (tout le monde entend affirmer ces choses-là, sans qu'on puisse jamais savoir par qui et pourquoi) qu'il n'y aurait pas de fruits d'espalier cette année. Lord Décimus n'avait pas ouï dire que ses pêches eussent

souffert de la température, mais il craignait (d'après le rapport de ses gens) de ne pas avoir de pommes. Pas de pommes ? L'Honneur du Barreau ne pouvait en revenir ; cela lui faisait beaucoup de peine. Le fait est qu'en réalité il ne se souciait pas le moins du monde qu'il restât seulement un pépin sur la surface de la terre ; mais cela ne l'empêcha pas de se montrer douloureusement affecté de cette nouvelle. Et à quoi donc lord Décimus... (car nous autres avocats nous sommes vraiment d'ennuyeuses gens, il nous faut toujours des renseignements sur tout, sans que nous sachions seulement s'ils pourront jamais nous servir), à quoi donc lord Décimus attribuait-il cette disette de pommes ? Lord Décimus ne put se charger d'expliquer ce mystère. Cette réponse aurait arrêté tout court un questionneur moins intrépide : mais l'Honneur du Barreau s'attaqua à lord Décimus avec une nouvelle ardeur.

« Et les poires, milord ? »

Longtemps après que l'Honneur du Barreau fut devenu procureur général, on lui faisait honneur de cette question comme d'un coup de maître. Elle donna l'occasion à lord Décimus de se rappeler un poirier qui poussait autrefois dans le jardin de la matrone chez laquelle il avait demeuré durant son séjour au collège d'Éton. C'est sur cet arbre qu'avait fleuri à toujours la seule plaisanterie qu'il eût jamais faite de sa vie ; une plaisanterie, entre nous assez saugrenue, espèce de calembour par approche entre les *poires* d'Éton et les *paires*^[2] parlementaires. Mais comme c'était une plaisanterie un peu âpre dont lord Décimus ne pensait pas que son auditeur pût saisir jamais tout le sel sans avoir fait au préalable une connaissance intime et suivie avec l'arbre en question, l'histoire commençait avant l'existence de cet arbre, puis elle le retrouvait en plein hiver, lui faisait traverser la succession des saisons, pousser des feuilles, porter des fleurs et produire des fruits ; elle voyait mûrir ses fruits, en un mot, cultivait l'arbre d'une façon si diligente et si minutieuse, avant de se glisser par la croisée de la chambre à coucher pour voler les poires, que bien des auditeurs bénissaient le ciel de ce que le poirier avait été planté et greffé avant l'époque où lord Décimus était venu au monde, sans quoi ils risquaient de perdre cette excellente plaisanterie. L'intérêt que les pommes avaient inspiré à l'Honneur du Barreau fut bien faible, comparé à l'émotion profonde avec laquelle il suivit les phases de ce récit, depuis le moment où

lord Décimus commença, d'un ton solennel, par dire : « En parlant de poires, vous me rappelez un certain poirier... » jusqu'à la spirituelle conclusion de cette histoire : « C'est ainsi qu'à travers les nombreuses péripéties de la vie nous passons des *poires* d'Éton aux *paires* politiques. » Il s'y intéressa si vivement, qu'il fut obligé de descendre avec lord Décimus jusqu'à la salle à manger du rez-de-chaussée, et de s'asseoir auprès de lui à table, afin d'entendre la fin de l'anecdote. Après cela, l'Honneur du Barreau, certain d'avoir gagné le chef du jury, se crut le droit de dîner maintenant de bon appétit.

Le repas, d'ailleurs, était bien fait pour donner de l'appétit à qui en aurait manqué. Les plats les plus délicats, somptueusement préparés et somptueusement servis ; les fruits les plus beaux ; les vins les plus exquis ; des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, des porcelaines et des cristaux magnifiques ; d'innombrables objets, destinés à flatter le goût, l'odorat et la vue, étaient réunis pour le plus grand plaisir des convives. Quel homme prodigieux que ce Merdle ! Quel grand homme, quel maître homme ! Quel ensemble de mérites, combien de qualités gracieuses... En un mot, quel homme riche !

Selon sa coutume, il mangea ses misérables trente-six sous de nourriture de la façon indigeste qui lui était habituelle, et demeura aussi taciturne que l'a jamais été un homme célèbre. Heureusement que lord Décimus était une de ces sublimités qui n'exigent pas qu'on leur parle, attendu qu'elles ont toujours assez à faire de s'occuper à contempler leur propre grandeur ; heureusement pour le jeune député modeste, qui put tenir les yeux ouverts assez longtemps à la fois pour voir ce qu'il mangeait ; mais qui, dès que lord Décimus parlait, les refermait bien vite.

L'aimable Ferdinand et l'Honneur du Barreau firent les frais de la conversation. L'Évêque aurait aussi été excessivement agréable si son innocence ne l'avait pas tant gêné. Aussi fut-il bientôt distancé. Lorsqu'on faisait la moindre allusion détournée au but de ce dîner politique, il n'y était plus du tout. Les affaires mondaines étaient au-dessus de sa portée ; il n'y comprenait absolument rien.

Cette particularité devint surtout remarquable lorsque le Barreau dit en passant qu'il avait appris avec plaisir que nous allions bientôt enrôler dans la bonne cause la solide et modeste sagacité... pas une de ces sagacités

démonstratives ni vaniteuses, mais franchement solides et pratiques... de notre jeune ami, M. Sparkler.

Ferdinand Mollusque se mit à rire ; et répondit que c'était bien possible. Un vote est un vote, et ce n'est jamais à dédaigner.

Le Barreau regretta de ne pas avoir aperçu notre jeune ami Sparkler aujourd'hui, monsieur Merdle.

« Il est en voyage avec Mme Merdle, répondit ce gentlemen sortant lentement d'une longue rêverie pendant laquelle il s'était amusé à faire glisser une longue cuiller dans sa manche. Il n'est pas indispensable qu'il soit sur les lieux.

— Le nom magique de Merdle, ajouta le Barreau avec son petit salut à l'adresse de messieurs les jurés, suffit bien sans aucun doute.

— Mais... oui... je le crois, répliqua M. Merdle remettant la cuiller sur la table et se cachant assez gauchement les mains sous les parements de ses manches. Je crois que les gens qui sont là-bas dans mes intérêts ne feront aucune difficulté.

— Des électeurs modèles ! fit l'Honneur du Barreau.

— Je suis heureux de voir qu'ils aient votre approbation, remarqua M. Merdle.

— Et les électeurs de ces deux autres endroits ? poursuivit l'Honneur du Barreau, dont l'œil plein de vivacité se tourna avec un léger clignement vers son magnifique voisin. (Nous autres avocats, nous sommes si curieux, si indiscrets, il faut toujours que nous furetions partout, à ramasser mille petits bouts de renseignements au risque d'encombrer notre mémoire comme une boutique de bric-à-brac, sans savoir seulement si nous trouverons jamais un coin où ils puissent nous servir...) Les électeurs de ces deux autres endroits, monsieur Merdle, cèdent-ils avec une louable ardeur à la puissante et absorbante influence de votre activité hardie et de votre renommée ? Ces petits ruisseaux courent-ils d'eux-mêmes se jeter, comme sous l'influence d'une attraction physique, dans le vaste fleuve qui poursuit sa route merveilleuse, enrichissant le pays qu'il traverse ? Vont-ils y mêler le tribut de leurs eaux avec tant d'empressement qu'on puisse dès à présent, avec aisance et facilité, calculer et prédire le cours qu'ils suivront ? »

M. Merdle, un peu troublé par l'éloquence du Barreau, contempla vaguement la salière la plus voisine, puis répondit en hésitant :

« Ils savent parfaitement, monsieur, ce qu'ils doivent à la société. Ils nommeront les personnes que je leur désignerai.

— Je suis charmé, dit le Barreau, tout à fait charmé de cette bonne nouvelle ! »

Les trois endroits en question étaient trois petits trous pourris de notre île, contenant trois petits collèges électoraux de traverse, ignorants, ivrognes et sales, qui étaient venus se faire consacrer dans la poche de M. Merdle. Ferdinand Mollusque se mit à rire avec son aisance accoutumée, et dit d'un ton enjoué que c'étaient là de jolis gaillards. La Crème de l'Épiscopat, qui se promenait mentalement dans les sentiers de la paix, était tout à fait absorbé dans le troisième ciel, bien loin des choses de ce monde.

« À propos, demanda lord Décimus, jetant les yeux autour de la table, dites-moi donc ce que c'est que cette histoire d'un gentleman qui, après avoir été longtemps enfermé dans une prison pour dettes, s'est trouvé tout à coup d'une riche famille, et possesseur d'un gros héritage. Je n'entends parler que de cela. Je ne vois dans les journaux que des allusions à cette aventure. Savez-vous quelque chose là-dessus, Ferdinand ?

— Je ne sais qu'une chose, répondit Ferdinand, c'est que ce gentleman a donné au ministère auquel j'ai l'honneur d'être attaché (le sémillant petit Mollusque prononça cette phrase d'un ton enjoué, comme qui dirait : Nous savons ce que veulent dire ces formules-là, mais il ne faut pas en perdre la tradition) une peine infinie et un tintouin du diable.

— Tintouin ? répéta lord Décimus après un silence majestueux et réfléchissant sur la valeur de ce mot, d'un air majestueux qui obligea le député modeste à fermer les yeux de toutes ses forces. Tintouin ?

— Beaucoup d'ennuis et d'embarras, dit M. Tenace Mollusque d'un ton de dignité offensée.

— Et de quel genre d'affaires s'occupait ce monsieur, demanda lord Décimus ; quel était le sujet de... ce tintouin, Ferdinand ?

— Oh ! pour ça, c'est une bonne histoire, je n'en connais pas de meilleure dans son genre. Ce M. Dorrit (il se nomme Dorrit) avait passé un

contrat avec nous (des siècles avant que la bonne fée sortît de la Banque pour lui livrer son héritage) et il n'avait pas tenu ses engagements. Il était associé dans une maison pour l'exploitation en grand de quelque chose... je ne sais trop quoi... des spiritueux ou des boutons de guêtre, du vin ou du cirage, de la laine ou du gruau ; du porc ou des agrafes, du fer ou de la mélasse, des souliers ou toute autre fourniture pour les troupes, ou pour la marine, ou pour quelqu'un. Cette maison fit faillite et, en notre qualité de créanciers, nous avons poursuivi M. Dorrit avec toutes les formalités voulues. Lorsque la bonne fée lui apparut enfin et que son avoué se présenta pour nous payer, ma foi ! nous en avions par-dessus les yeux de signatures, de renvois, de contre-signatures *et cætera*, si bien qu'il nous fallut six mois pour savoir comment accepter son argent et lui donner quittance. C'est là, voyez-vous, un des plus beaux triomphes administratifs que je sache, ajouta ce joli garçon de Ferdinand riant de bon cœur. Jamais vous n'avez vu remplir une telle masse d'imprimés ; l'avoué de notre débiteur en était lui-même confondu : « Ah ça, me dit-il un jour, si au lieu de vouloir vous payer deux ou trois mille livres sterling, je venais vous en demander le remboursement, vous ne feriez pas plus de difficultés. — Vous avez raison, mon vieux, lui ai-je répondu, et, à l'avenir, vous pourrez prendre notre défense quand on nous accusera de n'avoir rien à faire. »

L'aimable secrétaire intime termina en riant encore de tout son cœur. C'était un charmant garçon, en vérité, que ce jeune Mollusque, et il avait des manières on ne peut plus engageantes.

M. Tenace Mollusque n'envisageait pas la question d'une façon aussi superficielle. Il en voulait à M. Dorrit d'avoir dérangé le ministère en s'obstinant à payer ce qu'il devait, et il regardait la chose comme une infraction aux règles établies, la dette étant si ancienne. Mais il faut dire que M. Tenace Mollusque était un homme boutonné jusqu'au menton, et par conséquent un homme de poids. Tout homme boutonné jusqu'au menton est considéré comme un homme profond. Est-ce parce qu'il y a dans cette faculté de se déboutonner qu'il se réserve d'exercer ou non, quelque chose qui en impose à l'humanité en général ? Ou bien ne se figure-t-on pas que la sagesse se condense et s'accroît lorsqu'elle est si solidement renfermée dans une double rangée de boutons, sans quoi elle risque de s'évaporer ? Je l'ignore ; mais toujours est-il que l'homme toujours boutonné jusqu'au

menton est celui qui donne la plus haute idée de son importance. M. Tenace Mollusque aurait perdu une bonne moitié de sa valeur courante si son habit n'avait pas été constamment boutonné jusqu'à sa cravate blanche.

« Oserais-je demander, reprit lord Décimus, si ce M. Darrit... ou Dorrit... a des enfants ? »

Comme personne n'ouvrait la bouche, l'hôte répondit :

« Il a deux filles, milord.

— Oh ! vous le connaissez donc ?

— Mme Merdle le connaît, M. Sparkler aussi. Bref, je crois même que l'aînée de ces demoiselles a fait une vive impression sur Édouard Sparkler. Il est très-impressionnable, et... il... me semble... que la conquête... »

M. Merdle se tut et contempla la nappe : c'est ce qu'il faisait presque toujours lorsqu'il savait qu'on l'écoutait ou qu'on le regardait.

L'Honneur du barreau fut enchanté d'apprendre que la famille Merdle et cette autre famille se connaissaient déjà. Il demanda à la Crème de l'Épiscopat (qui se trouvait en face de lui) si ce n'était pas là une sorte de démonstration, par analogie, de ce principe physique en vertu duquel les semblables se cherchent : *similis simili gaudet*. Il considérait cette tendance qui fait que la richesse attire la richesse comme un phénomène des plus curieux et des plus intéressants... un phénomène qui se rattache vaguement aux propriétés de l'aimant et aux lois de la gravitation. La Crème de l'Épiscopat, qui était redescendu du ciel, doucement sur son petit dada, lorsqu'on avait abordé ce sujet de conversation, abonda dans le sens de son interlocuteur. Il remarqua qu'il importait à la Société qu'une personne, placée dans une position aussi difficile que celle d'un homme qui se trouve tout à coup investi des moyens du faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal à la société, vînt, pour ainsi dire, se fondre dans une puissance supérieure, d'une nature plus légitime et plus gigantesque, dont l'influence (comme, par exemple, celle de l'ami à la table duquel nous nous trouvons) était exercée au profit des meilleurs intérêts de la Société. De cette façon, au lieu de deux flammes rivales (une grande et une petite), jetant, chacune de leur côté, une clarté trouble et incertaine, nous obtenions une lumière égale et adoucie, dont les rayons bienfaisants répandaient sur le pays une chaleur uniforme.

L'évêque parut fort satisfait de sa façon de poser la question et ne le lâcha pas de longtemps ; l'Honneur du barreau (ne voulant pas perdre les bonnes grâces d'un juré influent) parut jusqu'au bout se tenir aux pieds du révérend pour recevoir de sa main le pain salulaire de ses préceptes épiscopaux.

Le dîner et le dessert ayant duré trois heures, le député modeste avait eu le temps de se refroidir à l'ombre de lord Décimus plus vite qu'il ne s'était réchauffé à goûter les vins et les mets, et ne fit que frissonner tout le temps. Lord Décimus, semblable à une tour élevée qui se dresse en centre d'un pays plat, paraissait projeter son ombre d'un côté à l'autre de la table, cachant la lumière à l'honorable membre, glaçant l'honorable membre jusque dans la moelle des os, lui donnant une lugubre idée des distances sociales. Lorsque milord invita cet infortuné voyageur, égaré dans ces régions inconnues, à prendre un verre de vin avec lui, il entoura les pas chancelants du malheureux de la plus triste des ombres ; et, quand il ajouta : « À votre santé, monsieur ! » l'autre ne vit plus à l'horizon que désert et solitude.

Enfin, lord Décimus, sa demi-tasse à la main, se mit à flâner devant les tableaux, et on commença à se demander quand il cesserait sa promenade, pour permettre au menu fretin de monter au salon, chose impossible tant que leur noble chef ne leur en aurait pas donné l'exemple. Au bout d'une dizaine de minutes, après avoir plusieurs fois fait mine de déployer ses ailes, sans réussir à s'envoler, le grand homme prit son essor vers l'étage supérieur.

Il s'éleva alors une difficulté qui se renouvelle chaque fois que l'on donne un dîner, afin de réunir deux personnes qui ont à s'entretenir d'une affaire importante. Tout le monde (excepté l'évêque, qui n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait) savait parfaitement que ce repas avait été organisé pour fournir à lord Décimus et à M. Merdle l'occasion de causer ensemble pendant cinq minutes. L'occasion élaborée avec tant de peine et de soins était arrivée, et à partir de ce moment il sembla que toutes les ressources de l'esprit humain ne pourraient aboutir à faire seulement entrer les deux parties intéressées dans le même salon. M. Merdle et son noble convive s'obstinaient à errer sur deux extrémités opposées du paysage. C'est en vain que l'aimable Ferdinand amenait lord Décimus à vouloir admirer les chevaux de bronze contre lesquels s'appuyait M. Merdle, au

même instant M. Merdle s'esquivaient et recommençait sa course errante. C'est en vain qu'il amenait ensuite M. Merdle du côté de lord Décimus, sous prétexte de lui faire raconter l'histoire de ces vases de Dresde, uniques dans leur genre ; lord Décimus s'empressait de s'esquiver et de recommencer sa course errante, à son tour, au moment où son cousin venait de pousser son partenaire au but désiré.

« Avez-vous jamais rien vu de pareil ? demanda Ferdinand à l'Honneur du barreau, après avoir subi une vingtaine d'échecs.

— Bien des fois, répondit l'avocat.

— À moins que je ne bloque l'un d'eux dans un coin désigné d'avance, tandis que vous y bloquerez l'autre, ajouta Ferdinand, c'est une affaire manquée !

— Eh bien ! j'y consens. Je vais bloquer Merdle, si vous voulez ; mais je ne me charge pas de milord. »

Ferdinand se mit à rire malgré sa déconfiture.

« Diantre soit d'eux ! s'écria-t-il en consultant sa montre. Je voudrais bien m'en aller. Pourquoi diable ne peuvent-ils pas s'aborder ? Ils savent aussi bien l'un que l'autre ce qu'ils veulent. Regardez-les donc ! »

Les deux diplomates se tenaient toujours aux extrémités opposées du grand salon, chacun d'eux essayant de ne pas songer à l'autre : feinte aussi ridicule et aussi transparente que si on avait lu la véritable pensée écrite à la craie sur le dos de leur habit. La Crème de l'Épiscopat (qui tout à l'heure encore causait avec Ferdinand et l'Honneur du barreau, mais que son innocence avait empêché de prendre part à la fin de leur conversation) se rapprochait justement de lord Décimus pour entrer en conversation avec lui.

« Il faut que je prie le médecin de Merdle de s'assurer de lui et de me l'amener, dit Ferdinand, tandis que de mon côté je mettrai la main sur mon illustre parent pour l'entraîner de gré ou de force à la conférence.

— Puisque vous m'avez fait l'honneur de solliciter mon assistance, dit l'Honneur du barreau avec son sourire le plus rusé, je me mets avec beaucoup de plaisir à votre disposition. Je ne crois pas qu'un homme seul puisse suffire à cette entreprise. Mais si vous vous chargez d'acculer dans le

dernier salon où il paraît si profondément occupé, je me charge d'amener mon cher Merdle auprès de lui, sans lui laisser le moyen de s'éclipser.

— Convenu ! dit Ferdinand.

— Convenu ! répéta l'Honneur du barreau. »

Ce fut un merveilleux et imposant spectacle que de voir l'Honneur du barreau, balançant gentiment son binocle au bout d'un ruban noir et saluant plus gentiment encore tout un peuple de jurés, arriver par le plus grand des hasards auprès du millionnaire et saisir cette occasion pour lui parler d'une petite difficulté à propos de laquelle il désirait avoir l'opinion d'un homme aussi pratique, aussi éclairé que M. Merdle. (Sur ce, il prit le bras de cet homme éclairé et l'emmena doucement vers le salon voisin.) Un banquier que nous nommerons A. B. avance une somme considérable que nous nommerons quinze mille livres sterling, à un client de l'Honneur du barreau que nous nommerons P. Q. (Comme on se rapprochait de lord Décimus, l'avocat serra le bras de M. Merdle.) En garantie du remboursement de cette somme prêtée à P. Q. que nous nommerons une veuve, on a déposé entre les mains d'A. B. les titres de propriété d'un bien-fonds que nous nommerons Blinkiter Doddles. Or, voici ce qu'il s'agit de savoir. Le fils de P. Q., déjà plus que majeur et que nous nommerons X. Y., avait sur les forêts de Blinkiter Doddles certains droits d'abattage et de... Mais c'est vraiment impardonnable ! En présence de lord Décimus, obliger notre hôte à écouter une ennuyeuse question de droit... c'était vraiment impardonnable ! Il reprendrait l'entretien une autre fois. L'Honneur du barreau déclara qu'il se sentait tout confus et qu'il ne dirait pas un mot de plus de cette affaire. M. l'évêque serait peut-être assez bon pour lui accorder quelques minutes d'entretien ?

Il venait de déposer M. Merdle sur une causeuse, à côté de lord Décimus, et la conférence allait s'ouvrir. C'était le moment ou jamais.

Les autres convives, émus et intéressés (sauf l'évêque qui continuait à ne pas avoir la moindre idée de ce qui se passait), formèrent un groupe autour de la cheminée du salon voisin, et feignirent de causer d'une foule de choses insignifiantes, tandis que les yeux et la pensée de chacun se tournaient en secret vers les deux plénipotentiaires isolés. Les membres du chœur parlementaire paraissaient fort agités ; peut-être craignaient-ils qu'on

ne disposât de quelque bonne sinécure qu'ils regardaient comme leur propriété. L'évêque était le seul invité qui conservât assez de sang-froid pour soutenir une conversation suivie. Il s'entretint avec le célèbre médecin au sujet des maux de gorge auxquels étaient sujets les jeunes membres du clergé officiant, et lui demanda le meilleur moyen de parer à cette espèce d'épidémie cléricale. Le célèbre docteur, en thèse générale, fut d'avis que le meilleur moyen était d'obliger les jeunes ministres à apprendre à lire avant de faire profession de lire en public. L'évêque lui demanda d'un air de doute si c'était bien là son opinion ? Le médecin, bien décidément, lui répondit qu'il en était sûr.

Cependant Ferdinand était le seul des invités qui voltigeât en éclaireur sur les flancs de la troupe des causeurs ; se tenant à peu près à mi-chemin entre le groupe et les deux diplomates, comme si lord Décimus eût été en train de faire quelque opération chirurgicale à M. Merdle, ou que M. Merdle fût occupé à rendre le même service à son noble convive, et qu'on pût à tout moment l'appeler pour le pansement. En effet, au bout d'un quart d'heure, lord Décimus appela « Ferdinand ! » et l'aimable secrétaire intime prit place à la conférence, qui dura encore cinq minutes. Alors le chœur parlementaire put enfin respirer ; car lord Décimus se leva pour prendre congé. Piloté par Ferdinand, il fit tout ce qu'il put pour se rendre de plus en plus populaire, et se mit à distribuer de la façon la plus brillante des poignées de main à toute la société ; il alla même jusqu'à dire à l'Honneur du barreau :

« J'espère que je ne vous ai pas trop suffoqué avec mes *poires* et mes *paires* ! »

— Celles d'Éton, milord, ou celles du parlement ? » riposta l'avocat, montrant clairement qu'il avait parfaitement compris le calembour et insinuant en même temps d'une manière délicate qu'il se rappellerait jusqu'à la fin de ses jours cette spirituelle plaisanterie.

Toute l'importance renfermée dans l'habit boutonné de M. Tenace Mollusque prit ensuite congé. Ferdinand ne tarda pas non plus à s'éloigner pour aller à l'Opéra. Plusieurs convives moins notables restèrent encore quelque temps, mariant à des tables de Boulle leurs petits verres à liqueur dont le pied humide s'y imprimait en anneaux collants. Ils espéraient que M. Merdle finirait par dire quelque chose, mais le millionnaire, selon sa

coutume, erra d'une façon insouciant et apathique d'un salon à l'autre sans desserrer les dents.

Le lendemain, ou le surlendemain, les journaux annoncèrent à toute la ville qu'Édouard Sparkler, esquire, beau-fils de M. Merdle, ce banquier d'une renommée universelle, devenait un des lords du ministère des Circonlocutions ; et on proclama, pour l'édification des fidèles, que cette admirable nomination était un hommage rendu par l'aimable et gracieux Décimus à cet intérêt commercial qui doit toujours, dans un grand pays commercial, *et cætera...* le tout suivi d'une fanfare triomphante de trompettes ministérielles. Alors, fortes de cet hommage respectueux du gouvernement, la merveilleuse banque et les autres merveilleuses entreprises du grand Merdle ne firent que hausser et prospérer à la Bourse. Une foule de badauds en vinrent jusqu'à visiter Harley-Street, Cavendish-Square, rien que pour admirer la maison qu'habitait le veau d'or.

Et lorsqu'ils apercevaient le maître d'hôtel se tenant sur le pas de la porte dans ses moments de condescendance, les badauds s'écriaient : « A-t-il l'air riche ! » et se demandaient combien d'argent il devait avoir de placé dans la merveilleuse banque. Mais s'ils avaient mieux connu ce respectable représentant de la vengeresse Némésis, au lieu de s'adresser cette question, ils auraient pu fixer tout de suite avec la plus grande précision le chiffre du placement en question.

-
1. ↑ Voleur de grand chemin, personnage du *Beggar's Opera*, célèbre comédie de Gay. (*Note du traducteur.*)
 2. ↑ En anglais, *pear* (poire) et *pair* (paire) se prononcent de la même façon. En langage politique, on nomme *paire* deux députés appartenant chacun aux deux camps opposés qui, au moment d'un vote, quittent ensemble, d'un commun accord, la salle des séances. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XIII.

Les progrès d'une épidémie.

Une épidémie morale est au moins aussi difficile à arrêter qu'une épidémie physique ; une maladie de ce genre s'étend avec la même rapidité que la peste ; la contagion, une fois qu'elle a fait quelques progrès, n'épargne aucune profession, aucun rang ; elle s'empare de gens qui jouissaient de la santé la plus robuste et se développe dans des tempéraments qui semblaient à l'abri de ses atteintes. Ce sont là des faits aussi clairement démontrés par l'expérience qu'il est démontré que l'homme a besoin d'air pour vivre. Le plus grand bienfait que l'on pourrait rendre à l'humanité, ce serait de saisir et de séquestrer (je ne dis pas qu'il faille les étouffer sans autre forme de procès), avant que l'infection puisse se communiquer, les esprits gangrenés dont la faiblesse ou la perversité propage ces terribles fléaux...

De même qu'un vaste incendie gronde et se fait entendre à une grande distance, de même la flamme sacrée sur laquelle les puissants Mollusques venaient de jeter de l'huile, donna encore plus de retentissement aux échos qui redisaient le nom de Merdle. Ce nom sortait de toutes les bouches pour entrer dans toutes les oreilles. Il n'y avait pas, il n'avait jamais eu, il n'y aurait jamais un homme comme M. Merdle. Personne, nous l'avons déjà vu, ne savait ce qu'il avait fait pour mériter ce renom ; mais tout le monde savait que c'était le personnage le plus illustre que la terre eût porté.

Les locataires de la cour du Cœur-Saignant, qui ne possédaient pas un sou qui ne fût dépensé d'avance, s'intéressaient à M. Merdle tout autant que les habitués de la Bourse. Mme Plornish, qui tenait maintenant un petit magasin d'épicerie et autres objets d'utilité générale, dans une bonne petite boutique à l'extrémité la plus fashionable de cour, avec Maggy et le vieux petit bonhomme de père Naudy pour garçons de boutique, ne parlait guère que de M. Merdle à ses pratiques. M. Plornish, qui s'était associé avec un

petit entrepreneur du voisinage, affirmait, truelle en main, sur les échafaudages ou les toits où il travaillait, qu'on lui avait dit que M. Merdle était le seul individu, voyez-vous, capable de nous faire obtenir ce que nous désirons tous, voyez-vous, et de nous mettre à notre aise, chacun chez nous. On se disait (à voix basse) que M. Baptiste, seul et unique locataire des Plornish, avait l'intention de placer dans les entreprises infailibles de M. Merdle les économies que ses habitudes frugales lui permettaient d'amasser. Les dames de la cour du Cœur-Saignant, lorsqu'elles venaient chercher leurs onces de thé ou leurs quintaux de cancons, donnaient à entendre à Mme Plornish, comme quoi, madame, elles savaient par leur cousine Marie-Anne, qui travaillait dans la couture, que Mme Merdle avait assez de robes pour remplir trois diligences ; qu'on serait bien embarrassé pour trouver (n'importe où, madame), une plus belle femme. Quant à son *busque*, madame, on dirait que c'est du marbre. Comme quoi, madame, c'était son fils d'un premier mariage à qui on venait de donner une place dans le gouvernement ; comme quoi son premier mari avait été général : il avait marché contre l'ennemi, couronné par la victoire, s'il fallait en croire le bruit général. Comme quoi on racontait que M. Merdle avait répondu en propres termes aux ministres que, si on avait pu s'arranger pour lui céder tout le gouvernement, il l'aurait accepté sans espoir de profit, mais qu'il ne pouvait le prendre à perte. Quoiqu'il n'eût pas à craindre, madame, qu'il pût y perdre grand'chose, car on pouvait dire sans mentir qu'il marchait sur l'or. Comme quoi, pourtant, il est bien à regretter qu'on ne se soit pas arrangé pour que M. Merdle se décidât à s'en charger ; car il n'y avait que lui et les gens comme lui pour savoir combien le pain et la viande avaient augmenté, et il n'y avait que lui et les gens comme lui pour faire baisser le prix de ces denrées.

La fièvre d'enthousiasme faisait de tels ravages dans la cour du Cœur Saignant, que les visites mêmes de M. Pancks venant toucher ses loyers hebdomadaires ne calmaient pas les malades. Seulement la maladie prenait alors une forme assez singulière et poussait ceux qui en étaient infectés à trouver des excuses et des consolations inconcevables rien que dans le nom magique de Merdle.

« Allons ! disait M. Pancks à un retardataire, payons ! et vivement !

— Je n'ai pas d'argent, M. Pancks, répondait le retardataire. Je vous dis la vérité toute pure, je vous assure qu'il n'y a pas seulement cinq pence dans la maison.

— Ça ne peut pas aller comme ça, vous savez, ripostait M. Pancks. Vous ne supposez pas que nous puissions nous contenter de ça, n'est-ce pas ? »

Le retardataire reconnaissait, avec un « non, monsieur, » découragé, qu'il n'entretenait aucune espérance de ce genre.

« Mon propriétaire ne va pas se contenter de ça, vous savez, poursuivait M. Pancks. Ce n'est pas pour ça qu'il m'envoie ici. Allons ! payez ! »

Le retardataire répondait :

« Ah ! monsieur Pancks, si j'étais ce riche gentleman dont tout le monde parle... si je m'appelais Merdle, monsieur... je vous aurais bientôt payé et avec beaucoup de plaisir encore. »

Les dialogues à propos des loyers avaient presque toujours lieu sur le seuil de la porte ou dans les allées, en présence de plusieurs Cœurs saignants qui y prenaient un très-vif intérêt. Ils accueillaient toujours une allusion de ce genre par un murmure approbateur, comme s'ils voyaient là un argument irréfutable ; et le retardataire quelque décontenancé qu'il eût été auparavant, ne manquait jamais de se ranimer un peu en faisant cette réponse :

« Si j'étais M. Merdle, monsieur, vous n'auriez pas à vous plaindre de moi. Non, non, soyez-en sûr poursuivait le retardataire en hochant la tête. Je vous payerais si vite, monsieur Pancks, que vous n'auriez pas même besoin de me demander de l'argent. »

Que répondre à cela ? chacun trouvait qu'on ne pouvait pas mieux dire, et que cela valait quittance ou peu s'en faut.

M. Pancks se trouvait donc réduit à prendre note de ce retard, en disant :

« Allons ! vous recevrez la visite de l'huissier et on vous mettra dehors : voilà tout. Qu'est-ce que vous avez besoin de me parler de M. Merdle. Vous n'êtes pas M. Merdle, ni moi non plus.

— Non, monsieur, avait le locataire. Plût à Dieu que vous le fussiez, monsieur.

« Vous seriez plus coulant avec nous, si vous étiez M. Merdle, poursuivait le locataire avec une nouvelle animation, et cela n'en vaudrait que mieux pour tout le monde. Pour nous comme pour vous, monsieur. Vous ne seriez pas obligé de nous tourmenter et de vous tourmenter vous-même par la même occasion. Vous seriez plus tranquille, et vous laisseriez les autres tranquilles, si vous étiez M. Merdle. »

M. Pancks, que ces compliments indirects avaient pour effet de rendre tout penaud, ne résistait jamais à cet assaut. Il ne savait plus que se mordre les ongles et se diriger en reniflant vers le retardataire le plus voisin. Le chœur se réunissait alors autour du débiteur que le facteur de M. Casby venait d'abandonner, et les rumeurs les plus extravagantes sur le chiffre de l'argent comptant que possédait M. Merdle circulaient parmi eux, à leur grande délectation.

Après une de ces nombreuses défaites que signalait un de ses nombreux jours de recette, M. Pancks, ayant achevé sa tournée, se dirigea, son calepin sous le bras, vers le domicile de Mme Plornish. La visite de M. Pancks n'avait pas un but intéressé, c'était une simple visite de politesse. La journée avait été fatigante et il éprouvait le besoin de se remonter un peu. Il entretenait maintenant des relations très-amicales avec la famille Plornish ; il venait souvent se reposer chez eux en pareille circonstance, et payer son tribut de souvenirs à Mlle Dorrit.

L'arrière-boutique de Mme Plornish avait été décorée sous sa propre direction, et figurait du côté du magasin une petite fiction qui réjouissait on ne peut plus le cœur de cette dame. L'invention poétique dont on avait embelli le petit salon consistait dans une peinture à fresque représentant l'extérieur d'une chaumière, l'artiste ayant conservé (de façon à produire autant d'effet que le permettaient leurs dimensions disproportionnées) la porte et la croisée de la chambre. Les soleils et les roses trémières fleurissaient à foison sur cette demeure rustique, tandis qu'une colonne d'épaisse fumée qui s'échappait de la cheminée annonçait qu'on faisait bonne chère à l'intérieur, et peut-être aussi que le ramoneur n'avait pas passé par là depuis longtemps. On voyait sur le seuil un chien fidèle qui s'apprêtait à mordre les mollets de l'inoffensif visiteur ; un pigeonnier circulaire enveloppé d'un nuage de pigeons s'élevait derrière la haie de

clôture du jardin. Sur la porte (lorsqu'elle était fermée), on voyait le simulacre d'une plaque de cuivre avec cette inscription :

L'HEUREUSE CHAUMIÈRE.

T. ET M. PLORNISH.

Les deux initiales représentaient la raison sociale représentée par les époux Plornish. Jamais la poésie, jamais l'art n'ont réussi à charmer l'imagination autant que leur réunion dans cette chaumière pour rire charmait la digne Mme Plornish. Peu lui importait que Plornish eût l'habitude de s'y appuyer en fumant sa pipe aux heures du repos, que son chapeau engouffrât le pigeonnier et tous les pigeons, que son dos cachât la maison, que ses mains enfoncées dans ses poches déracinassent le jardin fleuri, et ravageassent la campagne adjacente. Aux yeux de Mme Plornish, la chaumière n'en était pas moins une ravissante demeure, un merveilleux trompe-l'œil. Peu lui importait que le nez de M. Plornish fût à quelques pouces au-dessus du niveau de la croisée du second étage. C'était une véritable pastorale pour Mme Plornish, une renaissance de l'*âge d'or*, que de rentrer dans la boutique après l'heure de la fermeture, et d'entendre le vieux Naudy roucouler ses bergerades. Et certes, si cette célèbre époque mythologique vient jamais à renaître, ou même si elle a jamais existé, il est permis de douter qu'elle pût fournir beaucoup de filles qui admirassent leur père aussi cordialement que cette pauvre femme.

Avertie par la sonnette de la boutique de l'arrivée d'un visiteur, Mme Plornish sortit de l'heureuse chaumière pour voir qui c'était.

« J'avais deviné que c'était vous, monsieur Pancks, dit-elle, car c'est votre jour, n'est-ce pas ? Voici Père, vous voyez, qui arrive au bruit de la sonnette pour servir la pratique, vif et alerte comme un jeune garçon de boutique qu'il est. A-t-il bonne mine, hein ? Père est plus heureux de vous voir que si vous étiez une pratique, monsieur Pancks, car il aime bien faire sa petite causette ; et quand la causette roule sur mamselle Dorrit, ça lui fait doublement plaisir. Jamais Père n'a été en voix comme maintenant, poursuivit Mme Plornish avec des roulades dans sa propre voix, tant la bonne femme était heureuse et fière. Il nous a donné Tircis hier soir, et d'une telle façon que Plornish s'est levé pour lui adresser ce discours de l'autre côté de la table : « Jean Édouard Naudy, qu'il dit, jamais je ne vous

ai entendu rossignoler aussi bien que vous venez de rossignoler ce soir. » N'est-ce pas bien agréable, monsieur Pancks ? Qu'en dites-vous ? »

M. Pancks, qui avait adressé au vieillard son ronflement le plus amical, fit une réponse affirmative et demanda en passant si ce joyeux petit gaillard d'*Altro* était rentré. Mme Plornish répondit : « Non, pas encore ; et cependant, en partant pour le *West-End* où il allait livrer de l'ouvrage, il nous avait dit qu'il serait revenu pour le thé. » Puis, en bonne hôtesse, Mme Plornish invita M. Pancks à pénétrer dans l'heureuse chaumière, où il rencontra l'aîné des jeunes Plornish qui arrivait de l'école. Ayant fait subir un examen amical à ce jeune étudiant, il apprit que les *grands* (qui écrivaient déjà en moyenne et qui en étaient à la lettre *M*) avaient eu en classe, ce jour-là, pour exemple, les mots : « MERDLE, MILLIONS. »

« À propos de millions, dit Pancks, comment vont les affaires, madame Plornish ? »

— Mais ça marche, ça marche, monsieur ; je n'ai pas à me plaindre, répliqua Mme Plornish... Cher père, vous qui avez tant de goût, seriez-vous assez bon pour aller arranger un peu la montre avant que nous prenions le thé ? »

Jean Édouard Naudy, enchanté du compliment, s'éloigna au petit trot pour exécuter cette commission. Mme Plornish, qui tremblait d'entrer dans aucun détail pécuniaire devant le vieux gentleman, de peur qu'au moindre aveu de sa part, il ne se crût obligé d'honneur à s'enfuir et à rentrer au *Workhouse*, se trouva libre de faire en son absence des confidences à M. Pancks.

« Il est très vrai que le commerce marche comme sur des roulettes, reprit Mme Plornish, baissant la voix ; car nous avons une nombreuse clientèle, et sans le crédit, monsieur, tout irait bien. »

Cet inconvénient économique dont souffraient la plupart des gens qui avaient des rapports mercantiles avec les locataires de la cour du Cœur-Saignant, était une grosse pierre d'achoppement pour le commerce de Mme Plornish. Lorsque M. Dorrit avait lancé cette dame dans le débit des denrées coloniales, les Cœurs Saignants avaient témoigné une ferme résolution de la soutenir dans son commerce ; ils y avaient mis une louable émulation qui faisait honneur à la nature humaine. Reconnaisant qu'une

femme qui vivait depuis si longtemps parmi et comme eux avait droit à leur appui, ils s'étaient empressés de lui donner leur pratique, et ils avaient juré de ne protéger aucun établissement rival. Animés par ses nobles sentiments, ils allaient même jusqu'à faire des extras, en achetant divers petits articles d'épicerie dont ils étaient habitués à se passer, se disant les uns aux autres, pour justifier ces dépenses de luxe, que, s'ils tendaient un peu la corde, c'était pour rendre service à une voisine, ou plutôt à une amie. Et si on ne se sacrifiait pas pour une voisine ou une amie, pour qui donc se sacrifierait-on ? Ainsi patronné, le commerce de Mme Plornish devint plus florissant, et les marchandises au magasin disparurent avec une rapidité extrême. Bref, si les Cœurs Saignants avaient payé, leur protégée se serait trouvée dans une situation très-prospère ; mais, comme ils se bornaient à prendre tout à crédit, les profits réalisés jusqu'à ce jour ne figuraient pas encore dans les livres de la maison Plornish.

M. Pancks, à cet exposé de la situation financière de Mme Plornish, sentait les mèches de sa chevelure rebelle se dresser sur sa tête ; il avait tout l'air d'un véritable hérisson, lorsque le vieux M. Naudy, rentrant dans la *chaumière* d'un air mystérieux, les pria de venir voir la mine étrange de M. Baptiste, qui semblait avoir rencontré quelqu'un ou quelque chose qui lui avait fait peur. Tous trois gagnèrent la boutique, et, regardant par la croisée, virent en effet M. Baptiste, pâle et agité, exécuter des évolutions assez singulières. D'abord on le vit se cacher en haut des marches du petit escalier qui conduisait à la cour, regardant à droite et à gauche dans la rue, la tête prudemment collée à côté de la porte du magasin. Après un examen inquiet, il quitta sa retraite et remonta rapidement la rue, comme s'il s'en allait tout de bon ; puis il se retourna soudain et redescendit la rue du même pas et en faisant la même feinte. Après avoir fait à peu près autant de pas pour descendre la rue que pour la monter, il traversa la chaussée et disparut. Le but de cette dernière manœuvre ne fut révélé aux spectateurs qu'au moment où Cavalletto, apparaissant une seconde fois en haut de l'escalier, entra tout à coup dans la boutique ; il était clair qu'il avait fait un grand détour jusqu'à l'autre entrée de la cour (c'est-à-dire jusqu'au côté où se trouvait la fabrique Doyce et Clennam), qu'il avait traversée au galop pour rentrer furtivement. Il était tout essoufflé (ce qui n'avait rien d'étonnant), et

son cœur semblait aller plus vite que la petite sonnette qui s'agitait et tintait au haut de la porte à claire-voie, qu'il venait de refermer à la hâte.

« Holà ! mon vieux s'écria M. Pancks. Quoi donc, Altro ? qu'est-ce que vous avez ? »

M. Baptiste, ou signor Cavalletto, comprenait maintenant l'anglais aussi bien que M. Pancks lui-même, et ne le parlait pas trop mal. Cela n'empêcha pas Mme Plornish, qui tirait une vanité bien pardonnable de ce talent polyglotte, qui faisait presque d'elle une Italienne, de s'interposer comme interprète.

« Lui demander savoir, expliqua Mme Plornish, ce que vous avez. »

— Entrons dans l'heureuse chaumière, *padrona*, répondit Cavalletto, imprimant un air très-mystérieux à son geste favori. Entrons là. »

Mme Plornish était fière de ce titre de *padrona*, qui, à ses yeux, signifiait moins *maîtresse de maison* que *maîtresse de langue italienne*. Elle accéda de suite au désir de M. Baptiste, et tout le monde rentra dans la chaumière.

« Lui espérer vous pas effrayer, dit alors Mme Plornish, interprétant d'une façon nouvelle les paroles de M. Pancks (car elle improvisait les variantes avec une facilité extrême), quoi donc être arrivé à vous ? parla *padrona*.

— J'ai vu quelqu'un répondit Baptiste ; je l'ai rincontrato.

— Lui, qui ?

— Un mauvais homme, un très-mauvais homme. J'espérais ne plus jamais le voir.

— Comment vous savoir lui mauvais ? demanda l'interprète.

— Ça ne fait rien, *padrona* ; je ne le sais que trop : ça suffit.

— Lui avoir vu vous ? continua la *padrona*.

— Non. Je l'espère. Je ne crois pas.

— Il dit (interpréta avec une condescendance pleine de douceur Mme Plornish, qui se retourna pour adresser la parole à son père et à M. Pancks) qu'il vient de rencontrer un méchant homme ; mais il espère que le méchant homme ne l'a pas vu... Et pourquoi (continua-t-elle,

employant de nouveau la langue italienne), pourquoi, vous espérez lui avoir pas vu vous ?

— Très-chère padrona (répliqua le petit étranger qu'elle avait protégé avec une bienveillance si délicate), ne me faites pas cette question, je vous en prie. Encore une fois, ça ne fait rien. J'ai peur de cet homme. Je souhaite qu'il ne me voie pas ; je souhaite qu'il ne me reconnaisse jamais... jamais ! Assez là-dessus, belle padrona. N'en parlons plus ! »

Ce sujet de conversation déplaisait tellement à Cavalletto et mettait tellement en déroute sa gaieté habituelle, que Mme Plornish n'insista pas ; d'autant plus qu'il y avait déjà quelque temps que le thé bouillait au coin du feu. Mais si elle s'abstint d'adresser de nouvelles questions à son locataire, elle n'en fut ni moins intriguée, ni moins curieuse pour cela. M. Pancks, tout aussi surpris que son hôtesse, respirait, depuis l'entrée du petit Italien, à la façon d'une locomotive essoufflée qui aurait eu à faire remonter une colline assez roide à un convoi trop chargé. Maggy, mieux vêtue qu'autrefois, mais toujours fidèle à ses monstrueux bonnets, se tenait au second plan, la bouche béante et les yeux écarquillés sans cesser d'être aussi ébahie lorsqu'il n'existât plus aucun motif d'ébahissement. Cependant on passa sur cet incident, bien que tout le monde parût y songer encore, surtout les deux jeunes Plornish, qui consommèrent d'une façon lugubre leur part du festin nocturne. À quoi bon manger des tartines de pain et de beurre, lorsqu'il était plus que probable que le méchant homme qui avait effrayé leur ami Cavalletto ne tarderait pas à venir les manger eux-mêmes ? M. Baptiste commença peu à peu à s'égayer ; mais il ne quitta pas un seul instant le siège où il s'était installé derrière la porte et tout contre la fenêtre, bien que ce ne fût pas là sa place habituelle. Chaque fois que la petite sonnette se mettait à carillonner, il se levait d'un bond pour jeter au dehors un regard furtif, tenant à la main un coin du rideau et se cachant le visage avec le reste. On voyait bien qu'il n'était pas du tout certain que l'homme qu'il craignait ne l'eût pas suivi, avec la sûreté de flair d'un limier de race, malgré tous les circuits et les détours qu'il avait faits.

L'entrée de deux ou trois pratiques et l'arrivée de M. Plornish, qui se présentèrent à divers intervalles entretenaient suffisamment les alarmes de M. Baptiste pour empêcher l'attention de la société d'oublier cet épisode. On avait fini de prendre le thé, les enfants étaient couchés et Mme Plornish

cherchait un moyen adroit et respectueux pour obliger M. Naudy à leur chanter *Chloé*, lorsque la sonnette retentit de nouveau. Cette fois, elle annonçait la visite de M. Clennam.

L'associé de Daniel Doyce s'était attardé sur ses livres de comptes et sa correspondance ; car les antichambres du ministère des Circonlocutions dévoraient dans le jour une grande partie de son temps. En outre et surtout, il était abattu et songeait avec inquiétude à l'incident survenu tout récemment chez sa mère. Il paraissait triste et fatigué. Il souffrait, en effet, de la fatigue et de l'isolement ; néanmoins en rentrant chez lui au sortir de son bureau, il s'était détourné un peu de son chemin pour annoncer aux habitants de l'heureuse chaumière qu'il avait reçu une seconde lettre de Mlle Dorrit.

La sensation produite par cette nouvelle détourna de Cavalletto l'attention générale. Maggy, qui avait immédiatement pris place au premier plan, paraissait prête à dévorer les nouvelles de sa petite mère à la fois par les oreilles, le nez, la bouche, et même par les yeux, si ses yeux n'avaient pas été remplis de larmes. Elle fut surtout enchantée lorsque Clennam l'assura qu'il y avait à Rome des hôpitaux où les malades étaient fort bien traités. M. Pancks gagna de plus en plus dans l'estime générale, en raison du souvenir spécial dont l'avait honoré dans sa lettre Mlle Dorrit. En voyant tout le monde content et vivement intéressé, Clennam fut amplement récompensé de la peine qu'il avait prise.

« Mais vous êtes fatigué, monsieur, laissez-moi vous faire une tasse de thé, dit Mme Plornish si vous ne dédaignez pas de prendre quelque chose dans la chaumière. Et nous vous remercions bien des fois, monsieur, d'avoir eu la bonté de penser à nous. »

M. Plornish, se croyant tenu, en sa qualité de maître de maison, de témoigner également sa reconnaissance, eut recours à la formule par laquelle il exprimait toujours, dans une éloquence idéale, la sincérité de ses sentiments et le respect des convenances :

« Jean-Édouard Naudy, dit M. Plornish, s'adressant à son beau-père, monsieur. Ce n'est pas tous les jours que vous voyez des actions généreuses faites sans prétention et sans une ombre d'orgueil ; aussi, quand vous les voyez, honorez-les pareillement avec reconnaissance. Car si vous ne les

honorez pas et que l'occasion vous échappe, on dira tant pis pour vous, et à qui la faute ? »

M. Naudy répondit en ces termes au discours de son gendre :

« Je suis tout à fait de ton avis, Thomas, et comme nous sommes tous deux du même avis, il n'y a pas besoin d'en dire davantage ; je ne cache pas mon opinion, et je te le déclare *oui, Thomas, oui*, nos deux opinions doivent être celles de tout le monde unanimement, car, dès qu'il n'y a pas de différence d'opinion, il ne peut y avoir deux opinions, non, Thomas, non. »

Arthur, avec moins de cérémonie, dit qu'il était flatté de la façon dont on accueillait une attention aussi simple. Quant au thé, il expliqua qu'il n'avait pas encore dîné et qu'il allait tout droit chez lui pour se restaurer, après une longue journée de travail, sans quoi il eût volontiers accepté l'offre hospitalière de Mme Plornish. Comme M. Pancks chauffait à grand bruit sa vapeur avant de prendre congé, Clennam lui demanda s'il voulait bien faire route avec lui. M. Pancks ayant répondu que ce serait avec le plus grand plaisir, les deux visiteurs quittèrent ensemble l'heureuse chaumière.

« Si vous vouliez bien pousser la complaisance jusqu'à m'accompagner chez moi, Pancks, dit Arthur lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, et partager avec moi la fortune du pot, ce serait presque un acte de charité ; car je suis las, et je ne me sens pas du tout dans mon assiette ce soir. »

— Volontiers, répondit M. Pancks. Je regrette seulement que vous n'ayez pas un plus grand service que celui-là à me demander ; je vous le rendrais de bon cœur. »

Il s'était établi entre Clennam et cet excentrique personnage un accord tacite qui était devenu de plus en plus sympathique depuis le soir où M. Pancks avait joué à saute-mouton avec M. Rugg dans la cour de la prison. Le jour mémorable où la voiture avait emporté le Doyen et sa famille, Pancks et Clennam l'avaient suivie des yeux et s'étaient retirés ensemble. La première fois que la petite Dorrit avait donné de ses nouvelles, personne ne les avait écoutées avec plus d'intérêt que le remorqueur du Patriarche. Dans sa seconde épître (que Clennam venait de serrer dans la poche de son habit) la jeune fille avait nommé M. Pancks en toutes lettres. Quoique jamais il n'eût fait aucune protestation à Clennam, et que ce qu'il venait de dire fut très-simplement dit, Clennam se figurait

depuis longtemps que M. Pancks, dans ce qu'il était, commençait à avoir de l'amitié pour lui. Tous ces petits liens réunis faisaient ce soir-là de M. Pancks un maître câble, pour jeter l'ancre au repas en commun.

« Je suis tout seul, expliqua Arthur tandis qu'ils cheminaient ensemble. Mon associé est en voyage, occupé loin d'ici de cette partie de nos affaires qui le regarde spécialement, et vous pourrez vous mettre à votre aise.

— Merci. Vous n'avez pas remarqué Altro tout à l'heure ? demanda M. Pancks.

— Non. Pourquoi cela ?

— C'est un garçon de belle humeur, et que j'aime beaucoup, répliqua Pancks. Mais il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose qui l'ait démonté aujourd'hui. Savez-vous ce qui a pu le bouleverser comme ça ?

— Pas le moins du monde : vous me surprenez. »

M. Pancks expliqua pourquoi il faisait cette question. Arthur fut fort étonné et tout à fait incapable de trouver la clef de cette énigme.

« Vous feriez peut-être bien de le questionner, dit Pancks, comme c'est un étranger dont vous ignorez les antécédents.

— À quel propos ?

— À propos de ce qui le tourmente.

— Il faut que je m'assure avant tout s'il a vraiment quelque sujet d'inquiétude, reprit Clennam. Je l'ai toujours trouvé si laborieux, si reconnaissant (pour bien peu de chose) et si digne de confiance, que je ne veux pas avoir l'air de le soupçonner, ce qui serait très-injuste.

— C'est vrai. Mais dites donc ! Savez-vous que vous ne devriez être le propriétaire de personne, monsieur Clennam. Vous y mettez beaucoup trop de délicatesse.

— Quant à cela, répondit Clennam en riant, je suis bien loin d'être le propriétaire de Cavalletto. Il gagne sa vie à faire des petites sculptures sur bois. Il a les clefs de la fabrique, il y couche toutes les deux nuits et en est en quelque sorte le gardien ; mais nous n'avons que peu d'ouvrage à lui donner dans sa partie, bien que nous lui réservions le peu que nous en avons. Non. Je suis plutôt son mentor que son propriétaire. Si vous disiez que je suis son conseiller intime et son banquier, encore passe... Mais, à

propos de banquier, n'est-il pas étrange, Pancks, que ces spéculations risquées dont tout le monde parle trottent aussi dans la tête de ce petit Cavalletto ?

— Spéculations risquées ? riposta Pancks avec un reniflement. Quelles spéculations ?

— Ces spéculations de Merdle.

— Oh ! ces placements. Bon, bon ! Je ne savais pas que vous parliez de placements. »

La vivacité avec laquelle M. Pancks venait de répondre fit tourner la tête à Clennam, qui crut s'apercevoir que Pancks ne disait pas tout ce qu'il en pensait. Cependant, comme celui-ci venait de hâter le pas, en reniflant plus laborieusement que jamais, Clennam laissa tomber la conversation et ils arrivèrent bientôt chez lui.

Un dîner composé de soupe et d'un pâté aux pigeons, servi au coin du feu, sur une petite table ronde, et arrosé d'une bouteille de bon vin, parut graisser agréablement les ressorts du remorqueur. Aussi, lorsque Clennam alla prendre sa pipe orientale et qu'il offrit une autre pipe non moins orientale à M. Pancks, ce gentleman parut tout à fait à son aise.

Ils fumèrent pendant quelque temps en silence. M. Pancks était comme un petit vapeur favorisé par le vent, la marée, la calme et une foule d'autres avantages maritimes. Il fut le premier à ouvrir la bouche pour dire :

« Oui, placements est le vrai mot. »

Clennam le regarda comme la première fois et se contenta de répondre :

« Ah !

— Je reviens à la charge, vous voyez, ajouta Pancks.

— Oui. Je vois que vous y revenez, répondit Clennam, qui se demandait pourquoi Pancks tenait tant à son mot de placements.

— N'est-il pas étrange que ces idées-là trottent dans la tête du petit Altro ? Hein ? continua Pancks tout en fumant. Ce sont bien là vos paroles.

— Oui.

— Bon ! Mais si je vous disais qu'elles trottent dans la tête de tous les locataires de la cour ! Si je vous disais qu'ils n'ont pas autre chose à la

bouche les jours où je vais toucher mes loyers. Qu'ils payent ou qu'ils ne payent pas, Merdle, Merdle, Merdle, toujours Merdle.

— C'est étonnant comme ce vertige-là gagne tout le monde ! remarqua Clennam.

— N'est-ce pas ? » répliqua Pancks. Après avoir lancé quelques bouffées de fumée d'une façon plus sèche qu'on ne l'aurait cru après un dîner qui avait si bien graissé ses engrenages, il ajouta : « Cela vous semble étrange, parce que ces gens n'y comprennent rien. »

— Absolument rien.

— Absolument rien, répéta Pancks. Ils ne savent pas ce que c'est qu'un chiffre. Ils n'ont pas la moindre idée de ce que c'est que le crédit. Ils n'ont jamais fait un calcul. Ils ne sont pas à même d'examiner ces affaires à fond, monsieur.

— S'ils l'étaient... commençait à dire Clennam, lorsque M. Pancks, sans changer de visage, laissa échapper un bruit nasal ou bronchital qui dépassait tellement ses efforts habituels qu'Arthur s'arrêta tout à coup.

— *Eh bien !* s'ils étaient à même de les examiner ? répéta Pancks, attendant la suite.

— Je croyais que vous... parliez, dit Arthur ne sachant quel nom donner à son interruption nasale.

— Pas du tout, répondit Pancks. Pas encore. Il est possible que je parle dans un moment. Eh bien, s'ils étaient à même... ?

— S'ils étaient à même de les examiner, remarqua Clennam, ne sachant trop comment le prendre, ils n'auraient pas la sottise de céder à cet engouement.

— Comment cela, monsieur Clennam ? demanda vivement Pancks et d'une manière étrange qui montrait bien que, depuis le commencement de l'entretien, il avait envie de mettre le feu à la bombe qu'il laissait éclater en ce moment. Ils ont raison, vous savez. Ils ignorent pourquoi, mais cela n'empêche pas qu'au fond ils ont raison.

— Raison de partager l'envie que montra Cavalletto de spéculer avec M. Merdle ?

— Par...fait...te...ment, monsieur, répondit Pancks. J'ai examiné l'affaire. J'ai fait les calculs, j'ai tiré la chose au clair. C'est solide et positif. »

Soulagé par cette déclaration, Pancks tira de sa pipe orientale une aussi longue bouffée que le lui permit l'état de ses poumons, et regarda Clennam d'un air sagace et ferme, tandis qu'il aspirait et exhalait la fumée.

En ce moment M. Pancks commençait à communiquer l'infection qu'il portait avec lui, car c'est comme cela que ces maladies se gagnent ; rien de plus subtil que la manière dont elles se propagent.

« Vous ne voulez pas dire, mon cher Pancks, demanda Clennam d'un ton très-grave, que vous risqueriez mille livres sterling à vous, par exemple, dans des entreprises de ce genre !

— Certainement si, répondit Pancks. C'est déjà fait, monsieur. »

Pancks aspira une nouvelle bouffée de tabac aussi longue que la première, en exhala non moins lentement la fumée, et lança encore à Clennam un long coup d'œil plein de sagacité avant de continuer.

« Je vous dis, monsieur Clennam, que je me suis embarqué là dedans. C'est un homme d'une habileté surprenante. Il possède un capital énorme et l'appui du gouvernement. Il n'y a pas de meilleur placement ; c'est aussi sûr que de la rente.

— Je vous avoue, répondit Clennam, regardant gravement son interlocuteur, puis regardant le feu avec non moins de gravité, que vous m'étonnez beaucoup.

— Bah ! riposta Pancks, ne dites pas cela, monsieur. Vous devriez plutôt, faire comme moi. Pourquoi ne feriez-vous pas comme moi ? »

M. Pancks n'aurait pas été plus en état de dire de qui il avait gagné l'épidémie régnante que le premier fiévreux venu ne peut dire où il a attrapé la fièvre. Engendrées ainsi que bien des maladies physiques, par une prédisposition mauvaise, puis disséminées par l'ignorance, ces épidémies se communiquent ensuite, dans un temps donné, à des malheureux qui ne sont ni ignorants ni corrompus. Peut-être que Pancks avait lui-même attrapé la maladie de quelque sujet de cette dernière classe, peut-être que non.

Toujours est-il qu'il appartenait à cette catégorie quand il chercha à inoculer à Clennam la contagion, et qu'elle n'en était pas moins virulente pour cela.

« Et vous avez déjà placé (Clennam avait fini par adopter ce mot) vos mille livres sterling, Pancks ?

— Je crois bien, monsieur ! répliqua Pancks d'un ton plein de confiance, en lançant une bouffée. Je n'ai qu'un regret, c'est que ce ne soit pas plutôt deux mille. »

Or, un double sujet de préoccupation pesait lourdement ce soir-là sur l'esprit solitaire de Clennam : l'un était l'espoir si longtemps différé de son associé ; l'autre, ce qu'il avait vu et entendu chez sa mère. Grâce au soulagement qu'il trouvait dans la société de Pancks et à la certitude qu'il avait de pouvoir se fier à lui, il passa à ces deux sujets qui, tous deux, le ramenèrent avec beaucoup de vitesse et de force au point de départ.

La chose arriva de la façon la plus simple du monde. Laissant là M. Merdle et ses spéculations, après avoir contemplé quelque temps le feu à travers la fumée de sa pipe, il raconta à Pancks comment et pourquoi il avait une si rude besogne à démêler avec cette institution nationale qu'on nomme le ministère des Circonlocutions.

« Ç'a été bien dur pour Doyce et ce l'est encore, dit-il en terminant avec toute l'honnête et sympathique indignation que ce sujet réveillait en lui.

— Bien dur en effet, répondit Pancks ; mais vous gérez pour lui, monsieur Clennam ?

— Comment l'entendez-vous ?

— C'est vous qui avez le placement des fonds ?

— Oui. Je les place de mon mieux.

— Placez-les mieux encore, monsieur. Récompensez-le de ses travaux et de ses nombreuses déceptions. Faites-le participer aux chances du moment. Ouvrier patient et préoccupé, il ne songerait jamais de lui-même à en profiter. Il compte sur vous pour cela.

— Je fais de mon mieux, Pancks, répondit Clennam un peu troublé. Quant à peser et à examiner à fond ces nouvelles entreprises dont je n'ai aucune expérience, je doute que je sois capable d'entreprendre cette tâche. Je me fais vieux.

— Vieux ? s'écria Pancks. Ha ! ha ! »

Il y avait une intonation si sincère dans le merveilleux rire et dans la série de reniflements que cette idée venait d'exciter chez Pancks, et dans l'énergie avec laquelle il la repoussait, qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'il n'y allât pas bon jeu, bon argent.

— Vieux ? s'écria Pancks. Allons donc ! allons donc ! Vieux ! Par exemple ! »

L'incrédulité obstinée qu'exprimaient les reniflements continus de Pancks, accompagnés de ces exclamations, obligea Arthur de renoncer à lui faire accepter un seul instant cette idée. D'autant plus qu'il craignait qu'il n'arrivât quelque chose à Pancks dans la lutte violente qui s'établissait entre l'air qu'il exhalait si énergiquement et la fumée qu'il aspirait avec une égale énergie. L'abandon de ce premier sujet le poussa à aborder le second.

« Ou jeune, ou vieux, ou entre deux âges, Pancks, reprit-il, profitant d'un silence favorable, je ne m'en trouve pas moins dans une situation d'esprit pleine d'inquiétude et de doutes, qui me fait craindre que rien de ce qui semble m'appartenir ne m'appartienne en effet. Vous confierai-je un grand secret ?

— Confiez, monsieur, si vous m'en croyez digne.

— Je vous en crois très-digne.

— Vous avez raison ! »

La réponse vive et laconique de M. Pancks, confirmée par le geste subit avec lequel il tendit à Clennam sa main de charbonnier était aussi expressive que convaincante. Arthur secoua cordialement cette main.

Alors, adoucissant la nature de ses anciennes craintes autant qu'il le pouvait, sans courir le risque de ne pas se faire comprendre, mais évitant de jamais nommer sa mère, et parlant seulement d'une parente supposée, il donna à M. Pancks une vague idée des appréhensions qui l'avaient inquiété et de l'entrevue à laquelle il avait assisté. M. Pancks écouta ce récit avec tant d'intérêt, qu'insensible aux charmes de la pipe orientale, il la posa sur le garde-cendres auprès des pelles et des pincettes ; uniquement occupé de relever les mèches et les épis de sa chevelure hérissée, si bien qu'à la fin de

l'histoire il avait tout l'air d'un Hamlet moderne en tête à tête avec le fantôme paternel.

« Ça me ramène, s'écria-t-il, touchant d'une façon si inattendue le genou de son hôte que celui-ci en tressaillit, ça me ramène, monsieur, à la question des placements ! Je ne dirai rien de votre intention de vous appauvrir, le cas échéant, pour réparer un mal que vous n'avez pas fait. Je vous reconnais bien là. On ne peut pas forcer un homme à agir contre sa nature. Mais voici ce que je veux vous dire. Dans la crainte que vous n'ayez besoin d'argent pour sauver les vôtres de la honte ou du déshonneur, amassez-en le plus possible. »

Arthur secoua la tête, mais il regardait son interlocuteur d'un air rêveur.

« Devenez aussi riche que vous le pourrez, monsieur, reprit Pancks, concentrant toute son énergie pour donner plus de force à cette adjuration. Devenez aussi riche que vous le pouvez honnêtement. C'est votre devoir. Non par égoïsme, mais en vue des autres. Saisissez l'occasion aux cheveux. Ce pauvre M. Doyce (qui, lui, commence vraiment à vieillir) compte sur vous. Votre parente compte sur vous. Vous ne savez pas ce qu'on peut avoir à vous demander plus tard.

— Allons, allons ! répondit Arthur. En voilà assez pour ce soir.

— Encore un mot, monsieur Clennam, et puis nous n'en reparlerons plus. Pourquoi laisser tous les profits aux goulus, aux fripons et aux imposteurs ? Pourquoi abandonner des profits certains à mon propriétaire et à ceux qui lui ressemblent ? C'est pourtant ce que vous faites tous les jours. Quand je dis vous, j'entends les gens comme vous. Vous ne pouvez pas nier le fait. Il se renouvelle chaque jour sous mes yeux. Je ne vois que cela. C'est mon métier de voir ces choses-là. Ainsi donc, je vous le répète, prenez un billet pour gagner le gros lot.

— Oui, mais si j'allais prendre un billet pour *perdre*.

— Impossible, monsieur, répondit Pancks. J'ai approfondi la chose. Un nom estimé partout... une habileté incroyable... des capitaux immenses... une position élevée... des alliances avec ce qu'il y a de plus haut... l'appui du gouvernement. Impossible de perdre ! »

Après cet exposé final de la situation, M. Pancks se calma peu à peu, permit à ses cheveux rebelles de prendre une position aussi peu

perpendiculaire que cela leur était possible, retira sa pipe du garde-cendres, la bourra de nouveau et la fuma. Ils ne se parlèrent plus guère ; mais ils ne s'en tenaient pas moins compagnie, poursuivant en silence le même sujet de réflexion : ils ne se quittèrent qu'à minuit. M. Pancks, prenant congé de Clennam et après lui avoir donné une poignée de main, circula tout autour de lui en ronflant avant de franchir le seuil de la chambre. Arthur comprit que cela voulait dire qu'il pouvait compter implicitement sur Pancks, dans le cas où il aurait besoin de lui, soit à propos des deux incidents dont ils venaient de causer, soit pour tout autre objet.

Le lendemain, à divers intervalles, et même tandis que sa pensée était autrement occupée, Clennam en revint à penser à la façon dont Pancks avait placé ses mille livres sterling, et aux entreprises qu'il avait *approfondies*. Il se rappela que M. Pancks se montrait plein de confiance à cet égard, lui qui d'habitude ne péchait pas par trop de confiance. Il songea au grand ministère des Circonlocutions et au bonheur qu'il aurait à améliorer la position de Doyce. Il songea à la sombre et menaçante demeure où il avait vécu enfant et aux ombres qui s'y amoncelaient, plus menaçantes que jamais. Il remarqua de nouveau que, partout où il allait, il voyait, entendait, ou palpait le fameux nom de Merdle ; il ne pouvait guère rester deux heures seulement devant son bureau, sans que ce nom fût présenté à ses sens physiques par l'entremise de quelque maison de commerce. Il commença à penser qu'il était étrange que ce nom se trouvât partout, sans que personne, excepté lui, parût s'en méfier ; ou plutôt, il ne pouvait pas dire, pour sa part, qu'il s'en fût jamais méfié ; il s'était contenté de se tenir à l'écart.

De tels symptômes, lorsqu'une épidémie de ce genre court les rues, annoncent presque toujours qu'on a gagné la maladie.

CHAPITRE XIV.

On demande un conseil.

Lorsque les Anglo-Saxons, rassemblés sur les bords du Tibre jaune, apprirent que leur intelligent compatriote, M. Sparkler, venait d'être nommé un des lords du ministère des Circonlocutions, cette nouvelle ne leur fit pas plus d'impression que les autres accidents ou les autres délits dont parlaient les journaux anglais. Les uns en rirent ; d'autres avancèrent, comme circonstance atténuante, que la place était une véritable sinécure, et que le premier imbécile venu pouvait la remplir, pour peu qu'il sût signer son nom ; d'autres encore (ceux-là étaient des oracles politiques, au maintien solennel) déclarèrent que Décimus avait raison de se renforcer ; que c'était là le seul but constitutionnel de toutes les places dont il avait à disposer. Quelques Anglo-Saxons, plus bilieux que les autres, refusèrent de souscrire à cet article de foi ; mais leur opposition fut purement théorique. En pratique, ils firent preuve d'une apathie déplorable, ayant l'air de croire que c'était à quelques Anglo-Saxons inconnus, dont ils ignoraient l'adresse, de s'occuper de cette affaire. De même, un grand nombre d'Anglo-Saxons, restés dans leurs pénates, soutinrent, pendant au moins vingt-quatre heures consécutives, que ces mêmes Anglo-Saxons, invisibles et anonymes, « devraient bien dire au gouvernement leur façon de penser, » et que s'ils supportaient tranquillement une pareille infamie, ma foi, c'était bien fait. À quelle classe de la société appartenaient donc ces Anglo-Saxons qui manquaient ainsi à leur devoir ? Où se cachaient-ils, les malheureux ? Pourquoi se cachaient-ils ? Comment se faisait-il qu'ils abandonnassent sans cesse leurs intérêts, lorsque tant d'autres Anglo-Saxons se demandaient si souvent pourquoi ces défenseurs mystérieux des droits communs ne se montraient pas ? Ce sont là des questions auxquelles personne n'aurait pu répondre, soit sur les bords du Tibre jaune, soit sur les bords de la noire Tamise.

Mme Merdle, quand on lui adressa des félicitations, fit circuler cette grande nouvelle avec une grâce indolente qui lui donnait une nouvelle valeur, comme la monture rehausse l'éclat d'une pierre précieuse.

« Oui, disait-elle, Edmond a accepté cette place. M. Merdle désirait qu'il l'acceptât et il a cédé. J'espère qu'il s'y fera, mais je n'en sais vraiment rien. Cela le retiendra en ville pendant une grande partie de l'année, et il préfère de beaucoup le séjour de la campagne. Enfin, ce n'est pas une position désagréable... et puis c'est une position. Cette nomination, on ne saurait le nier, peut passer pour une aimable attention à l'adresse de M. Merdle, et ce n'est pas non plus une mauvaise chose pour Edmond, s'il peut s'y habituer. Il n'y a pas de mal qu'il ait quelque chose à faire, et il n'y a pas de mal non plus qu'il soit payé pour le faire. Reste à savoir si cette nouvelle carrière conviendra mieux à Edmond que celle des armes. »

C'est en ces termes que s'exprimait la Poitrine, passée maîtresse dans l'art de paraître faire peu de cas de ces choses, dont elle savait si bien rehausser l'importance. Cependant, Henri Gowan, que Décimus avait laissé de côté, allait en tournée chez toutes ses connaissances depuis la porte du Peuple jusqu'au faubourg d'Albane, ayant presque (pas tout à fait cependant) la larme à l'œil, jurant que Sparkler était bien le meilleur, le plus doux, le plus inoffensif, en un mot le plus aimable des ânes qu'on eût jamais envoyés paître sur le domaine public. Il n'y avait qu'une chose au monde qui eût pu lui causer plus de joie que la nomination de ce cher ânon, c'eût été la sienne. Il ajoutait que c'était tout juste le ballot de Sparkler. Il n'y avait rien à faire, et ce cher Edmond s'en acquitterait à merveille ; il y avait de beaux appointements à toucher, et son ami les toucherait à ravir. C'était une nomination ravissante, une chose admirable. Il pardonnait presque au noble Décimus de l'avoir oublié, lui son indigne parent, tant il était heureux de voir attacher à un si bon râtelier le cher ânon, auquel il portait une si vive affection. Sa bienveillance ne s'arrêtait pas là. Il se donnait beaucoup de peine, chaque fois que l'occasion s'en présentait, pour faire ressortir devant le monde les talents de M. Sparkler, et le mettre en évidence, et, bien que les efforts de Gowan eussent pour résultat invariable d'obliger le jeune fonctionnaire à offrir dans sa personne un déplorable spectacle d'imbécillité, on ne pouvait mettre en doute les intentions amicales de l'artiste amateur.

Peut-être, cependant, l'objet de la tendresse de M. Sparkler eut-il quelques doutes à ce sujet. Mlle Fanny se trouvait maintenant dans une position assez difficile. Tout le monde savait que le fils de Mme Merdle adorait la fille aînée de M. Dorrit, quelque capricieuse qu'elle fût avec lui. Fanny était donc assez identifiée avec ce jeune gentleman pour se sentir compromise lorsqu'il se rendait plus ridicule que de coutume. Aussi, comme elle ne manquait nullement d'esprit, elle vint souvent au secours de la victime, à qui elle rendit de bons offices en déjouant les aimables tentatives de Gowan. Mais, tout en agissant ainsi, elle rougissait de l'amoureux qu'elle ne pouvait se décider à congédier ni à encourager. Troublée par la conviction qu'elle s'embourbait de plus en plus dans une position embarrassante, elle était agacée en outre par l'idée que Mme Merdle triomphait de sa détresse. Il n'est donc pas étonnant que Fanny, avec un esprit ainsi tourmenté, revînt un soir d'un concert et d'un bal donnés par Mme Merdle dans un état d'agitation extrême, et qu'elle repoussât la petite Dorrit de la toilette devant laquelle elle cherchait, dans sa colère, à verser des larmes, déclarant d'une voix haletante qu'elle détestait tout le monde et qu'elle voudrait être morte.

« Chère Fanny, qu'as-tu donc ? Conte-moi tes peines.

— Ce que j'ai, petite taupe que tu es ? répondit Fanny. Si tu n'étais pas la plus aveugle des sœurs, tu n'aurais pas besoin de m'interroger. Il faut donc que tu n'aies pas d'yeux dans la tête pour m'adresser une pareille question ?

— Est-ce M. Sparkler, ma chérie ?

— Mô...si...eur Sparkler ? répéta Fanny d'un ton de mépris, comme si ce malheureux soupirant était le dernier individu sous le soleil auquel elle pût penser. Non, mademoiselle la chauve-souris, ce n'est pas mô...si...eur Sparkler. »

À peine avait-elle fait cette réponse qu'elle éprouva des remords d'avoir dit des sottises à sa sœur, déclarant avec force sanglots qu'elle savait fort bien qu'elle se rendait haïssable, mais que tout le monde s'entendait pour l'y réduire.

« Je crains que tu ne sois pas très bien portante ce soir, chère Fanny.

— Ta, ta, ta ! répliqua la sœur aînée se mettant de nouveau en colère. Je me porte aussi bien que toi. Peut-être même devrais-je dire beaucoup mieux

que toi... et encore, il n'y aurait pas là de quoi me vanter. »

La pauvre petite Dorrit, ne sachant pas trop comment s'y prendre pour offrir des consolations qu'on ne repoussât pas, finit par penser qu'elle ferait mieux de se tenir tranquille. D'abord le silence d'Amy agaça Fanny autant que l'avaient fait ses questions. Elle dit à son miroir que, de toutes les sœurs agaçantes, la plus agaçante était une sœur qui était molle comme un chiffon ; qu'elle savait bien qu'elle montrait quelquefois un exécration caractère ; qu'elle savait bien qu'on devait la détester ; que lorsqu'elle se rendait haïssable, rien ne lui faisait autant de bien que de se l'entendre dire, mais qu'étant affligée d'une sœur silencieuse, on ne le lui disait jamais, et que, par suite, elle était naturellement forcée et contrainte de se rendre désagréable. D'ailleurs (ajouta-t-elle d'un ton irrité, s'adressant toujours à son miroir), elle n'avait pas envie de demander pardon. Il ferait beau voir une sœur aînée s'abaisser sans cesse à demander pardon à sa cadette ! C'était là le fin mot, elle le savait bien, on avait le talent de l'obliger à se mettre dans une position dont elle ne pouvait sortir qu'en demandant pardon à sa cadette, bon gré mal gré. Enfin elle fondit en larmes, et lorsque sa sœur vint s'asseoir à côté d'elle pour la consoler, elle s'écria :

« Amy, tu es un ange ! Mais je vais te dire ce qui en est, ma chérie, continua-t-elle, lorsque sa sœur eut réussi à la calmer. Voici où nous en sommes. Ça ne peut pas durer longtemps comme ça, et il faut que ça finisse d'une façon ou d'autre. »

Comme cette déclaration était un peu un peu vague, quoique péremptoire, la petite Dorrit répondit :

« Nous allons en causer.

— C'est ça, ma chère, reprit Fanny essuyant ses larmes, causons-en. Me voilà raisonnable et tu vas me conseiller. Veux-tu me donner un conseil, ma chère enfant ? »

Cette idée fit sourire Amy elle-même, mais elle répondit :

« Oui, Fanny ; je te conseillerai de mon mieux.

— Merci, ma petite chérie, répliqua Fanny en l'embrassant. Tu es mon ancre de salut. »

Ayant de nouveau embrassé son ancre de salut avec beaucoup d'effusion, Fanny prit sur la toilette un flacon d'eau de Cologne et appela sa femme de chambre pour lui demander un mouchoir de batiste. Puis, après avoir permis à la suivante d'aller se coucher, elle continua à demander conseil, se tamponnant les yeux et le front de temps en temps pour les rafraîchir.

« Mon trésor, commença Fanny, nos caractères et notre façon d'envisager les choses se ressemblent assez peu... (embrasse-moi encore, ma chérie)... pour que tu ne t'étonnes pas de ce que je vais te dire. Ce que j'ai à te dire, ma chère, c'est que, malgré notre fortune, nous avons, socialement parlant, à lutter contre de grands désavantages. Tu ne comprends pas tout à fait ce que j'entends par là, Amy ?

— Sans doute je te comprendrai mieux, répondit doucement la petite Dorrit, lorsque tu m'auras dit quelques mots de plus.

— Eh bien, ma chère, ce que je veux dire c'est, qu'après tout, nous ne sommes que des intrus dans le monde fashionable.

— Je suis bien sûre, Fanny, interrompit la petite Dorrit dans son enthousiasme admirateur, qu'en ce qui te concerne personne ne s'en douterait.

— C'est possible, ma chère enfant ; dans tous les cas, c'est très-gentil et très-affectueux de ta part de le croire, mon trésor. (Ici elle tamponna le front de sa sœur avec son mouchoir imbibé d'eau de Cologne et souffla légèrement dessus.) Mais on sait que tu es le meilleur petit être qui ait jamais existé ! revenons à nos moutons, mon enfant. Papa a tout à fait les manières et l'éducation d'un gentleman, mais il diffère sous certains rapports des autres gentlemen de son rang : en partie à cause de ce qu'il a eu à souffrir, pauvre cher homme, en partie, si je ne me trompe, parce qu'il se figure souvent que les autres pensent à son passé en causant avec lui. Notre oncle, ma chérie, n'est pas présentable. C'est une digne âme et je lui suis tendrement attachée ; mais, socialement parlant, c'est dégoûtant. Édouard est affreusement dépensier et dissipé. Non qu'il y ait rien là qui ne soit fort comme il faut... au contraire... seulement, il ne se comporte pas en mauvais sujet du grand monde, si je puis m'exprimer ainsi, il n'obtient pas pour son argent l'espèce de réputation qui s'attache au genre de vie qu'il mène.

— Pauvre Édouard ! » soupira la petite Dorrit.

Ce soupir résumait toute l'histoire de la famille.

« Oui, et pendant que tu y es, tu pourrais aussi bien dire pauvre toi et pauvre moi, reprit l'aînée d'un ton un peu aigre. Tu as raison ! Et puis, ma chérie, nous n'avons pas de mère et nous avons une Mme Général. Et tu sais le proverbe : « Chat ganté n'attrape pas de souris. » Eh bien, ma chère, tu verras que ses gants ne l'empêcheront pas d'attraper celle qu'elle guette. Cette femme, j'en suis sûre et certaine, sera notre belle-mère.

— Je ne puis croire, Fanny... »

Fanny interrompit sa sœur.

« Voyons, ne va pas te mettre à me contredire, Amy, dit-elle : j'en sais là-dessus plus long que toi. Sentant qu'elle avait encore montré un peu d'aigreur, elle se remit à tamponner le front de sa sœur et à souffler dessus. Pour résumer la question, ma chère, je me demande (tu sais que je suis fière et vive, ma chère Amy, trop fière et trop vive, peut-être). Je me demande si je ne dois pas prendre sur moi le soin de maintenir la dignité de la famille.

— Comment cela ? demanda la petite Dorrit avec inquiétude.

— Je ne saurais, continua Fanny sans répondre à cette question, souffrir que Mme Général fasse la belle-mère avec moi ; je ne souffrirai pas non plus que Mme Merdle me tourmente ou me patronne en aucune façon. »

La petite Dorrit posa sa main sur la main qui tenait le flacon d'eau de senteur, d'un air plus inquiet encore qu'auparavant. Fanny, qui avait l'air de vouloir punir son propre front à force de le tamponner avec violence, continua d'un ton agité :

« On ne peut nier qu'Edmond ne soit, d'une façon ou d'une autre (le moyen ne fait rien à l'affaire), arrivé à une très-bonne position. Qu'il soit d'un rang distingué, c'est ce que personne ne peut mettre en doute. Quant à la question de savoir s'il a plus ou moins d'esprit, j'ai dans l'idée qu'un mari spirituel ne me conviendrait pas beaucoup. Je ne sais pas me soumettre. Je ne pourrais jamais me plier à la supériorité d'un autre.

— Oh ! ma chère Fanny ! s'écria d'un ton de remontrance la petite Dorrit, qui avait éprouvé un sentiment de terreur à mesure qu'elle comprenait ce que voulait dire sa sœur, si tu aimais quelqu'un, tu cesserais

d'être toi-même, tu t'oublieras pour te dévouer à lui. Si tu aimais, Fanny... »

Fanny avait cessé de se tamponner le front et regardait fixement sa sœur.

« Oh ! vraiment ! fit-elle, vraiment ! Tiens, tiens ! comme certaines personnes deviennent savantes et éloquentes lorsqu'il s'agit de certaines questions ! On dit que tout le monde a un sujet de prédilection, et il me semble que je suis tombé par hasard sur le tien, Amy... Là, là ! mon enfant, je ne faisais que plaisanter (tamponnant le front d'Amy) ; mais surtout, ma petite chatte, ne sois pas assez sotte pour aller faire des phrases et du sentiment sur des impossibilités indignes de nous. Là ! à présent, reviens à ce qui me regarde personnellement.

— Chère Fanny, laisse-moi d'abord te dire que j'aimerais mieux nous voir obligées de travailler encore pour vivre chichement, que de te voir riche en épouser M. Sparkler.

— Que je te *laisse* dire, ma chère ? riposta Fanny. Mais certainement, je te laisserai dire tout ce que tu voudras. Je ne te fais pas peur, j'espère ? Et quant à épouser M. Sparkler, je n'ai pas la moindre intention de l'épouser ce soir, ni même demain matin.

— Mais plus tard ?

— Pas que je sache, pour le moment du moins, » répondit Fanny d'un ton insouciant.

Puis, d'insouciant, elle devint tout à coup d'une agitation bouillante et ajouta :

« Tu parles d'hommes spirituels, petite chatte ! Tout cela est bel et bon en paroles ; mais où sont-ils, les hommes spirituels ? Je n'en vois pas un seul s'approcher de moi !...

— Ma chère Fanny, en si peu de temps...

— Que ce soit longtemps ou peu de temps, interrompit Fanny, je suis lasse de notre position, je n'aime pas notre position, et il ne faudrait pas grand'chose pour m'engager à en changer. Des jeunes filles, élevées autrement que moi et dans une situation bien différente sous tous les rapports, pourront s'étonner de ce que je fais ou de ce que je dis. Eh bien !

qu'elles s'en étonnent tant qu'elles voudront, libre à elles ! Elles sont entraînées par leur éducation et leur caractère... moi aussi.

— Fanny, chère Fanny, tu sais que tu as des qualités qui te rendent digne d'un mari bien supérieur à M. Sparkler.

— Amy, chère Amy, riposta Fanny parodiant l'intonation de sa sœur, je sais que je voudrais bien me voir dans une position plus nette et plus décidée, ne fût-ce que pour être plus à même de tenir tête à cette insolente Mme Merdle.

— Et c'est pour cela... pardonne-moi cette question... que tu épouserais son fils ?

— Peut-être ! répondit Fanny avec un sourire de triomphe. On pourrait trouver un plus mauvais moyen que celui-là pour arriver au but que je me propose, ma chère. Cette impertinente dame s' imagine sans doute que ce serait un grand succès pour elle que de trouver une femme comme moi pour son fils, et elle compte me dominer. Mais peut-être qu'elle ne se doute guère du fil que je lui donnerais à retordre si je devenais sa belle-fille. Je lui résisterais en toute chose et je deviendrais sa rivale. Ce serait là le but de ma vie. »

Fanny, arrivée là, posa son flacon sur la toilette et se mit à se promener dans la salle, s'arrêtant par intervalles, mais sans s'asseoir, lorsqu'elle parlait.

« Il y a toujours une chose que je pourrais faire, mon enfant : je pourrais la vieillir. Et je n'y manquerais pas, je t'en réponds ! »

Cette menace fut suivie d'une autre petite promenade.

« Je parlerais toujours d'elle comme d'une vieille maman. Je ferais semblant de savoir (quand même je n'en saurais rien, mais d'ailleurs son fils me l'apprendrait)... son âge exact. Et elle m'entendrait lui dire, Amy avec beaucoup d'affection et de respect, tu sais : « comme elle a bonne mine pour son âge ! » Je pourrais la vieillir sans cela, rien que parce que je suis jeune. Il est possible que je ne sois pas aussi belle que Mme Merdle ; je ne suis pas assez désintéressée dans la question pour la décider moi-même, je suppose ; mais je sais que je suis assez jolie pour la tenir sur les épines du matin jusqu'au soir. Et je n'y manquerais pas non plus, va ! »

Et elle recommença à se promener dans la chambre.

« Ma chère sœur, est-ce que tu voudrais te condamner à mener une existence malheureuse pour arriver à un pareil résultat ?

— Ce ne serait pas une existence malheureuse pour moi, Amy ; c'est celle qui me convient le mieux. Que ma nature ou le concours des circonstances l'ait voulu ainsi, peu importe : toujours est-il que cette existence-là me conviendrait mieux que toute autre. »

Il y avait dans son ton de l'amertume et du regret, mais avec un petit éclat de rire orgueilleux elle reprit sa promenade, et, après avoir passé devant une psyché, elle poursuivit :

« Sa tournure ! sa tournure, Amy ! Eh bien ! j'en conviens, elle est bien faite. Je veux lui rendre cette justice. Mais est-elle donc si bien faite que personne ne puisse rivaliser avec elle ? Ma parole d'honneur, j'en doute ! Que le mariage vienne seulement donner à des femmes beaucoup plus jeunes la même latitude qu'elle a pour sa toilette, et nous verrions un peu, ma chère ! »

Cette idée agréable et flatteuse la ramena de meilleure humeur à son fauteuil. Elle prit les mains de sa sœur dans les siennes et les frappa l'une contre l'autre en les élevant au-dessus de sa tête, tandis qu'elle la regardait en riant :

« Et la danseuse, Amy, la danseuse qu'elle a si complètement oubliée... la danseuse qui ne me ressemble en rien, et que je ne lui rappelle jamais, oh ! non, jamais !... danserait sans cesse devant elle et lui chanterait un air qui troublerait un peu son calme insolent. Rien qu'un peu, ma chère, un tout petit peu. »

Rencontrant le regard sérieux et suppliant d'Amy, elle abaissa les quatre mains et retira une des siennes pour la poser sur la bouche de sa sœur.

« Surtout ne t'avise pas de raisonner avec moi, mon enfant, continua-t-elle d'un ton beaucoup moins enjoué, parce que ce serait parfaitement inutile. Je comprends ces choses-là beaucoup mieux que toi. Je suis loin d'avoir pris une résolution, mais il se peut que j'en prenne une. Maintenant que nous avons discuté la question comme deux bonnes sœurs, nous pouvons aller nous coucher. Bonsoir, la meilleure et la plus chérie des petites chattes. »

Ce fut ainsi que Fanny prit congé de son ancre de salut, et (après s'être laissé conseiller comme on a vu) cessa, pour le moment, de demander l'avis de la petite Dorrit.

À partir de ce moment, Amy remarqua la façon dont M. Sparkler était accueilli par sa tyrannique maîtresse, et, chaque jour, elle découvrit de nouvelles raisons de prendre la chose au sérieux. Il y avait des instants où Fanny ne pouvait souffrir l'imbécillité de son amoureux, et où elle était si impatientée qu'on s'attendait à le lui voir congédier pour de bon. D'autres fois, elle prenait beaucoup mieux la chose : elle avait l'air de s'en amuser et de trouver dans le sentiment de sa propre supériorité une sorte de compensation pour ce qui manquait dans l'autre plateau de la balance. Si M. Sparkler n'eût pas été le plus fidèle et le plus soumis des soupirants, il se serait enfui du théâtre de ses épreuves et aurait mis entre lui et son enchanteresse toute la distance qui sépare Rome de Londres. Mais il n'avait pas plus de volonté que le navire remorqué par un vapeur, et il continuait à suivre sa cruelle maîtresse, que la mer fût calme ou houleuse, entraîné par une puissance irrésistible.

Mme Merdle, pendant ces préliminaires, parlait fort peu à Fanny, mais elle parlait d'elle assez souvent. Elle se trouvait, pour ainsi dire, forcée, malgré elle, de la regarder à travers son lorgnon et de se laisser arracher, dans le cours de la conversation, des louanges involontaires, en apparence, comme s'il n'y avait pas moyen de résister à la beauté victorieuse de Mlle Dorrit. L'air de défi avec lequel Fanny entendait ces louanges (car je ne sais comment cela se faisait, mais elle manquait rarement de les entendre), n'annonçait pas qu'elle fût disposée à faire la moindre concession en faveur de la Poitrine impartiale ; mais la plus grande vengeance que se permît la Poitrine était de dire tout haut :

« Une enfant gâtée... mais avec ce visage et cette tournure, comment ne l'aurait-on pas gâtée ? »

Un mois ou six semaines environ après le soir de la consultation en question, la petite Dorrit commença à trouver qu'il y avait une entente plus déclarée entre M. Sparkler et Fanny. M. Sparkler, comme s'il eût pris quelque engagement à cet effet, n'ouvrait jamais la bouche sans avoir regardé Fanny pour lui demander la permission de parler. Cette demoiselle était trop discrète pour répondre de vive voix à cette muette interrogation :

mais, si elle voulait accorder à M. Sparkler le droit d'émettre une opinion, elle gardait le silence ; sinon, elle parlait pour lui. En outre, lorsque Henry Gowan renouvelait une de ses tentatives amicales pour mettre M. Sparkler en évidence, il devenait clair comme le jour que la victime se tenait à présent sur ses gardes. Qui plus est, Fanny (sans la moindre intention de personnalité et par le plus pur des hasards, bien entendu) ne tardait pas à faire quelque allusion armée d'une pointe si acérée, que Gowan reculait comme un homme qui vient de mettre la main dans un guêpier.

Une autre circonstance, bien qu'assez insignifiante en elle-même, contribua beaucoup à augmenter les inquiétudes de la petite Dorrit. Les façons de M. Sparkler vis-à-vis d'elle changèrent tout à coup et devinrent fraternelles. Parfois, lorsqu'elle se trouvait au dernier rang de quelque cercle distingué (chez son père, chez Mme Merdle ou ailleurs), elle sentait le bras de M. Sparkler se glisser furtivement autour de sa taille comme pour la soutenir. Le jeune fonctionnaire n'offrait jamais la moindre explication pour justifier cette politesse, se contentant de sourire d'un air bête, satisfait, bon enfant et sans gêne, qui, chez un personnage aussi lourd, en disait gros sur la question.

La petite Dorrit était chez elle un jour, songeant à Fanny avec un véritable serrement de cœur. Il y avait, tout au bout de leurs salons de réception, une salle qui n'était guère qu'un rassemblement de fenêtres cintrées en saillie sur la rue, et d'où l'on voyait à droite et à gauche le spectacle pittoresque du Corso, si vivant et si animé. Vers trois ou quatre heures du soir, la vue qu'on avait de cette salle était très-brillante et très-curieuse ; et la petite Dorrit avait coutume d'y venir rêver pendant des heures entières, à peu près comme elle faisait à son balcon de Venise. Une après-midi qu'elle était assise là, une main se posa doucement sur son épaule, et Fanny vint s'asseoir auprès d'elle en disant :

« Eh bien, ma chérie ? »

La banquette était prise sur l'embrasure de la fenêtre ; lorsqu'il y avait une procession ou quelque autre spectacle à voir, on tapissait la croisée de draperies brillantes et les spectateurs s'agenouillaient ou s'asseyaient sur cette banquette, et admiraient de là ce qu'il y avait à voir, appuyés sur les riches tentures. Mais ce jour-là il n'y avait aucune espèce de procession.

Aussi la petite Dorrit fut-elle assez surprise de voir Fanny, car c'était l'heure où elle avait habitude de faire une promenade à cheval.

« Eh bien ! Amy, dit Fanny, à quoi penses-tu, mon enfant ?

— Je pensais à toi, Fanny.

— Vraiment ? Comme cela se rencontre ! Mais voici encore quelqu'un à qui tu ne pensais guère, je suppose ? »

Amy venait justement de penser à ce quelqu'un-là, car c'était M. Sparkler. Elle ne l'avoua pas néanmoins, mais se contenta de lui tendre la main. Le jeune prétendant vint s'asseoir à côté d'elle, et elle sentit le bras fraternel se glisser derrière elle et s'allonger comme pour soutenir Fanny par la même occasion.

« Eh bien ! petite sœur, demanda Fanny avec un soupir, tu devines sans doute ce que cela veut dire ?

— Elle est aussi belle qu'adorée, bégaya M. Sparkler... et pas bégueule du tout... C'est arrangé.

— On ne vous demande pas d'explications, Edmond, interrompit Fanny.

— Non, mon amour.

— En un mot, ma chérie, continua Fanny, nous voilà fiancés. Il n'y a plus qu'à en parler à papa ce soir ou demain, selon que l'occasion se présentera. Alors l'affaire sera conclue et il ne restera que fort peu de chose à dire.

— Ma chère Fanny, dit M. Sparkler avec respect, je voudrais dire deux mots à Amy.

— Bien, bien ! Dites-les, au nom du ciel et finissons-en, répondit Mlle Fanny.

— Je suis convaincu, ma chère Amy, reprit M. Sparkler, que, s'il existe au monde une fille... après votre spirituelle et charmante sœur qui n'est pas du tout...

— Nous savons cela, Edmond, interrompit Mlle Fanny. Ce n'est pas la peine de le répéter. Passez à autre chose.

— Oui, mon amour. Et je vous assure, Amy, que rien ne peut me causer plus de joie... sauf, bien entendu le bonheur et l'honneur d'être agréé par une fille ravissante, qui n'a pas l'ombre de...

— Voyons, Edmond, voyons ! interrompit de nouveau Fanny avec un mouvement impatient de son petit pied.

— Mon amour vous avez parfaitement raison. C'est une mauvaise habitude. Ce que je voulais dire, c'est que rien au monde, excepté le bonheur d'être uni à la plus adorable des filles... ne saurait me causer plus de joie que de pouvoir cultiver la connaissance affectueuse d'Amy. Il se peut, continua M. Sparkler avec une courageuse franchise, que je ne sois pas très-fort, lorsqu'il s'agit de comprendre certaines choses, et je sais fort bien que, si vous interrogiez sur mon compte la société en général, on vous en dirait autant ; mais, pour ce qui est d'apprécier Amy, je ne le cède à personne ! »

Et, pour le prouver, M. Sparkler embrassa la petite Dorrit.

« Une place à notre table, une chambre dans notre maison, poursuivit-il, devenant très-diffus pour un orateur de sa force, seront toujours à la disposition d'Amy lorsqu'il lui plaira de les accepter. Mon gouverneur, j'en suis sûr, sera toujours heureux d'accueillir une personne pour laquelle j'ai tant d'estime. Quant à ma mère, qui est une très-belle femme sans aucune espèce de...

— Edmond, Edmond ! s'écria Fanny avec le même geste que la première fois.

— J'obéis, mon âme, répliqua M. Sparkler d'un ton soumis. Je sais que c'est une mauvaise habitude que j'ai et je vous remercie beaucoup, mon adorable, de vous donner tant de peine pour m'en corriger ; mais tout le monde convient que ma mère est une très-belle femme et elle n'a vraiment pas l'ombre de...

— C'est possible, c'est possible, je ne dis ni oui ni non, interrompit la future, mais ne parlez plus de cela, je vous prie.

— Plus un mot, mon amour.

— Alors vous n'avez plus rien à dire, Edmond ? n'est-ce pas ? demanda Fanny.

— Au contraire. J'en ai déjà tant dit, mon adorable, répondit M. Sparkler, qu'il ne me reste plus qu'à vous demander pardon d'avoir parlé si longuement. »

M. Sparkler devina tout à coup, par une espèce d'inspiration, que cette question voulait dire : « Ne feriez-vous pas bien de vous en aller ? » Il retira donc son bras fraternel, et annonça très-adroitement qu'avec la permission de Fanny, il allait prendre congé. Il ne s'éloigna pas sans avoir reçu les félicitations d'Amy, qui, dans son chagrin, eut assez de peine à s'acquitter de ce devoir.

Lorsqu'il fut parti, elle s'écria : « Ô Fanny ! Fanny ! » et se tournant vers elle à cette brillante croisée, mit la tête sur le sein de sa sœur pour y cacher ses larmes. Fanny commença par rire ; mais elle ne tarda pas à poser son visage contre celui de sa sœur et pleura aussi un peu. Ce fut la dernière fois qu'elle laissa échapper une trace de la lutte qu'elle avait subie contre quelque sentiment caché avant de se résoudre à ce mariage. À dater de ce jour, elle suivit d'un pas impérieux et libre la route qu'elle s'était tracée.

CHAPITRE XV.

Publication des bans : « N'y ayant aucune cause d'empêchement valable à la célébration du mariage entre M^{lle}... et M... »

Lorsque M. William Dorrit apprit que sa fille aînée avait prêté l'oreille aux ouvertures matrimoniales de M. Sparkler, qu'elle lui avait même donné sa foi, il accueillit cette nouvelle avec beaucoup de dignité, mais aussi avec un orgueil paternel qu'il ne chercha pas à dissimuler. Sa dignité se gonflait à l'idée qu'une pareille alliance allait lui faciliter les moyens de faire des connaissances de plus en plus distinguées, et son orgueil était touché de l'empressement sympathique avec lequel Fanny secondait son vœu le plus cher. Il ne lui laissa donc pas ignorer qu'une si noble ambition éveillait dans son cœur paternel d'harmonieux échos, et lui donna même sa bénédiction, comme à une fille obéissante et dévouée qui se sacrifiait pour le plus grand honneur de sa famille.

Quant à M. Sparkler, dès que sa prétendue lui permit de se montrer, M. Dorrit lui avoua sans détour que la proposition dont on daignait l'honorer lui souriait infiniment : d'abord, parce qu'elle paraissait d'accord avec les affections spontanées de sa fille aînée ; ensuite, parce qu'elle promettait d'établir des relations de famille très-flatteuses entre lui et M. Merdle, le génie des temps modernes. Il parla aussi en termes forts louangeurs de la mère de M. Edmond comme d'une dame que sa distinction, son élégance, sa grâce et sa beauté plaçaient au premier rang. Néanmoins, il remplissait un devoir en remarquant (il avait la conviction qu'un homme d'autant de bon sens que M. Sparkler saurait interpréter ses paroles avec toute la délicatesse possible) qu'il ne pourrait considérer la proposition comme définitive avant d'avoir eu l'avantage d'être mis en rapport avec M. Merdle, et de s'être assuré que ce gentleman consentirait à mettre miss Fanny Dorrit sur le pied dont la position sociale, la dot et les espérances de cette demoiselle devaient lui assurer le maintien (cela soit dit

sans mériter le reproche d'entrer dans des débats mercenaires) vis-à-vis du grand monde. Mais tout en faisant cette réserve que lui imposait sa double qualité de père et de gentleman d'un certain rang, il ne voulait pas faire de la diplomatie en dissimulant que la demande de M. Sparkler le flattait. Il l'accueillait donc conditionnellement et remerciait M. Sparkler de l'honneur qu'il lui faisait en songeant à s'allier à sa famille. Il termina par quelques remarques générales sur... hem !... sa position de gentleman indépendant et... hem... son caractère de père qui le rendait peut-être partial dans son admiration et sa tendresse pour sa fille. Bref, il reçut la demande de M. Sparkler à peu près comme il eût naguère reçu de lui un petit écu.

M. Sparkler, étourdi par les phrases qu'on amoncelait sur sa tête inoffensive, fit une réponse laconique, mais très-convenable, où il se contenta de dire ni plus ni moins qu'il avait depuis longtemps remarqué que Mlle Fanny n'était pas du tout bégueule et qu'il ne doutait pas de l'approbation de son gouverneur^[1]. À cet endroit de son discours, l'objet de sa flamme lui ferma la bouche comme on ferme le couvercle d'une boîte à surprise et le renvoya.

M. Dorrit, étant allé bientôt présenter ses respects à la Poitrine, fut reçu avec la plus grande considération. Mme Merdle avoua qu'Edmond lui avait parlé de cette affaire. Cela l'avait un peu étonnée tout d'abord, parce qu'elle ne supposait pas qu'il eût du goût pour le mariage ; la Société ne s'était pas figuré non plus qu'Edmond fût disposé à dire adieu à la vie de garçon. Cependant, Mme Merdle n'avait pu s'empêcher de remarquer (nous autres femmes nous avons un instinct particulier pour découvrir ces choses-là, monsieur Dorrit !) combien Edmond était épris de Mlle Dorrit, et elle ne devait pas lui cacher qu'elle avait dit tout haut que M. Dorrit était bien imprudent d'avoir amené une si charmante personne à l'étranger pour tourner la tête à ses compatriotes.

« Dois-je avoir l'honneur de conclure, madame, demanda M. Dorrit, que le choix de M. Sparkler a... hem !... votre approbation ?

— Je vous assure, monsieur Dorrit, répondit Mme Merdle, que, personnellement, je suis ravie. »

M. Dorrit déclara qu'il était extrêmement flatté.

« Personnellement, répéta Mme Merdle, j'en suis ravie. »

La répétition accidentelle du mot *personnellement* engagea M. Dorrit à exprimer l'espoir que le consentement de M. Merdle ne se ferait pas non plus attendre.

« Je ne saurais, répliqua Mme Merdle, prendre sur moi de répondre positivement pour M. Merdle ; les hommes, surtout les gentlemen, que la Société nomme capitalistes, ne partageant pas toujours l'opinion des femmes sur les questions de ce genre. Mais il me semble... ceci n'est qu'une simple hypothèse de ma part, monsieur Dorrit... que M. Merdle sera...(elle passa la revue de ses avantages personnels avant d'ajouter à loisir) ravi. »

À cette phrase, *les gentlemen que la Société nomme capitalistes*, M. Dorrit avait toussé, comme s'il soulevait quelque objection intérieure. Mme Merdle s'en aperçut, et elle en profita pour lui donner la réplique.

« Et pourtant, monsieur Dorrit, je n'avais pas besoin de faire cette remarque ; mais elle m'est échappée dans la franchise que je mets à dire le fond de ma pensée à une personne pour qui j'ai une si haute estime, et avec laquelle j'espère avoir dans la suite des rapports encore plus agréables : car il est fort probable que vous devez envisager la question du même point de vue que M. Merdle... à moins, toutefois, que le hasard (heureux ou malheureux) qui a poussé M. Merdle à s'occuper d'affaires n'ait un peu rétréci son horizon. Je suis aussi ignorante qu'une enfant en tout ce qui regarde les affaires ; mais je crains, monsieur Dorrit, qu'elle ne produise parfois cet effet. »

Cet habile jeu de bascule, où M. Merdle ne pouvait taper par terre sans faire monter M. Dorrit, et *vice versa*, eut pour effet de calmer la toux de M. Dorrit. Il remarqua, avec toute la politesse dont il était capable, qu'on ne saurait permettre, même à Mme Merdle, la plus accomplie et la plus gracieuse des femmes (Mme Merdle s'inclina pour reconnaître le compliment), de soutenir que les entreprises colossales de M. Merdle, si différentes des mesquines entreprises du commun des mortels, n'eussent pas pour effet, au contraire, d'agrandir et de développer le génie qui les avait conçues.

« Vous êtes la générosité personnifiée, répliqua Mme Merdle, avec son sourire le plus séduisant ; espérons que vous avez raison. Mais j'avoue que

j'ai une foi presque superstitieuse dans mes idées sur les conséquences qu'entraînent les affaires. »

M. Dorrit ne fut pas à court pour trouver un nouveau compliment. Les affaires (aussi bien que le temps, chose si précieuse en affaires) étaient faites seulement pour de pauvres hères, et ne regardaient nullement une souveraine qui régnait en autocrate sur tous les cœurs. La dame se mit à rire, et donna à penser à M. Dorrit que la Poitrine, la fameuse Poitrine, venait de rougir modestement... C'était un des meilleurs tours de passe-passe de Mme Merdle.

« Ce que j'en disais, expliqua-t-elle, est tout simplement fondé sur le vif intérêt que M. Merdle a toujours porté à Edmond, et le vif désir qu'il a toujours témoigné de lui faire une brillante position. Je ne parle pas de la position officielle d'Edmond, je crois que vous la connaissez. Mais sa position privée dépend entièrement de M. Merdle. Grâce à ma sotte incapacité pour les affaires, je vous assure que je n'en sais pas davantage. »

M. Dorrit déclara de nouveau que les affaires étaient indignes d'attirer l'attention de celle dont la seule affaire devait être de charmer et d'enchaîner tous les cœurs. Puis il exprima l'intention d'écrire, en sa double qualité de père et de gentleman, à M. Merdle. La dame approuva ce projet de tout son cœur... si elle avait eu un cœur, mais au moins avec un plaisir bien joué, et expédia par la malle suivante une lettre préparatoire à la huitième merveille du monde.

Dans son épître à M. Merdle, comme dans ses dialogues et ses discours sur cette importante question, M. Dorrit entoura son sujet d'une foule d'enjolivements assez semblables aux paraphes dont les professeurs d'écriture embellissent leurs cahiers d'exemples et de chiffres, où les titres des règles élémentaires de l'arithmétique finissent par se métamorphoser en cygnes, en aigles, en griffons et autres récréations calligraphiques, et où les majuscules perdent la tête et leurs formes naturelles dans une débauche d'encre. Néanmoins il sut rendre l'objet de sa lettre assez clair pour permettre à M. Merdle de faire semblant d'en apprendre de lui la première nouvelle. M. Merdle répondit donc à M. Dorrit ; M. Dorrit répondit à M. Merdle, qui répondit à M. Dorrit, et on annonça bientôt au public que les puissances contractantes étaient d'accord.

Alors, et seulement alors, Mlle Fanny se présenta sur la scène dans le costume qui convenait à son nouveau rôle. Alors et seulement alors, elle absorba complètement M. Sparkler dans son éclat ; elle brilla pour deux et même pour vingt. Affranchie désormais du souci que lui donnait jusque-là le sentiment d'une position vague et mal définie, ce beau navire ne dévia plus de sa route et se mit à voguer sur son lest, avec un balancement élégant qui faisait mieux encore ressortir ses qualités de fin voilier.

« Les préliminaires étant ainsi réglés à ma satisfaction, je crois qu'il serait temps, ma chère, dit M. Dorrit, d'annoncer... hem !... officiellement à Mme Général...

— Papa, s'écria vivement Fanny, qui interrompit son père dès qu'il eut prononcé le nom de cette dame, je ne vois pas en quoi mon mariage regarde Mme Général.

— Ma chère, répondit M. Dorrit, c'est une simple attention envers... hem !... une dame de bonne famille et de manières distinguées...

— Oh ! ne me parlez pas de la famille et de la distinction de Mme Général ! J'en ai par-dessus la tête, papa ! Je suis fatiguée de Mme Général.

— Fatiguée, répéta M. Dorrit d'un ton de reproche mêlé de surprise, fatiguée de... hem... Mme Général !

— Tout à fait dégoûtée d'elle, si vous aimez mieux, papa. Je ne vois réellement pas en quoi mon mariage la regarde. Qu'elle s'occupe de ses propres projets matrimoniaux... si elle en a.

— Fanny, répondit M. Dorrit d'un ton de lente et pesante gravité qui formait un contraste remarquable avec le ton léger adopté par sa fille, je vous prie de vouloir bien... hem !... vous expliquer plus clairement.

— Je veux dire, papa, que si par hasard Mme Général nourrissait quelques projets matrimoniaux pour son propre compte, il y a bien là de quoi occuper tout son temps sans se mêler des miens. Si elle n'en nourrit pas, tant mieux ; dans tous les cas, je ne tiens nullement à l'honneur de lui annoncer officiellement mon mariage.

— Pourquoi pas, Fanny ? Permettez-moi de vous le demander.

— Parce qu'elle peut très-bien faire cette découverte par elle-même. Elle n'a pas, que je sache, ses yeux dans sa poche. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois. Qu'elle monte à son observatoire, et si elle n'est pas assez habile pour découvrir la chose à elle toute seule, eh bien, elle l'apprendra le jour de mon mariage. Et j'espère que vous ne m'accuserez pas de manquer à la piété filiale, si je vous dis, papa, que selon moi, ce sera toujours assez tôt pour elle.

— Fanny, je suis surpris... je suis mécontent de... hem !... l'animosité capricieuse et incompréhensible que semble vous inspirer... hem !... Mme Général.

— Je vous en prie, papa, ne parlez pas d'animosité, car je vous assure que je ne trouve pas que Mme Général mérite de m'inspirer de l'animosité. »

À cette réponse, M. Dorrit quitta sa chaise avec un air de reproche sévère, et se tint debout, drapé dans sa dignité, devant sa fille. Celle-ci faisant tourner le bracelet qui ornait son bras, tantôt levant les yeux sur lui et tantôt les baissant, répliqua :

« Très-bien, papa. Je suis vraiment désolée de vous déplaire, mais ce n'est pas ma faute. Je ne suis plus une enfant, je ne suis pas Amy, et il faut que je dise ma façon de penser.

— Fanny, fit M. Dorrit avec effort et après un silence majestueux, si je vous prie de rester ici, tandis que j'annoncerai officiellement moi-même à Mme Général, en sa qualité de dame exemplaire qui est devenue... hem !... un membre de notre famille... le... ah !... changement projeté ; si non-seulement... je... hem !... vous prie de rester, mais... ah !... vous l'ordonne...

— Oh ! papa, interrompit Fanny avec une intention marquée, si vous y tenez tant que cela, il ne me reste plus que d'obéir. Mais j'espère que vous ne m'empêcherez pas de penser ce que je voudrai, car vraiment cela me serait plus impossible que jamais. »

Fanny s'assit donc avec un air de soumission qui ressemblait assez à un défi : on sait que les extrêmes se touchent. Son père, dédaignant de répondre, ou ne sachant que dire, sonna M. Tinkler.

« Mme Général. »

M. Tinkler, peu habitué à recevoir des ordres aussi laconiques relativement à l'aimable vernisseuse, attendit. M. Dorrit, voyant dans l'hésitation de son domestique un souvenir et un reproche de la prison et des *Témoignages* d'autrefois, s'écria :

« Eh bien ! Pourquoi n'obéissez-vous pas ? Qu'est-ce que cela signifie ? »

— Je vous demande pardon, monsieur, plaida Tinkler, je désirais savoir...

— Vous ne désiriez rien savoir du tout, interrompit M. Dorrit, le teint très-animé. Ne me dites pas que vous désiriez savoir. Ah ! je sais bien que ce n'est pas cela. Vous vouliez vous moquer de moi.

— Je vous assure bien, monsieur... commença Tinkler.

— Ne m'assurez pas ! Je ne veux pas qu'un domestique m'assure ! Vous vous moquiez de moi. Je vous renverrai... hem !... je renverrai tous mes gens. Qu'attendez-vous encore ?

— Je n'attends que vos ordres, monsieur.

— C'est faux. Vous les avez, mes ordres... Ah !... hem !... Mes compliments à Mme Général, et dites-lui que je la prie de me faire le plaisir de passer chez moi, si elle n'est pas autrement occupée. Voilà mes ordres. »

En s'acquittant de sa mission, peut-être Tinkler ajouta-t-il que M. Dorrit bouillait de colère. Quoi qu'il en soit, on entendit bientôt au dehors le frou-frou des jupes de Mme Général, se rapprochant... on pourrait presque dire bondissant... avec une vitesse inaccoutumée. Néanmoins lesdites jupes se calmèrent avant de franchir le seuil, et se présentèrent avec leur sang-froid habituel.

« Madame Général, dit M. Dorrit, veuillez prendre un siège. »

La veuve de l'intendant militaire remercia par une courbe gracieuse avant de se laisser glisser dans le fauteuil que lui offrait M. Dorrit.

« Madame, poursuivit ce gentleman, comme vous avez eu l'obligeance d'entreprendre... hem !... de former mes filles, et comme je suis persuadé que rien de ce qui les concerne ne saurait... hem !... vous être indifférent...

— Tout à fait impossible, remarqua Mme Général avec un calme merveilleux.

— ... Je désire donc vous annoncer, madame, que ma fille ici présente... »

Mme Général adressa une légère inclinaison de tête à Fanny, qui répondit par un salut très-profond, puis se redressa avec beaucoup de roideur.

« ... Que ma fille aînée... hem !... a promis d'épouser M. Sparkler, que vous connaissez. Par conséquent, madame, vous allez être débarrassée d'une moitié de votre tâche difficile... hem !... *difficile*, répéta M. Dorrit en lançant à Fanny un regard irrité. Mais ceci, je l'espère, ne... hem !... n'amènera aucun changement direct ou indirect dans la position que vous avez eu l'obligeance d'accepter auprès de ma famille.

— Monsieur Dorrit, répondit Mme Général, dont les mains gantées restèrent posées l'une sur l'autre dans un repos exemplaire, est plein d'égards, et mes petits services d'amitié ne valent pas l'estime qu'il en veut bien faire. »

(Fanny toussa, comme pour dire : « Vous avez bien raison. »)

« Mademoiselle Dorrit a sans doute fait preuve, dans ce choix, de toute la discrétion que permettaient les circonstances, et j'espère qu'elle voudra bien agréer mes félicitations les plus sincères. Dégagés des entraves de la passion (Mme Général ferma les yeux en prononçant ce mot, comme si sa pudeur ne lui permettait pas de le prononcer les yeux ouverts), appuyés sur l'approbation des proches parents, et propres à cimenter le fier édifice d'une haute position sociale, de pareils événements ne sauraient causer que de la joie. Mademoiselle Dorrit me permettra donc de lui renouveler mes félicitations les plus cordiales. »

La veuve se tut et ajouta intérieurement, pour mieux composer son visage : « Papa, pommes, poule, prunes et prismes. »

« Monsieur Dorrit, ajouta-t-elle tout haut, est toujours obligeant ; et, en retour de la politesse et de l'honneur qu'il me fait en me communiquant sitôt cette nouvelle, je le prie encore une fois, ainsi que mademoiselle Dorrit, de recevoir mes remerciements. J'offre également, avec mes félicitations, mes remerciements à mademoiselle Dorrit.

— Pour ma part, remarqua Fanny, je suis très-flattée... flattée au delà de toute expression. Vous ne pouvez pas vous figurer, madame Général, combien je suis heureuse de voir que vous ne désapprouviez pas mon choix.

Je me sens soulagée d'un grand poids, je vous assure. Je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait si vous aviez présenté quelque objection, ma chère madame. »

Mme Général changea la position relative de ses gants, elle fit passer le droit sur le gauche et le gauche sous le droit, avec un sourire aux *prunes* et aux *prismes*.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, madame Général, continua Fanny répondant à ce sourire par un autre sourire où il n'y avait aucune trace de ces ingrédients, que, lorsque je serai mariée, tous mes efforts tendront à mériter de plus en plus votre approbation... Le plus grand malheur qui pût m'arriver, ce serait de perdre votre estime. Mais je suis convaincue, connaissant votre bonté, que vous m'excuserez, et j'espère que papa m'excusera aussi, si je relève une légère erreur que vous venez de commettre. Les meilleures gens du monde sont sujets aux méprises, et vous-même, madame, malgré votre mérite, vous êtes tombée dans une légère erreur. Vous êtes très-sensible, je n'en doute pas, à l'honneur que vous fait, avez-vous dit, la confiance que nous venons de vous témoigner. Malheureusement pour moi, je n'y suis pour rien. Le mérite d'avoir un seul instant songé à vous demander votre avis me paraît si respectable, que je rougirais de me l'approprier, sachant que je n'y ai aucun droit. Tout l'honneur en revient à papa. Je vous suis fort reconnaissante des encouragements et de la protection que vous daignez m'accorder : seulement ce n'est pas moi qui les ai demandés, c'est papa. J'ai à vous remercier, madame du consentement si généreux que vous venez de m'accorder ; mais *vous*, madame, vous n'avez aucun remerciement à m'adresser. J'espère continuer à mériter vos bonnes grâces lorsque j'aurai quitté la maison paternelle, et je souhaite, madame, que ma sœur soit pendant bien longtemps encore l'objet de votre affectueuse condescendance. »

Après avoir prononcé ce discours avec une extrême politesse, Fanny s'éloigna de l'air le plus élégant et le plus enjoué du monde, pour monter l'escalier quatre à quatre et se précipiter, quand on ne put plus l'entendre, le teint très-animé, chez sa sœur, qu'elle traita de petite marmotte, et qu'elle secoua afin de lui faire ouvrir les yeux et les oreilles, tandis qu'elle lui

racontait ce qui venait de se passer et lui demandait ce qu'elle pensait maintenant des manœuvres de Mme Général.

Vis-a-vis de Mme Merdle, Fanny se comporta avec beaucoup d'aisance et de sang-froid, mais sans risquer encore une déclaration de guerre. De temps en temps ces deux dames préludaient par de légères escarmouches, surtout lorsque Fanny se figurait que sa future belle-mère voulait se donner des airs protecteurs ou bien qu'elle paraissait plus jeune ou plus belle qu'à l'ordinaire. Mais Mme Merdle mettait bien vite un terme à ces passes d'armes en s'enfonçant dans ses coussins d'un air de gracieuse indolence et en passant à un autre sujet de conversation. La Société (car cette mystérieuse abstraction habitait aussi les sept collines) trouva que Mlle Fanny avait beaucoup gagné depuis les fiançailles. Elle était plus abordable, moins réservée, plus séduisante et moins exigeante : aussi avait-elle maintenant une foule d'adorateurs et d'admirateurs, ce qui indignait les familles où il y avait des filles à marier ; ces demoiselles surtout s'insurgeait contre la Société, complice de cet attentat, et arboraient décidément l'étendard de la révolte. Heureuse de l'agitation qu'elle causait, non-seulement Mlle Dorrit se pavait devant le grand monde dans sa propre personne, mais elle mettait beaucoup d'orgueil et d'ostentation à traîner à sa suite son captif, Edmond Sparkler : « Voyez ! avait-elle l'air de dire à chacun : si je juge à propos de me montrer à vous dans cette pompe triomphale, suivie de ce faible prisonnier qui porte mes chaînes, lorsque j'aurais pu orner mon triomphe d'un captif plus vigoureux, c'est qu'apparemment cela me plaît : je n'ai pas d'autre compte à vous rendre. »

M. Sparkler, pour sa part, ne demandait pas d'autre explication. Il allait où on le menait et faisait ce qu'on lui disait ; car il sentait que pour lui il n'y avait pas de moyen plus commode d'arriver à la considération que d'être considéré pour sa femme ; et il était fort reconnaissant qu'à ce prix on voulût bien faire attention à lui.

Cependant l'hiver s'écoulait, le printemps approchait, et M. Sparkler était obligé de retourner en Angleterre pour y reprendre son siège au parlement et ses fonctions au ministère, où l'on attendait après lui pour développer et diriger le génie, la science, le commerce, le courage et le bon sens de la nation. Les compatriotes de Shakespeare, de Milton, de Bacon, de Newton, de Watt, d'une légion de philosophes passés et présents, de physiciens, de

chimistes qui avaient dompté la nature et perfectionné l'art dans leurs formes multiples, implorèrent l'aide de M. Sparkler, s'il ne voulait pas les laisser mourir méchamment sans secours, M. Sparkler ne pouvant résister au cri d'angoisse de la patrie en danger, déclara qu'il allait partir.

Il ne s'agissait donc plus que de savoir où, quand et comment M. Sparkler serait uni à la plus jolie fille du monde, qui n'était pas bégueule du tout. Mlle Fanny, après quelques conférences secrètes et mystérieuses, annonça elle-même à la petite Dorrit la solution de cette grave question.

« Mon enfant, dit-elle un jour à sa sœur, il y a du nouveau ; la chose vient d'être décidée à l'instant, et, naturellement, je me suis empressée de te chercher partout pour te l'annoncer.

— Ton mariage, Fanny ?

— Ne m'interromps pas, ma chère enfant. Laisse-moi te communiquer cela comme je l'entends, petite évaporée. Quant à ta question prématurée, si j'y répondais à la lettre, je dirais : « Non. » En effet, ce n'est pas mon mariage dont il s'agit, c'est bien plutôt celui d'Edmond. »

La petite Dorrit parut, et elle n'avait pas tort, assez en peine de savoir ce que voulait dire cette distinction subtile.

« Ce n'est pas moi qui suis dans l'embarras, s'écria Fanny ; ce n'est pas moi que l'on presse ; ce n'est pas moi qu'on demande à cor et à cri dans les bureaux d'un ministère ; ce n'est pas moi qu'on poursuit pour avoir mon vote à la Chambre ; c'est Edmond. Et il est très-malheureux de l'idée de s'en aller tout seul ; pour ma part, je n'aime pas non plus le laisser partir tout seul ; car s'il est possible de faire une sottise... (et en général, on trouve toujours moyen d'en faire)... il n'y manquera pas. »

En terminant ce résumé sommaire de la confiance qu'on pouvait avoir dans son futur mari, elle ôta son chapeau d'un air affairé et le laissa traîner à terre par les brides.

« C'est donc plutôt l'affaire d'Edmond que la mienne. Mais ne parlons plus de cela. C'est clair comme le jour. Eh bien ! ma chérie, la question étant de savoir s'il doit ou non partir seul, a soulevé cette autre question : Le mariage se fera-t-il ici tout de suite, ou attendrons-nous plusieurs mois afin de le célébrer en Angleterre ?

— Je devine que je vais te perdre, Fanny.

— Quelle enfant terrible pour ne vouloir pas écouter les gens ! s'écria Fanny, moitié indulgence, moitié impatience. Je t'en prie, ma chère, écoute-moi jusqu'au bout sans m'interrompre. Cette femme (*Elle parlait de Mme Merdle, ça va sans dire*) ne partira d'ici qu'après Pâques ; de façon qu'en me mariant ici et en emmenant Edmond, j'aurai de l'avance sur elle. C'est bien quelque chose. Ce n'est pas tout, Amy ! en l'absence de cette femme, je ne sais pas trop si je ne serais pas assez disposée à accepter l'offre que M. Merdle a faite à papa, de nous donner un appartement chez lui... tu sais bien, cette maison où tu es allée avec une certaine danseuse ma chère... jusqu'à ce que notre propre maison soit meublée et arrangée. Autre chose encore, Amy. Papa ayant toujours l'intention d'aller lui-même à Londres au printemps, si le mariage a lieu ici, Edmond et moi nous partirions pour Florence, où papa pourrait nous rejoindre dans quelques semaines, et nous voyagerions tous trois de compagnie jusqu'à Londres. M. Merdle a pressé papa d'habiter durant son séjour la maison en question, et je présume que papa acceptera. Mais il est le maître, et sous ce rapport (peu importe d'ailleurs), je ne puis rien affirmer. »

La différence qu'il y avait entre papa, qui était bien le maître, et M. Sparkler, qui n'était pas le maître du tout, ressortait clairement de la façon dont Fanny établissait les faits, mais sa sœur fit peu d'attention à ce contraste ; elle était partagée entre le regret que lui causait une séparation prochaine et celui de n'être pas comprise dans ce projet de voyage à Londres.

« Et ce sont là tes arrangements, Fanny ?

— Arrangements ! répéta Fanny. En vérité, mon enfant, tu es fièrement agaçante. Tu sais que j'ai eu soin de ne rien dire qui pût faire supposer qu'il y eût rien d'arrêté. Ce que j'ai dit, c'est qu'il se présente certaines questions, et je t'ai énuméré ces questions. »

Le regard calme et rêveur de la petite Dorrit rencontra celui de Fanny.

« Maintenant, ma petite chérie, continua Fanny, balançant son chapeau par les brides d'un air d'impatience, il ne s'agit pas d'ouvrir de grands yeux comme un petit hibou, à quoi ça sert-il ? J'ai besoin de tes conseils. Que me conseilles-tu ?

— Ne crois-tu pas, Fanny, demanda la petite Dorrit d'un ton persuasif après avoir hésité un peu, que ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait de retarder le mariage de quelques mois ?

— Non, petite tortue, riposta Fanny avec beaucoup de vivacité, je crois tout le contraire. »

Sur ce, elle lança son chapeau loin d'elle et se jeta dans un fauteuil. Mais l'instant d'après elle redevint très-affectueuse ; se levant d'un bond et s'agenouillant par terre, elle entourra de ses bras sa sœur et la chaise sur laquelle elle était assise.

« Ne va pas croire que je suis en colère ou méchante, ma chérie, parce qu'il n'en est vraiment rien. Mais tu es un si drôle de petit corps ! Tu ferais damner un saint. Ne t'ai-je pas dit, enfant que tu es, qu'on ne peut pas avoir assez de confiance dans Edmond pour le laisser partir seul ? Ne sais-tu pas cela toi-même ?

— Oui, oui, Fanny, je sais que tu me l'as dit.

— Et je sais que tu sais que j'ai eu raison de le dire, riposta Fanny. Eh bien ! ma chère enfant, puisqu'il est impossible de le laisser partir seul, il s'ensuit, je suppose, que je dois partir avec lui.

— Mais... oui, chère Fanny, répliqua la petite Dorrit.

— Maintenant que tu connais les arrangements nécessaires pour cela, tu me conseilles, à ce que je vois, chère petite, de les adopter ?

— Mais... oui, chère Fanny, répéta la petite Dorrit.

— Allons ! s'écria Fanny d'un ton de résignation. Je vois bien qu'il le faut ! J'étais venue te trouver, ma colombe, pour éclaircir mes doutes, quand j'ai vu la nécessité de prendre une détermination. Me voilà décidée. C'est une affaire faite. »

Après avoir cédé d'une façon si exemplaire aux conseils de sa sœur et à la force des circonstances, Fanny prit un air des plus bénévoles, comme quelqu'un qui viendrait de sacrifier ses propres inclinations pour faire plaisir à sa meilleure amie, et qui s'applaudirait au fond de sa conscience de cette bonne action.

« Après tout, ma chérie, continua-t-elle, tu es la meilleure des petites sœurs et pleine de bon sens ; je ne pourrais pas me passer de toi. »

À ces mots elle pressa sa sœur dans un embrassement plus étroit et vraiment affectueux.

« Aussi je n'y songe pas le moins du monde, Amy ; j'espère, au contraire, que nous serons presque inséparables. Et maintenant, ma chérie, je vais à mon tour te donner un conseil. Quand tu seras seule avec Mme Général...

— Je vais donc rester seule ici avec Mme Général, demanda tranquillement la petite Dorrit.

— Mais naturellement, mon trésor, tu seras seule avec elle jusqu'au retour de papa. À moins que tu ne comptes sur Édouard pour te tenir compagnie... mais comme il ne le fait pas lorsqu'il est ici, j'ai peur qu'il ne le fasse bien moins encore maintenant qu'il est à Naples ou en Sicile. J'allais donc te conseiller, lorsque tu m'as interrompue, comme une petite brouillonne que tu es, quand tu te trouveras seule ici avec Mme Général, Amy, de faire toujours la sourde oreille chaque fois qu'elle emploiera quelque moyen artificieux pour tâcher de te laisser entrevoir qu'elle fait la cour à papa ou que papa lui fait la cour. Tu peux être sûre qu'elle y fera tout son possible. Je la connais, je sais bien comment elle va sournoisement, cherchant son chemin à tâtons avec ses mains gantées. Pour rien au monde n'aie l'air de te douter de ce que cela veut dire ; et si papa, à son retour, t'annonce qu'il songe à te donner Mme Général pour maman (la chose ne devient pas du tout moins probable à cause de mon départ), je te conseille de répondre à l'instant : « Papa, avec votre permission, je m'y oppose formellement. Fanny m'a déjà prévenue qu'elle s'y oppose aussi, comme moi. » Ce n'est pas que j'espère le moindre succès de ton opposition, ni que je te croie capable de la formuler avec la fermeté nécessaire. Mais il s'agit de défendre un principe... un principe filial... et je te supplie de ne pas permettre à Mme Général de se donner des airs de belle-mère avec nous, sans t'empresser de rendre au moins la vie aussi malheureuse que possible aux gens qui t'entourent. Je ne compte pas du tout, à te dire vrai, sur ton énergie... Je sais bien même à l'avance que tu n'en es pas capable avec papa... ce que je voudrais, ce serait au moins de te rappeler au sentiment de ton devoir. Mais moi, dans tous les cas, mon trésor, tu peux compter sur mon aide contre une pareille union, et sur l'opposition que je soulèverai ; je ne te laisserai pas dans l'embarras. Toute l'influence que va me donner ma position de femme mariée, pourvue de quelques agréments, influence que

j'espère bien mettre à profit pour faire enrager Mme Merdle... je veux la faire retomber sur la tête hypocrite et les cheveux presque aussi hypocrites de Mme Général... car je suis sûre qu'ils sont faux, quelque laids qu'ils soient et quelque peu probable qu'il puisse paraître que personne, à moins d'être fol, s'avise d'en acheter de pareils !... »

La petite Dorrit reçut ces conseils sans oser les repousser ouvertement, mais aussi sans donner aucun motif de croire qu'elle fût disposée à les suivre. Quant à Fanny, ayant, pour ainsi dire, fait ses adieux à sa vie de jeune fille et mis ordre à ses affaires, elle commença, avec l'ardeur naturelle à son caractère, à se préparer à cette grave cérémonie qu'on nomme un mariage.

Voici comment elle s'y prépara : elle envoya sa femme de chambre à Paris, sous la protection du courrier, acheter cette collection spéciale d'objets de toilette à laquelle il serait de très-mauvais genre de donner, dans le présent récit, un nom anglais, mais à laquelle ce récit obstiné, se fondant sur le principe vulgaire qu'il doit rester fidèle à la langue qu'il parle, se refuse à donner un nom français. La riche et magnifique corbeille achetée par leurs soins traversa quelques semaines plus tard le pays intermédiaire, par une route toute hérissée de bureaux de douane, et gardée par une innombrable armée de mendiants en uniformes qui demandent l'aumône chaque fois qu'ils ouvrent une malle, comme si chacun de ces terribles guerriers était le vieux Bélisaire. Il y en avait tant que si le courrier n'avait pas distribué en route un boisseau et demi de menue monnaie d'argent, afin de soulager la misère de ces malheureux, ils auraient usé toutes les toilettes à force de les tourner et de les retourner avant de les laisser parvenir jusqu'à Rome. Cependant elles échappèrent sans accident à tous les dangers de la route, et arrivèrent enfin au but de leur voyage en fort bon état.

Là, on en fit l'exhibition pour des sociétés choisies de spectatrices, dont l'âme charitable en conçut immédiatement une jalousie effroyable. On fit en même temps des préparatifs pour l'heureux jour où une partie de ces trésors devaient paraître en public. On invita au déjeuner de noces la moitié de la colonie anglaise qui habitait la ville de Romulus ; l'autre s'arrangea pour se trouver sous les armes en qualité de critiques bénévoles, sur divers points du parcours de la grande solennité. Le haut et puissant signor Edgardo Dorrit arriva en poste à travers la boue et les ornières profondes des routes

italiennes, pour honorer la cérémonie de sa gracieuse présence. Signor Edgardo venait de se former aux bonnes manières en fréquentant la noblesse napolitaine... noblesse modèle s'il en fut. Le premier hôtel de Rome et tous les myrmidons culinaires de cet établissement furent mis en réquisition pour fournir le déjeuner matrimonial. Les mandats de M. Dorrit tombaient drus comme grêle sur la banque Torlonia : on eût dit une panique soulevée contre cette maison. Le consul de S. M. Britannique n'avait pas vu un pareil mariage dans toute sa carrière consulaire.

Le grand jour arriva. Je ne sais pas comment la louve du Capitole ne fut pas tentée de devenir envieuse et de montrer les dents en voyant de quelle façon les sauvages habitants des îles du Nord faisaient les choses de ce temps-ci. Je ne sais pas comment les statues des exécrables empereurs de la soldatesque, que les sculpteurs contemporains n'ont pas osé flatter au point de remplacer leurs ignobles têtes d'assassins par des figures d'honnêtes gens, ne furent pas tentées de descendre de leurs piédestaux pour enlever la mariée. Et la fontaine desséchée où les gladiateurs se lavaient autrefois, comment ne se remit-elle pas à couler en l'honneur de la cérémonie ? Et le temple de Vesta n'aurait-il pas dû renaître de ses ruines tout exprès pour servir de décor dans cette grande occasion ? Ils pouvaient le faire, eh bien ! ils ne le firent pas, imitant en cela plus d'un être animé, sans en excepter les *lords* et les *ladies* de la création qui pourraient faire bien des choses, et ne font rien.

Le mariage fut donc célébré en grande pompe : des moines en frocs noirs, blancs ou bruns, s'arrêtèrent pour regarder défiler les équipages. Des paysans vagabonds, vêtus de peaux de mouton, vinrent mendier et faire pleurer leurs cornemuses sous les croisées de l'hôtel Dorrit. Les volontaires anglais passèrent en revue le cortège. La matinée s'envola ; l'heure des vêpres arriva. La fête expira peu à peu. Les mille églises de Rome avaient mis leurs cloches en branle, mais ce n'était pas pour ça. Fi donc ! un mariage hérétique. Quant à l'église Saint-Pierre, elle déclara hautement que cela ne la regardait pas.

Cependant la mariée était déjà bien loin sur la route de Florence. Un des traits caractéristiques de cette noce, c'est qu'on n'y parlait guère que de la mariée. Personne ne s'occupait du mari ; personne ne songeait non plus à la première demoiselle d'honneur. Du reste, on ne pouvait guère la voir, la

petite Dorrit, perdue comme elle était au milieu de l'éclat éblouissant de la fête. La mariée monta donc dans son charmant équipage, accompagnée par occasion, de son mari ; et après avoir roulé quelques minutes sur un pavé bien uni, elle commença à cahoter dans les ornières marécageuses de l'Ennui, à travers une longue, longue avenue de ruines et de décombres. D'autres équipages de noces avaient suivi, dit-on, et ont suivi depuis le même chemin.

Dans le cas où la petite Dorrit se serait sentie un peu seule et un peu abattue ce soir-là, rien n'aurait été plus capable de dissiper sa tristesse que de pouvoir travailler comme autrefois auprès de son père, lui servir son souper et l'aider à se coucher. Mais il n'y fallait pas songer, maintenant qu'ils étaient installés dans l'équipage de grande cérémonie que conduisait Mme Général. Lui préparer son souper ! Mais si M. Dorrit eût éprouvé le besoin de souper, il y avait là un cuisinier italien et un pâtissier suisse qui auraient commencé par mettre des bonnets aussi élevés que la mitre du pape et par se livrer à une foule de mystères alchimiques dans un laboratoire plein de casseroles de cuivre, avant de permettre à leur seigneur et maître d'avaler une seule bouchée.

M. Dorrit, ce soir-là, fut sentencieux et didactique. S'il avait voulu être aimant tout bonnement, il aurait fait beaucoup plus de bien à la petite Dorrit ; mais elle l'accepta tel qu'il était (quand donc ne l'avait-elle pas accepté tel qu'il était !)... et fit contre fortune bon cœur. Enfin Mme Général se retira. Sa façon de prendre congé le soir était la plus glaciale des cérémonies : on eût dit qu'elle croyait nécessaire de pétrifier sur place l'imagination des gens afin de leur ôter la fantaisie de songer à elle. Lorsqu'elle eut accompli ces roides préliminaires, qui ressemblaient fort à une charge en douze temps à l'usage du monde élégant, elle s'éloigna. Alors la petite Dorrit passa le bras autour du col de son père en lui disant bonsoir.

« Amy, ma chère, dit M. Dorrit en lui prenant la main, cette soirée couronne un jour qui... hem !... qui m'a vivement impressionné et charmé.

— Et un peu fatigué aussi, cher père ?

— Non ; du tout. Je ne puis ressentir aucune fatigue à la suite d'une circonstance remplie... hem !... de joies aussi pures. »

La petite Dorrit fut enchantée de trouver son père dans d'aussi heureuses dispositions, et elle sourit du fond du cœur.

« Ma chère, continua M. Dorrit c'est là un événement... hem !... qui doit servir d'exemple ; qui doit vous servir d'exemple, à vous, mon enfant favorite et dévouée. »

La petite Dorrit, effrayée par ce préambule, ne sut que dire, bien que son père eût cessé de parler, comme s'il attendait une réponse.

« Amy, poursuivit-il après un moment de silence, votre chère sœur, notre Fanny, a contracté... ha ! hem !... un mariage qui est de nature à étendre nos... hem !... relations et à... hem !... consolider notre position sociale. Mon amour, j'espère que le temps n'est pas loin où il se présentera pour vous... hem !... un parti convenable.

— Oh ! non. Laissez-moi rester auprès de vous. Je vous en supplie et je vous en conjure. Je ne demande qu'à rester auprès de vous pour vous soigner. »

Elle prononça ces paroles en proie à une vive terreur.

« Allons, Amy, répondit M. Dorrit. Pas d'enfantillage. Votre... hem !... position vous impose une certaine responsabilité. Vous êtes tenue de développer cette position et de vous en montrer digne. Quant à me soigner, je puis... ah !... me soigner moi-même. Ou bien, ajouta-t-il après un nouveau silence, s'il fallait quelqu'un pour me soigner, je... hem !... Dieu aidant... je peux me faire soigner. Mais je... hem !... ne saurais, ma chère enfant, me résoudre à vous accaparer, ou, pour ainsi dire, à vous sacrifier. »

N'était-il pas un peu tard pour commencer à faire preuve de tant d'abnégation ? pour avoir l'air de s'en faire honneur ? pour y croire, en supposant la chose possible ?

« Ne parlez plus de cela, Amy. Je ne saurais m'y résoudre. Je... ha !... ne *dois* pas m'y résoudre. Ma... hem !... conscience s'y oppose. Je profite donc, mon amour, de l'occasion que m'offre cette circonstance flatteuse et imposante pour... ah !... remarquer avec toute la gravité nécessaire que désormais mon vœu le plus cher, c'est de trouver pour vous un parti... hem !... convenable... convenable, je le répète.

— Oh ! non, cher père. Je vous en prie.

— Amy, je suis persuadé que, si l'on soumettait cette question à une personne douée d'une connaissance parfaite du monde, d'une délicatesse et d'un jugement supérieurs, à... hem !... Mme Général, par exemple, il n'y aurait pas deux avis quant à la nature... hem !... affectueuse et à la haute convenance des sentiments que je viens de vous exprimer. Mais, comme je connais de longue date et... hem !... par expérience, votre caractère soumis et dévoué, je suis convaincu que je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Je n'ai... hem !... aucun mari à vous proposer pour le moment, ma chère ; je n'ai même personne en vue. Je désire seulement que... ah !... nous nous comprenions. Hem ! Bonsoir, ma chère et seule fille. Bonsoir. Dieu vous bénisse ! »

Si ce soir-là la petite Dorrit songea un seul instant que son père n'aurait aucun chagrin à se séparer d'elle dans sa prospérité, maintenant qu'il désirait la remplacer par une seconde épouse, elle chassa cette pensée. Toujours fidèle au vieillard qu'elle seule avait soutenu dans ses plus mauvais jours, elle repoussa une pareille idée ; elle se contenta, durant cette nuit d'insomnie et de larmes, de songer que son père ne voyait plus rien qu'à travers ces richesses, et le désir incessant de les conserver et de les accroître.

Ils continuèrent à figurer dans l'équipage de cérémonie, avec Mme Général sur le siège, pendant trois semaines encore. Alors, M. Dorrit se mit en route pour rejoindre Fanny à Florence. La petite Dorrit l'eût volontiers accompagné jusque-là, par pure affection pour lui, quitte à s'en revenir toute seule, rêvant à sa chère Angleterre. Mais, bien que l'on n'eût pas là le courrier qui avait escorté la nouvelle mariée, le valet de chambre, M. Tinkler, était le second en grade, et le choix paternel ne devait pas tomber sur Amy tant qu'il pourrait trouver à se faire accompagner par un serviteur à gages.

Mme Général prit les choses fort tranquillement... aussi tranquillement qu'elle prenait tout le reste... lorsque l'habitation romaine de M. Dorrit ne fut plus occupée que par la petite Dorrit et elle. Amy sortait souvent dans la voiture de louage qu'on leur avait laissée, descendait seule et errait parmi les ruines de l'ancienne Rome. Par je ne sais quelle transformation magique, les ruines du vaste amphithéâtre, des vieux temples, des arcs de triomphe, des routes romaines, des vieux tombeaux, sans cesser d'être ce

qu'elles étaient, devenaient aussi à ses yeux les ruines de la vieille prison de la Maréchaussée, les ruines de sa vie d'autrefois, les ruines des visages et des formes qui la peuplaient naguère, les ruines de ses affections, de ses espérances, de ses soucis, de ses joies. Deux sphères ruinées d'activité et de souffrance posaient là devant la jeune fille, qu'on trouvait souvent assise sur quelque colonne tronquée ; et dans les endroits solitaires, sous le ciel bleu, elle les voyait toutes les deux ensemble.

Mais Mme Général était bientôt près d'elle pour décolorer tout, comme la nature et l'art lui avaient rendu ce service à elle-même : embellissant de prunes et de prismes le texte du digne M. Eustace, à chaque occasion qui se présentait ; cherchant partout M. Eustace et compagnie, et ne voyant jamais autre chose ; déterrants les os les plus secs de l'antiquité et les avalant tout d'un trait sans le moindre regret... comme une Goule en gants beurre frais.

1. [↑] Expression un peu triviale pour désigner le père dans la famille.

CHAPITRE XVI.

Ça marche toujours.

Les jeunes époux, à leur arrivée dans Harley-Street, Cavendish-Square, Londres, furent reçus par le maître d'hôtel. Cet imposant serviteur ne s'intéressait pas du tout à eux ; mais, en somme, il voulut bien les souffrir. Il faut que l'on se marie, autrement on n'aurait pas besoin de maîtres d'hôtel. De même que les peuples sont faits pour avoir des taxes, de même les grandes familles sont faites pour avoir des maîtres d'hôtel. Celui de M. Merdle réfléchit comme de raison qu'il était dans la nature que la race des gens riches se perpétuât... à son profit.

Il daigna donc regarder la voiture de voyage du haut des marches de son vestibule, sans froncer les sourcils ; il poussa l'obligeance jusqu'à dire gentiment à un de ses gens : « Thomas, aidez à rentrer les bagages. » Il accompagna lui-même la mariée jusqu'au salon où l'attendait M. Merdle ; mais on doit regarder cette démarche active comme un hommage rendu au beau sexe (dont le maître d'hôtel était un des plus ardents admirateurs ; on le savait même épris des charmes d'une certaine duchesse), et non pas comme un précédent dont la famille pût se targuer.

M. Merdle se promenait d'un air timide devant sa cheminée, prêt à souhaiter la bienvenue à Mme Sparkler. Sa main parut remonter jusqu'au milieu de sa manche lorsqu'il s'avança au devant d'elle, car il mit dans sa poignée de main une telle abondance de parement d'habit que Fanny aurait pu se figurer qu'elle était reçue par un de ces mannequins populaires, qui sont censés représenter Guy Fawkes^[1]. En outre, lorsqu'il approcha ses lèvres de celles de Mme Sparkler, il se saisit lui-même par les poignets et s'éloigna à reculons, bousculant les causeuses, les chaises et les tables, comme s'il eût été son propre sergent de ville, et qu'il se fût dit à lui-même :

« Voyons, pas de ça ! Allons. Je vous tiens, vous savez ; ainsi, vous ferez bien de vous laisser coffrer tranquillement ! »

Mme Sparkler, installée dans les appartements de réception... dans le sanctuaire le plus intime d'édredon, de soie, de perse et de toile fine... sentit que jusque-là son triomphe était complet, et qu'elle faisait un pas de plus tous les jours. La veille de son mariage, elle avait donné à la femme de chambre de Mme Merdle, d'un air de gracieuse indifférence, en présence de sa maîtresse, un petit souvenir de rien (un bracelet, un chapeau et deux robes, tout battant neufs), qui valait au moins quatre fois les cadeaux que Mme Merdle avait autrefois faits à la danseuse. Elle était en ce moment installée dans l'appartement de cette dame, auquel on avait ajouté quelques embellissements afin de le rendre plus digne d'être occupé par son hôtesse nouvelle. Tandis qu'elle s'y dorlotait, entourée de tous les accessoires de luxe que l'argent peut procurer ou que l'esprit humain peut inventer, elle voyait sa blanche poitrine qui se soulevait à l'unisson de ses pensées, rivaliser désormais avec la poitrine trop longtemps célèbre, qu'elle allait éclipser, et détrôner. Heureuse ? Mais oui, Fanny avait lieu d'être heureuse. Je suis sûr qu'elle ne s'écriait plus qu'elle voudrait être morte.

Le courrier n'avait pas consenti à ce que M. Dorrit logeât chez un ami. Il avait préféré le conduire dans un hôtel de Brook-Street, Grosvenor-Square. M. Merdle commanda sa voiture pour le lendemain de bonne heure, afin de rendre visite à M. Dorrit dès qu'il aurait déjeuné.

La voiture brillait, les chevaux bien nourris reluisaient, les harnais flamboyaient et les livrées étaient riches et cossues. Un équipage somptueux et solide ; pour tout dire, une voiture digne d'un Merdle. Les gens matinaux se retournaient dans la rue pour la regarder tandis qu'elle brûlait le pavé, et disaient avec un respect qui leur coupait la respiration : « Le voilà qui passe ! »

Et il passa jusqu'à ce que Brook-Street vînt l'arrêter. Alors le joyau sortit de son écrin magnifique ; car ici ce n'était pas le joyau qui brillait par lui-même : c'était tout le contraire.

Quelle commotion profonde dans le bureau de l'hôtel ! Merdle ! L'hôte, bien que ce fût un gentleman d'un caractère hautain, qui venait d'arriver en ville conduisant un attelage de deux chevaux pur sang, sortit pour

l'accompagner jusqu'au haut de l'escalier. Les commis et les domestiques se cachaient dans l'embrasure des portes, dans les couloirs, aux encoignures, et flânaient (par hasard), à chaque détour, afin d'apercevoir le célèbre millionnaire Merdle ! Soleil, lune, étoiles, avez-vous jamais éclairé un plus grand homme ! Le millionnaire qui avait en quelque sorte rectifié le Nouveau Testament, car sans quitter la terre, il était déjà monté dans le royaume des cieux ! L'homme qui pouvait avoir qui il voulait à sa table, et qui avait gagné tant d'argent ! Tandis qu'il montait, une foule de gens prenaient déjà position au bas de l'escalier afin que l'ombre du célèbre capitaliste tombât sur eux lorsqu'il sortirait. C'est ainsi que l'on portait les malades sur le chemin de l'Apôtre, et encore cet apôtre-là n'avait pas été reçu dans la meilleure société, comme Merdle, ni gagné de l'argent comme lui.

M. Dorrit, vêtu de sa robe de chambre et journal en main, était en train de déjeuner. Le courrier, d'une voix agitée, annonça :

« M'sieu Mairdale ! »

M. Dorrit se leva d'un bond, son cœur battait bien fort.

« M. Merdle, c'est... ha !... vraiment un honneur inespéré. Permettez-moi de vous exprimer... hem !... combien j'apprécie cette... ha hem !... flatteuse marque d'attention. Je n'ignore pas, monsieur, que votre temps a une... hem !... valeur énorme (M. Dorrit ne put pas faire ronfler comme il aurait voulu, le mot énorme). Daigner... ha !... m'accorder à une heure si matinale, quelques-uns de vos précieux instants, c'est... hem !... un honneur qui m'inspire une vive reconnaissance. »

M. Dorrit était si reconnaissant qu'il tremblait en remerciant le grand homme.

M. Merdle prononça, de sa voix de ventriloque un peu contenue et un peu hésitante, quelques mots qui ne signifiaient rien : il termina en disant :

« Je suis charmé de vous voir, monsieur.

— Vous êtes bien bon, répliqua M. Dorrit ; vraiment trop bon. »

On avait déjà avancé un siège pour l'illustre visiteur qui, après s'être assis, passait sa grosse main sur son front épuisé.

« J'espère que vous vous portez bien, monsieur Merdle ? ajouta M. Dorrit.

— Aussi bien que... oui, je me porte aussi bien qu'à l'ordinaire, répondit le banquier.

— Vous devez être immensément occupé ?

— Assez. Mais... Oh non, je n'ai pas grand'chose, dit M. Merdle regardant tout autour de la chambre.

— Un peu de dyspepsie ? insinua M. Dorrit.

— C'est possible. Mais je... oh ! je vais assez bien. »

On voyait à l'endroit où les lèvres de M. Merdle se rejoignaient, des traces noires comme si on y eût mis le feu à une petite traînée de poudre ; et il avait l'air d'un homme qui, avec un tempérament plus ardent, aurait eu un fort accès de fièvre ce matin-là. C'étaient ces symptômes apparents et la manière dont le banquier passait lourdement la main sur son front, qui avaient excité la sollicitude de M. Dorrit.

« Lorsque j'ai laissé Mme Merdle à Rome, continua l'hôte d'un ton insinuant, elle était, ainsi que vous le savez sans doute, la belle des belles... hem !... la reine de toutes les fêtes, le charme de la société romaine. Elle se portait à ravir lors de mon départ.

— Mme Merdle passe en général pour une femme des plus attrayantes, et elle le mérite sans aucun doute, ce n'est pas moi qui dirai le contraire.

— Ni vous ni personne, » répondit M. Dorrit.

M. Merdle fit tourner sa langue dans sa bouche fermée... (il paraissait avoir là une langue mal commode et peu flexible)... s'humecta les lèvres, passa de nouveau la main sur son front, puis examina encore une fois la chambre, surtout sous les chaises.

« Mais, dit-il ensuite, regardant M. Dorrit en face pour la première fois et baissant immédiatement les yeux vers les boutons du gilet de son interlocuteur, puisque nous parlons de beauté, c'est de votre fille qu'il faudrait parler. C'est elle qui est merveilleusement belle, aussi bien faite qu'elle est jolie. Lorsque le jeune couple m'est arrivé hier soir, j'ai été vraiment surpris de voir tant de charmes. »

M. Dorrit fut si flatté qu'il répondit... qu'il ne pouvait s'empêcher de répéter verbalement à M. Merdle ce qu'il lui avait déjà dit par écrit : c'est-à-dire de lui exprimer tout le plaisir que lui causait l'union de leurs deux familles. Puis il tendit la main au banquier. Celui-ci regarda un instant la main qu'on lui offrait, la mit sur la sienne comme sur une soucoupe de vermeil ou une truelle à poisson, puis la rendit à M. Dorrit.

« J'ai voulu commencer ma tournée par me faire conduire chez vous, dit M. Merdle, pour me mettre à vos ordres dans le cas où je pourrais vous être bon à quelque chose. D'ailleurs, je voulais vous dire que j'espère bien que vous me ferez au moins l'honneur de dîner chez moi aujourd'hui, et tous les jours où vous ne serez pas engagé pendant votre séjour à Londres. »

M. Dorrit fut ravi de ces attentions délicates.

« Restez-vous longtemps parmi nous, monsieur ?

— Pour le moment, je n'ai pas l'intention, répondit M. Dorrit, de... ah !... dépasser une quinzaine de jours.

— C'est bien peu de temps après un si long voyage.

— Hem. En effet ; mais à vrai dire... ah ! mon cher M. Merdle, je trouve que le climat d'Italie convient si bien à ma santé et à mes goûts que ma visite actuelle n'a... hem !... que deux motifs. D'abord, le... ha... l'honneur et le privilège dont je jouis en ce moment et que je sais apprécier ; ensuite, l'arrangement... hem... le placement, c'est-à-dire le placement le plus avantageux possible, de... hem !... mes capitaux.

— Eh bien ! monsieur Dorrit, répliqua M. Merdle faisant encore tourner sa langue, si je puis vous être utile sous ce rapport, disposez de moi. »

M. Dorrit s'était exprimé avec plus d'hésitation que de coutume en abordant ce sujet chatouilleux, car il ne savait pas bien comment un potentat de la force de M. Merdle prendrait la chose. Il craignait que toute allusion à un capital ou à une fortune privée ne fût qu'une misérable affaire de détail aux yeux d'un homme qui remuait l'argent à la pelle. Soulagé par l'offre affable que M. Merdle venait de lui faire, il en profita immédiatement pour lui prodiguer ses remerciements.

« J'aurais à peine... hem !... osé, je vous assure, compter sur l'immense avantage de pouvoir ainsi mettre à profit votre aide et vos conseils, bien que

je fusse résolu, dans tous les cas, à faire comme... ah hem !... le reste du monde civilisé, et à suivre fidèlement les spéculations de M. Merdle.

— Vous savez que nous voilà presque parents, monsieur, répliqua M. Merdle, qui examinait en même temps avec un intérêt assez étrange le dessin du tapis, et, par conséquent, je me mets à vos ordres.

— Ah ! très-aimable, en vérité !... excessivement aimable !

— Il ne serait pas facile aujourd'hui, continua M. Merdle, pour un simple étranger d'obtenir des actions dans de bonnes affaires... je parle de mes bonnes affaires à moi, bien entendu...

— Naturellement, naturellement ! fit M. Dorrit d'un ton qui signifiait qu'en dehors de celles-là on savait bien qu'il n'existait pas de bonnes affaires.

— ... À moins de payer une prime très-élevée... ou, comme nous disons, nous autres capitalistes, un long chiffre. »

M. Dorrit était si enchanté qu'il se mit à rire. Ah, ah, ah ! Un long chiffre. Très joli ! Ah, ah ! Très-expressif, en vérité !

« Cependant, ajouta M. Merdle, je me réserve ordinairement le droit d'exercer certaines préférences... (mes amis veulent bien dire *certaines faveurs*)... comme une récompense de mes soins et de mes peines...

— Dites de votre coup d'œil hardi et de votre génie, » suggéra M. Dorrit.

M. Merdle, d'un mouvement de sa langue desséchée sembla avaler ces qualités comme il eût fait une pilule ; puis il ajouta :

« Je verrai, avec votre permission, si je ne pourrais pas exercer ce droit limité (car le monde est jaloux, et c'est ce qui fait que mon droit est limité)... à votre profit.

— Vous êtes bien bon, répéta M. Dorrit. Vous êtes trop bon.

— Il va sans dire que, dans les transactions de ce genre, la plus grande intégrité et la plus grande franchise sont de rigueur ; il doit exister une bonne foi parfaite entre les intéressés, une confiance illimitée ; autrement les affaires deviendraient impossibles. »

M. Dorrit accueillit avec ferveur ces nobles sentiments.

« Je suis donc obligé de vous dire que je ne puis vous favoriser que jusqu'à un certain point...

— Très-bien. Jusqu'à un certain point, remarqua M. Dorrit.

— ... Jusqu'à un certain point. Et tout doit se faire cartes sur table. Quant à mes conseils, c'est autre chose. Tels qu'ils sont.

— Oh ! tels qu'ils sont ! »

M. Dorrit ne voulut pas permettre, même à M. Merdle de déprécier le moins de monde la valeur de ses précieux avis.

« Mais, par exemple, pour mes conseils, n'existe entre moi et mes semblables aucun engagement d'honneur qui m'empêche de les donner à qui me plaît. Et sous ce rapport (continua M. Merdle s'intéressant beaucoup à un tombereau de boueur qui passait sous la croisée), je serai toujours à vos ordres. »

M. Dorrit remercia de nouveau. M. Merdle passa encore une fois la main sur son front. Calme et silence. Contemplation des boutons du gilet de M. Dorrit par son ami M. Merdle.

« Mon temps étant assez précieux, reprit alors le millionnaire se levant tout d'un coup, comme s'il avait jusque-là attendu après ses jambes et qu'on vînt de les lui apporter à l'instant même, il faut que je me dirige vers la Cité. Voulez-vous que je vous mène quelque part, monsieur ? Je serai heureux de vous descendre en route ou de vous conduire plus loin. »

M. Dorrit se rappela qu'il avait affaire chez son banquier. Son banquier habitait dans la Cité. Tant mieux ; M. Merdle le conduirait à la Cité. Mais M. Dorrit ne voulait pas faire attendre M. Merdle le temps de passer sa redingote. Si, si ; M. Merdle insista. M. Dorrit se retira donc dans la chambre voisine, se remit entre les mains de son valet, et, au bout de cinq minutes revint tout resplendissant.

« Permettez-moi, monsieur. Prenez mon bras ! » dit alors M. Merdle.

Et M. Dorrit, s'appuyant sur le bras de M. Merdle, descendit le grand escalier, aperçut les fidèles stationnés sur les marches, et sentit passer sur sa personne un reflet des rayons de la gloire de ce grand homme. Puis, après cela, quel honneur encore ! la promenade dans la voiture de M. Merdle jusqu'à la Cité ; les gens qui s'arrêtaient pour le voir, et les têtes grises qui

se découvraient à la hâte ; les courbettes et les saluts sans nombre à l'adresse de ce merveilleux mortel ! Jamais on ne vit servilité pareille... non, par le ciel, jamais ! Ne me parlez pas de vos flatteurs des dimanches, dans les cathédrales de Westminster et de Saint-Paul à la fois : voilà-t-il pas grand'chose en comparaison ! Ce fut un rêve délicieux pour M. Dorrit de se trouver placé dans ce char de triomphe qui poursuivit sa course magnifique vers ce but bien approprié à la circonstance, Lombard-Street, la rue d'or des marchands d'argent.

Arrivé là, M. Merdle voulut à toute force continuer sa route à pied et laisser son pauvre équipage à la disposition de M. Dorrit. Le rêve devint donc de plus en plus enivrant, lorsqu'il sortit de la Banque seul et que les passants, à défaut de M. Merdle, le regardèrent, lui, et qu'il se figurait entendre, en éclaboussant les passants, les piétons s'écrier :

« Il faut que ce soit un grand personnage pour être l'ami de M. Merdle ! »

Ce jour-là, bien que ce fût un dîner improvisé, M. Dorrit rencontra une brillante société (composée de gens qui n'était pas formés de la même argile que le commun des mortels, mais d'une tout autre substance de première qualité, dont on ignore encore le nom) qui vint bénir le mariage de la fille de M. Dorrit. Et ce jour-là, la fille de M. Dorrit commença, pour tout de bon, à rivaliser avec cette femme qui n'était pas présente ; elle commença si bien, que M. Dorrit aurait presque juré, au besoin, que Mme Sparkler avait toujours été bercée sur les genoux d'une duchesse, et qu'elle n'avait seulement jamais entendu prononcer un mot aussi baroque que celui de *Maréchaussée*.

Le lendemain et le surlendemain, nouveaux dîners ornés de convives de plus en plus distingués. Les cartes de visite pleuvaient chez M. Dorrit comme les flocons de neige dans un orage de théâtre. L'honneur du Barreau, la Crème de l'Épiscopat, les hauts fonctionnaires de la Trésorerie, les membres du chœur parlementaire, tout le monde, en un mot, voulut faire et cultiver la connaissance de M. Dorrit, en sa qualité de parent et d'ami de l'illustre Merdle. Aux nombreux bureaux de M. Merdle dans la Cité, lorsque M. Dorrit s'y présentait pour affaires (et il s'y présentait assez souvent, car ses affaires allaient bon train), le nom de Dorrit servait de passeport pour arriver auprès du grand financier. De sorte que le rêve

devenait plus enivrant d'heure en heure, à mesure que M. Dorrit comprenait mieux tout le chemin que cette alliance lui avait fait faire dans le monde.

Il y avait un revers aux rêves dorés de M. Dorrit. C'était l'allure du maître d'hôtel qui le chiffonnait. Ce magnifique serviteur, en surveillant officiellement les dîners, contemplait M. Dorrit d'une façon que celui-ci trouvait suspecte. Lorsque M. Dorrit traversait l'antichambre ou montait l'escalier, l'autre le poursuivait d'un regard fixe et terne qui n'était pas de son goût. Chaque fois que M. Dorrit portait son verre à ses lèvres, il apercevait à travers le cristal le maître d'hôtel qui le contemplait d'un air froid et lugubre. Il commença à craindre que ce vassal n'eût été lié avec quelques détenus et n'eût même été présenté dans le temps à leur Doyen. Il examina le maître d'hôtel aussi attentivement qu'il est permis d'examiner un pareil homme, mais il ne se rappela pas l'avoir jamais vu ailleurs. Enfin il se sentit tout disposé à croire que cet homme n'avait pas la bosse du respect, qu'il lui manquait le sens moral de la servilité. Mais cette pensée ne lui apporta aucun soulagement, car, enfin, se disait-il, que ce soit ce que ça voudra, il n'en est pas moins vrai qu'il me regarde d'un air dédaigneux. M. Dorrit avait tort : son ennemi ne s'occupait de regarder que l'argenterie et les autres ornements du service. Mais, c'est égal, M. Dorrit avait son idée fixe. Et comment faire ? Il ne fallait pas songer à lui insinuer que cette persistance lui était désagréable, ni à lui demander ce que cela signifiait : c'eût été aussi trop hardi, car cet officier de bouche était d'une sévérité terrible avec ses maîtres et leurs invités, et il ne souffrait jamais qu'on prît en l'accostant la moindre liberté à son égard.

1. [↑] Le 5 novembre, en commémoration de la fameuse conspiration des poudres, les Anglais ont coutume de promener par les rues, puis de brûler l'effigie de Guy Fawkes. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE XVII.

Disparition.

Le délai fixé par M. Dorrit pour son séjour à Londres n'avait plus que deux jours à courir, et ce gentleman allait s'habiller pour subir une nouvelle inspection du maître-d'hôtel de M. Merdle, car les victimes de ce tyran impitoyable ne manquaient pas de faire en son honneur une toilette spéciale, lorsqu'un des garçons de l'hôtel vint lui présenter une carte de visite. M. Dorrit, prenant cette carte y lut le nom de :

« *Madame Finching.* »

Le garçon attendait ses ordres dans une attitude respectueuse.

« Dites donc garçon, m'expliquerez-vous pourquoi vous m'avez apporté cette carte ridicule ? Ce nom m'est parfaitement inconnu. *Finching* ! continua M. Dorrit qui se vengeait du maître d'hôtel sur le dos de l'innocent domestique. Ah ! qu'est-ce que vous venez me chanter avec votre *Finching* ? »

Le garçon n'avait pas envie de chanter du tout, car il recula devant le regard sévère de M. Dorrit en répondant :

« Une dame, monsieur.

— Sachez que je ne connais pas de dame de ce nom. Emportez cette carte ! Je ne connais pas de *Finching* ; d'aucun sexe.

— Pardon, monsieur. La dame a dit qu'elle savait que son nom vous était inconnu ; mais elle m'a prié d'ajouter, monsieur, qu'elle avait en l'honneur de connaître autrefois Mlle Dorrit... Mlle Amy Dorrit. »

M. Dorrit fronça les sourcils et répondit après un moment d'hésitation :

« Dites à Mme *Finching* (il appuya sur ce nom plébéien comme pour indiquer que le garçon en était seul responsable) qu'elle peut monter. »

Il avait réfléchi, dans l'intervalle, que, s'il ne recevait pas cette dame, elle pourrait laisser en bas quelque message inopportun ou faire quelque allusion peu agréable à la position sociale qu'il occupait naguère. De là cette concession, de là aussi l'apparition de Mme Finching, précédée du garçon.

« Je n'ai pas le plaisir, dit M. Dorrit, qui se tint debout la carte à la main, d'un ton qui indiquait clairement que, dans tous les cas, ce plaisir n'aurait pas été de son goût, de vous connaître, soit de nom, soit personnellement... Avancez donc une chaise, monsieur. »

Le serviteur responsable fit un soubresaut et obéit, puis il s'éloigna sur la pointe des pieds. Flora, levant son voile avec une trépidation toute juvénile, se présenta à M. Dorrit. Au même instant, il se répandit dans la chambre une étrange combinaison de parfums, comme si on avait versé par erreur du rhum dans un flacon d'eau de lavande, ou de l'eau de lavande dans une bouteille de rhum.

« Je demande un million de pardons à M. Dorrit... et ce n'est pas encore assez pour le dérangement que je lui cause... car je sais que c'est fort inconvenant de la part d'une dame de se présenter seule... mais j'ai pensé que, malgré tout, cela valait encore mieux, bien que la tante de M. Finching m'eût volontiers accompagnée, et, en sa qualité de femme d'une énergie remarquable elle aurait sans doute fait sensation sur une personne aussi versée dans la connaissance du monde que vous devez l'être après tant de vicissitudes. Car M. Finching lui-même disait souvent que, bien qu'il eût été élevé dans un pensionnat de Blackheath, où l'on payait jusqu'à quatre-vingts guinées par an... (ce qui est beaucoup pour des parents dans le commerce, surtout lorsqu'on garde le couvert au départ des élèves, si je fais cette dernière remarque, c'est moins pour la valeur de ces objets que pour constater la ladrerie de la chose)... Il avait plus appris dans une année (comme commis-voyageur pour le placement d'un article dont personne ne voulait entendre parler, et moins encore faire l'emplette ; c'était avant qu'il entrât dans la partie des vins) que pendant les six ans qu'il avait passés dans une institution dirigée par un bachelier^[1] d'Oxford... Mais, à propos de bachelier, pourquoi donc les célibataires feraient-ils de meilleurs maîtres que les hommes mariés ? c'est ce que je n'ai jamais bien compris... mais veuillez m'excuser, il ne s'agit pas de ça. »

M. Dorrit, immobile de stupeur, ressemblait à une statue de la Mystification.

« Je dois avouer que je n'ai pas la prétention de vous connaître, poursuivit Flora ; mais ayant connu la chère petite... qui, vu le changement de circonstances, excusez cette allusion que vous pourriez croire indiscrete, rien n'est plus loin de ma pensée... car Dieu sait qu'une demi-couronne par jour c'était bien peu pour une ouvrière aussi habile... et quant à voir là quelque chose de dégradant, bien au contraire... toute peine mérite salaire... et plût à Dieu que l'ouvrier l'obtînt plus avantageux, avec une nourriture animale plus abondante et moins de rhumatismes dans le dos et les jambes.

— Madame, dit M. Dorrit respirant avec effort, tandis que la veuve de M. Finching s'arrêtait pour reprendre haleine, madame, répéta M. Dorrit le teint très-animé, si je dois comprendre que vous faites allusion... ha !... aux antécédents de... hem !... une de mes filles, impliquant... ah ! hem !... une compensation journalière, je m'empresse, madame, de vous faire remarquer que ce... ah !... fait, admettant que ce soit un... ah !... fait, n'est jamais arrivé à ma connaissance. Hem ! je ne l'aurais pas souffert. Ah ! jamais ! jamais !

— Inutile d'appuyer là-dessus, reprit Flora, et pour rien au monde je n'en aurais parlé, si ce n'est parce que je supposais que cela me servirait de lettre de recommandation à vos yeux, faute de pouvoir m'en procurer une autre... mais quant à être un fait, il ne peut y avoir le moindre doute à cet égard, vous pouvez être tranquille ; la robe que je porte sur moi en est la preuve et elle est faite à ravir, bien que je ne puisse nier qu'elle ferait encore plus d'effet sur une taille plus svelte que la mienne, qui est beaucoup trop forte ; mais je ne sais plus à quel saint me vouer pour la dégrossir... pardonnez-moi, je m'écarte encore du sujet de ma visite. »

M. Dorrit se recula vers sa chaise d'un air pétrifié et s'assit, tandis que Flora lui lançait un coup d'œil attendrissant et jouait avec son parasol.

« La chère petite, reprit la veuve, était partie toute pâle et glacée de ma maison ou du moins de la maison de mon père... car, bien qu'elle ne lui appartienne pas, il a un long bail avec un loyer purement nominal... le matin où Arthur... (folle habitude de nos jeunes années ; il serait beaucoup

plus convenable, vu les circonstances actuelles, de dire M. Clennam, surtout en m'adressant à un étranger d'un rang élevé)... lui communiqua l'heureuse nouvelle qu'il tenait d'une personne du nom de Pancks... c'est là ce qui m'a encouragé à venir. »

En entendant ces deux noms, M. Dorrit fronça les sourcils, ouvrit de grands yeux, fronça de nouveau les sourcils, porta à ses lèvres ses doigts indécis, comme il avait coutume de le faire dans le temps jadis et dit :

« Faites-moi le plaisir de... ah !... m'apprendre ce que vous désirez de moi, madame ?

— Monsieur Dorrit, répondit Flora, vous êtes bien aimable de m'accorder cette permission ; il est très-naturel d'ailleurs que vous vous montriez aimable, car bien que vous soyez un peu plus roide, la ressemblance me frappe... Mlle Dorrit a la figure plus pleine... naturellement... mais néanmoins il y a une grande ressemblance. L'objet de la visite que je prends la liberté de vous faire vient de moi seule, je n'ai consulté âme qui vive... Arthur moins que personne... pardon encore..., Doyce et Clennam... non, je ne sais plus ce que je dis... c'est Clennam tout seul qu'il faut dire... car si je pouvais tirer d'inquiétude un ami qui se rattache par une chaîne dorée à ce temps heureux où tout m'apparaissait à travers un brouillard couleur de rose, cela me ferait plus de plaisir que la rançon d'un roi... non que j'aie la moindre idée de la valeur pécuniaire d'un monarque... mais je veux dire que je donnerais volontiers tout ce que j'ai, et même davantage, pour arriver à ce résultat. »

M. Dorrit, sans faire beaucoup d'attention aux bons sentiments qui dictaient à Flora ces dernières paroles, s'écria :

« Que désirez-vous de moi, madame ?

— Ce n'est pas très-probable, je le sais, répliqua Flora ; mais c'est possible, et comme c'est possible, dès que j'ai eu le plaisir d'apprendre par les journaux que vous étiez revenu d'Italie, et que vous ne tarderiez guère à y retourner, je me suis décidée à cette tentative ; car vous pourriez bien le rencontrer ou entendre parler de lui... ce qui serait un grand bonheur et un soulagement pour tout le monde !

— Permettez-moi de vous demander, madame, répliqua M. Dorrit, dont ce bavardage commençait à embrouiller les idées, de qui... ha !... DE QUI »

répéta-t-il en élevant la voix avec une intonation désespérée, « vous voulez parler en ce moment.

— De l'étranger récemment arrivé d'Italie et qui a disparu dans la Cité, ainsi que vous l'avez sans doute lu dans les journaux ; et, sans nous en rapporter aux autres informations recueillies par une personne du nom de Pancks, qui nous répète toutes les méchancetés atroces que débitent dans le quartier des gens qui jugent sans doute les autres d'après eux-mêmes... Vous comprenez l'inquiétude et l'indignation d'Arthur... je ne puis pas m'en empêcher... Doyce et Clennam ! »

Heureusement pour M. Dorrit (car autrement on ne serait jamais arrivé à une solution intelligible de ce mystère), il n'avait pas entendu un mot, il n'avait pas lu une ligne à propos de l'événement en question. Cette ignorance engagea Mme Finching (après bien des excuses de la difficulté qu'elle avait à retrouver sa poche dans les plis de sa jupe) à lui présenter enfin une affiche qui annonçait qu'un gentleman étranger, du nom de Blandois, arrivé tout récemment de Venise, avait tout à coup disparu telle nuit dans telle partie de la Cité ; qu'on savait qu'il était entré à telle heure dans telle maison ; que les habitants de ladite maison affirmaient qu'il en était sorti à minuit moins quelques minutes, mais qu'on ne l'avait jamais revu depuis. M. Dorrit lut attentivement ces détails, ainsi que le signalement de l'étranger qui avait si mystérieusement disparu.

« Blandois ! s'écria M. Dorrit, Venise ! Et ce signalement ! Je connais ce gentleman. Il a été reçu chez moi. C'est l'ami intime d'un gentleman de bonne famille un peu gêné, que je... hein !... protège.

— Alors, mon humble requête sera d'autant plus pressante. Lorsque vous retournerez en Italie, je vous prie d'être assez bon pour chercher cet étranger tout le long des routes et des chemins de traverse ; de demander de ses nouvelles dans les hôtels, auberges, vignobles, orangeries, volcans ou autres lieux ; car il faut bien qu'il soit quelque part... pourquoi donc ne se montre-t-il pas, pourquoi ne vient-il pas dire : Me voilà ! pour disculper les gens ?

— Puis-je savoir, madame, demanda M. Dorrit, consultant de nouveau l'affiche, ce que c'est que Clennam et compagnie ? ha ! dont on parle à propos de la maison où l'on a vu M. Blandois : qu'est-ce que Clennam et

compagnie ? S'agit-il de l'individu avec lequel j'ai eu autrefois... hein !... des relations passagères et auquel, si je ne me trompe, vous avez fait allusion tantôt ?... ha !... est-ce lui dont il s'agit ?

— Il s'agit d'une tout autre personne, répondit Flora, d'une personne infirme qui remplace ses jambes par des roulettes... la plus lugubre des femmes, bien qu'elle soit sa mère...

— Clennam et compagnie est... hein !... une mère ! s'écria M. Dorrit.

— Et un vieux bonhomme tout tortu, par-dessus le marché, » ajouta Mme Finching.

M. Dorrit parut sur le point de perdre la tête en écoutant ces étranges détails. Et sa situation morale ne s'améliora nullement lorsque Flora se lança dans une rapide analyse de la cravate de M. Flintwinch, et décrivit le personnage (sans tracer la moindre ligne de démarcation entre lui et Mme Clennam), comme une vieille vis rouillée chaussée de guêtres. Cet amalgame d'homme et de femme, de jambes absentes, de roulettes, de vis rouillée, de taciturnité et de guêtres, stupéfia tellement M. Dorrit, qu'il faisait vraiment pitié à voir.

« Mais je ne vous retiendrais pas un instant de plus, » reprit Flora, sur qui le triste état de M. Dorrit produisit son effet, bien qu'elle n'eût pas la moindre idée qu'elle y fût pour quelque chose, « si vous aviez la bonté de me donner votre parole de gentilhomme que, le long de la route d'Italie et en Italie même, vous chercherez ce M. Blandois dans tous les coins et que, dès que vous l'aurez trouvé, vous le forcerez à venir ici disculper tout le monde. »

M. Dorrit, un peu revenu de sa première surprise, put répondre sans trop de trouble qu'il regarderait comme un devoir de se livrer à ces recherches. Flora, enchantée du succès de son ambassade, se leva pour prendre congé.

« Avec un million de remerciements, dit-elle, et mon adresse sur ma carte, dans le cas où vous auriez quelque chose à me communiquer personnellement... je ne vous prierai pas de dire bien des choses affectueuses à la chère petite, car ce message ne serait peut-être pas très-bien accueilli... d'ailleurs, depuis la métamorphose, il est clair qu'il ne peut plus y avoir de chère petite... pourquoi donc alors me permettrais-je une pareille familiarité... néanmoins la tante de M. Finching et moi, nous lui

souhaitons toute espèce de bonheur, et nous ne la regardons pas du tout, du tout, comme notre obligée... bien au contraire, car elle a bien tenu tous ses engagements... on ne pourrait pas en dire autant de la plupart des gens... sans compter qu'elle a fait tout son ouvrage aussi bien qu'il était possible de le faire... Moi-même, je suis du nombre des gens qui ne font pas tout ce qu'ils promettent ; car j'avais toujours dit, depuis que j'ai commencé à me remettre du coup que m'a porté la mort de M. Finching, que je voulais apprendre à jouer de l'orgue, dont je raffole ; mais je rougis d'avouer que je ne suis pas allée jusqu'à savoir seulement mes notes sur cet instrument. Bonsoir ! »

Lorsque M. Dorrit, après avoir reconduit sa visiteuse jusqu'à la porte, eut le temps de rassembler ses idées, il trouva que l'entrevue avait réveillé chez lui des souvenirs qu'il croyait effacés et qui jureraient à la table de M. Merdle. Il écrivit donc au banquier un billet laconique, s'excusant de ne pouvoir dîner avec lui ce jour-là, et se fit servir son repas dans son appartement. Il avait encore un autre motif pour agir ainsi. Il avait résolu de quitter Londres dans deux jours, et comme tout ce temps était pris par des invitations acceptées, et qu'il avait fixé l'heure de son départ, il crut que son importance l'obligeait à approfondir en personne l'affaire Blandois, afin d'être à même de faire part à M. Henry Gowan du résultat de ses investigations personnelles sur le compte de son ami. En attendant, il se décida à profiter de ce qu'il avait cette soirée libre pour se rendre chez Clennam et Cie, dont l'affiche indiquait l'adresse, examiner les localités et faire lui-même une ou deux questions.

Après avoir dîné aussi simplement que le lui permirent le cuisinier de l'hôtel et le courrier, après avoir fait ensuite un léger somme au coin du feu afin de mieux se remettre de la visite de Mme Finching, il partit seul dans un cabriolet de louage. La grave horloge de Saint-Paul sonnait neuf heures comme il passait sous l'arcade ténébreuse de Temple-Bar, qui n'était pas alors dans l'état humiliant et dégénéré où nous le voyons aujourd'hui.

Tandis qu'il se rapprochait du lieu de sa destination par une enfilade de rues de traverse et de ruelles du bord de l'eau, ce quartier de Londres lui parut plus laid à une pareille heure qu'il n'aurait pu se l'imaginer. Il s'était écoulé bien des années depuis qu'il l'avait traversé ; d'ailleurs il ne l'avait jamais beaucoup connu, et il lui trouva un aspect mystérieux et lugubre.

Son imagination en fut même si vivement affectée que, lorsque le cocher, après avoir bien des fois demandé le chemin, s'arrêta en disant qu'il croyait bien que c'était là la maison, M. Dorrit hésita un instant, la main sur la portière, presque effrayé de l'air sinistre de la demeure de Mme Clennam.

À vrai dire, ce soir-là la vieille maison n'avait jamais été plus sombre. On apercevait sur le mur, de chaque côté de la porte cochère, l'affiche que M. Dorrit avait lue, et, tandis que la flamme des réverbères vacillait au vent du soir, on voyait passer sur les imprimés des ombres qui ressemblaient assez à des doigts qui auraient suivi les lignes. Il était évident que la police avait établi une surveillance particulière en cet endroit, car, pendant que M. Dorrit hésitait, un homme s'avança vers lui de l'autre côté de la rue, tandis qu'un second, caché jusque-là dans l'ombre, passait devant le visiteur en s'éloignant dans le sens opposé, tous deux lui jetant un rapide coup d'œil et tous deux s'arrêtant ensuite à une certaine distance.

Comme il n'y avait qu'une seule maison dans la cour, il n'y avait pas moyen de se tromper. M. Dorrit gravit donc les marches et frappa. Une faible lumière éclairait deux fenêtres du premier étage. La porte renvoya un écho lugubre et vide, comme si la maison eût été inhabitée ; mais il n'en était rien ; presque aussitôt on vit approcher une lumière et on entendit un pas retentir sur les dalles du vestibule. Lorsque le pas et la lumière furent arrivés ensemble à l'entrée, une chaîne grinça et une vieille femme, la tête cachée dans son tablier se montra à la porte entrebâillée.

« Qui est là ? » demanda-t-elle.

M. Dorrit que cette apparition étonna beaucoup, répliqua qu'il arrivait d'Italie et qu'il désirait quelques renseignements sur l'étranger qui avait disparu et qu'il connaissait.

« Hé ! s'écria la vieille d'une voix fêlée. Jérémie ! »

Sur ce, un vieillard apparut à son tour, que M. Dorrit crut reconnaître (à ses guêtres), pour la vis rouillée mentionnée par Flora. La femme avait une peur évidente du vieillard desséché, car elle enleva prestement son tablier et montra un visage tout pâle d'effroi au moment où il s'avança.

« Ouvrez donc ! imbécile ! dit le vieillard, et laissez entrer monsieur. »

M. Dorrit, après avoir jeté par prudence un coup d'œil à son cocher de cabriolet, entra dans le vestibule mal éclairé.

« Eh bien ! monsieur, commença Jérémie, vous pouvez maintenant me faire autant de questions qu'il vous plaira. Il n'y a pas de secrets chez nous, monsieur. »

Avant qu'il eût pu recevoir une réponse, une voix ferme et décidée, une voix de femme pourtant, cria d'en haut :

« Qu'est-ce, Jérémie ?

— Qui c'est ? répéta Jérémie. Encore une demande de renseignements. Un gentleman qui arrive d'Italie.

— Faites-le monter ! »

M. Flintwinch grommela comme si c'était, selon lui, parfaitement inutile ; mais, se retournant vers M. Dorrit, il lui dit :

« Mme Clennam ; elle n'en fait qu'à sa tête. Je vais vous montrer le chemin. »

Il monta alors le sombre escalier, suivi de M. Dorrit, qui, en se retournant, aperçut derrière lui la vieille femme avec son tablier encore relevé par-dessus sa tête, comme un spectre.

Mme Clennam avait ses livres à côté d'elle sur sa petite table.

« Oh ! fit-elle brusquement, l'œil fixé sur le visiteur, vous arrivez d'Italie, monsieur ? Eh bien ? »

M. Dorrit ne sut pas trouver pour le moment une réponse plus claire que :

« Ha !... Eh bien ?

— Où est cet homme qui a disparu ? J'espère que vous nous apportez de ses nouvelles ?

— Au contraire, je... hem... viens vous demander des renseignements. »

— Malheureusement pour moi, je n'en ai pas à vous donner. Jérémie, montrez-lui l'avis imprimé. Donnez-lui en plusieurs qu'il pourra emporter. Éclairez-le pour qu'il le lise. »

M. Flintwinch obéit à ces ordres, et M. Dorrit lut l'avis d'un bout à l'autre, comme s'il ne le connaissait pas, pour se donner le temps de recouvrer son sang-froid, que l'aspect de la maison et de ceux qui s'y trouvaient avait un peu troublé. Tandis que ses yeux étaient fixés sur le papier, il sentit que les regards de M. Flintwinch et de Mme Clennam

devaient être fixés sur lui, et lorsqu'il releva la tête, il reconnut que ce n'était pas une idée fantastique.

« Maintenant, monsieur, dit Mme Clennam, vous en savez autant que nous. M. Blandois est donc votre ami ?

— Non... hem !... une simple connaissance, répondit M. Dorrit.

— Il ne vous a pas chargé d'une commission, par hasard ?

— Moi ?... Ha... certes non. »

Le regard scrutateur de Mme Clennam s'abaissa peu à peu jusqu'au plancher, après avoir, en chemin, échangé un coup d'œil avec M. Flintwinch. M. Dorrit, tout décontenancé de voir les rôles renversés et d'être obligé de répondre à des questions quand il était venu pour en faire, voulut ramener les choses à leur état normal.

« Je suis... hem ! un homme du monde, habitant pour le moment l'Italie avec ma famille, mes gens, et... hem ! une suite assez nombreuse. Me trouvant par hasard à Londres pour des affaires qui concernent... ha ! hem !... mes propriétés, et ayant appris cette étrange disparition, j'ai éprouvé le désir bien naturel de prendre des informations à la source même, car j'ai rencontré en Italie... ha ! hem !... un gentleman que je compte y retrouver à mon retour, lequel a fréquenté assez intimement le sieur Blandois ; M. Henry Gowan. Ce nom ne vous est peut-être pas inconnu ? »

— C'est la première fois que je l'entends, dit Mme Clennam. Et Jérémie répéta comme un écho.

— Comme je désire... ha !... me trouver à même de lui faire un récit clair et net, reprit M. Dorrit, oserais-je vous adresser... quelque chose comme trois questions ?

— Trente si vous voulez.

— Y a-t-il longtemps que vous connaissez M. Blandois ?

— Pas deux mois. M. Flintwinch que voilà, en consultant ses livres, vous dira quand il nous a été recommandé par un correspondant de Paris, si ce renseignement peut vous satisfaire, ajouta Mme Clennam. Pour nous, cela ne nous a pas servi à grand'chose.

— Vous a-t-il fait de nombreuses visites ?

— Non. Il n'est venu que deux fois. Une fois avant et...

— ... L'autre fois, souffla M. Flintwinch.

— Et l'autre fois.

— Puis-je vous demander, madame, continua M. Dorrit, qui, à mesure qu'il retrouvait son sang-froid, commençait à se figurer qu'il représentait une espèce de commissaire de police d'un ordre supérieur, puis-je vous demander, pour la plus grande satisfaction du gentleman que j'ai l'honneur de... ha !... patronner ou de protéger, disons plutôt... hem !... de connaître... de connaître... si le sieur Blandois est venu ici pour affaires à la date indiquée sur cette affiche ?

— Pour ce qu'il appelait une affaire.

— Pardon, et cette affaire était-elle de nature à pouvoir être communiquée ?

— Non. »

Cette réponse laconique était évidemment une barrière infranchissable.

« On nous a déjà adressé cette question, continua Mme Clennam, et nous avons toujours répondu : *Non* ! Nous ne tenons pas à ébruiter nos transactions par toute la ville, quelque peu importantes qu'elles puissent être. Nous répondons : *Non* !

— Je voulais savoir, par exemple, s'il n'aurait pas emporté de l'argent sur lui ? demanda M. Dorrit.

— Pas d'argent à nous, monsieur ; il n'a rien reçu ici.

— Je présume, remarqua M. Dorrit, dont le regard alla de Mme Clennam à M. Flintwinch, puis de M. Flintwinch à Mme Clennam, que vous ne pouvez pas vous rendre compte de ce mystère ?

— Et pourquoi présumez-vous cela ? répondit Mme Clennam. »

Déconcerté par cette question, faite d'un ton froid et sec, M. Dorrit ne put expliquer le motif de cette supposition.

« Je m'explique très-bien ce mystère, monsieur, poursuivit la dame après un silence embarrassé de M. Dorrit, car je suis persuadée que le sieur Blandois est en voyage ou qu'il se cache.

— Lui connaissez-vous... ha !... quelques raisons pour se cacher ?

— Non. »

Ce *non*, aussi absolu que le premier, éleva une nouvelle barrière.

« Vous m’avez demandé si je ne me rendais pas compte de la disparition de cet homme, lui rappela Mme Clennam avec beaucoup de roideur, et non pas si je pouvais vous en rendre compte à vous, monsieur. Il me semble que je ne suis pas plus tenue de répondre à une pareille question que vous n’avez le droit de me l’adresser. »

M. Dorrit s’excusa en s’inclinant. Comme il se levait et s’apprêtait à dire qu’il n’avait plus rien à demander, il ne put s’empêcher de remarquer le regard sombre que Mme Clennam fixait sur le plancher d’un air d’attente résolue, et la même expression reflétée par les traits de Jérémie qui, debout auprès du fauteuil à roulettes, les yeux également fixés par terre, se caressait le menton de la main droite.

Au même instant, Mme Jérémie (la femme au tablier, cela va sans dire) laissa tomber le chandelier qu’elle tenait et s’écria :

« Là ! Dieu du ciel ! Encore ! Écoute, Jérémie !... là. »

Le bruit, s’il y en avait, était si léger qu’il fallait que Mme Jérémie eût toujours l’oreille au guet ; M. Dorrit se figura néanmoins entendre un son presque imperceptible, assez semblable au bruit que font des feuilles sèches en tombant. La terreur de la vieille femme parut, pendant une ou deux minutes, avoir gagné tout le monde, et ils se mirent à écouter.

Jérémie fut le premier à se remuer.

« Ma vieille, dit-il, se rapprochant d’elle en marchant de côté, les poings fermés et les coudes tremblant d’impatience de secouer la malheureuse Mme Jérémie, nous recommençons donc nos vieilles plaisanteries ? Vous allez vous remettre à faire la somnambule, à vous promener tout éveillée et répéter vos tours ! Allons, je vois bien qu’il vous faut une médecine. Lorsque j’aurai reconduit monsieur, je vous en ferai avaler une dose, ma vieille... une dose qui vous fera un bien, voyez-vous !... »

Cette promesse ne parut pas procurer à Mme Jérémie un soulagement immédiat ; mais M. Flintwinch, sans autre allusion à sa médecine reconfortante, prit un chandelier sur la table de Mme Clennam et dit :

« Eh bien, monsieur, voulez-vous que je vous éclaire jusqu’en bas ? »

M. Dorrit remercia et descendit. M. Flintwinch ferma la porte derrière lui et tira les verrous sans perdre un moment. Le visiteur, en sortant, eut à subir une seconde inspection de la part des deux hommes qui l'avaient déjà examiné et qui passèrent devant lui comme ils avaient fait la première fois ; puis il monta dans son cabriolet et se fit reconduire chez lui.

À peu de distance de là, le cocher s'arrêta pour lui dire que les deux hommes en question l'avaient sommé de donner son nom, son numéro et son adresse, ainsi que l'adresse où il avait pris M. Dorrit ; l'heure à laquelle on l'avait envoyé chercher et le chemin qu'il avait suivi. Cette nouvelle ne contribua pas à diminuer l'impression fiévreuse que cette aventure avait produite sur l'esprit de M. Dorrit, tandis qu'il reprenait sa place au coin du feu, ni même lorsqu'il se fut couché. Pendant toute la nuit, il vit deux agents de police qui attendaient résolûment ; il entendit la femme qui se cachait la tête sous son tablier s'effrayer d'un bruit imaginaire, et découvrit le cadavre de l'introuvable Blandois, tantôt dans une cave, tantôt caché derrière un mur de briques, encore tout frais.

1. [↑] Bachelor, bachelier ou célibataire.

CHAPITRE XVIII.

Châteaux en Espagne.

Ni l'or ni la grandeur ne sont exempts de soucis. La satisfaction qu'éprouvait M. Dorrit en songeant qu'il n'avait pas été obligé de dire son nom à Clennam et compagnie, ni de faire aucune allusion à ses rapports antérieurs avec un intrus de ce nom, n'avait pas tardé à disparaître, pour faire place à une lutte intérieure à laquelle il fut en proie. Il s'agissait de savoir si, en revenant, il passerait ou non devant la prison de la Maréchaussée pour jeter un dernier coup d'œil sur la grille qu'il connaissait si bien. Il résolut enfin de n'en rien faire, et surprit le cocher, par la férocité avec laquelle il lui défendit de prendre, comme il en avait exprimé le désir, le pont de Londres, pour revenir passer la rivière au pont de Waterloo, itinéraire qui aurait amené l'ex-doyen tout près de son ancien domicile. Malgré tout, le conflit qui s'était élevé dans ses pensées à cette occasion lui avait, je ne sais pourquoi, laissé l'esprit mécontent. Le lendemain, même à la table de M. Merdle, il était tellement hors de lui, qu'il continuait de tourner et de retourner encore dans son esprit cette question, à présent sans objet, avec une persévérance singulièrement déplacée en si haut lieu. Il devenait tout rouge en songeant à l'opinion que le maître d'hôtel aurait de lui, si cet illustre personnage pouvait sonder la pensée de son convive avec son œil de plomb.

Le banquet d'adieu fut splendide et couronna dignement la visite de M. Dorrit. Fanny ajoutait aux charmes de sa jeunesse et de sa beauté autant d'aplomb que si elle eût été mariée depuis vingt ans. Le père sentit qu'il pouvait en toute sécurité permettre à Mme Sparkler de voyager sans guide sur le chemin du grand monde, et il regretta... (mais sans se décourager dans son précieux patronage, et sans oublier les qualités modestes de son enfant favorite) que son autre fille ne ressemblât pas davantage à l'aînée.

« Ma chère, dit-il à celle-ci en lui faisant ses adieux, la famille compte sur vous... ah !... pour soutenir sa dignité et... hem !... maintenir sa position. Je suis convaincu que vous ne tromperez pas son espoir.

— Non, papa, répliqua Fanny, je crois que vous avez raison de compter sur moi. Embrassez notre chère Amy pour moi, et dites lui que je lui écrirai bientôt.

— N'avez-vous rien à faire dire à... hem !... une autre personne ? demanda M. Dorrit d'un ton insinuant.

— Papa, répondit Fanny, devant qui l'image de Mme Général se dressa tout à coup, non, je vous suis bien obligée. Merci, cher papa ; si j'avais une autre commission à vous donner, il serait possible qu'elle ne vous fût pas agréable. »

Les adieux se firent dans un salon extérieur, où M. Sparkler attendait avec soumission le moment de donner une poignée de main à son beau-père. Lorsque ce jeune gentleman fut admis à l'honneur de prendre congé du voyageur, M. Merdle se glissa après lui avec si peu de bras dans ces manches, qu'on aurait pu le prendre pour le frère jumeau de la célèbre Mlle Biffin, et insista pour reconduire M. Dorrit jusqu'au bas de l'escalier. Malgré ses protestations, en effet, M. Dorrit fut reconduit jusqu'à la porte d'entrée par cet homme distingué qui, selon les propres termes de son hôte au départ, lorsqu'il lui serra une dernière fois la main, l'avait vraiment comblé d'attentions et de services pendant toute la durée de son mémorable séjour. Ce fut ainsi qu'ils se quittèrent. M. Dorrit monta en voiture, la poitrine gonflée d'orgueil, enchanté que le courrier (qui de son côté était descendu faire ses adieux dans les régions inférieures^[1]) fût témoin de la grandeur de ce départ.

La grandeur de son départ l'enivrait encore lorsqu'il regagna l'hôtel. Le courrier et une demi-douzaine de valets se précipitèrent à la portière pour le recevoir ; et déjà il traversait l'antichambre d'un air magnifique et serein, lorsqu'un spectacle inattendu le frappa tout à coup de mutisme et de stupeur... John Chivery, revêtu de sa toilette la plus resplendissante, son grand chapeau sous le bras, ne sachant quelle contenance faire, comme le veut la mode, avec sa canne à bec d'ivoire et un paquet de cigares à la main !

« Eh bien, jeune homme, dit le concierge de l'hôtel, voici la personne que vous demandez.... Ce jeune homme a voulu attendre à toute force, monsieur, disant que vous seriez bien aise de le voir. »

M. Dorrit lança au jeune homme un regard furibond, faillit étouffer de colère, et lui dit d'un ton doux :

« Ah, John... Mais oui, c'est le jeune John, si je ne me trompe. N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit le jeune John.

— Je... ha !... je ne me trompais pas ! ajouta M. Dorrit. Ce brave garçon peut monter (s'adressant aux gens de l'hôtel et se dirigeant vers l'escalier). Oui, oui, il peut monter. Que le petit John me suive. Je lui parlerai en haut. »

Le petit John le suivit, souriant et flatté. On arriva à l'appartement de M. Dorrit. On alluma les bougies. Les domestiques se retirèrent.

— Ah ça, monsieur s'écria M. Dorrit, se retournant soudain et saisissant le pauvre John au collet, dès qu'il se trouva seul avec lui, me direz-vous ce que cela signifie ? »

La surprise et l'horreur qu'exprima la physionomie de l'infortuné visiteur (il s'attendait au contraire à se voir embrasser) furent telles que M. Dorrit retira sa main et se contenta de regarder le coupable d'un air irrité.

« Comment osez-vous venir ici ? demanda-t-il. Comment avez-vous l'audace de vous présenter chez moi ? Comment osez-vous m'insulter ainsi ?

— Vous insulter ? moi ? s'écria John. Oh !

— Oui, monsieur, m'insulter ! Votre présence chez moi est un affront, une impertinence, une audace sans nom ! On n'a pas besoin de vous ici. Qui vous a envoyé à mon hôtel ? Que... ha !... que diable me voulez-vous ?

— J'avais cru, monsieur, répondit le pauvre John, qui avait la figure la plus pâle, la plus déconfite que M. Dorrit eût jamais vue... même durant son séjour au collège de la Maréchaussée, j'avais cru que vous ne refuserez pas d'avoir la bonté d'accepter un paquet de...

— Que le diable emporte vos paquets, monsieur ! interrompit M. Dorrit de plus en plus furieux... Je... hem !... je ne fume pas.

— Je vous demande mille pardons, monsieur... Vous fumiez autrefois.

— Répétez ces paroles, s'écria M. Dorrit qui ne se connaissait plus de colère, et je prends les pincettes pour vous apprendre à me parler ainsi. »

John Chivery fit quelques pas en arrière, du côté de la porte.

« Arrêtez, monsieur ! arrêtez ! Asseyez-vous... que le diable vous emporte !... Asseyez-vous. »

Le visiteur se laissa tomber dans le fauteuil le plus rapproché de la porte, et M. Dorrit se promena de long en large dans la chambre ; d'un pas très-rapide d'abord, puis plus lentement. Il s'approcha un moment de la croisée et s'appuya le front contre la vitre. Tout à coup il se retourna pour demander :

« Et quel autre motif vous amène ?

— Je n'avais aucun autre motif au monde pour venir, monsieur, je vous assure ; je voulais seulement avoir de vos nouvelles et savoir si Mlle Amy se porte bien.

— Est-ce que cela vous regarde, monsieur ? riposta M. Dorrit.

— Non, monsieur, je sais que ça ne me regarde plus. Je suis bien loin d'oublier la distance qui nous sépare, soyez-en sûr. Je sais que c'est une grande liberté, monsieur, mais j'étais loin de soupçonner que vous puissiez vous en fâcher. Ma parole d'honneur, monsieur, poursuivit le jeune John d'une voix émue, je vous assure que je suis encore assez fier, dans ce que je suis, pour ne pas avoir risqué cette visite, si j'avais pu prévoir comment elle serait reçue. »

M. Dorrit fut tout honteux. Il retourna à la croisée et resta encore quelque temps le front appuyé contre la vitre. Lorsqu'il se retourna, il tenait à la main un mouchoir avec lequel il venait de s'essuyer les yeux ; il paraissait souffrant et fatigué.

« Petit John, je suis très-fâché d'avoir été un peu vif, mais... ha !... il y a certains souvenirs qui ne sont pas agréables... et... hem !... vous n'auriez pas dû venir.

— Je le vois bien maintenant, monsieur ; mais je n'y avais pas pensé... Dieu sait que c'était sans mauvaise intention.

— Je le sais, je le sais, j'en suis sûr. Ha ! Donnez-moi la main, petit John, donnez-moi la main. »

John la donna ; mais M. Dorrit avait refoulé ses sentiments.

Il la donna toute seule ; il n'avait plus le cœur sur la main, et sa mine, en dépit des avances tardives de M. Dorrit, resta blême et rechignée.

« Là ! dit M. Dorrit, lui secouant lentement la main. Asseyez-vous donc encore, petit John.

— Merci, monsieur... mais j'aime mieux rester debout. »

M. Dorrit s'assit à sa place. Après avoir tenu un instant sa tête dans ses mains, il se tourna vers son visiteur et lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

« Et comment va votre père, petit John ? Comment... ha !... vont-ils tous, petit John ?

— Merci, monsieur. Ils vont assez bien, monsieur. Ils n'ont pas à se plaindre.

— Hem ! Je vois que vous n'avez pas renoncé à... hem !... votre petit commerce, John ? ajouta M. Dorrit, jetant les yeux sur le paquet insultant contre lequel il avait lancé un si énergique anathème.

— Pas tout à fait, monsieur. Mais j'ai aussi... (John hésita un peu) embrassé l'état de mon père.

— Ah ! vraiment !... Et êtes-vous quelquefois de... hem...

— De garde ? Oui, monsieur...

— Beaucoup de besogne, John ?

— Oui, monsieur ; pas mal pour le moment. Je ne sais pas comment cela se fait, mais en général nous avons toujours assez de monde.

— À cette époque de l'année, jeune John ?

— En toutes les saisons, monsieur. Je ne vois pas que l'époque y fasse grand'chose... Je vous souhaite le bonsoir, monsieur.

— Attendez un instant, John... ha !... attendez un instant. Hem !... Laissez-moi les cigares, John, je... ha !... vous prie.

— Avec plaisir, monsieur. »

John les posa sur la table d'une main tremblante.

« Attendez un instant, John... encore un instant. Ce serait... ha !... une satisfaction pour moi d'envoyer, par un messenger aussi digne de confiance, un petit... hem !... témoignage qui serait partagé entre les... ha ! hem !... entre eux, vous savez bien, selon leurs besoins. Vous ne refuserez pas de vous charger de cette commission, John ?

— Bien au contraire, monsieur. Il y a parmi eux bien des gens qui ont grand besoin de secours.

— Merci, John. Je... ha !... je vais vous écrire un mandat, John. »

Sa main tremblait tellement qu'il lui fallut beaucoup de temps pour barbouiller un griffonnage à peine lisible. C'était un mandat de cent livres^[2] sur son banquier. Il le plia, le mit dans la main de John et la pressa dans les siennes.

« J'espère que vous... ha !... oublierez... hem !... ce qui vient de se passer, John ?

— N'en parlons plus, monsieur, ça n'en vaut pas la peine. Je n'ai pas de rancune..., pas le moins du monde je vous assure. »

Mais rien ne put rendre aux traits de John leur expression et leur couleur naturelles.

— Et j'espère, John, reprit M. Dorrit qu'il est... hem !... convenu entre nous, que cet entretien est tout confidentiel, et que vous vous absteniez, en sortant, de dire à qui que ce soit un mot qui pourrait... hem !... faire supposer que... ha !... j'ai autrefois...

— Oh ! je vous prie, monsieur, répondit John Chivery, de me croire trop fier et trop honorable, dans ce que je suis, pour rien faire de pareil. »

M. Dorrit, lui, ne fut ni trop fier ni trop honorable pour écouter à la porte afin de s'assurer que John sortait sans causer avec les gens de la maison. Il put s'assurer que le jeune homme quittait immédiatement l'hôtel et descendait la rue d'un pas rapide. Après être resté seul une heure environ, M. Dorrit sonna le courrier, qui le trouva assis devant la cheminée ; le dos tourné à la porte.

« Vous pouvez prendre ce paquet de cigares pour fumer en route, si voulez, dit M. Dorrit avec un geste plein de nonchalance. Ha !... Ils m'ont

été apportés par..., hem !... c'est un petit souvenir d'un... ha !... du fils d'un de mes vieux fermiers. »

Le soleil du lendemain vit l'équipage de M. Dorrit roulant sur la route de Douvres, où chaque postillon en veste rouge servait d'enseigne à quelque auberge cruelle, établie pour piller sans pitié les voyageurs. La race humaine, tout le long de la route de Londres à Douvres, semblait n'avoir d'autre occupation que de dépouiller les passants. M. Dorrit fut arrêté à Dartford, pillé à Gravesend, volé à Rochester, tondu à Sittingbourne et écorché à Canterbury. Cependant, comme c'était le courrier qui était chargé de tirer son maître des mains de ces bandits, ce fut le courrier qui le rançonna le mieux à chaque étape ; aussi les vestes rouges continuèrent à galoper gaiement à travers le paysage printanier, s'élevant et s'abaissant en cadence sur leur selle, entre M. Dorrit enfoncé dans son bon petit coin, et la prochaine colline de la route poudreuse.

Encore un jour et le soleil retrouvera notre voyageur à Calais. Maintenant que la Manche le séparait de John Chivery, il commença à se rassurer et à trouver que l'air du continent était bien moins lourd que celui de l'Angleterre.

Le voilà reparti sur la route raboteuse de Calais à Paris. Comme il avait retrouvé toute sa bonne humeur, du fond de son bon petit coin, il se mit à bâtir quelque petit château en Espagne en courant la poste. Ce n'était pas un petit château, vraiment ! toute la journée il n'était occupé qu'à y construire des tours, à en démolir d'autres, à ajouter une allée par-ci, un créneau par-là, inspectant les murailles, consolidant les remparts, ornant l'intérieur d'une foule d'enjolivements ; en un mot, il en faisait un château magnifique. Son visage préoccupé trahissait si clairement le sujet de ses pensées, que les mendiants invalides (hormis les aveugles) rassemblés devant la poste aux chevaux, qui présentaient à la portière une petite tirelire bosselée en demandant la charité au nom du ciel, la charité au nom de la Vierge, la charité au nom de tous les saints, devinaient l'occupation du voyageur, aussi bien qu'aurait pu le faire leur compatriote Le Brun, s'il eût choisi le touriste anglais pour en faire le sujet d'un traité de physiognomonie spécial.

Arrivé à Paris, où il se reposa trois jours, M. Dorrit se promena beaucoup dans les rues de la grande ville, s'arrêtant devant les magasins et surtout

devant les bijoux en montre chez les bijoutiers. Enfin il entra chez un joaillier en renom, et lui dit qu'il désirait faire emplette d'un petit cadeau pour une dame.

La charmante petite femme à laquelle il adressa cette confidence, petite femme bien éveillée et mise avec un goût parfait, quitta un bosquet de velours vert, où elle était en train de mettre en règle certains petits registres qu'on n'avait jamais crus destinés à renfermer d'autres *item* de commerce qu'un compte de baisers en partie double, sur un ravissant petit pupitre qu'on eût pris pour un bonbon.

« Par exemple, demanda la petite femme, quelle espèce de cadeau désirerait monsieur. Un sentiment ? »

M. Dorrit sourit et répondit : « Eh ! mais. Peut-être bien, pourquoi pas ? Cela se pourrait bien, le sexe était si charmant ? Madame voudrait-elle bien lui en montrer quelques-uns ? »

— Très-volontiers. Flattée et enchantée d'en montrer beaucoup à monsieur. Mais pardon. Pour commencer, monsieur aurait l'extrême obligeance de se rappeler qu'il existe une grande différence entre un sentiment et un cadeau de nocces. Par exemple, ces boucles d'oreilles et ce superbe collier qui vont ensemble, sont ce qu'on nomme un sentiment. Tandis que ces broches et ses bagues, d'un goût si gracieux et si pur, forment, avec la permission de monsieur, ce qu'on appelle un cadeau de nocces.

— Peut-être, hasarda M. Dorrit en souriant, ne serait-ce pas un mauvais calcul d'acheter l'un et l'autre ; on commencerait par le sentiment, on finirait par le cadeau de nocces ?

— Ah ciel ! s'écria la petite dame, joignant le bout des doigts de ses mains mignonnes, voilà qui serait tout à fait généreux ! une galanterie du suprême bon ton. Comment voulez-vous que la dame, comblée de si jolis présents, ne les trouve pas irrésistibles ? »

Hé ! hé ! M. Dorrit n'était pas trop sûr de cela ; mais par exemple ! la petite dame éveillée en était bien sûre, elle. M. Dorrit acheta donc le sentiment et le cadeau de nocces, qui lui coûtèrent l'un et l'autre une somme assez ronde. Puis il regagna en flânant son hôtel ; il n'avait jamais porté la

tête si haute. Il était évident que son château, pour le quart d'heure, s'élevait déjà plus haut que les tours Notre-Dame.

Continuant de bâtir sans relâche et de toutes ses forces, sans communiquer à personne ses devis ni ses plans, M. Dorrit partit pour Marseille. Bâtissant encore, bâtissant toujours, du matin jusqu'au soir, laissant, avant de dormir, des masses énormes de matériaux suspendues en l'air, se réveillant en sursaut pour reprendre le travail interrompu et mettre en place moellons et pierres de taille. Pendant ce temps-là, le courrier, assis dans la capote de derrière, fumant les meilleurs cigares du jeune John, laissant voltiger après lui de petites spirales bleuâtres... bâtissait peut-être aussi, de son côté, un ou deux châteaux en Espagne, avec quelques pièces égarées de l'argent de M. Dorrit.

Aucune des villes fortifiées qu'ils traversèrent ne possédait un château fort aussi solide, pas une cathédrale n'était aussi élevée que le château de M. Dorrit. Ni la Saône, ni le Rhône ne marchaient aussi vite que cet incomparable édifice ; le lit de la Méditerranée était moins profond que les solides fondations du château de M. Dorrit ; les paysages lointains sur la route de la Corniche, les collines et le golfe de Gênes la Superbe n'étaient pas plus magnifiques. M. Dorrit et son château sans pareil débarquèrent parmi les sales maisons et les forçats plus sales encore de Civita-Vecchia, et se mirent en route pour Rome, se tirant tant bien que mal des ordures qui empestaient la route.

1. ↑ On sait que, dans la plupart des maisons anglaises, les cuisines et les offices se trouvent au-dessous du rez-de-chaussée. (*Note du traducteur.*)

2. ↑ Deux mille cinq cents francs.

CHAPITRE XIX.

Le siège du château en Espagne.

Il y avait au moins quatre heures que le soleil s'était couché et peu de voyageurs se seraient souciés de rester aussi tard en dehors des murs de Rome ; cependant la voiture de M. Dorrit, achevant sa dernière et ennuyeuse étape, réveillait encore les échos de la *campagna* solitaire. Les bergers sauvages et les paysans farouches, dont la présence avait varié la monotonie de la route tant que le jour avait duré, s'étaient tous couchés avec le soleil, laissant le désert vide. Parfois, aux détours de la route, une pâle lueur rougeâtre apparaissait à l'horizon comme une exhalaison de cette terre semée de ruines, indiquant qu'on se trouvait encore loin de la ville des sept collines ; mais encore n'était-ce qu'à de rares et courts intervalles qu'on avait la consolation d'entrevoir le but du voyage. La berline ne tardait pas à se replonger dans un creux de cette mer noire et sèche, et pendant longtemps on n'apercevait plus que la route pétrifiée et le ciel sombre.

M. Dorrit, bien qu'il eût son château en Espagne pour le distraire, ne se sentait pas à l'aise sur ce chemin peu fréquenté. Il se montrait beaucoup plus curieux, à chaque cahot de sa voiture, qu'il ne l'avait été depuis son départ de Londres. Le valet, qui occupait le siège inutile du cocher, tremblait sans vergogne. Le courrier, installé sous la capote de derrière, n'était pas tout à fait rassuré. Chaque fois (et cela arrivait fréquemment) que M. Dorrit baissait la glace et jetait un coup d'œil sur ce serviteur, il est vrai qu'il le voyait occupé à réduire en cendres l'offrande de John Chivery, mais presque toujours debout et regardant autour de lui, comme quelqu'un dont les soupçons sont éveillés et qui se tient sur ses gardes. Alors M. Dorrit, après avoir relevé la glace, se rappelant que les postillons avaient l'air de vrais coupe-jarrets, se disait qu'il aurait mieux fait de coucher à Civita-Vecchia et de repartir de bonne heure le lendemain matin. Ces réflexions,

néanmoins, ne l'empêchaient pas de travailler de temps en temps à son château.

Voilà qu'on reconnaît, aux fragments d'enclos en ruines, aux croisées sans châssis, aux murs délabrés, aux maisons abandonnées, aux puits qui filtrent, aux réservoirs crevés, aux cyprès semblables à des spectres, aux lambeaux de vigne enchevêtrées, à la transformation de la route en une allée longue, irrégulière, mal entretenue, où tout tombe en poussière, depuis les habitations hideuses jusqu'à la route raboteuse, on reconnaît qu'on se rapproche de la Ville éternelle. Voilà que tout à coup l'équipage recule et s'arrête. M. Dorrit, persuadé que l'heure des brigands a sonné et qu'on va le jeter dans un fossé après l'avoir dépouillé, met la tête à la portière. Il reconnaît alors qu'il n'est assailli que par un enterrement qui s'avance en psalmodiant machinalement ; il entrevoit des vêtements sales, des torches blafardes, des encensoirs qu'on balance et une grande croix que suit un prêtre. Il n'était pas beau, ce prêtre, à la lueur incertaine des torches, avec sa figure lugubre et son front protubérant, et lorsque ses yeux rencontrent ceux de M. Dorrit, qui montre sa tête nue à la portière, ses lèvres, continuant à psalmodier ses *libera*, semblent menacer cet important voyageur ; le geste de sa main droite, bien que ce ne fût qu'une manière de rendre le salut de l'étranger, avait l'air de confirmer cette menace. Du moins, c'est ce que pensa M. Dorrit, dont l'imagination était surexcitée par ses fatigues d'architecte et de touriste, en voyant le prêtre passer devant lui, et la procession disparaître lentement avec ses morts. M. Dorrit et sa suite continuent leur route dans un sens tout opposé, et bientôt, avec leur équipage chargé d'objets de luxe tirés des deux grandes capitales de l'Europe, ils viennent, comme autrefois les Goths, frapper aux portes de Rome ; seulement c'est dans Rome aujourd'hui que sont les Goths.

Les gens de M. Dorrit ne l'attendaient pas. On l'avait attendu, mais on ne comptait plus le voir arriver que le lendemain, convaincu qu'il ne se souciait guère de voyager aussi tard dans le voisinage de Rome. De sorte que, lorsque la berline de voyage s'arrêta devant la porte, le concierge seul se présenta pour recevoir son maître.

« Mlle Dorrit était-elle sortie ? demanda celui-ci.

— Non. Elle se trouvait à la maison.

— Très-bien, dit M. Dorrit aux domestiques qui arrivaient à la hâte ; vous pouvez rester où vous êtes. Aidez à déballer la voiture ; je saurai bien trouver Mlle Dorrit tout seul. »

Il monta donc le grand escalier, lentement, d'un pas fatigué, et traversa plusieurs salons vides jusqu'à ce qu'il vît briller une lumière dans une petite antichambre. C'était un cabinet tapissé assez semblable à une tente, qui s'ouvrait au fond de deux grandes salles de réception ; la lumière y paraissait plus resplendissante et l'air plus chaud, après la sombre avenue que le vieillard avait dû traverser pour y arriver.

Il y avait une portière de tapisserie, mais point de porte ; et lorsque M. Dorrit s'arrêta, regardant sans être vu, il éprouva une certaine angoisse. Ce n'était sûrement pas de la jalousie ! Pourquoi eût-il ressenti de la jalousie ? Il n'y avait là que sa fille et son frère : l'un assis tout près de la cheminée, se réchauffait à un feu de bois ; l'autre, assise à une petite table, s'occupait à quelque ouvrage de broderie. En faisant la part de la grande différence des décors, les deux acteurs de cette scène répétaient le rôle que l'ex-doyen se rappelait avoir joué autrefois ; car Frédéric lui ressemblait assez pour prendre dans ce tableau la place de son frère absent. En effet, n'était-ce pas ainsi qu'il avait veillé lui-même plus d'un soir devant un feu de charbon de terre, tandis qu'une enfant dévouée travaillait non loin de lui ? Mais il n'y avait rien sans doute dans ce misérable passé qui pût exciter sa jalousie. D'où donc pouvait alors provenir l'angoisse qu'il ressentait ?

« Savez-vous, mon oncle, que vous rajeunissez tous les jours. »

L'oncle secoua la tête en répondant :

« Depuis quand, ma chère, depuis quand ?

— Je crois, répondit la petite Dorrit continuant à broder, que voilà plusieurs semaines que vous rajeunissez à vue d'œil. Vous êtes devenu si gai, cher oncle, si vif et si facile à amuser !

— Ma chère enfant, c'est toi qui as tout fait.

— Moi, cher oncle ?

— Oui, oui. Tu m'as fait un bien infini. Tu as été si bien remplie d'égards et d'affection pour moi, tout en cherchant avec délicatesse à me cacher tes

attentions, que je... va, va !... Tout cela n'est pas perdu pour moi, ma chérie, rien n'est perdu, je t'en réponds.

— Mais tout cela n'a d'existence que dans la vivacité de votre imagination, mon oncle, répliqua en riant la petite Dorrit.

— Soit, soit, soit ! murmura le vieillard. Que Dieu n'en soit pas moins béni ! »

Elle interrompit un instant son ouvrage pour regarder son oncle, et ce regard réveilla une nouvelle angoisse dans le cœur de l'ex-doyen ; c'était un cœur si plein de faiblesses, de contradictions, d'irrésolutions, d'inconséquences, de toutes les petites misères de cette vie confuse où nous sommes, et dont le jour éternel pourra seul dissiper le brouillard !

« C'est que, vois-tu, ma colombe, j'ai été plus à mon aise avec toi, reprit le vieillard, depuis qu'on nous a laissés seuls. Je dis seuls, parce que je ne compte pas Mme Général ; je ne m'inquiète pas plus d'elle qu'elle ne s'inquiète de moi. Mais je sais que j'impatientais Fanny. Cela ne m'étonne pas, et je ne m'en plains pas, car je vois bien que je suis un embarras, quoique je me tienne à l'écart autant que possible. Je sais que je ne suis pas digne de figurer dans notre société. Mon frère William, continua le vieux musicien d'un ton admirateur, mériterait d'avoir des rois pour compagnons ; mais il n'en est pas de même de ton oncle, ma chère ; Frédéric Dorrit ne fait pas honneur à William Dorrit, et il ne le sait que trop... Ah !... mais voici ton père, Amy ! Mon cher William, sois le bienvenu chez toi ! Mon cher frère, je suis bien heureux de te revoir ! »

Il avait tourné la tête par hasard en parlant et avait aperçu son frère debout dans l'embrasure de la porte.

La petite Dorrit se leva avec une exclamation joyeuse, passa les bras autour du cou de son père qu'elle embrassa à plusieurs reprises. M. Dorrit paraissait mécontent et boudeur :

« Je suis heureux d'avoir enfin réussi à vous trouver, Amy, dit-il. Ah ! je suis vraiment très-heureux de... hem !... trouver enfin quelqu'un pour me recevoir. On paraît m'avoir... ah !... si peu attendu, que je commençais, ma parole d'honneur... ah... hem !... à croire que je ferais bien de m'excuser... ah !... d'avoir pris la liberté de revenir chez moi.

— Il était si tard, mon cher William, remarqua son frère, que nous avons renoncé à l'espérance de vous voir arriver ce soir.

— Je suis plus robuste que toi, mon cher Frédéric, répliqua M. Dorrit d'un ton de pitié fraternelle presque sévère ; et j'espère que je puis voyager sans danger pour ma santé à... hem !... l'heure qu'il me plaît.

— Certainement, répondit l'autre, devinant qu'il avait offensé son frère sans le vouloir. Certainement, William.

— Merci, Amy, ajouta M. Dorrit, tandis qu'elle le débarrassait d'une partie de son costume de voyage ; merci, je n'ai pas besoin que l'on m'aide... Ne prenez pas cette peine, Amy. Pourrait-on me donner une croûte de pain et un verre de vin, ou bien... hem !..., serait-ce causer un trop grand dérangement ?

— Cher père, on va vous servir à souper dans quelques minutes.

— Merci, mon enfant, répondit M. Dorrit avec une froideur pleine de reproches. Je... ah... je crains vraiment de donner trop de peine à tout le monde... hem... M^{me} Général se porte bien ?

— M^{me} Général s'est plainte d'une migraine et d'un peu de fatigue ; de façon que, lorsque nous avons renoncé à l'espérance de vous voir arriver elle est allée se coucher. »

Peut-être M. Dorrit sut-il bon gré à M^{me} Général de s'être sentie indisposée en ne le voyant pas venir ? Dans tous les cas, ses traits se déridèrent et il dit avec une satisfaction évidente :

« Désolé d'apprendre l'indisposition de M^{me} Général. »

Pendant ce court dialogue, sa fille avait continué à le regarder avec encore plus d'intérêt que de coutume. On eût dit qu'elle le trouvait changé ou vieilli. Le père s'en aperçut et s'en formalisa, car il demanda d'un ton de mauvaise humeur plus marquée, lorsqu'il se fut débarrassé de son manteau, et qu'il se fut approché du feu :

« Eh bien, Amy, qu'avez-vous à me regarder ainsi ? Que voyez vous donc en moi qui vous oblige... hem !... à me contempler avec... ah !... une sollicitude si particulière ?

— C'est malgré moi, père ; je vous demande pardon. Cela réjouit mes yeux de vous revoir... voilà tout.

— Ne dites pas : *Voilà tout*, parce que... hem !... ce n'est pas tout. Vous... hem !... vous trouvez, répliqua Dorrit avec une énergie accusatrice, que je n'ai pas bonne mine ?

— Je trouvais seulement que vous paraissiez un peu fatigué, père.

— Eh bien ! vous vous trompez... Ah !... Je ne suis pas fatigué du tout... ah !... hem !... Je suis beaucoup mieux portant que je ne l'étais lors de mon départ. »

Le voyant si irritable, la petite Dorrit, au lieu de se justifier, resta debout à côté de lui sans parler, le tenant par le bras. Le vieillard, assis entre sa fille et son frère, fut pris d'une somnolence profonde qui ne dura pas une minute et dont il se réveilla en sursaut :

« Frédéric, dit-il alors en se tournant vers son frère : je te conseille d'aller te coucher tout de suite.

— Non, William, je resterai pour te tenir compagnie pendant ton souper.

— Frédéric, riposta l'aîné, je le prie d'aller te coucher. Tu... ah !... m'obligeras en accédant à ma demande. Il y a longtemps que tu devrais être au lit. Tu es très-faible.

— Allons ! dit le vieillard, qui ne cherchait qu'à plaire au voyageur. Soit, soit, soit ! C'est possible.

— Mon cher Frédéric, continua M. Dorrit d'un ton qui annonçait combien il se croyait fort à côté de son frère, il ne peut exister aucun doute à cet égard. Je regrette de te retrouver aussi faible... Ah !... cela m'afflige profondément... hem !... tu n'as pas l'air bien portant du tout. Il ne faut pas veiller si tard : cela ne vaut rien. Tu devrais prendre plus de soin de ta santé... beaucoup plus de soin.

— Veux-tu que j'aille me coucher ? demanda Frédéric.

— Cher Frédéric, je t'en conjure ! Bonsoir, frère, j'espère que tu seras plus fort demain. Tu as très-mauvaise mine. Bonsoir, mon ami. »

Après avoir congédié son frère de cette gracieuse façon, il se rendormit de nouveau avant que Frédéric eût seulement franchi le seuil de la chambre, et il serait tombé en avant dans la cheminée si sa fille ne l'eût retenu.

« Votre oncle commence à radoter, Amy, dit-il, lorsqu'il eut été ainsi réveillé. Il n'a pas de suite dans les idées... et sa conversation est... hem... plus décousue... ah !... hem !... qu'elle ne l'a jamais été. Il n'a pas été malade pendant mon absence ?

— Non, père.

— Tu... ha !... ne le trouves pas bien changé, Amy ?

— Je n'ai pas remarqué, père.

— Il est très-cassé... très-cassé. Mon pauvre et bon Frédéric s'en va !... hem !... Il était bien cassé avant mon départ... mais aujourd'hui... hem !... il s'en va ! »

Le souper qu'on servit sur la petite table où Amy avait travaillé vint faire diversion. Elle se tint auprès de lui comme aux jours passés, pour la première fois depuis leur départ de Londres. Ils se trouvaient seuls, et ce fut elle qui le servit et lui versa à boire comme elle avait coutume de le faire autrefois dans la prison. Elle évitait autant que possible de le regarder de crainte de l'irriter de nouveau ; mais elle remarqua que, pendant ce repas, il tourna deux fois sa tête vers elle, puis jeta les yeux autour de lui comme s'il était en proie à une association d'idées si frappante qu'il avait besoin du témoignage de ses sens pour être sûr de ne pas se trouver encore dans la vieille chambre de la Maréchaussée. Chaque fois, il porta la main à sa tête comme s'il cherchait la calotte de velours noir, bien que cette coiffure, ignominieusement abandonnée à quelque détenu, n'eût pas encore reconquis sa liberté et continuât à voltiger dans les préaux sur la tête de son nouveau propriétaire.

Il mangea fort peu, mais il resta assez longtemps à table et fit encore plus d'une allusion au triste état de son frère. Tout en lui témoignant beaucoup de pitié, il s'exprima avec une certaine amertume. Il dit que ce pauvre Frédéric... ah !... hem !... radotait... oui, il n'y avait pas d'autre mot pour exprimer cela : il radotait. Pauvre garçon ! On ne pouvait songer sans tristesse à tout ce qu'Amy avait dû avoir à souffrir de l'extrême ennui d'une pareille société... bavardant et jacassant, pauvre cher homme, bavardant et jacassant sans suite... Heureusement elle avait eu, pour se dédommager, Mme Général. Il était désolé, répéta-t-il avec la même satisfaction qu'auparavant, que cette... hem !... femme supérieure fût indisposée.

La petite Dorrit, grâce à son affection vigilante, se serait souvenue des paroles et des actions les plus insignifiantes de son père, quand même elle n'aurait eu dans la suite aucun motif pour se rappeler les moindres événements de cette soirée. Elle n'oublia jamais que, lorsqu'il regardait autour de lui sous la puissante influence des souvenirs d'autrefois, il semblait chercher à les effacer de la mémoire de sa fille et de sa propre mémoire, en appuyant sur les immenses richesses et la société distinguée dont il s'était vu entouré pendant son séjour à Londres et sur la position élevée que lui et sa famille avaient à maintenir. Elle ne manqua pas non plus de se rappeler qu'il y avait, ce soir-là, deux courants sous-marins et parallèles qui dirigeaient les discours et les actions de son père ; l'un n'avait d'autre but que de lui faire voir avec quelle facilité il avait pu se passer d'elle ; l'autre de se plaindre d'elle par pur caprice, et sans raison apparente, comme s'il l'eût accusée de l'avoir négligé pendant son absence.

Sa description de la grandeur de M. Merdle et de la cour qui s'inclinait devant ce nouveau monarque amena naturellement M. Dorrit à parler de Mme Merdle ; si naturellement que, sans chercher à mettre aucune suite dans ses idées incohérentes, il passa brusquement à cette dame pour demander comment elle allait.

« Très-bien. Elle quitte Rome la semaine prochaine.

— Pour Londres ? demanda M. Dorrit.

— Oui... après un séjour de quelques semaines en route.

— Son absence se fera vivement sentir ici ; mais son retour sera une immense... hem !... acquisition, à Londres ; pour Fanny et pour... hem !... le reste du grand monde. »

La petite Dorrit, en songeant à la rivalité qui allait se déclarer lors de cette rencontre, ne put qu'approuver faiblement la réflexion de son père.

« Mme Merdle donne un grand bal d'adieu, cher père, et un dîner auparavant. Elle m'a exprimé son vif désir de vous voir revenir à temps. Elle nous a invités tous les deux au dîner.

— Elle est... ha !... bien bonne. Pour quel jour ?

— Pour après-demain.

— Vous enverrez un petit mot dans la matinée pour annoncer que je suis de retour et que je serai... hem !... ravi.

— Voulez-vous que je monte l'escalier avec vous et que je vous reconduise jusqu'à votre chambre, cher père ?

— Non ! répondit-il, regardant autour de lui d'un air irrité, car il s'éloignait sans dire bonsoir à sa fille. Ce n'est pas la peine. Je n'ai pas besoin, moi, qu'on me conduise. Votre père n'est pas comme votre oncle, infirme ! » Il s'interrompit tout à coup, aussi brusquement qu'il avait parlé, et reprit : « Tu ne m'as pas embrassé, Amy. Bonsoir, chérie ! Il faut que nous te trouvions un mari... ha !... il faut que nous te trouvions un mari, à ton tour. »

Sur ce, il monta l'escalier d'un pas lent et fatigué, gagna son appartement, et, dès qu'il y fut arrivé, renvoya son valet. Ensuite il se mit à passer en revue ses emplettes parisiennes, et, après avoir ouvert les étuis et contemplé les bijoux, il les mit sous clef. Puis, grâce à quelques accès de somnolence et à ses châteaux en Espagne, il s'oublia si longtemps que le matin commençait à s'annoncer, à l'horizon oriental de la campagne déserte, lorsqu'il gagna son lit.

Mme Général envoya ses compliments le lendemain à une heure convenable, et fit dire qu'elle espérait que M. Dorrit était remis des fatigues de son voyage. M. Dorrit renvoya ses compliments et fit répondre à Mme Général qu'il avait très-bien dormi et qu'il se sentait frais et dispos. Néanmoins, il ne sortit de son appartement qu'assez tard dans l'après-midi ; et, bien qu'il eût fait une toilette splendide avant de monter en voiture avec Mme Général et la petite Dorrit, sa mine ne répondait pas du tout à la description brillante qu'il avait faite de sa propre santé.

Comme la famille ne reçut pas de visiteur ce jour-là, les quatre membres qui la composaient dînèrent seuls. M. Dorrit donna le bras à Mme Général et la fit asseoir à sa droite avec beaucoup de cérémonie. Amy ne put s'empêcher de remarquer, tandis qu'elle suivait avec son oncle, que son père avait encore fait une toilette resplendissante, et que ses façons envers Mme Général avaient quelque chose de particulier. Cette dame s'était formé un maintien si parfait, qu'il devenait presque impossible de rien reconnaître sous la couche de vernis distingué qu'elle y avait étendue ; mais la petite

Dorrit crut entrevoir une légère nuance de triomphe dans un coin de l'œil vitreux de l'aimable veuve.

Malgré ce qu'on pourrait appeler le caractère *prunique* et *prismatique* de ce repas de famille, M. Dorrit s'endormit à plusieurs reprises entre le potage et le dessert. Ces accès de somnolence furent aussi subits que ceux de la veille, aussi courts et aussi profonds. La première de ces léthargies inconvenantes parut presque causer de l'ébahissement à Mme Général ; mais, chaque fois qu'elles se renouvelèrent après, elle se mit à débiter son chapelet de : papa, pommes, poule, pruneaux de Tours ; et, à force de répéter très-lentement ces oraisons d'un nouveau genre, elle se trouva au bout de son rosaire au moment où M. Dorrit se réveillait en sursaut.

Il se réveilla pour témoigner encore combien il était péniblement affecté de voir chez Frédéric des symptômes comateux (notez qu'ils n'existaient en réalité que dans son propre cerveau) et, après dîner, lorsque Frédéric se fut retiré, il adressa en particulier des excuses à Mme Général.

« Le plus estimable et le plus affectueux des frères, dit-il, mais... ha ! hem !... c'est un homme fini. C'est triste à dire, mais il baisse, il baisse, madame !

— M. Frédéric, remarqua Mme Général, est ordinairement distrait et courbé, c'est vrai, mais espérons néanmoins qu'il n'en est pas encore là. »

Mais M. Dorrit ne voulut pas que son frère en fût quitte à si bon marché.

« Il baisse rapidement, madame. Ce n'est plus qu'un débris ! une ruine ! Il s'en va à vue d'œil... hem !... Bon Frédéric !

— Vous avez laissé Mme Sparkler heureuse et bien portante, j'espère ? demanda Mme Général après avoir poussé un soupir assez froid au profit de Frédéric.

— Entourée de... ha !... de tout ce qui peut charmer les sens et... hem !... élever l'esprit. Heureuse, ma chère madame, et fière... hem !... de son mari. »

Mme Général, en proie à un léger trouble, parut repousser le mot de mari avec ses gants, comme une personne dont la pudeur s'alarme du ton que la conversation peut prendre avec un pareil point de départ.

« Fanny, poursuivit M. Dorrit, Fanny, madame Général, possède de brillantes qualités... ha !... Ambition... hem !... fermeté, conscience... ha !... de sa position, désir de soutenir cette position... ha ! hem !... grâce, beauté et noblesse naturelle...

— Sans doute, dit Mme Général (avec un léger supplément de roideur).

— Au milieu de ces qualités, madame, continua M. Dorrit, Fanny... hem !... a un seul défaut qui m'a rendu... hem !... inquiet et qui... ha !... m'a même irrité. Mais ce défaut, qui aujourd'hui, je l'espère, a cessé d'exister chez Fanny, ne saurait plus désormais produire un effet désagréable... hem !... sur les autres.

— À quel défaut M. Dorrit fait-il allusion ? répliqua Mme Général les gants un peu agités... Je ne peux m'expliquer...

— Ne dites pas cela, chère madame, » interrompit M. Dorrit.

La voix de Mme Général murmura doucement : « Je ne peux m'expliquer ce que vous entendez par-là. »

À cet endroit de la conversation, M. Dorrit tomba de nouveau dans un état de somnolence dont il se réveilla tout à coup avec une vivacité spasmodique.

« Je fais allusion, madame Général, à cet... hem !... esprit d'opposition, je dirai même... ha !... de jalousie que Fanny a de temps à autre manifesté contre le... hem !... sentiment que... hem !... m'inspire la dame avec laquelle j'ai l'honneur de causer en ce moment.

— M. Dorrit est toujours trop bon, trop indulgent. S'il y a eu des moments où j'ai pu me figurer que Mlle Dorrit voyait d'un mauvais œil l'opinion favorable que M. Dorrit a conçue de mes services, j'ai trouvé dans cette opinion trop flatteuse une consolation et une récompense suffisantes.

— De vos services, madame ? demanda M. Dorrit.

— De mes services, répéta Mme Général d'un ton à la fois expressif et élégant.

— Rien que de vos services, chère madame ? répéta M. Dorrit à son tour.

— Je présume, riposta Mme Général avec la même intonation qu'auparavant, que c'était à mes services seulement que je le devais. À

quelle autre cause, ajouta-t-elle avec un geste interrogateur de ses gants, pourrais-je attribuer ?...

— À... hem !... à votre personne, madame Général. À... hem !... à votre personne et à vos mérites, répondit M. Dorrit.

— M. Dorrit ne m'en voudra pas si je lui fais observer que l'endroit et le moment ne seraient pas bien choisis pour poursuivre une conversation de ce genre. M. Dorrit me pardonnera si je lui rappelle que miss Dorrit est dans la pièce voisine, où je l'aperçois tandis que je prononce son nom. M. Dorrit m'excusera si j'avoue que je suis émue et que je reconnais qu'il est des moments où des faiblesses que je croyais avoir surmontées renaissent avec un redoublement d'énergie. M. Dorrit me permettra de me retirer.

— Hem ! Peut-être pourrons-nous reprendre plus tard cette... ha !... intéressante conversation... À moins qu'elle ne... hem !... déplaie le moins du monde... hem !... à Mme Général... Mais j'espère qu'il n'en est rien.

— M. Dorrit, répliqua Mme Général baissant les yeux tandis qu'elle se levait en saluant, a droit en tout temps à mes hommages et à mon obéissance. »

Mme Général s'éloigna alors d'un air majestueux et non pas avec cette agitation vulgaire qu'aurait pu montrer, en pareille circonstance, une femme moins remarquable. M. Dorrit, qui, pendant cette conversation, avait gardé un ton plein d'une dignité affable et d'une condescendance mêlée d'admiration, à peu près comme certaines gens composent leur maintien à l'église et soutiennent leur rôle à l'office, parut assez satisfait, en somme, de lui-même et de Mme Général. Lorsque cette dame redescendit pour prendre le thé, elle s'était bichonnée avec de la poudre et de la pommade. Elle n'oublia pas non plus les séductions morales. On le vit bien au doux air de protection qu'elle adopta à l'égard de son élève et au tendre intérêt qu'elle témoigna à M. Dorrit... aussi tendre, du moins, que le permettait la plus stricte convenance. À la fin de la soirée, lorsqu'elle se disposa à se retirer, M. Dorrit lui donna la main, comme s'il allait la conduire à la *Piazza del Popolo* pour danser un menuet au clair de la lune, et la reconduisit avec beaucoup de solennité jusqu'à la porte, où il porta à ses lèvres les phalanges de sa belle amie. Ayant pris congé d'elle avec ce baiser dans le genre

osseux, légèrement parfumé de cosmétique, il donna à sa fille une gracieuse bénédiction. Après avoir ainsi vaguement révélé les projets remarquables qu'il pouvait tramer dans son cœur, il alla se coucher.

Il ne se montra pas le lendemain matin ; mais, vers une heure de l'après-midi, il adressa, par l'intermédiaire de M. Tinkler, ses compliments les plus empressés à Mme Général, la priant de vouloir bien accompagner Mlle Dorrit à la promenade sans lui. Sa fille était déjà habillée pour le dîner de Mme Merdle lorsqu'il sortit de son appartement. Il se présenta alors dans une brillante toilette, mais le visage ridé et vieilli. Cependant, comme il était facile de voir qu'il se fâcherait encore si elle lui demandait seulement des nouvelles de sa santé, elle se contenta de l'embrasser sur la joue avant de l'accompagner, le cœur serré, chez Mme Merdle.

Le trajet n'était pas long, mais il eut encore le temps de continuer à bâtir son château en Espagne avant que la voiture eût fait la moitié du chemin. Mme Merdle le reçut avec beaucoup de distinction ; la Poitrine était admirablement conservée et de fort bonne humeur, le dîner fut exquis et la société des plus choisies.

Il n'y avait guère que des convives anglais, sauf un comte français et un marquis italien, ornements sociaux qu'on est toujours sûr de trouver à certaines réunions, et toujours fabriqués d'après le même modèle. La table était fort longue et le repas à l'avenant ; la petite Dorrit, assise à l'ombre d'une immense paire de favoris noirs et d'une vaste cravate blanche, perdit son père de vue jusqu'au moment où un domestique lui remit un bout de papier de la part de Mme Merdle, en la priant de le lire tout de suite. Mme Merdle y avait écrit au crayon :

« Venez parler à M. Dorrit. Je crains qu'il ne soit malade. »

Elle s'empressait d'accourir, mais sans se faire remarquer, lorsque son père se leva, et, la croyant toujours à sa place, l'appela :

« Amy, Amy, mon enfant ! »

C'était un procédé si étrange, sans parler de l'agitation plus étrange encore de ses manières et de sa voix, qu'il se fit immédiatement un profond silence.

« Amy, ma chère, répéta-t-il, va donc voir si c'est Bob qui est de garde aujourd'hui au guichet ! »

Elle se tenait à côté de lui et le touchait, mais il s'obstinait à croire qu'elle n'avait pas quitté sa place, et il cria encore, toujours debout et les mains appuyées sur la table :

« Amy, Amy ! Je ne me sens pas très-bien... Ha !... Je ne sais pas ce que j'ai. Je désire surtout voir Bob... Hem !... De tous les guichetiers, il est autant mon ami que le tien. Vois si Bob est dans sa loge et prie-le de venir me trouver. »

Les convives, consternés s'étaient tous levés.

« Cher père, je ne suis plus là-bas où vos yeux me cherchent... Me voici... à vos côtés.

— Oh ! te voilà, Amy ! Bien... hem... bien... ha ! Appelle donc Bob. S'il n'est pas de garde et qu'il ne se trouve pas dans la loge, dis à Mme Baugham d'aller le chercher. »

Elle essayait de l'attirer doucement et de l'emmener ; mais il résista et ne voulut pas la suivre.

« Je te répète, enfant, dit-il d'un ton mécontent, que je ne peux pas monter cet étroit escalier si Bob n'est pas là pour m'aider. Ha ! Envoie chercher Bob... le meilleur des guichetiers... Envoie-le chercher ! »

Il regarda autour de lui d'un air troublé, et se voyant entouré d'un grand nombre de personnes, il leur adressa ce discours :

« Messieurs et mesdames, mon devoir... ha !... m'oblige à... hem !... vous souhaiter la bienvenue. Soyez les bienvenus dans la prison de la Maréchaussée ! Notre territoire est un peu... ha !... restreint... La promenade pourrait être moins limitée... limitée ; mais plus vous resterez ici, plus elle vous paraîtra s'agrandir... et l'air, tout bien considéré, est fort salubre. La brise nous arrive des... ha !... des collines du comté de Surrey... Messieurs et mesdames, voici le café de l'endroit... hem !... entretenu au moyen de souscriptions volontaires... hem !... par les membres de la communauté. On y trouve en échange... de l'eau chaude... une cuisine commune... et divers autres petits avantages domestiques. Les habitués de la Maréchaussée veulent bien m'appeler leur père. Les étrangers aussi ont coutume de présenter leurs respects au... hem !... doyen de la communauté. Et, certes, si de longues années de résidence donnent des droits à... hem !... un titre si honorable, je puis, sans scrupule, réclamer...

hem !... cette distinction. Je vous présente mon enfant, messieurs et mesdames ; ma fille, qui est née ici ! »

Elle ne rougissait pas du lieu de sa naissance ni de son père. Elle était pâle, elle avait peur ; mais son seul souci était de le calmer et de l'emmener, par amour pour lui. Elle se tenait entre lui et tous ces visages surpris, appuyée contre sa poitrine et le visage levé vers le sien. Il l'entourait de son bras gauche, et de temps en temps, on entendait la voix de la jeune fille qui le suppliait tendrement de s'éloigner avec elle.

« Née ici, répéta le vieillard, versant des larmes ; élevée ici, messieurs et dames. Je vous présente ma fille : fille d'un père malheureux, c'est vrai ; mais... hem !... toujours gentleman. Pauvre, sans doute, mais... hem !... toujours fier, toujours fier... Il arrive... ha !... très-fréquemment que mes... hem !... admirateurs personnels... seulement mes admirateurs personnels... expriment le désir de reconnaître la position semi-officielle que j'occupe ici par l'offre... hem !... de divers petits tributs qui prennent ordinairement la forme d'un... ha !... témoignage... d'un témoignage pécuniaire. En acceptant ces... hem !... hommages volontaires rendus aux humbles efforts que je fais pour... hem !... maintenir la dignité... ha !... la dignité de la communauté, je dois dire, avant tout, que je ne crois pas compromettre par là ma position de gentleman... hem !... nullement... qui ? moi !... un mendiant !... Non pas, je repousse cette injure. Mais, en même temps, loin de moi l'idée d'offenser les nobles sentiments qui animent mes généreux amis, en hésitant à reconnaître que leurs offrandes sont... hem !... très-acceptables ; au contraire, j'avoue qu'elles sont on ne peut plus acceptables. Au nom de ma fille, sinon personnellement, je fais cet aveu sans le moindre scrupule et sans la moindre réticence ; mais sous toute réserve... hem !... sous toute réserve, bien entendu, de ma dignité personnelle. Messieurs et mesdames, Dieu vous bénisse. »

À cet endroit du discours, l'extrême déconvenue de Mme Merdle avait engagé la plupart des convives à se retirer dans les salles voisines ; les quelques curieux qui assistaient encore à cette triste scène ne tardèrent pas à les suivre, laissant la petite Dorrit et son père seuls avec les domestiques : « Mon cher père, mon père bien-aimé, ne voulez-vous pas m'accompagner maintenant ? » Mais non ; il répondait à ses supplications qu'il ne pourrait jamais gravir l'étroit escalier, si Bob ne venait pas l'aider. Où donc était

Bob ? Pourquoi personne ne voulait-il amener Bob ? Sous prétexte d'aller à la recherche de Bob, elle fit descendre son père au milieu des flots de joyeux invités qui arrivaient au bal, monta avec lui dans une voiture qui venait d'amener des danseurs, et le reconduisit chez lui.

Le large escalier de son palais romain prit, aux yeux de son cerveau malade, les proportions de l'étroit escalier de la prison de Londres ; et il ne permit à personne, sauf à la petite Dorrit et à l'oncle Frédéric, de le toucher. Ils parvinrent à le conduire, sans autre aide, jusqu'à la chambre, et à le coucher. À partir de ce moment, sa pauvre âme mutilée, ne se souvenant plus que de l'endroit où elle s'était brisé les ailes, supprima le rêve à travers lequel elle avait été emportée depuis, pour ne plus se rappeler que la prison de la Maréchaussée. Lorsqu'il entendait des pas résonner sur le pavé de la rue, il les prenait pour le pas monotone des détenus se promenant dans les cours de la geôle. Dès que l'heure de la fermeture avait sonné, il se figurait que tout étranger était exclu jusqu'au lendemain. Lorsque arrivait le moment de rouvrir les portes, il demandait avec tant d'inquiétude à voir Bob, qu'il leur fallut inventer une histoire et raconter comme quoi Bob... (il y avait de longues années qu'il était mort, ce pauvre Bob, le plus doux des guichetiers) avait attrapé un rhume, mais qu'il espérait être debout le lendemain, ou le surlendemain, ou dans trois jours au plus tard.

Le vieillard était devenu si faible, qu'il ne pouvait plus lever la main ; mais il n'en continua pas moins de protéger son frère comme par le passé, et il lui disait d'un ton affable, cinquante fois par jour, en le voyant debout à son chevet :

« Mon bon Frédéric, assieds-toi. Tu es beaucoup trop faible pour rester si longtemps debout. »

On essaya de lui amener Mme Général ; mais il ne la reconnut pas le moins du monde. Au contraire, il lui vint dans l'esprit un soupçon injurieux : il accusa cette dame distinguée de vouloir supplanter Mme Baugham et de se livrer à la boisson. Il lui adressa à cet égard des reproches si peu mesurés dans les termes et insista tellement pour qu'Amy allât prier le directeur de la mettre à la porte, que la veuve de l'intendant militaire ne reparut plus jamais après ce premier échec.

Sauf qu'il demanda une seule fois : « Tip est-il libre ? » le souvenir de ses deux autres enfants sembla s'effacer de sa mémoire. Mais celle qui avait tant fait pour lui et qu'il en avait si mal récompensée plus tard, resta toujours présente à sa mémoire. Non pas pour la ménager, pour chercher à lui épargner les veilles ou les fatigues ; il ne s'en inquiétait pas plus qu'autrefois. Non ; il l'aimait toujours à sa manière. Ils se trouvaient de nouveau dans la vieille prison de la Maréchaussée ; sa fille restait là pour le soigner ; il avait sans cesse besoin d'elle et ne pouvait se retourner sans son aide. Il alla même parfois jusqu'à lui dire qu'il ne regrettait pas tout ce qu'il avait souffert pour elle. Quant à la petite Dorrit, elle se penchait sur le lit, son visage paisible appuyé contre celui de son père, et elle aurait donné sa vie pour sauver les jours du pauvre malade.

Lorsqu'il eut continué pendant deux ou trois jours à s'affaiblir sans souffrance, elle remarqua qu'il était agacé par le tic tac de sa montre, une montre fastueuse qui semblait croire dans son orgueil qu'après le temps c'était elle qui réglait tout ici-bas. Elle la laissa s'arrêter mais cela ne suffit pas pour calmer l'inquiétude du vieillard, ce n'était pas là ce qu'il voulait. Enfin il trouva la force d'expliquer qu'il désirait obtenir de l'argent en mettant sa montre en gage. Il fut enchanté lorsque la petite Dorrit fit semblant de l'emporter dans ce but et parut prendre avec plus de plaisir qu'auparavant quelques gorgées de vin et quelques cuillerées de gelée.

La preuve que c'était bien là ce qu'il voulait, c'est que, le lendemain ou le surlendemain, il confia dans le même but à sa fille ses boutons de manche et ses bagues. Il éprouvait une merveilleuse satisfaction à la charger de ces commissions, et semblait croire qu'il prenait là des mesures pleines de sagesse et de prévoyance. Lorsqu'il eut disposé de ses bijoux, ou du moins de ceux qui avaient frappé sa vue, ce fut le tour de ses vêtements à attirer son attention ; et il est assez probable que son existence fut prolongée de quelques jours par la satisfaction qu'il éprouva de les voir porter, un à un, à quelque mont-de-piété imaginaire.

Ce fut ainsi que la petite Dorrit resta, pendant dix jours, penchée sur le lit du malade, la tête sur le même oreiller. Parfois elle était si fatiguée qu'elle s'endormait aussi. Puis elle se réveillait pour se rappeler, en versant d'abondantes larmes, quel était ce visage qui touchait le sien, pour voir

tomber peu à peu sur les traits chéris assoupis contre cet oreiller une ombre plus profonde que celle des murs de la prison de la Maréchaussée.

Petit à petit, on vit s'effacer, l'un après l'autre, jusqu'aux derniers dessins de ce superbe château en Espagne. Petit à petit, le visage ridé où ce plan se développait naguère devint calme et uni. Petit à petit, la réflexion des barreaux de la prison et des pointes en zigzag qui en couronnaient les murs disparut aussi. Petit à petit, la physionomie du vieillard, rajeunie par sa fin prochaine, ressembla plus que jamais, sous ses cheveux blancs, à celle de la petite Dorrit et s'affaissa dans le repos suprême.

D'abord le pauvre Frédéric en perdit presque la tête :

« Ô mon frère ! William, William ! Comment as-tu pu partir avant moi ! Comment as-tu pu partir sans moi ! Mourir le premier, toi si supérieur, si distingué, si noble ; me laisser là, moi, pauvre créature, qui ne suis bon à rien et qui n'aurais laissé de regret à personne ! »

Au premier moment cela fit du bien à la petite Dorrit d'avoir à s'occuper de quelqu'un, à consoler quelqu'un.

« Mon oncle, mon cher oncle, ne vous désolez pas ainsi ! Épargnez-moi ! »

Le vieillard ne fut pas sourd à ces dernières paroles. Lorsqu'il commença à se contraindre, ce fut afin de ne pas augmenter la douleur de sa nièce. Il ne songeait pas à lui-même ; mais il honorait et bénissait la petite Dorrit avec tout ce qui restait de force à son cœur, longtemps enseveli dans la peine, et qui ne se retrouvait un moment pour que se briser tout à fait.

« Ô mon Dieu ! s'écria-t-il avant de quitter la chambre, joignant ses mains ridées qu'il étendit sur la tête d'Amy. Mon Dieu, vous voyez cette enfant de mon frère mort ! Tout ce que je n'ai fait qu'entrevoir avec mes yeux de pécheur aveuglé, vous, vous l'avez vu clairement, dans la splendeur de votre sagesse ! Vous ne souffrirez pas qu'il tombe un seul cheveu de sa tête ! Vous la soutiendrez jusqu'à sa dernière heure, comme je sais qu'un jour vous la récompenserez dans l'éternité ! »

Jusqu'à près de minuit, ils se tinrent, tranquilles et tristes, dans une sombre salle, voisine de la chambre mortuaire. De temps à autre la douleur du vieillard cherchait quelque soulagement dans quelque explosion de sentiment pareille ; mais, outre que sa faiblesse n'eût pas longtemps résisté

à de pareils éclats, il n'avait pas oublié les paroles de sa nièce : *épargnez-moi !* Aussi il ne tardait pas à s'adresser des reproches et à se calmer. Il se contenta donc de répéter avec des sanglots que son frère était parti seul, seul ; qu'ils avaient débuté côte à côte dans la vie, que le malheur ne les avait pas séparés, qu'ils ne s'étaient pas quittés durant leurs longues années de pauvreté, qu'ils avaient vécu ensemble jusqu'à ce jour, et que son frère était parti seul, seul !

Ils se séparèrent, épuisés et abattus. Amy ne voulut quitter son oncle qu'après l'avoir reconduit dans sa chambre, où il se coucha tout habillé, sous une couverture dont sa nièce l'avait entouré. Alors elle se jeta elle-même sur son lit et s'endormit d'un profond sommeil : du sommeil de l'épuisement et d'un repos forcé, empreint encore du sentiment confus d'une grande affliction. Dors, bonne petite Dorrit ! Dors jusqu'au matin.

Il fit un beau clair de lune cette nuit-là ; mais la lune se leva tard. Lorsqu'elle eut atteint une certaine hauteur dans le paisible firmament, elle éclaira à travers les persiennes à moitié fermées la chambre solennelle où venaient de se dénouer toutes les misères d'une existence agitée. Deux êtres reposaient tranquillement dans cette chambre... Deux êtres également immobiles et impassibles, séparés en ce moment l'un et l'autre par un gouffre infranchissable, de tout ce qui s'agite et vit sur cette terre, qui va pourtant les réclamer bientôt.

L'un gisait sur le lit. L'autre, agenouillé au chevet, était penché sur le premier, les bras étendus paisiblement et sans roideur sur le couvre-pied, la tête baissée, de façon que les lèvres touchaient la main sur laquelle elles avaient exhalé leur dernier souffle. Les deux vieillards étaient devant leur père, bien au-dessus des jugements crépusculaires de ce monde ; bien au-dessus des brouillards et des obscurités terrestres.

CHAPITRE XX.

Qui sert de préface au chapitre suivant.

Les passagers du bateau à vapeur débarquent sur la jetée de Calais. C'est un triste et sombre endroit que Calais, lorsque la marée s'est retirée au niveau des basses eaux. Il n'y a d'eau tout juste que ce qu'il en faut pour permettre au paquebot d'approcher ; et en ce moment la barre, où quelques vagues viennent encore se briser, ressemble à un gros paresseux de monstre marin, qui laisse flotter à la surface de l'eau son corps endormi au soleil. Le maigre phare, tout blême, hantant la côte comme le fantôme d'un édifice qui a autrefois joui d'une certaine corpulence et possédé de vives couleurs, distille des larmes mélancoliques à la suite des derniers soufflets qu'il vient de recevoir des vagues. Les longues rangées d'affreuses solives noircies, humides, gluantes, endommagées par le mauvais temps, ornées de funèbres guirlandes d'herbes marines dont la marée les a entourées, pourraient passer pour quelque mystérieux cimetière maritime. Dans ce paysage sans cesse battu par les flots et par le vent, tout semble si humble et si mesquin, en face de ce vaste ciel gris, au bruit de la mer et de la brise, devant la ligne écumeuse des vagues qui attaquent la côte avec tant de fureur, qu'on s'étonne qu'il reste encore quelque chose de Calais, et que ses méchantes portes, ses méchantes murailles, ses méchants toits, ses méchants fossés, ses môles chétifs, ses remparts ignobles et ses rues plates, n'aient pas disparu depuis longtemps sous les attaques répétées de la mer envahissante, comme les fortifications que les enfants de la ville élèvent sur le sable de la plage.

Après avoir patiné sur des planches et des solives glissantes, gravi des marches humides et vaincu beaucoup de difficultés maritimes, les voyageurs commencent leur pérégrination peu confortable le long de la jetée de bois, où tous les vagabonds français et tous les réfugiés anglais de la ville (c'est-à-dire une bonne moitié de la population de Calais) se sont rassemblés pour empêcher ces malheureux de se remettre de leur émotion.

Après avoir soutenu l'examen minutieux des badauds anglais, après s'être vus saisis, abandonnés, repris successivement par tous les garçons d'hôtel français, dans une escarmouche à brûle-pourpoint, qui dure pendant un trajet d'environ trois quarts de mille, les nouveaux débarqués se trouvent enfin libres de pénétrer dans la ville et de s'enfuir chacun chez eux, vivement poursuivis.

Clennam, en proie à plus d'une inquiétude, faisait partie de cette troupe infortunée. Après avoir arraché les plus faibles de ses compatriotes à des situations précaires, il poursuivit seul son chemin ; ou du moins aussi seul qu'on peut l'être quand on a à ses trousses, environ à dix pas de distance, un gentleman indigène, protégé d'une cuirasse de graisse et coiffé d'une casquette de la même étoffe, qui vous crie sans relâche, sous prétexte de parler anglais :

« Hi ! Aïe say ! You ! Sire ! Aïe say ! Nice otle ^[1] ! »

Mais Clennam réussit enfin à distancer ce personnage hospitalier et à poursuivre sa route sans encombre. La ville avait un aspect tranquille après le tapage de la côte et de la jetée ; et si elle paraissait un peu triste, cette comparaison récente ne faisait pas regretter qu'elle fût plus animée. Il rencontra de nouveaux groupes de ses compatriotes, tous avec l'air assez râpé. On aurait dit de ces plantes éphémères qui avaient passé fleur, et qui n'avaient plus gardé que leur tige sèche et déchue. À les voir circuler dans le cercle limité des promenades de la petite ville, aujourd'hui, demain, et toujours, on se rappelait involontairement le préau où se récréaient les détenus de la Maréchaussée. Mais sans accorder à ces touristes plus d'attention qu'il n'en fallait pour faire cette remarque, en passant il se mit en quête d'une certaine rue et d'un certain numéro qui étaient gravés dans sa mémoire.

« C'est bien là l'adresse que Pancks m'a donnée, murmura-t-il en s'arrêtant devant une maison d'aspect lugubre. Je présume que ses renseignements sont exacts, et qu'il les a en effet découverts dans les papiers de M. Casby ; car autrement, je n'aurais jamais songé à venir chercher ici ma mystérieuse demoiselle. »

C'était une sombre maison, avec une triste muraille sur la rue, et une triste porte pour y entrer, dont la sonnette produisit deux tristes tintements

et dont le marteau renvoya un triste toc toc qui n'avait pas seulement l'air d'avoir la force d'effleurer la surface craquelée de la porte. Cependant cette porte s'ouvrit en grinçant sur son triste gond, il la referma derrière lui et entra dans une cour lugubre, où il fut arrêté par une autre muraille aussi triste que la première, que l'on avait essayé de tapisser de quelques tristes plantes grimpantes à moitié mortes, comme on avait voulu l'orner aussi d'une petite fontaine en rocaille, à moitié sèche, et la décorer d'une petite statue qui n'avait plus que la moitié de ses membres.

L'entrée de la maison se trouvait à gauche ; elle était garnie, ainsi que la porte cochère, de deux écriteaux qui annonçaient (en anglais et en français) qu'on trouvait là des appartements meublés à louer présentement. Une grosse paysanne réjouie, en jupon court, en bonnet blanc, et en boucle d'oreilles, parut à l'entrée d'une sombre allée ; et demanda, en montrant une rangée de dents qui n'étaient pas désagréables à voir :

« Aïe say ! Sire ! Chez qui allez-vous ? »

Clennam répondit en français qu'il désirait voir la dame anglaise.

« Entrez et montez, s'il vous plaît, » répliqua la paysanne employant aussi sa langue maternelle. Le visiteur s'empessa de profiter de la permission et suivit son guide par un escalier sombre et nu jusqu'à un salon qui donnait sur la triste cour aux plantes mortes, à la fontaine desséchée et au tronçon de statue.

« M. Blandois, dit Clennam.

— Très-bien, monsieur. »

Sur ce, la paysanne se retira et Arthur put examiner le salon. C'était le type invariable des salons de ses appartements meublés. Froid, triste et sombre. Parquet ciré, très-glissant, bon seulement pour y patiner, s'il y avait eu assez de place. Rideaux rouges et blancs aux croisées ; petite table ronde soutenue par un rassemblement de pieds tors ; chaises de paille inconfortables ; deux grands fauteuils de velours d'Utrecht où l'on avait autant de place qu'il en fallait pour ne pas y être à son aise ; un secrétaire, un miroir rapiécé qui faisait semblant d'être d'un seul morceau, deux vases de fleurs très-artificielles, éblouissantes de mauvais goût, et au milieu de la cheminée un guerrier grec qui venait d'ôter son casque, en train de sacrifier une pendule au génie de la France.

Au bout de quelques minutes, une porte qui communiquait avec une autre chambre s'ouvrit, et une dame se présenta. Elle témoigna beaucoup de surprise à la vue de Clennam et jeta un coup d'œil tout autour du salon, comme pour y chercher un autre visiteur.

« Pardon, mademoiselle Wade. Je suis seul.

— Ce n'est pourtant pas votre nom qu'on m'a annoncé.

— Non ; je sais cela. Veuillez m'excuser. L'expérience m'a appris que mon nom ne vous aurait guère disposée à m'accorder l'entrevue que je désirais ; c'est pour cela que je me suis permis de prononcer le nom d'une personne que je cherche.

— Permettez, reprit Mlle Wade l'invitant à s'asseoir, mais avec un geste si froid qu'il resta debout, quel nom avez-vous dit à la bonne ?

— Celui de Blandois.

— Blandois ?

— C'est un nom qui ne vous est pas inconnu.

— Je m'étonne, remarqua Mlle Wade en fronçant les sourcils, que vous continuiez, sans que personne vous en prie, à vous mêler ainsi de mes affaires et de mes connaissances. Je ne sais pas ce que tout cela veut dire.

— Pardon. Vous connaissez ce nom ?

— Que vous fait ce nom ? que me fait ce nom ? Qu'est-ce que cela vous fait que je le connaisse ou que je ne le connaisse pas ? Je connais bien des noms et j'en ai oublié encore davantage. Celui-ci peut être du nombre de ceux que je me rappelle ou du nombre de ceux dont je ne me souviens plus. Peut-être même l'entends-je aujourd'hui pour la première fois. Je n'ai aucune raison pour m'interroger là-dessus moi-même ou pour me laisser faire cette question.

— Si vous voulez bien me le permettre, je vous dirai le motif de mon importunité. J'avoue que j'insiste d'une façon très-pressante, et je vous prie d'excuser cette insistance. Le motif qui m'y pousse m'est tout personnel. Je suis bien loin d'insinuer qu'il vous concerne.

— Eh bien, monsieur, répondit Mlle Wade, en l'engageant de nouveau à s'asseoir avec un geste un peu moins hautain que la première fois, je suis heureuse de voir, au moins, qu'il ne s'agit plus, cette fois, de la vassale d'un

de vos amis, qui serait privée de son libre arbitre et qu'on m'accuserait d'avoir émancipée. J'écouterai votre motif, si vous voulez bien me l'expliquer.

— D'abord, afin de constater l'identité de l'individu en question, continua Clennam, je vous dirai qu'il s'agit de la personne que vous avez rencontrée à Londres il y a quelque temps. Vous vous rappelez l'homme à qui vous aviez donné rendez-vous près de la Tamise... dans l'Adelphi ?

— Vraiment, vous vous mêlez de mes affaires d'une façon inconvenante, dit Mlle Wade le regardant en face d'un air irrité. Comment savez-vous cela ? »

— Je vous prie en grâce de ne pas vous formaliser d'une indiscretion apparente... Je l'ai su par hasard.

— Par quel hasard ?

— Par un hasard bien simple : on vous a vue dans la rue causer avec lui.

— Vue !... qui m'a vue ? Est-ce vous, est-ce un autre ?

— Moi-même.

— Au fait, je lui ai parlé en pleine rue, dit-elle après quelques moments de réflexion, commençant à se calmer. Cinquante personnes ont pu me voir ; et quand elles m'auraient vue, cela me serait parfaitement égal.

— Je suis loin d'attribuer la moindre importance à ce fait ; si j'en parle, c'est pour vous expliquer ma visite. Ce n'est pas qu'il ait aucun rapport avec le sujet qui m'amène ni avec la faveur que j'ai à vous demander.

— Oh ! vous avez une faveur à me demander ? Je trouvais aussi, monsieur Clennam (le beau visage de Mlle Wade se tourna vers lui avec une expression d'amertume), que vos manières s'étaient bien radoucies depuis notre dernière rencontre. »

Il se contenta de protester légèrement de la main contre cette remarque sans la contredire. Il parla alors de la disparition de Blandois, dont elle avait sans doute eu connaissance ? — Non. Quelque probable que la chose pût sembler à M. Clennam, elle n'en avait pas entendu dire le premier mot. Il n'avait qu'à regarder autour de lui (ajouta Mlle Wade) pour juger par lui-même s'il était vraisemblable qu'aucune nouvelle de ce genre fût parvenue aux oreilles d'une femme qui restait enfermée dans une pareille retraite à se

dévoré le cœur. Après cette dénégation, à laquelle Clennam ne put s'empêcher de croire, elle lui demanda ce qu'il entendait par le mot de disparition. Cette question le conduisit à entrer dans des détails et à laisser entrevoir combien il désirait apprendre ce qu'était devenu cet homme, afin de dissiper les soupçons qui planaient sur la maison de sa mère. Mlle Wade l'écouta avec une surprise évidente et avec un intérêt puissant, quoique contenu, qu'il ne lui avait jamais vu témoigner auparavant. Cependant cet intérêt ne diminuait en rien la réserve de ses manières, toujours fières et décourageantes. Lorsqu'il se tut, elle se contenta de lui répondre :

« Vous avez oublié de me dire, monsieur, ce que j'ai à voir dans tout cela, et quelle est la faveur que vous avez à me demander. Seriez-vous assez bon pour réparer cette omission ?

— Je présume, reprit Arthur continuant ses efforts pour adoucir le maintien dédaigneux de son interlocutrice, qu'ayant eu des relations... oserais-je dire des relations confidentielles ?... avec cette personne...

— Vous êtes bien libre de dire ce que vous voudrez, remarqua Mlle Wade, comme je suis libre, de mon côté, de ne pas souscrire à vos hypothèses, monsieur Clennam.

— ... Qu'ayant eu du moins des relations personnelles avec cet homme, poursuivit Clennam, changeant la forme de sa phrase dans l'espoir de la rendre plus acceptable, vous pourrez me donner quelques détails sur ses antécédents, ses habitudes, sa profession, son lieu de résidence ordinaire ; que vous pourrez, en un mot, me mettre sur la trace de ce qu'il peut être devenu. Voilà la faveur que j'ai à vous demander, et je vous la demande dans une situation d'esprit qui, j'ose l'espérer, vous inspirera un peu de sympathie. Si vous avez un motif quelconque pour m'imposer des conditions, je le respecterai sans vous demander à le connaître.

— Vous m'avez vue par hasard causant dans la rue avec cet homme, remarqua Mlle Wade, qui, au grand dépit d'Arthur, s'occupait beaucoup plus de ses propres réflexions que de la prière même qu'il venait de lui adresser. Vous le connaissiez donc déjà avant cette rencontre ?

— Non... pas avant. Je ne l'ai connu que plus tard. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant, mais je l'ai retrouvé le soir même où l'en prétend

qu'il a disparu... dans la chambre de ma mère, pour tout dire... Je l'y ai laissé. Vous verrez dans cette affiche tout ce qu'on sait de lui. »

Il lui tendit un des avis imprimés qu'elle lut avec beaucoup d'attention et d'intérêt.

« Eh bien, je n'en savais pas tant sur son compte, » reprit-elle en lui rendant l'affiche.

Les traits de Clennam indiquèrent un vif désappointement, peut-être même annoncèrent-ils de l'incrédulité, car Mlle Wade ajouta, du même ton peu sympathique :

« Vous ne me croyez pas ? Pourtant, rien n'est plus vrai. Quant à des relations personnelles, il me semble qu'il en a *existé* aussi entre cet homme et votre mère. Et néanmoins, vous voulez bien la croire, lorsqu'elle vous déclare qu'elle ne le connaît pas davantage. »

Ces paroles, ainsi que le sourire qui les accompagnait, renfermaient une insinuation assez claire pour faire monter le sang aux joues de Clennam.

« Allons, monsieur, répéta-t-elle (on voyait qu'elle éprouvait un cruel plaisir à répéter ce coup de poignard), je serai aussi franche avec vous que vous pouvez le désirer. Je vous avouerai que, si je tenais à ma réputation (et heureusement je n'y tiens pas le moins du monde), ou si j'avais un nom à faire respecter (et heureusement encore, je ne me soucie pas du tout de ce que l'on peut penser de moi), je me regarderais comme fort compromise d'avoir eu affaire avec cet individu. Et pourtant, moi, il n'a jamais franchi mon seuil... il n'est jamais resté en conférence avec moi jusqu'à minuit. »

Elle vengeait une vieille rancune en tournant contre lui le sujet qu'il avait abordé le premier. Il n'était pas dans la nature de Mlle Wade de chercher à l'épargner ; elle n'éprouvait pas le moindre remords de lui causer cette peine.

« Je vous l'avouerai bien volontiers, s'écria-t-elle, cet homme est un misérable, un être vil et mercenaire, que j'ai rencontré pour la première fois rôdant à la poursuite de quelque proie en Italie, où j'étais il n'y a pas bien longtemps, et c'est là que j'ai acheté ses services, trouvant en lui un instrument commode pour certain but que j'avais en vue. Bref, je jugeai à propos, pour mon bon plaisir... pour la satisfaction d'un sentiment très-vif... de prendre un espion à mes gages. J'ai employé ce Blandois. Et je

suis persuadée que, si j'avais eu besoin de lui proposer un pareil marché, et le moyen de le payer assez cher ; s'il avait pu, de son côté, faire le coup dans l'ombre, sans courir de risques, il n'aurait pas fait plus de difficultés pour assassiner quelqu'un, qu'il n'en a fait pour accepter mon argent. C'est là, du moins, l'opinion que j'ai de lui, et je vois que c'est à peu près la vôtre. Madame votre mère, je le présume, car il m'est permis de faire comme vous des suppositions hasardées, professe sur lui une opinion contraire ?

— J'ai oublié de vous dire, reprit Clennam, que ma mère a été mise en rapport avec lui, par de malheureuses affaires commerciales.

— Il fallait bien, en effet, que ce fussent de malheureuses affaires qui la missent en rapport avec lui, répondit Mlle Wade, car l'heure induite à laquelle elle a reçu ce client n'est pas une heure de commerce.

— Vous supposez donc, dit Arthur, blessé par ces froides insinuations dont il avait déjà senti toute la force, qu'il y avait quelque chose...

— Monsieur Clennam, répliqua Mlle Wade avec beaucoup de sang-froid, veuillez vous rappeler que je ne suppose rien au sujet de cet homme. J'affirme, sans détour, que c'est un misérable prêt à tout faire pour de l'argent. Je présume que, lorsqu'un individu de ce genre va quelque part, c'est qu'on y a besoin de lui. Si je n'avais pas eu besoin de lui, vous ne nous auriez pas rencontrés ensemble. »

Torturé par cette persistance de Mlle Wade à lui tenir toujours sous les yeux le triste soupçon dont l'ombre avait déjà traversé son âme, Clennam resta silencieux.

« Notez bien, ajouta-t-elle, que je vous en parle ainsi, dans la supposition qu'il est encore de ce monde, car ce n'est qu'une supposition, et il peut tout aussi bien en avoir disparu, sans que j'en sache rien, ou même sans que je m'en soucie. Je n'ai plus besoin de lui. »

Arthur se leva lentement avec un profond soupir et d'un air découragé. Mlle Wade resta assise ; mais elle dit, après avoir lancé au visiteur un regard soupçonneux et en serrant les lèvres avec une expression de colère :

« Cet homme n'était-il pas le compagnon de choix de votre cher ami Henry Gowan ? Pourquoi donc ne priez-vous pas votre cher ami de venir à votre aide ? »

Clennam allait nier que Gowan fût son cher ami, mais le souvenir de ses luttes et de ses résolutions d'autrefois le retint ; il répondit :

« M. Gowan n'a pas revu Blandois depuis le départ de cet étranger pour l'Angleterre, il n'en sait pas davantage sur son compte. Blandois n'est d'ailleurs qu'une simple connaissance de rencontre faite en voyage.

— Une simple connaissance de rencontre, faite en voyage ! répéta Mlle Wade. Oui, votre cher ami a grand besoin de faire de nouvelles connaissances, afin de se divertir, grâce à la femme insipide qu'il a épousée. Je hais sa femme, monsieur. »

La colère avec laquelle Mlle Wade prononça ses paroles, colère bien remarquable chez une femme qui savait si bien se posséder, attira l'attention d'Arthur, et le tint cloué à sa place. La haine brillait dans les yeux noirs fixés sur lui, tremblait au coin des narines, et semblait embraser le souffle de Mlle Wade, dont les traits, d'ailleurs, n'avaient rien perdu de leur sérénité dédaigneuse, et qui conservait autant de calme et de grâce hautaine que si elle eût été complètement indifférente au fond.

« Tout ce que je puis dire à cela, mademoiselle Wade, remarqua Clennam, c'est que vous entretenez là, bien gratuitement, un sentiment que personne, à mon avis, ne saurait partager.

— Vous pouvez demander à votre cher ami, si cela vous plaît, quelle est son opinion à cet égard.

— Je ne suis pas assez intime avec mon cher ami, répondit Arthur en dépit de la détermination qu'il avait prise d'abord, pour me permettre de traiter avec lui un pareil sujet d'entretien.

— Je le hais : plus encore que sa femme, parce que jadis j'ai été assez dupe, assez traître envers moi-même, pour l'aimer... ou peu s'en faut. Vous ne m'avez vue, monsieur, que dans des circonstances ordinaires, et sans doute, vous m'avez prise pour une femme ordinaire, un peu plus volontaire seulement que les autres. Vous ne savez pas ce que j'entends par *haïr*, si vous ne me connaissez pas mieux que cela ; vous ne pouvez pas le savoir, à moins de savoir aussi avec quel soin je me suis étudiée moi-même, avec quel soin j'ai étudié tous ceux qui m'entourent. Voilà pourquoi je désire, depuis quelque temps, vous raconter ma vie... non pas afin d'obtenir votre estime, car je m'en soucie fort peu ; mais afin de vous faire comprendre,

lorsque vous songerez à votre cher ami et à sa chère épouse, ce que j'entends par le mot *hair*. Voulez-vous que je vous remette quelques pages que j'ai écrites et mises de côté à votre intention, ou dois-je les garder ? »

Arthur la pria de les lui donner. Elle s'approcha du secrétaire, l'ouvrit et prit dans un tiroir plusieurs feuilles pliées d'avance. Sans chercher le moins du monde à se concilier Arthur, mais paraissant plutôt s'adresser à son voisin pour justifier son entêtement à ses propres yeux, elle ajouta en lui remettant le manuscrit :

« Lorsque vous aurez lu ceci, vous saurez ce que j'entends par *hair* ! Mais brisons là, monsieur ; à Londres comme à Calais, que vous me trouviez logée en passant et d'une manière économique, dans une maison vide ou dans un appartement meublé, vous trouverez Henriette avec moi. Peut-être ne seriez-vous pas fâché de la voir avant de partir ? Henriette, venez ici ! »

Elle l'appela une seconde fois. Ce second appel fit apparaître Henriette, ci-devant Tattycoram.

« Voici M. Clennam, dit Mlle Wade. Il ne vient pas vous chercher, il a renoncé à cette idée... car je présume que, maintenant, vous ne songez plus à la réclamer ?

— N'ayant aucun titre, aucune influence à faire valoir... non.

— Monsieur ne vient pas vous chercher, Henriette, vous voyez ; mais néanmoins il vient encore chercher quelqu'un. Il voudrait mettre la main sur ce Blandois.

— Avec qui je vous ai rencontrée à Londres dans le Strand, lui rappela Clennam.

— Si vous savez quelque chose sur cet homme, Henriette, sauf qu'il arrivait de Venise... ce que nous savons tous... dites-le à M. Clennam en toute liberté.

— Je ne sais pas autre chose, répondit la jeune fille.

— Êtes-vous satisfait ? » demanda Mlle Wade.

Arthur n'avait aucune raison de croire qu'Henriette dissimulât la vérité ; les manières de Tattycoram étaient trop franches pour ne pas lui inspirer

cette conviction, quand même il aurait commencé par avoir des doutes. Il répliqua donc :

« Allons ! il me faudra chercher des renseignements ailleurs. »

Il ne se disposait pas encore à partir, mais, comme il se tenait déjà debout lorsque Tattycoram était entrée, elle crut qu'il s'en allait. Elle le regarda donc et lui demanda avec vivacité :

« Vont-ils bien, monsieur ?

— Qui cela ? »

Elle se retint car elle allait dire *eux tous*, elle jeta un coup d'œil vers Mlle Wade, et dit :

« M. et Mme Meagles.

— Ils allaient très-bien la dernière fois que j'ai reçu de leurs nouvelles. Ils sont en voyage. À propos, j'ai une question à vous faire. Est-il vrai qu'on vous ait vue là-bas ?

— Où ? où prétend-on m'avoir vue ? répliqua la jeune fille en baissant les yeux d'un air de mauvaise humeur.

— À Twickenham, devant la grille du jardin.

— Non, dit Mlle Wade. Elle n'y a pas remis les pieds.

— Vous vous trompez, interrompit Tattycoram. J'y suis allée la dernière fois que nous sommes retournées à Londres. J'y suis allée une après-midi que vous m'avez laissée seule, et j'ai regardé par la grille du jardin.

— Fille sans cœur ! s'écria Mlle Wade avec un mépris infini. Voilà donc tout le fruit de votre séjour chez moi, de nos conversations continuelles, de vos anciennes doléances ! C'était bien la peine !

— Quel mal y avait-il à aller jeter un coup d'œil à travers la grille ? répliqua Tattycoram. J'avais vu les volets fermés, je savais bien que la famille était absente.

— Qu'est-ce que vous aviez besoin là ?

— Je désirais revoir la maison, je sentais que cela me ferait plaisir de la revoir. »

Tandis que ces deux beaux et fins visages se tournaient l'un vers l'autre, Clennam devinait les tortures que ces deux natures violentes devaient

s'infliger l'une à l'autre.

« Oh ! fit Mlle Wade, qui adoucissait froidement son regard irrité, avant de détourner les yeux, si vous tenez tant à revoir l'enfer dont je vous ai retirée le jour où vous aviez fini par vous apercevoir du genre de vie que vous y meniez, c'est autre chose. Mais croyez-vous que ce soit de la franchise ? Est-ce là ce que je devais attendre de vous ? Est-ce là la fidélité sur laquelle je comptais ? Il me semblait que nous devions faire cause commune ! Allez, vous ne méritez pas la confiance que j'avais en vous. Vous ne méritez pas la protection que je vous ai accordée. Vous n'avez pas plus d'amour-propre qu'un chien couchant, et vous ferez mieux de retourner vers les gens qui vous ont traitée plus durement qu'on ne traite un épagneul à coups de fouet.

— Si vous parlez d'eux de cette façon-là, devant le monde, vous me forcerez à prendre leur défense, répondit Tattycoram.

— Allez les retrouver, riposta Mlle Wade. Retournez chez eux.

— Vous savez aussi bien que moi que je ne retournerai pas chez eux. Vous savez aussi bien que moi que je les ai quittés à tout jamais, et que je ne peux pas, que je ne veux pas les revoir. Alors laissez-les donc tranquilles au lieu d'en dire du mal, mademoiselle Wade.

— Vous préférez l'abondance que vous trouviez chez eux, à la maigre chère que vous faites ici. Vous les exaltez afin de m'abaisser. Mais devais-je m'attendre à autre chose ? N'était-ce pas facile à prévoir ?

— C'est faux ! s'écria Tattycoram, le teint animé. Vous dites le contraire de ce que vous pensez. Je le sais bien, ce que vous pensez. Vous me reprochez, sans en avoir l'air, de vivre à vos dépens faute d'autre ressource. Et vous comptez là-dessus pour me faire marcher à votre fantaisie, comme un enfant, et pour me faire dévorer tous les affronts ; tenez, vous ne valez pas mieux qu'eux. Mais, rayez cela de vos papiers ; ne croyez pas que je sois jamais assez apprivoisée, assez soumise pour endurer tout ça. Je vous répète que je suis allée regarder la maison parce que j'ai souvent pensé que j'aurai du plaisir à la revoir, et si je demande encore de leurs nouvelles, c'est que je les ai aimés autrefois, du temps que je croyais qu'ils étaient bons pour moi. »

Clennam intervint à cet endroit, pour dire qu'il était convaincu qu'ils la recevraient comme par le passé, si jamais elle désirait retourner chez eux.

« Jamais, s'écria-t-elle d'une voix irritée. Je ne ferai jamais cela ! Personne ne le sait mieux que Mlle Wade, malgré les reproches qu'elle m'adresse, parce qu'elle me voit sous sa dépendance. Je ne le sens que trop, que je suis sous sa dépendance et qu'elle est enchantée d'avoir quelque occasion de me le rappeler.

— Voyez le beau prétexte ! dit Mlle Wade avec non moins de colère, d'un ton de hauteur et d'amertume. Cherchez-en un autre, celui-là est trop usé pour que je ne voie pas à travers. C'est ma pauvreté qui vous fait regretter leur richesse. Retournez chez eux, retournez chez eux, et que cela finisse. »

Arthur Clennam contemplait ces deux femmes debout à quelques pas l'une de l'autre, dans cette triste chambre, entretenant toutes deux le feu de leur colère, décidées à torturer leur propre cœur et à se torturer l'une l'autre. Il ajouta quelques paroles pour prendre congé ; mais Mlle Wade se contenta d'incliner la tête, tandis qu'Henriette, affectant l'humilité d'une servante ou d'une esclave (humilité orgueilleuse, où il entrait plus de révolte que de résignation), parut croire qu'elle était trop peu de chose pour qu'on fît attention à elle, ou pour qu'il lui fût permis de faire attention aux autres.

Il descendit le sombre escalier tournant et regagna la cour, où l'aspect du mur tapissé de plantes mortes, de la fontaine desséchée, du piédestal sans statue, produisit sur lui une impression encore plus lugubre. Réfléchissant à ce qu'il venait de voir et d'entendre dans cette maison, à l'inutilité de ses efforts pour découvrir l'étranger suspect qui avait disparu, il retourna à Londres par le paquebot qui l'avait amené. Durant le trajet, il dépla le manuscrit de Mlle Wade, et lut ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

1. ↑ Hé ! dites donc ! Vous ! Monsieur ! Dites donc ! Bon hôtel ! (Anglais corrompu.)

CHAPITRE XXI.

Histoire d'un bourreau de soi-même.

J'ai le malheur de ne pas être une sotte. Dès mon jeune âge, j'ai découvert autour de moi une foule de choses que l'on croyait me cacher. Si, au lieu de tout voir, j'avais pu me laisser tromper, peut-être aurais-je mené une existence aussi calme que celle de la plupart des imbéciles de ce monde.

Mon enfance se passa chez ma grand'mère, ou du moins chez une dame qui jouait auprès de moi le rôle de grand'mère et qui en prenait le titre. Elle n'y avait aucun droit, mais moi... j'étais encore assez niaise pour ne pas m'en douter. Elle avait chez elle des enfants dont elle était bien la parente, et d'autres qui n'étaient que ses pensionnaires. Il n'y avait que des filles : dix en tout, en me comptant. Nous vivions ensemble et nous avions les mêmes maîtres.

Je devais avoir quelque chose comme douze ans lorsque je commençai à m'apercevoir de l'obstination que mes camarades mettaient à me protéger. On me dit que j'étais orpheline. Il n'y avait pas d'autre orpheline parmi nous ; et je m'aperçus (premier inconvénient de ne pas être une sotte) qu'elles cherchaient à me gagner le cœur par une pitié insolente avec un sentiment de leur propre supériorité. Avant d'être bien assurée de cette découverte, je voulus bien vérifier le fait. Je fis mainte et mainte expérience sur mes compagnes. Ce n'est qu'à grand'peine que je pouvais réussir à les fâcher contre moi. Et encore, dans ce cas-là, celle avec qui je m'étais brouillée ne manquait jamais de venir, au bout d'une heure ou deux, faire les avances d'une réconciliation. Je recommençai mille et mille fois, sans que jamais elles attendissent les miennes. C'étaient toujours elles qui me pardonnaient, dans leur vaniteuse indulgence. C'étaient déjà des femmes en miniature !

L'une d'elles devint mon amie de cœur. J'aimais cette petite mioche d'une affection passionnée, je ne sais pourquoi, car elle ne le méritait guère, et je ne puis m'en souvenir sans honte, bien que je fusse qu'une enfant à cette époque. Elle avait ce qu'on appelait un caractère aimable, un caractère affectueux. Elle savait distribuer de doux regards et de gracieux sourires à tout le monde. Je crois, qu'excepté moi, personne dans la pension ne se doutait qu'elle n'avait d'autre but que de me blesser et de me froisser.

Néanmoins, j'avais alors tant d'affection pour mon indigne amie, que mon existence en devint un orage continuel. On me grondait et on me punissait sans cesse parce que, disait-on, je la tourmentais ; en d'autres termes, parce que je l'accusais de perfidie et parce que je la faisais pleurer en lui montrant que je lisais au fond de son cœur. Cependant je l'aimais sincèrement.

Une année je fus engagée à passer les vacances chez ses parents.

Ce fut encore pis chez elle qu'à la pension. Elle avait une foule de cousins et de connaissances ; sa mère donnait des soirées dansantes, nous allions également en soirée chez les voisins, et partout, chez elle ou chez les autres, elle me fit endurer de cruelles tortures. Son dessein était de se faire aimer de tout le monde afin de me rendre folle de jalousie, de se montrer familière et aimante envers chacun, afin de me faire souffrir tous les tourments de l'envie. Le soir, lorsque nous nous trouvions seules dans notre chambre à coucher, je lui reprochais sa bassesse, lui montrant que je lisais couramment au fond de sa pensée ; alors elle se mettait à pleurer, s'écriait que j'étais bien cruelle avec elle, et versait de nouvelles larmes ; alors je la tenais dans mes bras jusqu'au matin, l'aimant plus que jamais et sentant que pour ne pas être exposée à de pareils chagrins, j'aimerais mieux l'enlacer ainsi et plonger avec elle au fond d'une rivière, où je la tiendrais encore contre mon cœur lorsque nous serions mortes toutes les deux.

Enfin, le temps vint de rompre nos relations et de mettre un terme à mes souffrances. Il y avait dans la famille de mon amie une tante qui ne m'aimait pas. D'ailleurs, je ne crois pas qu'il y eût dans toute la famille quelqu'un qui m'aimât ; mais je n'y tenais pas, je ne me souciais que de l'affection de ma camarade. La tante, qui était jeune, fixait souvent sur moi des yeux d'un air sérieux. C'était une femme insolente, qui se permettait de me regarder avec compassion. Le lendemain d'une des scènes dont j'ai

parlé, je descendis avant le déjeuner dans une serre. Charlotte (c'était le nom de ma perfide amie) y était déjà descendue, et j'entendis sa tante qui lui parlait de moi. Je m'arrêtai, cachée derrière les arbres, et j'écoutai.

La tante disait :

« Charlotte, Mlle Wade vous fait mourir à petit feu, et il faut que cela finisse. »

Je répète textuellement ses paroles.

Eh bien ! savez-vous ce que répondit Charlotte ? Vous croyez peut-être qu'elle eut la franchise de dire : « C'est moi, au contraire, qui fais mourir mon amie à petit feu, c'est moi qui la tiens sur la roue, c'est moi qui suis son bourreau ; ce qui ne l'empêche pas de me répéter chaque soir qu'elle m'aime tendrement, malgré tout ce que je lui fais souffrir. »

Non, sa première réponse confirma tout de suite l'opinion que j'avais d'elle, et donna raison à mon expérience. Elle commença par sangloter et pleurer (afin de s'assurer la sympathie de sa tante) et répondit :

« Ma chère tante, miss Wade a un mauvais caractère à la pension. Il y en a bien d'autres que moi qui font tout leur possible pour la changer, nous l'essayons toutes. »

Sur ce, la tante la caressa, comme si Charlotte, au lieu de dire un mensonge méprisable, avait exprimé un sentiment très-noble, et continua cette infâme comédie en répliquant :

« Mais il y a des limites à tout, ma chère enfant, et je vois que cette pauvre et misérable fille vous cause, en pure perte, plus de chagrin que n'en peut justifier l'effort le plus louable. »

Vous comprenez que la pauvre et misérable fille sortit de sa cachette et leur dit :

« Renvoyez-moi à la maison. »

Je ne dis pas un mot de plus à l'une ou à l'autre, ni à aucun membre de la famille, si ce n'est :

« Renvoyez-moi à la maison, ou j'y retournerai à pied, dussé-je marcher nuit et jour ! »

Lorsque j'arrivai chez moi, je dis à ma grand'mère supposée, que, si on ne me mettait pas ailleurs pour terminer mon éducation avant que cette fille revînt, avant même qu'aucune de ses camarades fût de retour, je me brûlerais les yeux en me jetant dans le feu plutôt que d'être exposée à voir encore leurs perfides visages.

Je me trouvais ensuite avec de jeunes femmes, et je ne tardai pas à reconnaître qu'elles ne valaient guère mieux que les enfants. Belles paroles et faux semblants d'amitié ; mais j'eus bientôt pénétré cette surface polie et je vis qu'au fond elles ne cherchaient qu'à m'humilier : elles ne valaient pas mieux que mes premières camarades. Avant de les quitter, j'appris que je n'avais ni grand'mère, ni aucun autre parent avoué. Cette nouvelle fut un trait de lumière qui m'expliqua mon passé et mon avenir. Elle me dévoila une foule d'occasions nouvelles dans lesquelles les autres avaient feint de me traiter avec considération ou de me rendre service, pour mieux triompher de ma position.

Un homme d'affaires tenait pour moi une petite somme en fidéicommis. Je devais être gouvernante. Je devins donc gouvernante, et j'entrai dans la famille d'un gentilhomme assez pauvre ; il avait deux enfants... deux petites filles... que les parents désiraient faire élever par la même institutrice. La mère était jeune et jolie. Dès le commencement, elle fit exprès de me traiter avec beaucoup de délicatesse. Je cachai ma colère ; mais je reconnus bientôt que ce n'était de sa part qu'une manière de jouer à la bonne maîtresse, et de se savoir gré de sa douceur avec sa servante, quand elle aurait pu la traiter de toute autre façon, si ç'avait été sa fantaisie.

J'ai dit que je ne témoignai aucun ressentiment. En effet. Mais je lui montrai, en ne me prêtant pas à ce manège, que je le comprenais à merveille. Lorsqu'elle me pressait de prendre du vin, je ne buvais que de l'eau. Si l'on servait quelque primeur, elle ne manquait jamais de m'en envoyer ; mais je refusais toujours et je ne touchais qu'aux plats délaissés. Ces échecs répétés de son patronage insultant me vengeaient à mes yeux et ravivaient en moi le sentiment de mon indépendance.

J'aimais les deux enfants. Elles étaient timides, mais disposées, en somme, à s'attacher à moi. Par malheur, il y avait dans la maison une nourrice, femme aux joues roses et potelées, qui ne faisait que m'agacer en ayant toujours l'air d'être gaie et de bonne humeur ; elle avait soigné les

deux enfants dès leur naissance et s'en était fait aimer déjà avant mon arrivée. Je crois que j'aurais pu me résigner à mon sort sans cette femme. Ses ruses habiles pour accaparer sans cesse l'affection des enfants à mon préjudice auraient trompé bien des gens à ma place ; mais j'y vis clair dès les premiers jours. Sous prétexte d'arranger mon appartement, de me servir ou de prendre soin de mes effets (ce qu'elle semblait faire avec beaucoup de complaisance et de fidélité), elle ne nous quittait jamais. La plus adroite de ses nombreuses ruses consistait à feindre de vouloir me concilier l'esprit de mes élèves. Elle leur faisait la leçon et les cajolait sans cesse afin de les rapprocher de moi.

« Venez voir votre bonne Mlle Wade, venez voir votre chère Mlle Wade, venez voir votre jolie Mlle Wade. Elle vous aime beaucoup. Mlle Wade est très-savante ; elle a lu une quantité de livres et peut vous raconter des histoires bien plus belles et plus amusantes que les miennes. Venez écouter Mlle Wade ! »

Comment aurais-je pu fixer l'attention de mes élèves, lorsque j'étais tout entière à la rage que me causaient ces noires faussetés ? Comment aurais-je pu m'étonner de voir leurs innocents visages se détourner du mien et leurs petits bras s'enrouler autour du cou de cette nourrice, au lieu de s'enlacer autour du mien ? Alors elle me regardait, après avoir écarté les boucles de cheveux blonds qui l'aveuglaient et me disait :

« Elles reviendront, allez, mademoiselle Wade ; les chères petites ne tarderont pas à vous aimer, car elles sont bien simples et affectueuses, madame ; ne vous découragez pas pour si peu, madame ! »

Et tout cela pour me cacher la joie de son triomphe !

Cette femme avait encore trouvé un moyen de me tourmenter. Souvent, lorsqu'elle m'avait plongée dans des idées noires par des moyens perfides comme ceux-là, elle attirait sur moi l'attention des enfants, afin de leur montrer la différence qu'il y avait entre elle et moi.

« Chut ! pauvre Mlle Wade est souffrante. Ne faites pas de tapage, mes chéries ; elle a mal à la tête. Venez la consoler. Venez-lui demander si elle va mieux, venez la prier de se coucher un peu. J'espère que vous n'avez rien qui vous tourmente, madame ? Ne vous laissez pas abattre comme ça, madame. »

Cela devint insupportable. Ma maîtresse étant entrée chez moi un jour que j'étais seule, et dans une situation d'esprit qui ne me permettait pas de cacher plus longtemps mes souffrances, je lui dis que je me voyais obligée de la quitter. Je ne pouvais plus supporter la présence de cette nourrice.

« Mademoiselle Wade ! Mais notre pauvre Dawes vous est dévouée ; elle ferait tout au monde pour vous ! »

Je savais d'avance ce qu'elle me répondrait ; j'y étais préparée, je me contentai de répliquer qu'il ne m'appartenait pas de contredire ma *maîtresse*, mais que je ne pouvais plus rester.

« J'espère, mademoiselle Wade, dit milady, prenant tout à coup ce ton de supériorité qu'elle avait eu tant de peine à étouffer jusqu'alors, que je n'ai jamais rien dit ni rien fait depuis que nous sommes ensemble qui vous autorise à vous servir de ce mot désagréable. Si J'ai fait avec vous la maîtresse, ce ne peut être que par inadvertance. Parlez-moi franchement, je vous prie. »

Je répondis que je n'avais aucune plainte à faire, ni à ma maîtresse, ni de ma maîtresse ; mais que je ne pouvais plus rester. Elle hésita un instant ; puis, s'asseyant à côté de moi, posa sa main sur la mienne. Comme si l'honneur d'une pareille familiarité devait effacer mes souvenirs pénibles !

« Mademoiselle Wade, je crains que votre tristesse ne tienne à des causes sur lesquelles je ne puis rien. »

Le souvenir que ces paroles réveillaient en moi me fit sourire, et je lui répondis :

« Oui, c'est sans doute parce que j'ai un mauvais caractère.

— Je n'ai pas dit cela.

— C'est un moyen facile d'expliquer tout.

— En effet ; mais je ne l'ai pas dit. Le sujet que je voudrais aborder est tout autre. Mon mari et moi, nous en avons causé plusieurs fois en voyant avec chagrin que vous ne paraissiez pas à votre aise avec nous.

— À mon aise ? Oh ! vous êtes de si grands personnages, milady !

— Je suis désolée d'avoir employé une phrase qui prêtait apparemment à une interprétation toute contraire à ma pensée. » Elle n'avait pas prévu ma réponse et elle en était toute honteuse. « Je voulais seulement dire que vous

ne paraissent pas heureuse avec nous... Le sujet est assez difficile à aborder ; mais entre jeunes femmes on peut... bref, nous craignons que vous ne vous laissiez dominer par une circonstance dont personne ne saurait vous rendre le moins du monde responsable. Dans ce cas, nous vous supplions de ne pas vous en faire un sujet de chagrin. Mon mari (tout le monde le sait) avait lui-même une sœur bien-aimée qui n'était pas sa sœur aux yeux de la loi, mais que tout le monde aimait et respectait néanmoins... »

Je devinai immédiatement que, si ces gens m'avaient acceptée pour gouvernante, c'était en souvenir de cette sœur défunte, pour triompher de moi et se targuer de la supériorité de leur naissance. Je compris également que c'était la connaissance que la nourrice avait de ce secret qui l'encourageait à me tourmenter comme elle le faisait. L'espèce de frayeur que j'inspirais aux deux enfants me disait assez qu'elles avaient une vague idée que je ne ressemblais pas à tout le monde. Je quittai cette maison le soir même.

Après une ou deux expériences de ce genre qui durèrent moins longtemps encore et dont il est inutile de parler ici, j'entrai dans une autre famille où je n'avais qu'une seule élève : une jeune fille de quinze ans, l'unique enfant de la maison. Les parents étaient assez âgés, riches et d'un rang élevé. Entre autres visiteurs, un neveu qu'ils avaient élevé fréquentait la maison. Il me fit la cour. Je le repoussai résolûment, car j'étais bien décidée, en entrant dans cette maison, à ne pas souffrir qu'on me montrât de la pitié ou de la condescendance. Mais il m'écrivit une lettre par suite de laquelle nous échangeâmes une promesse de mariage...

Il avait un an de moins que moi, et il paraissait plus jeune encore qu'il ne l'était en effet. Il arrivait en congé des Indes, où il occupait un emploi qui devait sous peu le mettre dans une très-belle position. Nous devions nous marier dans un délai de six mois et partir aussitôt pour Bombay. Il fut convenu qu'en attendant je continuerais à habiter avec la famille. Personne n'avait soulevé la moindre objection.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il avait beaucoup de goût pour moi ; autrement, je me garderais d'en parler. La vanité n'est pour rien dans cette déclaration, car sa passion me fatiguait. Il ne cherchait pas à la cacher. Il me faisait sentir, sans le vouloir dans ce monde opulent, qu'il m'avait achetée

pour ma beauté et qu'il désirait en faire parade afin de montrer qu'il ne m'avait pas payée trop cher. Je m'aperçus que ses amis, à leur tour, m'examinaient sérieusement dans leur esprit pour découvrir ce que je pouvais au juste valoir. Je résolus de ne pas satisfaire leur curiosité. Lorsqu'il y avait du monde, je restais impassible et silencieuse ; je me serais laissé tuer plutôt que de faire étalage de mes mérites pour obtenir leur bonne opinion.

Il me dit que je ne me rendais pas justice. Je lui répondis qu'il se trompait, et que c'était justement parce que je me rendais justice que je ne voulais pas m'abaisser jusqu'à chercher à me rendre propices des gens dont je ne me souciais pas. Il parut affligé et désagréablement surpris, lorsque j'ajoutai que je le priais de ne pas afficher sa tendresse en public ; cependant il me promit de sacrifier à ma tranquillité même ces élans sincères de son affection.

Sous prétexte de m'obéir, il se mit à prendre sa revanche. Pendant des heures entières, il se tenait éloigné de moi, causant avec la première venue de préférence. Bien des fois je suis restée seule, sans que personne s'occupât de moi, pendant la moitié de la soirée, tandis qu'il s'entretenait avec sa jeune cousine, mon élève. Je voyais bien que tout le monde se disait qu'ils eussent fait ensemble un couple mieux assorti. Je restais isolée dans mon coin, devinant leurs pensées, sentant que la jeunesse de mon prétendu me rendait ridicule et ne pouvant me pardonner de l'aimer.

Car je l'ai aimé. Quelque indigne qu'il fût de mon amour, quelque peu sensible qu'il fût aux angoisses qu'il me causait et qui auraient dû me valoir de sa part une reconnaissance et un dévouement éternels... je l'ai aimé. J'étouffais ma colère lorsque mon élève vantait son cousin, feignant de croire que cela devait me faire plaisir, tandis qu'elle savait très-bien que, dans sa bouche, cet éloge devenait plutôt une insulte. J'endurais tout cela par amour pour lui. Oui : même à l'époque où, assise à l'écart, en sa présence, je me rappelais mes griefs et me demandais si je ne quitterais pas à l'instant cette maison pour ne plus le revoir, je l'aimais.

Sa tante (n'oubliez pas qu'elle était aussi ma maîtresse) ajoutait, avec préméditation et de parti pris, à mes tourments et à mes souffrances. Elle prenait plaisir à s'appesantir sur le train de vie que mon mari et moi nous devions mener aux Indes, et sur les gens haut placés que je recevrais

lorsque son neveu serait monté en grade. Mon orgueil se révoltait contre cette façon éhontée de faire ressortir la différence qu'il y aurait entre mon nouveau genre de vie et la position dépendante que j'occupais alors. Cependant je parvins à cacher mon indignation ; mais je lui laissai entrevoir que je comprenais ses intentions, et je me vengeai en affectant beaucoup d'humilité. « Ce serait là beaucoup trop d'honneur pour moi, disais-je. Je craignais de n'avoir pas la force de supporter un pareil changement. Une pauvre gouvernante, la gouvernante de sa fille, aspirer à une pareille distinction ! » Elle n'était pas à son aise, ils étaient tous gênés, en m'entendant répondre avec cette feinte modestie. Ils voyaient bien que je la comprenais parfaitement. C'est au moment où mes souffrances étaient à leur comble, où je me sentais le plus irritée contre mon prétendu, qui s'obstinait à rester indifférent à toutes les angoisses et à tous les déboires qu'il me causait, que votre cher ami, monsieur Gowan, reparut dans la maison. Il y était reçu depuis longtemps sur un pied d'intimité, il venait de faire un voyage. Au premier coup d'œil il devina la situation et me comprit.

C'était la première personne que je rencontrais qui eût compris mon caractère. Il ne lui fallut pas trois visites pour me convaincre qu'il lisait dans ma pensée. Je le vis clairement à la façon froidement cavalière dont il parlait de ce mariage. Je le vis clairement dans ses légères protestations d'estime pour mon prétendu, dans son enthousiasme à propos du bonheur et du brillant avenir qui nous attendait, dans ses félicitations au sujet de nos richesses futures, qu'il comparait avec sa propre pauvreté... dans ses phrases ambiguës, amusantes et pleines de railleries cachées. Il attisa de plus en plus ma colère, me rendit de plus en plus méprisable à mes propres yeux, en me présentant ce qui m'entourait sous un jour odieux, tout en ayant l'air de tout admirer et de vouloir me faire partager son admiration. Il ressemblait au squelette endimanché de la collection des gravures hollandaises ; quelle que fût, vous savez, la personne à laquelle il donnât le bras, jeune ou vieille, belle ou laide ; qu'il dansât, chantât, jouât ou priât avec elle, il en faisait un spectre.

Vous comprendrez facilement que les félicitations de votre cher ami étaient de vrais compliments de condoléance ; que, lorsqu'il paraissait vouloir me calmer, il mettait à nu mes plaies les plus douloureuses ; que, lorsqu'il déclarait que « mon fidèle berger était le garçon le plus aimant du

monde et qu'il avait le cœur le plus tendre qui eût jamais battu sur la terre, » il réveillait mes vieilles craintes de m'exposer au ridicule par cette union disproportionnée. Il ne me rendait pas là un grand service, direz-vous, mais je lui savais gré de me renvoyer l'écho de ma pensée et de confirmer ce que je savais déjà. Aussi, ne tardai-je pas à préférer la société de votre cher ami à toute autre.

Lorsque je m'aperçus (et cela ne tarda pas non plus) que cette préférence excitait la jalousie de mon futur, je recherchai plus que jamais la société de M. Gowan. Avait-on fait des façons pour exciter ma jalousie, à moi ? et tous les tourments devaient-ils donc être de mon côté ? Non. Qu'il apprenne aussi à les connaître ! J'étais enchantée de les lui faire connaître, enchantée de croire qu'il en souffrait cruellement ; c'était bien mon espérance. D'ailleurs, comme il me semblait pâle à côté de M. Gowan, qui savait me traiter en égale et disséquer sans préjugé les misérables mannequins qui nous entouraient !

Ceci dura jusqu'au jour où la tante, *ma maîtresse*, prit sur elle de m'adresser des observations. Cela ne valait pas la peine d'en parler, me dit-elle ; elle savait que je n'y mettais aucune intention ; mais elle croyait devoir me faire remarquer, sachant qu'une simple remarque suffirait, qu'il vaudrait peut-être mieux rechercher un peu moins la société de M. Gowan.

Je lui demandai comment elle pouvait savoir si je n'y mettais pas d'intention. Elle pouvait toujours garantir, me dit-elle, que je n'avais aucune mauvaise intention. Je la remerciai en lui faisant observer que je préférais me servir de caution à moi-même. Peut-être ses autres domestiques seraient-elles heureuses d'obtenir de leur maîtresse un certificat de bonne vie et mœurs, mais, pour ma part, je croyais pouvoir m'en passer.

L'entretien continua ; je fus entraînée à lui demander pourquoi elle était si convaincue qu'il suffirait d'une simple observation de sa part pour que je m'empressasse d'obéir. Était-ce à cause du mystère de ma naissance, était-ce pour le salaire dont on payait mes soins ? Je ne m'étais pourtant pas vendue corps et âme. Milady croirait-elle par hasard que son neveu était allé à une foire d'esclaves pour y acheter sa femme ?

Il est probable que, tôt ou tard, nous en serions venues là ; mais ma maîtresse aimait mieux brusquer les choses. Elle me dit, avec une pitié bien

jouée, que j'avais un malheureux caractère. Ennuyée d'entendre toujours répéter cette méchante calomnie, je ne me contins plus ; je lui dis tout ce que je savais d'elle, tout ce que j'avais compris, tout ce que j'avais souffert depuis que j'avais été assez méprisable pour accepter l'offre de son neveu. Je lui dis que M. Gowan était le seul qui m'eût apporté quelque soulagement dans l'état de dégradation que j'avais subi trop longtemps et dont je sortais trop tard ; mais que je ne les reverrais plus.

En effet, ils ne m'ont plus revue.

Votre cher ami me suivit dans ma retraite et s'égaya beaucoup au sujet de cette rupture, bien qu'il fût désolé de la triste position où je laissais ces bonnes gens (les meilleurs qu'il eût jamais rencontrés), et qu'il regrettât la cruelle nécessité qui m'obligeait à mettre à la torture de pareils innocents. Il ne tarda pas à me jurer (et il disait vrai : je ne le croyais pas alors) qu'il ne méritait pas d'être agréé par une femme douée d'aussi grands talents et d'une telle force de caractère ; mais... Enfin !...

Votre cher ami m'amusa et s'amusa lui-même aussi longtemps que bon lui sembla ; puis il finit par me rappeler que nous étions tous les deux des gens du monde, que nous comprenions la vie, que nous savions bien que les romans sont des plaisanteries qui ne doivent pas durer éternellement, que nous étions trop sensés l'un et l'autre pour ne pas chercher fortune chacun de notre côté ; bien convaincu que, si jamais nous nous rencontrions plus tard, nous serions toujours les meilleurs amis du monde. Voilà tout ce qu'il me dit, et je ne daignai pas le contredire.

J'appris justement bientôt qu'il faisait la cour à celle qu'il a épousée depuis, et que les parents de la demoiselle l'avaient emmenée afin de les séparer. Je me mis à la haïr tout de suite autant que je la hais aujourd'hui ; et, par conséquent, je ne lui souhaitai qu'une chose, c'était d'épouser M. Gowan. Mais j'avais une envie irrésistible de la voir... Je sentais que ce serait là un de mes derniers plaisirs. Je voyageai un peu dans ce but ; je finis par la rencontrer ainsi que vous. Si je ne me trompe, vous n'aviez pas encore fait la connaissance de votre cher ami, qui, à cette époque, ne vous avait pas non plus accordé ces témoignages d'affection qu'il vous a prodigués depuis.

Durant ce voyage, je rencontrai une pauvre fille dont la position avait une singulière analogie avec la mienne, et chez qui je remarquai avec intérêt, avec plaisir, des symptômes de cette révolte qui m'est naturelle contre le patronage et l'égoïsme orgueilleux qu'on décore des beaux noms de bonté, protection, bienveillance, et cætera. On répétait sur tous les tons qu'elle avait un malheureux caractère. Sachant très-bien par moi-même ce que voulait dire cette phrase commode, et désirant une compagne qui ne fût pas plus que moi dupe de ces hypocrisies, je résolus d'arracher cette jeune fille à son esclavage et de la soustraire à l'injustice qui lui navrait le cœur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'y réussis.

Depuis, elle a vécu avec moi, partageant mes faibles ressources.

CHAPITRE XXII.

Qu'est-c' qui passe ici si tard ?...

Arthur Clennam avait entrepris son inutile voyage à Calais au milieu d'un surcroît de besogne. Certain gouvernement barbaresque, qui possédait de précieux domaines sur la mappemonde, avait besoin des services d'un ou deux ingénieurs, inventifs et résolus ; de gens pratiques, capables de fabriquer, avec les meilleurs éléments qu'ils trouveraient sous la main, les ouvriers et les engins dont ils pourraient avoir besoin ; capables de déployer autant de hardiesse et de ressources ingénieuses dans l'application de ces éléments à leurs projets, qu'ils en avaient montré dans la conception même du plan. Comme cette puissance n'était qu'une puissance barbaresque, elle n'eut pas seulement l'idée d'enterrer ce grand projet national dans les bureaux d'un ministère des Circonlocutions, où l'on cache au fond d'une cave tout vin capiteux jusqu'à ce qu'il soit tout à fait éventé et que les travailleurs qui ont cultivé la vigne ou pressé les grappes pour le faire, soient réduits en poussière. Avec une ignorance digne de ces gens-là, elle prit les mesures les plus efficaces et les plus énergiques pour arriver au résultat voulu, sans témoigner le moindre respect pour le grand art politique de tout entraver. Au contraire, voyez un peu ce que c'est que des barbares, elle ne savait que porter des coups mortels à cette science mystérieuse, dans la personne des sujets éclairés qui se seraient avisés de la pratiquer chez elle.

On commença donc par chercher et par trouver les hommes dont on avait besoin : ce qui, soit dit en passant, était déjà un procédé barbare et irrégulier. Puis, lorsqu'on eut mis la main sur ces hommes, on leur témoigna beaucoup de confiance et de respect (nouvelle preuve d'une complète ignorance des règles de la politique), et on les invita à venir tout de suite se mettre à l'œuvre. Bref, on les traita comme des hommes qui sont bien

décidés à accomplir leur promesse et à exiger de ceux qu'ils emploient qu'ils en fassent autant de leur côté.

Daniel Doyce était un des ingénieurs en question. On ne pouvait guère prévoir s'il serait obligé de s'absenter pendant des mois ou pendant des années. Les préparatifs de départ, l'exposé consciencieux des résultats détaillés de l'association que Clennam crut devoir lui soumettre, avaient nécessité un travail constant et rapide qui avait occupé Arthur nuit et jour. Il avait profité du premier moment de loisir pour traverser la Manche, et s'était empressé de revenir faire ses adieux à son associé.

Il exposa alors à Daniel Doyce, avec beaucoup de soin et de précision, l'état des profits et des pertes, des déboursés à faire et des rentrées sur lesquelles on pouvait compter. Le mécanicien suivit tous ces détails avec sa patience habituelle, admira beaucoup l'ordre dans lequel on les lui présentait. Il éprouvait, à voir cette apuration des comptes, le même intérêt que s'il avait rencontré là un mécanisme plus ingénieux qu'aucun de ceux qu'il avait inventés, et tout était fini qu'il les regardait encore, soulevant son chapeau sur sa tête par les bords, comme absorbé dans la contemplation d'une invention magnifique.

« Tout cela est d'un ordre et d'une régularité admirables, Clennam. Rien ne saurait être plus clair ni mieux tenu.

— Je suis heureux de votre approbation, Doyce. Maintenant, quant à l'emploi de nos fonds pendant votre absence et à la conversion des capitaux que nous pourrons avoir besoin de faire de temps à autre... »

Son associé l'interrompt.

« Quant à cela et à toutes les autres questions de ce genre, c'est votre affaire. Vous continuerez d'agir pour nous deux, ainsi que vous l'avez fait jusqu'à présent, et à me soulager d'un fardeau qui me pesait beaucoup.

— Et pourtant, comme je vous le répète souvent, vous avez tort de déprécier vos talents d'administrateur.

— Peut-être bien, répondit Doyce en riant, mais aussi peut-être que non. J'ai une autre vocation que j'ai mieux cultivée que celle-là et pour laquelle je me crois plus d'aptitude. J'ai pleine et entière confiance en mon associé, et je suis convaincu que tout ce qu'il fait est pour le mieux. Je n'ai de préjugé, en ce qui concerne l'argent et les chiffres, que sur un point,

continua Doyce posant sur le collet d'Arthur son pouce plastique, c'est contre la spéculation. Je ne m'en connais pas d'autre. Et encore peut-être que ce préjugé provient de ce que je n'ai jamais mûrement réfléchi là-dessus.

— Mais il ne faut pas appeler cela un préjugé, mon cher Doyce, c'est au contraire une grande preuve de bon sens.

— Je suis enchanté que ce soit votre opinion, répliqua Daniel avec son œil gris plein de douceur et de bonhomie.

— Une demi-heure avant que vous fussiez descendu je faisais justement la même remarque à Pancks, qui est monté me dire bonjour en passant. Nous sommes convenus que la manie des placements aléatoires est la plus dangereuse, comme aussi la plus commune de ces folies qui souvent mériteraient plutôt le nom de vices.

— Pancks ? dit Doyce soulevant son chapeau par derrière et faisant un signe de tête qui dénotait une grande confiance dans le remorqueur de M. Casby. Oui, oui ! c'est un homme prudent que Pancks.

— Un homme très-prudent, un modèle de prudence. »

La prudence de M. Pancks parut causer aux deux associés une satisfaction dont leur conversation n'expliquait pas très-clairement les motifs.

« Et maintenant, mon digne associé, ajouta Daniel après avoir consulté sa montre, puisque le vent et la marée n'attendent personne, et que je suis prêt à me mettre en route avec armes et bagages, un dernier mot. J'ai une prière à vous adresser.

— Tout ce que vous pourrez me demander... pourvu (Clennam se dépêcha de formuler son exception, que lui avait suggérée tout de suite la physionomie de son associé) qu'il ne s'agisse pas d'abandonner votre invention.

— C'est justement ce que j'allais vous prier de faire, et vous le savez fort bien.

— Dans ce cas, je vous dirai *Non*, mille fois *Non*. À présent que j'ai commencé, il faut que j'obtienne de ces gens-là une raison nette et claire,

un rapport officiel, quelque chose, enfin, qui ressemble à une réponse catégorique.

— Vous n’obtiendrez jamais cela, répliqua Doyce secouant la tête. Croyez-en mon expérience. Jamais !

— J’aurai toujours essayé. Cela ne peut pas faire de mal.

— Je ne sais pas trop, répondit Doyce, posant la main sur l’épaule de son associé d’une façon persuasive. Cela m’a fait du mal, à moi, mon ami. Ils m’ont vieilli, fatigué, tracassé, découragé. Cela ne fait de bien à personne, de voir user sa patience et de se croire victime d’une injustice. Quelquefois même je me figure que les délais et les fins de non-recevoir de ces messieurs vous ont déjà enlevé de votre élasticité.

— Des inquiétudes personnelles ont pu produire cet effet pour le moment ; mais les tracasseries officielles n’y sont pour rien. Pas encore. Je suis encore intact de ce côté-là.

— Alors, vous ne voulez pas accéder à ma demande ?

— Non, décidément. Je rougirais de lâcher pied sitôt, lorsqu’un homme plus âgé, beaucoup plus intéressé que moi dans la question, a résisté avec fermeté pendant tant d’années. »

Voyant qu’il n’y avait pas moyen d’ébranler la résolution d’Arthur, Daniel Doyce accepta cordialement sa poignée de main, et, jetant un coup d’œil d’adieu tout autour du petit bureau, descendit avec son compagnon. Doyce devait commencer par se rendre à Southampton pour rejoindre le petit état-major avec lequel il allait voyager. Un fiacre bien rempli et bien chargé stationnait devant la porte, tout prêt à emporter le mécanicien. Des ouvriers s’étaient rassemblés pour souhaiter bon voyage à leur patron, dont ils paraissaient très-fiers.

« Bonne chance, monsieur Doyce ! cria l’un d’eux.

— Les gens chez qui vous allez pourront toujours se vanter d’avoir un homme parmi eux, un homme qui connaît ses outils et que ses outils connaissent, un homme prêt à faire la besogne et qui sait la faire... et si ce n’est pas là un homme, c’est qu’il n’y a plus d’homme, » dit un autre.

Ce discours, prononcé par un improvisateur enrôlé, placé au dernier rang, qu’on n’avait jamais soupçonné de dispositions oratoires, fut accueilli

par trois salves d'applaudissements, et, à partir de ce moment, il compta parmi ses camarades comme un personnage distingué. Dans l'intervalle de ce triple hurra, Daniel leur adressa à tous un cordial : « Adieu, mes amis, » et la voiture disparut comme si une machine pneumatique l'eût aspiré de la cour du *Cœur-Saignant*.

Le sieur Baptiste, ce brave petit homme, plein de reconnaissance, qui, à raison du poste de confiance qu'il occupait dans la maison, se trouvait parmi les ouvriers, avait poussé des *hourras* aussi énergiques que la nature permet à un pauvre diable d'étranger de le faire. Car, à vrai dire, il n'est pas de nation au monde qui sache acclamer comme les Anglais ; quand ils s'excitent et s'encouragent les uns les autres par leurs bravos, on croirait entendre passer toute l'histoire d'Angleterre et voir se déployer tous les étendards anciens et modernes depuis Alfred le Saxon jusqu'à nos jours. M. Baptiste avait pour ainsi dire été emporté dans le mouvement général ; il était en train de reprendre haleine, car il n'en pouvait plus, lorsque Clennam lui fit signe de remonter avec lui au bureau pour l'aider à remettre les registres à leur place.

Dans le calme plat qui suit un départ, dans ce premier vide que cause une séparation passagère, l'avant-coureur de la grande séparation qui plane sur tous les mortels, Arthur, assis à son bureau, rêvait en suivant de l'œil un rayon de soleil. Mais son attention, dégagée de toute autre préoccupation, ne tarda pas à revenir au sujet qui tenait la première place dans sa pensée, et il commença, pour la centième fois, à repasser dans son esprit toutes les circonstances qui l'avaient si fortement ému pendant cette nuit mystérieuse où il avait rencontré Blandois chez sa mère. Il se sentait encore bousculé par cet homme à l'entrée de la rue tortueuse qu'habitait Mme Clennam ; il le suivait et le perdait de vue pour le retrouver dans la cour, les yeux levés vers les deux fenêtres éclairées ; il le suivait de nouveau et se tenait à côté de lui devant la porte de la vieille maison :

Qu'est-c' qui passe ici si tard ?
Compagnons de la Marjolaine ;
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Dessus le quai ?

Ce n'était pas la première fois, loin de là, qu'il s'était rappelé cette ronde d'enfant ; il avait entendu l'étranger fredonner ce couplet tandis qu'il attendait avec lui devant la porte ; mais il ne se doutait guère qu'il venait de le répéter tout haut sans y prendre garde ; aussi tressaillit-il en entendant le second couplet :

C'est le chevalier du roi,
Compagnons de la Marjolaine ;
C'est le chevalier du roi,
Dessus le quai.

C'était Cavalletto qui l'avait entonné pour rappeler respectueusement à son patron les paroles et la musique, croyant que celui-ci s'était arrêté faute de mémoire.

« Tiens ! vous connaissez cette chanson, Cavalletto ?

— Per Bacco ! si je la connais, monsieur ! Tout le monde la connaît en France. C'est une ronde d'enfants que j'ai entendue bien des fois. Lorsque la dernière fois je l'ai entendu chanter, répondit M. Baptiste, ci-devant Cavalletto, qui construisait ordinairement ses phrases à la mode italienne, quand sa mémoire le rapprochait de sa patrie, c'était par une bien douce petite voix, une petite voix bien jolie, bien innocente. Altro !

— Eh bien ! la dernière fois que je l'ai entendu chanter, répondit Arthur, c'était par une voix qui n'avait rien de joli, rien d'innocent... bien au contraire. » Il avait l'air de se parler à lui-même plutôt que d'adresser la parole à son compagnon, et il ajouta sur le même ton, répétant les paroles de Blandois : « Mort de ma vie monsieur, il est dans mon caractère d'être impatient !

— Eh ! s'écria Cavalletto, abasourdi et devenu très-pâle tout à coup.

— Qu'avez-vous donc ?

— Monsieur ! vous savez où j'ai entendu cette chanson la dernière fois ? »

Puis, avec la vivacité des gens de sa nation, il décrivit un grand nez aquilin, ramena ses yeux plus près l'un de l'autre, ébouriffa ses cheveux, gonfla sa lèvre supérieure pour représenter une épaisse moustache, et jeta

par-dessus ses épaules l'extrémité d'un manteau imaginaire. Tandis qu'il exécutait cette pantomime avec une rapidité incroyable pour quiconque n'a jamais observé un paysan italien, il imita un sourire remarquable et sinistre. Toute cette pantomime ne dura guère plus longtemps qu'un éclair, et déjà Cavalletto, redevenu lui-même, se tenait pâle et surpris devant son protecteur.

« Au nom du ciel ! qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Clennam. Est-ce que vous connaissiez un homme du nom de Blandois ?

— Non ! répondit Cavalletto secouant la tête.

— L'homme que vous venez de me décrire est bien celui qui était présent lorsque vous avez entendu cette chanson, n'est-il pas vrai ?

— Oui ! fit M. Baptiste.

— Et il ne se nommait pas Blandois ?

— Non ! Altro, altro, altro, altro ! »

M. Baptiste semblait ne pas pouvoir mettre assez d'énergie dans cette dénégation, bien que sa tête et l'index de sa main droite le répétassent à la fois.

« Attendez ! s'écria Clennam, dépliant une affiche et l'étendant sur son bureau. N'était-ce pas cet homme-là ? Vous pourrez comprendre ce que je vais vous lire tout haut ?

— Très-bien. Parfaitement.

— Mais, tenez, lisez en même temps. Venez ici et regardez pendant que je lirai à haute voix. »

M. Baptiste s'approcha, suivit chaque mot avec des yeux pleins de vivacité, écouta jusqu'au bout avec beaucoup d'impatience, puis posa les deux mains à plat sur l'imprimé comme pour écraser avec une joie féroce un animal nuisible, et s'écria en regardant Arthur :

« C'est bien lui. C'est lui !

— Cette découverte est plus importante pour moi que vous ne sauriez le croire, dit Clennam d'une voix agitée. Dites-moi tout ce que vous savez de cet homme. »

M. Baptiste, lâchant l’affiche lentement, et d’un air déconcerté, recula de quelques pas, s’épousseta les mains, et répondit comme à contre-cœur :

« À Marsiglia... Marseille.

— Que faisait-il ?

— Prisonnier, et... altro !... je crois bien que c’était un... (M. Baptiste se rapprocha avant d’ajouter tout bas) : un assassin ! »

Clennam recula comme s’il venait de recevoir un coup, tant il fut effrayé de songer que sa mère avait des rapports avec cet homme. Cavalletto se laissa tomber sur un genou et le supplia, avec force gesticulations, d’écouter comment il se faisait qu’il s’était trouvé en si mauvaise compagnie.

Il raconta avec beaucoup de sincérité comment c’était à la suite d’une tentative de contrebande de sa part ; comment, après avoir recouvré sa liberté, il avait rompu avec ses antécédents ; comment, dans une auberge de Châlon-sur-Saône, *Au Point du Jour*, il avait été réveillé par ce même assassin, qui prenait alors le nom de Lagnier, bien qu’auparavant il se fût appelé Rigaud ; comment l’assassin lui avait proposé de s’associer avec lui ; mais il le craignait et le détestait tant, qu’il s’était enfui de l’auberge avant le jour, tremblant toujours depuis de voir apparaître l’assassin qui pourrait venir le réclamer pour son ami. Tandis qu’il achevait ce récit avec beaucoup de vivacité, et en appuyant d’une façon tout italienne sur le mot *assassin* (ce qui ne contribuait pas à le rendre moins terrible pour Clennam), il se redressa tout à coup, se jeta de nouveau sur l’affiche, et répéta avec une véhémence qu’on eût prise pour de la folie chez un homme du Nord :

« C’est bien ce même assassin. C’est lui ! »

Dans cet élan d’indignation, il avait d’abord oublié qu’il avait récemment aperçu l’assassin à Londres même. Lorsqu’il se rappela ce fait, Arthur espéra d’abord que c’était un fait postérieur à la dernière visite que Blandois ou Lagnier ou Rigaud avait rendue à Mme Clennam ; mais Cavalletto donna des renseignements trop précis sur l’époque et le lieu de cette rencontre pour lui laisser le moindre espoir à ce sujet.

« Écoutez, dit Arthur d’un ton très-grave. Cet homme, ainsi que nous venons de le lire, a disparu...

— Tant mieux ! s'écria Cavalletto, les yeux levés au ciel. Grâce à Dieu ! Maudit assassin !

— Non pas... car, à moins d'apprendre ce qu'il est devenu, je ne saurais avoir un instant de repos.

— En ce cas, cher bienfaiteur, c'est autre chose. Un million de pardons !

— Or, Cavalletto, ajouta Clennam, qui prit l'Italien par le bras et le fit tourner doucement jusqu'à ce qu'ils fussent bien en face l'un de l'autre, je suis convaincu que vous êtes aussi reconnaissant qu'homme au monde du peu que j'ai pu faire pour vous.

— Je le jure !

— Je le sais, Cavalletto. Si vous pouviez trouver cet homme, ou découvrir ce qu'il est devenu, ou obtenir un renseignement quelconque à son sujet, vous me rendriez le plus grand service, et je deviendrais (avec mille fois plus de raison) aussi reconnaissant envers vous que vous l'êtes envers moi.

— Je ne sais où le chercher, s'écria le petit Italien, qui baisa avec effusion la main d'Arthur. Je ne sais par où commencer. Je ne sais où aller. Mais, courage ! Cela suffit ! Peu importe ! J'y vais à l'instant même !

— Pas un mot de tout ceci à personne qu'à moi.

— Altro ! » s'écria Cavalletto, tandis qu'il s'éloignait en courant.

CHAPITRE XXIII.

Mme Jérémie fait une promesse conditionnelle au sujet de ses rêves.

Resté seul, songeant avec une vive préoccupation aux regards et aux gestes expressifs de M. Baptiste, autrement dit Giovanni Baptista Cavalletto, l'associé de Daniel Doyce commença une triste journée. Ce fut en vain qu'il essaya de donner le change à ses pensées en s'occupant des affaires de la maison ; son attention, toujours fixée sur le même sujet, ne laissait de prise à aucune autre idée. Tel un criminel qu'on aurait enchaîné dans un canot amarré au milieu d'une rivière limpide, serait condamné, en dépit des lieues innombrables de flots qui passeraient sous ses yeux, à voir au fond du fleuve le cadavre du compagnon qu'il aurait noyé, toujours immuable, toujours le même, sauf les moments où le remous l'élargit ou l'allonge, tantôt dilatant et tantôt rétrécissant cette terrible image, tel Arthur apercevait, sous le courant des pensées transparentes qui se succédaient sans transition dans son esprit, une image sombre et fixe que nul effort d'imagination ne parvenait à déplacer, et à laquelle il ne pouvait se soustraire.

La conviction, récemment acquise, que Blandois, quel que fût son vrai nom, était un misérable, ne contribua que trop à augmenter son inquiétude. Lors même que l'on parviendrait à expliquer sa disparition, cela n'empêcherait pas sa mère de s'être trouvée en rapport avec cet homme. Arthur espérait bien que personne, excepté lui, ne connaissait la nature mystérieuse de ces relations, ni la soumission, la crainte même que l'étranger avait inspirées à Mme Clennam ; mais pouvait-il séparer la scène dont il avait été témoin de ses appréhensions premières, et croire qu'il n'y avait rien de criminel dans de pareilles relations ?

La résolution qu'elle avait exprimée de ne fournir aucun renseignement à cet égard, et la connaissance qu'il avait du caractère indomptable de sa

mère, augmentaient en lui le sentiment de son impuissance. C'était comme un cauchemar qui lui montrait la honte et le déshonneur planant sur la mémoire de ses parents, avec un mur d'airain qui l'empêchait de leur venir en aide. Le but qui l'avait ramené dans sa patrie et qu'il n'avait jamais perdu de vue, reculait devant l'opiniâtreté invincible de la paralytique au moment même où il lui semblait plus urgent que jamais de l'accomplir. Ses conseils, son énergie, son activité, sa fortune, son crédit, en un mot, toutes ses facultés et ses ressources échouaient contre cet obstacle. Si sa mère eût été douée de cette puissance qui, selon la Fable, permettait à celle qui la possédait de transformer en pierre quiconque la contemplait, elle ne l'aurait pas rendu plus impuissant lorsque, dans cette sombre chambre, elle tournait vers lui son visage inflexible. Tel est le sentiment qu'il éprouvait dans sa détresse.

Mais la révélation de Cavalletto, en répandant un nouveau jour sur toutes ces réflexions, le poussa à prendre un parti plus énergique. Fort de la droiture de ses intentions, stimulé par le pressentiment d'un danger imminent, il se décida à faire un dernier effort auprès de Mme Jérémie, dans le cas où sa mère refuserait encore d'aborder ce sujet. S'il pouvait décider la vieille servante à se montrer plus communicative et soulever le voile mystérieux qui enveloppait la maison, peut-être parviendrait-il enfin à dissiper l'espèce de paralysie morale qui, d'heure en heure, le gagnait davantage. Tel fut le résultat d'une journée d'inquiétude et de peine, telle fut la détermination qu'il mit à exécution le soir même.

Sa première contrariété, en arrivant chez sa mère, fut de trouver la porte ouverte et M. Flintwinch fumant sa pipe sur les marches. C'était déjà du guignon, car il y avait cent à parier que ce serait Mme Jérémie qui serait venue lui ouvrir. Mais, non, il fallait, par extraordinaire, qu'il trouvât la porte ouverte et M. Flintwinch fumant sa pipe sur les marches.

« Bonsoir, dit Arthur.

— Bonsoir, » répéta Jérémie.

La fumée sortait toute crochue de la bouche de Jérémie, comme si elle venait de se promener dans chacun des membres tortus du fumeur avant de ressortir par son col tors, pour se mêler à la fumée des cheminées tortueuses et aux vapeurs de la rivière qui n'était pas moins contournée.

« Avez-vous des nouvelles ? demanda Clennam.

— Nous n'avons pas de nouvelles, répondit M. Flintwinch

— Je veux dire des nouvelles de cet étranger, expliqua Clennam.

— C'est ce que je veux dire aussi ; nous n'avons pas de nouvelles de cet étranger, » ajouta Jérémie.

Il avait un profil si sinistre avec le nœud de sa cravate sous son oreille, que Clennam se demanda (et ce n'était pas la première fois qu'il s'adressait cette question) si Flintwinch n'aurait pas eu, par hasard, quelque motif personnel pour faire disparaître Blandois. Ne s'agissait-il pas du secret, de la sécurité de Jérémie ? Il était petit et courbé, il semblait peu capable de déployer une activité bien vigoureuse ; mais il était aussi coriace qu'un vieil if et aussi madré qu'un vieux corbeau. Un pareil homme, en arrivant derrière un ennemi beaucoup plus jeune et plus vigoureux que lui, avec le désir de s'en débarrasser et la conscience libre de tout scrupule, aurait pu, ma foi ! très-bien faire un mauvais coup dans cet endroit solitaire, à une heure avancée de la nuit.

Tandis que, grâce à la situation malade de son esprit, ces pensées venaient se joindre à l'idée qui préoccupait sans cesse Clennam, son interlocuteur, le col tout de travers et un œil fermé, contemplait la maison d'en face par-dessus la porte cochère et fumait tout debout, de l'air le plus malicieux ; il semblait bien plutôt disposé à mordre à belles dents le tuyau de sa pipe qu'à en savourer le parfum. Et pourtant il le savourait... à sa façon.

« Vous pourrez aisément me reconnaître la prochaine fois que vous reviendrez, Arthur, ou je me trompe fort, » remarqua sèchement Jérémie, en se baissant pour faire tomber les cendres de sa pipe.

Arthur, un peu troublé (car il se sentait coupable), demanda pardon à M. Flintwinch de l'avoir ainsi dévisagé d'une façon impolie.

« Mais, voyez-vous, je suis si préoccupé de cette affaire, ajouta-t-il, que je ne sais plus ce que je fais.

— Ha ! Je ne vois pourtant pas, répondit M. Flintwinch, sans s'émouvoir, pourquoi cela vous préoccupe.

— Non ?

— Non, répliqua Jérémie d'un ton sec et décidé, à peu près comme s'il eût appartenu à la race canine et qu'il eût donné un coup de mâchoire pour mordre la main d'Arthur.

— Et ces affiches que l'on voit à chaque coin de rue ? Le nom et l'adresse de ma mère que l'on va promener partout associés avec un pareil mystère, croyez-vous que cela ne me fasse rien ?

— Je ne vois pas, répéta M. Flintwinch en caressant sa joue calleuse, que cela doive vous faire grand'chose. Mais je vais vous dire, Arthur, je vois autre chose, continua-t-il en levant les yeux vers les croisées de la malade, je vois briller une lampe dans la chambre de votre mère !

— Je ne comprends pas le rapport.

— Eh bien ! monsieur, le voici : cette lumière m'apprend que si le proverbe a raison qui conseille de ne pas réveiller le chat qui dort, il serait peut-être plus sage encore de ne pas courir après les chats qui se cachent, reprit M. Flintwinch, qui s'avança en tortillant vers Arthur, comme s'il voulait l'aplatir contre la porte. Laissez-les tranquilles. Ils finissent toujours par se montrer... plus tôt qu'on ne voudrait quelquefois. »

Jérémie tourna brusquement sur ses talons, après avoir fait cette remarque et entra dans le vestibule. Clennam se tint immobile, le suivant des yeux, tandis qu'il cherchait, dans le petit cabinet voisin, un briquet phosphorique où il parvint, après trois tentatives infructueuses, à faire flamber une allumette qu'il approcha de la lampe blafarde, destinée à éclairer l'antichambre. Pendant ces opérations, Clennam suivant plutôt les indications d'une main invisible que les découvertes de ses propres réflexions, continuait de songer aux moyens que Jérémie pouvait avoir employés pour commettre le sombre drame qu'il soupçonnait et en faire disparaître les traces.

« Eh bien ! monsieur, demanda l'impatient Jérémie, vous plaît-il de monter ?

— Ma mère est seule, je suppose ?

— Elle n'est pas seule, dit M. Flintwinch. M. Casby et sa fille sont avec elle. Ils sont arrivés pendant que je fumais ; mais je ne me suis pas dérangé, parce que je voulais finir ma pipe. »

Second contre-temps. Arthur ne fit aucune observation et monta jusqu'à la chambre de sa mère, où M. Casby et Flora venaient de prendre le thé avec accompagnement de pâte d'anchois et de rôtis au beurre. Le reliquat de ces délicatesses gastronomiques était encore visible et sur la table et sur le visage rissolé de Mme Jérémie, qui, tenant sa longue fourchette à la main, avait tout l'air d'un personnage allégorique ; seulement elle avait sur les héros mythologiques cet avantage que l'emblème qu'elle tenait à la main était à la portée de toutes les intelligences.

Le chapeau et le châle de Flora avaient été posés sur le lit avec un soin qui annonçait que la veuve projetait une assez longue visite. M. Casby, de son côté, souriait au coin du feu ; ses bosses rayonnaient comme si le beurre fondu des rôties s'échappait de son crâne bienveillant, et son visage semblait aussi rouge que si la matière colorante de la pâte d'anchois se fût chargée d'illuminer sa physionomie patriarcale. Ce que voyant Clennam, après avoir échangé les salutations d'usage, il se décida à parler à sa mère, sans autre délai.

Comme Mme Clennam ne quittait jamais sa chambre, les personnes qui désiraient lui parler en particulier avaient coutume de rouler son fauteuil jusqu'au bureau, où elle se tenait, le dos tourné à la cheminée, tandis que son interlocuteur s'asseyait sur un escabeau qu'on laissait toujours dans un coin à cet effet. Depuis longtemps la mère et le fils n'avaient pas échangé une parole sans l'intervention d'un tiers, mais les visiteurs étaient habitués à l'entendre demander à la paralytique, avec quelques mots d'excuses, si on ne pourrait pas l'entretenir un instant de quelque affaire, et à voir rouler son fauteuil vers l'endroit indiqué, dès qu'elle avait répondu affirmativement.

Aussi lorsque Arthur, après ces excuses et cette requête à sa mère, poussa le siège vers le bureau et alla s'asseoir sur l'escabeau, Mme Finching se mit à parler plus haut et plus vite (façon délicate de faire connaître qu'elle ne voulait rien entendre de la conversation de ses hôtes), et M. Casby lissa ses longs cheveux blancs avec un air de bienveillance hébétée.

« Mère, j'ai appris aujourd'hui même, sur les antécédents de l'homme que j'ai rencontré ici, quelque chose que vous ignorez sans doute et que je crois devoir vous dire.

— Moi, je ne sais rien des antécédents de l'homme que vous avez vu ici, Arthur. »

Elle parlait tout haut. Son fils avait baissé la voix ; mais elle semblait repousser cette avance comme elle avait repoussé toutes les autres qu'il avait pu lui faire, et son verbe était aussi haut, sa roideur aussi tendue que jamais.

« Ce n'est pas un renseignement en l'air, je le tiens de source certaine. »

Mme Clennam demanda, sans changer de ton, si c'était là le but de sa visite ?

« Oui. J'ai cru devoir vous faire cette communication.

— En bien, qu'est-ce que c'est ?

— Cet homme a été détenu dans la prison de Marseille. »

Mme Clennam répondit avec beaucoup de sang-froid :

« Cela ne m'étonne pas du tout.

— Oui, mais il n'a pas été détenu pour un simple délit ; c'est pour assassinat. »

La paralytique tressaillit à ce mot et ses traits exprimèrent une vive horreur. Néanmoins elle ne baissa pas la voix en demandant :

« Qui vous l'a dit ?

— Un homme qui s'est trouvé son compagnon de geôle.

— Et les antécédents de ce compagnon ne vous étaient sans doute pas connus avant qu'il vous en eût fait confidence ?

— Non.

— Et pourtant vous le connaissiez, lui ?

— Oui.

— Eh bien, c'est justement mon histoire et celle de Flintwinch avec cet autre homme ! Et encore la ressemblance n'est-elle pas tout à fait exacte ; votre monsieur ne vous avait pas été présenté par un correspondant chez qui il avait déposé de l'argent. Que dites-vous de cette différence ?

Arthur fut obligé d'avouer que celui dont il tenait les renseignements en question ne lui avait apporté aucune lettre d'introduction, et qu'il ne lui

avait pas été présenté du tout. Le froncement attentif des sourcils de Mme Clennam se transforma par degrés en un regard de triomphe, tandis qu'elle répondait d'un ton énergique :

« En ce cas, ne vous pressez pas tant de condamner les autres. Je vous le répète dans votre intérêt, Arthur, ne vous pressez pas tant de condamner les autres. »

Il y avait autant d'énergie dans son regard que dans la fermeté avec laquelle elle appuyait sur les mots. Elle continua à fixer les yeux sur son fils. Si celui-ci, en entrant chez elle, avait conservé le moindre espoir de la fléchir, le regard qu'elle dirigeait sur lui aurait suffi pour dissiper sa dernière illusion.

« Mère, ne puis-je rien faire pour vous ?

— Rien.

— N'avez-vous aucun secret à me confier, aucune commission, aucune explication à me donner ? Ne me permettez-vous pas de m'entendre avec vous, de me rapprocher de vous ?

— Comment pouvez-vous me faire cette question ? C'est vous qui vous êtes séparé de mes affaires ; c'est vous qui l'avez voulu, et non pas moi. Comment donc pouvez-vous m'adresser une pareille question ? Vous savez que vous m'avez abandonnée à Flintwinch et que c'est lui qui occupe votre place. »

Jetant un coup d'œil du côté de Jérémie, Clennam reconnut, rien qu'en voyant ses guêtres, que l'attention du ci-devant commis était concentrée sur eux, bien qu'il restât le dos appuyé contre le mur à se gratter la mâchoire et à faire semblant d'écouter Flora qui patageait dans un discours des plus embrouillés, véritable chaos où se confondaient ensemble des soles frites et la tante de M. Finching, des hannetons et le commerce des vins.

« Détenue dans une prison de Marseille, sous une inculpation de meurtre, répéta Mme Clennam, résumant d'un air calme ce que son fils venait de lui annoncer. Voilà tout ce que vous a appris le camarade de cet homme ?

— Voilà tout.

— Et ce camarade se donne-t-il aussi pour le complice de M. Blandois ? pour un assassin ? Mais, naturellement, il s'en garde bien : il est clair qu'il

se fait la part meilleure qu'à son ami. Voilà qui va fournir ici à mes visiteurs un nouveau sujet de conversation... Casby, Arthur m'apprend...

— Arrêtez, mère, arrêtez ! s'écria Arthur en l'interrompant vivement, car il n'avait pas eu la moindre idée qu'elle allait songer à rendre publique la communication qu'il venait de lui faire.

— Eh bien ? dit Mme Clennam d'un air mécontent, qu'avez-vous encore à me dire ?

— Je vous prie de m'excuser, monsieur Casby... et vous aussi, Madame Finching... si je retiens ma mère quelques minutes de plus... »

Il avait posé sa main sur le fauteuil, car autrement sa mère l'aurait retourné en appuyant son pied par terre. Ils restèrent donc face à face. Elle continuait à le regarder, tandis qu'il songeait que la publication de la confidence de Cavalletto pourrait bien avoir quelque résultat aussi désagréable qu'imprévu et se hâtait de conclure qu'il valait mieux ne pas l'ébruiter ; peut-être, au fond, cependant, n'avait-il pas d'autre raison distincte que la persuasion où il avait été tout d'abord que sa mère garderait ce renseignement pour elle et pour son associé.

« Eh bien ! répéta-t-elle avec impatience, qu'y a-t-il encore ?

— Je n'avais pas du tout l'intention, ma mère, que vous allassiez redire tout haut ce que je venais vous communiquer. Je crois qu'il vaut mieux ne pas le répéter.

— Est-ce une condition que vous m'imposez ?

— Mais oui.

— N'oubliez pas, alors, que c'est vous qui faites un mystère de ceci, reprit Mme Clennam en levant la main, et non pas moi. C'est vous, Arthur, qui, après avoir apporté ici des doutes, des soupçons, des demandes d'explication, venez maintenant y apporter des secrets. Que m'importe ce que cet homme a été ? Que m'importe où il a été ? Qu'est-ce que cela peut me faire ? Que tout le monde le sache s'il veut, cela m'est parfaitement indifférent. Maintenant, laissez-moi retourner. »

Arthur céda à son regard impérieux mais triomphant, et ramena le fauteuil à sa place. Il lut alors dans les traits de M. Flintwinch une satisfaction qui, certainement, ne pouvait pas lui être inspirée par

l'éloquence de Flora. Cet échec de ses confidences comme de tous ses efforts antérieurs qui n'avaient jamais fait que tourner contre lui-même, contribua autant que la fermeté opiniâtre de Mme Clennam à lui montrer l'inutilité de renouveler pareille tentative. Il ne lui restait plus d'autre ressource que de se retourner du côté de sa vieille amie, Mme Jérémie.

Mais c'était une entreprise des plus difficiles, que de faire naître une occasion qui permît seulement de commencer l'appel qu'il voulait lui faire. Les deux *finauds* inspiraient à la pauvre Affery des craintes si vives, ils exerçaient sur elle une surveillance si systématique, et la bonne dame avait si grand'peur de s'aventurer seule à travers la maison, qu'il semblait presque impossible de trouver une occasion de lui parler. D'ailleurs, les arguments pressants de son mari lui avaient si clairement démontré qu'il était dangereux pour elle de dire un mot à propos de quoi que ce fût, qu'elle restait dans son coin, tenant chacun à distance au moyen de sa longue fourchette symbolique. Aussi, chaque fois que Flora ou le Patriarche en costume vert bouteille lui avait adressé la parole, avait-elle repoussé la conversation avec son instrument de grillades, comme si elle eût été muette.

Après avoir essayé plusieurs fois, mais toujours en vain, d'attirer l'attention de Mme Jérémie, pendant qu'elle débarrassait la table et rinçait les tasses, Arthur songea à une ruse dont Flora pourrait prendre l'initiative. Il s'empressa donc de lui dire à voix basse :

« Ne pourriez-vous pas dire que vous avez envie de visiter la maison ? »

Or, la pauvre Flora, qui attendait toujours, dans des alternatives de découragement et d'espoir, le moment où Clennam rajeuni redeviendrait amoureux d'elle, accueillit cette demande avec une joie indicible, enchantée du caractère mystérieux de cette prière, et convaincue que c'était la préface d'une tendre entrevue, où Clennam allait lui dévoiler l'état de ses affections. Elle se mit tout de suite à préparer les voies.

« Hélas ! la pauvre vieille chambre, commença-t-elle avec aussi peu de virgules que jamais, en regardant tout autour d'elle, elle n'est pas changée du tout, madame Clennam... Vous ne sauriez croire comme cela m'émeut... pourtant, elle est un peu plus entamée qu'autrefois, ce qui est bien naturel, après un si grand nombre d'années... Nous devons tous nous attendre à cela, et nous y soumettre bon gré mal gré... Moi-même il m'a bien fallu

m'y résigner, car si je ne suis pas enfumée, je suis terriblement engraisnée, ce qui est bien pis... quand je songe à l'époque où papa m'amenait ici... pas plus haute que ça, un vrai paquet d'engelures, qu'on posait sur une chaise les pieds sur le garde-cendres où je faisais de grands yeux à Arthur... pardon, à monsieur Clennam... qui n'était guère plus grand que moi, et qui portait des cols de chemise et des jaquettes monstres... Hélas ! l'ombre encore incertaine de M. Finching ne s'était pas alors montrée à l'horizon, me comblant d'attentions comme le fameux spectre de je ne sais plus quelle cour d'Allemagne, dont nom commence par un B... leçon morale qui nous apprend que tous les sentiers de la vie ressemblent aux chemins noirs qu'on voit près des mines, dans les comtés du Nord, d'où l'on tire du charbon et où l'on forge le fer, au milieu d'un tas de cendres qui craquent sous les pieds. » Après avoir accordé le tribut d'un soupir à l'instabilité de l'existence humaine, Flora poursuivit, en se rapprochant de son but :

« Non pas, madame Clennam, que vos plus cruels ennemis puissent vous accuser d'avoir égayé votre maison, car au contraire elle est toujours restée assez sérieuse pour produire la même impression sur ceux qui l'ont connue... Combien j'ai douce souvenance d'un jour... notre jugement n'était pas encore bien mûr alors... où Arthur... (voyez la force de l'habitude !)... où M. Clennam me fit descendre dans une cuisine abandonnée, et d'une humidité remarquable, me proposant de m'y enfermer pour le reste de mes jours, et de me nourrir des comestibles qu'il pourrait cacher dans ses poches pendant ses repas, ou de pain quand il serait en pénitence, ce qui, à cette heureuse époque de notre existence, ne lui arrivait que trop souvent, serait-ce prendre une trop grande liberté que de demander à réveiller le souvenir de ces jours trop tôt envolés en parcourant la maison ? »

Mme Clennam, assez peu flattée au fond de l'obligeante visite de Mme Finching, qui, sans se douter qu'elle se rencontrerait avec Arthur, était venue par pure complaisance et par bonté d'âme, répondit que Flora était parfaitement libre de visiter la maison de haut en bas. Flora se leva donc et pria Arthur de vouloir bien lui servir de cavalier.

« Certainement, dit Clennam, et Affery sera, j'en suis sûr, assez bonne pour nous éclairer. »

Mme Jérémie s'excusa.

« Non, non, Arthur, ne me demandez rien, je vous en prie !

— Et pourquoi ? Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pas, ma vieille ? » interrompit M. Flintwinch.

Vaincue par cet argument, elle sortit à contre-cœur de son coin, déposa sa longue fourchette dans une des mains de son mari, tandis qu'elle acceptait le chandelier qu'il lui présentait de l'autre.

« Marche en avant, imbécile !... Montez-vous ou descendez-vous, madame Finching ? » continua Jérémie.

Flora répondit :

« Nous descendons.

— Alors, prends les devants et descends, Affery, et si tu n'éclaires pas bien, je me laisserai glisser le long de la rampe, et je te tomberai sur le corps, ma mie ! Attention. »

Mme Jérémie forma donc l'avant-garde dans ce voyage d'exploration, et Jérémie représenta l'arrière-garde, car il ne songeait nullement à les priver du plaisir de sa société. Clennam s'étant retourné et ayant vu M. Flintwinch qui suivait, à trois marches d'intervalle d'un pas calme et méthodique, ne put s'empêcher de dire tout bas :

« Ah ça, il n'y a donc pas moyen de se débarrasser de lui ! »

Flora s'empressa de rassurer son compagnon en répondant aussitôt :

« Quoique ce ne soit peut-être pas très-convenable, Arthur, et que je ne voulusse pas y consentir pour tout un monde devant un homme plus jeune que Jérémie, ou devant un étranger, je ne ferai pas attention à lui si vous tenez tant à me prendre par la taille, pourvu que vous ayez la bonté de ne pas me serrer trop fort. »

Arthur n'ayant pas le courage d'expliquer que ce n'était pas du tout là ce qu'il avait voulu dire, passa le bras autour de la taille de Flora.

« Oh ! vraiment, dit la veuve, vous êtes vraiment bien obéissant, et c'est très-honorable et très-beau de votre part d'y mettre tant de discrétion, mais, malgré tout, si vous tenez absolument à me serrer un peu plus fort, je ne m'en formaliserai pas. »

Dans cette attitude ridicule, qui formait un si grand contraste avec les pensées cruelles dont son âme était dévorée, Clennam arriva au rez-de-chaussée, après avoir découvert en route que, dans les coins un peu noirs, Flora devenait plus lourde, et que son poids diminuait aussitôt que la lumière éclairait mieux leurs pas. Après avoir visité les lugubres cuisines souterraines, qui étaient aussi tristes que jamais, Mme Jérémie entra avec la chandelle dans la chambre du père d'Arthur, puis dans la salle à manger d'autrefois, passant toujours devant lui comme un fantôme insaisissable, sans s'arrêter ni se retourner, lorsqu'il lui disait à voix basse :

« Affery, je voudrais vous parler ! »

Dans la salle à manger, la veuve sentimentale voulut jeter un coup d'œil dans le sombre cabinet au dragon, qui avait tant de fois dévoré Arthur aux jours de sa jeunesse. Peut-être Flora eut-elle envie de l'examiner de plus près, parce que c'était un endroit très-noir, et très-commode pour devenir aussi lourde que possible. Arthur, désespéré, venait d'ouvrir sa prison d'autrefois, lorsqu'on frappa à la porte cochère.

Mme Jérémie, étouffant un cri de terreur, se cacha la tête sous son tablier.

« Quoi ? qu'est-ce ? s'écria son aimable époux. Tu as donc besoin d'une dose ? Eh bien, tu en auras une, ma vieille, et une bonne ! sois tranquille ; c'est moi qui me charge de te l'administrer.

— En attendant, quelqu'un va-t-il ouvrir ? demanda Arthur.

— En attendant, je vais ouvrir, monsieur, riposta le vieillard d'un ton si furieux qu'il était facile de voir que, s'il avait eu le choix, il aurait bien mieux aimé ne pas s'absenter. Restez ici jusqu'à mon retour. Ma vieille, si tu bouges ou si tu dis un seul mot de tes sottises habituelles, je triplerai la dose ! »

Dès qu'il se fut éloigné, Arthur relâcha Mme Finching, non sans quelque peine, attendu que cette dame ne comprit pas tout d'abord les intentions de son cavalier, et s'apprêtait, au contraire, à se laisser serrer plus fort.

« Affery, parle-moi, maintenant.

— Ne me touchez pas, Arthur ! s'écria-t-elle reculant devant lui. N'approchez pas. Il va vous voir. Jérémie va vous voir. Laissez-moi !

— Il ne pourra pas me voir, si j'éteins la chandelle, répondit Arthur faisant ce qu'il disait.

— Il va vous entendre.

— Il ne pourra pas m'entendre, répliqua Arthur, si je vous attire dans ce cabinet pour y causer moment. Pourquoi vous cachez-vous le visage ?

— Parce que j'ai peur de voir quelque chose.

— Vous ne pouvez avoir peur de voir quelque chose dans l'obscurité, Affery ?...

— Si, j'ai plus peur ici que s'il faisait grand jour.

— Pourquoi avez-vous peur ?

— Parce que la maison est pleine de mystères et de secrets, parce qu'elle est pleine de murmures et de complots, parce qu'elle est remplie de bruits. Je n'ai jamais vu maison pareille pour les bruits. J'en mourrai, bien sûr, à moins que Jérémie ne m'étrangle auparavant, comme je m'y attends.

— Mais je n'ai entendu aucun bruit qui vaille la peine d'en parler.

— Ah ! sans doute, mais vous en entendriez assez si vous y demeuriez et si vous étiez obligé de la parcourir comme moi ; vous verriez alors qu'ils valent bien la peine qu'on en parle ou qu'on en crève de frayeur, si on vous empêche d'en parler... Voilà Jérémie qui revient !... Vous allez me faire tuer !

— Ma bonne Affery, je vous donne ma parole que je vois d'ici, sur les dalles du vestibule, une lumière qui prouve que la porte est encore ouverte. Vous la verriez comme moi, si vous vouliez abaisser ce tablier et regarder.

— Je n'ose pas. Je n'oserai jamais, Arthur ! J'ai toujours les yeux bandés quand Jérémie n'est pas là, et quelquefois même quand il y est.

— Il ne peut pas fermer la porte sans que je le sache. Vous êtes aussi en sûreté que s'il était à cinquante lieues d'ici.

— Ah ! plutôt à Dieu qu'il fût à cent lieues d'ici ! remarqua Mme Jérémie.

— Affery, je veux savoir ce qui se passe ici ; je veux éclaircir les mystères de cette maison.

— Je vous répète, Arthur, interrompit la vieille, que ces secrets sont des bruits, des frôlements, des frémissements, des tremblements, des sons de

pas furtifs en haut et en bas.

— Mais il y a d'autres secrets que ceux-là ?

— Je n'en sais rien. Ne m'en demandez pas davantage. Votre ancienne bonne amie n'est pas loin, et vous savez qu'elle jacasse comme une pie. »

L'ancienne bonne amie d'Arthur (qui se trouvait en effet si près, qu'elle s'appuyait contre lui, formant un angle en arc-boutant de quarante-cinq degrés) intervint ici pour affirmer, avec plus de sincérité que de concision, que rien de ce qu'elle pourrait entendre n'irait plus loin, et qu'elle serait aussi muette que la tombe... « quand ce ne serait que par considération pour Arthur... pardon de cette familiarité... par considération pour Doyce et Clennam. »

« Je vous conjure de parler, Affery, vous qui êtes un des rares souvenirs agréables que m'ait laissés ma jeunesse, je vous conjure, au nom de ma mère, au nom de votre mari, je vous en supplie, dans mon intérêt et dans notre intérêt à tous. Je suis sûr que vous pourriez me fournir quelques renseignements sur cet homme qui a disparu, si vous vouliez.

— Eh bien, je vais vous dire, Arthur, répondit Affery... Mais voilà Jérémie qui revient...

— Non, je vous affirme que non. La porte est ouverte, et il est sur le seuil à causer avec quelqu'un.

— Je vous dirai alors, reprit la vieille après avoir écouté un instant, que la première fois que cet homme est venu, il a entendu des bruits aussi bien que moi. « Qu'est-ce que c'est que cela ? qu'il m'a demandé. — Je n'en sais rien, que je lui ai répondu en le saisissant par le bras dans ma frayeur, mais je les ai entendus mille et mille fois. » Pendant que je lui disais ça, il est resté à me regarder, tremblant comme une feuille, ma foi !

— Est-il venu souvent ?

— Non, seulement cette nuit-là et l'autre nuit qu'il est venu pour la dernière fois.

— Que s'est-il passé la seconde fois après mon départ ?

— Les deux finauds sont restés tout seuls avec lui. Lorsque j'ai eu fermé la porte derrière vous, Jérémie est arrivé vers moi de côté (c'est toujours comme ça quand il va me faire du mal) : « Ma vieille, qu'il me dit, je monte

derrière toi, je vais te coucher, mon enfant. » Alors il m'a pris par la nuque et m'a serré le col à me faire bâiller comme une carpe, et m'a poussée jusqu'à notre chambre, m'étranglant le long de la route. Voilà ce qu'il appelle coucher les gens, lui ! Oh ! mais, il est méchant, allez !

— Et vous n'avez plus rien vu ni rien entendu ?

— Est-ce que je ne viens pas de vous dire qu'on m'a envoyée coucher, Arthur ?... Chut ! il revient.

— Je vous assure qu'il est toujours à la porte. Ces mystères et complots dont vous avez parlé, dites-moi ce que c'est.

— Comment voulez-vous que j'y comprenne quelque chose ? Ne me demandez plus rien, Arthur, allez-vous-en !

— Mais, ma chère Affery, si je ne puis percer ce mystère, en dépit de votre époux et de ma mère, vous ne voyez donc pas que tout est perdu ?

— Ne me demandez rien, répéta la vieille. Voilà un siècle que je ne fais que *rêver*. Allez-vous-en, allez-vous-en !

— Vous m'avez déjà dit cela. Vous vous êtes servie de la même expression la nuit où vous m'avez reconduit et où je vous ai demandé ce qui se passait. Qu'entendez-vous par là ?

— Je ne vous le dirai pas. Allez-vous-en ! Je ne vous le dirais pas quand nous serions tout seuls... encore moins lorsque votre ancienne bonne amie est là. »

Ce fut en vain qu'Arthur supplia, et que Mme Finching protesta qu'elle saurait garder le secret. La vieille, qui n'avait pas cessé de trembler et de se livrer un combat pendant ce dialogue, fit la sourde oreille, et parut décidée à sortir du cabinet.

« J'appellerais plutôt Jérémie que de dire un mot de plus ! Je vais l'appeler, Arthur, si vous me demandez encore quelque chose. Voici tout ce que j'ai à vous dire avant de crier pour le faire revenir : si jamais vous commencez à dominer de vous-même ces deux finauds (et vous le devriez, comme je vous l'ai dit le soir où vous êtes revenu, car vous n'avez pas vécu ici des années entières comme moi, et vous n'en êtes pas arrivé à avoir peur de votre ombre), alors dominez-les en face et devant moi ; puis dites-moi

ensuite : Affery, racontez vos rêves ! Peut-être que je vous les raconterai alors ! »

Le bruit de la porte, qui se refermait, empêcha Arthur de répondre. Chacun d'eux regagna la place où Jérémie les avait laissés ; et Clennam, s'avançant vers le vieillard qui revenait, lui annonça qu'il avait éteint la lumière par hasard. M. Flintwinch le regarda en silence tandis qu'il la rallumait à la lampe du vestibule, et conserva un mutisme complet au sujet de la personne qui l'avait retenu à la porte. Peut-être sa colère venait-elle de ce qu'il éprouvait le besoin de se venger de l'ennui que lui avait causé ce visiteur inopportun ; quoi qu'il en soit, il fut si agacé en voyant sa femme coiffée de son tablier, qu'il s'élança vers elle, et, saisissant entre le pouce et l'index le nez voilé de la dame, il le tortilla de toutes ses forces.

Flora, qui était décidée à peser sur Arthur à perpétuité, ne le relâcha plus que lorsqu'on eut visité jusqu'à la chambre qu'il avait autrefois habitée dans les combles de la maison. Clennam songeait à toute autre chose qu'à inspecter les salles qu'il traversait ; il remarqua, néanmoins, ainsi qu'il eut l'occasion de se le rappeler plus tard, qu'on y manquait d'air ; qu'ils laissaient l'empreinte de leurs pas sur la poussière dont étaient couverts les planchers des étages supérieurs, et qu'on éprouva tant de résistance à ouvrir certaine porte, qu'Affery se mit à crier qu'il y avait quelqu'un derrière, et continua à trembler encore après qu'on eût cherché ce quelqu'un sans trouver personne. Lorsqu'enfin ils regagnèrent la chambre de la paralytique, ils la trouvèrent causant à voix basse avec le Patriarche, qui se tenait debout devant le feu. Les yeux bleus, le crâne luisant, les cheveux blancs que M. Casby tourna vers eux au moment où ils entraient, prêtèrent une valeur inestimable et une philanthropie indicible aux paroles qui s'échappèrent en ce moment de ses lèvres :

« Vous avez donc visité la maison, la maison... visité la maison ! »

Cette phrase, en elle-même, n'était pas précisément un modèle d'esprit ni de bonté ; mais M. Casby, par son ton, par sa voix, par son air de patriarche, en faisait un si bel exemple de bonté et d'esprit, qu'elle était à mettre sous verre.

CHAPITRE XXIV.

Le soir d'une longue journée.

L'illustre M. Merdle, cet ornement du pays, continuait sa course brillante. On commençait à reconnaître partout qu'un homme, qui avait rendu à la société le service de gagner sur elle une si grande fortune, ne pouvait plus, sans injustice, être laissé dans la roture. On parlait avec certitude d'un titre de baronnet ; il était même question d'une pairie. Le bruit courait que, de sa main dorée, M. Merdle avait repoussé l'offre officielle de la première dignité ; qu'il avait formellement déclaré à lord Décimus que c'était trop peu de chose pour un homme comme lui.

« Non, milord, je resterai simple Merdle, ou vous ferez de moi un pair du royaume. »

Cette réponse, disait la rumeur publique, avait plongé lord Décimus dans l'indécision jusqu'au col, s'il est permis de parler ainsi d'un personnage aussi élevé. Car les Mollusques, formant dans la création un groupe isolé, avaient la conviction que tous les honneurs de ce genre leur appartenaient de droit, et que, lorsque par le plus grand des hasards, un soldat, un marin, ou un avocat était anobli, c'était un intrus qu'ils laissaient pénétrer dans les pénates sacrés de la famille, par un acte de simple condescendance, mais sur lequel il fallait immédiatement fermer la porte, pour que l'exemple ne tirât pas à conséquence. Non-seulement, ajoutait encore la rumeur publique, lord Décimus demeurait dans un cruel état d'indécision à cause de la part héréditaire qui lui revenait de droit dans ses principes aristocratiques, mais aussi parce qu'il y avait divers Mollusques qui prétendaient au même honneur, et faisaient concurrence au grand homme du jour.

À tort ou à raison, la rumeur publique allait colportant ces nouvelles. Lord Décimus, qui était ou que l'on croyait occupé à résoudre ce difficile problème, donnait quelque consistance à ces bruits, en se lançant

gauchement à un petit trot d'éléphant dans un fouillis de phrases entortillées où il balançait l'illustre M. Merdle au bout de sa trompe, le présentant au monde entier comme l'emblème immaculé des entreprises gigantesques, de la richesse des nations, du crédit, du capital, de la prospérité générale, et de toutes les autres bénédictions réunies.

La vieille faux du temps continua si tranquillement sa funèbre moisson, qu'il s'était écoulé déjà trois grands mois, sans que cela parût, depuis que les frères Dorrit avaient été confiés à la même tombe dans le cimetière des étrangers à Rome.

M. et Mme Sparkler étaient installés dans un hôtel à eux : une toute petite résidence, dans le genre de celles qu'affectionne la classe des Tenaces Mollusques, un véritable chef-d'œuvre d'incommodité, qui conservait tout le long du jour le parfum de la soupe et du fumier de la veille, mais d'un loyer exorbitant, comme il convient à un local situé au centre même du monde habitable. C'est dans cette demeure enviée (car elle excitait vraiment l'envie de bien des gens), que Mme Sparkler avait résolu de commencer à démolir la Poitrine rivale, quand l'arrivée du courrier, porteur de la triste nouvelle, était venue suspendre l'ouverture des hostilités. Mme Sparkler, qui, au fond, n'était pas méchante, avait eu un violent paroxysme de douleur qui avait duré douze heures ; puis elle s'était levée afin de s'occuper de son deuil et de prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'il lui allât aussi bien que celui de Mme Merdle. Le journal des nouvelles élégantes annonça que cet événement venait de plonger dans la douleur plus d'une famille distinguée... et le courrier s'en retourna à Rome.

M. et Mme Sparkler, après avoir dîné en tête-à-tête, étaient donc plongés dans leur douleur. Madame reposait sur un canapé, dans son salon. C'était un dimanche soir : il faisait une chaleur étouffante ; la maison, située au centre du monde habitable, close et bien bourrée en toute saison, comme si elle était affligée d'un rhume de cerveau perpétuel, paraissait plus oppressée que jamais ce soir-là. Les cloches des églises voisines avaient fait tout ce qu'elles avaient pu pour agacer les gens en réveillant les échos peu mélodieux de la rue, et les vitres des églises éclairées avaient échangé leurs tons jaunes de la brune contre un noir opaque. Madame, étendue sur une causeuse, à regarder par la croisée ouverte, à travers une forêt de réséda et d'autres fleurs, se fatigua de ce spectacle. Alors madame alla regarder dans

la rue par une autre croisée, pendant que monsieur se tenait sur le balcon, et se fatigua également de ce spectacle-là. Alors madame se regarda pour voir encore une fois comment lui allait son deuil, et se fatigua aussi de ce spectacle, quoique naturellement elle s'en fatiguât moins vite que des deux autres.

« Autant vaudrait être couchée au fond d'un puits, remarqua-t-elle enfin, changeant de place d'un air de mauvaise humeur. Voyons, Edmond, si tu as quelque chose à dire, dis-le. »

Edmond aurait pu répondre avec beaucoup de franchise :

« Mon âme, je n'ai rien du tout à dire. »

Mais son imagination ne lui ayant pas suggéré cette réponse, il se contenta de quitter le balcon et de prendre place auprès de la causeuse où se tenait madame.

« Bonté divine, Edmond ! s'écria la jeune épouse d'un ton de mauvaise humeur encore plus marqué, je crois vraiment que tu te fourres du réséda dans le nez. Finis donc ! »

Monsieur, dans ce moment d'absence d'esprit (peut-être faut-il prendre cette expression dans un sens plus absolu que de coutume), mettait en effet tant d'ardeur à respirer le parfum d'un brin de réséda qu'il avait à la main, qu'il semblait sur le point de commettre le délit en question. Il sourit, et jeta la fleur par la fenêtre en disant :

« Je te demande bien pardon, ma chère.

— Tu me donnes la migraine à rester debout comme cela, Edmond, reprit madame en levant les yeux vers lui après un moment de silence. Ce demi-jour te fait paraître si effroyablement gros que cela m'agace. Assieds-toi, je t'en prie.

— Certainement, ma chère, répondit monsieur, qui prit une chaise sans changer de place.

— Si je ne savais pas que le jour le plus long de l'année est passé, dit Fanny en bâillant d'une manière épouvantable, je croirais que nous y sommes. Jamais journée ne m'a paru si longue.

— N'est-ce pas ton éventail, mon amour ? demanda monsieur, ramassent à terre l'objet en question qu'il présenta à madame.

— Edmond, s'écria madame d'un ton plus ennuyé que jamais, ne m'adresse pas de ces sottes questions, je t'en conjure. À qui veux-tu qu'il soit ?

— Certainement, je savais bien qu'il était à toi.

— Alors à quoi bon me le demander ? riposta madame, qui continua au bout de quelques minutes, après s'être retournée sur la causeuse : Non jamais, jamais je n'ai eu à passer une journée aussi longue que celle-ci ! »

Après un nouveau silence, madame se leva lentement, fit quelques tours dans le salon, et vint se rasseoir à la même place.

« Ma chère, dit monsieur, illuminé par une inspiration originale, je crois bien que tu as les nerfs crispés. »

— Oh ! les nerfs crispés ! répéta madame. Voyons, Edmond as-tu bientôt fini ?

— Mon adorée, continua monsieur, si tu essayais de ton vinaigre aromatique ! J'ai souvent vu ma mère employer ce remède, et elle paraissait s'en trouver bien. Et, je ne sais pas si tu le sais, mais ma mère est une... diablement belle femme qui n'est pas du tout...

— Miséricorde ! s'écria madame se levant d'un bond. C'est insupportable ! Jamais, depuis la création du monde, le soleil n'a éclairé un jour aussi ennuyeux que celui-ci ! »

Monsieur la suivit d'un regard plein de soumission tandis qu'elle se promenait dans le salon. Il paraissait même un peu effrayé. Lorsque madame eut renversé quelques colifichets, regardé dans la sombre rue par chacune des trois croisées du salon, elle revint au canapé, et se jeta sur les coussins.

« Maintenant, Edmond, viens ici ! Un peu plus près, car je veux pouvoir te toucher avec mon éventail afin que mes paroles fassent sur toi une plus vive impression. Là ! Cela suffit. Tu es assez près comme cela. Oh ! mais que tu as donc l'air gros ! »

Monsieur s'excusa de son mieux, disant qu'il ne pouvait pas s'en empêcher, et que ses camarades, sans les spécifier autrement, l'avaient surnommé Quinbus Flestrin junior, ou le fils de l'Homme-Montagne.

« Tu aurais dû me dire cela avant, remarqua madame d'un air mécontent.

— Ma chère, répliqua monsieur, vivement flatté de ce reproche, si j'avais cru que cela pouvait t'intéresser le moins du monde, je n'aurais pas manqué de t'en parler.

— Là ! Au nom du ciel, tâche de te taire ! interrompit madame. J'ai quelque chose à te dire. Edmond, il ne faut plus que nous restions seuls. Il est urgent de prendre des mesures pour que je ne sois plus exposée à retomber dans cet horrible état de prostration morale.

— Ma chère, une femme aussi remarquablement belle, comme tout le monde sait, et qui n'est pas du tout...

— Oh ! encore ! MISÉRICORDE !!! » s'écria madame.

Monsieur fut si troublé par l'énergie de cette exclamation pendant laquelle madame s'était levée brusquement pour se rasseoir aussitôt, qu'il s'écoula quelques minutes avant qu'il eût la force de s'expliquer.

« Je voulais dire, ma chère, que tout le monde sait que tu es faite pour briller dans la société.

— Briller dans la société ! répéta Fanny avec un redoublement de mauvaise humeur. Oui, vraiment ! Voyez un peu ce qui arrive ! Je ne suis pas plutôt remise du coup que m'a porté la mort de mon pauvre cher père et de mon pauvre oncle... pourtant je ne me dissimule pas que c'est peut-être un grand bonheur pour ce dernier, car, dès que l'on cesse d'être présentable, on fait aussi bien de mourir...

— J'espère que tu ne fais pas allusion à moi, mon amour ? interrompit humblement monsieur.

— Edmond, Edmond, tu lasserai la patience d'une sainte ! N'est-il pas clair comme le jour que je parle de mon oncle ?

— Tu me regardais d'un air si expressif, mon adorée, que je me suis senti mal à l'aise. Merci, mon amour.

— Maintenant que vos interruptions m'ont fait oublier ce que je voulais dire, reprit madame avec un geste résigné de son éventail, je ferai aussi bien d'aller me coucher.

— Ne fais pas cela, mon amour. Prends tout le temps qu'il te faudra pour te recueillir. »

Madame prit beaucoup de temps : la tête penchée en arrière, les yeux fermés et les sourcils levés avec une expression désespérée comme si elle avait complètement renoncé aux affaires de ce monde. Enfin, sans le moindre avertissement préalable, elle rouvrit les yeux, et recommença d'un ton sec et acerbe :

« Qu'est-ce qui arrive alors, je vous le demande ? Qu'est-ce qui arrive ? Au moment même où je pourrais briller dans la société, où des motifs de la plus haute importance m'inspirent le désir d'y briller, je me trouve dans une situation qui m'empêche, jusqu'à un certain point de me présenter dans le monde. C'est trop fort !

— Ma chère, je ne vois pas pourquoi cela te priverait d'aller dans le monde ?

— Edmond, vous ne savez dire que des absurdités ! s'écria madame avec beaucoup d'indignation. Crois-tu donc qu'une femme dans toute la fleur de l'âge, et qui n'est pas tout à fait dénuée de charmes, puisse, dans ma position (elle regarda sa taille intéressante), entrer en rivalité avec une femme qui lui serait certainement, en d'autres temps, inférieure sous tous les autres rapports ? Si c'est là ton opinion, je ne sais quel nom te donner ! »

Monsieur fit observer, en toute humilité, que cela ne se voyait presque pas.

« Non, cela ne se voit presque pas ! répéta madame avec un mépris indicible.

— Pour le moment, » ajouta monsieur.

Ne prêtant aucune attention à ce faible correctif, madame déclara avec amertume que c'était vraiment trop fort ! Qu'il y avait là de quoi faire désirer la mort !

« Mais, ajouta-t-elle lorsqu'elle eut étouffé le sentiment de ses griefs personnels, quelque contrariant, quelque cruel que ce soit, il faut cependant bien que je m'y résigne.

— D'autant plus qu'on devait s'y attendre, remarqua monsieur.

— Edmond, répliqua Fanny, si vous ne voyez rien de plus convenable à faire que d'insulter celle qui vous a fait l'honneur de vous donner sa main,

lorsqu'elle se trouve dans le malheur, je vous conseille d'aller vous coucher. »

Ce reproche affligea beaucoup Edmond, qui s'excusa d'une façon très-tendre. Ses excuses furent agréées, mais madame le pria d'aller se calmer de l'autre côté du canapé, dans l'embrasure de la croisée.

« Maintenant, Edmond, poursuivit-elle allongeant le bras et touchant son mari avec le bout de son éventail, ce que j'allais te dire quand tu as commencé, selon ta coutume, à m'ennuyer de tes discours, c'est que je prendrai des précautions pour me protéger contre le danger d'un tête-à-tête trop prolongé, et que, tant que les circonstances m'empêcheront de me présenter dans le monde, je ferai en sorte d'avoir toujours ici du monde, de manière ou d'autre ; car, je ne peux ni ne veux passer une autre journée aussi monotone que celle-ci. »

Monsieur approuva ce plan d'une façon très-laconique, puis il ajouta :

« D'ailleurs, tu sais que tu auras bientôt ta sœur...

— Chère petite, oui ! s'écria madame avec un soupir affectueux. Bonne petite sœur ! Non pas qu'Amy puisse suffire par sa seule présence... »

Monsieur allait dire : « Non ? » sur le ton de l'interrogation ; mais il reconnut tout de suite le danger d'une pareille ponctuation, et se reprit d'un ton convaincu :

« Oh non ! Certainement. Elle ne suffirait pas à elle seule !

— Non, Edmond. Car, non-seulement les vertus de cette chère enfant sont de cette nature calme et paisible qui a besoin d'être relevée par les contrastes ; il leur faut un entourage bruyant et animé qui les fasse éclater dans leur vrai jour pour qu'on les en aime davantage ; mais elle aura elle-même besoin d'être réveillée sous plus d'un rapport.

— Justement ! dit monsieur. Il faudra la réveiller.

— Voyons, Edmond ! Tu me fais perdre la tête avec ton habitude d'interrompre les gens quand tu n'as rien à dire. Il faudra voir à te corriger de cela... Mais revenons à cette chère petite... Elle était dévouée à papa, et sans doute elle aura été vivement peinée et l'aura beaucoup pleuré. C'est comme moi. J'ai tant souffert ! Mais sans doute Amy aura plus souffert encore que moi, vu qu'elle se trouvait là et qu'elle est restée avec notre

pauvre cher papa jusqu'au dernier moment, tandis que, malheureusement, je n'y étais pas. »

Fanny s'arrêta pour pleurer et s'écrier : « Cher, cher, bien-aimé papa ! Quelles manières distinguées il avait ! Quelle différence avec notre pauvre oncle ! Il faudra donc, poursuivit-elle, tirer notre bonne petite chatte de son état de torpeur : d'autant plus que sa santé a dû souffrir d'avoir tant veillé pendant la longue maladie d'Édouard, qui n'est pas tout à fait rétabli, qui peut même rester malade longtemps encore, et qui, en attendant, nous cause de grands ennuis, en empêchant de régler les affaires de ce pauvre cher papa. Par bonheur, les papiers étant sous scellés et sous clef, chez les agents auxquels il les a confiés lors de son voyage providentiel à Londres, ses affaires sont dans un état qui permet d'attendre qu'Édouard reprenne assez de force en Sicile pour venir administrer, ou exécuter, ou faire ce qu'il a à faire.

— Dans tous les cas, il ne pouvait trouver nulle part une meilleure garde-malade qu'Amy, se hasarda à dire M. Sparkler.

— Par le plus grand des hasards, nous sommes du même avis, répliqua Fanny, qui d'un air de langueur tourna un peu les paupières de son côté (car d'habitude elle avait plutôt l'air en lui parlant de s'adresser à quelque meuble du salon), et je puis même adopter les paroles dont tu t'es servi. Il ne pouvait trouver nulle part une meilleure garde-malade. La chère enfant a des moments où elle est bien impatientante pour quelqu'un qui a l'esprit actif ; mais, comme garde-malade, c'est la perfection, chère petite ! »

Edmond, encouragé par son récent succès, remarqua qu'Édouard, sapristi, s'était longtemps trouvé dans une vilaine passe.

« Si *vilaine passe*, répliqua Mme Sparkler, est un terme d'argot qui signifie une dangereuse maladie, je ne te contredirai pas. Sinon, je ne puis formuler une opinion sur le langage barbare que tu emploies en parlant de la sœur d'Édouard. Qu'il ait attrapé la *malaria* quelque part, soit en voyageant nuit et jour jusqu'à Rome, où, après tout, il est arrivé trop tard pour voir notre pauvre cher papa avant sa mort, soit par d'autres influences insalubres, la chose est incontestable, si c'est là tout ce que tu as voulu dire. D'ailleurs, l'existence qu'il mène rend la maladie plus dangereuse pour lui que pour d'autres. »

M. Sparkler opina qu'il y avait beaucoup d'analogie entre le cas d'Édouard et celui *des camarades* morts de la fièvre jaune aux Indes occidentales. Mme Sparkler ferma de nouveau les yeux, comme pour protester contre *les camarades*, la fièvre jaune et les Indes orientales dont elle n'avait aucun souci.

« Donc, reprit-elle en rouvrant les yeux, il faudra tirer Amy de l'état de torpeur qu'ont produit chez elle bien, bien des semaines de fatigue et d'inquiétude. En dernier lieu, nous aurons à lui faire oublier un sentiment indigne qu'elle entretient au fond de son cœur, et qu'elle croit m'avoir toujours caché. Ne me demande pas ce que c'est, Edmond, parce que je ne te le dirais pas.

— Aussi je ne te le demande pas, ma chère.

— J'aurai donc bien des choses à faire de ce côté-là, continua Fanny, et je ne saurais trop tôt avoir cette douce enfant auprès de moi. Aimable et bonne petite fée ! Quant au règlement des affaires de pauvre papa, je n'ai guère d'intérêt direct là-dedans. Papa a agi très-génèreusement à mon égard lorsque je me suis mariée, et je n'ai plus grand'chose à attendre. Pourvu qu'il n'ait pas fait de testament valable qui nous oblige à donner quelque chose à Mme Général, c'est tout ce que je demande. Cher papa ! ah ! cher, cher papa ! »

Elle se mit encore à verser quelques larmes ; mais le souvenir de Mme Général ne tarda pas à la remettre. Elle s'essuya les yeux et reprit :

« Un détail très-encourageant de la maladie d'Édouard, qui me fait espérer qu'il n'a rien perdu de son bon sens ni de son entrain (du moins jusqu'au moment de la mort de notre pauvre père)... c'est qu'il a soldé les gages de Mme Général et l'a mise à la porte immédiatement. Je ne saurais trop l'en féliciter, et je suis prête à lui pardonner bien des choses en voyant l'empressement avec lequel il a fait ce que j'aurais eu tant de plaisir à faire moi-même ! »

Mme Sparkler se livrait à toute la joie de cette exécution triomphante, lorsqu'un double coup de marteau retentit à la porte ; un coup de marteau assez bizarre. On ne frappait pas fort, comme si on avait peur de faire du bruit et d'attirer l'attention. On frappait longtemps, comme si le visiteur préoccupé oubliait de s'arrêter à temps.

« Tiens ! s'écria Mme Sparkler. Qui donc ce peut-il être ? Serait-ce Amy et Édouard qui arriveraient sans nous prévenir et sans voiture ? Regarde par la fenêtre. »

Le salon était obscur, mais on n'en voyait que plus clair dans la rue, à cause des réverbères. La tête de M. Sparkler, qui passait par-dessus le balcon pour regarder en bas, semblait si lourde et si grosse, qu'un peu plus elle allait lui faire perdre l'équilibre, au risque d'écraser le visiteur inconnu.

« C'est un individu tout seul. Je ne le reconnais pas... Mais voyons un peu !... »

Cette réticence le ramena une seconde fois sur le balcon, où il se pencha de nouveau. Il rentra au moment où l'on ouvrait la porte et déclara qu'il croyait avoir reconnu le castor de son gouverneur. Il ne se trompait pas, car quelques instants après fut introduit le gouverneur, son bolivar à la main.

« Des bougies ! commanda Mme Sparkler, en demandant pardon de recevoir M. Merdle dans l'obscurité.

— Oh ! il fait assez clair pour moi, » répliqua le millionnaire.

Lorsqu'on apporta les bougies, on aperçut M. Merdle debout derrière la porte, se pinçant les lèvres.

« J'ai voulu vous dire un petit bonsoir en passant, ajouta-t-il. Je suis assez occupé pour le moment ; mais, comme je me trouvais dehors pour faire un tour, j'ai voulu vous dire un petit bonsoir. »

Le banquier se trouvait en grande tenue : Fanny lui demanda chez qui il était allé dîner.

« Oh ! moi, fit M. Merdle, je n'ai dîné chez personne, que je sache.

— Mais vous avez dîné au moins ? reprit Mme Sparkler.

— Mais non... je n'ai pas précisément dîné, répliqua l'illustre capitaliste. »

Il venait de passer sa main sur son front jaune, comme s'il réfléchissait pour savoir s'il était bien sûr d'avoir dîné. On offrit de lui faire servir quelque chose.

« Non, merci, répondit M. Merdle. Je n'ai pas d'appétit. Je devais dîner en ville avec Mme Merdle. Mais, comme je ne me sentais pas en train, j'ai

laissé Mme Merdle partir seule au moment où nous allions monter en voiture, et j'ai mieux aimé faire un petit tour.

— Ne voulez-vous pas prendre une tasse de thé ou de café ?

— Non, merci, répéta le millionnaire ; je suis entré au club en passant, et je me suis fait donner une bouteille de vin. »

À cette période de sa visite, M. Merdle s'assit dans le fauteuil qu'Edmond Sparkler lui avait offert tout d'abord, et que jusqu'alors il avait continué à pousser devant lui comme un maladroit qui vient de chausser pour la première fois une paire de patins, et qui ne peut pas se décider à se lancer sur la glace. Il posa son chapeau sur une autre chaise qui se trouvait à côté de lui, et regardant le fond de la coiffe, comme si elle eût été au moins à une vingtaine de pieds de profondeur, il répéta :

« Vous voyez, j'ai voulu vous dire un petit bonsoir.

— C'est d'autant plus flatteur pour nous, remarqua Fanny, que vous n'êtes pas grand visiteur.

— N...on, répondit M. Merdle, qui pendant ce temps-là s'arrêtait prisonnier en se prenant par le poignet sous le parement de ses manches, non, je ne suis pas un grand visiteur.

— Vous êtes beaucoup trop occupé pour cela. Mais savez-vous que, pour un homme aussi criblé d'affaires, la perte de l'appétit est une chose sérieuse ? Il ne faut pas vous laisser tomber malade.

— Oh ! je me porte très-bien, répondit M. Merdle après y avoir réfléchi un peu. Je ne suis pas plus mal qu'à l'ordinaire. Je me porte assez bien. Je n'ai pas du tout besoin de mieux me porter. »

Le grand esprit du siècle, fidèle à sa réputation d'homme qui n'a que fort peu de chose à dire, et qui ne le dit pas sans peine, redevint muet. Mme Sparkler commençait à se demander si le grand esprit n'allait pas bientôt leur tirer sa révérence.

« Je parlais de pauvre papa au moment où vous êtes entré, monsieur.

— Vraiment ? Curieuse coïncidence, remarqua M. Merdle. »

Fanny ne voyait pas du tout la coïncidence, mais elle se crut obligée de soutenir la conversation.

« Oui, j'étais en train de dire à Edmond que la maladie de mon frère avait retardé l'examen et le règlement des affaires de papa.

— Oui, oui, il y a eu un retard.

— Ce n'est pas que cela tire à conséquence, ajouta Fanny.

— Non, répliqua le banquier après avoir examiné la corniche de la partie du plafond qui se trouvait en face de lui, ce n'est pas que cela tire à conséquence.

— Mon seul désir, continua Mme Sparkler, c'est que Mme Général ne reçoive rien.

— Elle ne recevra rien, » dit M. Merdle.

Fanny fut enchantée de lui entendre exprimer cette opinion. Le grand capitaliste, après avoir jeté un second coup d'œil dans les profondeurs de son chapeau, comme s'il croyait apercevoir quelque chose tout au fond, passa les doigts dans ses cheveux, et annexa à sa première assertion ces paroles justificatives :

« Oh ! mon Dieu, non ! du tout ! Elle n'aura rien. Que voulez-vous qu'elle ait ? »

Comme ce sujet de conversation paraissait épuisé et que M. Merdle ne l'était pas moins, Fanny demanda au millionnaire s'il allait prendre Mme Merdle et la voiture avant de rentrer ?

« Non, répondit le banquier, je m'en retournerai par le chemin le plus court et je laisserai Mme Merdle (le grand homme examina la paume de sa main, comme pour y lire sa bonne aventure)... se tirer d'affaire toute seule. Elle n'est pas empruntée, elle n'aura besoin de personne.

— C'est probable, » dit Mme Sparkler.

Un long silence succéda à cette remarque. Fanny, s'enfonçant de nouveau parmi les coussins de son canapé, ferma les yeux et leva les sourcils, comme pour dire encore une fois adieu aux choses de ce bas monde.

« Mais, avec tout ça, reprit M. Merdle, je vous fais perdre votre temps et le mien. Je voulais seulement vous dire un petit bonsoir en passant, vous savez ?

— Charmée, je vous assure.

— À présent, je m'en vais, ajouta M. Merdle en se levant. À propos, pourriez-vous me prêter un canif ?

— La drôle de chose, comme le remarqua Fanny en souriant, de voir une femme dont la paresse avait tant de peine à se décider à écrire un simple billet, prêter quelque chose à un homme d'affaires comme M. Merdle ! N'est-ce pas bien étrange ? »

— C'est vrai. Mais j'ai besoin d'un canif, et je sais que vous avez plusieurs petits nécessaires bien garnis de ciseaux, de pinces, etc. On vous le rapportera demain.

— Edmond, vous allez ouvrir (mais prenez bien garde de rien casser ; vous êtes si maladroit !) la boîte de nacre que vous voyez sur mon petit guéridon, et donnez à M. Merdle le canif à manche de nacre.

— Merci, interrompit le millionnaire ; mais je crois que je préférerais un manche plus foncé.

— En écaille ?

— Merci ; oui. Je crois que j'aime mieux cela. »

Edmond fut donc chargé d'ouvrir le nécessaire d'écaille, et de remettre à son beau-père le canif demandé. Lorsqu'il eut exécuté cette commission, Mme Sparkler dit d'un ton fort gracieux au grand esprit :

« Si vous y faites une tache d'encre, je vous pardonne d'avance.

— Je vous promets de ne pas y faire de tache, » reprit M. Merdle.

L'illustre visiteur tendit alors sa manche à Mme Sparkler, dont la main (poignet, bracelet et tout) se trouva un instant ensevelie sous le vaste parement. Quant à la main du banquier, impossible de deviner où elle était allée, car Fanny ne le sentit pas plus que si elle eût eu affaire à un vétéran sans bras de Chelsea, ou à un invalide manchot de Greenwich.

Parfaitement convaincue, au moment où le millionnaire disparaissait derrière la porte, que ce dimanche était le jour le plus long que personne eût jamais eu à passer, et qu'il n'existait pas au monde une femme pourvue de quelques charmes qui fût aussi assommée par des crétins et des idiots, Fanny s'avança sur le balcon pour respirer un peu. Ses yeux se couvrirent de larmes de dépit, à travers lesquelles elle crut voir le célèbre M. Merdle,

qui remontait la rue, sauter, valser et tournoyer comme s'il eût été possédé par cinq cent mille diables.

CHAPITRE XXV.

Le maître d'hôtel se démet de ses pouvoirs.

Ce jour-là Mme Merdle dînait chez le savant médecin. L'Honneur du barreau était là dans tout son éclat. Ferdinand Mollusque était là, plus aimable que jamais. La vie humaine avait peu de sentiers inconnus au docteur, qui en visitait les sombres mystères, plus souvent même que la Crème de l'épiscopat. Londres ne manquait pas de grandes dames qui raffolaient de ce cher docteur, ma toute belle, et le proclamaient l'homme le plus charmant et le plus adorable du monde. Mais peut-être auraient-elles reculé d'horreur de se trouver si près de lui, si elles avaient su quels spectacles ce regard rêveur venait de contempler, à quels chevets ce visage calme et pur venait de se pencher, quels seuils il avait franchis tout à l'heure. Heureusement notre honnête docteur n'était pas homme à emboucher la trompette en son honneur, ni à la faire emboucher par d'autres. Il voyait et entendait bien des choses étranges, il passait sa vie au milieu de contradictions morales difficiles à expliquer ; mais l'égalité de sa compassion pour tous n'en était pas plus troublée que celle du divin guérisseur de tous les maux. Il allait comme la pluie, dit l'Écriture, parmi les bons et les méchants, faisant tout le bien qu'il pouvait, sans le proclamer dans la synagogue et sans le tambouriner dans les carrefours.

Comme un homme qui a appris à connaître ses semblables (si peu disposé qu'il soit à faire parade de sa science) ne saurait manquer d'inspirer l'intérêt qui se rattache à tant d'expérience, le docteur était un homme attrayant. Les beaux gentlemen et les jolies dames qui ignoraient les secrets du cher docteur et qui en auraient perdu l'esprit (je suppose qu'ils en avaient à perdre) s'il avait eu le malheur de leur dire : « Venez contempler une seule fois ce que je vois tous les jours, » convenaient eux-mêmes du plaisir qu'on avait à le voir. Partout où il allait, on était sûr au moins de trouver quelque chose de réel. Et un demi-grain de réalité, ainsi qu'une

faible dose d'autres produits naturels également rares, suffit pour donner de la saveur à une énorme quantité de liquide délayant.

Aussi, aux petits dîners du médecin, les convives se montraient-ils sous un jour moins artificiel que partout ailleurs. Ils se disaient, peut-être sans le savoir :

« Voici un homme qui nous connaît en réalité pour ce que nous sommes, qui pénètre chaque jour chez nous quand nous n'avons encore ni fard ni perruque, qui entend nos divagations, qui lit nos véritables sentiments sur nos traits, lorsque nous n'exerçons plus aucun contrôle sur notre esprit ni sur notre physionomie. Nous ferons donc aussi bien chez lui de nous rapprocher un peu de la réalité, car il nous a devinés, et nous ne sommes pas de force à lutter contre lui. »

Les convives du docteur devenaient donc presque naturels en prenant place autour de sa table.

La connaissance que l'Honneur du barreau avait de cette masse de jurés, qu'on nomme l'humanité, était aussi pénétrante qu'un rasoir ; mais, en général le rasoir est un instrument assez difficile à manier, et le simple et brillant scalpel du docteur était d'un usage bien plus général. L'Honneur du barreau connaissait à fond et la bêtise, et la fourberie, et la friponnerie des hommes ; mais s'il avait accompagné le docteur dans ses visites, il en aurait su plus long en huit jours de temps sur leurs tendresses et leurs dévouements, qu'en siégeant trois quarts de siècle dans toutes les cours et toutes les assises du pays. L'Honneur du barreau soupçonnait vaguement ce genre de supériorité, et peut-être y songeait-il avec plaisir (car, si le monde n'était en effet qu'un vaste tribunal, la trompette des vacances éternelles ne saurait sonner trop tôt). Il avait donc pour le docteur tout autant de sympathie et de respect que les autres.

L'absence de M. Merdle laissa son siège vide à ce dîner ; mais comme il serait resté aussi muet que le spectre de Banquo s'il s'était trouvé au rendez-vous, on ne perdit pas grand'chose à ne pas l'avoir. L'Honneur du barreau, qui continuait à becqueter par-ci, par-là, dans Westminster-Hall, des petits bouts de renseignements dépareillés, à peu près comme eût fait un corbeau qui aurait passé son temps dans ce temple de la chicane, avait récemment ramassé pas mal de vagues rumeurs qu'il s'empressait de laisser

échapper de son bec pour essayer de quel côté tournait le vent de la pairie Merdle. Il échangea quelques paroles avec Mme Merdle à ce sujet, se glissant vers cette dame avec son plus beau salut, comme on pense bien, à l'usage des grands jurys, et son binocle persuasif.

« Depuis quelque temps, commença l'Honneur du barreau, je connais un oiseau (et à l'air malicieux qu'il se donna, on devait croire que ce ne pouvait être qu'une pie) qui est venu nous conter au barreau, dans le tuyau de l'oreille, qu'on va bientôt voir s'augmenter le nombre des personnages titrés de ce royaume.

— Vraiment ? répondit Mme Merdle.

— Oui, vraiment, répéta l'Honneur du barreau, est-ce que l'oiseau n'en a rien glissé dans le tuyau d'une autre oreille... d'une adorable petite oreille ? »

L'Honneur du barreau lança un regard très-expressif vers celle des boucles d'oreilles de Mme Merdle qui se trouvait la plus rapprochée de lui.

« Est-ce de la mienne que vous voulez parler ? demanda Mme Merdle.

— Lorsque j'emploie le mot *adorable*, c'est toujours vous que je veux dire.

— Et moi, je crois que vous ne pensez jamais un mot de ce que vous dites, remarqua Mme Merdle (mais, après tout, elle n'avait pas l'air fâché le moins du monde).

— Oh ! quelle cruelle injustice !... Mais l'oiseau ?

— Vous savez que personne n'est moins au courant des nouvelles que moi, remarqua Mme Merdle se drapant avec nonchalance dans sa forteresse. De quoi s'agit-il ?

— Quel admirable témoin vous feriez ! s'écria l'Honneur du barreau. Aucun jury (ou bien il faudrait que ce fût un jury d'aveugles) ne saurait vous résister, quand même vous viendriez déposer tout de travers... Mais vous vous en tireriez si bien !

— Pourquoi cela, flatteur que vous êtes ? » demanda Mme Merdle en souriant.

L'Honneur du barreau balança trois ou quatre fois son lorgnon entre lui et la Poitrine, comme l'équivalent d'une réponse folâtre, et poursuivit de son

ton le plus insinuant :

« Quel nom devrai-je donner à la plus élégante, la plus accomplie et la plus charmante de toutes les femmes, dans quelques semaines, peut-être dans quelques jours d'ici ?

— L'oiseau ne vous a donc pas dit tout ? répliqua Mme Merdle. Eh bien ! demandez-le lui demain, je vous en prie, et vous viendrez me dire ce qu'il vous aura répondu. »

Puis vint un chapelet de plaisanteries pareilles entre ces deux habiles interlocuteurs ; mais l'Honneur du barreau, malgré son adresse, en fut pour ses frais. Le docteur, reconduisant Mme Merdle jusqu'à sa voiture et causant avec elle, tandis qu'elle mettait son manteau, demanda à son tour des renseignements, mais sans détour, avec la franchise qui lui était habituelle.

« Oserai-je vous demander ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on dit de Merdle ?

— Mon cher docteur, répondit Mme Merdle, vous m'adressez justement là une question que j'étais presque tentée de vous faire.

— À moi ? Et pourquoi à *moi* ?

— D'honneur, je crois que M. Merdle a plus de confiance en vous qu'en qui que ce soit.

— Au contraire, il ne me confie absolument rien, même comme à son médecin. Vous savez ce qu'on dit, dans tous les cas ?

— Naturellement. Mais vous connaissez M. Merdle ; vous savez combien il est taciturne et réservé. Je vous assure que j'ignore absolument si ces bruits sont fondés ou non. Je désire qu'ils soient vrais : pourquoi vous le cacherais-je ? Vous le devineriez bien sans que je vous le disse.

— C'est clair.

— La nouvelle est-elle vraie en tout ou en partie ? Est-elle tout à fait fausse ? Je n'en sais rien, et je ne connais pas de position plus déplaisante, je dirai même de position plus absurde ; mais vous connaissez M. Merdle, et cela ne vous étonnera pas. »

Le docteur, en effet, ne parut pas étonné ; il mit Mme Merdle dans sa voiture et lui souhaita le bonsoir. Il se tint un moment sur le seuil, suivant

d'un regard tranquille l'élégant équipage qui s'éloignait. Lorsqu'il eut regagné le salon, les autres invités ne tardèrent pas à prendre congé et il resta seul. Comme il aimait beaucoup à lire, et toute espèce de livres (il ne cherchait pas du tout à s'excuser de cette faiblesse), il s'assit et commença à lire.

L'horloge qui se trouvait sur son bureau marquait minuit moins quelques minutes, lorsqu'un coup de sonnette attira son attention. C'était un homme d'habitudes fort simples ; il avait déjà envoyé coucher ses domestiques, et force lui fut d'aller ouvrir lui-même. Il descendit donc et trouva à la porte un homme tête nue, sans habit, les manches de chemise relevées et roulées jusqu'à l'épaule. Au premier abord, il crut que cet individu venait de se battre, d'autant plus qu'il paraissait agité et essoufflé. Mais un second coup d'œil lui montra que son visiteur était extrêmement propre, et que le négligé de sa toilette n'indiquait d'ailleurs aucun désordre.

« Monsieur, je viens de l'établissement des bains chauds, ici près, dans la rue voisine.

— Et que puis-je faire pour les bains chauds ?

— Seriez-vous assez bon pour venir tout de suite, monsieur ? Tenez, voici ce que nous avons trouvé sur la table. »

Il remit au docteur un morceau de papier. Celui-ci, l'ayant examiné, y lut son nom et son adresse tracés au crayon. Il regarda l'écriture de plus près, regarda de nouveau le messenger, prit son chapeau à un portemanteau, mit la clef de la porte dans sa poche et s'éloigna d'un pas rapide.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison des bains, tous les gens de la maison guettaient leur arrivée à la porte ou allaient et venaient dans les couloirs.

« Priez tout le monde de se tenir à l'écart, dit le docteur au maître de la maison ; et vous, ajouta-t-il en s'adressant au messenger, montrez-moi le chemin. »

Le garçon le conduisit jusqu'au bout d'une avenue de cabinets et s'arrêtant devant une porte ouverte à l'extrémité du couloir, regarda derrière la porte. Le docteur, qui le suivait de près, regarda aussi derrière la porte, comme lui.

On voyait dans le coin une baignoire dont on avait épuisé l'eau. Couché là comme dans un tombeau ou dans un sarcophage, recouvert à la hâte d'un drap et d'une couverture, était le cadavre d'un homme mal bâti, avec une tête obtuse, des traits ignobles, communs et grossiers. On avait ouvert un vasistas afin de laisser échapper la vapeur dont le cabinet était plein : elle s'était condensée en gouttes épaisses qui coulaient le long des murs et le long de ce visage et de ce corps immobile. Le cabinet conservait encore une température assez élevée, la baignoire n'avait pas eu le temps de se refroidir ; mais le visage et le corps du baigneur laissaient à la main une sensation de moiteur gélatineuse. Le fond de la baignoire de marbre blanc était veiné d'un rouge terrible. Sur une tablette voisine on voyait une bouteille vide qui avait contenu du laudanum, et un canif à manche d'écaille... taché mais, non avec de l'encre.

« Séparation de la jugulaire... mort rapide... il y a au moins une demi-heure qu'il est mort. »

L'écho des paroles du docteur parcourut les couloirs et les cabinets, et toute la maison, tandis qu'il se redressait après s'être penché pour atteindre le fond de la baignoire et trempait ses mains dans une eau que l'on vit se veiner de rouge comme le marbre blanc avant de se confondre en une seule nuance.

Le regard du médecin se dirigea alors vers les vêtements restés sur le divan, puis vers une montre, une bourse et un portefeuille qui se trouvaient sur la table. Un billet non cacheté qui sortait à moitié du portefeuille, fixa ensuite son attention. Il le regarda, le toucha, le tira un peu d'entre les feuilles du carnet, et dit d'un ton calme : « Ce billet m'est adressé, » l'ouvrit et le lut.

Il n'avait aucun ordre à donner. Les gens de la maison savaient bien ce qu'ils avaient à faire. On s'empressa d'avertir les autorités compétentes, qui prirent possession du défunt et de ce qui lui avait appartenu, comme vous prendriez possession d'un colis à votre adresse, sans plus d'agitation ni d'émotion qu'on n'en témoigne d'ordinaire pour remonter une pendule. Le docteur fut heureux de sortir pour aller respirer l'air frais de la nuit ; il s'assit même un moment, en dépit de sa grande expérience, sur les marches de la première maison venue, car il se sentait mal à son aise.

L'Honneur du barreau demeurait dans le voisinage du docteur, qui, en arrivant devant sa porte, vit briller une lumière à la fenêtre du cabinet où le célèbre avocat veillait souvent très-tard à la besogne. Comme cette lumière n'y brillait jamais sans que l'Honneur du barreau y fût lui-même, le docteur n'hésita pas à frapper. En effet, l'infatigable jurisconsulte avait à obtenir, le lendemain même, un verdict contraire à tous les témoignages, et il s'occupait à préparer ses pièges pour attraper MM. les jurés.

Le coup de marteau du médecin étonna l'Honneur du barreau ; mais, comme il soupçonna tout d'abord que quelqu'un venait le prévenir que quelque autre était en train de le voler ou de lui jouer quelque vilain tour, il descendit promptement sans faire de bruit. Il venait de se rafraîchir les idées avec une lotion d'eau froide sur la tête, afin d'être mieux à même d'embrouiller celles de MM. les jurés, et il avait rejeté en arrière le col de sa chemise, afin de lire plus à son aise et d'étrangler plus commodément les témoins de la partie adverse. Il avait donc l'air un peu effaré lorsqu'il vint ouvrir la porte. Il parut plus effaré encore en apercevant le docteur, qui était le dernier homme qu'il s'attendait à trouver là.

« Qu'y a-t-il donc ? dit l'Honneur du barreau.

— Vous m'avez demandé un jour quelle était la maladie de Merdle.

— Voilà un singulier moment pour répondre à ma question. C'est vrai, je me rappelle vous l'avoir demandé.

— Je vous ai dit que je n'en savais rien.

— Oui, en effet.

— Eh bien ! je connais maintenant sa maladie.

— Mon Dieu ! s'écria l'Honneur du barreau, qui recula d'un pas, en posant la main sur la poitrine de son ami. Moi aussi ! je la lis sur votre visage. »

Ils entrèrent dans la chambre la plus voisine, où le docteur lui donna le billet. L'avocat le parcourut d'un bout à l'autre, cinq ou six fois. Il ne contenait que quelques lignes, mais il n'en paraissait pas moins digne de toute son attention. Il ne trouvait pas de paroles pour exprimer tout son regret de n'avoir pu deviner la chose d'avance. Le plus petit indice, le nom, comme il disait, aurait suffi pour le rendre maître de cette affaire ; et quelle

affaire ! Et que n'aurait-il pas donné pour débrouiller le premier un pareil mystère !

Le docteur s'était chargé d'annoncer ce lugubre événement à Harley-street. L'Honneur du barreau, de son côté, se sentait incapable de retourner immédiatement aux embûches qu'il préparait au jury le plus éclairé, le plus distingué auquel il eût jamais adressé la parole, sur lequel (il croyait devoir en prévenir son savant adversaire) ni les sophismes, ni l'abus du talent oratoire ne sauraient prévaloir (c'est ainsi qu'il comptait commencer). Il proposa donc à son ami de l'accompagner jusqu'à la porte, et de se promener dans le voisinage, en attendant qu'il eût rempli sa pénible mission. Ils s'y dirigèrent à pied, afin de retrouver leur sang-froid au grand air. Le jour déjà battait des ailes, chassant devant lui les ombres de la nuit, lorsque le docteur frappa à la porte de l'hôtel de Harley-street.

Un valet de pied, qui brillait en public de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, veillait en attendant son maître... c'est-à-dire qu'il ronflait dans la cuisine, entre deux chandelles et un journal, donnant une preuve de plus de la difficulté qu'il y a, malgré toutes les probabilités, de mettre le feu par hasard dans une maison. Lorsque ce serviteur vigilant eut été tiré de son profond sommeil, le docteur fut encore obligé d'attendre qu'on eût réveillé le maître d'hôtel ; à la fin, ce noble personnage daigna se présenter à la porte de la salle à manger, en robe de chambre et en pantoufles ; mais du reste tout cravaté et sentant son maître d'hôtel depuis les pieds jusqu'à la tête. Il faisait déjà jour, et le docteur, en attendant qu'on vînt le trouver, avait ouvert les volets d'une croisée pour voir paraître l'aube.

« Il faut appeler la femme de chambre de Mme Merdle, afin qu'elle réveille sa maîtresse et la prépare, aussi doucement que possible à me recevoir. J'ai une horrible nouvelle à lui apprendre. »

Ce fut en ces termes que le docteur adressa la parole au maître d'hôtel. Celui-ci, qui tenait un chandelier à la main, appela un domestique pour emporter la lumière inutile. Puis il s'approcha de la croisée avec beaucoup de dignité, étudiant et surveillant les nouvelles encore inédites, à peu près du même œil qu'il avait coutume de surveiller les dîners donnés dans cette salle même.

« M. Merdle est mort.

— Je désire, remarqua le maître d'hôtel, donner congé pour le mois prochain.

— M. Merdle s'est suicidé.

— Monsieur, remarqua son interlocuteur, voilà un événement très-désagréable pour un homme comme moi, car il est de nature à éveiller certain préjugé. Je désire quitter aujourd'hui même.

— Morbleu ! si vous n'êtes pas plus ému, montrez au moins quelque surprise ! » s'écria le docteur.

Le maître d'hôtel, calme et immobile, fit cette mémorable réponse :

« Monsieur, le défunt n'a jamais été un gentleman, et, de sa part, aucune conduite indigne d'un gentleman ne saurait me causer de surprise. Voulez-vous que je vous envoie quelqu'un ou que je donne quelques ordres, pour vous obliger, avant de commencer mes préparatifs de départ ? »

Lorsque le docteur, après avoir rempli sa mission, vint rejoindre l'Honneur du barreau dans la rue, il se contenta de lui annoncer, à propos de son entrevue avec Mme Merdle, qu'il n'avait pas encore tout dit à cette dame, mais qu'elle avait assez bien supporté ce qu'elle en avait entendu. L'Honneur du barreau n'avait pas perdu les loisirs de sa promenade : il les avait employés à la construction d'un piège des plus ingénieux, où il comptait faire tomber tous les jurés à la fois ; débarrassé de ce sujet de préoccupation, il devint très-lumineux sur la question de la récente catastrophe, tandis qu'ils s'éloignaient à pas lents, la discutant sous toutes ses faces. Avant de se séparer, devant la porte du docteur, ils levèrent tous deux les yeux vers le ciel, que le soleil commençait à éclairer, et vers lequel la fumée de quelques cheminées matinales et la voix des rares passants s'élevaient paisiblement aussi ; puis, songeant à l'immense cité, ils se dirent :

« Si les centaines, les milliers de gens ruinés qui dorment encore, connaissent le malheur qui plane en ce moment sur eux, quel terrible concert de malédictions la seule âme du défunt soulèverait contre elle ! »

Le bruit de la mort du grand homme se répandit avec une rapidité fabuleuse. D'abord il se trouva qu'il avait succombé à toutes les maladies connues, sans compter une foule de maladies toutes fraîches sortant de chez le fabricant et n'ayant jamais servi, inventées avec la rapidité de l'éclair,

pour les besoins du moment. Dès sa plus tendre enfance, il avait dissimulé une hydropisie ; il avait hérité de son grand-père une maladie des poumons ; depuis dix-huit ans, il subissait tous les matins une opération chirurgicale ; il était sujet à une explosion des principales veines de son individu, qui éclataient comme un feu d'artifice. Il avait quelque chose à la poitrine, il avait quelque chose au cœur, il avait quelque chose au cerveau. Cinq cents personnes qui s'étaient mises à table pour déjeuner, sans savoir que M. Merdle fût mort, se levèrent de table parfaitement convaincues qu'elles se rappelaient avoir entendu le savant docteur dire au millionnaire : « Vous devez vous attendre à vous éteindre un de ces quatre matins comme une chandelle, » et que le célèbre banquier avait répondu (toujours en leur présence) : « On ne meurt qu'une fois ! » Vers onze heures du matin, c'était décidément le quelque chose au cerveau qui obtenait une préférence marquée, et à midi, on savait de science certaine que c'était une vraie méningite.

Méningite fut tellement du goût du public et parut causer un contentement si général, qu'elle aurait pu aller jusqu'au lendemain matin, si à neuf heures et demie l'Honneur du barreau n'avait pas déclaré au palais ce qui en était. Vers une heure de l'après-midi, on commença à se raconter à l'oreille, dans tous les coins de Londres, que M. Merdle s'était donné la mort. Cependant la méningite, loin d'être détrônée par cette découverte, fut plus en faveur que jamais. Il n'y avait pas de rue où on ne fît dans les groupes un cours de morale à propos de méningite. Les gens qui avaient essayé de gagner beaucoup d'argent et qui n'y avaient pas réussi s'écriaient :

« Voilà ce que c'est que de ne songer qu'à faire fortune, on attrape une méningite ! »

Les paresseux voyaient aussi là-dedans une leçon qu'ils ne laissaient pas tomber par terre. « Voyez-vous ! disaient-ils, ce qu'on gagne à toujours travailler, travailler, travailler ! vous vous échinez, vous vous éreintez, crac ! la méningite vous empoigne, et vous voilà bien avancé ! »

Cette réflexion produisit surtout beaucoup d'effet sur une foule de jeunes commis et d'associés amateurs, qui ne s'étaient jamais exposés à mourir d'excès de travail. Ceux-là déclaraient d'un accord unanime, avec une piété exemplaire, qu'ils espéraient bien ne jamais oublier cette leçon, et régler

leur conduite de façon à éviter les méningites, et se conserver le plus longtemps possible, pour la consolation de leurs amis.

Mais vers l'heure de la bourse, la méningite commença à pâlir. De sinistres rumeurs se mirent à circuler à l'ouest, à l'est, au nord et au sud. D'abord ces bruits furent assez modérés. On se contentait de dire qu'il n'était pas bien sûr que la fortune de M. Merdle fût aussi vaste qu'on l'avait toujours cru ; que la liquidation pourrait bien offrir quelques retards ; qu'il pourrait même y avoir une suspension provisoire (mettons un mois ou six semaines) de la merveilleuse banque. À mesure que ces rumeurs se répétèrent un peu plus haut, elles devinrent aussi plus menaçantes. C'était un homme de rien, qui était parvenu tout à coup, par des moyens que personne n'avait jamais pu s'expliquer. Il avait des manières communes. Il n'avait reçu aucune espèce d'éducation. Il marchait toujours les yeux baissés et n'avait jamais pu regarder le monde en face. Comment se faisait-il qu'il eût ensorcelé tant de gens ? Il n'avait jamais eu de fortune à lui ; ses spéculations étaient effroyablement hasardeuses, et ses dépenses s'élevaient à un chiffre fabuleux. Grossissant à mesure que le jour baissait, la nouvelle prenait plus de consistance et de solidité. M. Merdle avait laissé dans le cabinet de l'établissement de bains où il s'était défait une lettre adressée à son médecin ; celui-ci l'avait prise pour la produire le lendemain à l'enquête du coroner. On pouvait s'attendre à un coup de foudre pour la multitude de gens que le banquier avait trompés. Une foule de personnes de tout rang et de toute profession allaient se trouver ruinées par la faillite Merdle ; des vieillards qui avaient vécu à l'aise depuis qu'ils étaient au monde, n'auraient pas d'autre asile que le *workhouse* pour aller se repentir de la confiance qu'ils avaient si mal placée. Des légions de femmes et d'enfants verraient renverser tout l'échafaudage de leur avenir par la main de ce misérable. Tous ceux qui avaient pris part à ses magnifiques dîners allaient bientôt reconnaître qu'ils n'avaient fait que l'aider à dépouiller d'innombrables familles. Tous les serviles adorateurs de la fortune, qui avaient contribué à lui élever un piédestal, auraient mieux fait d'adorer le diable en personne. La rumeur, une fois lancée, devint de plus en plus furieuse et bruyante, à mesure que chaque nouvelle édition des journaux du soir venait la confirmer. Enfin, elle gronda tellement à la tombée de la nuit, que je ne suis pas bien sûr qu'un veilleur solitaire, perché sur la galerie qui

couronne le dôme de Saint-Paul, n'aurait pas pu voir l'atmosphère épaissie par les milliers de malédictions qui s'exhalaient contre le nom de Merdle.

À partir de ce moment, on sut que la maladie de feu M. Merdle était tout bonnement... l'escroquerie et le vol. Lui, l'ignoble objet des flatteries du grand monde et du public ; lui qui assistait aux festins des notabilités ; le lion des salons à la mode ; lui qui avait vaincu l'esprit exclusif de l'aristocratie, qui avait nivelé l'orgueil des grands personnages ; le patron des patrons ; lui qui avait marchandé une pairie avec le ministre des Circonlocutions, qui avait été comblé, en moins de quinze ans, de plus de faveurs que l'Angleterre n'en a accordé en plus de deux siècles à tous les paisibles bienfaiteurs de leur pays, à toutes les illustrations des arts et des sciences qui se présentaient leurs œuvres à la main... lui, la brillante merveille, l'étoile nouvelle qui avait servi de guide aux mages chargés d'offrandes, jusqu'au moment où elle s'était arrêtée pour leur montrer une carcasse au fond d'une baignoire ensanglantée... c'était tout bonnement le plus grand *faussaire* et le plus grand *voleur* qui ait jamais échappé à la potence.

CHAPITRE XXVI.

Orage.

Annoncé par sa respiration essoufflée et par un bruit de pas pressés, M. Pancks se précipite dans le petit bureau d'Arthur Clennam. L'enquête est terminée, la lettre est publiée, la faillite de la merveilleuse banque est annoncée, les autres entreprises modèles du grand Merdle sont autant de compagnies de paille qui ont pris feu et dont il ne reste que de la fumée. Le vaisseau pirate que l'on avait tant admiré vient de se faire sauter au milieu d'une vaste flotte de navires de toute dimension. Sur la surface de la mer on n'aperçoit que des débris : des coques de bâtiments incendiés, des saintes-barbes qui font explosion, des canons qui éclatent d'eux-mêmes et déchirent en morceaux amis et voisins, des naufragés qui se noient et s'accrochent à des fétus, et disparaissent au bout de quelques secondes, des nageurs épuisés, des cadavres flottants, entourés de requins.

Que sont devenus l'ordre et l'activité du bureau Doyce et Clennam ? Des lettres non décachetées, des papiers en désordre encombrant la table. Au milieu de ces signes de prostration morale et de découragement, l'associé de Daniel Doyce se tient immobile à sa place habituelle, les bras croisés sur son pupitre et la tête appuyée sur ses bras.

M. Pancks arrive en courant dans la chambre, aperçoit Clennam et s'arrête. L'instant d'après les bras de Pancks sont aussi croisés sur le pupitre et sa tête appuyée aussi sur ses bras. Pendant quelques minutes ils se tiennent dans cette attitude, désœuvrés et silencieux, séparés par la longueur de la petite table.

M. Pancks fut le premier à lever la tête et à parler.

« C'est moi qui vous y ai décidé, monsieur Clennam. Je le sais. Traitez-moi comme vous voudrez. Vous ne pourrez pas me dire plus d'injures que

je ne m'en dis à moi-même. Vous ne pouvez pas m'en dire plus que je ne le mérite.

— Ô Pancks, Pancks ! répliqua Clennam. Ne parlez pas de ce que vous méritez. Et moi donc, qu'est-ce que je n'ai pas mérité !

— Ah ! vous méritiez d'être plus heureux, répondit Pancks.

— Moi, continua Clennam sans écouter cette réponse, moi qui ai ruiné mon associé ! Pancks, Pancks, j'ai ruiné Doyce. Ce vieillard honnête, industriel, infatigable, qui a travaillé toute sa vie durant, qui a lutté contre tant de déceptions, sans rien perdre de sa bonne et généreuse nature, pour qui j'avais tant de sympathie et que j'aurais voulu servir de toute mon âme, je l'ai ruiné... je l'ai plongé dans la honte et le déshonneur... ruiné, ruiné ! »

L'angoisse que cette pensée causait à Clennam était si pénible à voir que M. Pancks se saisit par les cheveux, et, dans son désespoir, se mit à les arracher par poignées.

« Faites-moi des reproches, s'écria-t-il. Faites-moi des reproches, monsieur, ou je vais me faire moi-même un mauvais parti. Appelez-moi *imbécile*, *canaille*. Dites-moi donc : vilain âne, comment as-tu pu faire cela ? tête de baudet, où avais-tu donc l'esprit ? Voyons, ne m'épargnez pas, dites-moi des sottises. »

Et tout en parlant ainsi, Pancks se tirait sans ménagement et sans pitié sa chevelure touffue.

« Si vous aviez résisté à cette fatale manie, Pancks, dit Arthur d'un ton où il y avait plus de pitié que de reproche, il est sûr que cela aurait beaucoup mieux valu pour vous... et pour moi !

— Encore, monsieur, s'écria Pancks, grinçant les dents de remords. Encore !

— Si vous n'aviez pas fait ces maudits calculs dont vous m'avez démontré l'exactitude avec une évidence si abominable, continua Clennam en gémissant, cela aurait mieux valu pour vous, Pancks, et pour moi !

— Encore, monsieur ! répéta Pancks, cessant de s'arracher les cheveux. Encore, encore ! »

Cependant, Arthur, qui n'en avait tant dit que pour calmer le coupable repentant, le voyant, en effet, plus tranquille, s'arrêta pour lui serrer la main, en ajoutant :

« Hélas ! j'étais un aveugle qui s'est laissé conduire par un aveugle, Pancks... Mais Doyce, Doyce, Doyce ; mon pauvre associé ! »

Il laissa retomber sa tête sur le pupitre. Pancks rompit de nouveau le silence et lui fit encore une fois relever la tête, en lui disant :

« Je ne me suis pas couché, monsieur, depuis que la nouvelle a commencé à se répandre. J'ai couru à droite et à gauche pour voir s'il n'y aurait pas moyen de sauver quelque chose du naufrage. Mais non : tout est perdu, tout a disparu.

— Je ne le vois que trop bien. » répondit Clennam.

M. Pancks remplit un intervalle de silence par un gémissement qui venait du fond de son cœur.

« Quand je pense que, pas plus tard qu'hier, reprit Arthur, j'étais bien décidé à vendre, à réaliser et à en finir.

— Je ne pourrais pas en dire autant, monsieur. Mais c'est étonnant combien j'ai rencontré de personnes, ce matin, qui comptaient réaliser hier, positivement hier, pas demain, pas aujourd'hui, pas un des autres trois cent soixante-six jours de l'année, s'il n'avait pas été trop tard ! »

Ses ronflements de locomotive, qui d'ordinaire produisaient un effet assez comique, semblaient ce jour-là plus tragiques que des sanglots, tandis que sa personne, des pieds à la tête, était si sale et si négligée qu'on aurait pu le prendre pour un portrait authentique et ressemblant du Malheur, dont on ne pouvait pas bien distinguer les traits, parce qu'il avait besoin d'être nettoyé.

« Monsieur Clennam, est-ce que vous avez risqué... tout ? »

Il avait eu beaucoup de peine à sauter par-dessus les points et à prononcer ce dernier mot.

« Oui : tout. »

Pancks saisit ses cheveux touffus et les tira avec tant de force qu'il en arracha encore plusieurs mèches. Après avoir regardé ces dépouilles d'un œil furibond, il les mit dans sa poche.

« Il faut que je prenne tout de suite mon parti, ajouta Clennam essuyant quelques larmes silencieuses qui venaient de déborder. Il faut que je me hâte au moins d'offrir la seule et triste réparation que je puisse offrir. Il faut que je mette la réputation de mon malheureux associé à l'abri de tout soupçon. Il faut que je me dépouille de tout ce que je possède. Il faut que je remette à nos créanciers la direction dont j'ai tant abusé, et que je me résigne à travailler jusqu'à la fin de mes jours pour effacer autant que possible ma faute... ou mon crime.

— N'y a-t-il pas moyen, monsieur, de laisser passer l'orage ?

— Impossible. Tout est perdu, Pancks. Plus tôt je pourrai mettre les affaires de la maison en d'autres mains, mieux cela vaudra. Il y a des engagements à remplir cette semaine qui causeraient une catastrophe d'ici à peu de jours, quand même je pourrais me résoudre à la retarder jusque-là, en sachant ce que je sais. Toute la nuit j'y ai réfléchi ; il ne me reste plus qu'à agir.

— Mais au moins n'agissez pas seul, reprit Pancks, dont le visage était aussi humide que si toute sa vapeur se transformait en eau dès qu'elle s'échappait. Consultez un homme de loi.

— Vous avez raison : c'est peut-être encore ce qu'il y a de mieux.

— Prenez Rugg.

— Il n'y a pas grand'chose à faire. Il le fera aussi bien qu'un autre.

— Voulez-vous que j'aille chercher Rugg, monsieur Clennam ?

— Si cela ne vous dérange pas. Je vous serais obligé. »

Pancks mit son chapeau à l'instant même et partit, tout de suite, train direct, grande vitesse, pour Pentonville. Durant son absence, Arthur ne leva pas la tête et conserva la même attitude.

Le remorqueur ramena avec lui son ami et conseiller, M. Rugg, qui, tout le long de la route, avait eu tant de preuves de l'agitation peu rationnelle de M. Pancks, que la première chose qu'il fit en arrivant fut de prier ce gentleman de prendre la clef des champs ; ce que celui-ci s'empressa de faire d'un air soumis et découragé.

« Il est à peu près dans l'état où se trouvait ma fille, monsieur, lorsque nous avons intenté un procès pour rupture de promesse de mariage, au

nommé Bawkins, remarqua l'homme de loi. Il prend un intérêt trop direct et trop vif à cette affaire. Il se laisse dominer par sa sensibilité ; il n'y a pas moyen de marcher dans notre profession, quand on se laisse dominer par la sensibilité. »

Tandis qu'il ôtait ses gants et les posait dans son chapeau, il jeta de côté un coup d'œil qui lui révéla tout de suite que son client était bien changé.

« Je suis fâché de voir, monsieur, dit l'homme de loi, que vous-même vous vous laissiez dominer aussi par votre sensibilité. N'en faites rien, je vous prie. Ces pertes sont sans doute très-déplorables, monsieur, mais il faut les envisager bravement en face.

— Si l'argent que j'ai risqué n'avait appartenu qu'à moi seul, monsieur Rugg, soupira Clennam, j'en aurais beaucoup moins de regret.

— En vérité, monsieur ? fit M. Rugg en se frottant les mains d'un air guilleret. Vous m'étonnez. Voilà qui est singulier, monsieur ; jusqu'ici j'ai toujours vu, au contraire, dans l'exercice de ma profession, que c'est surtout à son propre argent que l'on tient. J'ai toujours vu mes clients, quand ils avaient le malheur de perdre l'argent d'autrui, supporter très-bien la chose... mais là, très-bien. »

Après avoir donné cours à ces remarques consolantes, M. Rugg s'assit sur une chaise de bureau, devant le pupitre, et passa au fond des choses.

« Maintenant, monsieur Clennam, si vous voulez bien le permettre, nous allons procéder aux affaires. La question est des plus claires et des plus nettes. Une simple question de bon sens. Qu'est-ce que je peux faire pour vous tirer de ce mauvais pas ?... Voilà la question.

— Ce n'est pas du tout là la question pour moi, monsieur Rugg, dit Arthur. Vous vous trompez dès le début. Ma question, la voici : Qu'est-ce que je puis faire pour tirer mon associé de ce mauvais pas et réparer de mon mieux le préjudice que je lui cause ?

— Savez-vous, monsieur, répliqua M. Rugg d'un ton persuasif, que je commence à craindre que vous ne continuiez à vous laisser dominer par votre sensibilité. Je n'aime pas entendre ces mots de *réparation*, *préjudice*, monsieur, si ce n'est dans la bouche d'un avocat plaidant contre la partie adverse. Vous me pardonnerez si je crois de mon devoir de vous répéter combien il est dangereux de se laisser dominer par sa sensibilité !

— Monsieur Rugg, dit Clennam, à qui la résolution bien arrêtée d'exécuter la tâche qu'il s'était imposée parut rendre un peu de courage et qui étonna son interlocuteur en ayant l'air, malgré son état de prostration, d'avoir une volonté à lui, je crains que vous ne soyez pas disposé à adopter la marche que je suis décidé à suivre. Si votre désapprobation vous empêche de prendre les mesures nécessaires, j'en suis fâché, car il me faudra avoir recours à un autre conseil. Mais je crois devoir vous prévenir, avant d'aller plus loin, qu'il est parfaitement inutile de discuter avec moi là-dessus.

— Fort bien, monsieur, répondit Rugg en haussant les épaules, fort bien. Puisqu'il faut absolument que quelqu'un se charge de cette besogne, autant vaut que ce soit moi. Tel est le principe d'après lequel j'ai agi dans l'affaire Rugg et Bawkins. Tel est le principe d'après lequel j'agis presque toujours. »

Clennam confia alors à M. Rugg la détermination qu'il avait prise. Il lui dit qu'ayant pour associé un homme d'une grande simplicité et d'une grande droiture, il voulait avant tout faire honneur à son caractère et ménager ses sentiments. Il lui expliqua que Daniel Doyce étant alors absent pour affaires importantes, il se croyait tenu d'accepter publiquement le blâme mérité par son administration imprudente et d'exonérer publiquement son ami de toute responsabilité morale, pour que le succès des opérations de son associé ne fût pas compromis par le moindre soupçon de complicité de négligence dans la gestion des affaires de la maison. Il donna donc à M. Rugg la commission de décharger moralement, complètement et publiquement son associé, en déclarant que c'était lui, Arthur Clennam, de la maison Doyce et Clennam, qui avait, de son propre gré et même contre l'avis de son collègue, risqué les capitaux de l'association dans les spéculations frauduleuses de feu M. Merdle. Il ne pouvait pas offrir d'autre réparation ; c'était d'ailleurs la meilleure qu'il pût faire accepter à Daniel, dont il connaissait la délicatesse ; et c'est par là qu'il fallait commencer. Il avait l'intention de faire imprimer une déclaration à cet effet, qu'il avait déjà rédigée et qu'il comptait, non-seulement adresser à tous les clients de la maison, mais encore faire insérer dans les journaux. Outre cette mesure (dont les détails provoquèrent une foule de grimaces chez M. Rugg et lui donnèrent des inquiétudes

continuelles dans les jambes), il voulait envoyer une circulaire à tous les créanciers pour disculper son associé d'une manière solennelle, leur annoncer que la maison allait être immédiatement fermée jusqu'à ce qu'ils eussent fait connaître leurs intentions, qu'il se soumettait d'avance à leur décision. Si, en considération de l'innocence de son associé, on s'arrangeait de façon à permettre à la maison de recommencer honorablement les affaires, il abandonnerait à Daniel Doyce la part qui lui revenait dans l'association, comme étant l'unique réparation pécuniaire qu'il pût lui offrir en échange des inquiétudes et des pertes dont il avait été pour lui la cause involontaire, et il ne demanderait qu'à servir la maison en qualité de commis, à des appointements qui lui permissent seulement de gagner sa vie.

Bien que M. Rugg vît clairement qu'il serait inutile de s'opposer à ce projet, ses grimaces et l'inquiétude de ses tibias exigeaient avec tant d'instance une protestation pour se soulager qu'il céda à ce besoin.

« Je ne veux présenter aucune objection, monsieur, dit-il, aucun argument à l'encontre de votre projet. Je vous aiderai à l'exécuter, monsieur ; mais je proteste, néanmoins. »

M. Rugg énonça, dans une argumentation un peu prolix, les principaux motifs de sa protestation. D'abord, la ville entière, pour ne pas dire le pays tout entier, était en proie aux premiers élans de l'indignation causée par la récente découverte, et la colère soulevée contre les victimes ne tarderait pas à éclater avec violence. Ceux qui n'avaient pas été trompés ne pardonneraient pas aux autres d'avoir été moins prudents, tandis que ceux qui s'étaient laissé tromper ne manqueraient pas de trouver par eux-mêmes des excuses et des raisons bien supérieures, selon eux, à celles que leurs compagnons d'infortune pouvaient alléguer ; sans compter que chaque victime individuelle s'empresserait de s'indigner, à l'idée que, sans les mauvais exemples de toutes les autres victimes, elle n'aurait jamais songé à risquer un sou elle-même. Et puis, une déclaration pareille, en un pareil moment, allait attirer sur Clennam un véritable ouragan de fureurs qui ne permettait pas de compter sur la clémence unanime des créanciers. Il s'exposait tout bonnement à servir de cible solitaire à un feu de file meurtrier, qui se trouverait heureux de le prendre pour point de mire.

Arthur répondit à cela que, tout en admettant la justesse de ces observations, il n'y voyait rien qui diminuât ou qui pût diminuer le moins

du monde la nécessité de la réparation publique et volontaire qu'il voulait offrir à son associé. Il pria donc, une fois pour toutes, M. Rugg de l'aider à prendre immédiatement les mesures nécessaires dans ce but. Sur ce, l'homme de loi se mit à l'œuvre, et Arthur, ne conservant que ses effets, ses livres et le peu d'argent qu'il se trouvait avoir sur lui, mit son compte de banque personnel parmi les autres valeurs de la maison.

La déclaration fut publiée et souleva un orage formidable. Des milliers d'individus, depuis la faillite de Merdle, n'attendaient que cette occasion ; ils ouvraient des yeux effarés dans l'espoir de trouver un être vivant qu'ils pussent accabler de reproches. Aussi ce cas extraordinaire qui venait de lui-même rechercher la publicité, mit sur une sorte de pilori la victime vivante dont on avait tant besoin. Lorsque les gens même que cela ne regardait pas du tout se montraient si irrités contre le coupable, on ne devait pas s'attendre à beaucoup d'indulgence de la part de ceux auxquels il faisait perdre de l'argent. M. Rugg, installé dans le bureau de Clennam, décachetait chaque jour un déluge de reproches et d'invectives. Avant qu'il se fût écoulé une semaine, il annonça à son client qu'il craignait que les créanciers n'eussent déjà obtenu contre lui plusieurs décrets de prise de corps.

« Il faut que je subisse les conséquences de mes actes, dit Clennam. Les recors me trouveront ici. »

Le lendemain même, comme il entra dans la cour du Cœur-Saignant par le passage au coin duquel se trouvait l'établissement des denrées coloniales de Mme Plornish, il fut arrêté par cette dame, qui l'attendait sur le seuil de sa boutique, et qui l'engagea mystérieusement à pénétrer dans l'heureuse chaumière. Il y trouva M. Rugg.

« J'ai cru qu'il valait mieux vous attendre ici. À votre place, monsieur, je n'irais pas au bureau ce matin.

— Pourquoi cela, monsieur Rugg ?

— Il y a au moins cinq prises de corps contre vous, à ma connaissance.

— Eh bien, plus tôt ce sera fini, mieux cela vaudra. Qu'ils me prennent tout de suite.

— Oui ; mais, ajouta M. Rugg passant entre Arthur et la porte, entendez donc raison, entendez donc raison. Ils vous prendront toujours assez tôt,

monsieur Clennam, je vous en réponds ; mais enfin entendez donc raison. Il arrive presque toujours, dans ces sortes d'affaires, que c'est quelque mauvaise petite créance de rien du tout qui se met en avant et se donne des airs de vouloir arrêter les gens. Or, je sais qu'on a obtenu une contrainte par corps pour une somme insignifiante... un simple mandat du *Palace Court*... À votre place, je ne me laisserais pas coffrer par sur ce mandat-là.

— Pourquoi pas ?

— J'aimerais mieux me faire prendre pour une des grosses créances, monsieur, répondit l'homme de loi. Pourquoi ne pas sauver les apparences ? Comme votre conseiller, je préférerais vous voir arrêter sur un mandat des tribunaux supérieurs, si vous voulez bien m'accorder cette faveur. Cela fait meilleur effet.

— Monsieur Rugg, répondit Arthur découragé, mon seul désir c'est d'en finir au plus vite. Je vais continuer ma route, adviennne que pourra.

— Encore un mot monsieur ! s'écria M. Rugg. L'autre question est une affaire de goût, mais ceci est une question de bon sens. Si on vous arrête pour la petite créance, monsieur, on vous conduira à la prison de la Maréchaussée. Or vous savez ce que c'est que cette prison. Manque d'air. Local étroit et resserré. Tandis que le *King's Bench*... »

M. Rugg développa librement sa main droite dans l'air comme pour indiquer une abondance d'espace.

« Je préférerais la prison de la Maréchaussée à toute autre, répliqua Clennam.

— Ah bah, monsieur ! Ma foi, voilà un drôle de goût : en ce cas, nous ferons aussi bien de nous mettre en route. »

L'homme de loi parut un peu blessé au premier moment, mais il ne tarda pas à pardonner à son client une préférence si bizarre. Ils traversèrent la cour du Cœur-Saignant et se dirigèrent vers les ateliers qui se trouvaient à l'autre bout. Les Cœurs Saignants s'intéressaient plus que jamais à Clennam depuis ses revers : ils pouvaient désormais le regarder comme un compatriote, puisque ses malheurs lui donnaient droit de cité parmi eux. Un certain nombre sortaient pour le regarder passer, faisant observer d'un ton onctueux que ce pauvre M. Clennam avait l'air bien abattu. Mme Plornish

et son père se tenaient en haut des marches, à l'autre bout de la cour, très-découragés et secouant la tête.

Personne ne semblait guetter l'arrivée du créancier lorsque Arthur et M. Rugg arrivèrent au bureau. Mais un membre de quelque congrégation israélite, un vieux juif confit dans le rhum, les suivit de près et se présenta à la porte vitrée avant que l'homme de loi eût eu le temps d'ouvrir une seule lettre.

« Oh ! s'écria M. Rugg en levant la tête. Comment vous portez-vous ? Vous pouvez entrer... monsieur Clennam, je crois que c'est là le gentleman dont je vous parlais tout à l'heure. »

Le gentleman en question expliqua le but de sa visite en disant qu'il « s'achisait d'une bédide avaire gonzernant M. Glennam ; » et il s'acquitta de sa mission légale.

« Voulez-vous que je vous accompagne, monsieur Clennam ? demanda M. Rugg avec beaucoup de politesse en se frottant les mains.

— Merci, j'aime mieux aller seul. Ayez seulement la bonté de m'envoyer mes habits. »

M. Rugg répondit d'un ton allègre qu'il n'y manquerait pas et donna une poignée de main à son client. Arthur et son garde du corps gagnèrent la rue, montèrent dans le premier fiacre venu et se dirigèrent vers la grille qu'il connaissait si bien.

« Dieu me pardonne ! se dit Clennam, mais je n'aurais jamais cru que je dusse revenir ici comme détenu. »

M. Chivery était de garde et le jeune John se trouvait dans la loge : soit que son père vînt de le relever de sa faction ou qu'il attendît son tour pour remplacer son père. Tous deux se montrèrent plus étonnés en reconnaissant le nouveau détenu qu'on ne s'y serait attendu de la part d'un guichetier. M. Chivery père lui donna une poignée de main d'un air honteux en lui disant :

« Voilà la première fois, monsieur, que je ne puis pas dire avec sincérité que j'ai du plaisir à vous voir. »

M. Chivery fils fut plus réservé et ne lui donna pas de poignée de main ; il contempla son prisonnier d'un air d'indécision si visible que Clennam,

malgré le chagrin qui pesait sur ses yeux et sur son cœur, ne put s'empêcher d'en faire la remarque. Le jeune John ne tarda pas à disparaître dans la cour de la prison.

Comme Arthur connaissait assez les us et coutumes de l'endroit pour savoir qu'il devait rester quelque temps dans la loge, il s'assit dans un coin et feignit de lire diverses lettres qu'il tira de sa poche. Cette lecture ne l'occupa pas au point de l'empêcher de remarquer avec reconnaissance que M. Chivery écartait les flâneurs de la loge, faisant signe aux uns, avec un geste de ses clefs, de ne pas approcher, invitant les autres à s'éloigner, au moyen de divers coups de coudes significatifs, afin de diminuer autant que cela dépendait de lui les ennuis du captif.

Arthur était assis, les yeux baissés, rêvant au passé, déplorant le présent, sans s'arrêter ni à l'un ni à l'autre, lorsqu'il sentit une main qui lui touchait l'épaule. C'était le jeune John.

« Vous pouvez venir maintenant, » disait-il.

Arthur se leva et suivit machinalement son guide. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans la seconde cour, John se retourna pour ajouter :

« Il vous faut une chambre. Je vous en ai trouvé une.

— Je vous remercie bien sincèrement. »

John se retourna, franchit le seuil d'une porte que Clennam avait lui-même franchie bien des fois, monta l'escalier et entra dans la vieille chambre. Le prisonnier lui tendit la main. John la regarda, regarda ensuite le détenu... d'un air sombre... le cœur gros, la poitrine suffoquée.

« Je ne sais pas si je puis vous donner la main, dit-il. Non, je sens que je ne peux pas. Mais, c'est égal, j'ai pensé que vous aimeriez mieux cette chambre-ci qu'une autre, et la voilà. »

La surprise que cette conduite bizarre avait inspirée à Clennam fit place (dès que John eut disparu) aux sentiments que cette chambre vide devait naturellement éveiller chez lui et aux innombrables associations d'idées qui lui rappelaient la bonne et douce enfant qui avait sanctifié cette misérable demeure. L'absence de la jeune fille, dans un pareil moment, donna à la chambre un aspect si morne et causa à son ancien ami un tel sentiment de

désolation qu'il se tourna contre le mur pour pleurer ; soulageant son cœur par des sanglots :

« Ô ma petite Dorrit ! »

CHAPITRE XXVII.

L'apprentissage de la Maréchaussée.

Il est midi, et la Maréchaussée, sur laquelle le soleil darde de chauds rayons, semble plus tranquille que de coutume. Arthur Clennam, assis dans un vieux fauteuil aussi fané que le plus ancien des détenus, s'abandonne à ses réflexions.

Quand un malheureux fait son début dans la prison, le premier changement qui s'opère en lui, c'est une espèce de calme ou plutôt d'abattement résigné, d'où bientôt il glisse trop souvent, par degrés insensibles, dans la dégradation et la honte. Clennam, dans cet état de paix mensongère, en face de sa honte maintenant consommée, songeait à certaines phases de sa vie passée, comme un mort doit rêver à son existence d'autrefois. Si l'on considère l'endroit où il se trouvait, l'intérêt qui l'avait conduit vers cette prison, alors qu'il était libre de n'y pas entrer, la douce présence de l'image aussi inséparable des barreaux et des murs environnants que des souvenirs impalpables d'une époque plus récente, que nuls barreaux ne sauraient emprisonner, on ne sera pas surpris que la mémoire du prisonnier le ramenât à la petite Dorrit. Pourtant, il s'en étonnait, non à cause du fait même, mais parce que ce fait lui rappelait toute l'influence salubre que ce cher petit être avait exercée sur ses bonnes résolutions.

Aucun de nous ne sait clairement à quelles personnes, à quels événements nous sommes redevables sous ce rapport, jusqu'au jour où la roue de notre existence, brusquement arrêtée au milieu de sa course affairée, vient nous l'apprendre. Il ne faut pour cela qu'une maladie, un chagrin, la perte de ceux que nous aimons, et c'est un des plus grands avantages que nous puissions tirer de l'adversité. Dans son malheur Clennam en fit l'épreuve tendre et salubre.

« La première fois que j'ai commencé à vivre pour mon propre compte, pensa-t-il, que mes yeux fatigués ont entrevu quelque chose qui ressemblait à un but, qui ai-je aperçu devant moi, s'avançant par un sentier pénible, forte de son dévouement, sans recevoir ni encouragements ni éloges, luttant contre d'ignobles obstacles qui auraient effrayé une armée de héros et d'héroïnes de convention ? Une faible enfant ! Lorsque j'ai essayé de vaincre mon amour déplacé, de me montrer généreux envers un rival plus heureux, bien qu'il ne dût jamais connaître mon sacrifice, ni le récompenser par un seul mot de sympathie ; chez qui avais-je pris cette leçon de patience, d'abnégation, d'oubli de moi-même, d'interprétations charitables, de noblesse généreuse dans les affections ? Chez cette pauvre enfant ! Tout homme que je suis, avec les avantages, les moyens, l'énergie d'un homme, j'aurais peut-être fermé l'oreille au murmure de mon cœur, qui me disait que, si mon père avait eu des torts, mon premier devoir était de cacher sa faute et de la réparer ; mais alors qui m'aurait fait rougir de ma lâcheté ? Une faible fille, dont les pauvres petits pieds, mal chaussés, s'usaient presque sur le pavé, dont les pauvres petites mains, si maigres, travaillaient sans relâche, dont le pauvre petit corps mignon était à peine défendu par ses minces vêtements contre le froid : la petite Dorrit. »

C'est ainsi que, seul dans cette triste chambre, il rêvait du fond du vieux fauteuil fané, toujours à la petite Dorrit. Il y rêva tant, qu'il lui sembla que son malheur présent était une punition de s'être égaré loin d'elle, d'avoir souffert que quelque chose vînt se poser entre lui et le souvenir des vertus de sa petite Dorrit.

La porte de la chambre s'ouvrit, et la tête de M. Chivery père se montra en partie, mais sans se tourner vers Arthur.

« Je ne suis plus de garde, monsieur Clennam, et je vais sortir. Puis-je faire quelque commission pour vous ?

— Grand merci. Non.

— Vous m'excuserez si j'ai ouvert la porte ; mais je n'ai pas pu me faire entendre.

— Est-ce que vous avez frappé ?

— Mais oui... au moins cinq ou six fois. »

Arthur, sortant de sa rêverie, remarqua que la prison s'était réveillée de sa sieste, que les détenus promenaient leur désœuvrement à l'ombre, dans la cour, et qu'il devait être deux ou trois heures de l'après-midi.

« Vos effets sont arrivés, reprit M. Chivery aîné, et mon fils va les monter. Je vous les aurais déjà envoyés ; mais il tenait absolument à vous les monter lui-même ; c'est ce qui m'en a empêché. Monsieur Clennam, puis-je vous dire un mot ?

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, » répondit Arthur.

Car M. Chivery tenait toujours la tête presque tout entière en dehors de la porte, et, au lieu de fixer ses deux yeux sur le prisonnier, il se contentait discrètement de lui prêter une oreille. Et pourtant personne n'avait appris à M. Chivery cette délicatesse d'instincts, cette exquise politesse, tant il est rare qu'on peut avoir la tournure d'un guichetier avec le cœur d'un gentleman !

« Merci, monsieur, répliqua M. Chivery, qui ne bougea pas, ce n'est pas la peine. Monsieur Clennam, si c'était un effet de votre complaisance, ne faites pas attention à mon fils dans le cas où vous le trouveriez un peu mauvaise tête. Mon fils a du cœur, et bien placé, j'ose dire ; moi et sa mère nous savons bien qu'il n'en manque pas, et nous le trouvons toujours au bon endroit. »

Après avoir prononcé ce discours mystérieux, le guichetier retira son oreille et ferma la porte. Il n'y avait guère plus de dix minutes qu'il était parti, lorsque le fils se montra.

« Voilà votre valise, dit-il à Clennam en la posant à terre avec beaucoup de soin.

— C'est très-obligeant de votre part. Je suis honteux de vous donner tant de peine. »

Le jeune John était reparti sans entendre la fin de cette phrase, mais il ne tarda pas à remonter, disant comme la première fois :

« Voilà votre malle noire. »

Il déposa cette malle dans un coin avec le même soin que la valise.

« Je vous suis très-reconnaissant de cette attention. J'espère que nous pouvons à présent nous donner une poignée de main, monsieur John ? »

Mais point du tout. John se recula, emprisonna son poignet droit dans un cercle formé par le pouce et l'index de sa main gauche, et répondit, ainsi qu'il avait déjà fait :

« Ma foi ! je ne sais pas si je le puis. Non ; je sens que je ne peux pas ! »

Et il se mit à regarder le prisonnier d'un air irrité, quoique le gonflement de ses paupières humides annonçât plutôt encore la commisération.

« Pourquoi donc, dit Clennam, vous montrer à la fois si mal disposé pour moi, et cependant empressé de me rendre service ? Il y a quelque malentendu là-dessous. Si j'ai fait quelque chose qui ait pu vous être désagréable, j'en suis bien fâché.

— Non, monsieur, répliqua John agitant son poignet captif dans le cercle volontaire où il le tenait emprisonné, il n'y a pas le moindre malentendu dans les sentiments avec lesquels je vous contemple en ce moment !... Si j'avais seulement votre taille, monsieur Clennam (par malheur, je suis loin de l'avoir) ; si d'ailleurs vous n'étiez pas si abattu et que ce ne fût pas contraire à tous les règlements, ce sentiment que j'éprouve pour vous me porterait plus volontiers à vous proposer une partie de boxe pour le moment que toute autre chose. »

Arthur le regarda un instant d'un air surpris où il entraît un peu de colère.

« Allons, allons ! dit-il. C'est un malentendu ! »

Puis il se détourna pour aller se rasseoir dans le fauteuil fané.

Le jeune John le suivit des yeux, et, un bout de quelques minutes, s'écria :

« Je vous demande pardon !

— *Accordé de tout mon cœur*, répliqua Clennam agitant la main sans relever sa tête courbée sur sa poitrine. N'en parlons plus, ce n'est pas la peine.

— Ce mobilier, continua John d'une voix très-radoucie, m'appartient. Je le loue d'habitude aux personnes qui prennent cette chambre sans apporter de meubles. Il ne vaut pas grand'chose, mais il est à votre service. Pour rien bien entendu. Je ne voudrais pas pour tout au monde que ce fût à d'autres conditions. Mais je le mets très-volontiers à votre disposition pour rien. »

Arthur releva la tête pour le remercier et pour lui dire qu'il ne pourrait pas accepter cette faveur. John continuait à faire tourner son poignet avec le même air d'indécision.

« Qu'est-ce que nous avons donc ensemble ? demanda le prisonnier.

— Je ne vous le dirai pas, répliqua le jeune guichetier élevant tout à coup la voix et redevenant acerbe. Nous n'avons rien du tout. »

Arthur le regarda encore une fois, attendant en vain l'explication de cette étrange conduite. Il ne tarda pas à détourner encore une fois la tête. Au bout de quelques minutes, John reprit avec une douceur extrême :

« La petite table ronde qui se trouve à votre coude appartenait autrefois à... mais vous savez à qui, monsieur, sans que je vous le dise... il est devenu un grand personnage avant de mourir. Je l'ai rachetée à un individu qui a habité cette chambre après lui, mais qui ne le valait sans aucun rapport. Du reste, il n'aurait pas été facile de trouver beaucoup d'individus de sa distinction. »

Arthur rapprocha un peu la table, posa la main dessus et se tint dans cette attitude.

« Peut-être ignorez-vous, monsieur, poursuivit le porte-clefs, que j'ai pris la liberté d'aller le voir, lorsqu'il est revenu à Londres pour quelques jours. À dire vrai, il a regardé cette démarche comme une liberté de ma part, bien qu'il ait eu l'obligeance de m'engager à m'asseoir et de me demander des nouvelles de mon père et de tous les anciens amis... je veux dire des humbles connaissances d'autrefois. Je l'ai trouvé bien changé et je l'ai dit en revenant ici. Je lui ai demandé si Mlle Amy allait bien...

— Et allait-elle bien ?

— Il me semble que vous ne devez pas avoir besoin d'adresser cette question-là à un pauvre diable comme moi, répondit John, qui avait l'air d'avaler difficilement une grosse pilule invisible. Mais, puisque vous me l'adressez, je suis fâché de ne pouvoir y répondre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il regarda encore cette question comme une liberté de ma part, et me demanda ce que cela me faisait. À partir de ce moment, je vis bien que j'étais importun, comme je m'en étais un peu douté d'abord. Malgré ça, il me parla ensuite avec assez de bonté... avec beaucoup de bonté. »

Ils gardèrent tous les deux le silence pendant plusieurs minutes. Seulement John répéta dans l'intervalle : « Certainement, il m'a ensuite montré beaucoup de bonté. »

Ce fut encore au tour du guichetier à renouer la conversation.

« Si ce n'est pas une indiscretion, reprit-il, pourrait-on vous demander combien de temps vous comptez rester sans boire ni manger ?

— Je n'ai eu besoin de rien jusqu'à présent, répliqua Clennam. Je n'ai pas d'appétit pour le moment.

— Raison de plus pour vous restaurer, reprit John. Il ne faut pas rester là dans votre fauteuil pendant toute une journée sans rien prendre, parce que vous n'avez pas d'appétit ; au contraire, il faut manger quelque chose pour vous donner de l'appétit. Je vais prendre le thé dans ma chambre. Si ce n'est pas une trop grande liberté de ma part de vous faire cette offre, venez en prendre une tasse avec moi. Ou, si vous l'aimez mieux, je pourrai vous descendre ici le plateau en deux minutes. »

Convaincu que John se donnerait cette peine s'il refusait, désireux aussi de prouver qu'il n'avait oublié ni la prière de M. Chivery père, ni les excuses de M. Chivery fils, Arthur se leva en déclarant qu'il prendrait volontiers une tasse de thé chez l'ami John. Celui-ci referma la porte pour en épargner la peine au détenu, dans la poche duquel il glissa adroitement la clef, puis prit les devants pour lui montrer le chemin de sa propre résidence.

Il demeurait tout en haut du bâtiment le plus rapproché du greffe. C'était la chambre où Arthur était monté en courant le jour où la famille, récemment enrichie, quittait pour toujours la prison, et où il avait trouvé la petite Dorrit étendue à terre sans connaissance. Dès qu'il eut mis le pied sur la première marche de l'escalier, il devina où John le conduisait. La chambre n'était pas tout à fait dans le même état : on lui avait donné un coup de badigeon et on l'avait tendue d'un papier neuf ; elle renfermait aussi un mobilier plus confortable ; mais Clennam put aisément se la rappeler telle qu'un rapide coup d'œil la lui avait montrée, tandis qu'il prenait la jeune fille dans ses bras pour la porter jusqu'à la voiture.

John, en se mordant les doigts, fixait sur son convive un regard scrutateur.

« Je vois que vous connaissez cette chambre, monsieur Clennam.

— Oui, oui, je me la rappelle... Dieu bénisse la chère enfant ! »

John oubliait le thé pour continuer à se mordre les doigts et à regarder son invité jusqu'à ce que celui-ci eût cessé d'examiner la chambre. Puis il fit un bond vers la théière, y versa impétueusement tout le souchong qu'il avait dans sa boîte, et s'éloigna pour la remplir d'eau bouillante à la cuisine commune.

La chambre parlait à Clennam dans un langage si éloquent, au milieu du changement de circonstances qui le ramenait dans cette misérable prison, elle lui parlait si tristement de la petite Dorrit qu'il avait perdue, qu'il aurait eu beaucoup de peine à ne pas céder à son émotion, quand même il n'eût pas été seul. Mais, seul comme il était, il n'essaya même pas. Il posa la main sur le mur insensible avec autant de tendresse que s'il eût touché la jeune fille elle-même, et prononça son nom à voix basse. Il se mit à la croisée, et, regardant par-dessus le parapet de la prison et sa lugubre couronne de fer, il envoya, à travers le brouillard d'une chaude journée d'été, une bénédiction vers le pays lointain où la petite Dorrit vivait heureuse et riche.

John fut absent quelque temps, et, lorsqu'il revint, il était facile de voir qu'il était allé dehors, car il apportait du beurre frais enveloppé dans une feuille de chou, quelques tranches de jambon dans une feuille de chou jumelle, plus un petit panier de cresson et de salade. Lorsqu'il eut arrangé ces comestibles sur la table dans un ordre symétrique, les deux convives s'assirent pour prendre le thé.

Clennam essaya de faire honneur au repas, mais en vain. Le jambon lui donnait des nausées, le pain semblait se transformer en sable dans sa bouche. Il eut beau faire tout son possible pour se forcer à manger ; tout ce qu'il put faire, ce fut de prendre une tasse de thé.

« Prenez un peu de salade, » dit John en présentant le panier à son invité.

Arthur prit un brin ou deux de cresson et essaya de manger, mais le pain sembla se transformer en sable plus lourd qu'auparavant, et le jambon (bien que d'excellente qualité) lui parut répandre une odeur de charcuterie insupportable dans toute la prison.

« Encore un peu de salade, monsieur, » répéta John, qui avança de nouveau le panier.

Le jeune guichetier avait tellement l'air de passer à un pauvre oiseau quelques brins de verdure par les barreaux de sa cage pour récréer sa triste solitude, et il était si facile de deviner qu'il avait acheté le petit panier dans l'intention d'offrir au prisonnier une poignée de fraîcheur pour lui faire oublier les briques et les pavés brûlants de la geôle, que Clennam ne put s'empêcher de lui dire en souriant :

« C'est bien aimable à vous d'avoir songé à me faire passer cette verdure à travers les barreaux de ma cage ; mais aujourd'hui je ne puis pas même prendre cela. »

Comme si le manque d'appétit eût été une maladie contagieuse, John ne tarda pas à repousser aussi son assiette et se mit à plier la feuille de chou qui avait servi d'enveloppe au morceau de jambon. Lorsqu'il l'eut pliée et repliée de façon à en faire un petit in-18 qui pouvait tenir dans le creux de sa main, il commença à l'aplatir, en fixant sur Clennam un regard scrutateur.

« Il me semble, dit-il enfin, pressant son in-18 entre ses mains avec vigueur, que, si vous ne jugez pas à propos de vous soigner dans votre propre intérêt, vous pourriez au moins vous soigner dans l'intérêt d'une autre personne.

— En vérité, répondit Arthur avec un soupir et un sourire, je ne vois pas pour qui je me soignerais.

— Monsieur Clennam, fit John avec vivacité, je m'étonne qu'un gentleman, capable d'être aussi franc que vous l'êtes, soit capable de me faire une réponse si peu sincère. Oui, monsieur Clennam, je suis surpris qu'un individu capable d'avoir un cœur comme le vôtre, ait le cœur de traiter le mien de la sorte. Cela m'étonne, monsieur. Ma parole d'honneur, cela me surprend ! »

John, qui s'était levé afin de donner plus de forces à ses dernières paroles, se rassit et commença à rouler son in-18 sur sa jambe droite, sans jamais quitter des yeux Clennam qu'il contemplait d'un air d'indignation et de reproche.

« Je l'avais surmontée, monsieur, continua-t-il, je l'avais vaincue, cette passion, sachant qu'il fallait la vaincre ; j'étais décidé à n'y plus songer. C'est ce que j'aurais fait, j'espère, si, dans cette prison, on ne vous avait pas

amené et dans une heure malencontreuse pour moi, aujourd'hui même (dans son agitation, John adoptait la phraséologie élégante de sa mère)... Lorsque vous vous êtes dressé devant moi, monsieur, dans la loge, ce matin même, plutôt comme un Upas empoisonné, que comme un simple insolvable, il s'est élevé en moi un tel flot de sentiments tumultueux qu'au premier abord il a tout entraîné devant lui, et que je me suis senti emporté dans le tourbillon. Enfin, j'ai réussi à en sortir. Oui, quand ce devrait être une condamnation, je soutiendrai toujours que contre ce tourbillon de toutes mes forces j'ai lutté, et que j'en suis sorti. Je me suis dit que, si je m'étais montré grossier avec vous, je vous devais des excuses, et ces excuses, sans crainte de me dégrader, je vous les ai offertes. Et maintenant, au moment même où je désirais tant vous prouver qu'il existe un souvenir presque sacré pour moi, et que je prise par-dessus tout... vous venez, par-dessus le marché, me mortifier, lorsque j'y fais l'allusion la plus détournée et la plus innocente ; car vous ne pouvez pas nier, monsieur, vous n'aurez pas la bassesse de nier que vous m'ayez mortifié. »

Dans son étonnement, Arthur ne put qu'ouvrir de grands yeux et demander :

« De quoi donc s'agit-il ? que voulez-vous dire, John ? »

Mais John, se trouvant dans cette situation d'esprit où certaines gens semblent incapables de donner une réponse directe, continua étourdiment :

« Je n'avais pas, déclara-t-il, je n'avais pas, et je n'ai jamais eu l'audace de conserver le moindre espoir. Je n'ai jamais pensé... non, jamais, et pourquoi ne le dirais-je pas, si je l'avais pensé ?... que je pusse être heureux, après les paroles que nous avons échangées, quand même il ne se serait pas élevé depuis des barrières insurmontables ! Mais cela vous donne-t-il le droit de supposer que j'ai perdu la mémoire, que je ne pense plus, que je n'ai pas d'endroit sensible, que je n'ai plus rien de rien ?

— Que voulez-vous dire ? s'écria Clennam.

— Oui, oui, on peut fouler tout cela aux pieds, monsieur, poursuivit John, s'élançant au galop, comme un cheval échappé, dans une véritable prairie sauvage de paroles tumultueuses, si on a le courage de commettre une pareille bassesse. On peut fouler aux pieds mes sentiments, mais cela ne m'empêche pas de les avoir. Vous ne pourriez même pas les fouler aux

pieds, si je ne les avais pas. Mais il n'en est pas moins indigne d'un gentleman, il n'en est pas moins déshonorant pour lui, de venir, par ses paroles amères, refouler un individu dans sa coque, lorsqu'il lutte, pour en sortir, comme un ver à soie. Le monde peut se moquer d'un porte-clefs, mais un porte-clefs est un homme, après tout... excepté quand c'est une femme, comme cela se voit dans certaines prisons réservées au beau sexe. »

Quelque ridicule que fût l'incohérence de ce discours, il y avait néanmoins tant de sincérité dans la simple et sentimentale nature de John ; son visage brûlant, l'agitation de sa voix et de ses manières indiquaient si clairement qu'il se sentait froissé, qu'il aurait été cruel de ne pas y être sensible. Tandis qu'Arthur cherchait à remonter à la source de la mystérieuse insulte dont il s'était rendu coupable sans le savoir, John, après avoir fermé un rouleau passablement symétrique avec sa feuille de chou, la coupa en trois, et la posa proprement sur une assiette, comme si c'eût été quelque rareté gastronomique.

« Mais, au fait, ne serait-il pas possible, dit Arthur, après s'être rappelé leur conversation depuis l'offre du cresson, que vous fissiez là quelque allusion à Mlle Dorrit ?

— Ah ! vous demandez si c'est possible, monsieur, répliqua John Chivery.

— Mais c'est que je ne comprends pas cette allusion. Je voudrais bien ne pas avoir le malheur de vous laisser croire que mon intention est de vous offenser, car je ne l'ai jamais eue, et, cependant, je suis obligé de vous répéter que je ne vous comprends pas.

— Monsieur, riposta John, aurez-vous bien la perfidie de soutenir que vous ne connaissez pas depuis longtemps ce que j'éprouve à l'endroit de Mlle Dorrit ?... une passion, vous le savez, qui mérite moins le nom ambitieux d'amour que celui d'une humble adoration et d'un sacrifice dévoué ?

— John, je ne commettrai jamais sciemment un acte de perfidie... pas plus celui-là qu'un autre, et je ne devine pas pourquoi vous m'en croyez capable. Mme Chivery, votre mère, ne vous a-t-elle jamais dit que j'étais allé la voir ?

— Non, monsieur, répondit John d'un ton sec. Elle ne m'a jamais parlé de ça.

— Cependant, j'y suis allé, devinez-vous pourquoi ?

— Non, monsieur, répéta John sans changer d'intonation, je ne devine pas.

— Alors, je vais vous le dire. Je désirais assurer le bonheur de Mlle Dorrit ; et si j'avais pu croire qu'elle partageât vos sentiments... »

Le pauvre John devint pourpre jusqu'au bout des oreilles.

« Mlle Dorrit ne les a jamais partagés, monsieur, interrompit-il. À mon humble façon, je veux me montrer aussi franc et aussi honorable que possible, et je me mépriserais si j'étais capable de mentir en vous disant le contraire. Non, elle ne m'a jamais donné à entendre qu'elle pourrait m'aimer, et, dans un moment de sang-froid, je n'ai même point espéré qu'elle le fît jamais. Elle était bien au-dessus de moi sous tous les rapports. Et d'ailleurs, ajouta John, sa famille distinguée était supérieure à la mienne. »

Le sentiment chevaleresque de John pour la petite Dorrit et pour tout ce qui lui appartenait le rendait si respectable, en dépit de sa petite taille, de ses jambes grêles, de sa chevelure d'un blond filasse et de son tempérament poétique, qu'un Goliath aurait pu prendre sa place sans inspirer autant de considération à Arthur.

« Vous parlez comme un homme, John ! dit-il d'un ton de sincère admiration.

— Eh bien ! monsieur, tâchez de faire comme moi... voilà tout ce que je vous demande, » répliqua John, passant la main sur ses yeux. »

Il avait mis tant de vivacité et d'aigreur dans cette riposte qu'Arthur le contempla encore une fois d'un air surpris.

« Toutefois, ajouta John, tendant la main à son hôte par-dessus la table, l'expression est trop forte, je la retire. Mais pourquoi aussi, pourquoi, lorsque je vous dis : « Monsieur Clennam, soignez-vous dans l'intérêt de quelqu'un que vous savez, » pourquoi ne pas user de franchise, même envers un porte-clefs ? Si je vous ai donné la chambre qui devait vous plaire le mieux ; si je vous ai monté vos malles (non que je les aie trouvées

lourdes... pas du tout, je n'en aurais pas parlé sans cela)... si je vous ai cultivé comme je l'ai fait depuis ce matin, croyez-vous que ce soit pour vos propres mérites ? Non. Ils sont très-grands, je n'en doute pas le moins du monde ; mais ce n'est pas pour eux que je l'ai fait. Les mérites d'une autre personne sont plus grands encore : ce sont eux qui ont eu tant d'influence sur moi... Pourquoi donc ne pas me parler franchement à votre tour ?

— Eh bien, franchement, John, vous êtes un si bon garçon et votre caractère m'inspire un respect si sincère, que je me reproche de n'avoir pas deviné qu'il fallait attribuer à la confiance que m'a témoignée Mlle Dorrit les bons services que vous m'avez rendus aujourd'hui... J'avoue mon tort, et je vous prie de me le pardonner.

— Oh ! pourquoi ? répéta John avec le même dédain qu'auparavant, pourquoi si peu de franchise ?

— Je vous assure que je ne vous comprends pas. Regardez-moi. Songez aux chagrins que j'ai éprouvés. Est-il probable que j'ajouterais sciemment aux autres reproches que je m'adresse, celui de m'être montré ingrat ou traître envers vous ? Je ne vous comprends pas. »

Le visage incrédule de John s'adoucit peu à peu et n'exprima plus que le doute. Il se leva, marcha à reculons vers la fenêtre mansardée, fit signe à Clennam de s'avancer jusque-là et le contempla d'un air rêveur en disant :

« Monsieur Clennam, vous n'allez pas me dire que vous ne savez pas ?

— Que je ne sais pas quoi, John ?

— Miséricorde ! s'écria John qui parut en appeler aux pointes de fer qui couronnaient le mur de la prison. Il me demande *quoi !* »

Clennam regarda les pointes de fer, puis il regarda John. Il recommença deux fois le même exercice sans en être plus avancé.

« Il le demande ! Et qui plus est, s'écria le jeune guichetier, qui regarda Clennam des pieds à la tête d'un air d'embarras pénible, ne dirait-on pas qu'il ne sait vraiment rien ! Voyez-vous cette croisée, monsieur ?

— Certainement, je la vois.

— Vous voyez cette chambre ?

— Sans aucun doute.

— Le mur d'en face, et cette petite cour ? Eh bien, tout cela en a été témoin du soir jusqu'au matin et du matin jusqu'au soir, pendant des semaines, pendant des mois. Combien de fois n'ai-je pas vu Mlle Dorrit accoudée à cette fenêtre, sans savoir que je la voyais !

— Témoin de quoi ?

— De l'amour de Mlle Dorrit.

— De son amour !... Pour qui donc ?

— Pour vous ! » répondit John, qui posa le revers de sa main sur la poitrine d'Arthur, recula vers sa chaise et s'assit, le visage pâle, les deux mains sur les bras du fauteuil, en secouant la tête.

S'il eût porté à Clennam un grand coup de poing, au lieu de se contenter de le toucher doucement comme il l'avait fait, la commotion n'eût pas été plus violente. Arthur demeura immobile de surprise, les yeux fixés sur John, les lèvres entr'ouvertes, sur lesquelles semblait s'agiter le mot : *Moi !* mais sans qu'il eût la force de le prononcer ; il se tint ainsi les bras ballants, comme un homme qui se réveille en sursaut, pour apprendre une nouvelle qu'il ne comprend pas bien encore.

« *Moi !* dit-il enfin tout haut.

— Ah ! dit en gémissant le jeune porte-clefs. Vous ! »

Arthur essaya de sourire en répondant :

« Vous avez rêvé cela, John. Vous vous trompez.

— *Moi, me tromper !* s'écria John. *Moi !* Non, non, monsieur Clennam, ne dites pas cela. Sur toute autre chose, c'est possible ; car je n'ai pas la prétention d'être un profond observateur et je sais bien ce qui me manque. Mais me tromper, *moi*, sur une chose qui m'a plus ravagé le cœur que toute une cargaison de flèches sauvages. *Moi*, me tromper sur un point qui m'a conduit à deux doigts de la tombe... (et quelquefois je voudrais qu'il m'y eût conduit tout à fait, si la tombe n'était pas incompatible avec le débit de tabac et les sentiments de ceux à qui je dois le jour). *Moi*, me tromper sur une découverte qui, même en ce moment, m'oblige à tirer mon mouchoir de ma poche, ni plus ni moins qu'une grande fille, comme on dit ; et pourtant je ne vois pas pourquoi le titre de *grande fille* serait un terme de reproche,

puisque tout cœur masculin bien constitué doit les aimer, qu'elles soient grandes ou petites ! Ne me dites pas cela, ne me dites pas cela ! »

Toujours respectable au fond, tout absurde qu'il parût à la surface, John tira en effet son mouchoir, avec cette absence sincère d'affectation et de cachotterie qu'on ne rencontre que chez un homme d'un bon naturel, lorsqu'il exhibe son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Après les avoir essuyés et s'être permis le luxe innocent d'un sanglot et d'un reniflement, il le remit dans sa poche.

La main que John avait posé sur la poitrine d'Arthur lui avait tellement laissé là la sensation d'un coup de poing qu'il ne pouvait encore trouver rien à dire pour terminer l'entretien. Lorsque le guichetier eut remis son mouchoir dans sa poche, Arthur lui répéta qu'il admirait son désintéressement et sa fidélité affectueuse. Quant à l'impression dont il venait de soulager son esprit... (Ici John l'interrompit en disant : « Non pas une impression ! une certitude ! »)... quant à cela, ils pourraient en causer plus tard, mais, pour le moment, il s'abstiendrait, lui, d'en dire d'avantage. Il se sentait triste et fatigué ; il allait rentrer chez lui, avec la permission de John, et se retirer pour la nuit. Le porte-clefs n'y fit aucune opposition, et Clennam se traîna à l'ombre du mur jusqu'à sa chambre.

La sensation du coup qu'il venait de recevoir en pleine poitrine était encore si pénible que, dès qu'il fut débarrassé de la présence d'une vieille femme de journée très-sale qu'il trouva assise sur les marches, où elle attendait pour faire le lit du nouveau détenu, et qui lui donna à entendre qu'elle obéissait en cela aux ordres de M. Chivery... « pas l'ancien, mais son fils... » il se jeta dans le vieux fauteuil fané, se tenant la tête à deux mains, comme s'il se sentait étourdi. L'amour de la petite Dorrit ! Cela lui causait plus de trouble que toutes ses autres peines. Beaucoup plus.

La chose semblait si improbable ! L'avait-il jamais appelée autrement que son enfant, sa chère enfant ? N'avait-il pas toujours cherché à gagner sa confiance en appuyant sur la différence de leurs âges respectifs et en ne parlant de lui-même que comme d'un homme qui commence à se faire vieux ? Pourtant, qui sait ? elle ne l'avait peut-être pas trouvé si vieux qu'il voulait le paraître ; lui-même, il se rappelait bien qu'il n'avait commencé à se croire vieux que le jour où la rivière avait emporté le bouquet de roses.

Il avait les deux lettres de la petite Dorrit dans une boîte qui renfermait d'autres papiers ; il les prit et les relut. Il lui sembla, en les relisant, entendre la douce voix de celle qui les avait écrites. Elles résonnèrent à son oreille avec des inflexions pleines de tendresse auxquelles il n'était pas impossible de donner, en effet, un nouveau sens. Ce fut alors que le calme désespoir de la réponse : « Non, non, non, » qu'elle lui avait faite un soir dans cette même chambre... (cette nuit où Pancks leur avait laissé entrevoir l'aube d'un changement de fortune de la famille Dorrit, et où il avait échangé avec elle d'autres paroles qu'il devait se rappeler plus tard, dans son humiliation et sa captivité)... lui revinrent à l'esprit.

Mais, encore une fois, la chose paraissait si improbable !

En y réfléchissant, pourtant, elle le parut moins. Puis il se livra à une autre enquête assez bizarre sur l'état de son propre cœur. Dans sa répugnance à croire qu'elle aimât quelqu'un ; dans son désir d'éclaircir cette question, dans sa conviction qu'il y avait une sorte de générosité de sa part à protéger l'amour qu'elle aurait pu éprouver pour un autre... Dans tout cela n'y avait-il pas un sentiment auquel il avait imposé silence chaque fois qu'il allait éclater ? Ne s'était-il pas toujours dit qu'il ne devait jamais songer à être aimé d'elle ; qu'il ne devait pas tirer avantage de sa reconnaissance ; qu'il devait se rappeler son expérience passée afin d'éviter un nouveau danger ; qu'il devait regarder toutes ces espérances juvéniles comme des illusions du passé, aussi mortes pour lui que l'était la sœur de Chérie ; qu'il devait se tenir sur ses gardes en se répétant que le temps des amours était passé pour lui, triste et vieux qu'il était maintenant ?

Il l'avait embrassée lorsqu'il l'avait trouvée évanouie et qu'il l'avait descendue dans ses bras, le jour où elle avait été oubliée par sa famille avec une négligence si expressive. Eh bien ! l'avait-il embrassée tout à fait de la même manière que si elle eût été réveillée ? N'y avait-il pas du tout de différence ?

L'obscurité le trouva rêvant encore à toutes ces pensées. L'obscurité trouva aussi M. et Mme Plornish frappant à sa porte. Ils apportaient avec eux un panier garni d'une collection choisie de ces denrées que les Cœurs Saignants mettaient tant d'empressement à acheter et tant de lenteur à payer ; Mme Plornish pleurait. M. Plornish grommela, dans son style philosophique mais peu clair, qu'il y a des hauts, vous savez, et puis aussi

des bas. Il était parfaitement inutile de demander pourquoi il y a des hauts et des bas ; ils existent, voilà tout. Il avait entendu affirmer qu'à mesure que la terre tourne... (car on sait qu'elle tourne)... le meilleur gentleman du monde doit naturellement se trouver de temps en temps sens dessus dessous, la tête en bas et les cheveux tout ébouriffés comme les autres, dans ce qu'on peut nommer l'espèce. Eh bien alors tant mieux ! c'était là l'opinion de M. Plornish. Tant mieux ! car à la première révolution de la terre, la tête de ce même gentleman reprendrait sa position naturelle et ses cheveux aussi qui redeviendraient si lisses que cela ferait plaisir à voir. Eh bien ! alors tant mieux. »

On a déjà vu que Mme Plornish n'était pas douée d'un esprit philosophique : elle ne savait que pleurer, mais, pour être moins philosophiques, ses larmes n'en étaient pas moins intelligibles. Cela tenait-il à sa douleur si sympathique, à l'esprit naturel de son sexe, à l'association des idées plus rapide chez les femmes, ou plutôt à ce qu'elles n'ont point du tout de ces associations d'idées ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne pouvait pas être plus intelligible.

« Vous auriez de la peine à me croire, monsieur Clennam, si je vous répétais tout ce que père a dit à propos de vous, commença Mme Plornish. Il en est presque malade. Quant à sa voix, depuis votre malheur, il n'en a plus du tout. Vous savez qu'il chante à ravir ; eh bien, cette après-midi, il n'a pas tant seulement pu gazouiller trois notes pour les enfants. Vous me croirez si vous voulez, mais c'est la pure vérité. »

Tout en parlant, Mme Plornish secoua la tête, s'essuya les yeux et jeta autour d'elle sur la chambre un coup d'œil rétrospectif.

« Pour ce qui est de M. Baptiste, continua Mme Plornish, je ne peux pas me figurer et encore moins m'imaginer ce qu'il va devenir en apprenant la nouvelle. Il y a longtemps qu'il serait ici, bien sûr, s'il n'avait pas été absent depuis ce matin pour l'affaire confidentielle dont vous l'avez chargé. Le zèle avec lequel il s'occupe de cette affaire, sans prendre un moment de repos, est bien fait, comme je lui ai dit (ajouta Mme Plornish, terminant son discours en italien) : *poura etouna una padrona*. »

Bien que Mme Plornish ne fût pas vaniteuse, elle ne se cacha pas qu'elle avait tourné cette phrase toscane avec une élégance particulière.

« Mais ce que je dis, monsieur Clennam, continua la digne femme, c'est qu'à tous les malheurs on peut toujours trouver un bon côté ; vous savez ça aussi bien que moi. Quand on regarde autour de cette chambre, il est facile de deviner quel est le bon côté du malheur d'aujourd'hui... Il faut remercier le ciel de ce que Mlle Dorrit n'est plus ici pour voir cela. »

Arthur crut reconnaître que Mme Plornish le regardait avec une expression toute particulière.

« C'est une chose dont il faut remercier le ciel, répéta Mme Plornish, que Mlle Dorrit soit bien loin. Espérons que cela l'empêchera d'apprendre la nouvelle. Si elle avait été ici, monsieur, il n'est pas douteux qu'en vous voyant (Mme Plornish répéta ces mots...), il n'est pas douteux qu'en vous voyant, *vous*, dans le malheur et la peine, son bon cœur en eût trop souffert. Je suis sûre qu'il n'y a rien au monde qui pût lui faire autant de peine. »

On ne pouvait pas s'y tromper cette fois : Mme Plornish regardait Arthur bien en face, et il y avait un certain air de malice dans son émotion affectueuse.

« Oui ! reprit-elle. Et voyez un peu comme père, malgré son âge, remarque tout ce qui se passe autour de lui : il m'a dit, pas plus tard que ce soir (que l'heureuse Chaumière me démente si j'ajoute un mot à l'exacte vérité) ! il m'a dit : *Marie, quel bonheur que miss Dorrit ne soit pas ici pour voir ça !* Je réponds alors à père, que je lui réponds : « *Père, vous avez raison !* » Voilà (continua Mme Plornish de l'air d'un témoin qui se pique d'avoir fait en justice une déposition irréprochable), voilà ce qui s'est passé entre père et moi. Voilà la vérité et rien que la vérité. »

M. Plornish, étant d'un tempérament plus laconique, saisit cette occasion pour remarquer qu'il était temps de laisser M. Clennam à lui-même.

« Car, vois-tu, ajouta-t-il gravement, je sais ce que c'est, ma vieille. »

Il répéta plusieurs fois cette précieuse observation, comme si elle lui eût paru renfermer un grand précepte moral, et le digne couple s'éloigna bras dessus, bras dessous.

« Petite Dorrit, petite Dorrit ! » Encore, pendant des heures entières, et toujours la petite Dorrit.

Heureusement que lors même qu'il y aurait jamais eu quelque chose de vrai dans l'histoire de cet amour, ce n'était plus que de l'histoire ancienne. C'était fini, bien fini, et tant mieux. Si, en effet, elle l'avait aimé et qu'il l'eût su et qu'il se fût laissé aimer, quel chemin que celui qu'il aurait fait prendre à la chère enfant... le chemin qui devait la ramener à cette misérable prison ! Il devait se consoler en songeant qu'elle ne risquait plus d'y revenir ; qu'elle était ou serait bientôt mariée (quelques vagues rumeurs des intentions de l'ex-doyen à cet égard avaient circulé dans la cour du Cœur-Saignant à l'époque du mariage de Fanny), et que la grille de la prison était à jamais fermée maintenant au retour des éventualités embrouillées d'un temps désormais écoulé.

« Chère petite Dorrit ! »

Lorsque Arthur jetait un regard en arrière sur la triste histoire de sa propre vie, la petite Dorrit lui apparaissait toujours à l'horizon. Tout aboutissait à cette innocente image. Il la retrouvait au bout des milliers de lieues qu'il avait faites à son retour. C'est elle qui avait calmé ses inquiétudes et ses doutes d'autrefois ; elle était le centre de tout l'intérêt de son existence, l'âme de tout le bonheur que la vie avait pu lui donner encore. Sans elle que trouvait-il au dedans de lui-même et dans ses souvenirs ? rien que désolation et ténèbres.

Aussi mal à l'aise que la première fois qu'il avait couché entre ces sombres murs, il passa la nuit à tourner toutes ces pensées dans son esprit. Pendant ce temps-là M. Chivery fils dormait au contraire d'un sommeil paisible, après avoir composé et disposé (sur son oreiller) l'épithète que voici :

PASSANT !
RESPECTE LA TOMBE DE
JOHN CHIVERY, JUNIOR,
MORT À UN ÂGE TRÈS-AVANCÉ
QU'IL EST INUTILE DE SPÉCIFIER.
IL RENCONTRA UN RIVAL COURBÉ SOUS LE POIDS DU MALHEUR,
ET SE SENTIT TOUT DISPOSÉ
À LUI PROPOSER UN DUEL À COUPS DE POINGS ;
IL SUT VAINCRE CES SENTIMENTS AMERS,
ET SE MONTRA
MAGNANIME.

CHAPITRE XXVIII.

Nouvelle apparition dans la Maréchaussée.

L'opinion de la communauté en dehors de la prison ne devint pas plus favorable à Clennam de jour en jour, et il ne se fit pas non plus d'amis dans la communauté des détenus. Trop abattu pour se mêler au troupeau de prisonniers qui se rassemblaient dans la cour afin d'oublier ensemble leurs peines ; trop réservé et trop malheureux pour prendre part aux pauvres régals de la taverne, il restait enfermé dans sa chambre et on se défiait de lui. Les uns disaient qu'il était trop fier ; d'autres déclaraient qu'il était maussade et taciturne ; d'autres le méprisaient comme un être sans courage qui se laissait écraser sous le poids de ses dettes. La communauté tout entière semblait l'éviter à cause de ces divers griefs, mais surtout pour le dernier qui impliquait une sorte de trahison domestique. Bientôt il s'abandonna tellement à sa solitude qu'il attendait, pour se promener, que les détenus rassemblés au café eussent laissé la cour en possession des femmes et des enfants.

La captivité ne tarda pas à agir sur lui. Il se sentait devenir désœuvré et indolent. Grâce à la connaissance qu'il avait acquise, dans cette chambre même, des influences délétères de la prison, il s'effraya de ces premiers symptômes. Évitant autant que possible le regard des autres hommes, évitant de s'interroger lui-même, il commença à changer très-rapidement. Le premier venu se serait aperçu tout de suite que l'ombre des murs de la prison s'épaississait déjà sur son esprit affaîssé.

Un jour (il y avait environ deux mois et demi qu'il était là), tandis qu'il lisait, sans parvenir à soustraire à l'influence de la Maréchaussée même les personnages imaginaires de son livre, il entendit qu'on s'arrêtait à sa porte et qu'on frappait. Il se leva pour aller ouvrir, et une voix aimable l'accueillit d'un :

« Comment vous portez-vous, monsieur Clennam ? J'espère que ma visite ne vous importune pas ? »

C'était le brillant Mollusque attaché au secrétariat. Le jeune Ferdinand paraissait meilleur enfant et plus aimable que jamais, bien qu'il eût un air de gaieté et de liberté singulièrement déplacé dans cette misérable prison.

« Vous êtes surpris de me voir, monsieur Clennam ? dit-il en prenant le siège qu'Arthur venait de lui offrir.

— Très-surpris, je l'avoue.

— Mais pas désagréablement, je l'espère ?

— Il s'en faut de beaucoup.

— À la bonne heure. Franchement, continua le séduisant Mollusque, j'ai été très-fâché que vous pussiez vous trouver dans la nécessité de faire ici une retraite temporaire, et j'espère (ceci soit dit entre nous, de gentleman à gentleman) que nous n'y sommes pour rien, nous autres ?

— Vous autres ?

— Oui, nous tous au bureau des Circonlocutions.

— Je n'ai pas le moindre droit d'accuser de mes revers cet établissement remarquable.

— Ma parole d'honneur, dit avec vivacité le petit Mollusque, j'en suis enchanté. Je suis charmé de vous entendre faire cette déclaration. J'aurais vraiment été désolé que nous fussions pour quelque chose dans votre embarras actuel. »

Clennam assura de nouveau qu'il acquittait les agents des Circonlocutions de toute responsabilité.

« Tant mieux. Je suis heureux de l'apprendre. Je craignais au fond que nous n'eussions contribué à vous amener ici, car il faut bien avouer que nous avons parfois le malheur de réduire les gens à des extrémités de ce genre. Ce n'est pas que nous ayons la moindre idée de les y réduire, mais si les gens tiennent absolument à venir s'empêtrer chez nous... ma foi, ce n'est pas notre faute.

— Sans partager entièrement votre avis à cet égard, répondit tristement Arthur, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez.

— Non, mais là, vraiment ! Je vous assure, reprit ce sans gêne de petit Mollusque, que nous sommes les êtres les plus inoffensifs du monde. Vous me direz que notre institution n'est qu'une mauvaise plaisanterie. Je ne prétends pas le contraire ; mais elle n'a pas été créée et mise au monde pour autre chose : elle ne fait donc que remplir son mandat. Vous comprenez ?

— Du tout ; je ne comprends pas.

— C'est que vous n'envisagez pas la question à son véritable point de vue, et c'est là le point essentiel. Le véritable point de vue c'est que tout ce que nous demandons au public, c'est qu'il nous laisse tranquilles ; trouvez-moi une administration qui puisse en dire autant.

— Oui, mais êtes-vous nommés là pour qu'on vous laisse tranquilles ?

— Vous avez mis le doigt dessus, répliqua Ferdinand. On n'a jamais eu d'autre but en vue. Notre ministère n'est là que pour qu'on laisse tout tranquille. C'est là le fin mot. Sans doute il y a certaines formalités à remplir, car il faut bien faire semblant d'avoir autre chose à faire ; mais ce n'est qu'une frime. Quant aux formalités, nous ne les ménageons pas, Dieu merci ! voyez plutôt toutes les formalités par lesquelles vous avez déjà passé, sans en être plus avancé.

— Pour cela, c'est vrai ! répondit Clennam.

— Eh bien, envisagez la question à son véritable point de vue, et vous verrez que... nous remplissons officiellement et consciencieusement notre mission, c'est une partie de cricket sur une petite échelle. Il y a là une armée de joueurs qui cherchent toujours à envoyer la balle aux diverses administrations du service public, et nous, nous sommes là pour arrêter la balle au passage. »

Clennam demanda ce que devenaient les joueurs ?

L'évaporé petit Mollusque répondit qu'ils se fatiguaient, qu'ils n'en pouvaient plus, que les balles qu'on leur renvoyait finissaient par leur casser bras et jambes, ou par leur briser l'échine, et qu'alors ils s'en allaient clopin-clopant, abandonnant la partie pour voir s'ils ne pouvaient pas s'amuser ailleurs.

« Et voilà pourquoi, poursuivit-il, je me félicite encore une fois de ce que nous n'avons pas contribué à vous faire occuper ici un logement provisoire.

Le contraire n'aurait rien de bien étonnant, car il faut bien reconnaître que nous avons la main malheureuse avec ceux qui s'obstinent à ne pas nous laisser tranquilles. Monsieur Clennam, je suis d'une entière franchise avec vous. Je sais qu'on peut avoir confiance en vous. Je vous ai parlé sans détour dès la première fois que je vous ai rencontré, lorsque j'ai vu que vous alliez vous donner le tort de ne pas nous laisser tranquilles. Au premier abord, j'ai reconnu que vous étiez inexpérimenté et impétueux, que vous aviez... j'espère que vous ne m'en voudrez pas si j'ajoute : ... par trop de simplicité ?...

— Allez toujours, je ne vous en veux pas du tout.

— Que vous aviez par trop de simplicité. Je pensai donc que ce serait grand dommage de vous laisser fourvoyer, et je suis allé jusqu'à vous insinuer (ce qui n'était pas du tout dans mon rôle officiel, mais je ne suis jamais officiel quand je peux faire autrement), qu'à votre place je chercherais un passe-temps plus récréatif. Vous n'avez pas voulu me croire et vous avez mieux aimé continuer de vous ennuyer à tout cela. Une autre fois, croyez-moi, et ne recommencez plus.

— Il n'est guère probable que j'aie l'occasion de recommencer.

— Oh que si ! Vous sortirez d'ici. Tout le monde sort d'ici. Il y a mille moyens de sortir d'ici. Seulement ne revenez pas chez nous. C'est là le second but de ma visite. Je vous en prie, ne remettez plus les pieds dans nos bureaux. Ma parole d'honneur, continua Ferdinand d'un ton plein de confiance et d'intérêt, je ne peux pas vous dire combien je serais vexé de voir que vous ne profitassiez pas de votre expérience passée pour vous épargner l'ennui de perdre votre temps avec nous.

— Et l'invention ?

— Mon cher, répliqua Ferdinand, excusez ma franchise ; mais je vous assure que personne ne se soucie de connaître votre invention, personne ne donnerait deux sous pour la connaître.

— Personne dans vos bureaux, c'est possible.

— Dans nos bureaux ni ailleurs. C'est le sort de toute invention nouvelle ; il n'y a personne qui ne se plaise à la tourner en ridicule. Vous ne vous figurez pas combien le monde tient à ce qu'on le laisse tranquille. Vous ne sauriez vous imaginer combien *le génie de la nation...* (veuillez

excuser la tournure parlementaire de cette locution pour laquelle je vous demande grâce), combien le génie de la nation aime qu'on le laisse tranquille... Croyez-moi, monsieur Clennam, poursuivit le pétulant petit Mollusque de son ton le plus enjoué, le bureau des Circonlocutions n'est pas un de ces méchants géants contre lesquels il faut aller briser une lance ; c'est tout simplement un moulin qui broye une immense quantité de menue paille en se tournant au vent de l'opinion publique.

— Je serais bien fâché de le croire, ce serait malheureux pour tout le monde.

— Comment pouvez-vous dire cela ! Mais c'est tout le contraire. Il faut au monde de mauvaises plaisanteries, nous aimons tous les mauvaises plaisanteries : nous ne pourrions pas nous en passer. Avec quelques mauvaises plaisanteries et des coulisses bien graissées, tout va comme sur des roulettes... pourvu qu'on laisse tout tranquille. »

Après cette charmante profession de foi que les Mollusques dissimulaient sous une foule de mots d'ordre auxquels nul d'entre eux ne croyait, le chef de la nouvelle génération administrative se leva pour prendre congé. On ne pouvait rien voir de plus agréable que ses façons franches et courtoises, ni de mieux adapté aux circonstances particulières de sa visite que les airs élégants de ce gentleman accompli.

« Est-il permis de vous demander (dit-il, tandis que Clennam, sensible à la candeur et à la bonhomie de son hôte, lui donnait une poignée de main) s'il est vrai que feu Merdle, notre regretté collègue de la Chambre des communes, soit pour quelque chose dans le désagrément passager que vous subissez ici ?

— Je suis une des nombreuses dupes qu'il a ruinées. Oui.

— Il faut qu'il ait été joliment habile, » remarqua Ferdinand Mollusque.

Comme Arthur ne se sentait guère disposé à faire le panégyrique du défunt, il garda le silence.

« Une fichue canaille, s'entend, reprit l'autre ; mais terriblement habile ! C'est une justice à lui rendre. Comme il vous jetait de la poudre aux yeux ! comme il connaissait bien son monde ! comme il vous mettait dedans ! L'adroit escamoteur ! (Et on voyait qu'au fond le petit Mollusque éprouvait une admiration réelle pour le défunt.)

— J'espère, répondit Arthur, que la fin de cet intrigant et le tour qu'il a joué à ses dupes serviront de leçon aux autres.

— Mon cher monsieur Clennam, répliqua Ferdinand en riant, seriez-vous vraiment assez naïf pour entretenir un pareil espoir ? Mais le premier escroc venu qui aura le talent et les dispositions de M. Merdle réussira aussi bien que lui. Excusez-moi, mais vous avez l'air de ne pas savoir que les hommes sont comme les abeilles qui accourent dès qu'elles entendent battre la grosse caisse sur un vieux chaudron de fer-blanc. C'est là tout le secret de l'art de gouverner les hommes. Il ne s'agit que de réussir à leur persuader que le chaudron est fabriqué avec des métaux précieux ; c'est là tout le mystère ; notre regretté collègue et consorts n'ont pas eu d'autre recette. Sans doute, on pourrait trouver çà et là, ajouta poliment Ferdinand, des cas exceptionnels où des gens ont été trompés par d'autres raisons qui leur paraissaient excellentes : je pourrais en citer un exemple sans aller bien loin, mais l'exception ne fait que confirmer la règle. Allons ! bonjour ! J'espère que lorsque j'aurai le plaisir de vous revoir, le soleil aura dissipé ce nuage éphémère. Ne faites pas un pas de plus, je vous en prie. Je connais parfaitement le chemin. Bonjour ! »

Sur ce, le meilleur et le plus élégant des Mollusques descendit l'escalier, traversa la loge en fredonnant un air d'opéra, remonta à cheval dans la cour extérieure pour aller rejoindre son noble parent, qui l'attendait pour lui fournir quelques renseignements dont il avait besoin afin de répondre victorieusement à des gens de rien qui allaient se permettre d'interpeller le Mollusque sur leur système administratif.

En sortant, il dut se croiser avec M. Rugg qui entrait, car une ou deux minutes plus tard, le visage rougeaud de ce gentleman, pareil à celui d'un Phébus sur le retour, brillait à la porte d'Arthur.

« Comment vous portez-vous, monsieur ? demanda l'homme de loi. Puis-je faire quelque chose pour vous aujourd'hui ?

— Non, je vous remercie. »

Le plaisir que causaient à M. Rugg les embarras financiers d'un client ressemblait assez au bonheur qu'éprouve une maîtresse de maison devant des bocalx de cornichons ou des pots de confitures qu'elle vient de remplir, ou bien encore au plaisir que ressent une blanchisseuse en face d'une

lessive abondante, un boueur devant un tombereau bien chargé ou tout autre industriel devant une masse d'affaires qui intéressent son métier.

« Je passe ici tous les jours, monsieur ; dit le jurisconsulte d'un ton allègre, pour voir si quelque créancier retardataire continue de se présenter au greffe pour faire valoir ses droits contre vous. Et il n'en manque pas, monsieur ; ils viennent en foule, comme nous pouvions nous y attendre. »

Il insista dans cette remarque, comme s'il y avait de quoi se féliciter, en se frottant les mains et hochant la tête.

« En foule, monsieur, répéta M. Rugg, comme nous pouvions raisonnablement nous y attendre. Ils pleuvent de tous côtés. Je ne vous importune plus guère à présent de mes visites, lorsque je passe par ici, parce que je sais que vous ne vous souciez pas de voir du monde, et que vous me feriez prévenir par M. Chivery si vous aviez besoin de me parler. Mais cela ne m'empêche pas de venir à peu près tous les jours. Le moment serait-il mal choisi pour vous adresser une observation ? demanda M. Rugg d'un ton câlin.

— Du tout, du tout ; autant maintenant qu'en tout autre moment.

— Hem !... L'opinion publique s'est beaucoup occupée de vous, monsieur.

— Je n'en doute pas.

— Ne serait-il pas à propos, monsieur, continua M. Rugg avec une éloquence encore plus insinuante, de faire enfin une légère concession à l'opinion publique ? D'une manière ou d'une autre, nous lui faisons tous des concessions. Le fait est que nous y sommes bien obligés.

— Je ne puis me réhabiliter dans l'opinion publique, monsieur Rugg, je n'ai pas le droit de l'espérer.

— Allons donc, monsieur Clennam ! Il en coûte fort peu pour obtenir d'être transféré d'ici à la prison du *King's-Bench*, et si l'opinion publique s'étonne que vous n'essayiez pas, ma foi... je ne vois vraiment...

— Il me semble que vous avez reconnu vous-même, monsieur Rugg, interrompit Arthur, quand je vous ai communiqué ma résolution à cet égard, que c'est simplement une affaire de goût.

— Certainement, monsieur, certainement. Mais est-ce de bon goût ? Permettez-moi de vous demander si c'est de bon goût ? Voilà la question... (L'éloquence de M. Rugg était d'une douceur si persuasive qu'elle en devenait pathétique...) J'allais presque dire : est-ce même un bon sentiment ? Votre faillite, monsieur, n'est pas une petite affaire, et vous déroger à son importance en vous laissant claquemurer dans une méchante prison où un homme peut se faire coffrer pour une misérable banqueroute de quelques pence : n'est-ce pas manquer de dignité ? je le crois, pour ma part, et je ne saurais vous dire, monsieur, combien de personnes m'en ont déjà parlé dans le même sens. On m'en faisait encore l'observation pas plus tard qu'hier au soir, dans une taverne fréquentée par ce que j'aurais appelé l'élite des gens de loi, si moi-même je n'en étais pas une pratique assidue. On m'en faisait l'observation d'une manière qui a produit sur moi un effet désagréable. J'en étais blessé pour vous. Ce matin encore, à déjeuner, ma fille (ce n'est qu'une femme, direz-vous ; mais cependant elle comprend bien ces choses-là : elle en a même une certaine expérience personnelle, en sa qualité de plaignante dans le procès *Rugg contre Bawkins*), ma fille, dis-je, m'en exprimait sa vive surprise... sa vive surprise. Or, devant de pareils faits et considérant que personne ne saurait se mettre au-dessus de l'opinion publique, une légère concession à cette opinion ne serait-elle pas... voyons, monsieur, je ne veux pas pousser le raisonnement trop loin... ne serait-elle pas au moins une preuve d'amabilité ? »

Arthur s'était remis à rêver à la petite Dorrit et la question de M. Rugg demeura sans réponse.

« Quant à moi, monsieur, poursuivit M. Rugg, qui en tira la conclusion que son éloquence avait réduit Clennam à un état d'hésitation, j'ai pour principe de ne jamais songer à mes propres intérêts lorsqu'il s'agit des inclinations d'un client. Mais, connaissant votre obligeance, je répète que je désire vivement vous voir transférer à la prison de *King's-Bench*. Votre faillite a fait du bruit, elle met en vue ceux qui sont chargés de la mener à bonne fin. Vous me poserez mieux vis-à-vis de mes collègues et de ma clientèle, si vous consentez à changer de prison. Ce n'est pas que cette considération doive vous influencer en rien, monsieur, c'est tout bonnement une réflexion que je vous soumets. »

La solitude et la tristesse avaient déjà rendu le prisonnier si distrait, et sa pensée, emprisonnée entre les murs lugubres de la geôle, était déjà si habituée à ne causer qu'avec une seule petite figure silencieuse, qu'il eut à secouer une espèce de torpeur avant de pouvoir regarder M. Rugg, se rappeler le fil de son discours et répondre vivement :

« Ma résolution est toujours la même et rien ne la changera. Ne me parlez plus de cela, je vous prie, ne m'en parlez plus ! »

M. Rugg répliqua, sans pouvoir cacher qu'il se sentait piqué au vif et mortifié :

« Oh ! fort bien, monsieur ; je reconnais que mes fonctions ne m'autorisent pas à vous importuner plus longtemps à ce sujet. Mais vraiment, lorsque j'entends observer dans plusieurs sociétés (des sociétés très comme il faut) qu'un étranger peut faire ce qu'il lui plaît, mais qu'il est indigne d'un véritable Anglais de rester dans la prison de la Maréchaussée lorsque les glorieuses libertés conquises par ses ancêtres lui permettent d'habiter une prison plus distinguée, j'ai cru pouvoir m'écarter un peu de la ligne étroite qui m'est tracée par les devoirs de ma charge, pour répéter à mon client les observations d'un public judicieux. Personnellement, je n'émetts aucune opinion à cet égard.

— À la bonne heure, fit Arthur.

— Oh ! non ; personnellement je n'ai aucune opinion à ce sujet : autrement, j'aurais regretté, il y a quelques minutes, de voir un de mes clients recevoir, dans un endroit comme celui-ci, la visite d'un gentleman de noble famille, monté sur un cheval pur sang, mais j'ai senti que cela ne me regardait pas ; autrement, peut-être aussi, aurais-je désiré de pouvoir dire à un autre gentleman (qui a l'allure d'un militaire et qui attend encore dans la loge) que mon client n'a jamais eu l'intention de rester ici, et qu'il est sur le point d'élire un domicile plus convenable. Mais il est clair qu'un homme de loi n'est qu'une machine, et que cela ne me regarde pas. Votre bon plaisir est-il de voir ce gentleman, monsieur ?

— Un gentleman qui demande à me voir, dites-vous ?

— En effet, j'ai pris la liberté de vous le dire, bien que ça ne rentre pas dans mes attributions. Ayant entendu dire, par hasard, que j'étais votre homme d'affaires, ce gentleman a voulu attendre que j'eusse rempli près de

vous ma courte mission. Par bonheur, ajouta M. Rugg d'un ton plein de sarcasme, je n'ai pas poussé l'indiscrétion jusqu'à demander le nom de ce visiteur.

— Il faut sans doute que je le voie, soupira Clennam avec lassitude.

— Alors, votre bon plaisir est de le recevoir, monsieur ? répéta M. Rugg. Suis-je autorisé par vous à donner cette réponse au gentleman, en repassant par la loge ? Oui ? Merci, monsieur. Je vous souhaite le bonjour. »

Et il partit, effectivement, d'un air de mauvaise humeur.

Le gentleman à l'allure militaire avait si peu réussi à éveiller la curiosité d'Arthur dans la situation d'esprit où il était, et dans les sombres préoccupations qui obsédaient son esprit, qu'il avait presque oublié déjà la visite annoncée, lorsqu'un bruit de pas retentit lourdement sur l'escalier et vint le tirer de sa rêverie. Le visiteur ne paraissait pas gravir les marches avec beaucoup de vivacité ou d'empressement, mais on eût dit qu'il cherchait à faire exprès un tapage qu'il voulait rendre insultant. Il ne fut pas plus tôt sur le palier, que Clennam cherchait à se rappeler où il avait déjà entendu un pas semblable, sans pouvoir y réussir. Au reste, il n'eut guère le temps de réfléchir ; un coup de poing donné à la porte l'ouvrit toute grande, et sur le seuil, il aperçut Blandois, ce Blandois dont la disparition lui avait causé tant d'inquiétudes.

« *Salve*, camarade de prison ! s'écria Blandois. Vous voulez me voir, à ce qu'il paraît ? Me voici ! »

Avant qu'Arthur, indigné et surpris, eût eu le temps de lui répondre, Cavalletto suivit de près, et derrière lui, M. Pancks. Ni l'un ni l'autre n'avaient visité la prison depuis que Clennam habitait cette chambre. M. Pancks, respirant avec bruit, se glissa vers la croisée, posa son chapeau par terre, passa dans ses cheveux les doigts de ses deux mains, puis se croisa les bras comme un homme qui se repose après une longue journée de travail. Baptiste, sans jamais quitter des yeux le compagnon de geôle dont il avait si grand'peur autrefois, s'assit tout doucement sur le parquet, le dos appuyé contre la porte, se tenant par les malléoles, dans l'attitude enfin (sauf qu'il ressemblait plutôt à un chien d'arrêt qu'à un homme qui a peur) où nous l'avons vu au début de ce livre, assis devant le même homme, par une chaude matinée, dans l'ombre plus sinistre de la prison de Marseille.

« Voilà deux imbéciles, continua M. Blandois, ci-devant Lagnier, ci-devant Rigaud, qui m'ont dit que vous désiriez me voir, camarade. Eh bien, me voici ! »

Jetant derrière lui un regard dédaigneux sur le lit qui, le jour, se transformait en commode, il s'y appuya sans ôter son chapeau, prit ses aises et se tint, d'un air provoquant, les mains dans ses goussets.

« Vilain oiseau de mauvais augure, s'écria Arthur, vous avez fait exprès de jeter un horrible soupçon sur la maison de ma mère. Pourquoi cela ? Qu'est-ce qui a pu vous suggérer cette idée diabolique ? »

M. Rigaud, après avoir froncé un instant les sourcils, se mit à rire.

« Écoutez donc ce noble gentilhomme ! Venez, tout le monde, écouter cet enfant de la vertu ! Ah ça ! prenez garde, prenez garde. Il est possible, mon ami, que votre vivacité soit un peu compromettante. Sacrebleu ! c'est que ça se pourrait bien !

— Signore ! interrompit Cavalletto, s'adressant aussi à Arthur, pour commencer, écoutez-moi ! Vous m'avez donné l'ordre de trouver ce Rigaud... n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai.

— Je commence donc, conséquemment... (Mme Plornish aurait été très-peinée de voir, entre autres erreurs de linguistique commises par son élève d'anglais, l'obstination de Baptiste à prolonger indéfiniment la queue des adverbes)... par aller parmi mes compatriotes. Je leur demande des nouvelles des Italiens récemment arrivés à Londres ; puis je vais parmi les Français, puis parmi les Allemands. Ils me disent tout ce qu'ils savent. Mais !... personne ne peut rien m'apprendre de lui, du Rigaud que je cherche. À quinze reprises différentes, dit Cavalletto étendant trois fois le bras gauche et ouvrant trois fois la main avec tant de rapidité, qu'on avait peine à suivre le geste du regard, je demande après lui dans tous les endroits où se réunissent les étrangers, et quinze fois (Baptiste répète le même geste rapide) l'on ne peut rien me dire. Mais !... »

Tandis qu'il appuyait d'une façon tout italienne sur la syllabe *mais* ! il secoua l'index de sa main droite en arrière légèrement et avec beaucoup de précaution.

« Mais !... après avoir longtemps attendu sans pouvoir découvrir s'il est ici, à Londres, quelqu'un me parle d'un soldat en cheveux blancs... Eh ! eh !... non pas des cheveux comme ceux que vous lui voyez là... des cheveux blancs... qui loge dans un certain endroit secrètement ; mais !... qui quelquefois, après dîner, sort un peu pour fumer sa pipe. Il faut avoir de la patience, comme on dit en Italie, où on a tant besoin d'en avoir. Je prends donc patience ; je demande où est ce certain endroit ? L'un croit que c'est par ici, un autre dit que c'est par là : Eh bien, ce n'est ni par ici ni par là. J'attends patientissamment ; enfin je trouve l'endroit. Alors je guette ; alors je me cache, jusqu'à ce qu'enfin il sort pour fumer sa pipe. C'est bien en effet le vieux soldat en cheveux gris qu'on m'avait annoncé... Mais... (un temps d'arrêt très-marqué et un mouvement très-significatif de gauche à droite et de droite à gauche, de l'index ramené derrière la tête)... c'est aussi l'homme que vous voyez là. »

Chose étonnante ! Sous l'empire de ses vieilles habitudes de soumission envers l'homme qui avait jeté sur lui le grappin, Baptiste, même encore en ce moment, lui avait adressé une sorte de salut en le montrant du doigt.

« Eh bien, signore ! acheva-t-il en se tournant de nouveau vers Arthur, j'ai attendu une bonne occasion. J'ai écrit à signor Panco... ; (cette nouvelle forme de son nom parut rajeunir M. Pancks)... de venir m'aider. J'ai montré notre Rigaud, à sa fenêtre, à signor Panco, qui le guettait souvent pendant le jour. La nuit, je me couchais non loin de la porte de la maison ; enfin, nous sommes entrés seulement aujourd'hui, et le voilà ! Comme il n'a pas voulu se monter en présence de l'illustre avocat... titre honorifique sous lequel Baptiste désignait M. Rugg... nous avons attendu tous les trois en bas, et signor Panco a monté la garde dans la rue. »

Vers la fin de ce récit, Clennam avait dirigé son regard vers l'impudent et sinistre visage du sieur Blandois. Lorsque les yeux de ce personnage rencontrèrent ceux d'Arthur, on vit le nez s'abaisser sur la moustache et la moustache se relever sous le nez. Quand ce nez et cette moustache eurent repris ensuite leur position habituelle, M. Rigaud fit claquer ses doigts cinq ou six fois, se penchant en avant pour diriger ce geste vers Clennam, comme si chaque claquement eût été un projectile palpable qu'il lui lançait à la figure.

« Maintenant, monsieur le philosophe ! s'écria Blandois, me direz-vous ce que vous me voulez ?

— Je veux savoir, répliqua Clennam sans chercher à déguiser son dégoût, comment vous osez faire planer une accusation d'assassinat sur la maison de ma mère ?

— *Oser* ! Ho ! ho ! Entendez-vous cela, vous autres ? Oser ? ah ! vraiment ! Par l'enfer, mon petit garçon, je vous trouve bien impudent !

— Je veux détruire ces odieux soupçons continua Clennam. On vous mènera là-bas pour vous faire voir. Je veux aussi savoir ce qui vous a conduit dans cette maison, le soir où j'ai eu si bonne envie de vous jeter du haut en bas de l'escalier. Oh ! vous avez beau froncer les sourcils en me regardant. Je vous connais assez pour savoir que vous n'êtes qu'un fanfaron et un poltron. Ce triste séjour ne m'a pas assez abattu pour m'empêcher de vous dire une vérité si simple et que vous savez si bien. »

Blandois pâlit jusqu'aux lèvres, se caressa la moustache et murmura :

« Par l'enfer, mon petit garçon, vous êtes un peu compromettant pour madame votre respectable mère ! »

Puis il parut un instant indécis ; mais son irrésolution ne dura pas longtemps. Il s'assit avec un geste de crânerie menaçante en disant :

« Faites-moi donner une bouteille de vin. On trouve du vin dans cette baraque. Envoyez un de ces imbéciles me chercher une bouteille de vin. Je ne parle pas avant d'avoir quelque chose à boire. Allons ! oui ou non ?

— Allez chercher ce qu'il demande, Cavalletto, dit Arthur d'un ton de mépris, et il tira l'argent de sa poche.

— Et que ce soit du porto, entends-tu, brute de contrebandier ! ajouta M. Rigaud. Je ne bois que du porto-porto ! »

Cependant, comme cette brute de contrebandier annonçait formellement par un geste de son index éloquent qu'il ne voulait pas quitter son poste, signor Panco offrit de se charger de cette commission. Il ne tarda pas à revenir avec une bouteille de porto ; seulement, selon une coutume de l'endroit basée sur l'absence traditionnelle de tire-bouchons parmi les insolubles (les pauvres diables manquaient de bien autre chose), elle se trouvait déjà débouchée par le débit.

« Allons, imbécile ! un grand verre, » dit Rigaud.

Signor Panco posa devant Rigaud le verre demandé, mais non sans éprouver un désir bien évident de le lui jeter à la tête.

« Ah ! ah ! reprit Rigaud d'un ton vantard, un gentilhomme est toujours un gentilhomme, que diable ! Un gentilhomme a bien le droit de se faire servir, je présume ? C'est dans mon caractère, à moi, de me faire servir ! »

Il remplit son verre à moitié tandis qu'il parlait, et il l'avait déjà avalé qu'il parlait encore.

« Ah ! répéta-t-il en faisant claquer sa langue, il n'y a pas bien longtemps que ce détenu-*là* est en prison ! Je vois à votre mine, mon brave monsieur, que la captivité calmera votre sang bien plus vite qu'il n'adoucira ce porto. Tenez ! voilà que ça commence déjà, car vous pâlissez et vous maigrissez à vue d'œil. Je vous salue ! »

Il vida de nouveau son verre, le tenant en l'air avant de boire et après avoir bu, pour laisser voir sa jolie petite main blanche.

« Aux affaires, maintenant, poursuivit-il. Causons un peu. Vous me paraissez assez libre en paroles, si vous ne l'êtes pas trop ici de votre personne.

— Je suis assez libre pour vous donner les noms que vous méritez. Vous savez bien, et nous savons tous, que je vous ai encore ménagé.

— Pourvu que vous ajoutiez que je suis un gentilhomme, peu m'importe le reste. À cela près, tous les hommes se ressemblent. Mais, par exemple, vous aurez beau faire, vous, vous ne passerez jamais pour un gentilhomme, tandis que moi j'aurai beau faire, je n'aurai jamais l'air d'autre chose. Voilà la différence. Continuons. Les paroles, monsieur, n'ont jamais changé la valeur d'une carte ni un coup de dé. Savez-vous cela ? Oui ? Eh bien, moi aussi, je suis engagé dans une partie à laquelle les mots ne changeront rien. »

Maintenant qu'il se trouvait en face de Cavalletto et qu'il savait qu'on connaissait son histoire, il laissa tomber le masque assez transparent qu'il avait porté jusqu'alors, et se montra à visage découvert, ne cherchant plus à cacher son infamie.

« Oui, mon garçon, reprit-il en faisant de nouveau claquer ses doigts, je jouerai ma partie jusqu'au bout malgré toutes les paroles du monde, et, mort de ma vie et mort de mon âme ! Je la gagnerai, la partie. Vous tenez à savoir pourquoi j'ai voulu jouer ce petit tour que vous venez d'interrompre ? Eh bien, sachez que j'avais, que j'ai encore... vous comprenez ?... que j'ai encore certaine marchandise à vendre à madame votre mère. Je lui ai expliqué la nature de cette marchandise et j'ai fixé mon prix. Or, sur le prix du marché, votre admirable mère est restée un peu trop calme, trop impassible, trop pétrifiée. En un mot, votre admirable mère m'a agacé. Pour varier mes plaisirs, pour m'amuser... quoi donc ! il faut bien qu'un gentleman s'amuse aux dépens de quelqu'un !... j'ai eu l'heureuse idée de disparaître. Une idée, voyez-vous, que votre mère, avec son caractère vigoureux et mon cher Flintwinch lui-même n'auraient pas été trop fâchés de mettre à exécution de leur côté... Ah ! bah, bah, bah ! ne me regardez pas ainsi du haut ou bas ! Je le répète. Ils n'auraient pas été trop fâchés, ils auraient été réjouis, ravis, enchantés ! Vous faut-il une expression encore plus forte ? Parlez, faites-vous servir ! »

Il jeta sur le parquet ce qui restait au fond de son verre et faillit éclabousser Cavalletto. Cette circonstance parut attirer de nouveau son attention sur le petit Italien. Il posa son verre sur la table et reprit :

« Je ne veux pas remplir mon verre moi-même comme un paltoquet. Quoi donc ! suis-je né pour me servir moi-même ? Allons, arrive ici, Cavalletto, et verse-moi à boire ! »

Le petit Italien regarda Clennam dont les yeux étaient fixés sur Rigaud, et n'y lisant pas de contre-ordre, il se leva, prit la bouteille et versa. Tandis qu'il obéissait à son ancien camarade, il venait se mêler à sa soumission d'autrefois, une légère envie de rire, une sorte de férocité étouffée, mais prête à jeter feu et flamme en un instant, comme des bûches embrasées cachées dans les cendres, ainsi que paraissait l'avoir deviné le gentleman cosmopolite, qui surveillait avec attention les mouvements de son ami ; et la facilité avec laquelle ces divers sentiments s'alliaient à sa bonhomie insouciant quand il alla se rasseoir par terre, formaient comme une contradiction de caractère véritablement remarquable.

« Cette heureuse idée, mon brave monsieur, reprit Rigaud après avoir bu, s'est trouvée en effet une idée assez heureuse sous plus d'un rapport. Elle

m'a amusé, elle a ennuyé votre chère maman et mon bien-aimé Flintwinch, elle vous a causé des angoisses (c'est le prix que je prends pour une leçon de politesse), enfin elle a inspiré à toutes les aimables personnes qui s'intéressent à moi la conviction que votre serviteur est un homme à craindre. Elle pouvait, en outre, contribuer à rendre madame votre mère plus raisonnable... elle pouvait, grâce au petit soupçon désagréable qui n'a pas échappé à votre profonde sagesse, l'engager à annoncer mystérieusement dans les journaux que les difficultés qui s'étaient élevées contre un certain marché seraient aplanies pourvu qu'un certain individu prît la peine de reparaître. Peut-être que oui, peut-être que non. Mais vous êtes venu mettre des bâtons dans les roues. À présent à votre tour de parler. Qu'est-ce que vous me voulez ? »

Jamais Arthur n'avait regretté sa captivité avec plus d'amertume qu'en ce moment, lorsque, après avoir retrouvé cet homme, il se voyait dans l'impossibilité de l'accompagner chez Mme Clennam. Toutes les difficultés mystérieuses, tous les dangers qu'il avait prévus et qui maintenant se rapprochaient et s'amassaient autour de sa maison, le trouvaient pieds et poings liés.

« Peut-être, mon cher philosophe, ami de la vertu, imbécile *et cætera*, *peut-être auriez-vous mieux fait de me laisser tranquille*, continua Rigaud cessant de boire pour regarder par-dessus son verre avec un sourire sinistre.

— Non, répondit Clennam. Car, au moins, on saura que vous êtes vivant et qu'il ne vous est rien arrivé. Au moins vous n'échapperez pas à ces deux témoins, et ils pourront vous conduire devant le premier magistrat venu, devant une foule de gens.

— Mais ils ne me conduiront devant personne, riposta Rigaud, faisant claquer ses doigts d'un air de menace triomphante. Au diable vos témoins ! Au diable votre magistrat ! Au diable vous et vos amis ! Je sais bien ce que je sais, allez ! Est-ce que je n'ai pas une bonne marchandise à vendre ? bah ! bah ! pauvre diable de débiteur, vous avez dérangé mes petits projets : c'est vrai. En bien, après ? Qu'en résulte-t-il ? Rien pour vous, tout pour moi. Me montrer au grand jour, moi ! Ah, c'est là ce que vous voulez ! Je me montrerai bien moi-même, et plutôt qu'on ne voudrait peut-être ! Contrebandier, une plume, de l'encre et du papier ! Allons, vite ! »

Cavalletto se leva comme la première fois et posa devant Rigaud tout ce qu'il venait de demander. Rigaud, après avoir souri d'un air sinistre à ses hideuses pensées, écrivit rapidement quelques lignes qu'il lut à haute voix dès qu'il eut fini.

À MADAME CLENNAM.

(On attend la réponse.)

Prison de la Maréchaussée, appartement
de votre fils,

« Chère madame,

« Je suis désolé d'apprendre aujourd'hui de notre aimable prisonnier (qui a eu l'obligeance de mettre des espions à mes trousses, ne pouvant plus s'y mettre lui-même parce qu'il vit dans la retraite pour des raisons politiques), que vous avez tremblé pour mes jours.

« Rassurez-vous, chère madame. Je suis vivant, bien portant et constant.

« Je brûle d'impatience d'aller vous voir ; mais je crains que, vues les circonstances, vous ne soyez pas encore décidée à accepter la petite proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire. J'aurai donc le plaisir de me présenter chez vous d'aujourd'hui en huit ; vous voudrez bien accepter alors, oui ou non, mes conditions, avec toutes leurs conséquences.

« Je résiste au vif désir que j'ai de vous serrer dans mes bras, et de conclure cette affaire intéressante, afin que vous puissiez prendre vos mesures en toute liberté, à votre satisfaction et à la mienne.

« En attendant, vous trouverez bon, puisque notre prisonnier a troublé mes arrangements de ménage, que je compte sur vous pour payer les frais de mon séjour et de mon entretien dans un hôtel.

« Recevez, chère madame, l'assurance de ma considération la plus parfaite et la plus distinguée.

« RIGAUD BLANDOIS. »

« P. S. Mes amitiés à ce cher Flintwinch. »

« P. P. S. Je baise les mains de Mme Jérémie. »

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, Rigaud plia sa lettre et la jeta avec un geste fanfaron aux pieds d'Arthur.

« Holà ! hé ! que quelqu'un porte ce billet à son adresse et me rapporte la réponse !

— Cavalletto, demanda Arthur, voulez-vous vous charger de la lettre de ce drôle ? »

Mais l'index expressif de Cavalletto indiqua de nouveau que son devoir était de veiller sur ce Rigaud qu'il avait eu tant de peine à trouver, et de rester le dos contre la porte à regarder son homme en se tenant les malléoles. Signor Panco offrit donc d'exécuter cette nouvelle commission. Ses services ayant été acceptés, Cavalletto entr'ouvrit la porte de façon à permettre à Pancks de se glisser hors de la chambre, puis la referma immédiatement.

« Levez seulement un doigt sur moi, touchez-moi seulement avec une épithète, ayez seulement l'air de mettre en doute ma supériorité tandis que je finis tranquillement ma bouteille de vin, dit Rigaud, et je prends le même chemin que ma lettre, et j'annule les huit jours de grâce que j'ai octroyés. Ah ! vous vouliez me voir ? Eh bien, vous me voyez. Comment me trouvez-vous ?

— Vous n'ignorez pas, répondit Arthur avec un sentiment amer de son impuissance, que lorsque je vous ai fait chercher, je n'habitais pas une prison.

— Au diable vous et votre prison ! riposta sans se presser Rigaud, qui venait de prendre dans sa poche une blague à cigarettes et occupait ses loisirs à en rouler quelques-unes pour son usage immédiat. Je me moque de l'un comme de l'autre ! Contrebandier, du feu ! »

Cavalletto se leva encore une fois et lui donna ce qu'il demandait. Il y avait quelque chose de terrible dans l'adresse silencieuse des mains blanches et froides du fumeur, dont les doigts s'agitaient et se tordaient les uns sur les autres comme autant de serpents. Clennam ne put réprimer un frisson intérieur comme s'il eût vu grouiller un nid de ces reptiles.

« Holà, animal ! continua Rigaud avec un cri impérieux qui semblait plutôt destiné à stimuler l'ardeur d'une mule ou d'un cheval d'Italie. La satanée vieille prison de Marseille était un endroit respectable, comparée à

cette geôle ! Il y avait au moins un air de dignité dans les barreaux et les dalles de notre ancienne demeure. C'était une prison digne d'un homme ! Mais ici ! bah ! ce n'est qu'un hôpital d'imbéciles ! »

Il fuma sa cigarette, gardant son sinistre sourire tellement incrusté dans sa physionomie qu'il paraissait presque fumer avec le bas de son nez retourné plutôt qu'avec sa bouche, comme une figure fantastique de Callot. Lorsqu'il eut allumé une seconde cigarette à la première, dont le bout n'était pas encore éteint, il ajouta en se tournant vers Clennam :

« Il faut bien passer le temps en l'absence de ce fou. Il faut bien faire la causette. Un gentilhomme ne peut pas boire d'un vin capiteux du matin jusqu'au soir, autrement j'en aurais fait venir une autre bouteille. Savez-vous qu'*elle* est jolie, monsieur. Ce n'est pas que ce soit mon caprice, mais sacrés mille tonnerres ! elle est jolie tout de même ! Je vous félicite de votre choix.

— Je ne sais pas de qui vous parlez, et je ne tiens pas à le savoir.

— Della bella Gowana, monsieur, comme nous disons en Italie. De la Gowan, de la charmante Gowan.

— Vous étiez de la suite de son mari, je crois ?

— Comment, monsieur, de sa suite ? Vous êtes un insolent. Dites que j'étais son ami.

— Est-ce que vous avez l'habitude de vendre tous vos amis ? »

Rigaud ôta sa cigarette de sa bouche et regarda Clennam d'un air qui révélait son étonnement. Mais il se remit aussitôt à fumer et répondit avec beaucoup de sang-froid :

« Je vends tout ce qui s'achète. Comment donc vivent vos avocats, vos hommes d'État, vos intrigants, vos boursicotiers ? Vous-même, comment vivez-vous ? Comment vous trouvez-vous ici ? N'avez-vous pas vendu quelqu'un de vos amis ? Morbleu, je crois savoir que si ! »

Clennam se tourna vers la croisée et se mit à regarder le mur qui lui faisait face.

« Le fait est, monsieur, continua Rigaud, que la société se vend elle-même ; elle m'a vendu moi qui vous parle et je la vends à mon tour. Je vois que vous connaissez une dame de mes amies. Une belle dame aussi, ma

foi ! Un caractère bien trempé. Voyons un peu. Comment se nomme-t-elle ? N'était-ce pas Wade ? »

Arthur ne répondit rien, mais Rigaud vit qu'il avait visé juste.

« Oui, poursuivit-il, cette belle dame au caractère énergique m'accoste dans la rue, et naturellement je suis flatté. Je lui réponds. Elle me fait l'honneur de m'avouer, en toute confiance, qu'elle a de la curiosité et des chagrins. « Vous n'êtes sans doute pas plus honorable qu'on ne l'est d'ordinaire ? » me dit-elle. Je lui réponds : « Madame, je suis un gentilhomme à la vie et à la mort ; mais, pour ce qui est d'être honorable, je ne le suis pas plus que la plupart de mes semblables. J'aurais honte d'une pareille faiblesse. » Là-dessus elle est assez bonne pour me féliciter. « La seule différence qu'il y ait entre vous et les autres, me dit-elle, c'est que vous faites un aveu qu'ils se gardent bien de faire. » Car notre amie connaît le monde. J'accepte ces éloges avec galanterie et politesse. La politesse et la galanterie font partie de mon caractère. Alors elle me fait une proposition. Elle me dit qu'elle a vu que j'étais intime avec les Gowan ; que, pour le moment, je lui parais être le chat favori de la maison, l'ami de la famille ; que sa curiosité et ses chagrins lui inspirent le désir de connaître leurs mouvements, de savoir quelle genre d'existence ils mènent, comment la belle Gowana est aimée et le reste. Elle n'est pas riche, mais elle m'offre pour ma peine telle et telle petite récompense en échange des renseignements que je pourrais lui fournir, et moi, gracieusement... car il est dans mon caractère de ne rien faire qu'avec grâce... je consens à accepter ces récompenses... Que voulez-vous ? Ainsi va le monde. C'est la mode. »

Bien que Clennam lui eût tourné le dos et qu'il conservât cette position jusqu'à la fin de l'entretien, Rigaud continua à fixer sur son hôte ses yeux perçants trop rapprochés l'un de l'autre. Il reconnaissait évidemment, rien qu'au maintien de Clennam, tandis qu'il passait avec impudence d'un aveu à un autre, qu'il ne lui apprenait rien de nouveau.

« Pough !... La belle Gowana ! ajouta-t-il en allumant une troisième cigarette et en expulsant une bouffée de tabac, comme s'il lui suffisait d'un souffle pour faire également disparaître la jolie femme en question : bien jolie, mais bien imprudente ! Elle a eu tort, la belle Gowana, de faire des cachotteries des lettres de ses anciens amoureux, dans sa cellule au haut de

la montagne, pour que son mari ne les vît pas. Non, non, ce n'est pas bien. Pouh ! La Gowana s'est conduite là comme une enfant.

— Je voudrais bien, s'écria Clennam à haute et intelligible voix, que Pancks fût déjà revenu, car la présence de cet homme souille cette chambre.

— C'est possible, mais il triomphe ici comme partout ailleurs, répondit Rigaud d'un ton victorieux et en faisant encore claquer ses doigts. Il l'a toujours fait et il le fera toujours ! »

Puis, s'allongeant sur les trois seules chaises qui se trouvaient dans la chambre (outre celle qu'occupait Clennam), il se mit à chanter en se frappant sur la poitrine pour indiquer que c'était lui qui était le héros de la chanson :

Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine ?
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Dessus le quai ?

« Allons, chante donc le refrain, animal ! Tu savais le chanter autrefois, dans l'autre geôle. Chante ! ou, par tous les saints qui sont morts lapidés, je me croirai insulté, ce qui pourrait me rendre compromettant... Car si je me fâche, il y a des gens qui sont encore de ce monde qui pourraient bien regretter de n'avoir pas été lapidés avec les saints du paradis !

C'est un chevalier du roi,
Compagnons de la Marjolaine,
C'est un chevalier du roi,
Dessus le quai. »

Obéissant en partie à ses anciennes habitudes de soumission, en partie à la crainte de compromettre son bienfaiteur par un refus, peut-être aussi parce qu'il aimait autant chanter que de ne rien faire, Cavalletto répéta ce refrain. Rigaud rit aux éclats et se mit à fumer les yeux fermés.

Au bout d'un quart d'heure environ, le pas de signor Panco retentit de nouveau sur les marches de l'escalier ; mais l'intervalle avait paru d'une longueur insupportable à Clennam. Pancks ne revenait pas seul ; lorsque

Cavalletto ouvrit la porte, elle donna passage non-seulement au remorqueur, mais à M. Jérémie Flintwinch. Ce dernier personnage ne se fut pas plus tôt montré que Rigaud s'élança au-devant de lui et l'embrassa à grand bruit.

« Comment vous trouvez-vous, monsieur ? dit M. Flintwinch dès qu'il put se dégager, ce qu'il fit violemment sans aucune cérémonie. Non, merci ; j'en ai assez (ceci était une réponse à une autre menace de démonstration affectueuse de la part de l'ami qu'il venait de retrouver)... Eh bien, Arthur ? Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit à propos du chat qui dort et du chat qui se cache ? Vous voyez que j'avais raison. »

Il restait aussi imperturbable que jamais, hochant la tête de l'air d'un homme qui se sent le droit de faire des sermons et regardant tout autour de lui.

« Voilà donc cette fameuse prison pour dettes ! continua M. Flintwinch. Ah ! Arthur, vous auriez pu trouver un marché mieux choisi pour vendre vos cochons, comme on dit. »

Si Arthur avait beaucoup de patience, Rigaud n'en avait pas du tout. Il saisit le petit Flintwinch par les deux bouts de son collet et le secoua avec un enjouement féroce en s'écriant :

« Le diable emporte votre marché, vos cochons et votre gardeur de cochons ! Vite ! la réponse à ma lettre ?

— Si cela ne vous gêne pas trop de me lâcher un instant, monsieur, répliqua Jérémie, je commencerai par donner à M. Arthur un petit mot dont on m'a chargé pour lui. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le billet, griffonné par la main affaiblie de Mme Clennam sur un chiffon de papier, ne renfermait que ces mots :

« J'espère qu'il vous suffira de vous être ruiné. Ne cherchez pas à ruiner les autres par-dessus le marché. Jérémie Flintwinch est mon messenger et mon représentant. Votre affectionnée, M. C. »

Clennam lut ces lignes deux fois, sans prononcer un mot, puis il déchira le papier en morceaux. Pendant qu'il lisait, Rigaud, grimant sur un fauteuil, s'était assis sur le dos du meuble, les pieds appuyés sur l'étoffe qui tapissait le fond.

« Eh bien, beau Flintwinch, dit-il après avoir vu déchirer le billet, la réponse à ma lettre ? »

— Mme Clennam ne vous a pas écrit, monsieur Blandois, parce qu'elle a les mains crispées par la goutte et qu'elle a cru vous satisfaire aussi bien par une réponse verbale... M. Jérémie semblait tirer du fond de son gosier ces paroles péniblement et à contre-cœur... Elle vous présente ses compliments et dit qu'au bout du compte elle ne vous trouve pas trop exigeant et qu'elle accepte ; mais sans préjudice du rendez-vous qui tient toujours bon pour d'aujourd'hui en huit. »

M. Rigaud, après un nouvel accès de fou rire, descendit de son trône en disant :

« Bon, je vais chercher un hôtel ! »

Tandis qu'il parlait, son regard rencontra Cavalletto qui n'avait pas abandonné son poste.

« Allons, animal ! reprit-il. Tu m'as suivi contre mon gré : maintenant tu vas me suivre malgré toi. Quand je vous disais, mes petits reptiles, que je suis fait pour être servi ! J'exige que ce contrebandier devienne mon domestique pendant huit jours. »

Cavalletto interrogea du regard Clennam, qui lui fit signe qu'il pouvait accompagner Blandois, mais qui ajouta aussitôt :

« À moins, toutefois, que vous n'ayez peur de lui. »

Le petit Italien répliqua, avec un geste énergiquement négatif de son index :

« Non, maître, je n'ai plus peur de lui depuis que j'ai déclaré hardiment comment je l'ai eu un moment pour camarade. »

Rigaud ne daigna répondre à ce dialogue que lorsqu'il eut allumé sa dernière cigarette et qu'il fut tout prêt à partir.

« Peur de lui ? s'écria-t-il en les regardant l'un après l'autre. Pouh ! mes enfants, mes poupards, mes petites marionnettes, vous avez tous peur de lui. Vous venez de lui faire servir une bouteille de vin ici ; vous allez le nourrir et le loger à vos frais là-bas ; vous n'osez pas lever un doigt sur lui ni lui adresser une épithète malsonnante. Non. Il est dans son caractère de triompher partout. Pouh ! »

C'est un chevalier du roi,
Compagnons de la Marjolaine, etc. »

Après avoir ainsi appliqué le refrain à sa propre personne, il s'éloigna à grands pas, suivi de près par Cavalletto, dont il n'aurait peut-être pas exigé les services, s'il n'avait pas deviné qu'il ne serait pas facile de se débarrasser autrement du petit Italien. M. Flintwinch, après s'être gratté le menton et avoir regardé autour de lui d'une façon peu flatteuse pour le local, fit un petit signe de tête à Clennam et se dirigea vers la porte. M. Pancks, toujours repentant et abattu, partit à son tour, après avoir écouté avec beaucoup d'attention quelques recommandations secrètes d'Arthur, et répondu à voix basse qu'il ne perdrait pas cette affaire de vue et qu'il la suivrait jusqu'au bout.

Le prisonnier se sentit plus méprisé, plus dédaigné, plus repoussé, plus impuissant, plus misérable et plus découragé qu'auparavant, quand il se trouva seul.

CHAPITRE XXIX.

Combat de générosité dans la Maréchaussée.

Les vives inquiétudes et les remords sont de tristes compagnons de prison. Passer le jour à ruminer ses chagrins et les nuits sans sommeil, c'est un mauvais moyen de se fortifier contre le malheur. Le lendemain matin, Clennam sentit que sa santé l'abandonnait aussi rapidement que l'avait abandonné son courage, et que le poids sous lequel il n'avait fait que se courber jusqu'alors commençait à l'accabler.

Chaque nuit, vers minuit ou une heure, il avait quitté son lit de misère pour aller s'asseoir devant la croisée et regarder les lampes blafardes qui éclairaient la cour, ou chercher au ciel les premiers rayons d'un jour encore lointain. Maintenant, lorsque venait la nuit, il ne pouvait pas même se décider à se coucher.

Il était en proie à une agitation inquiète et fiévreuse ; le séjour de la prison lui causait des impatiences pleines d'angoisses ; la conviction que son cœur allait se briser et qu'il mourrait là, lui faisait éprouver des souffrances indicibles. L'horreur et le dégoût que lui inspirait la prison étaient tels, qu'il avait de la peine à respirer. Cette sensation d'asphyxie devenait par moments si violente qu'il se mettait quelquefois à la croisée, se tenant la gorge et tout haletant. En même temps, il avait soif de respirer à pleins poumons une autre atmosphère, il brûlait de franchir ce mur lugubre et monotone ; soif ardente, désir brûlant, qui allaient jusqu'à menacer sa raison.

Bien d'autres personnes avaient éprouvé les mêmes sensations, qui, chez elles comme chez lui, s'étaient épuisées par l'effet même de leur violence et de leur continuité. Il ne lui fallut que deux nuits et un jour pour les user à son tour. Elles ne reparurent plus que par accès irréguliers, mais affaiblies et à des intervalles de plus en plus éloignés. Un calme lugubre leur succéda,

et, vers le milieu de la semaine, Arthur était en proie à l'abattement d'une fièvre lente.

En l'absence de Pancks et de Cavalletto, il n'avait d'autre visite à craindre que celle des Plornish. Il tenait à éloigner ce digne couple ; car, dans l'état maladif de ses nerfs, il rougissait de laisser voir sa faiblesse et son découragement ; il recherchait, avant tout, la solitude. Il écrivit quelques lignes à Mme Plornish, lui disant qu'il était très-occupé de ses affaires, et que l'obligation où il se trouvait de s'y dévouer, le forçait à renoncer, pour quelque temps, à l'agréable consolation que lui causait la présence d'un visage ami. Quant à John, qui se montrait tous les jours à une certaine heure (celle où on le relevait de sa faction) pour venir lui demander s'il ne pouvait pas faire quelque chose pour lui, Clennam s'en tirait en faisant semblant d'être occupé à écrire, et en répondant gaiement qu'il n'avait besoin de rien. Ni l'un ni l'autre ne firent plus aucune allusion au sujet de la seule conversation un peu longue qu'ils eussent jamais eue ensemble. Cependant, à travers les diverses phases de son infortune, Clennam était toujours poursuivi par le secret que cet entretien lui avait révélé.

Le sixième des huit jours de grâce accordés par Rigaud était un jour humide, chaud et brumeux. On eût dit que, dans la prison, la pauvreté honteuse, mesquine, sordide, en profitait pour pousser comme un champignon sous l'influence de cette atmosphère étouffante. La tête malade, le cœur fatigué, Arthur avait veillé toute la nuit, écoutant la pluie qui tombait sur les pavés de la cour, et rêvant à celle qui arrosait plus doucement les prairies et les jardins de la campagne lointaine. Un cercle blafard de lueur jaunâtre se leva à l'horizon en guise de soleil, et le prisonnier suivait de l'œil le petit morceau de lumière que ces tristes rayons plaquaient sur le mur de sa chambre, comme une pièce toute neuve sur les guenilles de la prison. Il avait entendu ouvrir la grille ; les visiteurs mal chaussés qui attendaient au dehors avaient passé d'un pas traînard ; on balayait, on pompait, on allait et venait. En un mot la matinée de la Maréchaussée avait commencé. Clennam, si malade et si faible qu'il fut obligé de se reposer plusieurs fois en faisant sa toilette, s'était traîné vers la croisée ouverte et avait sommeillé dans son fauteuil, tandis que la vieille femme de ménage rangeait un peu la chambre.

Ébloui par le défaut de sommeil et la diète (car son appétit l'avait abandonné, et tout ce qu'il mangeait lui paraissait insipide), il se rappelait avoir eu, deux au trois fois, pendant la nuit, une sorte de délire. Il avait entendu, dans l'atmosphère épaisse, des fragments d'airs et de chansons, qui n'avaient d'existence, il le savait bien, que dans son imagination fiévreuse. Maintenant que la fatigue venait lui fermer les yeux, il les entendit de nouveau : il crut qu'on lui parlait, qu'il répondait, et le bruit de sa propre voix le faisait tressaillir.

Tandis qu'il sommeillait et rêvassait de la sorte, si incapable de mesurer le temps qu'il aurait pu prendre indifféremment une minute pour une heure ou une heure pour une minute, il se figura qu'il se trouvait dans un jardin dont une brise humide et chaude éveillait les parfums. Il lui fallut un si grand effort pour lever la tête afin de savoir ce qui en était, que, lorsqu'il regarda autour de lui, cette sensation avait déjà vieilli et ne lui laissait plus qu'un souvenir importun. Sur la table, à côté de sa tasse, il aperçut un bouquet fraîchement cueilli ; un merveilleux bouquet composé des fleurs les plus belles et les mieux choisies.

Jamais il n'avait rien vu de si beau. Il prit les fleurs, en respira l'odeur, les porta à sa tête brûlante, les replaça sur la table, puis étendit ses mains desséchées au-dessus de ce frais bouquet, comme d'autres, en hiver, approchent d'un bon feu leurs mains frileuses. Ce ne fut qu'après s'être réjoui les yeux pendant quelque temps à ce spectacle nouveau pour lui, qu'il commença à se demander d'où lui venaient ces fleurs. Il ouvrit la porte pour questionner la femme de ménage qui avait dû les laisser là, mais elle était déjà partie, et même depuis assez longtemps, sans doute, car le thé qu'il avait à côté de lui était tout froid. Il essaya de boire un peu, mais en vain, l'odeur du thé lui faisait mal. Il se traîna donc encore une fois vers son fauteuil et posa les fleurs sur le petit guéridon d'autrefois.

Lorsque l'espèce d'étourdissement causé par ce mouvement eut cessé, il retomba dans le même état de torpeur qu'auparavant. La brise lui apportait encore un des airs qu'il avait entendus pendant la nuit, quand la porte parut s'ouvrir tout doucement sans qu'on fît tourner la clef dans la serrure, et, au bout d'une minute ou deux, une petite visiteuse bien douce et bien calme, vêtue d'un manteau, s'arrêta sur le seuil. Puis elle rejeta en arrière le manteau qui tomba à ses pieds, et montra la petite Dorrit dans sa vieille

robe usée d'autrefois. Il crut la voir trembler, se croiser les mains, sourire, verser des larmes.

Arthur se réveilla et poussa un cri de surprise. Il vit dans l'expression du visage aimant et plein de pitié qui se tourna vers lui, aussi clairement que dans un miroir, combien il était changé. Elle s'avança vers lui, et, posant les mains sur sa poitrine pour l'empêcher de se lever, elle s'agenouilla à ses pieds et pleura sur lui, comme la rosée du ciel avait pleuré sur les fleurs... La petite Dorrit, car c'était bien elle, l'appela par son nom.

« Ô mon meilleur ami ! cher monsieur Clennam, que je ne vous voie pas pleurer ! À moins que ce ne soit de plaisir, comme j'ose l'espérer. Voilà votre pauvre enfant revenue ! »

Si fidèle, si tendre, si peu gâtée par la fortune ! Il y avait des consolations ineffables dans le son de sa voix, dans son regard, dans chaque caresse de sa main.

Tandis qu'Arthur la serrait sur son cœur, elle continua :

« On ne m'avait pas dit que vous étiez malade. »

Et elle passa doucement le bras autour du cou du prisonnier, dont elle posa la tête sur sa poitrine, mit une main sur sa tête, et, la joue appuyée sur cette main, elle le berça aussi tendrement et aussi innocemment (Dieu le sait !) qu'elle avait choyé son père dans cette même chambre, lorsqu'elle n'était qu'une enfant et qu'elle aurait eu tant de besoin elle-même des soins qu'elle prodiguait aux autres.

Lorsque Arthur put parler, il s'écria :

« Comment, c'est vous qui venez me voir ? Et avec cette robe ?

— J'espérais que vous aimeriez mieux me voir dans ce costume qu'avec la plus belle toilette. Je l'ai toujours gardé, afin de ne pas oublier... et cependant je n'avais pas besoin de cela. Je ne suis pas seule, comme vous voyez. J'ai amené une ancienne amie. »

Tournant la tête, Arthur aperçut Maggy, coiffée de l'énorme bonnet d'autrefois qu'on lui avait fait quitter depuis longtemps, armée de son panier des anciens jours, et poussant des gloussements de joie.

« Je ne suis arrivée que d'hier au soir avec Édouard. J'ai envoyé tout de suite chez Mme Plornish pour avoir de vos nouvelles et vous faire savoir

que j'étais revenue. Ce n'est qu'alors que j'ai appris que vous étiez ici. N'auriez-vous pas, par hasard, pensé à moi la nuit dernière ? Je suis presque sûre que vous avez dû y songer un peu. J'en jure par moi, qui ai tant pensé à vous. Le temps m'a paru si long jusqu'au matin !

— J'ai pensé à vous... »

Il hésita, ne sachant quel nom lui donner. Elle devina immédiatement pourquoi il s'arrêtait.

« Vous ne m'avez pas encore appelée par mon vrai nom. Vous savez quel doit toujours être mon vrai nom pour vous.

— J'ai pensé à vous, petite Dorrit, tous les jours, toutes les heures, à tous les moments que j'ai passés ici.

— Bien vrai ? Bien vrai ? »

Il ne put se défendre d'un sentiment de honte en voyant la joie qui illuminait le visage de sa jeune amie. Lui, banqueroutier, découragé, malade, déshonoré, prisonnier.

« J'étais ici avant qu'on eût ouvert les portes, mais j'ai eu peur de me montrer à vous tout de suite. Je vous aurais fait plus de mal que de bien ; car la vieille prison m'était tout à la fois si familière et pourtant si triste, elle me rappelait tant de souvenirs de mon pauvre père et de vous aussi, que cela m'a beaucoup émue d'abord. Mais nous sommes allées chez M. Chivery avant de venir à la geôle : il nous a fait entrer et nous a donné la chambre de John... ma pauvre vieille chambre, vous savez... et nous y avons attendu un peu. C'est moi qui vous ai apporté les fleurs, mais vous ne m'avez pas entendue. »

Elle avait l'air plus *femme* que lorsqu'elle avait quitté l'Angleterre, et le chaud soleil d'Italie avait un peu bruni son visage. Mais, du reste, elle n'était pas changée. Il retrouvait surtout chez elle la même tendresse profonde et timide qu'il lui avait toujours vue, et toujours avec émotion. Si cette tendresse avait pris depuis peu un sens nouveau qui lui serrait le cœur, ce n'est pas que la jeune fille fût changée, elle était restée la même ; mais lui, on lui avait ouvert les yeux.

Elle ôta son vieux chapeau, l'accrocha à son ancienne place, et commença, sans bruit, avec l'aide de Maggy, à rendre la chambre aussi gaie

et aussi propre que possible ; elle y répandit sur le parquet de l'eau de senteur. Puis on déballa le panier rempli de raisins et de fruits que l'on mit de côté avec les autres provisions. Ensuite la petite Dorrit dit un mot à l'oreille de Maggy, qui sortit un moment pour le faire remplir de nouveau ; et le panier ne tarda pas à reparaître plein de provisions nouvelles ; on en tira immédiatement certaines boissons et certaines gelées rafraîchissantes, avec un poulet rôti et de l'eau rougie pour le second service. Ces divers préparatifs achevés, elle prit dans sa poche son vieux nécessaire pour faire un rideau à la croisée ; et, au milieu du calme qui régnait maintenant dans cette chambre et qui semblait de là rayonner sur toute la bruyante prison, Arthur, moins abattu, regarda travailler la petite Dorrit.

La vue de cette modeste petite tête penchée sur son ouvrage, de ces doigts toujours agiles qui reprenaient leur travail d'autrefois (bien que la jeune fille ne fût pas assez absorbée sur sa tâche pour ne pas lever fréquemment vers le malade des yeux compatissants qui se remplissaient de larmes avant de se baisser)... le bonheur d'être ainsi consolé et soigné, la pensée que tout le dévouement de cette noble nature se tournait vers lui dans son adversité pour répandre sur sa misère les richesses d'une bonté inépuisable, ne contribuaient pas à raffermir la voix ni la main tremblante de Clennam, ni à diminuer sa faiblesse, mais elle lui inspirait une force morale qui croissait avec son amour. Comme il l'aimait tendrement ! Il n'y a pas de mots pour le dire.

Tandis qu'ils restaient assis l'un auprès de l'autre, enveloppés de l'ombre du mur fatal, cette ombre tombait à présent sur lui comme une auréole. Sa petite amie ne voulait pas lui permettre de parler beaucoup, et, enfoncé dans son fauteuil, il se contentait de la regarder. De temps à autre, elle se levait pour lui donner à boire ou pour arranger le coussin qu'elle avait posé derrière sa tête ; puis elle reprenait doucement sa place auprès de lui et se penchait de nouveau sur son ouvrage.

L'ombre changea de place en même temps que le soleil ; mais la petite Dorrit ne quitta pas la sienne, si ce n'est pour soigner son malade. Lorsque le soleil se coucha, elle était encore là. Elle avait achevé sa tâche, et sa main, tremblant sur le bras du fauteuil depuis la dernière fois qu'elle avait donné à boire à Clennam, y restait encore hésitante. Arthur y posa aussi sa main que la petite Dorrit serra dans une étreinte tremblante et suppliante :

« Cher monsieur Clennam, j'ai quelque chose à vous dire avant de vous quitter. Depuis que je suis ici je n'ose ; mais il faut que je vous le dise.

— Moi aussi, chère petite Dorrit, j'ai quelque chose à vous dire. »

Elle leva la main avec un mouvement nerveux comme pour lui fermer la bouche, mais elle la laissa retomber en tremblant à la place qu'elle occupait auparavant.

« Je ne quitterai plus l'Angleterre. Mon frère veut encore voyager ; mais moi je reste. Il m'a toujours été attaché et maintenant il se montre si reconnaissant... beaucoup trop reconnaissant, car je n'ai fait que mon devoir en restant auprès de lui pendant sa maladie... qu'il dit que je suis libre de demeurer où je l'entends et de faire ce que je veux. Tout ce qu'il désire, dit-il, c'est de me voir heureuse. »

On voyait au ciel une étoile brillante. La petite Dorrit la regardait pendant qu'elle parlait, comme si elle eût vu briller là le vœu la plus cher de son cœur.

« Vous devinez sans doute que mon frère est revenu pour chercher le testament de mon cher père, et pour prendre possession de son héritage. Il dit que, s'il y a un testament, je ne peux pas manquer d'y être dotée richement ; et que, dans le cas où on n'en trouverait pas, il me rendra riche par lui-même. »

Arthur allait parler, mais elle leva encore une fois sa petite main tremblante et il se tut.

« Je n'ai pas besoin d'argent. Je n'y tiens pas. À quoi me servirait-il, à moins qu'il ne puisse vous être utile ? Je ne me croirai jamais riche tant que vous serez ici. Je me sentirai plus malheureuse que les plus pauvres d'entre les pauvres tant que vous aurez de pareils chagrins. Laissez-moi vous prêter tout ce que j'ai. Laissez-moi vous prouver que je n'ai pas oublié, que je ne peux jamais oublier combien vous avez été bon pour moi lorsque j'habitais cette prison. Cher monsieur Clennam, rendez-moi la plus heureuse des femmes en disant : *Oui !* Rendez-moi aussi heureuse que je puis l'être en vous laissant ici ; et si vous ne voulez pas accepter ce soir, permettez-moi du moins d'emporter l'espoir que vous allez y songer sérieusement... non pas dans votre intérêt, mais dans le mien... Faites-le pour moi, pour moi seule... Vous me procurerez la plus grande joie que je puisse éprouver dans

ce monde, celle de savoir que j'aurai pu vous rendre service et payer une obole de la grande dette d'affection et de reconnaissance que j'ai contractée envers vous. Je ne peux pas vous dire tout ce que je voudrais vous dire. Non, je ne peux pas vous visiter dans cet endroit que j'ai habité si longtemps, je ne peux pas songer que vous êtes dans cette prison où j'ai vu tant de choses, et me montrer aussi calme, aussi consolante que je le devrais. Mes larmes couleront malgré moi. Il me sera impossible de les réprimer. Mais, je vous en prie, ne vous détournez pas de votre petite Dorrit dans votre affliction ! Je vous en prie et vous en supplie de tout mon cœur souffrant, mon ami... mon cher ami !... prenez tout ce que je possède et faites que ce soit un bonheur pour moi d'être riche... »

L'étoile avait éclairé son visage jusqu'à ce moment, lorsqu'elle pencha la tête sur la main de Clennam unie à la sienne.

Il faisait plus sombre quand Arthur l'entoura de son bras, la releva et lui répondit doucement :

« Non, chère, chère petite Dorrit. Non, mon enfant. Je ne dois pas vous entendre parler d'un pareil sacrifice. La liberté et l'espérance me coûteraient trop cher s'il me fallait les acheter à ce prix ; je ne pourrais pas supporter la honte, ni le reproche de les avoir ainsi recouvrées. Mais je prends le ciel à témoin de la reconnaissance, de l'amour que je ressens de votre offre, tout en la refusant.

— Et pourtant vous ne voulez pas souffrir que je vous reste dévouée dans votre affliction ?

— Dites plutôt que c'est moi qui veux vous rester dévoué, ma bien-aimée petite Dorrit. Si à l'époque où vous n'aviez d'autre domicile que cette prison, d'autre vêtement que la robe que vous portez, je m'étais mieux compris (je ne parle que de moi-même) ; si j'avais lu plus clairement dans les secrets de mon cœur ; si, à travers ma réserve et ma méfiance, j'avais entrevu la clarté que je vois briller maintenant, maintenant qu'elle s'est éloignée de moi, et que mes pas chancelants ne pourront jamais la rattraper ; si je vous avais dit que je vous aimais et que je vous respectais, non pas comme ma pauvre enfant, ainsi que je vous en donnais le nom, mais comme une femme dont la main fidèle pouvait m'élever au-dessus de moi-même et me rendre plus heureux et meilleur ; si j'avais saisi l'occasion

qui ne se représentera plus... (hélas ! que ne l'ai-je fait !...) et si quelque obstacle était venu nous séparer alors, quand je me trouvais dans une situation à peu près prospère et que vous étiez pauvre, alors j'aurais pu répondre en d'autres termes à votre offre généreuse, tout en rougissant encore de l'accepter ; aujourd'hui, chère petite Dorrit, je ne dois pas y songer... je n'y songerai jamais ! »

Les petites mains jointes d'Amy adressèrent une supplication plus éloquente et plus pathétique que tous les discours du monde.

« Je suis assez déshonoré sans cela, ma petite Dorrit. Je ne dois pas descendre aussi bas et vous entraîner vous... si chère, si généreuse, si bonne... dans ma chute. Que Dieu vous bénisse, que Dieu vous récompense !... N'y pensons plus. »

Il la prit dans ses bras comme si elle eût été sa fille.

« Je suis plus vieux, plus triste, plus indigne de vous qu'à l'époque que nous devons oublier l'un et l'autre, et vous ne devez pas me voir tel que j'étais, mais tel que je suis. Recevez ce baiser d'adieu sur votre joue, mon enfant, vous qui auriez pu devenir autre chose que mon enfant, sans me devenir plus chère... recevez-le de moi, pauvre homme ruiné que le sort éloigne et sépare de vous à jamais, et qui est arrivé au bout de sa carrière lorsque vous ne faites que commencer la vôtre. Je n'ai pas le courage de vous demander de m'oublier dans mon humiliation, mais je vous demande, lorsque vous penserez à moi, de me voir seulement désormais tel que je suis aujourd'hui. »

La cloche qui annonçait aux visiteurs que l'heure du départ allait sonner se fit entendre. Arthur alla prendre le manteau de la jeune fille et l'en enveloppa avec une tendre sollicitude.

« Encore un mot, ma petite Dorrit. Un mot qui me coûte beaucoup à vous dire, mais que je dois vous dire néanmoins. Il y a longtemps que l'époque où vous et cette prison vous aviez quelque chose en commun est passée. Vous me comprenez ?

— Oh ! vous n'aurez pas le courage de me dire, s'écria la petite Dorrit en pleurant amèrement et en levant ses mains jointes avec un geste de supplication, de me dire que je ne dois plus revenir ! Vous ne m'abandonnerez pas ainsi !

— Je vous le dirais si je pouvais, mais je n'ai pas le courage de me priver pour toujours de la vue de ce cher visage, de renoncer à la douceur de le revoir. Seulement ne revenez pas trop tôt, ne revenez pas souvent ! Cette prison est un endroit impur, et je sais trop que j'en sens déjà l'impure influence. Vous appartenez à un théâtre beaucoup plus brillant, beaucoup plus digne de vous. Il ne faut pas tourner de ce côté vos regards en arrière : c'est devant vous, vers un avenir bien différent et bien plus heureux qu'il faut les diriger. Encore une fois, que Dieu vous bénisse ! que Dieu vous récompense ! »

Maggy, qui avait conservé un air attristé pendant toute la durée de cet entretien, s'écria alors :

« Oh ! faites-le entrer dans un hôpital ; je vous en prie, petite mère, faites-le entrer dans un hôpital ! Il ne reprendra jamais sa bonne mine s'il n'entre pas dans un hôpital. Et alors la mignonne petite femme, qui était toujours à tourner son rouet, pourra aller à son armoire avec la princesse et lui dire : « Pourquoi cachez-vous votre poulet froid là-dedans ? » Et puis alors on ouvrira le buffet et on y prendra du poulet tant qu'on voudra, et tout le monde sera content. »

Cette interruption vint fort à propos pour les avertir que la cloche avait presque cessé de retentir. Après avoir de nouveau enveloppé la petite Dorrit dans son manteau avec la même sollicitude, Arthur lui donna le bras et descendit avec elle, bien qu'avant cette visite il se fût à peine senti la force de se tenir debout.

Tous les autres visiteurs étaient déjà partis et la grille se referma derrière elle avec un grincement de désolation et de désespoir qui résonna comme un glas funèbre aux oreilles de Clennam et lui rendit le sentiment de sa faiblesse. Ce fut un long et fatigant voyage pour lui que de remonter l'escalier, et lorsqu'il rentra dans sa chambre solitaire et sombre, il se sentit plus misérable que jamais.

Il était près de minuit, et depuis longtemps aucun bruit ne se faisait entendre dans la prison, lorsque les marches de l'escalier crièrent sous le poids d'un pas furtif. Une main discrète frappa avec une clef à la porte d'Arthur. C'était John Chivery fils. Il se glissa dans la chambre, chaussé seulement de ses bas, et lui dit à voix basse :

« C'est contraire à tous les règlements, mais tant pis ! J'étais décidé à traverser la cour pour monter chez vous.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a rien du tout, monsieur. J'attendais Mlle Dorrit dans la première cour, lorsqu'elle est sortie. J'ai pensé que vous seriez content de savoir qu'il y avait eu quelqu'un pour la reconduire.

— Merci, merci ! Vous l'avez ramenée chez elle, John ?

— Je ne l'ai quittée qu'à la porte de son hôtel. C'est le même où M. Dorrit était descendu. Mlle Dorrit a voulu s'en retourner à pied, et elle m'a parlé avec tant de bonté que cela m'a tout bouleversé. Devinez pourquoi elle a mieux aimé marcher, quand il y avait des voitures à deux pas ?

— Je n'en sais rien, John.

— Parce qu'elle voulait me parler de vous. Elle m'a dit : « John, vous avez toujours été un garçon honorable, et si vous me promettez de le soigner, et de ne jamais le laisser manquer de secours et de consolations, lorsque je ne serai pas là, cela diminuera de beaucoup mes inquiétudes. » Je le lui ai promis, et maintenant je suis votre ami à la vie, à la mort... À la vie à la mort ! »

Clennam, vivement touché, tendit la main à ce cœur loyal.

« Avant que je la prenne, continua John, qui regarda la main sans s'éloigner de la porte, devinez ce que mademoiselle m'a chargé de vous dire. »

Clennam secoua la tête.

« Dites-lui, répéta John d'une voix très-distincte, quoique un peu émue, que sa petite Dorrit ne cessera jamais de l'aimer. Voilà ce qu'elle vous fait savoir... Là ! trouvez-vous que je me sois conduit honorablement, monsieur ?

— Oui, oui, John.

— Ne direz-vous pas à Mlle Dorrit que je me suis conduit honorablement ?

— Certainement.

— Alors, voilà ma main, monsieur, et je suis votre ami à la vie, à la mort ! »

Après avoir reçu et rendu une cordiale poignée de main, John disparut en faisant craquer l'escalier sous le même pas furtif, et traversa, pieds nus, le pavé de la cour ; puis, refermant les grilles derrière lui, passa dans l'entrée où il avait laissé ses souliers. Quand le chemin aurait été pavé de fer rouge, parions que John ne l'aurait pas traversé avec moins de dévouement pour venir réjouir le cœur de Clennam par cet heureux message.

CHAPITRE XXX.

On ferme.

Le dernier des huit jours de grâce accordés par le sieur Rigaud était venu illuminer les barreaux de la prison. Ces lignes de fer, restées si noires et si sombres depuis le départ de la petite Dorrit, furent dorés tout à coup par un soleil matinal. De longs et splendides rayons tombaient obliquement sur un fouillis de toits, à travers les découpures des hautes cathédrales, et formaient, dans leur réseau de lumières et d'ombres, comme les barreaux de notre prison terrestre.

Depuis le matin, aucun visiteur n'avait traversé la cour pour pénétrer dans la vieille maison. Mais, vers le soir, trois hommes passèrent sous la porte cochère et se dirigèrent vers la demeure délabrée de Clennam et Cie.

Rigaud, qui marchait en avant, une cigarette à la bouche, passa le premier. Derrière lui venait M. Jean-Baptiste Cavalletto qui suivait de près son ancien camarade de prison, et sans le perdre de vue. Signor Panco formait l'arrière-garde et portait son chapeau sous son bras à la plus grande satisfaction de sa chevelure rebelle, car il faisait une chaleur étouffante. Tous trois arrivèrent ensemble sur le perron.

« Paire d'imbéciles que vous êtes, s'écria Rigaud faisant volte-face, ne vous en allez pas encore.

— Nous ne songeons pas du tout à nous en aller, mon cher monsieur, » répliqua signor Panco.

Cette réponse valut à M. Pancks un coup d'œil sinistre de M. Rigaud qui se retourna sans plus de cérémonie et frappa rudement à la porte. Il avait bu copieusement pour mieux se préparer à jouer dignement son rôle dans cette entrevue, et il était pressé de commencer. Il avait à peine fait retentir la porte sous un coup de marteau redoublé, qu'il se retourna et frappa une seconde fois. L'écho durait encore, lorsque Flintwinch ouvrit la porte. Les

dalles du vestibule résonnèrent sous les pas des trois visiteurs. Rigaud, poussant Jérémie de côté, se dirigea tout droit vers l'étage supérieur, toujours suivi de ses deux compagnons qui envahirent avec lui la chambre paisible de Mme Clennam.

Rien n'y était changé, si ce n'est qu'une des fenêtres restait toute grande ouverte et que Mme Jérémie, assise sur le siège formé par le coffre pratiqué dans l'embrasure de cette croisée, était en train de raccommoder un bas. Les objets habituels se trouvaient sur la petite table de la paralytique ; le même feu, à moitié étouffé sous une couche de cendres humides, brûlait dans la cheminée ; le lit était recouvert de la même draperie funéraire ; la maîtresse de la maison, immobile sur le lugubre canapé qui avait l'air d'un cercueil, s'appuyait sur le sombre traversin qui ressemblait à un billot.

Cependant il régnait dans la chambre un je ne sais quoi impossible à décrire qui semblait annoncer qu'elle avait été arrangée tout exprès pour recevoir une visite. D'où pouvait naître cette impression, puisque les moindres objets se trouvaient exactement à la place qu'ils occupaient depuis tant d'années ? C'est ce que personne n'aurait pu deviner avant d'avoir regardé avec attention la maîtresse de la maison, et encore aurait-il fallu posséder une connaissance préalable des traits de la paralytique. Pourtant, quoique nul pli de son invariable robe noire n'eût changé de place, quoiqu'elle conservât exactement l'attitude impassible qui lui était ordinaire, la tension presque imperceptible de ses traits, la contraction presque imperceptible de son front toujours sombre, étaient tellement marquées qu'elles semblaient rayonner sur tout son entourage.

« Qui sont ces gens ? Que viennent-ils faire chez moi ? demanda-t-elle d'un ton de surprise en voyant entrer les deux compagnons de M. Blandois.

— Qui sont ces gens ? chère madame, répondit Rigaud. Ma foi, ce sont les amis de votre fils le prisonnier. Ce qu'ils viennent faire chez vous ? sacrebleu, madame, je n'en sais rien, vous pouvez bien le leur demander.

— Vous savez que vous nous avez dit à la porte de ne pas nous en aller, remarqua Pancks.

— Et vous savez, vous, que vous m'avez dit que vous n'aviez pas la moindre envie de vous en aller, riposta le gentilhomme cosmopolite. En un mot, chère madame, permettez-moi de vous présenter deux espions aux

gages de notre ami le prisonnier... deux imbéciles, mais deux espions ; l'un n'empêche pas l'autre. Si vous tenez à ce qu'ils assistent à notre petite conférence, vous n'avez qu'un mot à dire. Pour ma part, ça m'est égal.

— Et pourquoi les ferais-je rester ? demanda Mme Clennam. Je n'ai pas affaire à eux.

— Alors, très-chère madame, continua Rigaud, qui se jeta dans un fauteuil de façon à faire trembler le plancher et tous les meubles de la vieille chambre, vous ferez aussi bien de les renvoyer. Cela vous regarde. Ces messieurs ne sont pas mes espions. Je n'ai pas de canaille à mes gages, moi.

— Écoutez ! Vous Pancks, vous le commis du vieux Casby, dit Mme Clennam en tournant vers le remorqueur un regard irrité, occupez-vous de vos propres affaires ou de celles de votre patron. Allez, et emmenez cet homme avec vous.

— Merci beaucoup, madame, répliqua M. Pancks, je suis enchanté de pouvoir vous dire que je n'ai aucune raison qui m'empêche de me retirer. Nous avons fait tout ce que nous nous étions engagés à faire pour M. Clennam. Sa grande inquiétude, qui n'a fait que croître et embellir quand il s'est vu en prison, a toujours été seulement de s'assurer qu'on vous ramènerait chez vous l'aimable gentleman qui avait si bien su s'éclipser. Nous vous l'avons ramené. Le voilà. Et j'ajouterai, continua signor Panco en manière de péroration, au nez et à la barbe de ce gentleman à mine patibulaire, qu'à mon avis ce monde-ci n'en irait pas plus mal s'il s'était éclipsé tout à fait dans l'autre monde.

— On ne vous demande pas votre avis, continua Mme Clennam. Allez.

— Je regrette de ne pas vous laisser en meilleure compagnie, madame, reprit Pancks, et je regrette encore davantage que M. Clennam ne soit pas ici. D'autant plus que c'est ma faute ; oh ! oui, c'est bien ma faute.

— Vous voulez dire la sienne, reprit la mère d'Arthur.

— Non pas du tout : c'est la mienne, madame ; car c'est moi qui l'ai poussé à faire un placement ruineux (le Remorqueur tenait plus que jamais à ce mot qu'il se gardait bien de remplacer en aucun cas par celui de *spéculation*). Et pourtant je puis prouver, par des chiffres incontestables, continua M. Pancks avec un visage désespéré, que ce devait être un

excellent placement. Je recommence mes calculs tous les jours depuis la faillite, et tous les jours ils me donnent raison. Le moment et le lieu seraient mal choisis pour entrer dans des détails arithmétiques... poursuivit signor Panco en jetant un regard avide au fond de son chapeau (c'est là qu'il gardait ses calculs)... mais il n'y a pas à dire : les chiffres sont là. Aujourd'hui, M. Clennam devrait rouler en équipage, et moi je devrais posséder quelque chose comme trois ou quatre mille livres sterling. »

M. Pancks passa ses doigts dans sa chevelure hérissée, avec autant d'assurance que s'il tenait ses trois ou quatre mille livres dans sa poche. Depuis la catastrophe, les chiffres incontestables dont il parlait occupaient tous ses moments de loisir, et sans doute ils étaient destinés à lui servir de consolation jusqu'à la fin de ses jours.

« Mais en voilà assez là-dessus, dit M. Pancks. Altro, mon garçon, vous avez vu les chiffres et vous savez s'ils sont exacts. »

M. Baptiste, dont les connaissances arithmétiques n'étaient pas assez étendues pour lui fournir les mêmes consolations qu'au signor Panco, fit un signe de tête affirmatif, et montra tout un râtelier de belles dents blanches.

Le sieur Flintwinch, qui regardait en ce moment le petit Italien, lui dit en voyant ses dents :

« Tiens ! C'est donc vous ? Il me semblait bien vous avoir déjà rencontré quelque part, mais je n'étais pas sûr de vous reconnaître avant d'avoir vu vos dents. Eh oui, parbleu !... C'est ce réfugié officieux, continua Jérémie en s'adressant à Mme Clennam, qui est venu ici le soir où Arthur et cette bavarde de Flora ont parcouru la maison, m'adressant tout un interrogatoire à propos de M. Blandois.

— C'est vrai, avoua Jean-Baptiste d'un ton joyeux. Et j'ai fini par le trouver, *patronne* ! j'ai mis la main sur lui, conséquemment.

— Vous auriez mieux fait de vous casser le col conséquemment, remarqua M. Flintwinch.

— Et, maintenant, reprit M. Pancks, dont le regard s'était souvent dirigé vers la croisée et le bas qu'on y raccommoait, je n'ai plus qu'un mot à dire avant de m'en aller. Si M. Clennam pouvait assister à cet entretien, mais, par malheur, bien qu'il soit parvenu à ramener ce beau gentleman ici contre son gré, il est malade et en prison... le pauvre garçon ! mais s'il était ici,

continua le Remorqueur, faisant un pas de côté vers la fenêtre et posant la main sur le bas troué, il disait : « Ma bonne Affery, racontez-nous vos rêves ! »

M. Pancks leva l'index de sa main droite entre son nez et le bas en question, de l'air solennel d'un fantôme qui donne un avertissement, fit demi-tour et s'éloigna à toute vapeur, remorquant Jean-Baptiste Cavalletto à sa suite. Mme Clennam et Jérémie avaient échangé un coup d'œil, puis ils avaient dirigé les yeux vers Affery qu'ils regardaient encore. Celle-ci continuait à raccommoder son bas avec beaucoup d'assiduité.

« Allons ! s'écria enfin M. Flintwinch, qui se dirigea vers la croisée en dessinant une courbe ou deux, et se frottant le creux des mains sur les pans de son habit, comme s'il se préparait à faire quelque chose, ce que nous avons à nous dire, il vaut mieux nous le dire tout de suite... Ainsi, donc, ma vieille, fais-nous le plaisir de déguerpir ! »

En une seconde, Affery, jetant loin d'elle le bas qu'elle raccommodait, se leva, saisit le rebord de la fenêtre avec sa main droite, se maintint dans l'embrasure en posant le genou droit sur le siège, et, brandissant son bras droit pour repousser tous les assaillants qui pourraient se présenter :

« Non, je ne m'en irai pas, Jérémie... Non !... non !... non !... Je ne m'en irai pas !... Je reste où je suis. Je veux entendre tout ce que je ne sais pas, pour dire après tout ce que je sais. Oui, j'y suis résolue, quand je devrais y perdre la vie. Je reste, je reste ! »

M. Flintwinch, que la colère et la surprise semblaient avoir pétrifié, humecta les doigts de sa main droite, décrivit lentement un cercle dans le creux de sa main gauche, et continua à biaiser d'une façon menaçante vers madame son épouse, laissant échapper diverses promesses peu rassurantes que sa colère l'empêchait d'articuler d'une façon bien distincte, et dont on n'entendait que ces paroles :

« Une dose, vois-tu, ma vieille ! oh mais là, une dose !

— N'avance pas, Jérémie ! s'écria Affery sans cesser d'agiter son bras. Si tu fais encore un pas, j'ameute tous les voisins ! Je me jette par la croisée ! Je crie au feu et au meurtre ! Je réveille les morts ! Reste à ta place, ou je vais pousser des cris à faire sortir les morts de leur tombe ! »

La voix impérieuse de Mme Clennam répéta : « N'avancez pas. »

Jérémie s'était déjà arrêté.

« C'est le commencement, Flintwinch. Laissez-la tranquille. Ainsi donc, Affery, voilà que vous vous mettez contre moi au bout de tant d'années ?

— Oui, si c'est me mettre contre vous que d'écouter ce que je ne sais pas, et de dire ce que je sais. Maintenant que me voilà lancée je ne peux plus m'arrêter, je ne veux plus m'arrêter. Non, non, non, je ne veux pas ! Si vous appelez ça se mettre contre vous, eh bien oui, je me mets contre vous. J'ai dit à Arthur, le soir de son arrivée, que vous étiez deux finauds, mais qu'il ne devait pas vous céder. Je lui ai dit que ce n'était pas une raison, parce que vous me faisiez trembler dans ma peau, pour qu'il eût peur de vous. Depuis cette nuit-là, il est arrivé un tas d'histoires, et je ne veux plus que Jérémie me mène par le bout du nez et par la peau du col ; je ne veux plus qu'il me mette sens dessus dessous par les frayeurs qu'il me fait, ni qu'il me rende complice de je ne sais quoi ! Non, non, je ne veux pas ! Je prends la défense d'Arthur, maintenant qu'il a tout perdu, qu'il est malade, en prison, et ne peut pas se défendre lui-même.

— Et comment savez-vous, vieux cerveau troublé que vous êtes, demanda Mme Clennam, comment savez-vous qu'en agissant comme vous le faites, vous servez Arthur ?

— Je ne sais rien de rien, répliqua Affery, et vous n'avez jamais rien dit de plus vrai qu'en m'appelant vieux cerveau troublé, car c'est vous et l'autre finaud qui m'avez mise dans cet état-là. Vous m'avez forcée à me marier, bon gré mal gré ; et, depuis mon mariage, vous m'avez fait une vie de rêves et de frayeurs comme on n'en a jamais vu ! Comment mon cerveau ne serait-il pas troublé ? Vous avez voulu m'hébéter, et vous avez réussi ; mais je ne me laisserai plus mener comme ça !... Non !... non !... non !... je ne veux pas ! »

Et elle se remit à repousser, avec son bras en moulinet, des assaillants imaginaires.

Mme Clennam, après l'avoir contemplée un instant sans prononcer une parole, se retourna vers Rigaud.

« Vous avez entendu ce que vient de dire cette folle ? lui demanda-t-elle. Vous opposez-vous à ce que cette écervelée reste là ?

— Moi, madame ? répliqua le gentilhomme cosmopolite. Si je m’y oppose, *moi !* C’est vous que cela regarde.

— Eh bien, qu’elle reste, dit Mme Clennam d’un air sombre. D’ailleurs, nous n’avons guère le choix à présent. Flintwinch, c’est le commencement. »

M. Flintwinch répliqua en dirigeant vers son épouse un regard plein de rage et de méchanceté ; puis, comme pour s’empêcher de lui administrer une dose, il fourra dans son gilet une partie de ses bras croisés, et, le menton très-rapproché d’un de ses coudes, il se tint dans ou coin, surveillant Rigaud dans l’attitude la plus bizarre. Le visiteur, de son côté, quittant le fauteuil dans lequel il s’était installé, alla s’asseoir sur une table, les jambes pendantes. Dans cette pose sans gêne, ses yeux rencontrèrent le visage rigide de Mme Clennam ; sa moustache se releva et son nez s’abaissa.

« Madame, je suis un gentilhomme...

— Dont j’ai déjà entendu parler, interrompit Mme Clennam avec sa fermeté habituelle, comme ayant été détenu dans une prison de Marseille sous prévention d’assassinat. »

Rigaud lui envoya un baiser avec sa galanterie exagérée.

« Charmant ! parfait ! et l’assassinat d’une dame, encore ! Était-ce assez absurde ? assez incroyable ? J’ai eu l’honneur d’obtenir un grand succès à cette occasion ; j’en espère un pareil aujourd’hui. Je vous baise les mains, madame, je suis un gentilhomme (ainsi que j’allais avoir l’avantage de vous le dire), qui, lorsqu’il déclare qu’il est décidé à terminer telle ou telle affaire, séance tenante, ne s’en va pas avant de l’avoir terminée d’une façon ou d’une autre. Je vous préviens que cet entretien sera le dernier. Vous me faites l’honneur de suivre mon raisonnement et de me comprendre ? »

La mère d’Arthur, les yeux fixés sur son interlocuteur, répondit en fronçant les sourcils :

« Oui.

— En outre, je suis un gentilhomme qui dédaigne tout ce qui ressemble à un trafic mercenaire, mais qui ne se fait pas scrupule d’accepter de l’argent,

parce que sans argent on ne peut pas s'amuser. Vous me faites toujours l'honneur de suivre mon raisonnement et de me comprendre ?

— Il me semble que je pourrais me dispenser de répondre. Oui.

— En outre, je suis le gentilhomme le plus doux et le meilleur enfant qu'il soit possible de rencontrer ici-bas ; mais j'entre en furie dès qu'on se joue de moi. Les nobles natures, en pareille circonstance, deviennent enragées. Il y a beaucoup de noblesse dans ma nature. Lorsque le lion s'irrite... c'est-à-dire quand j'entre en fureur, j'aime autant la vengeance que l'argent. Vous me faites toujours l'honneur de suivre mon raisonnement et de me comprendre ?

— Oui, répondit Mme Clennam, un peu plus haut qu'auparavant.

— Désolé d'avoir troublé votre égalité d'âme. Restez calme, je vous en prie. J'ai dit que cet entretien serait le dernier. Permettez-moi de vous rappeler ce qui s'est passé dans nos deux autres séances...

— Ce n'est pas nécessaire.

— Morbleu ! madame, s'écria Rigaud, il me plaît de vous les rappeler ! d'ailleurs, c'est nécessaire pour mieux nous entendre. La première séance ne signifie pas grand'chose. Je vous ai présenté la lettre d'introduction qui m'a valu l'avantage de faire votre connaissance. Je suis un chevalier d'industrie... pour vous servir, madame... ; mais, néanmoins, mes manières distinguées m'ont valu beaucoup de succès, comme professeur de langues, auprès de vos aimables compatriotes, qui sont plus raides qu'un monstre à balai les uns avec les autres, mais qui deviennent souples comme un gant avec un étranger d'un extérieur séduisant... J'ai donc eu l'honneur de faire votre connaissance, et d'observer deux ou trois petites circonstances... (M. Rigaud jeta un coup d'œil autour de la chambre et se mit à sourire) concernant cette honorable maison ; deux ou trois petites circonstances nécessaires pour me convaincre que j'avais bien le plaisir et l'avantage inestimable de parler à la dame que je cherchais. J'acquis cette conviction. Je donnai à notre cher Flintwinch ma parole d'honneur que je reviendrais un jour ou l'autre, et je me retirai avec grâce. »

Les traits de Mme Clennam demeuraient impassibles. Que M. Rigaud parlât ou se tût, il ne pouvait rien lire de plus que le même froncement de

sourcils attentif, la même contraction sombre qui annonçait que la paralytique s'était préparée à cette entrevue.

« Je dis avec *grâce*, parce qu'il était gracieux de ma part de m'éloigner sans faire peur à la dame qui avait daigné me recevoir. Il est dans le caractère de Rigaud Blandois de montrer autant de grâce au moral qu'au physique. Et puis, ce n'était pas maladroit de ma part de vous laisser un peu inquiète, avec une petite épée de Damoclès suspendue sur votre tête impassible, sans vous indiquer le jour où vous deviez vous attendre à me revoir. Mais votre humble serviteur entend la politique ! Sacrebleu ! oui, madame, il entend la politique... Mais revenons à nos moutons. À la seconde entrevue, qui n'avait pas été fixée, j'eus donc l'honneur de me présenter encore chez vous. Là, je vous donnai à entendre que j'avais quelque chose à vendre qui pourrait bien, si vous ne vouliez pas en faire l'emplette, compromettre une dame pour laquelle je professe la plus haute estime. Je parlai en termes assez vagues. Je demandai, je crois, quelque chose comme mille livres sterling... Voulez-vous bien me dire si je me trompe ? »

Ainsi interpellée, Mme Clennam répondit, comme à contre-cœur :

« Oui, vous avez été jusqu'à demander mille livres sterling.

— Maintenant il m'en faut deux mille. Voilà ce que c'est que de lanterner... Mais trêve aux digressions... Nous ne sommes pas parvenus à tomber d'accord. Nous ne nous sommes pas entendus du tout. Je suis enjoué : l'enjouement fait partie de mon aimable caractère. Donc par pure plaisanterie, je me cache, je me déguise, je fais le mort. Je me figurais que madame donnerait la moitié de la somme demandée, rien que pour dissiper les soupçons que ma drôle d'idée faisait planer sur elle. Le hasard et les espions viennent déconcerter cette plaisanterie et gâter tout au moment peut-être... qui peut mieux le savoir que vous et Flintwinch ?... au moment même où la poire était mûre. C'est ce qui fait, madame, que vous me voyez ici pour la dernière fois. Songez-y ! pour la dernière fois. »

Après avoir fait résonner le rebord de la table sous ses talons de bottes, et répondu par un regard plein d'insolence au froncement de sourcils de Mme Clennam, il reprit d'un ton plus farouche :

« Bah ! un moment ! n'allons pas trop vite. D'après nos conventions, les frais de mon séjour à l'hôtel sont à votre compte. Dans cinq minutes nous serons peut-être à couteaux tirés. Je n'attendrai pas jusque-là, car vous seriez capables de me flouer. Voici la note. Allons, payez ! comptez-moi l'argent !

— Prenez cette note, Flintwinch, et remettez-lui l'argent, » dit Mme Clennam.

Rigaud jeta le papier à la figure de son cher Flintwinch, tandis que le vieillard s'avancait pour le prendre, et il tendit la main en criant :

« Payez ! comptez-moi la somme ! et en bon argent ! »

Jérémie ramassa la note, regarda le total avec des yeux injectés de sang, tira de sa poche un sac de toile et compta la somme dans la main du gentilhomme cosmopolite.

Celui-ci fit sonner l'argent, le soupesa dans sa main, le jeta en l'air, le rattrapa et le fit sonner de nouveau.

« Cette musique-là produit sur le brave Rigaud Blandois le même effet que la chair fraîche sur un tigre. Eh bien, madame, combien ? »

Il s'était tourné vers elle si subitement, avec un geste menaçant de son poing fermé qui contenait l'argent, qu'on eût dit qu'il allait la frapper.

« Je vous répète, comme je vous l'ai déjà dit la dernière fois, que nous ne sommes pas aussi riches que vous paraissez le croire, et que vous me demandez une somme exorbitante. En ce moment je n'ai pas les moyens de satisfaire à vos exigences... quand même je serais disposée à le faire...

— Quand même ! interrompit Blandois. Entendez-vous cette dame, avec son *quand même* ! Voulez-vous dire que vous n'êtes pas disposée à me satisfaire ?

— Je prétends parler comme je l'entends, et non comme vous l'entendez.

— Eh bien ! parlez alors. Dites-moi si vous êtes disposée. Vite ! l'êtes-vous, oui ou non, pour que je sache ce que j'ai à faire ? »

Mme Clennam, sans parler ni plus vite ni plus lentement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors, répondit :

« Il paraîtrait que vous avez en votre possession un papier... ou des papiers... que je désire assurément recouvrer. »

Rigaud, partant d'un bruyant éclat de rire, se remit à tambouriner avec ses talons contre la table et s'écria, après avoir fait sonner son argent :

« Ça, je le crois ! Je le crois sans peine !

— Le papier en question peut valoir pour moi une certaine somme d'argent, peu ou beaucoup, je n'en sais rien...

— Morbleu ! interrompit Rigaud d'un air farouche, ne vous ai-je pas donné huit jours de grâce pour y réfléchir : n'est-ce pas assez ?

— Non. Je vous répète que nous sommes loin d'être riches, et, je ne veux pas m'appauvrir davantage en offrant un prix quelconque pour un document, sans connaître au juste le mal qu'il pourrait me faire. Voici la troisième fois que vous m'adressez de vagues menaces. Aujourd'hui, il faut parler clairement, sinon vous pouvez vous en aller et agir comme bon vous semblera. Mieux vaut être mise en pièces d'un coup de griffes que de trembler comme une souris à la merci d'un chat de votre espèce. »

Rigaud la regarda et fixement avec ses yeux trop rapprochés, que leurs rayons visuels semblaient, en se croisant, faire un nez retroussé de son nez aquilin. Après l'avoir contemplée pendant une minute ou deux, il répliqua, en ajoutant à l'expression sinistre de son méchant sourire :

« Vous êtes une femme hardie.

— Je suis une femme résolue.

— Et vous l'avez toujours été. Hein ? toujours, n'est-ce pas, mon petit Flintwinch ?

— Ne répondez pas, Flintwinch. Qu'il dise à l'instant même tout ce qu'il peut avoir à dire, ou bien qu'il s'en aille et agisse comme il l'entendra. Vous savez que c'est là ce que nous avons décidé. Maintenant il sait à quoi s'en tenir, et qu'il se décide à son tour. »

Elle ne se laissa pas intimider par le méchant regard de son visiteur ; elle ne chercha pas même à l'éviter. Il le fixa de nouveau sur elle ; mais elle conserva son masque impassible. Il descendit de la table, rapprocha du canapé une chaise sur laquelle il s'assit et posa une main sur le bras de la

paralytique. Mme Clennam conserva le même visage, froncé, attentif et fixe.

« Vous tenez donc, madame, à ce que je raconte un bout d'histoire domestique dans cette petite réunion de famille ? demanda Rigaud, qui fit jouer ses doigts agiles sur le bras de Mme Clennam, comme pour l'engager à se tenir sur ses gardes. Je suis un peu médecin ; laissez-moi vous tâter le pouls. »

Elle lui abandonna son bras, qu'il prit par le poignet. Tout en ayant l'air de compter les battements, il reprit :

« L'histoire d'un mariage étrange, d'une mère plus étrange encore, d'une vengeance, d'une substitution et d'une suppression... Tiens, tiens, tiens !... voilà un pouls bien agité ! Il me semble qu'il va deux fois plus vite que tout à l'heure ! Est-ce là un des symptômes habituels de votre maladie, chère madame ? »

Elle fit un effort pour dégager son bras impotent ; mais son visage ne trahit aucune émotion. Quant à la physionomie de Rigaud, elle gardait aussi le même sourire sinistre.

« J'ai mené une existence assez aventureuse, car il est dans mon caractère d'aimer les aventures. J'ai connu bon nombre d'aventuriers... de charmants camarades, la plus aimable société !... C'est de l'un d'eux que je tiens la ravissante petite histoire que je vais vous raconter et dont j'ai les preuves... les preuves, vous entendez, chère madame ?... Ce récit vous charmera, j'en suis convaincu, Mais bah ! j'oubliais. Il faut un titre à une histoire. Comment intitulerai-je celle-ci ? L'histoire d'une maison ? Bah ! bah ! Il y en a tant, de maisons ! Si je l'intitulais plutôt l'histoire de cette maison ? »

Penché sur le canapé, se balançant sur les pieds de sa chaise, appuyé sur son coude gauche, agitant à diverses reprises les doigts de la main gauche qu'il tenait sur le bras de Mme Clennam, comme pour souligner ses paroles, tandis qu'avec sa main droite tantôt il arrangeait ses cheveux, tantôt il caressait sa moustache, tantôt il se frappait doucement le nez, tout cela d'un air menaçant, grossier, insolent, rapace, cruel et confiant dans sa force, il continua sans se presser :

« *L'histoire de cette maison*, voilà mon titre. Je commence donc. Nous supposerons qu'elle a été habitée autrefois par deux personnages, l'oncle et

le neveu : l'oncle, vieillard rigide, doué d'une grande vigueur de caractère ; le neveu, garçon timide, réservé et soumis. »

Mme Jérémie, qui avait écouté cet entretien avec beaucoup d'attention, sans quitter l'embrasure de la croisée, mordant le bout de son tablier et tremblant des pieds à la tête, s'écria tout à coup :

« Jérémie, n'avance pas ! j'ai entendu l'histoire du père d'Arthur et de son oncle dans un de mes rêves. C'est d'eux qu'il parle. Ça n'est pas arrivé de mon temps ; mais j'ai entendu raconter dans mes rêves que le père d'Arthur était un pauvre garçon, faible et sans volonté, qu'on avait tant secoué et effarouché dans sa jeunesse, qu'il lui restait à peine la force de vivre ; qu'au lieu de lui permettre de choisir lui-même sa femme, on l'a forcé à prendre celle que son oncle avait choisie pour lui. La voilà sur ce canapé, sa femme. J'ai entendu raconter tout ça dans mes rêves et de ta bouche même, Jérémie. »

Tandis que M. Flinwinch menaçait du poing son épouse et que Mme Clennam fixait les yeux sur elle, Rigaud lui envoya un baiser.

« Tout cela est parfaitement exact, chère madame Flintwinch. Vous êtes un vrai génie pour les rêves.

— Je n'ai pas besoin de vos éloges, répliqua Mme Jérémie. Je n'ai rien à démêler avec vous, rien du tout, du tout. Mais Jérémie m'a dit que c'étaient des rêves, et je ne vous les donne pas pour autre chose. »

En même temps, Mme Flintwinch s'empressa d'avaler de nouveau le coin de son tablier, comme si elle eût voulu fermer la bouche d'une autre personne... peut-être celle de son mari, qui marmottait des menaces, de l'air d'un homme qui grelotte de colère.

« Notre bien-aimée Mme Flintwinch, reprit Rigaud, chez laquelle vient de se développer tout à coup une intelligence étonnante et une merveilleuse perspicacité, a parlé comme un oracle. Oui, c'est bien là le prologue mon histoire. L'oncle sévère ordonne à M. son neveu de se marier. Il lui adresse la parole à peu près en ces termes : « Monsieur mon neveu, je vous présente une dame douée d'une grande force de caractère et qui me ressemble beaucoup sous ce rapport : une dame résolue, une dame sévère, une dame qui a une volonté capable de réduire en poudre les gens qui ne sont pas de sa force : une dame sans pitié, sans amour, implacable, vindicative, plus

froide que le marbre, mais plus irritable que le feu !... » Ah ! quelle vigueur ! quelle supériorité intellectuelle ! C'est vraiment un noble et charmant caractère que celui que je décris, en empruntant les paroles supposées de feu notre oncle. Ha, ha, ha ! le diable m'emporte si je n'adore pas cette douce épousée ! »

Cette fois il s'opéra un changement dans les traits de Mme Clennam. Son teint devint presque noir et son front se contracta davantage.

« Madame, madame, continua Rigaud, lui tapant sur le bras, comme si sa main cruelle courait sur un piano, je vois avec plaisir que j'ai enfin trouvé le moyen de vous intéresser. Je suis heureux d'avoir réussi à éveiller votre sympathie. Continuons ! »

Mais, avant de continuer, il éprouva le besoin de cacher un instant avec sa main blanche la moustache qui montait et le nez qui descendait à sa rencontre, tant il jouissait de l'impression qu'il venait de produire.

« Le neveu était donc, comme l'a si bien dit la lucide Mme Flintwinch, un pauvre diable qu'on avait effrayé, affamé, au point qu'il lui restait tout juste la force de vivre ; il baissa la tête et répondit : « Mon oncle, vous n'avez qu'à commander ; faites de moi ce que vous voudrez ! » En effet, M. notre oncle fait ce qu'il veut ; c'est assez son habitude, du reste. L'heureux mariage a lieu ; les jeunes époux reviennent habiter cette charmante demeure, où la dame est reçue, une supposition, par ce cher Flintwinch... Hein, vieil intrigant ? »

Jérémie, les yeux fixés sur sa maîtresse, ne fit aucune réponse. Rigaud contempla l'un après l'autre les deux associés, tapa son vilain nez avec son index et fit claquer sa langue.

« Bientôt la dame fait une singulière et contrariante découverte, à la suite de laquelle, brûlant, malgré sa froideur apparente, du désir de se venger, ivre de colère et de jalousie, elle forme... vous m'écoutez, chère madame ?... un projet vindicatif dont elle oblige adroitement son faible époux à supporter tout le poids ; elle le force à écraser sa rivale. Quelle intelligence supérieure ! Cette femme est un génie.

— N'approche pas, Jérémie ! s'écria Mme Flintwinch toute haletante, et retirant encore une fois le tablier de sa bouche. C'est encore un de mes rêves que tu lui contais, un soir d'hiver que tu t'es disputé avec elle dans

l'obscurité... Vous étiez là tous deux à la même place que ce soir... tu lui disais qu'elle n'aurait pas dû laisser Arthur, à son retour, soupçonner son père ; que c'était elle qui avait toujours été la maîtresse et qu'elle aurait dû défendre le père contre les soupçons du fils. C'est dans ce même rêve que tu lui as dit qu'elle n'était pas... qu'elle n'était pas quelque chose, mais je ne sais pas quoi, car elle s'est mise dans une colère terrible qui t'a arrêté tout court. Tu connais ce rêve-là aussi bien que moi : quand tu es descendu dans la cuisine, la chandelle à la main, et que tu as rabattu le tablier que j'avais mis sur ma tête ; quand tu m'as dit que c'était un rêve que j'avais fait ; quand tu n'as pas voulu croire aux bruits... »

Après cette explosion, Mme Jérémie se ferma de nouveau la bouche avec le coin de son tablier, sans lâcher le châssis de la croisée et sans retirer son genou du coffre, prête à crier ou à sauter par la fenêtre si son seigneur et maître faisait seulement un pas vers elle.

Rigaud n'avait pas perdu un mot de tout cela.

« Ha ! ha ! s'écria-t-il en se croisant les bras et en s'enfonçant dans son siège, tandis que ses sourcils se soulevaient un peu. Pour le coup, Mme Flintwinch est une véritable pythonisse. Comment faut-il que nous interprétions cet oracle, vous et moi et ce vieil intrigant ? Il a dit que vous n'étiez pas ?... Et vous vous êtes fâchée pour lui imposer silence ! Qu'est-ce donc que vous n'étiez pas ? Qu'est-ce que vous n'êtes pas ? Racontez-nous un peu ça, madame ! »

Le sang-froid de Mme Clennam ne put résister à ces féroces plaisanteries et sa bouche fit un pli. Ses lèvres tremblèrent et s'entr'ouvrirent, malgré les efforts qu'elle faisait pour les tenir fermées.

« Voyons, chère madame ! Parlez donc ! Notre vieil intrigant disait que vous n'étiez pas... et vous l'avez arrêté... il allait dire que vous n'étiez pas quoi ? Je le sais déjà, mais je désire que vous me fassiez à votre tour une petite confidence. Eh bien, qu'est-ce donc que vous n'êtes pas ? »

Elle essaya encore de se contenir, mais en vain. Elle éclata tout à coup et s'écria impétueusement :

« Je ne suis pas la mère d'Arthur !

— Bon, dit Rigaud. Je vois que vous entendez raison. »

Cette explosion avait fait éclater en morceaux le masque d'impassibilité que Mme Clennam avait conservé jusqu'alors, et le feu qui avait couvé si longtemps se fit jour à travers tous ses pores. Elle continua avec la même impétuosité :

« Je veux raconter cette histoire moi-même ! Je ne veux pas l'entendre sortir de votre bouche avec la souillure de votre iniquité. Puisqu'il faut qu'on la connaisse, qu'elle apparaisse au moins sous le jour sous lequel je l'ai moi-même envisagée. Pas un mot de plus. Écoutez-moi !

— À moins que vous n'ayez encore plus d'opiniâtreté que je ne vous en connais, interrompit M. Flintwinch, vous ferez mieux de laisser M. Rigaud, M. Blandois ou M. Belzébuth raconter les choses à sa façon. Qu'est-ce que cela signifie, puisqu'il connaît tout ?

— Il ne connaît pas tout.

— Il connaît tout ce qu'il tient à connaître, riposta M. Flintwinch d'un ton de mauvaise humeur.

— Il ne me connaît pas, *moi*.

— Ah ça ! est-ce que vous vous figurez qu'il se soucie de vous connaître, femme pétrie d'orgueil que vous êtes ?

— Je vous répète, Flintwinch, que je veux parler. Je vous dis que, puisque les choses en sont arrivées là, je veux raconter moi-même comment tout s'est passé depuis le commencement jusqu'à la fin. Quoi donc ! N'aurais-je enduré, dans la solitude de cette chambre, tant de privations et une si longue captivité que pour me résigner après tout jusqu'à ne plus contempler mon image que dans un miroir comme *celui-là* ! Voyez-vous, entendez-vous cet homme ? Votre femme serait cent fois plus ingrate encore qu'elle ne l'est, et j'aurais mille fois moins d'espoir de l'engager à se taire, si l'on parvient à imposer silence à ce misérable, que je raconterais tout moi-même plutôt que d'endurer la souffrance d'en entendre le récit de sa bouche ! »

Rigaud recula un peu sa chaise, allongea les jambes et se tint, les bras croisés, en face de M^{me} Clennam.

« Vous ne savez pas ce que c'est, continua-t-elle en s'adressant à lui, que d'être élevé strictement et sévèrement. C'est ainsi que j'ai été élevée, moi.

Ma jeunesse n'a pas été une jeunesse de gaieté frivole et de plaisirs coupables. J'ai grandi dans la retraite, la pénitence et la crainte. La corruption de nos cœurs, l'iniquité mondaine, la malédiction du péché originel, les terreurs qui nous entourent... tels furent les sujets de méditation offerts à ma jeunesse. Ce sont eux qui ont formé mon caractère et qui m'ont inspiré une sainte horreur du méchant. Lorsque le vieux M. Gilbert Clennam proposa à mon père de me donner pour époux son neveu orphelin, mon père m'assura que l'éducation de mon prétendu n'avait pas été moins stricte que la mienne. Il me dit qu'outre la discipline à laquelle il avait été soumis, il avait vécu dans une maison affamée, où la débauche et la dissipation étaient inconnues ; où chaque jour ramenait le même travail et les mêmes épreuves que la veille. Il ajouta que mon futur avait atteint l'âge d'homme longtemps avant que son oncle eût cessé de le traiter en enfant, et que, depuis qu'il était sorti de pension, la demeure de son oncle avait été pour lui un sanctuaire contre la contagion des profanes et des libertins. Il n'y avait pas un an que nous étions mariés, lorsque je découvris qu'à l'époque même où mon père me tenait ce langage, mon mari avait péché contre le Seigneur et m'avait outragée en me trahissant pour une créature coupable. Comment aurais-je pu douter que la Providence m'eût choisie pour châtier cette créature de perdition ? Devais-je oublier tout d'un coup... non pas mes propres griefs, car je n'étais qu'un instrument entre les mains du Seigneur... mais mon horreur du péché et la sainte guerre à laquelle on m'avait dressée contre l'impie ? »

Elle posa sa main vengeresse sur la montre qui se trouvait sur la table.

« Non ! *N'oubliez pas.* Alors, comme aujourd'hui, les initiales de ces paroles se trouvaient dans la double boîte de cette montre. J'étais destinée par le ciel à trouver cachée avec cette montre au fond d'un tiroir secret, la vieille lettre qui y faisait allusion, qui m'apprit en même temps ce qu'elles voulaient dire, par qui et pour qui elles avaient été brodées. Si le Seigneur ne m'avait pas choisie pour son instrument, je n'aurais pas fait cette découverte. *N'oubliez pas.* Ces mots me parlèrent comme une voix sortie d'un nuage irrité. N'oubliez pas le péché mortel, n'oubliez pas que vous avez été choisie pour découvrir et châtier ce crime. Je n'ai pas oublié. Sont-ce mes propres griefs que je me suis rappelés ? Je n'étais que l'humble servante du Seigneur. Quel pouvoir aurais-je jamais exercé sur les

coupables, si le Seigneur ne me les eût pas livrés pieds et poings liés dans les entraves de leur péché ? »

Plus de quarante années avaient passé sur la tête grise de cette énergumène, depuis l'époque dont elle rappelait le souvenir : plus de quarante années de combats et de luttes contre le murmure qui s'élevait en elle, pour lui dire qu'elle était libre de donner d'autres noms à sa colère et à son orgueil vindicatifs, mais que l'éternité tout entière ne suffirait pas pour en changer la nature. Cependant, malgré ces quarante années révolues, malgré la présence de cette tête de Méduse qui la regardait en face, elle restait obstinée dans sa vieille impiété, elle continuait à renverser l'ordre de la création, en pétrissant à l'image de son argile impure l'image de son Créateur. En vérité, en vérité, je vous le dis, il y a des voyageurs qui ont rencontré de par le monde de monstrueuses idoles ; mais nul homme n'a vu des caricatures de la divinité plus téméraires, plus grossières, plus repoussantes que celles que nous autres, créatures formées de l'argile de la terre, nous fabriquons à la ressemblance de nos mauvaises passions.

« Lorsque j'eus obligé mon mari à me livrer le nom et l'adresse de la coupable, poursuivit Mme Clennam, toujours emportée par le torrent de son indignation et le besoin de se défendre, lorsque j'accusai cette femme, et qu'elle tomba à mes genoux en se voilant la face, lui ai-je parlé de ses torts envers moi ; les reproches dont je l'ai accablée, était-ce en mon nom ? Ceux qui dans le temps jadis ont été élus par le Seigneur pour se rendre auprès des mauvais rois et leur reprocher leur iniquité, n'étaient-ils pas les serviteurs de Dieu ? Et n'avais-je pas, moi, leur émule indigne, n'avais-je pas aussi un grand péché à dénoncer ? Lorsqu'elle me parla de sa jeunesse, de la dure et misérable existence qu'avait menée son complice (c'est ainsi qu'elle appelait la vertueuse éducation qu'il avait reçue), du simulacre sacrilège d'un mariage par lequel ils s'étaient secrètement engagés l'un à l'autre, des terreurs, de la misère, de la honte qui les avait atterrés l'un et l'autre, au moment où je fus choisie pour devenir l'instrument de la vengeance du Tout-Puissant, et de l'amour (elle a osé prononcer ce mot, en se traînant à mes pieds) avec lequel elle me l'avait cédé et abandonné, est-ce *mon* ennemie que j'ai foulée aux pieds, sont-ce les paroles de mon courroux à moi, qui l'ont fait pâlir et trembler ! Non, non, ce n'est pas à moi que revient la gloire d'une si juste expiation ! »

Il y avait bien des années que Mme Clennam n'avait eu le libre usage même de ses doigts ; mais on aurait pu remarquer qu'elle avait déjà plusieurs fois frappé la table avec son poing fermé, et qu'en prononçant ces dernières paroles elle avait levé son bras en l'air avec autant de facilité qu'autrefois.

« Et quelle preuve de repentir ai-je arrachée à cette femme perdue et dépravée ? moi, vindicative et implacable ! car il est possible que je le paraisse aux yeux de gens comme vous, qui n'avez pas vécu parmi les justes et ne connaissez d'autres commandements que ceux de Satan. Riez ! Flintwinch me connaît ; cela ne m'empêchera pas de me montrer telle que je suis, même devant vous et devant cette servante écervelée.

— Ajoutez : *devant vous-même*, madame, remarqua Rigaud. J'ai une vague idée que madame n'est pas fâchée surtout de se justifier à ses propres yeux.

— C'est faux ! cela n'est pas ! Je n'ai pas besoin de me justifier à mes propres yeux, s'écria Mme Clennam avec beaucoup d'énergie et de colère.

— Vraiment ? riposta Blandois. Ah !

— Quelle est l'œuvre de pénitence, je vous demande, que j'ai exigée de cette femme ? « Vous avez un enfant, lui dis-je, je n'en ai pas ; vous aimez cet enfant, donnez-le moi ; il se croira mon fils et il passera pour être à moi. Afin de vous épargner la honte d'un éclat, son père jurera de ne plus vous revoir, de ne pas correspondre avec vous. Afin d'empêcher son oncle de le déshériter et votre fils de devenir un mendiant, vous jurerez de ne jamais les revoir, de ne jamais leur écrire. À ces conditions, et lorsque vous aurez renoncé aux moyens d'existence que vous tenez de mon mari, je me charge de votre entretien. Vous laisserez ignorer le lien de votre retraite. Vous pourrez, si cela vous plaît, essayer de passer pour une honnête femme à tous les yeux, excepté aux miens... Voilà tout. » Elle a eu à sacrifier sa criminelle et honteuse passion : rien de plus. Elle a été libre, ensuite, de supporter en secret le fardeau de son crime et de mourir de chagrin ; d'échapper, grâce à une misère passagère (trop légère pour elle, à mon avis), à une souffrance éternelle en opérant son salut, s'il a plu au Seigneur de la toucher d'un rayon de sa grâce. Si je l'ai punie ici-bas, ne lui ai-je pas ouvert en même temps le chemin de la vie éternelle ? Si elle s'est vue

poursuivie par une colère vengeresse et par des flammes dévorantes, est-ce moi qui les avais allumées ? Si je l'ai menacée, alors et plus tard, des terreurs qui devaient l'assaillir, est-ce donc moi qui les tenais dans ma main droite ? »

Elle retourna la montre sur la table, l'ouvrit et contempla, sans adoucir son regard, les lettres brodées à l'intérieur.

« Ils n'oublièrent ni l'un ni l'autre. Dieu a voulu que les péchés de ce genre ne s'oublient pas. Si la présence d'Arthur était un reproche vivant pour son père, si l'absence d'Arthur augmentait chaque jour les angoisses de sa mère, c'est la justice de Jehovah ! On pourrait tout aussi bien m'accuser de l'avoir rendue folle, parce que les remords ont fini par lui troubler le cerveau, et parce que l'ordonnateur de toutes choses a voulu qu'elle vécût ainsi de longues années. Encore je m'efforçai de sauver cet enfant prédestiné, qui semblait perdu et condamné d'avance ; de lui donner les apparences d'une naissance honnête, de l'élever dans la crainte et le tremblement, de l'habituer à une vie de contrition pour les péchés qui pesaient lourdement sur sa tête avant son entrée dans ce monde réprouvé. Était-ce là de la cruauté ? N'ai-je pas eu, au contraire, à souffrir dans ma personne des conséquences de cette faute dont j'étais innocente ? Le père d'Arthur et moi nous ne vivions pas plus éloignés l'un de l'autre, lorsqu'une moitié du globe nous séparait, que lorsque nous habitions tous les deux cette maison. Il est mort, et il m'a envoyé sa montre avec son : *N'oubliez pas*. Eh bien, je n'oublie pas, quoique je ne lise pas cette phrase avec les mêmes yeux que lui. J'y lis que j'étais choisie pour devenir l'instrument de leur punition. C'est là le sens que j'ai donné à ces paroles depuis que je les vois sur ma table ; je les lisais aussi distinctement et je leur donnais le même sens, lorsqu'elles étaient à des milliers de lieues d'ici. »

Tandis qu'elle prenait la boîte de la montre dans la main dont elle avait tout à coup retrouvé l'usage, sans paraître remarquer le moins du monde ce changement subit qui venait de s'opérer en elle, et qu'elle y fixait les yeux, comme pour défier ces lettres de l'émouvoir, Rigaud s'écria en faisant claquer ses doigts d'une façon méprisante :

« Allons, madame ! le temps presse. Allons, ma pieuse dame, dépêchons-nous, je sais tout ça, vous ne m'apprenez rien. Arrivons à l'argent volé, ou

c'est moi qui raconterai la chose. Mort de ma vie, en voilà bien assez de votre jargon religieux. Arrivons à l'argent volé et vivement.

— Misérable ! répondit Mme Clennam, qui se cacha la tête dans les mains, par quelle fatale erreur de Jérémie, par quel oubli de sa part (car lui seul m'aide dans ces affaires et les connaît), par quelle résurrection des cendres d'un papier brûlé, ce codicille est-il tombé entre vos mains, c'est ce que j'ignore...

— Avec tout cela, interrompit Rigaud, vous avez beau dire, je n'en possède pas moins dans une bonne petite cachette à moi connue, cette addition laconique au testament de M. Gilbert Clennam, écrite de la main d'une dame ici présente avec sa signature et celle de notre vieil intrigant ! C'est comme cela, mon vieil intrigant, ma vieille marionnette au col tors ! Dépêchons-nous, madame. Encore une fois, le temps presse. Continuez si vous ne voulez pas que je termine ce récit intéressant !

— Non, je ne veux pas, répondit Mme Clennam, d'un ton encore plus résolu. Laissez-moi parler, car je ne veux pas me voir, je ne veux pas que les autres me voient dans le portrait menteur que vous voulez faire de moi. Vous, avec votre infâme expérience des prisons et des galères, vous voudriez faire croire que c'est l'argent qui m'a tentée. Mais non, ce n'était pas l'argent.

— Bah ! bah ! bah ! Je mets de côté, pour le moment, ma politesse et ma galanterie habituelles pour vous dire : Mensonge, mensonge, mensonge ! Vous savez que vous avez supprimé l'acte et gardé l'argent.

— Ce n'était pas pour l'argent, misérable !... (Mme Clennam fit comme un effort pour se lever et même, dans son énergie, elle parvint presque à se dresser sur ses pieds perclus)... Si Gilbert Clennam, réduit à un état d'imbécillité, s'est figuré, à son lit de mort, qu'il devait faire quelque chose pour une fille que son neveu avait aimée et qui s'était abandonnée à la tristesse et retirée du monde après avoir vu fouler au pied ce coupable amour... si dans un moment de faiblesse, Gilbert Clennam m'a dicté, à moi dont l'existence avait été empoisonnée par cette femme et qui avait été choisie pour apprendre de sa bouche le secret de sa honte, un codicille destiné à compenser des souffrances imméritées selon lui... est-ce la même chose d'avoir voulu anéantir cette injustice criante ou d'avoir eu l'idée de

m'approprier par convoitise une simple somme d'argent... comme vous et vos camarades de prison vous en volez tous les jours au premier venu ?

— Le temps presse, madame. Prenez garde !

— Quand même cette maison brûlerait depuis la cave jusqu'au grenier, répondit la paralytique, j'y resterais sans bouger pour me justifier, pour empêcher qu'on ne dénature mes pieuses intentions en les comparant à celles d'un assassin et d'un voleur. »

Rigaud, d'un air de mépris, fit claquer ses doigts à la figure de Mme Clennam.

« Le vieil oncle a laissé mille livres sterling à la belle enfant que vous avez tuée à petit feu ; mille livres sterling à la plus jeune fille que le protecteur de cette belle enfant pourrait avoir à cinquante ans, ou (dans le cas où il n'en aurait pas), à la plus jeune fille de son frère, en souvenir de la protection désintéressée qu'il aurait donnée à une jeune orpheline délaissée. Total deux mille livres sterling. Quoi ! n'en viendrons-nous jamais à l'argent ?

— Ce protecteur... » reprit Mme Clennam avec beaucoup de véhémence. »

Rigaud l'interrompit aussitôt :

« Je veux des noms. Donnez-lui son nom. Appelez-le Frédéric Dorrit. Plus de faux-fuyants !

— C'est ce Frédéric Dorrit qui a été la cause de tout. Si ce n'avait pas été un amateur de musique ; si, aux jours de sa jeunesse et de sa prospérité, il n'avait pas tenu maison ouverte où des chanteurs, des comédiens et autres enfants de Baal tournaient le dos à la lumière et la face vers les ténèbres, peut-être cette jeune fille ne serait-elle pas sortie de son humble position pour se précipiter dans le gouffre de l'iniquité. Mais non, voilà que ce Frédéric Dorrit, cédant aux inspirations de Satan, se regarde comme un homme de goûts louables et innocents. Il croit faire une bonne action. Il se dit : voilà une jeune fille douée d'une jolie voix, et il lui fait enseigner la musique pour qu'elle devienne une chanteuse. Puis le père d'Arthur, qui, au milieu même des âpres et rudes sentiers de la vertu, a toujours eu un faible pour ces embûches maudites qu'on nomme *les arts*, l'a rencontrée. Voilà comment, par l'entremise de ce Frédéric Dorrit, une méchante orpheline,

dont on voulait faire une comédienne, prévaut sur moi ! Voilà comment je suis trahie et humiliée !... Non pas moi, je me trompe, reprit-elle vivement, tandis que le rouge lui montait au visage : qu'importent les griefs d'une pécheresse infinie ? Je n'ai jamais songé qu'aux offenses commises contre le Seigneur. »

Jérémie Flintwinch, qui, peu à peu, s'était avancé de guingois vers le canapé, et se trouvait à côté de Mme Clennam sans qu'elle se fût aperçue de son approche, fit une grimace de dénégation très-marquée en entendant cette dernière assertion ; ses longues guêtres parurent même s'agiter comme si les paroles de son associée eussent été autant d'épingles qu'on lui enfonçait dans les mollets.

« Enfin, continua Mme Clennam... (car je touche à la fin de cette histoire dont je ne parlerai plus, dont je ne veux pas que vous parliez davantage, et il ne s'agira plus que de délibérer pour savoir si on doit ou non l'ébruiter)... enfin, lorsque je supprimai ce codicille à la connaissance du père d'Arthur...

— Mais pas avec son consentement, vous savez, interrompit le sieur Flintwinch.

— Ai-je dit avec son consentement ?... (Mme Clennam qui avait tressailli en trouvant Jérémie si près d'elle, se recula un peu et le regarda avec une méfiance croissante). Vous avez assez souvent servi d'ambassadeur entre nous, lorsque le père d'Arthur voulait me faire publier ce codicille, ce que j'ai toujours refusé de faire, pour avoir le droit de me contredire, si j'avais parlé de son consentement. Je dis que, lorsque je supprimai ce document, je ne fis aucune tentative pour le détruire. Je le gardai ici, dans cette maison, pendant bien des années. Comme le reste de la fortune de l'oncle Gilbert revenait au père d'Arthur, je pouvais à un moment donné, remettre les deux sommes aux héritiers en feignant d'avoir trouvé ce papier par hasard. Mais outre qu'il m'aurait fallu soutenir cette feinte par un mensonge direct (ce qui eût été une grande responsabilité), je n'ai vu aucun nouveau motif, durant la longue épreuve que j'ai subie dans cette chambre, pour divulguer ce que j'avais caché jusqu'à ce jour. C'eût été récompenser le péché que d'obéir aux mauvaises inspirations d'un moment de délire. J'ai accompli la mission dont j'étais chargée, et j'ai souffert, entre les quatre murs de cette salle ce qu'il a plu au Seigneur de me

faire souffrir. Lorsque le codicille eut été enfin détruit... à ce que je crus du moins... en ma présence, la protégée de M. Frédéric Dorrit était déjà morte depuis longtemps, et il y avait longtemps aussi que le protecteur avait eu le sort qu'il méritait : il était ruiné et imbécile. Il n'avait pas d'enfants. J'avais découvert qu'il avait une nièce avant cette époque, et ce que j'ai fait pour elle valait beaucoup mieux qu'une somme d'argent dont elle n'aurait pas profité... (Mme Clennam ajouta, après un moment de silence, comme si elle s'adressait à la montre)... Cette jeune fille était innocente, et peut-être n'aurais-je pas oublié de lui abandonner l'argent à ma mort. »

Elle se tut, sans cesser de contempler la montre.

« Vous rappellerai-je un petit épisode de cette histoire, chère et digne madame, demanda Rigaud. Le codicille se trouvait encore dans cette maison le soir où votre ami, le prisonnier, que je porte dans mon cœur, est revenu de l'étranger. Vous raconterai autre chose ? Le petit oiseau chanteur, dont vous avez coupé les ailes, a été retenu bien longtemps en cage par un gardien de votre choix, que ce vieil intrigant-là connaît fort bien. Prierons-nous le vieil intrigant d'être assez bon pour nous dire quand il a vu ce gardien pour la dernière fois ?

— Je le dirai, moi ! s'écria Mme Jérémie, retirant encore une fois le tablier de sa bouche... Jérémie, si tu fais un pas, je vais crier à me faire entendre d'ici à l'autre côté de la Tamise ! L'individu que cet homme a vu est le frère jumeau de Jérémie ; il est venu chez nous, au milieu de la nuit, le soir où Arthur a couché ici, et Jérémie, en personne, lui a remis ce papier avec je ne sais quoi encore ; et l'autre a tout emporté dans une boîte de fer... Au secours ! au secours ! au meurtre ! sauvez-moi de Jéré... mi... e ! »

Le sieur Flintwinch s'était élancé pour administrer, coûte que coûte, une dose à sa tendre moitié ; mais Rigaud l'avait saisi à mi-chemin. Après avoir lutté un instant, Jérémie n'eut rien de mieux à faire que de se tenir tranquille et de fourrer ses mains dans ses poches.

« Quoi ! s'écria Rigaud d'un ton railleur, en le faisant reculer à coups de coude. Attaquer ainsi une dame qui a tant de talent pour les rêves ! Ha, ha, ha ! mais vous ne savez donc pas qu'elle vous rapportera son pesant d'or si vous la montrez pour de l'argent. Tous ses rêves se réalisent ! Ha, ha, ha !

Vous ressemblez tant à votre gracieux frère, mon petit Flintwinch ! Je crois encore le voir tel que je l'ai connu, la première fois que je lui ai servi d'interprète auprès de son hôte, au cabaret des Trois-Billards, dans une de ces petites rues bordées de maisons à six étages, près du quai de l'Entrepôt, à Anvers ! Ah ! en voilà un qui buvait comme un homme ! En voilà un qui fumait comme un homme ! En voilà un qui avait en garni un joli petit appartement de garçon, au cinquième, au-dessus du marchand de charbon, des modistes, du fabricant de chaises et du tonnelier, où je l'ai connu ensuite faisant douze petits sommes par jour, entremêlés de cognac et de tabac, avec un petit accès d'ivresse tous les soirs, jusqu'au jour où il est remonté au ciel. Ha, ha, ha ! qu'importe maintenant la façon dont je me suis procuré les papiers que renfermait la boîte de fer ? Peut-être me les a-t-il confiés pour vous les remettre ; peut-être la vue d'un coffret fermé à clef a-t-elle piqué ma curiosité, et m'a-t-elle fait forcer la boîte. Ha, ha, ha ! qu'importe tout cela, pourvu que j'aie les papiers en lieu sûr ? Ce n'est pas comme si nous étions ici un tas de bégueules, mon Flintwinch. Il n'y a pas de bégueules ici, n'est-ce pas, chère madame ? »

Reculant devant lui, et lui rendant ses coups de coude de mauvaise humeur, le sieur Flintwinch regagna son coin, où il se tint les mains dans les poches, reprenant haleine, et répondant avec impudence au regard étonné de M^{me} Clennam.

« Ah, ah ! qu'est-ce que cela veut dire ? reprit Rigaud, qui les observait. Il paraîtrait que vous ne vous connaissez pas encore, mes petits associés ? Permettez-moi, chère madame Clennam, vous qui supprimez les testaments, de vous présenter M. Flintwinch, qui les restaure à son profit. »

Jérémie, retirant une de ses mains de sa poche pour se caresser la mâchoire, avança d'un pas ou deux, sans cesser de se gratter le menton, et les yeux toujours fixés sur M^{me} Clennam.

« Oh ! je sais bien ce que vous voulez dire, en ouvrant comme ça de grands yeux ; mais c'est peine perdue, car vous ne me ferez pas peur. Voilà je ne sais combien d'années que je vous dis que vous êtes la femme la plus têtue et la plus opiniâtre qui soit au monde, et vous n'êtes pas autre chose. Vous allez répétant toujours que vous n'êtes qu'une humble pécheresse, mais vous avez, au contraire, un amour-propre du diable. Voilà votre

caractère. Je vous ai répété mille et mille fois, quand nous avons eu des mots ensemble, que vous vouliez que tout le monde vous cédât, mais que vous ne me feriez pas céder ; que vous vouliez manger les gens tout crus, mais que je ne me laisserais pas manger tout cru. Pourquoi n'avez-vous pas détruit le papier la première fois que vous avez mis la main dessus ? Je vous avais conseillé de le faire ; mais non, vous vous moquez pas mal des conseils qu'on vous donne. Vous avez tenu à le garder. Ah ! c'était, dites-vous, pour l'exécuter plus tard, si l'envie vous en prenait. Oui. Je t'en moque ! avec ça que je ne vous connais pas ! Plus souvent que, avec votre orgueil, vous auriez couru le risque d'être soupçonnée d'avoir caché ce codicille. Mais voilà comme vous cherchiez à vous tromper vous-même. C'est comme lorsque vous voulez nous faire accroire que, si vous vous êtes vengée, comme vous l'avez fait, ce n'est pas parce que vous êtes une méchante femme, irritable, passionnée, rancunière et implacable, mais parce que votre Seigneur vous a choisie pour sa servante et son ministre, et vous a donné une mission. Qui diable êtes-vous pour qu'il vous donne une mission pareille ? Tout ça, c'est peut-être de la religion pour vous, mais, pour moi, ce n'est que de la blague. Et pour vous dire tout ce que j'ai sur le cœur pendant que j'y suis, continua le sieur Flintwinch, qui se croisa les bras, comme s'il posait pour la statue d'un traître de mélodrame, voilà longtemps... voilà quarante ans... que vous me crucifiez, avec vos grands airs, moi qui vous connais comme ma poche ; comme si je n'étais qu'un zéro en chiffre à côté de vous. Je vous admire, c'est vrai ; vous êtes une femme de tête et de talent ; mais la plus forte tête et le plus grand talent du monde ne peuvent pas vous crucifier un homme toute la journée pendant quarante ans, sans que la peau lui démange. Vous pouvez donc me faire vos grands yeux tant que vous voudrez, je m'en soucie comme de cela. Maintenant, j'arrive au codicille. Écoutez-moi bien. Vous l'avez caché quelque part, dans un endroit que personne que vous ne connaissait ; vous étiez une femme active, dans ce temps-là, et si vous aviez voulu ravoir le papier, vous n'auriez eu qu'à aller le prendre. Mais, voilà qu'un beau jour, vous êtes frappée de paralysie, et si vous avez besoin du papier, vous ne pouvez plus aller le chercher. Il reste donc pendant de longues années dans sa cachette. Enfin, lorsque nous nous attendons chaque jour à voir revenir Arthur, et qu'il est impossible de savoir s'il ne s'amusera pas à fureter dans tous les coins de la maison, je vous recommande mille et mille fois, puisque

vous ne pouvez pas aller chercher le papier, de me dire où il est, afin que nous puissions le brûler. Mais non... vous savez seule où le trouver et c'est encore un moyen de me dominer. Vous avez beau chanter votre humilité sur tous les tons, moi je prétends que votre appétit pour la domination fait de vous un Lucifer femelle ! Donc, un dimanche soir, Arthur revient. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était dans cette chambre qu'il se met à parler de la montre de son père. Vous devinez fort bien que le *N'oubliez pas*, au moment où son père vous a renvoyé la montre, voulait dire, puisque le reste de l'histoire était fini depuis longtemps : N'oubliez pas la suppression du codicille... Une restitution, allons donc !... Les façons d'Arthur vous effrayent un peu et vous vous dites, après tout, qu'il faut brûler le papier. De sorte qu'avant que cette péronnelle, cette Jézabel... (le sieur Flintwinch montra les dents à sa femme)... vous ait mise au lit, vous me dites enfin où vous avez caché le papier, parmi les vieux registres entassés dans les caves, où Arthur lui-même est allé fureter le lendemain matin. Mais il ne faut pas songer à le brûler un dimanche... Oh ! non, vous êtes d'une piété trop scrupuleuse pour cela ; attendons jusqu'à minuit, attendons jusqu'au lundi. C'était encore une manière de m'avaler tout cru. Ma foi ! je n'y tiens plus. Dans ma mauvaise humeur, comme je ne suis pas tout à fait d'une piété aussi scrupuleuse que vous, j'examine le document sans attendre que minuit ait sonné, afin de m'en rafraîchir un peu la mémoire. Je plie un autre vieux papier jauni que j'ai trouvé dans la cave, de façon à le faire ressembler au codicille... et plus tard, quand lundi matin est arrivé et que vous m'obligez à la lueur de votre lampe à marcher à reculons de votre lit à cette cheminée pour mieux épier mes mouvements, je fais un petit tour de passe-passe et je brûle mon fac-similé... à votre grande satisfaction. Mon frère Éphraïm, dont la profession était de garder les aliénés (Pourquoi ne s'est-il pas gardé lui-même avec la camisole de force !) avait eu bien des pratiques depuis celle que vous lui aviez procurée et qui l'a occupé si longtemps ; mais ses affaires n'avaient pas prospéré. Sa femme était morte (le malheur n'est pas grand : si la mienne pouvait prendre le même chemin, elle m'obligerait) ; il avait fait des spéculations hasardeuses sur quelques aliénés, on le poursuivait pour avoir rôti un peu trop fort un fou qu'il voulait rappeler à la raison, et il se trouvait endetté. Il quittait le pays avec ce qu'il avait pu ramasser de son côté, et une petite somme que je lui donnais du mien. Il était justement ici de très-bonne heure le lundi en question, attendant la

marée ; bref, il allait s'embarquer pour Anvers, où... (si je ne craignais pas de blesser vos chastes oreilles, je dirais : que le diable l'emporte !...) il a fait connaissance de monsieur. Il venait de loin, et j'ai cru longtemps qu'il tombait de sommeil, mais je vois bien maintenant qu'il était ivre. Lorsque sa femme et lui avaient eu à garder la mère d'Arthur, la folle passait presque tout son temps à écrire... principalement des lettres de confession et des prières qu'elle vous adressait pour vous demander grâce. Mon frère m'avait de temps à autre remis ces lettres. J'ai cru que je ferais aussi bien de les garder moi-même que de vous les donner, car vous les auriez mangées toutes crues comme le reste... de façon que je les ai mises dans un coffret afin de les lire quand l'envie m'en prendrait. Convaincu, à l'arrivée d'Arthur, qu'il ne serait pas prudent de conserver le codicille dans la maison, je le mis dans ce même coffret qui fermait au moyen de deux serrures, je le confiai à mon frère, qui devait l'emporter et me le garder jusqu'au jour où je lui écrirais pour le redemander. C'est ce que j'ai fait plusieurs fois, mais pas de réponse. Je ne savais trop que penser, lorsque ce monsieur nous honora de sa première visite. Je commençai naturellement à deviner ce qui en était et je n'ai pas besoin qu'il me le dise pour savoir comment il a puisé ses renseignements dans mes papiers et dans le vôtre, ainsi que dans le bavardage de mon ivrogne, de mon fumeur de frère, entre une pipe et un petit verre. (Ah ! si on avait pu seulement lui mettre un bâillon comme celui qu'il mettait aux autres !) Maintenant, femme têtue que vous êtes, je n'ai plus que deux mots à vous dire. Les voici. Je n'étais pas encore bien décidé à me servir ou à ne pas me servir du codicille pour vous tourmenter. Je crois pourtant que je me serais contenté de savoir que j'avais été plus habile que vous, et que je pouvais vous faire baisser pavillon quand bon me semblerait. Dans l'état actuel de nos affaires, voilà toute l'explication que j'ai à vous offrir pour le moment : d'ici à vingt-quatre heures, vous saurez le reste. Vous ferez donc tout aussi bien, dit le sieur Flintwinch, qui termina son discours par un tour de vis, de garder vos grands yeux pour un autre, car je vous préviens qu'ils ne font aucun effet sur moi. »

Mme Clennam détourna lentement les yeux dès que Jérémie eut cessé de parler, et se pressa le front dans la main gauche. L'autre main resta appuyée

sur la table, et on put voir encore en elle ce mouvement étrange qu'elle avait déjà fait comme pour se lever, tandis qu'elle disait à Blandois :

« Personne ne vous donnera de cette boîte un prix aussi élevé que moi. Ce secret ne vous rapportera jamais autant si vous le vendez à un autre que si vous me le vendez à moi. Mais je ne puis disposer en ce moment de la somme que vous m'avez demandée. Les affaires de notre maison n'ont pas prospéré. Combien voulez-vous maintenant, combien plus tard, et quelle garantie me donnerez-vous de votre discrétion ?

— Mon ange, répondit Rigaud, je vous ai dit combien je voulais, et le temps presse. Avant de venir ici, j'ai transcrit les plus importants de ces papiers, et j'en ai déposé copie entre les mains d'un tiers. Différez encore jusqu'au moment où la grille de la prison de la Maréchaussée sera fermée pour la nuit, et il sera trop tard pour traiter. Le prisonnier les aura lues. »

Mme Clennam porta de nouveau les deux mains à sa tête, poussa un cri et se dressa sur ses pieds. Elle vacilla un instant comme si elle allait tomber ; puis elle se tint debout devant Rigaud.

« Expliquez-vous ! Expliquez-vous ! misérable ! »

Devant ce fantôme roidi d'une femme qui, depuis tant d'années, n'avait pas pu se redresser, Rigaud recula et baissa la voix. On eût dit que les trois témoins de cette scène assistaient à la résurrection d'une morte.

« Mlle Dorrit, répliqua Rigaud, la petite nièce de M. Frédéric Dorrit, que j'ai connue en Suisse et en Italie, est attachée au prisonnier. Mlle Dorrit veille en ce moment au chevet du prisonnier malade. En venant ici, j'ai, de ma propre main, remis pour elle au guichetier de la prison un paquet accompagné d'une lettre où je lui dis ce qu'elle doit faire *dans l'intérêt de son ami Arthur Clennam*... (elle fera tout ce qu'on voudra pour lui rendre service)... Elle doit rendre le paquet, sans le décacheter, dans le cas où on viendrait le réclamer ce soir avant la fermeture de la prison. Si personne ne vient le réclamer avant que la cloche ait sonné, elle doit le donner au détenu. Le paquet renferme un double qu'Arthur Clennam doit remettre à Mlle Dorrit. Vous figurez-vous que je me serais aventuré parmi vous sans être sûr que mon secret me survivrait ? Croyez-vous encore que le secret ne me rapportera pas ailleurs ce qu'il doit me rapporter ici ? Hein, madame ? Ce n'est pas vous qui marchanderez et ferez le prix que la petite nièce me

donnera... dans l'intérêt d'Arthur Clennam... pour étouffer cette histoire. Je vous répète encore une fois que le temps presse. Dès que la cloche aura sonné, le paquet ne sera plus à vendre. C'est la petite nièce qui l'aura acheté ! »

Il se fit encore en elle une sorte de lutte, puis elle courut à une armoire dont elle ouvrit violemment la porte pour y prendre un capuchon ou un châle dont elle se couvrit la tête.

La vieille servante, qui l'avait suivie des yeux avec terreur, s'élança au milieu de la chambre, saisit sa maîtresse par le pan de la robe et se jeta à ses genoux :

« Restez ! restez ! Que faites-vous ! Où allez-vous ? Vous êtes une femme terrible ; mais je ne vous garde pas rancune. Je ne puis rien faire pour ce pauvre Arthur, je le vois bien maintenant, et vous ne devez plus vous méfier de moi. Je garderai le secret. Restez, ou vous allez tomber roide morte dans la rue. Si c'est cette pauvre folle que l'on cache ici, promettez-moi seulement de m'en confier la garde et le soin. Je ne demande que cela, et vous pouvez compter sur moi. »

Mme Clennam demeura un instant immobile, malgré sa précipitation, et répondit d'un ton surpris :

« Si c'est elle que l'on cache ici ? Mais il y a plus de vingt ans qu'elle est morte ! Demandez à Flintwinch... demandez à cet homme. Ils vous diront tous les deux qu'elle est morte le jour où Arthur est parti pour la Chine.

— Tant pis alors ! s'écria la vieille servante, qui trembla de tous ses membres ; car elle hante la maison. Qui donc, si ce n'est elle, rôde partout ici et fait des signaux mystérieux en laissant tomber tout doucement des poignées de fine poussière ? Qui donc va et vient en traçant de longs zigzags sur les murs, lorsque nous sommes couchés ? Qui donc se tient si souvent derrière les portes pour nous empêcher de les ouvrir ? Restez... restez ! maîtresse, vous allez tomber roide morte dans la rue si vous sortez ! »

La maîtresse d'Affery se contenta de dégager le pan de sa robe des mains suppliantes qui cherchaient à la retenir, et, après avoir dit à Rigaud : « Attendez-moi ici ! » elle sortit en courant.

De la fenêtre ils la virent qui traversait la cour d'un air effaré et passait dans la rue.

Pendant quelques minutes ils demeurèrent immobiles. Affery fut la première à secouer cette torpeur ; elle se précipita hors de la chambre en se tordant les mains, et se mit à la poursuite de sa maîtresse. Puis Jérémie Flintwinch s'avança lentement et à reculons vers la porte, une main dans sa poche et l'autre à son menton, et disparut comme un serpent qui se tord, sans prononcer une seule parole.

Rigaud, resté seul, s'allongea sur le siège de la croisée ouverte, dans l'attitude qu'il affectionnait quand il était dans la prison de Marseille. Posant à côté de lui sa provision de cigarettes et son briquet, il se mit à fumer.

« Pouf ! fit-il, cette vieille maison est aussi triste que la satanée prison de là-bas. Il fait plus chaud ici ; mais c'est presque aussi lugubre. Que je l'attende ici ! Certainement que je l'attendrai. Mais où diable est-elle allée et combien de temps va-t-elle rester dehors ? N'importe, Rigaud-Lagnier-Blandois, mon ami, tu vas avoir ton argent. Tu vas t'enrichir. Tu as vécu en gentilhomme, tu mourras en gentilhomme. Tu triomphes, mon garçon ; mais il est dans ton caractère de triompher ! Pouf ! »

Dans la joie de son triomphe, la moustache du gentilhomme se releva et son nez s'abaissa, tandis qu'il contemplait avec une satisfaction toute particulière une grosse poutre qui se trouvait au-dessus de sa tête.

CHAPITRE XXXI.

C'est fermé.

Le soleil était couché et le crépuscule assombrissait les rues tandis que la ci-devant recluse les traversait à la hâte. Dans le voisinage immédiat de la vieille maison, sa présence attira peu l'attention, parce qu'elle ne rencontra que quelques rares passants ; mais lorsque, remontant vers le pont de Londres par une des ruelles tortueuses qui conduisent à la rivière, elle déboucha dans un carrefour fréquenté, son aspect y causa une vive surprise.

L'air résolu, mais effaré, aussi pâle et aussi maigre qu'un spectre, elle s'avavançait d'un pas rapide, quoique faible et incertain, dans son antique costume tout noir, avec son étrange coiffure, sans faire plus d'attention qu'une somnambule aux nombreux passants. Plus séparée de la foule environnante que si elle eût été placée sur un piédestal, elle attirait à elle tous les regards. Les flâneurs s'arrêtaient pour la voir passer ; les gens affairés qui se croisaient avec elle ralentissaient le pas et se retournaient ; des amis marchant bras dessus, bras dessous, s'écartaient pour lui livrer passage, en se disant tout bas : « Regardez donc ce fantôme qui s'avance vers nous ; » elle entraînait à sa suite, comme dans un tourbillon, les badauds les plus oisifs et les plus curieux.

Éblouie par l'irruption turbulente de cette multitude de visages étonnés qui venaient troubler son long isolement, étourdie par le grand air, plus étourdie encore par la sensation nouvelle de la marche, par les changements inattendus de diverses localités dont elle conservait un vague souvenir, par le peu de ressemblance entre les tableaux adoucis que son imagination lui avait souvent représentés et la saisissante réalité de ce monde dont elle se trouvait séparée depuis si longtemps, elle poursuivait son chemin, plus attentive aux pensées qui se heurtaient dans son cerveau qu'à ce concours d'observateurs qui la regardaient comme un spectacle. Mais après avoir

traversé le pont et marché droit devant elle jusqu'à une certaine distance, elle songea à demander son chemin.

Ce ne fut que lorsqu'elle s'arrêta pour regarder autour d'elle et chercher un magasin où elle pût prendre des informations, qu'elle s'aperçut qu'elle était enfermée dans un cercle de visages avides.

« Pourquoi m'entourez-vous ? » demanda-t-elle en tremblant.

Aucun de ceux qui se trouvaient près d'elle ne répondit ; mais une voix aigre, partie des rangs extérieurs du cercle, répliqua :

« Parce que vous êtes folle !

— Je suis aussi sensée qu'aucun de vous. Je cherche la prison de la Maréchaussée. »

La voix aigre riposta encore :

« Eh bien, il n'en faut pas davantage pour prouver que vous êtes timbrée, car vous v'là justement en face de la prison ! »

Un jeune homme de petite taille, à l'air doux et tranquille, pénétra jusqu'à elle, au milieu des acclamations qui avaient accueilli cette réponse, et demanda à Mme Clennam :

« Vous cherchez la prison de la Maréchaussée ? J'y suis de garde. Traversez la rue et suivez-moi. »

Elle posa la main sur le bras du jeune homme qui la conduisit de l'autre côté. La foule, mécontente du tort qu'on lui faisait en lui enlevant sitôt son jouet, se pressait devant, derrière et de chaque côté, conseillant au jeune homme de pousser une pointe jusqu'à Bedlam. Après avoir été bousculés un instant dans la cour extérieure, Mme Clennam et son compagnon virent s'ouvrir la porte de la prison qui se referma sur eux. Dans la loge, dont le récent tapage de la rue faisait, par comparaison, un asile des plus paisibles, une lampe jaune luttait déjà contre les ombres de la prison.

« Ah ça ! John, demanda le guichetier qui les avait laissés entrer, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien du tout, père ; cette dame ne savait pas son chemin et les gamins la tourmentaient. Qui demandez-vous, madame ?

— Mlle Dorrit est-elle encore ici ? »

Le jeune homme parut s'intéresser encore davantage à la vieille dame.

« Oui, elle est encore ici. Pourrait-on vous demander votre nom ? »

— Mme Clennam.

— La mère de M. Arthur Clennam ? »

Les lèvres de la vieille dame se serrèrent et elle parut hésiter pour répondre :

« Oui. Il vaut mieux lui dire que c'est sa mère.

— C'est que, voyez-vous, continua John Chivery, comme la famille de notre directeur est à la campagne pour le moment, notre directeur a mis à la disposition de Mlle Dorrit une des chambres de son appartement. Ne pensez-vous pas que vous feriez aussi bien d'y monter en attendant que j'aille vous chercher Mlle Dorrit ? »

Mme Clennam y ayant consenti, John prit un trousseau de clefs, ouvrit une porte, et conduisit la mère d'Arthur dans la maison du gouverneur par un escalier de service. Il la fit entrer dans une chambre où l'on ne voyait presque plus clair, et alla chercher la petite Dorrit.

Les fenêtres de cette salle donnaient sur le promenoir, déjà sombre, où les détenus flânaient çà et là, selon leur coutume, se penchant aux croisées, causant à l'écart avec les visiteurs qui prenaient congé d'eux, et cherchant en général tous les moyens de tuer la fin de cette longue soirée d'été.

L'atmosphère était lourde et chaude ; on étouffait dans cette geôle, où il arrivait du dehors une avalanche de bruits incohérents, assez semblables aux sons confus qu'on croit entendre quand on a la migraine ou mal au cœur. Mme Clennam se tenait toute troublée, abaissant un coup d'œil sur cette prison, si différente de la sienne, lorsqu'une exclamation de surprise, prononcée par une voix douce, la fit tressaillir.

La petite Dorrit se tenait devant elle.

« Se peut-il, madame Clennam, que votre santé soit assez bien rétablie pour vous permettre de... ? »

La petite Dorrit se tut, car le visage tourné vers elle n'annonçait ni la santé ni le bonheur.

« Non. Ce n'est ni la santé ni la force qui m'ont permis de venir jusqu'ici ; je ne sais ce que c'est. »

Elle agita sa main droite pour écarter ce sujet de conversation, et reprit :

« On vous a remis un paquet que vous deviez donner à Arthur, si personne ne le réclamait avant que les portes de cette prison soient fermées ?

— Oui.

— Je viens le réclamer. »

Amy prit un paquet dans son sein et le mit dans la main de Mme Clennam, qui resta le bras tendu.

« Avez-vous la moindre idée de ce qu'il renferme ? » demanda-t-elle.

Effrayée de voir la mère d'Arthur debout devant elle, avec une liberté de mouvement si subitement recouvrée, sans qu'on pût, ainsi que la malade le reconnaissait elle-même, en faire honneur au retour de sa santé, et lui trouvant un air aussi fantastique que celui d'une statue ou d'une peinture qui se serait animée tout à coup, la petite Dorrit ne put que répondre :

« Non.

— Lisez. »

La jeune fille prit le paquet dans la main toujours tendue vers elle, et brisa le cachet. Mme Clennam lui donna alors une seconde enveloppe adressée à *Miss Dorrit*, et garda l'autre. L'ombre du mur et des bâtiments de la prison, qui assombrissait la chambre à midi, la rendait beaucoup trop obscure aux approches de la nuit pour qu'on pût y lire ailleurs qu'à la croisée. La petite Dorrit se plaça donc dans l'embrasure de la fenêtre, que doraient les dernières lueurs d'un beau ciel d'été, et se mit à lire. Après avoir laissé échapper une ou deux exclamations de surprise et de terreur, elle acheva sa lecture en silence ; puis elle se retourna et vit son ancienne maîtresse qui se courbait devant elle.

« Maintenant vous savez ce que j'ai fait ?

— Oui, ou, du moins, je crains de le savoir, quoique j'aie l'esprit trop troublé, trop plein de regrets et de pitié pour bien saisir tout ce que je viens de lire, répliqua la petite Dorrit d'une voix agitée.

— Je vous rendrai ce qui vous appartient. Pardonnez-moi. Pouvez-vous me pardonner ?

— Dieu sait que je vous pardonne de tout mon cœur ! Ne baissez pas le bas de ma robe, ne vous agenouillez pas à mes pieds ; vous êtes trop âgée pour vous mettre à genoux devant moi. Je vous pardonne du fond de l'âme, sans cela.

— J'ai autre chose à vous demander.

— Pas dans cette attitude. Il n'est pas naturel de voir vos cheveux gris s'incliner devant ma jeunesse. Levez-vous, je vous en prie. Laissez-moi vous aider. »

À ces mots la petite Dorrit releva Mme Clennam et se tint auprès d'elle, un peu effrayée, mais la regardant avec beaucoup de douceur.

« La grande grâce que j'ai à vous demander d'abord (car ce n'est pas la seule qui peut en découler), la grande prière que j'adresse à votre âme douce et généreuse, c'est de cacher tout ceci à Arthur jusqu'à ma mort. Si vous pensez, lorsque vous aurez eu le temps de réfléchir, qu'il soit avantageux pour lui de connaître ce secret de mon vivant, vous pouvez le lui révéler. Mais non, vous ne le penserez pas, et voulez-vous me promettre, dans ce cas, que vous m'épargnerez jusqu'au jour de ma mort ? »

— Je suis si désolée et ce que je viens de lire m'a tellement troublée, répliqua la petite Dorrit, que je puis à peine vous répondre avec assurance. Si j'étais bien sûre que la connaissance de ce secret ne pût faire aucun bien à M. Clennam, je...

— Je sais que vous lui êtes attachée et que vous devez songer à lui avant tout. C'est naturel et je ne vous demande pas autre chose. Mais si, après avoir consulté ses intérêts, vous vous croyez le droit de m'épargner pendant le peu de temps qu'il me reste à passer sur cette terre, le ferez-vous ?

— Oui.

— Dieu vous bénisse ! »

Mme Clennam se trouvait dans l'ombre, de sorte qu'elle n'apparaissait plus, aux yeux de la petite Dorrit, restée dans le jour de la fenêtre, que comme une forme voilée ; mais sa voix, en prononçant ces trois mots de reconnaissance, avait une intonation à la fois fervente et saccadée. Il

semblait que ses yeux, devenus humides, venaient de ressentir une émotion aussi nouvelle pour eux que le mouvement l'était pour ses membres longtemps paralysés.

« Vous vous étonnerez peut-être, continua-t-elle d'une voix plus ferme, que je préfère me confier à vous, envers qui j'ai des torts, qu'au fils de l'ennemie qui a eu des torts envers moi... car elle m'a fait beaucoup de mal !... Non-seulement elle a offensé le Seigneur, mais elle a empoisonné mon existence. C'est son souvenir qui a détourné de moi le père d'Arthur. Si, à dater de notre mariage, j'ai fait horreur à mon mari, c'est à elle que je le dois. Si j'ai été le fléau de l'un et de l'autre, c'est toujours la faute de cette femme. Vous aimez Arthur (je le vois à votre rougeur : puisse-t-elle être pour vous et lui l'aurore de jours plus heureux !) et vous vous serez déjà demandé, connaissant Arthur pour être aussi doux et aussi miséricordieux que vous, comment j'ai moins de confiance en lui qu'en vous. Ne vous êtes-vous pas adressé cette question ?

— Toute pensée qui repose sur la connaissance du caractère bon et généreux de M. Clennam ne saurait rester étrangère à mon cœur.

— Je n'en doute pas. Et pourtant Arthur est la seule personne au monde à laquelle je tiens à cacher ce secret pendant le temps que j'y dois rester. Durant son enfance, dès les premiers jours dont il peut avoir souvenance, je l'ai gouverné avec une main de fer. J'ai été pour lui d'une sévérité implacable, parce que je sais que le Seigneur fait peser sur les enfants les crimes de leurs parents, et qu'Arthur, dès sa naissance, était marqué d'un sceau fatal. Je me suis tenue entre lui et son père, qui brûlait de s'attendrir pour son fils, mais que je forçai à refouler cette faiblesse, afin que l'enfant opérât son salut dans l'esclavage et les durs traitements. Je crois le voir encore, portrait vivant de sa mère, lever de dessus ses livres ses yeux pleins de terreur vers moi, chercher à m'adoucir avec ses airs de soumission qui, en me rappelant sa mère de plus en plus, ne faisaient que m'endurcir au contraire. »

L'expression craintive de son interlocutrice ralentit un moment ce flot de paroles prononcées d'un ton lugubre comme autrefois.

« C'était pour son bien. Je ne songeais pas à mon offense. Qui suis-je ? et qu'était ma haine personnelle auprès de la malédiction du ciel ? J'ai vu

grandir cet enfant, non pas dans la piété des élus (le péché de sa mère pesait trop lourdement sur lui pour cela), mais dans une idée de justice, de droiture et d'obéissance envers moi. Il ne m'a jamais aimée, ainsi que je l'avais un moment espéré... tant la corruption de la chair aime à lutter contre les devoirs et les tâches que le Seigneur nous impose !... mais il m'a toujours traitée avec respect et soumission. Aujourd'hui même il n'est pas changé. Sentant dans son cœur un vide dont il n'a jamais compris la cause, il s'est détourné de moi pour suivre un autre chemin ; mais, tout en se séparant de moi, il l'a fait avec les égards qu'il croit me devoir. Telles ont été ses relations avec moi. Celles que j'ai eues avec vous ont été beaucoup moins intimes et n'ont duré que fort peu de temps. Tandis que vous travailliez dans ma chambre, vous aviez peur de moi ; mais vous pensiez que je vous rendais service. Mieux informée aujourd'hui, vous savez que je vous ai fait tort. Que vous ne compreniez pas ou que vous interprétiez mal les motifs pour lesquels j'ai dû accomplir cette œuvre, je sens que j'en souffrirai moins que de les voir mal compris ou mal interprétés par Arthur. Je ne voudrais pas, en échange de la plus grande récompense qu'un homme puisse obtenir sur cette terre, me voir par lui renversée, même dans un moment d'aveuglement, de la place que j'ai occupée à ses yeux depuis qu'il se connaît ; je ne voudrais pas devenir pour lui une étrangère digne de son mépris, vouée à l'opprobre et au déshonneur. S'il faut qu'il me méprise, que ce ne soit qu'après ma mort. Que je ne sache pas, tant que je serai de ce monde, que je suis morte pour lui, anéantie à ses yeux, comme si je venais d'être consumée par la foudre du Seigneur, ou engloutie par un tremblement de terre. »

Si son puissant orgueil, si le réveil de ses anciennes colères lui infligeaient de rudes souffrances, tandis qu'elle s'exprimait ainsi, elle n'en souffrait pas moins, lorsqu'elle ajouta :

« En ce moment encore, je vois que vous tremblez devant moi comme si vous trouviez que j'ai été cruelle. »

La petite Dorrit n'avait pas le courage de dire le contraire. Elle essaya de ne pas laisser percer sa répugnance instinctive ; mais elle reculait devant les terribles passions qui avaient allumé cette flamme dévorante, cet incendie qui durait depuis si longtemps : ces passions hideuses qui se présentaient à elle dans leur horrible nudité, sans que nul sophisme pût leur servir de voile.

« J'ai accompli, continua Mme Clennam, la mission que le Seigneur m'avait chargée d'accomplir. J'ai lutté contre le mal, et non contre le bien. J'ai été un instrument de sévérité contre le péché. De simples pécheresses comme moi n'ont-elles pas, de tout temps, été chargées de punir les ennemis de Dieu ?

— De tout temps ? répéta la petite Dorrit.

— Quand même j'aurais été animée par le souvenir de mes propres griefs et le désir de les venger, ne pourrais-je pas trouver mille raisons pour justifier ma conduite ? Ma justification ne se trouve-t-elle pas écrite dans l'histoire de ces jours lointains où les innocents périssaient avec les coupables dans la proportion de mille contre un... où le sang même ne suffisait pas pour apaiser la colère du juste appuyé sur le bras du Seigneur ?

— Ô madame Clennam ? madame Clennam ! s'écria la petite Dorrit, ces exemples de colères haineuses et de vengeances implacables ne sont pas bons à suivre et ne renferment aucune consolation pour vous ni pour moi. J'ai passé presque toute ma vie dans cette pauvre prison, et mon éducation a été très-incomplète ; mais laissez-moi vous supplier de vous rappeler une époque moins éloignée et plus heureuse. Ne prenons pour guide que Celui dont la mission était de guérir les malades, de réveiller les morts, de consoler les affligés et les délaissés ; songez au doux et divin Maître qui a versé des larmes de pitié sur nos infirmités. Nous ne pouvons pas nous tromper en oubliant tout le reste pour ne rien faire qu'en souvenir de lui. On ne trouve pas, que je sache, de vengeances ni de punitions infligées dans l'histoire de sa vie : soyez sûre qu'on ne peut s'égarer en cherchant à marcher sur ses pas. »

Dans le jour adouci de la fenêtre, cessant de contempler le théâtre des épreuves de sa jeunesse pour lever les yeux au ciel encore bleu, la petite Dorrit formait un contraste frappant avec le spectre en deuil à moitié caché dans l'ombre ; mais l'existence et la doctrine sur laquelle s'appuyait la jeune fille offrait un contraste plus frappant encore avec l'histoire de l'associée de Jérémie Flintwinch. Mme Clennam baissa de nouveau la tête et ne prononça pas une parole. Elle se tint ainsi, jusqu'au moment où le premier appel de la cloche vint prévenir les visiteurs qu'il était temps de se retirer.

« Déjà ! s'écria Mme Clennam en tressaillant. Je vous ai dit que j'avais une autre grâce à vous demander. Si vous voulez me l'accorder ; il n'y a pas de temps à perdre. L'homme qui vous a fait remettre ce paquet et qui possède les originaux de ces papiers, cet homme attend chez moi le prix de son silence. Ce n'est qu'en l'achetant que je puis l'empêcher de le révéler à Arthur. Mais il demande une forte somme, plus d'argent que je ne puis lui en donner sans avoir un peu de temps devant moi. Il ne veut rien rabattre de ses prétentions, car il menace de s'adresser à vous si je n'accepte pas ses conditions. Voulez-vous m'accompagner pour lui montrer que vous savez déjà tout ? Voulez-vous m'accompagner pour essayer de le faire changer d'avis ? Voulez-vous m'accompagner afin de m'aider à sortir des griffes de ce chat-tigre ? Ne me refusez pas ce que je vous demande au nom d'Arthur, quoique je n'ose pas vous le demander pour l'amour de lui. »

La petite Dorrit ne se fit pas prier. Elle disparut dans l'intérieur de la prison, revint au bout de quelques minutes et dit à son ancienne maîtresse qu'elle était prête à partir. Elles descendirent par le grand escalier afin d'éviter de passer par la loge et traversant la cour d'entrée, tranquille et déserte en ce moment, elles gagnèrent la rue.

Il faisait une de ces belles soirées d'été où la nuit ne semble qu'un long crépuscule. La perspective formée par les rues et le pont de Londres se dessinait nettement et le ciel restait clair et serein. Une foule de gens se tenaient assis ou debout, devant leurs maisons, jouant avec leurs enfants et jouissant du beau temps ; d'autres se promenaient pour respirer l'air frais. Le bruit et le tracass du jour avaient fini par s'assoupir ; Mme Clennam et sa compagne étaient les seules personnes qui parussent pressées.

Tandis qu'elles traversaient le pont de Londres, les clochers des nombreuses églises se détachant sur le fond pur du ciel, semblaient s'être rapprochés de la terre en se dégageant du sale brouillard qui les enveloppe d'ordinaire. Les spirales de fumée qui s'échappaient encore de quelques rares cheminées, perdaient leur teinte fuligineuse pour se dorer aux derniers rayons du jour. Les splendeurs d'un magnifique coucher de soleil illuminaient encore les légères draperies de nuages qui flottaient paisiblement dans l'horizon lointain. De grands jets de clarté, partis d'un centre radieux pour parcourir le firmament dans toute son étendue, faisaient pâlir les premières étoiles, pareilles aux promesses divines de cette nouvelle

alliance de paix et d'espoir qui a transformé en auréole la couronne d'épines.

Moins remarquée, maintenant qu'elle n'était plus seule et qu'il faisait moins clair, Mme Clennam se pressa aux côtés de la petite Dorrit sans que personne songeât à la molester. Quittant le carrefour pour s'engager dans la même ruelle qu'elle avait prise pour remonter vers le pont, elle s'avança par des rues de traverse désertes et silencieuses. Elles allaient franchir le seuil de la porte cochère de la maison, lorsqu'un grand bruit, pareil à un éclat de tonnerre, les arrêta.

« Quel est ce bruit ? Rentrons bien vite, » s'écria Mme Clennam.

Elles se trouvaient sur le pas de la porte. La petite Dorrit, laissant échapper un cri de terreur, retint sa compagne.

Un instant elles aperçurent devant elles la vieille maison où Rigaud, une cigarette à la bouche, prenait toujours ses aises, étendu sur le rebord de la croisée ; l'instant d'après, on entendit comme un autre coup de tonnerre, et la maison se souleva, se gonfla, s'ouvrit en cinquante endroits, s'effondra et s'affaissa sur elle-même.

Assourdies par le bruit, étouffées, suffoquées, aveuglées par la poussière, les deux femmes se cachèrent le visage et se tinrent immobiles. Le tourbillon de poussière qui s'élevait entre elles et le ciel serein, se troua un instant et leur montra les étoiles. Tandis qu'elles levaient les yeux, appelant au secours d'une voix effarée, la lourde souche de cheminées, restée debout comme une tour au milieu d'un ouragan, vacilla, se rompit et tomba en une grêle de pierres sur les ruines de la vieille maison, comme si chaque moellon qui s'écroulait eût voulu enterrer plus profondément encore le misérable écrasé sous ses débris.

Noircies par les flots de suie et de poussière qui les couvraient, elles regagnèrent la rue en poussant des cris d'alarme et de terreur. Mme Clennam tomba alors sur le pavé et, à partir de ce jour, elle n'eut plus la force de lever un doigt, ni de prononcer une seule parole. Pendant plus de trois ans, elle resta couchée dans son fauteuil à roulettes, regardant avec attention ceux qui l'entouraient et paraissant comprendre ce qu'on disait ; mais le silence qu'elle avait longtemps gardé d'elle-même avec tant d'opiniâtreté, il ne fut plus en son pouvoir de le rompre. Elle remuait encore

les yeux et exprimait un *oui* ou un *non* par un geste de tête presque imperceptible, mais du reste, elle vécut et mourut comme une statue.

La vieille Affery, qui était allée les chercher à la prison et qui les avait aperçues au loin sur le pont, arriva juste à temps pour recevoir sa maîtresse dans ses bras, pour aider à la transporter dans une maison voisine et pour commencer à lui donner les soins qu'elle lui prodigua avec fidélité jusqu'au dernier moment.

La cause de tous les bruits mystérieux qu'elle avait entendus n'était plus un mystère ; Affery, semblable en cela à beaucoup d'intelligences supérieures, avait avancé des faits d'une exactitude parfaite, mais dont elle avait seulement tiré de fausses inductions.

Lorsque l'orage de poussière se fut dissipé et que la nuit d'été eut retrouvé sa sérénité, une foule de curieux vint encombrer toutes les avenues, et il se forma des groupes de travailleurs qui se relayaient pour opérer les fouilles. La rumeur publique, qui exagère tout, répandit d'abord le bruit qu'il se trouvait cent personnes dans la maison lorsqu'elle s'était écroulée ; il n'y en eut bientôt plus que cinquante ; il finit par se confirmer qu'il y en avait au moins deux. Il fallut bien se contenter de ce chiffre. Les deux victimes étaient le visiteur étranger et M. Flintwinch.

Les travailleurs creusèrent pendant toute la durée de cette courte nuit à la clarté de becs de gaz flamboyants ; ils travaillaient encore à la lueur horizontale du soleil levant ; puis plus bas, plus bas encore que l'astre à mesure qu'il remontait à son zénith ; puis diagonalement, à mesure qu'il baissait, puis encore une fois à la lueur horizontale du soleil couchant. On continua bravement d'enlever à pleines pelletées, les décombres dans des charrettes, dans des brouettes et dans des paniers, jour et nuit sans s'arrêter ; mais ce ne fut qu'au milieu de la seconde nuit qu'on découvrit ce sale tas d'ordures de Rigaud, avant de pouvoir dégager la tête de ce gentilhomme pilée comme verre par la grosse poutre sous laquelle il gisait écrasé.

Pas de Flintwinch. Ils continuèrent plus bravement que jamais leurs fouilles, creusant nuit et jour sans s'arrêter. Le bruit courut que la maison avait de fameuses caves (ce qui était vrai) où le sieur Flintwinch se trouvait au moment de l'accident ; qu'il avait eu le temps de s'y réfugier, sans doute,

et qu'il se tenait à l'abri sous une voûte solide. On prétendait même qu'il avait crié aux sauveteurs d'une voix caverneuse et étouffée :

« Je suis ici ! »

On disait, d'un bout de la ville à l'autre, que les travailleurs étaient parvenus à établir une voie de communication entre eux et l'associé de Mme Clennam, au moyen d'un tuyau qui leur avait également servi à lui faire passer de la soupe et de l'eau-de-vie, et que Jérémie leur avait crié avec beaucoup de vigueur :

« Bravo ! les amis, tout va bien : je n'ai de cassé que la clavicule. »

Les fouilles et l'enlèvement des décombres se poursuivirent sans relâche, jusqu'à ce qu'on eût déblayé toutes les ruines et mis les caves à jour. Mais les pelles, les pioches et les brouettes eurent beau faire : pas plus de Flintwinch qu'auparavant. Pas l'ombre d'un Jérémie, vivant ou mort, avec ou sans clavicule.

On acquit alors la certitude que le sieur Flintwinch ne se trouvait pas dans la maison lors de l'accident. On ne tarda même pas à savoir qu'il avait été fort occupé ailleurs, échangeant diverses valeurs contre autant d'espèces sonnantes qu'il avait pu trouver, et profitant de sa position d'associé pour empocher à lui tout seul les fonds de la société.

Mme Jérémie, se rappelant que le finaud au col tors avait annoncé qu'il s'expliquerait dans les vingt-quatre heures, demeura convaincue que cette disparition précipitée et intéressée était le résumé complet et satisfaisant de l'explication promise ; mais elle garda pour elle cette conviction raisonnée et rendit grâce au ciel qui la débarrassait de son époux.

Comme, en bonne logique, il semblait assez inutile de chercher à déterrer un individu qui n'a jamais été enfoui sous terre, on abandonna les fouilles dès qu'on fut parvenu aux fondations des caves, sans juger à propos de chercher Flintwinch jusque dans les profondeurs du globe.

Cette détermination excita un vif mécontentement dans une certaine partie de la population londonienne, qui persista à croire que le pauvre Jérémie faisait désormais partie des fondations géologiques de la grande métropole. Leur croyance ne fut nullement ébranlée par divers bruits qui circulèrent ensuite à divers intervalles sur un vieillard qui portait habituellement le nœud de sa cravate contre l'une ou l'autre oreille, et

qu'on rencontrait avec des Hollandais, sa société de prédilection, quoiqu'on sût parfaitement qu'il était Anglais, sur les vieux canaux de la Haye ou dans les cabarets d'Amsterdam.

CHAPITRE XXXII.

On part.

Comme Arthur était toujours malade et que M. Rugg ne voyait poindre à l'horizon légal aucune chance d'un prochain élargissement, le pauvre Pancks s'adressait des reproches de plus en plus poignants. Sans les chiffres qui prouvaient si clairement que le détenu, au lieu de dépérir dans une étroite prison, aurait dû se promener en équipage, et que le Remorqueur lui-même, au lieu d'être obligé de vivre de ses maigres appointements, aurait dû se trouver à la tête d'une somme de trois à quatre mille livres sterling, cette victime infortunée de l'arithmétique se serait sans doute mise au lit, et aurait ajouté une unité de plus au chiffre des dupes nombreuses qui, tournant le visage du côté du mur, étaient mortes de chagrin sur leur grabat, dernière hécatombe immolée en souvenir de la grandeur merdléienne.

M. Pancks, n'ayant d'autre consolation que ces calculs inexpugnables, menait une existence très-malheureuse et très-agitée. Ne sortant jamais sans ces chiffres qu'il portait dans son chapeau, non-seulement il ne manquait pas une occasion de les contrôler encore lui-même, mais il suppliait tous ceux qu'il se croyait le droit de saisir par un bouton quelconque de leur habit ou de leur gilet, de lui faire l'amitié de les vérifier avec lui et de lui dire si la chose n'était pas claire comme le jour ? Dans la cour du Cœur-Saignant, il n'y avait pas un locataire un peu distingué auquel le Remorqueur n'eût soumis sa démonstration. Aussi, comme les chiffres, à ce qu'il paraît, sont contagieux, il se déclara parmi les habitants de ce quartier une sorte de rougeole arithmétique qui causa un éblouissement général.

Plus le Remorqueur s'agitait, plus il se montrait impatient du joug patriarcal. Dans leurs dernières conférences, les reniflements de M. Pancks avaient pris une intonation courroucée qui ne présageait rien de bon pour son vénérable patron. Il avait même contemplé à plusieurs reprises les bosses du crâne patriarcal avec plus d'attention qu'il ne convenait à un

homme qui n'avait pas l'excuse d'être peintre, ni perruquier, en quête d'un beau modèle de tête.

Néanmoins, il continuait d'aller et venir comme d'habitude dans son petit dock situé sur le derrière de la maison, selon que le Patriarche avait ou non besoin de lui. Les affaires suivaient donc leur marche habituelle. La cour du Cœur-Saignant avait été passée à la herse par M. Pancks, pour que M. Casby empochât en son temps les fruits de la moisson locative, et il n'y avait pas manqué ; M. Pancks n'en avait rien touché, *pour sa part*, que la peine et l'ignominie ; mais M. Casby avait récolté, *pour la sienne*, tous les profits pécuniaires ; et, pour employer une phrase dont ce bienveillant dispensateur de sourires se servait presque toujours le samedi soir en faisant tourner l'un autour de l'autre ses pouces grassouillets, après avoir réglé le compte des loyers de la semaine :

« Allons, les choses se sont passées d'une manière satisfaisante pour tout le monde... pour tout le monde... d'une manière satisfaisante pour tout le monde, monsieur Pancks. »

Le dock du petit Remorqueur Pancks avait une toiture de plomb, exposée à un soleil ardent qui la rôtissait, si bien qu'elle devait finir par mettre en combustion le navire qu'elle était censée abriter. Quoi qu'il en soit, par une certaine chaude soirée de samedi, le Remorqueur, s'entendant héler par ce gros lourdaud de bâtiment vert-bouteille, sortit de son bassin en ronflant d'une façon menaçante.

« Monsieur Pancks, remarqua le Patriarche, voilà quelque temps que vous montrez beaucoup de mollesse, beaucoup de mollesse, monsieur.

— Qu'entendez-vous par là ? » répondit M. Pancks d'un ton brusque.

Le Patriarche, qui se trouvait toujours dans un état de calme et de quiétude, paraissait, ce soir-là, d'une sérénité encore plus agaçante que de coutume. Tout le monde avait chaud sous la calotte des cieux ; le Patriarche seul semblait entouré de frais zéphyr. Tout le monde avait soif, mais le Patriarche se désaltérait. Des parfums de citron voltigeaient autour de lui, et il venait de se fabriquer, avec du xérès, un grand verre d'une boisson dorée qui brillait comme s'il se fût rafraîchi avec des rayons du soleil couchant. C'était déjà assez désagréable, mais ce n'était pas tout. Il faut vous dire que, grâce à ses grands yeux bleus, à son crâne luisant, à ses longs cheveux

blancs, à ses Jambes allongées devant lui et terminées par de commodés pantoufles qui se croisaient au cou-de-pied, il avait un air si radieux qu'on aurait juré que, dans sa bienveillance inépuisable, il avait fabriqué cette boisson pour l'espèce humaine tout entière, et que, personnellement, il n'avait pas besoin d'autre chose que du lait de sa propre bonté^[1].

Aussi M. Pancks répéta-t-il en passant les doigts dans sa chevelure rebelle, d'un air qui n'augurait rien de bon : « Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends, monsieur Pancks, qu'il faut être plus rigoureux avec nos locataires, plus rigoureux avec nos locataires, beaucoup plus rigoureux, monsieur. Vous ne les pressurez pas. Vous ne les pressurez pas du tout. Vos recettes baissent, monsieur. Pressurez-les, ou bien nos rapports ne seront plus aussi satisfaisants pour tout le monde que je pourrais le désirer.

— Comme si je ne les pressurais pas ! riposta M. Pancks. Comme si j'étais fait pour autre chose !

— Non, sans doute, vous n'êtes pas fait pour autre chose, monsieur Pancks ; vous n'êtes pas fait pour autre chose que pour remplir votre devoir ; mais vous ne remplissez pas votre devoir. On vous paye pour pressurer et vous devez pressurer pour qu'on vous paye. »

Le Patriarche fut tellement surpris du tour brillant et inusité de cette phrase, troussée dans le genre du fameux lexicographe Samuel Johnson, quoique ce ne fût pas de sa part une imitation préméditée, qu'il se mit à rire tout haut et répéta avec beaucoup de satisfaction, en faisant tourner ses pouces et en adressant de petits signes de tête à son portrait enfantin et bucolique :

« Vous êtes payé pour pressurer, et vous devez pressurer pour qu'on paye.

— Oh ! fit Pancks. Est-ce tout ?

— Non, monsieur ; non, monsieur, ce n'est pas tout. Vous aurez la bonté, monsieur Pancks, de vous remettre à pressurer la cour du Cœur-Saignant, pas plus tard que lundi matin.

— Oh ! répéta Pancks. Ne sera-ce pas trop tôt ? Je l'ai mise à sec aujourd'hui.

— Allons donc, monsieur ! Vos recettes ont baissé ; baissé ; baissé.

— Oh ! fit encore le factotum en contemplant son patron qui avalait d'un air bénévole une partie de son mélange. Est-ce tout ?

— Non, monsieur ; non, il y a autre chose. Je ne suis pas du tout content de ma fille, monsieur Pancks ; pas du tout content. Non-seulement elle va trop souvent demander des nouvelles de Mme Clennam, de Mme Clennam, dont la situation, au point de vue financier, n'est plus de nature à satisfaire tout le monde, satisfaire tout le monde... mais, si je ne me trompe, elle va, monsieur Pancks, jusqu'à visiter Arthur Clennam dans sa prison, dans sa prison.

— Vous savez qu'il est malade. Elle le fait sans doute par bonté.

— Peuh, peuh, monsieur Pancks ! Il ne s'agit pas de ça, il ne s'agit pas de ça. Ce n'est pas son affaire. Je ne puis pas le permettre. Qu'il paye ses dettes et sorte de prison ; paye ses dettes et sorte de prison. »

Bien que les cheveux du Remorqueur fussent aussi hérissés que des fils de fer, il se servit de ces deux mains afin de leur imprimer une direction encore plus perpendiculaire, et adressa à son propriétaire un sourire hideux.

« Vous aurez donc l'obligeance, monsieur Pancks, d'annoncer à ma fille que je ne saurais le permettre, que je ne saurais le permettre, continua le Patriarche avec beaucoup de mansuétude.

— Oh ! fit Pancks. Ne pourriez-vous pas lui dire ça vous-même ?

— Non, monsieur ; non. Vous êtes payé pour le dire (ce vieux nigaud, dans sa stupidité, ne put résister à la tentation de répéter sa mauvaise plaisanterie)... Vous êtes payé pour le dire et vous devez le dire pour qu'on vous paye.

— Oh !... Est-ce tout ?

— Non, monsieur. Il me semble, monsieur Pancks, que vous-même vous passez trop de temps par là, trop de temps par là. Je vous recommande, monsieur Pancks, de ne plus songer à vos pertes ni à celles des autres, mais de vous occuper de mes affaires, de vous occuper de mes affaires. »

Le Remorqueur accueillit ce sage conseil par une émission si brusque, si rapide et si bruyante de son monosyllabe « oh ! » que le lourd Patriarche lui-même dirigea avec assez de vivacité ses grands yeux bleus vers lui.

M. Pancks, après s'être soulagé par un reniflement non moins accentué, répéta :

« Est-ce tout ? »

— Oui, monsieur ; c'est tout pour le moment, pour le moment. Je vais, poursuivit le Patriarche, qui, après avoir vidé son verre, se leva d'un air aimable, je vais faire un petit tour, un petit tour. Peut-être vous retrouverai-je ici, sinon, monsieur, faites votre devoir ; pressurez, pressurez, lundi ; pressurez dès lundi matin. »

M. Pancks, s'étant donné un nouveau coup de hérissier, contempla d'un air moitié indécis, moitié colère, le Patriarche qui se coiffait du chapeau à larges bords. Il paraissait aussi avoir encore plus chaud qu'au moment où il était sorti de son bassin, et soufflait plus péniblement. Néanmoins, il laissa M. Casby s'éloigner sans lui adresser d'autre observation. Mais, dès que le Patriarche fut sorti, le Remorqueur le regarda à la dérobée par-dessus les petits stores verts à hauteur d'appui qui garnissaient les croisées.

« Je m'en doutais, se dit-il alors. Je savais bien que vous iriez par là. Bon ! »

Puis il regagna son bassin à toute vapeur, mit son chapeau, regarda tout autour de lui, dit : « Adieu, » et se mit en marche pour son propre compte, n'ayant personne à remorquer pour le quart d'heure. Il navigua tout droit vers l'extrémité de la cour du Cœur-Saignant où se trouvait le magasin de denrées coloniales et l'heureuse chaumière des époux Plornish, et s'arrêta au haut des marches, plus échauffé que jamais.

Là, M. Pancks, résistant aux invitations de Mme Plornish qui le pressait de faire une petite visite au père Nandy dans l'Heureuse Chaumière (par bonheur pour lui, elle n'insista pas comme elle l'aurait fait tout autre soir qu'un samedi, parce que ces soirs-là, la clientèle qui patronnait le magasin gratis se pressait en foule dans la boutique pour faire ses emplettes)... M. Pancks se tint immobile en haut des marches jusqu'au moment où il vit le Patriarche déboucher dans la cour, de l'autre côté, selon son habitude, et s'avancer à pas lents, distribuant des sourires bénévoles à une foule de solliciteurs qui l'entouraient déjà.

Alors, le Remorqueur descendit rapidement de son poste d'observation et se dirigea vers son propriétaire à grande vitesse.

Le Patriarche, s'avançant avec sa mansuétude habituelle, fut très-étonné de voir arriver M. Pancks, mais il supposa que, stimulé par leur récent entretien, il s'était décidé à ne pas attendre jusqu'au lundi pour commencer le pressurage recommandé. Les locataires, de leur côté, ne furent pas moins surpris de cette rencontre inattendue ; car le plus ancien habitant de la cour ne se rappelait pas avoir jamais vu en présence le maître et le commis. Mais qu'on juge de leur ébahissement, lorsqu'ils virent M. Pancks, s'approchant du plus vénérable des hommes, faire halte en face du gilet vert-bouteille, abattre son pouce sur son index comme le chien d'un fusil, pour saisir avec beaucoup de précision et d'adresse le large bord du chapeau patriarcal, et mettre à nu son chef rond et poli comme une grosse bille.

Après s'être permis cette petite liberté sur sa personne patriarcale, M. Pancks abasourdit bien plus encore les Cœurs-Saignants attirés par cette scène, en s'écriant :

« Maintenant, vieux filou, tout sucre et tout miel, nous allons régler nos comptes ! »

M. Pancks et le Patriarche furent soudain entourés d'un cercle nombreux de spectateurs, qui étaient tout yeux et tout oreilles ; les croisées se garnirent de curieux, et tous les locataires se pressèrent sur le pas de leurs portes.

« Qu'est-ce que c'est que toute cette comédie ? dit M. Pancks. Ne venez-vous pas faire encore ici l'hypocrite ? Qu'est-ce qui vous amène : la bienveillance, hein ? Voyez un peu monsieur le bienveillant ! »

À ces mots, M. Pancks, apparemment sans avoir la moindre intention de l'attraper, mais seulement pour soulager ses nerfs agacés et dégager le superflu de sa vapeur par un exercice salutaire, allongea un grand coup de poing dans la direction de la tête aux bosses philanthropiques, qui fit un plongeon immédiat afin d'échapper à cette rencontre inattendue. Et ce jeu de scène comique se renouvela à la satisfaction toujours croissante des auditeurs, à la fin de chacune des apostrophes oratoires de M. Pancks.

« Je vous donne ma démission, continua le Remorqueur, afin de me procurer le plaisir de vous dire une bonne fois votre fait. Vous êtes un échantillon de la plus exécrationnelle race d'imposteurs qui soit au monde. Moi, qui les connais à mes dépens l'une et l'autre, je ne sais pas trop si je ne

préfère pas encore la clique des Merdle à celle des Casby. Vous n'êtes qu'un tyran déguisé, un usurier, un grippe-sou, un écorcheur par procuration. Vous n'êtes qu'une canaille philanthropique. Vous n'êtes qu'un hypocrite dégoûtant. »

La répétition des gestes comiques, qui allait son train, fut accueillie ici par une salve d'éclats de rire.

« Demandez à ces braves gens quel est le plus dur et le plus exigeant de nous deux. Ils vous répondront Pancks, je parie. »

Cette hypothèse fut confirmée par diverses exclamations.

« Oui !

— Parbleu !

— Certainement !

— Écoutez !

— Eh bien ! moi, je vous dis, braves gens, que c'est Casby ! ce gros paquet de charité, cette masse de philanthropie ambulante, ce sourire niais en costume vert-bouteille ; voilà votre tyran, continua Pancks. Si vous voulez voir l'homme qui ne demande pas mieux que de vous écorcher tout vif, le voilà, et non pas moi, qui reçois trente-six francs par semaine pour faire le métier que je fais ; c'est lui, c'est ce Casby, qui touche à ce métier je ne sais combien de rente !

— Bravo ! s'écrièrent plusieurs voix. Écoutons M. Pancks !

— Écoutons M. Pancks, répéta ce gentleman, après avoir renouvelé son exercice, qui devenait de plus en plus populaire. Oui, vous avez raison ! il est grand temps d'écouter M. Pancks. M. Pancks n'est venu ici ce soir que pour se faire écouter. Pancks n'est que la machine, voyez-vous ; mais voilà le mécanicien qui la fait marcher. »

Depuis longtemps déjà les auditeurs auraient abandonné le Patriarche pour passer, comme un seul homme, comme une seule femme ou comme un seul enfant, dans le camp du Remorqueur, sans les longs cheveux blancs et le chapeau à larges bords qui faisaient le fond du Patriarche.

« Je ne suis, moi, poursuivit Pancks, que la serinette, mais voilà celui qui tourne la manivelle pour me faire jouer l'air qu'il veut, et le seul qu'il aime : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Voilà le propriétaire et voilà son

homme de peine. Oui, mes braves gens, quand il s'en vient dans la cour bourdonnant doucement comme une grosse toupie d'Allemagne toute pétrie de bienveillance, et quand vous vous pressez autour de lui pour vous plaindre de l'homme de peine, vous ne savez pas quel imposteur c'est que votre propriétaire. Si je vous disais qu'il est venu se montrer ici ce soir, afin que lundi prochain tout le blâme retombe sur moi ! Si je vous disais qu'il m'a mis sur la sellette, pas plus tard que ce soir, parce que je ne vous pressure pas assez ! Si je vous disais qu'au moment où je vous parle, j'ai reçu l'ordre formel de vous mettre à sec lundi prochain ! »

La foule répondit à cette série de suppositions par des murmures :

« C'est honteux !

— Dégoûtant !

— Dégoûtant ! renifla Pancks. Je n'ai pas de peine à vous croire, allez ! La clique des Casby est bien la plus ignoble des cliques ! Ces gens-là mettent en avant leurs hommes de peine à bon marché pour faire ce qu'ils craindraient ou ce qu'ils rougiraient de faire eux-mêmes. Et il faut bien exécuter leurs ordres, si on veut avoir un moment de repos. Ils vous font illusion, ils vous font jeter le blâme sur l'homme de peine, et se réservent pour eux tout l'honneur et tout le profit. Allez ! le plus méchant escroc de cette ville, qui vous escamote trente sous par ses floueries, n'est pas la moitié aussi filou que cette mauvaise caboche ! »

Murmures approuvateurs.

« C'est vrai tout de même, ce qu'il dit là !

— M. Pancks a raison !

— Et voyez comme ils vous traitent par-dessus le marché ! continua le Remorqueur. Voyez comme ils vous traitent, en venant tourner autour de vous comme des toupies d'Allemagne, dont le ronflement affectueux vous dissimule leur mauvais teint et ne vous laisse pas voir la petite croisée qui vous montrerait qu'elles sont creuses !... Faites-moi l'amitié de jeter un moment les yeux sur moi ; je n'ai pas un extérieur des plus agréables, je le sais très-bien... »

Les opinions parurent divisées à cet égard.

« Non ! non ! c'est vrai, s'écrièrent les membres les moins flatteurs de l'auditoire.

— Si ! si ! s'écrièrent en même temps quelques auditeurs plus polis.

— En général, poursuivit Pancks, je joue le rôle d'un homme de peine, sec, dur et vexatoire. Voilà ce que c'est que votre humble serviteur. Voilà son portrait en pied peint par lui-même, dont il vous fait hommage, ressemblance garantie ! Mais que diable voulez-vous qu'un homme devienne avec un propriétaire comme ça ? Que voulez-vous qu'on fasse ! Y a-t-il quelqu'un parmi l'honorable société qui m'entoure, qui ait jamais vu pousser un gigot bouilli, sauce aux câpres, dans une noix de coco ? »

L'explosion de belle humeur par laquelle les Cœurs-Saignants répondirent à cette question fit assez voir que pas un d'eux n'avait jamais vu le phénomène culinaire en question.

« En bien, reprit M. Pancks, vous ne devez pas vous attendre davantage à trouver une foule de qualités aimables dans l'homme de peine comme moi d'un propriétaire comme lui. Je suis homme de peine dès ma plus tendre enfance. Quelle existence ai-je menée ? Piocher, pressurer, pressurer, piocher et tourner la meule ! Croyez-vous que ce soit bien agréable pour moi, si c'est désagréable pour les autres ? Si, en dix ans, je rapportais seulement vingt-cinq sous de moins par semaine à ce vieil imposteur, ce serait vingt-cinq sous qu'il me retiendrait sur mes gages ; s'il croyait pouvoir trouver, pour dix sous de moins par semaine, un homme de peine aussi utile que moi, il me mettrait demain à la porte pour prendre l'autre au rabais. Achetez à bon marché et vendez cher ! voilà le grand principe ! Oh ! c'est une fameuse enseigne, allez ! que *la caboche de Casby*, ajouta le Remorqueur les yeux fixés sur ladite enseigne avec un mélange de sentiments dont l'admiration seule était exclue ; mais ne vous y fiez pas, si l'enseigne est bonne, l'auberge ne vaut rien : son vrai nom devrait être plutôt : *Au Vieux Blagueur*, avec cette devise dans ses armes : Faites piocher l'homme de peine... Se trouve-t-il, dans l'honorable société, continua M. Pancks qui s'arrêta tout court pour regarder autour de lui, quelque gentleman qui soit bien familiarisé avec la grammaire anglaise ? »

La cour du Cœur-Saignant n'osait pas trop se flatter de cet avantage.

« N'importe, poursuivit l'orateur. Je voulais seulement vous faire remarquer que la tâche que ce propriétaire que voilà m'a imposée, c'est de conjuguer sans relâche l'impératif présent du verbe *piocher toujours*.

Pioche toujours.

Qu'il ou qu'elle pioche toujours.

Piochons toujours.

Piochez toujours.

Qu'ils ou qu'elles piochent toujours.

« Voilà ce que c'est que votre bienveillant Patriarche de Casby, avec ses préceptes dorés. On a du plaisir, rien qu'à le voir ; moi, c'est tout le contraire. Il est doux comme miel ; et moi, amer comme fiel. Il me fournit la poix ; c'est à moi de la manipuler, au risque de me poisser les doigts. À présent, continua Pancks, se rapprochant de son ci-devant propriétaire dont il s'était un peu éloigné, afin de permettre aux spectateurs de mieux l'examiner, comme je ne suis guère habitué à parler en public, et que j'ai déjà prononcé un discours assez long, tout bien considéré, je terminerai en vous priant, mon bel ami, d'aller voir là-bas si j'y suis. »

Le dernier des Patriarches avait été tellement surpris par cet assaut, il lui fallait tant de temps pour accoucher d'une idée, et tant de temps encore pour la mettre en pratique après, qu'il ne trouva pas un mot à dire. Il paraissait en train de chercher quelque rubrique patriarcale pour se tirer d'embarras, lorsque M. Pancks, serrant de nouveau le chapeau vénérable, entre le chien et le bassinet, le descendit avec la même dextérité que la première fois.

Seulement, la première fois, deux ou trois Cœurs-Saignants s'étaient empressés de courir après, et de le rapporter respectueusement à la victime du petit Remorqueur ; mais, ma foi ! M. Pancks avait fini par produire une si vive impression sur son auditoire que Casby, cette fois, fut obligé d'aller ramasser lui-même son couvre-chef.

Prompt comme l'éclair, M. Pancks, qui depuis quelques minutes, tenait sa main droite dans une des poches de derrière de son habit, tira une formidable paire de ciseaux, et, profitant en traître, du moment où son propriétaire se baissait, il saisit la chevelure sacrée qui retombait en boucles

blanches sur les épaules patriarcales et la tondit à fleur de tête. Dans un paroxysme d'animosité, il s'empara avec la même rapidité du chapeau à larges bords que son ennemi venait de ramasser, et le transforma en véritable casserole qu'il planta sur la tête du Patriarche.

M. Pancks, lui-même, recula d'effroi devant l'horrible résultat de cette profanation.

En effet, debout, en face de lui, il voyait un lourd personnage à cheveux ras, à grosse tête, qui le contemplait avec de grands yeux hébétés, qui n'avait plus rien d'aimable, rien de vénérable, et qui semblait sortir de terre, comme un champignon, pour demander des nouvelles de ce qu'était devenu Casby. Après avoir contemplé à son aise ce fantôme, Pancks jeta ses ciseaux, et s'enfuit à toutes jambes, afin de chercher une cachette où il fût à l'abri des conséquences de son crime. Il jugea à propos de se sauver à toutes jambes, bien qu'il ne fût poursuivi que par le bruit des éclats de rire de tous les Cœurs-Saignants qui réveillaient sans fin les échos d'alentour.

1. [↑] Locution anglaise. On dit : *Le lait de la bonté humaine* pour *la bonté*. (Note du traducteur.)

CHAPITRE XXXIII.

Une fois, deux fois, trois fois, personne ne dit mot !

Les changements qui s'opèrent dans la chambre d'un fiévreux sont lents et capricieux ; mais ceux qui agitent ce monde, en proie aussi à la fièvre, sont rapides et irrévocables.

La petite Dorrit avait à surveiller à la fois ces deux sortes de changement. Pendant une partie du jour, les murs de la prison pour dettes enveloppaient de nouveau dans leur ombre l'enfant de la geôle, occupée de Clennam, travaillant pour lui, veillant sur lui, ne le quittant que pour lui consacrer encore tout son amour et toute sa sollicitude. Mais le rôle qu'elle avait à jouer dans la vie extérieure avait aussi ses exigences ; et la patience infatigable de la petite Dorrit faisait face à tout.

Il y avait d'abord Fanny, avec son orgueil, ses boutades, ses caprices, fort avancée déjà dans cette situation intéressante qui l'empêchait d'aller briller dans la société, et dont elle s'était plainte si amèrement le soir du canif à manche d'écaille, ayant toujours besoin d'être consolée, refusant les consolations qu'on lui offrait, décidée à accuser tout le monde d'avoir des torts avec elle, sans permettre aux autres de pousser l'audace jusqu'à la croire résignée à se laisser victimiser.

Il y avait son frère : jeune vieillard, faible, orgueilleux, ivrogne, tremblant des pieds à la tête, la langue aussi embarrassée que si quelques pièces de cet argent dont la possession le rendait si fier, s'étaient introduites dans sa bouche et refusaient d'en sortir, incapable de se conduire tout seul dans aucune circonstance de la vie, affectant de protéger la sœur qu'il aimait d'une affection égoïste, pour le récompenser de ce qu'il se laissait guider par elle. Car l'infortuné Tip, au milieu de ses égarements, avait au moins le mérite négatif d'aimer la petite Dorrit.

Puis il y avait Mme Merdle dans son deuil de gaze... (gracieuse toilette, dont le bonnet de veuve primitif avait sans doute été déchiré dans un violent accès de désespoir, pour être remplacé avec avantage par des échantillons élégants des modes de Paris...) disputant pied à pied le terrain que Fanny voulait envahir et lui opposant du matin jusqu'au soir l'éclat incomparable de sa poitrine désolée.

Il y avait encore le pauvre Edmond Sparkler, qui ne savait comment faire pour rétablir la paix entre les deux rivales. Il avait beau émettre humblement l'opinion qu'elles n'avaient rien de mieux à faire que de se reconnaître l'une et l'autre pour de jolies femmes, ma foi ! et pas bégueules du tout. Cet appel à la concorde ne manquait jamais de lui mettre en effet l'une et l'autre sur les bras par un touchant accord. C'était tout ce qu'il y gagnait.

Enfin, il y avait Mme Général, revenue de son dernier voyage, qui adressait tous les deux jours à la famille Dorrit des lettres ornées de prismes et de pruneaux, pour leur demander un nouveau certificat, qui lui servît de titres de plus à quelque emploi vacant. Car il faut avouer, avant d'en finir avec cette remarquable lady, qu'il n'a jamais existé en même temps une dame qui pût appuyer ses prétentions à un poste de confiance, d'un plus grand nombre de témoignages de satisfaction, exprimés tous dans les termes les plus chaleureux, par les personnes qui avaient eu le bonheur de la voir à l'œuvre, ni une gouvernante moins chanceuse, car, cette foule d'admirateurs ardents et distingués ne lui rapportaient pas un seul patron qui se trouvât avoir besoin de ses services.

Au premier fracas causé par la mort de M. Merdle, beaucoup de personnages importants s'étaient demandé s'il fallait tourner le dos à Mme Merdle ou la consoler. Cependant, comme il leur sembla, après mûre délibération, qu'il était de leur propre intérêt de faire déclarer par la Société qu'elle avait été cruellement trompée, ils firent cette déclaration avec beaucoup de gracieuseté et continuèrent de la compter au nombre de leurs connaissances. Aussi la Société ne tarda-t-elle pas à savoir que Mme Merdle, femme du monde et de bonne maison, ayant été sacrifiée à un homme de rien (car dès que l'on découvrit que les poches du banquier étaient vides, on découvrit en même temps qu'il n'avait jamais été autre chose qu'un vil plébéien, depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des

pieds), devait être activement patronnée par la haute classe à laquelle elle appartenait, pour l'honneur même de cette classe. La veuve, de son côté, par reconnaissance pour ces bons procédés, se montra plus irritée que personne contre l'ombre odieuse du défunt, de façon qu'en somme elle sortit victorieuse de cette épreuve, et que sa réputation de femme habile ne fit qu'y gagner.

La place de M. Sparkler était, fort heureusement pour lui, une de ces sinécures qu'un gentleman conserve jusqu'à la fin de ses jours, à moins qu'il n'existe des motifs pour le hisser, au moyen de la grue administrative des Mollusques, vers un poste encore plus lucratif. Ce serviteur patriotique loin d'abandonner son drapeau (écartelé de quatre trimestres sur fond d'argent) le planta bravement comme un vrai Nelson au mât du vaisseau de l'État. Pour prix de son intrépidité, Mme Sparkler et Mme Merdle, habitant chacune un étage de la petite maison incommode située au centre du monde habitable, que l'odeur de la soupe et du fumier de la veille n'abandonnait pas plus que l'ombre ne quitte le soleil, se disposèrent à lutter dans la lice du grand monde, comme deux champions en champ clos, à mesure que la petite Dorrit, voyant se développer tous ces symptômes, ne pouvait s'empêcher de se demander avec inquiétude dans quel coin sacrifié de l'habitation distinguée de M. Sparkler on fourrerait bientôt les enfants de Fanny et qui prendrait soin de ces malheureuses petites victimes encore à naître.

Arthur étant beaucoup trop malade pour qu'on dût lui parler de choses qui pouvaient l'agiter ou l'inquiéter, puisque son retour à la santé dépendait du calme dont on parviendrait à entourer son état présent de faiblesse, toute l'espérance de la petite Dorrit, durant ce temps d'épreuves, se reporta sur M. Meagles. Il était encore en voyage ; mais elle lui avait écrit, adressant sa lettre à Chérie, dès sa première visite au prisonnier. Depuis, elle lui avait conté ses inquiétudes sur les points qui lui causaient le plus d'alarme, et surtout sur l'absence continue d'un ami comme M. Meagles, au moment où sa présence aurait été une si grande consolation pour Arthur.

Sans lui révéler la nature précise des documents tombés entre les mains de Rigaud, la petite Dorrit avait confié aussi à M. Meagles les traits principaux de cette histoire. Elle lui avait raconté la mort tragique de l'aventurier. Les habitudes prudentes et réfléchies de l'ancien banquier lui

montrèrent immédiatement combien il importait de rentrer en possession des documents originaux ; il répondit donc à la jeune fille, approuvant fort la sollicitude qu'elle témoignait à cet égard et déclarant qu'il ne reviendrait pas en Angleterre « sans avoir essayé de les recouvrer. »

Vers la même époque, M. Henry Gowan s'était mis dans l'esprit qu'il serait plus agréable pour lui de rompre avec les Meagles. Il avait trop bon cœur pour défendre à sa femme de les voir ; mais il dit à M. Meagles qu'il croyait que, personnellement, ils ne se convenaient pas, et qu'ils feraient bien, tout en se reconnaissant l'un l'autre les meilleures gens du monde, de ne plus frayer ensemble, le tout poliment, sans scène et sans éclat. Le pauvre M. Meagles, qui savait déjà par expérience qu'il ne contribuait pas au bonheur de sa fille en fréquentant un gendre qui ne faisait que se moquer de lui, répondit :

« C'est bien, Henry ! Vous êtes le mari de Minnie ; vous avez pris ma place, je n'ai rien à dire, je ferai comme vous voudrez : très-bien ! »

Cet arrangement eut pour résultat (Henry Gowan n'avait peut-être pas prévu cet avantage) que papa et maman Meagles se montrèrent plus généreux qu'auparavant lorsqu'ils n'eurent plus de relations qu'avec leur fille et leur petite-fille, de façon que cet esprit indépendant eut à sa disposition plus d'argent que par le passé, sans se trouver dans la dégradante nécessité de s'informer d'où venaient les écus.

M. Meagles, dans de pareilles circonstances, devait naturellement saisir avec ardeur l'occupation dont la petite Dorrit lui avait offert l'occasion. Il sut de sa fille les villes que Rigaud avait traversées et le nom des divers hôtels qu'il avait habités depuis quelque temps. L'occupation que se donna M. Meagles fut de visiter ces villes et ces hôtels avec autant de discrétion et de promptitude que possible, et dans le cas où il découvrirait que le gentleman cosmopolite avait laissé derrière lui, en garantie de la carte à payer, quelque boîte ou quelque paquet, de payer l'addition et de se faire remettre le paquet ou la boîte.

Sans autre compagne que maman Meagles, le père de Chérie commença son pèlerinage bigarré d'un grand nombre d'aventures. La moindre de ses difficultés consistait dans l'impossibilité où il se trouvait de comprendre le premier mot de tout ce qu'on lui disait, ou de se faire comprendre des gens

qu'il interrogeait. Néanmoins, aussi convaincu que jamais que la langue anglaise était la langue universelle, et que c'était la faute de ces imbéciles-là s'ils ne la savaient pas, M. Meagles haranguait les aubergistes avec une volubilité incroyable, leur donnant des explications bruyantes et compliquées, et repoussant toute réponse indigène sous prétexte que ce n'était : « qu'un tas de bêtises. » Parfois on eut recours à des interprètes ; mais M. Meagles, lorsqu'il leur adressait la parole, émaillait son discours de tant d'idiotismes nationaux, que l'interprète n'ouvrait plus la bouche, et l'on se trouvait moins avancé que jamais. En fin de compte, cependant, l'ancien banquier n'y perdait peut-être pas grand'chose, car, s'il ne découvrit rien qui eût appartenu à feu Rigaud, il découvrait, en revanche, tant de dettes et tant d'odieux souvenirs attachés au nom de ce gentilhomme (le seul mot qu'il prononçât d'une façon intelligible) qu'on l'accablait partout lui-même de qualifications injurieuses. À quatre reprises différentes, M. Meagles fut dénoncé à la police comme un chevalier d'industrie, un sacripant et un voleur ; mais il accepta toutes ces épithètes de la meilleure grâce du monde (n'ayant pas la moindre idée de ce qu'elles voulaient dire), et se vit escorté de la façon la plus ignominieuse au bureau des paquebots ou des messageries, pour échapper à ces criailleries, causant tout le long de la route avec les gendarmes, comme un joyeux et brave John Bull qu'il était, avec maman Meagles sous son bras.

Mais au fond, l'ex-banquier était un homme clairvoyant, fin et persévérant. Quoique dans son pèlerinage il eût déjà suivi la piste de Blandois jusqu'à Paris sans avoir rien découvert, il ne se laissa pas décourager pour cela.

« Plus je le serre de près du côté de l'Angleterre, voyez-vous, dit-il à maman Meagles, plus j'ai de chances de me rapprocher des papiers, que je doive les retrouver ou non. Car il tombe sous le sens qu'il a dû les déposer quelque part, à l'abri de ceux auxquels il voulait les vendre, et qui sont en Angleterre, sans cependant cesser de les garder, pour ainsi dire, sous sa main. »

À Paris, M. Meagles trouva une lettre de la petite Dorrit qui l'attendait à son hôtel. La jeune fille lui annonçait qu'elle avait pu causer pendant quelques minutes avec M. Clennam, à propos de cet homme qui n'était plus ; et que, lorsqu'elle lui avait dit que son ami, M. Meagles, désirait

obtenir quelques renseignements sur le compte de ce Rigaud, il l'avait priée d'écrire à l'ex-banquier que Mlle Wade avait connu cet individu et qu'elle habitait Calais, telle rue, tel numéro.

« Oh ! oh ! » fit M. Meagles.

Puis, avec toute la diligence qu'on pouvait espérer des diligences, à cette époque où les chemins de fer n'étaient pas inventés, M. Meagles alla tirer le cordon de la sonnette fêlée, s'arrêta devant la porte, aussi fêlée que la sonnette, la vit s'ouvrir en criant sur ses gonds, et s'avança vers la paysanne qui, se montrant à l'entrée du sombre couloir, lui demanda en anglais, mais avec un accent calaisien très-prononcé :

« Aïe sai, sire, ouou^[1] : » Dites donc, monsieur ! Qui demandez-vous ? »

En s'entendant adresser la parole dans sa langue maternelle, M. Meagles se dit à lui-même que ces Calaisiens étaient au moins des gens de bon sens et qui savaient vivre ; puis il répondit :

« Miss Wade, ma chère. »

Sur ce, on le mit en présence de la demoiselle demandée.

« Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous rencontrer, dit M. Meagles, qui paraissait avoir un chat dans la gorge ; j'espère que vous vous êtes toujours bien portée depuis, mademoiselle Wade ? »

Mlle Wade, sans daigner dire qu'elle espérait, de son côté, que M. Meagles ou aucun autre membre de sa famille avait continué à jouir d'une bonne santé, se contenta de lui demander ce qui lui valait l'honneur de cette visite.

M. Meagles avait déjà regardé autour de lui, sans rien apercevoir qui ressemblât à une boîte.

« À vrai dire, mademoiselle, répondit-il d'un ton de voix doux, insinuant, presque câlin, il est possible que vous soyez à même d'éclaircir une petite affaire assez embrouillée pour le moment. Les paroles désagréables que nous avons pu échanger sont oubliées, je l'espère. Vous vous souvenez de ma fille ? Comme tout change avec le temps ! Quand je pense que la voilà mère ! »

M. Meagles, qui, dans son innocence, croyait avoir entamé la conversation d'une façon très-adroite, ne pouvait pas plus mal débiter. Il

attendit quelque expression d'intérêt de la part de Mlle Wade ; mais il attendit en vain.

« Ce n'est pas là ce que vous êtes venu me dire ? remarqua Mlle Wade après un silence plein de froideur.

— Non, non, répondit M. Meagles. Non, je comptais sur votre obligeance pour...

— Je croyais, interrompit miss Wade avec un sourire, que vous saviez qu'on a tort de compter sur mon obligeance.

— Ne dites pas cela, mademoiselle, répliqua M. Meagles ; vous vous calomniez. Mais voici ce qui m'amène... (Il comprenait qu'il n'avait rien gagné à prendre des détours)... J'ai su par mon ami Clennam, qui (je suis fâché de vous apprendre cette mauvaise nouvelle) a été et est encore très-malade... »

Il attendit encore un instant, mais l'autre n'ouvrit pas la bouche.

« ...Que vous aviez connu par hasard un nommé Blandois qui vient de mourir à Londres par suite d'un accident violent. Ne vous fâchez pas ! Je sais que vous le connaissiez à peine... (M. Meagles allait adroitement au-devant d'une interruption qu'il voyait sur le point d'éclater avec colère)... Je le sais parfaitement. Je n'ignore pas que vous le connaissiez à peine. Mais il s'agit de savoir... (Ici M. Meagles reprit des inflexions de voix insinuant)... la dernière fois qu'il a passé par ici pour aller à Londres, cet homme ne vous aurait pas laissé une boîte remplie de papiers, ou un paquet de papiers... enfin des papiers quelconques dans une boîte ou une enveloppe quelconque, en vous priant de les lui garder quelque temps jusqu'au jour où il en aurait besoin ?

— C'est là la question, dites-vous ? La question de qui ?

— La mienne. Non-seulement la mienne, mais celle de Clennam et celle de plusieurs autres personnes. Tenez, je suis bien sûr, continua M. Meagles dont le cœur était plein de Chérie, que vous ne pouvez pas en vouloir à ma fille ; c'est impossible. Eh bien, la question la regarde aussi, puisqu'elle intéresse un de ses meilleurs amis. Et c'est pour cela que vous me voyez ici, vous disant franchement : Voilà la question, et vous demandant : Vous a-t-il laissé quelque chose ?

— En vérité, répondit Mlle Wade, il semble que je sois devenue le point de mire des questions de tous ceux qui ont eu des relations avec cet homme que j'ai ramassé dans la rue, que j'ai employé, payé et mis ensuite à la porte.

— Voyons, mademoiselle, fit M. Meagles cherchant à l'apaiser. Voyons ! ne vous fâchez pas, car c'est la question la plus simple du monde : il n'y a personne qui puisse s'en formaliser. Les documents dont il s'agit n'appartenant pas à cet homme ; ils ont été volés ; ils pourraient, un jour ou l'autre, causer des désagréments à une personne innocente si on les trouvait chez elle, réclamés, comme ils le sont, par ceux auxquels ils appartiennent réellement. Il a passé par Calais en allant à Londres où il avait ses raisons pour ne pas emporter les papiers avec lui, désirant seulement les avoir à portée et ne se souciant pas de les confier à des gens de son espèce. Les a-t-il laissés ici ? Je vous déclare que si je savais comment faire pour ne pas vous offenser, je me donnerais toutes les peines du monde pour y réussir. Je vous adresse cette question personnellement, mais elle n'a rien de personnel. Je pourrais la faire au premier venu ; je l'ai déjà faite à une foule de gens : ne les a-t-il pas laissés ici ? ne vous a-t-il pas donné quelque chose à garder ?

— Non.

— Alors, mademoiselle, je vois bien, malheureusement, que vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur cette boîte ?

— Je ne puis vous donner aucun renseignement. Maintenant me voilà quitte, j'espère, de votre incroyable question. Il ne les a pas laissés ici, et je n'ai aucun renseignement à vous donner.

— Allons ! soupira M. Meagles en se levant. J'en suis fâché. C'est une affaire finie. J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir dérangée pour rien ?... Tattycoram va bien, mademoiselle Wade ?

— Si Henriette va bien ? Oh oui ! très-bien.

— Bon ! voilà que j'ai fait une autre maladresse, dit M. Meagles en recevant cette leçon. Il paraît que je suis destiné à ne pas faire autre chose chez vous. Peut-être, si j'y avais réfléchi, ne lui aurais-je jamais donné ce nom retentissant comme un collier de clochettes ; mais quelquefois, avec la jeunesse, on se laisse aller à un mouvement de gaieté et de bonne humeur,

sans y réfléchir autrement. Mademoiselle, voulez-vous bien vous charger de lui dire que son vieux patron lui fait ses compliments d'amitié ? »

Mademoiselle ne répondit rien ; M. Meagles retirant sa bonne figure de cette triste chambre, où elle brillait comme un soleil, la transporta à l'hôtel où il avait laissé M^{me} Meagles, et lui adressa ce rapport en deux mots :

« Partie perdue, mère ! nous sommes battus. »

De là, il se transporta au paquebot de Londres qui partait cette nuit ; puis, enfin, à la prison de la Maréchaussée.

Le fidèle John était de garde, lorsque papa et maman Meagles se présentèrent à l'entrée de la loge vers l'heure du crépuscule. M^{lle} Dorrit ne s'y trouvait pas pour le moment, leur dit-il ; mais elle était venue dans la matinée et elle revenait tous les soirs. M. Clennam allait beaucoup mieux ; Maggy, M^{me} Plornish et M. Baptiste le soignaient à tour de rôle. M^{lle} Dorrit ne manquerait certainement pas de revenir avant que la cloche eût sonné. Si les visiteurs n'étaient pas pressés, ils pourraient l'attendre dans la chambre que le directeur lui avait prêtée. Craignant que son apparition subite ne fît du mal au prisonnier, M. Meagles accepta l'offre et fut enfermé avec sa femme dans la chambre : il put de là se distraire à voir, à travers les grilles, la cour où se promenaient les détenus.

L'espace restreint de la prison fit sur M^{me} Meagles une impression si vive qu'elle se mit à pleurer. M. Meagles, de son côté, croyait manquer d'air et se voyait sur le point d'étouffer. Il se promenait tout haletant dans la chambre, s'échauffant à vouloir se rafraîchir avec son foulard en guise d'éventail, lorsqu'il se tourna vers la porte qu'il venait d'entendre ouvrir.

« Eh mais ? Miséricorde ! s'écria M. Meagles. Ce n'est pas M^{lle} Dorrit ! Voyez donc, mère ! Tattycoram ! »

Tattycoram en personne. Et dans les bras de Tattycoram, on voyait un coffret de fer d'environ deux pieds carrés. C'était bien une boîte pareille que M^{me} Jérémie, dans un de ses rêves, avait vue sortir de la vieille maison sous le bras du frère jumeau du sieur Flintwinch. Tattycoram déposa cette boîte aux pieds de son ancien maître ; puis elle tomba elle-même à genoux à côté de cette boîte, la frappa de ses deux mains en criant d'un air moitié triomphant et moitié désespéré, moitié riant et moitié pleurant :

« Pardonnez, cher maître ; reprenez-moi, chère maîtresse... La voici !

— Tatty ! s'écria M. Meagles.

— C'est bien là ce que vous cherchiez ? continua Tattycoram. La voici. Elle m'avait fait entrer dans une chambre voisine afin de m'empêcher de vous voir. J'ai entendu les questions que vous lui avez faites sur cette boîte ; je l'ai entendue vous répondre qu'elle ne l'avait pas. Mais, comme j'étais présente, quand cet homme l'avait laissée chez nous, le soir même, au lieu d'aller me coucher, je l'ai prise et je l'ai emportée. La voici !

— Mais, ma fille, s'écria M. Meagles plus haletant que jamais, comment avez-vous fait pour arriver en même temps que nous ?

— Je suis revenue dans le même paquebot que vous. J'étais assise en face de vous, enveloppée dans mon châle. Lorsque vous avez pris une voiture sur le quai, je suis montée dans une autre et je vous ai suivis jusqu'ici. Elle ne vous l'aurait jamais rendue, quand vous lui avez eu dit quelles sont les personnes qui la cherchaient. Elle l'aurait plutôt jetée à la mer ou brûlée. Mais la voici ! »

Avec quelle joie, quel ravissement, l'enfant prodigue répétait : « La voici ! »

« Elle avait prié cet homme de ne pas la laisser chez elle, je dois lui rendre cette justice ; mais il a insisté, et je suis bien sûre qu'après ce que vous lui avez dit, et après vous avoir soutenu qu'elle ne l'avait pas, elle ne vous l'aurait jamais rendue. Mais la voici ! Cher maître, chère maîtresse, reprenez-moi et rendez-moi mon vieux nom ! Pardonnez-moi en faveur de la boîte. La voici ! »

Papa et maman Meagles ne méritèrent jamais mieux leur nom, que lorsqu'ils reprirent sous leur protection paternelle cette enfant terrible qui n'avait jamais eu ni père ni mère.

« Oh ! j'ai été si malheureuse ! s'écria Tattycoram, qui pleura plus amèrement après cet aveu qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Si malheureuse et si repentante ! Elle m'a fait peur la première fois que je l'ai vue. Je savais qu'elle n'exerçait tant d'empire sur moi que parce qu'elle comprenait trop bien mes défauts. Il y avait en moi une sorte de folie qu'elle pouvait exciter à son gré. Quand ça me prenait, je me figurais que tout le monde se mettait contre moi à cause de mon origine ; plus on me montrait de bonté, plus on

m'irritait. Je ne voulais pas croire que ce fût pour autre chose que pour triompher de moi, pour me rendre envieuse et jalouse : mais je sais bien maintenant... je l'aurais su plus tôt si j'avais voulu... que personne n'y songeait. Et puis ma belle et bonne petite maîtresse n'était pas aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être, et je l'avais quittée ! Elle doit me regarder comme une bête brute ! Mais vous lui direz un mot en ma faveur et vous l'engagerez à me pardonner comme vous l'avez fait tous deux ? Car je ne suis plus aussi mauvaise qu'autrefois ; je suis bien encore assez mauvaise comme ça, mais pas si mauvaise qu'autrefois. J'ai eu, pendant tout ce temps-là, l'exemple de Mlle Wade sous les yeux, et j'ai pu voir ce que je serais à son âge, prenant tout au rebours et transformant le bien en mal. Je l'ai vue, pendant tout ce temps-là, n'ayant plaisir à rien, si ce n'est à me rendre aussi malheureuse, aussi méfiante et aussi tourmentée qu'elle-même. Non qu'elle ait eu à se donner beaucoup de peine pour cela, s'écria Tattycoram, pleurant à chaudes larmes à mesure qu'elle approchait de sa péroration, car j'étais aussi méchante qu'il est possible de l'être. Je veux seulement dire qu'après tout ce que j'ai souffert, j'espère que je ne serai plus aussi mauvaise qu'autrefois, et que je deviendrai meilleure petit à petit. J'essayerai de toutes mes forces : et je ne m'arrêterai pas à vingt-cinq, monsieur. Je compterai jusqu'à deux mille cinq cents, jusqu'à vingt-cinq mille, s'il le faut. »

La porte s'ouvrit de nouveau, Tattycoram se calma et la petite Dorrit entra. M. Meagles lui montra la boîte avec un geste de joie et d'orgueil. Un bonheur reconnaissant vint illuminer le visage de la jeune fille. Désormais le secret était sain et sauf ! Arthur ne saurait jamais d'elle ce qu'elle voulait lui taire ; il ne saurait jamais ce qu'elle avait perdu ; plus tard elle lui dirait ce qu'il lui importait d'apprendre et ce qui le concernait personnellement ; mais il n'apprendrait jamais ce qui ne regardait qu'elle seule. Tout cela était passé, pardonné, oublié.

« Maintenant, ma chère mademoiselle Dorrit, dit M. Meagles, vous savez que je suis un homme rompu aux affaires... ou du moins que je l'ai été... et en conséquence je vais prendre mes mesures avec autant de promptitude que possible. Ferai-je bien de voir Arthur ce soir ?

— Je crois qu'il vaut mieux différer. Je vais monter chez lui et lui demander comment il se porte. Mais je suppose d'avance qu'il vaudra

mieux ne pas le voir ce soir.

— Je suis de votre avis, ma chère, dit M. Meagles ; aussi n'ai-je point voulu quitter cette chambre lugubre pour me rapprocher de lui. Il est probable maintenant que je ne le verrai pas d'ici à quelque temps. Mais que je ne vous retienne pas... je vous expliquerai ce que je veux dire à votre retour. »

Elle s'éloigna. M. Meagles, regardant à travers les barreaux de la croisée, la vit sortir de la loge au-dessous et entrer dans la cour. Alors il dit doucement :

« Tattycoram, venez près de moi un instant, ma bonne fille. »

Elle s'approcha de la croisée.

« Vous voyez cette jeune femme qui sort d'ici ? ce petit être frêle et tranquille qui traverse la cour, Tatty ? Regardez. Les promeneurs se dérangent pour la laisser passer. Les hommes (les pauvres diables, comme ils sont râpés !...) lui ôtent très-poliment leurs chapeaux ou leurs casquettes, et maintenant elle disparaît dans cette allée. Vous l'avez vue, Tattycoram ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, on m'a raconté, Tatty, qu'autrefois on ne la connaissait guère ici, que comme *l'enfant de la prison*. Elle est née ici, et y a vécu bien des années. Moi, je ne peux pas seulement y respirer. C'est un endroit bien triste pour y naître et pour y vivre.

— Oh oui, monsieur, bien triste !

— Si elle n'avait jamais songé qu'à elle-même ; si elle s'était dit que tout le monde lui reprochait d'être née ici, lui en faisant un crime et un opprobre, elle n'aurait pu mener qu'une existence malheureuse et probablement inutile. On m'a pourtant raconté, Tattycoram, que, dès son enfance, sa vie a été une vie d'active résignation, de bonté et de noble dévouement. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il a fallu, selon moi, qu'elle se représentât toujours devant les yeux pour leur donner une telle expression de douceur ?

— Oui, monsieur, s'il vous plaît.

— Le devoir, Tattycoram, le devoir. Commençons de bonne heure à bien faire notre devoir ; et il n'y a pas d'antécédent, quelle que soit notre origine ou notre position, qui puisse prévaloir contre nous auprès du Seigneur ou auprès de nous-mêmes. »

Ils restèrent devant la croisée, où Mère, qui les avait rejoints, se mit à plaindre les pauvres prisonniers, jusqu'au moment où ils virent revenir la petite Dorrit. Elle fut bientôt auprès d'eux et leur conseilla de ne pas déranger cette nuit le détenu qu'elle avait laissé calme et tranquille.

« Très-bien, dit M. Meagles d'un ton encourageant. Vous avez raison, tout à fait raison. Je vous charge donc, ma bonne petite garde-malade, de me rappeler à son souvenir, et je sais que je ne puis pas choisir une meilleure messagère. Je me remets en route demain matin. »

La petite Dorrit, surprise, lui demanda où il comptait aller.

« Ma chère demoiselle, reprit M. Meagles, je ne puis pas vivre sans respirer. Or, la vue de cette prison m'a coupé la respiration, et je ne la retrouverai que lorsque Arthur sera hors d'ici.

— Est-ce là une raison pour repartir demain matin ?

— Vous allez voir, continua M. Meagles. Cette nuit, nous couchons dans un hôtel de la Cité. Demain matin, Mère et Tattycoram retourneront à Twickenham, où Mme Tickit, assise comme d'habitude à sa croisée du petit salon, en compagnie du docteur Buchan, les prendra pour deux revenants. Moi, je me mettrai en route pour aller trouver Doyce. Il faut absolument que Daniel vienne ici, car, je vous dirai, ma chère enfant, qu'il est parfaitement inutile d'écrire, de former des hypothèses et des plans conditionnels, sur telle ou telle chose qui doit arriver à telle ou telle époque : il faut avant tout que Doyce soit ici. Je veux demain matin, au point du jour, vous ramener l'ami Daniel. Qu'est-ce que cela me coûte d'aller le chercher ? Je suis un voyageur aguerri ; toutes les langues et toutes les coutumes étrangères ne m'embarrassent pas plus l'une que l'autre... je n'en comprends pas une. C'est ce qui fait que je ne suis jamais embarrassé. D'ailleurs, je vous le répète, je n'ai pas le choix, il faut que je parte tout de suite ; car je ne saurais vivre sans respirer librement, et je ne respirerai librement que lorsque Arthur sera sorti de cette prison. Tenez, j'étouffe tandis que je vous parle, et il me reste à peine assez de souffle pour vous déclarer que je n'en

ai plus, et pour avoir le temps de descendre cette précieuse boîte jusqu'à votre voiture. »

Ils gagnèrent la rue au moment où la cloche commençait à retentir, M. Meagles portant la boîte. La petite Dorrit n'avait pas de voiture, ce qui étonna un peu papa Meagles. Il héla un fiacre, la fit monter dedans et plaça la boîte à côté d'elle lorsqu'elle fut assise. Dans sa joie et sa reconnaissance, elle porta la main du brave homme à ses lèvres.

« Non, non, je ne veux pas de ça, ma chère fille, dit M. Meagles. Vous me feriez de la peine, à me rendre ces hommages de respect que je ne mérite pas, et surtout de votre part... devant la grille de cette prison. »

Elle se pencha vers lui et l'embrassa sur la joue.

« Ah ! vous me rappelez le bon vieux temps, dit papa Meagles dont la gaieté s'évanouit tout d'un coup... mais elle aime beaucoup Henri, elle cache ses défauts et se figure que personne ne les voit... et puis, il appartient à une famille très-distinguée. »

C'était la seule consolation qu'il trouvât dans le mariage de sa fille ; et, s'il tirait de cette consolation légère le meilleur parti possible, qui donc aurait le courage de l'en blâmer ?

1. [↑] I say, sir, who.

CHAPITRE XXXIV.

Adjugée !

C'était par un beau jour d'automne ; notre prisonnier, faible encore, mais en pleine convalescence, écoutait une voix qui lui faisait la lecture. Oui, par un beau jour d'automne, lorsque les champs, dépouillés de leurs moissons dorées, ont été labourés de nouveau, que les fruits d'été ont mûri et disparu, que les verts paysages de houblon ont été dévastés par une armée de vendangeurs empressés, que les pommes des vergers ont rougi aux baisers du soleil, et que les baies du sorbier apparaissent cramoisies au milieu du feuillage jaunissant. Déjà, dans les bois, on reconnaissait l'approche de ce vieillard endurci, qu'on nomme l'hiver, en apercevant, à travers les ouvertures inusitées du feuillage, une perspective nettement dessinée, débarrassée de la vapeur de l'été somnolent, voile aussi léger que le duvet qui recouvre la prune violette. De même l'océan, vu de la plage, n'avait plus l'air de dormir au soleil ; il ouvrait, au contraire, ses milliers d'yeux éclatants, et s'agitait joyeusement dans toute sa largeur, depuis le sable rafraîchi du rivage, jusqu'aux petites voiles qui disparaissaient à l'horizon, emportées par la même brise qui emportait les feuilles des arbres.

Immuable et aride, conservant, à travers les saisons qu'elle ignorait, le visage fixe et pincé de la pauvreté soucieuse, la prison demeurerait insensible aux beautés changeantes de la nature. Les arbres avaient beau se couvrir de fleurs ou de fruits, les briques et les barreaux de la geôle ne donnaient jamais que la même récolte de soucis.

Néanmoins Arthur Clennam, écoutant la douce voix qui lui faisait la lecture, entendait aussi bruire à son oreille la voix des mille travaux de la grande nature, et toutes les chansons consolantes qu'elle prodigue à l'homme. La nature était la seule mère qui l'eût jamais bercé sur ses genoux dans son enfance ; rêvant à un avenir plein de promesses, se livrant à de douces fantaisies, songeant aux moissons de tendres caresses qui sont en

germe dans les premières semences de notre imagination, aux chênes puissants qui doivent nous servir un jour d'abri contre les vents dévastateurs, avec leurs fortes racines contenues primitivement en espérance dans le gland, dont de petites mains d'enfant faisaient leur jouet. Mais les intonations de la voix qu'il écoutait le rappelaient au sentiment de ces espérances oubliées, lui apportaient l'écho de tous les murmures aimants ou miséricordieux qu'il avait jamais entendus depuis qu'il était au monde.

Lorsque la voix se tut, il porta la main à ses yeux, prétextant qu'ils avaient peine à supporter l'éclat trop vif du jour.

La petite Dorrit mit le livre de côté et se leva doucement pour tirer un rideau. Maggy, qui avait repris sa place d'autrefois, tricotait dans son coin. Le rideau tiré, la petite Dorrit rapprocha sa chaise du fauteuil d'Arthur.

« Ce sera bientôt fini, cher monsieur Clennam. Non-seulement les lettres que vous a adressées M. Doyce sont remplies d'expressions amicales et encourageantes, mais M. Rugg me dit encore que celles que votre associé lui écrit à lui-même sont si remplies de conseils utiles, et que tout le monde (maintenant que les premières colères sont passées) paraît si bien disposé et parle si bien de vous, que ce sera bientôt fini.

— Chère fille, cher cœur, mon bon ange !

— Vous me flattez beaucoup trop. Mais c'est un si grand bonheur pour moi de vous entendre me parler d'une manière si touchante et de... sentir (elle leva les yeux vers lui) que vous pensez ce que vous dites, que je n'ai pas le courage de vous en empêcher. »

Arthur porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

« Vous êtes venue ici bien souvent sans que je pusse vous voir, ma petite Dorrit ?

— Oui, je suis venue quelquefois sans entrer dans votre chambre.

— Très-souvent ?

— Assez souvent, répondit-elle avec timidité.

— Tous les jours ?

— Je crois, répliqua la petite Dorrit après un instant d'hésitation, que je suis venue au moins deux fois par jour. »

Peut-être Arthur aurait-il lâché la main mignonne après l'avoir embrassée tendrement, si cette main n'avait pas demandé à rester où elle était. Il la prit entre les siennes et la posa doucement sur son cœur.

« Chère petite Dorrit, ce n'est pas seulement ma captivité qui va cesser, votre sacrifice aussi doit avoir un terme. Il nous faudra apprendre à vivre loin l'un de l'autre, à suivre chacun de notre côté le chemin qui nous est tracé. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit la première fois que vous êtes revenue ici ?

— Oh non, je ne l'ai pas oublié. Mais il est arrivé quelque chose depuis... Vous vous sentez assez fort aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oh ! je me sens très-fort, ma petite Dorrit. »

La main qu'il serrait dans les siennes monta doucement vers le visage du prisonnier.

« Vous sentez-vous assez fort pour apprendre quelle grande fortune je possède ?

— Je serais bien heureux de l'apprendre... Il n'y aura jamais de fortune assez grande pour la petite Dorrit.

— Voilà déjà longtemps que je brûle de vous le dire, bien longtemps. Vous ne voulez pas de ma fortune, bien sûr ?

— Jamais !

— Vous n'en voulez pas la moitié, bien sûr ?

— Jamais, chère petite Dorrit. »

Tandis qu'elle le regardait sans parler, le visage aimant de la jeune fille avait une expression qu'Arthur ne comprenait pas bien : elle avait l'air d'avoir envie de pleurer, et pourtant elle paraissait si heureuse et si fière !

« Vous serez fâché d'apprendre ce que j'ai à vous dire de Fanny. La pauvre Fanny a tout perdu : il ne lui reste que les appointements de son mari. Tout ce que papa lui a donné a été perdu de la même façon que votre argent. Sa fortune était entre les mêmes mains que la vôtre, et elle n'a plus rien. »

Arthur fut plus peiné que surpris.

« J'avais espéré que les choses ne tourneraient pas si mal pour elle, remarqua-t-il ; mais, comme son mari était le beau-fils de M. Merdle, je craignais en effet qu'elle ne perdît beaucoup.

— Oui, elle a tout perdu ; j'en suis fâchée pour Fanny ; très, très, très-fâchée pour ma pauvre Fanny. Mon pauvre frère est dans le même cas.

— Quoi ? il avait aussi de l'argent placé entre les mêmes mains ?

— Oui ! et tout est perdu. Devinez à combien se monte ma grande fortune ? »

Tandis qu'Arthur la regardait d'un air interrogateur, commençant à comprendre, elle retira sa main et posa sa tête à la place que la main avait occupée.

« Je n'ai rien au monde. Je suis aussi pauvre que lorsque j'habitais cette prison. Lorsque papa est revenu en Angleterre, il a tout confié aux mêmes mains, et tout a disparu. Ô mon cher, mon bon monsieur Clennam, êtes-vous bien sûr que vous ne voulez pas prendre la moitié de ma fortune ? »

Il la serra dans ses bras, contre son cœur, tandis que ses nobles larmes mouillaient la joue de la jeune fille qui, joignant ses mains mignonnes derrière le col du prisonnier, le tenait ainsi enchaîné.

« Pour ne plus nous séparer, cher Arthur ; pour ne plus nous séparer jusqu'à notre dernier jour ! Jamais je n'ai été si riche, jamais je n'ai été si fière, jamais je n'ai été si heureuse. Je suis riche parce que vous voulez bien de moi ; je suis fière de ce que vous m'avez refusée riche ; je suis heureuse d'être auprès de vous dans cette prison, comme je serais encore heureuse (si c'était la volonté de Dieu de nous y ramener plus tard), de vous y consoler et de vous y soigner de tout mon cœur. Je suis à vous partout et toujours. Je vous aime de toute la force de mon âme ! J'aimerais mieux passer ma vie en prison avec vous, et sortir tous les jours pour gagner notre pain, que de posséder la plus grande fortune du monde, que d'être la plus grande dame qu'on ait jamais admirée. Oh ! si mon pauvre père pouvait seulement savoir comme je suis heureuse enfin dans cette chambre où il a souffert si longtemps ! »

Il va sans dire que la grosse Maggy n'avait pas attendu jusque-là pour ouvrir de grands yeux et verser d'abondantes larmes. Aussi fut-elle, à son tour, saisie d'un tel accès de joie qu'après avoir serré sa petite mère dans ses

grands bras, au risque de l'étouffer, elle descendit l'escalier (ses socques semblaient danser un rigodon tout le long de la route) dans l'espoir de rencontrer quelqu'un à qui elle pût confier sa joie.

Et en effet : devinez qui elle rencontra à l'entrée de la prison ? Flora en personne, accompagnée de la tante de feu M. Finching.

Et devinez qui la petite Dorrit rencontra, naturellement à la suite de cette première rencontre, l'attendant à la porte de la même prison, lorsqu'elle sortit deux ou trois bonnes heures plus tard ? encore Flora.

Elle avait les yeux rouges et semblait un peu abattue. Quant à la tante du défunt M. Finching, elle paraissait si roide qu'il aurait fallu, pour la ployer en deux, une force mécanique de vingt chevaux. Son chapeau était retroussé de travers, derrière sa tête, dans une attitude des plus menaçantes ; son ridicule rocailleux semblait aussi dur que s'il contenait une tête de Méduse qui l'eût pétrifié. Ornée de ses attributs imposants, la tante de M. Finching, assise en public sur les marches du domicile officiel du directeur, avait été pendant deux ou trois heures une bonne aubaine pour les plus jeunes habitants de la paroisse, dont cette dame énergique avait dû repousser de temps à autres les saillies humoristiques à la pointe de son parasol, ce qui l'avait considérablement échauffée.

« Je sais trop bien, mademoiselle Dorrit, commença Flora, que de proposer un entretien dans une localité quelconque à une personne tellement au-dessus de moi par sa fortune, et si courtisée par la société, ce serait toujours une indiscretion, quand même il ne s'agirait pas d'une humble boutique de pâtissier, bien indigne de vous, quoiqu'il y ait un petit salon de derrière pour les consommateurs et que le maître soit un homme bien élevé... pourtant si dans l'intérêt d'Arthur... pardon je ne me déferai jamais de cette habitude devenue plus inconvenante que jamais... j'aurais une dernière remarque à faire, une dernière explication à donner, et peut-être votre bon cœur voudra-t-il bien excuser le théâtre vulgaire que j'ai choisi pour cette conversation sous prétexte de commander trois pâtés aux rognons. »

La petite Dorrit, ayant interprété comme il le fallait ce discours un peu obscur, répondit qu'elle se mettait à la disposition de Flora. La veuve traversa donc la rue et la conduisit vers la modeste boutique dont elle avait

parlé, tandis que la tante de M. Finching, qui formait l'arrière-garde, cherchait à se faire écraser en route par les voitures avec une persévérance digne d'une meilleure cause.

Lorsque « les trois *aux rognons*, » qui devaient servir de prétexte à la conférence, eurent été servis sur trois plats d'étain, chaque pâté étant orné d'un petit trou à travers lequel le garçon bien élevé versa de la sauce comme on verse de l'huile dans une lampe, Flora commença par tirer son mouchoir.

« Si des rêves trompeurs, dit-elle alors, m'ont bercée du doux espoir que lorsque Arthur... (c'est plus fort que moi, veuillez m'excuser...) serait rendu à la liberté, il ne refuserait pas un petit pâté offert par l'amitié, fût-il plus rassis encore que ceux-là et quand il ne contiendrait pas plus de rognon que la grosseur d'une muscade hachée... de pareilles visions n'existent plus et tout sera oublié... Mais sachant que des relations plus tendres sont sur le tapis, je désire vous assurer que je fais des vœux sincères pour lui et pour vous, et que je ne me plains ni de l'un ni de l'autre... pas le moins du monde... Il se peut que je ne pense pas sans douleur, qu'avant que la faux du temps m'eût engraisée si horriblement et rendue si rouge au moindre effort, surtout après avoir mangé, que j'en suis toute bourgeonnée ; il est possible que je ne pense pas sans douleur qu'alors notre mariage avait des chances s'il n'avait été entravé par nos cruels parents et qu'une torpeur morale ne se fût pas emparée de moi jusqu'au jour où M. Finching trouva un moyen mystérieux de me conduire à l'autel... pourtant je ne voudrais pas manquer de générosité envers Arthur ou envers vous, et je vous souhaite bien cordialement toute espèce de bonheur. »

La petite Dorrit lui prit la main et la remercia de toutes les bontés qu'elle avait eues pour elle.

« N'appellez pas cela des bontés, répondit Flora qui lui donna un baiser sincère, car vous avez toujours été le meilleur et le plus cher petit être que je connaisse, si je puis prendre la liberté de m'exprimer ainsi, et d'ailleurs, au point de vue pécuniaire, c'était une économie que de vous employer de préférence, car vous étiez bien la conscience même : et à ce propos je dois ajouter que la vôtre est sans doute plus agréable pour vous que la mienne ne l'a jamais été pour moi... ce n'est pas, j'espère, que j'aie plus à me reprocher qu'une autre, mais j'ai toujours trouvé que la conscience est plus

disposée à tourmenter les gens qu'à leur calmer l'esprit, mais je m'égare... il est un espoir que je voudrais exprimer avant que l'heure des adieux ait sonné... je compte qu'en souvenir d'autrefois et comme gage de ma fidélité, Arthur saura de vous que je ne l'ai pas abandonné dans son malheur, que je suis venue sans cesse au contraire demander si je ne pouvais pas faire quelque chose pour lui, me tenant invariablement ici d'où l'on avait la complaisance d'aller me chercher un petit verre de quelque chose de chaud et de pas trop mauvais, ma foi, à l'hôtel voisin, pendant des heures entières, afin de lui tenir compagnie à son insu. »

Flora avait vraiment des larmes dans les yeux, et qui lui allaient très-bien.

« En outre, poursuivit Flora, je vous supplie... comme étant la plus chère petite créature qui ait jamais existé (excusez encore cette familiarité de la part d'une femme qui n'est pas du tout de votre classe), de dire à Arthur que je ne sais pas si, après tout, l'histoire d'autrefois n'était pas une simple plaisanterie bien qu'elle ait été assez amusante d'abord, puis assez navrante à la fin, quand M. Finching est venu changer tout cela, et que le charme une fois rompu on ne pouvait pas s'attendre à le voir se renouer, à moins de tout recommencer, ce qu'un concours de circonstances n'a pas permis, dont la plus puissante sans doute c'est que cela ne devait pas arriver... je ne dis pas que si cela avait été agréable à Arthur et que ce fût arrivé tout naturellement dès son retour, je n'aurais pas été très-contente, parce que je suis d'un naturel assez vif et que je m'ennuie à la maison où papa est bien l'être le plus agaçant de son sexe, surtout depuis qu'il a été tondu par la main de cet incendiaire de Pancks qui a fait de sa tête quelque chose de tel que je n'ai jamais rien vu de pareil depuis que je suis au monde... mais malgré mes nombreux défauts, je ne suis ni jalouse ni envieuse. »

Sans avoir pu suivre Mme Finching de très-près, à travers les détours de ce labyrinthe oratoire, la petite comprit le but de la veuve, et promit d'exécuter la commission.

« La guirlande fanée a donc cessé d'exister, ma chère, poursuivit Flora avec beaucoup de béatitude, la colonne est tombée en poussière, la pyramide est retournée sens dessus dessous sur sa... je ne sais plus comment ça s'appelle... ne dites pas que je suis une étourdie, ne m'accusez pas de faiblesse ou de folie, mais il faut désormais que je vive dans la retraite, et pour ne plus avoir sous les yeux les cendres de mes joies

défuntés : et je ne veux pas prendre qu'une dernière liberté, c'est de payer la pâtisserie qui a servi d'humble prétexte à cette entrevue, et puis je vous dirai adieu, adieu pour toujours ! »

Mais la tante de M. Finching, qui avait mangé son pâté avec beaucoup de solennité, et qui avait médité quelque grave insulte depuis qu'elle avait occupé une position publique sur les marches de l'hôtel du directeur, saisit l'occasion pour adresser cette apostrophe sibylline à la veuve de son parent :

« Amenez-le-moi, que je le flanque par la fenêtre ! »

Flora essaya en vain de calmer cette excellente dame en lui expliquant qu'il était temps de rentrer dîner. La tante de M. Finching s'obstina à répondre :

« Amenez-le-moi, que je le flanque par la fenêtre ! »

Après avoir réitéré plusieurs fois cet ordre cruel, en fixant sur la petite Dorrit un regard implacable, la tante de M. Finching se croisa les bras et s'assit dans un coin, déclarant avec opiniâtreté qu'elle ne bougerait pas de là tant qu'on ne lui aurait pas amené la mystérieuse victime de sa colère, afin qu'elle accomplît sur lui les volontés du destin ; autrement dit, pour qu'elle le flanquât par la fenêtre.

Dans ces conjonctures, Flora confia à la petite Dorrit qu'il y avait plusieurs semaines que la tante de M. Finching n'avait montré autant de caractère et d'animation ; qu'il lui faudrait peut-être rester là, et « pendant trois ou quatre heures, » avant d'attendrir cette dame inexorable, et qu'elle y réussirait mieux si on la laissait toute seule avec elle. Elles se séparèrent donc de la façon la plus amicale du monde et dans les meilleurs sentiments d'estime réciproque.

La tante de M. Finching, résistant comme une forteresse obstinée, et Flora éprouvant une fois de plus le besoin de se rafraîchir, on envoya un messenger à l'hôtel voisin avec le verre en question, qu'on s'empressa de remplir de quelque chose de chaud, et de pas mauvais, ma foi ! Grâce à ce réconfortant, grâce à un journal, grâce à un choix prudent de l'élite des petits pâtés étalés dans la boutique, Flora passa le reste de la journée d'une manière assez agréable, sans rien perdre de sa bonne humeur, bien qu'elle fût de temps à autre embarrassée, par suite d'une stupide rumeur qui s'était

répandue parmi les enfants les plus crédules du quartier, à qui l'on avait fait accroire que la vieille dame s'était vendue au pâtissier pour en faire des petits pâtés, et qu'elle était là, dans l'arrière-boutique, refusant de remplir son engagement. Cette nouvelle attira tant de jeunes badauds des deux sexes, et vers l'heure du crépuscule leur concours à la porte avait tellement diminué les recettes du garçon bien élevé, qu'il devint très-pressant pour qu'on emmenât la tante de M. F. On envoya donc chercher un fiacre, dans lequel les instances réunies de Flora et de son hôte engagèrent enfin cette dame remarquable à monter ; mais elle n'y fut pas plus tôt qu'elle mit la tête à la portière, demandant à grands cris qu'on lui *amenât* ce coupable anonyme pour lui infliger le châtiment que l'on sait.

Comme on remarqua qu'elle dirigeait en même temps un coup d'œil irrité vers la prison pour dettes, il est à présumer que cette femme, d'une constance admirable, voulait parler d'Arthur Clennam. Mais ceci n'est qu'une simple hypothèse. Ou n'a jamais pu savoir quelle était cette mystérieuse victime qu'il fallait amener pour l'immoler à la colère de la tante de M. Finching, et que personne ne lui amena définitivement.

L'automne se passa. Maintenant, la petite Dorrit ne venait plus à la prison pour dettes sans monter chez le prisonnier. Non, non, non.

Un matin, tandis qu'Arthur s'attendait à chaque instant à entendre le bruit de ces pieds légers qui montaient chaque matin le pauvre escalier et faisaient battre son cœur, apportant la joie céleste d'un nouvel amour dans cette chambre où l'ancien amour de la pieuse fille avait combattu avec tant de courage et de fidélité ; un matin, tandis qu'il écoutait, il l'entendit qui montait ; mais elle ne montait pas seule.

« Cher Arthur, cria la voix joyeuse de l'autre côté de la porte, je vous amène quelqu'un. Puis-je le faire entrer ? »

Clennam avait cru entendre monter trois personnes. Il répondit :

« Oui, » et la petite Dorrit entra avec M. Meagles.

Papa Meagles, le teint bronzé et l'air guilleret, ouvrit les bras à Arthur et l'y serra comme un bronzé et brave compère qu'il était.

« Allons, tout va bien, dit M. Meagles au bout de quelques minutes. Voilà qui est fait. Arthur, mon cher garçon, avouez tout de suite que vous comptiez me voir beaucoup plus tôt.

— En effet, répondit Arthur ; mais Amy m’a dit...

— Petite Dorrit. Ne me donnez jamais d’autre nom.

(C’est la jeune fille qui avait murmuré ces paroles à l’oreille du prisonnier.)

— Mais la petite Dorrit m’a dit que, sans demander d’autres explications, je ne devais m’attendre à recevoir de vos nouvelles que le jour où je vous verrais.

— Eh bien, vous me voyez, mon garçon, s’écria M. Meagles en lui donnant une cordiale poignée de main ; et je vais vous donner toutes les explications possibles. Le fait est que je suis venu ici,... je suis venu tout droit vous voir en quittant messieurs les *En avant ! marchons !*... autrement je n’oserais pas vous regarder en face aujourd’hui,... mais vous n’étiez pas en état de recevoir des visites, et il m’a fallu repartir tout de suite pour rattraper Doyce.

— Pauvre Doyce ! soupira Clennam.

— Ne lui dites pas, derrière son dos, des sottises qu’il ne mérite pas, interrompit M. Meagles. Il n’est pas pauvre ; ses affaires marchent très-bien, je vous en réponds. Doyce est un grand homme, là-bas. Je vous assure que ça marche comme sur des roulettes là-bas. Il est bien tombé, ce brave Daniel ! Dans un pays où l’on ne tient pas à ce que les choses se fassent, et où l’on n’a pas envie de trouver quelqu’un pour les faire, il a bientôt reçu un croc-en-jambe ; mais dans un pays où l’on veut faire quelque chose, et où l’on cherche un homme capable de la faire, il est sûr de retomber sur ses pieds. Vous n’aurez plus besoin d’importuner ces aimables messieurs du ministère des Circonlocutions ; car j’ai le plaisir de vous annoncer que Daniel a réussi à se passer d’eux !

— J’ai un grand poids de moins sur la conscience ! s’écria Clennam. Si vous saviez comme cette nouvelle me rend heureux !

— Heureux ! répéta M. Meagles. Ne parlez pas de bonheur avant d’avoir vu Daniel. Je vous assure qu’il dirige là-bas des travaux à vous faire dresser les cheveux sur la tête. On ne le regarde pas comme un criminel là-bas, je vous en réponds ! Il a des médailles et des rubans et des croix et des crachats et je ne sais quoi encore, ni plus ni moins qu’un duc et pair. Mais il ne faudra pas parler de ces choses-là ici.

— Pourquoi pas ?

— Non, non, continua Meagles hochant la tête d'un air très-sérieux. Il sera obligé de serrer tout cela sous clef dans sa malle, dès qu'il reviendra ici. Nous n'en voulons pas chez nous. Sous ce rapport, la Grande-Bretagne ressemble au chien du râtelier dont parle la fable... elle ne veut pas décorer ses enfants, et ne veut pas davantage leur permettre de montrer les décorations que les autres leur donnent. Non, non ! Daniel, répéta M. Meagles en hochant de nouveau la tête, nous ne voulons pas de ça chez nous !

— Vous m'auriez apporté le double de ce que j'ai perdu, s'écria Arthur, que vous ne m'auriez pas fait autant de plaisir qu'en m'apprenant ces bonnes nouvelles.

— Je sais ça, je sais ça, dit M. Meagles. Je sais très-bien ça, mon cher ami, et c'est pour cela que j'ai commencé par là. Maintenant, pour en revenir à mon voyage à la recherche de Doyce, j'ai fini par l'attraper. Je suis tombé sur lui au milieu d'un tas de ces sales Mauricauds qui portent des bonnets de femme beaucoup trop grands pour eux, sous prétexte qu'ils appartiennent à la race arabe ou à d'autres races non moins incohérentes. Mais vous les connaissez bien, vous, après tous vos voyages. Il allait justement partir pour me rejoindre, lorsque je venais le chercher ; de sorte que nous sommes revenus ensemble.

— Doyce serait en Angleterre ? s'écria Arthur.

— Là ! fit papa Meagles étendant les bras. Je n'en fais jamais d'autres ! Je suis le plus mauvais négociateur qu'on puisse imaginer. Je ne sais pas ce que je serais devenu si on m'avait mis dans la diplomatie. J'aurais été bêtement tout droit mon chemin ! Bref, mon cher Arthur, voilà quelque chose comme quinze jours que nous sommes en Angleterre. Et si vous me demandez où Daniel Doyce se trouve en ce moment, je vous répondrai en bon anglais : Le voici ! Maintenant, laissez-moi respirer tout à mon aise. »

Doyce s'élança de derrière la porte, saisit Arthur par les deux mains et raconta le reste lui-même.

« Je n'ai que trois choses à vous dire, mon cher Clennam, dit-il en moulant l'une après l'autre ces trois choses dans le creux de sa main avec son pouce plastique, et ce ne sera pas long. *Primo*, pas un mot du passé. Il

s'est glissé une erreur dans vos calculs. Je sais ce que c'est. Cela dérange le mécanisme, et il en résulte que tout va de travers. Vous profiterez de la leçon pour éviter cet inconvénient. J'ai commis bien des erreurs semblables en construisant une machine. Chaque nouvelle faute nous apprend quelque chose quand nous voulons en profiter, et vous êtes un homme trop sensé pour ne pas profiter de la vôtre. Voilà pour le *primo*. Passons au *secundo*. J'ai été fâché d'apprendre que vous prissiez la chose assez à cœur pour vous adresser de si sévères reproches ; je voyageais nuit et jour pour venir mettre ordre à tout cela, avec l'aide de votre ami que voilà, lorsque nous nous sommes rencontrés ainsi qu'il vous l'a raconté. *Tertio*, nous sommes tombés d'accord, lui et moi, qu'après ce que vous aviez souffert, au sortir de votre crise de découragement et de votre maladie, ce serait vous causer une agréable surprise que de nous tenir cois jusqu'à ce que les affaires eussent été tranquillement arrangées à votre insu, puis de venir vous annoncer que tout est réglé, que la maison n'a jamais eu plus besoin de vous qu'en ce moment, et qu'une nouvelle carrière s'ouvre pour vous et pour moi, en notre qualité d'associés. Une carrière heureuse, j'ose le croire. Voilà pour le troisième point. Mais vous savez que, nous autres mécaniciens, nous faisons toujours la part du frottement : aussi me suis-je réservé un peu d'espace pour me retourner. Mon cher Clennam, j'ai pleine et entière confiance en vous ; vous pouvez m'être tout aussi utile que je puis ou que j'ai jamais pu l'être pour vous. Votre ancien bureau vous attend et a grand besoin de votre présence. Il n'y a rien qui doive vous retenir ici une demi-heure de plus. »

Il y eut un moment de silence pendant lequel Arthur resta le visage tourné vers la cour, dans l'embrasement de la croisée où celle qui allait bientôt devenir sa femme venait de s'approcher de lui.

« J'ai avancé tout à l'heure un fait, reprit alors Daniel Doyce, que j'ai lieu de croire erroné. J'ai dit qu'il n'y avait rien qui dût vous retenir ici une demi-heure de plus. Ai-je tort de croire à présent, Clennam, que vous préférerez ne sortir d'ici que demain matin ? Ai-je deviné, sans bien être malin, où vous voudriez aller tout droit en quittant les murs de cette prison et de cette chambre ?

— Vous avez deviné, répondit Arthur : c'est en effet notre vœu le plus cher.

— Très-bien ! dit Daniel. Dans ce cas, si mademoiselle veut me faire l'honneur de me regarder pendant vingt-quatre heures comme un père et m'accompagner du côté de l'église Saint-Paul, j'ai dans l'idée que nous avons besoin d'aller faire un tour par-là. »

La petite Dorrit et M. Doyce ne tardèrent pas à sortir ensemble, et M. Meagles resta en arrière pour dire quelques mots à son ami.

« Je crois, Arthur, que vous pourrez vous passer de Mère et de moi demain matin ; nous resterons donc chez nous. Mère ne pourrait pas s'empêcher de penser tout de suite à Chérie, et vous savez comme elle a le cœur tendre. Elle sera mieux là-bas, à Twickenham, où je resterai pour lui tenir compagnie. »

Sur ce, ils se séparèrent pour le moment. Et le jour toucha à sa fin et la nuit s'écoula, et le jour reparut et la petite Dorrit, aussi simplement mise que d'habitude, rentra dans la prison avant les premiers rayons du soleil, sans autre compagne que Maggy. La pauvre chambre était bien heureuse ce matin-là. Où aurait-on pu en trouver une, dans le monde entier, où régnât une joie plus tranquille ?

« Mon cher amour, dit Arthur, pourquoi donc Maggy allume-t-elle le feu ? nous allons partir tout de suite.

— C'est moi qui lui ai dit de l'allumer... Il m'est venu une idée bizarre. Je veux vous prier de brûler quelque chose pour moi.

— Quoi donc ?

— Ce papier ployé en quatre. Si vous voulez bien le jeter au feu de votre propre main, tel qu'il est ; vous aurez contenté mon caprice.

— Vous êtes donc superstitieuse, ma petite Dorrit ? Est-ce un talisman ?

— C'est tout ce que vous voudrez, mon ami, répondit-elle, tandis que ses yeux riaient et qu'elle se dressait sur la pointe des pieds pour l'embrasser, pourvu que vous consentiez à m'obéir dès que le feu sera pris. »

Ils restèrent devant la cheminée, observant le feu ; Clennam avait passé le bras autour de la taille de sa petite fiancée ; le feu brillait, comme il avait souvent brillé au temps jadis, dans les yeux de la jeune fille.

« Flambe-t-il assez maintenant ? demanda Arthur.

— Oui, répondit la petite Dorrit.

— Faut-il prononcer quelques paroles magiques dessus ? demanda encore Arthur, en approchant le papier de la flamme.

— Vous pouvez dire : « Je t'aime !... » si cela ne vous contrarie pas trop, » répliqua la petite Dorrit.

Il prononça donc ces trois paroles magiques, et le papier flamba.

Ils traversèrent tranquillement la cour, car il ne s'y trouvait personne, bien que plus d'un détenu les regardât à la dérobée caché derrière les rideaux. Dans la loge, ils ne rencontrèrent qu'un seul guichetier : c'était une vieille connaissance. Lorsqu'ils lui eurent tous deux adressé de bonnes paroles, la petite Dorrit se retourna une dernière fois, et lui dit en lui tendant la main :

« Adieu, mon bon John ! J'espère que vous serez heureux, mon ami. »

De la prison ils se rendirent directement à l'église voisine et s'avancèrent vers l'autel, où Daniel Doyce, en sa qualité de père de la mariée, les attendait déjà. Là se trouvait aussi un autre ami de la petite Dorrit, le vieux bedeau qui lui avait fait un oreiller avec le registre des décès, et qui était ravi de voir qu'elle venait se marier chez lui, après tout.

Et ils furent mariés, tandis que le soleil brillait sur eux à travers l'image du Sauveur peint sur le vitrail. Puis ils entrèrent dans cette même sacristie où la petite Dorrit avait dormi après sa grande soirée, afin de signer leurs noms sur le registre des mariages. Là, M. Pancks (destiné à devenir premier commis de Doyce et Clennam, et plus tard un des associés de la maison), cessant de mériter l'épithète d'incendiaire, assista en ami à la signature, donnant galamment le bras droit à Flora, tandis que Maggy accaparait le bras gauche, et qu'au dernier plan se tenaient John Chivery, père et fils, avec les autres guichetiers qui étaient accourus un instant, abandonnant la geôle pour voir l'heureuse enfant de la prison. Flora, malgré sa récente déclaration, ne ressemblait en rien à une femme qui vient de se retirer du monde ; au contraire, elle était en grande tenue et semblait s'intéresser très-vivement à la cérémonie, bien qu'elle parût aussi agitée qu'une jeune fille à qui l'on vient d'adresser une première demande de mariage.

Le vieil ami de la petite Dorrit lui présenta l'encrier lorsqu'elle s'avança pour signer, et le clerc s'arrêta un instant en ôtant le surplis du bon

clergyman ; tous les témoins, en un mot, paraissaient animés de sentiments sympathiques.

« Car, voyez-vous, disait le vieil ami de la petite Dorrit, cette demoiselle est une de nos curiosités, et la voilà arrivée au troisième volume de nos registres. Elle est née dans ce que j'appelle notre tome premier ; elle a dormi sur ce plancher que voilà, sa mignonne petite tête appuyée sur ce que j'appelle notre second tome, et la voilà enfin qui écrit son nom dans ce que j'appelle notre tome troisième. »

Lorsque les nouveaux mariés eurent signé, on s'écarta pour les laisser passer, et la petite Dorrit et son mari s'éloignèrent. Ils s'arrêtèrent un instant sur les marches, sous le porche de l'église, contemplant la fraîche perspective de la rue qu'éclairaient les brillants rayons d'un soleil d'automne, puis ils descendirent.

Ils descendirent le cours d'une existence modèle, utile et heureuse ; ils descendirent les marches de la vie pour donner, au bout de quelques années, les soins d'une mère aux enfants délaissés de Fanny (aussi bien qu'aux leurs), pendant que cette dame passait toute la sainte journée à s'ennuyer... ou à briller dans le monde, ce qui revient absolument au même. Ils descendirent les marches de la vie pour donner à Tip une fidèle amie et une douce garde-malade qui (en souvenir de la fortune qu'il voulait partager avec elle s'il avait touché son héritage) ne se rebuta jamais de ses nombreuses exigences, et ferma tendrement les yeux du malheureux jeune homme à tous les fruits de corruption engendrés dans la prison pour dettes. Ils descendirent tranquillement les rues bruyantes, heureux désormais et inséparables ; et tandis qu'ils passaient tour à tour du soleil à l'ombre, et de l'ombre au soleil, ils ne s'inquiétaient guère de voir tout ce que le monde renferme de tapageurs, de gens avides, orgueilleux, froissés et vaniteux, continuer à s'agiter comme par le passé, à s'échauffer et à faire leur embarras comme à l'ordinaire.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Zyephyrus
- Phe-bot
- Herisson
- Acélan
- ThomasBot
- Chocodup
- Cabot
- Sapcal22
- Cantons-de-l'Est
- Monaduriccqo
- Wikisource-bot
- Phe

- Loularocque
- Denbert
- *j*jac
- Philippe Kurlapski
- Remacle
- Berichard
- Quartier
- Reptilien.19831209BE1
- ThomasV
- Toto256
- Raymonde Lanthier
- Yann
- Superwikifan
- Hsarrazin
- VIGNERON
- Aristoi
- François
- Loïc Mottier
- YannBot
- M0tty
- Benoit Soubeyran
- Toino2000
- Zaran
- Pmx
- Forlane
- Jahl de Vautban
- MarcBot
- Pyb
- Pikinez
- Winnix
- Kipmaster
- TptBot
- F0x1
- Wuyouyuan
- Faager
- El Verdugo

- Kilom691
- Châtillon~frwikisource
- Koreller
- Marc

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)